UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE I – MONDES ANCIENS ET MEDIEVAUX

Laboratoire de recherche EA 1491

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline/ Spécialité : Etudes grecques

Présentée et soutenue par :

Karim MANSOUR

le : **21 novembre 2009**

Poétismes et poétique de la prose d'Hérodote
Etude linguistique et philologique

Sous la direction de :

M. Charles de LAMBERTERIE Professeur à l'Université Paris IV

JURY :

M. Paul DEMONT Professeur à l'Université Paris IV Président du jury
Mme Valérie FROMENTIN Professeur à l'Université Bordeaux 3
M. Charles de LAMBERTERIE Professeur à l'Université Paris IV
M. Jean-Pierre LEVET Professeur à l'Université de Limoges
M. Daniel PETIT Professeur à l'ENS de Paris

UNIVERSITE PARIS IV – SORBONNE

ECOLE DOCTORALE I – MONDES ANCIENS ET MÉDIÉVAUX

POÉTISMES ET POÉTIQUE DE LA PROSE D'HÉRODOTE

ETUDE LINGUISTIQUE ET PHILOLOGIQUE

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS IV

Discipline : Etudes grecques

présentée par

Karim MANSOUR

Et soutenue le 21 novembre 2009

Sous la direction de M. le Professeur Ch. de LAMBERTERIE

MEMBRES DU JURY :

M. Paul DEMONT (Paris 4)
Mme Valérie FROMENTIN (Bordeaux 3)
M. Charles de LAMBERTERIE (Paris 4 / EPHE)
M. Jean-Pierre LEVET (Limoges)
M. Daniel PETIT (ENS-Ulm)

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à M. Charles de Lamberterie, dont les cours et les séminaires pétris d'érudition m'ont formé à l'étude de la langue grecque et qui a dirigé mes travaux de recherche de la maîtrise à la présente thèse, me faisant partager un peu de sa connaissance supérieure de la langue et me prodiguant toujours ses conseils avec la même bienveillance ; il va sans dire cependant que je reste seul responsable des défauts de ce travail.

Je remercie aussi Mme Françoise Skoda, professeur émérite de linguistique grecque, dont la rigueur méthodologique et scientifique a contribué pour beaucoup à me permettre d'obtenir l'agrégation de grammaire, et à qui je dois en outre d'avoir pu exercer pendant trois ans les fonctions d'allocataire moniteur à l'UFR de grec de l'Université Paris IV.

Je remercie enfin le directeur de cet Institut qu'est M. Paul Demont, la spécialiste des historiens grecs qu'est Mme Valérie Fromentin et les éminents linguistes et philologues que sont M. Jean-Pierre Levet et M. Daniel Petit, d'avoir accepté de composer le jury de cette thèse.

Mais je tiens aussi à remercier tous les enseignants qui, depuis le commencement, ont su nourrir en moi le goût de la langue grecque et des langues et littératures anciennes : je songe ainsi à Mmes F. Borras et G. Vial, à MM. J.-L. Danty, Dionnet, J.-P. Robert (†) et J.-M. Vergé-Borderolle, enfin à Michel Boisset, à Mme C.-J. Nony et Mme M.-H. Menaut, pour les marques d'amitié qu'il et elles m'ont témoignées au cours de mes études supérieures ; ainsi qu'à Mme Nalini Balbir, pour m'avoir initié aux beautés du sanskrit.

Deux personnes enfin me sont chères, sans qui je n'aurais pu mener ce travail à bien :

Mon amie, Audrey, a su m'entourer de sa présence et de son soutien constants au long de la période d'écriture ; je lui dois plus que je ne saurais dire.

Ma mère, m'a apporté au long de ces années de recherches un soutien indéfectible.
Je lui dédie ce travail.

Avec une pensée pour mon père, ma sœur et mon frère.

Lutetiae Burdigalaeque, augusto-septembri 2009.

SOMMAIRE

TOME I

INTRODUCTION **9**

CHAPITRE I : PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIE POÉTIQUES **17**

I. Poétismes phonétiques 19
II. Morphologie poétique 109

CHAPITRE II : POÉTISMES SYNTAXIQUES ET POÉTIQUE DE LA SYNTAXE **205**

I. Poétismes syntaxiques de la phrase simple 209
II. Poétismes syntaxiques de la phrase complexe 261
III. Conclusion 295

CHAPITRE III : RYTHMES ET FORMULES POÉTIQUES **297**

I. Introduction 299
II. Rythmes dactylico-anapestiques 304
III. Rythmes iambico-trochaïques 400
IV. Conclusion : le mélange des rythmes et l'esthétique d'Hérodote 447

TOME II

CHAPITRE IV : POÉTISMES LEXICAUX ET POÉTIQUE LEXICALE **451**

I. Poétismes lexicaux 453
II. Eléments de poétique lexicale 648

CHAPITRE V : RÉMINISCENCES, MOTIFS ET COMPOSITION POÉTIQUES **663**

I. Réminiscences et motifs poétiques 666
II. Composition poétique 782

CONCLUSION **805**

BIBLIOGRAPHIE **813**

TABLE DES MATIÈRES **831**

INTRODUCTION

« Se tiennent alors les grands Jeux Olympiques : et Hérodote, considérant qu'avec eux l'occasion lui était venue de la gloire qu'il convoitait, jetant ses regards sur cette assemblée pleine de tous les Grecs où les meilleurs hommes de tous horizons se trouvaient réunis, se présenta à l'opisthodome, en qualité non de spectateur, mais de concurrent aux Jeux — et s'exhiba en chantant ses *Histoires* et en charmant si bien le public présent, que ses livres, qui étaient eux aussi au nombre de neuf, reçurent le nom de Muses ». C'est en ces termes que Lucien, dans l'ouvrage qu'il consacre au premier grand prosateur de la littérature grecque, évoque la naissance de la gloire d'Hérodote[1].

L'*Enquête* d'Hérodote, ou ses *Histoires*, puisque cette œuvre connaît le privilège ambigu de porter dans les langues modernes deux titres possibles, se présente en effet à nous comme un ensemble de neuf livres dont chacun est placé sous l'autorité d'une Muse, le premier s'intitulant Clio, puis Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Ouranie, Calliope — en parfaite conformité avec l'ordre donné par Hésiode aux vers 77 à 79 de sa *Théogonie*. Si l'on pense aujourd'hui qu'il n'en était pas encore ainsi du vivant d'Hérodote, et que ce patronage ainsi que la partition même de l'œuvre sont probablement dus aux Alexandrins (ce qui rend quelque peu anachronique le témoignage de Lucien), du moins cette tutelle poétique peut-elle apparaître comme significative, et le témoignage en question, revêtir au-delà même de son inexactitude historique un caractère de véracité métaphorique, sinon philologique — en entendant par ce terme de *philologie* le goût et l'intérêt portés à l'élucidation de problématiques littéraires.

Car si les Muses, en tant que filles de Mnémosyne, représentent d'abord un rapport à la « mémoire » collective, donc au « savoir » traditionnel, rapport qui peut justifier leur attribution à un texte qui se présente justement comme une « enquête », selon le sens étymologique du nom ἱστορίη qu'emploie Hérodote pour définir la teneur de son œuvre en son commencement (*Proème*), elles sont tout autant les « inspiratrices » du *poète*, auquel elles délivrent la matière de son *chant* — à commencer par l'aède homérique, qui les invoque afin qu'elles s'expriment par sa voix. On sait qu'Hérodote lui-même ne se place en aucun cas sous un tel patronage, et qu'il substitue au contraire à l'invocation traditionnelle la mention autographe liminaire Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος « D'Hérodote d'Halicarnasse… » ; mais il n'en reste pas moins que l'appellation postérieure — et à plus forte raison alexandrine — donnée à son œuvre, apparaît comme un signe éloquent d'une composante *poétique* que les Anciens avaient sans nul doute reconnue, et que ce présent travail voudrait mettre en lumière.

[1] LUCIEN, *Hérodote*, I, 23 : Ἐνίσταται οὖν Ὀλύμπια τὰ μεγάλα, καὶ Ἡρόδοτος τοῦτ᾽ ἐκεῖνο ἥκειν οἱ νομίσας τὸν καιρόν, οὗ μάλιστα ἐγλίχετο, πλήθουσαν τηρήσας τὴν πανήγυριν, ἁπανταχόθεν ἤδη τῶν ἀρίστων συνειλεγμένων, παρελθὼν ἐς τὸν ὀπισθόδομον οὐ θεατὴν ἀλλ᾽ ἀγωνιστὴν Ὀλυμπίων παρεῖχεν ἑαυτὸν ᾄδων τὰς ἱστορίας καὶ κηλῶν τοὺς παρόντας, ἄχρι τοῦ καὶ Μούσας κληθῆναι τὰς βίβλους αὐτοῦ, ἐννέα καὶ αὐτὰς οὔσας. — Les traductions des textes grecs sont nôtres, sauf mention contraire.

Un héritage poétique

Hérodote occupe en effet une position singulière dans l'histoire de la littérature grecque, et plus largement dans celle des formes littéraires. Auteur, ou plus justement compositeur de la première grande œuvre écrite en prose grecque, il ne connaît pour ses prédécesseurs que les poètes d'une part, au premier rang desquels figure Homère ; et de l'autre, des philosophes et logographes, ioniens comme lui, qui se servirent d'une prose dont n'ont survécu que des fragments, mais dont on sait qu'elle ne donna pas matière à une œuvre d'une telle envergure. L'héritage littéraire reçu par Hérodote se révèle donc en grande partie poétique. Cela n'exclut d'ailleurs pas qu'à côté de cette tradition qui remonte fort loin dans le temps, aient circulé aussi des récits et des contes — dont les *Fables* d'Esope offrent un exemple qui nous est demeuré par écrit — et dont on peut supposer antique l'existence orale : mais sur le plan des *textes littéraires*, l'œuvre d'Hérodote apparaît bien en son immensité comme un authentique commencement.

Or il est naturel dans ces conditions qu'en créant quelque chose de nouveau, et en donnant en quelque sorte à la prose grecque ses lettres de noblesse, Hérodote ait connu l'influence des textes qui l'ont précédé — c'est-à-dire en particulier des poètes ; et que dans son désir de hisser la prose au statut de texte littéraire, il ait eu recours notamment à des procédés poétiques. Et il se trouve précisément que ces *influences* et ces *tendances* sont bien documentées chez les Anciens.

Car les témoignages ne sont pas rares qui évoquent la langue et le style d'Hérodote comme étant particulièrement poétiques, et qui vont jusqu'à faire de lui un « émule d'Homère » — depuis Denys d'Halicarnasse, qui mentionne « l'historien Hérodote » aux côtés du « philosophe Platon » comme l'un des représentants de « cette harmonie dont le plus grand modèle fut le poète Homère » [2], jusqu'au Pseudo-Longin, qui dans un passage célèbre de son traité *Du Sublime* le qualifie d'Ὁμηρικώτατος[3] ; en passant par le rhéteur Hermogène de Tarse, selon lequel la « langue ionienne » qu'emploie Hérodote est « poétique

---

[2] D. H., *Dém.* 41 : Ταύτης τῆς ἁρμονίας κράτιστος ἐγένετο κανὼν ὁ ποιητὴς Ὅμηρος, καὶ οὐκ ἄν τις εἴποι λέξιν ἄμεινον ἡρμοσμένην τῆς ἐκείνου πρὸς ἄμφω ταῦτα, λέγω δὲ τήν τε ἡδονὴν καὶ τὸ σεμνόν. Ἐζήλωσαν δὲ αὐτὸν ἐπῶν τε πολλοὶ ποιηταὶ καὶ μελῶν, ἔτι δὲ τραγῳδίας τε καὶ κωμῳδίας, συγγραφεῖς τε ἀρχαῖοι καὶ φιλόσοφοι καὶ ῥήτορες. Ὧν ἁπάντων μεμνῆσθαι πολὺ ἂν ἔργον εἴη, ἀρκέσει δὲ τῶν ἐν τοῖς λόγοις δυναστευσάντων, οὓς ἐγὼ κρατίστους εἶναι πείθομαι, δύο παρασχέσθαι μόνους, συγγραφέων μὲν Ἡρόδοτον, φιλοσόφων δὲ Πλάτωνα · καὶ γὰρ καὶ ἀξίωμα καὶ χάρις αὐτῶν ἐπιτρέχει ταῖς ἁρμονίαις ; cf. *De comp. verb.* 3 : Λαμβανέσθω δὲ ποιητῶν μὲν Ὅμηρος, συγγραφέων δὲ Ἡρόδοτος · ἀπόχρη γὰρ ἐκ τούτων καὶ περὶ τῶν ἄλλων εἰκάσαι ; *ib.* 24 : Τῶν δ᾽ ἄλλων ὅσοι τὴν αὐτὴν μεσότητα ἐπετήδευσαν, ὕστεροι μὲν Ὁμήρου μακρῷ παρ᾽ ἐκεῖνον ἐξεταζόμενοι φαίνοιντ᾽ ἄν, καθ᾽ ἑαυτοὺς δὲ εἰ θεωροίη τις αὐτούς, ἀξιοθέατοι, μελοποιῶν μὲν Στησίχορός τε καὶ Ἀλκαῖος, τραγῳδοποιῶν δὲ Σοφοκλῆς, συγγραφέων δὲ Ἡρόδοτος, ῥητόρων δὲ Δημοσθένης, φιλοσόφων δὲ κατ᾽ ἐμὴν δόξαν Δημόκριτός τε καὶ Πλάτων καὶ Ἀριστοτέλης · τούτων γὰρ ἑτέρους εὑρεῖν ἀμήχανον ἄμεινον κεράσαντας τοὺς λόγους.

[3] PS.-LONG., Περὶ ὕψους 13.3 : Μόνος Ἡρόδοτος Ὁμηρικώτατος ἐγένετο ; Στησίχορος ἔτι πρότερον ὅ τε Ἀρχίλοχος, πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ Πλάτων, ἀπὸ τοῦ Ὁμηρικοῦ κείνου νάματος εἰς αὐτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος.

par nature, et par conséquent agréable »[4], tandis qu'Hérodote lui-même est πανηγυρικώτατος et ses rythmes, « majestueux »[5] ; ou par Démétrios de Phalère, pour qui « le poétique dans les discours équivaut au grandiloquent […], excepté chez ceux qui pratiquent l'imitation toute nue des poètes, ou plutôt non l'imitation, mais la transposition — comme Hérodote »[6].

Une prose d'art

Ces témoignages convergents font ainsi de la prose d'Hérodote une véritable *prose d'art*, tout imprégnée de poésie ; et ce n'est pas différemment que s'exprime parmi les modernes Eduard Norden dans son ouvrage consacré à *La prose d'art antique*, allant jusqu'à affirmer que la frontière même entre prose et poésie n'a rien d'étanche ni même d'essentiel : « Si nous avons coutume, écrit-il, d'opposer poésie et prose, nous ne devons pas oublier qu'une telle distinction est de nature secondaire, et non fondamentale. Si nous observons les peuples les plus divers (quelque élevé ou bas que soit leur niveau culturel) dans les manifestations primitives de leur langage noble, nous reconnaissons que les frontières tracées par notre sensibilité moderne entre prose et poésie n'existent pas. Les formules de magie et de proscription, la langue du droit et du culte sont en général conçues en prose, mais non dans la prose de la vie quotidienne, dans une prose au contraire qui par deux éléments se détache de la sphère de l'usage courant : premièrement, en ce que son énonciation est toujours solennelle et assume par là même une forme rythmique, certes non égale au chant, mais proche de lui (récitatif) ; deuxièmement, en ce qu'elle est riche en ressources phoniques externes, innées à tous les hommes, sauvages ou civilisés, et visant à élever le discours et à renforcer la mémoire, surtout avec l'égalité de son des syllabes figurant au début ou à la fin de mots placés en collocation déterminée (allitération ou rime). Ce type de prose existait avant que naquît la poésie ; en fait, il est clair que des monuments littéraires qui nous sont parvenus, par rapport auxquels la poésie connaît le plus souvent une priorité chronologique, nous ne

---

[4] HERM., Περὶ ἰδεῶν 2.4 : Λέξις δὲ γλυκεῖα ἥ τε τῆς ἀφελείας ἰδία παρὰ τὴν καθαρὰν ῥηθεῖσαν εἶναι καὶ ἔτι ἡ ποιητική. Ταύτῃ τοι καὶ Ἡρόδοτος τῆς γλυκύτητος μάλιστα πεφροντικὼς ἐχρήσατο μὲν καὶ μεθόδοις καὶ ἐννοίαις, αἷσπερ καὶ ἡμεῖς ἐχαρακτηρίζομεν τὴν γλυκύτητα, λέξει τε ἑκάστῃ ἰδίᾳ τῆς ἀφελείας πολλαχοῦ, ὥσπερ ἐλέγομεν, ἐκεῖθεν δὲ μάλιστα διαρκῆ ἔσχε τὴν γλυκύτητα, ὅτι καὶ αὐτὴν εὐθὺς τὴν διάλεκτον ποιητικῶς προείλετο εἰπεῖν · ἡ γὰρ Ἰὰς οὖσα ποιητικὴ φύσει ἐστὶν ἡδεῖα. Εἰ δὲ καὶ ἄλλων διαλέκτων ἐχρήσατό τισι λέξεσιν, οὐδὲν τοῦτο, ἐπεὶ καὶ Ὅμηρος καὶ Ἡσίοδος καὶ ἄλλοι οὐκ ὀλίγοι τῶν ποιητῶν ἐχρήσαντο μὲν καὶ ἄλλαις τισὶ λέξεσιν ἑτέρων διαλέκτων, τὸ πλεῖστον μὴν ἰάζουσι, καὶ ἔστιν ἡ Ἰὰς ὅπερ ἔφην ποιητική πως, διὰ τοῦτο δὲ καὶ ἡδεῖα..

[5] HERM., *ib.* 2.12 : Ἐν τοίνυν τοῖς καθ᾽ ἱστορίαν πανηγυρικοῖς πανηγυρικώτατός ἐστιν ὁ Ἡρόδοτος · τὸ δὲ αἴτιον, ὅτι μετὰ τοῦ καθαροῦ καὶ εὐκρινοῦς πολύς ἐστι ταῖς ἡδοναῖς · καὶ γὰρ ταῖς ἐννοίαις μυθικαῖς σχεδὸν ἁπάσαις καὶ τῇ λέξει ποιητικῇ κέχρηται διόλου. Μέγεθος δὲ πολλαχοῦ μὲν ἔχει καὶ τὸ κατ᾽ ἔννοιαν, κατὰ μέντοι τὴν ἐπιμέλειαν καὶ τὸ πολὺ τοῦ κόσμου τὸ συναμφότερον καὶ τὴν ἡδονὴν ἔχει καὶ τὸ μέγεθος · οἱ γὰρ πλεῖστοι τῶν ῥυθμῶν αὐτῷ κατά τε τὰς συνθήκας καὶ κατὰ τὰς βάσεις δακτυλικοί τέ εἰσι καὶ ἀναπαιστικοὶ σπονδειακοί τε καὶ ὅλως σεμνοί.

[6] DÉM. PH., Περὶ ἑρμηνείας 112 : Τὸ δὲ ποιητικὸν ἐν λόγοις ὅτι μὲν μεγαλοπρεπές, καὶ τυφλῷ δῆλόν φασι, πλὴν οἱ μὲν γυμνῇ πάνυ χρῶνται τῇ μιμήσει τῶν ποιητῶν, μᾶλλον δὲ οὐ μιμήσει, ἀλλὰ μεταθέσει, καθάπερ Ἡρόδοτος.

pouvons tirer aucune conclusion opposée : ce type de prose, étant donné les champs auxquels il appartient, ne nous est que rarement transmis »[7].

Le texte cité présente donc l'intérêt majeur d'expliquer en quoi la frontière entre poésie et prose est perméable, et par conséquent comment la seconde peut se nourrir de la première. Or des études plus récentes consacrées aux premiers prosateurs ioniens, antérieurs à Hérodote, mettent précisément en lumière leurs caractéristiques poétiques : nous songeons ici notamment aux travaux de J. Haberle et de S. Lilja sur le style de la prose ionienne[8]. Mais comme l'écrivait déjà Norden, Hérodote à cet égard se singularise encore ; car « si nous jetons un coup d'œil aux réminiscences de la langue épique dans la langue d'Hérodote […], nous devons dire qu'elles sont beaucoup plus accentuées que chez les logographes plus anciens. Il faut cependant rappeler que les exemples se réfèrent essentiellement aux discours, qui n'apparurent pour la première fois dans une telle ampleur que dans l'œuvre d'Hérodote. S'il est donc appelé plus tard 'l'Homère de l'historiographie' […], une telle comparaison ne se fonde pas, comme beaucoup d'autres dans l'Antiquité, sur un rapprochement brillant, mais sur la vérité : de lui l'on peut dire qu'il imita Homère de façon intentionnelle et explicite »[9].

Car c'est bien d'Homère en particulier que l'on a eu coutume depuis l'Antiquité de rapprocher Hérodote ; qu'il suffise de rappeler le jugement qui domine de sa plus haute autorité tous les témoignages anciens : celui du Pseudo-Longin, selon lequel Hérodote est « extrêmement homérique »[10]. C'est là sans doute un jugement de nature essentiellement littéraire, qui repose sur l'identification du caractère éminemment épique de l'amplification qui a cours dans les *Histoires*, les faisant accéder au niveau de ce *sublime* que le traité se donne pour objet d'étude. Dans son prolongement — et sur les bases de plusieurs études déjà

---

[7] E. NORDEN, *Antike Kunstsprosa*, 1898 = *La prosa d'arte antica, dal VI secolo A.C. all'età della rinascenza* (ed. it. a cura di B. H. Campana, Rome, 1986), p. 40 : « Se noi siamo soliti contraporre poesia e prosa, non dobbiamo dimenticare che tale distinzione è di natura secondaria, non fondamentale. Se osserviamo i popoli piú diversi (alto e basso che sia il loro livello culturale) nelle primitive manifestazioni del loro linguaggio elevato, riconosciamo che i confini tracciati dalla nostra sensibilità moderna fra prosa e poesia non esistono. Le formule di magia e di proscrizione, la lingua del diritto e del culto sono in generale concepite in prosa, ma non della prosa della vita quotidiana, bensí in una prosa che per due elementi si stacca dalla sfera dell'uso corrente : prima, perché la sua enunciazione è sempre solenne e perciò assume una forma ritmica, non certo eguale al canto, ma ad esso affine (recitativo) ; secondo, perché è fornita di determinati sussidi fonici esteriori, innati in tutti gli uomini, selvaggio civili, e intesi ad elevare il discorso e rafforzare la memoria, sopratutto con l'eguale suono delle sillabe al principio o alla fine di parole poste in determinata collocazione (alliterazione o rima). Questa specie di prosa esisteva prima che nascesse la poesia ; infatti è chiaro che da monumenti letterari a noi pervenuti, in cui per lo piú la poesia ha la precedenza cronologica, non possiamo trarre alcuna conclusione opposta : quel tipo di prosa, dati i campi a cui appartiene, ci è solo raramente tramandata. »

[8] J. HABERLE, *Untersuchungen über den ionischen Prosastil*, Munich, 1938 ; S. LILJA, *On the Style of the Earliest Greek Prose*, Helsinki, 1968.

[9] E. NORDEN, *op. cit.*, p. 48-50 : « Se diamo un'occhiata alle reminiscenze della lingua epica nella lingua di Erodoto, raccolte con cura recentemente, dobbiamo dire che sono molto piú accentuate che nei logografi piú antichi. Bisogna però ricordare che gli esempi si riferiscono essenzialmente ai discorsi che, come viene riferito espressamente […], comparvero per la prima volta in tale ampiezza solo nell'opera di Erodoto. Se dunque egli viene abitualmente chiamato piú tardi l'Omero della storiografia (ὁμηρικώτατος è detto nel περὶ ὕψους, 13.4), tale paragone non si fonda, come molti altri nell'antichità, su un brillante accostamento, ma sulla verità : di lui si può dire che imitò Omero in modo intenzionale ed esplicito. »

[10] PS.-LONG. Περὶ ὕψους, *l. c.* ; autres mentions d'Hérodote : 4.7, 18.2, 22.1, 26.2, 28.4, 31.2, 38.4, 43.1.

entreprises — nous nous montrerons sensible à tous les points de convergence qu'entretient la prose d'Hérodote avec la poésie homérique ; mais notre perspective sera linguistique et philologique plutôt que proprement littéraire. Par ailleurs, et là encore en conformité avec des études modernes qui se sont intéressées à d'autres types d'influences, nous élargirons le champ d'étude aux autres formes poétiques, de manière à traiter non seulement de l'*homérisme* d'Hérodote, mais de la présence du *poétique*, en général et selon ses diverses modalités, dans la prose hérodotéenne.

Poétismes et « poétique » de la prose

Pour une telle étude des poétismes et du poétique de la prose d'Hérodote, il nous a paru que le plus adéquat serait de présenter les faits selon leurs grands domaines d'application linguistique et philologique, à la façon en quelque sorte d'un manuel ou d'une synthèse critique. Seront ainsi considérés, dans une première partie, le domaine de la phonétique et de la morphologie ; dans une deuxième, celui de la syntaxe ; dans une troisième, celui des rythmes et des formules — ces trois premiers chapitres constituant le volume premier de notre étude, tandis que le second étudiera le lexique (chapitre IV) ainsi que les réminiscences, les motifs et la composition de l'œuvre (chapitre V). Mais il convient dès à présent de préciser ce que nous entendons par le terme de « poétismes » et de « poétique » en ces divers champs d'étude.

Le nom de « poétisme » révèle en son suffixe même sa nature ; -*isme* en effet dit deux choses : d'une part, un objet (conformément au suffixe neutre -μα des noms d'objet en grec) ou, dirons-nous plutôt, une *entité* ; d'autre part, une *tendance active et consciente* conforme au suffixe verbal -ίζ-(ω), d'où vient le verbe français « poétiser » dont « poétisme » est un dérivé nominal. Il y a donc dans « poétisme » la dénotation morphosémantique explicite d'une *tendance consciente à la constitution d'une entité poétique*, ou plutôt de l'entité même ainsi constituée. « Poétisme » pourra donc dire proprement le fruit tangible d'une intention ou d'un processus poétique. Il semble d'ailleurs que par l'accentuation de son premier élément suffixal, « poétisme » puisse dénoter plus simplement « ce qui fait poétique », c'est-à-dire les traits qui *assimilent* cette entité à une entité poétique, par un phénomène de rapprochement analogique.

Mais ce suffixe -*isme*, si l'on ne l'analyse pas, évoque aussi quelque chose de « positif », un élément reconnaissable en tant que tel — ou, pour nous placer dans une perspective plutôt formaliste que positiviste : un trait *marqué* en regard d'autres traits qui ne le seraient pas. Il apparaît donc que le terme de poétisme se conçoit tout aussi bien sur le mode de l'*écart poétiquement signifiant* — en l'occurrence d'un écart par rapport à une prose idéalement neutre ; et c'est dans cette perspective différentielle qu'il nous arrivera de nous placer.

En définitive, le poétisme est l'entité qui, tout en s'écartant d'un lieu — le « non-poétique », — se donne pour modèle un autre lieu — le « poétique ». Et c'est en vertu de ce double phénomène d'*écart* et d'*assimilation* que nous reconnaîtrons pour poétismes des procédés, ou des termes, employés par Hérodote, dans les divers champs de notre enquête.

Quant à la notion de « poétique », elle apparaît pour sa part comme une *adéquation essentielle*, non plus d'un élément avec ce « poétique » qu'il s'agit justement de définir, mais bien plutôt — comme ont pu le suggérer les analyses de G. Genette[11] — *de l'expression à la pensée même* : il y a ici parfaite coïncidence de la « forme » d'expression choisie au « fond » de la pensée, de telle sorte que s'instaure entre les deux une correspondance proprement symbolique dont nous pourrons trouver une illustration microstructurelle dans notre étude de phonétique poétique, mais qui peut concerner plus largement l'ensemble des données poétiques hérodotéennes. C'est en cela même que l'on en arrive à la notion non plus *du*, mais d'*une* poétique globale de la prose d'Hérodote, en même temps que cette poétique signifie aussi la *genèse* de cette prose : en d'autres termes, à la fois d'une poétique et d'une esthétique hérodotéennes.

La « bigarrure » d'Hérodote

Sur cette esthétique d'ensemble, le jugement d'Hermogène de Tarse nous offre une base solide et proprement linguistique, lorsque ce rhéteur reconnu écrit en comparant Hérodote à Hécatée : « Hécatée de Milet, auquel Hérodote est fort redevable, est pur et clair, à certains égards même agréable plus que mesurément ; mais ayant employé une langue ionienne sans fusion ni mélange, et non pas bigarrée comme celle d'Hérodote, il est, du point de vue du style, moins poétique »[12].

Il s'agit là de la fameuse ποικιλία de la langue hérodotéenne, dont nous verrons qu'elle se manifeste tout particulièrement dans le domaine de la morphologie, mais que l'on peut aussi bien reconnaître dans les autres champs linguistiques et même littéraires de l'*Enquête* — diversité de formes, de termes, de motifs qui composent une prose et un texte éminemment *diaprés*, comme nous le verrons au cours de cette étude — sur le modèle, d'une part, de la langue homérique ; et d'autre part, sous la forme d'une grande synthèse des styles poétiques : c'est aussi la raison pour laquelle il convient d'étudier non seulement l'homérisme d'Hérodote, mais bien les diverses manifestations du poétique qui se font jour dans son œuvre.

---

[11] Dans « Langage poétique, poétique du langage », in G. GENETTE, *Figures II*, Paris, 1969, 123-153.

[12] HERM., Περὶ ἰδεῶν 2.12 : Ἑκαταῖος δὲ ὁ Μιλήσιος, παρ᾽ οὗ δὴ μάλιστα ὠφέληται ὁ Ἡρόδοτος, καθαρὸς μέν ἐστι καὶ σαφής, ἐν δέ τισι καὶ ἡδὺς οὐ μετρίως · τῇ διαλέκτῳ δὲ ἀκράτῳ Ἰάδι καὶ οὐ μεμιγμένῃ χρησάμενος οὐδὲ κατὰ τὸν Ἡρόδοτον ποικίλῃ, ἧττόν ἐστιν ἕνεκά γε τῆς λέξεως ποιητικός.

« Imitation » et « émulation »

Il s'agira aussi de savoir si Hérodote traite les faits et les influences poétiques sur le mode de la stricte *imitation* (*mimêsis*), ou s'il n'existe pas au sein même de la composante poétique de sa prose une dimension proprement *créatrice* (*poiêsis*) qui révélerait en elle un second degré du poétique. Rappelons que les Anciens ne faisaient pas d'Hérodote un simple imitateur, mais plutôt un « émule d'Homère » — Ὁμήρου ζηλωτής, selon le jugement de Denys d'Halicarnasse[13] ; et que Démétrios de Phalère parlait non de simple « imitation » (μίμησις), mais de « transposition » (μετάθεσις). C'est aussi sous cet éclairage que nous pourrions considérer le témoignage de Lucien cité en ouverture : un Hérodote qui n'est pas seulement spectateur, mais qui prend part activement aux Jeux en qualité d'ἀγωνιστής, ne peut-il être compris également comme un « concurrent agonistique » de la tradition poétique elle-même ? Ce pourrait être d'autant mieux le cas, que ce témoignage fait mention du caractère essentiellement poétique de son œuvre — laquelle, nous dit-il non seulement, reçut le nom de Muses, mais qu'Hérodote aurait précisément *chantée* — ᾄδων — comme chante un *aède*.

Ecriture et oralité

Si sur ce point encore la version de Lucien ne peut être suivie comme une autorité positive, d'autres témoignages convergent pour suggérer que la publication par Hérodote de son œuvre se fit d'abord, en tout ou en partie, *par oral*. La pièce la plus importante du dossier est sans doute représentée par l'allusion plus que probable fournie par Thucydide aux « discours » d'Hérodote, dans l'exposé méthodologique de son œuvre, « composée comme un bien acquis pour toujours plutôt que comme une performance agonistique visant à une écoute immédiate »[14]. D'autre part, on a pensé pouvoir déceler au sein même de l'*Enquête* des signes explicites de cette diffusion orale (ainsi de l'emploi du verbe λέγω, plus fréquent que celui de γράφω, ou de la définition par Hérodote des entités narratives de son œuvre comme autant de λόγοι) ; mais d'autres critiques ont prétendu au contraire infirmer ces interprétations.

A cette question délicate et controversée, qui implique de façon plus générale celle de la composition de l'œuvre et qui a fait à ce titre couler beaucoup d'encre, mais sur laquelle un consensus semble s'être opéré de nos jours, sur la base de solides analyses stylistiques internes, en faveur d'une *oralité essentielle* de l'œuvre[15], que nous préciserons sinon totale, du moins partielle, notre étude apportera aussi une contribution personnelle.

---

[13] D. H., *Ad Pomp*. 3.11.

[14] THUC. 1.22 : κτῆμά τε ἐς αἰεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραυτίκα ἀκούειν ξύγκειται (cf. 1.21 οὔτε ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῷ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον).

[15] En ce sens convergent plusieurs articles de la synthèse contemporaine des études hérodotéennes constituée par le *Brill's Companion to Herodotus* dû à E. J. BAKKER – I. J. F. DE JONG – H. VAN WEES (éd.), Leyde-Boston-Cologne, 2002.

Tradition manuscrite et éditions suivies

La tradition manuscrite d'Hérodote est présentée dans un plus ou moins grand détail par les préfaces aux éditions modernes, et notamment par celle de l'édition Rosén dans la collection Teubner[16], ainsi que par la monographie de B. Hemmerdinger intitulée *Les manuscrits d'Hérodote et la critique verbale*[17], deux ouvrages auxquels nous renvoyons ici. Il convient toutefois de rappeler que cette tradition présente un certain nombre de difficultés, eu égard aux divergences de formes qu'elle atteste et qui impliquent étroitement le problème majeur de la « langue » d'Hérodote, entendue dans son versant morphologique.

Au sein de cette tradition, on distingue assez clairement deux souches principales, la première appelée « florentine », la seconde « romaine », d'après la provenance des manuscrits qui les représentent le mieux. On distinguera ainsi la souche constituée par les manuscrits ABCTMP de celle que constituent les manuscrits DRSV. Parmi ces différents manuscrits, le Laurentianus LXX, siglé A et datant du XIème siècle, passe depuis les travaux fondamentaux menés par Gronovius au XVIIIème siècle pour le meilleur, en ceci que le plus fidèle à l'archétype.

L'édition de référence actuelle concernant l'établissement du texte demeure celle de H. B. Rosén, mentionnée ci-dessus ; c'est elle que nous suivrons le plus souvent pour les citations du texte d'Hérodote, mais nous ne manquerons cependant pas de prêter attention aux diverses leçons manuscrites ainsi qu'à d'autres choix éditoriaux en cas de divergence sur des passages problématiques. Nous nous référerons aussi bien souvent à l'édition commentée du grand Heinrich Stein (1893-1902), qui demeure à bien des égards indépassée[18], ainsi qu'à celle entreprise par une équipe de savants italiens sous la direction de David Asheri pour le compte de la Fondation Lorenzo Valla (1988-), qui présente le commentaire le plus à jour[19].

Nous traduisons nous-même, sauf mention contraire, les citations d'Hérodote et autres citations grecques[20] ; nous traduisons de même les citations critiques allemandes, anglaises, espagnoles, italiennes et latines.

---

[16] H. B. ROSÉN, *Herodoti Historiae*, Stuttgart-Leipzig (Vol. I : livres I à IV, 1987; vol. II: livres V à IX, 1997).
[17] B. HEMMERDINGER, *op. cit*., Gênes, 1981.
[18] H. STEIN, *Herodotos*, 5 vol., Berlin, 1893-1902, réimpr. 1962-63.
[19] D. ASHERI *et al*., *Erodoto. Le Storie*, Milan, huit volumes parus (livres I à VI et livres VIII-IX) depuis 1988.
[20] Outre les traductions françaises de Ph.-E. Legrand (1932-1954) et d'A. Barguet (1964), que nous reprenons parfois, il nous est arrivé de consulter la traduction anglaise d'A. de Sélincourt, la traduction allemande de J. Ch. Bähr, les traductions espagnoles de C. Schrader et de M. Balasch, la traduction italienne d'A. Izzo d'Accinni et celle de la Fondation Lorenzo Valla ; voir bibliographie.

CHAPITRE I

PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIE POÉTIQUES

CHAPITRE I : PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIE POÉTIQUES

Dans ce premier chapitre, nous interrogerons le texte de l'*Enquête* d'un double point de vue phonétique et morphologique, en tâchant de mettre en lumière, d'une part, que ce texte recèle un nombre important de poétismes phonétiques, tels que des allitérations, des assonances et des jeux paronymiques qui ont toute chance d'être le fruit d'un authentique travail artistique, comme nous nous efforcerons de le montrer ; d'autre part, que la morphologie hérodotéenne présente elle aussi à plusieurs égards un caractère poétique, tant par la présence de formes « absolument » poétiques et de ces poétismes relatifs que sont aussi, pour l'ionien d'Hérodote, les divers dialectalismes — que, plus largement et plus fondamentalement peut-être, par l'esthétique de la « bigarrure » à laquelle elle semble répondre, en accord avec le témoignage d'Hermogène de Tarse.

I. POÉTISMES PHONÉTIQUES

Le travail sur le matériau phonique peut être considéré comme une des spécificités du langage poétique : allitérations et assonances confèrent en effet au discours un caractère euphonique qui concourt à sa poéticité. Ce phénomène observable dans les poésies des diverses langues, indo-européennes et autres, a été étudié notamment dans la poésie homérique, où il est largement attesté, comme en témoignent par exemple les recherches de F. Bader[1]. Déjà M. Parry mettait l'accent sur le rôle de la paronomase dans la composition formulaire, une formule pouvant être composée d'après sa ressemblance phonique avec une autre formule qui lui sert de modèle, comme c'est le cas pour ἀμφήλυθεν ἡδὺς ἀυτμή (*Od.* 12.369) et ἀμφήλυθε θῆλυς ἀυτή (*Od.* 6.122)[2]. L'allitération, l'assonance et autres procédés

[1] Voir notamment F. BADER, *Anagrammes et allitérations*, Paris-Louvain, 1993, et *Aspects de l'hermétisme d'Homère : phonologie poétique (allitérations, inventaires phonologiques et prosodiques) et liages en composition discontinue*, Paris, 1998. Pour les cas d'autres langues indo-européennes, on pourra consulter avec profit l'ouvrage collectif *La langue poétique indo-européenne. Actes du Colloque de travail de la Société des Etudes indo-européennes (Indogermanische Gesellschaft / Society for Indo-European Studies)*, éd. G.-J. PINAULT – D. PETIT, Louvain-Paris, 2006.

[2] M. PARRY, *L'épithète traditionnelle dans Homère. Essai sur un problème de style homérique*, Paris, 1928, p. 90-91 : « On relève dans Homère d'assez nombreux cas dans lesquels un calembour de sons a suggéré aux poètes des expressions qui, au point de vue de l'idée exprimée, ont assez peu de rapport avec les expressions modèles. Un des exemples les plus frappants de ce fait est la ressemblance qui existe entre les deux expressions ἀμφήλυθεν ἡδὺς ἀυτμή (μ 369) et ἀμφήλυθε θῆλυς ἀυτή (ζ 122), ressemblance qui est trop exacte pour être due au hasard. On ne peut pas savoir quelle est la plus ancienne des deux expressions. Mais ceci n'est aucunement nécessaire pour tirer les conclusions des lignes suivantes ; que l'on choisisse l'une ou l'autre formule comme modèle de l'autre, ces conclusions ne changeront pas. Imaginons donc un poète connaissant bien la formule ἀμφήλυθεν ἡδὺς ἀυτμή qui veut décrire une scène où quelque personnage entend le cri des femmes. On peut supposer en toute probabilité que, pour désigner ce cri, le mot ἀυτή vint aussitôt à son esprit. A l'idée de ce mot le poète, cherchant à s'exprimer, avec ce sentiment de la mesure qu'a tout poète qui compose des vers quelconques suivant une métrique rigoureusement fixée, doit avoir immédiatement pensé à ἀυτμή et ce mot doit lui avoir remis à l'esprit l'expression employée dans la description d'un sacrifice : ἀμφήλυθεν ἡδὺς ἀυτμή.

similaires se développent ainsi aussi bien sur le plan syntagmatique que sur celui, paradigmatique, de la composition des formules. Mais ces jeux phoniques ne sont pas l'apanage de la poésie en vers : la prose dite poétique y recourt elle aussi[3]. Qu'en est-il alors des commencements de la prose grecque ?

A propos d'Héraclite, qui vécut entre 540 et 480 av. J.-C., A. López Eire affirme dans un article consacré à la prose ionienne : « un philosophe d'une personnalité aussi marquée qu'Héraclite a recours à des termes, expressions, formules, syntagmes, procédés phoniques et sémantiques qui existaient déjà dans la langue homérique, oraculaire et poétique en général. Seule cette perspective nous permet d'expliquer […] le recours à des allitérations du type de πόλεμος πάντων … πατήρ (53 D), qui présente toutes les marques d'un aphorisme destiné à la mémorisation, pour lequel son auteur se prévaut d'un procédé typiquement poétique, comme l'allitération (tel est le cas de l'exemple proposé), l'assonance, l'antithèse, le chiasme et la symétrie »[4]. — Déjà, C. Schick identifiait l'usage de l'allitération chez Héraclite comme un des procédés intentionnels employés par le philosophe « pour satisfaire à la seule fin de trouver une expression adéquate à l'intensité quasi dramatique de sa pensée »[5].

Héraclite n'est pas un cas isolé, comme le montre López Eire qui poursuit en effet, en invoquant cette fois le témoignage du *Corpus hippocratique* : « En parlant d'aphorismes et de la prose élaborée qu'ils composent sur la base de récurrences, nous ne pouvons passer sous

---

᾽Αμφήλυθε, employé pour décrire l'odeur du sacrifice se répandant dans l'air, convient aussi bien à décrire un son qui semble remplir l'air. Et ἡδύς a suggéré θῆλυς par le calembour formé par les voyelles et la consonne finale ; mais ce mot ne peut pas avoir été très éloigné de l'esprit du poète, vu qu'il s'agissait d'exprimer l'idée *le cri des femmes*. Que le point de départ de cette association ait été ἀυτή et ἀυτμή n'est évidemment pas certain. Il est également possible que ce soit ἀμφήλυθε qui le premier suggéra l'ancienne expression. Mais en tout cas le procédé mental employé par l'aède qui créa l'expression est évident. Les mots qu'il cherchait pour exprimer sa pensée en hexamètres lui étaient suggérés par une ressemblance de sons entre certains mots. ᾽Αμφήλυθεν ἡδὺς ἀυτμή a servi de modèle à ἀμφήλυθε θῆλυς ἀυτή, mais avant que l'imitation ait été faite le poète avait eu le désir d'exprimer une certaine idée particulière. Et même après que cette nouvelle expression eut été suggérée au poète, il avait encore le droit de la rejeter et de chercher d'autres mots. Il doit y avoir un assez grand nombre de manières différentes d'exprimer en hexamètres l'idée essentielle *il entendit le cri des femmes*. Mais l'aède n'a pas recherché ces autres manières, ou, en ayant considéré quelques-unes, il est revenu à l'expression qu'un calembour avait amenée à son esprit et dont il était satisfait. »

[3] J. DUBOIS, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, 1994, *s. v. allitération* : « L'allitération est utilisée comme procédé de style dans la prose poétique ou en poésie. »

[4] A. LÓPEZ EIRE, « En torno a la lengua del *Corpus Hippocraticum* », 1984, p. 332-333 : « un filósofo de tan marcada personalidad como Heráclito recurre a palabras, expresiones, fórmulas, sintagmas, procedimientos fónicos y semánticos ya existentes en la lengua homérica, la oracular y la poética en general. Sólo bajo esta perspectiva podemos explicar […] el recurso a aliteraciones del tipo de πόλεμος πάντων … πατήρ (53 D), que posee todas las trazas de ser un aforismo destinado a la memorización, para lo cual se vale su autor de un procedimiento típicamente poético, como la aliteración (éste es el caso del ejemplo propuesto), la asonancia, la antítesis, el quiasmo y la simetría. » — Cet article excède le seul *Corpus Hippocratique* par ses considérations sur la langue de la prose ionienne en général.

[5] C. SCHICK, « Studi sui primordi della prosa greca », 1955, p. 117 : « La giustapposizione di termini contrastanti, detta più tardi ὀξύμορον (ἐκ παντὸς ἓν καὶ ἑνὸς πάντα Fr. 10 ; ἔλπηται ἀνέλπιστον 18 ecc.), l'alliterazione (κεκόρηνται ὅκωσπερ κτήνεα 29), il chiasmo (62 ἀθάνατοι θνητοί, θνητοὶ ἀθάνατοι, ζῶντες τὸν ἐκείνων θάνατον, τὸν δὲ ἐκείνων βίον τεθνεῶτες) sono i mezzi lessicali, fonici, sintattici dei quali Eraclito fa uso per soddisfare all'unico fine di trovare espressione adeguata alla quasi drammatica intensità del suo pensiero. »

silence celui qui ouvre la collection de ces sentences dans le *Corpus hippocratique*, et qui dit : Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερή, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή, enrichi par des assonances (βραχύς / ὀξύς ; μακρή / σφαλερή / χαλεπή), de l'isosyllabisme des *côla* ou membres de phrase, et autres types de récurrence »[6]. L'auteur conclut en approuvant le jugement porté par J. Denniston sur la langue des premiers prosateurs : « Denniston a donc raison quand, se référant aux commencements de la prose grecque, il affirme : 'Il me semble clair que les premiers prosateurs grecs, recherchant quelque ἥδυσμα pour compenser l'absence de mètre, trouvèrent l'allitération et d'autres formes d'assonances pour combler l'écart' »[7].

Ainsi, l'usage de l'allitération et de l'assonance serait une constante de la langue des premiers prosateurs, destinée à leur assurer un caractère poétique en l'absence de mètre ; ce qui ne signifie d'ailleurs pas, comme nous le verrons, que le critère rythmique soit inopérant dans ces textes en prose qui se souviennent à coup sûr de la poésie métrique[8]. Mais on s'étonnera dès lors de l'avis formulé par Ph.-E. Legrand, l'éditeur français d'Hérodote, dans son *Introduction* : « Quant à […] des groupes finissant par le même son (ὁμοιοτέλευτα), des allitérations (παρηχήσεις), des accumulations de mots de même racine (παρονομασίαι), qui, dans les textes du Vème siècle, s'étale de façon indiscrète, je n'en reconnais point chez Hérodote de traces incontestables. Tout ou presque tout ce qu'il y a chez lui de semblables détails, si ce n'était pas nécessaire, indispensable, pour l'expression exacte de ce que l'auteur voulait dire, peut, à mon avis, être dû au hasard. Dans un groupe comme celui-ci : καὶ χρήματά τοι οὐκ εἶναι κατὰ τὰ φρονήματα (III 122), ou comme cet autre : ὃς χρηστῶς μὲν τὴν σεωυτοῦ πατρίδα ἐπετρόπευσας, εὖ δὲ τῷ πατρὶ τῷ ἐμῷ συνεβούλευσας (III 36), je doute fort que la *paréchèse* χρήματα – φρονήματα ou l'*homoioteleuton* ἐπετρόπευσας – συνεβούλευσας, produits par des mots d'un usage courant qui venaient d'eux-mêmes à l'esprit, aient été voulus ; le fréquent retour de désinences pareilles, inévitable en grec, ne pouvait manquer d'entraîner, sans la volonté expresse des écrivains, sinon contre leur gré, des assonances de ce genre »[9]. S'il est vrai que le caractère flexionnel de la langue grecque joue sans doute pour beaucoup dans la récurrence des désinences, empêchant souvent

---

[6] A. LÓPEZ EIRE, *art. cit.* : « Hablando de aforismos y de la prosa elaborada de éstos a base de recurrencias, no podemos dejar de citar el que abre la colección de tales sentencias en el *Corpus Hippocraticum*, que reza así : Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερή, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή, colmado bien a las claras de asonancias (βραχύς / ὀξύς ; μακρή / σφαλερή / χαλεπή), isosilabismo en los *kôla* o miembros de frase, y otros tipos de recurrencia. »

[7] J. DENNISTON, *Greek Prose Style*, Oxford, 1952, p. 127: « It seems to me clear that the early writers of Greek prose, casting about for some ἥδυσμα to compensate the absence of metre, hit upon alliteration and other form of assonance to fill the gap. »

[8] Nous consacrons à l'étude spécifique des rythmes d'Hérodote le chapitre III, à l'introduction duquel nous renvoyons ici pour les raisons qui la motivent et pour des questions de méthode d'analyse. Il nous arrivera souvent au cours de ce premier chapitre d'évoquer les faits rythmiques comme critère annexe de poéticité pour des passages considérés essentiellement au titre des phono- ou des morphopoétismes.

[9] Ph.-E. LEGRAND, *Introduction*, 1932, p. 173. « Ajoutons — signale Legrand en note — que quelques-unes des *paréchèses* ou *paronomases* les plus frappantes qu'on trouve chez Hérodote (παθήματα – μαθήματα I 207 ; λιμόν – λοιμόν VII 171 ; τῷ κακῷ τὸ κακόν III 53) étaient traditionnelles. »

d'évaluer avec justesse la part de composition qui revient à l'écrivain[10], saurait-on pour autant dénier aux procédés phonétiques présents dans l'œuvre d'Hérodote toute poéticité ?

C'est pour mettre en lumière ces procédés et pour répondre à la question du poétique, voire de l'intentionnalité en matière de phonétique hérodotéenne, que nous consacrerons ces pages à l'étude des jeux phoniques présents dans l'œuvre d'Hérodote. Seront ainsi étudiés les phénomènes de l'allitération puis de l'assonance, essentiellement à l'initiale, enfin celui des jeux paronymiques, dont nous verrons qu'ils composent parfois de véritables calembours. Ajoutons que l'examen des *phonopoétismes* amènera aussi, au cours de cette étude, à poser la question du *phonosymbolisme*, c'est-à-la dire de la signification intrinsèque que l'on peut prêter à de tels phénomènes, selon le phonème impliqué dans la séquence considérée[11].

A. Allitérations

L'allitération, « répétition d'un son ou d'un groupe de sons à l'initiale de plusieurs syllabes ou de plusieurs mots d'un même énoncé […], est utilisée comme procédé de style dans la prose poétique ou en poésie […] ; elle se distingue de l'assonance, qui porte sur les seuls sons vocaliques »[12]. Nous considérerons donc ici l'allitération comme récurrence d'un phonème consonantique à l'initiale de mot, éventuellement complété par des allitérations internes. Notre étude portera d'abord sur les occlusives orales (labiales, dentales et dorsales), puis sur les nasales, les liquides et enfin les sifflantes, pour s'achever sur le cas d'allitérations multiples.

1. Allitérations en labiales

Nous examinerons ici successivement les allitérations en π, en φ et en β, enfin les séquences présentant des allitérations multiples en labiales.

a) Allitérations en π

Les allitérations en π sont dans le texte d'Hérodote les allitérations de loin les plus nombreuses[13]. La lettre π est, de fait, l'initiale de mot consonantique la plus fréquente en grec : sa fréquence représente en effet environ le triple de la moyenne, d'après un

[10] De sorte que nous n'examinerons pour notre part en tant que telles que les « assonances à l'initiale » : voir *infra*, I. B. Assonances.
[11] Notamment d'après G. GENETTE, *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, 1976.
[12] J. DUBOIS, *op. cit.*, *s. v.*
[13] Ce qui suscite d'ailleurs la remarque suivante d'A. B. LLOYD, *Erodoto. Le Storie. Libro II, l'Egitto*, Milan, 1989, en note à l'ouverture du *logos* égyptien (2.1) : « Erodoto ha un gusto forse eccessivo per l'alliterazione in π. »

recensement fondé sur le dictionnaire Bailly[14]. Mais cela suffit-il à expliquer l'usage intensif qu'en fait Hérodote, et qui se manifeste dans de nombreuses séquences allitérantes ?

Pour répondre à cette question, nous nous proposons de grouper les principales allitérations en π présentes dans l'œuvre d'Hérodote d'après le noyau lexical autour duquel elles s'articulent — on s'apercevra en effet au cours des pages qui vont suivre que ces allitérations sont, pour une bonne part d'entre elles, réductibles à un terme ou une expression usuels présentant l'initiale π, dont Hérodote exploite les potentialités phoniques suggestives, — et de les étudier dans leurs contextes phonétique, syntactique, sémantique et rythmique, ainsi que le cas échéant dans leur dimension pragmatique. Le poétisme ne résidera donc pas tant dans le terme ou l'expression en question, considérés en tant que tels, que dans l'enrichissement phonique fréquent que leur fait subir Hérodote, ou autres indices tels que leur position dans la phrase, leur mise en forme rythmique, leur motivation sémantique, qui semblent souvent témoigner de l'intentionnalité avec laquelle il les emploie. D'autres séquences, qui ne paraissent pas réductibles à un type paradigmatique, seront examinées ensuite[15].

(i) Περὶ πολλοῦ / πλείστου ποιεῦμαι

Cette locution qui signifie « faire (très / le plus) grand cas de », « attacher (très / le plus) grand prix à », est usuelle en grec classique, largement attestée par Platon et par les orateurs attiques ; elle connaît dix occurrences dans l'œuvre d'Hérodote. Or elle présente une allitération sensible en π, la récurrence du phonème /p/ ainsi transcrit pouvant être vecteur phonique d'intensité, en accord avec le sens intensif de l'expression.

La question qui se pose est alors de savoir si Hérodote se limite, en l'employant, à ce seul phonopoétisme — ou phonosymbolisme d'intensité — offert par la langue grecque et lexicalisé en elle, ce qui constituerait alors un emploi non marqué ; ou si l'usage qu'il en fait révèle une intention de mise en relief stylistique, définissant un emploi marqué que l'on pourra considérer comme un poétisme phonétique de création hérodotéenne. Un examen contextuel de ces occurrences est donc nécessaire.

La première occurrence de la locution est offerte au premier livre par la phrase : 1.73 ὥστε δὲ περὶ πολλοῦ ποιεόμενος αὐτούς, παῖδάς σφι παρέδωκε τὴν γλῶσσάν τε ἐκμαθεῖν καὶ τὴν τέχνην τῶν τόξων « de sorte que faisant grand cas d'eux, il (*sc.* Cyaxare) leur confia (*sc.* aux Scythes) des enfants à qui apprendre leur langue ainsi que l'art du tir à l'arc ». On constate qu'Hérodote file ici l'allitération en π avec l'expression παῖδάς σφι

[14] Sur les 2200 pages du Bailly, qui composent une moyenne de 91 pages par lettre de l'alphabet grec, la lettre π occupe à elle seule 277 pages ; c'est, après les lettres α et ε, l'initiale de mot la plus fréquente, et donc la première consonne.

[15] Malgré notre souci de ne laisser de côté aucune allitération remarquable, il est fort possible que plusieurs aient échappé à notre attention : cet inventaire ne saurait donc être exhaustif, mais il voudrait tendre cependant à l'essentiel.

παρέδωκε, qui contient, outre l'allitération en π, une allitération interne en dentale δ ; cependant que le syntagme final τὴν τέχνην τῶν τόξων présente une allitération en τ.

La deuxième occurrence prend place dans l'épisode de la prise de Babylone, dont l'auteur est le Perse Zopyre, témoin d'un prodige prémonitoire : 3.154 Ὡς δέ οἱ ἐδόκεε μόρσιμον εἶναι ἤδη τῇ Βαβυλῶνι ἁλίσκεσθαι, προσελθὼν Δαρείῳ ἀπεπυνθάνετο εἰ περὶ πολλοῦ κάρτα ποιέεται τὴν Βαβυλῶνα ἑλεῖν « Et comme il lui semblait qu'il était décidé par le destin que désormais Babylone fût prise, il alla trouver Darius pour s'informer auprès de lui s'il faisait très grand cas de la prise de Babylone ». La locution, au positif, est ici renforcée par l'adverbe κάρτα qui lui confère une dimension superlative ; la séquence ainsi constituée présente un rythme dactylico-spondaïque étudié de quatre mètres : εἰ περὶ πολλοῦ κάρτα πο(ι)έεται (— υυ | — — || — υυ | — —)[16], et l'allitération est annoncée par les deux verbes προσελθών et ἀπεπυνθάνετο.

La troisième occurrence apparaît également dans la relation d'un prodige concernant une femme de Sparte qui, de très laide enfant, deviendra la femme la plus belle. La nourrice de l'enfant rencontre ici une femme prophétique qui insiste pour voir l'enfant : 6.61 Τὴν δὲ πάντως ἑωυτῇ κελεύειν ἐπιδέξαι · ὁρῶσαν δὲ τὴν γυναῖκα περὶ πολλοῦ ποιευμένην ἰδέσθαι, οὕτω δὴ τὴν τροφὸν δεῖξαι τὸ παιδίον « Celle-ci la pressa vivement de la lui montrer ; et, voyant la femme attacher le plus grand prix au fait de la voir, la nourrice lui montra donc l'enfant ». Dans cette phrase, la locution occupe approximativement la place centrale. Au début de la phrase, l'adverbe πάντως, à valeur intensive, et à la fin le substantif παιδίον annoncent et confirment respectivement l'allitération en π.

Une autre femme investie d'un pouvoir surnaturel, la « prêtresse subalterne des Déesses Infernales », de naissance parienne, se présente à Miltiade qui voudrait conquérir Paros : 6.134 Ταύτην ἐλθοῦσαν ἐς ὄψιν Μιλτιάδεω συμβουλεῦσαι, εἰ περὶ πολλοῦ ποιέεται Πάρον ἑλεῖν, τὰ ἂν αὐτὴ ὑποθῆται ταῦτα ποιέειν « Cette femme se présenta à la vue de Miltiade pour lui conseiller, s'il faisait grand cas de la prise de Paros, de faire ce qu'elle lui proposerait elle-même ». Le toponyme Πάρον prolonge ici la séquence, fournissant une nouvelle occurrence de la lettre π ; la locution s'accompagne par ailleurs d'un jeu entre le moyen ποιέεται et l'actif ποιέειν, évidemment allitérant et placé qui plus est en fin de phrase, donc en position de relief.

La valeur intensive de la locution est aussi manifeste dans le cas des repas offerts au passage de l'armée de Xerxès, en 7.119 : Τὸ γὰρ δεῖπνον τοιόνδε τι ἐγίνετο, οἷα ἐκ πολλοῦ χρόνου προειρημένον καὶ περὶ πολλοῦ ποιευμένων « Voici comment se passait ce repas, qui était prévu de longue date et dont on faisait grand cas ». C'est ici la locution elle-même qui occupe la place finale ; elle est coordonnée à un autre syntagme dont le participe est préverbé par προ-, et qui contient une première occurrence de πολλοῦ : la valeur intensive est ici évidente.

[16] Sur la pratique de la synizèse, voir chap. III, I. B.

Lors d'une bataille navale, un Eginète fait preuve d'une telle bravoure (ἀνδρὸς ἀρίστου γενομένου ταύτην τὴν ἡμέρην) que les Perses prendront finalement soin de lui : 7.181 Ὡς δὲ πεσὼν οὐκ ἀπέθανε ἀλλ᾽ ἦν ἔμπνοος, οἱ Πέρσαι οἵ περ ἐπεβάτευον ἐπὶ τῶν νεῶν δι᾽ ἀρετὴν τὴν ἐκείνου περιποιῆσαί μιν περὶ πλείστου ἐποιήσαντο « Et comme après sa chute il n'était pas mort, mais respirait encore, les Perses montés sur les vaisseaux firent, du fait de sa bravoure, très grand cas de sa survie ». La locution, placée devant la pause, est ici au superlatif ; elle est complétée par l'infinitif περιποιῆσαι, qui la précède immédiatement : cet infinitif est doublement allitérant en π (initiale du préverbe et du radical), et le préverbe est une réplique lexicale de la préposition περί ; l'allitération en π et en liquide ρ est amorcée déjà par l'ethnonyme Πέρσαι, au début de la proposition.

C'est également de survie qu'il est question dans cette phrase décrivant au livre VIII l'attitude des Péloponnésiens qui fortifient l'Isthme : 8.40 τὴν Πελοπόννησον περὶ πλείστου τε ποιεομένους περιεῖναι καὶ ταύτην ἔχοντας ἐν φυλακῇ, κτλ. « faisant très grand cas du salut du Péloponnèse et en assurant la garde ». Ici encore la locution est au superlatif. Elle est encadrée par le toponyme Πελοπόννησον, allitérant en π et en liquide λ (avec πλείστου), et par l'infinitif περιεῖναι, allitérant en π et en liquide ρ (avec περί). Ces deux termes sont respectivement le sujet et le verbe de la proposition infinitive complétant la locution : une entité phonico-sémantique homogène se voit ainsi définie, pour une même valeur intensive.

Dans l'avant-dernier exemple, les Spartiates cherchent à se concilier l'amitié de l'Eléen Teisaménos, auquel un oracle de la Pythie avait prédit qu'il triompherait dans cinq combats : 9.33 Ὁ δὲ ὁρῶν περὶ πολλοῦ ποιευμένους Σπαρτιήτας φίλον αὐτὸν προσθέσθαι, μαθὼν τοῦτο ἀνετίμα σημαίνων σφι ὡς ἤν μιν πολιήτην σφέτερον ποιήσωνται τῶν πάντων μεταδιδόντες, ποιήσει ταῦτα, ἐπ᾽ ἄλλῳ μισθῷ δ᾽ οὔ « Et lui, voyant que les Spartiates attachaient grand prix à se l'adjoindre pour ami, sachant cela en éleva le prix, leur signifiant que s'ils faisaient de lui un concitoyen en lui donnant part à tous les droits civiques, il ferait cela ; mais à un autre prix, non ». Cette phrase contient en vérité deux séquences allitérantes : la première composée de la locution étudiée, la seconde à cheval sur un système hypothétique dont la protase présente trois fois la lettre π (πολιήτην, ποιήσωνται, πάντων), confirmé par l'apodose où l'actif ποιήσει joue sur le moyen ποιήσωνται. On notera aussi le rythme spondaïque de la séquence ποιήσωνται τῶν πάντων (trois spondées et demi), rendant l'expression particulièrement solennelle.

Enfin, il est question au livre IX des troupeaux d'Apollonie, consacrés au soleil et à ce titre soigneusement gardés : 9.93 περὶ πολλοῦ γὰρ δὴ ποιεῦνται Ἀπολλωνιῆται τὰ πρόβατα ταῦτα ἐκ θεοπροπίου τινός « car les Apolloniates font grand cas de ces troupeaux, en vertu d'un oracle ». La locution est ici complétée par τὰ πρόβατα et θεοπροπίου qui filent l'allitération en π et en liquide ρ. Comme dans d'autres exemples, il semble que cette allitération soit motivée ici par le contexte religieux.

Dans tous les exemples examinés, la locution allitérante περὶ πολλοῦ ποιεῖσθαι est enrichie d'autres procédés poétiques, d'ordre également phonétique, ou encore syntaxico-rythmique, et motivée dans plusieurs cas par le sémantisme de la phrase dans laquelle elle apparaît. Un seul exemple semble faire exception, extrait du livre VI et concernant de nouveau le stratège athénien Miltiade, menacé d'abord par les Phéniciens, puis par ses ennemis de l'intérieur : 6.104 ἅμα μὲν γὰρ οἱ Φοίνικες αὐτὸν οἱ ἐπιδιώξαντες μέχρις Ἴμβρου περὶ πολλοῦ ἐποιεῦντο λαβεῖν τε καὶ ἀναγαγεῖν παρὰ βασιλέα, ἅμα δὲ ἐκφυγόντα τε τούτους καὶ ἀπικόμενον ἐς τὴν ἑωυτοῦ δοκέοντά τε εἶναι ἐν σωτηρίῃ ἤδη, κτλ. « d'une part les Phéniciens qui l'avaient poursuivi jusqu'à Imbros attachaient un grand prix à le capturer pour le conduire auprès du Roi ; d'autre part, alors qu'il leur avait échappé et qu'il était arrivé dans sa patrie, où il pensait être désormais en sécurité », etc. Dans cet exemple en effet, on pourra tout juste considérer que le syntagme prépositionnel παρὰ βασιλέα prolonge discrètement l'allitération (en π, puis en labiale sonore β) ; mais il est vrai que cette récurrence est peut-être fortuite.

C'est donc dans neuf cas sur dix au total que la locution περὶ πολλοῦ ποιεῖσθαι s'accompagne de procédés poétiques dont le plus fréquent est l'enrichissement phonique de l'allitération nucléaire, mettant en valeur son symbolisme expressif, non sans relation avec un sémantisme tantôt dramatique (les repas de l'armée, la réponse de Teisaménos), tantôt prophétique ou religieux (la prise de Babylone, la prêtresse parienne, les troupeaux d'Apollonie). Tout se passe donc comme si Hérodote se livrait à une remotivation poétique d'une locution qui s'était lexicalisée dans la langue grecque.

(ii) Πληθεϊ πολλοί ; πλῆθος πολλόν

L'adjectif πολλός connaît au total 670 occurrences dans l'œuvre d'Hérodote ; le substantif πλῆθος, 92[17]. Ces deux termes qui appartiennent à la même famille sont associés dans deux syntagmes qui sont respectivement πλήθεϊ πολλοί « nombreux en nombre », et πλῆθος πολλόν « nombre nombreux, i. e. grand nombre », allitérants en π et en λ, sur le principe de la figure étymologique.

Πλήθεϊ πολλοί, remarquable non seulement pour sa redondance lexicale et sa récurrence phonétique (allitérations en π et en λ), mais également d'un point de vue rythmique puisqu'il compose une possible clausule dactylique (— υυ | — —), n'est cependant pas homérique et n'est pas attesté avant le Vème siècle. Bien plus, on ne trouve alors, en dehors d'Hérodote, que deux occurrences du syntagme : l'une chez Sophocle, *Phil.* 724 πλήθεϊ πολλῶν μηνῶν « après des mois nombreux en nombre », *dans un passage lyrique* ; or, *Philoctète* a été représentée en 409, c'est-à-dire après Hérodote ; l'autre chez le comique Phérécrate, Fr. 45.6

[17] Cf. J. E. POWELL, *A Lexicon to Herodotus*, Cambridge, 1938, *ss. vv.*

ὀρνίθεια πλήθει πολλά « des volailles nombreuses en nombre », *également dans un passage lyrique* ; s'il est vrai que Phérécrate « remporta le premier prix entre 440 et 430 »[18], ce serait donc la seule attestation possible du syntagme avant Hérodote, mais il est possible également que la pièce qui la renferme soit postérieure à la composition des *Histoires*[19]. Ira-t-on jusqu'à dire qu'Hérodote pourrait être l'inventeur de cette formule expressive, dont la poéticité semble assurée par sa présence dans des passages lyriques d'œuvres dramatiques ? Toujours est-il qu'il l'emploie à sept reprises[20], et chaque fois en maintenant les deux termes contigus.

Dans deux de ces passages, l'expression, qui figure dans le cours de la phrase, paraît se suffire à elle-même. Le premier concerne l'épisode de la bataille entre les troupes de Cambyse et celles de Psamménite, au début du livre III (3.11) : Μαχής δὲ γενομένης καρτερῆς καὶ πεσόντων ἐξ ἀμφοτέρων τῶν στρατοπέδων πλήθεϊ πολλῶν ἐτράποντο οἱ Αἰγύπτιοι « Il y eut un combat violent, et nombreux en nombre furent ceux qui tombèrent dans les deux camps ; finalement, les Egyptiens s'enfuirent ». Le second figure dans la description de la faune libyenne (4.191) : Καὶ γὰρ οἱ ὄφιες οἱ ὑπερμεγάθεες καὶ οἱ λέοντες κατὰ τούτους εἰσὶ καὶ οἱ ἐλέφαντές τε καὶ ἄρκτοι καὶ ἀσπίδες τε καὶ ὄνοι οἱ τὰ κέρεα ἔχοντες καὶ οἱ κυνοκέφαλοι καὶ οἱ ἀκέφαλοι οἱ ἐν τοῖσι στήθεσι τοὺς ὀφθαλμοὺς ἔχοντες, ὡς δὴ λέγονταί γε ὑπὸ Λιβύων, καὶ οἱ ἄγριοι ἄνδρες καὶ γυναῖκες ἄγριαι καὶ ἄλλα πλήθεϊ πολλὰ θηρία κατάψευστα « C'est chez eux que se trouvent les serpents de très grande taille et les lions, ainsi que les éléphants, les ours, les aspics, les ânes qui portent des cornes, les cynocéphales et les acéphales qui ont les yeux sur la poitrine, du moins à ce que disent d'eux les Libyens, ainsi que les hommes sauvages et les femmes sauvages, et d'autres bêtes fabuleuses nombreuses en nombre ». La locution πλήθεϊ πολλά figure ici dans le dernier terme d'une longue énumération d'animaux et de créatures dont plusieurs appartiennent au mythe, ce dont témoigne la distance prise par Hérodote à travers l'incise ὡς δὴ λέγονταί γε ὑπὸ Λιβύων ainsi que par l'explicite κατάψευστα qui clôt la phrase. Sa structure rythmique apparaît dès lors signifiante, en ceci qu'elle reflète sémiotiquement le caractère mythique de la faune ici présentée[21].

Dans un troisième passage, la locution est mise en valeur par sa place devant la pause, qui lui confère ce statut de clausule dactylique (partielle) évoqué précédemment : 3.45 Πρὸς δὲ τούτοισι οὐδὲ λόγος αἱρέει, τῷ ἐπίκουροί τε μισθωτοὶ καὶ τοξόται οἰκήιοι ἦσαν πλήθεϊ πολλοί, τοῦτον ὑπὸ τῶν κατιόντων Σαμίων ἐόντων ὀλίγων ἐσσωθῆναι « En outre, il n'est pas plausible non plus qu'un homme qui avait à sa diposition des auxiliaires soldés et des archers, nombreux en nombre, ait été vaincu par les Samiens qui revenaient, et qui étaient peu nombreux ».

---

[18] Cf. *Dictionnaire de l'Antiquité, s. v.* Phérécrate.

[19] Le syntagme reparaît ensuite deux fois dans le corpus aristotélicien : *HA* 581a γίνονται δὲ πλήθει πολλοί, et *Mir. Ausc.* 833b βωλία χρυσίου πλήθει πολλά.

[20] 2.96, 3.11, 3.45, 3.107, 4.191, 6.44, 7.223.

[21] A noter que nous nous écartons sur ce point du texte de l'édition Rosén, qui présente ἀκατάψευστα sur la foi des manuscrits, tandis que κατάψευστα est une conjecture de Reiz retenue par les autres éditeurs.

Son caractère allitérant est enfin souligné dans les quatre derniers passages par des échos sonores remarquables. C'est d'abord, au livre VII et au cours de la bataille des Thermopyles, la phrase (7.223) : ἔπιπτον πληθέϊ πολλοὶ τῶν βαρβάρων « tombaient de nombreux en nombre parmi les barbares », où le verbe πίπτω annonce l'allitération en π, tandis que βαρβάρων prolonge l'allitération en labiales (π / β) et en liquides (λ / ρ). Et surtout, ces trois autres passages, où les allitérations en π et λ prennent la forme de véritables paronomases : au livre II (2.96) : Ἔστι δέ σφι τὰ πλοῖα ταῦτα πλήθεϊ πολλά καὶ ἄγει ἔνια πολλὰς χιλιάδας ταλάντων « Ces bateaux leur sont nombreux en nombre et certains transportent plusieurs milliers de talents », où πλήθεϊ πολλά se trouve rapproché de πλοῖα ; de même, avec cette fois le verbe πλέω : 6.44 Ἐπιπεσὼν δέ σφι περιπλέουσι βορῆς ἄνεμος μέγας τε καὶ ἄπορος κάρτα τρηχέως περιέσπε πλήθεϊ πολλὰς τῶν νεῶν ἐκβάλλων πρὸς τὸν Ἄθων « Tandis qu'ils faisaient le tour, s'abattit sur eux un grand vent de borée insurmontable qui les maltraita très rudement, poussant contre l'Athos des bateaux nombreux en nombre » ; enfin, dans la description de l'Arabie (3.107) : τὰ γὰρ δένδρεα ταῦτα τὰ λιβανωτοφόρα ὄφιες ὑπόπτεροι, σμικροὶ τὰ μεγάθεα, ποικίλοι τὰ εἴδεα, φυλάσσουσι πλήθεϊ πολλοὶ περὶ δένδρον ἕκαστον « car ces arbres qui portent de l'encens sont gardés par des serpents ailés, de petite taille, d'aspect bigarré, — nombreux en nombre autour de chaque arbre » : outre l'allitération que présente le verbe φυλάσσω, on notera ici le rapprochement de πλήθεϊ πολλοί et de l'adjectif ποικίλοι. Du point de vue sémantique, il n'est pas impossible qu'ici encore, la locution πλήθεϊ πολλοί soit motivée par le caractère mythique de l'évocation.

Πλῆθος πολλόν figure pour sa part à cinq reprises, d'abord dans le syntagme prépositionnel σὺν πληθεϊ πολλῷ, qui observe aussi le rythme dactylique : 5.101 Οἱ δὲ Ἴωνες ὁρῶντες τοὺς μὲν ἀμυνομένους τῶν πολεμίων, τοὺς δὲ σὺν πλήθεϊ πολλῷ προσφερομένους ἐξανεχώρησαν δείσαντες πρὸς τὸ ὄρος τὸ Τμῶλον καλεόμενον, κτλ. « Les Ioniens, voyant parmi les ennemis les uns se défendre, les autres s'approcher avec un grand nombre, se retirèrent, pris de peur, auprès du mont appelé Tmôlos ». On notera ici encore le prolongement de l'allitération en labiales et liquides par le participe προσφερομένους.

Dans les quatre autres passages, il semble que le syntagme, quoique traité différemment, s'accompagne toujours d'une mise en valeur stylistique : ainsi en 1.141, dans la parabole du pêcheur et des poissons contée par Cyrus : Ὡς δὲ ψευσθῆναι τῆς ἐλπίδος, λαβεῖν ἀμφίβληστρον καὶ περιβαλεῖν τε πλῆθος πολλὸν τῶν ἰχθύων καὶ ἐξειρύσαι, ἰδόντα δὲ παλλομένους εἰπεῖν ἄρα πρὸς τοὺς ἰχθῦς « Comme il était déçu dans son espoir, il prit un filet, enveloppa un grand nombre de poissons et les tira hors de l'eau, puis, les voyant sauter, dit alors aux poissons ». L'infinitif περιβαλεῖν et le participe παλλομένους, allitérants en π et en liquides (notamment en λ), encadrent ici un πλῆθος πολλόν qui occupe une place centrale.

Au livre II, on observe dans la phrase (2.60) : Πλέουσί τε γὰρ δὴ ἅμα ἄνδρες γυναιξὶ καὶ πολλόν τι πλῆθος ἑκατέρων ἐν ἑκάστῃ βάρι κτλ. « Car les hommes naviguent avec les femmes, et en grand nombre de chaque sexe dans chaque embarcation », un jeu de mots déjà noté plus haut entre πολλόν τι πλῆθος et le verbe πλέουσι. De même, cette fois avec le substantif πόλις, dans une réponse de Démarate à Xerxès (7.234) : Ὦ βασιλεῦ, πλῆθος μὲν πολλὸν πάντων τῶν Λακεδαιμονίων καὶ πόλις πολλαί « O Roi, le nombre est grand de tous les Lacédémoniens, et leurs cités nombreuses ». — Enfin, remarquable également à un autre titre, cette autre occurrence du livre II (2.37) : ἀλλὰ καὶ σιτία σφί ἐστι ἱρὰ πεσσόμενα, καὶ κρεῶν βοέων καὶ χηνέων πλῆθός τι ἑκάστῳ γίνεται πολλὸν ἡμέρης ἑκάστης, κτλ. « ils ont des pains sacrés cuits pour eux, et une grande quantité de viande de bœuf et d'oie est portée à chacun chaque jour ». Le syntagme est ici dissocié, ce qui pourrait en diminuer la portée poétique, d'autant plus qu'il ne s'accompagne d'aucune autre allitération. Mais il faut prêter attention au critère rythmique, qui explique l'ordre des mots et leur confère une mise en relief certaine. Le rythme est en effet successivement trochaïque : καὶ κρεῶν βοέων (— υ — υ —) ; puis dactylique, impliquant πλῆθος : καὶ χηνέων πλῆθός τι ἑκάστῳ (— — | — — | — υυ | — —) ; enfin de nouveau trochaïque, impliquant πολλόν et formant dimètre : πολλὸν ἡμέρης ἑκάστης (— υ — υ | — υ — —).

Πλῆθος et πολλός sont enfin rapprochés dans deux autres passages[22], sous une autre forme. Dans la première, ils ne font plus partie du même syntagme : 2.169 …, πλήθεϊ δὲ πολλῷ ἐλάσσονες ἐόντες κατὰ τοῦτο ἐσσώθησαν « de beaucoup inférieurs en nombre, c'est pour cela qu'ils furent vaincus ». Dans la seconde, c'est un πολλόν adverbial qui renforce l'idée de supériorité numérique dénotée par la locution πλήθεϊ περιεῖναι : 9.31 Καὶ δὴ πολλὸν γὰρ περιῆσαν πλήθεϊ οἱ Πέρσαι « Et certes, les Perses étaient de beaucoup supérieurs en nombre ». L'infinitif περιεῖναι enrichit ici l'allitération, que couronne le Πέρσαι final ; et la phrase est entièrement dactylique (soit 6 dactyles et demi), s'il est vrai qu'il faut lire avec la majorité des éditeurs περιῆσαν et non περίεσαν (ABCTMpP^{c} ; περιέασαν P^{1}DRSV), leçon retenue par Rosén[23].

Tous ces exemples montrent, par la richesse et la diversité des procédés employés, qu'Hérodote fait du rapprochement entre les termes πολλός et πλῆθος, régulièrement unis dans deux syntagmes dont l'un — πληθεϊ πολλοί — sonne à lui seul comme une formule dactylique, un usage conscient et pleinement poétique.

[22] Ou plutôt dans trois ; sur le troisième (3.94), cf. *infra*, πολλῷ πλεῖστος.
[23] Voir sur ce point II. A. 4. d) (ii) γ5).

(iii) Πολὺ / πολλῷ + πλέων / πλεῖστος

Nous nous intéressons ici aux syntagmes πολὺ / πολλῷ πλέων « beaucoup plus nombreux », et πολλῷ πλεῖστος « de beaucoup le plus nombreux ». Comme dans le cas précédent, πολλός, ici sous la forme d'un neutre accusatif ou datif adverbial, est rapproché d'un autre terme de la même famille — plus précisément de lui-même, sous la forme du comparatif ou du superlatif. Nouvel exemple donc de figure étymologique, et tour usuel dans la langue grecque.

Πολλὸν πλέων ne connaît qu'une occurrence, dans le discours de Gélon de Syracuse aux Spartiates au livre VII (7.160) : Ὅκου δὲ ὑμεῖς οὕτω περιέχεσθε τῆς ἡγεμονίης, οἰκὸς καὶ ἐμὲ μᾶλλον ὑμέων περιέχεσθαι, στρατιῆς τε ἐόντα πολλαπλησίης ἡγεμόνα καὶ νηῶν πολὺ πλεύνων « Dès lors que vous tenez comme vous le faites au commandement, il est naturel que moi aussi j'y tienne, et plus que vous, étant commandant d'une armée plusieurs fois plus nombreuse et de vaisseaux beaucoup plus nombreux ». On observera ici, d'une part la place finale du syntagme, ainsi mis en valeur ; d'autre part l'emploi précédent de l'adjectif multiplicatif πολλαπλήσιος doublement allitérant en π et en λ, également de la même famille que πολλός ; enfin le rythme dactylique de la séquence καὶ νηῶν πολὺ πλεύνων. Les allitérations sont en accord avec le sens clairement intensif des deux syntagmes coordonnés.

Πολλῷ πλέων connaît quant à lui seize occurrences[24]. Dans six cas, il apparaît dans le second membre d'une parataxe dont le premier contient le positif πολλοί, le schème étant donc le suivant : πολλοὶ μὲν …, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες … Les voici : (1) 1.135 Γαμέουσι δὲ ἕκαστος αὐτέων πολλὰς μὲν κουριδίας γυναῖκας, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνας παλλακὰς κτῶνται « Ils épousent pour chacun d'eux plusieurs femmes légitimes, et acquièrent de plus nombreuses concubines encore », où l'on notera l'enrichissement de l'allitération par le substantif παλλακάς immédiatement subséquent ; (2) 1.211 Οἱ δὲ Πέρσαι ἐπελθόντες πολλοὺς μέν σφεων ἐφόνευσαν, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνας ἐζώγρησαν « Les Perses, survenant, en massacrèrent un grand nombre, et en prirent vivants de plus nombreux encore » ; (3) 4.194 Τούτων δὲ Γύζαντες ἔχονται, ἐν τοῖσι μέλι πολλὸν μὲν μέλισσαι κατεργάζονται, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλέον λέγεται δημιουργοὺς ἄνδρας ποιέειν « Les Gyzantes leur sont contigus, chez qui les abeilles produisent beaucoup de miel, et, dit-on, des hommes de métier en font davantage encore », où l'allitération est enrichie par l'infinitif ποιεῖν en position finale ; (4) 6.78 ἄριστον γὰρ ποιευμένοισι τοῖσι Ἀργείοισι ἐκ τοῦ κηρύγματος ἐπεκέατο, καὶ πολλοὺς μὲν ἐφόνευσαν αὐτῶν, πολλῷ δέ τι πλεῦνας ἐς τὸ ἄλσος τοῦ Ἄργου καταφυγόντας περιεζόμενοι ἐφύλασσον « tandis que les Argiens

[24] 1.135, 1.211, 2.66, 3.40, 4.194, 6.78, 7.1, 7.223, 8.13, 8.16, 8.42, 8.109, 9.34, 9.41, 9.61, 9.70.

prenaient leur déjeuner au signal du héraut, ils (*sc.* les Lacédémoniens) les assaillirent, et ils en massacrèrent beaucoup, et en cernèrent un plus grand nombre encore, qui s'étaient réfugiés dans le bois sacré d'Argos, pour les garder sous surveillance » ; (5) 7.223 Πολλοὶ μὲν δὴ ἐσέπιπτον αὐτῶν ἐς τὴν θάλασσαν καὶ διεφθείροντο, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες κατεπατέοντο ζωοὶ ὑπ᾽ ἀλλήλων « Un grand nombre d'entre eux tombaient dans la mer et mouraient, mais de plus nombreux encore étaient piétinés vivants les uns par les autres » ; (6) 8.16 Πολλαὶ μὲν δὴ τῶν Ἑλλήνων νῆες διεφθείροντο, πολλοὶ δὲ ἄνδρες, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες νῆές τε τῶν βαρβάρων καὶ ἄνδρες « De nombreux vaisseaux furent perdus chez les Grecs, ainsi que de nombreux hommes, mais de plus nombreux vaisseaux et hommes encore chez les barbares » ; on notera ici le double emploi de πολλοί avant le syntagme πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες.

Dans l'ensemble de ces six occurrences, on prêtera aussi attention ensuite au rythme de cette structure, essentiellement dactylico-spondaïque : πολλοὶ μέν devant consonne (— — | —), puis πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες (— | — υυ | — x), rythme solennel en accord avec le sens de l'expression.

A ces six cas l'on peut adjoindre les trois passages suivants, qui emploient également, quoique sous une autre forme, un πολλοί liminaire : (1) 2.66 Πολλῶν δὲ ἐόντων ὁμοτρόφων τοῖσι ἀνθρώποισι θηρίων πολλῷ ἂν ἔτι πλέω ἐγίνετο, εἰ μὴ κατελάμβανε τοὺς αἰελούρους τοιάδε « Nombreux étant les animaux domestiques, ils le seraient encore davantage s'il n'arrivait pas ceci aux chats » ; (2) 8.109 Καὶ αὐτὸς ἤδη πολλοῖσι παρεγενόμην καὶ πολλῷ πλέω ἀκήκοα τοιάδε γενέσθαι, κτλ. « J'ai déjà assisté moi-même à de nombreux événements, et j'ai entendu dire que ceci arrivait en beaucoup plus grand nombre », etc., où le verbe παρεγενόμην complète l'allitération en π et en liquide ; (3) 9.61 Καὶ οὐ γάρ σφι ἐγένετο τὰ σφάγια χρηστά, ἔπιπτόν δ᾽ αὐτῶν ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ πολλοὶ καὶ πολλῷ πλεῦνες ἐτρωματίζοντο « Et, comme il ne leur advenait pas de présages favorables, beaucoup parmi eux tombaient dans ce laps de temps et de plus nombreux encore étaient blessés ».

Restent sept cas dont la majorité recèlent une allitération complémentaire qui va jusqu'à prendre la forme d'une paronomase. Ce sont d'abord : (1) 3.40 Πολλῷ δ' ἔτι πλεῦνός οἱ εὐτυχίης γινομένης γράψας ἐς βυβλίον τάδε ἐπέστειλε ἐς Σάμον « Son bonheur (*sc.* à Polycrate) lui devenant plus grand encore, il (*sc.* Amasis) écrivit une lettre et envoya ceci à Samos » ; (2) 8.13 Ἐποιέετό τε πᾶν ὑπὸ τοῦ θεοῦ ὅκως ἂν ἐξισωθείη τῷ Ἑλληνικῷ τὸ Περσικὸν μηδὲ πολλῷ πλέον εἴη « Tout arrivait par un effet du dieu, pour que les forces perses égalent les grecques et ne soient pas bien supérieures » ; (3) 9.41 Ὡς δὲ ἑνδεκάτη ἐγεγόνεε ἡμέρη ἀντικατήμενοισι ἐν Πλαταιῇσι, οἵ τε δὴ Ἕλληνες πολλῷ πλεῦνες ἐγεγόνεσαν κτλ. « Alors qu'était arrivé le onzième jour de leur campement face à face à

Platées, les Grecs étaient devenus beaucoup plus nombreux », etc. Le premier exemple n'est peut-être pas très remarquable, et l'on peut se demander si cette chaîne allitérante π – λ – π – λ… β – λ était très sensible jusqu'en son terme. Dans les deuxième et troisième cas en revanche, le syntagme est précédé respectivement par l'ethnique Περσικόν et par le toponyme Πλαταιῇσι qui enrichissent l'allitération.

On relève par ailleurs ces deux exemples où la locution πολλῷ πλέων est rapprochée d'autres termes allitérants en π et λ, le plus remarquable étant peut-être le passage suivant, à l'ouverture du livre VII : 7.1 Καὶ αὐτίκα μὲν ἐπηγγέλλετο πέμπων ἀγγέλους κατὰ πόλις ἑτοιμάζειν στρατιήν, πολλῷ πλέω ἐπιτάσσων ἑκάστοισι ἢ πρότερον παρεῖχον, καὶ νέας τε καὶ ἵππους καὶ σῖτον καὶ πλοῖα « Et sur-le-champ il ordonna, en envoyant des messagers dans chaque ville, de préparer une armée, donnant ordre à chacun de procurer en plus grand nombre encore qu'ils ne le faisaient auparavant, vaisseaux, chevaux, blé et bateaux de transport ». L'allitération s'étend sur toute la phrase ; les trois pôles en sont cependant bien nets : la locution πολλῷ πλέω, au centre, est encadrée en amont par πόλις, en aval par πλοῖα, qui constituent une double paronomase[25]. Mais le second passage ne manque pas d'intérêt non plus (8.42) : Συνελέχθησάν τε δὴ πολλῷ πλεῦνες νῆες ἢ ἐπ᾽ Ἀρτεμισίῳ ἐναυμάχεον καὶ ἀπὸ πολίων πλεύνων « On rassembla donc beaucoup plus de vaisseaux que n'en avaient combattu à l'Artémision, et venant de cités plus nombreuses ». Reprenant la paronomase avec le substantif πόλις, cette phrase présente en réalité deux syntagmes allitérants, d'ailleurs rythmiquement équivalents : πολλῷ πλέονες et πολίων πλέονων (— — | υυ —), soit une séquence [spondée + anapeste] qui, dans le second cas, constitue la clausule.

Enfin, seuls deux passages présentent la locution πολλῷ πλέων toute nue : (1) 9.34 ὡς ἐμαίνοντο πολλῷ πλεῦνες τῶν γυναικῶν[26] « comme des femmes en bien plus grand nombre devenaient folles », et (2) 9.70 ἕως μὲν γὰρ ἀπῆσαν οἱ Ἀθηναῖοι, οἱ δ᾽ ἠμύνοντο καὶ πολλῷ πλέον εἶχον τῶν Λακεδαιμονίων ὥστε οὐκ ἐπισταμένων τειχομαχέειν « tant que les Athéniens étaient loin, ils (*sc.* les Perses) se défendaient et avaient un avantage important sur les Lacédémoniens qui ne savaient pas attaquer de remparts ».

Au total, il apparaît que quinze des dix-sept exemples du tour comparatif πολλὸν / πολλῷ πλέων présentent un emploi marqué, soit par répétition lexicale, soit par enrichissement phonique, ou encore par un facteur syntactique ou rythmique.

Du tour superlatif πολλῷ πλεῖστος, on trouve sept exemples[27]. L'un d'entre eux est analogue aux cas vus précédemment de πολλῷ πλέων en second membre de parataxe : 5.92ε

[25] Conformément au texte des manuscrits PDMRSV, suivi par Stein et Legrand ; l'édition Rosén suit quant à elle les manuscrits ABCT, qui donnent à lire : νέας τε καὶ σῖτον καὶ ἵππους.
[26] Tel est le texte des éditions Legrand et Rosén, qui suivent en l'occurrence les manuscrits DRSV : mais à noter que ABCTMP omettent ici πολλῷ.
[27] 1.167, 3.94, 3.116, 4.33, 4.82, 5.92ε, 8.42.

πολλοὺς μὲν Κορινθίων ἐδίωξε, πολλοὺς δὲ χρημάτων ἀπεστέρησε, πολλῷ δέ τι πλείστους τῆς ψυχῆς « il (*sc.* Cypsélos) bannit beaucoup de Corinthiens, en priva beaucoup de leurs biens, et de leur vie, de beaucoup les plus nombreux ».

Le deuxième précise la locution par l'accusatif de relation πλῆθος, fournissant ainsi une double figure étymologique, tandis que l'allitération se prolonge avec le complément πάντων : 3.94 Ἰνδῶν δὲ πλῆθός τε πολλῷ πλεῖστόν ἐστι πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ἀνθρώπων « Les Indiens sont en nombre de beaucoup le plus nombreux de tous les peuples que nous connaissons ».

Le troisième, extrait du *logos* scythe, présente également une allitération, cette fois avec le nom du « fleuve » : 4.82 Θωμάσια δὲ ἡ χώρη αὕτη οὐκ ἔχει, χωρὶς ἢ ὅτι ποταμούς τε πολλῷ μεγίστους καὶ ἀριθμὸν πλείστους « Ce pays ne possède pas de merveilles, exception faite de fleuves de beaucoup les plus grands et les plus nombreux en nombre », et la locution connaît une expansion par adjonction d'un autre superlatif d'une part, auquel πλείστους est coordonné, d'autre part par l'accusatif adverbial ἀριθμόν.

Dans le quatrième cas, l'allitération — cette fois en π et en λ — confine une fois de plus à la paronomase : 8.42 νῆας δὲ πολλῷ πλείστας τε καὶ ἄριστα πλωούσας παρείχοντο Ἀθηναῖοι « Les vaisseaux les plus nombreux de beaucoup et qui naviguaient le mieux étaient fournis par les Athéniens », avec un jeu, déjà rencontré, entre πολλός (πλεῖστος) et le verbe πλώω « naviguer ».

Les trois derniers exemples paraissent présenter le tour superlatif sans lui adjoindre de procédé particulier. Il s'agit respectivement : (1) de 1.167 Τῶν δὲ διαφθαρεισέων νεῶν τοὺς ἄνδρας οἵ τε Καρχηδόνιοι <ἔλαχον> καὶ οἱ Τυρσηνοὶ λαχόντες αὐτῶν πολλῷ πλείστους καὶ τούτους ἐξαγαγόντες κατέλευσαν « Quant aux hommes qui montaient les navires détruits, les Carthaginois et les Tyrrhéniens … en eurent pour leur part de beaucoup les plus nombreux ; ils les conduisirent hors de leur ville et les lapidèrent »[28] ; (2) de 3.116 Πρὸς δὲ ἄρκτου τῆς Εὐρώπης πολλῷ τι πλεῖστος χρυσὸς φαίνεται ἐών « Du côté du nord de l'Europe, se trouve manifestement de beaucoup le plus d'or » ; (3) de 4.33 Πολλῷ δέ τι πλεῖστα περὶ αὐτῶν Δήλιοι λέγουσι, κτλ. « Ce sont les Déliens qui, à leur sujet (*sc.* des Hyperboréens), en disent de beaucoup le plus long ». On pourra cependant observer que ces trois exemples se signalent chacun par un rythme particulier : dans le premier, la locution πολλῷ πλείστους toute nue compose un double spondée, en accord avec le sens intensif de l'expression ; dans la deuxième, c'est toute la séquence πολλῷ τι πλεῖστος χρυσὸς φαίνεται ἐών qui suit un rythme cette fois essentiellement iambique ; dans la troisième enfin, le rythme de la locution, placée en ouverture de phrase, est anapestique (πολλῷ δέ τι πλεῖστα : — — | υυ — | —).

[28] Nous suivons ici la proposition de Stein, recueillie par la majorité des éditeurs à l'exception de Rosén qui édite πολλῷ πλείους.

Comme on peut le constater, l'emploi du tour superlatif πολλῷ πλεῖστος est, semblablement à celui du tour comparatif correspondant, guidé par des préoccupations d'enrichissement phonétique, syntactique ou rythmique qui semblent indiquer qu'Hérodote, conscient d'employer une locution à valeur intensive, entend lui conférer toute la force dont elle est potentiellement investie[29]. D'un point de vue littéraire, l'usage des locutions définit aussi un registre proprement épique, consistant par définition dans l'amplification des faits.

(iv) Autres séquences allitérantes impliquant πολλός (ou des mots de la même famille)

Les autres allitérations reposant sur l'adjectif πολλός sont dues premièrement à un phénomène de répétition lexicale dont nous avons relevé dix exemples[30]. Cette répétition lexicale s'accompagne le plus souvent d'allitérations complémentaires, comme le prouve l'examen de ces occurrences dont la première est extraite du discours de Solon à Crésus : 1.32 Ἐν γὰρ τῷ μακρῷ χρόνῳ πολλὰ μὲν ἔστιν ἰδεῖν τὰ μή τις ἐθέλει, πολλὰ δὲ καὶ παθεῖν « Car dans ce long temps, il est beaucoup de choses à voir que l'on ne veut pas, et beaucoup de choses à subir ». L'allitération, qui s'opère ici à la faveur de l'anaphore de πολλά, s'achève avec le verbe παθεῖν, pour une nette valeur intensive.

Dans le discours du narrateur hérodotéen, figure cette phrase ouvrant la description des peuples conquis par Cyrus : 1.177 Τὰ μέν νυν αὐτῶν πλέω παρήσομεν, τὰ δέ οἱ παρέσχε τε πόνον πλεῖστον καὶ ἀξιαπηγητότατά ἐστι, τούτων ἐπιμνήσομαι « Nous passerons sous silence la plupart d'entre eux, mais ceux qui lui donnèrent le plus de peine et méritent le plus qu'on en parle, je les mentionnerai ». La phrase est binaire et la double séquence allitérante s'organise en chiasme, avec d'une part πλέω παρήσομεν (comparatif de πολλός + verbe), d'autre part παρέσχε … πόνον πλεῖστον (verbe + substantif + superlatif de πολλός). L'allitération est donc construite sur les formes de gradation de l'adjectif, mais aussi sur le préverbe παρ- et sur le substantif πόνος.

Egalement assumée par le narrateur hérodotéen, cette phrase du *logos* égyptien file sur toute sa longueur une assonance en π et en liquides : 2.93 Ἐπεὰν δὲ πληθύεσθαι ἄρχηται ὁ Νεῖλος, τά τε κοῖλα τῆς γῆς καὶ τὰ τέλματα τὰ παρὰ τὸν ποταμὸν πρῶτα ἄρχεται πίμπλασθαι διηθέοντος τοῦ ὕδατος ἐκ τοῦ ποταμοῦ · καὶ αὐτίκα τε πλέα γίνεται ταῦτα καὶ παραχρῆμα ἰχθύων σμικρῶν πίμπλαται πάντα « Lorsque le Nil commence de s'emplir, les parties creuses du pays et les marécages qui bordent le fleuve commencent les

[29] A l'étude de ces locutions, on annexera enfin un cas intéressant, où πολλῷ est également rapproché de πλέων, sans toutefois porter sur lui, mais sur un adjectif paronymique. Cette phrase est extraite du discours d'Artabane à Xerxès : 7.49 Ὦ βασιλεῦ, οὔτε στρατὸν τοῦτον, ὅστις γε σύνεσιν ἔχει, μέμφοιτ᾽ ἄν οὔτε τῶν νεῶν τὸ πλῆθος · ἤν τε πλεῦνας συλλέξῃς, τὰ δύο τοι τὰ λέγω πολλῷ ἔτι πολεμιώτερα γίνεται « O Roi, quiconque a tant soit peu d'intelligence ne saurait blâmer ni cette armée, ni le nombre de vaisseaux ; mais si tu en rassembles un plus grand nombre, les deux choses dont je parle deviendront encore plus hostiles. »

[30] 1.32, 1.177, 2.93, 3.128, 4.43, 7.20, 7.51, 8.10, 8.102, 8.140.

premières à s'emplir, l'eau s'infiltrant depuis le fleuve ; et sitôt qu'elles deviennent pleines, aussitôt elles s'emplissent toutes de petits poissons ». Hérodote exploite ici les ressources phoniques de πίμπλασθαι / πληθύεσθαι / πλέος, allitérants en πλ ; sur παρὰ τὸν ποταμόν, voir également *infra*, 2.60 παραποταμίην.

La quatrième occurrence est la suivante : 3.128 βυβλία γραψάμενος πολλὰ καὶ περὶ πολλῶν λέγοντα πρηγμάτων σφρηγῖδά σφι ἐπέβαλε τὴν Δαρείου « il écrivit de nombreuses lettres traitant de nombreux sujets et y apposa le cachet de Darius » ; sur le syntagme πολλὰ πρήγματα voir *infra*.

L'exemple suivant retrace, au livre IV, le périple de Sataspès : 4.43 διεκπλώσας δὲ καὶ κάμψας τὸ ἀκρωτήριον τῆς Λιβύης τῷ οὔνομα Σολόεις ἐστί, ἔπλεε πρὸς μεσαμβρίην, περήσας δὲ θάλασσαν πολλὴν ἐν πολλοῖσι μησί, ἐπείτε τοῦ πλεῦνος αἰεὶ ἔδεε, ἀποστρέψας ὀπίσω ἀπέπλεε ἐς Αἴγυπτον, « ayant franchi (*sc.* les colonnes d'Héraclès) et contourné le promontoire de la Libye qui se nomme Soloeis, il navigua vers le sud, et traversant une grande étendue de mer pendant de nombreux mois, comme il restait toujours le plus long à faire, il revint en arrière en direction de l'Egypte ». L'allitération prend ici la forme d'un calembour entre le verbe πλέω, simple ou préverbé, et l'adjectif πολλός, lui-même également répété : allitération en π et en λ dont nous avons déjà vu plusieurs exemples.

Après une occurrence extraite du livre V dont nous traiterons sous les termes πάσχω / ποιέω, la prochaine digne de remarque est celle-ci, décrivant les préparatifs militaires de Xerxès, au début du livre VII : 7.20 Ἀπὸ γὰρ Αἰγύπτου ἁλώσιος ἐπὶ μὲν τέσσαρα ἔτεα πλήρεα παραρτέετο στρατιήν τε καὶ τὰ πρόσφορα τῇ στρατιῇ, πέμπτῳ δὲ ἔτεϊ ἀνομένῳ ἐστρατήλατεε χειρὶ μεγάλῃ πλήθεος « A partir de la prise de l'Egypte et durant quatre années pleines, il prépara une armée et ce qui y était approprié ; et au cours de la cinquième année, il se mit en campagne avec un grand nombre de troupes ». L'allitération repose ici essentiellement sur le couple πλήρεα / πλήθεος ; elle est enrichie en outre en π par le verbe παραρτέετο et l'ordinal πέμπτῳ, en π / φ et liquide ρ par l'adjectif substantivé πρόσφορα.

C'est de même une allitération complémentaire en π et liquide ρ qui se révèle dans la phrase prononcée par Artabane en 7.51 : ἀναγκαίως γὰρ ἔχει περὶ πολλῶν πρηγμάτων πλεῦνα λόγον ἐκτεῖναι « il est nécessaire, sur des sujets nombreux, de développer un plus long discours », à côté de la répétition lexicale de πολλός sous la forme du comparatif.

En 8.10 … τὰς μέν γε τῶν Ἑλλήνων ὁρέοντες ὀλίγας νῆας, τὰς δὲ ἑωυτῶν πλήθεϊ τε πολλαπλησίας καὶ ἄμεινον πλωούσας « voyant que les vaisseaux des Grecs étaient peu nombreux, et que les leurs étaient de beaucoup plus nombreux en nombre et naviguaient mieux », le rapprochement des deux termes de la même famille s'accompagne ici d'un jeu avec le verbe πλέω, sous la forme d'un participe coordonné au syntagme πλήθεϊ πολλαπλησίας ; jeu que nous avons déjà rencontré.

C'est l'adverbe πολλάκις qui occasionne une nouvelle allitération dans cette phrase extraite du discours d'Artémise à Xerxès en 8.102 : ἢν γὰρ σύ τε περιῇς καὶ οἶκος ὁ σός,

πολλοὺς πολλάκις ἀγῶνας δραμέονται περὶ σφέων αὐτῶν οἱ Ἕλληνες « car si toi-même et ta maison êtes saufs, les Grecs courront souvent de nombreux combats pour leur propre défense » ; ici encore, répétition lexicale et allitération ont une valeur intensive.

Enfin, dans cette phrase d'Alexandre fils d'Amyntas aux Athéniens : 8.140α Εἴδετε μὲν γὰρ τῆς Ξέρξεω στρατηλασίης τὸ πλῆθος καὶ τὰ ἔργα, πυνθάνεσθε δὲ καὶ τὴν νῦν παρ᾽ ἐμοὶ ἐοῦσαν δύναμιν, ὥστε καὶ ἢν ἡμέας ὑπερβάλησθε καὶ νικήσητε, τοῦ περ ὑμῖν οὐδεμία ἐλπὶς εἴ περ εὖ φρονέετε, ἄλλη πάρεσται πολλαπλησίη[31] « Vous avez vu en effet le nombre et les exploits de l'armée de Xerxès, et vous apprenez aussi les forces que j'ai présentement avec moi, de sorte que même si vous prenez le dessus et l'emportez, ce dont vous n'aurez nul espoir si vous êtes sensés, une autre armée sera là, beaucoup plus nombreuse », c'est l'adjectif multiplicatif πολλαπλησίη qui fournit une allitération en fin de phrase, précédé d'un verbe (πάρεσται) également allitérant.

D'autres allitérations impliquant πολλός (ou un mot de la même famille) et non dues à une répétition lexicale, nous avons relevé douze exemples remarquables[32]. Ainsi, avec πολλός : (1) 1.68 Καὶ ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου, ὅκως πειρῴατο ἀλλήλων, πολλῷ κατυπέρτεροι τῷ πολέμῳ ἐγίνοντο οἱ Λακεδαιμόνιοι « A partir de ce moment, chaque fois qu'ils s'essayaient les uns contre les autres, les Lacédémoniens prenaient de beaucoup l'avantage à la guerre » ; le rapprochement paronymique de πολλός (ici sous la forme de l'adjectif comparatif) et du substantif πόλεμος a déjà été observé en 7.49, cf. *supra* ; (2) 1.93 Ἓν δὲ ἔργον πολλὸν μέγιστον παρέχεται κτλ. « (La Lydie) présente un seul ouvrage immense », etc. ; (3) 1.103 Οὗτος λέγεται πολλὸν ἔτι γενέσθαι ἀλκιμώτερος τῶν προγόνων « Cet homme (*sc.* Cyaxare) fut, dit-on, beaucoup plus vaillant encore que ses ancêtres » ; (4) 4.39 μέχρι μέν νυν Φοινίκης ἀπὸ Περσέων χῶρος πλατὺς καὶ πολλός ἐστι « Jusqu'à la Phénicie, à partir de la Perse, il y a une large étendue de pays », avec un rapprochement inédit de πολλός et de l'adjectif πλατύς ; on notera le rythme iambique de la séquence χῶρος πλατὺς καὶ πολλός ἐστι ; (5) 4.159 Συλλεχθέντος δὲ ὁμίλου πολλοῦ ἐς τὴν Κυρήνην περιταμνόμενοι γῆν πολλὴν οἱ περίοικοι Λίβυες καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν τῷ οὔνομα ἦν ᾿Αδικράν … πέμψαντες ἐς Αἴγυπτον ἔδοσαν σφέας αὐτοὺς ᾿Απρίῃ τῷ Αἰγύπτου βασιλέϊ « Une grande multitude se rassembla à Cyrène ; amputés d'un grand territoire, les Libyens voisins et leur roi, qui se nommait Adicran […], envoyèrent en Egypte et se donnèrent au roi d'Egypte Apriès », où l'allitération, occasionnée par le double emploi du préverbe (préfixe) περι-, est peut-être fortuite ; (6) 5.3 Οὐνόματα δ᾽ ἔχουσι πολλὰ κατὰ χώρας ἕκαστοι, νόμοισι δὲ οὗτοι παραπλησίοισι πάντες χρέωνται κατὰ πάντα, πλήν Γετέων καὶ Τραυσῶν καὶ τῶν κατύπερθε Κρηστωναίων οἰκεόντων « Ils (*sc.* les Thraces)

[31] Nous lisons παρ᾽ ἐμοί suivant le texte de l'édition Stein (P), en face de παρ᾽ ἐμέ (*codd.*, Rosén).
[32] 1.68, 1.93, 1.103, 4.39, 4.159, 5.3, 7.1, 7.184, 8.37, 8.109, 9.60, 9.98.

ont des noms multiples, chacun selon sa contrée, mais ces hommes ont des usages qui sont presque les mêmes en tout, à l'exception des Gètes, des Trauses et de ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens » : outre la récurrence de l'adjectif πᾶς, cette séquence allitérante joue sur la ressemblance phonétique de πολλός, d'une part, de πλήσιος et πλήν de l'autre, ces deux derniers termes étant étymologiquement liés[33] ; (7) 7.1 Ἐπεὶ δὴ ἀγγελίη ἀπίκετο περὶ τῆς μάχης τῆς ἐν Μαραθῶνι γενομένης παρὰ βασιλέα Δαρεῖον τὸν Ὑστάσπεος καὶ πρὶν μεγάλως κεχαραγμένον τοῖσι Ἀθηναίοισι διὰ τὴν ἐς Σάρδις ἐσβολήν, καὶ δὴ καὶ τότε πολλῷ τε δεινότερα ἐποίεε καὶ μᾶλλον ὥρμητο στρατεύεσθαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα « Lorsque la nouvelle arriva du combat livré à Marathon auprès du roi Darius fils d'Hystaspe, déjà vivement courroucé contre les Athéniens à cause de leur incursion à Sardes, il fut alors bien plus en colère et eut plus de hâte à marcher contre la Grèce » : dans cette phrase ouvrant le livre VII, l'allitération a une nette valeur intensive, en accord avec la forme de comparatif δεινότερα souligné par πολλῷ ; (8) 8.37 ἀπὸ δὲ τοῦ Παρνησσοῦ ἀπορραγεῖσαι δύο κορυφαὶ ἐφέροντο πολλῷ πατάγῳ ἐς αὐτοὺς καὶ κατέβαλον συχνούς σφεων « du Parnasse, deux crêtes de rocher se détachèrent, roulèrent sur eux avec grand fracas et en écrasèrent un grand nombre » ; cette allitération dans un syntagme πολλῷ πατάγῳ a une nette valeur expressive ; (9) 8.109 Ὡς δὲ ἔμαθε ὅτι οὐ πείσει τούς γε πολλοὺς πλώειν ἐς τὸν Ἑλλήσποντον ὁ Θεμιστοκλέης, κτλ. « Lorsque Thémistocle eut reconnu qu'il ne persuaderait pas la plupart de faire voile vers l'Hellespont », avec un rapprochement déjà observé entre πολλὸς et le verbe πλέω, à quoi s'ajoute l'allitération de πείσει ; (10) 9.60 Συνοίδαμεν δὲ ὑμῖν ὑπὸ τὸν παρεόντα τόνδε πόλεμον ἐοῦσι πολλὸν προθυμοτάτοισι « Nous avons que vous êtes, au cours de la présente guerre, de beaucoup les plus ardents », dans le discours de Pausanias aux Athéniens[34] ; l'allitération est ici complétée par le participe παρεόντα et le superlatif προθυμοτάτοισι ; (11) 9.98 … ἀλλὰ ὥρων νέας ἀνελκυσμένας ἔσω τοῦ τείχεος, πολλὸν δὲ πεζὸν παρακεκριμένον παρὰ τὸν αἰγιαλόν, « mais ils voyaient des vaisseaux tirés à terre en dedans du rempart, et de nombreuses troupes d'infanterie rangées le long du rivage » : c'est ici l'effectif numérique (πολλόν) de l'infanterie (πεζόν) qui est souligné par l'allitération.

On pourra relever enfin, avec un mot de la même famille : 7.184 Προσθήσω δέ τούτοισι τὰς καμήλους τοὺς ἐλαύνοντας Ἀραβίους καὶ τοὺς τὰ ἅρματα Λίβυας, πλῆθος ποιήσας δισμυρίους ἄνδρας « J'ajouterai à ceux-là les Arabes qui menaient les chameaux et les Libyens qui conduisaient les chars, dont j'estime le nombre à vingt mille hommes » : ici encore, c'est sur le nombre (πλῆθος) considérable que met en valeur l'allitération en π (et en liquides λ / ρ).

[33] Cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, rééd. 1999, *s. v.* πέλας.
[34] Sur le rapprochement de πολλός et de πόλεμον, cf. *supra*.

(v) Πολλὸν / πολλῷ (τῶν) πάντων

L'association de πολλόν et de l'adjectif πᾶς revêt deux formes principales, dont la première est le tour πολλὸν / πολλῷ (τῶν) πάντων + superlatif « de beaucoup le plus… de tous », où l'allitération a une nette valeur intensive, tandis que le rythme de son noyau est composé de deux spondées (πολλὸν / πολλῷ πάντων) ou de deux spondées et demi (πολλὸν / πολλῷ τῶν πάντων). On trouve de ce tour six exemples dans l'œuvre d'Hérodote, le premier à l'ouverture du *logos* de Crésus : 1.8 Οὗτος δὴ ὢν ὁ Κανδαύλης ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ γυναῖκος, ἐρασθεὶς δὲ ἐνόμιζέ οἱ εἶναι γυναῖκα πολλὸν πασέων καλλίστην « Donc, ce Candaule était amoureux de sa femme, et dans son amour il pensait que sa femme était de beaucoup la plus belle de toutes » ; le syntagme, placé en fin de phrase devant le superlatif καλλίστην, compose avec lui une séquence de trois spondées et demi.

Dans le même *logos*, l'oracle de la Pythie rendu à Crésus suscite de sa part la réaction suivante : 1.56 Τούτοισι ἐλθοῦσι τοῖσι ἔπεσι ὁ Κροῖσος πολλόν τι μάλιστα πάντων ἥσθη « Lorsque cette réponse lui fut arrivée, Crésus s'en réjouit de beaucoup plus que tout » ; le neutre adverbial πολλόν et le complément πάντων sont ici dissociés par l'intrusion du superlatif μάλιστα, créant un rythme d'abord dactylico-anapestique (πολλόν τι μάλιστα), puis spondaïque (πάντων ἥσθη), et dans son ensemble très solennel.

Dans un troisième exemple extrait du livre I : 1.192 Καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς χώρης ταύτης, τὴν οἱ Πέρσαι σατραπηίην καλέουσι, ἐστὶ ἁπασέων τῶν ἀρχέων πολλόν τι κρατίστη « Et le gouvernement de cette contrée, que les Perses appellent satrapie, est de tous les gouvernements de beaucoup le plus puissant », ici encore la séquence composée offre un rythme remarquable, en accord avec la valeur intensive du tour employé : ἐστὶ ἁπασέων τῶν ἀρχέων πολλόν τι κρατίστη compose une séquence de six dactyles — et même un hexamètre à coupe hephthémimère.

Un exemple du syntagme en question figure également dans le *logos* égyptien, au sujet des vents que sont « le notos et le lips » : 2.25 ὅ τε νότος καὶ ὁ λίψ, ἀνέμων πολλὸν τῶν πάντων ὑετιώτατοι « de beaucoup les plus pluvieux de tous les vents ». La séquence composée suit ici un rythme anapestico-spondaïque (ἀνέμων πολλὸν τῶν πάντων ὑετιώτατοι : υυ — | — — | — — | — — | υυ — | υ x).

Au livre III, et assumée elle aussi par le narrateur hérodotéen, cette phrase : 3.108 Τὸ δὲ αἴτιον τούτου τόδε ἐστί · ἐπεὰν ὁ σκύμνος ἐν τῇ μητρὶ ἐὼν ἄρχηται διακινεόμενος, ὁ δὲ ἔχων ὄνυχας θηρίων πολλὸν πάντων ὀξυτάτους ἀμύσσει τὰς μήτρας « Et la raison de cela est la suivante : quand le lionceau commence à bouger à l'intérieur de sa mère, comme il a les griffes de beaucoup les plus aiguës de tous les animaux, il déchire la matrice », présente pour sa part, avec πολλὸν πάντων ὀξυτάτους, une séquence dactylico-spondaïque.

Dans l'ensemble de ces cinq occurrences, on constate donc que le syntagme πολλὸν / πολλῷ (τῶν) πάντων donne naissance à une séquence rythmiquement marquée, reposant sur

l'emploi de spondées, de dactyles ou d'anapestes signifiant le caractère explicitement superlatif de l'expression considérée. Reste un dernier cas où le texte transmis ne présente pas un tel phénomène : il s'agit de la présentation des Thraces, à l'ouverture du livre V (5.3) : Θρηίκων δὲ ἔθνος μέγιστόν ἐστι μετά γε Ἰνδοὺς πάντων ἀνθρώπων · εἰ δὲ ὑπ᾽ ἑνὸς ἄρχοίατο ἢ φρονεοίατο τὠυτό, ἄμαχόν τ᾽ ἄν εἴη καὶ πολλῷ κράτιστον πάντων ἐθνέων κατὰ γνώμην τὴν ἐμήν « Le peuple des Thraces est le plus grand du monde entier, après celui des Indiens certes ; s'il était gouverné par un seul homme et avait des pensées unanimes, il serait invincible et de beaucoup le plus puissant de tous peuples, à mon avis ». On lirait en effet volontiers ici : * καὶ πολλῷ τι κράτιστον πάντων ἐθνέων, présentant un rythme dactylico-spondaïque comparable à l'exemple de 1.56 et qui s'accorderait en outre parfaitement avec le rythme dactylique de la fin de la protase (ἢ φρονεοίατο τὠυτό, soit trois dactyles) ; mais les manuscrits n'attestent pas ici l'indéfini.

(vi) Τὰ πολλὰ πάντα

Cette expression qui signifie « la plupart », ou au sens temporel « en général », « presque toujours », connaît trois occurrences dans l'œuvre d'Hérodote. Allitérante en π à l'initiale, elle présente aussi un rythme iambique dont il semble qu'Hérodote tire parti dans ses trois emplois. C'est ainsi que dans la notation ethnographique de 1.203 : Ἔθνεα δὲ ἀνθρώπων πολλὰ καὶ παντοῖα ἐν ἑωυτῷ ἔχει ὁ Καύκασος, τὰ πολλὰ πάντα ἀπ᾽ ὕλης ἀγρίης ζώοντα « Le Caucase possède en lui des peuples nombreux et de toute sorte, la plupart vivant de la forêt sauvage », le syntagme τὰ πολλὰ πάντα, d'ailleurs annoncé par πολλὰ καὶ παντοῖα, compose avec la fin de la phrase une séquence essentiellement iambique (τὰ πολλὰ πάντ(α) ἀπ᾽ ὕλης ἀγρίης ζώοντα : υ — | υ — | υ — | — — | υ — | — — | υ).

Il en est de même dans cette autre notation ouvrant la présentation ethnographique des Egyptiens, au livre II (2.35) : Αἰγύπτιοι ἅμα τῷ οὐρανῷ τῷ κατὰ σφέας ἐόντι ἑτεροίῳ καὶ τῷ ποταμῷ φύσιν ἀλλοίην παρεχομένῳ ἢ οἱ ἄλλοι ποταμοί, τὰ πολλὰ πάντα ἔμπαλιν τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισιν ἐστήσαντο ἤθεά τε καὶ νόμους « Les Egyptiens, en même temps que le ciel qui règne chez eux est différent et que le fleuve présente une autre nature que les autres fleuves, ont institué des us et coutumes généralement inverses de ceux des autres hommes ». La séquence allitérante est ici constituée par τὰ πολλὰ πάντα ἔμπαλιν, qui forment également un dimètre iambique.

Au livre V enfin, et toujours dans le discours du narrateur hérodotéen, cette notation historico-poétique : 5.67 Κλεισθένης γὰρ Ἀργείοισι πολεμήσας τοῦτο μὲν ῥαψῳδοὺς ἔπαυσε ἐν Σικύωνι ἀγωνίζεσθαι τῶν Ὁμηρείων ἐπέων εἵνεκα, ὅτι Ἀργεῖοί τε καὶ Ἄργος τὰ πολλὰ πάντα ὑμνέαται « Clisthène en effet, étant en guerre contre les Argiens, avait interdit aux rhapsodes de réciter aux concours de Sicyone les poèmes homériques, parce que les Argiens et Argos y sont presque toujours célébrés ». Le syntagme τὰ πολλὰ πάντα,

de rythme iambique, est ici inséré dans une séquence dactylique (Ἀργεῖοί τε καὶ Ἄργος … ὑμνέαται : — — | — υυ | — — | … | — υυ | —) particulièrement signifiante, s'agissant des poèmes homériques.

(vii) Autres associations de πᾶς et πολλός ou mots de la même famille

Πᾶς et πολλός, sous la forme πολυ- de premier membre de composé, sont associés dans le passage suivant : 3.108 Καί κως τοῦ θείου ἡ προνοίη, ὥσπερ καὶ οἰκός ἐστι, ἐοῦσα σοφή, ὅσα μὲν [γὰρ] ψυχήν τε δειλὰ καὶ ἐδώδιμα, ταῦτα μὲν πάντα πολύγονα πεποίηκε, ἵνα μὴ ἐπιλίπῃ κατεσθιόμενα, ὅσα δὲ σχέτλια καὶ ἀνιηρά, ὀλιγόγονα « Sans doute la Providence divine, dans sa sagesse (comme il est naturel), a-t-elle fait des animaux craintifs et comestibles des animaux extrêmement prolifiques, pour qu'ils ne fassent pas défaut en étant consommés, et des animaux dangereux et malfaisants, des animaux peu prolifiques »[35]. La séquence πάντα πολύγονα πεποίηκε (soit objet direct + attribut + verbe), dont les trois termes sont allitérants en π, est concentrée en fin de proposition, devant la pause ; on notera aussi son rythme extrêmement rapide, composé d'une succession de sept syllabes brèves (πάντα πολύγονα πεπο(ί)ηκε : — υυυυυυυ — x), en accord sans doute avec l'expression d'une fécondité exceptionnelle de petits animaux.

Dans un autre cas, c'est l'adjectif multiplicatif διπλήσιος qui est associé à πᾶς : 6.57 Μὴ ἐλθοῦσι δὲ τοῖσι βασιλεῦσι ἐπὶ τὸ δεῖπνον ἀποπέμπεσθαί σφι ἐς τὰ οἰκία ἀλφίτων τε δύο χοίνικας ἑκατέρῳ καὶ οἴνου κοτύλην, παρεοῦσι δὲ διπλήσια πάντα δίδοσθαι « Si les rois ne viennent pas au repas, on leur envoie à domicile deux chénices de farine à chacun et une cotyle de vin ; s'ils viennent, on leur donne le double de tout » : c'est ici la quantité de nourriture accordée aux rois spartiates qui est soulignée par l'allitération, à laquelle s'adjoint le remarquable rythme dactylique de la fin de cette séquence clausulaire : διπλήσια πάντα δίδοσθαι (υ | — υυ | — υυ | — —).

Πᾶς est enfin rapproché du verbe πίμπλημι, de la même famille que πολλός, dans la phrase suivante : 1.78 Ταῦτα ἐπιλεγομένῳ Κροίσῳ τὸ προάστιον πᾶν ὀφίων ἐνεπλήσθη « Tandis que Crésus faisait ces calculs, toute la banlieue de Sardes s'emplit de serpents ». L'allitération s'accompagne ici encore en fin de phrase d'un remarquable rythme dactylique : πᾶν ὀφίων ἐνεπλήσθη (— υυ | — υυ | — —), où les deux π sont au temps fort ; elle souligne, en accord avec lui, le caractère prodigieux de l'apparition.

[35] Nous suivons ici le texte des éditions Stein et Legrand, en face de Rosén : ἐοῦσα σοφή · ὅσα μὲν γὰρ.

(viii) Πᾶς et πρῶτος

L'adjectif indéfini πᾶς, éventuellement au neutre adverbial, et l'ordinal πρῶτος à valeur superlative, sont associés dans trois passages[36]. Le premier concerne le fils de Crésus, en 1.34 : Ἦσαν δὲ τῷ Κροίσῳ δύο παῖδες, τῶν οὕτερος μὲν διέφθαρτο, ἦν γὰρ δὴ κωφός, ὁ δὲ ἕτερος τῶν ἡλίκων μακρῷ τὰ πάντα πρῶτος « Crésus avait deux fils, dont l'un était infirme (car il était muet), et l'autre, de loin le premier de ses compagnons d'âge en tout point ». La valeur superlative est évidente pour cette allitération placée en fin de phrase, et renforcée par l'emploi de μακρῷ : « de loin le premier en tout » fait songer à l'occurrence de 1.8 πολλὸν πασέων καλλίστην « de beaucoup la plus belle de toutes », examinée précédemment. On ajoutera que le rythme de cette séquence finale est iambique (μακρῷ τὰ πάντα πρῶτος : x — | υ — | υ — | x).

Le deuxième concerne, au livre III, la conquête de Samos par Darius : 3.139 Μετὰ δὲ ταῦτα Σάμον βασιλεὺς Δαρεῖος αἱρέει, πολίων πασέων πρώτην Ἑλληνίδων καὶ βαρβάρων « Après quoi, le roi Darius s'empara de Samos, la première de toutes les cités grecques et barbares ». Le syntagme πολίων πασέων πρώτην fait ici écho au tour πολλὸν πάντων + superlatif, étudié plus haut (avec jeu paronymique entre les paradigmes πολλόν et πολίων).

Enfin, le troisième exemple est extrait du discours de Leutychidès, évoquant le Spartiate d'exception qu'était un certain Glaucos : 6.86 Τοῦτον τὸν ἄνδρα φαμὲν τά τε ἄλλα πάντα περιήκειν τὰ πρῶτα καὶ δὴ καὶ ἀκούειν ἄριστα δικαιοσύνης πέρι πάντων ὅσοι τὴν Λακεδαίμονα τοῦτον τὸν χρόνον οἴκεον « Cet homme, affirmons-nous, avait atteint le premier degré en toute chose, et il avait en particulier la réputation d'être l'homme le plus juste de tous ceux qui habitaient Lacédémone à cette époque ». Cette allitération a encore une valeur superlative, comme le montrent l'emploi du neutre adverbial τὰ πρῶτα précisé par l'accusatif de relation πάντα, et l'emploi du superlatif ἄριστα complété par πάντων.

(ix) Πάντων ποταμῶν / ποταμῶν πάντων

Chacune de ces deux séquences partitives signifiant « de tous les fleuves » complète dans ses occurrences un tour superlatif ou assimilé, dans des passages géographiques des livres II et IV. Ainsi, pour πάντων ποταμῶν, dans l'inscription gravée par Darius sur les rives du fleuve Téaros : 4.91 Τεάρου ποταμοῦ κεφαλαὶ ὕδωρ ἄριστόν τε καὶ κάλλιστον παρέχονται πάντων ποταμῶν · καὶ ἐπ᾽ αὐτὰς ἀπίκετο ἐλαύνων ἐπὶ Σκύθας στρατὸν ἀνὴρ ἄριστός τε καὶ κάλλιστος πάντων ἀνθρώπων, Δαρεῖος ὁ Ὑστάσπεος, Περσέων τε καὶ πάσης τῆς ἠπείρου βασιλεύς « Les sources du Téaros fournissent l'eau la meilleure et la plus belle de tous les fleuves ; et à ces sources est venu, conduisant son armée contre les

[36] Ou plutôt dans quatre : sur le quatrième (2.2), voir *infra*, πάντων ἀνθρώπων.

Scythes, l'homme le meilleur et le plus beau de tous les hommes, Darius fils d'Hystaspe, roi des Perses et de tout le continent ». A πάντων ποταμῶν fait écho πάντων ἀνθρώπων, complétant comme lui les deux superlatifs ἄριστός τε καὶ κάλλιστος.

Pour ποταμῶν πάντων, dans le discours du narrateur hérodotéen : (1) 2.19 Ταῦτά τε δὴ τὰ λελεγμένα βουλόμενος εἰδέναι ἱστόρεον καὶ ὅ τι αὔρας ἀποπνεούσας μοῦνος πάντων ποταμῶν οὐ παρέχεται « Dans l'intention de savoir ce que je viens de dire, j'enquêtais, ainsi que pour savoir pourquoi seul entre tous les fleuves, (le Nil) ne fournit pas de brises » ; (2) 4.44 Τῆς δὲ Ἀσίης τὰ πολλὰ ὑπὸ Δαρείου ἐξευρέθη, ὃς βουλόμενος Ἰνδὸν ποταμόν, ὃς κροκοδείλους δεύτερος οὗτος ποταμῶν πάντων παρέχεται, τοῦτον τὸν ποταμὸν εἰδέναι τῇ ἐς θάλασσαν ἐκδιδοῖ, κτλ. « La plus grande partie de l'Asie fut découverte par Darius, qui voulant savoir où le fleuve Indus — celui-là qui, second de tous les fleuves, fournit des crocodiles — se jette dans la mer », etc. ; (3) 4.48 Ἴστρος μὲν ἐὼν μέγιστος ποταμῶν πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, κτλ. « L'Istros, qui est le plus grand de tous les fleuves que nous connaissons », etc.

On constate que dans trois des quatre cas cités, le syntagme πάντων ποταμῶν ou ποταμῶν πάντων, de rythme d'ailleurs anapestique, s'accompagne du verbe παρέχω, également allitérant en π. — Voir également 5.49, *infra* (ποταμοὶ πάντες).

(x) Autres séquences allitérantes impliquant πᾶς

De la même manière que πολλός (cf. *supra*, iv), πᾶς peut d'abord donner lieu à une allitération par un phénomène de répétition lexicale, comme c'est le cas dans les trois occurrences suivantes : (1) 2.35 Ἱρᾶται γυνὴ μὲν οὐδεμία οὔτε ἔρσενος θεοῦ οὔτε θηλέης, ἄνδρες δὲ πάντων τε καὶ πασέων « Aucune femme n'est prêtresse, ni d'un dieu masculin ni d'un dieu féminin : ce sont les hommes qui le sont, de tous et de toutes », l'allitération, placée en fin de phrase, étant construite sur le masculin et le féminin pluriel de l'adjectif πᾶς, dont elle souligne l'universalité ; (2) 5.2 Ὡς δὲ ἐχειρώθη ἡ Πέρινθος, ἤλαυνε τὸν στρατὸν ὁ Μεγάβαζος διὰ τῆς Θρηίκης, πᾶσαν πόλιν καὶ πᾶν ἔθνος τῶν ταύτῃ οἰκημένων ἡμερούμενος βασιλέϊ « Lorsque Périnthe eut été soumise, Mégabaze mena son armée à travers la Thrace, conquérant pour le Roi toute cité et tout peuple de ceux qui habitent dans cette région » : ici encore, l'allitération, construite essentiellement sur la récurrence de l'adjectif πᾶς, insiste avec lui sur l'universalité des conquêtes opérées par Mégabaze ; (3) 5.49 Τῷ (*sc.* Κλεομένει) δὴ ἐς λόγους ᾖε (*sc.* Ἀρισταγόρης), ὡς Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, ἔχων χάλκεον πίνακα ἐν τῷ γῆς ἁπάσης περίοδος ἐνετέτμητο καὶ θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες « Aristagoras alla s'entretenir avec Cléomène, à ce que disent les Lacédémoniens, en portant une tablette de bronze sur laquelle était gravé le contour de toute la terre, ainsi que toute la mer et tous les fleuves » : l'allitération se concentre

une fois de plus en fin de phrase, et insiste sur la dimension universelle de cette carte, avec les adjectifs πᾶς et ἅπας.

Πᾶς non dupliqué peut néanmoins figurer dans d'autres séquences allitérantes, comme en témoignent à leur tour les exemples suivants : (1) 1.181 Ἀνάβασις δὲ ἐς αὐτοὺς ἔξωθεν κύκλῳ περὶ πάντας τοὺς πύργους ἔχουσα πεποίηται « La rampe qui y monte (*sc.* aux tours de Babylone) est construite à l'extérieur, en spirale autour de toutes les tours » ; (2) dans le discours d'Alexandre aux ambassadeurs perses en 5.20 Ὦ Πέρσαι, οἴκατε πανδαισίῃ τελέῃ ἱστιῆσθαι · τά τε γὰρ ἄλλα ὅσα εἴχομεν, καὶ πρὸς τὰ οἷά τε ἦν ἐξευρόντας παρέχειν, πάντα ὑμῖν πάρεστι « Perses, il semble que vous ayez été traités avec une prodigalité parfaite : tout ce que nous avions, et tout ce que nous pouvions trouver en outre pour vous le fournir, tout cela vous l'avez » ; (3) dans la réponse d'Artaphrénès à Aristagoras : 5.31 Σὺ ἐς οἶκον τὸν βασιλέος ἐσηγητὴς γίνεαι πρηγμάτων ἀγαθῶν καὶ ταῦτα εὖ παραινέεις πάντα, πλήν τῶν νεῶν τοῦ ἀριθμοῦ « Tu prends une initiative favorable à la maison du Roi, et tous tes avis sont bons, excepté le nombre des vaisseaux » ; l'allitération pourrait être considérée comme fortuite si la phrase suivante ne la confirmait dans sa valeur d'insistance numérique : « toutes choses, sauf… » est ici intentionnellement souligné ; (4) 6.35 Ἐν δὲ τῇσι Ἀθήνῃσι τηνικαῦτα εἶχε μὲν τὸ πᾶν κράτος Πεισίστρατος « Dans Athènes, à cette époque, c'est Pisistrate qui avait tout le pouvoir. La valeur nettement intensive de l'allitération s'unit au rythme de la séquence εἶχε μὲν τὸ πᾶν κράτος Πεισίστρατος, composant trois mètres trochaïques, pour dénoter la toute-puissance de Pisistrate ; (5) 9.13 ἐπεὶ δὲ οὐκ ἔπειθε, πυθόμενος πάντα λόγον, κτλ. « comme il ne les persuadait pas, apprenant tout ce qu'il en était » : cette séquence allitérante en π et dentales θ / τ reprend 1.122 τὸν πάντα λόγον τῶν πομπῶν πυθέσθαι (cf. *infra*) ; voir aussi 1.111 πυνθάνομαι τὸν πάντα λόγον θεράποντος, dans le discours du bouvier d'Harpage à sa femme.

(xi) Πᾶν τὸ πρῆγμα / πᾶσαν τὴν πρῆξιν / πᾶσαν τὴν πάθην

Πᾶς est aussi plus particulièrement uni dans plusieurs syntagmes avec un substantif allitérant en π. C'est le cas de πᾶν τὸ πρῆγμα et autres syntagmes similaires. Πᾶν τὸ πρῆγμα connaît en tant que tel deux occurrences : (1) 1.68 Συμβαλόμενος δὲ ταῦτα καὶ ἀπελθὼν ἐς Σπάρτην ἔφραζε Λακεδαιμονίοισι πᾶν τὸ πρῆγμα « Ayant compris cela et revenu à Sparte, il expliqua aux Lacédémoniens toute l'affaire », où l'allitération du syntagme final est annoncée par le verbe ἔφραζε ; (2) 3.70 Ὁ δὲ Ὀτάνης παραλαβὼν Ἀσπαθίνην καὶ Γωβρύην, Περσέων τε πρώτους ἐόντας καὶ ἑωυτῷ ἐπιτηδεοτάτους ἐς πίστιν, ἀπηγήσατο πᾶν τὸ πρῆγμα « Otanès prit avec lui Aspathinès et Gobryas, qui étaient les premiers des Perses et à ses yeux les plus propres à la confidence, et il leur exposa toute

l'affaire » : ici encore, le syntagme est en position finale, ce qui lui assure un relief particulier, et l'allitération est annoncée par l'ordinal πρώτους à valeur superlative. Dans ces deux exemples, πᾶν τὸ πρῆγμα a en outre une forte valeur résomptive, désignant « toute l'affaire ».

Mais on rencontre aussi, construits sur le même modèle, les syntagmes πᾶσαν … τὴν πρῆξιν et πᾶσαν … τὴν πάθην, qui en constitue le versant passif. Ainsi, pour le premier : 3.65 Ἅμα τε εἴπας ταῦτα ὁ Καμβύσης ἀπέκλαιε πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ πρῆξιν « Tout en disant cela, Cambyse déplorait tout ce qu'il avait fait ». Cette phrase constitue la clôture du long discours de Cambyse grièvement blessé, confessant le meurtre de son frère Smerdis. Πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ πρῆξιν, comme πᾶν τὸ πρῆγμα dans les deux exemples précédents, présente une forte valeur résomptive, et figure également en fin de phrase. — Pour le second, au terme de l'épisode du bouvier d'Harpage : 1.122 Ὁ δέ σφι ἔλεγε, φὰς πρὸ τοῦ μὲν οὐκ εἰδέναι ἀλλὰ ἡμαρτηκέναι πλεῖστον, κατ᾽ ὁδὸν δὲ πυθέσθαι πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ πάθην · ἐπίστασθαι μὲν γὰρ ὡς βουκόλου τοῦ Ἀστυάγεος εἴη παῖς, ἀπὸ δὲ τῆς κεῖθεν ὁδοῦ τὸν πάντα λόγον τῶν πομπῶν πυθέσθαι « Celui-ci (*sc.* Cyrus) le leur dit, affirmant que jusque-là il ne savait pas et était dans la plus complète erreur, et qu'il avait appris sur la route tout ce qui lui était arrivé : car il pensait qu'il était le fils d'un bouvier d'Astyage, et c'est depuis ce trajet qu'il avait appris toute l'histoire de son escorte ». Là encore, les séquences allitérantes figurent en fin de proposition, cette fois dans les deux cas devant ponctuation forte. On remarque, entre πυθέσθαι πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ πάθην et τὸν πάντα λόγον τῶν πομπῶν πυθέσθαι, un ample chiasme : verbe + objet direct / objet direct + verbe. Les deux compléments d'objet suivent pour leur part un relatif parallélisme syntaxique. Enfin, dans chacune des deux séquences, les termes contenant π à l'initiale sont au nombre de trois. La phrase est donc savamment étudiée.

Πᾶν et πρῆγμα sont par ailleurs associés dans deux autres passages, respectivement sous les formes πᾶν πρῆγμα et τὸ πᾶν πρῆγμα : (1) dans le discours d'Artabane, à l'ouverture du livre VII (7.10ζ) : Ἐπειχθῆναι μέν νυν πᾶν πρῆγμα τίκτει σφάλματα, ἐκ τῶν ζημίαι μεγάλαι φιλέουσι γίνεσθαι « En toute chose, la préciitation engendre des erreurs, d'où proviennent souvent de grands dommages », phrase gnomique où l'allitération de πᾶν πρῆγμα a toute chance d'être intentionnelle ; (2) 9.73 ἐξηγησάμενόν σφι τὸ πᾶν πρῆγμα « leur ayant exposé l'ensemble de l'affaire », où rien ne semble témoigner en faveur d'un emploi marqué.

(xii) Τὰ πάντα πρῆγματα / πάντα τὰ πρήγματα / τὰ πρήγματα πάντα

Nous étudions sous une autre entrée le pluriel du syntagme précédent, qui se présente sous trois formes différentes, dont la première — τὰ πάντα πρήγματα — se distingue des deux autres par son schéma rythmique, de type iambique (υ — υ — υ —), tandis que πάντα τὰ πρήγματα et τὰ πρήγματα πάντα suivent un rythme dactylique. Τὰ πάντα πρήγματα connaît deux occurrences : (1) au sujet de l'étymologie du nom des « dieux » : 2.52 Θεοὺς δὲ προσωνόμασάν σφεας ἀπὸ τοῦ τοιούτου ὅτι κόσμῳ θέντες τὰ πάντα πρήγματα καὶ πάσας νομὰς εἶχον « Ils les avaient appelés dieux (*theoi*) en vertu de l'idée qu'ils avaient institué (*thentes*) pour l'univers tout son contenu et toute son organisation, et les maintenaient » ; (2) au sujet de la prédiction faite à Cambyse du lieu de sa mort : 3.64 Ὁ μὲν δὴ ἐν τοῖσι Μηδικοῖσι Ἀγβατάνοισι ἐδόκεε τελευτήσειν γηραιός, ἐν τοῖσί οἱ ἦν τὰ πάντα πρήγματα, κτλ. « Lui donc, pensait qu'il mourrait âgé dans Ecbatane de Médie, où se trouvaient toutes ses affaires ». — Dans le premier cas, l'adjectif πᾶς est répété dans le syntagme coordonné ; dans le second, τὰ πάντα πρήγματα figure en fin de relative, après le verbe et devant la pause : position de relief.

Πάντα τὰ πρήγματα figure pour sa part à trois reprises : (1) 3.89 ὁ μὲν ὅτι ἐκαπήλευε πάντα τὰ πρήγματα « l'un (*sc.* Darius), parce qu'il trafiquait de toutes choses » ; (2) 6.83 Ἄργος δὲ ἀνδρῶν ἐχηρώθη οὕτω ὥστε οἱ δοῦλοι αὐτῶν ἔσχον πάντα τὰ πρήγματα ἄρχοντές τε καὶ διέποντες « Argos fut à ce point vidée d'hommes que leurs esclaves s'emparèrent de toutes les affaires, en assurant le gouvernement et l'administration » ; (3) 9.68 Δηλόν τε ἐμοὶ ὅτι πάντα τὰ πρήγματα τῶν βαρβάρων ἤρτητο ἐκ Περσέων, κτλ. « Preuve à mes yeux que toutes les affaires dépendaient des Perses », etc., où l'allitération semble prolongée par le complément τῶν βαρβάρων (π / β et ρ).

Ce syntagme est dissocié dans un quatrième cas par l'intrusion du génitif adnominal βασιλέος, dans une phrase extraite du discours d'Artabane : 7.10γ Καίτοι καὶ λόγῳ ἀκοῦσαι δεινόν, ἐπ' ἀνδρί γε ἑνὶ πάντα τὰ βασιλέος πρήγματα γεγενῆσθαι « Vraiment, c'est même terrible à entendre dire, que toutes les affaires du Roi aient dépendu d'un seul homme ».

On trouve pour finir une occurrence de τὰ πρήγματα πάντα, dans une phrase d'Atossa invitant Darius à agir tant qu'il est jeune : 3.134 αὐξομένῳ γὰρ τῷ σώματι συναύξονται καὶ αἱ φρένες, γηράσκοντι δὲ συγγηράσκουσι καὶ ἐς τὰ πρήγματα πάντα ἀπαμβλύνονται « car tant que le corps se développe, se développe avec lui l'âme, et quand il vieillit elle vieillit avec lui et s'émousse pour toute chose ». Enfin, c'est le génitif qui figure, devant la pause, en 3.80 περὶ τῶν πάντων πρηγμάτων « au sujet de toute chose », ainsi que dissocié, à l'ouverture du dernier discours de Cambyse, en 3.65 : Ὦ Πέρσαι, καταλελάβηκέ

με, τὸ πάντων μάλιστα ἔκρυπτον πρηγμάτων, τοῦτο ἐς ὑμέας ἐκφῆναι « Perses, me voici contraint de vous révéler ce que je cachais plus que toute chose », l'allitération étant ici annoncée par l'ethnonyme Πέρσαι et fonctionnant de concert avec le superlatif μάλιστα.

(xiii) Τὰ Περσέων πρῆγματα

Ce syntagme qui désigne l'ensemble des « affaires perses » en tant qu'elles sont importantes, donc plus justement « la puissance perse », connaît plusieurs emplois qui nous paraissent rendre compte de l'insistance portée sur la notion même de cette puissance. Ainsi, dans le premier livre : 1.46 ἡ Ἀστυάγεος τοῦ Κυαξάρεω ἡγεμονίη καταιρεθεῖσα ὑπὸ Κύρου τοῦ Καμβύσεω καὶ τὰ τῶν Περσέων πρήγματα αὐξανόμενα πένθεος μὲν Κροῖσον ἀπέπαυσε, κτλ. « l'hégémonie d'Astyage fils de Cyaxare renversée par Cyrus fils de Cambyse et l'essor de la puissance perse mirent fin au deuil de Crésus » : la phrase est richement allitérante, d'abord en κ, puis en π, l'allitération se prolongeant après τὰ τῶν Περσέων πρήγματα avec la locution πένθεος … ἀπέπαυσε.

Dans cette autre phrase extraite du discours d'Artabane : 7.10γ καὶ τότε γε Ἱστιαῖος ὁ Μιλήτου τύραννος εἰ ἐπέσπετο τῶν ἄλλων τυράννων τῇ γνώμῃ μηδὲ ἠναντιώθη, διέργαστο ἂν τὰ Περσέων πρήγματα « et si alors Histiée, tyran de Milet, avait suivi l'opinion des autres tyrans et ne s'y était pas opposé, la puissance perse était morte », la force de l'affirmation est précisément confirmée par l'allitération finale.

Dans le même ordre d'idée, on pourra également citer cette phrase de Xerxès : 7.50 Ὁρᾷς τὰ Περσέων πρήγματα ἐς ὃ δυνάμιος προκεχώρηκε « tu vois l'empire perse, à quel degré de puissance il est parvenu », où le syntagme τὰ Περσέων πρήγματα est mis en valeur syntaxiquement par son statut proleptique.

(xiv) (Πάντα) τὰ παρεόντα πρήγματα / τὸ παρεὸν πρῆγμα

Le syntagme allitérant τὰ παρεόντα πρήγματα est attesté à sept reprises dans l'œuvre d'Hérodote[37] ; au singulier, τὸ παρεὸν πρῆγμα connaît deux occurrences. Cette locution usuelle en prose, du moins au pluriel, pour désigner « la situation présente », est elle aussi chez Hérodote soumise à un traitement particulier qui permet généralement de parler d'emplois marqués. C'est ainsi que dans le premier exemple : 3.52 Ἀποστείλας δὲ τοῦτον ὁ Περίανδρος ἐστρατεύετο ἐπὶ τὸν πενθερὸν Προκλέα, ὡς τῶν παρεόντων πρηγμάτων ἐόντα αἰτιώτατον « Après l'avoir renvoyé (*sc.* son fils Lycophron), Périandre marcha contre son beau-père Proclès, le tenant pour responsable de la situation présente », on peut constater que trois termes précédant le syntagme présentent l'allitération en π et en liquide ρ : les deux anthroponymes Περίανδρος et Προκλέα, et le nom de parenté πενθερόν.

[37] 3.52, 5.33, 6.1, 6.40, 6.100, 8.133, 9.55.

Il en est de même dans cette phrase de 8.133 : δοκέω δ᾽ ἔγωγε περὶ τῶν παρεόντων πρηγμάτων καὶ οὐκ ἄλλων πέρι πέμψαι « pour ma part, je pense qu'il envoya consulter au sujet de la situation présente et de rien d'autre », où l'expression fait partie d'un syntagme prépositionnel en περί, qui présente l'allitération en π et en ρ ; à noter, l'anastrophe finale qui compose un chiasme : περὶ + complément / complément + πέρι, ainsi que le rythme dactylique de cette fin de phrase : οὐκ ἄλλων πέρι πέμψαι (— — | — υυ | — —).

Divers termes filent aussi l'allitération en 9.55 [ὁ Παυσανίης] ἐκέλευε τὰ παρεόντα σφι πρήγματα ἔχρῃζέ τε τῶν ᾽Αθηναίων προσχωρῆσαί τε πρὸς ἑωυτοὺς καὶ ποιέειν περὶ τῆς ἀπόδου τά περ ἂν καὶ σφεῖς « (Pausanias) lui ordonna de faire le rapport de la situation présente, et il fit demander aux Athéniens de se rapprocher d'eux et de prendre, au sujet de leur retraite, les mêmes décisions qu'eux ».

Enfin, dignes de remarque sont aussi les deux passages suivants, où le syntagme est étendu par l'indéfini πάντα : (1) 5.33 Ταῦτα εἶπε ὁ ᾽Αρισταγόρης · ὁ δὲ θυμωθεὶς τούτοισι, ὡς νὺξ ἐγένετο, ἔπεμπε ἐς Νάξον πλοίῳ ἄνδρας φράσοντας τοῖσι Ναξίοισι πάντα τὰ παρεόντα σφι πρήγματα « Voilà ce que dit Aristagoras ; et (Mégabatès), outré de ce langage, envoya à Naxos, quand la nuit fut venue, des hommes pour exposer aux Naxiens toute la situation qui était la leur » ; (2) 6.100 Μαθὼν δὲ τουτέων ἑκάτερα ὡς εἶχε Αἰσχίνης ὁ Νόθωνος, ἐὼν τῶν ᾽Ερετριέων τὰ πρῶτα, φράζει τοῖσι ἥκουσι ᾽Αθηναίων πάντα τὰ παρεόντα σφίσι πρήγματα, προσεδέετό τε ἀπαλλάσσεσθαί σφεας ἐς τὴν σφετέρην, ἵνα μὴ προσαπόλωνται « Connaissant ces deux dispositions, Aischinès fils de Nothon, qui était au premier rang parmi les Erétriens, expose aux Athéniens qui étaient venus toute la situation qui était la leur, et leur demanda de retourner dans leur propre pays, pour ne pas mourir avec eux ». Dans le premier cas, l'expression πάντα τὰ παρεόντα σφι πρήγματα figure en fin de phrase ; dans le second, elle se trouve devant une pause et est enrichie par plusieurs termes à groupe consonantique πρ- ou φρ- initial.

Dans tous ces exemples donc, il apparaît que le syntagme τὰ παρεόντα πρήγματα connaît un emploi poétiquement marqué. Seul le cas de 6.1 ᾽Ο δὲ οὔτε εἰδέναι ἔφη ἐθώμαζέ τε τὸ γεγονὸς ὡς οὐδὲν δῆθεν τῶν παρεόντων πρηγμάτων ἐπιστάμενος « Lui (*sc.* Histiée), affirma qu'il ne savait pas et s'étonna de ce qui s'était passé, comme ne sachant rien de la situation présente », fait exception, puisque aucune allitération complémentaire ne souligne ici l'expression. Encore convient-il de remarquer que l'expression τῶν παρεόντων πρηγμάτων recèle un signe de poéticité interne, modelée comme elle l'est sur le rythme trochaïque, dans lequel elle forme un dimètre.

Quant au singulier τὸ παρεὸν πρῆγμα, il figure pour sa part à deux reprises, sous la forme du datif et dans des contextes similaires : (1) 7.213 ᾽Απορέοντος δέ βασιλέος ὅ τι χρήσηται τῷ παρεόντι πρήγματι « Le Roi étant dans l'embarras sur la manière de traiter l'affaire présente » ; et (2) 8.135 … οὐδὲ ἔχειν ὅ τι χρήσωνται τῷ παρεόντι πρήγματι « et

ne savaient comment traiter l'affaire présente ». L'allitération est-elle marquée dans ces deux cas ? La place du syntagme, en fin de phrase ou du moins devant pause, peut témoigner dans ce sens, ainsi que le schéma rythmique dégagé précédemment.

De cet examen, on peut donc conclure qu'une expression aussi usuelle que τὰ παρεόντα πρήγματα subit de la part d'Hérodote une mise en forme signifiante, essentiellement sur le plan phonétique, mais sans doute aussi en vertu de critères syntaxico-rythmiques dont nous avons déjà pu constater l'existence.

(xv) Πρήγματα πρήσσω

Avec πρήγματα πρήσσω « traiter des affaires », la langue grecque offre un exemple de figure étymologique, allitérante par définition. Cette locution figure chez Hérodote, nue, ou qualifiée par νεώτερα qui lui confère un autre sens à valeur péjorative. Le premier cas de figure est illustré par deux exemples tirés du même passage du livre II (2.173), rapportant la conduite d'Amasis qui, « jusqu'à l'heure où l'agora est pleine, s'occupait avec zèle des affaires qu'on lui apportait », avant de s'adonner à une vie de licence : μέχρι ὅτευ πληθώρης ἀγορῆς προθύμως ἔπρησσε τὰ προσφερόμενα πρήγματα, κτλ. Les allitérations en π et en liquides, notamment en ρ, insistent ici sur l'empressement (προθύμως) avec lequel Amasis traite — pendant ce laps de temps — les affaires courantes. Sa conduite licencieuse suscite des reproches, ainsi formulés : σὲ γὰρ ἐχρῆν ἐν θρόνῳ σεμνῷ σεμνὸν θωκέοντα δι᾽ ἡμέρης πρήσσειν τὰ πρήγματα. La locution se trouve ici à la fin d'une phrase qui se distingue également par la répétition de l'adjectif σεμνός, dont les deux occurrences sont immédiatement contiguës, et par une allitération en θ encadrant cette répétition, le tout composant une figure chiasmatique : θ. – σεμνὸν / σεμνῷ – θ. La phrase témoigne donc d'une élaboration poétique certaine.

Dans les autres cas, la locution πρήγματα πρήσσειν est précisée par l'adjectif νεώτερα, avec le sens de « troubler des affaires », ou « commettre des actes dangereux » : (1) 5.19 Πρὸς ταῦτα συνιεὶς Ἀμύντης ὅτι νεώτερα πρήγματα πρήξειν μέλλοι Ἀλέξανδρος, λέγει « Amyntas, comprenant à cela qu'Alexandre avait l'intention de commettre des actes dangereux, déclara » ; (2) 6.2 Διαβὰς δὲ ἐς Χίον ἐδέθη ὑπὸ Χίων, καταγνωσθεὶς πρὸς αὐτῶν νεώτερα πρήσσειν πρήγματα ἐς αὐτοὺς ἐκ Δαρείου « Passé à Chios, il (*sc.* Histiée) fut mis aux fers par les habitants, qui l'avaient soupçonné de projeter des actes dangereux contre eux à l'instigation de Darius ». Dans ces deux exemples, la locution νεώτερα πρήγματα πρήξειν / νεώτερα πρήσσειν πρήγματα compose en outre une séquence dactylique ; (3) 6.74 Ἐνθεῦτεν δὲ ἀπικόμενος ἐς τὴν Ἀρκαδίην νεώτερα ἔπρησσε πρήγματα « Arrivé de là en Arcadie, il projeta de commettre des actes

dangereux » ; (4) enfin, avec une légère différence de construction : 5.106 ᾿Αρχὴν δὲ ἔγωγε οὐδὲ ἐνδέκομαι τὸν λόγον, ὅκως τι Μιλήσιοι καὶ ὁ ἐμὸς ἐπίτροπος νεώτερον πρήσσουσι περὶ πρήγματα τὰ σά « Pour ma part, je n'accepte pas du tout cette histoire, que les Milésiens et mon homme de confiance projettent de troubler tes affaires », Histiée répondant par là à un précédent νεώτερα ἐς ἐμὲ πεποιηκέναι πρήγματα formulé par Darius.

(xv bis) Πρῆγμα ποιῶ

Outre l'exemple que nous venons de citer, πρῆγμα est associé au verbe ποιέω dans le passage suivant : 6.63 Τοῦτο ἤκουσαν μὲν οἱ ἔφοροι, πρῆγμα μέντοι οὐδὲν ἐποιήσαντο τὸ παραυτίκα, cette fois au singulier et avec le sens d'« attacher de l'importance » (« Les éphores entendirent cela, mais n'en tinrent aucun compte sur le moment »). On notera la place finale de la locution adverbiale τὸ παραυτίκα, également allitérant.

(xvi) Πρήγματα παρέχω

Enfin, le pluriel πρήγματα est employé comme complément d'objet du verbe παρέχω, au sens de « créer des soucis », dans deux passages dont le premier est la phrase prononcée par Cyrus suite aux troubles qui agitent la Lydie récemment conquise : 1.155 Οὐ παύσονται Λυδοί, ὡς οἴκασι, πρήγματα παρέχοντες καὶ αὐτοὶ ἔχοντες « Les Lydiens n'auront de cesse, semble-t-il, de me procurer des soucis et d'en avoir eux-mêmes » ; l'allitération (d'abord en π, puis en πρ) souligne l'intensité des propos de Cyrus.

La seconde occurrence concerne, également au livre I, la résistance des Pédasiens aux troupes d'Harpage : 1.175 Οὗτοι τῶν περὶ Καρίην ἀνδρῶν μοῦνοί τε ἀντέσχον χρόνον ᾿Αρπάγῳ καὶ πρήγματα παρέσχον πλεῖστα, ὄρος τειχίσαντες τῷ οὔνομά ἐστι Λίδη « Ces hommes, seuls des habitants de la Carie, résistèrent quelque temps à Harpage et lui causèrent beaucoup de soucis, en fortifiant une montagne appelée Lidé ». L'allitération en π et en liquide est ici prolongée par le superlatif πλεῖστα, placé devant la pause, pour une même valeur intensive.

(xvii) Autres séquences impliquant πρῆγμα

Parmi les autres séquences allitérantes impliquant πρῆγμα, on peut notamment relever son association avec l'ordinal πρῶτος présentant le même groupe consonantique initial, dans la phrase suivante, au sujet des conjurés perses (3.84) : Τοῦδε δὲ εἵνεκεν ἐβούλευσάν οἱ δίδοσθαι ταῦτα, ὅτι ἐβούλευσέ τε πρῶτος τὸ πρῆγμα καὶ συνέστησε αὐτούς « S'ils résolurent de lui accorder ces privilèges (*sc.* à Otanès), c'est parce qu'il avait été le premier à projeter l'affaire et à les avoir réunis » ; ou encore, au sujet de la construction par Mykérinos

d'un monument extraordinaire à la mémoire de sa fille : 2.129 Τὸν δὲ ὑπεραλγήσαντά τε τῷ περιεπεπτώκεε πρήγματι καὶ βουλόμενον περισσότερόν τι τῶν ἄλλων θάψαι τὴν θυγατέρα ποιήσασθαι βοῦν ξυλίνην κοίλην κτλ. « Et lui, souffrant à l'extrême de l'accident qui l'avait accablé et voulant donner à sa fille une sépulture exceptionnelle par rapport aux autres, construisit une vache en bois creuse », etc. ; deux termes, outre πρήγματι, sont ici allitérants en π et en ρ : le verbe περιεπεπτώκεε et l'adjectif περισσότερον, dont le sens intensif motive l'allitération[38].

(xviii) Πᾶσαν προθυμίην / προθυμίην πλείστην (παρέχομαι)

On relève aussi dans l'*Enquête* plusieurs expressions du type πᾶσαν προθυμίην παρέχομαι, signifiant « déployer tout son zèle », l'allitération étant en accord une fois de plus avec le sens intensif de l'expression. Il en est ainsi de cette phrase qui clôt un discours de Darius aux Ioniens en 4.98 : Μέχρι δὲ τούτου, ἐπείτε οὕτω μετέδοξε, φυλάσσετε τὴν σχεδίην, πᾶσαν προθυμίην σωτηρίης τε καὶ φυλακῆς παρεχόμενοι· ταῦτα δὲ ποιεῦντες ἐμοὶ μεγάλως χαριεῖσθε « Jusqu'à ce moment, puisque c'est ma nouvelle décision, veillez sur le pont, fournissant tout votre zèle pour sa conservation et sa garde : ce faisant, vous m'obligerez grandement », où le syntagme, dissocié par l'intrusion des deux génitifs adnominaux, n'en occupe pas moins deux positions stratégiques, derrière et devant la pause (forte, dans le second cas) ; ou encore de 7.6 τοῦτο μὲν ἀπὸ τῆς Θεσσαλίης παρὰ τῶν Ἀλευαδέων ἀπιγμένοι ἄγγελοι ἐπεκαλέοντο βασιλέα πᾶσαν προθυμίην παρεχόμενοι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, κτλ., « d'une part, des messagers venus de Thessalie, de chez les Aleuades, incitaient le Roi à déployer tout son zèle contre la Grèce », où la locution est d'un seul tenant et l'allitération d'autant plus sensible.

Dans d'autres cas, le verbe παρέχομαι, avec son préverbe allitérant, cède la place à un plus neutre ἔχω : ainsi en 4.139, dans un discours d'Histiée aux Scythes : Ὡς γὰρ ὁρᾶτε, καὶ λύομεν τὸν πόρον καὶ προθυμίην πᾶσαν ἕξομεν, θέλοντες εἶναι ἐλεύθεροι « Car comme vous le voyez, nous rompons le passage et nous déploierons tout notre zèle, voulant être libres » ; ou en 7.19 : Περσέων τε τῶν συλλεχθέντων αὐτίκα πᾶς ἀνὴρ ἐς τὴν ἀρχὴν τὴν ἑωυτοῦ ἀπελάσας εἶχε προθυμίην πᾶσαν ἐπὶ τοῖσι εἰρημένοισι, θέλων αὐτὸς ἕκαστος τὰ προκείμενα δῶρα λαβεῖν « chacun des Perses qui étaient réunis partit aussitôt pour son gouvernement, déployant tout son zèle à appliquer les consignes, dans le désir de chacun de recevoir les récompenses promises ». A noter cependant que dans le premier cas, l'allitération, appauvrie d'un côté par l'absence du préverbe, s'enrichit de l'autre de la présence du substantif πόρον, allitérant en π et ρ, et assonant en ο avec προθυμίην.

Dans une autre phrase, adressée par Artabane à Mardonios dans le débat du livre VII, c'est le verbe ἐκτείνω qui se substitue à παρέχομαι : 7.10η Ἕλληνας γὰρ διαβάλλων

[38] Sur les cas de 3.62 Πρήξασπες, οὕτω μοι διέπρηξας τό τοι προσέθηκα πρῆγμα ; et 3.76 τὰ περὶ Πρηξάσπεα πρηχθέντα, qui sont deux jeux de mots sur le même nom propre, cf. *infra*, C. Jeux paronymiques.

ἐπαίρεις αὐτὸν βασιλέα στρατεύεσθαι · αὐτοῦ δὲ τούτου εἵνεκα δοκέεις μοι πᾶσαν προθυμίην ἐκτείνειν « en calomniant les Grecs, tu excites le Roi à entrer en campagne ; ce n'est que pour cela, me semble-t-il, que tu déploies tout ton zèle ». Il est possible ici que, souhaitant varier son expression, Hérodote ait été attiré par le rapprochement de la préposition εἵνεκα et du verbe ἐκτείνειν, allitérants en ν et κ, et assonants en ε / ει.

Enfin, dans le dernier cas — qui est en vérité le premier de l'œuvre, — l'indéfini πᾶσαν préposé à προθυμίην est remplacé par le superlatif πλείστην, postposé, d'où un chiasme paradigmatique, tandis que le verbe est ici de nouveau παρέχομαι : 1.61 Καὶ γὰρ Ἀργεῖοι μισθωτοὶ ἀπίκοντο ἐκ Πελοποννήσου, καὶ Νάξιός σφι ἀνὴρ ἀπιγμένος ἐθελοντής, τῷ οὔνομα ἦν Λύγδαμις, προθυμίην πλείστην παρείχετο, κομίσας καὶ χρήματα καὶ ἄνδρας « En effet, des mercenaires argiens étaient arrivés du Péloponnèse, et un Naxien nommé Lygdamis, qui était venu volontairement, déployait le plus grand zèle en apportant de l'argent et des hommes ».

(xviii bis) Πᾶσαν δαπάνην παρέχω

Sur le même modèle que pour l'expression précédente, on observe dans un discours du *logos* de Crésus la locution παρέχω πᾶσαν δαπάνην « pourvoir à toute dépense », où le substantif recèle une allitération interne en π : 1.41 Ἄδρηστε, ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον ἀχάρι, τήν τοι οὐκ ὀνειδίζω, ἐκάθηρα καὶ οἰκίοισι ὑποδεξάμενος ἔχω παρέχων πᾶσαν δαπάνην « Adraste, alors que tu étais sous le coup d'un malheur infamant que je ne te reproche pas, je t'ai purifié et reçu dans ma demeure, en pourvoyant à toute dépense ». L'expression allitérante se trouve en fin de phrase, sous forme anapestique (υυ — | — — | υυ —), et souligne l'intensité de la sollicitude dont Crésus fait preuve à l'égard de son hôte. Nous verrons également au chapitre III que la phrase recèle un autre poétisme rythmique remarquable[39].

(xix) Πάθος πέπονθα

Cette figure étymologique s'observe en un passage où l'allitération qui lui est propre se trouve enrichie par le nom des Perses : 3.147 Ὀτάνης δὲ ὁ στρατηγὸς ἰδὼν πάθος μέγα Πέρσας πεπονθότας « Otanès, le commandant, voyant que les Perses avaient subi un grand dommage », l'allitération signifiant encore « la gravité du coup porté » (trad. Barguet), qu'explicite l'adjectif μέγα.

[39] Cf. chap. III, III. B. 1. a) (i).

(xx) Πάσχω / ποιέω

Le couple sémantique formé par les verbes πάσχω « subir » et ποιέω « faire » donne lieu dans un oracle rendu aux Athéniens dans leur guerre contre les Eginètes, et rapporté au style indirect, à une allitération renforcée par l'anaphore du complément d'objet πολλά : 5.89 ἢν δὲ αὐτίκα ἐπιστρατεύωνται, πολλὰ μέν σφεας ἐν τῷ μεταξὺ τοῦ χρόνου πείσεσθαι, πολλὰ δὲ καὶ ποιήσειν, τέλος μέντοι καταστρέψασθαι « mais s'ils entraient en campagne immédiatement, ils subiraient bien des maux dans l'intervalle, et en infligeraient beaucoup ; mais pour finir, ils subjugueraient (leurs ennemis) ».

(xxi) Παῖς et termes de la même famille

Le substantif παῖς et les termes qui en dérivent sont la source de plusieurs séquences allitérantes, telles que celle-ci, concernant les « jeux » inventés par les Lydiens : 1.94 Ἐξευρεθῆναι δὴ ὧν τότε καὶ τῶν κύβων καὶ τῶν ἀστραγάλων καὶ τῆς σφαίρης καὶ τῶν ἀλλέων πασέων παιγνιέων τὰ εἴδεα, πλὴν πεσσῶν […]. Ποιέειν δὲ ὧδε πρὸς τὸν λιμὸν ἐξευρόντας · τὴν μὲν ἑτέρην τῶν ἡμερέων παίζειν πᾶσαν, ἵνα δὴ μὴ ζητέοιεν σιτία, τὴν δὲ ἑτέρην σιτέεσθαι παυομένους τῶν παιγνιέων « C'est alors que furent inventés les dés, les osselets, la balle et tous les autres jeux, sauf le tric-trac […]. Voici comment ils faisaient, les ayant inventés contre la faim : un jour sur deux, ils jouaient toute la journée, pour ne pas penser à la nourriture, le second jour ils mangeaient en cessant les jeux ». La seconde phrase est binaire et clairement antithétique ; les allitérations en π se trouvent en fin de proposition et marquent le couple sémantique παίζειν πᾶσαν / παυομένους τῶν παιγνιέων.

On trouve aussi, dans le développement consacré aux coutumes des Perses, la phrase suivante : 1.136 Παιδεύουσι δὲ τοὺς παῖδας ἀπὸ πενταέτεος « Ils éduquent leurs enfants à partir de cinq ans », où le verbe παιδεύω étant formé sur le radical du substantif παῖς, « éduquer un enfant » forme une expression allitérante en π et en δ ; l'allitération se poursuit avec l'expression de l'âge.

Dans le conte de Rhampsinite et des voleurs : 2.121γ Ἀνακρεμαμένου δὲ τοῦ νέκυος τὴν μητέρα δεινῶς φέρειν, λόγους δὲ πρὸς τὸν περιεόντα παῖδα ποιευμένην προστάσσειν αὐτῷ ὅτεῳ τρόπῳ δύναται μηχανᾶσθαι ὅκως τὸ σῶμα τοῦ ἀδελφεοῦ καταλύσας κομιῇ « Lorsque le cadavre fut suspendu, sa mère ne put le supporter : elle s'adressa au fils qui lui restait et lui enjoignit de trouver quelque moyen que ce fût pour détacher le corps de son frère et le lui rapporter ». Les nombreuses allitérations en π et ρ confèrent ici un surcroît d'intensité aux ordres que la mère adresse à son fils.

Au sujet des Péoniens qui habitent le lac Prasias, Hérodote mentionne la coutume suivante : 5.16 Τὰ δὲ νήπια παιδία δέουσι τοῦ ποδὸς σπάρτῳ, μὴ κατακυλισθῇ

δειμαίνοντες « Ils attachent leurs jeunes enfants par le pied avec une corde, dans la crainte qu'ils ne roulent au fond de l'eau » ; l'allitération en π et en δ dans les deux dissyllabes παιδία et ποδός s'apparente à une paronomase.

Enfin, en 6.52 : Λακεδαιμονίους δὲ τοὺς τότε ἐόντας βουλεῦσαι κατὰ νόμον βασιλέα τῶν παίδων τὸν πρεσβύτερον ποιήσασθαι « Les Lacédémoniens qui vivaient à cette époque résolurent, conformément à la loi, de faire roi l'aîné des enfants », l'allitération en π présente à l'initiale de trois mots se voit complétée par une allitération en β.

(xxii) Παῖς / πατήρ

Παῖς est notamment mis en rapport dans plusieurs passages avec πατήρ, terme avec lequel il forme un couple sémantique « père » / « fils », comme dans cette notation sur l'hérédité du pouvoir dans la dynastie lydienne des Héraclides : 1.7 Παρὰ τούτων Ἡρακλεῖδαι ἐπιτραφθέντες ἔσχον τὴν ἀρχὴν ἐκ θεοπροπίου …, ἄρξαντες ἐπὶ δύο τε καὶ εἴκοσι γενεὰς ἀνδρῶν, ἔτεα πέντε τε καὶ πεντακόσια, παῖς παρὰ πατρὸς ἐκδεκόμενος τὴν ἀρχήν, μέχρι Κανδαύλεω τοῦ Μύρσου « Les Héraclides reçurent de leurs mains leur pouvoir en vertu d'un oracle […], et régnèrent pendant vingt-deux générations, soit cinq cents ans, le fils héritant le pouvoir du père, jusqu'à Candaule fils de Myrsos ». C'est bien l'allitération en π qui domine dans cette phrase, amorcée par les noms de nombre « cinq » et « cinq cents », puis poursuivie par le syntagme appositionnel παῖς παρὰ πατρὸς où Hérodote joue d'une ressource linguistique offerte par la communauté d'initiale des noms du « père » et de l'« enfant », ainsi que de la préposition παρά qui dénote ici la transmission du pouvoir : cette allitération dénote la filiation dynastique. En seconde analyse, on peut remarquer que le syntagme πέντε τε καὶ πεντακόσια contient non seulement une allitération en π, mais aussi, à la faveur de la coordination choisie, en τ et en κ : πέντε τε καὶ πεντακόσια ; les trois occlusives orales sourdes sont donc représentées dans ce processus allitérant[40].

C'est également de filiation qu'il est question dans cette phrase prononcée par le narrateur hérodotéen, dans son *logos* égyptien : 2.143 ἀριθμέοντες ὧν καὶ δεικνύντες οἱ ἱρέες ἐμοὶ ἀπεδείκνυσαν παῖδα πατρὸς ἑωυτῶν ἕκαστον ἐόντα « En dénombrant (les statues) et en me les montrant, les prêtres me démontrèrent que chacun était fils succédant à son père ».

[40] Or Legrand écrit en note à ce passage : « La génération en ligne masculine n'a donc pas eu à beaucoup près, dans la famille des Sandonides, la durée moyenne de trente-trois ans, qu'Hérodote prend ailleurs pour base de ses calculs chronologiques (II 142). » Effectivement, 22 générations sur 505 ans représentent une moyenne d'environ 23 ans. On peut donc se demander si Hérodote prétend à l'exactitude historique en donnant ce nombre de 505 ans, ou s'il n'est pas guidé plutôt par le souci esthétique d'un nombre triplement allitérant, mimant sur le plan phonétique la répétition des deux chiffres 5.

Le couple sémantique apparaît aussi dans une phrase prononcée par Cyrus, vainqueur de Crésus, suite aux embarras que lui procurent les soulèvements de la Lydie conquise : 1.155 Ὁμοίως γάρ μοι νῦν γε φαίνομαι πεποιηκέναι ὡς εἴ τις πατέρα κτείνας τῶν παίδων αὐτοῦ φείσαιτο « Il me semble en effet avoir fait de même que celui qui, tuant le père, épargne ses enfants ». Cette phrase reprend en réalité le vers épique νήπιος ὃς πατέρα κτείνας παῖδας καταλείπει, extrait des *Cypria* et présentant déjà le couple antonymique allitérant, réminiscence dont nous traiterons dans le chapitre V[41].

Dans le *logos* scythe, les coutumes funéraires des Issédones consistent notamment dans un honneur rendu par le fils à son père : 4.26 Παῖς δὲ πατρὶ τοῦτο ποιέει, κατά περ Ἕλληνες τὰ γενέσια « Le fils fait cela en l'honneur de son père, tout comme les Grecs célèbrent l'anniversaire des morts ». On notera ici le rythme trochaïque de la proposition παῖς δὲ πατρὶ τοῦτο ποιέει, qui compose un dimètre.

Enfin, le passage suivant, consécutif à la défaite de Psamménite face à Cambyse, constitue une variation intéressante sur le motif de l'enfant et du père, avec substitution à παῖς du féminin παρθένος « jeune vierge » : 3.14 Ὡς δὲ βοῇ τε καὶ κλαυθμῷ παρῇσαν αἱ παρθένοι παρὰ τοὺς πατέρας, οἱ μὲν ἄλλοι πάντες ἀντεβόων τε καὶ ἀντέκλαιον ὁρῶντες τὰ τέκνα κεκακωμένα, κτλ. « Lorsque les jeunes filles passèrent devant leurs pères en gémissant et en pleurant, tous répondaient par des gémissements et des pleurs en voyant leurs enfants maltraitées », etc. Παρθένος occasionne ici une triple allitération en π, en dentale θ / τ et en liquide ρ ; l'allitération en ρ parcourt d'ailleurs la séquence, de même qu'une assonance marquée en α, dans un passage empreint d'un intense pathos.

(xxiii) Πόλις πεπόλισται / πόλιν πολιορκέομαι

Ces deux figures étymologiques connaissent plusieurs occurrences. La première, signifiant « une ville a été fondée », donc « est située », ne paraît pas dans la majeure partie des cas témoigner d'une mise en forme poétiquement marquée, qu'il s'agisse de 4.108 Πόλις δὲ ἐν αὐτοῖσι πεπόλισται ξυλίνη, οὔνομα δὲ τῇ πόλι ἐστὶ Γελωνός, de 5.52 … ἐπ᾽ ᾧ Σοῦσα πόλις πεπόλισται, de 7.59 … ἐν τῷ Σάλη τε Σαμοθρηικίη πεπόλισται πόλις καὶ Ζώνη, ou encore de 7.108 … τῶν ἐσχάτη πεπόλισται πρὸς ἑσπέρης πόλις τῇ οὔνομά ἐστι Μεσαμβρίη. Le cas le plus remarquable est paradoxalement celui qui n'atteste que l'un des deux termes, faisant l'économie du substantif πόλις, dans 5.13 …, εἴη δὲ ἡ Παιονίη ἐπὶ τῷ Στρυμόνι ποταμῷ πεπολισμένη, « et que la Péonie était sise sur le fleuve Strymon », où le nom de la « ville » est remplacé par le toponyme Παιονίη, tandis que ποταμῷ complète l'allitération.

[41] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (vii).

De la seconde expression, signifiant « assiéger une ville », on relève cinq exemples. Si dans l'un d'entre eux, elle figure toute nue, sans allitération complémentaire — 3.147 Ἐνθαῦτα τῆς στρατιῆς οἱ μὲν τὴν ἀκρόπολιν ἐπολιόρκεον « une partie de l'armée assiégea la citadelle (*sc.* de Samos) », — les autres révèlent en revanche d'autres procédés phonétiques. Ainsi en 1.26 ἔστι δὲ μεταξὺ τῆς τε παλαιῆς πόλιος, ἣ τότε ἐπολιορκέετο, καὶ τοῦ νηοῦ ἑπτὰ στάδιοι « il y a entre la ville ancienne (*sc.* d'Ephèse), qui était alors assiégée, et le temple, sept stades », où l'allitération en π et λ est ici annoncée par l'adjectif παλαιῆς, épithète de πόλιος avec lequel il forme paronomase. De même, en 2.157 Ψαμμήτιχος δὲ ἐβασίλευσε Αἰγύπτου τέσσαρα καὶ πεντήκοντα ἔτεα, τῶν τὰ ἑνὸς δέοντα τριήκοντα Ἄζωτον τῆς Συρίης μεγάλην πόλιν προσκατήμενος ἐπολιόρκεε, ἐς ὃ ἐξεῖλε · αὕτη δὲ ἡ Ἄζωτος ἁπασέων πολίων ἐπὶ πλεῖστον χρόνον πολιορκεομένη ἀντέσχε τῶν ἡμεῖς ἴδμεν « Psammétique régna sur l'Egypte pendant cinquante-quatre ans ; pendant vingt-neuf de ces années, il assiégea la grande ville d'Azotos en Syrie, jusqu'à ce qu'il la prît. Cette ville d'Azotos est de toutes celles que nous connaissons celle qui résista le plus longtemps à un siège » ; la figure étymologique est présente dans chacune de ces deux phrases ; dans la seconde, elle s'accompagne d'un jeu déjà observé précédemment avec l'adjectif πολλός, sous forme superlative — tout comme dans cet autre exemple : 5.115 Ἴωνες δὲ οἱ ἐν Κύπρῳ ναυμαχήσαντες ἐπείτε ἔμαθον […] τὰς πόλιας τῶν Κυπρίων πολιορκευμένας τὰς ἄλλας πλὴν Σαλαμῖνος, κτλ. […]. Τῶν δὲ ἐν Κύπρῳ πολίων ἀντέσχε χρόνον ἐπὶ πλεῖστον πολιορκευμένη Σόλοι, κτλ. « Lorsque les Ioniens qui avaient livré un combat naval à Chypre eurent appris […] que toutes les villes de Chypre étaient assiégées, à l'exception de Salamine », etc. « Parmi les villes de Chypre, celle qui résista le plus longtemps au siège fut Soloi », où s'adjoint en autre la préposition πλήν.

Enfin, s'agissant du siège de Barcé, l'allitération en π et φ parcourt la phrase en 4.200 : Οἱ δὲ Φερετίμης τιμωροὶ Πέρσαι […] ἐπολιόρκεον τὴν πόλιν, κτλ. « Les Perses qui devaient venger Phérétimé […] assiégèrent la ville ».

A ces exemples on ajoutera un emploi du seul πολιορκίη, sans πόλις mais soutenu par des termes paronymiques, en 5.34 : Ὡς δὲ τά τε ἔχοντες ἦλθον χρήματα οἱ Πέρσαι ταῦτα κατεδεδαπάνητό σφι, καὶ αὐτῷ τῷ Ἀρισταγόρῃ προσαναισίμωτο πολλά, τοῦ πλεῦνός τε ἐδέετο ἡ πολιορκίη « Puis, lorsque l'argent qu'avaient apporté les Perse eut été dépensé par eux et que beaucoup ait été dépensé en outre par Aristagoras lui-même, comme le siège en exigeait davantage », πολιορκίη entrant ici encore en résonance avec des formes de l'adjectif πολλός.

(xxiv) Πένθος ποιεῦμαι

Cette expression que l'on peut traduire par « mener le deuil » occasionne une remarquable séquence allitérante à l'ouverture du livre II (2.1) : Τελευτήσαντος δὲ Κύρου παρέλαβε τὴν βασιληίην Καμβύσης, Κύρου ἐὼν παῖς καὶ Κασσανδάνης τῆς Φαρνάσπεω θυγατρός, τῆς προαποθανούσης Κῦρος αὐτός τε μέγα πένθος ἐποιήσατο καὶ τοῖσι ἄλλοισι προεῖπε πᾶσι τῶν ἦρχε πένθος ποιέεσθαι « Cyrus mort, la royauté échut à Cambyse, qui était fils de Cyrus et de Cassandane, fille de Pharnaspe, à la mort antérieure de laquelle Cyrus avait lui-même mené grand deuil et imposé à tous ceux qu'il commandait de mener le deuil ». Si les noms de Cyrus, de Cambyse et de Cassandane ouvrent la phrase avec une allitération en κ, celle-ci est relayée dans la seconde partie par une allitération très expressive en π, d'ailleurs relevée par A. B. Lloyd, *ad loc*.

De la même façon, quoique dans une moindre mesure, on pourra citer ici 9.24 : ᾿Απικομένης δὲ τῆς ἵππου ἐς τὸ στρατόπεδον πένθος ἐποιήσαντο Μασιστίου πᾶσά τε ἡ στρατιὴ καὶ Μαρδόνιος μέγιστον « Quand la cavalerie fut arrivée au camp, l'armée entière et Mardonios menèrent le deuil de Masistios — un très grand deuil », la traduction se proposant de rendre la mise en valeur du superlatif μέγιστον par sa position finale.

(xxv) Ποιέω

La répétition du verbe ποιέω est parfois la source de séquences allitérantes, comme dans cette phrase extraite du *logos* scythe : 4.28 Δυσχείμερος δὲ αὕτη ἡ καταλεχθεῖσα πᾶσα χώρη οὕτω δή τί ἐστι, ἔνθα τοὺς μὲν ὀκτὼ τῶν μηνῶν ἀφόρητος οἷος γίνεται κρυμός, ἐν τοῖσι ὕδωρ ἐκχέας πηλὸν οὐ ποιήσεις, πῦρ δὲ ἀνακαίων ποιήσεις πηλόν « Toute cette contrée dont j'ai parlé connaît des hivers si rigoureux, que pendant huit mois y règne un froid vraiment insupportable, au cours desquels en versant de l'eau vous ne ferez pas de boue, mais vous en ferez en allumant du feu » : on observera dans cette séquence la répétition en hyperbate de πηλόν à la fin de la phrase, formant chiasme : πηλὸν οὐ ποιήσεις (de rythme trochaïque) / ποιήσεις πηλόν (de rythme spondaïque), de part et d'autre du monosyllabe πῦρ.

Un autre cas intéressant est celui des inventions cariennes en 1.171 : Καί σφι τριξὰ ἐξευρήματα ἐγένετο τοῖσι οἱ ῞Ελληνες ἐχρήσαντο · καὶ γὰρ ἐπὶ τὰ κράνεα λόφους ἐπιδέεσθαι Κᾶρές εἰσι οἱ καταδέξαντες καὶ ἐπὶ τὰς ἀσπίδας τὰ σημήια ποιέεσθαι, καὶ ὄχανα ἀσπίσι οὗτοί εἰσι οἱ ποιησάμενοι πρῶτοι « Ils ont d'ailleurs effectué trois inventions dont les Grecs ont adopté l'usage ; en effet, ce sont les Cariens qui enseignèrent à attacher des panaches sur les casques et mettre les emblèmes sur les boucliers, et ce sont eux qui les premiers ont mis des courroies au bouclier ». C'est ici le motif, cher à Hérodote, du

πρῶτος εὑρέτης qui se trouve illustré par l'expression allitérante οἱ ποιησάμενοι πρῶτοι, placée en fin de phrase et déjà annoncée en fin de proposition précédente par l'infinitif ποιέεσθαι.

(xxv bis) Πάσχω

De la même manière, la répétition de πάσχω fournit matière à allitération dans le passage suivant : 2.13 Δοκέουσί τέ μοι Αἰγυπτίων οἱ ἔνερθε τῆς λίμνης τῆς Μοίριος […] πείσεσθαι τὸν πάντα χρόνον τὸν ἐπίλοιπον Αἰγύπτιοι τό κοτε αὐτοὶ Ἕλληνας ἔφασαν πείσεσθαι « Les Egyptiens qui habitent au-dessus du lac Moiris, me semble-t-il, […] ces Egyptiens subiront pour tout le temps à venir ce qu'ils disaient eux-mêmes que subiraient les Grecs » : l'infinitif πείσεσθαι figure ici en début et en fin de séquence, avec adjonction d'un complément circonstanciel de temps lui-même allitérant, pour une valeur intensive.

(xxvi) Πλέω, πλοῖον

Cette famille de mots a déjà été rencontrée au cours de l'étude des allitérations reposant sur πολλός et les termes de la même famille, avec laquelle elle entre en contact à plusieurs reprises. D'autres allitérations la prennent pour source ou pour complément. Ainsi, dans cette notation géographique du *logos* scythe : 4.52 Ἐκ ταύτης ὧν ἀνατέλλων ὁ Ὕπανις ποταμὸς ῥέει ἐπὶ μὲν πέντε ἡμερέων πλόον βραχὺς καὶ γλυκὺς ἔτι, ἀπὸ δὲ τούτου πρὸς θαλάσσης τεσσέρων ἡμερέων πλόον πικρός αἰνῶς · ἐκδιδοῖ γὰρ ἐς αὐτὸν κρήνη πικρή, οὕτω δή τι ἐοῦσα πικρή, ἣ μέγαθεϊ σμικρὴ ἐοῦσα κιρνᾷ τὸν Ὕπανιν, ἐόντα ποταμὸν ἐν ὀλίγοισι μέγαν « Jaillissant donc de ce lac, le fleuve Hypanis coule, pendant cinq journées de navigation, encore faible et doux, mais à partir de là, à quatre jours de navigation de la mer, terriblement amer ; car se jette en lui une source amère, et qui est même si amère que, malgré son petit volume, elle trouble l'Hypanis, qui est un fleuve grand comme il en est peu ». L'allitération repose ici, à côté de πλόον répété, essentiellement sur πικρός, l'adjectif qualifiant ποταμός dont elle accentue, avec l'adverbe αἰνῶς[42], la caractéristique d'amertume ; ainsi l'adjectif est-il répété plus loin sous la forme féminine πικρή, qui constitue avec σμικρή un bel exemple d'homéotéleute (cf. déjà plus haut le groupe βραχὺς καὶ γλυκύς).

Dans un autre exemple, c'est avec le substantif πόλις que πλοῖον entre en résonance : 6.48 Τούτους μὲν δὴ ἐς τὴν Ἑλλάδα ἔπεμπε, ἄλλους δὲ κήρυκας διέπεμπε ἐς τὰς ἑωυτοῦ δασμοφόρους πόλις τὰς παραθαλασσίους, κελεύων νέας τε μακρὰς καὶ ἱππαγωγὰ πλοῖα ποιέεσθαι « Il (*sc.* Darius) envoya donc ces hérauts en Grèce, et en envoya

[42] Nous lisons en effet αἰνῶς, transmis par les manuscrits DRSV, au lieu du plus neutre δεινῶς retenu par Rosén ; voir sur ce mot le chap. IV, I., *s. v.*

d'autres vers les villes du littoral qui lui payaient tribut, pour ordonner de construire des vaisseaux longs et des bateaux pour le transport des chevaux ». Ce couple πόλις / πλοῖα est inédit ; il occasionne une double allitération en π et λ. On notera aussi la place finale et le rythme de πλοῖα πο(ι)ἐεσθαι, qui forme une clausule dactylique.

D'autres passages attestent, à la faveur de préverbes tels que παρα-, περι- ou προ-, cette double allitération. C'est le cas du « périple » de Sataspès en 4.43 : Τοῦ δὲ μὴ περιπλῶσαι Λιβύην παντελῶς αἴτιον τόδε ἔλεγε, τὸ πλοῖον τὸ πρόσω οὐ δυνατὸν ἔτι εἶναι προβαίνειν ἀλλ᾽ ἐνίσχεσθαι « La raison qui l'avait empêché d'accomplir entièrement le périple de la Libye était, disait-il, que le bateau n'était plus capable d'avancer, et qu'il était bloqué », où l'on note en effet des allitérations en π et en liquides λ (-πλῶσαι, πλοῖον) et ρ (préverbes περι- et προ-, adverbe πρόσω)[43] ; ou du désastre subi par la flotte perse lors du contournement de l'Athos en 7.22 : Καὶ τοῦτο μέν, προσπταισάντων τῶν πρώτων περιπλεόντων περὶ τὸν Ἄθω, προετοιμάζετο ἐκ τριῶν ἐτέων κου μάλιστα ἐς τὸν Ἄθων « Et d'une part, comme les premiers qui avait contourné l'Athos avait subi un désastre, il (*sc.* Xerxès) faisait des préparatifs, trois ans à l'avance environ, pour l'Athos » ; ou encore du trajet de la flotte en 7.123 Παραπλέων δέ καὶ ταύτην τὴν χώρην ἔπλεε ἐς τὸ προειρημένον, παραλαμβάνων στρατιὴν καὶ ἐκ τῶν προσεχέων πολίων, ὁμουρεουσέων δὲ τῷ Θερμαίῳ κόλπῳ « Longeant aussi cette contrée, elle naviguait en direction du but qui lui avait été donné, levant encore une armée dans les villes contiguës et adjacentes au golfe thermaïque » : après une allitération en πλ due à la récurrence du verbe πλέω, simple ou préverbé, la séquence enchaîne sur le syntagme τῶν προσεχέων πολίων τῇ Παλλήνῃ, où le nom des « villes » est rapproché du toponyme, filant ainsi l'allitération. Se joint, au long de la séquence, une allitération secondaire en ρ.

Enfin, on mentionnera cet exemple, également extrait du livre VII : 7.36 Διέκπλοον δὲ ὑπόφαυσιν κατέλιπον τῶν πεντηκοντέρων καὶ τρι<ηρέων τρι>χοῦ, ἵνα καὶ ἐς τὸν Πόντον ἔχῃ ὁ βουλόμενος πλέειν πλοίοισι λεπτοῖσι καὶ ἐκ τοῦ Πόντου ἔξω « Ils laissèrent un passage entre les pentécontères et les trières en trois endroits, afin que celui qui le voudrait puisse entrer dans le Pont avec des bateaux légers, ou en sortir ». L'allitération repose ici essentiellement sur la figure étymologique πλέειν πλοίοισι, encadrée par le toponyme Πόντος, également allitérant.

(xxvii) Πόλις

Comme on a pu le voir précédemment, le substantif πόλις fait lui aussi partie intégrante de chaînes allitérantes. Outre les expressions πόλις πεπόλισται et πόλιν πολιορκέομαι, on peut notamment citer cette phrase extraite du développement du *logos* égyptien décrivant les manifestations rituelles qui ont lieu au passage des villes, au cours du transport fluvial en

[43] La première partie de la phrase est considérée comme une interpolation par Rosén : cf. *app. crit.*, *ad loc.*

direction de Boubastis : 2.60 ταῦτα παρὰ πᾶσαν πόλιν παραποταμίην ποιέουσι « ils font cela en passnt auprès de chaque ville qui jouxte le fleuve ». On remarquera ici l'isosyllabisme de παρὰ πᾶσαν πόλιν et παραποταμίην (six syllabes chacun). De ce passage, on pourra rapprocher 4.33 … πόλιν τε ἐς πόλιν πέμπειν « on les expédiait de ville en ville », en parlant des offrandes venues des Hyperboréens chez les Scythes.

Dans un autre exemple, à teneur historique : 6.20 Τῆς δὲ Μιλησίης χώρης αὐτοὶ μὲν οἱ Πέρσαι εἶχον τὰ περὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ πεδίον, τὰ δὲ ὑπεράκρια ἔδοσαν Καρσὶ Πηδασεῦσι ἐκτῆσθαι « Quant au territoire de Milet, les Perses en retinrent pour eux la région de la ville et de la plaine, et ils donnèrent aux Cariens de Pédasa la propriété des hauteurs », l'expression allitérante τὰ περὶ τὴν πόλιν καὶ τὸ πεδίον forme un couple sémantico-référentiel, propriété des Perses, dont l'allitération en π assure le lien phonique et auquel s'oppose le second membre de la parataxe.

Au terme d'une énumération, Hérodote écrit en 8.66 : … καὶ τοὺς λοιποὺς νησιώτας πάντας, πλὴν τῶν πέντε πολίων τῶν ἐπεμνήσθην πρότερον τὰ οὐνόματα « et tous les autres insulaires, à l'exception des cinq cités dont j'ai mentionné les noms précédemment » ; cette séquence allitérante s'accompagne d'un rythme essentiellement dactylique : πλὴν τῶν πέντε πολίων (lu avec synizèse), soit deux dactyles et demi, ainsi que ἐπεμνήσθην πρότερον.

Enfin, dans le contexte belliqueux du siège de Samos, l'intensité de l'assaut est rendue phonétiquement par une allitération qui parcourt la phrase suivante : 3.54 Προσβαλόντες δὲ πρὸς τὸ τεῖχος τοῦ μὲν πρὸς θαλάσσῃ ἑστεῶτος πύργου κατὰ τὸ προάστιον τῆς πόλιος ὑπερέβησαν, μετὰ δὲ αὐτοῦ βοηθήσαντος Πολυκράτεος χειρὶ πολλῇ ἀπηλάσθησαν « Donnant l'assaut aux murailles, ils prirent pied sur la tour dressée du côté de la mer, dans le faubourg de la ville, mais ensuite Polycrate vint à la rescousse avec une troupe nombreuse et ils en furent chassés ».

On notera pour finir que le dérivé πόλισμα occasionne lui aussi en 1.98 ἓν πόλισμα ποιήσασθαι « à construire une ville unique » et en 1.178 καὶ ἄλλα πολίσματα μεγάλα πολλά « et bien d'autres grandes cités », une allitération qui dans le second cas, confine à la paronomase.

(xxviii) Πόλεμος

Πόλεμος est précisément uni avec πόλις dans cette phrase relatant la contribution du Lydien Pythios à l'expédition de Xerxès en 7.27 Ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ὑποκαθήμενος Πύθιος ὁ Ἄτυος ἀνὴρ Λυδὸς ἐξείνισε τὴν βασιλέος στρατιὴν πᾶσαν ξεινίοισι μεγίστοισι καὶ αὐτὸν Ξέρξην, χρήματά τε ἐπαγγέλλετο βουλόμενος ἐς τὸν πόλεμον παρέχειν « Venu

s'installer dans cette ville, Pythios fils d'Atys, un Lydien, offrit l'hospitalité à toute l'armée et à Xerxès lui-même avec la plus grande somptuosité, et il se déclara volontaire pour fournir de l'argent pour la guerre » ; ainsi annoncée en amont par le nom de la « ville » et reprise ponctuellement au cours de la phrase, l'allitération se concentre notamment en fin de phrase, pour culminer dans la séquence anapestique finale : ἐς τὸν πόλεμον παρέχειν.

De la même manière, l'insistance est portée au début du *logos* lydien, dans la relation du règne d'Alyatte, sur la guerre entreprise par son prédécesseur et poursuivie opiniâtrement par lui : 1.18 τὰ δὲ πέντε τῶν ἐτέων τὰ ἑπόμενα τοῖσι ἓξ ᾿Αλυάττης ὁ Σαδυάττεω ἐπολέμεε, ὃς παραδεξάμενος, ὡς καὶ πρότερόν μοι δεδήλωται, παρὰ τοῦ πατρὸς τὸν πόλεμον προσεῖχε ἐντεταμένως. Hérodote ayant commencé par affirmer qu'Alyatte, fils de Sadyatte, avait fait la guerre aux Milésiens pendant onze ans, il corrige ensuite en ces termes : « pendant six de ces onze années, les Lydiens avaient encore pour roi Sadyatte fils d'Ardys, et c'était lui, alors, qui envahissait aves ses troupes le pays de Milet […] ; pendant les cinq années qui suivirent ces six, la guerre fut menée par Alyatte fils de Sadyatte, qui l'avait reçue de son père en héritage, comme je l'ai fait voir déjà précédemment, et qui s'y appliqua avec vigueur » (trad. Legrand)[44]. L'allitération va *crescendo*, pour culminer sur les termes πόλεμον et προσεῖχε, avec une valeur expressive.

C'est la crainte violente d'une guerre que déclencherait Histiée qui pousse, au livre V, Mégabaze à s'adresser à Darius en des termes fortement injonctifs : 5.23 Σύ νυν τοῦτον τὸν ἄνδρα παῦσον ταῦτα ποιεῦντα, ἵνα μὴ οἰκηίῳ πολέμῳ συνέχῃ « Toi, mets donc fin aux agissements de cet homme, afin de ne pas te trouver engagé dans une guerre domestique ». En réalité, le noyau de l'allitération paraît ici être plutôt la séquence παῦσον ταῦτα ποιεῦντα, d'ailleurs dactylique et, à ce titre aussi, solennelle.

(xxix) ὁ ποταμὸς … πελαγίζει

Nous achèverons cette étude des diverses séquences allitérantes construites sur une locution ou un terme paradigmatiques avec une expression remarquable qui apparaît deux fois dans l'œuvre d'Hérodote : la phrase ὁ ποταμὸς ἀνὰ τὸ πεδίον πᾶν πελαγίζει (*vel sim.*), présente aux livres I et II.

Dans le premier passage, il est question des travaux d'aménagement du fleuve entrepris par Sémiramis, reine de Babylone : 1.184 Ἡ μὲν πρότερον ἄρξασα, τῆς ὕστερον γενεῇσι πέντε πρότερον γενομένη, τῇ οὔνομα ἦν Σεμίραμις, αὕτη μὲν ἀπεδέξατο χώματα ἀνὰ τὸ πεδίον ἐόντα ἀξιοθέητα · πρότερον δὲ ἐώθεε ὁ ποταμὸς ἀνὰ τὸ πεδίον πᾶν

[44] Legrand précise en note : « Ce qui est dit ici du partage des onze années entre les règnes de Sadyatte et d'Alyatte est en contradiction avec ce qui précède : 'ainsi conduite par lui, la guerre dura onze ans'. Nous devons être en présence d'une addition rectificative qu'Hérodote introduisit, — assez maladroitement, et, je pense, à titre provisoire, — dans sa première rédaction. » — Il pourrait ne pas s'agir, à notre avis, d'une addition secondaire, mais plutôt d'une correction immédiate, caractéristique du style oral — oralité dont nous trouvons précisément une illustration avec cette octuple allitération en π, particulièrement sensible à la fin de la phrase.

πελαγίζειν « La première des deux reines, qui vécut cinq générations avant la seconde et qui se nommait Sémiramis — celle-ci fit exécuter par la plaine des levées de terre qui méritent d'être vues ; auparavant, le fleuve avait coutume de tout inonder dans la plaine » ; l'allitération s'allie ici à un rythme très remarquable, d'abord extrêmement rapide (ὁ ποταμὸς ἀνὰ τὸ πεδίον, soit neuf brèves successives), avant une clausule dactylique : πᾶν πελαγίζειν, rythme mimétique d'une inondation de grande envergure.

Dans le second, extrait du *logos* égyptien, il s'agit d'une conséquence des crues du Nil : 2.92 Ἐπεὰν πληρὴς γένηται ὁ ποταμὸς καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ, φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλά, τὰ Αἰγύπτιοι καλέουσι λωτόν « Lorsque le fleuve est devenu plein et qu'il a inondé toutes les plaines, il pousse dans l'eau de nombreux lis, que les Egyptiens appellent *lôtos* ». On retrouve ici les trois termes allitérants, annoncés par l'adjectif πλήρης et confirmés par πολλά qui allitèrent tous deux tout particulièrement avec le verbe πελαγίσῃ, le syntagme τὰ πεδία πελαγίσῃ se caractérisant là encore par sa série de brèves, synonyme de rapidité.

(xxx) Autres séquences allitérantes en π

Restent de nombreux autres cas de séquences allitérantes qui ne paraissent pas réductibles à un type paradigmatique, parce que les termes sur lesquels elles reposent ne sont pas d'une aussi grande fréquence que les précédents, parce qu'ils donnent moins souvent lieu à des allitérations, ou au contraire parce qu'ils se mêlent les uns aux autres dans une même mesure. Sans prétendre ici aucunement à une impossible exhaustivité, nous relèverons un échantillon d'exemples remarquables, empruntés tant au discours du narrateur hérodotéen dans ses composantes ethnographique ou historique, qu'aux discours directs des personnages.

Le développement que consacre Hérodote, au livre II, aux coutumes religieuses des Egyptiens, s'ouvre sur une ample phrase qui présente une allitération en π très expressive : 2.58 Πανηγύρις δὲ ἄρα καὶ πομπὰς καὶ προσαγωγὰς πρῶτοι ἀνθρώπων Αἰγύπτιοί εἰσι οἱ ποιησάμενοι, καὶ παρὰ τούτων Ἕλληνες μεμαθήκασι « Les panégyries, les pompes et les processions, ce sont les Egyptiens qui, les premiers parmi les hommes, les ont créées, et c'est d'eux que les Grecs les ont apprises ». Πανηγύρις, πομπή et προσαγωγή désignent respectivement, selon la traduction de Legrand et la note de Ch. Jacob, une fête religieuse nationale, une procession accompagnant la statue du dieu et un cortège de porteurs d'offrandes[45]. A ces trois termes s'ajoute le motif du πρῶτος εὑρέτης, sous la forme πρῶτοι ἀνθρώπων… ποιησάμενοι.

Au livre VI, Hérodote mentionne la mort tragique d'un Grec à Marathon, et celle de nombreux Athéniens : 6.114 τοῦτο δὲ Κυνέγειρος ὁ Εὐφορίωνος ἐνθαῦτα ἐπιλαμβανόμενος τῶν ἀφλαστῶν νεός, τὴν χεῖρα ἀποκοπεὶς πελέκεϊ πίπτει, τοῦτο δὲ

[45] Voir la note de Ch. JACOB in Ph.-E. Legrand, *ad loc.*

ἄλλοι ᾿Αθηναῖοι πολλοί τε καὶ ὀνομαστοί « d'autre part, Kynégeiros fils d'Euphorion, qui saisissait un vaisseau par l'extrémité de la poupe, eut la main tranchée d'un coup de hache et tomba, ainsi que bien d'autres Athéniens de renom ». L'allitération se trouve une fois de plus en fin de proposition ; elle s'associe au présent de narration πίπτει pour accroître l'intensité dramatique de cette scène.

Concernant les discours des personnages, on peut citer ici la réponse de Lycophron à sa sœur qui, à l'instigation de leur père Périandre, l'invitait à rejoindre Corinthe ; réponse rapportée au discours indirect, et qui recèle en son terme une allitération en π : 3.53 ὁ δὲ ὑποκρινόμενος ἔφη οὐδαμᾶ ἥξειν ἐς Κόρινθον, ἔστ᾿ ἄν πυνθάνηται περιεόντα τὸν πατέρα « mais lui (*sc.* Lycophron), répondit en disant qu'en aucun cas il n'irait à Corinthe, tant qu'il saurait son père encore en vie », allitération qui souligne le refus du jeune homme.

Enfin, dans deux discours directs du livre VII, l'allitération en π souligne la véhémence ou l'intensité du propos : ainsi dans le discours inaugural de Xerxès en 7.8 ᾿Εγὼ δὲ ὑπέρ τε ἐκείνου καὶ τῶν ἄλλων Περσέων οὐ πρότερον παύσομαι πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς ᾿Αθήνας, οἵ γε ἐμὲ καὶ πατέρα τὸν ἐμὸν ὑπῆρξαν ἄδικα ποιεῦντας « Moi, agissant pour lui (*sc.* Darius) et pour les autres Perses, je n'aurai de cesse que je n'aie pris et brûlé Athènes — eux qui ont été les premiers auteurs d'actes injustes envers moi-même et envers mon père », phrase extrêmement travaillée et qui recèle en outre une séquence iambique (πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς ᾿Αθήνας) que nous au chapitre III[46] ; — ou dans la réponse de Démarate à Xerxès concernant la valeur de ses compatriotes spartiates : 7.104 Καίτοι ὡς ἐγὼ τυγχάνω τὰ νῦν τάδε ἐστοργὼς ἐκείνους, αὐτὸς μάλιστα ἐξεπίστεαι, οἵ με τιμήν τε καὶ γέρεα ἀπελόμενοι πατρῷα ἄπολίν τε καὶ φυγάδα πεποιήκασι, πατὴρ δέ σὸς ὑποδεξάμενος βίον τέ μοι καὶ οἶκον ἔδωκε « Pourtant, quel attachement j'ai présentement pour eux, tu le sais toi-même parfaitement, eux qui m'ont enlevé mon titre et mes privilèges héréditaires et qui ont fait de moi un banni, un fugitif, tandis que ton père m'a accueilli et m'a donné subsistance et demeure ». Cette séquence allitérante est en vérité construite sur plusieurs termes que nous avons étudiés précédemment : πατήρ, πόλις et ποιέω, qu'elle associe tout en leur adjoignant des termes complémentaires.

(xxxi) Conclusion

Au terme de cet examen, nous sommes selon toute vraisemblance en mesure d'affirmer :

(1) que les allitérations en π sont, de fait, extrêmement nombreuses dans l'œuvre d'Hérodote ;

(2) qu'Hérodote, employant des termes ou locutions usuels à initiale π, les intègre le plus souvent dans une chaîne allitérante dont ils peuvent être considérés comme le noyau lexical,

[46] Cf. chap. III, III. B. 1. a) (i).

tout en les mettant bien souvent en valeur par l'adjonction de divers procédés, notamment syntactiques et rythmiques, et de manière à mettre en valeur le sémantisme de la phrase où ils figurent, le plus souvent pour un effet d'expressivité ;

(3) que la majorité des emplois que nous avons pu étudier paraissent en conséquence poétiquement marqués, et que les séquences phoniques ainsi composées peuvent à ce titre être considérés comme de véritables phonopoétismes, mais aussi comme des phonosymbolismes dénotant l'intensité, le caractère superlatif, et selon les rythmes employés, la solennité ou au contraire la rapidité, non sans présenter parfois d'autres significations contextuelles — et non sans rapport avec un phénomène général d'*harmonie imitative*.

b) <u>Allitérations en φ</u>

La lettre φ, transcrivant le phonème /p^h/ (labiale sourde « aspirée »), a été rencontrée ponctuellement plus haut dans l'étude consacrée aux allitérations en π, où elle intervient parfois de manière complémentaire. Les authentiques allitérations en φ sont quant à elles très peu fréquentes, même si l'on trouve, au début du proème et succédant à sa phrase inaugurale, l'affirmation suivante (1.1) : <u>Π</u>ερσέων μέν νυν οἱ λόγιοι <u>Φ</u>οίνικας αἰτίους <u>φ</u>ασὶ γενέσθαι τῆς διαφορῆς « Chez les Perses, les chroniqueurs affirment que ce sont les Phéniciens qui furent responsables du différend ». L'allitération porte ici, à l'initiale, sur l'ethnonyme des informateurs (lettre Π), puis sur le nom du peuple qu'ils accusent (Φ), sur l'acte même de l'accusation (verbe φημι), enfin, après le préverbe, sur le radical du terme dénotant le « différend » : διαφορή. On notera que l'ethnonyme Φοῖνιξ donnait déjà matière dans un passage homérique à une allitération en φ / π, avec le syntagme Φοίνικες πολυπαίπαλοι, qui, malgré son occurrence isolée (*Od.* 15.419), a toute chance d'être formulaire.

Dans deux autres passages extraits des livres II et III, c'est le nom de la « lumière » : φῶς, qui occasionne une allitération. Ainsi dans la description de ce rituel égyptien en 2.132 Ἐκφέρεται δὲ ἐκ τοῦ οἰκήματος ἀνὰ πάντα ἔτεα, ἐπεὰν τύπτωνται Αἰγύπτιοι τὸν οὐκ ὀνομαζόμενον θεὸν ὑπ᾽ ἐμέο ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι · τότε ὦν καὶ τὴν βοῦν ἐκφέρουσι ἐς τὸ <u>φ</u>ῶς « On la transporte (*sc.* la vache en bois) hors de sa salle tous les ans, lorsque les Egyptiens se frappent en l'honneur du dieu que je ne nomme pas en pareille circonstance ; c'est donc alors que l'on sort aussi la vache à la lumière ». L'allitération en φ est discrète, mais sa place en fin de phrase, la reprise par ἐκφέρουσι de ἐκφέρεται, placé en début de phrase, et le rythme trochaïque de la proposition ἐκφέρουσι ἐς τὸ φῶς, qui compose un dimètre, en signent l'intentionnalité, dans un contexte empli d'une religiosité dont témoigne le scrupule d'Hérodote.

L'évocation de la fête perse du Massacre des Mages donne lieu à une notation similaire : 3.79 Ταύτην τὴν ἡμέρην θεραπεύουσι Πέρσαι κοινῇ μάλιστα τῶν ἡμερέων καὶ ἐν αὐτῇ

ὁρτὴν μεγάλην ἀνάγουσι, ἣ κέκληται ὑπὸ Περσέων μαγοφονία, ἐν τῇ μάγον οὐδένα ἔξεστι φανῆναι ἐς τὸ φῶς, ἀλλὰ κατ᾽ οἴκους ἑωυτοὺς οἱ μάγοι ἔχουσι τὴν ἡμέρην ταύτην « Ce jour est de tous les jours celui que les Perses solennisent le plus en commun ; c'est alors qu'ils célèbrent une grande fête, que les Perses appellent magophonie, lors de laquelle il n'est permis à aucun mage de paraître à la lumière : les mages se tiennent dans leur demeure ce jour-là ». Le contexte est encore rituel ; à noter en outre qu'Hérodote joue ici sur deux mots étymologiquement liés que sont φῶς et φαίνω[47].

On pourra noter par ailleurs, dans le discours à Crésus de son fils Atys nouvellement marié et privé de chasse par son père en vertu d'un oracle menaçant, la phrase (1.37) : Νῦν τε τέοισί με χρὴ ὄμμασι ἔς τε ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς φοιτῶντα φαίνεσθαι ; « A présent, quels regards me faudra-t-il affronter quand je vais sur la grand-place ou en reviens ? ». La chaîne allitérante figure ici à la fin d'une phrase qui présente d'ailleurs un rythme presque entièrement dactylique : Νῦν τε τέοισί με χρὴ (2 ½ da) | ὄμμασι ἔς τ(ε) ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς φοιτῶντα (6 da), la seconde séquence composant même un parfait hexamètre à coupe penthémimère. On se trouve alors en présence d'un rejet expressif de l'infinitif φαίνεσθαι final de phrase.

c) <u>Allitérations en β</u>

Etant donné la relative rareté de la lettre β et du phonème /b/ qu'elle transcrit en grec, on ne s'étonnera pas que les allitérations en β soient rares dans l'œuvre d'Hérodote. On peut, certes, relever quelques *termes* qui présentent des allitérations internes : βάρβαρος (19 occurrences), βιβρώσκω (1.119), les préverbés de βιβάζω, βυβλίον / βιβλίον (21 occ.) et βύβλινος (6 occ.) ; ainsi que les toponymes Βούβαστις (8 occ.), Βυβασσίη (1.174) et Βαβυλών (32 occ.), avec l'adjectif Βαβυλώνιος (11 occ.). Parmi ces termes, deux seulement — le premier et le dernier — méritent de retenir notre attention pour leurs potentielles vertus phonopoétiques : βάρβαρος est sans doute un terme expressif[48] dont nous avons pu constater plus haut qu'il composait en 7.223 une chaîne allitérante avec πλήθεϊ πολλοί, sous la forme d'un génitif partitif τῶν βαρβάρων qui fait se succéder à cette « formule » dactylique un mètre iambique (x — υ —) ; tandis que l'anapeste composé par Βαβυλών se prête lui aussi à des emplois marqués, comme en 1.178 : Τῆς δὲ Ἀσσυρίης ἐστὶ μέν κου καὶ ἄλλα πολίσματα μεγάλα πολλά, τὸ δὲ ὀνομαστότατον καὶ ἰσχυρότατον καὶ ἔνθα σφι Νίνου ἀναστάτου γενομένης τὰ βασιλήια κατεστήκεε, ἦν Βαβυλών « Il y a sans doute en Assyrie bien d'autres grandes cités, mais la plus fameuse et vigoureuse et celle où depuis la chute de Ninive se trouvait le siège du pouvoir royal — c'était Babylone », où l'apparition du

[47] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *ss. vv.* φάε et φαίνω.

[48] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* : « il s'agit d'une formation fondée sur une onomatopée ». Mentionnons cependant une possible origine sumérienne du terme, qui n'exclut pas à vrai dire le caractère expressif de l'allitération qu'il présente.

toponyme, retardée par cette longue énumération superlative qui en accroît sémantiquement l'intensité, résonne comme une formule (d'ailleurs dactylique : ἣν Βαβυλών). Sans doute ici, comme pour βάρβαρος précédemment, l'allitération est-elle sensible.

Si l'on considère à présent l'allitération en β à l'initiale de mots, on pourra tout juste citer la phrase suivante, concernant le Libyen Battos et intéressante pour un phénomène d'étiologie linguistique dont nous traiterons plus loin[49] : 4.155 Λίβυες γὰρ βασιλέα βάττον καλέουσι, καὶ τούτου εἵνεκα δοκέω θεσπίζουσαν τὴν Πυθίην καλέσαι μιν Λιβυκῇ γλώσσῃ, εἰδυῖαν ὡς βασιλεὺς ἔσται ἐν Λιβύῃ « Car les Libyens appellent le roi *battos*, et c'est pour cela, me semble-t-il, que la Pythie rendant un oracle l'appela (*sc.* Battos) en langue libyenne, sachant qu'il serait roi en Libye ». Nous nous contenterons pour l'heure d'affirmer que cette allitération est rendue possible par la ressemblance entre le terme libyen signifiant « roi » — témoignage confirmé par la glose d'Hésychius : βάττος · βασιλεύς, τύραννος, Λίβυες — et le terme grec βασιλεύς, ressemblance cependant non étymologique[50]. On notera aussi la fin de la phrase, où semblablement βασιλεύς et Λιβύῃ se répondent par une double allitération en β et en λ.

Dans les autres cas, β s'allie parfois à π ou φ, comme nous allons le voir, pour composer une allitération multiple en labiales

d) Allitérations multiples en labiales

Il arrive en effet dans plusieurs cas que deux, voire les trois occlusives labiales s'associent pour composer une allitération multiple. De ce phénomène, nous avons pu relever sept exemples probants.

Les deux premiers figurent au livre I, d'abord dans le récit du retour des députés envoyés par Crésus pour consulter les oracles : 1.48 Ὡς δὲ καὶ ὦλλοι οἱ περιπεμφθέντες παρῆσαν φέροντες τοὺς χρησμούς, ἐνθαῦτα ὁ Κροῖσος ἕκαστα ἀναπτύσσων ἐπώρα τῶν συγγραμμάτων « Lorsque les autres députés qui avaient été envoyés en divers lieux furent de retour, porteurs des oracles, alors Crésus ouvrit chaque pli pour examiner les messages ». L'allitération en π / φ s'accompagne ici d'une allitération en liquide ρ, et paraît marquer les trois temps de la mission accomplie (l'envoi des messagers ; leur retour ; la réponse dont ils sont porteurs).

Le second passage, de quelque ampleur, concerne la célébration de l'anniversaire par les Perses : 1.133 Ἐν ταύτῃ δὲ (*sc.* ἡμέρῃ) πλέω δαῖτα τῶν ἀλλέων δικαιοῦσι προτίθεσθαι · ἐν τῇ οἱ εὐδαίμονες αὐτῶν βοῦν καὶ ἵππον καὶ κάμηλον καὶ ὄνον προτιθέαται ὅλους ὀπτοὺς ἐν καμίνοισι, οἱ δὲ πένητες αὐτέων τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων προτιθέαται.

[49] Cf. chap. IV, II. B. 1. c).
[50] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* βάττος.

Σίτοισι δὲ ὀλίγοισι χρέωνται, ἐπιφορήμασι δὲ πολλοῖσι καὶ οὐκ ἁλέσι ; καὶ διὰ τοῦτό φασι Πέρσαι τοὺς Ἕλληνας σιτεομένους πεινῶντας παύεσθαι, ὅτι σφι ἀπὸ δείπνου παραφορέεται οὐδὲν λόγου ἄξιον, εἰ δέ τι παραφέροιτο, ἐσθίοντας ἂν οὐ παύεσθαι « Ce jour-là, ils estiment juste de servir un repas plus abondant que les autres jours ; au cours de ce repas, les riches servent un bœuf, un cheval, un chameau et un âne tout entiers rôtis au four, tandis que les pauvres servent du menu bétail. Ils servent peu de plats, mais de nombreux desserts et ce, successivement ; et c'est pour cela que les Perses disent que les Grecs cessent de manger en ayant encore faim, parce qu'au sortir du repas on ne leur apporte rien de bon, alors que si on leur apportait quelque chose, ils ne cesseraient pas de manger ». Plusieurs séquences allitérantes en π / φ sont présentes dans ce passage qui constitue un ensemble sémantique homogène. La première : οἱ δὲ πένητες … τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων προτιθέαται, est soutenue en sa fin par la récurrence du ρ, formant une allitération en πρ. La deuxième séquence : φασι Πέρσαι … πεινῶντας παύεσθαι, se signale par son rythme d'abord trochaïque (φασι Πέρσαι), puis spondaïque, et donc très solennel, appuyant l'allitération (πεινῶντας παύεσθαι). La troisième enfin s'opère à la faveur de la répétition du verbe παραφορέεται / παραφέροιτο, pour s'achever sur ce même παύεσθαι cette fois précédé d'une négation (οὐ παύεσθαι, soit un double spondée).

Les trois occurrences suivantes figurent dans le *logos* égyptien, la première ouvrant le développement consacré au Nil par Hérodote : 2.19 Τοῦ ποταμοῦ δὲ φύσιος πέρι οὔτε τι τῶν ἱρέων οὔτε ἄλλου οὐδενὸς παραλαβεῖν ἐδυνάσθην « Sur la nature du fleuve, je n'ai pu recevoir aucune information, ni des prêtres, ni de personne d'autre ». L'allitération en π / φ est accompagnée d'un procédé syntaxique : l'anastrophe de la préposition περί, permettant aussi la composition d'une séquence dactylique à l'ouverture de la phrase.

La deuxième décrit une manifestation rituelle de deuil en 2.85 : Τοῖσι ἂν ἀπογένηται ἐκ τῶν οἰκίων ἄνθρωπος τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, τὸ θῆλυ γένος πᾶν τὸ ἐκ τῶν οἰκίων τούτων κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο τὴν κεφαλὴν πηλῷ ἢ καὶ τὸ πρόσωπον « Chez ceux dans la maison desquels un homme de quelque renom vient à décéder, la gent féminine de cette maison dans son ensemble se couvre la tête de boue, ainsi que le front ». Ici encore, divers procédés morphosyntaxiques (tmèse κατ᾽ ὧν ἔπλασαν) ou syntaxico-rythmiques (proposition relative τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, à particule zéro et de rythme dactylique) appuient l'allitération en labiales.

La troisième trouve également place dans un contexte religieux, s'agissant du sanctuaire de Persée : 2.91 Ἔστι δὲ Χέμμις πόλις μεγάλη νομοῦ τοῦ Θηβαϊκοῦ ἐγγὺς Νέης πόλιος · ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ἔστι Περσέος τοῦ Δανάης ἱρὸν τετράγωνον, πέριξ δὲ αὐτοῦ φοίνικες πεφύκασι « Il existe une grande ville du nome thébain, Chemmis, près de Néapolis ; dans cette ville se trouve le sanctuaire de Persée, fils de Danaé, un sanctuaire carré, autour duquel

sont dressés des palmiers ». L'allitération est en π et φ, alternant suivant le schème π / φ / π / φ.

Des deux dernières occurrences que nous avons relevées, la première figure également dans un passage ethnographique, extrait du *logos* scythe : 4.2 Ἐπεὰν φυσητῆρας λάβωσι ὀστεΐνους, αὐλοῖσι προσεμφερεστάτους, τούτους ἐσθέντες ἐς τῶν θηλέων ἵππων τὰ ἄρθρα φυσῶσι τοῖσι στόμασι, ἄλλοι δὲ ἄλλων φυσώντων ἀμέλγουσι · φασὶ δὲ τοῦδε εἵνεκα τοῦτο ποιέειν · τὰς φλέβας πίμπλασθαι φυσωμένας τῆς ἵππου καὶ τὸ οὖθαρ κατίεσθαι, κτλ. « Après avoir pris des tubes en os fort semblables à des flûtes, ils les introduisent dans les parties génitales des juments, puis soufflent avec leurs bouches, tandis que, les uns soufflant, d'autres tirent le lait ; et ils disent agir ainsi pour la raison suivante, que les veines de la jument s'emplissent par le souffle et que la mamelle descend ». Cette phrase présente également des allitérations en π et φ, soutenues par la liquide λ dans φλέβας et πίμπλασθαι, dans un passage technique relatant la traite des juments par les Scythes. Ces allitérations expressives, notamment celle de l'aspirée φ, miment ici le souffle et le gonflement des veines qui en résulte.

Le dernier exemple est constitué, au livre VII, par une phrase de Xerxès, au cours de son dialogue avec Artabane : 7.50 Τοῦτο μὲν γὰρ αὐτοὶ πολλὴν φορβὴν φερόμενοι πορευόμεθα, τοῦτο δέ, τῶν ἂν κοῦ ἐπιβέωμεν γῆν καὶ ἔθνος, τούτων τὸν σῖτον ἕξομεν « D'une part en effet, nous faisons route nous-mêmes en transportant beaucoup de vivres ; d'autre part, de ceux sur le pays et le peuple desquels nous marcherons, nous aurons de la nourriture ». Ce sont ici, dans la première proposition de cette phrase binaire, les trois labiales qui sont représentées, ainsi que la liquide ρ, ajoutant au symbolisme de l'abondance (πολλήν) celui du mouvement (φερόμενοι πορευόμεθα).

2. Allitérations en dentales

Nous conduirons cette étude des allitérations en dentales sur le même schéma que la précédente, en examinant successivement les allitérations en τ, en θ et en δ, pour terminer par les cas d'allitérations multiples.

a) Allitérations en τ[51]

(i) Τρόπῳ τοιῷδε / τρόπῳ τοιούτῳ, τοιούτῳ τρόπῳ

Les allitérations en τ les plus fréquentes figurent dans les deux syntagmes τρόπῳ τοιῷδε « d'une façon telle que voici » et τρόπῳ τοιούτῳ (ou τοιούτῳ τρόπῳ) « d'une façon telle que voilà », qui constituent un diptyque fonctionnel cataphorique / anaphorique. — Τρόπῳ τοιῷδε figure à 24 reprises[52], toujours en fin de phrase, c'est-à-dire devant ponctuation forte : … τρόπῳ τοιῷδε #, à cinq exceptions près : (i) 1.67 … ἤδη οἱ Σπαρτιῆται κατυπέρτεροι τῷ πολέμῳ ἐγεγόνεσαν, τρόπῳ τοιῷδε γενόμενοι # ; (ii) 1.164 Τὸ μὲν δὴ τεῖχος τοῖσι Φωκαιεῦσι τρόπῳ τοιῷδε ἐξεποιήθη # ; (iii) 2.38 Δοκιμάζεται μέν νυν τὸ κτῆνος τρόπῳ τοιῷδε, θυσίη δέ σφι ἥδε κατέστηκε #, où il a d'ailleurs, curieusement, une valeur anaphorique ; (iv) 3.98 Τὸν δὲ χρυσὸν τοῦτον τὸν πολλὸν οἱ Ἰνδοί, ἀπ᾽ οὗ τὸ ψῆγμα τῷ βασιλέϊ κομίζουσι τὸ εἰρημένον, τρόπῳ τοιῷδε κτῶνται # ; (v) 6.39 Τελευτήσαντος δ καὶ Στησαγόρεω τρόπῳ τοιῷδε, ἐνθαῦτα κτλ. (valeur anaphorique). — Ces quatre exceptions se rassemblent en deux groupes : (i) d'une part, 1.67 τρόπῳ τοιῷδε γενόμενοι #, 1.164 τρόπῳ τοιῷδε ἐξεποιήθη # et 3.98 τρόπῳ τοιῷδε κτῶνται #, où le syntagme figure en avant-dernière place, devant le verbe final (en 1.67, ce verbe est l'apposition participiale γενόμενοι au verbe ἐγεγόνεσαν qui figure à la pause : le désir de placer en fin de phrase le lexème répété l'a emporté sur la tendance au placement final du syntagme) ; (ii) d'autre part, 2.38 et 6.39, où le syntagme figure devant virgule (dans le premier cas en fin de premier membre d'une parataxe) et présente, sans que l'on puisse se l'expliquer, la valeur anaphorique normalement dévolue à τρόπῳ τοιούτῳ. On remarquera particulièrement 8.137 Τοῦ δὲ Ἀλεξάνδρου τούτου ἕβδομος γενέτωρ Περδίκκης ἐστὶ ὁ κτήσαμενος τῶν Μακεδόνων τὴν τυραννίδα τρόπῳ τοιῷδε, ainsi que l'épitaxe de 5.44 …, καὶ τοῦτον τρόπῳ τοιῷδε.

Le syntagme τρόπῳ τοιούτῳ connaît pour sa part 16 occurrences[53]. Sa place est variée : (i) une seule fois en fin de phrase : 5.92ζ … διέφθειρε τρόπῳ τοιούτῳ # ; (ii) six fois à l'avant-dernière place (devant verbe final : 1.214, 2.136, 3.26, 5.48, 9.85 ; devant syntagme prépositionnel : 4.4) ; (iii) deux fois devant virgule (2.107, 6.75) ; (iv) sept fois dans le cours de la phrase (3.104, 4.72, 4.96, 4.146, 6.37, 6.92, 6.115). Pas de constante donc pour cette séquence. On notera tout particulièrement 1.214 Καὶ δὴ οὕτως μὲν τρόπῳ τοιούτῳ τελευτᾷ

[51] Pour l'identification de ces allitérations, nous avons laissé de côté les séquences composées seulement de deux occurrences du phonème /t/ dont l'une serait l'article sous sa forme το-, ainsi que les syntagmes du type τοῦτο τὸ ou ταῦτα τὰ + consonne autre que τ, considérant ces emplois comme non marqués.

[52] 1.17, 1.67, 1.164, 1.180, 2.38, 3.8, 3.24, 3.68, 3.94, 3.98, 4.22, 4.64, 4.69, 4.73, 4.103, 4.173, 5.44, 5.87, 6.34, 6.39, 6.119, 7.153, 8.137, 9.109.

[53] 1.214, 2.107, 2.136, 3.26, 3.104, 4.4, 4.72, 4.96, 4.146, 5.48, 5.92ζ, 6.37, 6.75, 6.92, 6.115, 9.85.

(la mort de Spargapise, fils de la reine Tomyris), à quoi fait écho 5.48 Δωριεὺς μέν νυν τρόπῳ τοιούτῳ ἐτελεύτησε # (mort de Dorieus, fils d'Anaxandride roi de Sparte) : on rapprochera ces deux exemples de 6.39 Τελευτήσαντος δὲ καὶ Στησαγόρεω τρόπῳ τοιῷδε, cf. *supra* (mort de Stésagoras, fils de Cimon d'Athènes). Le triptyque ainsi formé mérite un examen plus attentif.

(ii) Τρόπῳ τοιούτῳ τελευτᾷ / ἐτελεύτησε, τελευτήσαντος … τρόπῳ τοιῷδε

Spargapise est donc le fils de Tomyris, reine des Massagètes, contre qui Cyrus a résolu de marcher. Commandant en chef de l'armée des Massagètes, il a été fait prisonnier par les Perses pendant son sommeil, suite à un banquet. Revenu de son ivresse, il prie Cyrus de le délivrer de ses chaînes ; après quoi, il se donne la mort : 1.213 Ὁ δὲ τῆς βασιλείης Τομύριος παῖς Σπαργαπίσης, ὥς μιν ὅ τε οἶνος ἀνῆκε καὶ ἔμαθε ἵνα ἦν κακοῦ, δεηθεὶς Κύρου ἐκ τῶν δεσμῶν λυθῆναι ἔτυχε, ὡς δὲ ἐλύθη τε τάχιστα καὶ τῶν χειρῶν ἐκράτησε, διεργάζεται ἑωυτόν « Quant à Spargapise, fils de la reine Tomyris, lorsque le vin eut relâché son emprise sur lui et qu'il sut dans quel malheur il était, il pria Cyrus de le délivrer de ses chaînes, et sitôt qu'il fut délié et maître de ses mains, il se donna la mort ». Hérodote conclut ainsi sur cette mort par suicide : καὶ δὴ οὕτως μὲν τρόπῳ τοιούτῳ τελευτᾷ « et c'est donc ainsi et d'une telle manière qu'il mourut ».

Dorieus est pour sa part le fils d'Anaxandride, et le frère cadet de Cléomène, roi de Sparte. Parti fonder l'Héraclée de Sicile en compagnie d'autres Spartiates, il périt dans la défaite infligée par les Phéniciens et les gens de Ségeste : 5.46 ἐπείτε ἀπίκοντο παντὶ στόλῳ ἐς τὴν Σικελίην, ἀπέθανον μάχῃ ἐσσωθέντες ὑπό τε Φοινίκων καὶ Ἐγεσταίων « lorsqu'ils arrivèrent avec toute une flotte en Sicile, ils périrent, vaincus au combat par les Phéniciens et les gens de Ségeste » ; autre forme de mort, mais non moins violente, sur laquelle Hérodote conclut (5.48) : Δωριεὺς μέν νυν τρόπῳ τοιούτῳ ἐτελεύτησε « Dorieus mourut donc d'une telle manière ».

Stésagoras enfin est le fils de Cimon d'Athènes ; il meurt au cours d'une guerre contre les Lampsacéniens, frappé d'un coup de hache à la tête : 6.38 Πολέμου δὲ ἐόντος πρὸς Λαμψακηνοὺς καὶ Στησαγόρην κατέλαβε ἀποθανεῖν ἄπαιδα, πληγέντα τὴν κεφαλὴν πελέκεϊ ἐν τῷ πρυτανείῳ πρὸς ἀνδρὸς αὐτομόλου μὲν τῷ λόγῳ, πολεμίου δὲ καὶ ὑποθερμοτέρου τῷ ἔργῳ « Au cours d'une guerre contre les Lampsacéniens, il arriva aussi que Stésagoras mourut sans enfant, frappé d'un coup de hache à la tête au prytanée par un homme qui était soi-disant un tranfuge, en réalité un ennemi, et plutôt échauffé ». Ici encore, la mort du personnage est des plus violentes, sur laquelle Hérodote conclut : τελευτήσαντος δὲ καὶ Στησαγόρεω τρόπῳ τοιῷδε, κτλ. « Stésagoras étant mort d'une telle manière », etc.

Dans les trois passages examinés, un personnage fils de reine, de roi ou de citoyen en vue subit donc une mort violente, par suicide ou au cours d'une bataille. Or ces trois passages

se concluent par une expression similaire, allitérante en τ, composée du syntagme résomptif τρόπῳ τοιούτῳ ou τρόπῳ τοιῷδε (anomal), et du verbe τελευτᾶν. Dans ces trois cas, le phonème /t/ semble se faire le vecteur du *terme* (τέλος) de la vie, et sa récurrence peut souligner, de manière subliminale, combien ce terme fut brutal[54].

(iii) Autres allitérations en τ

Nous avons eu l'occasion de rencontrer, au cours de l'étude des allitérations en π, une allitération complémentaire en τ dans le syntagme καὶ τὴν τέχνην τῶν τόξων « ainsi que l'art du tir à l'arc » en 1.73, où il figure d'ailleurs en fin de phrase. Nous avons aussi pu relever plusieurs autres exemples où l'allitération en τ paraît être le fruit d'un travail conscient. Ainsi, dans l'épisode d'Arion et du dauphin, la phrase (1.24) : Οὐκ ὦν δὴ πείθειν αὐτὸν τούτοισι, ἀλλὰ κελεύειν τοὺς πορθμέας ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν, ὡς ἂν ταφῆς ἐν γῇ τύχῃ, ἢ ἐκπηδᾶν ἐς τὴν θάλασσαν τὴν ταχίστην « Mais il (*sc.* Arion) ne pouvait décidément les convaincre, et les marins lui ordonnèrent, soit de se suicider, pour obtenir une sépulture en terre, soit de sauter dans la mer au plus vite ». Les deux séquences allitérantes en τ sont placées devant la pause et présentent aussi un rythme iambique appuyé : ὡς ἂν ταφῆς ἐν γῇ τύχῃ (dimètre iambique) et, en fin de phrase, ἐς τὴν θάλασσαν τὴν ταχίστην (excédant d'une syllabe le dimètre iambique).

Dans l'épisode du bouvier d'Harpage, le discours de la femme du bouvier présente aussi une phrase allitérante en τ : 1.112 εἰ δὴ πᾶσά ἀνάγκη ὀφθῆναι ἐκκείμενον, — τέτοκα γὰρ ἐγώ, τέτοκα δὲ τεθνεός, — τοῦτο μὲν φέρων πρόθες « s'il faut donc à tout prix qu'il (*sc.* l'enfant) soit exposé à la vue — car j'ai accouché moi aussi, et j'ai accouché d'un mort, — emporte celui-ci et dépose-le » ; l'allitération s'opère dans cette parenthèse à la faveur de la répétition lexicale du parfait τέτοκα, suivi du participe τεθνεός ; elle est appuyée par l'anaphorique τοῦτο et l'impératif πρόθες, dans une proposition de rythme trochaïque : τοῦτο μὲν φέρων πρόθες, composant un dimètre.

Au livre I encore, une voix sortie du fond du sanctuaire des Branchides s'adresse à Aristodicos qui en délogeait tous les oiseaux, pour l'invectiver en ces termes : 1.159 Ἀνοσιώτατε ἀνθρώπων, τί τάδε τολμᾷς ποιέειν ; « O le plus impie des hommes, comment oses-tu faire cela ? » L'allitération est ici fortement expressive, en accord avec l'apostrophe superlative et le ton violemment péjoratif de l'interrogation.

Au livre II, c'est une coutume égyptienne qui se trouve soulignée par la phrase suivante : 2.35 Τρέφειν τοὺς τοκέας τοῖσι μὲν παισὶ οὐδεμία ἀνάγκη μὴ βουλομένοισι, τῇσι δὲ θυγατράσι πᾶσα ἀνάγκη καὶ μὴ βουλομένῃσι « Il n'est nullement obligatoire pour les fils de nourrir leurs parents s'ils ne le veulent pas, mais pour les filles c'est absolument

[54] Dans cette perspective phonosymbolique, cf. G. GENETTE, *op. cit.*, 1976, p. 303 : « *t* : arrêt, fixité ». — Mentionnons pour finir les emplois de τοιούτῳ τρόπῳ en 1.94, 7.164 et 8.129 ; et du pluriel τρόποισι τοιούτοισι en 1.173, 7.236 et 9.99.

obligatoire même si elles ne le veulent pas » ; la séquence allitérante se trouve ici essentiellement en début de phrase, en facteur commun sur les deux membres de la parataxe, ce qui lui confère une mise en relief certaine ; elle est en outre reprise au premier terme du second membre.

Au livre III, la phrase décrivant le troisième temps de la démarche entreprise par Périandre de Corinthe pour se réconcilier avec son fils Lycophron donne à lire : 3.53 ᾿Απαγγειλάσης δὲ ταύτης ταῦτα τὸ τρίτον Περίανδρος κήρυκα πέμπει βουλόμενος αὐτὸς μὲν ἐς Κέρκυραν ἥκειν « Celle-ci (*sc.* la fille de Périandre) ayant rapporté cette réponse, Périandre en troisième lieu envoie un héraut dans l'intention de venir lui-même à Corcyre ». L'allitération, ici composée par deux démonstratifs suivis de la locution adverbiale τὸ τρίτον, marque le passage à cette troisième étape.

Au livre VI, deux passages attestent une allitération intéressante. Le premier, qui concerne l'accouchement de la femme d'Aristodémos de Sparte : 6.52 ταύτην δὴ τεκεῖν δίδυμα, ἐπιδόντα δὲ τὸν ᾿Αριστόδημον τὰ τέκνα νούσῳ τελευτᾶν « celle-ci donc enfanta des jumeaux, et Aristodémos vit naître ses enfants, puis mourut de maladie ». L'allitération, amorcée par le démonstratif, repose ici sur le rapprochement de deux mots de la même famille : τεκεῖν et τέκνα ; elle est confirmée par le verbe τελευτᾶν en fin de phrase, qui rappelle les emplois déjà vus plus haut de ce verbe.

Le second annonce le châtiment infligé à Leutychidès pour le tort fait à Démarate : 6.72 Οὐ μὲν οὐδὲ Λευτυχίδης κατεγήρα ἐν Σπάρτῃ, ἀλλὰ τίσιν τοιήνδε τινὰ Δημαρήτῳ ἐξέτισε « Il ne fut pas donné non plus à Leutychidès de vieillir à Sparte, mais il expia en quelque sorte de la manière suivante ce qu'il avait fait à Démarate ». La locution τοιήνδε τινά, composée du démonstratif et de l'indéfini, et allitérante en τ, focalise sur le terme principal de la phrase, ainsi mis en valeur : τίσιν, le « châtiment », uni selon le principe de la figure étymologique au verbe final, ἐξέτισε.

Enfin, au livre VII, c'est l'ampleur considérable des dépenses nécessitées pour les repas de l'armée perse qui se trouve soulignée par l'allitération en τ : 7.118 ᾿Αντίπατρος ὁ ᾿Οργέος ἀραιρημένος, τῶν ἀστῶν ἀνὴρ δόκιμος ὅμοια τῷ μάλιστα, ἀπέδεξε ἐς τὸ δεῖπνον τετρακόσια τάλαντα ἀργυρίου τετελεσμένα « Antipatros fils d'Orgeus, homme des plus réputés parmi ses concitoyens et qu'on avait choisi à cet effet, prouva qu'on avait dépensé quatre cents talents d'argent ».

Dans ce dernier exemple, comme dans quelques autres vus précédemment, l'allitération en τ semble avoir une valeur expressive ; nous avons pu voir également qu'elle impliquait souvent la réalisation — parfois dramatique — d'un procès, tel que l'enfantement (τεκεῖν) ou la mort (τελευτᾶν).

b) <u>Allitérations en θ</u>

Elles sont rares et peut-être fortuites. Cependant le contexte religieux les motive peut-être dans ces trois exemples tirés du livre II, où elles reposent sur θύω « sacrifier », θάπτω « ensevelir » ou θήκη « tombeau » : (1) 2.41 Τοὺς μέν νυν καθαροὺς βοῦς τοὺς ἔρσενας καὶ τοὺς μόσχους οἱ πάντες Αἰγύπτιοι θύουσι, τὰς δὲ θηλέας οὔ σφι ἔξεστι θύειν, ἀλλ᾽ ἱραί εἰσι τῆς Ἴσιος « Les Egyptiens dans leur ensemble sacrifient les bœufs mâles reconnus purs ainsi que les veaux, mais il leur est interdit de sacrifier les vaches, qui sont consacrées à Isis » ; (2) 2.69 ἀποθανόντας δὲ θάπτουσι ταριχεύσαντες ἐν ἱρῇσι θήκῃσι « quand ils (*sc.* les crocodiles) sont morts, on les ensevelit, embaumés, dans des tombeaux sacrés » ; (3) 2.169 ἔσω δὲ ἐν τῇ παστάδι διξὰ θυρώματα ἕστηκε, ἐν δὲ τοῖσι θυρώμασι ἡ θήκη ἐστί « à l'intérieur du portique se dressent deux portes monumentales, et dans ces portes se trouve le tombeau ».

Dans le quatrième, extrait du livre III, l'allitération en θ parcourt une énumération des noms de la « bête sauvage », de l'« oiseau » et de l'« homme », et s'accompagne d'une allitération en ρ : 3.108 Τοῦτο μέν, ὅτι ὁ λαγὸς ὑπὸ παντὸς θηρεύεται θηρίου καὶ ὄρνιθος καὶ ἀνθρώπου, οὕτω δή τι πολύγονός ἐστι « Parce que le lièvre est chassé par tout le monde, bête sauvage, oiseau, homme, il est ainsi très prolifique ».

c) Allitérations en δ

La majeure partie des allitérations en δ de l'œuvre d'Hérodote provient de l'usage de figures étymologiques ; d'autres reposent sur des couples sémantiques ; un petit nombre enfin n'est réductible à aucun de ces deux usages linguistiques.

(i) Δῶρον δίδωμι ; δωτίνην δίδωμι

Ces deux figures étymologiques construites sur le verbe « donner » et deux noms différents du « don »[55] connaissent plusieurs emplois chez Hérodote, dont quelques-uns seulement paraissent poétiquement marqués. C'est ainsi qu'en 3.21 Ἐς τούτους δὴ ὦν τοὺς ἄνδρας ὡς ἀπίκοντο οἱ Ἰχθυοφάγοι, διδόντες τὰ δῶρα τῷ βασιλέϊ αὐτῶν ἔλεγον ὧδε « Lors donc que les Ichthyophages furent arrivés chez ces hommes, ils donnèrent des présents à leur roi en disant ceci », et en 4.172 τῶν δὲ ὡς ἕκαστοί οἱ μιχθῇ, διδοῖ δῶρον τὸ ἄν ἔχῃ φερόμενος ἐξ οἴκου « et chacun d'entre eux, quand il s'unit à elle, lui donne pour présent ce qu'il a apporté de sa maison », aucun trait complémentaire n'en souligne l'emploi. Dans deux autres cas cependant, l'expression figure en fin de phrase, position de relief : (1) 1.84 Σάρδιες δὲ ἥλωσαν ὧδε · ἐπειδὴ τεσσαρεσκαιδεκάτη ἐγένετο ἡμέρη πολιορκεομένῳ Κροίσῳ, Κῦρος τῇ στρατιῇ τῇ ἑωυτοῦ διαπέμψας ἱππέας προεῖπε τῷ πρώτῳ ἐπιβάντι τοῦ

[55] Voir sur cette famille lexicale E. BENVENISTE, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, vol. I, p. 63 sq.

τείχεος δῶρα δώσειν « Voici comment Sardes fut prise : lorsque arriva le quatorzième jour où Crésus était assiégé, Cyrus envoya des cavaliers pour annoncer à son armée qu'au premier qui gravirait le rempart, il donnerait des présents », où l'expression δῶρα δώσειν compose d'ailleurs une clausule trochaïque ; (2) concernant l'anneau de Polycrate : 3.42 Ἀνὴρ ἁλιεὺς λαβὼν ἰχθὺν μέγαν τε καὶ καλὸν ἠξίου μιν Πολυκράτεϊ δῶρον δοθῆναι « Un pêcheur prit un poisson grand et beau, et jugea qu'il méritait d'être donné en présent à Polycrate », où la figure étymologique se trouve au passif, également en fin de phrase.

En réalité, les deux occurrences les plus remarquables figurent dans des discours directs à la solennité desquels elles concourent. Ainsi, toujours au livre III, et suivant immédiatement la première occurrence que nous avons relevée, ce message de Cambyse au roi des Ichthyophages : 3.21 Βασιλεὺς ὁ Περσέων Καμβύσης, βουλόμενος φίλος καὶ ξεῖνός τοι γενέσθαι, ἡμέας τε ἀπέπεμψε ἐς λόγους τοι ἐλθεῖν κελεύων καὶ δῶρα ταῦτά τοι διδοῖ τοῖσι καὶ αὐτὸς μάλιστα ἥδεται χρεώμενος « Le Roi des Perses, Cambyse, voulant devenir ton ami et ton hôte, nous a envoyés avec ordre d'entrer en pourparlers avec toi, et te donne en présents ces objets dont l'usage le réjouit lui-même plus que tout ». L'allitération est enrichie par la consonne τ, et la séquence καὶ δῶρα ταῦτά οἱ διδοῖ ainsi composée ne forme pas moins qu'un dimètre iambique[56].

De même, dans le discours inaugural de Xerxès au livre VII : 7.8δ ὃς ἂν δὲ ἔχων ἥκῃ παρεσκευασμένον στρατὸν κάλλιστα, δώσω οἱ δῶρα τὰ τιμιώτατα νομίζεται εἶναι ἐν ἡμετέρου « celui qui se présentera avec l'armée la mieux préparée, je lui donnerai les présents qui sont estimés les plus précieux chez nous ». L'emploi du futur δώσω enrichit ici l'allitération d'une assonance en ω avec le substantif δῶρα ; le rythme est spondaïque (δώσω οἱ δῶρα), et δῶρα est qualifié par l'adjectif superlatif τιμιώτατα allitérant en τ ; l'emploi est donc à coup sûr marqué.

De l'expression δωτίνην δίδωμι, on trouve deux exemples, tous deux au livre VI. Si le premier — 6.62 Αὐτός τε τῷ ἑταίρῳ, τοῦ ἦν ἡ γυνὴ αὕτη, ὑποδέκεται δωτίνην δώσειν τῶν ἑωυτοῦ πάντων ἕν « Il (*sc.* Ariston) promet lui-même à l'ami dont elle était la femme de lui donner en présent un seul de tous ses biens » — ne paraît pas poétiquement remarquable, le second en revanche : 6.89 Οἱ δὲ Κορίνθιοι — ἦσαν γάρ σφι τοῦτον τὸν χρόνον φίλοι ἐς τὰ μάλιστα — Ἀθηναίοισι, διδοῦσι δεομένοισι εἴκοσι νέας, διδοῦσι δὲ πενταδράχμους ἀποδόμενοι · δωτίνην γὰρ ἐν τῷ νόμῳ οὐκ ἐξῆν δοῦναι « Les Corinthiens, comme ils étaient à cette époque leurs plus grands amis, donnent aux Athéniens à leur demande vingt vaisseaux, et les donnent en les leur vendant pour cinq drachmes ; car la loi ne leur permettait pas de les donner gratuitement », annonce la figure par le triple emploi du verbe, simple ou préverbé, et mis en rapport qui plus est avec le participe δεομένοισι, allitérant en δ.

[56] Avec, qui plus est, coïncidence du ton et de l'ictus.

(ii) Δίκην δίδωμι

Cette locution usuelle en grec pour signifier « subir un châtiment » connaît six occurrences chez Hérodote. Dans quatre cas, elle occupe la fin de la phrase : (1) dans le récit fait par le proème des agressions entre Grecs et Orientaux : 1.3 Δευτέρῃ δὲ λέγουσι γενεῇ μετὰ ταῦτα ᾿Αλέξανδρον τὸν Πριάμου ἀκηκοότα ταῦτα ἐθελῆσαί οἱ ἐκ τῆς ῾Ελλάδος δι᾿ ἁρπαγῆς γενέσθαι γυναῖκα, ἐπιστάμενον πάντως ὅτι οὐ δώσει δίκας · οὐδὲ γὰρ ἐκείνους διδόναι « A la génération suivante, disent-ils, Alexandre fils de Priam, ayant appris cela voulut se procurer une femme de Grèce par un rapt, sachant pertinemment qu'il serait impuni, puisque eux aussi l'avaient été » ; (2) dans la réponse de Crésus à Cyrus au sujet du Lydien Pactyès : 1.155 Τὰ δὲ νῦν παρεόντα, Πακτύης γάρ ἐστι ὁ ἀδικέων, τῷ σὺ ἐπέτρεψας Σάρδις, οὗτος δότω τοι δίκην « En ce qui concerne la situation présente, comme c'est Pactyès le coupable, auquel tu avais confié Sardes, que ce soit lui qui soit puni » ; (3) dans le discours d'Otanès à sa fille, au sujet de son époux le faux Smerdis : 3.69 εἰ γὰρ δὴ μή ἐστι ὁ Κύρου Σμέρδις ἀλλὰ τὸν καταδοκέω ἐγώ, οὗτοι μιν σοί τε συγκοιμώμενον καὶ τὸ Περσέων κράτος ἔχοντα δεῖ χαίροντα ἀπαλλάσσειν, ἀλλὰ δοῦναι δίκην « si vraiment ce n'est pas le Smerdis fils de Cyrus mais celui que je pense, il ne faut pas que cet homme qui couche avec toi et détient le pouvoir des Perses s'en tire impunément : il doit être puni » ; (4) enfin, dans cette phrase de Mardonios à Xerxès : 8.100 οἵ τε ἡμῖν ἠντιώθησαν, ἔδοσαν δίκας « ceux qui se sont opposés à nous, ont été punis ».

Dans un autre cas, extrait du discours du même Mardonios à l'ouverture du livre VII, la locution tend également vers la fin de la phrase : 7.5 Δέσποτα, οὐκ οἰκός ἐστι ᾿Αθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας μὴ οὐ δοῦναι δίκην τῶν ἐποίησαν « O maître, il n'est pas normal que les Athéniens, qui ont causé tant de tort aux Perses, ne soient pas punis de ce qu'ils ont fait », la phrase s'achevant d'ailleurs sur une clausule dactylique (τῶν ἐποίησαν) et étant empreinte dans son ensemble de solennité.

Enfin, alors que les Spartiates demandent satisfaction pour le meurtre de Léonidas, Xerxès prononce cette phrase, pleine d'ironie tragique : 8.114 Τοίγαρ σφι Μαρδόνιος ὅδε δίκας δώσει τοιαύτας οἵας ἐκείνοισι πρέπει « Eh bien, Mardonios ici présent leur donnera la satisfaction qui leur convient » ; on sait en effet que Mardonios expiera plus tard le châtiment.

Dans l'ensemble de ces occurrences, et tout particulièrement dans les deux dernières, la locution δίκην δίδωμι connaît donc un emploi marqué.

(iii) ᾿Αδικον δίκην δικάζω

Cette locution présente, à la faveur du croisement entre deux figures étymologiques : δίκην δικάζω « rendre la justice » d'une part, ἄδικος δίκη « sentence injuste » de l'autre,

une allitération en δ à l'initiale et une allitération interne en κ. On en trouve deux exemples dans l'œuvre d'Hérodote, la première au sujet de Sisamnès, le père d'Otanès, dont Hérodote affirme : 5.25 … Σισάμνην βασιλεὺς Καμβύσης γενόμενον τῶν βασιληίων δικαστέων, ὅτι ἐπὶ χρήμασι δίκην ἄδικον ἐδίκασε, σφάξας ἀπέδειρε πᾶσαν τὴν ἀνθρωπηίην, σπαδίξας δὲ αὐτοῦ τὸ δέρμα ἱμάντας ἐξ αὐτοῦ ἔταμε καὶ ἐνέτεινε τὸν θρόνον ἐς τὸν ἵζων ἐδίκαζε « le roi Cambyse, parce que Sisamnès, qui avait été l'un des juges royaux, avait rendu pour de l'argent une sentence injuste, l'avait fait égorger et écorcher de la tête aux pieds ; il avait fait tailler dans la peau de son corps des bandes de cuir qu'il avait fait tendre sur le trône où Sisamnès siégeait pour rendre la justice ». La seconde occurrence trouve place dans un contexte semblable, s'agissant cette fois de Sandokès condamné par Darius : 7.194 Σανδώκης ὁ Θαμασίου, τὸν δὴ πρότερον τούτων βασιλεὺς Δαρεῖος ἐπ᾽ αἰτίῃ τοιῇδε λαβὼν ἀνεσταύρωσε, ἐόντα τῶν βασιληίων δικαστέων · ὁ Σανδώκης ἐπὶ χρήμασι ἄδικον δίκην ἐδίκασε « Sandokès fils de Thaumasias, lui qu'auparavant le roi Darius avait fait mettre en croix, l'ayant convaincu de la faute que voici, alors qu'il faisait partie des juges royaux : Sandokès avait pour de l'argent rendu une sentence injuste ». La différence entre les deux passages est que Darius, reconnaissant que Sandokès avait rendu plus de services qu'il n'avait commis de faute, épargnera finalement sa vie. Pour le reste, il est intéressant de voir que le fait de « rendre une sentence injuste » — ἄδικον δίκην δικάζειν — conduise à « subir un châtiment » — δίκην διδόναι — des plus terribles.

Concernant justement la genèse du tour ici étudié, on pourra rappeler, sans y souscrire, le jugement péjoratif porté par Legrand dans son *Introduction* : « Dans un groupe comme ἐπὶ χρήμασι ἄδικον δίκην ἐδίκασε, je ne vois rien de plus qu'une rencontre fortuite de deux locutions anodines : δίκην δικάζειν, exemple de la vulgaire 'figure étymologique', et ἄδικος δίκη, traduction la plus simple de l'idée de 'sentence inique' »[57]. On remarquera au contraire que dans le premier passage, cette expression est rappelée en fin de phrase par la proposition ἐς τὸν ἵζων ἐδίκαζε, reprenant le terme phare et présentant en outre une allitération singulière en ζ ; par ailleurs, la récurrence de l'expression d'un passage à l'autre (d'ailleurs sous une forme mi-parallèle, mi-chiasmatique : δίκην ἄδικον / ἄδικον δίκην ἐδίκα-ζ/σ-ε) fait d'elle un authentique stylème qui scelle leur rapprochement, finalement contrastif.

(iv) Δέομαι / δίδωμι ; δίδωμι / δέκομαι

Ces deux couples sémantiques, respectivement « demander » / « donner » et « donner » / recevoir », présentent eux aussi une allitération en δ. Du premier, nous avons déjà vu un exemple sous la locution δῶρον δίδωμι, le récit de la vengeance de Phérétimé offre une autre attestation : 4.162 Ἡ δὲ λαμβάνουσα τὸ διδόμενον καλὸν μὲν ἔφη καὶ τοῦτο εἶναι, κάλλιον δὲ ἐκεῖνο, τὸ δοῦναί οἱ δεομένῃ στρατίην « Et elle (*sc.* Phérétimé), prenant ce

[57] Ph.-E. LEGRAND, *Introduction*, p. 173-174.

qu'on lui donnait, déclara que c'était beau, mais que ce qui serait plus beau encore, ce serait de lui donner une armée à sa demande ».

Le second figure dans l'épisode final de la femme de Masistès, auquel Xerxès adresse ces paroles, en 9.111 : οὔτε γὰρ ἄν τοι δοίην [ἔτι] θυγατέρα τὴν ἐμὴν γῆμαι, οὔτε ἐκείνῃ ἔτι πλεῦνα χρόνον συνοικήσεις, ὡς μάθῃς τὰ διδόμενα δέκεσθαι « car je ne saurais te donner ma fille pour épouse, pas plus que tu ne vivras avec celle-là plus longtemps, afin que tu apprennes à recevoir ce qu'on te donne », la construction syntaxique étant éloquente dans la mesure où elle met en rapport étroit les deux termes de la relation du don ; l'expression figure en outre en fin de phrase, et même de discours, position dont elle reçoit un relief particulier.

Enfin, ces deux couples s'unissent dans un troisième passage pour composer un système ternaire : « demander » / « donner » / « recevoir » ; il s'agit de l'accord de passage donné à Cambyse par le roi des Arabes au début du livre III : 3.7 Τότε δὲ οὐκ ἐόντος κω ὕδατος ἑτοίμου, Καμβύσης πυθόμενος τοῦ Ἁλικαρνησσέος ξείνου, πέμψας παρὰ τὸν Ἀράβιον βασιλέα ἀγγέλους καὶ δεηθεὶς τῆς ἀσφαλείης ἔτυχε, πίστεις δούς τε καὶ δεξάμενος παρ' αὐτοῦ « Comme il n'y avait pas encore alors d'eau à disposition, Cambyse, sur les informations d'un hôte d'Halicarnasse, envoya des messagers auprès du roi arabe auquel il demanda d'assurer son passage, ce qu'il obtint, après lui avoir donné et avoir reçu de lui des serments ». Les verbes διδόναι et δέκομαι, au participe, sont ici coordonnés dans une expression stéréotypée pour désigner les serments mutuels ; et l'allitération est amorcée en amont par le participe δεηθείς, dénotant la requête.

(v) Δοῦλος / δεσπότης

Autre exemple de couple antithétique, le couple « maître » / « esclave » connaît une double occurrence dans ce reproche adressé par Astyage à Harpage, au lendemain de la victoire des Perses sur les Mèdes : 1.129 νῦν δὲ Μήδους μὲν ἀναιτίους τούτου ἐόντας δούλους ἀντὶ δεσποτέων γεγονέναι, Πέρσας δὲ δούλους ἐόντας τὸ πρὶν Μήδων νῦν γεγονέναι δεσπότας « en l'occurrence, les Mèdes, qui n'étaient pour rien dans cela, étaient devenus esclaves, de maîtres qu'ils étaient, et les Perses, qui étaient auparavant esclaves des Mèdes, étaient à présent devenus leurs maîtres », une phrase dans laquelle le rapport antithétique entre les deux termes ne saurait être plus clairement marqué.

(vi) Autres allitérations en δ

Hormis les cas précédemment relevés, les allitérations en δ paraissent plutôt rares. On pourra cependant en citer ici deux exemples notables : (1) après la mort du seul survivant athénien lors d'une bataille contre Egine, tué à son retour par les agrafes des Athéniennes

veuves : 5.87 Καὶ τοῦτον μὲν οὕτω διαφθαρῆναι, Ἀθηναίοισι δὲ ἔτι τοῦ πάθεος δεινότερόν τι δόξαι εἶναι τὸ τῶν γυναικῶν ἔργον « C'est ainsi que mourut cet homme, et les Athéniens considérèrent comme plus terrible encore que le désastre, l'action de leurs femmes », où l'allitération repose sur l'adjectif δεινότερον d'ailleurs au comparatif de supériorité, pour une valeur intensive ; (2) lors du « repas laconien » que Pausanias fait préparer, par contraste avec la somptuosité des banquets perses, pour révéler aux généraux grecs « la folie du commandant des Mèdes, qui, ayant le moyen de vivre comme vous voyez, est venu nous attaquer, pour nous ravir ce dont, nous, nous vivons aussi misérablement » (trad. Legrand), son discours est introduit ainsi : 9.82 συνελθόντων δὲ τουτέων εἰπεῖν τὸν Παυσανίην, δεικνύντα ἐς ἑκατέρην τοῦ δείπνου παρασκευήν : « quand ils furent réunis, Pausanias déclara, en montrant l'apprêt des deux repas » — l'allitération ayant ici, conformément au sens du terme principal sur lequel elle repose, une valeur déictique.

d) Allitération multiple en dentales

Nous avons déjà observé à plusieurs reprises, au cours de l'étude des allitérations en τ ou en δ, la présence d'une allitération secondaire en δ, τ ou θ. Dans le passage suivant, rapportant les propos que lance Xerxès à l'Hellespont qu'il fait frapper de trois cents coups de fouet suite à une violente tempête — acte d'*hybris* notoire, — la dentale sonore, la sourde et l'aspirée sont aussi bien représentées : 7.35 Ὦ πικρὸν ὕδωρ, δεσπότης τοι δίκην ἐπιτιθεῖ τήνδε, ὅτι μιν ἠδίκησας οὐδὲν πρὸς ἐκείνου ἄδικον παθόν « Onde amère, ton maître t'inflige cette peine, pour lui avoir porté tort sans avoir subi de lui aucun injustice ! » Les dentales ne sont d'ailleurs pas les seules à rendre l'intensité de cette phrase, également soulignée par une allitération en π. L'ensemble, à coup sûr intentionnel, est en accord avec le ton grandiloquent et imprécatoire de la phrase.

3. Allitérations en dorsales

L'examen portera ici successivement sur les allitérations en κ, en χ et en γ, enfin sur les allitérations multiples en dorsales.

a) Allitérations en κ[58]

(i) Κεκάρθαι τὰς κεφαλάς / τὰς κεφαλὰς δὲ κομῶσαι

[58] Pour l'identification de ces allitérations, nous avons laissé de côté les séquences composées seulement de deux occurrences du phonème /k/ dont l'une serait la conjonction de coordination καί.

Ces deux expressions signifiant respectivement « se raser la tête » et « ayant la tête aux cheveux longs » figurent dans deux passages ; un troisième passage les réunit, formant un triptyque interne aux livres II et IV dans leurs parties ethnographiques.

Le premier passage concerne cette coutume égyptienne selon laquelle : 2.36 Τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισι νόμος ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλάς τοὺς μάλιστα ἱκνέεται, Αἰγύπτιοι δὲ ὑπὸ τοὺς θανάτους ἀνιεῖσι τὰς τρίχας αὔξεσθαι τάς τε ἐν τῇ κεφαλῇ καὶ τῷ γενείῳ, τέως ἐξυρημένοι « Chez les autres hommes, la coutume est en cas de deuil de se raser la tête pour les plus proches parents ; mais les Egyptiens, à l'occasion des décès, se laissent pousser les cheveux et la barbe, qu'ils portaient jusque-là rasés ». Le contexte étant celui d'un deuil (κήδεϊ, amorçant l'allitération), et le fait de se raser la tête en étant une manifestation rituelle, l'allitération est ici sémantiquement motivée ; on notera aussi que κεκάρθαι τὰς κεφαλάς suit un rythme dactylico-spondaïque.

Le second passage concerne, dans le *logos* libyen, les femmes des Adyrmachides, dont Hérodote affirme : 4.168 τὰς κεφαλὰς δὲ κομῶσαι, τοὺς φθεῖρας ἐπεὰν λάβωσι, τοὺς ἑωυτῆς ἑκάστη ἀντιδάκνει καὶ οὕτω ῥίπτει « ayant les cheveux longs, lorsqu'elles prennent des poux, chacune mord à son tour ceux qui l'ont mordue, puis les rejette ». Cette substitution paradigmatique de κομῶσαι à κεκάρθαι s'accompagne là encore d'un rythme dactylico-spondaïque (τὰς κεφαλὰς δὲ κομῶσαι, soit deux dactyles et un spondée).

Dans le même *logos*, la description des Libyens cultivateurs, nommés Maxyes, semble opérer la synthèse entre les deux précédentes occurrences : 4.191 οἳ τὰ ἐπὶ δεξιὰ τῶν κεφαλέων κομῶσι, τὰ δ᾽ἐπ᾽ ἀριστερὰ κείρουσι « eux qui du côté droit portent les cheveux longs, et du côté gauche se rasent ». Si l'on extrait ici du premier membre le génitif τῶν κεφαλέων, qui fonctionne syntaxiquement comme facteur commun de τὰ ἐπὶ δεξιά et τὰ δ᾽ ἐπ᾽ ἀριστερά, on remarquera l'isométrie des deux membres : τὰ ἐπὶ δεξιὰ … κομῶσι, τὰ δ᾽ ἐπ᾽ ἀριστερὰ κείρουσι (soit neuf syllabes chacun), ainsi que l'homéotéleutie des formes verbales finales : κομῶσι / κείρουσι[59].

(ii) Τὴν κουρὴν κείρεσθαι / κείρονται καὶ αἱ κόραι

On rapprochera ces deux expressions pour l'emploi commun du verbe κείρομαι, rapproché dans les deux cas, sous une forme différente, d'un substantif avec lequel il entretient un étroit rapport phonique (allitération de κ à l'initiale, allitération interne en ρ). Dans le premier cas, extrait du *logos* arabe, il s'agit tout simplement d'une figure étymologique : 3.8 Διόνυσον δὲ θεῶν μοῦνον καὶ τὴν Οὐρανίην ἡγέονται εἶναι, καὶ τῶν τριχῶν τὴν κουρὴν κείρεσθαί φασι κατά περ αὐτὸν τὸν Δίονυσον κεκάρθαι · κείρονται δὲ περιτρόχαλα, ὑποξυροῦντες τοὺς κροτάφους « Ils reconnaissent Dionysos pour seul

[59] Voir, pour une autre interprétation fondée sur la présence d'un possible poétisme morphologique (forme à *diektasis* κομόωσι), ci-dessous, II. A. 4. a).

dieu, avec Ouranie, et ils affirment se raser les cheveux comme Dionysos se rase lui-même ; ils se rasent en rond, en tondant les tempes ». Le triple emploi du verbe κείρεσθαι, complété dans sa première occurrence par κουρήν, et la présence d'autres termes allitérants en κ / χ et ρ (κατά περ, περιτρόχαλα, et κροτάφους), qui quoique n'étant pas de la même famille que κουρή et κείρεσθαι[60], appartiennent cependant pour deux d'entre eux au même champ lexical, enrichissent considérablement le caractère allitérant de cette phrase.

Dans le second passage, extrait du *logos* scythe, le rapprochement opéré entre κείρομαι et le nom κόραι des « jeunes filles » qu'il a pour sujet, est un pur jeu de mots paronymique : 4.34 Τῇσι δὲ παρθένοισι ταύτῃσι τῇσι ἐξ Ὑπερβορέων τελευτησάσῃσι ἐν Δήλῳ κείρονται καὶ αἱ κόραι καὶ οἱ παῖδες οἱ Δηλίων « En l'honneur de ces vierges venues de chez les Hyperboréens et qui moururent à Délos, les jeunes filles de Délos ainsi que les garçons se rasent les cheveux ». Cette phrase figure d'ailleurs dans un passage qui contient, immédiatement après, un autre calembour[61].

(iii) Κοσμέων καλῶς / καλλιστεύουσαν κοσμήσαντες / κόσμῳ τῷ καλλίστῳ

Trois passages rapprochent le substantif κόσμος ou le verbe κοσμέω qui en dérive de l'adejctif καλός ou de l'adverbe καλῶς, ces deux familles de mots présentant entre elles des affinités sémantiques de l'ordre de l'harmonie, sur lesquelles l'allitération porte l'accent.

Il s'agit d'abord, au livre I, de l'administration d'Athènes par Pisistrate : 1.59 Ἔνθα δὴ ὁ Πεισίστρατος ἦρχε Ἀθηναίων, οὔτε τιμὰς τὰς ἐούσας συνταράξας οὔτε θέσμια μεταλλάξας, ἐπί τε τοῖσι κατεστεῶσιν ἔνεμε τὴν πόλιν κοσμέων καλῶς τε καὶ εὖ « Dès lors, Pisistrate régna sur les Athéniens, sans troubler les magistratures existantes ni changer les lois ; et il administra la cité sur les bases de la constitution établie, en l'ordonnant de belle et bonne manière ». La séquence κοσμέων καλῶς τε καὶ εὖ, placée en fin de phrase, a une nette valeur méliorative.

Au livre IV, il est question d'une coutume rituelle des Auses selon laquelle, lors de la fête d'Athéna, des jeunes filles s'affrontent en deux camps : 4.180 Πρὶν δὲ ἀνεῖναι αὐτὰς μάχεσθαι, τάδε ποιεῦσι · κοίνῃ παρθένον τὴν καλλιστεύουσαν ἑκάστοτε κοσμήσαντες κυνῇ τε Κορινθίῃ καὶ πανοπλίῃ Ἑλληνικῇ καὶ ἐπ᾽ ἅρμα ἀναβιβάσαντες περιάγουσι τὴν λίμνην κύκλῳ « Avant de les laisser combattre, voici ce qu'ils font : à frais communs, ils ornent une jeune vierge — la plus belle chaque fois — d'un casque corinthien et d'une armure complète à la grecque, et la font monter sur un char qu'ils promènent autour du lac ». L'allitération en κ, reposant essentiellement sur les termes καλλιστεύουσαν et κοσμήσαντες, est annoncée en début de phrase par κοίνῃ et confirmée à la fin par κύκλῳ.

[60] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *ss. vv.*
[61] Voir *infra*, C. Jeux paronymiques.

Enfin c'est aussi semble-t-il d'une fête, à l'issue cependant profondément ironique, qu'il est question en 5.92η, s'agissant du massacre des Corinthiennes perpétré par Périandre, dans le discours de Soclès : Αἱ μὲν δὴ ὡς ἐς ὁρτὴν ᾖσαν κόσμῳ τῷ καλλίστῳ χρεώμεναι, ὁ δ' ὑποστήσας τοὺς δορυφόρους ἀπέδυσέ σφεας πάσας ὁμοίως, τάς τε ἐλευθέρας καὶ τὰς ἀμφιπόλους, συμφορήσας δὲ <τὰ ἱμάτια> ἐς ὄρυγμα Μελίσσῃ ἐπευχόμενος κατέκαιε « Elles, donc (*sc.* les Corinthiennes) s'y rendirent, comme pour une fête, parées de leurs plus beaux atours ; mais lui (*sc.* Périandre), qui avait apposté ses gardes, les fit toutes pareillement dépouiller, les femmes libres ainsi que les servantes, fit entasser leurs vêtements dans une fosse et les fit brûler en priant Mélissa ». Le syntagme κόσμῳ τῷ καλλίστῳ rappelle le passage précédent, pour une même valeur superlative de deux termes mélioratifs ; on remarquera d'ailleurs le rythme spondaïque de l'expression ainsi composée.

(iv) Termes de la famille de κακός

Des termes de la famille de κακός peuvent être considérés comme les noyaux d'allitérations en κ, dans les deux passages suivants : (1) la demande faite par Crésus à son hôte Adraste de lui témoigner sa reconnaissance en veillant sur son fils Atys au cours de la chasse au sanglier de Mysie : 1.41 νῦν ὦν, ὀφείλεις γὰρ ἐμέο προποιήσαντος χρηστὰ ἐς σὲ χρηστοῖσί με ἀμείβεσθαι, φύλακα παιδός σε τοῦ ᾽μοῦ χρῄζω γενέσθαι ἐς ἄγρην ὁρμεομένου, μή τινες κατ᾽ ὁδὸν κλῶπες κακοῦργοι ἐπὶ δηλήσει φανέωσι ὑμῖν « à présent donc, puisque tu me dois, pour t'avoir obligé, de me rendre cette obligation, je te demande d'assurer la garde de mon fils qui participe à la chasse, de peur que sur la route des brigands malfaiteurs ne vous apparaissent pour vous porter préjudice ». Il s'agit là en vérité d'une réminiscence homérique que nous étudierons en tant que telle dans notre chapitre V[62] ; disons pour l'heure que κλώψ connaît ici sa première attestation dans la littérature grecque ; (2) dans les Dialogues perses portant sur la meilleure forme de gouvernement, cette phrase de Darius : 3.82 Δήμου τε αὖ ἄρχοντος ἀδύνατα μὴ οὐ κακότητα ἐγγίνεσθαι · κακότητος τοίνυν ἐγγινομένης ἐς τὰ κοινὰ ἔχθεα μὲν οὐκ ἐγγίνεται τοῖσι κακοῖσι, φιλίαι δὲ ἰσχυραί · οἱ γὰρ κακοῦντες τὰ κοινὰ συγκύψαντες ποιεῦσι « Quand c'est le peuple qui a le pouvoir, il est impossible que la méchanceté ne se développe pas ; or, quand la méchanceté se développe dans le domaine des affaires publiques, ce ne sont pas des inimitiés qui naissent entre les méchants, mais des amitiés vigoureuses ; car ceux qui font du mal à l'état le font en s'entendant entre eux ». L'allitération procède ici de la récurrence de l'adjectif κακός et des termes qui en dérivent (substantif κακότης, verbe κακόω), ainsi que de l'adjectif κοινός dénotant la communauté politique.

[62] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (ii).

(v) Κεφαλή et κράνος / κυνέη

Le catalogue des troupes de Xerxès occasionne le rapprochement du nom de la « tête » et de deux noms différents du « casque », allitérant avec lui en κ, d'abord en 7.79 : Μᾶρες δὲ ἐπὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κράνεα ἐπιχώρια πλεκτὰ εἶχον « Les Mares portaient sur leurs têtes les casques tressés en usage chez eux ». Κράνος est en grec le nom usuel du casque, « qui s'est substitué aux divers termes homériques » ; il appartient selon toute vraisemblance au groupe de κάρα, nom poétique de la tête[63], auquel Hérodote préfère le terme courant, qui allitère cependant avec κράνος. De même, un peu plus loin : Κόλχοι δὲ περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κράνεα ξύλινα … εἶχον « Les Colchidiens avaient autour de leurs têtes des casques de bois », ainsi que 7.89 οὗτοι δὲ εἶχον περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κράνεα χηλευτά « ceux-là (*sc.* les Egyptiens) avaient autour de leurs têtes des casques tressés ».

Enfin, avec un autre nom du casque, celui-ci déjà homérique : 7.89 περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κυνέας εἶχον ἀγχοτάτω πεποιημένας τρόπον τὸν Ἑλληνικόν « ils (*sc.* les Phéniciens) avaient autour de leurs têtes des casques faits à peu près de la façon grecque ». — Dans ces divers exemples, il est fort possible que l'allitération en κ soit plutôt fortuite qu'intentionnelle.

(vi) Termes à initiale κ en contexte religieux

D'autres allitérations en revanche nous paraissent motivées, dans un certain nombre de passages, par le sémantisme religieux du contexte dans lequel elles figurent ; il s'agit dans tous les cas de passages ethnographiques, à commencer par celui-ci, qui concerne les sacrifices perses : 1.132 Τῶν δὲ ὡς ἑκάστῳ θύειν θέλῃ, ἐς χῶρον καθαρὸν ἀγαγὼν τὸ κτῆνος καλέει τὸν θεὸν ἐστεφανωμένος τὸν τιάραν μυρσίνῃ μάλιστα « Chaque fois que quelqu'un veut sacrifier à l'un de ces dieux, il emmène la victime dans un lieu pur et invoque ce dieu, en portant sur sa tiare une couronne, de myrte de préférence » ; ou encore de ces passages traitant des coutumes égyptiennes : (1) 2.39 Σῶμα μὲν δὴ τοῦ κτήνεος δείρουσι, κεφαλῇ δὲ κείνῃ πολλὰ καταρησάμενοι φέρουσι […]. Καταρῶνται δὲ τάδε λέγοντες τῇσι κεφαλῇσι « Ils écorchent donc le corps de la victime, et l'emportent en lançant sur sa tête de nombreuses imprécations […]. Voici les imprécations qu'ils lancent sur les têtes » ; *ib.* Κατὰ μέν νυν τὰς κεφαλὰς τῶν θυομένων κτηνέων καὶ τὴν ἐπίσπεισιν τοῦ οἴνου πάντες Αἰγύπτιοι νόμοισι τοῖσι αὐτοῖσι χρέωνται ὁμοίως ἐς πάντα τὰ ἱρά « Concernant donc les têtes des victimes sacrifiées et la libation de vin, tous les Egyptiens emploient les mêmes usages semblablement dans tous les sanctuaires » ; et 2.40 Ἐπεὰν ἀποδείρωσι τὸν βοῦν, κατευξάμενοι κοιλίην μὲν κείνην πᾶσαν ἐξ ὧν εἷλον, κτλ.

[63] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

« Lorsqu'ils ont écorché le bœuf, ils prononcent des prières, puis ils retirent tous les intestins », etc. : ici encore le contexte est le même, s'agissant de prières et d'un dépeçage rituel de la victime[64] ; (2) lors des combats rituels de Paprémis après les sacrifices : 2.63 Ἐνθαῦτα μάχη ξύλοισι καρτερὴ γίνεται, κεφαλάς τε συναράσσονται καί, ὡς ἐγὼ δοκέω, πολλοὶ καὶ ἀποθνῄσκουσι ἐκ τῶν τρωμάτων « Alors advient une violente bataille à coups de bâton, on fracasse des têtes et, à mon avis, beaucoup meurent même de leurs blessures ».

Ces exemples d'allitérations en κ rejoignent donc ceux que nous avons étudiés en premier lieu pour leur commune motivation sémantique par un contexte rituel, et caractérisent à ce titre les *logoi* ethnographiques de la première moitié de l'œuvre.

(vii) Autres allitérations en κ

Nous mentionnerons pour finir quelques autres cas d'allitérations en κ qui peuvent être le fruit d'une intention poétique particulière.

Le verbe καταβιβάζω est employé au livre I dans une séquence allitérante en κ dont il semble constituer le noyau lexical. Il s'agit de l'épisode célèbre de Crésus sur le bûcher : 1.86 Καὶ τὸν Κῦρον ἀκούσαντα τῶν ἑρμηνέων τὰ Κροῖσος εἶπε, μεταγνόντα τε καὶ ἐννώσαντα ὅτι καὶ αὐτὸς ἄνθρωπος ἐὼν ἄλλον ἄνθρωπον, γενόμενον ἑωυτοῦ εὐδαιμονίῃ οὐκ ἐλάσσω, ζῶντα πυρὶ διδοίη, πρός τε τούτοισι δείσαντα τὴν τίσιν καὶ ἐπιλεξάμενον ὡς οὐδὲν εἴη τῶν ἐν ἀνθρώποισι ἀσφαλέως ἔχον, κελεύειν σβεννύναι τὴν ταχίστην τὸ καιόμενον πῦρ καὶ καταβιβάζειν Κροῖσόν τε καὶ τοὺς μετὰ Κροίσου « Alors Cyrus, apprenant des interprètes ce que disait Crésus, se repentant et songeant qu'étant homme lui-même il donnait vivant au feu un autre homme, qui ne lui était pas inférieur en bonheur, craignant en outre le châtiment et réfléchissant que rien n'était assuré chez les hommes, ordonna d'éteindre au plus vite le feu qui brûlait et de faire descendre Crésus et les compagnons de Crésus ». Cette ample et belle période contenant une série d'appositions participiales depuis ἀκούσαντα jusqu'à ἔχον, voit son noyau syntaxique — καὶ τὸν Κῦρον … κελεύειν κτλ. — marqué par une allitération en κ, qui peut décrire le processus d'accomplissement de la réflexion de Cyrus et le retard avec lequel il prend la décision d'épargner la vie de Crésus, en le faisant descendre (καταβιβάζειν) du bûcher sur lequel il se trouve.

En 1.129 Ἐόντι δὲ αἰχμαλώτῳ τῷ Ἀστυάγεϊ προστὰς ὁ Ἅρπαγος κατέχαιρέ τε καὶ κατεκερτόμεε, καὶ ἄλλα λέγων ἐς αὐτὸν θυμαλγέα ἔπεα κτλ. « Alors qu'Astyage était prisonnier, Harpage s'approcha de lui pour le railler et l'invectiver, lui disant entre autres paroles outrageantes », etc. : deux verbes préverbés par κατα- sont ici coordonnés par καί, et leurs radicaux sont eux aussi allitérants (χαίρω / κερτομέω). Le sémantisme des deux verbes,

[64] Noter la tmèse ἐξ ὧν εἷλον, sur laquelle voir *infra*, II. A. 4. c).

violemment péjoratif, motive cette allitération expressive ; on notera aussi le poétisme θυμαλγής, sur lequel voir le chapitre IV, *s. v.*

A l'ouverture du livre II, la longue phrase richement allitérante en π présente aussi en son début, et à la faveur des noms des souverains perses, une allitération en κ : 2.1 Τελευτήσαντος δὲ Κύρου παρέλαβε τὴν βασιληίην Καμβύσης, Κύρου ἐὼν παῖς καὶ Κασσανδάνης τῆς Φαρνάσπεω θυγατρός, κτλ. « Après la mort de Cyrus, la royauté échut à Cambyse, qui était le fils de Cyrus et de Cassandane fille de Pharnaspe ». De même, rapprochant deux noms propres, mais cette fois un anthroponyme d'un toponyme : 4.165 οὗτος γὰρ ἦν ὁ Ἀρκεσίλεως ὃς Κυρήνην Καμβύσῃ ἔδωκε καὶ φόρον ἐτάξατο « car c'était cet Arcésilas qui avait donné Cyrène à Cambyse et qui s'était imposé un tribut »[65].

Enfin, les propylées de Memphis construits par Psammétique en l'honneur d'Apis se doublent d'une cour tout entourée de colonnades, et couverte de figures : 2.153 ἀντὶ δὲ κιόνων ὑπεστᾶσι κόλοσσοι δυωδεκαπήχεες τῇ αὐλῇ « au lieu de *colonnes*, ce sont des *colosses* de douze coudées qui en supportent le toit (trad. Legrand ; nous soulignons).

b) Allitérations en χ

Les allitérations en χ ne sont pas des plus nombreuses ; on peut toutefois identifier une allitération due à une figure étymologique, ainsi que quelques autres séquences où l'allitération a chance d'être intentionnelle.

(i) Χώματα χόω

Cette figure étymologique signifiant « exécuter des travaux de terrassement » connaît chez Hérodote deux emplois en tant que telle, un troisième sous une forme légèrement différente que l'on pourrait plutôt dire étymologisante. En 1.162 τὸ ἐνθεῦτεν χώματα χῶν πρὸς τὰ τείχεα ἐπόρθεε « des lors il exécuta des travaux de terrassement pour s'emparer des villes » et en 2.137 ἐπιτάσσοντα χώματα χοῦν πρὸς τῇ ἑωυτῶν πόλει « ordonnant d'exécuter des travaux de terrassement près de leur propre ville », la locution semble employée sans intention stylistique particulière. On remarquera tout au plus le rythme dactylique composé par les deux séquences χώματα χῶν et χώματα χοῦν.

Dans un autre passage, extrait du *logos* thrace, est substitué à χόω le verbe χέω « répandre » : 5.8 ἔπειτα δὲ θάπτουσι κατακαύσαντες ἢ ἄλλως γῇ κρύψαντες, χῶμα δὲ χέαντες ἀγῶνα τιθεῖσι παντοῖον, ἐν τῷ τὰ μέγιστα ἆθλα τίθεται κατὰ λόγον μουνομαχίης « puis ils ensevelissent le cadavre en le brûlant ou, sans cela, en l'enterrant, et répandant un tertre, ils instituent des concours de tout genre, où les prix les plus importants

[65] Phrase considérée par Rosén comme une interpolation ; cf. *app. crit., ad loc.*

sont réservés, à proportion, au combat singulier ». Les deux verbes χέω et χόω sont probablement apparentés[66].

(ii) Autres allitérations en χ

A la fin du livre I, Hérodote écrit au sujet des Massagètes : 1.215 Χρυσῷ δὲ καὶ χαλκῷ τὰ πάντα χρέωνται « ils se servent pour tout de l'or et du bronze ». La coordination de ces deux noms de métal allitérants en grec est renforcée par l'emploi final du verbe χρέωμαι : phrase de registre didactique qui reçoit de l'allitération, ainsi que de son rythme iambique (χρυσῷ δὲ καὶ χαλκῷ τὰ πάντα, soit un peu plus d'un dimètre), des vertus peut-être mnémoniques.

Avec cette fois l'adjectif dérivé du nom de « l'or », Hérodote évoque le présent reçu de Déméter par Rhampsinite descendu aux Enfers : 2.122 … καί μιν πάλιν ἄνω ἀπικέσθαι δῶρον ἔχοντα παρ᾽ αὐτῆς χειρώμακτρον χρύσεον « et qu'il s'en retourna sur terre en ayant comme présent reçu d'elle une serviette d'or ». L'allitération en χ se trouve en fin de phrase, et peut être motivée par le fait qu'il s'agit d'un présent sacré, qui « évoque peut-être l'un des attributs divins des pharaons »[67].

Enfin, en 5.42 … οὔτε τῷ ἐν Δελφοῖσι χρηστηρίῳ χρησάμενος ἐς ἥντινα γῆν κτίσων ἴῃ, κτλ. « sans consulter l'oracle de Delphes pour savoir en quel pays il allait fonder une colonie », on a affaire à un nouvel exemple de figure « étymologisante », étant donné que la parenté étymologique de χρηστήριον et du verbe χράομαι est illusoire[68].

c) <u>Allitérations en γ</u>

On observe enfin un petit nombre d'allitérations en γ, la première dans une figure étymologique, d'autres reposant sur le substantif γυνή et le verbe γίνομαι, quelques autres enfin qui ont chance d'être intentionnelles.

(i) Γάμον γαμέω

Cette figure étymologique est employée dans un passage du livre IV, sans qu'y soit apporté semble-t-il de relief particulier : 4.145 Οἱ δὲ αὐτίκα μὲν γάμους ἔγημαν, τὰς δὲ ἐκ Λήμνου ἤγοντο ἐξέδοσαν ἄλλοισι « Eux (*sc.* les Minyens) contractèrent aussitôt des mariages, donnant à d'autres les femmes qu'ils avaient amenées de Lemnos ». On notera cependant sa place devant la pause, ainsi que son rythme iambique (γάμους ἔγημαν, soit un peu plus d'un mètre).

[66] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* χώννυμι.
[67] Note de Ch. JACOB, *ad loc.*
[68] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *ss. vv.*

(ii) Γυναῖκα γαμέω

Le verbe γαμέω est également uni au nom de la « femme », γυνή, dans une phrase parcourue par une allitération en γ : 6.61 ᾽Αρίστωνι βασιλεύοντι ἐν Σπάρτῃ καὶ γήμαντι γυναῖκας δύο παῖδες οὐκ ἐγίνοντο · καὶ οὐ γὰρ συνεγινώσκετο αὐτὸς τούτων εἶναι αἴτιος, γαμέει τρίτην γυναῖκα · ὧδε δὲ γαμέει « Ariston, du temps qu'il était roi de Sparte, avait épousé deux femmes sans avoir d'enfants ; et comme il ne reconnaissait pas qu'il en était lui-même responsable, il épousa une troisième femme ; voici comment il l'épousa ». L'allitération en γ induite par la répétition des deux termes phares, est ici enrichie et soutenue en ν par la présence des verbes ἐγίνοντο et συνεγινώσκετο, dans un processus assimilable à la paronomase.

(iii) Γενέσθαι γυναῖκα / γεγόνασι … γυναῖκες

Outre l'exemple que nous venons d'examiner, deux passages associent encore le verbe γίνομαι et le substantif γυνή. Le premier figure dans le proème : 1.3 Δευτέρῃ δὲ λέγουσι γενεῇ μετὰ ταῦτα ᾽Αλέξανδρον τὸν Πριάμου ἀκηκοότα ταῦτα ἐθελῆσαί οἱ ἐκ τῆς Ἑλλάδος δι᾽ ἁρπαγῆς γενέσθαι γυναῖκα, ἐπιστάμενον πάντως ὅτι οὐ δώσει δίκας « A la génération suivante, Alexandre fils de Priam, ayant appris cela, voulut se procurer une femme de Grèce par un rapt, sachant pertinemment qu'il serait impuni », dans une phrase au terme de laquelle nous avions déjà relevé la figure étymologique allitérante en δ. L'allitération, en γ à l'initiale de mot et en ν à l'initiale de la deuxième syllabe, est amorcée en début de phrase par le substantif γενεῇ « génération », pour se développer dans la proposition infinitive : γενέσθαι γυναῖκα, devant la pause.

Le second passage consiste dans une phrase prononcée par Xerxès à la suite d'un exploit militaire d'Artémise d'Halicarnasse. Xerxès déclare en effet : 8.88 Οἱ μὲν ἄνδρες γεγόνασί μοι γυναῖκες, αἱ δὲ γυναῖκες ἄνδρες « Les hommes que j'ai sont devenus des femmes, et les femmes des hommes ». Dans cette γνώμη, le rapprochement phonique des deux termes a toute chance d'être intentionnel.

(iv) Autres allitérations en γ

Deux passages encore méritent d'être mentionnés pour la probable vertu significative de leur allitération en γ. Il s'agit d'abord, au livre I, de cette phrase d'Harpage refusant de mettre à mort l'enfant que lui a confié Astyage : 1.109 Πολλῶν δὲ εἵνεκα οὐ φονεύσω μιν, καὶ ὅτι αὐτῷ μοι συγγενής ἐστι ὁ παῖς, καὶ ὅτι ᾽Αστυάγης μέν ἐστι γέρων καὶ ἄπαις ἔρσενος γόνου « Je ne le tuerai pas pour de nombreuses raisons ; d'abord, parce que l'enfant m'est apparenté ; ensuite, parce qu'Astyage est âgé et sans enfant de sexe masculin ». On

notera ici que les syntagmes ἐστι γέρων et ἔρσενος γόνου présentent non seulement une allitération en γ à l'initiale de leur second terme, mais aussi une assonance en ε à l'initiale du premier. En outre, l'intentionnalité de ces procédés phonétiques γέρων / γόνου est mise en lumière par le rythme étudié de cette fin de phrase, d'abord dactylique : καὶ ὅτι Ἀστυάγης μέν (soit trois dactyles) ἐστι γέρων καὶ ἄπαις (soit un hémiépès), puis trochaïque : ἔρσενος γόνου (soit un peu plus d'un mètre trochaïque).

Il s'agit enfin, au livre VII, de la phrase qui clôt le discours d'Artabane à Xerxès, tout empreint d'un registre gnomique qu'elle reflète bien : 7.46 ὁ δὲ θεὸς γλυκὺν γεύσας τὸν αἰῶνα φθονερὸς ἐν αὐτῷ εὑρίσκεται ἐών « et si le dieu nous laisse goûter la douceur du temps de la vie, il se révèle en cela jaloux ». L'expression γλυκὺν γεύσας, « 'faire goûter à l'état doux,' c'est-à-dire 'permettre d'y goûter quelque chose' » selon Legrand, est sans nul doute une expression poétique, dont l'allitération qui la caractérise est elle-même signifiante.

d) Allitérations multiples en dorsales

Dans quelques cas enfin, les diverses dorsales se combinent pour former des allitérations multiples. Ainsi, au livre I, de l'expédient imagine par Crésus pour mettre à l'épreuve les oracle : 1.48 ἐπινοήσας τὰ ἦν ἀμήχανον ἐξευρεῖν τε καὶ ἐπιφράσαθαι, χελώνην καὶ ἄρνα κατακόψας ὁμοῦ ἥψεε αὐτὸς ἐν λέβητι χαλκέῳ χάλκεον ἐπίθημα ἐπιθείς « imaginant ce qu'il était impossible de deviner et à quoi il était impossible de songer, il découpa une tortue et un agneau qu'il fit bouillir ensemble lui-même dans un chaudron de bronze recouvert d'un couvercle de bronze ». Les allitérations sont en κ (καὶ … κατακόψας) et en χ (χελώνην), apparaissant toutes deux dans la séquence χαλκέῳ χάλκεον, répétition lexicale dont un trouve un autre exemple en fin de phrase.

Les noms propres occasionnent aussi des allitérations ; c'est le cas dans le syntagme de 1.67 κατὰ δὲ τὸν κατὰ Κροῖσον χρόνον « à l'époque qui était celle de Crésus », où l'allitération est peut-être fortuite ; c'est aussi le cas, et de façon plus marquée, en 1.73 Ἀστυάγεα γὰρ τὸν Κυαξάρεω, ἐόντα Κροίσου μὲν γαμβρόν, Μήδων δὲ βασιλέα, Κῦρος ὁ Καμβύσεω καταστρεψάμενος εἶχε, γενόμενον γαμβρὸν Κροίσῳ ὧδε « Car Astyage fils de Cyaxare, qui était le beau-frère de Crésus et le roi des Mèdes, avait été renversé par Cyrus fils de Cambyse qui le tenait en son pouvoir, lui qui était devenu le beau-frère de Crésus dans les circonstances suivantes ». La séquence, allitérante d'abord en κ notamment par l'emploi des anthroponymes Κῦρος ὁ Καμβύσεω, rapprochés du participe καταστρεψάμενος, se développe ensuite en γ : γενόμενον γαμβρόν Κροίσου, reprenant ἐόντα Κροίσου μὲν γαμβρόν, sur le principe de la composition annulaire et sous la forme d'un chiasme (Κροίσου … γαμβρόν / γαμβρὸν Κροίσῳ).

Au livre III, la ruse conçue par Zopyre pour s'emparer de Babylone s'opère en trois temps, dont le premier est marqué par une chaîne allitérante : 3.157 Ἐξαγαγὼν γὰρ τῇ

δεκάτῃ ἡμέρῃ τὴν στρατιὴν τῶν Βαβυλωνίων καὶ κυκλωσάμενος τοὺς χιλίους τοὺς πρώτους ἐνετείλατο Δαρείῳ τάξαι, τούτους κατεφόνευσε « Il fit en effet sortir, le dixième jour, l'armée des Babyloniens, encercla les milles premiers hommes qu'il avait demandé à Darius de disposer, et les massacra ». Dans cette phrase, κυκλωσάμενος τοὺς χιλίους allitère en κ / χ et liquide λ ; le verbe final κατεφόνευσε reprend l'allitération en dorsale sourde. Dans le deuxième temps : ἐξήγαγε καὶ κατεφόνευσε τῶν Δαρείου στρατιωτέων τοὺς δισχιλίους « il fit une sortie et massacra les deux mille soldats de Darius », l'allitération n'est pas aussi marquée. Elle l'est en revanche dans le troisième, du fait de la proximité des termes allitérants : Ὁ δὲ αὖτις διαλιπὼν τὰς συγκειμένας ἡμέρας ἐξήγαγε ἐς τὸ προειρημένον καὶ κυκλώσάμενος κατεφόνευσε τοὺς τετρακισχιλίους « Et, lui laissant de nouveau passer les jours convenus, fit une sortie dans la direction fixée, puis encercla et massacra les quatre mille hommes ».

Enfin, dans le même contexte de violence, est relatée en ces termes la vengeance exercée par les Athéniennes sur la famille du bouleute Lykidas, tué lui-même par les Athéniens : 9.4 Γενομένου δὲ θορύβου ἐν τῇ Σαλαμῖνι περὶ τὸν Λυκίδην, πυνθάνονται τὸ γινόμενον αἱ γυναῖκες τῶν Ἀθηναίων, διακελευσαμένη δὲ γυνὴ γυναικί καὶ παραλαβοῦσα ἐπὶ τὴν Λυκίδεω οἰκίην ἤισαν αὐτοκελέες, καὶ κατὰ μὲν ἔλευσαν αὐτοῦ τὴν γυναῖκα, κατὰ δὲ τὰ τέκνα « Un tumulte s'étant produit à Salamine au sujet de Lykidas, les femmes des Athéniens apprirent ce qui se passait, et s'exhortant les unes les autres, elles se portèrent de leur propre mouvement vers la maison de Lykidas, où elles lapidèrent sa femme et lapidèrent ses enfants ». Ces allitérations en γ, ν et κ sont occasionnées par des répétitions lexicales : rapprochement du sujet et du complément qui constituent le même mot pour γυνὴ γυναικί, anaphore du préverbe κατά tmésé dans la parataxe finale, enfin le terme τέκνα ; les allitérations ont ici encore une valeur expressive.

4. Allitérations en nasales

a) Allitérations en μ

On observe chez Hérodote plusieurs allitérations en μ dont certaines sont sans nul doute intentionnelles. La première est fournie par la langue elle-même, avec le couple sémantique « petit » / « grand » dans le syntagme de 1.5 μικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα « les cités petites et grandes », qui représente d'ailleurs à la fin du proème une réminiscence homérique sur laquelle nous reviendrons dans le dernier chapitre.

L'adjectif μέγας occasionne une autre allitération en 1.51 dans le syntagme κρητῆρας δύο μεγάθεϊ μεγάλους « deux cratères grands de taille », désignant des offrandes offertes par Crésus au sanctuaire de Delphes. Le tour n'est pas sans rappeler πλήθεϊ πολλοί pour la

récurrence lexicale sur laquelle il repose, la valeur probablement intensive de l'allitération initiale et le rythme, ici anapestique (μεγάθεϊ μεγάλους).

C'est une même valeur intensive qu'il faut reconnaître en 5.45 dans μαρτύριον μέγιστον « un très grand témoignage », où l'adjectif est au superlatif. — Enfin et surtout, sur le même mode superlatif est composé le syntagme adverbial μακρῷ μάλιστα ou μάλιστα μακρῷ « de beaucoup le plus… », dont on trouve trois occurrences : (1) 1.171 Ἅτε δὲ Μίνω τε κατεστραμμένου γῆν πολλὴν καὶ εὐτυχέοντος τῷ πολέμῳ τὸ Καρικὸν ἦν ἔθνος λογιμώτατον τῶν ἐθνέων ἁπάντων κατὰ τοῦτον ἅμα τὸν χρόνον μακρῷ μάλιστα « Et du fait que Minos tenait sous sa domination un vaste territoire et avait des succès à la guerre, le peuple carien était le plus réputé de tous les peuples à cette époque — et le plus de beaucoup », où le syntagme, reprenant un λογιμώτατον déjà superlatif, est placé en hyperbate finale ; (2) 2.41 Τὸ γὰρ τῆς Ἴσιος ἄγαλμα ἐὸν γυναικήιον βούκερών ἐστι, κατά περ Ἕλληνες τὴν Ἰοῦν γράφουσι, καὶ τὰς βοῦς τὰς θηλέας Αἰγύπτιοι πάντες ὁμοίως σέβονται προβάτων πάντων μάλιστα μακρῷ « Car la statue d'Isis, qui est une statue de femme, porte des cornes de vache, ainsi que les Grecs représentent Io, et tous les Egyptiens vénèrent pareillement les vaches, de tous les animaux du bétail, de beaucoup le plus », où le syntagme allitérant μάλιστα μακρῷ, également placé en fin de phrase, y succède à un autre syntagme allitérant en π (προβάτων πάντων), la valeur expressive de ces allitérations étant manifeste ; (3) 2.136 Ἔχει μὲν γὰρ καὶ τὰ πάντα προπύλαια τύπους τε ἐγγεγλυμμένους καὶ ἄλλην ὄψιν οἰκοδομημάτων μυρίην, ἐκεῖνα δὲ καὶ μακρῷ μάλιστα « Car les propylées présentent toujours des figures sculptées et la décoration très variée d'un édifice, mais ceux-là encore, de beaucoup le plus », où μακρῷ μάλιστα, une fois de plus en fin de phrase, est annoncé à la fin du premier membre de la parataxe par l'adjectif μυρίην à valeur déjà superlative.

Un autre emploi intéressant de l'adverbe μάλιστα figure dans cette notation de mesure en 1.191 κατὰ τὸ ῥέεθρον τοῦ Εὐφρήτεω ποταμοῦ ὑπονενοστηκότος ἀνδρὶ ὡς ἐς μέσον μηρὸν μάλιστά κῃ « suivant le cours du fleuve Euphrate qui s'était abaissé à la hauteur du milieu d'une cuisse d'homme environ » ; c'est ici le rythme iambique de l'expression ὡς ἐς μέσον μηρὸν μάλιστά κῃ, composant deux mètres iambiques et demi, qui plaide en faveur d'une composition intentionnelle.

Enfin, d'autres chaînes allitérantes en μ émaillent quelquefois le discours d'un personnage. C'est ainsi que dans le premier dialogue de l'œuvre, la phrase par laquelle Candaule s'efforce de rassurer Gygès sur l'entreprise qu'il lui confie témoigne, par son allitération, d'une volonté de maîtrise tactique qui, malheureusement, fera défaut : 1.9 ἀρχὴν γὰρ ἐγὼ μηχανήσομαι οὕτω ὥστε μηδὲ μαθεῖν μιν ὀφθεῖσαν ὑπὸ σεῦ « car je m'arrangerai, moi, parfaitement pour qu'elle ne se rende même pas compte qu'elle est vue par toi » ; ou encore, dans le dialogue entre Crésus et son fils Atys, la phrase conclusive de ce dernier : 1.39 Ἐπείτε ὦν οὐ πρὸς ἄνδρας ἡμῖν γίνεται ἡ μάχη, μέθες με « En

conséquence, puisque notre combat ne se déroule pas contre des hommes, laisse-moi y aller », — à quoi Crésus répond (1.40) : Ὦ παῖ, ἔστι τῇ με νικᾷς γνώμην ἀποφαίνων περὶ τοῦ ἐνυπνίου · ὡς ὦν νενικημένος ὑπὸ σέο μεταγινώσκω μετίημι τέ σε ἰέναι ἐπὶ τὴν ἄγρην « Mon fils, tu trouves le moyen de me vaincre en révélant ton avis au sujet du songe ; c'est ainsi, comme vaincu par toi que je change d'avis et te laisse partir pour la chasse ». Dans ce dialogue, le maître mot paraît bien être le verbe μετίημι « laisser aller », qui figure d'abord sous la forme de l'impératif dans la bouche du fils de Crésus, puis sous forme assertive dans celle de son père. Il est intéressant de remarquer que dans ce passage, comme dans le précédent, l'allitération en μ intervient à un moment de décision critique dont la suite des événements révélera tragiquement la faiblesse, tout se passant comme si la fatalité tournait en dérision la caution subjective dénotée par la lettre μ.

Enfin, fournissant en quelque sorte un écho inversé au discours de Candaule, le conseil que donne au livre VII Artabane à Xerxès de « ne mener en aucune façon ces hommes (*sc.* les Ioniens) contre leurs pères » présente un syntagme dont l'allitération souligne le caractère négatif : 7.51 Τούτους ὦν τοὺς ἄνδρας συμβουλεύω τοι μηδεμιῇ μηχανῇ ἄγειν ἐπὶ τοὺς πατέρας.

b) <u>Allitérations en ν</u>

Nous avons pu relever au cours des pages qui précèdent quelques allitérations internes en ν, intervenant comme un procédé phonétique complémentaire. Pour ce qui des allitérations à l'initiale, il semble qu'elles reposent essentiellement sur la figure étymologique liant νόμος à νέμω. Ainsi, dans le célèbre passage qu'Hérodote consacre à la coutume, « reine du monde », cette phrase : 3.38 Ὡς δὲ οὕτω νενομίκασι τὰ περὶ τοὺς νόμους οἱ πάντες ἄνθρωποι, πολλοῖσί τε καὶ ἄλλοισι τεκμηρίοισι πάρεστι σταθμώσασθαι, ἐν δὲ δὴ καὶ τῷδε « Que tous les hommes aient de telles pensées au sujet des coutumes, il est possible d'en juger par de nombreux autres témoignages, et en particulier par celui-ci ». Ou encore, cette fois non plus avec le nom de la « coutume » mais avec celui du « nomade » : 2.29 Ἔχεται δὲ τῆς νήσου λίμνη μεγάλη, τὴν πέριξ νόμαδες Αἰθίοπες νέμονται « Un grand lac jouxte cette île, autour duquel vivent des Ethiopiens nomades ».

Il vaudra peut-être aussi la peine de mentionner le syntagme par lequel Hérodote, dans la composante historique de son œuvre, désigne une « victoire navale » : syntagme employé en 3.59 Ἕκτῳ δὲ ἔτεϊ Αἰγινῆται αὐτοὺς ναυμαχίῃ νικήσαντες ἠνδραποδίσαντο μετὰ Κρητῶν « La sixième année, les Eginètes les vainquirent dans un combat naval et les réduisirent en esclavage avec le concours des Crétois », et présentant une double allitération, en ν à l'initiale et en dorsale κ / χ interne, cependant que les deux mots présentent aussi le même volume syllabique (quatre syllabes chacun).

5. Allitérations en liquides

De la même manière que pour les allitérations en ν, nous avons déjà eu l'occasion d'observer de nombreuses allitérations internes en liquides, et tout particulièrement en ρ, accompagnant des allitérations en π ou en κ. En ce qui concerne les allitérations à l'initiale, elles sont bien plus rares : nous n'en avons relevé aucune en ρ (initiale, il est vrai, très rare). Quant aux allitérations en λ, elles sont dues pour la plupart, à des figures étymologiques. Il en est ainsi du fréquent λόγον λέγω / λόγος λέγεται *vel sim.*[69], qui figure notamment au livre II sous la forme suivante, digne de mention pour sa dimension sacrale et pour le scrupule religieux dont témoigne alors Hérodote à ne pas parler de ce qu'il évoque : 2.48 ἔστι λόγος περὶ αὐτοῦ ἱρὸς λεγόμενος (au sujet des statues ithyphalliques) ; 2.62 ἔστι ἱρὸς περὶ αὐτοῦ λόγος λεγόμενος (au sujet de la Fête des lampes) ; 2.81 ἔστι δὲ περὶ αὐτῶν ἱρὸς λόγος λεγόμενος (au sujet des cultes orphiques et bacchiques).

Deux autres figures étymologiques quasi synonymiques entre elles méritent de retenir l'attention : (1) λωβᾶται λώβην dans l'épisode de la ruse de Zopyre : 3.154 Ἐνθαῦτα ἐν ἐλαφρῷ ποιησάμενος ἑωυτὸν λωβᾶται λώβην ἀνήκεστον « Alors, comme si de rien n'était, il s'infligea des mutilations irrémédiables ; (2) λυμαίνεται λύμῃσι dans le discours des Ioniens rangés sous le commandement de Dionysios en 6.12 : Ὁ δὲ παραλαβὼν ἡμέας λυμαίνεται λύμῃσι ἀνηκέστοισι « et lui, nous ayant pris en mains, nous maltraite irrémédiablement ». On remarque en effet dans les deux cas l'emploi du même adjectif ἀνήκεστος qui permet de superposer les deux figures.

Quant aux allitérations non conditionnées par le phénomène de la figure étymologique, elles sont plutôt rares. Nous pourrons tout de même relever, au livre II (2.44) : Καὶ εἶδον πλουσίως κατεσκευασμένον ἄλλοισί τε πολλοῖσι ἀναθήμασι, καὶ ἐν αὐτῷ ἦσαν στῆλαι δύο, ἡ μὲν χρυσοῦ ἀπέφθου, ἡ δὲ σμαράγδου λίθου λάμποντος τὰς νύκτας μεγάλως « J'ai vu (*sc.* le sanctuaire de Tyr), richement garni de nombreuses offrandes, et dans lequel se trouvaient deux stèles, l'une d'or épuré, l'autre de pierre d'émeraude brillant pendant la nuit d'un grand éclat » ; au livre III (3.23) : Θῶυμα δὲ ποιευμένων τῶν κατασκόπων περὶ τῶν ἐτέων ἐπὶ κρήνην τινά σφισιν ἡγήσασθαι, ἀπ᾽ ἧς λουόμενοι λιπαρώτεροι ἐγίνοντο, κατά περ εἰ ἐλαίου εἴη · ὄζειν δὲ ἀπ᾽ αὐτῆς ὡς εἰ ἴων « Et comme les espions s'étonnaient du nombre d'années (*sc.* que vivent les Ichthyophages), il (*sc.* le roi) les aurait conduits à une source d'où, lorsqu'on s'y baignait, on sortait plus brillant, comme si c'eût été une fontaine d'huile ; et elle exhalait une odeur de violettes ». Dans ces deux exemples, l'allitération en λ paraît se faire le vecteur phonique du sème de « l'éclat », de la « brillance » dénotés par le terme phare.

Deux autres cas enfin sont en vérité des exemples de paronomase que nous considérerons plus loin.

[69] 1.8, 1.9, 2.48, 2.54, 2.62, 2.81, 2.118, 3.32, 4.12, 4.36, 6.66, 6.68, 7.10, 7.167, 8.68, 8.118, 8.119.

6. Allitérations en sifflantes

De ζ, transcrivant le groupe consonantique /dz/ ou /zd/, extrêmement rare à l'initiale, nous n'avons trouvé aucune allitération remarquable, si ce n'est des tours comme 5.25 ἐς τὸν ἵζων ἐδίκαζε (cf. *supra*) ou 1.96 ἔνθα περ πρότερον προκατίζων ἐδίκαζε, où l'allitération est interne ; — de ξ, transcrivant le groupe /ks/, on trouve l'allitération dans des tours stérétoypés coordonnant ξείνους et ξυμμάχους, ou les abstraits ξεινίης πέρι καὶ ξυμμαχίης, à la faveur de l'emploi du préfixe ξυμ-, précisément conditionné par le caractère formulaire de ces expressions[70].

On observe quelques allitérations en σ, telles que, dans le contexte des guerres : 1.59 συλλέξας δὲ στασιώτας « ayant rassemblé des soldats » et 6.29 στρατηγὸς στρατιῆς « le général de l'armée » ; ou dans les passages ethnographiques : 4.17 σῖτον δὲ καὶ σπείρουσι καὶ σιτέονται « ils sèment et consomment du blé » et (*ib.*) οὐκ ἐπὶ σιτήσι σπείρουσι σῖτον « ils sèment du blé, non pour la consommation » (prenant appui tous deux sur la même figure étymologique). Sans doute l'occurrence la plus remarquable est-elle, dans le *logos* thrace, la caractérisation des chevaux des Sigynnes (5.9) comme « petits et camus » — σμικροὺς δὲ καὶ σιμιούς, où l'on notera l'emploi de la forme en σμ- pour l'adjectif « petit » — et qui constitue elle aussi, en vérité, une authentique paronomase.

7. Allitérations multiples

Pour achever cette étude, nous considérerons plusieurs cas dans lesquels des consonnes de divers ordres se combinent pour composer des allitérations multiples. Nous distinguerons ici les chaînes allitérantes advenant dans les discours des personnages, de celles qui figurent dans le discours du narrateur hérodotéen.

A l'ouverture du livre I, au cours du dialogue entre Gygès et Candaule, le premier se récrie d'abord devant la proposition que lui fait le roi de contempler la reine nue. Il invoque alors ce qui doit être une forme d'adage, et qui présente un caractère particulièrement euphonique en vertu d'une quintuple allitération en κ et dans l'ensemble des dentales (τ, δ, θ et ν) : 1.8 Ἅμα δὲ κιθῶνι ἐκδυομένῳ συνεκδύεται καὶ τὴν αἰδῶ γυνή « En se dépouillant de sa tunique, elle se dépouille aussi de sa pudeur, la femme ».

Un peu plus loin, cette fois au cours du dialogue entre Crésus et son fils Atys, celui-ci répond en ces termes à son père qui lui interdit de se rendre à la chasse : 1.37 Ὦ πάτερ, τὰ κάλλιστα πρότερόν κοτε καὶ γενναιότατα ἡμῖν ἦν ἔς τε πολέμους καὶ ἐς ἄγρας φοιτῶντας εὐδοκιμέειν « Père, autrefois il nous était possible de gagner le renom le plus

[70] Voir ci-dessous II, B. 5. b).

beau et le plus noble en allant à la guerre et à la chasse ». On observera que la chaîne allitérante τὰ κάλλιστα πρότερόν κοτε καὶ γενναιότατ(α) (allitérations en κ / γ et τ / ν, et présence de la lettre π représentant le troisième ordre) compose en outre une séquence dactylique.

Dans le *logos* de Cyrus, le bouvier d'Harpage chargé de mettre à mort le jeune Cyrus s'adresse ainsi à sa femme : 1.111 Καὶ πρόκατε δὴ κατ᾽ ὁδὸν πυνθάνομαι τὸν πάντα λόγον θεράποντος ὃς ἐμὲ προπέμπων ἔξω πόλιος ἐνεχείρισε τὸ βρέφος « Et bientôt, sur la route, j'apprends toute l'histoire de la bouche du serviteur qui m'accompagnait hors de la ville et qui m'a remis le nourrisson ». L'allitération repose ici sur la labiale π et les dentales τ, θ et ν ; on remarquera ici encore le rythme dactylique de la séquence centrale : πυνθάνομαι τὸν πάντα λόγον θεράποντος.

La liste de ces occurrences discursives pourrait sans doute être allongée. Concernant le discours du narrateur hérodotéen, on pourra mentionner premièrement les parties proprement narratives. Ainsi, en 1.46 : μετὰ δὲ ἡ Ἀστυάγεος τοῦ Κυαξάρεω ἡγεμονίη καταιρεθεῖσα ὑπὸ Κύρου τοῦ Καμβύσεω καὶ τὰ τῶν Περσέων πρήγματα αὐξανόμενα πένθεος μὲν Κροῖσον ἀπέπαυσε « après quoi, le renversement de la puissance d'Astyage fils de Cyaxare par Cyrus fils de Cambyse et l'accroissement de la puissance perse mirent fin au deuil de Crésus », phrase filant sur toute sa longueur une double allitération en κ et π, d'abord sous forme successive, puis sous forme entrelacée.

De nouveau dans l'épisode du bouvier d'Harpage, une phrase d'une rare euphonie est représentée par 1.111 Τῷ δ᾽ ἄρα καὶ αὐτῷ ἡ γυνή, ἐπίτεξ ἐοῦσα πᾶσαν ἡμέρην, τότε κως κατὰ δαίμονα τίκτει « C'est alors que sa femme, qui était chaque jour sur le point d'accoucher, accoucha à ce moment précis, comme par volonté divine », où se mêlent labiale π, dentales τ et δ, et dorsale κ, trois ordres représentés dans le terme central ἐπίτεξ. Ici encore, du reste, l'allitération s'unit à un remarquable travail rythmique, dont nous traiterons au chapitre III. L'effet produit est celui d'une grande dramatisation de cet événement apparemment surnaturel.

Un peu plus loin, lors du monstrueux festin d'Harpage, on peut lire : 1.119 Φαμένου δὲ Ἁρπάγου καὶ κάρτα ἡσθῆναι παρέφερον τοῖσι προσέκειτο τὴν κεφαλὴν τοῦ παιδὸς κατακεκαλυμμένην καὶ τὰς χεῖρας καὶ τοὺς πόδας « Harpage ayant répondu qu'il était très content (*sc.* du repas), ceux qui en avaient mission apportèrent la tête de l'enfant recouverte, ainsi que les mains et les pieds », phrase reposant sur des allitérations en dorsale κ, labiales π / φ, et dentale δ.

Un autre exemple, emprunté au livre VI, se situe à la croisée du récit et du discours rapporté sous forme indirecte. Il s'agit de l'histoire de la jeune Spartiate fort laide à la nourrice de laquelle une femme, investie d'une dimension surnaturelle, annonce qu'elle deviendra la plus belle : 6.61 Τὴν δὲ καταψῶσαν τοῦ παιδίου τὴν κεφαλὴν εἶπαι ὡς καλλιστεύσει

πασέων τῶν ἐν τῇ Σπάρτῃ γυναικῶν « La femme caressa la tête de l'enfant et déclara qu'elle serait la plus belle de toutes les femmes de Sparte », la phrase reposant essentiellement sur une double allitération en κ et π.

Mais c'est peut-être dans les discours ethnographiques d'Hérodote que se manifestent les plus nombreuses allitérations multiples. Ainsi, dans le *logos* égyptien, de cette double allitération déjà mentionnée plus haut : 2.41 καὶ τὰς βοῦς τὰς θηλέας Αἰγύπτιοι πάντες ὁμοίως σέβονται προβάτων πάντων μάλιστα μακρῷ « et tous les Egyptiens vénèrent pareillement les vaches, entre tous les animaux du bétail, de beaucoup le plus », où la valeur est nettement superlative ; mais aussi, à propos des sacrifices rituels : 2.47 κατ᾽ ὧν ἐκάλυψε πάσῃ τοῦ κτήνεος τῇ πιμελῇ τῇ περὶ τὴν νηδὺν γενομένῃ καὶ ἔπειτα καταγίζει πυρί « il les recouvre de toute la graisse que l'animal avait dans la région du ventre, puis il fait brûler le tout » (allitérations en κ et π) ; ou au sujet de la Fête des Lampes à Saïs : 2.62 Τὰ δὲ λύχνα ἐστὶ ἐμβάφια ἔμπλεα ἁλὸς καὶ ἐλαίου, ἐπιπολῆς δὲ ἔπεστι αὐτὸ τὸ ἐλλύχνιον, καὶ τοῦτο καίεται παννύχιον. Καὶ τῇ ὁρτῇ οὔνομα κεῖται Λυκνοκαΐη « Ces lampes sont des vases plats remplis de sel et d'huile, et à la surface se trouve la mèche elle-même, qui brûle toute la nuit. Et cette fête porte le nom de Fête des lampes ardentes », passage allitérant en λ, κ / χ et ν — et dont on pourra rapprocher 2.130 θυμιήματα δὲ παρ᾽ αὐτῇ παντοῖα καταγίζουσι ἀνὰ πᾶσαν ἡμέρην, νύκτα δὲ ἑκάστην πάννυχος λύχνος παρακαίεται « On fait brûler tous les jours à côté d'elle toutes sortes de parfums, et chaque nuit une lampe y brûle, toute la nuit » ; notons que dans ces deux passages, le rapprochement de la famille de nom de la « nuit » — νύξ — et du nom λύχνος de la « lampe » occasionne en plus des allitérations une assonance interne en υ. Il en est de même dans cette notation de l'inversion du sens du soleil en 2.142 ἔνθα τε νῦν καταδύεται, ἐνθεῦτεν δὶς ἐπανατεῖλαι, καὶ ἔνθεν νῦν ἀνατέλλει, ἐνθαῦτα δὶς καταδῦναι « là où il se couche à présent, de là il se leva deux fois, et de là où il se lève à présent, il s'y coucha deux fois », phrase qui présente en outre une structure syntaxique et rythmique étudiée. Notons enfin, au sujet des prêtresses de Dodone, cette phrase remarquable qui confère à chaque membre une couleur phonique correspondant à l'initiale de leurs noms respectifs : 2.55 Δωδωναίων δὲ αἱ ἱρήιαι, τῶν τῇ πρεσβυτάτῃ οὔνομα ἦν Προμένεια, τῇ δὲ μετὰ ταύτην Τιμαρέτη, τῇ δὲ νεωτάτῃ Νικάνδρη, ἔλεγον ταῦτα « Les prêtresses de Dodone, dont la plus âgé se nommait Proméneia, la seconde Timaréte, et la plus jeune Nicandre, me dirent cela ». On observe en effet la présence dans le premier membre d'une allitération en πρ (Προμένεια), dans le deuxième d'une allitération en τ (Τιμαρέτη), dans le troisième d'une allitération en ν (Νικάνδρη).

Le *logos* scythe atteste lui aussi de telles allitérations, comme en témoigne peut-être 4.22 ἵππος δὲ ἑκάστῳ δεδιδαγμένος ἐπὶ γαστέρα κεῖσθαι « un cheval pour chacun, dressé pour se coucher sur le ventre » ; et plus sûrement encore, au sujet des coutumes des Issédones : 4.26 Ἐπεὰν ἀνδρὶ ἀποθάνῃ πατήρ, οἱ προσήκοντες πάντες προσάγουσι πρόβατα καὶ

ἔπειτα ταῦτα θύσαντες κατα<u>τ</u>α<u>μ</u>ό<u>ντ</u>ες τὰ κρέα κατα<u>τ</u>ά<u>μν</u>ουσι καὶ τὸν τοῦ δεκομένου τεθνεῶτα γονέα, ἀναμίξαντες δὲ πάντα τὰ κρέα δαῖτα προτιθένται « Lorsque le père d'un homme meurt, tous ses proches amènent du bétail et le sacrifiant ensuite et en découpant les chairs, ils découpent aussi le père mort de leur hôte, mélangent toutes les chairs et servent un banquet », présentant comme d'autres phrases une double allitération en π et en κ.

Notons pour finir qu'un syntagme cher à Hérodote — πάντων ἀνθρώπων, dont on trouve 21 occurrences au total[71] — présente lui aussi une allitération multiple, en π et θ / τ, qui peut le cas échéant être enrichie en amont par le terme dont il est le complément : ainsi en 1.142 Οἱ δὲ Ἴωνες οὗτοι, τῶν καὶ τὸ Πανιώνιόν ἐστι, τοῦ μὲν οὐρανοῦ καὶ τῶν ὡρέων ἐν τῷ καλλίστῳ ἐτύγχανον ἱδρυσάμενοι <u>π</u>όλις <u>π</u>άντων ἀνθρώ<u>π</u>ων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν « Les Ioniens en question, auxquels appartient le Panionion, ont bâti leurs villes sous le plus beau ciel et le plus beau climat des hommes que nous connaissons », où l'allitération renforce une expression à valeur nettement superlative ; ou encore, et pareillement, 2.2 Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι, πρὶν μὲν ἢ Ψαμμήτιχον σφέων βασιλεῦσαι, ἐνόμιζον ἑωυτοὺς <u>π</u>ρώτους γενέσθαι <u>π</u>άντων ἀνθρώ<u>π</u>ων « Les Egyptiens, avant que Psammétique ne fût leur roi, se considéraient eux-mêmes comme les premiers de tous les hommes », illustrant le motif du πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν[72].

B. <u>Assonances</u>

Il semble que l'on entende le plus souvent par « assonance » la récurrence d'un son vocalique à la finale d'un mot ou d'un groupe de mots[73]. Le problème est que dans une langue flexionnelle telle que le grec, le plus grand nombre de ces assonances, entendues comme récurrences vocaliques *à la finale*, est dicté par les règles d'accord morphosyntaxiques : ainsi l'accord d'un adjectif épithète ou attribut avec le substantif qu'il qualifie, ou la coordination de deux ou plusieurs substantifs ou adjectifs de la même flexion. Il paraît alors difficile de distinguer ce qui relève de ces accords purement mécaniques, et les assonances qui auraient une valeur stylistique particulière. Le critère d'élection de telle séquence assonante au titre de poétisme phonétique paraît en effet bien subjectif.

C'est la raison pour laquelle nous entendrons ici le terme d'assonance dans un autre sens, en considérant les récurrences vocaliques *à l'initiale* de mots. Peut-être serait-il plus juste de parler d'« allitération vocalique », ou de « tautogramme vocalique ». Nous

---

[71] 1.25, 1.129, 1.142, 2.2, 2.37, 2.77, 2.104, 2.160, 3.12, 3.35, 4.91, 4.106, 4.142, 5.3, 7.2, 7.18, 7.70, 7.120, 7.136, 8.124, 9.35. On trouve également ἀνθρώπων πάντων (2.14, 2.77, 3.20, 4.183, 4.187).

[72] Sur lequel voir B. SHIMRON, « Πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν », 1973.

[73] Ainsi J. DUBOIS, *op. cit.*, 1994, *s. v.* : « On appelle *assonance* la répétition, à la finale d'un mot ou d'un groupe rythmique, de la voyelle accentuée qu'on avait déjà rencontrée à la finale d'un mot ou d'un groupe rythmique précédent. »

maintenons cependant par commodité le terme d'assonance, entendu ici comme fournissant le versant vocalique des phénomènes observés précédemment pour les allitérations.

On constate en effet dans l'œuvre d'Hérodote un nombre non négligeable de ces « assonances à l'initiale », de sorte que l'on peut se demander si, là encore, ces récurrences ne sont pas intentionnelles. — Notre examen portera successivement sur les assonances en α, αι, αυ ; en ε, ει, ευ ; en ο, οι, ου ; en η ; en ω ; en ι, et en υ.

1. Assonances en α, αι, αυ

Les assonances en α à l'initiale peuvent être commodément classées en plusieurs groupes. On les observe d'abord dans des syntagmes impliquant le substantif ἀνήρ ou ἄνθρωπος ; dans la figure étymologique ἀναθήματα ἀνατίθημι ; dans le tour ἄλλοι ἄλλους, ou tours du même type ; dans une série de privatifs ; dans deux noms, verbes ou adverbes à initiale α coordonnés ; dans d'autres cas enfin, irréductibles à un type particulier.

Les substantifs ἀνήρ et ἄνθρωπος composent ainsi avec des adjectifs à initiale α plusieurs syntagmes assonants, qui se trouvent parfois complétés par d'autres termes. On trouve ainsi, avec ἄδικος : 1.4 ἀνδρῶν ἀδίκων ; — avec ἀγαθός : 9.122 ἄνδρας ἀγαθούς ; enrichi en 9.71 : ἀποθνῄσκειν ἄνδρα γενέσθαι ἀγαθοῦ ; — avec ἄριστος : 1.31 ἀνδρῶν ἀρίστων ; 3.81 ἀρίστων δὲ ἀνδρῶν ; 8.79 ἄριστον ἄνδρα ; enrichi en 1.24 ἀκούσεσθαι τοῦ ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ, ἀναχωρῆσαι (à propos d'Arion de Méthymne) ; en 5.29 : Ὡς ἀπίκοντο αὐτῶν ἄνδρες οἱ ἄριστοι ; en 7.104 : ἁλέες δὲ ἄριστοι ἀνδρῶν ἁπάντων, où le syntagme est là encore étendu par d'autres termes assonants ; — avec ἀγοραῖος : 2.141 ἀγοραίους ἀνθρώπους ; — avec ἄγριος : 4.191 ἄγριοι ἄνδρες (καὶ γυναῖκες ἄγριαι, formant chiasme) ; — avec ἀδύνατος : 5.9 καὶ ἀδυνάτους ἄνδρας ; — avec ἄλλος : 2.111 ἄλλων ἀνδρῶν ἐοῦσα ἄπειρος ; — avec Ἀχαιμενίδης : 3.2 ἀνδρὸς Ἀχαιμενίδεω, de rythme dactylique ; — avec ἀγωγεύς : 2.175 ἄνδρες ἀγωγέες, également de rythme dactylique. Enfin, ἀνήρ est lui-même répété en 5.20 ἀνδρὶ ἄνδρα et, avec assonance complémentaire, en 6.31 ἀνὴρ ἀνδρὸς ἁψάμενος.

De la figure étymologique ἀναθήματα ἀνατίθημι, on trouve deux exemples : 1.14 ἀνέθηκε ἀναθήματα ; 1.53 ἀνέθεσαν τὰ ἀναθήματα. — Du tour ἄλλοι ἄλλους *vel sim.*, on en trouve sans doute plusieurs, parmi lesquels on mentionnera pour l'enrichissement complémentaire 1.26 ἄλλοισι ἄλλας αἰτίας ἐπιφέρων, ainsi que 1.143 Ἀπεσχίσθησαν δὲ ἀπὸ τῶν ἄλλων Ἰώνων οὗτοι κατ' ἄλλο μὲν οὐδέν, ἀσθενέος δὲ κτλ.

Le discours de Solon à Crésus présente pour sa part une chaîne assonante dans une série de privatifs : 1.32 ταῦτα δὲ ἡ εὐτυχίη οἱ ἀπερύκει, ἄπηρος δέ ἐστι, ἄνουσος, ἀπαθὴς κακῶν, εὔπαις, εὐειδής, les trois adjectifs étant juxtaposés (asyndète expressive), et l'assonance annoncée par le préverbé ἀπερύκει.

Enfin, les assonances en α figurent aussi dans des syntagmes coordonnant deux ou plusieurs noms, adjectifs ou verbes. Ainsi, pour les adjectifs : 1.71 οὔτε ἁβρὸν οὔτε ἀγαθόν ou 1.79 οὔτε ἀνδρηιότερον οὔτε ἀλκιμώτερον ; et avec des adjectifs superlatifs adverbialisés : 7.9 ἄριστα καὶ ἀληθέστατα. On remarquera que l'assonance est étendue par l'emploi d'un substantif à initiale α en 1.84 ἀπότομός τε γάρ ἐστι ταύτῃ ἡ ἀκρόπολις καὶ ἄμαχος (épisode de la prise de Sardes). — Concernant les noms, il s'agit essentiellement de noms propres ; ainsi, dans le *logos* égyptien : 2.141 ᾿Αραβίων τε καὶ ᾿Ασσυρίων, ou encore la remarquable chaîne assonante de 2.83 καὶ ᾿Απόλλωνος καὶ ᾿Αθηναίης καὶ ᾿Αρτέμιδος καὶ ᾿Αρεος καὶ Διός. — Enfin, pour les verbes, trois exemples du livre III fourniront un échantillon représentatif : 3.1 ἀνιῷτο … ἀπέχθοιτο ; 3.1 ἀχθόμενος καὶ ἀρρωδέων ; 3.14 οὔτε ἀνέβωσας οὔτε ἀνέκλαυσας.

Restent encore d'autres cas de chaînes assonantes qui ne rentrent dans aucune de ces catégories, tels que : 1.24 ἀπικόμενον ἀπηγέεσθαι ; 1.51 ὁ δ᾿ ἀργύρεος ἐπ᾿ ἀριστερά ; 1.53 ὡς δὲ ἀπικόμενοι ἐς τὰ ἀπεπέμφθησαν ; 1.63 ᾿Αθηναῖοι δὲ οἱ ἐκ τοῦ ἄστεος πρὸς ἄριστον ; 1.74 τὸ αἷμα ἀναλείχουσι ἀλλήλων ; 1.80 ἀπελὼν τὰ ἄχθεα ἄνδρας ἐπ᾿ αὐτὰς ἀνέβησε ; 1.95 ᾿Ασσυρίων ἀρχόντων τῆς ἄνω ᾿Ασίης ; 1.116 ᾿Αρχόμενος δὲ ἀπ᾿ ἀρχῆς διεξήιε τῇ ἀληθείῃ χρεώμενος ; 1.136 ἀνδραγαθίη δὲ αὕτη ἀποδέδεκται … ἀποδέξῃ ; 1.155 ἀποστάντες ἀπὸ τῶν Περσέων ἀπόλωνται ; 1.185 ἄλλα τε ἀραιρημένα ἄστεα αὐτοῖσι ; 2.14 ὁ ποταμὸς αὐτόματος ἐπελθὼν ἄρσῃ τὰς ἀρούρας, ἄρσας δὲ ἀπολίπῃ ὀπίσω ; 3.26 ἄριστον αἱρεομένοισι αὐτοῖσι ; 3.30 μή μιν ἀποκτείνας ὁ ἀδελφεὸς ἄρχῃ (séquence entièrement dactylique) ; 4.166 ᾿Αρυάνδης δὲ ἄρχων Αἰγύπτου ἀργύριον ; 5.48 ἀλλ᾿ ἀπέθανε ἄπαις ; ou encore 9.26 ἀγῶνες ἀγωνίδαται, pour n'en citer sans doute qu'un certain nombre, dont certains sont peut-être fortuits.

Les quelques assonances en αι que nous avons relevées sont occasionnées par des noms propres, toponymes ou ethnonymes. Ainsi en 1.145 Αἴγειρα καὶ Αἰγαί, ἐν τῇ Κρᾶθις ποταμὸς αἰείναός ἐστι ; en 1.147 αἵδε δὲ <αἱ> Αἰολίδες ; et sur les noms de l'Egypte et de l'Ethiopie : 2.42 Αἰγυπτίων τε καὶ Αἰθιόπων et 2.110 Αἰγύπτιος Αἰθιοπίης ἦρξε. On notera aussi en 2.42 une assonance double en α et αι, également construite sur des ethnonymes : 2.42 ἀπὸ δέ Αἰγυπτίων ᾿Αμμώνιοι, ἐόντες Αἰγυπτίων τε καὶ Αἰθιόπων ἄποικοι.

Concernant les assonances en αυ, la seule remarquable que nous ayons pu observer concerne cette phrase extraite elle aussi du *logos* égyptien : 2.180 ὁ γὰρ πρότερον ἐὼν αὐτόθι αὐτόματος κατεκάη « car le (temple) précédent y avait été la proie d'un incendie accidentel », au sujet du temple de Delphes. On remarquera en effet que la séquence αὐτόθι αὐτόματος κατεκάη présente, en plus de l'assonance en αυ, un rythme dactylique marqué, dramatisant le procès qu'elle exprime.

2. <u>Assonances en ε, ει, ευ</u>

On observe des assonances en ε à l'initiale :

— dans des syntagmes impliquant le nom de l'« année » ἔτος (ou ἐνιαυτός), précisé par un nom de nombre dans les exemples suivants : 1.17 ἐπολέμεε ἔτεα ἕνδεκα « il fit la guerre pendant onze ans », 1.32 ἐς γὰρ ἑβδομήκοντα ἔτεα « jusqu'à soixante-dix ans » et ἐόντες ἐνιαυτοὶ ἑβδομήκοντα « soit soixante dix-ans » (terme de la vie humaine selon Solon), 2.43 ἔτεά ἐστι ἑπτακισχίλια « cela fait sept cents ans », 2.111 ἑνδεκάτῳ δὲ ἔτει « la onzième année » (composant une séquence dactylique), et 7.46 ἐς ἑκατοστὸν ἔτος « jusqu'à la vingtième année » ;

— dans le tour périphrastique ἔρχομαι ἐρέων « je vais dire », dont l'assonance est enrichie dans la phrase suivante, adressée par Démarate à Xerxès : 7.49 Καὶ δὴ τῶν δύο τοι τοῦ ἑτέρου εἰρημένου τὸ ἕτερον ἔρχομαι ἐρέων « De ces deux choses, t'en ayant dit une, je vais te dire l'autre » ;

— dans des figures étymologiques comme 1.48 ἐπίθημα ἐπιθείς et 9.37 ἔργον ἐργάσατο ;

— dans le syntagme ἔπος τε καὶ ἔργον « parole et acte » en 3.135 Ταῦτα εἶπε καὶ ἅμα ἔπος τε καὶ ἔργον ἐποίεε « Voilà ce qu'il dit, et il joignit le geste à la parole » ;

— dans diverses séquences attestant le participe ἐών, enrichi d'autres termes assonants à l'initiale : 1.10 ἐόντας ἑωυτῇ ἑτοίμους … ἐκάλεε ; 1.35 ἔκγονος ἐὼν καὶ ἐλήλυθας ἐς φίλους ; 1.181 καὶ ὃς ἐμὲ ἔτι τοῦτο ἐόν ; 1.203 ἐστὶ ἑτερὴ ἐπ᾽ ἑωυτῆς, ἐοῦσα ; 2.111 ἐξ ἑνὸς ἐόντας ἑκάτερον λίθου ; 2.138 εὗρος ἐοῦσα ἑκατέρη ἑκατὸν ποδῶν ; 2.143 ἑωυτῶν ἕκαστον ἐόντα ; 3.1 ἐκεῖνος ἐόντα ἑωυτοῦ δεσπότην … ἐπαναστὰς ἐφόνευσε ; 5.39 ἐόντος οἱ ἔφοροι εἶπαν ἐπικαλεσάμενοι ; etc. ;

— dans d'autres cas : 1.8 ἐρασθεὶς δὲ ἐνόμιζέ οἱ εἶναι ; 1.11 ἐκεῖνος ἐμὲ ἐπεδέξατο γυμνήν ; 1.17 ἐκείνων ἐργαζομένων ἔχοι ; 1.34 ἐπείτε ἐξηγέρθη καὶ ἑωυτοῦ λόγον ἔδωκε ; 1.35 ἐκάλεε δὲ ἐπίστιόν τε καὶ ἑταιρήιον ; 1.60 οἱ δὲ ἐξελάσαντες Πεισίστρατον αὖτις ἐκ νέης ἐπ᾽ ἀλλήλοισι ἐστασίασαν ; 1.93 ἐνεκεκόλαπτο τὸ ἕκαστοι ἐξεργάσαντο ; 1.98 ἕτερον ἑτέρῳ κυκλῷ ἐνεστεῶτα ; 1.100 ἔσω παρ᾽ ἐκεῖνον ἐσπέμπεσκον καὶ ἐκεῖνος … τὰς ἐσφερομένας ἐκπέμπεσκε ; 1.170 οὐκ ἔφη ἐνορᾶν ἐλευθερίην ἔτι ἐσομένην ; 2.15 εἴκοσι καὶ ἑκατὸν καὶ ἑξαχισχίλιοι ; 4.85 ἐνθεῦτεν ἐσβὰς ἐς νέα ἔπλεε ἐπὶ κτλ. ; 6.62 καὶ τὸν ἑταῖρον ἑωυτῷ ἐκέλευε ; 7.100 ἕως ἐξ ἐσχάτων ἐς ἔσχατα ; etc.

Du digramme ει, notant à la fois la diphtongue *ei* et le *e* long fermé, on trouve la récurrence dans la locution disjonctive εἴτε… εἴτε… (où il s'agit de la diphtongue), enrichie dans la prière adressée par Crésus sur le bûcher, en 1.86, de l'infinitif εἶναι et de la préposition εἵνεκεν (où il s'agit du *e* long fermé). On trouve également la figure

étymologique εἰκόνα εἰκάζω en 2.106 εἰκόνα εἰκάζουσί μοι εἶναι et 2.182 εἰκόνα ἑωυτοῦ γραφῇ εἰκασμένην ; dans le premier cas, on observera la même coprésence de la diphtongue et du *e* long fermé, notés par le même digramme ; de même pour 1.27 εἰρομένου Κροίσου εἴ τι εἴη νεώτερον, εἰπόντα κτλ., cependant que 1.140 Ταῦτα μὲν ἀτρεκέως ἔχω περὶ αὐτῶν εἰδὼς εἰπεῖν atteste deux fois la diphtongue, en fin de phrase.

Enfin, une assonance en ευ s'observe en 7.10 dans la figure étymologique εὕρημα εὕρηκε ; un autre cas est offert par la juxtaposition asyndétique de deux adjectifs préfixés par εὐ- 1.32 εὔπαις, εὐειδής (dans le discours de Solon, cf. *supra*) ; et l'on pourra noter aussi cette phrase adressée par Aristagoras à Artaphernès : Ἐνθεῦτεν δὲ ὁρμώμενος εὐπετέως ἐπιθήσεαι Εὐβοίῃ « Partant de là, tu attaqueras aisément l'Eubée », fournissant d'ailleurs une double assonance en ε et en ευ.

3. Assonances en ο, οι, ου

L'assonance en ο la plus remarquable s'observe peut-être dans le syntagme ὄψις ὀνείρου « vision de songe », qui connaît deux occurrences. En 1.38 (le songe avertissant Crésus de la mort précoce de son fils), le syntagme est enrichi par un adjectif composé également assonant en ο : Ὦ παῖ, οὔτε δειλίην οὔτε ἄλλο οὐδὲν ἄχαρι παριδών τοι ποιέω ταῦτα, ἀλλά μοι ὄψις ὀνείρου ἐν τῷ ὕπνῳ ἐπιστᾶσα ἔφη σε ὀλιγοχρόνιον ἔσεσθαι « Mon fils, ce n'est pas pour avoir remarqué en toi lâcheté ni rien qui me déplût que je fais cela, mais une vision de songe qui s'est présentée à moi dans mon sommeil m'a déclaré que ta vie serait brève ». En 3.149, il s'agit d'un songe d'Otanès — nom présentant également un ο initial : Ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ καὶ συγκατοίκισε αὐτὴν ὁ στρατηγὸς Ὀτάνης ἔκ τε ὄψιος ὀνείρου καὶ νούσου ἥ μιν κατέλαβε νοσῆσαι τὰ αἰδοῖα « Cependant, quelque temps plus tard, le général Otanès aida à repeupler (Samos), en vertu d'une vision de songe et d'une maladie qui l'avait frappé aux parties génitales ».

On mentionnera aussi l'assonance offerte par la phrase suivante, traitant de l'étiquette imposée par Déiocès à son avènement : 1.99 Ταῦτα δὲ περὶ ἑωυτὸν ἐσέμνυνε τῶνδε εἵνεκεν, ὅκως ἂν μὴ ὁρῶντες οἱ ὁμήλικες, κτλ. « S'il s'entourait de ce cérémonial, c'était pour que ses compagnons d'âge, en le voyant », etc.

Des assonances en οι, extrêmement nombreuses en grec à la finale en vertu du système flexionnel, nous n'avons relevé en revanche aucun exemple à l'initiale. Quant aux assonances en ου, elles sont d'abord offertes par la conjonction de coordination négative οὔτε…, οὔτε… (*passim*), qui peut être renforcée par un autre terme négatif, comme dans l'exemple de 1.38 cité ci-dessus, ou celui de 2.35 οὐδεμία οὔτε… οὔτε… On songera aussi aux tours du type

οὐδὲ μὲν οὐδέ, sur lesquels voir le chapitre II[74]. Dans tous les cas, ces assonances lexicalisées ne sauraient guère être considérées comme vraiment marquées.

On mentionnera cependant 1.10 οὕτως οὐδέν δηλώσασα « ainsi, ne laissant rien paraître » (il s'agit de l'épouse de Candaule) ; ainsi que 1.146 τοῖσι Ἰωνίης μέτα οὐδὲ τοῦ οὐνόματος οὐδέν « qui n'ont rien de commun avec l'Ionie même de nom », où l'assonance est occasionnée par la forme hérodotéenne du nom οὔνομα, sur lequel voir l'étude morphologique.

Enfin, impliquant à la fois ο et ου, le syntagme οὗτος ὁ πολλὸς ὅμιλος qui figure dans la question adressée par Crésus, récemment vaincu, à son vainqueur Cyrus — Οὗτος ὁ πολλὸς ὅμιλος τί ταῦτα πολλῇ σπουδῇ ἐργάζεται ; « Que fait là cette grande foule avec tant d'ardeur ? » — est remarquable dans la mesure où il compose aussi une séquence dactylique équivalant à un hémiépès.

4. Autres assonances

(i) Assonances en η : Les cas de 1.126 ἐξημερῶσαι ἐν ἡμέρῃ et de 2.11 ἥμισυ ἡμέρης πλόου seront considérés plus loin, en tant que jeux paronymiques ; nous n'avons pas relevé d'autre assonance remarquable en η.

(ii) Assonances en ω : De la même manière, nous n'avons relevé aucun exemple notable d'assonance en ω à l'initiale ; on songera tout juste à des assonances internes, induites notamment par la figure δῶρα δώσειν (cf. *supra*, sous les allitérations en δ).

(iii) Assonances en ι : Une assonance en ι à l'initiale s'observe dans la locution ἱρὸν ἱδρύομαι « fonder un sanctuaire » (1.142 ἱρὸν ἱδρύσαντο, 5.61 ἱρὰ … ἱδρυμένα) ; ainsi que dans la séquence suivante, avec le nom de la déesse Isis : 1.41 ἱραί εἰσι τῆς Ἴσιος « elles sont consacrées à Isis ». Ces deux tours se combinent dans un passage du livre II : 2.59 ἐν ταύτῃ γὰρ δὴ τῇ πόλι ἐστὶ μέγιστον Ἴσιος ἱρόν, ἵδρυται δὲ ἡ πόλις κτλ. « dans cette ville il y a un très grand sanctuaire d'Isis, et la ville est située… ».

(iv) Assonances en υ : De ces assonances, nous n'avons relevé aucun exemple à l'initiale ; nous rappellerons en revanche l'allitération interne attestée par le passage de la Fête des Lampes, à Saïs : 2.62 Τὰ δὲ λύχνα ἐστὶ ἐμβάφια ἔμπλεα ἁλὸς καὶ ἐλαίου, ἐπιπολῆς δὲ ἔπεστι αὐτὸ τὸ ἐλλύχνιον, καὶ τοῦτο καίεται παννύχιον.

5. Assonances multiples

Il arrive enfin, quoique rarement, que l'on trouve des phrases présentant des assonances multiples à l'initiale. Nous en citerons ici deux exemples extraits du livre I et plus précisément du *logos* perse : (1) dans la phrase que prononce Harpage pour justifier le fait

[74] Cf. chap. II, I. D. 2. b).

qu'il ne tuera pas l'enfant : 1.109 ᾿Αστυάγης μέν ἐστι γέρων καὶ ἄπαις ἔρσενος γόνου « Astyage est âgé et sans fils de sexe masculin » : dans cette phrase où nous avions pu voir une allitération en γ, figure aussi une double assonance en α et ε, les deux voyelles initiales alternant l'une avec l'autre ; (2) dans le développement consacré aux coutumes perses : 1.133 οὐκ ἐμέσαι ἔξεστι, οὐκὶ οὐρῆσαι ἀντίον ἄλλου « il n'est pas permis de vomir, pas plus que d'uriner en présence d'autrui », phrase présentant à l'initiale une triple assonance en ου, ε et α.

C. Jeux paronymiques

« On appelle *paronomase* la figure de rhétorique qui consiste à rapprocher des mots qui présentent soit une similarité phonique, soit une parenté étymologique ou formelle[75]. Nous ne considérerons pas ici comme des paronomases les figures étymologiques, précédemment traitées, non plus que la simple répétition d'un même mot, et recentrerons notre étude sur les cas de similitude purement phonique constitués par le caractère multiple des allitérations et assonances. De plus, pour l'identification de ces paronomases, nous avons considéré : (i) que la similitude phonique devait s'étendre au-delà d'une seule syllabe (exception faite des mots dissyllabiques) ; (ii) qu'elle devait impliquer au moins une consonne, de sorte que les paronomases purement vocaliques n'ont pas été relevées.

Voici donc, au fil de l'œuvre, le fruit de notre enquête :

1. Livre I

(1) Dans le proème, au sujet des rapts de femmes : 1.3 Δευτέρῃ δὲ γενεῇ μετὰ ταῦτα ᾿Αλέξανδρον τὸν Πριάμου ἀκηκοότα ταῦτα ἐθελῆσαί οἱ ἐκ τῆς ῾Ελλάδος δι᾿ ἁρπαγῆς γενέσθαι γυναῖκα « A la génération suivante, Alexandre fils de Priam, ayant appris cela, voulut se procurer par rapt une femme de Grèce ». Cette paronomase a déjà été relevée au cours de l'étude des allitérations en γ. Le verbe γίνομαι et le substantif γενεή, d'une part, le nom de la femme γυνή, d'autre part, sont ici rapprochés, de façon contiguë pour γενέσθαι γυναῖκα ; γ, à l'initiale de mot, et ν, à l'initiale de la seconde syllabe, composent en effet l'armature radicale de ces deux termes qui se présentent ici sous forme trisyllabique, devant la pause.

(2) Dans l'épisode de Gygès et Candaule : 1.8 Γύγη, οὐ γάρ σε δοκέω πείθεσθαί μοι λέγοντι περὶ τοῦ εἴδεος τῆς γυναικός […], ποιέε ὅκως ἐκείνην θεήσεαι γυμνήν « Gygès, j'ai l'impression que tu ne me crois pas quand je parle de la beauté de ma femme

[75] J. DUBOIS, *op. cit.*, *s. v.*

[…] ; fais donc en sorte de la voir nue ». Le substantif γυνή est ici rapproché du nom propre Γύγης, d'une part ; de l'adjectif γυμνή de l'autre, avec lequel il entre en rapport de paronymie quasi homonymique. Ainsi les trois termes présentent la même première syllabe γυ-, à quoi s'ajoute dans le cas de γυναῖκος / γυμνήν la commune présence de la nasale ν. On observera les positions stratégiques des trois termes : en début, au centre devant pause, et en fin de phrase.

(3) Au sujet de la ville d'Ephèse, attaquée par Crésus : 1.26 ἔστι δὲ μεταξὺ τῆς τε παλαιῆς πόλιος, ἣ τότε ἐπολιορκέετο, καὶ τοῦ νηοῦ ἑπτὰ στάδιοι « Il y a entre la vieille ville, qui était alors assiégée, et le temple, sept stades ». Ce passage a été mentionné plus haut pour la figure étymologique πόλιν πολιορκέομαι. Cette figure s'accompagne d'une paronomase entre le nom de la « ville », πόλις, et l'adjectif παλαιός qui lui sert ici d'épithète. A noter que les deux termes sont contigus et se trouvent devant la pause.

(4) Dans le discours de Solon à Crésus : 1.32 Ὁ μὲν δὴ μέγα πλούσιος, ἀνόλβιος δέ, δυοῖσι προέχει τοῦ εὐτυχέος μοῦνον, οὗτος δὲ τοῦ πλουσίου καὶ ἀνολβίου πολλοῖσι « L'homme très riche sans bonheur n'a que deux avantages sur l'homme fortuné, tandis que celui-ci en a beaucoup sur le riche sans bonheur ». On observe ici une paronomase entre les adjectif πλούσιος et πολλός : les consonnes π et λ, la voyelle ο sont communes à ces deux termes dont le premier est dérivé de πλοῦτος, « tiré du radical de πλέ(ϝ)ω au sens de 'flotter', d'où 'se répandre, inonder', d'abord employé pour une moisson abondante »[76]. Le rapprochement paronymique ainsi opéré prend un tour étymologisant.

(5) Dans le même passage : 1.32 ἄτην μὲν καὶ ἐπιθυμίην οὐκ ὁμοίως δυνατὸς ἐκείνῳ ἐνεῖκαι, ταῦτα δὲ ἡ εὐτυχίη οἱ ἀπερύκει « sans qu'il soit pareillement que lui capable de supporter calamité et désir, sa bonne fortune les écarte de lui ». Le digramme ει du démonstratif ἐκεῖνος note un *e* long fermé, tandis que celui de l'infinitif aoriste ἐνεῖκαι note étymologiquement une diphtongue **ei* ; mais à l'époque d'Hérodote cette diphtongue tendait déjà probablement à la monophtongaison en un *e* long fermé[77]. Quoi qu'il en soit, les séquences ἐκειν- et ἐνεικ- forment une authentique anagramme, placée devant la pause.

(6) Dans le développement consacré aux Pélasges : 1.57 καὶ ὅσα ἄλλα Πελασγικὰ ἐόντα πολίσματα τὸ οὔνομα μετέβαλε « et toutes les cités qui, étant pélasgiques, ont changé de nom ». Deux quadrisyllabes de même rythme iambique (υ — υ x), dont les trois consonnes communes se trouvent à la même place : π à l'initiale de mot ; λ à l'initiale de la deuxième syllabe ; σ à la fin de cette même syllabe. Ces deux termes dont le premier est un

[76] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* πλοῦτος.
[77] Cf. M. LEJEUNE, *Phonétique historique*, Paris, 1972, rééd. 1987.

adjectif attribut du second assonent en outre en -α : à la finale, en vertu de la morphosyntaxe, ainsi qu'à l'intérieur des deux mots (deuxième et troisième syllabes respectivement).

(7) Lors de la reconquête du pouvoir athénien par Pisistrate : 1.62 Ἐνθαῦτα θείῃ πομπῇ χρεώμενος παρίσταται Πεισιστράτῳ Ἀμφίλυτος ὁ Ἀκαρνὰν χρησμολόγος ἀνήρ « Alors, mû par une impulsion divine, se présente à Pisistrate Amphilytos d'Acarnanie, un chresmologue ». Encore deux quadrisyllabes, composant un dimètre iambique : υ — υ — | x — υ —. Les deux termes ont en commun le π initial, le groupe consonantique interne -στ- (plus précisément -στρ- dans le second cas) à cheval sur les deuxième et troisième syllabes, suivi de la voyelle α et de la consonne τ en dernière syllabe.

(8) Au sujet de la construction d'Ecbatane par Déiocès : 1.98 Πειθομένων δὲ καὶ ταῦτα τῶν Μήδων οἰκοδόμεει τείχεα μεγάλα τε καὶ καρτερά, ταῦτα τὰ νῦν Ἀγβάτανα κέκληται, ἕτερον ἑτέρῳ κύκλῳ ἐνεστεῶτα « Les Mèdes lui obéissant encore sur ce point, il fait construire une grande et robuste forteresse, celle qui s'appelle aujourd'hui Ecbatane, formée d'enceintes concentriques ». La paronomase repose ici sur l'armature consonantique des deux termes καλέω et κύκλος. Elle est appuyée par l'emploi du parfait κέκληται, fournissant avec κύκλῳ un redoublement commun, pour une même séquence κ – κλ. — On remarquera dès lors la disposition chiasmatique de … κέκληται, ἕτερον ἑτέρῳ κύκλῳ …, mimétique du caractère concentrique des enceintes d'Ecbatane.

(9) Au sujet de l'étiquette imposée par le même Déiocès : 1.99 Ταῦτα δὲ περὶ ἑωυτὸν ἐσέμνυνε τῶνδε εἵνεκεν, ὅκως ἂν μὴ ὁρῶντες οἱ ὁμήλικες, ἐόντες σύντροφοί τε ἐκείνῳ καὶ οἰκίης οὐ φλαυροτέρης οὐδὲ ἐς ἀνδραγαθίην λειπόμενοι, λυπεοίατο καὶ ἐπιβουλεύοιεν, ἀλλ᾽ ἑτεροῖός σφι δοκέοι εἶναι μὴ ὁρῶσι « S'il s'entoura de ce cérémonial, c'était pour que ses compagnons d'âge, qui avaient été élevés avec lui, n'étaient pas d'une maison inférieure et ne le lui cédaient pas en valeur, ne fussent pas vexés en le voyant et ne conspirent pas, et pour que, ne le voyant pas, ils le jugent d'une autre nature que ». Les deux verbes paronymiques sont accolés l'un à l'autre, de part et d'autre de la pause ; mêmes λ initial de mot et π initial de seconde syllabe, ainsi qu'une assonance en ο. Si l'on accepte de lire λυπεοίατο avec synizèse, on obtient deux quadrisyllabes et un rythme dactylico-spondaïque : — υυ | —, — | — υυ.

(10) Lors de la révolte de Cyrus : 1.126 Ὡς δὲ παρῆσαν ἅπαντες ἔχοντες τὸ προειρημένον, ἐνθαῦτα ὁ Κῦρος […] τοῦτόν σφι τὸν χῶρον προεῖπε ἐξημερῶσαι ἐν ἡμέρῃ « Lorsqu'ils furent tous là, porteurs de ce qu'il avait demandé, alors Cyrus […] leur ordonna de défricher ce lieu en un jour ». Cette riche paronomase est déjà relevée par J. E.

Powell[78]. La structure morphologique des deux termes est comparable : d'une part, un verbe préverbé par ἐξ, de l'autre un syntagme prépositionnel en ἐν. Suivent les séquences homonymes ημερ, impliquant quatre phonèmes. — Si l'on accepte l'élision de la finale de cet infinitif aoriste, on obtient un dimètre iambique, placé en fin de phrase : ἐξημερῶσ(αι) ἐν ἡμέρῃ, x — υ — | υ — υ —.

(12) Au sujet du peuple ionien : 1.143 ὅτι γὰρ μὴ Ἀθῆναι, ἣν οὐδὲν ἄλλο πόλισμα λόγιμον « car à l'exception d'Athènes, il n'y avait aucun cité notable ». Cette paronomase, essentiellement vocalique, implique néanmoins la consonne μ en dernière syllabe de ces deux mots trisyllabiques ; ainsi que λ, à deux places différentes. Les assonances sont en ο (première syllabe) et ι (deuxième syllabe). Les deux termes, qui font partie d'un même syntagme, sont contigus et placés en fin de phrase.

(13) A propos de Babylone : 1.178 Τῆς δὲ Ἀσσυρίης ἐστὶ μέν κου καὶ ἄλλα πολίσματα μεγάλα πολλά « Il y a en Assyrie sans doute bien de grandes cités », etc. Paronomase entre le substantif πόλισμα et l'adjectif πολλός, qui présente à l'initiale les trois mêmes phonèmes. L'emploi du neutre πόλισμα (et non de πόλις) permet de faire assoner le syntagme à la finale, en α (de même μεγάλα, placé entre les deux termes).

(14) Dans un discours de Crésus à Cyrus : 1.207 Τὰ δέ μοι παθήματα ἐόντα ἀχάριτα μαθήματα γέγονε « Mes malheurs, s'ils n'ont pas été pour me plaire, m'ont donné les leçons ». La phrase est extraite du discours de Crésus à Cyrus. Si le motif du παθεῖν μαθεῖν peut être considéré comme un *topos*, il n'en reste pas moins que l'emploi des deux dérivés substantifs, au pluriel, étend la paronomase sur quatre syllabes, si bien qu'à l'exception de l'initiale, toutes les lettres sont communes.

2. Livre II

(15) Au sujet des mesures du golfe arabique : 2.11 μῆκος μὲν πλόου ἀρξαμένῳ ἐκ μυχοῦ διεκπλῶσαι ἐς τὴν εὐρέαν θάλασσαν ἡμέραι ἀναισιμοῦνται τεσσεράκοντα εἰρεσίῃ χρεωμένῳ, εὖρος δέ, τῇ εὐρύτατός ἐστι ὁ κόλπος, ἥμισυ ἡμέρης πλόου « en longueur, en partant du fond du golfe pour le traverser en direction de la grande mer, on compte quarante jours de navigation, et en largeur, à l'endroit où le golfe est le plus vaste, une demi-journée de navigation ». On peut considérer comme une paronomase ce cas d'assonance en η et d'allitération en μ à l'initiale (première et deuxième syllabes) de ces deux termes contigus, qui amorcent une séquence trochaïque : ἥμισυ ἡμέρης πλόου, soit un dimètre catalectique.

[78] J. E. POWELL, « Puns in Herodotus », 1937.

(16) Au sujet de la ville d'Atarbéchis, sur l'île Prosopitis : 2.41 ἐκ ταύτης τῆς πόλιος πλανῶνται πολλοὶ ἄλλοι ἐς ἄλλας πόλις « de cette ville partent sans cesse des gens en direction des diverses villes ».

(17) Au sujet des bateaux égyptiens : 2.96 Ἔστι δέ σφι τὰ πλοῖα ταῦτα πλήθεϊ πολλὰ καὶ ἄγει ἔνια πολλὰς χιλιάδας ταλάντων « Ils ont un grand nombre de ces bateaux, dont certains transportent plusieurs milliers de talents ». Cette paronomase a déjà été relevée au cours de l'étude des allitérations en π : ici πολλός et πλῆθος, termes de la même famille, sont rapprochés l'un de l'autre d'une part en une séquence dactylique, et mis en rapport d'autre part avec le nom du « navire » πλοῖον, pour une allitération en π et λ (à l'initiale de πλοῖα et πλήθε) et une assonance en ο et α (πλοῖα / πολλά).

(18) Au sujet du sanctuaire de Boubastis : 2.138 ἐκ γὰρ τοῦ Νείλου διώρυχες ἐσέχουσι οὐ συμμίσγουσαι ἀλλήλῃσι, ἀλλ᾽ ἄχρι τῆς ἐσόδου τοῦ ἱροῦ ἑκατέρη ἐσέχει, ἡ μὲν τῇ περιρρέουσα, ἡ δὲ τῇ, εὖρος ἐοῦσα ἑκατέρη ἑκατόν ποδῶν, δένδρεσι κατάσκιος « car deux canaux partant du fleuve l'enserrent sans se rejoindre : jusqu'à l'entrée du sanctuaire, chacun l'enveloppe, l'un coulant par ici, l'autre par là, chacun large de cent pieds et ombragé d'arbres ». Les deux termes paronymiques sont placés l'un à côté de l'autre. La séquence homonymique έκατ- implique quatre phonèmes, et s'étend sur deux syllabes et demie.

(19) Au sujet de la construction des propylées de Saïs par Amasis : 2.175 Ἠγάγετο δὲ τούτων τοὺς μὲν ἐκ τῶν κατὰ Μέμφιν ἐουσέων λιθοτομιέων, τοὺς δὲ ὑπερμεγάθεας ἐξ Ἐλεφαντίνης πόλιος πλόον καὶ εἴκοσι ἡμερέων ἀπεχούσης ἀπὸ Σάιος « De ces blocs, il fit venir les uns des carrières qui se trouvent dans la région de Memphis, et les autres — les immenses — de la ville d'Eléphantine, distante de Saïs de vingt jours de navigation ». Là encore, les deux termes sont contigus. La paronymie de ces deux termes a été observée plus haut, cf. 1.178.

3. Livre III

(20) Dans le passage consacrée à la coutume, « reine du monde », l'exemple de Darius : 3.38 Δαρεῖος δὲ μετὰ ταῦτα καλέσας τοὺς καλεομένους Καλλατίας, κτλ. « Darius appela ensuite les Indiens appelés Callaties ». Cette paronomase est déjà relevée par Powell[79]. Il s'agit d'un jeu sur un nom propre, impliquant la première syllabe καλ- (et la première syllabe et demi de καλέω, dont on trouve ici une double occurrence en deux sens différents : « appeler, convoquer » et « appeler, nommer »).

[79] J. E. POWELL, *art. cit.*

(21) Lors de la tentative de réconciliation de Périandre avec son fils Lycophron : 3.53 ᾿Απαγγειλησάσης δὲ ταύτης ταῦτα τὸ τρίτον Περίανδρος κήρυκα πέμπει βουλόμενος αὐτὸς μὲν ἐς Κέρκυραν ἥκειν « Celle-ci (*sc.* sa fille) lui ayant rapporté cette réponse, Périandre en troisième lieu envoya un messager dans l'intention de venir lui-même à Corcyre ». Autre jeu de mot sur un nom propre, le toponyme Κέρκυρα, qui est ici mis en relation avec le nom du « héraut », κῆρυξ, dont la forme à l'accusatif permet d'enrichir la paronomase : on observe en effet une double allitération κ, une en ρ, et deux assonances — en υ et en α. Les deux termes sont trisyllabiques.

(22) Sur le nom de Préxaspe, d'abord dans cette phrase de Cambyse : 3.62 Πρήξασπες, οὕτω μοι διέπρηξας τό τοι προσέθηκα πρῆγμα ; « Préxaspe, est-ce ainsi que tu as exécuté l'affaire dont je t'avais chargé ? », puis dans une phrase narrative : 3.76 Οἱ δὲ δὴ ἑπτὰ τῶν Περσέων ὡς ἐβουλεύσαντο αὐτίκα ἐπιχειρέειν τοῖσι μάγοισι καὶ μὴ ὑπερβάλλεσθαι, ἤισαν εὐξάμενοι τοῖσι θεοῖσι, τῶν περὶ Πρηξάσπεα πρηχθέντων εἰδότες οὐδέν « Les sept Perses, ayant résolu d'attaqua tout de suite les mages et sans plus tarder, se mirent en marche après avoir prié les dieux, sans rien savoir de ce qui s'était passé autour de Préxaspe ». Ces deux passages (dont le premier est relevé par Powell) illustrent un troisième jeu sur un nom propre : celui du Perse « Préxaspès » Le nom propre est ici rapproché du verbe πρήσσω, dans le premier cas préverbé, et sous la forme de l'aoriste διεπρήξας qui lui assure la présence du ξ caractéristique du nom perse. La séquence homonymique ainsi composée : πρηξ-, compte pas moins de cinq phonèmes : nous avons affaire à un jeu étymologisant sur un nom étranger.

4. Livre IV

(23) Au sujet de la statue d'Aristée : 4.15 τὸ δὲ ἄγαλμα ἐν τῇ ἀγορῇ ἵδρυται « la statue est érigée sur la place publique » : on peut considérer comme une paronomase ce cas d'assonance en α et d'allitération en γ à l'initiale (première et deuxième syllabes).

(24) Au sujet des vierges hyperboréennes : 4.34 Τῇσι δὲ παρθένοισι ταύτῃσι τῇσι ἐξ Ὑπερβορέων τελευτήσασῃσι ἐν Δήλῳ κείρονται καὶ αἱ κόραι καὶ παῖδες οἱ Δηλίων · αἱ μὲν πρὸ γάμου πλόκαμον ἀποταμόμεναι καὶ περὶ ἄτρακτον εἱλίξασαι ἐπὶ τὸ σῆμα τιθεῖσι, κτλ. « En l'honneur de ces vierges venues des Hyperboréens et mortes à Délos, les jeunes filles ainsi que les garçons déliens se rasent la tête ; les unes, avant leur mariage, se coupent une boucle, l'enroulent autour d'un fuseau et la déposent sur le tombeau », etc. Cette phrase est remarquable en ceci qu'elle présente deux calembours dont le premier — κείρονται καὶ αἱ κόραι — a déjà été relevé au cours de l'étude des allitérations en κ. Le

second confirme, s'il en était besoin, que ce jeu est intentionnel : πρὸ γάμου et πλόκαμον, placés l'un à côté de l'autre, sont de très étroits paronymes ; outre la commune présence de π, ο, α et μ, le ρ et le λ se répondent en tant que liquides ; le γ et le κ en tant que dorsales. Ainsi le syntagme πρὸ γάμου et le substantif πλόκαμον qui lui succède se superposent rigoureusement.

(25) Lors du périple de Sataspès : 4.43 διεκπλώσας δὲ καὶ κάμψας τὸ ἀκρωτήριον τῆς Λιβύης τῷ οὔνομα Σολόεις ἐστι, ἔπλεε πρὸς μεσαμβρίην, περήσας δὲ θάλασσαν πολλὴν ἐν πολλοῖσι μησί, ἐπείτε τοῦ πλέονος αἰεὶ ἔδεε, ἀποστρέψας ὀπίσω ἀπέπλεε ἐς Αἴγυπτον « ayant franchi (*sc.* les colonnes d'Héraclès) et contourné le promontoire de Libye nommé Soloeis, il navigua vers le sud, parcourant une grande étendue de mer en plusieurs mois, et comme la majeure partie restait à faire, il s'en retourna et fit voile vers l'Egypte ». Sur la paronomase permise par le rapprochement de πολλός et du verbe πλέω, voir déjà ci-dessus, 1.32.

(26) Au sujet de la source amère qui trouble l'Hypanis : 4.52 ἐκδιδοῖ γὰρ ἐς αὐτὸν κρήνη πικρή, οὕτω δή τι ἐοῦσα πικρή, ἣ μεγάθεϊ σμικρή ἐοῦσα κιρνᾷ τὸν Ὕπανιν « car il se jette en lui une source amère, et qui est même si amère qu'étant de petite taille, elle trouble l'Hypanis ». Ce passage rapproche deux adjectifs paronymiques : πικρός et σμικρός, tous deux au féminin en tant qu'épithètes de κρήνη et donc assonants à la finale, et dont le premier connaît une double occurrence devant la pause. Seule l'initiale est différente, la séquence homonyme : ικρή, compte quatre phonèmes.

(27) Après la disparition de Salmoxis : 4.95 Οἱ δέ μιν ἐπόθεόν τε καὶ ἐπένθεον ὡς τεθνεῶτα « Eux (*sc.* les Thraces) le regrettaient et le pleuraient comme mort ». Hérodote se livre ici à un jeu entre les verbes ποθέω et πενθέω qui, outre leur étroite paronymie, présentent en commun le sème de tristesse. Le syntagme ainsi composé présente donc une remarquable unité sémantico-phonique (allitérations en π et en θ, assonances en ε et en ο, isométrie lexicale : deux quadrisyllabes).

5. Livre V

(28) Lorsque Dorieus de Sparte part consulter l'oralce : 5.42 Ὁ δὲ ἀκούσας ταῦτα ἐς Δελφοὺς οἴχετο χρησόμενος τῷ χρηστηρίῳ, εἰ αἱρέει ἐπ᾽ ἣν στέλλεται χώρην « Lui (*sc.* Dorieus), ayant entendu cela, alla à Delphes consulter l'oracle pour savoir s'il s'emparerait du pays contre lequel il marcherait ». Nous avons déjà relevé ce jeu étymologisant entre le verbe χράομαι et le substantif χρηστήριον, construit sur une base χρησ-. C'est l'emploi d'une

forme au futur du verbe χράομαι qui assure ici la paronomase, enrichie qui plus est en fin de phrase par le substantif χώρη.

6. Livre VI

(29) Lorsque Darius envoie des messagers en Grèce pour demander « la terre et l'eau » : 6.48 Τούτους μὲν δὴ ἐς τὴν Ἑλλάδα ἔπεμπε, ἄλλους δὲ κήρυκας διέπεμπε ἐς τὰς ἑωυτοῦ δασμοφόρους πόλις τὰς παραθαλασσίους, κελεύων νέας τε μακρὰς καὶ ἱππαγωγὰ πλοῖα ποιέεσθαι « Il envoya donc ces messagers en Grèce, et il envoya d'autres hérauts dans les villes du littoral qui lui payaient tribut, pour ordonner de construire des vaisseaux longs et des bateaux pour le transport des chevaux ». Πόλις et πλοῖον ont déjà été rencontrés comme paronymes de πολλός ; ils sont mis en rapport dans cette phrase où leur association est cependant peut-être fortuite.

7. Livre VII

(30) A l'ouverture du livre VII, la décision de Darius : 7.1 Καὶ αὐτίκα μὲν ἐπηγγέλλετο πέμπων ἀγγέλους κατὰ πόλις ἑτοιμάζειν στρατιήν, πολλῷ πλέω ἐπιτάσσων ἑκάστοισι ἢ πρότερον παρεῖχον, καὶ νέας τε καὶ ἵππους καὶ σῖτον καὶ πλοῖα « Et sur-le-champ il ordonna, en envoyant des messagers dans les diverses villes, de préparer une armée, enjoignant à chacun de fournir bien davantage qu'il n'avait fourni jusque-là, aussi bien vaisseaux que chevaux, blé et bateaux de transport ». Dans cette phrase, la triple présence de πόλις, πλοῖον et πολλός (lui même répété sous deux formes différentes et contiguës) est un signe d'intentionnalité poétique.

(31) Dans la réponse de Démarate à Xerxès : 7.49 Ὦ βασιλεῦ, οὔτε στρατὸν τοῦτον, ὅστις γε σύνεσιν ἔχει, μέμφοιτ᾽ ἂν οὔτε τῶν νεῶν τὸ πλῆθος· ἤν τε πλεῦνας συλλέξῃς, τὰ δύο τοι τὰ λέγω πολλῷ ἔτι πολεμιώτερα γίνεται « O Roi, quiconque a tant soit peu de bon sens ne saurait blâmer ni cette armée, ni le nombre des vaisseaux ; et si tu en rassembles davantage, les deux dangers dont je te parle n'en deviendront que beaucoup plus hostiles » — ces deux dangers étant la terre et la mer. Paronomase entre πολλός et l'adjectif dérivé de πόλεμος, qui présentent en commun les trois premières lettres et phonèmes.

(32) A l'évocation de la guerre de Troie : 7.171 Ἀντὶ τούτων δέ σφι ἀπονοστήσασι ἐκ Τροίης λιμόν τε καὶ λοιμὸν γενέσθαι καὶ αὐτοῖσι καὶ τοῖσι προβάτοισι « En récompense de quoi, de retour de Troie, ils auraient été victimes de famine et de peste, eux-mêmes et leur bétail ». Association — traditionnelle, selon Legrand — entre le nom de la « faim », λιμός, et celui du « fléau », λοιμός, seule la première voyelle est différente.

(33) Sur le nom d'Ephialte : 7.223 καὶ γὰρ ἐπέσταλτο ἐξ Ἐπιάλτεω οὕτω « ainsi avait-il été recommandé de faire par Ephialte ». Déjà relevé par Powell, ce jeu paronymique concerne une nouvelle fois un nom propre.

8. Livre VIII

(34) Après un exploit d'Artémise, cette phrase de Xerxès : 8.88 Οἱ μὲν ἄνδρες γεγόνασί μοι γυναῖκες, αἱ δὲ γυναῖκες ἄνδρες « Les hommes que j'ai sont devenus des femmes, et les femmes des hommes ». Sur l'association de γίνομαι et de γυνή, voir déjà ci-dessus, 1.3.

(35) Au sujet d'Hermotimos, qui « de tous les hommes que nous connaissions, tira d'une injure la vengeance la plus cruelle » : 8.105 Ἁλόντα γὰρ αὐτὸν ὑπὸ πολεμίων καὶ πωλεόμενον ὠνέεται Πανιώνιος, ἀνὴρ Χίος, ὃς τὴν ζόην κατεστήσατο ἀπ᾽ ἔργων ἀνοσιώτατον « Ayant été fait prisonnier par les ennemis et mis en vente, il fut acheté par Panionios, un habitant de Chios, qui pour gagner sa vie pratiquait le métier le plus odieux ». Cette phrase rapproche deux quadrisyllabes qui présentent aux mêmes places les lettres et phonèmes communs : π à l'initiale, suivi de ο / ω ; λ au début de la deuxième syllabe ; μ au début de la troisième ; enfin -ων / -ον à la finale.

9. Conclusion sur les jeux paronymiques

Nous n'avons pas relevé de paronomases dans le livre IX. Il est d'ailleurs à noter que la grande majorité des jeux paronymiques que nous avons trouvés sont extraits des quatre premiers livres, c'est-à-dire de la première moitié de l'œuvre, dont on connaît la dominante ethnographique. Il est vrai que plusieurs ont pu échapper ensuite à notre attention ; mais si ces données étaient exactes, elles nous orienteraient vers une caractérisation relative des deux grandes parties de l'*Enquête*, la première témoignant à cet égard d'une plus grande richesse paronymique qui pourrait d'ailleurs être consubstantielle à la composition même de ces *logoi*.

D. Conclusion

La triple mise en lumière de nombreuses allitérations — tout particulièrement en π et en κ, dans une moindre mesure semble-t-il en d'autres consonnes, mais aussi d'allitérations multiples — ainsi que d'assonances à l'initiale dont plusieurs paraissent intentionnelles, enfin des jeux paronymiques recensés précédemment, amène à définir le texte de l'*Enquête* comme un texte riche en poétismes phonétiques. Nous avons pu en effet constater qu'Hérodote exploite les ressources phoniques offertes par la langue grecque et en joue, dans un souci esthétique d'euphonie peut-être, d'expressivité sans doute, voire d'harmonie imitative et,

pourrait-on dire aussi, de symbolisme phonique ; enfin nous ne devons pas exclure, dans le cas des paronomases notamment, l'aspect purement ludique qui peut être une autre composante du poétique.

Nous nous sommes attaché au cours de notre étude à montrer en quoi ces phénomènes semblaient pour une large part intentionnels. Ainsi, plusieurs indices tendent à montrer qu'Hérodote travaille consciemment le matériau phonique de sa prose, qui peut être considérée à ce titre comme une prose phonopoétique. Hérodote rejoint ainsi l'exemple de ses prédécesseurs, philosophes et logographes, et l'illustre au long de son œuvre — tant dans les discours des personnages que dans le sien propre, et peut-être davantage encore dans celui-ci, si l'on peut tirer argument des derniers faits examinés. Mais par-delà les anciens prosateurs, Hérodote suit aussi l'exemple des poèmes homériques, dont la richesse et la complexité phoniques ont été maintes fois observées[80].

Or, une telle richesse phonique du texte hérodotéen se comprend mieux si l'on se place dans la perspective d'une *oralité* de l'œuvre dont de nombreux critiques ont, à la suite de témoignages anciens certes parfois controversés, formulé l'hypothèse, et qui paraît aujourd'hui assez bien assurée[81]. Au-delà des contingences factuelles de la pure prestation orale (*performance*), notre étude de phonétique poétique apporte donc une contribution au dossier d'une oralité « essentielle », sinon de l'œuvre entière, du moins d'une partie de l'*Enquête*.

[80] Rappelons notamment les études de F. BADER, citées *supra*, en note 1.
[81] Ainsi plusieurs articles du *Brill's Companion to Herodotus*, *op. cit.*, 2002, notamment S. R. SLINGS, « Oral strategies in the Language of Herodotus ».

II. MORPHOLOGIE POÉTIQUE

En guise de préambule à une étude de la morphologie poétique hérodotéenne, il convient de rappeler l'avertissement que formulait Meillet au début du XXème siècle : « Le texte d'Hérodote n'est pas transmis d'une manière telle que le détail des formes puisse passer pour sûr. L'ouvrage a passé par les mains de copistes athéniens ou du moins de langue attique ; des éditeurs ont dû travailler à y rétablir le type ionien, et l'on ignore dans quelle mesure ces philologues antiques ont procédé suivant des principes *a priori* et dans quelle mesure ils s'appuyaient sur de vieux exemplaires vraiment ioniens. En aucune hypothèse, on ne saurait affirmer que tel ou tel détail remonte à Hérodote lui-même ou à des copistes ioniens de son temps »[82]. Quelques décennies plus tard, on trouve sous la plume de M. Untersteiner la remarque suivante : « La reconstruction de l'ionien d'Hérodote se présente comme une entreprise ardue, dans la mesure où nous ne connaissons pas les lois linguistiques que s'est imposées l'historien »[83]. Il apparaît en effet difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir dans le détail si telle particularité morphologique doit être imputée à Hérodote lui-même, ou si elle résulte d'accidents de la tradition manuscrite ou d'interventions de grammairiens plus ou moins bien avisés ; et l'on devra garder cette idée à l'esprit au long d'une étude morphologique dont les fondements ne paraissent pas assurés.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille renoncer à toute tentative de recherche en matière de morphologie. D'une part en effet, si aucun détail ne peut être considéré comme infailliblement originel, la récurrence de certains phénomènes en revanche peut faire signe ; d'autre part, les éventuelles convergences de la tradition manuscrite sont un élément de poids pour l'attribution à Hérodote d'un trait morphologique. On devra donc, de façon réaliste et en l'absence de critère supérieur, partir du principe que les manuscrits sont dans l'ensemble assez dignes de confiance pour que l'on puisse, sur leur base, se livrer à une étude morphologique pertinente et raisonnée[84].

Par ailleurs, les études linguistiques menées au XIXème siècle par Bredow[85], au XXème siècle par Untersteiner[86], puis Rosén[87], ont permis dans une certaine mesure de rationaliser les faits hérodotéens, cependant que les études dialectologiques fournissent un autre point de

---

[82] A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1913, rééd. 1965, Paris, p. 233.
[83] M. UNTERSTEINER, *La lingua di Erodoto*, Bari, 1948, p. 25 : « La ricostruzione dell'ionico erodoteo si presenta come un'impresa ardua, non conoscendo noi le leggi linguistiche imposte a se stesso dallo storico. »
[84] Sur la tradition manuscrite d'Hérodote, voir notamment B. HEMMERDINGER, *Les manuscrits d'Hérodote et la critique verbale*, Gênes, 1981 ; ainsi que la préface de l'édition Rosén.
[85] F. BREDOW, *Quaestionum criticarum de dialecto herodotea libri quattuor*, Leipzig, 1846.
[86] M. UNTERSTEINER, *op. cit.*, 1948.
[87] H. B. ROSÉN, *Eine Laut- und Formenlehre der herodotischen Sprachform*, Heidelberg, 1962.

référence[88]. C'est donc avec la triple prise en considération de la tradition manuscrite, des études morphologiques et des données dialectales que nous mènerons notre enquête.

Celle-ci tentera en premier lieu de mettre en lumière les poétismes morphologiques avérés de la langue d'Hérodote — formes spécifiquement et « absolument » poétiques, c'est-à-dire spécifiques à la langue des poètes ou réputées archaïques à l'époque d'Hérodote — dans le domaine des morphologies lexicale, puis nominale et pronominale, verbale, préverbale et prépositionnelle. Cet inventaire étant fait, nous examinerons dans un second temps les nombreux exemples de flottements morphologiques offerts par la tradition manuscrite d'Hérodote, bien trop nombreux et récurrents en vérité pour être le simple résultat d'erreurs de copistes, mais qui nous semblent au contraire répondre à la volonté consciente de l'auteur de définir une « esthétique de la bigarrure », ou ποικιλία, dont témoigne notamment dès l'Antiquité le rhéteur Hermogène de Tarse[89].

---

[88] Nous utiliserons ainsi principalement les ouvrages de F. BECHTEL, *Die griechischen Dialekte, III. Der ionische Dialekt* (1921, rééd. 1963), et de P. CHANTRAINE, *DELG* (1968, 1999) ; ainsi que le précieux *Thesaurus verborum quae in titulis ionicis leguntur cum Herodoteo sermone comparatus* de Ch. FAVRE (Heidelberg, 1914).

[89] On trouve sous la plume de V. PISANI, « Storia della lingua greca », in *Enciclopedia Classica*, 1968, Sezione II, volume V, tomo I, cap. V : « La prosa, dalle origini a Demostene » (p. 93-112), une présentation synthétique de la langue d'Hérodote et notamment de son caractère composite : « I mitografi piú che i logografi hanno suggerito il modello della sua lingua ad Erodoto. Che il fondamento di tale lingua sia lo ionico parlato e sopratutto quello scritto del tempo del scrittore (morto intorno al 425), è indubitato : ma altrettanto evidente è che egli ha cercato di nobilitare questo ionico con qualche fattezza arcaica, sia nella fonetica che nella morfologia, richiamante con discrezione la lingua epica o in generale quella poetica. Si rammenti che Erodoto era nipote del poeta Paniassi, autore d'un *epos* Ἡράκλεια ma sopratutto di Ἰωνικά narranti le leggende della fondazione delle città ioniche. Cosí accanto al vocalismo ionico di ὦν = οὖν, τεσσέρων = -σσά-, ὑποδέξας = -δείξας, μέγαθος = -γε-, οἶκε οἰκός per ἔοικε -ός ecc. troviamo le forme non contratte ἐθνέων, σέο, καλεόμενον ecc. ; e anche contrazioni ioniche come in φοβεῦ potrebbero aver ricevuto il crisma letterario dal loro comparire in Omero (φοβεύμενος). Ionico è l'ω di ἀπεθώμαζε, ἀμβώσας ; ma l'apocope della preposizione nell'ultima forma, come in ἀμβολάδην, ἀμπαύεσθαι, parrebbe, piú che ionica, reminiscenza di ἀμβαίνω ecc. omerici. Curioso è l'α di μεσαμβρίη pel sicuramente ionico μεσημβρίη (cosí Ecateo) ; avanzo di dorismo in Alicarnasso patria dello storico ? Altro ionismo sicuro è la psilosi che si manifesta nei composti come ἀπικόμενον προκατίζων ἐπέδρης ἀπηγέεσθαι, inoltre dopo l'elisione, per esempio ἐπ᾽ ὦι ; ancora il κ in ὅκως e simili, che abbiamo visto saldi nella poesia ionica. Ma nella fonetica parecchie incertezze sussistono circa l'attendibilità della tradizione manoscritta : molti studiosi pensano che su questa tradizione abbiano influito le teorie dei grammatici antichi. Ma in generale un tale scetticismo dev'essere eccessivo : comunque, sarebbe cosa molto grave correggere la tradizione secondo la lingua delle epigrafi, come si è cercato di fare, misconoscendo fondamentalmente la natura di una lingua letteraria con una tradizione cosí ricca e tenace come la greca ; e parlare di μεταχαρακτηρισμός per Erodoto è ridicolo. Nella morfologia troviamo la stessa miscela, saviamente dosata, di moderno e di arcaico : si notino forme come πασέων, δεσπότεα, Ἀλυάττεω, τοῖσι Λυδοῖσι, πολίων, Ἡρακλέος, νέα = ναῦν, νέας = ναῦς, Αἰολέας ; τέῳ = τίνι, τέοισι = τίσι ; εἴπας participio, ἀπείπασθαι, la 3ª plurale κατεστράφατο. Piú ad Homero si appoggiano, ad esempio, i pronomi τοι = σοι, ὅτευ = οὕτινος, le forme con τ- del relativo (τούς, τέως ecc.), αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν = ἑαυτόν ; ἀνακέαται come hom. κέαται, inoltre i frequentativi in -εσκ- : διαφθείρεσκε, ποιέεσκον. »

A. Poétismes morphologiques

1. Morphologie lexicale

a) Ἄεθλον, ἄεθλος

« Dans l'emploi de ce terme, écrit Ch. Favre, Hérodote s'est montré ὁμηρικώτατον en employant des formes non contractes et en les distinguant de telle manière qu'il dit ἄεθλον pour le prix du combat, et ἄεθλος pour le combat lui-même »[90]. Comme le remarque en effet Chantraine[91], « Homère, Hérodote, et les poètes emploient des formes non contractes, l'attique ἆθλος, ἆθλον contracté » ; mais les inscriptions ioniennes elles-mêmes présentent la forme contracte, comme en témoignent ces deux exemples mentionnés par Favre : à Erétrie, τὰ δὲ ἆθλα δίδοσθαι κατὰ τάδε · ῥαψωδοὶ ἑκατὸν εἴκοσι… ; à Cumes, ἐπὶ τοῖς Ὀνομάστου τοῦ Φειδίλεω ἄθλοις ἐθέθην, « c'est-à-dire : dans les jeux funèbres qui ont été célébrés en l'honneur d'Onomastos, fils de Pheidilaos, j'ai été proposé »[92].

Or la forme non contracte est seule utilisée par Hérodote, comme déjà par Homère[93], dans tous ou presque tous ses emplois, qui sont au nombre de cinq pour le neutre ἄεθλον « prix du concours » et de six pour le masculin ἆθλος « concours, épreuve ». — On trouve ainsi ἄεθλον en : (1) 2.91 Ταῦτα μὲν λέγουσι, ποιεῦσι δὲ τάδε ἑλληνικὰ τῷ Περσέϊ · ἀγῶνα γυμνικὸν τιθεῖσι διὰ πάσης ἀγωνίης ἔχοντα, παρέχοντες ἄεθλα κτήνεα καὶ χλαίνας καὶ δέρματα « Voilà ce qu'ils affirment, et voici ce qu'ils font à la mode grecque en l'honneur de Persée : ils instituent un concours gymnique qui comprend toutes les épreuves, fournissant comme prix du bétail, des manteaux et des peaux » ; (2) 5.8 Ταφαὶ δὲ τοῖσι εὐδαίμοσι αὐτῶν εἰσὶ αἵδε · τρεῖς μὲν ἡμέρας προτιθέασι τὸν νεκρὸν καὶ παντοῖα σφάξαντες ἱρήια εὐωχέονται, προκλαύσαντες πρῶτον · ἔπειτα δὲ θάπτουσι κατακαύσαντες ἢ ἄλλως κῃ κρύψαντες, χῶμα δὲ χέαντες ἀγῶνα τιθεῖσι παντοῖον, ἐν τῷ τὰ μέγιστα ἄεθλα τίθεται κατὰ λόγον μουνομαχίης « Les funérailles, pour les riches, sont les suivantes : pendant trois jours on expose le cadavre, on égorge de nombreuses victimes et l'on festoie, après les lamentations ; puis on l'enterre après l'avoir brûlé ou en l'enfouissant lui-même, on élève un tertre et l'on institue un concours varié, dans lequel les

---

[90] Ch. FAVRE, *Thesaurus*, *op. cit.*, *s. v.* : « In huius vocabuli usu ὁμηρικώτατον se praestitit Hdtus formas adhibens non contractas easque ita distinguens, ut ἄεθλον ab eo pro certaminis praemio, ἄεθλον pro ipso certamine diceretur : ἄεθλον, certaminis praemium : Hom. X 163, φ 106. Hdt. V 8 ἐν τῷ (ἀγῶνι) τὰ μέγιστα ἄεθλα τίθεται. VIII 26 πυνθανόμενος τὸ ἄεθλον ἐὸν στέφανον. It. II 91, VIII 93, IX 101, etc. — ἄεθλος, certamen, labor I 42 ἔγωγε ἂν οὐκ ἥια ἐς ἄεθλον τοιόνδε. I 126 ἐπιτελεσάντων τῶν Περσέων τὸν προκείμενον ἄεθλον i. q. ἔργον. Cf. IV 10, VII 197, etc. »

[91] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

[92] Ch. FAVRE, *s. v.* : ἆθλον « certaminis praemium (Eretriae 5558 (341/340)) τὰ δὲ ἆθλα δίδοσθαι κατὰ τάδε · ῥαψωδοὶ ἑκατὸν εἴκοσι… certamen. Cumis 5265 (VI) ἐπὶ τοῖς Ὀνομάστου τοῦ Φειδίλεω ἄθλοις ἐθέθην, i. e. in ludis funebribus, qui in honorem Onomasti, Phidilai filii, celebrati sunt, propositus sum. »

[93] Qui, plus précisément, n'emploie qu'une fois la forme contracte (*Od.* 8.160).

plus grands prix sont proposés à proportion pour le combat singulier » — mais ici la forme ἆθλα est transmise par les manuscrits ABCT et retenue par Rosén au motif que le passage atteste d'autres atticismes (cf. *app. crit.*) ; (3) 8.26 Οἱ δέ σφιν ἔλεγον ὡς Ὀλύμπια ἄγουσι καὶ θεωρέοιεν ἀγῶνα γυμνικὸν καὶ ἱππικόν. Ὁ δὲ ἐπείρετο ὅ τι τὸ ἄεθλον εἴη σφι κείμενον περὶ ὅτεο ἀγωνίζονται · οἱ δ᾽ εἶπον τῆς ἐλαίης τὸν διδόμενον στέφανον « Ils (*sc.* les Arcadiens) leur répondirent que l'on célébrait les jeux Olympiques et que l'on assistait aux concours gymniques et hippiques. L'autre leur demanda quel était le prix proposé pour ces concours ; et ils lui dirent que l'on donnait une couronne d'olivier » ; (4) 8.93 Τοῖσι γὰρ Ἀθηναίων τριηράρχοισι παρεκεκέλευστο, πρὸς δὲ καὶ ἄεθλον ἔκειτο μύριαι δραχμαί, ὃς ἄν μιν ζωὴν ἕλῃ · δεινὸν γάρ τι ἐποιεῦντο γυναῖκα ἐπὶ τὰς Ἀθήνας στρατεύεσθαι « Car cela avait été ordonné aux triérarques athéniens, et en outre le prix proposé était de mille drachmes pour qui la (*sc.* Artémise) prendrait vivante : (les Athéniens) s'indignaient en effet qu'une femme fît la guerre à Athènes » ; et (5) 9.101 (métaph.) Οἱ μὲν δὴ Ἕλληνες καὶ οἱ βάρβαροι ἔσπευδον ἐς τὴν μάχην, ὥς σφι καὶ αἱ νῆσοι καὶ ὁ Ἑλλήσποντος ἄεθλα προέκειτο « Donc, les Grecs et les Barbares se pressaient vers la bataille, sachant que le prix serait la possession des îles et de l'Hellespont ».

Quant au masculin ἄεθλος, il figure en : (1) 1.42 Adraste à Crésus : Ὦ βασιλεῦ, ἄλλως μὲν ἔγωγε ἂν οὐκ ἤια ἐς ἄεθλον τοιόνδε « O Roi, en d'autres circonstances je ne participerais pas à une tel défi » ; (2) 4.43 le périple de Sataspès : … ἐπεὶ Σατάσπης γε ὁ Τεάσπιος ἀνὴρ Ἀχαιμενίδης οὐ περιέπλωσε Λιβύης, ἐπ᾽ αὐτὸ τοῦτο πεμφθείς, ἀλλὰ δείσας τό τε μῆκος τοῦ πλόου καὶ τὴν ἐρημίην ἀπῆλθε ὀπίσω, οὐδ᾽ ἐπετέλεσε τὸν ἐπέταξε οἱ ἡ μήτηρ ἄεθλον « puisque l'Achéménide Sataspès fils de Téaspis ne fit pas, lui, le tour de la Libye, bien qu'il eût été envoyé pour cela :craignant la longueur de la route et la solitude, il s'en retourna sur ses pas, et n'accomplit pas le défi que lui avait imposé sa mère » ; et dans le syntagme ὁ προκείμενος ἄεθλος, ou ἄεθλον προτιθέναι, en : (3) 1.126 Ἐπιτελεσάντων δὲ τῶν Περσέων τὸν προκείμενον ἄεθλον, δεύτερά σφι προεῖπε ἐς τὴν ὑστεραίην παρεῖναι λελουμένους « Quand les Perses eurent accompli le défi qui leur était proposé, il leur ordonna en second lieu de se présenter le lendemain après avoir pris un bain » ; (4) 4.10 Καὶ δὴ δύο μέν οἱ τῶν παίδων, τόν τε Ἀγάθυρσον καὶ τὸν Γελωνόν, οὐκ οἵους τε γενομένους ἐξικέσθαι πρὸς τὸν προκείμενον ἄεθλον, οἴχεσθαι ἐκ τῆς χώρης ἐκβληθέντας ὑπὸ τῆς γειναμένης, τὸν δὲ νεώτατον αὐτῶν κτλ. « Or, deux des enfants, Agathyrse et Gélonos, ayant été incapables de s'acquitter du défi proposé, quittèrent la contrée chassés par leur mère ; mais le plus jeune d'entre eux », etc. ; (5) 4.43 le périple de Sataspès : Ξέρξης δέ οὔ οἱ συγγινώσκων λέγειν ἀληθέα, οὐκ ἐπιτελέσαντά γε τὸν προκείμενον ἄεθλον, ἀνεσκολόπισε, τὴν ἀρχαίην δίκην ἐπιτιμῶν « Xerxès ne reconnaissant pas qu'il disait la vérité, puisqu'il n'avait pas accompli le défi proposé, le fit empaler, confirmant sa première sentence » ; et (6) 7.197 ὡς Ἀθάμας ὁ Αἰόλου ἐμηχανήσατο Φρίξῳ μόρον σὺν Ἰνοῖ βουλεύσας, μετέπειτα δὲ ὡς ἐκ θεοπροπίου

Ἀχαιοὶ προτιθεῖσι τοῖσι ἐκείνου ἀπογόνοισι ἀέθλους τοιούσδε, κτλ. « Athamas fils d'Eole avait comploté la mort de Phrixos, en concertation avec Ino ; en conséquence, les Achéens, en vertu d'un oracle, imposent à ses descendants les défis que voici », etc.

Mais l'emploi des formes non contractes ne se limite pas chez Hérodote à ces deux noms ; il concerne également les deux verbes dérivés ἀεθλεύω et ἀεθλέω, respectivement en 5.22 βουλομένου γὰρ Ἀλεξάνδρου ἀεθλεύειν καὶ καταβάντος ἐπ᾽ αὐτό τοῦτο « Alexandre désirant concourir et étant descendu dans cette intention » ; et en 1.67 Κατὰ μὲν δὴ τὸν πρότερον πόλεμον συνεχέως ἀεὶ κακῶς ἀέθλεον πρὸς τοὺς Τεγεήτας « A l'époque de la guerre précédente, ils avaient toujours eu le dessous dans leurs confrontations avec les Tégéates », et 7.212 τῇ δ᾽ ὑστεραίῃ οἱ βάρβαροι οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον « le lendemain, les barbares ne luttèrent pas mieux », où l'on remarquera le caractère dactylique de la séquence finale οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον.

Enfin, le composé ἀεθλοφόρος présente lui aussi la forme non contracte : 1.31 ἀεθλοφόροι τε ἀμφότεροι ὁμοίως ἦσαν — ce qui n'était pas le cas chez Homère (ἀθλοφόρος *Il*. 9.124, 9.266, 11.699).

b) <u>Ἀέξω</u>

La forme ἀέξω est une forme poétique, et plus précisément homérique, du verbe αὔξω qui est « usuel durant toute l'histoire de l'ionien-attique et de la *koiné* »[94], et qui présente aussi un doublet αὐξάνω, également ionien-attique[95]. Les inscriptions ioniennes attestent ainsi αὐξάνω, comme en témoigne l'inscription de Paros mentionnée par Favre, *s. v.*, et dont on constatera le caractère métrique (pentamètre dactylique) : τῶν γενεὴν βίοτόν τ᾽ αὖχσ᾽ ἐν ἀπημοσύνηι ; en revanche, elles ne connaissent pas la forme ἀέξω, qui est au contraire la seule employée par Homère, et qui figure également à ce titre à deux reprises chez les tragiques — dans des parties lyriques, donc relevant d'un registre éminemment poétique (Esch., *Suppl*. 856 ; Soph., *Aj*. 226).

C'est donc une forme spécifiquement homérique qu'emploie Hérodote dans les Dialogues perses, lorsqu'il fait dire à Otanès, partisan de la démocratie : 3.80 : Τίθεμαι ὦν γνώμην μετέντας ἡμέας μουναρχίην τὸ πλῆθος ἀέξειν · ἐν γὰρ τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα. « Je suis donc d'avis que nous renoncions à la monarchie et que nous mettions le peuple au pouvoir ; car c'est dans le grand nombre que réside toute chose ». La forme ἀέξω apparaît ici dans une séquence allitérante en π à valeur intensive (πλῆθος, πολλῷ, πάντα). Le syntagme τὸ πλῆθος ἀέξειν figure devant pause forte et suit un rythme dactylique précisément permis par l'emploi de cette forme.

---

[94] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* αὔξω.
[95] De αὐξάνω ou αὔξω, Hérodote présente une trentaine d'occurrences.

c) <u>Νοῦσος et οὔνομα</u>

Les cas de νοῦσος « maladie » et de οὔνομα « nom » peuvent être rapprochés à plusieurs titres, et tout particulièrement au motif que leur voyelle longue ου procède là encore, selon toute probabilité, de l'imitation homérique.

En ce qui concerne le nom de la « maladie », qui dans le dialecte attique revêt la forme νόσος mais pour lequel les inscriptions ioniennes ne nous sont d'aucun secours car elles ne l'attestent pas, nous devons nous en remettre aux textes littéraires. C'est ainsi qu'Homère en présente huit occurrences, toutes sous la forme νοῦσος (*Il*. 1.10, 13.667, 13.670 ; *Od*. 5.395, 9.411, 11.172, 11.200, 15.408), sans présenter aucun emploi de νόσος. Il en est de même pour Hésiode, qui atteste sept fois νοῦσος (*Théog*. 527, 799, *Op*. 92, 102, *Sc*. 43, Fr. 195.43, 204.158), et jamais νόσος. Toutefois, les premières occurrences de νόσος figurent chez le poète Eumélos (*Corinthiaca*, Fr. 4.2) et dans l'Hymne homérique à Asclépios, v. 1. Mais c'est ensuite de nouveau νοῦσος qui figure chez Sémonide (Fr. 1.13), Mimnerme (Fr. 2.15, 6.1), Solon (Fr. 13.37, 13.61, 24.10), Simonide (7.508.3), Théognis (1.274, 1.728) — lesquels n'attestent pas νόσος.

Pindare est en réalité le premier poète chez lequel les deux formes coexistent : on trouve ainsi νοῦσος en *Pyth*. 3.7, et νόσος en *Pyth*. 3.46, 10.41, et *Ol*. 8.85. Eschyle emploie pour sa part majoritairement νόσος, mais atteste aussi une occurrence de νοῦσος (*Suppl*. 683), tandis que les autres tragiques n'emploieront plus que νόσος. — Enfin, toujours avant Hérodote et chez l'auteur ionien qu'est Héraclite, on trouve aussi bien νοῦσος (fr. 111.1, 136.2) que νόσος (fr. 46.1, 58.5).

En vérité, au Vème siècle, νοῦσος est représenté d'une part par Hérodote (qui l'emploie 32 fois), d'autre part par le *Corpus Hippocraticum*. Aussi Chantraine définit-il la forme νοῦσος comme « épique et ionienne ». Un examen des occurrences dans le *Corpus Hippocraticum* laisse en effet apparaître les données suivantes : 914 occurrences de νοῦσος au total, contre 17 seulement de νόσος. Plus précisément, dans les huit œuvres que l'on peut considérer comme datant du Vème siècle[96], on observe 179 occurrences de νοῦσος contre aucune de νόσος. Mais les dérivés sont, eux, toujours construits sur le radical νοσ- : ainsi νοσέω, νόσημα, νοσηρόν, νοσώδης, etc. ; de même que le composé privatif ἄνοσος.

Or, la situation est exactement la même chez Hérodote : en face des 32 occurrences de νοῦσος[97], on observe en effet neuf fois le verbe νοσέω[98] ; on trouve même en 3.33 la figure étymologique νοῦσον μεγάλην νοσέω. C'est précisément cette coprésence des deux formes,

[96] HIPPOCRATE, *Airs, Eaux, Lieux* ; *Prognosticon* ; *Epidémies* ; *Aphorismes* ; *Du mal sacré* ; *De la diète* ; *Des articulations* ; *Des fractures*. Cf. A. LÓPEZ EIRE, *art. cit*.
[97] Occurrences de νοῦσος : 1.19 bis, 1.22, 1.25, 1.105, 1.161, 1.197 ter, 1.216, 2.77 bis, 2.84 bis, 2.142, 3.33 bis, 3.99 bis, 3.100, 3.120, 3.143, 3.149, 5.122, 6.12, 6.52, 6.75, 7.46, 7.83, 7.88, 7.117, 9.34.
[98] Occurrences de νοσέω : (1.19, 1.105, 3.33, 3.73, 3.99, 3.149, 5.28, 7.88, 8.115.

avec spécialisation de l'une pour le nom et de l'autre pour le verbe, qui pousse Chantraine à se prononcer en faveur de l'imitation homérique s'agissant de νοῦσος[99]. En vertu des parallèles hippocratiques, on pourra supposer que la répartition νοῦσος / νοσέω, peut-être instaurée par Hérodote (avant lequel, rappelons-le, Héraclite employait aussi bien νοῦσος que νόσος), s'est diffusée dans l'ionien littéraire et notamment dans la langue médicale[100].

Quant au nom du « nom », il ne connaît pas moins de 277 occurrences dans l'œuvre d'Hérodote[101] — et ce, presque toujours sous la forme οὔνομα ; mais là encore, les dérivés reposent pour leur part exclusivement sur un radical ὀνομ-[102]. Sur cette situation, similaire à la précédente, Bechtel fournit une explication probante lorsqu'il écrit : « Les manuscrits d'Hérodote donnent régulièrement au nom ὄνομα une initiale ου, à son dérivé ὀνομάζω tout aussi régulièrement un ο. On trouve οὔνομα en 1.1, 32, 34, 51, 57, 60, 61, 71, 84, 94 etc., [mais] ὀνομάσαντα en 1.23, ὀνομάζομαι en 1.35, ὀνομάζων en 1.44, ὀνομάζονται en 1.72, ὀνομάσαι en 1.86, ὀνομασθῆναι en 1.94 etc. ; et le contraste est particulièrement remarquable quand on prend en considération οὔνομα et trois fois οὐνόματα aux côtés d'ὀνομασθῆναι en 2.50 et le syntagme ἐπονομαζούσας τὰ οὐνόματα en 4.35. Les inscriptions ne savent rien d'un tel contraste : on écrit à Oropos ὄνομα $D^3 1004_{39}$, à Erétrie

[99] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* νόσος : « L'origine de la fausse diphtongue de νοῦσος (Hom., Hdt.) est ignorée et le fait que Hdt. emploie régulièrement νοσέω donne à croire que νοῦσος chez lui est un homérisme. »

[100] Sur les problèmes de datation du *Corpus hippocratique*, cf. A. PICHOT, *La naissance de la science. 2. Grèce présocratique* : « Puisqu'on admet en général que ces textes datent pour la plupart de la période comprise entre 450 et 350 (ce qui fait que certains sont un peu antérieurs et d'autres un peu postérieurs à Hippocrate lui-même), … ». — Cf. aussi LÓPEZ EIRE, p. 332 : « nos basta señalar la existencia en el *Corpus* de unos pocos tratados que con seguridad remontan a finales del siglo V a. C. A estos tratados nos hemos de referir preferentemente en nuestro estudio de la lengua del Corpus, pues vamos a intentar examinar cuál es en el siglo V a. C. la configuración de ese jonio literario de prestigio, auténtica lengua literaria, que a partir del siglo VI a. C., arrancado de Jonia, se impuso como vehículo de expresión inexcusable de la filosofía, la medicina, la música, la astronomía y todas las demás nacientes ciencias. »

[101] Occurrences de οὔνομα : 1.1, 1.2, 1.32, 1.34, 1.51, 1.57, 1.60, 1.61, 1.71 bis, 1.84, 1.94, 1.96, 1.107 bis, 1.110 bis, 1.113, 1.114, 1.122, 1.139 bis, 1.143 quater, 1.144, 1.145, 1.146 bis, 1.147, 1.148 bis, 1.152 bis, 1.163, 1.165, 1.171, 1.173, 1.175, 1.179 bis, 1.180, 1.184, 1.185 bis, 1.188, 1.205, 1.211, 2.3, 2.10, 2.17, 2.23, 2.28, 2.29 bis, 2.30, 2.41, 2.42, 2.43 quinquies, 2.49, 2.50 quater, 2.52 quinquies, 2.55, 2.62, 2.73, 2.79 bis, 2.86, 2.91, 2.96, 2.98 bis, 2.100 bis, 2.102 bis, 2.112, 2.113, 2.115, 2.123, 2.135 bis, 2.137, 2.140, 2.141, 2.146 bis, 2.154, 2.155, 2.162, 2.164, 2.170, 2.172, 2.181, 3.1, 3.4, 3.9, (3.14), 3.50, 3.55, 3.61, 3.63, 3.64 ter, 3.68, 3.80, 3.85, 3.88 bis, 3.115, 3.117, 3.120, 3.130, 3.137, 3.143 bis, 3.145, 3.155, 4.5, 4.6, 4.10, 4.12, 4.18, 4.22, 4.23 ter, 4.35, 4.43 bis, 4.45 sexies, 4.52, 4.54, 4.56, 4.57, 4.78, 4.81 bis, 4.92, 4.108, 4.110, 4.123, 4.128, 4.149 bis, 4.151, 4.154, 4.155, 4.156, 4.157, 4.158, 4.159, 4.160, 4.161, 4.164, 4.168, 4.178 bis, 4.182, 4.183, 4.184 quater, 4.185, 4.189, 4.191, 4.192, 4.195, 4.198, 4.204, 5.3, 5.9, 5.16, 5.21, 5.23, 5.29, 5.33, 5.48, 5.51, 5.52 bis, 5.60, 5.65, 5.68 ter, 5.69, 5.83, 5.92β, 5.92ε, 6.23, 6.47, 6.50, 6.52 ter, 6.63 bis, 6.77, (6.92), 6.98, 6.103, 6.105, 6.112, 6.119, 6.126, 6.131 bis, 6.134, 7.26, 7.40 bis, 7.56, 7.58, 7.61, 7.62, 7.73, 7.74, 7.99, 7.108, 7.109, 7.112, 7.117, 7.123, 7.129, 7.140, 7.138, 7.143, 7.164, 7.165, 7.176, 7.180 bis, 7.193, 7.198, 7.200, 7.216, 7.224, 7.227, 7.232, 7.235, 8.32, 8.37, 8.46, 8.66, 8.75, 8.85, 8.133, 8.136, 8.138, 9.51, 9.64, 9.76, 9.91, 9.92, 9.95, 9.108, 9.110.

[102] ὀνομάζω : 39 occurrences (1.7, 1.23, 1.35, 1.44, 1.72, 1.86, 1.94, 1.113, 1.120, 2.50, 2.69, 2.77, 2.79, 2.86, 2.125, 2.128, 2.132, 2.144, 2.155, 3.1, 3.8, 3.26, 3.33, 4.6, 4.27, 4.33, 4.35, 4.59, (4.94 conj.), 4.197, 5.52, 5.71, 6.130, 7.129 bis, 8.44, 9.44, 9.32, 9.94 ; (v. l. οὐν- 4.59, 8.44) ; ἐπονομάζω : τὰ οὐνόματα 4.35, 7.117 ; μετονομάζω : 1.94, 4.155, 4.189, 5.69, 8.44 ; προσονομάζω : 2.52 ; ὀνομαίνω : 4.47 (v. l. οὐν-) ; ὀνομαστός : 19 occurrences (v. l. οὐν- 4.47, 7.109, 9.94) : 1.178, 2.17, 2.178, 3.136, 4.47, 4.58, 5.102, 6.114, 6.126, 7.22, 7.59, 7.98, 7.109 bis, 7.224 bis, 8.89, 9.72, 9.94 ; anthroponyme Ὀνόμαστος : 6.127.

᾿Ονομακρίτου IG XII 9 no. 246 A_{241}, ᾿Ονομάνδρου 245 B_{379}, ᾿Ονομακλείδης 249 B_{48}, à Erythrées ὀνόματα ÖJ XIII Beibl. 24 no. 2_{10}, aussi bien qu'à Thasos ᾿Ονομάστου IG XII 8 no. 282_{23}. Les lyriques aussi laissent paraître une unité, car Sémon. 7.87 κοὐνομάκλυτον doit être corrigé d'après l'indication de Phénix 1.11 en κὠνόμαστον […]. Le contraste entre le nom et le verbe s'est donc introduit dans le texte d'Hérodote. Sa source se laisse reconnaître. Chez Homère, οὔνομα et ὄνομα alternent selon la nécessité métrique, et à côté des formes nominales alternantes apparaissent des formes à vocalisation unique pour les verbes ὀνομάζω et ὀνομαίνω, dont l'initiale ne se prêtait jamais à l'allongement, parce qu'elle n'était jamais placée au temps fort. Ainsi l'alternance, qui chez Homère était occasionnée par la nécessité métrique, se passe chez Hérodote de motivation interne et se révèle dès lors comme le produit d'une imitation extérieure, légitimant la volonté d'assimiler la langue de l'historien à celle d'Homère »[103].

La même position est aussi celle de Chantraine, qui mentionne : « hom. οὔνομα par allongement métrique (à côté de ὄνομα plus fréquent), également chez Hdt. par homérisme », avant d'évoquer des formes dialectales qui, elles non plus, ne présentent pas d'initiale longue[104]. De même encore *LSJ*, *s. v.* ὄνομα : « poétique aussi (metri graeca) οὔνομα, qui apparaît régulièrement dans les manuscrits d'Hérodote (à côté d'ὀνομάζω, comme en 2.50, 4.35, al.) et parfois chez d'autres prosateurs ioniens (v. l. in Hp. Prog. 25, etc.), mais n'est probablement pas ionien ; les inscriptions ioniennes n'ont que ὄνομα, IG 7.235.39 (Oropus), etc. ; Homère a οὔνομα *Od*. 6.194, 9.355, *Il*. 3.235, οὐνόματα 17.260, ὄνομα *Od*. 9.16, 364, 366, 19.183, ὄνομα 4.710 *et saep*. »[105].

---

[103] F. BECHTEL, p. 11-12 : « Die Handschriften des Herodot geben dem Nomen ὄνομα regelmäßig ου im Anlaute, der Ableitung ὀνομάζω ebenso regelmäßig o. Man findet οὔνομα 1.1, 32, 34, 51, 57, 60, 61, 71, 84, 94, 96 u. s. f., ὀνομάσαντα 1.23, ὀνομάζομαι 35, ὀνομάζων 44, ὀνομάζονται 72, ὀνομάσαι 86, ὀνομασθῆναι 94 u. s. f., und der Gegensatz wird besonders anschaulich, wenn man οὔνομα und dreimaliges οὐνόματα neben ὀνομασθῆναι 2.50 und die Verbindung ἐπονομαζούσας τὰ οὐνόματα 4.35 in Betrachtung zieht. Die Steine wissen von solchem Gegensatze nichts : man schreibt in Oropos ὄνομα $D^3 1004_{39}$, in Eretria ᾿Ονομακρίτου IG XII 9 no. 246 A_{241}, ᾿Ονομάνδρου 245 B_{379}, ᾿Ονομακλείδης 249 B_{48}, in Erythrai ὀνόματα ÖJ XIII Beibl. 24 no. 2_{10} so gut wie auf Thasos ᾿Ονομάστου IG XII 8 no. 282_{23}. Auch bei den Lyrikern läßt sich Einheitlichkeit herstellen, da κοὐνομάκλυτον Semon. 7.87 nach Anleitung von κὠνομαστόν Phoinix 1.11 (Gerhard 180) corrigiert werden muß […]. Der Gegensatz zwischen Nomen und Verbum ist also in den Herodottext hineingetragen. Seine Quelle läßt sich erkennen. Bei Homer wechseln οὔνομα und ὄνομα nach dem metrischen Bedürfnisse, neben den wechselnden Nominalformen erscheinen einheitlich vocalisierte Formen der Verba ὀνομάζω und ὀνομαίνω, deren Anlaut der Dehnung nicht unterlag, weil er niemals in die Hebung gelegt war. Der Wechsel also, der bei Homer durch das metrische Erfordernis veranlaßt war, entbehrt bei Herodot der innern Begründung und wird dadurch als das Product äußerlicher Nachahmung erwiesen, der das Bestreben zu Grunde liegt die Sprache des Historikers an die des Homer anzugleichen. »

[104] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ὄνομα, poursuivant : « ὄνυμα en dorien (Schwyzer 166, Sélinonte), en éolien (Schwyzer 590.21, Larisa), cf. les noms comme ᾿Ονυμακλέης à Lesbos, enfin, en dorien, le lacon. a des anthroponymes de forme ᾿Ενυμα-. »

[105] *LSJ*, *s. v.* : « poet. also (metri gr.) οὔνομα (v. infr.), which appears regularly in codd. of Hdt. (along with ὀνομάζω, as 2.50, 4.35, al.) and sts. in other Ion. prose authors (v.l. in Hp. Prog. 25, etc.), but is prob. not Ionic ; Ion. Inscrr. have only ὄνομα, IG 7.235.39 (Oropus), etc. ; Hom. has οὔνομα Od. 6.194, 9.355, Il. 3.235, οὐνόματα 17.260, ὄνομα Od. 9.16, 364, 366, 19.183, ὄνομα 4.710 et saep. »

En réalité, le *Corpus Hippocraticum* atteste 25 occurrences de la forme οὔνομα (4 dans les traités réputés du Vème siècle)[106] contre 13 occurrences de la forme ὄνομα (également 4 dans les traités du Vème siècle)[107]. En revanche, ὀνομάζω présente toujours la brève[108]. La situation y est donc partiellement comparable à celle du texte d'Hérodote, à ceci près que chez ce dernier, ou du moins dans sa tradition manuscrite, la spécialisation de la forme à initiale longue pour le nom est presque totale.

On remarquera aussi qu'Hérodote était déjà précédé sur ce point par Hécatée, chez lequel on trouve également οὔνομα (Fr. 282.2 : ἐν δ᾽ αὐτοῖσι πόλις Παρικάνη οὔνομα)[109], de même que chez Acousilaos (Fr. 4.3 : Δρεπάνη τόθεν ἐκκλήισται οὔνομα). Mais cette forme est également employée dans une épigramme de Platon (Epigr. 31.2 : οὔνομα καὶ μορφὴν καὶ φύσιν ἠδὲ τυχήν).

Il semble donc, en définitive, que la forme οὔνομα — dont, rappelons-le, nous n'avons aucun témoignage épigraphique[110] — ait connu à partir d'Homère et dans son prolongement une certaine fortune littéraire, se diffusant notamment dans la prose ionienne, historique et médicale. Ajoutons à ces analyses que sur les 277 occurrences hérodotéennes, la forme οὔνομα est employée 80 fois dans un syntagme typique où sa présence permet un rythme dactylique : on trouve ainsi cinquante exemples de οὔνομα ἦν[111] ; seize de οὔνομά ἐστι[112] ; onze de οὔνομα εἶναι[113] ; et trois de οὔνομα αὐτῇ[114]. Il est donc possible que dans ces exemples, l'emploi de la forme οὔνομα soit motivé, non plus par la « nécessité du mètre », mais bien par le désir de composer un syntagme métriquement signifiant, imitant de plus près Homère. C'est peut-être d'ailleurs à partir de ces tours de nomination stéréotypés que s'est

---

[106] *De prisca medicina*, 3.37, 5.2 ; *Prognosticon*, 25.18 ; *De diaeta in morbis acutis*, 1.27 ; *De articulis*, 69.35 ; *De arte*, 6.13, 8.24 ; *De natura hominis*, 1.10, 5.4, 5.5, 15.3 ; *De flatibus*, 3.3 ; *De morbis*, 2.4.2, 2.4.23 ; *De morbo sacro*, 17.2, 17.10 ; *De ulceribus*, 15.2 ; *De carnibus*, 4.10, 5.6 ; *De alimento*, 21.2 bis ; *Epistulae*, 26.3, 26.10, 27.6, 27.69.

[107] *De ulceribus*, 14.7 ; *De natura hominis*, 1.24 ; *Prorrheticon*, 2.12 ; *De arte*, 2.10 bis, 2.11 ; *De fracturis*, 33.7 ; *De diaeta*, 18.3 ; *De diaeta in morbis acutis*, 2.22 ; *De articulis*, 9.19 ; *De morbis popularibus*, 7.1.46.7 ; *Epistulae*, 17.56, 27.66.

[108] *Sur la diète* 18.3, 29.8, 35.1, 35.57, 74.8, *Airs, Eaux, Lieux* 15.21, *Sur les fractures* 33.7, *Sur les articulations* 9.19, *Epidémies* 7.1.46.7 : soit 9 occurrences, 13 au total dans le CH, à quoi l'on ajoutera ὀνομαίνω (Sur les maladies 2.4.3).

[109] Sur lequel voir A. LÓPEZ EIRE, p. 334 : « Hecateo de Mileto (segunda mitad del siglo VI a. C.) emplea junto a una forma jónica normal *FGrH* 163 ὁμουρέουσι, que presupone οὖρος (« frontera »), voz documentada en incripciones jonias con la misma estampa, otras que muestren una hechura ya no tan regular en el dialecto jónico no literario, como, por ejemplo, *FGrH* 282 οὔνομα, que no es sino ὄνομα con alargamiento métrico. »

[110] De sorte que l'on ne peut vérifier l'hypothèse formuleée par Meillet dans son *Aperçu* : « Une graphie telle que οὔνομα, οὐνόματα fait penser à Homère ; mais, si Homère a employé à volonté la première brève d'une série de trois brèves comme longue dans le vers, c'est sans doute que le rythme quantitatif de la langue y prêtait, en allongeant en quelque mesure la première des brèves de la série, et il est probable que l'ου de οὐνόματα au lieu de ὀνόματα avait une base dans la prononciation. »

[111] Οὔνομα ἦν : 1.60, 1.61, 1.84, 1.96, 1.107, 1.110, 1.144, 1.152 bis, 1.165, 1.184, 1.85, 1.212, 2.55, 2.100, 2.102, 2.114, 2.135, 2.162, 2.181, 3.50, 3.68, 3.85, 3.88, 3.130, 3.143 bis, 3.145, 4.78, 4.151, 4.154, 4.157, 4.159, 4.160, 4.161, 4.164, 5.21, 5.33, 5.48, 5.51, 6.23, 6.126, 7.40, 7.140, 7.165, 7.180, 7.228, 8.37, 8.46, 8.133.

[112] Οὔνομά ἐστι : 1.176, 1.180, 1.185, 2.29, 2.30, 2.96, 4.57, 4.184, 5.16, 5.23, 6.119, 7.40, 7.108, 7.110, 7.235.

[113] Οὔνομα εἶναι : 1.1, 1.94, 2.141, 3.120, 4.5, 4.81, 4.195, 5.9, 6.52 bis, 7.232.

[114] Οὔνομα αὐτῇ : 1.179, 2.29, 8.32.

généralisé, soit chez Hérodote lui-même, soit plus tard dans la tradition manuscrite, l'emploi de la forme οὔνομα.

d) <u>Οὖρος « montagne »</u>

Si le dialecte ionien présente, en face de l'attique ὅρος, la forme οὖρος pour le nom de la « limite », de la « frontière », dont l'œuvre d'Hérodote atteste 28 occurrences[115], il existe également un autre terme susceptible de revêtir une forme homonyme : celui de la « montagne », ὄρος. Mais alors que dans ὅρος / οὖρος « limite », la voyelle longue de l'ionien présente un caractère phonétique, étant due à un allongement compensatoire consécutif à l'amuïssement d'un digamma interne (ὅρϝος > ion. οὖρος), la longue de οὖρος « montagne » relève d'un pur artifice métrique, qui confère à cette forme le statut de poétisme : elle est ainsi attestée chez Homère et les lyriques, ainsi que sous la forme dorienne ὦρος chez Théocrite[116]. — Or, cette forme est également bien représentée dans la tradition manuscrite d'Hérodote, à titre de variante fréquente, même si les manuscrits réputés les meilleurs (AB) ne l'attestent que très sporadiquement.

C'est ainsi que sur les 113 occurrences du nom de la « montagne »[117], la forme ὄρος est attestée par tous les manuscrits dans 24 passages seulement[118] (s'agissant dans la plupart des cas de la forme de nominatif-accusatif singulier). Ce sont tout notamment les manuscrits CTMP qui donnent la forme οὖρος, l'attestant, pour tout ou partie d'entre eux, pas moins de 75 fois.

Mais la forme οὖρος n'est pas limitée à ces quatre manuscrits : ainsi, en 1.36, seuls ABP donnent ὄρεος (οὔρεος CDTRMPQSVL) ; en 1.80, seuls ABP^{1} donnent la même forme (οὔρεος B²CP^{c}pDTRMQSV) ; en 1.110, seuls ABC donnent ὄρεα (οὔρεα PDTRMSV) ; en 1.111 et 1.113, seuls AB donnent ὀρέων (οὐρέων CPDTRMSV) ; en 1.117, seuls ABP donnent ὄρος (οὖρος CDTRMSV). Si la forme οὖρος n'est jamais seule attestée par tous les manuscrits, elle est donc cependant bien représentée.

Devant cette réalité, les choix éditoriaux divergent. Ainsi, Legrand prend le parti d'écrire constamment ὄρος, quels que soient les manuscrits qui attestent cette forme, et si peu nombreux qu'ils puissent être. Rosén, pour sa part, paraît suivre les manuscrits A et B, qui coïncident toujours sur ce point : il retient donc constamment ὄρος — à trois exceptions près,

---

[115] En 1.72 tous les manuscrits s'accordent à donner la forme attique ὅρος.
[116] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[117] Occurrences de ὄρος : 1.36, 1.43, 1.72, 1.80, 1.104, 1.110 ter, 1.111, 1.113, 1.117, 1.131, 1.175, 1.189, 1.203, 2.6, 2.8 quinquies, 2.10, 2.12 bis, 2.28 quater, 2.75, 2.99 bis, 2.124 bis, 2.150, 2.158 quater, 3.5 bis, 3.54, 3.60, 3.97 bis, 3.111, 3.117 quinquies, 4.3, 4.23, 4.25 bis, 4.43, 4.49, 4.184 bis, 4.194, 5.16 bis, 5.17, 5.101, 6.47, 6.96, 6.105, 7.22 bis, 7.42, 7.74, 7.111 bis, 7.112, 7.113, 7.115, 7.128, 7.129 quinquies, 7.130 bis, 7.131, 7.173, 7.176, 7.198, 7.199 ter, 7.200, 7.212, 7.213, 7.214 bis, 7.216 bis, 7.217 quater, 7.218 bis, 7.223 bis, 8.33, 8.90, 8.116, 8.135, 8.138, 9.93, 9.102.
[118] 1.43, 1.104, 1.175, 2.6, 2.8 ter, 2.99, 2.124, 2.150, 3.5, 5.16, 6.47, 7.22 bis, 7.113, 7.115, 7.176, 7.212, 7.214, 7.218, 7.223, 8.116, 8.138.

où ces deux manuscrits donnent la leçon οὖρος. Ces trois occurrences se produisent en deux passages : 1.110 οὐρέων (ABCP), et 4.25 bis οὔρεα (ABRSV). Reste le cas de 4.43, où la forme οὔρεα est attestée par les manuscrits ABCTMPD², et où l'on ne s'explique pas que Rosén ait pourtant préféré retenir ὄρεα.

Les deux « meilleurs » manuscrits présentent donc 109 occurrences de la forme ὄρος, mais cependant quatre occurrences de la forme οὖρος, dans les trois passages suivants : (1) 1.110 Αἱ δὲ ὑπώρειαί εἰσι τῶν οὐρέων, ἔνθα τὰς νομὰς τῶν βοῶν εἶχε οὗτος δὴ ὁ βουκόλος, πρὸς βορέω τε ἀνέμου τῶν Ἀγβατάνων καὶ πρὸς τοῦ πόντου τοῦ Εὐξείνου. Or, un peu plus loin dans le même passage, les manuscrits A et B attestent (avec cette fois DTRMSV, en face de οὐρέων CPp), la forme à initiale brève dans le discours d'Harpage : 1.110 Κελεύει σε Ἀστυάγης τὸ παιδίον τοῦτο λαβόντα θεῖναι ἐς τὸ ἐρημότατον τῶν ὀρέων, ὅκως ἂν τάχιστα διαφθαρείη ; (2) 4.25 Μέχρι μὲν δὴ τούτων γινώσκεται, τὸ δὲ τῶν φαλακρῶν κατύπερθε οὐδεὶς ἀτρεκέως οἶδε φράσαι · οὔρεα γὰρ ὑψηλὰ ἀποτάμνει ἄβατα καὶ οὐδείς σφεα ὑπερβαίνει. Οἱ δὲ φαλακροὶ οὗτοι λέγουσι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, οἰκέειν τὰ οὔρεα αἰγίποδας ἄνδρας, ὑπερβάντι δὲ τούτους ἀνθρώπους ἄλλους οἳ τὴν ἑξάμηνον καθεύδουσι · τοῦτο δὲ οὐκ ἐνδέκομαι ἀρχήν ; (3) 4.43 Ἐκ δὲ ταύτης ἀπικόμενος παρὰ βασιλέα Ξέρξην ἔλεγε φὰς τὰ προσωτάτω ἀνθρώπους μικροὺς παραπλέειν ἐσθῆτι φοινικηίῃ διαχρεωμένους, οἳ ὅκως σφεῖς καταγοίατο τῇ νηὶ φεύγεσκον πρὸς τὰ οὔρεα καταλείποντες τὰς πόλις · αὐτοὶ δὲ ἀδικέειν οὐδὲν ἐσιόντες, βρωτὰ δὲ μοῦνα ἐξ αὐτέων λαμβάνειν.

Le critère métrique ne nous paraît pas pertinent pour expliquer la présence de ces formes, et l'exemple (1) paraît dans tous les cas peu « explicable ». En revanche, les contextes de (2) et (3) peuvent fournir un élément de motivation à l'emploi de la forme οὔρεα : dans le premier cas, de « hautes montagnes inaccessibles » où habiteraient des « hommes aux pieds de chèvre » composent un décor mythique[119] où trouverait sa place une forme poétique ; dans le second, la présence de ces « petits hommes » que sont les Pygmées, d'une part, de l'autre la séquence dactylique φὰς τὰ προσωτάτω ἀνθρώπους μικροὺς παραπλέειν et l'emploi de l'itératif φεύγεσκον, paraissent eux aussi propices à l'emploi de la forme οὔρεα.

Si l'on ne peut se prononcer avec certitude sur l'emploi de cette forme par Hérodote, sa présence dans la tradition manuscrite, et notamment son attestation (relativement rare, mais certaine) par les manuscrits A et B a quelque chance de remonter à Hérodote ; dans deux des passages considérés, elle pourrait être motivée par le sémantisme du contexte.

[119] A. CORCELLA, *Erodoto, Le Storie. Libro IV : la Scizia e la Libia*, Milan, 1993, *ad loc.* : « Gli 'uomini con i piedi di capra', se non pure figure mitiche, sono una trasfigurazione dei popoli montanari vestiti di pellicce. »

e) Ἐπιδευής

La forme usuelle en ionien-attique de cet adjectif composé sigmatique formé sur le verbe δέω et signifiant « qui manque de » est ἐπιδεής. Or, la tradition manuscrite d'Hérodote atteste au moins pour partie la forme homérique ἐπιδευής (*Il*. 9.225, 19.180 ; *Od*. 21.185, 21.253, 24.171) dans les deux occurrences du mot : en 4.130, au sujet de la stratégie des Scythes contre les Perses : Οἱ δὲ Σκύθαι, ὅκως τοὺς Πέρσας ἴδοιεν τεθορυβημένους, ἵνα παραμένοιέν τε ἐπὶ πλέω χρόνον ἐν τῇ Σκυθικῇ καὶ παραμένοντες ἀνιῴατο τῶν πάντων ἐπιδευέες ἐόντες (ἐπιδευέες ABCT : ἐπιδεέες MPDRSV), ἐποίεον τοιάδε « Les Scythes, voyant les Perses troublés, afin qu'ils restent plus longtemps en terre scythe et que, restant, ils aient à souffrir d'une détresse totale, faisaient ceci » ; et dans le discours de Xerxès au Lydien Pythios en 7.29 : Σοὶ ὦν ἐγὼ ἀντὶ αὐτῶν γέρεα τοιάδε δίδωμι · ξεῖνόν τέ σε ποιεῦμαι ἐμὸν καὶ τὰς τετρακοσίας μυριάδας τοι τῶν στατήρων ἀποπλήσω παρ᾽ ἐμεωυτοῦ δοὺς τὰς ἑπτὰ χιλιάδας, ἵνα μή τοι ἐπιδευέες ἔωσι αἱ τετρακόσιαι μυριάδες ἑπτὰ χιλιάδων, κτλ. (ἐπιδεέες ABCTMPS ἐπιδευέες DRV) « A toi donc pour ma part, en échange de ces dons, je t'accorde ces privilèges : je fais de toi mon hôte et je complèterai tes quatre millions de statères en te donnant de ma poche les sept mille (*sc*. qui te manquent), afin que les quatre millions ne manquent pas des sept mille ». Dans ces deux cas, extraits pour le premier du *logos* scythe, pour le second d'un de ces discours du livre VII qui se caractérisent généralement par leur composition littéraire, les éditeurs retiennent la forme homérique ἐπιδευής. A noter dans le premier passage, le rythme dactylique de la séquence ἀνιῴατο τῶν πάντων ἐπιδευέες ἐόντες ; dans le second, celui de ἐπιδευέες ἔωσι si l'on pratique la synizèse.

f) Κληδών

Ce terme essentiellement poétique désignant le « présage d'une parole » figure à deux reprises sous la forme contracte κληδών (9.91 κληδόνος et en 9.101 κληδών). Mais en 5.72 apparaît la forme non contracte κλεηδών, attestée par tous les manuscrits et retenue par les éditeurs : Ὁ μὲν δὴ τῇ κλεηδόνι οὐδὲν χρεώμενος ἐπεχείρησέ τε καὶ τότε πάλιν ἐξέπιπτε μετὰ τῶν Λακεδαιμονίων « Lui (*sc*. Cléomène), sans tenir compte du présage, se lança (*sc*. à l'assaut de l'acropole) et fut chassé en compagnie des Lacédémoniens ». Κλεηδών est, aux côtés de κληηδών, une forme homérique (*Od*. 18.117, 20.120), dont l'emploi par Hérodote souligne ici la poéticité du terme lui-même, sur lequel voir chap. III.

g) Ἠέλιος ?

Les manuscrits DRSV attestent à deux reprises en 4.40, et de nouveau en 4.44 et 4.45, donc dans le même passage du *logos* scythe, la forme épique ἠέλιον : ainsi en 4.40 τὰ πρὸς

ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (ἠέλιον DRSV) ; 4.40 πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα (ἠέλιον DRSV) ; 4.44 Οὕτως καὶ τῆς Ἀσίης πλὴν τὰ πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα τὰ ἄλλα ἀνεύρηται ὅμοια παρεχομένη τῇ Λιβύῃ (ἠέλιον DRSV) ; 4.45 Ἡ δὲ Εὐρώπη πρὸς οὐδαμῶν φανερή ἐστι γινωσκομένη οὔτε τὰ πρὸς ἥλιον ἀνατέλλοντα οὔτε τὰ πρὸς βορέην (ἠέλιον DRSV). Ces formes manifestement homériques, qui figurent dans des syntagmes stéréotypés « du côté de l'aurore et du soleil levant », etc., ne sont pas retenues par les éditeurs, qui leur préfèrent à chaque fois la forme régulière ἥλιον.

2. Morphologie nominale

Dans le domaine de la morphologie nominale figurent deux catégories de poétismes : d'une part les poétismes de formation nominale, attestant un morphème de dérivation poétique, d'autre part les poétismes de flexion nominale, dans lesquels est impliquée une désinence poétique.

a) Poétismes de formation nominale

(i) Adjectifs et toponymes en -όεις, -όεσσα, -όεν

Sur le modèle d'Homère, Hérodote emploie des formes en -όεις, -όεσσα, -όεν sans contraction, en face des formes contractes de la prose classique. On trouve ainsi, outre hom. μητιόεντα dans une citation homérique de 2.116 et ὀφρυόεντα dans un oracle en 5.92 β, 4.88 ἰχθυόεντα dans une inscription métrique gravée par Mandroclés, et dans la prose même d'Hérodote, deux fois μελιτόεσσα dans le contexte rituel de 8.41 : Λέγουσί τε ταῦτα καὶ δὴ καὶ ὡς ἐόντι ἐπιμήνια ἐπιτελέουσι προτιθέντες (τὰ δ᾽ ἐπιμήνια μελιτόεσσά ἐστιν). Αὕτη δ᾽ ἡ μελιτόεσσα ἐν τῷ πρόσθεν αἰεὶ χρόνῳ ἀναισιμουμένη τότε ἦν ἄψαυστος « Voilà ce qu'ils disent, et en particulier, dans la pensée qu'il existe (*sc.* le serpent gardien de l'Acropole), ils lui apportent chaque mois des offrandes rituelles (ces offrandes sont un gâteau de miel). Or ce gâteau de miel, qui par le passé avait toujours été consommé, était alors resté intact ».

On pourra mentionner également les formes des toponymes Αἰγιρόεσσα 1.149, Σολόεις 4.43, Σολόεντος 2.32, Μολόεντα 9.57, Σκολοπόεντα 9.97.

Hérodote coïncide ainsi avec Homère d'une part, d'autre part avec les passages lyriques des tragiques grecs : ainsi Soph. *O.R.* 508 πτερόεσσα (en face d'Ar. *Nub.* 507 μελιτοῦτταν)[120], où la non contraction est un trait probable d'imitation homérique.

[120] Cf. UNTERSTEINER, *op. cit.*, p. 96.

(ii) Dérivés en -ήϊο-

Hérodote emploie pour les dérivés nominaux du type des substantifs ἱρήϊον, σημήϊον, etc., et des adjectifs βασιλήϊος, οἰκήϊος, etc., les formes non contractes avec voyelle longue η, qui sont aussi les formes homériques. Les inscriptions ioniennes présentent quant à elles des flottements entre -ή(ι)- et -εῖ- (voire -έ-), comme en témoignent les diverses formes prises par ἱ(ε)ρεῖον : à Oropos ($5339_{33.\ 36}$) ἀπὸ τοῦ ἱερήου ἑκάστου ; à Erétries (5315_{29}) τὰ δέρματα… τῶν ἱερείων. v. 27 παρέχειν ἱερέα κριτά. v. 30 κρίνειν τὰ ἱερέα. v. 36 ὅποι τὰ ἱερεῖα πωλεῖται (« noter, précise Favre, que le mot connaît dans cette seule et même inscription une certaine variété de graphie ») ; à Myconos (5495_{10}) πριᾶσθαι ἱερεῖα εἴκοσι ; à Milet (5495_{10}) θύειν τὰ ἱερῆα. v. 14 et 19 δύο ἱερήια τέληα. v. 20 et 21 ἱερ(ήι)ον τέλειον. v. 33 πάρεξις… δεσμῶν τοῖσ᾽ ἱερηίοισιν ; etc[121]. La forme -ήϊον connaît donc une existence certaine en ionien, mais elle a pu évoluer phonétiquement, notamment dans le sens d'une contraction qui aboutit à ἱερεῖον, attesté en ionien comme en attique.

Il semble donc que l'unanimité de la forme -ήϊον dans le texte d'Hérodote puisse être tenue à bon droit pour un archaïsme, et puisse avoir été motivée une nouvelle fois par un désir d'imitation homérique (ἱερήϊον *Il.* 22.159, etc. ; βασιλήϊον *Il.* 18.550, *Od.*16.401 ; etc.). Son expansion chez Hérodote est d'ailleurs telle qu'elle occasionne pour ἀγγεῖον, dérivé d'un thème sigmatique, une graphie ἀγγήϊον (2.121 ter, 4.2 bis) qui ne s'explique pas phonétiquement et doit être analogique[122].

(iii) Πολιήτης

C'est sous cette forme que le nom du « citoyen » apparaît chez Hérodote, selon la tradition manuscrite, dans la quasi-totalité de ses emplois, deux passages seulement attestant la forme πολίτης[123]. Sur ce dérivé de πόλις, Chantraine écrit[124] : « πολίτης […] (*Il.*, *Od.*, Pi., att., etc.), à côté de πολιάτας (Alc., Pi., crétois), πολιήτης (*Il.* 2.806, Aesch., *Perses* 556, E., *El.* 119, constant chez Hdt.), bâti sur κωμάτας, -ήτης, οἰκιάτας, -ήτης ». Si πολιήτης est donc une forme à la fois poétique et dialectale, du moins ne figure-t-elle pas dans les inscriptions ioniennes, comme en témoigne Favre, rassemblant, *s. v.* πολίτης, diverses inscriptions de Thasos, d'Amorgos, d'Erythrées, d'Ephèse, etc., qui toutes attestent la forme πολίτης, Favre ajoutant que « nulle part n'apparaît la forme hérodotéenne πολιήτης »[125].

---

[121] Voir, pour d'autres exemples, FAVRE, *s. v.* ἱερεῖον.

[122] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἄγγος : « chez Hdt. la graphie ἀγγήιον dans un dérivé de thème en *s* surprend. »

[123] Sur les 29 occurrences du nom du « citoyen », les manuscrits présentent 27 fois la forme πολιήτ- (1.37, 1.120, 1.150, 1.186, 2.139, 2.160, 2.167, 3.36, 3.45, 3.80, 4.150, 5.7, 5.16, 5.57, 5.92η, 6.9, 6.76, 6.85, 7.155, 7.156 bis, 7.237, 8.46, 9.33, 9.35), et deux fois seulement la forme πολίτ- (1.96, 8.75). — Précisons que les dérivés πολιτικός et πολιτείη sont pour leur part construits sur la base πολιτ-.

[124] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* πόλις.

[125] Ch. FAVRE, *s. v.* πολίτης : « πολίτης civis. Thasi 5461 (411) πολῖται ἔστων ἐν ἡμέρ[ηι τῆι αὐτῆι. Ibid. 5464 εἶναι Π. πολίτην. Amorgi 5366 (III°) οἱ παραγινόμενοι τῶν πολιτῶν, item v. 9, 14 εἰς τ[ὸ λυτρ]ωθῆναι

Toutefois, écrit Meillet[126] : « l'hésitation entre les deux formes est ancienne : l'attique a πολίτης, mais une vieille inscription métrique d'Athènes offre la forme, manifestement non attique, πολιήοχος, qui a son correspondant chez Pindare, πολιάοχος, et en laconien, πολιαοχος ; et πολιάτας est attesté chez Pindare, en crétois et en arcadien ».

En vertu de ces diverses données, il nous paraît plus probable que la forme hérodotéenne πολιήτης doive être considérée comme un authentique poétisme ; rappelons en effet que l'inscription athénienne mentionnée par Meillet est, précisément, une inscription métrique. Quant à la présence ponctuelle de la forme πολίτης et à la coprésence des deux formes qui s'ensuit dans le texte d'Hérodote, et qui pousse le même Meillet à conclure : « Hérodote a sans doute choisi entre πολίτης et πολιήτης ; mais on ne saurait déterminer quel choix il a fait », elle nous semble être elle aussi un héritage homérique. Chez Homère en effet figure une fois la forme πολιήτης (*Il*. 2.806 … πολιήτας #), en face de quatre occurrences de la forme πολίτης (et cinq de l'anthroponyme Πολίτης), la répartition des deux formes étant due chez lui à la nécessité du mètre. Nous rejoindrons donc ici les analyses précédentes en voyant dans l'emploi de πολιήτης un trait d'imitation de la morphologie homérique, et les complèterons en identifiant la probable coprésence des deux formes comme un second niveau d'imitation, participant de la « bigarrure » homérisante d'Hérodote, à laquelle nous consacrerons plus loin un plus ample développement.

b) <u>Poétismes de flexion nominale</u>

(i) Datif éolien δαιτυμόνεσσι (ou dorien δαιτυμόνεσι ?)

Les noms en -ων présentent régulièrement chez Hérodote au dat. pl. une désinence -οσι : ainsi 2.78 εὐδαίμοσι, etc. Les manuscrits attestent pourtant, dans un passage précis consacré aux privilèges dont jouissent les rois de Sparte, une forme de dat. pl. -όνεσ(σ)ι : 6.57 Ἢν θυσίη τις δημοτελὴς ποιέηται, πρώτους ἐπὶ τὸ δεῖπνον ἵζειν τοὺς βασιλέας καὶ ἀπὸ τούτων πρώτων ἄρχεσθαι, διπλήσια νέμοντας ἑκατέρῳ τὰ πάντα ἢ τοῖσι ἄλλοισι δαιτυμόνεσσι « Lorsqu'on fait un sacrifice officiel, les rois ont la première place au banquet et c'est par eux que l'on commence ; on donne à chacun d'entre eux le double de ce que l'on donne aux autres convives ». La leçon δαιτυμόνεσσι est transmise par les manuscrits ABD, les autres présentant la leçon δαιτυμόνεσι. La première forme est évidemment une forme homérique, figurant en *Od*. 7.102 et 22.12, les deux fois en fin de

---

τοὺς πολίτας. Erythris 5687. Zeleae 5532. Iasi 5516. Leri 5520. Ephesi 5589. Tomis 5545 ἐκ πάντω[ν τ]ῶν πολιτῶν ἤδη δύο. P (Thebis ad Myc.) 362 (ante 350) νέμειν μερίδας … τοῖς πολίταις. Nusquam occurrit forma Hdtea πολιήτης, de qua Smyth § 302 (cf. etiam Schweigh. II 220), quaeque ap. Democr. 255 (430, 15) occurrit : τὸ … τοὺς πολιήτας ὁμονόους εἶναι. »

[126] MEILLET, *op. cit.*, p. 233.

vers ; c'est celle que retiennent généralement les éditeurs d'Hérodote[127] ; cependant Stein, dans son édition commentée, semble accorder sa préférence à la forme δαιτυμόνεσι, dans laquelle il voudrait voir une « forme dorienne assez rare, peut-être conservée d'après les sources laconiennes de ces chroniques », ajoutant que dans le même passage « πατροῦχος et σύμμιγα sont également idiomatiques »[128]. On remarquera cependant que la place finale du terme dans la phrase d'Hérodote fournit un écho à sa place finale de vers chez Homère ; δαιτυμόνεσσι composerait ainsi une clausule dactylique signifiante[129].

(ii) τὰς Γηρυόναο βόας

Un second poétisme probable de flexion nominale se présente à l'ouverture du livre IV (4.8), dans le syntagme τὰς Γηρυόναο βόας, transmis par les manuscrits DRSV en face d'un plus régulier τὰς Γηρυόνεω βοῦς (ABCTMP), attestant les formes ioniennes attendues. C'est pourtant la leçon anomale, dorienne et poétique[130], que retient ici Rosén, choix dont il s'explique dans son apparat critique et plus longuement dans sa préface : le syntagme est en effet une citation probable d'un hymne de Pindare (fr. 169 Snell) auquel un autre passage d'Hérodote (3.38 ὀρθῶς μοι δοκέει Πίνδαρος ποιῆσαι 'νόμον πάντων βασιλέα' φήσας εἶναι) fournit une allusion explicite[131]. Il s'agirait donc ici d'un poétisme citationnel, ce dont témoigne l'édition de Rosén, qui place le syntagme 'ἐλαύνοντα τὰς Γηρυόναο βόας' entre guillemets. Sur cette citation, voir également le chapitre V[132].

(iii) Dat. sg. Ἄρηι

Le nom du dieu Arès suit normalement le paradigme de βασιλεύς. Ainsi, si l'on ne trouve pas chez Hérodote la forme de nominatif, on lit acc. Ἄρεα en 2.63, 4.59, 5.7 ; gén.

---

[127] Cf. ROSÉN, *op. cit.*, p. 92 : « Hdt. stimmt mit Homer im Ausschluß des Sg. aus diesem Substantiv überein, daher ist auch eine Anpassung an die allein im Hexameter zulässige Dat. pl.-Form δαιτυμόνεσσι (χ 12 u. ö.) nicht ausgeschlossen. »

[128] H. STEIN, *ad loc.* : « δαιτυμόνεσι : seltenere dorische Form (st. -εσσι), vielleicht aus der lakonischen Quelle dieser Nachrichten beibehalten (vgl. Einl. S. LI, 6). Auch πατροῦχος und σύμμιγα sind idiomatisch. »

[129] Un second exemple de dat. sg. ne concerne en réalité qu'une partie de la tradition manuscrite : il s'agit de 7.224.1 πλεόνεσιν (RSV), en face du régulier πλεόσι transmis par les autres manuscrits et retenu par les éditeurs : Δόρατα μέν νυν τοῖσι πλέοσι αὐτῶν τηνικαῦτα ἤδη ἐτύγχανε κατεηγότα (πλέοσι ABCPD : πλεόνεσιν RSV). — Sur le dat. pl. du nom du « mois » (μησί / μήνεσι, selon les manuscrits), voir Chantraine, *Morphologie*, p. 65, et Rosén, *op. cit.*, p. 85.

[130] Cf. ROSÉN, p. 87, n. 71 : « 'doricum poeticumque est' Bredow 272. »

[131] Cf. ROSÉN, *Praef.*, p. XXI : « Uno solo loco (IV 8.1) substantivi βοῦς forma accusativi pluralis alias consensu librorum βοῦς scripta incerto testimonio transmissa est ; habet enim stirps una βόας, coniuncte vero cum altera forma a dialecto abhorrente (Γηρυόναο) : λέγουσι … Ἡρακλέα 'ἐλαύνοτα τὰς Γηρυόναο βόας' (Γηρυόνεω βοῦς stirps Florentina) ἀπικέσθαι ἐς γῆν ταύτην …, ἥντινα νῦν Σκύθαι νέμονται. Rectene conicientes Herodotum se ad hymnum Pindari celebrem (fr. 169 Snell = Pap. Ox. 2450) applicavisse […] formas ab Iade alienas conservamus ? Haud absurdum videtur, cum alio quoque loco noster ad illum hymnum notissimum et sua aetate haud raro laudatum (cf. etiam Pl. *Gorg.* 484 b7) explicitis verbis referat : III 38.4 […] (cf. Pind. *l. c.* : … νόμος πάντων βασιλεύς. … Ἡρακλέος | ἐπεὶ Γαρυόνα βόας … ἔλασεν). »

[132] Cf. chap. V, I. B. 2. c) (ii).

Ἄρεος en 2.63, 4.62 bis., 7.76 ; et dat. Ἄρεϊ en 2.63. Mais dans un même passage du livre IV, les manuscrits attestent tous à deux reprises la forme Ἄρηι : en 4.59 Ἀγάλματα δὲ καὶ βωμοὺς καὶ νηοὺς οὐ νομίζουσι ποιέειν πλὴν Ἄρηι, τούτῳ δὲ νομίζουσι « Ils (*sc.* les Scythes) n'édifient pas de statues, d'autels ni de temples, sauf pour Arès : pour lui, ils ont coutume de le faire » ; et en 4.62 Τοῖσι μὲν δὴ ἄλλοισι τῶν θεῶν οὕτω θύουσι καὶ ταῦτα τῶν κτηνέων, τῷ δὲ δὴ Ἄρηι τῷδε « Donc, pour les autres dieux, ils sacrifient ainsi et ces victimes-là ; mais pour Arès, ils l'honorent comme suit » — le manuscrit D présentant même ici la leçon Ἀρήει.

Or, comme le remarque Untersteiner, cette forme « est généralement amendée en Ἄρει. Cependant, il y a peut-être lieu de penser à un épicisme accueilli par Hérodote, et qui pouvait être induit par l'argument sacral des deux chapitres en question du livre IV »[133]. Rosén souscrit pour sa part l'iota, donnant à lire la forme Ἄρῃ ; mais on ajoutera à l'argument sémantique d'Untersteiner la considération de la séquence τῷ δὲ δὴ Ἄρηι τῷδε, qui compose l'un de ces dimètres trochaïques qu'affectionne Hérodote dans ses exposés ethnographiques, en particulier dans ces phrases binaires et paratactiques (cf. le stylème ἐν δὲ δὴ καὶ…) : voir sur ce point notre chapitre III. Il nous semble donc que la forme Ἄρηι serait ici triplement motivée, par l'accord de la tradition manuscrite, par le contexte du passage et par le critère stylistico-rythmique, qui occasionnent ce nouveau poétisme de flexion nominale.

3. <u>Morphologie pronominale : σφε</u> ?

La forme σφε du pronom personnel de 3ème personne paraît figurer dans quelques passages, en lieu et place de nt. pl. σφεα ou de m.-f. pl. σφεας. Il s'agirait là d'un homérisme ; mais de l'accord de tous les critiques, cette forme doit être corrigée : ainsi, après Untersteiner[134], Rosén affirme que « le supposé σφέ 'épicisant' d'Hérodote est une légende. Le σφέ transmis tantôt dans la totalité, tantôt dans une partie des manuscrits est toujours antévocalique »[135]. C'est ainsi que dans les trois passages où il est la leçon unanime, il faut lire en vérité σφε᾽, forme élidée de σφεα ; d'où le texte de l'édition Rosén : dans le discours de Périandre à son fils : 3.52 Εἰ γάρ τις συμφορὴ ἐν αὐτοῖσι ἐγεγόνεε, ἐξ ἧς ὑποψίην ἐς ἐμὲ ἔχεις, ἐμοί τε αὕτη γέγονε καὶ ἐγὼ αὐτῆς τὸ πλεῦν μέτοχός εἰμι, ὅσῳ αὐτός σφε᾽ ἐξεργασάμην « Car si dans cette affaire est survenu un malheur suite auquel tu as des

[133] UNTERSTEINER, *op. cit.*, p. 92 : « viene generalmente corretto in Ἄρει. Per altro è forse il caso di pensare a un epicismo accolto da Erodoto, che poteva essere indotto dall'argomento sacrale dei due citati capitoli del libro IV. »

[134] UNTERSTEINER, *op. cit.*, p. 103 : « Nei manoscritti si trova anche σφε, come accus. singol. In 3.52 (L) ; 3.53 (L XIII Pa. col. XXII 344 — integrazione sicura) ; plur. 7.170 (L), 7.210 (d). Cfr. ancora 1.89 ; 5.85 ; 5.92η ; 5.95 (in tutti questi passi solo come v. l.). Questo σφε sia singolare, sia plur., è da eliminare mediante una correzzione […]. La forma σφε è antica, già nota a Omero e, probabilmente, un eolismo. È usata nel greco occidentale, dai tragici e dai lirici ».

[135] ROSÉN, *op. cit.*, p. 105 : « Hdt.isches angeblich 'episierendes' σφέ (Untersteiner 103, Bredow 283) ist eine Legend. Teils einhellig, teils in einem Teil der Hss. überliefertes σφέ ist immer antevokalisch. »

soupçons envers moi, c'est moi qu'il a frappé et c'est moi qui en supporte la plus grande part, d'autant plus lourde que j'en suis moi-même l'auteur », et 3.53 : Ὦ παῖ, βούλεαι τήν τε τυραννίδα ἐς ἄλλους πεσέειν καὶ τὸν οἶκον τοῦ πατρὸς διαφορηθέντα μᾶλλον ἢ αὐτός σφε᾽ ἀπελθὼν ἔχειν ; « Mon enfant, veux-tu que la tyrannie tombe dans les mains d'autrui et que la maison de ton père soit pillée, plutôt que de revenir en prendre toi-même possession ? » ; ainsi qu'en 7.170 Ἀνὰ δὲ χρόνον Κρῆτας θεοῦ σφε᾽ ἐποτρύναντος πάντας κτλ. « Avec le temps, à l'instigation d'un dieu, tous les Crétois », etc.

4. Morphologie verbale

Les poétismes de morphologie verbale chez Hérodote peuvent être classés en quatre catégories : (1) la présence ponctuelle de formes à *diektasis* ; (2) les formes d'itératifs, qui se trouvent en nombre conséquent ; (3) le phénomène de la tmèse, qui se présente dans le détail sous diverses formes ; (4) enfin, l'absence d'augment, pour laquelle il convient de savoir s'il s'agit d'un fait de langue ou d'un trait morphologique marqué.

a) Formes à *diektasis*

On connaît chez Homère l'existence de ces formes artificielles « qui se sont introduites à un moment donné de l'histoire de la langue épique », alors que l'ionien possédait déjà des formes contractes, mais que la nécessité du mètre imposait de maintenir des formes non contractes : d'où des formes comme ὁρόωντες, ὁρόωσι pour ὁρῶντες, ὁρῶσι, issues de plus anciennes ὁράοντες, ὁράωσι, les formes dites à *diektasis* (« distension ») permettant de maintenir le timbre en usage après la contraction[136]. Ces formes sans attestation épigraphique sont spécifiques au texte homérique.

Or, deux passages de l'œuvre d'Hérodote attestent une telle forme dans une partie de la tradition manuscrite. Il s'agit d'abord du très homérique ἠγορόωντο dans ce passage du livre VI décrivant l'assemblée ionienne de Ladé (6.11) : Μετὰ δὲ τῶν Ἰώνων συλλεχθέντων ἐς τὴν Λάδην ἐγίνοντο ἀγοραί, καὶ δή κού σφι καὶ ἄλλοι ἠγορόωντο, ἐν δὲ δὴ καὶ ὁ Φωκαιεὺς στρατηγὸς Διονύσιος, λέγων τάδε · « Ensuite, les Ioniens rassemblés à Ladé tinrent des conseils, et sans doute bien des orateurs discoururent, mais en particulier le stratège phocéen Dionysios, tenant ce discours ». Seuls les manuscrits AB[1] donnent ici la forme non contracte, et la leçon ἠγορόωντο est de fait généralement retenue par les éditeurs. C'est en effet, comme le note Stein, un « terme épique, sous forme épique », et dont nous reparlerons dans notre lexique poétique[137]. Contentons-nous pour l'heure de signaler que l'ouverture du discours de Dionysios par le syntagme ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς (Ἐπὶ ξυροῦ γὰρ

[136] Cf. CHANTRAINE, *Grammaire homérique*, I, Paris, 1958, rééd. 1973, p. 75 sq.
[137] H. STEIN, *ad loc.* — Cf. chap. IV, *s. v.*

ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πρήγματα, ἄνδρες Ἴωνες, ἢ εἶναι ἐλευθέροισι ἢ δούλοισι, καὶ τούτοισι ὡς δρηπέτῃσι) constitue une réminiscence homérique littérale (que nous étudierons au chapitre V[138]) qui paraît de nature à motiver l'emploi du terme et de la forme homériques, laquelle apparaît d'ailleurs chez Homère à l'ouverture du chant IV de l'*Iliade* (4.1).

La seconde occurrence apparaît quant à elle dans une phrase déjà considérée précédemment au titre des poétismes phonétiques[139] : il s'agit de 4.191 οἳ τὰ ἐπὶ δεξιὰ τῶν κεφαλέων κομόωσι, τὰ δ᾽ ἐπ᾽ ἀριστερὰ κείρουσι « (les Maxyes), qui laissent pousser leurs cheveux sur le côté droit de la tête, et se rasent le côté gauche ». La forme à *diektasis* est ici transmise par les manuscrits ABCTMP, en face de la forme contracte κομῶσι donnée par DRSV et retenue notamment par Rosén. Il nous semble cependant ici que le phonopoétisme en κ, ainsi que la séquence dactylique que composerait τῶν κεφαλέων κομόωσι, à l'exclusion de la forme non contracte, seraient là encore de nature à motiver l'emploi de la forme homérique, qui peut s'autoriser en outre du précédent constitué par la célèbre formule κάρη κομόωντες Ἀχαιοί (*Il*. 2.11, etc.).

Mais il est à vrai dire tout aussi possible qu'Hérodote, connaissant naturellement l'existence homérique des formes ἠγορόωντο et κομόωντες et se référant d'ailleurs à elles, ait employé cependant les formes contractes en usage à son époque, tout en leur adjoignant précisément d'autres stylèmes et procédés poétiques destinés à les mettre en valeur, dans un rapport d'émulation fait aussi de distanciation, plutôt que de simple imitation homérique.

b) Formes d'itératifs

Les nombreuses formes d'itératifs présentes chez Hérodote sont elles aussi à considérer selon toute vraisemblance comme un trait homérique. Absentes en effet des inscriptions ioniennes, elles ne figurent pas non plus dans le *Corpus hippocratique*, ni dans la prose attique[140]. En revanche, « dans un fragment d'Acousilaos d'Argos (Vème s. av. J.-C.) qui nous parle de centaures et de lapithes (40 a D : FGrH 22), à côté de formes ioniennes indiscutables, comme Ποσειδέων et θεοῖ]σι, on en lit d'autres qui sont des archaïsmes de l'épopée, comme ἧεν […] et πολεμέεσκε, exemple des fameux itératifs en -σκον, dont l'origine, comme on sait, est la langue homérique »[141]. Hérodote n'est donc pas le premier

[138] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (xxi).
[139] Cf. chap. I, A. 3. a) (i).
[140] A. LÓPEZ EIRE, *art. cit.*, p. 346 : « Tampoco conoce el *Corpus* esos iterativos en -σκον que no llevan aumento y que son, en principio, homéricos (*Il*. VI 460 ἀριστεύεσκε ; *Il*. II 271 εἴπεσκε), luego aparecen esporádicamente y por imitación de Homero en poetas líricos y dramáticos (Alc. 45 D πατάγεσκε ; Pi. *N*. 3.52 κράτεσκε ; S. *Ant*. 950 ταμιεύεσκε ; Ar. *Eq*. 1242 βινεσκόμην), y en Heródoto adquieren carta de naturaleza (Hdt. IV 78.5 ποιέεσκε), no así, en cambio, como decimos en ático ni en el *Corpus Hippocraticum*. »
[141] A. LÓPEZ EIRE, p. 334 : « En un fragmento de Acusilao de Argos (siglo V a. C.) en que se nos habla de centauros y lapitas (40aD : FGrH 22), al lado de formas jónicas indiscutibles, como Ποσειδέων y θεοῖ]σι, se

prosateur ionien à employer de telles formes, mais un examen des données permet de montrer que le procédé de formation est chez lui fortement productif.

On relève en effet chez Hérodote 45, voire 47 occurrences d'itératifs, dont voici l'inventaire :

- en 1.36 : διαφθείρεσκε et ποιέεσκον ;
- en 1.100 : ἐσπέμπεσκον et ἐκπέμπεσκε ;
- en 1.148 : ἄγεσκον ;
- en 1.186 : ἐπιτείνεσκε et ἀπαιρέεσκον ;
- en 1.196 : ἐσάγεσκον, πωλέεσκε, ἔσκε, ἔσκον bis ;
- en 2.13 : ἄρδεσκε ;
- en 2.174 : κλέπτεσκε, ἄγεσκον et ὑποφεύγεσκε DRSV Rosén (ἀπέφευγε ABCTMP) ;
- en 3.117 : ἄρδεσκε ;
- en 3.119 : κλαίεσκε et ὀδύρεσκετο ;
- en 4.42-43 : σπείρεσκον, μένεσκον et φεύγεσκον ;
- en 4.78 : κατελίπεσκε, λάβεσκε et ποιέεσκε ;
- en 4.128-130 : τρέπεσκε, ἔσκον et ἐλάβεσκον ;
- en 4.200 : ἔσκε et ἠχέεσκε ;
- en 6.12 : ἔχεσκε et ἐθέλεσκον ;
- en 6.133 : ἔσκε ;
- en 7.5 : ποιεέσκετο ;
- en 7.33 : ἔρδεσκε ;
- en 7.41 : μετεκβαίνεσκε ;
- en 7.106 : πέμπεσκε bis ;
- en 7.119 : σιτεύεσκον DRSV Rosén (ἐσίτευον ABCTMP), ἔσκε bis, ποιεέσκετο, ἔχεσκον et ἀπελαύνεσκον ;
- en 7.211 : φεύγεσκον ;
- en 9.74 : βαλ(λ)έσκετο.

Ce total de 45 ou 47 occurrences représente en réalité 26 verbes différents, pour lesquels il convient de savoir si la forme d'itératif est déjà attestée ou non chez Homère. Un examen des données homériques donne les résultats suivants :

(1) Itératifs homériques (8) : ἔσκον 1 occ. (*Il*. 7.153) / ἔσκε(ν) 43 occ. (*Il*. 3.180, etc. ; *Od*. 2.59, etc.) ; φεύγεσκεν *Il*. 17.461 ; κλαίεσκε *Il*. 8.364 ; μένεσκον *Il*. 19.42 ; ἔχεσκε 7 occ. (*Il*. 3.219, etc. ; *Od*. 7.99) ; ἐθέλεσκε 3 occ. (*Il*. 9.353, 9.486, 13.106) ; ἔρδεσκε 2 occ. (*Il*. 9.540, *Od*. 13.350) ; (προ)βάλεσκε 1 occ. (*Od*. 5.331). Quatre de ces sept formes (φεύγεσκεν, κλαίεσκε, μένεσκον, ἐθέλεσκε) ne figurent que dans l'*Iliade* ; une

leen otras que son antiguallas de la épica, como ἦεν, tercera persona de singular sel imperfecto del verbo εἰμί, y πολεμέεσκε, ejemplar de los famosos iterativos en -σκον, cuyo origen, como se sabe, es la lengua homérica. » — Sur les itératifs homériques, cf. CHANTRAINE, *GH*, *op. cit*., § 150.

(προβάλεσκε) figure seulement dans l'*Odyssée* ; les 3 autres (ἔσκε, ἔχεσκε, ἔρδεσκε) figurent dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ;

(2) Itératifs non homériques (18) : διαφθείρεσκε, ποιέεσκε, πέμπεσκε, ἄγεσκε, τείνεσκε, αἱρέεσκε, πωλέεσκε, ἄρδεσκε, κλέπτεσκε, ὀδυρέσκετο, σπείρεσκον, (ἐ)λίπεσκε, (ἐ)λάβεσκε, τρέπεσκε, ἠχέεσκε, βαίνεσκε (mais hom. βάσκ᾽ ἴθι 6 occ. : *Il.* 2.8, etc. ; ἐπιβασκέμεν 2.234 ; παρέβασκε 11.104), σιτεύεσκε, ἐλαύνεσκον.

La proportion d'ensemble est donc de 30 % d'itératifs déjà homériques contre 70 % d'itératifs non homériques. Cette proportion nous renseigne sur le caractère fortement productif de la formation itérative chez Hérodote.

Par ailleurs, un examen des données hérodotéennes permet de formuler les observations suivantes :

(1) en 1.36 et 2.174, les formes d'itératifs figurent aux côtés d'une autre forme en -σκ- : respectivement ἔπασχον opposé à ποιέεσκον dans l'épisode du sanglier de Mysie : ποιέεσκον μὲν κακὸν οὐδέν, ἔπασχον δὲ πρὸς αὐτοῦ ; et ἡλίσκετο dans l'histoire d'Amasis et des oracles : πολλὰ μὲν δὴ καὶ ἡλίσκετο ὑπὸ τῶν μαντηίων, πολλὰ δὲ καὶ ὑποφεύγεσκε (s'il faut lire ici cette leçon). La présence de ces formes peut avoir exercé une influence sur l'emploi concomitant de formes d'itératifs ;

(2) de nombreux passages (dont les deux précédents, mais aussi 1.100, 1.186, 1.196, 3.119, 4.42-43, 4.128-130, 6.12, 7.119) concentrent plusieurs formes d'itératifs, qui paraissent ainsi se motiver l'une l'autre ;

(3) dans plusieurs passages, l'emploi d'une forme d'itératif s'accompagne d'un ou de plusieurs traits poétiquement marqués. Ainsi, les occurrences de 6.12 suivent de près la forme à *diektasis* et le syntagme ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς évoqués précédemment ; en outre, la phrase οὐκ ἐθέλεσκον ἐς τὰς νέας οὐδ᾽ ἀναπειρᾶσθαι présente avec οὐκ ἐθέλεσκον et οὐδ᾽ ἀναπειρᾶσθαι deux séquences dactyliques. En 7.5, ποιέεσκετο figure à l'introduction d'un discours indirect de Mardonios qui présente plusieurs traits poétiques : Οὗτος μέν οἱ ὁ λόγος ἦν τιμωρός, τούτου δὲ τοῦ λόγου παρενθήκην ποιεέσκετο τήνδε, ὡς ἡ Εὐρώπη περικαλλὴς χώρη καὶ δένδρεα παντοῖα φέρουσα ἥμερα ἀρετήν τε ἀκρή, βασιλέϊ τε μούνῳ θνητῶν ἀξίη ἐκτῆσθαι (noter le composé περικαλλής et l'expression ἀρετήν τε ἀκρή). En 7.33, l'expression ἀθέμιστα ἔργα ἔρδεσκε, dite d'Artayctès, est elle aussi toute poétique. Le passage de 7.119 décrit la façon dont les Grecs reçoivent et traitent l'armée de Xerxès ; l'emploi des formes d'itératifs semble ici en accord avec l'amplification qui définit un registre globalement épique. En 9.40 enfin, où il est question de la valeur des Perses et des

Mèdes, l'expression μάλα ἔσκον οἳ ἀπεδείκνυντο ἀρετάς est solennelle[142] ; elle s'accompagne d'allitérations en π et μ qui soulignent les noms des Perses et des Mèdes (προθύμως … τὸν πόλεμον, παραδεκόμενοι Πέρσαι ; μέχρι μάχης, Μῆδοι μάλα) ;

(4) les passages cités sous (3) sont extraits de la seconde moitié de l'œuvre. Il semble que dans les autres occurrences, on ne relève pas de poétismes aussi remarquables ; mais le contexte de la fête des Panionia en 1.148 (ἐς τὴν συλλεγόμενοι ἀπὸ τῶν πολίων Ἴωνες ἄγεσκον ὁρτήν, τῇ ἔθεντο οὔνομα Πανιώνια), celui des coutumes babyloniennes en 1.196 (avec notamment l'expression finale de phrase ἔσκε εὐειδεστάτη, composant un dimètre trochaïque), en 4.42-43 les expressions προσσχόντες ἂν σπείρεσκον τὴν γῆν [...] καὶ μένεσκον τὸν ἄμητον, de couleur tout hésiodique (*Op*. 463 νειὸν δὲ σπείρειν ἔτι κουφίζουσαν ἄρουραν ; 575 ὥρῃ ἐν ἀμήτου), ou en 4.129 le syntagme ἐν θωύματι ἔσκον dont on trouve, *mutatis mutandis*, d'autres exemples chez Hérodote (1.68 καὶ ἐν θωύματι ἦν ; 4.111 ἀλλ᾽ ἐν θωύματι ἦσαν) sont peut-être eux aussi autant d'indices d'une relative poéticité des formes d'itératifs ;

(5) on remarquera enfin qu'une très grande majorité des occurrences figure dans la première moitié de l'œuvre (livres I à IV) d'une part, dans le livre VII de l'autre. On peut alors suggérer l'hypothèse que ce qui était d'abord fait de langue se transforme au fil de l'œuvre en fait authentiquement poétique, dont les indices sont rassemblés sous (3).

c) <u>Tmèse</u>

Un autre phénomène morphologique remarquable dans la langue d'Hérodote consiste dans la séparation du préverbe et du verbe auquel il s'antépose, séparation appelée « tmèse » et dont Homère offre de nombreux exemples. Il faut cependant observer une distinction entre la « tmèse » homérique et la tmèse hérodotéenne : tandis que la première représente naturellement un état de langue antérieur à l'univerbation du « préverbe » et du verbe, la seconde consiste dans une séparation consciente d'un préverbe qui, à cette époque, était normalement accolé au verbe ; c'est donc une authentique tmèse, qui peut être considérée *a priori* comme un poétisme morphosyntaxique.

De fait — et cependant — W. Aly, qui consacre dans son ouvrage un développement à la tmèse chez Hérodote, écrit que « la tmèse du type δι᾽ ὧν ἐφθάρησαν ne vivait dans la langue courante de la seconde moitié du 5ème siècle ni en Ionie ni en Attique. C'est donc un résidu littéraire. Cependant, elle ne doit pas être classée sans suite parmi les faits poétiques. Le matériel d'ensemble chez Hérodote doit, bien qu'il soit rassemblé dans Kühner-Gerth […],

[142] Cf. W. ALY, *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen*, Göttingen, 1921, rééd. 1969, p. 270 : « feierlicher Ausdruck. »

être de nouveau examiné » ; il ne s'agit pas en effet, selon Aly, de différences purement formelles, car « des cas formellement semblables peuvent, selon le contexte où ils se trouvent, avoir des effets différents »[143].

On distinguera donc, à la suite de W. Aly, trois types différents de tmèse : (1) la tmèse accompagnée de la particule ὧν ; (2) la tmèse accompagnée de l'anaphore du préverbe ; (3) enfin, les autres cas de tmèse.

(i) Tmèse avec particule ὧν

Ce premier type de tmèse est déjà relevé en tant que tel par H. Stein, qui y voit un usage probablement populaire. Il apparaît aux côtés d'un aoriste empirique dans la description des us et coutumes des peuples, « afin de représenter une action comme énergique et vivante ou comme soudaine, prompte, immédiate »[144]. Des parallèles littéraires existent, chez Epicharme (Athén. 277 s.) : καὶ γλυκύν γ᾽ ἐπ᾽ ὧν ἐπίομες οἶνον ; chez un iambographe, dans une scholie à Homère (Il. 9.539): ἀνὴρ ὅδ᾽ ἑσπέρης καθεύδοντα # ἀπ᾽ οὖν ἔδησε χλούνην ; dans l'Anth. Pal. 12.226: ἄγρυπνον ἀμπαύω θυμὸν ἀδημονίῃ # ἥ με κατ᾽ οὖν ἐδάμασσεν ἀποζευχθέντος ἑταίρου; chez Dorieus (Athén. 412) : ὃν γὰρ ἐπόμπευσεν βοῦν ἄζυγον (Μίλων), εἰς κρέα τόνδε # κόψας πάντα κατ᾽ οὖν μοῦνος ἐδαίσατό νιν; ou encore chez Aristophane, Gren. 1047 κατ᾽ οὖν ἔβαλεν (anap.) et Hérondas 1.37 κατ᾽ οὖν λήσεις. La majorité de ces exemples tend en effet à montrer que cet usage est celui d'un sociolecte particulier ; en tout cas, il ne s'agit pas d'une caractéristique dialectale[145].

Hérodote fait un large emploi de ce type de tmèse dans ses *logoi* ethnographiques : ainsi dans le passage traitant des coutumes babyloniennes, 1.194 ἀπ᾽ ὧν ἐκήρυξαν ; dans le *logos* égyptien à lui seul, pas moins de douze occurrences : 2.39 ἀπ᾽ ὧν ἔδοντο ; 2.40 ἐξ ὧν εἶλον ; 2.47 ἀπ᾽ ὧν ἔβαψε et κατ᾽ ὧν ἐκάλυψε ; 2.70 κατ᾽ ὧν ἔπλασε ; 2.85 κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο ; 2.86 ἐξ ὧν εἶλον ; 2.87 ἐν ὧν ἔπλησαν et ἀπ᾽ ὧν ἔδωκαν ; 2.88 ἀπ᾽ ὧν ἔδωκαν ; 2.96 ἐν ὧν ἐπάκτωσαν ; 2.122 κατ᾽ ὧν ἔδησαν ; une occurrence dans le *logos* scythe : 4.60 περὶ ὧν ἔβαλε, et une aussi dans le *logos* libyen : 4.196 πρὸς ὧν ἔθηκαν. — De ces exemples nombreux, on pourra d'ailleurs rapprocher les tours attestant, au lieu du préverbe, la négation οὐκ : 2.20 οὐκ ὧν ἔπνευσαν, 3.137 et 138 οὐκ ὧν ἔπειθον ; ainsi que

---

[143] W. ALY, *op. cit.*, p. 268 : « Die Tmesis vom Typus δι᾽ ὧν ἐφθάρησαν lebte in der Umgangssprache der 2. Hälfte des 5. Jhdts. weder in Ionien noch in Atika. Sie ist also ein literarisches Residuum. Trotzdem darf sie nicht ohne weiteres unter die Poetika gerechnet werden. Das gesamte Material bei Hdt muß, obwohl es bei Kühner-Gerth II 1 S. 537 vollständig beisammensteht, noch einmal übergeprüft werden, da nicht bloß formale Unterschiede dort völlig übersehen sind, sondern auch formal gleiche Fälle je nach der Umgebung, in der sie stehen, ganz verschieden wirken können. »

[144] H. STEIN, note à 1.194 : « Dieser Tmesis mit sperrendem ὧν bedient sich besonders Herodot, wahrscheinlich in Anschluss an einen populären Gebrauch, durchgängig mit dem empirischen Aorist, bei Schilderung von Sitten und Gebräuchen, um eine Handlung als energisch und lebhaft oder als plötzlich, unverzüglich, eilfertig darzustellen. »

[145] Cf. W. ALY, *loc. cit.*

le cas d'emploi du verbe simple sous forme affirmative que l'on trouve dans le passage traitant des coutumes perses : 1.132 ἔθηκε ὧν.

Nous distinguerons en revanche pour notre part le cas de 2.172 τοῦτον κατ᾽ ὧν κόψας ἄγαλμα δαίμονος ἐξ αὐτοῦ ἐποιήσατο καὶ ἵδρυσε τῆς πόλιος ὅκου ἦν ἐπιτηδεότατον, qui présente non pas un aoriste empirique, mais un aoriste ponctuel que la tmèse tend, semble-t-il, à dramatiser.

Il faudra aussi distinguer, cette fois avec W. Aly, l'unique cas de ce type de tmèse figurant dans la seconde moitié de l'œuvre, plus précisément dans le discours d'Artabane à l'ouverture du livre VII : 7.10 Οὕτω δὲ καὶ στρατὸς πολλὸς ὑπὸ ὀλίγου διαφθείρεται κατὰ τοιόνδε · ἐπεάν σφι ὁ θεὸς φθονήσας φόβον ἐμβάλῃ ἢ βροντήν, δι᾽ ὧν ἐφθάρησαν ἀναξίως ἑωυτῶν « C'est ainsi qu'une grande armée succombe sous le coup d'une petite, selon ce principe : lorsque le dieu, jaloux, provoque la panique ou le tonnerre, ils périssent d'une façon indigne d'eux ». Ce cas trouve d'ailleurs un parallèle au sein des Dialogues perses du livre III, dans le plaidoyer de Darius pour la monarchie : 3.82 Τοῦτο δὲ τοιοῦτο γίνεται ἐς ὃ ἂν προστάς τις τοῦ δήμου τοὺς τοιούτους παύσῃ · ἐκ δὲ αὐτῶν θωυμάζεται οὗτος δὴ ὑπὸ τοῦ δήμου, θωυμαζόμενος δὲ ἀν᾽ ὧν ἐφάνη μούναρχος ἐών · καὶ ἐν τούτῳ δηλοῖ καὶ οὗτος ὡς ἡ μουναρχίη κράτιστον « Et ce type de phénomène se produit jusqu'à ce que quelqu'un, prenant la tête du peuple, mette fin à leurs agissements ; en vertu de quoi cet homme est admiré par le peuple, et admiré qu'il est, il se révèle un monarque : en ceci, cet homme montre précisément que la monarchie est le meilleur régime ». — « Ici, écrit Aly, l'exacerbation du ton occasionnée par l'emploi de la figure est apparentée à un moyen artistique. Elle est étrangère au *logos* »[146]. Ajoutons en ce sens que ces deux exemples attestent non plus un aoriste empirique, mais plutôt un aoriste gnomique. Il est donc probable effectivement que l'effet produit dans ces deux cas soit différent, et plus proprement artistique, que dans les passages ethnographiques. Mais on remarquera en fin de compte que ces deux sous-catégories sont également poétiques, si l'on entend par « poétique » l'adéquation de l'expression à la pensée : dans la description des coutumes des peuples, Hérodote emploie un morphostylème d'origine probablement populaire (préverbe + ὧν + aoriste empirique) ; dans l'expression d'une sentence figurant au sein de deux passages qui témoignent dans leur ensemble d'un travail artistique, il adapte ce stylème qui prend la forme marquée : préverbe + ὧν + aoriste gnomique.

[146] W. ALY, *loc. cit.* : « Da ist die durch die Figur herbeigeführte Verschärkung des Tones als Kunstmittel verwandt. Dem Logos ist sie fremd. »

(ii) Tmèse avec anaphore du préverbe

Pour ce deuxième type de tmèse, « l'anaphore est manifestement un bien homérique », écrit Aly[147], qui mentionne un vers tel qu'*Od.* 1.66 ὃς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν, περὶ δ᾽ ἱρὰ θεοῖσιν ἀθανάτοισι ἔδωκε. On trouve huit exemples de cette tmèse chez Hérodote : 2.141 κατὰ μὲν φαγέειν τοὺς φαρετρεῶνας αὐτῶν, κατὰ δὲ τὰ τόξα « (des rats) dévroèrent leurs carquois, et dévorèrent leurs arcs » ; 3.36 καὶ ἀπὸ μὲν σεωυτὸν ὤλεσας τῆς σεωυτοῦ πατρίδος κακῶς προστάς, ἀπὸ δὲ [ὤλεσας] Κῦρον πειθόμενόν τοι « et tu t'es perdu toi-même en dirigeant mal ta patrie, et tu as perdu Cyrus qui suivait tes conseils » (discours de Cambyse à Crésus) ; 3.126 κατὰ μὲν ἔκτεινε Μιτροβάτην τὸν ἐκ Δασκυλείου ὕπαρχον […], κατὰ δὲ τοῦ Μιτροβάτεω τὸν παῖδα Κρανάσπην « il (*sc.* Oroitès) fit périr Mitrobatès, le gouverneur du district de Dascyléion […], et il fit périr son fils Cranaspès » ; 5.81 κατὰ μὲν ἔσυραν Φάληρον, κατὰ δὲ τῆς ἄλλης παραλίης πολλοὺς δήμους « ils (*sc.* les navires des Eginètes) ravagèrent Phalère, et ravagèrent de nombreux dèmes sur le reste du littoral » ; 8.33 κατὰ μὲν ἔκαυσαν Δρυμὸν πόλιν, κατὰ δὲ Χαράδραν καὶ Ἔρωχον καὶ Τεθρώνιον καὶ Ἀμφίκαιαν καὶ Νέωνα καὶ Πεδιέας καὶ Τριτέας καὶ Ἐλάτειαν καὶ Ὑάμπολιν καὶ Παραποταμίους καὶ Ἄβας « ils (*sc.* les Perses) incendièrent la ville de Drymos, et incendièrent », etc. ; 8.89 Ἐν δὲ τῷ πόνῳ τούτῳ ἀπὸ μὲν ἔθανε ὁ στρατηγὸς Ἀριαβίγνης ὁ Δαρείου, Ξέρξεω ἐὼν ἀδελφεός, ἀπὸ δὲ ἄλλοι πολλοί τε καὶ ὀνομαστοὶ Περσέων καὶ Μήδων καὶ τῶν ἄλλων συμμάχων, ὀλίγοι δέ τινες καὶ Ἑλλήνων « Dans cette action mourut le stratège Ariabignès fils de Darius, et frère de Xerxès, et moururent beaucoup d'autres hommes importants parmi les Perses, les Mèdes et leurs alliés, ainsi qu'un petit nombre parmi les Grecs » ; 9.5 καὶ κατὰ μὲν ἔλευσαν αὐτοῦ τὴν γυναῖκα, κατὰ δὲ τὰ τέκνα « elles (*sc.* les Athéniennes) lapidèrent sa femme, et lapidèrent ses enfants (*sc.* de Lycidas) ; à quoi l'on ajoutera le cas particulier de 6.114 Καὶ τοῦτο μὲν ἐν τούτῳ τῷ πόνῳ ὁ πολεμάρχος Καλλίμαχος διαφθείρεται, ἀνὴρ γενόμενος ἀγαθός, ἀπὸ δ᾽ ἔθανε τῶν στρατηγῶν Στησίλεως ὁ Θρασύλεω « Dans cette affaire mourut le polémarque Callimaque, qui s'était montré brave, et mourut aussi parmi les stratèges Stésilaos fils de Thrasylaos », offrant un cas de *variatio* : διαφθείρεται – ἀπὸ δ᾽ ἔθανε.

Comme on le constate au terme de cet inventaire, Hérodote emploie ce type de tmèse pour un groupe sémantique bien déterminé de verbes dénotant la « mort », le « meurtre », la « destruction » et le « pillage ». On peut donc voir dans l'usage de cette tmèse anaphorique un tour particulièrement intensif, concourant à la dramatisation de ces passages.

[147] W. ALY, *loc. cit.* : « « Die Anapher ist offensichtlich homerisches Gut. »

(iii) Autres cas

Les autres cas enfin se répartissent clairement en deux catégories :

(1) d'une part, le tour ἀνά τ᾽ ἔδραμε, ἀνά τ᾽ ἔδραμον, figurant dans cinq passages, — (a) trois fois au sens propre : en 3.78, dans l'épisode du meurtre des Mages : Ἐπεὶ ὦν εἶδον τοὺς εὐνούχους τεθορυβημένους τε καὶ βοῶντας, ἀνά τε ἔδραμον πάλιν ἀμφότεροι καί, ὡς ἔμαθον τὸ ποιεύμενον, πρὸς ἀλκὴν ἐτράποντο « Quand ils virent les eunuques affolés et hurlants, ils bondirent tous deux et, quand ils comprirent ce qui se passait, ils se mirent en état de défense » ; en 7.15, lors du songe de Xerxès : Ξέρξης μὲν περιδεὴς γενόμενος τῇ ὄψει ἀνά τε ἔδραμε ἐκ τῆς κοίτης καὶ πέμπει ἄγγελον Ἀρτάβανον καλέοντα « Xerxès, effrayé par la vision, bondit hors de son lit et envoya un messager appeler Artabane » ; et en 7.218, lors de la bataille des Thermopyles : Ἦν μὲν δὴ νηνεμίη, ψόφου δὲ γινομένου πολλοῦ, ὡς οἰκὸς ἦν φύλλων ὑποκεχυμένων ὑπὸ τοῖσι ποσί, ἀνά τε ἔδραμον οἱ Φωκέες καὶ ἐνέδυνον τὰ ὅπλα, καὶ αὐτίκα οἱ βάρβαροι παρῆσαν « Il n'y avait pas de vent, mais comme il y avait beaucoup de bruit, ce qui était naturel du fait des feuilles répandues sous leurs pieds, les Phocéens bondirent revêtir leurs armes et les Barbares, aussitôt, apparurent » ; — (b) deux fois au sens figuré, pour dénoter l'« essor » d'une cité : au livre I, au sujet des Lacédémoniens : 1.66 Οἷα δὲ ἔν τε χώρῃ ἀγαθῇ καὶ πλήθεϊ οὐκ ὀλίγων ἀνδρῶν, ἀνά τε ἔδραμον αὐτίκα καὶ εὐθενήθησαν « Se trouvant dans un pays fertile et en nombre d'hommes important, ils prirent vite leur essor et devirent florissants » ; et au livre VII, au sujet de Syracuse : 7.156 Αἱ δὲ (*sc.* Συρήκουσαι) παραυτίκα ἀνά τ᾽ ἔδραμον καὶ ἔβλαστον « Syracuse fit aussitôt des progrès et s'épanouit »

(2) deux cas singuliers où la tmèse, irréductible à un type particulier, figure aux côtés d'une apostrophe solennelle et dans une phrase à valeur fortement comminatoire : (a) dans le discours d'Amasis à Ladicé en 2.181 : Ὦ γύναι, κατά με ἐφάρμαξας, καὶ ἔστι τοι οὐδεμία μηχανὴ μὴ οὐκ ἀπολωλέναι κάκιστα γυναικῶν πασέων « Femme, tu m'as empoisonné, et il n'est aucun moyen que tu ne périsses pas de la façon la plus misérable de toutes les femmes » ; (b) dans le discours du fantôme à Xerxès en 7.12 Μετὰ δὴ βουλεύαι, ὦ Πέρσα, στράτευμα μὴ ἄγειν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, προείπας ἁλίζειν Πέρσῃσι στρατόν ; « Tu te ravises, Perse, et tu décides de ne pas conduire d'armée contre la Grèce, après avoir ordonné aux Perses d'assembler une armée ? » Nul doute que dans des ces deux cas, la tmèse revête un haut degré de poéticité et d'expressivité.

Il existe donc, en somme, différents niveaux de poéticité pour le phénomène de la tmèse chez Hérodote, depuis les emplois rituels figurant dans les *logoi* ethnographiques en vertu d'un usage « populaire », jusqu'aux cas isolés de tmèse produisant un effet fortement poétique, en passant par une structure anaphorique également spécialisée dans un contexte

sémantique particulier. A des titres divers, ces différents emplois peuvent être considérés comme des poétismes, les uns de langue, les autres de style, dont Hérodote tire des effets différents.

d) Absence d'augment

La question de l'absence d'augment aux temps du passé chez Hérodote est assez difficile à résoudre, compte tenu d'une part de la grande hétérogénéité de la tradition manuscrite, d'autre part de la rareté des témoignages épigraphiques. Un examen détaillé des formes verbales présentant normalement l'augment permet cependant de dégager quelques principes, en vertu desquels on peut être parfois en mesure de déterminer si l'absence d'augment est simplement un trait de langue non marqué, ou au contraire un authentique poétisme morphologique.

(i) Absence d'augment syllabique

L'augment syllabique est d'abord absent de toutes les formes d'itératif à initiale consonantique, sauf exceptions : μετεκ-βαίνεσκε 7.41, βαλέσκετο 9.74, ἐσ-πέμπεσκε 1.100, ἐκ-πέμπεσκε 1.100, κλαίεσκεν 3.119, κλέπτεσκε 2.174, λάβεσκε 4.78, μένεσκον 4.42, πέμπεσκε 7.106 bis, ποιέεσκε 4.78, ποιέεσκον 1.36, ποιεέσκετο 7.5, πωλέεσκε 1.196, σιτεύεσκον 7.119, σπείρεσκον 4.42, ἐπι-τείνεσκε 1.186, τρέπεσκε 4.128, φεύγεσκον 7.211, δια-φθείρεσκε 1.36. — Les deux exceptions sont les suivantes : 4.78 κατέλιπεσκε ABCTMPp Rosén (καταλειπέεσκε DRSV), 4.130 ἐλάβεσκον codd. Rosén, lequel renvoie dans l'apparat critique à sa grammaire, dans laquelle il suggère que la présence de l'augment a sans doute dans ces deux formes un rapport avec la formation de l'itératif sur un thème d'aoriste au lieu du thème de présent[148], sans proposer cependant d'explication plus précise. De manière générale, il est naturel que ces formes d'itératifs dans lesquelles nous avons reconnu des poétismes ne présentent pas l'augment.

D'autre part, plusieurs formes de plus-que-parfait ne prennent pas l'augment : il en est ainsi de 1.84 ἀναβεβήκεε, 1.91 κεχάριστο Rosén, 1.165 τετελευτήκεε, 1.207 γεγόνεε, 3.61 καταλελοίπεε, 7.6 ἀναβεβήκεσαν, 7.170 καταλέλειπτο.

Enfin, l'augment syllabique ne figure pas non plus dans l'impft. 8.123 ὑπερβάλλετο. — En 1.89 une partie des manuscrits atteste une forme d'aoriste sans augment : 1.89 δῶκαν DTRMSV (ἔδωκαν ABCPp) ; mais les éditeurs retiennent la forme augmentée.

---

[148] ROSÉN, p. 126 : « In zumindest zwei Fällen ist der 'Iterativ' auf einem nullstufigen Aoriststamm konstruiert : λάβεσκε ἄν, κατελίπεσκε ABC 4.78.3-4, ἂν ἐλάβεσκον 4.130, βαλέσκετο (-λλ- DP) 9.74.1. Das Vorkommen des Augments hat wohl irgend etwas hiermit zu tun. »

On mentionnera enfin l'imparfait χρῆν, le plus souvent sans augment : ainsi 1.8, 1.91, 1.120, 1.144, 1.186, 2.20, 2.179, 3.65, 4.118, 7.39, 8.129 ; ἐχρῆν seulement en 2.173, 3.52.

(ii) Absence d'augment temporel

L'augment temporel est tout d'abord absent de toutes les formes d'itératif à initiale vocalique : ἄγεσκον 1.148, 2.174, ἐσάγεσκον 1.196, ἀπαιρέεσκον 1.186, ἄρδεσκε 2.13, 3.117, ἐθέλεσκον 6.12, ἀπελαύνεσκον 7.119, ἔρδεσκε 7.33, ἔσκον / ἔσκε 1.196 ter, 4.129, 4.200, 6.133, 7.119 bis, 9.40, ἔχεσκον / ἔχεσκε 6.12, 7.119, ὀδυρέσκετο 3.119. Soit 21 occurrences d'absence d'augment, pour neuf verbes différents. Ici encore, l'absence d'augment ne surprend pas, s'agissant de formations poétiques.

Pour le reste, il règne au sujet de l'augment temporel dans le texte d'Hérodote une assez grande incertitude. En effet, comme l'observe Untersteiner, « les rares documents épigraphiques et les oscillations de la tradition manuscrite ont rendu difficile toute norme certaine autour de l'emploi de l'augment temporel chez les Ioniens »[149]. On peut tout juste, semble-t-il, distinguer quelques tendances en fonction de l'initiale du verbe. Nous distinguerons donc le cas des verbes à diphtongue initiale ; celui des verbes dont la voyelle initiale est suivie d'un groupe sonante + consonne ; enfin les autres cas.

α) Verbes à diphtongue initiale

Les verbes à initiale αἰ-, αὐ-, εἰ-, εὐ-, οἰ- attestent généralement chez Hérodote l'absence d'augment. Ainsi, pour les verbes à initiale αἰ- / αἱ-, l'absence est systématique pour ἀναισιμόω et ses préverbés (impft. ἀναισίμου 1.185, pass. ἀναισιμοῦτο 3.90, aor. pass. ἀναισιμώθη 1.179, 2.125) et pour διαιτάομαι (impft. διαιτώμην 3.65, διαιτᾶτο 3.15, 4.95, 4.121, 4.165, aor. διαιτήθη 2.112) ; — elle est régulière pour αἰνέω et ses préverbés (impft. αἴνεον 3.73, 3.76, ἐπαίνεε 3.34, καταίνεον 9.33, 7.116, παραίνεε 8.19, 8.143, 9.17, 9.18, συνεπαίνεον 7.15, aor. αἴνεσε 5.113, παραίνεσε 1.80 (παρήνεσε MQ), παραίνεσε 1.80, καταινέσαμεν 9.7α ; on trouve cependant παρῄνεε en 9.122 (où la leçon παραίνεε est donnée par le seul manuscrit S, et écartée par les éditeurs) ; pour αἱρέω et ses préverbés ; pour αἰτέω et ses préverbés (impft. αἴτεε 3.1 ter, 4.164, 6.132, 6.133, ἀπαίτεε 4.162, 6.86, 8.122, αἴτεον 4.161, 5.18, 5.92γ, 6.113, ἀπαίτεον 5.84, 6.86β, παραιτέετο 3.119, 5.33, aor. παραιτήσαντο 4.146 : mais dans deux cas les manuscrits ABCT donnent une forme à augment : παρῃτέετο 6.86 ABCT Rosén ; παρῃτήσατο 4.43 ABCTMPS Rosén.

Les verbes en αὐ- / αὖ- semblent prendre ou ne pas prendre l'augment selon les cas : à côté d'impft. ἔναυε 7.231, on trouve pour le verbe ἐξαυαίνω aussi bien aor. pass. ἐξαυάνθη

[149] UNTERSTEINER, p. 111 : « Gli scarsi documenti epigrafici e le oscillazioni nella tradizione ms. hanno reso difficile ogni sicura norma circa l'uso dell'aumento temporale presso gli Ioni (cfr. Bechtel, § 164). »

4.151 (sans augment), qu'aor. act. ἐξηύηνε 4.173 (avec augment) ; ou pour αὐτομολέω, impft. αὐτομόλεον 1.127, mais aor. ηὐτομόλησε(ν) 3.160 ABCTMP Rosén αὐτομόλησε DRSV. Pour les verbes αὐξάνω / αὔξω, l'absence est seulement épisodique : impft. αὔξετο 6.132, mais ηὔξετο 3.39, 6.63, ηὗξον 8.30, 9.31, et impft. ηὐξάνετο 5.92ε, pqp. ηὔξηντο 5.78.

Les verbes à initiale εὐ-, en revanche, semblent ne jamais prendre l'augment : ainsi εὐδαιμόνησαν 3.59 ; εὐδοκίμεε 7.227, aor. εὐδοκίμησε 8.87, εὐδοκίμησαν 3.131 ; εὐθηνέθησαν 1.66 ; εὐνομήθησαν 1.66 ; aor. εὐτύχησαν 7.233 ; impft. εὔχετο 1.31, 7.54, προσεύχετο 1.48, προσεύχοντο 1.60, aor. εὔξατο 4.76 ABCTMPp Rosén ηὔξατο DRSV ; impft. εὐώχεε(ν) 1.126, 6.129, aor. pass. εὐωχήθησαν 1.31. Quant aux verbes à initiale εὑ-, si εὑρίσκω et ses préverbés ne prennent pas l'augment (εὕροντο 9.28, εὗρον 4.1, εὕρισκε 1.56, etc.) ; on trouve cependant impft. ηὗδε 3.69.

Enfin, les verbes en οἰ- ne présentent pas l'augment, ce de façon systématique ou fréquente : ainsi οἰκέω et ses préverbés (impft. οἴκεον, aor. οἴκησα) ; οἰκίζω et ses préverbés (aor. οἴκισε 3.91, 5.42, κατοίκισε 2.154, 6.20, 6.119 bis, κατοίκισαν 5.76, συγκατοίκισε 3.149, aor. pass. ἐνοικίσθη 1.68, κατοικίσθησαν 2.154) ; οἰκοδομέω et ses préverbés (impft. οἰκοδόμεε 1.186, οἰκοδόμεον 2.125, 8.71, aor. οἰκοδόμησε 2.127 conj. [οἰκοδομῆς codd.], 2.153, ἀνοικοδόμησε 1.186 ABCPD Rosén ἀνῳκοδόμησε TRMSV, οἰκοδομήσατο 3.10) ; on trouve cependant ᾠκοδόμησε 1.22 ADTRbMQSV Rosén οἰκοδόμησε CP[1] ; οἰκοφθορέομαι (aor. pass. οἰκοφθορήθησαν 1.196) ; οἰκτείρω dans impft. οἴκτειρε 3.52 ; ainsi qu'impft. ἀποικτίζετο 1.114, κατοικτίζετο 3.156. Pour le verbe οἴχομαι, qui ne présente pas l'augment le plus souvent, on trouve quelquefois des variantes augmentées : impft. οἴχετο 1.68, 2.118, 2.119 ABC Rosén ᾤχετο PMDTRSV, 3.131 DRSV Rosén ᾤχετο ABCTMP, 4.155, 5.43, 5.47, 7.164 ABCTMP Rosén ᾤχετο DRSV, 8.116 MPDRSV Rosén ᾤχετο ABCT, οἴχοντο 1.48, 1.168, 3.48 ABCT Rosén ᾤχοντο DRSV (οἴχοιντο MPp), 4.145, 4.160 bis, 5.75, 6.33, 6.96, 6.97, 6.138, 7.197, 7.218, 7.222 codd. Rosén (ᾤχοντο Plut.), 9.118 (οἴχονται ABCMpP), 9.122 ; en 1.157, tous les manuscrits attestent ᾤχετο, forme retenue par Rosén et amendée par Legrand. Enfin, οἴομαι se présente à l'imparfait sous les deux formes οἴετο / ᾤετο en 9.89.

S'il est possible d'interpréter ces données, il semble donc que la tendance générale des verbes à diphtongue initiale soit de ne pas présenter l'augment (réserve faite peut-être de l'initiale αὐ-, qui atteste une proportion non négligeable de formes augmentées). Il s'agirait là d'une caractéristique du dialecte ionien, sur laquelle voir Bechtel, § 164.

β) Verbes à initiale vocalique suivie d'un groupe sonante + consonne

Ces verbes ne prennent généralement pas l'augment ; ainsi :

- pour l'initale ἀρ-C- : ἀρτέομαι et ses préverbés dans impft. ἀρτέοντο 5.120, ἀρτέετο 8.97, παραρτέετο 7.20, παραρτέοντο 8.76, 8.108 (mais ἄρχω présente généralement l'augment : à côté d'impft. ἄρχετο 5.51, 6.75, on trouve ἦρχον, ἠρχόμην partout ailleurs) ;
- pour l'initiale ἐρ-C-, ἔργω dans impft. ἔρξαν 7.8β ; ἔρδω dans impft. ἔρδον 9.103 ; et ἐργάζομαι et ses préverbés dans impft. ἐργάζοντο 1.66, 2.124, 2.125, 3.129, 7.26, 9.8, 9.20, διεργάζοντο 5.20, 7.224, - aor. ἐργάσαο 2.115, 5.106, 7.46, ἐξεργάσαο 1.45, ἐργάσατο 8.87, 8.106 bis, 8.116, 9.37, 9.107, ἐξεργάσατο 3.30, 3.31, 3.35, 5.28, ἐξεργασάμην 3.52, ἐργάσαντο 3.15, 6.92, 6.138 MDPRSV Rosén (ἠργάσαντο AB εἰργάσαντο CT), 8.28, ἐξεργάσαντο 1.93 bis, 5.62, κατεργάσατο 3.157, 7.6, κατεργάσαντο 2.150, 7.8α, 8.102, 9.106, κατεργασάμεθα 8.109, pass. ἐξεργάσθη 4.179, κατεργάσθη 9.35 ; on trouve par endroits la forme augmentée, mais les manuscrits proposent alors des leçons divergentes : 1.185 impft. εἰργάζετο CPDTRMSV ἠργάζετο AB[1], περιειργάζοντο 2.15 Rosén : περιεργάζοντο T περιεργάζονται DJRMSV περιηργάζοντο AB ; aor. εἰργάσαντο 3.25 (ἐργάσαντο C) ;
- pour l'initiale ὁρ-C-, la tradition manuscrite offre des flottements : ainsi ὁρμάω dans aor. ὅρμησε 9.60 ABDR (Legrand, Rosén) ὥρμησε CTMpPSV (mais toutefois ὥρμησεν 4.159, ὥρμησαν 7.179, 7.180) ; à l'imparfait les manuscrits offrent dans les deux cas des leçons divergentes : 8.106 ὅρμα DRSV (Legrand, Rosén) / ὥρμα ABCTMP ; 9.114 ὅρμεον ABDSV (Legrand, Rosén) / ὥρμεον CTMpPr. On constate que les manuscrits AB présentent tantôt l'une, tantôt l'autre des deux formes ; les deux éditeurs uniformisent la leçon en retenant la forme sans augment. Si l'on adopte leur position, on conclura que le verbe ὁρμάω connaît aux temps du passé une proportion équitable de formes sans augment et de formes augmentées ; ὁρμάομαι : ABDR Rosén ὥρμησε CTMpPSV, moy. impft. ὁρμᾶτο 7.37 ABSV ὡρμᾶτο CTMPDR Rosén, ὡρμῶντο 7.88 ABDRSV Rosén ὡρμέοντο TPp ὁρμέωντο CM, ὡρμᾶτο 7.37 CTMPDR Rosén ὁρμᾶτο ABSV, ὁρμᾶτο 7.4 ABT Rosén ὡρμᾶτο CPMDRSV, aor. ὁρμήθη 6.41 AB Rosén ὡρμήθη CTMPDRSV, ὁρμήθη 6.86δ ABCTMP Rosén ὡρμήθη DRSV Stob., ὡρμήθησαν 7.218, ὡρμήθησαν 7.218 TMPDRSV Rosén ὁρμήθησαν ABC ; — ὁρμέω dans l'impft. ὅρμεον en 7.22 AB / ὥρμεον CTMPDRSV, et en 7.188 AB / ὥρμεον CTMPDRSV. La répartition des manuscrits est la même dans les deux cas ; les éditeurs retiennent la forme sans augment, leçon des manuscrits AB ; ὁρμίζω, μετ-ορμίζομαι dans ὅρμιζε 6.107 ABDRSV / ὥρμιζε CTMP, et dans μετορμίζοντο 7.183 ABTM / μετωρμίζοντο CMPD[c]RSV. Là encore, les manuscrits AB attestent la forme sans augment, retenue par les éditeurs ; — ὀρχέομαι, ἀπορχέομαι dans aor. ὀρχήσατο 6.129 AB Rosén ὠρχήσατο CTMPDRSV pap., ἀπορχήσαο 6.129 ABCPDRSV Rosén ἀπωρχήσαο TM pap., 6.129 ABSV Rosén ὠρχήσατο CTMPDR pap., impft. ὀρχέετο 6.129 RSV Rosén ὠρχέετο ABCTMPD[c] pap. Troisième exemple de forme sans augment donnée par les manuscrits AB (accompagnés par d'autres), et retenue dans tous les cas par les éditeurs ; de même encore

pour le verbe suivant : — ὁρτάζω dans ὅρταζον 9.7 ABDR Legrand Rosén / ὥρταζον CTMpPJSV.

Il semble donc que la tendance soit pour les verbes à initiale vocalique suivie d'un groupe sonante + consonne à l'absence d'augment fréquente, sinon systématique. Dans leur cas comme dans celui des verbes à diphtongue initiale, on ne devra donc pas considérer l'absence d'augment comme un trait morphologique marqué, mais plutôt comme une caractéristique de la langue.

γ) Autres cas

Reste un certain nombre d'autres verbes à initiale vocalique pour lesquels on observe également, soit l'absence d'augment, soit un flottement entre forme augmentée et forme non augmentée selon leurs diverses occurrences.

γ1) Ne présentent jamais l'augment :

- ἀγινέω, ἀπαγινέω dans ἀγίνεον 3.89, 3.97 quater, ἀπαγίνεον 3.92, 3.94 bis. Homère emploie la forme augmentée (*Il*. 18.493 # ἠγίνεον ἀνὰ ἄστυ) et la forme sans augment (*Il*. 24.784 ἐννῆμαρ μὲν τοί γε ἀγίνεον ἄσπετον ὕλην), selon les nécessités du mètre.
- ἀλυκτάζω dans impft. ἀλύκταζον 9.70 : Οἱ δὲ βάρβαροι οὐδὲν ἔτι στῖφος ἐποιήσαντο πεσόντος τοῦ τείχεος οὔτε τις αὐτῶν ἀλκῆς ἐμέμνητο ἀλύκταζόν τε οἷα ἐν ὀλίγῳ χώρῳ πεφοβημένοι τε καὶ πολλαὶ μυριάδες κατειλημμέναι ἀνθρώπων. Ce verbe est attesté seulement par Hérodote, dans cette unique occurrence. Sens : « être agité, inquiet » ; cf. la scholie ἀλυκτάζειν · δυσφορέειν, ἀγανακτεῖν. — Il paraît intéressant de remarquer que l'absence d'augment occasionne une paronomase entre ἀλύκταζον et ἀλκῆς qui le précède de peu, dans le cadre d'une coordination étroite en οὔτε … τε : les trois phonèmes radicaux du nom de la « bravoure » se trouvent ainsi repris dans les deux premières syllabes du verbe (ἀλκ- / ἀλυκ-), formant un diptyque sémantiquement antithétique.
- ἀεθλέω dans ἀέθλεον 1.67, 7.212 : 1.67 Κατὰ μὲν δὴ τὸν πρότερον πόλεμον συνεχέως αἰεὶ κακῶς ἀέθλεον (*sc.* οἱ Σπαρτιῆται) πρὸς τοὺς Τεγεήτας, κτλ. ; 7.212 Τότε μὲν οὕτως ἠγωνίσαντο, τῇ δ' ὑστεραίῃ οἱ βάρβαροι οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον. — Nous avons déjà relevé pour ce verbe, dans l'emploi de l'initiale non contracte ἀε-, un probable poétisme par imitation d'Homère. L'absence d'augment accrédite ici l'hypothèse du poétisme. A noter qu'en 7.212, la conjonction de l'absence d'augment et de la forme non contracte compose un rythme dactylique : οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον (3 dactyles), en fin de phrase.
- ἀμαυρόομαι dans aor. ἀμαυρώθη 9.10 : θυομένῳ οἱ ἐπὶ τῷ Πέρσῃ ὁ ἥλιος ἀμαυρώθη ἐν τῷ οὐρανῷ. L'absence d'augment peut être considérée ici comme un poétisme morphologique en accord avec le caractère extraordinaire de l'événement dénoté par le verbe, puisqu'il s'agit d'une éclipse solaire.

- ἀνηκουστέω dans ἀνηκούστεε 1.115 : Οἱ μέν νυν ἄλλοι παῖδες τὰ ἐπιτασσόμενα ἐπετέλεον, οὗτος δὲ ἀνηκούστεέ τε καὶ λόγον εἶχε οὐδένα, ἐς ὃ ἔλαβε τὴν δίκην. Ce sont les paroles du jeune Cyrus. L'emploi de la forme sans augment est conforme au vers formulaire homérique Ὣς ἔφατ', οὐδ' ἄρα πατρὸς ἀνηκούστησεν Ἀπόλλων (*Il.* 15.236 = 16.676).
- ἀρρωδέω, κατ-αρρωδέω dans impft. ἀρρώδεον 8.70, 8.74, ἀρρώδεε 5.35, aor. καταρρώδησαν 6.9, pqp. καταρρωδήκεε 8.103, 9.45. Le verbe figure ainsi toujours sans augment (6 occurrences) ni allongement prothétique de parfait (5 occurrences). Or l'équivalent attique ὀρρωδέω prend régulièrement l'augment : impft. ὠρρώδουν. On peut dès lors se demander si le caractère « expressif » de ce terme qui dénote la « peur » (*DELG*, *s. v.* ὀρρωδέω) n'a pas favorisé dans l'ionien d'Hérodote l'absence d'augment comme marquage morphologique.
- ἐθελοκακέω dans ἐθελοκάκεον 1.127, 5.78, 8.85.
- ἐλινύω dans impft. ἐλίνυον 8.71.
- ἐσσόομαι : impft. ἐσσοῦτο 7.166, 8.75, ἐσσοῦντο 1.67, 9.22, aor. ἐσσώθη 1.128, 2.169, 3.83, 4.162, ἐσσώθησαν 2.169, 3.45, 3.58, 3.132, 5.102, 5.119, 5.120, 6.108, 8.27
- ἑτεροιόομαι dans ἑτεροιοῦτο 7.225, 9.102.
- ainsi que les pqp. ἐληλύθεε, ἐξεληλύθεσαν ; ἑστήκεε, ἀπεστήκεε, κατεστήκεε, μετεστήκεε, προσεστήκεε, συνεστήκεε ; pqp. ἐώθεε(ν), ἐώθεσαν.
- διοδοιπορέω dans pqp. διοδοιπορήκεσαν 8.129.
- pqp. ἀπολωλέκεε 3.74.
- ἀπονίνημι dans aor. ἀπόνητο 1.168 (ἀπώνητο Pp, Legrand).

γ2) Ne présentent pas le plus souvent l'augment :
- ἀμείβομαι, ἀντ-αμείβομαι, παρ-αμείβομαι dans toutes leurs occurrences — sauf 4.97 ἠμείψατο codd. Rosén (ἀμείψατο Legrand) ; 6.69 ἠμείβετο ABCT (ἀμείβετο Legrand Rosén) ; 6.41 παρημείβετο ABCT (παραμείβετο Legrand Rosén), 7.109 παρημείψατο C (παραμείψατο Legrand Rosén), 7.112 παρημείβετο ABC (παραμείβετο Legrand Rosén). — On voit que les éditeurs s'accordent à préférer la forme sans augment ; dans un seul cas, 4.97, Rosén maintient une forme à augment qui est attestée par tous les manuscrits, tandis que Legrand corrige en ἀμείψατο. On peut du reste remarquer que même en ce cas, un argument pour la forme sans augment pourrait être le rythme de la phrase dans laquelle elle apparaît : Κάρτα τε ἥσθη τε γνώμῃ Δαρεῖος καί μιν *ἀμείψατο τοῖσδε composerait en effet une séquence de 8 dactyles (sur laquelle voir chapitre III).
- ἅπτομαι dans impft. ἅπτοντο 3.137, 5.18, 5.92γ, 7.125, ἀντάπτοντο 3.137, aor. ἅψατο 1.19, pass. ἅφθη 1.19. — Les seules formes présentant l'augment sont l'aoriste actif ὑπῆψαν 1.176, et le pqp. συνῆπτο 6.94, 7.158.

- ἐλευθερόω, συν-ελευθερόω dans ἐλευθεροῦντο 1.127, ἐλευθερώθησαν 5.62, συνελευθέρου 5.46 — mais aor. act. ἠλευθέρωσαν 6.123. — En 1.95 les manuscrits divergent : ἠλευθερώθησαν ABCP (Rosén) ἐλευθερώθησαν DRSV (Legrand) ; de même en 2.135 : ἐλευθερώθη ABCTP (Rosén, Legrand) ἠλευθερώθη MDRSV. On constate que sur ce point Rosén suit, quelle qu'elle soit, la leçon florentine, tandis que Legrand retient dans les deux cas la forme sans augment, attestée par des manuscrits différents[150].

γ3) Présentent un flottement entre absence et présence d'augment :

- ἀγάλλομαι : pas d'augment dans l'impft. ἀγάλλετο 9.109 : Ἡ δὲ περιχαρὴς ἐοῦσα τῷ δώρῳ ἐφόρεέ τε καὶ ἀγάλλετο (ἠγάλλετο TMpP) : Artaynté, fille de Masistès et liaison de Xerxès, reçoit de lui, contre le gré de ce dernier, un manteau dont elle est très heureuse et qu'elle arbore fièrement. L'emploi de la forme sans augment jouxte celui du terme περιχαρής « très heureuse », qui est poétique. — On trouve en revanche la forme augmentée ἠγάλλοντο en 1.143 : Οἱ μέν νυν ἄλλοι Ἴωνες καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἔφευγον τὸ οὔνομα οὐ βουλόμενοι Ἴωνες κεκλῆσθαι, ἀλλὰ καὶ νῦν φαίνονταί μοι οἱ πολλοὶ αὐτῶν ἐπαισχύνεσθαι τῷ οὐνόματι · αἱ δὲ δυώδεκα πόλιες αὗται τῷ τε ὀνόματι ἠγάλλοντο καὶ ἱερὸν ἱδρύσαντο ἐπὶ σφέων αὐτέων, τῷ οὔνομα ἔθεντο Πανιώνιον, κτλ. Ici la forme pourvue de l'augment jouxte la forme ὀνόματι, fort rare chez Hérodote, attestée ici par tous les manuscrits à l'exception de CP (οὐνόματι) : forme normalement non marquée en regard du probable poétisme οὔνομα, mais qui reçoit paradoxalement, du fait même de sa rareté, un caractère marqué. — Ces deux occurrences de l'imparfait du verbe ἀγάλλομαι offrent donc un exemple de flottement entre forme augmentée et forme sans augment.

- pour ἀγγέλλομαι et ses préverbés, la situation semble différente selon les voix et les temps : (1) A l'imparfait médio-passif : (a) Absence d'augment en 7.27 et 7.37 : 7.27 : Ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ὑποκαθήμενος Πύθιος ἀνὴρ Λυδὸς ἐξείνισε τὴν βασιλέος στρατιὴν πᾶσαν ξεινίοισι μεγίστοισι καὶ αὐτὸν Ξέρξην χρήματά τε ἐπαγγέλλετο βουλόμενος ἐς τὸν πόλεμον παρέχειν ; 7.37 ἀγγέλλετο (ABCTMP) ou pqp. ἄγγελτο (DRSV) : … καὶ αὐτὴ ἡ διῶρυξ παντελέως πεποιημένη ἀγγέλλετο (ἄγγελτο), κτλ. ; (b) Cas douteux : dans deux passages une partie des manuscrits présente la forme d'imparfait sans augment ἐπαγγέλλοντο, retenue dans les deux cas par Legrand et Rosén, les autres manuscrits attestant la forme à augment ἐπηγγέλλοντο. Dans les deux cas la répartition des manuscrits est la même : 6.139 ἐπαγγέλλοντο MPDRSV Rosén Legrand (ἐπηγγέλλοντο ABCT floril.) : Ἡ δὲ Πυθίη σφέας ἐκέλευε Ἀθηναίοισι δίκας διδόναι ταύτας, ἃς ἂν αὐτοὶ Ἀθηναῖοι δικάσωσι. Ἦλθόν τε δὴ ἐς τὰς Ἀθήνας οἱ Πελασγοὶ καὶ δίκας ἐπαγγέλλοντο

[150] ROSÉN, p. 152 : « Mit ἐλV- anlautende Stämme besitzen im Imperfektum und Passivaoriste mit ἐ- anlautende Augmentformen, z. B : ἐλίνυον 8.71, συνεπελάφρυνον 1.18, ἐλευθερώθη 5.62, 1.95, vgl. 2.135. Im sigmatischen Aorist : ἠλευθέρωσαν 6.123, ἤλασαν 7.20 u. ä. Ähnliches gilt für Verba des Typus ἐρV- : ἔρδον 7.103, jedoch κατηρείκοντο 3.66, ἤριπον 9.70. Nicht inbegriffen sind Verba, bei denen auf die Liquida ein laryngales Element folgt : -ήλαυνον 8.113, DRSV 7.210, ἠράσθη 2.131 ».

βουλόμενοι διδόναι παντὸς τοῦ ἀδικήματος ; 8.30 impft. ἐπαγγέλλοντο MPDRSV Rosén Legrand (ἐπηγγέλλοντο ABCT) : Ταῦτά σφι ἐπαγγέλλοντο οἱ Θεσσάλιοι. Phrase de clôture du discours des Thessaliens (alliés des Perses) à leurs ennemis phocidiens. Dans un troisième cas où sont transmises deux leçons différentes (mais cette fois par des manuscrits différents), les choix éditoriaux divergent : ἐπαγγέλλετο 3.142 ABTP Rosén ἐπηγγέλλετο DRSV Legrand (dans le ms. C α est suscrit à η) : Ὁ μὲν δὴ ταῦτα τοῖσι Σαμίοισι ἐπαγγέλλετο, τῶν δέ τις ἐξαναστὰς εἶπε. Rosén retient donc dans les trois cas la forme sans augment, attestée selon les cas par les manuscrits MPDRSV ou ABTP ; tandis que Legrand retient tantôt celle-ci, tantôt la forme augmentée, en se fiant dans les trois cas aux manuscrits DRSV ; (c) Présence de l'augment. C'est la forme augmentée qui figure seule dans quatre autres passages, où elle est retenue par les éditeurs : ἐπηγγέλλεο 7.39, ἐπηγγέλλετο 7.1, ἐπηγγέλλοντο 3.36, 5.98. L'imparfait médio-passif présente donc ou ne présente pas l'augment, selon les cas, sans que l'on puisse définir de critère conditionnant l'emploi de telle forme plutôt que de telle autre. — (2) A l'aoriste passif : (a) Absence d'augment : 3.142 Ἐπειδὴ γάρ οἱ ἐξαγγέλθη ὁ Πολυκράτεος θάνατος, ἐποίεε τοιάδε. (ἐξηγγέλθη M) ; Legrand écrit ἐξηγγέλθη ; 3.153 Ἐνθαῦτα εἰκοστῷ μηνὶ Ζωπύρῳ τῷ Μεγαβύξου τούτου, ὃς τῶν ἑπτὰ ἀνδρῶν ἐγένετο τῶν τον μάγον κατελόντων, τούτου τοῦ Μεγαβύξου παιδὶ Ζωπύρῳ ἐγένετο τέρας τόδε · τῶν οἱ σιτοφόρων ἡμιόνων μία ἔτεκε. Ὡς δέ οἱ ἐξαγγέλθη καὶ ὑπὸ ἀπιστίης αὐτὸς ὁ Ζώπυρος εἶδε τὸ βρέφος, κτλ. (ἐξαγγέλθη omnes ; Legrand écrit ἐξηγγέλθη). Forme sans augment qui peut être motivée par le contexte du prodige ; 5.105 Ὀνήσιλος μέν νυν ἐπολιόρκεε Ἀμαθοῦντα, βασιλέϊ δὲ Δαρείῳ ὡς ἐξαγγέλθη Σάρδις ἁλούσας ἐμπεπρῆσθαι ὑπό τε Ἀθηναίων καὶ Ἰώνων, τὸν δὲ ἡγεμόνα γενέσθαι τῆς συλλογῆς ὥστε ταῦτα συνυφανθῆναι τὸν Μιλήσιον Ἀρισταγόρην, πρῶτα μὲν λέγεται αὐτόν, ὡς ἐπύθετο ταῦτα, Ἰώνων οὐδένα λόγον ποιησάμενον εὖ εἰδότα, ὡς οὗτοί γε οὐ καταπροΐξονται ἀποστάντες, εἰρέσθαι, οἵτινες εἶεν οἱ Ἀθηναῖοι, μετὰ δὲ πυθόμενον αἰτῆσαι τὸ τόξον, λαβόντα δὲ καὶ ἐπιθέντα ὀϊστὸν ἄνω πρὸς τὸν οὐρανὸν ἀφεῖναι καί μιν ἐς τὸν ἠέρα βάλλοντα εἰπεῖν · Ὦ Ζεῦ, ἐκγενέσθαι μοι Ἀθηναίους τίσασθαι, εἴπαντα δὲ ταῦτα προστάξαι ἑνὶ τῶν θεραπόντων δείπνου προκειμένου αὐτῷ ἐς τρὶς ἑκάστοτε εἰπεῖν · Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων. Legrand retient ici la forme sans augment, attestée par les manuscrits ; 5.118 Καί κως ταῦτα τοῖσι Καρσὶ ἐξαγγέλθη πρότερον ἢ τὸν Δαυρίσην ἀπικέσθαι (ἐξαγγέλθη omnes, retenue par Legrand) ; (b) Présence de l'augment : 1.21 (ἐξαγγέλθη CP) : Ἀλυάττης δέ, ὥς οἱ ταῦτα ἐξηγγέλθη, αὐτίκα ἔπεμπε κήρυκα ἐς Μίλητον κτλ. ; ἀπηγγέλθη 2.121ε (ἀπηγγέλη DTRSV), 5.92η : 2.121ε Τὸν δὲ βασιλέα, ὡς αὐτῷ ἀπηγγέλθη τοῦ φωρὸς ὁ νέκυς ἐκκεκλεμμένος, δεινὰ ποιέειν, κτλ. 5.92η Ταῦτα δὲ ὡς ὀπίσω ἀπηγγέλθη τῷ Πειράνδρῳ (πιστὸν γάρ οἱ ἦν τὸ συμβόλαιον, ὡς νεκρῷ ἐούσῃ Μελίσσῃ ἐμίγη), ἰθέως δὴ μετὰ τὴν ἀγγελίην κήρυγμα ἐποιήσατο ἐς τὸ Ἥραιον ἐξιέναι πάσας τὰς Κορινθίων γυναῖκας ; 6.69 : Τῇ δέ σευ μάλιστα κατάπτονται οἱ ἐχθροὶ λέγοντες, ὡς αὐτὸς ὁ Ἀρίστων, ὅτε

αὐτῷ σὺ ἠγγέλθης γεγενημένος, πολλῶν ἀκουόντων οὐ φήσειέ σε ἑωυτοῦ εἶναι. — (3) A l'imparfait et l'aoriste actifs, augment toujouts présent : impft. ἀπήγγελλε 3.123, 5.87, 6.105, 6.106, 9.21, ἀπήγγελλον 4.153, 7.142, παρήγγελλον 8.70, παρήγγελλε 9.53 ; aor. ἤγγειλας 8.80, ἀπήγγειλαν 1.91, ἐξήγγειλαν 7.178, ἐξήγγειλε 6.65, παρήγγειλε 3.147, 7.197. — Ainsi, tandis que l'imparfait et l'aoriste actifs présentent toujours l'augment, l'imparfait médio-passif et l'aoriste passif le présentent parfois seulement : dans plusieurs cas, tous les manuscrits s'accordent à donner la forme sans augment, retenue alors par les éditeurs.

- ἀκούω au pqp. ἀκηκόεσαν 2.52 : οὐ γὰρ ἀκηκόεσάν κω. En 8.79 προακηκόεε est une conjecture ; Rosén retient la forme de pft. προακήκοε donnée par la tradition manuscrite. — C'est en revanche la forme augmentée ἠκηκόεε qui figure en 7.208 (sauf Mp), en début de phrase. Les deux exemples certains d'emploi du plus-que-parfait se partagent donc en forme sans augment et forme augmentée. On notera qu'en 2.52, la séquence οὐ γὰρ ἀκηκόεσάν κω compose une phrase dactylique (3 dactyles).

- ἁλίζομαι, συναλίζω dans aor. συνάλισε 1.125 — mais impft. συνηλίζοντο 1.62, aor. συνήλισαν 1.176. Le parfait ne présente donc pas l'allongement, mais la seule occurrence d'imparfait présente l'augment, tandis que les deux formes d'aoriste offrent un nouvel exemple de variation morphologique : (a) absence : 1.125 Ἔστι δὲ Περσέων συχνὰ γένεα, καὶ τὰ μὲν αὐτέων ὁ Κῦρος συνάλισε καὶ ἀνέπεισε ἀπίστασθαι ἀπὸ Μήδων ; (b) présence : 1.176 Λύκιοι δὲ … συνήλισαν ἐς τὴν ἀκρόπολιν τάς τε γυναῖκας καὶ τὰ τέκνα καὶ τὰ χρήματα καὶ τοὺς οἰκέτας καὶ ἔπειτα ὑπῆψαν τὴν ἀκρόπολιν πᾶσαν ταύτην καίεσθαι. — En 1.125, l'emploi de la forme sans augment peut s'expliquer peut-être par le désir de composer une séquence assonante en α à l'initiale : συν-<u>ἁ</u>λισε καὶ <u>ἀ</u>νέπεισε <u>ἀ</u>πίστασθαι <u>ἀ</u>πὸ Μήδων, pour un poétisme à la fois morphologique et phonétique.

- ἀνδρόομαι : pas d'augment dans ἀνδρώθη 3.3 : τὸν δὲ (*sc.* Καμβύσην) διαμνημονεύοντα οὕτω δή, ἐπείτε ἀνδρώθη καὶ ἔσχε τὴν βασιληίην, ποιήσασθαι τὴν ἐπ᾽ Αἴγυπτον στρατηίην ; — mais ἠνδρώθη 4.155 : ἐπείτε γὰρ ἠνδρώθη οὗτος (*sc.* Βάττος), ἦλθε ἐς Δελφοὺς περὶ τῆς φωνῆς, ἐπειρωτῶντι δέ οἱ χρᾷ ἡ Πυθίη τάδε. — Dans ces deux phrases où le verbe figure au sein d'une subordonnée temporelle introduite par la conjonction ἐπείτε, la variation morphologique semble libre.

- ἀπειλέω dans impft. ἀπείλεε 4.81, 6.37, 6.75, ἀπείλεον 3.77, aor. ἀπείλησε 6.37 — mais aor. ἠπείλησα 1.214, ἠπείλησε 3.124, ἐπηπείλησε 1.189, ἐπηπείλησαν 6.32. Les formes d'imparfait attestées ne présentent donc pas l'augment (4 occurrences), tandis que l'aoriste le présente majoritairement (4 occurrences) : mais on note une forme d'aoriste sans augment. Il faut cependant remarquer que cette forme d'aoriste se situe dans le prolongement d'une forme d'imparfait, qui peut l'avoir en quelque sorte influencée : 6.37 ἀπείλεε … ἀπείλησε.

- ἀσπάζομαι : pas d'augment dans ἀσπάζοντο 1.122 : Νοστήσαντα δέ μιν ἐς τοῦ Καμβύσεω τὰ οἰκία ἐδέξαντο οἱ γεινάμενοι καὶ δεξάμενοι, ὡς ἐπύθοντο, μεγάλως ἀσπάζοντο, κτλ. ; mais ἠσπάζοντο 2.121δ, ἠσπάζετο 3.1 : 2.121δ Ὡς δέ μιν παρὰ τὴν

πόσιν φιλοφρόνως ἠσπάζοντο, κτλ. ; 3.1 Μετὰ δὲ χρόνον, ὥς μιν ἠσπάζετο πατρόθεν ὀνομάζων, λέγει πρὸς αὐτὸν ἡ παῖς.

γ4) Absence épisodique d'augment :

- ἄγω, ἀνάγω à l'aor. pass. ἄχθη (3.145, 5.13, 6.30) et dans l'impft. ἀνάγοντο 6.96 (ainsi que dans la forme d'itératif ἄγεσκον) — mais l'augment est présent partout ailleurs.
- ἀντιάζω dans impft. ἀντίαζον 1.166 — mais ὑπηντίαζον 4.121, aor. ἠντίασαν 4.80, 9.6 : 1.166 Οἱ δὲ Φωκαιέες πληρώσαντες καὶ αὐτοὶ τὰ πλοῖα ἐόντα ἀριθμὸν ἑξήκοντα ἀντίαζον ἐς τὸ Σαρδόνιον καλεόμενον πέλαγος.
- ἀπ-αλλάσσομαι, δι-αλλάσσομαι — mais ἀπήλλαξε 1.16, 5.63, ἀπήλλαξαν 8.68α, κατήλλαξαν 5.29, κατήλλαξε 5.95 : l'augment figure à l'aor. act. ; 8.18 ἀπηλλάχθησαν codd. Rosén ; dans deux cas les manuscrits ne s'accordent pas : 6.40 ἀπηλλάχθησαν ABCTD Rosén ἀπαλλάχθησαν MPRSV, 6.45 ἀπαλλάχθη ABCT Rosén ἀπηλλάχθη MPDRSV, Rosén suivant ici et là la forme attestée par les manuscrits ABCT.
- ἀριθμέω dans impft. médio-passif ἀριθμέοντο 6.111 — mais impft. act. ἐξηρίθμεον 2.143, aor. act. ἐξηρίθμησαν 7.60 bis, ἠρίθμησε 7.100, pass. ἠριθμήθησαν 9.32, ἐξηριθμήθησαν 4.87.
.- ἀραίρητο pqp. ion. de αἱρέω
- ἐπείγομαι : ἠπείγοντο 4.133 ABTP Rosén ἐπείγοντο C, ἐπείγετο 4.135 ABCTP ἠπείγετο MDRSV Rosén — mais ἠπείγετο 6.28, 6.43, ἠπείγοντο 7.192, 8.18, 9.12.
- ἐπίσταμαι, ἐξ-επίσταμαι dans ἐπίστατο 5.42, 8.136 (ἐπιστέατο DRSV), 9.108 (ἠπίστατο T), ἐπιστέατο 8.132 (ἠπιστέατο MPS), 3.67 ἠπιστέατο ABCTMP Rosén ἐπιστέατο DRSV, 6.44 ἐπιστέατο CTMPDRSV Rosén ἠπιστέατο AB, 8.35 ἠπίστατο ABCTMP ἐπιστέατο DRSV, 3.2, 4.174 ἐπιστέαται, ἐξεπιστέατο 2.43 — mais ἠπίστατο 1.110, 2.116, 3.1, 3.74, 3.139, 9.94, ἠπιστάμην 4.134, 7.104, ἠπιστέατο 2.53, 2.173 (ἐπιστέατο CP), 3.66, 5.73, 8.5, 8.25, 8.88, 8.97, ἠπιστήθη 3.15.
- ὀφείλω dans aor. ὄφελον 1.111 ABCD[1] Rosén ὤφελον D[ac]RMSVPp Legrand — mais ὤφελον 3.65 ABCPRSV Rosén (ὄφελον CTMD[1]), ὤφειλε 6.59, ὠφείλετε 3.71 (ὀφείλετε TMD[ac]). Il existe donc une seule occurrence de la forme sans augment, attestée qui plus est par une partie des manuscrits seulement. Le verbe figure alors dans le discours du bouvier d'Harpage à sa femme : ἦΩ γύναι, εἶδόν τε ἐς πόλιν ἐλθὼν καὶ ἥκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον μήτε κότε γενέσθαι ἐς δεσπότας τοὺς ἡμετέρους. Dans cette phrase, ὄφελον exprime le regret. On remarquera que la forme sans augment prolonge de deux demi-pieds la séquence dactylique qui court depuis l'apostrophe initiale jusqu'à elle : ἦΩ γύναι, εἶδόν τ(ε) ἐς πόλιν ἐλθὼν καὶ ἥκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον, soit 8 dactyles et demi rendant l'expression du bouvier très solennelle. Le critère rythmique semble donc confirmer la leçon attestée par les manuscrits ABCD[1], et retenue par Rosén.

γ5) Cas douteux

- περί-ειμι dans περίεσαν 9.31 : καὶ δὴ πολλὸν γὰρ περίεσαν πλήθεϊ οἱ Πέρσαι, κτλ. Voir l'apparat critique de Rosén : « περίεσαν ut mirum quod scribunt ABCTMpP^{c} ex 'univerbatione' quae dicitur nasci potuit (v. gramm. meam 163 ss.) : περιέασαν P^{1}DRSV περιῆσαν Matthiae a quo recepp. edd. prorsus omnes ». Legrand écrit en effet περιῆσαν. — La séquence dans laquelle figure ce verbe a déjà été relevée au titre des poétismes phonétiques, en tant que sensiblement allitérante en π et construite sur le noyau πολλὸν … πλήθεϊ. L'absence d'augment constituerait un marquage morphologique supplémentaire, mais il faut remarquer que seules la forme augmentée περιῆσαν, ou la forme περιέσαν lue avec synizèse, composeraient une séquence dactylique en accord avec la valeur intensive de cette phrase : καὶ δὴ πολλὸν γὰρ περι-ῆ/έα-σαν πλήθεϊ οἱ Πέρσαι, soit 6 dactyles et demi.
- ἐρημοῦμαι dans pqp. ἠρήμωτο 6.22 CTMPDRSV (Legrand, Rosén) ἐρήμωτο AB
- προ-ετοιμάζω dans 7.22 προετοιμάζετο MPDRSV Legrand / προη- ABCT (Rosén), 8.24 προετοιμάσατο MPDRSV (Legrand, Rosén) / προη- ABCT. La répartition entre les manuscrits est la même dans les deux cas, et Legrand adopte chaque fois la forme sans augment ; on pourrait s'interroger sur le choix éditorial de Rosén qui adopte tantôt l'une, tantôt l'autre des deux formes ; mais ce choix est intéressant dans la mesure où il reflète le flottement de la tradition manuscrite, qui a quelque chance de remonter à l'original.
- ἕψω, ἀπ-έψω : impft. ἥψεε 1.48 AcM (Rosén) ἧψε Dindorf, d'où Legrand / ἕψεε P ἔψεεν TbQ ; aor. ἥψησε 1.119 AB (Legrand, Rosén) / ἕψησε PM ἔψησε CDTRSV ; le pft. ne connaît pas d'allongement dans ἀπεψημένου 1.188.
- ὁπλίζω connaît dans quatre de cinq occurrences hérodotéennes au parfait ou aux temps du passé des formes augmentées : impft. ὥπλιζε 2.163, aor. ὥπλισε 1.127, 1.128, pft. ὡπλισμένοι 7.95. Le cinquième cas est litigieux : en 7.79, les manuscrits CTMPpDRSV donnent la leçon ὡπλισμένοι, en face de AB ὁπλισμένοι. Legrand et Rosén retiennent la forme à allongement prothétique, mais ce sont les manuscrits réputés les meilleurs qui attestent la forme sans allongement. Il est donc difficile de trancher, d'autant plus que le contexte : Ἀλαρόδιοι δὲ καὶ Σάσπειρες κατά περ Κόλχοι ὁ-/ὡ-πλισμένοι ἐστρατεύοντο, n'apporte aucun indice de nature poétique.

Comme on le constate au terme de cet inventaire, il est souvent bien difficile d'expliquer ou de légitimer l'absence d'augment. Dans certains cas cependant, il semble que cette absence puisse être expliquée comme un trait morphologique marqué, que motive parfois le contexte de l'occurrence.

d') Absence d'allongement prothétique de parfait

La situation de l'allongement prothétique du parfait est souvent parallèle à celle de l'augment. On note ainsi :

- concernant les initiales en diphtongue, l'absence d'allongement dans pft. οἴκημαι, pqp. οἴκητο ; pft. οἴκισται 4.12 ABCTP (ᾤκισται M οἴκηται DRSV) ; pft. οἰκοδόμηται 1.181, 2.149 bis, οἰκοδομέαται 4.185, οἰκοδομημένου 2.127, περιοικοδομημένον 7.60 ; pft. οἰκοφθόρησθε 8.142, οἰκοφθορημένους 5.29, οἰκοφθορημένων 8.144 ; pft. οἰνωμένοι 5.18 ; pft. οἰχώκεε 1.189, 4.165, 5.20, 6.69, 7.164, 8.126, διοίχηνται 4.136, παροιχώκεε 8.72, οἰχωκότας 9.98, οἰχωκυίας 8.108 ;

- concernant les initiales en voyelle + sonante antéconsonantique : — en ἀρ-C- : καταργυρωμένους 1.98, ἅρμοσται 3.137, ἁρμοσμένου 2.124, 2.148, 6.65 ; pft. ἀρτέαται 1.125, ἀνάρτημαι 7.8γ — mais ἠρτημένας 5.31, κατηρτημένον 3.80, pqp. ἤρτητο 3.19, 9.68, pqp. παρήρτητο 9.29 : ces flottements expliquent sans doute en trois cas les hésitations de la tradition manuscrite : on trouve en 6.109 ἄρτηται DRSV (Rosén) / ἤρτηται ABCP ; en ? ἀναρτημένου ABCP (Rosén) ἀνηρτημένου DTRMSV ; en 6.88 ἀνηρτημένους ABCTP ἀναρτημένους DRMSV (Rosén) ; — en ἐρ-C- : pft. ἔργασμαι 9.45, ἔργασται 2.121[ε], 9.78, ἐξέργασται 3.60, 3.65, κατέργασται 9.27, ἐργασμένος 2.119, 2.121[ε], ἐργασμένα 7.53, ἐργασμένη 2.170, ἐργασμέναι 2.130, ἐργασμένοισι 7.164, ἐξεργασμένος 2.114 bis, 4.165, 6.3, ἐξεργασμένον 5.29, 9.75, ἐξεργασμένους 5.29, ἐξεργασμένην 6.137, ἐξεργασμένα 3.60, ἐξεργασμένοισι 4.164, 8.94, 9.77, κατεργασμένον 4.66, 4.166, κατεργασμένου 1.123, κατεργασμένη 7.102, κατεργασμένα 9.26, κατεργασμένων 1.141, κατεργάσθαι 8.100 ; pqp. ἔργαστο 1.179, διέργαστο 7.10γ, ἐξέργαστο 1.165, 2.100, κατέργαστο 1.123, 1.201 — mais pft. εἴργασται 3.155 (ἔργασται M Ald.) ; — en ὀρ-C- : pft. ὅρμησαι 8.94 AB Rosén ὥρμησαι CTMPDRSV, ὁρμέαται 5.121, 9.59 ὡρμημένους CTMpPDRSV, ὁρμημένα 8.12 ABRV Rosén ὡρμημένα CTMPDS, ὁρμημένοισι 7.57 AB Rosén ὡρμημένοισι CTMPDRSV, ὁρμημένοι 7.34 Rosén ὡρμημένοι DRV ὁρμημένος S ὁρμώμενοι AB ὁρμεόμενοι Pp ὁρμεώμενοι CTM, ὁρμημένου 4.143 AB Rosén ὡρμημένου TMPDRSV pap. (ὡρμημένοι C), ὁρμημένους 9.59 AB Rosén ὡρμημένους CTMpPDRSV, ὁρμημένον 2.119 ABV Rosén ὡρμημένον CPMDTRS, ὁρμημένῳ 3.4 ABRSV Rosén ὡρμημένῳ CTPMD[c], ὁρμημένοισι 5.89 (ὁρμεωμένοισι M Ald.), ὁρμημένῳ 7.19 ABS Rosén ὡρμημένῳ CTMPDRV, ὁρμημένου 8.140α ABMDRSV ὡρμημένου CTP, ὅρμηται 3.56 AB Rosén ὥρμηται CTMPD²RSV, ὅρμηται 4.16 AB Rosén ὥρμηται CTMPDRSV, pqp. 3ème sg. 9.91 ὥρμητο ABCTMpPR ὅρμητο DSV Rosén, ὅρμητο 5.50 TDS Rosén ὥρμητο ABCMPV, ὥρμητο 7.1, ὥρμητο 7.1 CPMDRSV Rosén ὅρμητο ABT, ὥρμητο ABCTMpPDSV 7.22 ὅρμητο R, ὅρμητο 9.91 DSV Rosén ὥρμητο ABCTMpPR, 3ème pl.

ὡρμέατο 9.61 CTpPDRSV, ὁρμέατο TDRSV Rosén ὡρμέατο ABCMP, ὁρμέατο 8.25 ABMDRSV Rosén ὡρμέατο C^{c}TP, ὁρμέατο 9.102 ABCMDRSV Rosén ὡρμέατο TpP, ὁρμέατο 8.35 ABMDRSV Rosén ὡρμέατο CTP, ὁρμέατο 1.83 ABCDTRMQSV Rosén ὡρμέατο P, ὁρμέατο 1.158, ὁρμέατο 8.109 MDRSV Rosén ὡρμέατο ABCTP, ὁρμέατο 9.61 ABM Rosén ὡρμέατο CTpPDRSV

- concernant d'autres verbes : pft. προαναισιμωμένος 2.11, pqp. προσαναισίμωτο 5.34 ; pft. καταρρώδηκας 3.145, καταρρωδηκότες 7.178, 8.75, 9.8, καταρρωδηκότας 8.132 ; pft. ἁμμένης 1.86, ἀπαμμένους 2.121δ, ἐναμμένοι 7.69, ἐπαμμένος 1.199, ἐπαμμένους 8.105 ; pft. ἁλισμένοι 7.172, ἁλισμένους 4.118, ἁλισμένη 7.208 ; pft. ἀγωνίδαται 9.26 ; pft. ἀνδραποδισμένους 6.119 (alors que l'augment est présent partout : ἠνδραπόδισαν 1.151, ἠνδραποδίσατο 1.76, ἠνδραποδίσαντο 3.59, 4.204, 6.18, 6.101, ἠνδραπόδισται 6.106, ἠνδραποδίσθαι 8.29, ἠνδραποδίζετο 5.27, ἐξηνδραποδίσατο 1.161. Le verbe présente donc l'augment ; seule la forme de parfait ne présente pas d'allongement prothétique) ; αὐξάνω dans pft. αὔξηται 1.58 ; pft. ἐσσωμένοι 8.130 ; pft. ἀνελκυσμένας 9.98 ; pft. ἐξεμπολημένων 1.1 ; pft. ἐσθημένον 3.129, ἐσθημένους 6.112 (ἠσθημένους Stein). — Enfin, pour οἶκα / ἔοικα ; οἰκώς / εἰκώς : sur les 63 occurrences de ces formes de parfait, ἔοικα et εἰκώς sont de constantes variantes, lorsqu'elles ne sont pas seules attestées par la tradition manuscrite ; le texte des éditions offre donc ici un nouvel exemple de flottement morphologique, probablement original.

Tableau synoptique des absences d'augment chez Hérodote

Initiale	ἀ- / ἁ-	ἐ- / ἑ-	ὀ- / ὁ-	αἰ- / αἱ-	αὐ- / αὑ-	εὐ- / εὑ-	οἰ-
Absence systématique	ἀγινέω (ἀλυκτάζω)[151] ἀεθλέω (ἀμαυρόομαι) (ἀνηκουστέω) ἀρρωδέω	ἐθελοκακέω (περίειμι) ἐλινύω ἀνέλκω (ἔργω) (ἔρδω) ἐσθέω ἐληλύθεε ἑσσόομαι ἑστήκεε	διοδοιπορέω ἀπολωλέκεε ἀπονίνημι	ἀναισιμόω διαιτάομαι	ἐναύω	εὐδοκιμόω εὑρίσκω εὐτυχέω εὔχομαι εὐωχέω	οἰκέω οἰκίζω οἰκοφθορ. οἰκτείρω ἀποικτίζω
Absence fréquente	ἀμείβομαι ἅπτομαι	ἐργάζομαι	ὁρμάομαι	αἰνέω αἱρέω αἰτέω			οἰκοδομ. οἴχομαι
Présence / Absence	ἀγάλλομαι ἀγγέλλομαι ἀκούω ἁλίζομαι ἀνδρόομαι ἀπειλέω ἁρμόζω ἀρτέομαι ἀσπάζομαι	ἐλευθερόω ἐπείγομαι ἐπίσταμαι	ὁρμάω		ἐξαυαίνω αὐτομολέω		
Absence épisodique	ἄγω ἀγωνίζομαι ἀνδραποδίζομαι ἀντιάζω		ὀφείλω		αὐξάνω αὔξω		

[151] Entre parenthèses, les verbes connaissant une seule occurrence du parfait ou des temps du passé et ne présentant pas alors l'augment ou la prothèse : absence « systématique » et ponctuelle à la fois.

	ἀπαλλάσσομαι	
	ἀριθμέω	
Cas douteux	ἐρημοῦμαι	ὁπλίζω
	προετοιμάζω	ὁρμέω
	ἕψω	ὁρμίζω
		ὀρχέομαι
		ὁρτάζω

Ainsi, l'absence d'augment aux temps du passé ou d'allongement prothétique du parfait est un phénomène largement attesté par Hérodote, certains verbes étant même systématiquement employés sans augment, tandis que dans d'autres cas, formes augmentées et formes sans augment sont employées, semble-t-il, en variation libre. Nous reviendrons sur cette variation dans les pages suivantes, mais nous pouvons pour l'heure affirmer que l'absence d'augment ne constitue pas à coup sûr un poétisme morphologique. Il semble en effet que pour une série de verbes (verbes à initiale en diphtongue, ou à initiale en voyelle devant sonante antéconsonantique), la tendance ait été naturellement à l'absence d'augment. Nous avons pu constater en outre que pour un même verbe, l'augment semblait parfois plus ou moins spécifique à certains temps ou certaines voix : le critère serait là encore d'ordre linguistique plus que poétique. Reste cependant un certain nombre de cas, évoqués au cours de cette étude, où l'absence d'augment pourrait être considérée comme une marque poétique.

e) Traces de subjonctif à voyelle brève, et subjonctif 3ème sg. en -ησι ?

Selon Untersteiner, « chez Hérodote il y a quelques traces, quoique non garanties par une concordance de la tradition manuscrite, de subjonctifs à voyelle brève : ἐπεὰν θορνύονται 3.109 (RSV : -ύωνται cett.) ; ἐπεὰν βούλει 3.134 (DR ex corr. : -ηι cett.) ; ἐπεὰν πείθονται 8.80 (B : -ωνται cett.). Il s'agit d'un problème encore ouvert, qui mérite d'être étudié […]. Du reste, ce subjonctif à voyelle brève se trouve aussi chez les poètes posthomériques (Pind. Ol. 6.24 : αὐδάσομεν), et ce qui compte davantage, on en trouve aussi des témoignages dans les inscriptions ioniennes : κατείπει (Chios) ; κατάξει (Téos) ; ἐξομόσει (Milet) (Bechtel, § 248) »[152].

[152] UNTERSTEINER, p. 132 : « In Erodoto si ha qualche traccia, anche se non concordemente garantita dalla tradizione ms., di congiuntivi con la vocale breve : ἐπεὰν θορνύονται III 109.1 (RSV : -ύωνται cett.) ; ἐπεὰν βούλει III 134.5 (DR ex corr. : -ηι cett.) ; ἐπεὰν πείθονται VIII 80.2 (B : -ωνται cett.). Si tratta di un problema ancora aperto, che merita di essere studiato, come avverte Ha., p. 93, notando inoltre che sembrano piú frequenti in d. Del resto, questo congiuntivo con la vocale breve trovasi anche nei poeti postomerici (Pind. *Ol.*, VI 24 :

Rosén écarte cependant ces formes de subjonctif à voyelle brève, en affirmant que « bien qu'ici soit en jeu un problème syntactique, ce n'est pas une raison suffisante pour supposer chez Hérodote des formes annexes de subjonctif à voyelle brève »[153].

On mentionnera également la forme de subjonctif 3ème sg. ἐλαύνῃσι transmise en 1.188 ὅκῃ ἂν ἐλαύνῃσι ἑκάστοτε par les manuscrits ABC, en face de la forme régulière ἐλαύνῃ (DTSRV) qui est alors retenue par les éditeurs.

5. Morphologie préverbale et préfixale

a) Apocope du préverbe ἀνα-

Le préverbe ἀνα- subit dans plusieurs cas une apocope pour se présenter sous la forme ἀν- / ἀμ- que ne semblent pas attester les inscriptions ioniennes, et qui est en revanche homérique. Cette apocope affecte à trois reprises le préverbé ἀναβοῶ, en 1.8 : Ὁ δὲ (μέγα) ἀμβώσας εἶπε ; en 3.38 : οἱ δὲ ἀμβώσαντες μέγα εὐφημεῖν μιν ἐκέλευον ; et en 7.18 : Καὶ ὃς ἀμβώσας μέγα ἀν(α)θρώσκει καὶ παριζόμενος Ξέρξῃ, κτλ., où l'on remarquera qu'une partie des manuscrits présente pour le verbe ἀναθρώσκω un autre exemple d'apocope (ἀνθρώσκει A[1]BCT : ἀναθρῴσκει A[2]MPDRSV).

Dans le *logos* babylonien, c'est le verbe ἀναπαύομαι ainsi que son dérivé ἀναπαυστήριον qui subissent l'apocope, dans la phrase suivante : 1.181 Μεσοῦντι δέ κου τῆς ἀναβάσιός ἐστι καταγωγή τε καὶ θῶκοι ἀμπαυστήριοι, ἐν τοῖσι κατίζοντες ἀμπαύονται οἱ ἀναβαίνοντες. On pourra noter ici le jeu d'alternance entre la forme pleine du préverbe dans ἀναβαίνω et ἀνάβασις, en face de sa forme apocopée dans ἀμπαύονται et ἀμπαυστήριοι. — Quelques lignes plus loin (1.182), les manuscrits attestent en revanche la forme pleine ἀναπαύεσθαι, amendée par Aldus en ἀμπαύεσθαι que retient Legrand, mais la forme de la tradition est maintenue par Rosén.

Dans le *logos* égyptien, la notation de l'inversion de la course du soleil donne également lieu à une apocope, dans la phrase suivante : 2.142 ἔνθα τε νῦν καταδύεται, ἐνθεῦτεν δὶς ἐπαντεῖλαι, καὶ ἔνθεν νῦν ἀνατέλλει, ἐνθαῦτα δὶς καταδῦναι. La forme apocopée ἐπαντεῖλαι est ici transmise par les manuscrits ABCTP, en face de ἐπανατεῖλαι MDRSV. Il nous semble ici que l'emploi de la forme apocopée pourrait être motivé par le critère rythmique[154].

αὐδάσομεν) e, quello che piú conta, si rintracciano documentazioni anche nelle iscrizioni ioniche : κατείπει (Chio) ; κατάξει (Teos) ; ἐξομόσει (Mileto) (Be., § 248). »

[153] ROSÉN, p. 154-155 : « Das Konjunktivmorphem ist die η von ε, ω von ο scheidende Charakteristik. In einigen Fällen lassen manche Hss. (z. B. *B* 8.80.2) ἐπεάν einer dieser Charakteristik ermangelnden, also morphologisch indikativischen Form, folgen (Untersteiner 132). Obwohl hier ein syntaktisches Problem entsteht, ist dies kein genügender Grund, kurzvokalische Nebenformen des Konjunktives für Hdt. anzusetzen. »

[154] Sur quoi voir le chap. III.

Enfin, l'adverbe ἀναβολάδην se présente en 4.181 sous la forme ἀμβολάδην : τηνικαῦτα δὲ ζέει ἀμβολάδην, qui est une forme homérique (*Il*. 21.364 παντόθεν ἀμβολάδην).

Hormis Homère, les parallèles que l'on trouve en ionien sont Mimnerme, 12.2 ἄμπαυσις et Hérondas 8.1.14 ἄστηθι pour *ἄν-στηθι. La forme hippocratique ἀμπνέοντα (*De flat*. 4) est présentée par Diels comme un archaïsme[155]. Il est donc possible qu'il faille parler ici de poétismes morphologiques.

b) <u>Préfixe ζα-</u>

Dans le discours de Solon à Crésus figure l'adjectif ζάπλουτος, dont le préfixe ζα- a valeur superlative (« très riche, richissime » : 1.32 Πολλοὶ μὲν γὰρ ζάπλουτοι ἀνθρώπων ἀνόλβιοί εἰσι, πολλοὶ δὲ μετρίως ἔχοντες βίου εὐτυχέες.

La forme ζα- est une forme éolienne pour δια- ; elle apparaît « surtout en composition avec un sens superlatif, notamment dans des composés épiques ou poétiques : ζαής […], ζαμενής 'violent' (*H. Herm.*), ζαπληθής 'très plein' (Aesch.), ζατρεφής 'bien nourri', ζαφλεγής 'très brillant', ζαχρηής […] ; ces adjectifs peuvent être constitués avec un substantif au second terme : ζάθεος 'très divin', ζάκοτος 'très irrité', ζάπλουτος 'très riche', ζάπυρος 'brûlant', ζάχρυσος 'tout en or' (E.) et quelques autres »[156].

Nous avons donc affaire ici à un poétisme morphologique d'origine éolienne.

c) <u>Ὑπειρόχους</u> ?

Dans le discours de Soclès de Corinthe, au livre V, le composé ὑπέροχος est transmis par la majorité des manuscrits sous la forme ὑπειρ- : 5.92η Περίανδρος δὲ συνιεὶς τὸ ποιηθὲν καὶ νόῳ σχών, ὥς οἱ ὑπετίθετο Θρασύβουλος τοὺς ὑπειρόχους τῶν ἀστῶν φονεύειν, κτλ. (ὑπερόχους SV pap. : ὑπειρόχους Const. Porph. rell.). Si cette forme est authentique, il faut y reconnaître un allongement métrique d'origine homérique : cf. la formule ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων (*Il*. 6.208, 11.284). Mais Legrand et Rosén retiennent ici la forme sans allongement.

---

[155] Cf. BECHTEL, § 48.

[156] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ζά. Voir encore CHANTRAINE, *GH* : « Comme l'éolien (plus particulièrement le lesbien), le dialecte homérique note parfois δια- par ζα-. Ce traitement doit être considéré comme un éolisme de l'épopée. […] Cette forme ζα- n'est attestée que dans des composés archaïques qui présentent une forme particulière apte au vers homérique. […] Les exemples de ce traitement sont peu nombreux et appartiennent au plus vieux fonds de l'épopée. »

B. Une esthétique de la bigarrure

La bigarrure morphologique de la langue d'Hérodote se présente tout d'abord, au long de l'œuvre entière, dans la coexistence de formes contractes et de formes non contractes à la frontière morphématique : on lit ainsi tantôt -εε- tantôt -ει-, et tantôt -έει tantôt -εῖ ; ou encore, tantôt -εο- tantôt -ευ- (et parfois même, quoique moins souvent, -ου-)[157] ; précisons d'ailleurs que la différence entre -εε- et -ει-, entre -εο- et -ευ- est d'ordre graphique plutôt que phonétique, dans la mesure où -εε- et -εο- doivent sans doute être lus avec synizèse[158]. De ces divers flottements, l'épigraphie ionienne nous conserve de nombreux témoignages convergents ; il n'en reste pas moins que ces flottements perpétuels colorent déjà le texte d'Hérodote lui-même d'une certaine bigarrure.

Mais il existe en outre une série de termes dont la morphologie varie au fil de l'œuvre, sans que ce flottement paraisse dû aux aléas de la tradition manuscrite. Ce sont ces termes que nous nous proposons d'étudier tout d'abord, en examinant d'une part les données hérodotéennes en elles-mêmes, en les confrontant d'autre part aux données dialectales, enfin en jetant sur elles le cas échéant l'éclairage jeté par l'examen morphologique de Rosén. Seront ensuite examinés les domaines des morphologies nominale, pronominale, verbale et préverbale ou prépositionnelle, de manière à mettre en lumière les principes de la ποικιλία hérodotéenne.

1. Morphologie lexicale

a) δεικ- / δεκ-

A propos de ce radical dont les formes alternent chez Hérodote, Rosén écrit : « La graphie des formes aspectuelles sigmatiques et du nom d'action de la racine 'montrer' alterne entre δειξ- et δεξ- […] : comme ce verbe présente dans toutes ses formes un degré plein (δείξας, δείκνυμι, -δε(ι)ξις, δεδεικ-), la 'racine' synchronique n'est pas δ-ι-κ, mais *dek*- (δεικ- ou δεκ-) »[159]. Il semble cependant que la répartition hérodotéenne des formes δεικ- et δεκ- ne soit pas aléatoire, et qu'elle puisse être précisée par l'examen qui suit.

---

[157] ROSÉN, p. 28 : « Wenn eine Lautrealisierung eine Morphemgrenze zwischen einem Stamm und einer grammatischen Endung einschließt, wir sie normal mit einem Digraph geschrieben : -εε oder -ει (Impf.), -εο oder -ευ (Impf., Imper.), -έειν / -εῖν, […], -έει oder -εῖ, -εον oder -ευν […] ». — Pour ce qui concerne la (plutôt rare) contraction en -ου-, cf. p. 34 : « εύ ist bei weitem häufiger als ού. »

[158] Cf. ROSÉN, p. 26, « Schwankung εο / ευ » : « Der Auffassung, daß der Unterschied zwischen εο und ευ eher 'graphisch' als lautlich sei, haben schon Bredow und Merzdorf Ausdruck verliehen ». — O. Hoffmann, *Die Griechischen Dialekte, III. Der Ionische Dialekt*, Göttingen, 1891, indique de même les groupes -εε-, -εο- avec la synizèse.

[159] ROSÉN, p. 29 : « Die Schreibung der sigmatischen Aspektformen und des Nomen actionis der Wurzel 'zeigen' schwankt zwischen δειξ- und δεξ- […] : da dieses Verbum in allen Formen Vollstufe aufweist (δείξας, δείκνυμι, -δε(ι)ξις, δεδεικ-), ist die synchrone 'Wurzel' nicht δ-ι-κ, sondern *dek*- (δεικ- oder δεκ-). »

Au thème de présent, le verbe δείκνυμι et ses préverbés présentent chez Hérodote leur radical sous la forme δεικ-, sans exception. Mais aux thèmes de futur, d'aoriste et de parfait, ce radical est susceptible de se présenter sous la forme δεκ-. Nous distinguerons dans notre étude le cas du verbe simple et les cas des préverbés.

Concernant le verbe simple, on observe deux occurrences de futur : 4.79 δείξω et 4.179 δείξειν attestées sous cette forme par tous les manuscrits. On trouve aussi trois occurrences d'aoriste : 2.30 δείξαντα, 8.137 δείξας et 6.61 δεῖξαι, également sous cette forme unanime. En revanche en 3.134 la tradition manuscrite diverge : δεῖξαι ABDRSV δέξαι CTMP ; c'est la seconde forme qui est alors retenue par Legrand et par Rosén.

Le verbe simple présente donc le radical sous sa forme δεικ- non seulement au thème de présent mais également, en règle générale, aux thèmes de futur et d'aoriste. En un lieu seulement, une partie de la tradition manuscrite présente l'infinitif aoriste sous la forme δέξαι, retenue alors par Legrand et Rosén. Mais ailleurs, les deux éditeurs suivent les manuscrits qui s'accordent à attester δείξω ou δείξας, au contraire des éditeurs précédents qui systématisaient la forme δεκ-.

Le traitement des préverbés est différent. Ainsi, ἀναδείκνυμι figure à l'aoriste actif : 7.128 ἀνέδεξε ; 6.115, 6.121, 6.123 ἀναδέξαι ; 6.124 ἀναδέξας, et à l'aoriste passif : 6.124 ἀνεδέχθη ABCTPD Rosén, ἀνεδείχθη MRSV ; ἀναδεχθῆναι Le radical est donc δεκ-, bien que pour l'aoriste passif on puisse observer un flottement de la tradition manuscrite. — Quant au verbe ἀποδείκνυμι, très largement attesté dans l'œuvre d'Hérodote, son thème de futur est sans exception -δεκ- : 3.122 ἀποδέξω, 7.17 ἀποδέξειν, 7.8γ ἀποδέξομεν, 7.50 ἀποδέξεις ABM, 8.89 ἀποδέξομενοι ; de même pour le thème d'aoriste : infinitif actif 1.160 ἀποδέξαι, moyen 1.170, 2.24, 2.101 bis, 2.111, 2.137, 3.160 6.43, 7.139, 9.58, 9.71, 9.72 ἀποδέξασθαι ; participe actif 4.92, 5.25, 5.32, 6.94 ἀποδέξας, 7.2 ἀποδέξαντα, 5.64, 5.97, 7.81 ἀποδέξαντες, 5.89 ἀποδέξαντας, moyen : 4.76, 7.160 ἀποδεξάμενος, 3.74, 3.155 ἀποδεξαμένου, 1.174 ἀποδεξάμενοι, 8.68 ἀποδεξαμένην, passif 1.162 ἀποδεχθείς, 6.95 ἀποδεχθέντες, 4.98 ἀποδεχθεῖσα ; indicatif actif 1.127, 3.134, 5.25, 5.67 bis, 5.99, 7.4 ἀπέδεξε ; 5.29, 5.89, 7.178 ἀπέδεξαν ; moyen 1.184, 2.178, 3.67, 6.41, 7.46, 7.99 ἀπεδέξατο ; 1.171, 8.17, 8.91 ἀπεδέξαντο ; passif 6.104 ἀπεδέχθη, 7.154 ἀπεδέχθη (ἀπεδείχθη A) ; subjonctif actif 7.50 ἀποδέξῃς, passif 1.124 ἀποδεχθέω ABCP ἀποδειχθῶ DTMRSV (litterae ε litteras ει suprascr. A man. rec.) ; optatif actif 8.35 ἀποδέξαιεν : parmi toutes ces formes les seuls flottements de la tradition manuscrite figurent à l'aoriste passif : en 7.154, le manuscrit A présente ἀπεδείχθη face à ἀπεδέχθη des autres manuscrits ; en 1.124 les manuscrits DTMRSV présentent ἀποδειχθῶ face à ἀποδεχθέω des manuscrits ABCP, et une seconde main porte le digramme ει sur le manuscrit A.[160] — En un seul lieu les

[160] Pour être plus précis, nous nous devons de mentionner une autre divergence, offerte par un faible nombre de manuscrits (en particulier le manuscrit M), concernant la forme d'aoriste actif : dans un certain nombre d'occurrences, face à la forme ἀπέδεξε déjà relevée et attestée par la majorité des manuscrits, on trouve la leçon

manuscrits s'accordent à présenter le radical sous la forme δεικ- : c'est pour l'infinitif aoriste 2.133 ἀποδεῖξαι. On observe donc entre cette forme et 1.130 ἀποδέξαι un flottement morphologique qui recoupe en l'occurrence celui du verbe simple. Dans les autres cas, le thème d'aoriste du verbe ἀποδείκνυμι présente le radical sous sa forme δεικ-. — Enfin, pour le thème de parfait : infinitif 2.124 ἀποδεδέχθαι ; participe 1.153 ἀποδεδεγμένος (ἀποδεδειγμένος C), 4.92 ἀποδεδεγμένον, 9.72 ἀποδεδεγμένον (ἀποδεδειγμένον T) ; indicatif 1.136, 2.65 ἀποδέδεκται, 2.146 ἀποδέδεκται (ἀποδέδεικται M), 2.43, 2.77 ἀποδεδέχαται, 2.65 ἀποδεδέχαται ABCMP ἀποδέχαται DJRTSV ; subjonctif 8.8 ἀποδεδέχθω ; pqp. 3.88 ἀποδέδεκτο, 3.157 ἀπεδέδεκτο (ἀπεδέκετο D[1]RSV ἀπέδεκτο TM), 4.132 ἀπεδέδεκτο : le radical est donc là encore -δεκ- (bien que l'on observe çà et là des flottements dans la tradition manuscrite : mais δεκ- est la forme retenue par les éditeurs). — Concernant διαδείκνυμι, ce verbe figure lui aussi à plusieurs reprises à l'aoriste. On trouve ainsi : 1.31 διέδεξε (διέδειξε A « signum aliquid imposuit litteris ει nescio quae manus A », lit-on dans l'apparat critique de Rosén), 1.73 διέδεξε (ἔδεξε Rosén), 2.134 διέξεξε (διέδειξε M), 3.82 διέδεξε (διέδοξεν RS), 4.76 διέδεξαν, 5.124 διέδεξε (διέδοξε M), 7.172 διέδεξαν, 8.3 διέδεξαν, 8.118 διαδεξάτω, 9.58 διέδεξαν : le radical du thème d'aoriste est donc là encore δεκ-, seul le manuscrit M présentant en un lieu la forme δεικ-. — Pour le préverbé ἐπιδείκνυμι, on trouve cinq occurrences de l'aoriste. La première est le moyen 1.11 ἐπεδέξατο ACPDRSV (ὑπεδέξατο TMQ ὑπεδείξατο b). Les quatres autres sont des formes d'aoriste actif. Trois de ces quatre occurrences présentent dans la tradition manuscrite un flottement entre la forme δεκ- et la forme δεικ-, le même manuscrit pouvant varier d'un lieu à l'autre : 2.42 ἐπιδέξαι AB Rosén ἐπιδεῖξαι PMDJRTSV ἀποδέξεται C ; 3.133 ἐπέδεξε CTPDRSV Rosén ἐπέδειξε ABM ; 3.135 ἐπιδέξας CTPS Rosén (ἐπιλέξας D) ἐπιδείξας ABMRV. On voit que le manuscrit A présente le radical sous sa forme δεικ- en 3.133 et 1.135, et sous sa forme δεκ- en 2.42. Dans ces trois cas, Rosén retient la leçon δεκ-. — La quatrième occurrence présente en revanche l'accord des manuscrits, cette fois sur une forme en δεικ- : 6.61 ἐπιδεῖξαι, que Rosén retient au titre de leçon unanime. — Pour καταδείκνυμι, ce verbe figure à quatre reprises, trois fois à l'aoriste, une fois au plus-que-parfait : 1.163, 1.171 καταδέξαντες, 4.42 καταδέξαντος (καταδείξαντος M) ; 7.215 κατεδέδεκτο (κατὰ τ᾽ ἐδέδεκτο S κατατεδέδεκτο V καταδέδαιτο Mp). Dans les deux cas, le radical se présente sous la forme δεκ- (seul le manuscrit M offrant une leçon divergente, comme on l'a déjà vu plus haut). — Pour προδείκνυμι, on trouve deux occurrences de ce verbe à l'aoriste, présentant encore le radical sous la forme δεκ- : 1.60 προδέξαντες, 6.27 προέδεξε (προσέδεξε DRSV προέδειξε M). — En 4.10, une partie des manuscrits présente le participe aoriste du verbe προσδείκνυμι en face de celui du verbe προδείκνυμι attesté par les autres : 4.10 προσδείξαντα ABCTMP Rosén προδείξαντα DRSV ; qu'il faille

---

ἀπέδειξε ; ainsi en 3.63 (TM), 3.130, 4.167 (M), 5.32 (MD), 7.3 (MV), 7.118 (T). — Les éditeurs écartent cette leçon et retiennent à juste titre la leçon ἀπέδεξε.

lire προ- ou προσ-, les manuscrits s'accordent ici à présenter le radical sous sa forme δεικ- (amendée en δεκ- par Legrand, mais conservée par Rosén). — Enfin, le préverbé ὑποδείκνυμι figure en 1.32 et 1.189 sous la forme du participe aoriste ὑποδέξας, où la forme δεκ- du radical est attestée par tous les manuscrits.

En conclusion de cette étude, nous pouvons affirmer que si le verbe simple δείκνυμι présente chez Hérodote à l'aoriste les deux formes possibles δέξαι et δεῖξαι, ses préverbés présentent très majoritairement, aux thèmes de futur, d'aoriste et de parfait, la forme δεκ- en face du radical δεικ- caractérisant le thème de présent. On note cependant çà et là quelques flottements dans la tradition manuscrite (les éditeurs retenant alors la forme δεκ-, plus largement attestée), ainsi que quelques cas exceptionnels tels que 6.61 ἐπιδεῖξαι ou 4.10 προ(σ)δείξαντα, où tous les manuscrits s'accordent à présenter la forme δεικ-, retenue par Rosén. Mais de manière générale, nos analyses confirment celles de Bechtel, selon lesquelles « δεικ- est donné au présent sans variante […] ; au futur et à l'aoriste sigmatique, δεικ- dans le verbe simple, δεκ- dans les composés […]. A l'aoriste moyen, au parfait et à l'aoriste en θ-, δεκ- règne sans variante »[161]. Ajoutons que les noms d'action ἀπόδεξις et ἐπίδεξις attestent eux aussi la forme -δεκ-.

Or, une telle coexistence des deux formes δεικ- et δεκ- est inconnue des inscriptions ioniennes, qui n'attestent, même au présent, que la forme δεκ-, comme en témoignent les inscriptions de Chios (5653 b_{14}) ἀποδεκνύντες et de Milet (D^3 134 b_{22}) οὔρων ἀποδεχθέντων. Qui plus est, selon Bechtel, « à l'exception d'une trace isolée dans la collection des écrits hippocratiques (δέδεκται De arte 10), δεκ- n'apparaît aux côtés de δεικ- que chez Hérodote »[162]. En conséquence, la variation qui se fait jour dans l'œuvre d'Hérodote peut apparaître comme une spécificité morphologique de son idiolecte, un des exemples de sa bigarrure.

b) <u>τρεπ- / τραπ- (et τεμ- / ταμ- ?)</u>

L'alternance hérodotéenne entre les formes τρεπ- (degré plein) et τραπ- (degré zéro) du verbe τρέπω est expliquée par Rosén selon une opposition de diathèse, l'actif présentant la

[161] BECHTEL, § 171 : « Hier stellt das Verhältnis von δεικ- zu δεκ- so, daß δεικ- im Präsens ohne Varianten geboten wird : δεικνύς II 78, προδεικνύναι II 139, δεικνύντες II 143, ἀπεδείκνυσαν 143. 144, im Futurum und im σ- Aoriste δεικ- im einfachen Verbum, δεκ- im componierten : z. B. δείξω IV 79, δείξαντα II 30, aber ὑποδέξας I 32, προδέξαντες 60, ἀποδέξαι 160, καταδέξαντες 163. Im medialen Aorist, im Perfectum und im θ-Aoriste, die nur componiert auftreten, herrscht δεκ- ohne Variante : z. B. ἀπεδέξατο I 16, ἀποδέδεκται 136, ἀποδεχθείς 162. Ferner heißt es ἐπίδεξιν II 46, ἀπόδεξιν II 101. »

[162] BECHTEL, *ib.* : « Auf das Ionische beschränkt ist δέκνυμι als Nebenform von δείκνυμι. Inschriftliche Zeugnisse für dies Presens gibt es zwei : ἀποδεκνύντες 5653 b_{14} (Chios) ; οὔρων ἀποδεχθέντων D^3 134 b_{22} (Milet). […] Abgesehen von einer einzigen Spur in der Sammlung der Hippokratischen Schriften (δέδεκται *De arte* 10 […]), kommt δεκ- neben δεικ- nur bei Herodot zum Vorscheine. »

forme τρεπ- et le moyen, la forme τραπ-[163]. L'examen de la tradition manuscrite confirme le plus souvent cette vue. Concernant le simple en effet, les seules formes τραπ- attestées sont 4.60 τράπεται et 5.15 ἐτράποντο, qui sont des formes de moyen — ainsi, il est vrai, qu'une forme active en 2.92 : mais voir l'apparat critique de Rosén, *ad loc*. En 6.119, de nombreux manuscrits attestent en revanche τρέπεται (ABTMPDRSV), seul le manuscrit C présentant τράπεται, retenu par Rosén. Concernant le préverbé ἐπιτρέπω, tandis que le thème d'aoriste sigmatique de ce verbe est bâti constamment sur le radical à forme τρεπ- (ainsi 1.64, 2.107, 3.130, 4.202, 8.107, 9.76 ἐπέτρεψε, 1.153, 7.31, 7.156 ἐπιτρέψας, 1.155, 5.106 ἐπέτρεψας, 6.11 ἐπιτρέψατε, 6.12, 9.10 ἐπιτρέψαντες, 3.83, 6.108 ἐπιτρεψάντων) et qu'une seule forme de futur est attestée, cette occurrence connaissant deux leçons différentes : 3.155 ἐπιτρέψονται A^2DRSV Rosén ἐπιτράψονται A^1BCTMP, — c'est au thème de présent que les flottements sont les plus notables entre forme τρεπ- et forme τραπ-. Ainsi, tous les manuscrits attestent la première forme en 1.98 ἐπιτρέπουσι, 2.120 ἐπιτρέπειν, 3.36 ἐπίτρεπε, 5.126 ἐπιτρέπει, 6.12 ἐπιτρέπουσι, 7.7 ἐπιτρέπει, 8.3 ἐπιτρέπειν, 8.118 ἐπιτρέπε — donc des formes actives — ainsi que dans l'adjectif verbal 9.58 ἐπιτρεπτέα ; tous les manuscrits attestent en revanche la seconde forme en 3.157 ἐπιτράπεσθαι, 7.164 ἐπετράπετο, 5.95, 1.96 ἐπετράποντο — donc des formes moyennes — ainsi, il est vrai, que dans 3.81 ἐπιτράπειν, à cette réserve près que dans le manuscrit A, une seconde main a suscrit la lettre ε à la lettre α (cf. l'apparat critique de Rosén). Enfin, en deux endroits, la tradition manuscrite offre des leçons divergentes : 6.26 ἐπιτρέπει ABCTM ἐπιτράπει PDRSV, 7.52 ἐπιτρέπω ABCTM ἐπιτράπω PDRSV, Rosén retenant dans les deux cas la forme τρεπ-. Pour finir, à l'aoriste passif et au parfait, la forme attestée est τραπ-, selon le degré zéro attendu : 3.142 ἐπιτέτραπται, 7.10 ἐπετέτραπτο, 1.7 ἐπιτραφθέντες.

Il semble donc que l'examen du texte confirme dans ses grandes lignes la spécialisation diathétique de la forme τρεπ- à l'actif et de la forme τραπ- au moyen. Restent cependant des exemples qui dérogent à cette répartition, comme 2.17 Καὶ ἡ μὲν πρὸς ἠῶ τρέπεται. Faudra-t-il alors parler d'atticisme ? En l'occurrence, un autre phénomène, dont nous traiterons plus loin (cf. *infra*, ἠῶ / ἕω) pourrait autoriser ce jugement. Dans tous les cas, il semble donc qu'il faille parler de tendance, plutôt que de règle stricte. Les inscriptions ioniennes, pour leur part, ne nous renseignent pas à ce sujet.

En ce qui concerne le flottement ponctuel que l'on observe pour les formes du verbe τάμνω (ionien, en face d'att. τέμνω), Rosén dénie toute valeur à ces variantes en -τεμ-[164], bien qu'en 3.69, ἀπέτεμε soit attesté par tous les manuscrits sauf un : Rosén édite alors la

[163] ROSÉN, p. 56 : « Τράπεσθαι (med.), τρέπειν (act.) (Hdt.) : τρέπεσθαι (andere Dialekte). Die Überlieferung ist verhältnismäßig rein : im Aktivum ist -α- nie in allen Hss. überliefert, jedoch im Medium -ε- : 1.117.2, 5.61.2 ; Überlieferung des Mediums mit -α- : 1.75.5, 104.2 ; 2.80.1, 119.3 ; 5.15.2 ; 6.33.2 ; 7.18.3 etc. »

[164] Cf. ROSÉN, p. 56 : « Τάμνειν (Hdt.) : τέμνειν (andere Dialekte). Sehr regelmäßig überliefert, Varianten sind kaum vorhanden (Bredow 145) […]. »

forme « régulière » ἀπέταμε, uniformisant ainsi les données de la tradition manuscrite. Il est d'ailleurs vrai que les inscriptions ioniennes attestent unanimement τάμνω, etc. : voir Favre, *s. v.*

c) <u>θάρσος / θράσος ; κράτος / κάρτος</u>

Ce flottement s'observe ponctuellement dans la tradition manuscrite des deux neutres sigmatiques que sont θάρσος (θράσος) et κράτος (κάρτος).

Θάρσος ne connaît que deux occurrences : l'une en 7.138 οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν δόντες γῆν καὶ ὕδωρ τῷ Πέρσῃ εἶχον θάρσος ὡς οὐδὲν πεισόμενοι ἄχαρι πρὸς τοῦ βαρβάρου, κτλ., où tous les manuscrits présentent la leçon θάρσος ; l'autre en 7.9γ, dans le discours de Mardonios : ὡς μὲν ἐγὼ δοκέω, οὐκ ἐς τοῦτο θάρσεος ἀνήκει τὰ Ἑλλήνων πρήγματα, où la tradition manuscrite se partage entre θάρσεος (TDRSV) et θράσεος (ABCMP), les éditeurs retenant là encore la première leçon, en sorte que le texte édité présente uniformément le paradigme θάρσος.

Quant à κράτος, il figure à quinze reprises dans l'œuvre d'Hérodote, quatorze fois sous cette forme unique[165]. Mais en 8.2 Τὸν δὲ στρατηγὸν τὸν τὸ μέγιστον κράτος ἔχοντα παρείχοντο Σπαρτιῆται Εὐρυβιάδην Εὐρυκλειδέω, la tradition manuscrite se partage entre κράτος (CPDRSV) et κάρτος (ABTM). Les éditeurs, ici encore, retiennent la forme usuelle ; pourtant, si l'on considère le contexte dans lequel le terme trouve place, on pourra reconnaître, d'une part, qu'il serait assez favorable à l'emploi d'une forme marquée (ce qui est le cas de κάρτος, homérique et dialectal : Crète, Théra[166]) ; d'autre part, que l'emploi de cette forme κάρτος permettrait de composer une séquence dactylique : Τὸν δὲ στρατηγὸν τὸν τὸ μέγιστον κάρτος ἔχοντα (avec groupe consonantique initial tautosyllabique). Enfin, parmi les manuscrits qui attestent κράτος, se trouvent les deux réputés les meilleurs. Il ne nous semble donc pas impossible qu'il faille retenir ici la variante κάρτος au titre de doublet marqué, et motivé par le contexte.

d) <u>μέγαθος / μέγεθος ; τέσσαρες / τέσσερες, etc.</u>

μέγαθος / μέγεθος

La forme attique μέγεθος est probablement issue de l'ancien μέγαθος par assimilation vocalique[167]. Μέγαθος, conservé par l'ionien, est donc la forme normalement attendue dans le texte d'Hérodote. Pourtant, les manuscrits présentent fréquemment, au fil des 65 occurrences du terme, la variante μέγεθος, qui est même parfois seule attestée. Un examen des données permet cependant à Rosén d'affirmer que « la tradition […] penche assez

[165] 1.129, 3.69, 3.81 bis, 3.117, 3.142, 4.9, 7.187, 6.35, 6.73, 7.3 bis, 7.96, 9.42.
[166] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* κράτος.
[167] Cf. LEJEUNE, *Phonétique*, § 254.

univoquement en faveur de la forme étymologique non assimilée […]. Ce n'est qu'au nom.-acc. sg. que la forme transmise par l'accord des manuscrits alterne »[168]. Il n'en demeure pas moins que le paradigme de μέγαθος repose donc sur une double forme μεγαθ- (à tous les cas) / μεγεθ- (au nom.-acc. sg.).

τέσσερες / τέσσαρες, τεσσεράκοντα / τεσσαράκοντα

Le nom du nombre « 4 » offre selon les dialectes grecs une grande diversité de formes. Le texte d'Hérodote hésite pour sa part constamment entre les deux formes τεσσερ- et τεσσαρ-, respectivement ionienne pour la première et mi-ionienne, mi-attique pour la seconde. En effet, selon Untersteiner, la forme τέσσερες « est limitée au dialecte ionien et connue aussi des inscriptions, qui présentent toutefois des formes en -αρ- à côté des formes en -ερ- »[169]. On trouve ainsi dans les inscriptions ioniennes aussi bien τεσσαρ- dans τέΤαρας (Hogarth B_5) ou τεΤαράκοντα A_1, B_6 (Ephèse), que τεσσερ- dans τεσσερακαιεβδομηqοντότης 5432_1 (Paros), τέσσερας D^3 57_{25} (Milet) ou τεσσεράκοντα D^3 $169_{52.\ 58}$[170]. Chez Hérodote, la forme τέσσαρες est attestée par tous les manuscrits en 1.50, 1.51 et 6.41 ; ailleurs, c'est une variante fréquente, si bien que les éditeurs, soucieux semble-t-il de respecter la variété de la tradition manuscrite, retiennent tantôt l'une, tantôt l'autre des deux formes. Paap, cité par Untersteiner, affirme en effet qu'il est difficile d'établir une règle précise, compte tenu de la variété de notre documentation, « étant donné en outre que la voyelle d'une syllabe pouvait très facilement s'assimiler a celle d'une syllabe voisine »[171]. Pourtant, Rosén pense pouvoir établir le paradigme suivant : τέσσερες, τέσσαρας (-ερας), τέσσαρσι, τεσσέρων, τέσσαρα, dont on remarquera qu'il présente non seulement une variation d'un cas à l'autre, mais aussi un flottement pour la forme d'acc. m. / f.

En ce qui concerne le nombre « 40 », les manuscrits ne s'accordent pas entre τεσσεράκοντα et τεσσαράκοντα ; le texte porte donc trace d'une variation qui remonte peut-être à Hérodote, conformément aux données ioniennes.

---

[168] ROSÉN, p. 21 : « Die Überlieferung des Substantivs 'Größe' neigt ziemlich eindeutig zur etymologischen nichtassimilierten Form : μεγάθεϊ (siebenmal cons. codd. : 2.74 etc.), μεγάθεα 2.10.3, 3.102.2, 7.103.2. Nur im Nom.-acc. sg. schwankt die cons. codd. überlieferte Form : zu Anfang des I. Buches μέγεθος (1.98.5, vgl. 1.60.4, 70.1), jedoch von 1.199.4 an an 27 Stellen μέγαθος ; in der Sprachform des Hdt. scheint also nur der Nom.-acc. geschwankt zu haben. »

[169] UNTERSTEINER, p. 100 : « « τέσσερες […]. Questa forma è limitata al dialetto ionico ed è nota anche alle iscrizioni, che tuttavia presentano forme con -αρ- accanto quelle con -ερ-. »

[170] BECHTEL, § 141.

[171] UNTERSTEINER, p. 100 : « Pa., p. 23, dichiara essere difficile stabilire una regola, tenuto conto della varietà della nostra documentazione, 'dato che, inoltre, la vocale di una sillaba poteva assai facilmente assimilarsi a quella di una sillaba vicina' ».

e) <u>ἱερ- / ἱρ-</u>

Les termes de la famille ἱερός se présentent chez Hérodote sous les deux formes ἱερ- et ἱρ-, en accord semble-t-il avec les données épigraphiques. Mais tandis que dans ces dernières on trouve aussi bien ἱερός que ἱρός, ἱερεύς que ἱρεύς, ἱεροποιός que ἱροποιός[172], la répartition des formes hérodotéennes obéit selon Rosén à certains critères lexicaux. On trouve en effet, généralement et assez univoquement, ἱρός, ἱρεύς (premier groupe) ; ἱρήϊον, κατιρόω, ἱρᾶσθαι, ἱροφάντης, ἱρο(υ)ργία, mais καλλιερέω (deuxième groupe) ; et ἱερείη, ἱερωσύνη (troisième groupe).

Plus précisément, « le premier groupe ne présente jamais un accord des manuscrits en ἱερ- […] ; parmi les 363 attestations, il y a 281 occurrences univoques de ἱρ- ». — « Le deuxième groupe comprend une série de termes sacrés rares : (a) ἱρήϊον apparaît douze fois, tous les autres réunis neuf fois ; ἱρ- est toujours unanimement transmis ; (b) seul καλλιερεῖν garantit en dix passages -ιερ-, sur la base de sa composition : καλλι-ιερεῖν ». — Enfin, dans le troisième groupe, la tradition manuscrite tend nettement vers la forme ἱερ-[173].

Or, selon Rosén, « le fondement de cette répartition réside dans le texte homérique transmis, qui présente ἱρός, -ή, -όν, ἱρεύω […], mais précisément ἱέρειαν […] »[174], de telle sorte que la répartition hérodotéenne est en réalité le fruit d'une uniformisation des paradigmes sur le modèle homérique, non par Hérodote mais par les rédacteurs postérieurs. Rosén conclut donc en l'occurrence à un flottement originel « bien naturel dans un dialecte non artificiel et vivant », quoique « inhabituel dans les langues littéraires et standardisées qui ont formé les habitudes de travail de générations de philologues classiques »[175]. On admettra donc en définitive que les termes de la famille de ἱερός alternent plutôt librement entre les formes ἱερ- et ἱρ-.

f) <u>αἰεί / ἀεί</u>

On relève 110 occurrences de cet adverbe dans l'œuvre d'Hérodote. Si la forme αἰεί est majoritaire, ἀεί qui en découle par évolution phonétique et constitue la forme de la prose

---

[172] Cf. BECHTEL, § 79, FAVRE, *ss. vv.*, et ROSÉN, p. 23 (« Die prienische Inschrift des 5. Jh.s No. 362 (Hiller von Gaertringen) weist ιροποιος neben ιεροποιος auf ; die Molpen- und die Lygdamisinschrift haben ιερ-, Thasos zeigt ιρ- (IG XII. 8.263, 264), wahrscheinlich auch Paros (IG XII. 5.227). Auch die indirekte Tradition des Hekataios bewahrt das Schwanken zwischen den beiden Schreibungen. »)

[173] Voir pour le détail des analyses ROSÉN, pp. 21-23.

[174] ROSÉN, p. 23 : « Der Grund dieser Verschiedenheit liegt im überlieferten Homertext, der ἱρός, -ή, -όν, ἱρεύω aufweist (das latzgenannte Wort in einer metrischen Stellung, in der eine Hörbarmachung ἱερεύουσ' keinesfalls ausgeschlossen ist, ξ 94), aber gerade ἱέρειαν, und das in einem Vers, der — wenn wir spondiakische Messung außer Betracht ziehen — Vielsilbigkeit notwendig macht, Z 300) »

[175] ROSÉN, *ib.* : « Natürlich kann man sich der stetigen Frage nach der 'echt' hdt.ischen Form nicht entziehen ; das 'Echte' war aber wahrscheinlich nicht 'eine' Form, sondern ein Schwanken nicht der Sprachform (langue), sondern der Sprechform (parole), wie es bei einem ungekünstelten und lebendigen Dialekt nur zu natürlich ist, und wie es andererseits bei denjenigen normalisierten und standardisierten Literatursprachen ungewohnt ist, die die Arbeitsgewohnheiten von Generationen von klassischen Philologen geformt haben. »

attique est attestée en deux passages par tous les manuscrits (1.97 et 2.79), et figure 26 fois à titre de variante[176]. Or, Rosén ne retient la leçon ἀεί que dans les deux passages où elle est unanime ainsi qu'en 1.185, 2.53 et 5.63 (sans que l'on s'explique très bien ce qui a présidé à ce choix). On peut en tout cas constater, comme le faisait A. Meillet, que « le texte hésite entre αἰεί, comme chez Homère, et ἀεί, comme en attique ; il est rare que les manuscrits s'accordent à donner ἀεί, comme il arrive II.79, et l'on a en général αἰεί dans l'une des deux familles de manuscrits, ou au moins dans un manuscrit, ainsi II.53 ; on est tenté de conclure — poursuit de là Meillet — que αἰεί est bien la forme d'Hérodote et ἀεί une atticisation non corrigée ; mais la preuve est fragile »[177].

En vérité, la forme ἀεί n'est pas nécessairement un atticisme, comme en témoignent les inscriptions ioniennes qui attestent aussi bien l'une que l'autre : ainsi, selon Favre, « ἀεί se lit à Erétrie, à Néapolis, à Iasos ; αἰεί à Halicarnasse ». Concernant les données littéraires, « chez les poètes lyriques est toujours transmis αἰεί (et αἰέν), chez Herondas αἰεί VI 89 ; ἀεί V 6, chez Hippocrate αἰεί et ἀεί ». Enfin, à Athènes même, les inscriptions présentent jusqu'en 361 les deux formes[178]. Est-il donc nécessaire de penser qu'Hérodote n'a employé que la forme αἰεί ? Les deux formes de l'adverbe n'ont-elles pu coexister dans l'idiolecte d'un auteur dont la langue dialectale connaissait le même flottement — et qui passe en outre pour avoir subi l'influence d'Athènes ?

Il conviendra d'ailleurs de signaler l'existence chez Hérodote du composé ἀείναος, ainsi transmis par tous les manuscrits en 1.93 λίμνη…, τὴν λέγουσι Λυδοὶ ἀείναον εἶναι ; et en 1.145 … ἐν τῇ Κρᾶθις ποταμὸς ἀένναός ἐστι (ἀέναος ACP) : ces deux occurrences attestent uniformément ἀεί. Il en est de même de l'anthroponyme Ἀείμνηστος, s'il faut bien lire Ἀειμνήστου en 9.64 (CTMP : Ἀϊμνήστου AB Ἀριμνήστου DRSV, cf. Rosén, app. crit.). Ces deux données apportent un élément de poids en faveur de la possible coexistence des deux formes αἰεί (majoritaire) et ἀεί chez Hérodote[179].

h) <u>ἔαρ / ἦρ</u>

Le substantif ἔαρ « printemps », attesté en 1.190 καὶ τῷ δεύτερον ἔαρ ὑπέλαμπε ; 7.162 ter : ὅτι ἐκ τοῦ ἐνιαυτοῦ τὸ ἔαρ αὐτῇ ἐξαραίρηται ; — δῆλα γάρ, ὡς ἐν τῶν ἐνιαυτῷ ἐστι τὸ ἔαρ δοκιμώτατον ; — ὡς εἰ τὸ ἔαρ ἐκ τοῦ ἐνιαυτοῦ ἐξαραιρημένον εἴη ; — 8.130 ἔαρος δ᾽ ἐπιλάμψαντος ; 8.131 τό τε ἔαρ γινόμενον, ainsi que dans le

[176] 1.185 ABPDTRMSV (seul le manuscrit C présente αἰεί), 2.8 DJRTMSV, 2.26 AB, 2.53 ABMPDJRTSV (αἰεί C), 2.173 RV, 3.25 RV, 4.10 ABCRV, 4.12 MDRV, 4.13 AB, 4.94 DRV, 4.128 RV, 5.63 ABDSV, 5.79 AB « fort. recte (quod proprium esset loquentium eorumque sermonis) », note Rosén dans l'apparat critique ; la forme figure en effet dans un discours des Thébains, 5.92ζ AB, 6.52 ABD^{c}R, 6.53 AB, 6.58 AB, 6.86α ABDRV, 6.94 AB, 7.102 DRV, 9.26 DJRV bis.

[177] MEILLET, *Aperçu*, p. 233 ?

[178] FAVRE, *s. v.* ἀεί.

[179] Notons pour finir, en rapport avec cette étude, que pour l'ethnonyme Φωκαεύς, les manuscrits, qui attestent généralement cette forme, présentent par exception en 4.138 la forme Φωκαιεύς, que retient Rosén.

syntagme ἅμα τῷ ἔαρι (2.75, 5.31, 6.43, 7.37, 8.109, 8.113), se présente en 1.77 dans ce même syntagme sous la forme contracte ἦρι, au terme d'une longue phrase : Κροῖσος δὲ μεμφθεὶς κατὰ τὸ πλῆθος τὸ ἑωυτοῦ στράτευμα — ἦν γάρ οἱ ὁ συμβαλὼν στρατὸς πολλὸν ἐλάσσων ἢ ὁ Κύρου — τοῦτο μεμφθεὶς ὡς τῇ ὑστεραίῃ οὐκ ἐπειρᾶτο ἐπιὼν ὁ Κῦρος, ἀπήλαυνε ἐς τὰς Σάρδις ἐν νόῳ ἔχων παρακαλέσας μὲν Αἰγυπτίους κατὰ τὸ ὅρκιον (ἐποιήσατο γὰρ καὶ πρὸς Ἄμασιν βασιλεύοντα Αἰγύπτου συμμαχίην πρότερον ἤ περ πρὸς Λακεδαιμονίους), μεταπεμψάμενος δὲ καὶ Βαβυλωνίους (καὶ γὰρ πρὸς τούτους αὐτῷ ἐπεποίητο συμμαχίη, ἐτυράννευε δὲ τὸν χρόνον τοῦτον τῶν Βαβυλωνίων Λαβύνητος), ἐπαγγείλας δὲ καὶ Λακεδαιμονίους παρεῖναι ἐς χρόνον ῥητόν, ἁλίσας τε δὴ τούτους καὶ τὴν ἑωυτοῦ συλλέξας στρατιὴν ἐνένωτο τὸν χειμῶνα παρεὶς ἅμα τῷ ἦρι στρατεύειν ἐπὶ τοὺς Πέρσας. La leçon ἦρι s'autorise ici de l'accord de tous les manuscrits, et est retenue à ce titre par Rosén, tandis que Legrand suit l'amendement de Schäfer en ἔαρι.

Or, tandis que ἔαρ, gén. ἔαρος, forme régulière chez Hérodote, est déjà d'origine homérique, le génitif et le datif contractés ἦρος, ἦρι sont à la fois attiques et lyriques (Alcée, 45), cependant qu'Alcman présente également une forme ἦρ[180]. On ne sait donc trop si la forme hérodotéenne ἦρι doit être comprise comme un atticisme ou comme un poétisme non homérique ; du moins est-elle anomale. Peut-être son emploi dans ce passage d'Hérodote est-il en rapport avec le caractère de cette longue phrase, dont les parenthèses maintiennent un suspense jusqu'à la révélation finale de la marche contre les Perses, dans laquelle figure la forme.

i) <u>ἠῶ / ἔω</u>

L'accusatif du substantif ἠώς « aurore » prend régulièrement chez Hérodote la forme ἠῶ : ainsi πρὸς ἠῶ 2.17, etc. ; πρὸς τὴν ἠῶ 2.8, etc. ; πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς 1.201, etc. Mais à trois reprises, plusieurs manuscrits attestent également la variante ἕω, de forme attique : il s'agit de 4.40 τὸ δὲ ἀπὸ ταύτης ἔρημος ἤδη πρὸς τὴν ἠῶ (ἕω ABCPTM) ; de 6.8 τὸ μὲν πρὸς τὴν ἠῶ (ἕω ABCTMPD^{ac}) ; et de 7.176 τὸ δὲ πρὸς τὴν ἠῶ τῆς ὁδοῦ (ἕω DRSV). Dans les trois passages, Rosén écarte cette variante au bénéfice de la forme attendue ἠῶ, s'appuyant sans doute sur les autres occurrences du syntagme dans lequel elle figure et qui attestent normalement la forme ionienne.

Il nous paraît cependant possible qu'Hérodote ait employé par endroits la forme ἕω. Ainsi, en 2.17 — un passage pour lequel les manuscrits n'attestent pourtant que la forme ἠῶ : Καὶ ἡ μὲν πρὸς ἠῶ τρέπεται, τὸ καλέεται Πηλούσιον στόμα, ἡ δὲ ἑτέρη τῶν ὁδῶν πρὸς ἑσπέρην ἔχει, phrase déjà citée plus haut pour la forme τρέπεται qu'elle atteste de façon

[180] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, et *LSJ*, *s. v.* ἔαρ ; notons qu'on trouve aussi en poésie les formes métriques εἴαρος, εἴαρι.

anomale et dans laquelle on pourrait voir un atticisme, une lecture ἕω permettrait la composition d'une séquence dactylique : Καὶ ἡ μὲν πρὸς ἕω τρέπεται, poursuivie plus loin par ἡ δ(ὲ) ἑτέρη, tandis que la fin de la phrase présente un rythme trochaïque : τῶν ὁδῶν πρὸς ἑσπέρην ἔχει. En tout cas, la présence de la variante ἕω dans divers manuscrits, et notamment à deux reprises dans les manuscrits réputés les meilleurs, a chance de refléter dans l'œuvre un flottement originel.

j) <u>ὁρτή / ἑορτή</u>

Le nom ἑορτή de la « fête » revêt en ionien, par hyphérèse, la forme ὁρτή. C'est cette forme que l'on trouve régulièrement chez Hérodote dans 32 de ses 33 occurrences, ainsi que dans celles du dérivé ὁρτάζω. Dans un passage du livre I pourtant, extrait du développement consacré aux Ioniens, les manuscrits attestent ἑορτή. Le texte de Rosén est le suivant : 1.147 Εἰσὶ δὲ πάντες Ἴωνες, ὅσοι ἀπ᾽ Ἀθηνῶν γεγόνασι καὶ Ἀπατούρια ἄγουσι ἑορτήν, mais Rosén retranche cette phrase en la considérant comme une interpolation, au motif qu'elle recèle précisément deux formes non ioniennes — à savoir la contraction du gén. f. pl. Αθηνῶν et la forme ἑορτήν[181].

Il nous semble cependant, premièrement, que ces deux atticismes potentiels seraient ici puissamment motivés par le contexte même de la phrase, qui évoque justement Athènes. En outre, l'emploi de la forme ἑορτήν permet la composition d'une phrase presque entièrement dactylique, qui commence en effet par la séquence Εἰσὶ δὲ πάντες Ἴωνες, ὅσοι ἀπ᾽ Ἀθηνῶν (soit cinq dactyles) et s'achève sur καὶ Ἀπατούρι(α) ἄγουσι ἑορτήν (soit quatre dactyles), dans le style de nombreuses phrases à caractère ethnographique (cf. chapitre III). Rappelons d'ailleurs que la forme ἑορτή figure également chez Homère (*Od*. 20.156, 21.258), et qu'elle peut à ce titre être considérée ici à la fois comme un atticisme et comme une forme héritée de la langue homérique (qui ne présente pas ὁρτή). Nous maintiendrons donc ici la leçon de la tradition manuscrite.

k) <u>ξεῖνος / ξένος ; μοῦνος / μόνος</u>

Ces deux termes, issus respectivement de ξέν-ϝο- et de μόν-ϝο-, donnent par évolution phonétique ξένος et μόνος en attique, ξεῖνος et μοῦνος en ionien, qui sont effectivement les formes régulièrement attestées chez Hérodote. Ainsi, à propos de ξεῖνος, Rosén affirme que « les leçons sans ι sont douteuses »[182], et le *Lexique* de Powell ne mentionne même pas de variante.

[181] Cf. ROSÉN, *app. crit*., *ad loc*., pour l'explication complète.
[182] ROSÉN, p. 29 : « ξεῖνος / ξένος und Ableitungen ; die ι-losen Lesarten sind zweifelhaft. »

Quant à l'adjectif μοῦνον et à l'adverbe μοῦνον, qui connaissent au total 211 occurrences, la forme μόν- est attestée dans trois passages seulement à titre de variante (8.137 CTMPDRSV, 9.27 DJRSV, 9.72 TMpPDV), et constitue dans un autre (7.9) la leçon unanime. Dans les trois cas où elle représente une variante, Rosén préfère deux fois la forme régulière (8.137 οὐ μοῦνον ὁ δῆμος ; 9.72 οὐ μοῦνον αὐτῶν Λακεδαιμονίων), et retient la troisième fois la variante (9.27 ἀπὸ τούτου μόνου τοῦ ἔργου), sans que l'on puisse s'expliquer ce qui motive ce choix.

Concernant la leçon unanime, elle apparaît à l'ouverture du livre VII à l'ouverture du discours de Mardonios (7.9α) : Ὦ δέσποτα, οὐ μόνον εἷς τῶν γενομένων Περσέων ἄριστος, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐσομένων. Alors que Legrand corrige ici la forme transmise, Rosén la conserve. Et de fait, il nous semble que la forme brève trouve ici une motivation rythmique, en ceci qu'elle compose une séquence dactylique Ὦ δέσποτα, οὐ μόνον εἷς, en accord avec la solennité de l'expression. Ce critère confirme donc l'accord des manuscrits, et légitime la présence de la forme μόν- dans l'œuvre d'Hérodote.

l) <u>δόρατα / δούρατα</u>

Le nom de la « lance » présente au nom.-acc. sg. la forme δόρυ ; les autres cas présentent en règle générale soit un thème δορατ- (ainsi en attique), soit un thème δουρατ- (ainsi chez Homère et en ionien)[183]. Pourtant, Hérodote emploie presque uniformément des formes en δορ-, pour ce nom lui-même comme dans le dérivé δοράτια (1.34) et les composés δοριάλωτος (8.74, 9.4) et δορυφόρος (25 occ. ; d'où δορυφορέω, quatre occurrences). On trouve ainsi le nom.-acc. pl. δόρατα en 5.9, 7.89, 9.62, et le dat. pl. δόρασι en 1.172, 7.41, 7.135, 7.211.

Dans un passage cependant, tous les manuscrits s'accordent à présenter à l'acc. pl. la leçon δούρατα : 1.79 Ἡ δὲ μάχη σφέων ἦν ἀφ' ἵππων, δούρατά τε ἐφόρεον μεγάλα καὶ αὐτοὶ ἦσαν ἱππεύεσθαι ἀγαθοί. Il est ici question du peuple lydien à l'époque de Crésus, et la phrase précédente peut fournir un élément d'explication à l'emploi de la forme à initiale longue : Ἦν δὲ τοῦτον τὸν χρόνον ἔθνος οὐδὲν ἐν τῇ Ἀσίῃ οὔτε ἀνδρηιότερον οὔτε ἀλκιμώτερον τοῦ Λυδίου « A cette époque, il n'y avait en Asie aucun peuple qui fût plus viril ni plus vaillant que le peuple lydien », phrase dans laquelle nous avons déjà relevé l'assonance en α à l'initiale des deux comparatifs, et qui présente une dimension nettement laudative. Il est donc possible que l'emploi de la forme δούρατα représente ici un écho homérique.

m) <u>μαζοί / μαστοί</u>

[183] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Le nom des « seins » se présente dans la tradition manuscrite d'Hérodote, et vraisemblablement déjà chez lui, sous deux formes différentes : μαζοί et μαστοί. On lit ainsi μαζ- en 2.85 : τοῖσι ἂν ἀπογένηται ἐκ τῶν οἰκηίων ἄνθρωπος, τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, τὸ θῆλυ γένος πᾶν τὸ ἐκ τῶν οἰκίων τούτων κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο τὴν κεφαλὴν πηλῷ ἢ καὶ τὸ πρόσωπον, κἄπειτα ἐν τοῖσι οἰκίοισι λιποῦσαι τὸν νεκρὸν αὐταὶ ἀνὰ τὴν πόλιν στρωφώμεναι τύπτονται ἐπεζωσμέναι καὶ φαίνουσαι τοὺς μαζούς, σὺν δέ σφι αἱ προσήκουσαι πᾶσαι « Lorsque chez eux décède un homme de quelque considération, toute la gent féminine de la maison s'enduit la tête de boue, ainsi que le front ; puis, laissant le mort dans la demeure, elles déambulent par la ville en se frappant, la robe ceinturée, et en montrant leurs seins, accompagnées de toutes leurs parentes » ; ainsi que très probablement dans les deux récits de vengeance de femme en 4.202 (vengeance de Phérétimé) : Τοὺς μέν νυν αἰτιωτάτους τῶν Βαρκαίων ἡ Φερετίμη, ἐπείτε οἱ ἐκ τῶν Περσέων παρεδόθησαν, ἀνεσκολόπισε κύκλῳ τοῦ τείχεος, τῶν δέ σφι γυναικῶν τοὺς μαζοὺς ἀποταμοῦσα περιέστιξε καὶ τούτοισι τὸ τεῖχος « Lorsque les plus coupables des Barcéens lui eurent été livrés par les Perses, Phérétimé les fit empaler tout autour du rempart, et elle fit couper les seins de leurs femmes, qu'elle fit également fixer sur le rempart » (μαζοὺς ABCTMP μασθοὺς DSV μαστοὺς R) ; et 9.112 (vengeance d'Amestris) ἡ Ἄμηστρις μεταπεμψαμένη τοὺς δορυφόρους τοῦ Ξέρξεω διαλυμαίνεται τὴν γυναῖκα τὴν Μασίστεω · τούς τε μαζοὺς ἀποταμοῦσα κυσὶ προέβαλε καὶ ῥῖνα καὶ ὦτα καὶ χείλεα καὶ γλῶσσαν ἐκταμοῦσα ἐς οἶκόν μιν ἀποπέμπει διαλελυσμασμένην « Amestris, ayant envoyé chercher les gardes du corps de Xerxès, outragea la femme de Masistès : lui faisant couper les seins, elle les jeta aux chiens, et faisant couper le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, elle la renvoya chez elle ainsi outragée » (μαζοὺς ABCTMP μαστοὺς DrSV).

On trouve en revanche μαστ- en 3.133 Ἀτόσσῃ τῇ Κύρου μὲν θυγατρί, Δαρείου δὲ γυναικὶ ἐπὶ τοῦ μαστοῦ ἔφυ φῦμα « il poussa à Atossa, fille de Cyrus et femme de Darius, une tumeur au sein », et en 5.18 πειθομένων δὲ τῶν γυναικῶν αὐτίκα οἱ Πέρσαι μαστῶν τε ἅπτοντο οἷα πλεόνως οἰνωμένοι καί κού τις καὶ φιλέειν ἐπειρᾶτο « les femmes leur obéissant, les Perses se mirent aussitôt à leur toucher les seins dans leur ivresse croissante, certains allant même jusqu'à tenter de les embrasser ».

Si l'on cherche à justifier la répartition d'emploi des deux formes, on pourra remarquer que la forme μαζοί apparaît, d'une part, dans deux passages éminemment dramatiques (les deux récits de vengeance féminine), d'autre part, dans une notation ethnographique du *logos* égyptien qui présente d'autres traits poétiquement marqués : ainsi la relative τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, sans particule ἄν et de rythme dactylique, la tmèse, ou encore le syntagme τὸ θῆλυ γένος πᾶν ; tandis que les deux phrases attestant μαστός relèvent d'un registre plus neutre. On conclura de là que μαζός paraît bien être la forme poétiquement marquée, ce qui est du reste en accord avec l'emploi des formes dans la littérature grecque, puisque, comme l'écrit

Chantraine, μαστός figure en attique, etc., « mais Homère, Hérodote, Eschyle, *Ch.* 531, Euripide, *Ba.* 701 ont μαζός »[184].

n) <u>ὗς / σῦς</u>

Le nom du « porc, sanglier » se présente en grec sous la forme des doublets ὗς et σῦς, le terme usuel étant ὗς, tandis que σῦς, déjà mycénien, est attesté majoritairement chez Homère[185]. Dans les inscriptions ioniennes, c'est la forme ὗς qui figure à Myconos (5416_{11} ὗες δύο καλλιστεύουσαι) et à Téos (5633_{9} ἐξεῖναι … καὶ ὗς τρέφειν)[186].

Chez Hérodote aussi, c'est la forme ὗς qui est représentée dans vingt des vingt-deux occurrences du terme[187]. Mais dans l'épisode du sanglier de Mysie au livre I, figure à deux reprises le doublet σῦς, attesté par tous les manuscrits et retenu en conséquence par Rosén, sous la forme d'abord du génitif, puis de l'accusatif singulier. Or, dans ce même passage, σῦς apparaît en alternance avec ὗς, les deux doublets figurant même dans le même syntagme : 1.36 Ἐν δὲ τῷ αὐτῷ χρόνῳ τούτῳ ἐν τῷ Μυσίῳ Ὀλύμπῳ <u>συὸς χρῆμα</u> γίνεται μέγα · ὁρμώμενος δὲ οὗτος ἐκ τοῦ ὄρεος τούτου τὰ τῶν Μυσῶν ἔργα διαφθείρεσκε, πολλάκις δὲ οἱ Μυσοὶ ἐπ᾽ αὐτὸν ἐξελθόντες ποιέεσκον μὲν κακὸν οὐδέν, ἔπασχον δὲ πρὸς αὐτοῦ. Τέλος δὲ ἀπικόμενοι παρὰ τὸν Κροῖσον τῶν Μυσῶν ἄγγελοι ἔλεγον τόδε · Ὦ βασιλεῦ, <u>ὑὸς χρῆμα</u> μέγιστον ἀνεφάνη ἡμῖν ἐν τῇ χώρῃ, ὃς τὰ ἔργα διαφθείρει, κτλ. « A la même époque, apparut sur l'Olympe de Mysie un énorme sanglier (litt. une chose énorme de sanglier : συὸς χρῆμα) […] ; O Roi, un énorme sanglier (litt. idem, mais ὑὸς χρῆμα) est apparu dans notre contrée », etc.

Après une occurrence de la forme ὗς dans le discours d'Atys : 1.39 Φής τοι τὸ ὄνειρον ὑπὸ αἰχμῆς σιδηρέης φάναι ἐμὲ τελευτήσειν · ὑὸς δὲ κοῖαι μέν εἰσι χεῖρες, κοίη δὲ αἰχμὴ σιδηρέη, ἣν σὺ φοβέαι « Tu dis que le songe affirme que je mourrai sous le coup d'une pointe de fer : mais où sont les mains du sanglier, où est la pointe de fer que tu redoutes ? », — c'est de nouveau σῦς qui figure dans le dénouement de l'épisode : 1.43 Ἔνθα δὴ ὁ ξεῖνος, οὗτος δὴ ὁ καθαρθεὶς τὸν φόνον, καλεόμενος δὲ Ἄδρηστος, ἀκοντίζων τὸν σῦν τοῦ μὲν ἁμαρτάνει, τυγχάνει δὲ τοῦ Κροίσου παιδός « C'est alors que l'hôte, celui-là qui avait été purifié du meurtre et qui s'appelait Adraste, en lançant son javelot sur le bouclier, le manque — et touche le fils de Crésus ».

Il semble donc qu'Hérodote témoigne ici de la plus grande liberté, en employant tantôt ὗς, tantôt σῦς dans le même passage et jusque dans le même syntagme, qui relève d'ailleurs probablement d'un niveau de langue parlé et expressif[188].

---

[184] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* μαστός. Le terme n'est pas attesté dans les inscriptions ioniennes.
[185] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *ss. vv.* σῦς et ὗς.
[186] Cf. FAVRE, *s. v.* ὗς.
[187] 1.36, 1.39, 2.14 ter, 2.47 six fois, 2.68, 2.70, 4.63, 4.186 bis, 4.192 bis, 5.68.
[188] On peut en outre relever pour ce passage des parallèles sophocléens qui seront examinés au chap. V, I. C. 1. a).

o) θῶμα / θῶυμα

Le neutre θαῦμα et ses dérivés connaissent chez Hérodote deux formes différentes : θωμ- et θωυμ-, à l'exclusion de la forme θαυμ-. On trouve ainsi θῶμα et θῶυμα (37 occurrences du terme ; les manuscrits donnent tous θῶυμα en 1.185 et 1.194, et l'attestent ailleurs sous forme de variante ailleurs) ; θωμάζω et θωυμάζω (33 occurrences ; les manuscrits donnent tous θωυμάζω en 3.14, 3.47, 3.82 bis, 3.140, et sous forme de variante partout ailleurs), ainsi que ses préverbés ἀπο-, ἐπι-, ὑπερθω(υ)μάζω (11 occurrences au total) ; θωμάσιος et θωύμασιος (huit occurrences, les manuscrits donnant tous θωυμάσιος en 2.175, et sous forme de variante partout ailleurs) ; enfin, θωμαστός et θωυμαστός (cinq occurrences, les manuscrits donnant tous θωυμαστός en 3.111, et sous forme de variante partout ailleurs). — Si Legrand généralise dans son édition la forme θωμ-, Rosén accorde foi aussi à la forme θωυμ-, et son édition porte trace de l'éclectisme de la tradition manuscrite[189]. Il n'en reste pas moins que la graphie hérodotéenne pose problème.

Face à l'explication qui voudrait que la forme authentique soit θῶυμα, mais que cette forme de la tradition manuscrite soit en réalité fautive et résulte de l'analogie de ἑωυτῷ en face de ἑαυτῷ, on pourra objecter les formes d'anthroponymes attestées par l'épigraphie : Θώμων à Thespies (IG VII 1752_{18}), Θωμάντας à Phlionte (IG IV 462), qui côtoient d'autres anthroponymes présentant pour leur part la forme θαυμ- : Θαύμον IG XII 9 no. 156, Θαυμάσιος 56[190]. Ces témoignages épigraphiques nous poussent à constater le caractère ionien du vocalisme θωμ-[191] (qui d'ailleurs figure aussi parfois chez Hippocrate), seule la forme θωυμ- paraissant propre à Hérodote — et pouvant peut-être dès lors s'expliquer quant à elle d'après l'analogie susdite. En définitive, on ne sait trop si Hérodote a lui-même employé θῶυμα aux côtés de θῶμα, ou si ce flottement est dû à la tradition manuscrite.

p) ἐργ- / εἰργ-

En face d'att. εἴργω et d'hom. ἐέργω, l'ionien d'Hérodote présente normalement pour le verbe « écarter, empêcher » la forme ἔργω, en accord avec le témoignage épigraphique d'Iasos (5517_7) τοῦ ἱεροῦ ἐργέσθω[192]. A plusieurs reprises pourtant, ἔργω et ses préverbés se présentent dans les manuscrits sous la forme εἰργ- : ainsi, sur les neuf occurrences du simple, en 2.18 εἴργεσθαι (omnes), leçon retenue par les éditeurs ; ou, à titre de variante, en 7.197 εἴργεσθαι AB, εἴργεσθαι CT, en face de ἔργεσθαι MPDS, ἔργεσθαι RV, les éditeurs retenant alors la forme à initiale brève. Il en est de même pour ἀπέργω en 9.68 ἀπείργουσα

[189] Cf. l'analyse de ROSÉN, p. 30-32.
[190] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* θαῦμα.
[191] Cf. BECHTEL, § 77.
[192] Cf. FAVRE, *s. v.* ἔργομαι.

(omnes), et à titre de variante, majoritaire en 1.72 ἀπείργει ABcRSV (ἀπέργει PTMQ), minoritaire en 1.204 ἀπείργει ABP (ἀπέργει CRJTMSV) ; dans chacun de ces deux cas Rosén suit la leçon majoritaire. Sur deux des quatre occurrences de ἐξείργω, la tradition manuscrite se partage aussi : 3.51 ἐξείργειν ABPMDRSV, d'où Rosén (ἐξέργειν CP), 7.96 ἐξείργομαι ABDRSV, d'où Rosén (ἐξέργομαι CTMP). Enfin, en 1.180, διείργει est la leçon presque unanime, et est également retenue à ce titre.

Si les autres occurrences, d'ailleurs bien plus nombreuses, du verbe ἔργω et de ses préverbés attestent la forme ἐργ-, on se trouve donc néanmoins confronté ici à un flottement morphologique, ou à tout le moins graphique, qui a chance de remonter à Hérodote.

q) <u>ἐθέλω / θέλω</u>

Le *Lexique* de Powell nous enseigne que sur les 188 occurrences de ce verbe, 100 attestent la forme ἐθέλω et 58 la forme θέλω, tandis que les manuscrits varient 30 fois. Or les inscriptions ioniennes présentent de nombreux témoignages de θέλω : ainsi à Néapolis (5272_{17}) ἐπιψηφίζετω, οἷς θέλει ; à Erythrées (8_5) οἷς θέληι κα[…]ηι κατὰ τὸ ψήφισμα ; à Paros (5434_5) φενάτω ὁ θέλων πρὸς… ; ou encore à Halicarnasse ($5726_{16.\,33}$) ἢν δέ τις θέληι ; tandis que « dans nos inscriptions, écrit Favre, ἐθέλειν apparaît une fois : à Thasos 5464_{16} (langue courante) ὁ ἐθέλων ».

La proportion des données hérodotéennes paraît donc en contradiction avec celle des données épigraphiques. Favre, mentionnant le jugement de Bredow selon qui « θέλειν et ses formes, conservées jusque-là par les éditeurs d'Hérodote, doivent être amendées en ἐθέλειν », ajoute que chez Hérondas figure huit fois θελ-, une fois ἤθελον (V 39), tandis qu'Hippocrate utilise tantôt l'une, tantôt l'autre des deux formes, de même que les philosophes ioniens, qui présentent cependant plus souvent la forme ἐθέλειν[193]. Ces dernières concordances nous amènent à défendre la coexistence des deux formes, sans que l'on puisse définir de critère d'élection particulier.

r) <u>ἴκελος / (προσ)είκελος</u>

L'adjectif simple ἴκελος / εἴκελος connaît deux occurrences, pour chacune desquelles la tradition manuscrite se partage entre les deux formes : en 3.81 χειμάρρῳ ποταμῷ εἴκελος ABCP : ἴκελος TMDRSV ; en 8.8 λέγεται μέν νυν καὶ ἄλλα ψευδέσι εἴκελα ABCTP : ἴκελα DSV ἴκελλα R. Dans les deux cas Rosén retient la forme εἴκελος, Legrand la forme ἴκελος. — Le composé προσείκελος en revanche est toujours attesté (2.12, 3.110, 4.61, 4.177) sous la forme longue.

[193] FAVRE, *s. v.* θέλω.

Si l'on en croit Chantraine, « avec un vocalisme zéro, Homère, les poètes et l'ionien attestent un adj. ἴκελος […] avec un doublet εἴκελος plus rarement attesté (sauf chez Homère où les deux formes sont également employées) et comme second terme de composé dans θεοείκελος (Hom.), ἐπιείκελος (Hom.), προσ- (Hdt.) et quelques termes tardifs ; le vocalisme εἰ- est secondaire, soit par analogie avec εἴκω, soit par allongement métrique chez Homère »[194].

Il est en vérité difficile de savoir quelle forme a employée Hérodote pour le simple. Selon Bechtel, « les Ioniens ne placent dans le terme simple que la forme à voyelle brève, dans le composé que celle avec longue ; une observation que les Anciens avaient déjà faite (*EM* 297.28), et qu'Hoffmann (283) a confirmée d'après la tradition d'Hérodote »[195]. Le problème est que la tradition se partage précisément pour le simple entre deux formes également attestées.

Il conviendra en tout cas de remarquer que les deux emplois du terme constituent des réminiscences poétiques, la première, évoquant dans le cadre des dialogues perses un métaphorique « fleuve torrentueux », étant d'ascendance théognidéenne (et, en dernière analyse, homérique) ; la seconde faisant écho aux « mensonges vraisemblables » des Muses d'Hésiode. Ces deux réminiscences seront étudiées en tant que telles au chapitre V[196]. Pour l'heure, contentons-nous d'indiquer qu'un syntagme χειμάρρῳ ποταμῷ ἴκελος composerait une séquence dactylique, comme le ferait dans le second exemple ψευδέσι εἴκελα. Si le critère rythmique était donc pertinent, on aurait affaire ici à un exemple de flottement morphologique poétiquement marqué.

s) <u>δέρμα / ἀπόδαρμα</u>

Comme l'écrit Bechtel : « Les neutres en -μα portent le ton sur la première syllabe et présentent en conséquence un degré radical fort […]. Aussi attend-on δέρμα, et l'on rencontre cette forme dans δέρματα IG XII 9 no. 189_{27} (Erétrie), D^3 1002_3 (Milet), D^3 1015_{12} (Halicarnasse), souvent chez Hérodote, par exemple en IV 64. Mais à côté de δέρμα on trouve δάρμα, dont témoigne ἀποδαρμάτων Hdt. IV 64 (ainsi A^1 B R), donc une forme à degré radical réduit »[197]. On lit en effet en 4.64 Πολλοὶ δὲ αὐτῶν ἐκ τῶν ἀποδαρμάτων καὶ

---

[194] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἔοικα.

[195] BECHTEL, § 80 : « Von dem durch Ablaut verbundnen Paare ϝίκελος – ϝείκελος besitzen die Ionier im einfachen Worte nur die Form mit Kürze, im Compositum nur mit Länge ; eine Beobachtung, die schon die Alten gemacht haben (EM 297.28), und die Hoffmann (283) aus der Herodotüberlieferung bestätigt hat. »

[196] Cf. chap. V, I. A. 2bis. b), et B. 2. b) (i).

[197] BECHTEL, § 68 : « Die Neutra auf -μα tragen den Ton auf der ersten Silbe und weisen darum starken Wurzelvocal auf (so schon Fick GGA 1880.427). Darum erwartet man δέρμα, und man begegnet dieser Form in δέρματα IG XII 9 no. 189_{27} (Eretria), D^3 1002_3 (Milet), D^3 1015_{12} (Halikarnassos), oft bei Herodot, z. B. IV 64. Aber neben δέρμα steht δάρμα, bezeugt durch ἀποδαρμάτων Hdt. IV 64 (so A^1 B R), also eine Form mit reduciertem Wurzelvocale. Eben diese Reduction ist jedoch für das 5. Jahrh. so auffällig, daß mir Zweifel an der Richtigkeit der Überlieferung aufsteigen, in denen ich dadurch bestärlt werde, daß, woran mich Wackernagel erinnert, bei Polybios ἀποδερματούμενοι (VI 25, 7) geboten wird. »

χλαίνας ἐπείνυσθαι ποιεῦσι συρράπτοντες κατά περ βαίτας· πολλοὶ δὲ ἀνδρῶν ἐχθρῶν τὰς δεξιὰς χεῖρας νεκρῶν ἐόντων ἀποδείραντες αὐτοῖσι ὄνυξι καλύπτρας τῶν φαρετρέων ποιεῦνται· δέρμα δὲ ἀνθρώπου καὶ πάχυ καὶ λαμπρὸν ἦν ἄρα, σχεδὸν δερμάτων πάντων λαμπρότατον λευκότητι, présentant conjointement le nom de la « peau », δέρμα, et celui de la « peau écorchée », sous la forme ἀποδαρμάτων (A^1BDRSV), retenue par Rosén, en face de ἀποδερμάτων (CTMPA², retenue par Legrand).

t) <u>ἀμφισβασίη / ἀμφισβητέω</u>

A côté de ἀμφισβασίη « controverse », forme attendue en ionien, le verbe se présente sous la forme ἀμφισβητέω en 4.14 Ἐσκεδασμένου δὲ ἤδη τοῦ λόγου ἀνὰ τὴν πόλιν ὡς τεθνεὼς εἴη ὁ Ἀριστέης, ἐς ἀμφισβασίας τοῖσι λέγουσι ἀπικνέεσθαι ἄνδρα Κυζικηνὸν ἥκοντα ἐξ Ἀρτάκης πόλιος φάντα συντυχεῖν τέ οἱ ἰόντι ἐπὶ Κυζικοῦ καὶ ἐς λόγους ἀπικέσθαι. Καὶ τοῦτον μὲν ἐντεταμένως ἀμφισβητέειν, κτλ., ainsi qu'en 9.74 dans la majorité des manuscrits : ὁ δ' ἕτερος τῶν λόγων τῷ πρότερον λεχθέντι ἀμφισβητέων λέγεται (ἀμφισβατέων ACT). Les inscriptions ioniennes attestent quant à elles la forme à voyelle brève : à Zélée 5532_{18} ἢν δέ τις ἀμφισβατῆι φὰς πρίασθαι.

u) <u>προάστιον / προάστειον</u>

Le nom προάστιον connaît quinze occurrences. Sur cinq d'entre elles (1.78, 2.41, 3.54, 4.78, 5.1), les manuscrits l'attestent sous la forme προάστειον. Dans son édition, Legrand systématise cette dernière forme, tandis que Rosén systématise la première (en effet majoritairement attestée), uniformisant ainsi la tradition manuscrite. Notons que προάστιον est à la fois attestée par l'épigraphie (*SIG* 1215.27, Mykonos) et employée par les poètes (Pindare, Fr. 129.2, Sophocle, *El.* 1432, etc). Il n'est pas certain que le flottement de la tradition manuscrite remonte à Hérodote.

2. <u>Morphologie nominale</u>

La morphologie nominale est elle aussi le lieu d'une certaine bigarrure, aussi bien dans le procédé de la formation nominale que dans celui de la flexion.

a) Bigarrure de formation nominale

(i) Noms d'abstraits : -είη / -ίη (et -ίη / -ηίη ?)

Le phénomène du glissement des noms d'abstraits en -εία, -είη, dérivés de thèmes sigmatiques, à la formation en -ία, -ίη dérivée des thèmes en -o-, est connu du dialecte ionien. Il en est ainsi du nom δημοκρατία, qui s'est d'ailleurs généralisé dans tous les dialectes (en dor. δαμοκρατία ; en ion. δημοκρατίη, ainsi Hérodote 6.43, 6.131). Bechtel relève encore chez Hérodote les noms ἰσοκρατίη (5.92 α), λιπαρίη (9.21), εὐτυχίη (3.40), συντυχίη (1.68, 3.43, 3.121, 7.54, 9.21, 9.91), et εὐωδίη (4.75), qui sont tous transmis sans variantes[198].

Mais d'autres noms encore présentent dans la tradition manuscrite un flottement entre -είη et -ίη. Il en est ainsi : — d'ἀληθείη, pour lequel on trouve généralement la variante ἀληθίη (écartée par les éditeurs) ; — d'ἀτελείη, qui connaît trois occurrences (1.54, 3.67, 9.73) : en 3.67 ἀτελίην est la leçon presque unanime ; les éditeurs retiennent pourtant la forme -είην ; d'ἀτρεκείη (4.152, 6.1, 6.82), pour lequel le détail des formes est le suivant : 4.152 ἀτρεκείην D^c -ίην cett. ; 6.1 ἀτρεκείην ABCTRSV ἀτρεκίην floril. Ald. rell. ; 6.82 ἀτρεκείην CTPRSV ἀτρηκηίην M Ald. ἀτρεκίην cett. ; Legrand généralise ἀτρεκείην, Rosén ἀτρεκίην ; or on constate que les manuscrits AB eux-mêmes présentent tantôt l'une, tantôt l'autre forme ; — d'εὐηθείη (1.60, 3.139, 7.16 γ) : 1.60 εὐηθίης « litteras ει (pro εὐηθείης) suprascr. A^1 vel A^2 » (Rosén, app. crit.) ; 3.139 εὐηθείην ABCTM εὐηθίην PDRSV Rosén ; 7.16γ εὐηθίης AB εὐηθείης CTMP εὐηθείας D^2RSV εὐηθίας D^1 ; on constate donc un flottement perpétuel de la tradition manuscrite, uniformisé par les éditeurs qui retiennent généralement la forme -ίη ; — ou encore d'εὐμαρείη, dont la morphologie ne paraît pas très bien établie : ainsi 4.113 εὐμαρείην TD^c Rosén εὐμαρίην $ABCMPD^{ac}R$, mais 2.35 εὐμαρέῃ *omnes*.

Un autre type de flottement — glissement à la formation -ηίη des noms en -ίη — est attesté ponctuellement par le nom de l'« hospitalité », régulièrement ξεινίη (douze occurrences), pour lequel une partie des manuscrits présente dans deux passages la forme ξεινηίη : 3.39 ξεινηίην ABCT, 7.116 ξεινηίην DRV. Cette variante anomale est dans les deux cas écartée par les éditeurs.

(ii) Flottement -έη- / -ῆ-

On observe dans plusieurs noms, le plus souvent des noms propres en -έης de thème sigmatique, un flottement entre la forme non contracte -έη- (majoritaire) et la forme contracte -ῆ-.

---

[198] BECHTEL, § 50. Cf. UNTERSTEINER, p. 85.

Ainsi pour le nom βορέης, employé à de nombreuses reprises dans sa forme d'accusatif : cette forme est tantôt βορέην, tantôt βορῆν. Ainsi, tous les manuscrits s'accordent à présenter βορέην en 1.72 et 2.28 dans la locution πρὸς βορέην ἄνεμον ; en 2.99 dans πρὸς βορέην τε καὶ πρὸς ἑσπέρην ; en 4.38 enfin dans πρὸς βορέην. Inversement, βορῆν est la leçon unanime en 1.6, 1.174, 7.201 πρὸς βορῆν ἄνεμον, ainsi qu'en 4.22, 4.31 πρὸς βορῆν. — Toutes les autres occurrences offrent des cas de flottement entre l'une et l'autre formes. Ainsi, dans la locution πρὸς βορέην ἄνεμον : ABCTMP 3.115, 4.7, 4.18, 4.20, 4.21, 4.25, en face de βορῆν DRSV ; en 4.17 le manuscrit S se joint aux manuscrits ABCTMP. Rosén retient dans tous ces cas la leçon βορέην. De même en 2.149, dans la locution πρὸς βορέην τε καὶ νότον (ABCTMP, Rosén) en face de βορῆν DRSV. — En revanche, en 2.101 les manuscrits ABC présentent πρὸς βορῆν ἄνεμον, en face de PMDTRSV βορέην ; là encore, Rosén retient βορέην. Mais en 3.97, où les manuscrits ABCTMP présentent πρὸς βορῆν ἄνεμον, en face de DRSV βορέην, Rosén retient βορῆν ; de même en 4.49, où les manuscrits ABDRSV présentent à trois reprises πρὸς βορῆν ἄνεμον en face de CTMP βορέην ; de même encore en 4.116 : πρὸς βορῆν ἄνεμον ABCMSV, Rosén, en face de βορέην TR. En 4.45, les manuscrits CTMPDRSV présentent πρὸς βορέην, retenu par Rosén, en face de AB βορῆν. Enfin, en 4.179, on trouve ἄνεμον βορέην dans les manuscrits C^1MPDRSV, retenu par Rosén, face à βορῆν ABC^2T. — On observe donc de nombreux flottements dans la tradition manuscrite. De manière générale, les manuscrits ABCTMP tendent à présenter βορέην, mais on observe plusieurs cas où ces manuscrits, au ou moins certains d'entre eux — notamment AB — présentent βορῆν. Les choix éditoriaux de Rosén semblent être de suivre à chaque fois la leçon la plus attestée. Ainsi, il suit les manuscrits ABCTMP dans les lieux où ils attestent βορέην, mais aussi comme en 3.97 lorsqu'ils attestent βορῆν ; en revanche il ne suit pas les manuscrits AB en 4.45 lorsqu'ils sont seuls à présenter βορῆν. Le texte présenté par Rosén offre donc tantôt la forme βορέην, tantôt la forme βορῆν, en accord avec les flottements de la tradition manuscrite[199].

De même pour le nom d'Héraclès, qui apparaît 46 fois, en règle générale sous la forme non contracte Ἡρακλέης : mais en 2.145 tous les manuscrits attestent la forme contracte Ἡρακλῆς, et en 2.146 on trouve 2.146 Ἡρακλῆς ABCTP Ἡρακλέης MDRSV. Dans ces trois passages c'est bien la forme contracte qui est retenue par les éditeurs.

On pourra encore citer l'accusatif Ἑρμῆν en 5.7 ; ou la forme contracte du nom de Thalès dans toutes ses occurrences (Θαλῆς 1.74, 1.75, 1.170 ; Θαλῆν 1.75).

Enfin, le nom du « casque » κυνέη, dont on trouve dix occurrences, se présente neuf fois sous la forme non contracte ; mais en 4.180 figure dans la tradition manuscrite la forme

[199] Cf. ROSÉN, p. 61.

contracte dans κοσμήσαντες κυνῇ τε Κορινθίῃ καὶ πανοπλίῃ Ἑλληνικῇ : nouvel exemple de flottement morphologique, maintenu par les éditeurs.

(iii) ἵλεος / ἵλεως ; πλέος / πλέως

Les adjectifs ἵλεος et πλέος, ἐπίπλεος présentent régulièrement en ionien la forme -εο- résultant de l'abrègement d'un plus ancien -ηο- (ainsi Homère), en face d'att. -εω- résultant d'une métathèse de quantité. Ce sont ces formes ioniennes que l'on trouve régulièrement chez Hérodote, à l'exception toutefois de quelques cas où figurent les formes attiques. Ainsi pour πλέος (seize occurrences) en 5.111 dans les manuscrits ABCT ; pour ἐπίπλεος (cinq occurrences) en 3.18 dans les manuscrits $A^{c}BCD^{2}P$ et en 7.218 dans les manuscrits ABCTP ; ces variantes sont toutefois écartées par les éditeurs.

Dans les deux occurrences de l'adjectif ἵλεος, la tradition manuscrite se partage entre les deux formes : 4.94 ἵλεος ABCM ἵλεως TPDRSV ; 6.91 ἵλεον ABMRSV ἵλεων CTPD. Ici encore, c'est la forme ionienne qui est retenue.

Enfin, le nom du « temple », normalement νηός en ionien, connaît en 2.148 la variante νεώς : Καίτοι ἀξιόλογός γε καὶ ὁ ἐν Ἐφέσῳ ἐστὶ νηὸς καὶ ὁ ἐν Σάμῳ (νεώς DRSV). La leçon retenue là encore est νηός. On observera toutefois que les inscriptions ioniennes attestent également la forme à métathèse : ainsi à Amorgos (5370_4) πρὸ]ς… τοῦ νε[ώ ; à Samos (5702_{38}) ἐν τῷ μεγάλωι νειωῖ ὅσα ἐν το(ῖ)ς μέρεσιν, à côté de la forme ναός ; selon Favre, « la forme ionienne qui paraît authentique, νηός, et que seule utilise Hérodote, n'apparaît pas jusqu'ici dans les inscriptions »[200]. En vertu des témoignages épigraphiques, on pourrait se demander si les formes à métathèse attestées à titre de variantes dans le texte d'Hérodote n'ont pas quelque légitimité.

(iv) Ζωός / ζώς et ζω- / ζο- ; σῶ- / σό-

Les adjectifs ζωός / ζώς et σωός / σῶς présentent chez Hérodote, eux aussi, des flottements morphologiques que l'on peut présenter comme suit : s'agissant de ζωός / ζῶς, on trouve, d'une part, un flottement entre les deux formes (non contracte ζωός et contracte ζώς) du nom. m. sg. : ainsi 7.113 καὶ πόλιν Ἠιόνα, τῆς ἔτι ζωὸς ἐὼν ἦρχε Βόγης (*omnes*) mais 1.194 ἐν ἑκάστῳ δὲ πλοίῳ ὄνος ζὼς ἔνεστι (*omnes*) ; d'autre part, dans l'ensemble du paradigme, un flottement entre la forme à voyelle longue ζω- et la forme à voyelle brève ζο- qui figure à titre de variante : ainsi, à côté de 2.122 Μετὰ δὲ ταῦτα ἔλεγον τοῦτον τὸν βασιλέα ζωὸν καταβῆναι, 2.131 καὶ νῦν τὰς εἰκόνας αὐτέων εἶναι πεπονθυίας τά περ αἱ ζωαὶ ἔπαθον, 7.223 πολλῷ δ᾽ ἔτι πλεῦνες κατεπατέοντο ζωοὶ ὑπ᾽ ἀλλήλων et 8.93 ὃς

[200] FAVRE, *s. v.* νεώς (ναός) : « Genuina quae videtur forma Ionica νηός, qua sola utitur Hdtus (Bredow 126), adhuc non occurrit in lapidibus. »

ἄν μιν ζωὴν ἕλῃ — οὐ ζω- est seule attestée —, on a en 2.70 ἔχων δέλφακα ζωὴν ταύτην τύπτει : ζόην AB ω suprascr. A man. rec. ; en 2.132 μέγαθος δὲ ὅση περ μεγάλη βοῦς ζωή : ζοή AB^1 ; en 3.9 ἀσκοὺς καμήλων πλήσας ὕδατος ἐπέσαξε ἐπὶ τὰς ζωὰς τῶν καμήλων πάσας : ζοὰς AB ζόας D. Comme on le voit, ce sont les manuscrits A et B qui présentent à trois reprises la forme ζο-.

C'est d'ailleurs cette forme ζο- qui se révèle majoritaire dans le cas du substantif ζόη, bien que dans plusieurs passages, ζω- soit également attestée par une partie des manuscrits. — Les inscriptions ioniennes alternent semblablement entre les deux formes : ainsi à Halicarnasse (5729_8) ἱεράσεται ἐπὶ ζωῆς τῆς αὐτῆς, mais à Chersonèse de Tauride (5784_2) καὶ ζοῆς καὶ βίου μὴ ὄναιντο. Selon Favre, « chez Hérodote on lit ζοή dans tous les livres à l'exception du manuscrit C 1.157 avec variante (*sc.* ζωή) en 1.32, 1.38, 1.85, 1.199, 2.36, 2.77, 2.105, 2.143, 2.177, 3.22, 3.23, 3.160, 4.112, 4.114, 4.159, 4.205, 6.52, 6.117, 7.46, 8.105 : mais en 3.22 ABDRSV ont ζωῆς, PC^c ζόης. Herondas a la forme ζόη »[201]

Quant à l'adjectif σῶς, qui se présente ainsi au nom. m. sg. en 1.24 φαμένων δὲ ἐκείνων ὡς εἴη τε σῶς περὶ Ἰταλίην, 3.124 Ὁ δέ οἱ ἠπείλησε, ἢν σῶς ἀπονοστήσῃ, κτλ. et 4.76 εὔξατο τῇ Μητρὶ ὁ Ἀνάχαρσις, ἢν σῶς καὶ ὑγιὴς ἀπονοστήσῃ ἐς ἑωυτοῦ, il présente lui aussi dans l'ensemble de son paradigme un flottement entre forme à voyelle σῶ- et forme à voyelle brève σό- : 2.121 β τῶν τε σημάντρων ἐόντων σώων : σόων AB^1D^{ac} ; 2.181 ἄγαλμα… τὸ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦν σόον : σῶον CPMS ; 4.124 τῶν ἔτι ἐς ἐμὲ τὰ ἐρίπια σόα ἦν : σῶα CTMPDSV ; 5.96 Ὁ δὲ Ἀρταφρένης ἐκέλευέ σφεας, εἰ βουλοίατο σόοι εἶναι : σῷοι CTMPS ; 6.86 α ὥς μοι κείμενα ἔσται παρὰ σοὶ σόα : σῶα CTMPS ; 8.39 Οἱ δὲ πεσόντες ἀπὸ τοῦ Παρνησσοῦ λίθοι ἔτι καὶ ἐς ἡμέας ἦσαν σόοι : σῶοι CMPSV. Seul le cas de 1.66 Αἱ δὲ πέδαι αὗται ἐν τῇσι ἐδεδέατο ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦσαν σῶαι ἐν Τεγέῃ atteste un accord des manuscrits sur la forme à voyelle longue.

(v) Adjectifs en -ειος / -εος

Les adjectifs en -ειος formés sur des thèmes sigmatiques présentent dans la tradition manuscrite d'Hérodote, entre eux mais aussi dans les diverses occurrences d'un même terme, un flottement entre les formes -ειο- et -εο-. Il en est ainsi ponctuellement de l'adjectif ἐπέτειος, qui figure neuf fois (2.25, 2.92, 3.89, 3.89, 3.95, 4.26, 4.62, 5.49, 6.105, 8.108), normalement avec la longue, mais qui se partage en 3.89 entre ἐπέτειος (ABCTMP) et ἐπέτεος (DRSV), les éditeurs retenant alors la forme à voyelle longue[202]. L'adjectif ἐπιτήδειος est au contraire chez Hérodote régulièrement ἐπιτήδεος (25 occurrences) ; mais dans deux passages, une partie des manuscrits, dont A et B, présentent la variante à voyelle

[201] FAVRE, *s. v.* ζοή (ζωή).
[202] Les inscriptions ioniennes attestent quant à elles la forme à voyelle brève : Chios $XXI_{9/10}$ δι]υετίων δὲ μὴ ἐχφέρ[ειν μηδὲ ἐ]πετέων προβάτων.

longue : 1.110 ἐπιτηδειοτάτας ABM ἐπιτηδεωτάτας CP^{c}p ἐπιτηδειότατα D^{c}TS ἐπιτηδειώτατα D^{ac} ἐπιτηδειότα RV^{ac} ; 1.126 ἐπιτηδεοτάτοισι AB ἐπιτηδεωτάτοισι CP ἐπιτηδειοτάτοισι DTRMSV. Rosén suit dans ces deux cas les manuscrits AB.

Enfin, les six occurrences de l'adjectif τέλε(ι)ος et de l'adverbe qui en dérive se partagent entre les deux formes : on lit ainsi en 1.120 τελέως, en 1.121 τελέην, en 1.183 τέλεα ; on trouve au contraire en 6.57 et en 9.110 τέλειον. Dans tous ces cas l'ensemble des manuscrits s'accorde à donner la forme en question, ainsi retenue par Rosén. Dans un dernier passage (5.20), les manuscrits ABCTMP attestent τελέῃ, les manuscrits DSV τελείῃ. On peut en conclure que ce terme connaît probablement chez Hérodote un flottement morphologique, comparable du reste à celui des inscriptions attiques, qui « ont τέλεος, puis τέλειος »[203], et plus encore des inscriptions ioniennes, dans lesquelles les deux formes coexistent : ainsi à Mykonos (5416_{17}) πάτρον τέλεον. v. 35 et 36 τέλειον (*sc.* ἱερεῖον)[204]. Il est donc fort possible que le flottement que l'on observe ici, comme dans les autres termes, remonte à Hérodote lui-même.

Ce flottement s'observe aussi pour le substantif ὑπώρεα / -έη / -είη, qui présente en autre un suffixe féminin alternant dans la tradition manuscrite : on trouve ainsi ὑπωρείης en 9.19, 9.25 et 9.56, ὑπωρείας en 7.129, mais ὑπώρεαν en 4.23 et ὑπώρεαι en 1.110. En 2.158, 7.199 et 9.69, les manuscrits ABCTMP présentent ὑπωρέην / -ης, les manuscrits DRSV ὑπωρείην (voire ὑπωρείαν) et ὑπωρείης.

(vi) Formation des adjectifs en -γεος / -γαιος

Les adjectifs composés sur le nom de la « terre » se présentent sous deux formes différentes : -γεος et -γαιος. Ainsi, comme l'écrit Untersteiner, « les manuscrits d'Hérodote présentent seulement en 4.198 -γεος (μελάγγεος) et en 4.23 (βαθύγεος, -εως D) ; dans les autres cas, à côté de -γεος apparaît la variante -γαιος. Dans tous les manuscrits figure seulement -γαιος dans κατάγαιος 4.175, 4.192 ; μεσόγαιοι 1.145 ; μεσόγαιαν 4.101, 4.185, 6.113. Hoffmann, p. 424, considérant que la forme ionienne du substantif correspondant n'est pas γαῖα, mais γῆ, pl. γέαι, préfère -γεος. Brugmann, p. 139, est seulement pour -γαιος, ainsi Stein, Hude, Legrand. De Kühner-Blass, I p. 552, on reconnaît que -γεος est 'conforme au dialecte', et cf. γεωπέδων 7.28 »[205], à quoi l'on pourrait ajouter γεωπείνης (2.6 bis, 8.111).

---

[203] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* τέλος.
[204] Cf. FAVRE, *s. v.* τέλεος.
[205] UNTERSTEINER, p. 96 : « I mss. di Erodoto presentano solo in IV 198, 2 -γεος (μελάγγεος) e in IV 23, 1 (βαθύγεος, -εως D) ; negli altri casi accanto a -γεος appare la v. l. -γαιος. In tutti i mss. sta solo -γαιος in κατάγαιος IV 175 ; 192 ; μεσόγαιοι I 145 ; μεσόγαιαν IV 101, 3 ; 185, 3 ; VI 113, 1. L'H., p. 424, considerato che la forma ionica del corrispondente sostantivo non è γαῖα, ma γῆ, plur. γέαι, prefersisce -γεος. Il Br., p. 139 è solo per -γαιος, cosí St., Hu., Le.. Da K.-B., I p. 552 si riconosce che -γεος è « conforme al dialetto » e cfr. γεωπέδων VII 28, 3 (γεοπ- R). We., col. 78 vuole che restituisca ovunque -γεος. »

Rosén propose pour sa part une interprétation intéressante fondée sur le caractère morphosyntaxique de ces composés : selon lui, « les adjectifs composés avec le substantif γῆ qui appartiennent à la classe des *bahuvrihi* sont formés sans le suffixe -ιο-, cf. μελάγγεος 4.198, βαθύγεος 4.23 ; en revanche, ceux qui sont formés avec des prépositions [il s'agit des composés hypostatiques], κατα-, ἐπίγαιος, ou qui ont un premier membre μεσο-, se terminent en -αιος »[206].

Un examen de la répartition des formes dans la tradition manuscrite (ainsi μεσόγαια est la seule forme attestée en 1.175, 4.185, 5.83 et 6.113 ; dans les autres passages elle est transmise par les manuscrits ABCP), confirme ce jugement, qui présente en outre l'intérêt de se fonder sur une analyse linguistique.

(vii) Formation des féminins des adjectifs en -ύς : -έα / -εῖα / -έη / -είη

Le suffixe de féminin des adjectifs en -ύς se présente chez Hérodote sous la quadruple forme -έα / -εῖα / -έη / -είη, selon le degré du suffixe de féminin et selon la réalisation du groupe vocalique *-e-i(e)a-*[207]. On trouve ainsi, selon les manuscrits : (1) pour le féminin de βαθύς : 1.75 βαθέην ABC (Rosén) βαθείην PDRSV βαθεῖαν Q ; 1.178 βαθεῖα ABCPDRMSV (Rosén) βαθέα T Ald. ; 2.156 βαθέῃ omnes ; 3.110 βαθέῃ omnes ; 7.23 βαθέα AB (Rosén) βαθεῖα CTMPDRSV : les formes oscillent donc entre βαθέα, βαθεῖα et βαθέη ; (2) pour le féminin de εὐρύς : 1.178 εὐρεῖα ABCPDR (Rosén) εὐρέα TMSV ; 2.7, 2.8 εὐρέα omnes ; 2.11 εὐρέην DJRTMSV (Rosén) εὐρείην ABP εὐρεῖαν C ; 4.3 εὐρέαν ; 4.201 εὐρέαν DRSV εὐρέην ABCTMP : donc ici encore un flottement entre εὐρέα, εὐρεῖα et εὐρέη ; (3) pour le féminin de θῆλυς : 1.105 θήλεαν A θήλειαν cett. (Rosén) ; 1.192 θηλέας ABCP (Rosén) θηλείας DTRMSV; 2.18 θηλέων « codd. prorsus omnes, v. praef. XII s. » (Rosén, apparat critique) ; 2.35 θηλέης omnes ; 2.41 ter θηλέας omnes ; 2.46 θηλεῶν omnes « v. praef. p. XII s. » ; 2.65 θήλεαι ABCPD²TRSV (Rosén) θήλειαι D[1] ; 2.66 θήλεαι omnes ; 2.66 θηλεῶν ABPDM (Rosén, « v. quod ad [2.]46.3 adnotavimus », θηλέων CTRSV ; 2.93 θηλεῶν APM (Rosén) θηλέων CDTRSV, « v. praef. p. XII s. » ; 3.85 θηλέων ABCTMDRSV θηλεῶν Pp, « v. praef. XII s. » ; 3.85 θηλέῃ ABCTMPRSV (Rosén) θηλείῃ D ; 3.86 θήλεα omnes ; 3.102 θήλεαν PDRSV (Rosén) θήλειαν ABCTM ; 3.105 θηλεῶν ABPDRS (Rosén) θηλέων CTMV, « v. praef. XII s. » ; 3.105 θηλέας omnes ; 3.109 bis θήλεα omnes ; 4.2 θηλέων CM (Rosén) θηλεῶν ABTPDRSV, « v. praef. XII s. » ; 4.23 θήλεαι ABCTP (Rosén) θήλειαι DRSV ; 4.186 bis θηλέων ABCTMDSV θηλεῶν PR, « v.

---

[206] ROSÉN, *app. crit*. ad 2.12 : « adiectiva cum substantivo γῆ composita, quae ad speciem *bahuvrihi* pertinent, sine -ιο- suffixo formantur, cf. μελάγγεος IV 198.2, βαθύγεος IV 23.1, illa autem, quae cum praepositionibus formantur, κατα-, ἐπίγαιος, vel primum membrum μεσό- habent, in -αιος cadunt. »

[207] Cf. ROSÉN, *op. cit.*, § 22.111 : « Zu den Maskulina auf -υ-/-ε(0)- bildet sich das Femininum an die Vollstufe : mit nullstufigem Suffix /*-e(0)-iə-*/ = [*-e-ia-*], geschrieben -εια- oder -εα- ; mit vollstufigem Suffix /*-e(0)-ieə-*/, geschrieben -εη- oder -ειη-. Inschriftliche Parallele zu beiden Schreibungen : milesisch πλατειαν, δασεαν. »

praef. XII s. » ; 7.57 θηλέης omnes : les formes en -ε- sont ici très largement majoritaires[208] ; (4) pour le féminin de ἰθύς : 1.180 ἰθείας ABCPDTRSV (Rosén) ἰθίας M ; 2.17 ἰθεῖα ABPDTRM (Rosén) ἰθέα CTM ἰθειέα SV, dans le manuscrit J la lettre έ est suscrite aux lettres εῖ ; 2.34 ἰθεῖα omnes ; 2.161, 3.127, 9.37 ἰθείης omnes ; 7.193 ἰθεῖαν omnes ; 9.57 ἰθείῃ ABCTMpP θείῃ DRSV : ici la forme ἰθεῖα apparaît donc comme la forme féminine régulière ; (5) pour le féminin de ὀξύς : 9.23 ὀξεῖα ABCTMpPDJRSV (Rosén) ὀξέα ut vid. B^1 ; (6) 8.23 ταχείας omnes ; (7) pour le féminin de τρηχύς : 1.71 τρηχείην omnes ; 4.23 τρηχέη ABCTP (Rosén) τρηχείη M Ald. τρηχεῖα DRSV ; 4.23 τρηχέης ABCTP (Rosén) τρηχείης MDRSV ; 4.99 τρηχέης ABCTPDRSV (Rosén) τρηχείης M ; 7.33 Τραχέα Rosén : παχέα ABCTMP τε παχέα D^{ac} τε ταχέα D^{c} τε τραχέα cett. τρηχέα propos. Abicht sequ. Hude ; 9.122 τρηχέην ABCTpP (Rosén) τρηχεῖαν DrSV τρηχέον M : la forme majoritaire est donc ici τρηχέη, mais en 1.71 τρηχείην est la leçon unanime.

On mesure ainsi la grande diversité des formes prises par les féminins des adjectifs en -ύς. Si les formes ἰθεῖα, ὀξεῖα et ταχεῖα présentent toutes trois le suffixe sous la forme -εῖα, le féminin de θῆλυς se présente pour sa part régulièrement sous la forme θήλεα ; quant aux féminins des adjectifs βαθύς, εὐρύς et τρηχύς, ils apparaissent comme polymorphes.

(viii) Comparatifs et superlatifs

Les comparatifs et superlatifs des adjectifs thématiques attestent, à côtés des formes thématiques attendues, des formes analogiques des thèmes sigmatiques : on trouve ainsi σπουδαιοτάτην et σπουδαιότατα en 2.86 ; mais σπουδαιέστερα en 1.8 et σπουδαιέστατα 1.133 ; de même, ὑγιηροτάτους et deux fois ὑγιηρότατοι en 4.187, mais ὑγιηρέστατοι en 2.77, peut-être en l'occurrence d'après ὑγιέστατος. Il semble donc que la formation de ces formes de gradation ait fait l'objet d'une variation libre. En effet, la finale -έστερος, -έστατος « a connu une grande extension », et « ce type de comparatifs et de superlatifs est fréquent en ionien et en dorien […]. Homère offre déjà une variante ἀνιηρέστερος (β 190) de ἀνιηρός. » Un autre exemple d'Hérodote permet d'ailleurs de comprendre « comment -εστατος a pu s'étendre analogiquement » : 1.196 πωλέων τὰς εὐειδεστάτας τῶν παρθένων, ἀνίστη ἂν

[208] Un problème particulier est posé par l'accentuation de la forme de gén. pl., pour laquelle Rosén renvoie comme indiqué à sa *Préface*, où il propose la solution suivante : « Vario cum accentu legitur gen. pl. θηλεων, neque tamen vera et libera est variatio : παροξυτόνως scribitur in omnibus vel plerisque codicibus II 18.2, III 85.3, IV 2.1, 156.1, 186.2, περισπομένως semper in stirpe Romana (est igitur illa fidelior quoad hanc distinctionem) et interdum in ceteris II 46.3, 66.2, 93.2, III 105.2. Perspicuum est quo differant formae : θηλέων adiectivum est ut in βοῶν θηλέων IV 186.2, τῶν θηλέων ἵππων μίαν III 85.3, et attributi loco apud substantiva, quod sexum attingit, indifferentia eadem ratione usurpatur qua Latini lupus femina et similia dicebant ; θηλεῶν contra substantivi vim habet ut in II 66.2 : ἐπεὰν τέκωσι αἱ θήλεαι ..., ἁρπάζοντες ἀπὸ τῶν θηλεῶν ... τὰ τέκνα κτείνουσι. » La distinction est donc à faire entre l'adjectif paroxyton θηλέων et le substantif périspomène θηλεῶν. Reste que dans les deux cas, la formation du féminin est la même, présentant le suffixe sous la forme -εα.

τὴν ἀμορφεστάτην, où « l'emploi de ἀμορφεστάτην de ἄμορφος est dû à l'analogie de εὐειδεστάτας »[209].

On observe aussi la présence des doublets θᾶσσον / ταχύτερος et ἆσσον / ἀγχοτέρη, qui selon Rosén se répartissent d'après un critère sémantico-syntaxique : ainsi ταχύτερος figure « en opposition à un autre différenciatif » : ἐποίησα ταχύτερα ἢ σοφώτερα 3.65 ; ταχύτερα ἢ σοφώτερα ἐργασμένος εἴη 7.194 ; etc. ; tandis que θᾶσσον « se trouve dans des phrases négatives-adéquatives », du type de 8.98 τούτων δὲ τῶν ἀγγέλων ἔστι οὐδὲν ὅ τι θᾶσσον παραγίνεται θνητὸν ἐόν, etc. De la même manière, ἆσσον est qualifié de « dimensionnel » dans ἆσσον ἰέναι (3.52, etc.), par opposition au « différenciatif » ἀγχοτέρη dont on trouve un exemple en 7.175 στεινοτέρη καὶ ἀγχοτέρη[210].

b) <u>Bigarrure de flexion nominale</u>

La bigarrure de la flexion nominale se manifeste essentiellement dans quatre phénomènes, que sont : (1) l'existence de deux formes d'acc. sg. pour les masculins en -ης des thèmes en -*a*- ; (2) l'existence de deux formes d'acc. pl. pour les thèmes sonantiques en -ι- et en -υ- ; (3) l'existence de deux formes de dat. sg. pour les thèmes en -ι- ; (4) enfin, un certain nombre de flexions hétéroclitiques. Des trois premiers de ces phénomènes, les analyses de Rosén ont proposé des explications séduisantes qui permettent de rationaliser la distribution des diverses formes.

(i) Accusatif singulier des masculins en -ης (thèmes en -*a*-)

Les substantifs masculins des thèmes en -*a*- présentent à l'acc. sg. tantôt la désinence -ην attendue, tantôt la désinence -εα empruntée à la 3ème déclinaison. M. Untersteiner présente ainsi le problème et l'historique des jugements portés sur cette variation morphologique : « Les trois substantifs ἀκινάκης, δεσπότης, κυβερνήτης et quelques noms propres présentent, par hétéroclisie, un accusatif en -εα, puisque les noms en -ης des thèmes en -*a*- se confondent avec les noms en -ης des thèmes en * -*e/os*- : δεσπότεα 4.43 ; Ὑδάρνεα 3.70. On s'est demandé si ces formes sont hérodotéennes. Quelques-uns les ont condamnées sans réserve (Wilamowitz). Les papyrus ont toujours -ην, ainsi que les inscriptions (Bechtel, p. 140, qui condamne précisément -εα comme invention des grammairiens. D'autres, comme Legrand […], pensent que ces formes, à un moment donné, peuvent avoir fait partie de la langue parlée en Ionie, et qu'en conséquence elles ont été 'introduites de bonne heure par des copistes ioniens dans le texte d'Hérodote, par négligence, et dans les différents tirages de ce

[209] CHANTRAINE, *Morphologie historique*, Paris, 1964, § 124.
[210] Voir pour le détail ROSÉN, p. 116.

texte, dont les manuscrits nous conservent le souvenir, où elles se sont inégalement maintenues'. Enfin, il y a la catégorie de ceux qui les considèrent, à raison je crois, comme hérodotéennes. Déjà Stein […] affirme qu'on ne peut les éliminer 'que par une contrainte perpétuelle, en particulier parce que les copistes dont on allègue la faute ne se sont presque pas écartés à la troisième déclinaison de la terminaison -εα'. Enfin Thumb […] observe que, même si les inscriptions ne documentent pas -εα, elles attestent toutefois d'autres confusions entre la déclinaison des thèmes en *-a-* et celle des thèmes en *-e/os-* : à Thasos on a Πυθαγόρευς à côté de Πυθαγόρεω. Aussi ces formes ne doivent-elles pas être condamnées comme des hyperionismes. Telle est la conclusion à laquelle est aujourd'hui parvenu Paap […] »[211].

En vertu de ces analyses, il semble qu'il faille effectivement conserver la variation morphologique, comme ne le fait pas par exemple Legrand qui uniformise le paradigme en écrivant partout -ην, y compris contre l'accord de la tradition manuscrite[212]. L'édition Rosén reflète quant à elle avec réalisme l'hétérogénéité de cette tradition. Mais Rosén va plus loin, en proposant dans sa grammaire, et en reprenant dans la préface de son édition, une explication linguistique à la distribution apparemment arbitraire des formes en -ην et des formes en -εα. La solution de ce problème réside en effet selon lui dans le critère de la phonétique syntactique, de telle sorte que :

- les formes en -ην figurent devant voyelle et à la pause ;
- les formes en -εα figurent devant consonne[213].

On lira ainsi : ἡ βασιληίη ἀνεχώρησε ἐς τὸν παῖδα τὸν ἐκείνου *Ξέρξην.* Ὁ τοίνυν Ξέρξης… (7.4) ; *Ξέρξην* ἔκνιζε (7.12) ; εἴρετο… τὸν *Ἀρισταγόρην* ὁκοσέων ἡμερέων ὁδὸς εἴη (5.50) ; … οὐκ ἔπειθε τὸν *Ξέρξην.* Τέσσερας μὲν δὴ… (7.209) ; mais : Ἀποδέξας δὲ βασιλέα Πέρσῃσι *Ξέρξεα* Δαρεῖος ὁρμᾶτο…, etc.

---

[211] UNTERSTEINER, *op. cit.*, p. 83-84 : « I tre sostantivi ἀκινάκης, δεσπότης, κυβερνήτης e qualche nome proprio presentano, per eteroclisia, un accus. in -εα, poiché i nomi in -ης dei temi in -a- si confondono con i nomi in -ης dei temi in * -e/os- : δεσπότεα IV 43,7 ; Ὑδάρνεα III 70,2. Si è discusso se queste forme siano erodotee. Alcuni le hanno condonnate senz'altro (Wilamowitz, *Homerische Untersuchungen*, Berlin 1884, p. 315). I papiri hanno sempre -ην (passi raccolti in Pa., p. 91) e cosí le iscrizioni (Be., p. 140, che pure condanna -εα, come invenzione dei grammatici). Altri, come Le., pp. 217-220, pensano che dette forme, a un dato momento, possono aver fatto parte della lingua parlata nell'Ionia e che, quindi, siano state 'presto introdotte da copisti ionici nel testo di Erodoto per negligenza e nelle differente tirature di questo testo, di cui i mss. ci conservano il ricordo, si siano conservate in modo disuguale'. Infine, vi è la categoria di chi le considera, a ragione credo, erodotee. Già St., p. LXXIII, dice che non si possono eliminare 'nisi vi quadam perpetua, praesertim cum librarii, quorum culpa iactatur, in tertia declinatione non aberraverint fere a terminatione -εα'. Poi Th., pp. 335 e 355 (cfr. M-V., p. 415 = 446² R) osserva che, sebbene le iscrizioni non documentino -εα, tuttavia testimoniano altre confusioni fra la declin. Dei temi in -a- e quella dei temi in * -e/os- : a Taso si ha Πυθαγόρευς accanto Πυθαγόρεω. Quindi non sono da condannare come iperionismi. Questa è la conclusione cui ora è pervenuto Pa., pp. 92-93. »

[212] Cf. LEGRAND, *Introduction*, p. 217-220.

[213] Cf. ROSÉN, p. 71-74, et *Praefatio*, p. XIX-XX.

(ii) Accusatif pluriel des thèmes en -ι- et -υ-

C'est, de la même manière, sur le critère de la phonétique syntactique que repose selon Rosén la distribution des formes d'acc. pl. -ις et -ιας, -υς et -υας dans les noms du type πόλις et du type ἰχθύς[214]. On aura ainsi :

- -ις, -υς devant voyelle et à la pause[215] : — 7.122 τάσδε πόλις, ἐκ τῶν… ; 7.123 τὰς πόλις, ἀπὸ ταύτης, 7.139 κατὰ πόλις (,) ἁλισκομένων ὑπὸ τοῦ ναυτικοῦ στρατοῦ τοῦ βαρβάρου, ἐμουνώθησαν, 7.219 διασκεδασθέντες κατὰ πόλις (,) ἕκαστοι ἐτράποντο, etc. ; — 1.141 ἰχθῦς ἐν τῇ θαλάσσῃ, 2.95 ἰχθῦς ἀγρεύει, etc., et 1.141 εἰπεῖν πρὸς τοὺς ἰχθῦς ·, 2.65 τάμνουσα ἰχθῦς (,) παρέχει, etc. ;
- -ιας, -υας devant consonne : — 7.124 πόλιας τούτων etc. ; — 3.98 ἰχθύας σιτέονται ὠμούς, etc.

Ici encore, l'interprétation des données présente l'intérêt de fournir une explication rationnelle à cette variation morphologique, qui n'en demeure pas moins un nouvel exemple de la bigarrure hérodotéenne.

(iii) Datif singulier des thèmes en -ι-

Les thèmes en -ι- présentent au dat. sg. tantôt la désinence -ει, tantôt la désinence -ι provenant originellement du locatif : ainsi 1.82 dat. τάξει, mais dat. πόλι (variante constante πόλει). Nous aurions affaire en réalité selon Rosén à deux paradigmes distincts : l'auteur affirme en effet que « la langue d'Hérodote a distingué deux paradigmes de noms en -ις (point sur lequel elle diffère des autres dialectes, qui ne les distinguent pas) : un paradigme de termes 'abstraits' (dat. sg. τάξει etc.), et un autre des autres substantifs (πόλι, βάρι, μάντι de genre masculin […]) »[216].

Le paradigme des substantifs abstraits et en particulier des noms d'action connaîtrait donc un dat. sg. en -ει, celui des substantifs concrets un dat. sg. en -ι. Le problème est que, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, le dat. sg. de πόλις se présente dans la tradition manuscrite tantôt sous la forme πόλει, tantôt sous la forme πόλι. Rosén analyse en détail dans son ouvrage[217] la répartition des formes πόλει / πόλι, μάντει / μάντι et autres. Sa conclusion est la suivante : « Toutes leçons rassemblées, la proportion est de 51 % : 48 % (avec 1 % de corruptions) en faveur de πόλι, et l'on peut en tout cas assigner à la forme πόλει un rôle de

[214] Cf. ROSÉN ; contre Legrand qui, ici encore, généralise les formes -ις et -υς : cf. *Introduction*, p. 220-221 ; mais Stein et Hude accueillaient dans leur texte les variantes -ιας et –υας.
[215] Ou plus précisément pour -ις, « à la pause antévocalique ». Voir pour le détail ROSÉN, p. 78-83.
[216] ROSÉN, *Praefatio*, XVI : « sermonem Herodoteum duo paradigmata nominum in -ις distinxisse (qua quidem re differt a plerisque dialectis, quae ea non distinguunt) : alterum paradigma vocabolurum 'abstractorum' (dat. sg. τάξει etc.), alterum substantivorum ceterorum (πόλι, βάρι, μάντι masculini generis, cf. grammaticam meam 78s.). »
[217] ROSÉN, *Eine Laut- und Formenlehre der herodotischen Sprachform*, p. 78-81.

forme annexe analogique »[218]. — Nous retiendrons donc que, si le paradigme des noms abstraits connaît en règle générale un dat. sg. en -ει, celui des noms du type πόλις connaît plutôt deux formes différentes, l'une, « régulière », de type πόλι, l'autre, « analogique », de type πόλει, mais qui figurent en tout cas dans le texte transmis en variation libre.

(iv) Flexions hétéroclitiques

Un certain nombre de noms suivent enfin chez Hérodote des flexions hétéroclitiques, allant jusqu'à occasionner l'existence de doublets pour un même cas.

Ainsi, pour le neutre τέρας « prodige », on observe la coexistence de gén. sg. τέρεος, nom.-acc. pl. τέρεα, sur le modèle attendu de la flexion sigmatique[219], et de gén. sg. τέρατος, nom.-acc. pl. τέρατα formés sur un thème en dentale τέρατ- : on lit ainsi 8.37 ἐπιγίνεταί σφι τέρεα ἔτι μέζονα τοῦ πρὶν γενομένου τέρεος ; mais 2.82 Τέρατά τε πλέω σφι ἀνεύρηται ἢ τοῖσι ἄλλοισι ἅπασι ἀνθρώποισι · γενομένου γὰρ τέρατος φυλάσσουσι γραφόμενοι τὠποβαῖνον, κτλ.

Le nom εἰκών de la « représentation, image, portrait » se présente à l'accusatif sous le thème en nasale attendu εἰκόνα en 1.50, 1.51, 2.106, 2.143, 2.182 ; mais sous la forme εἰκώ en 7.69 : τὴν μάλιστα στέρξας τῶν γυναικῶν Δαρεῖος εἰκὼ χρυσέην σφυρήλατον ἐποιήσατο, forme qui doit être considérée comme une « réfection d'après ἀμείνω, etc., plutôt que l'attestation d'un vieux thème en *s* »[220]. — De même, le nom de Typhon présente à l'acc. la forme Τυφῶνα en 2.144, mais Τυφῶ en 3.5. — De même encore, le comparatif πλέων : tantôt πλέονα, πλεῦνα, tantôt πλέω.

Le nom du « songe » connaît pour sa part à la fois un flottement de genre et de flexion : on trouve ainsi, à côté de m. ὄνειρος (1.34 ter, 1.120, 7.16 β), le nt. ὄνειρον en 1.39 bis, 7.14, 7.15 bis, 7.17 ; et ce dernier quitte la flexion thématique pour la flexion en dentale en 1.120 et 7.16 β gén. pl. ὀνειράτων, suivant la flexion originellement dentale du terme[221].

Chez Hérodote alternent aussi les composés sigmatiques en -άρχης et les composés thématiques en -αρχος : on trouve ainsi δεκάρχης (7.81) et νομάρχης (2.177, 4.66), mais ναύαρχος (7.59, 7.100, 8.42, 8.131) ; pour ταξίαρχος, ainsi transmis en 8.67 et 9.42, les manuscrits attestent en 7.99 et 9.53 la variante -άρχης. Selon Untersteiner et Chantraine, les composés en -άρχης sont ioniens, en face d'att. -άρχος[222].

---

[218] « Alle Lesarten zusammengenommen, ist das Verhältnis 51 % : 48 % (mit 1 % Korruptelen) zugunsten πόλι, und man kann jedenfalls der Form πόλει die Rolle einer analogischen Nebenform zuschreiben. »

[219] Où la forme en -ε- s'explique aussi bien phonétiquement (cf. Swhwyzer, *Gr. Gr.* 1.242) que par l'analogie du type γένος.

[220] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἔοικα.

[221] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ὄναρ. Le genre ne peut être déterminé en 1.38, 1.121, 2.152, 3.149, 7.47 ; enfin les manuscrits varient en 7.18.

[222] Cf. UNTERSTEINER, p. 93 ; Chantraine, *DELG*, *s. v.* ἄρχω.

Le nom de l'« arbre » présente, à côté de la forme δένδρεον attendue en ionien et déjà constamment attestée chez Homère (Hdt. 4.22), une forme δένδρον (1.193, 3.107 *omnes*) que certains jugent attique mais qui figure aussi dans une inscription de Céos (5399_{12} : ἥμερα δένδρα μὴ κόπτειν)[223]. Mais en plus de ces formes thématiques, Hérodote atteste les formes sigmatiques acc. sg. δένδρος en 6.79 et dat. pl. δένδρεσι en 2.138. Ce thème en *-s-* « a été déterminé par le fait que δένδρεα (1.17) et δενδρέων (1.201) avaient les mêmes désinences que les cas correspondants des thèmes en *-s-* (τείχεα, -έων). Ainsi se sont formés d'abord δένδρεσι, puis δένδρος »[224]. Cette forme sigmatique figure elle aussi dans une inscription ionienne de Mylasa ($5755_{3.\ 4}$) : σὺν δένδρεσιν ἐλαΐνοις τρισὶν καὶ τοῖς ἄλλοις δένδρεσι πᾶσιν. v. 13 σὺν τοῖς ἐνοῦσι δένδρεσιν ἐλαΐνοις πᾶσιν.

De la même manière, le nom du « lis » κρίνον (ainsi 1.195 κρίνον : ἢ ῥόδον ἢ κρίνον ἢ αἰετός) présente au nom. pl. la forme sigmatique κρίνεα : 2.92 φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλά ; 2.92 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλα κρίνεα ῥόδοισι ἐμφερέα.

A côté du thématique φύλακος (nom. 1.84, 6.75, ainsi que l'anthroponyme Φύλακος en 8.85 ; huit occurrences de l'acc. sg. φύλακον, et huit aussi de l'acc. pl. φυλάκους), Hérodote présente le thème en dorsale dans acc. sg. φύλακα (1.41, 1.44, 8.41) et acc. pl. φύλακας (3.95). Ces deux doublets coexistent dans la langue grecque depuis Homère[225] ; les inscriptions ioniennes attestent pour leur part la forme thématique (Thasos 5455 a ἐοῦσαν παῖδες τῆσδε πόλεως φυλαqοί ; Priène 5585_5 τόνδε σέβειν ἤνωγον πόλεως φύλακογ χῶρόν τ' ἀπέδειξαν[226].

Le nom du Caucase revêt tantôt la forme d'un thème en -ι- (ainsi 3.97 bis), tantôt celle d'un thème thématique (ainsi 4.12). En 1.203 bis, la tradition manuscrite se partage entre les deux formes. Selon Untersteiner, « alors que Καύκασις est la forme ionienne authentique, on doit admettre avec Paap qu'Hérodote a parfois, comme en 4.12, utilisé la forme attique »[227].

Plusieurs noms formés sur un thème en -ι- prennent aussi la forme de thèmes en dentale : il en est ainsi du nom de l'« oiseau », ὄρνις : 2.73 ὄρνιν mais ailleurs ὀρνιθ- (3.111, etc.) ; de χάρις : acc. sg. χάριν en 9.60, mais aussi χάριτα en 6.41 δοκέοντες χάριτα μεγάλην καταθήσεσθαι et 9.107 Ὁ δὲ Ξειναγόρης ταῦτα ἐργάσατο χάριτα αὐτῷ τε Μασίστῃ τιθέμενος καὶ Ξέρξῃ ; et de ἔρις : acc. sg. ἔριν (5.88, 6.129, 9.33), mais gén. sg. ἔριδος en 1.82. De même dans les noms propres : ainsi, le nom d'Artémis présente la flexion suivante : nom. Ἄρτεμις, acc. Ἄρτεμιν, gén. Ἀρτέμιδος, dat. Ἀρτέμιδι.

---

[223] Cf. BECHTEL, § 67.

[224] UNTERSTEINER : « Il tema in -s- di δένδρος, δένδρεσι (II 138, 1) è stato determinato dal fatto che δένδρεα (I 17, 2) e δενδρέων (I 202, 1) avevano le medesime desinenze dei corrispondenti casi dei temi in -s- (τείχεα, -έων). Cosí si formarono prima δένδρεσι, poi δένδρος. »

[225] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* φύλαξ.

[226] Cf. FAVRE, *s. v.* φύλακος (« poetica et Ionica vox pro φύλαξ »).

[227] UNTERSTEINER : « Mentre Καύκασις è la forma genuina ionica, si deve ammettere, con Pa., pp. 31-32, che Er., talvolta, come in IV 12, 3, abbia usato la forma attica. »

Les noms composés sur le nom du « pied » présentent eux aussi un flottement entre formes thématiques contractes et formes en dentales : ainsi pour le nom d'Œdipe, gén. Οἰδιπόδεω (6.149), de Οἰδιπόδης, mais Οἰδίπουν (5, 60) de Οἰδίπους ; inversement, toujours à l'accusatif, Μελάμποδα (2.49, 9.34) : mais ἀρτίπουν (3.130).

Enfin, les noms ἥρως du « héros » et πάτρως de l'« oncle paternel », originellement sigmatiques, attestent aussi à l'acc. sg. des formes en -ων : ainsi πάτρων 4.76, 9.78 ; et, en face de 2.143 et 6.69 ἥρωα, 1.167 ἥρων.

3. Morphologie pronominale

a) Bigarrure de formation pronominale

(i) Personnel : datif 2ème sg. τοι

Au dat. sg. de la 2ème sg., Hérodote emploie, à côté de la forme tonique σοί et de quelques exemples de la forme atone σοι (dont on trouve 19 occurrences), la forme enclitique τοι (162 occurrences). Comme le note Untersteiner, « tandis que σοι < *τϝοι, τοι < **toi* est une forme déjà homérique et également dorienne »[228]. Cette opposition σοί : τοι se trouve en effet déjà chez Homère, où « σοι atone ne se trouve qu'en λ 381, dans un développement 'récent' de la *nekyia* »[229]. La forme de datif τοι est d'ailleurs probablement à l'origine de la particule affirmative τοι, dont on trouve 22 exemples chez Hérodote.

(ii) Relatif : ὅ- / τό-

On sait que l'ionien d'Hérodote, de même que d'autres dialectes, peut employer le thème **to*- de démonstratif dans une fonction de relatif, comme c'est déjà le cas chez Homère, de telle sorte que se trouve ainsi constitué un système supplétif. La répartition d'ensemble des formes hérodotéennes a été expliquée au XIXème siècle par C. L. Struwe, qui écrivait : « aux cas directs, on n'a chez Hérodote que la forme ὅς, ἥ, τό, οἵ, αἵ, τά ; aux cas obliques, on a partout la forme à consonne τ initiale, sauf après les prépositions qui admettent l'apostrophe et qui la reçoivent toujours, ainsi que dans les formules ἐξ οὗ, ἐν ὧι, ἐς ὅ, lorsqu'elles présentent une notion générale de temps ; s'y ajoute enfin la formule μέχρι οὗ »[230].

---

[228] UNTERSTEINER, p. 102 : « Mentre σοι < *τϝοι, τοι < **toi* ed è forma già di Omero e anche del dorico. »
[229] CHANTRAINE, *GH* I, p. 265, n. 2.
[230] C. STRUWE, *Quaestionum de dialecto Herodoti specimen* (1828), cité par Bechtel, § 313 : « in casibus rectis solam formam ὅς, ἥ, τό, οἵ, αἵ, τά obtinere apud Herodotum, in casibus obliquis vero eam quae initialem consonantem τ habet ubique, nisi post praepositiones, quae apostrophum patiuntur, et hanc semper accipiunt, et in formulis ἐξ οὗ, ἐν ὧι, ἐς ὅ, ubi generalem temporis notionem continent ; accedere tamen formulam μέχρι οὗ. »

Ce principe distinctif est confirmé par les critiques postérieurs[231], et notamment par Rosén, qui y ajoute cependant :

- un critère d'ordre euphonique, en vertu duquel Hérodote dit : τὸ δέ οἱ οὔνομα εἶναι κατὰ τωὐτὸ ὃ (et non 'τωὐτὸ τὸ') καὶ Ἕλληνες λέγουσι 1.1 ; καλύβης τε ἐν ᾗ διαιτᾶται (et non 'τε ἐν τῇ διαιτᾶται') 5.16 ; κιθῶνας λινέους… θυσανωτούς, οὓς (et non 'θυσανωτοὺς τοὺς') καλέουσι καλασίρις 2.81 ; ou encore ἃς τέῳ τρόπῳ (et non 'τὰς τέῳ τρόπῳ') περήσομεν 3.72 ;

- ainsi qu'un autre principe syntaxique selon lequel les relatives dites substantives, c'est-à-dire sans antécédent formel ou pourvues d'un antécédent pronominal sémantiquement « vide » sont également introduites par des formes en ὅ-, ἥ- : ainsi pour l'absence d'antécédent : 2.83 ὅ γε μάλιστα τιμῇ ἄγονται πάντων τῶν μαντηίων, Λητοῦς ἐν Βουτοῖ πόλι ἐστί ; ou 4.82 ὃ δὲ ἀποθωμάσαι ἄξιον… παρέχεται, εἰρήσεται ; pour l'antécédent démonstratif : 1.109 ἐς τὴν θυγατέρα ταύτην ἀναβῆναι ἡ τυραννίς, ἧς νῦν τὸν υἱὸν κτείνει δι᾽ ἐμεῦ ; etc[232].

(iii) Démonstratif : ἐκεῖνος / κεῖνος

Le *Lexique* de Powell nous enseigne que la forme ἐκεῖνος du démonstratif lointain figure 244 fois, contre 24 occurrences de la forme κεῖνος, soit une proportion de 10 contre 1 ; enfin, les manuscrits divergent en 21 lieux. Chez Homère, la forme majoritaire est au contraire κεῖνος en face du plus rare ἐκεῖνος, qui s'est inversement généralisé en attique. Les inscriptions ioniennes attestent quant à elles les deux formes : ainsi pour ἐκεῖνος à Olynthe 5285 b_{15} κοιν[ῆι προσθέσθαι ἐκεί]νους, à Cumes $5270_{4/5}$ πρὸ ἐκείνων, à Mylasa 5753 a_{11} περὶ τῶν κτημάτων ἐκείνου, à Téos 5634 $_{15.\ 30}$ γένος τὸ ἐκείνου ; pour κεῖνος, également à Téos 5632 $a_{3/4.\ 10/11.}$ b_{39} κεῖνον ἀπόλλυσθαι. $a_{5.\ 12.}$ $b_{7/8.\ 28}$ γένος τὸ κείνου. Parmi les auteurs ioniens, Hippocrate emploie bien plus souvent la forme ἐκεῖνος ; Empédocle et Phérécyde attestent respectivement trois fois et une fois la forme brève[233].

Les données de phonétique syntactique mentionnées par Powell, *s. v.*, ne permettant guère de dégager de spécialisation fixe, on est conduit à considérer que la variation hérodotéenne entre les deux formes est essentiellement libre. Mais leur proportion relative amène aussi à considérer la forme κεῖνος, minoritaire, comme morphologiquement marquée ; absente d'ailleurs, comme on l'a dit, de la prose attique, elle figure au contraire chez les poètes, vraisemblablement par imitation homérique.

---

[231] Cf. UNTERSTEINER, p. 108 : « Per Erodoto si è osservato come si trovino usati nei casi retti ὅς, ἥ, τό, οἵ, αἵ, τά ; nei casi obliqui le forme col τ- iniziale tranne con le preposizioni che ammettono l'apostrofo e nelle formule ἐξ οὗ, ἐν ὧι, ἐς οὗ, ἐς ὅ, μέχρι οὗ, quando presentano valore temporale (Be., § 313 ; K.-B. I, § 174.3). »

[232] Voir pour le détail ROSÉN, p. 108 sq. ; ainsi que l'article de C. Saerens, « Le pronom relatif chez Hérodote : forme et emploi », 1977.

[233] Cf. FAVRE, *s. v.* κεῖνος.

b) <u>Bigarrure de flexion pronominale</u>

(i) Dat. pl. τοισίδε / τοῖσδε

Le démonstratif proche ὅδε, ainsi que le qualitatif τοιόσδε, présentent au dat. pl. une alternance entre une forme longue τοι(οι)σίδε conforme à la flexion hérodotéenne du nom et de l'article, et de fait largement majoritaire, et une forme brève τοῖσδε, τοιοῖσδε, qui se trouve déjà chez Homère (*Od*. 4.93, 7.23, 9.286, 14.443) et qui figure également chez Hérondas (4.26). L'édition de Hude corrige cette forme en τοι(οι)σίδε ; celle de Legrand la reçoit lorsqu'elle est unanime[234]. Quant à Rosén, qui conserve également les deux formes, il en explique la coexistence par un critère morphosyntaxique selon lequel τοῖσδε, τοιοῖσδε sont des formes de datif-instrumental, et τοισίδε, τοιοισίδε des formes de locatif. A considérer cependant la liste des occurrences fournies[235], il semble que l'on ne puisse là encore parler que de tendance relative à la spécialisation morphosyntaxique, et que dans plusieurs autres cas la variation soit libre.

Par ailleurs, nous mentionnerons pour notre part l'existence possible, pour le datif pluriel du pronom relatif, d'une forme brève τοῖς, dans un passage où pourtant la tradition manuscrite donne à lire un régulier τοῖσι. Il s'agit de la phrase suivante du *logos* égyptien : τοῖσι μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι…, τοῖσι δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι… C'est ici le critère rythmique qui nous paraîtrait justifier l'emploi d'une forme brève permettant de composer deux séquences dactyliques : τοῖς μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι… (6 dactyles), τοῖς δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι… (4 dactyles). S'il peut paraître périlleux pour l'heure de proposer sur cette considération une conjecture contraire à l'accord des manuscrits, on rappellera tout d'abord que la tradition d'Hérodote a pu faire l'objet d'une uniformisation

---

[234] Cf. LEGRAND, *Introduction*, p. 220 : « Le datif pluriel des première et seconde déclinaison est chez Hérodote en -ῃσι -οισι. Par exception, les manuscrits, sans distinction de famille, donnent couramment τοῖσδε au lieu de τοισίδε ; j'ai conservé cette forme, qui se trouve déjà chez Homère. Mais, bien que, pour l'article, l'épigraphie ionienne présente très tôt la forme abrégée τοῖς, je ne l'ai substituée en aucun cas, contre la tradition, à la forme τοῖσι. »

[235] ROSÉN, p. 114 : « Belege : Instr.-Dat. τοῖσδε : 1. τοῖσδε… θύουσι 4.62.2 ; 2. nach ἀμείβεσθαι 29mal (1.9.1, 35.4, 39.1, 119.6, 120.2, 4, 155.2, 159.4, 210.2 ; 2.173.3 ; 3.14.9, 36.3, 42.2, 85.2, 134.4 ; 4.97.6, 155.4 ; 5.31.3, 49.9 ; 6.69.1 ; 7.11.1, 39.1, 48, 50.1 auch im Papyrus, 149.2, 162.1, 237.1 ; 8.80.1 ; 9.76.2, 78.3), wovon die nicht einhellig überlieferten Stelle sehr dünn gesät und nach Textstücken verteilt sind, und zwar steht τοισίδε in *AB* in III, in *C* in VIIB, VIII, in *ABP* 9.76.2, in *ABPDRSV* 9.78.3) und weitere viermal in Variation mit τ(οι)άδε : 1.38.1 ; 3.34.3, 42.2 ; 7.161.1 ; 5.31.3 bezieht sich τοῖσδε nicht auf die Frage, sondern auf den Wortlaut der Antwort ; 3. nach ἐπί 6.108.5 (ἐπιτρεψάντων ἐπὶ τοῖσδε 'unter diesen Bedingungen'), 7.154.3, v. l. τῆσδε 5.82.3. Τοιοῖσδε (νόμοισι) nach χρῆσθαι 1.216, variierend moit τοι(οι)σίδε 1.131.1 ; 2.37.1, 147.3 ; 3.99.1 ; 4.26.1, 103.1. — Lok. τοισίδε nach ἐν 3.111.1, und in τοισίδε ὅτι 'darum daß' 2.104.2. — Unklar, aber wahrscheinlich Instr. in τοῖσδε (*AC* Stob., τοισίδε cett.) προέχει ἐκείνου 1.32.6, Dativ in τοῖσδε (τοισίδε *CP*) τοῖσι ἔπεσι νουθετῆσαι 3.36.1. — Τοισίδε (v. l. τοῖσδε) in der Einführung von Orakelsprüchen (2.116.4, 5.92.β.2, 6.86.γ.1). »

morphologique qui nous voilerait par endroits les formes originales ; et l'on renverra ensuite aux analyses rythmiques de notre chapitre IV.

(ii) τοσοῦτο / τοσοῦτον

On sait que le neutre singulier de l'adjectif τοσοῦτος peut se présenter sous les deux formes τοσοῦτο (désinence pronominale) ou τοσοῦτον (désinence nominale). Ces deux formes paraissent alterner librement chez Hérodote, bien qu'un fait de phonétique syntactique semble expliquer leur relative *tendance* à la spécialisation. En effet, si l'on en croit le *Lexique* de Powell, la forme τοσοῦτον figure neuf fois devant un mot à initiale vocalique, la forme τοσοῦτο deux fois seulement, les manuscrits divergeant dans onze autre cas ; devant consonne, c'est la forme τοσοῦτο qui est majoritaire (six occurrences), face à la forme τοσοῦτον (une occurrence seulement), tandis que les manuscrits divergent en sept autres occasions. La répartition des deux formes semble donc partiellement conditionnée par le critère de la phonétique syntactique ; mais les données nous montrent qu'il ne s'agit là que d'une tendance.

4. Morphologie verbale

Comme pour ce qui est de la morphologie nominale dans les cas étudiés ci-dessus, la morphologie verbale présente plusieurs exemples de doublets que tout porte à attribuer à Hérodote lui-même, plutôt qu'à de simples accidents de la tradition manuscrite. Les cas de présence / absence de l'augment aux temps du passé, étudiés plus haut dans la partie consacrée aux poétismes morphologiques, constituent déjà des exemples probants de tels flottements. On leur adjoindra ici les cas du simple ou double augment, ainsi que de l'augment syllabique ou temporel et de l'augment bref ou long, avant de passer en revue les autres doublets offerts par la morphologie verbale hérodotéenne : parmi les verbes athématiques d'abord, puis parmi les verbes thématiques ; seront aussi examinés les doublets de l'optatif, puis pour finir d'autres doublets morphologiques.

a) L'augment

(i) Simple ou double augment

α) Le verbe ἀνέχομαι présente à l'aoriste le simple augment dans ἀνέσχοντο (5.89, 6.112, 7.139), et le double augment dans ἠνέσχετο (5.48, 7.159, 8.26). Les données, telles qu'elles se présentent, semblent orienter vers la spécialisation de la forme à simple augment pour la 3ème pl., et de la forme à double augment pour la 3ème sg. ; mais il est difficile d'expliquer cette répartition.

β) L'imparfait du verbe μετίημι figure deux fois dans l'œuvre d'Hérodote, la première en 1.12, où les manuscrits se partagent entre μετίετο (DTRbQMSV) et ἐμετίετο (ACP ; concernant le manuscrit A l'apparat critique de Rosén précise : « littera ε punctis occultantibus circumdata » ; l'éditeur retient cependant cette seconde leçon). La seconde occurrence est 9.33 μετίεσαν, forme à simple augment attestée par tous les manuscrits. — S'il faut bien lire ἐμετίετο en 1.12, nous avons affaire ici à un second couple de doublets : forme à double / forme à simple augment.

(ii) Augment (ou prothèse) syllabique ou temporel

α) Si l'aoriste du verbe ἁλίσκομαι se présente toujours chez Hérodote sous la forme pourvue d'un augment temporel (1.78, 7.195 bis, 8.138, 9.37 ἥλω ; 1.84, 5.65, 7.175 ἥλωσαν), les formes de parfait et de plus-que-parfait oscillent quant à elles entre l'allongement ἡλ- et la prothèse syllabique ἑαλ- : on trouve ainsi en 1.78 ἡλωκότι, 1.83 ἡλώκοι, 1.84, 8.61 ἡλώκεσαν — mais 1.191 ἑαλωκότων, ἑαλωκότας, 1.209 ἑάλωκε ; ces dernières formes, attestées par les manuscrits, sont retenues par Rosén. On se trouve donc en face de doublets morphologiques en variation libre.

β) L'imparfait du verbe ἀνδάνω connaît l'augment par allongement dans ἥνδανον (7.172, 8.29) — mais l'augment syllabique dans ἑάνδανε (9.5, 9.19).

γ) L'imparfait du verbe ὁράω présente en règle générale l'augment par allongement : ainsi 1.11, 87 ὥρα ; 2.106, 150 ὥρων, 131, 148 bis ὡρῶμεν ; 3.72 ὥρα ; 4.3 ὥρων, 76 ὥρα, 203 περιώρων ; 5.13 ὥρα, 29, 91 ὥρων ; 6.79 ὥρων ; 7.8 β ὡρᾶτε, 45, 160 ὥρα, 208 κατώρα, 209 ὥρων ; 8.37 ἀπώρων, 38, 55, 78 ὥρων, 140 β ἐνώρων ; 9.18, 98 ὥρων, 55 ὥρα, 59 κατώρα). — Mais en 1.120 les manuscrits attestent la forme ἑωρῶμεν, pourvue de l'augment syllabique ; cette forme est corrigée en ἐνωρῶμεν par Legrand, mais Rosén la retient telle quelle, sans doute à raison ; en 1.123 c'est la forme ἐνεώρα qui est attestée par les manuscrits, et retenue comme il se doit par Rosén. On trouve donc deux occurrences autorisées de la forme d'imparfait à augment syllabique chez Hérodote.

(iii) Augment bref ou long

α) Le verbe δύναμαι se présente en règle générale à l'imparfait sous la forme ἐδυνάμην, pourvue de l'augment bref, — mais on lit ἠδυνέατο en 4.110, 4.185 et 9.70 ; en 1.10 les manuscrits se partagent entre ἐδύνατο (ACPp, d'où Rosén) et ἠδύνατο (DTRbMQSV).

β) De même, l'imparfait de μέλλω est majoritairement ἔμελλον mais on trouve en 8.86 la forme à augment long ἤμελλε.

La coprésence de formes à simple et double augment, de formes à augment syllabique et par allongement et formes à augment bref ou long est l'un des traits morphologiques de la bigarrure hérodotéenne.

(iv) Prothèse ou redoublement de parfait

ὀρώρυγμαι / ὤρυγμαι

Le parfait et le plus-que-parfait médiopassifs du verbe ὀρύσσω trouvent cinq occurrences dans l'œuvre d'Hérodote. En 4.195, tous les manuscrits présentent la forme à redoublement dit « attique » ὀρωρυγμένον, retenue par les éditeurs. En 1.186, où l'on lit 1.186 ὀρώρυκτο AB²CDRSV ὠρώρυκτο B¹Pp, Rosén écrit ὤρυκτο, forme qui s'autorise en effet de la leçon transmise par tous les manuscrits quelques lignes plus haut, en 1.185 ὤρυκτο codd. Rosén. Pour cette dernière forme, Bekker avait proposé la correction ὀρώρυκτο, adoptée par Stein, Hude et Legrand ; de même en 2.159 pour ὤρυκται codd. (ὀρώρυκται propos. Bekker, sequ. Stein Hude). En 3.60 enfin, les manuscrits se partagent entre ὤρυκται (ABDRSV) et ὀρώρυκται (CTMP). Ainsi, si l'on en croit la tradition manuscrite, le parfait médiopassif du verbe ὀρύσσω connaît chez Hérodote deux formes différentes qui constituent des doublets.

ἔκτημαι / κέκτημαι

Le parfait du verbe κτῶμαι se présente tantôt sous la forme ἔκτημαι, pourvue d'une prothèse vocalique, tantôt sous la forme κέκτημαι, dotée du redoublement. On relève ainsi 14 occurrences de la forme à prothèse : 4.64 ἔκτηται ; 2.42, 2.44 ἔκτηνται ; 4.23, 6.52, 7.176 ἐκτέαται ; 3.100, 4.191, 6.20, 7.5 ἐκτῆσθαι ; 4.109 ἐκτημένοι ; 4.174, 7.8α, 9.122 ἐκτήμεθα ; 5 occurrences de la forme à redoublement : 2.173 κεκτημένοι, 2.174 κεκτημένοισιν, 7.27 κεκτημένος, 7.29 κέκτησο, 8.140β κεκτημένων ; enfin les manuscrits divergent en 9 passages : 1.49 κεκτῆσθαι ἐκτῆθαι TMQ, 1.155 κεκτῆσθαι AB ἐκτῆσθαι CP, 1.170 κεκτῆσθαι ἐκτῆσθαι BCP, 2.50 κέκτηνται ἔκτηνται PC^cM, 2.95 ἔκτηται κέκτηται ABCM, 3.97 ἔκτηνται κέκτηνται ABDRSV, 7.111 κεκτημένοι ἐκτημένοι MPDSV, 7.161 κεκτημένοι ἐκτημένοι ABCTMP, 9.94 ἐκτημένων κεκτημένων C.

b) <u>Verbes athématiques</u>

Les verbes athématiques offrent d'assez nombreux cas de flottements morphologiques. Nous les étudierons en trois temps, relativement à leurs thèmes de présent, puis d'aoriste, enfin de parfait.

(i) Thème de présent

α) Verbes en -νυμι : ces verbes présentent au sein de leur flexion, à côté des formes attendues, un certain nombre de formes thématiques qui constituent autant de doublets morphologiques. Ainsi pour δείκνυμι, à la 3ème pl. : 5.45 ἀποδεικνύουσι, 4.168 ἐπιδεικνύουσι, 1.209 προδεικνύουσι, attestées par tous les manuscrits. C'est encore la forme thématique que retient Rosén en trois occurrences où elle est transmise par une partie seulement des manuscrits : δεικνύουσι 2.86 bis PMTDRSV, 3.119 TDRSV Rosén. Dans ces trois cas les manuscits ABC, puis ABCP, présentent quant à eux la forme athématique non contracte δεικνύασι. Enfin, la forme athématique contracte ἀποδεικνῦσι est présente en 1.171, 4.8 et 5.45. On se trouve donc en présence de deux, voire de trois formes différentes.

On relève pour δείκνυμι d'autres formes thématiques : 3ème sg. προδεικνύει 7.37 ; impft. ἐδείκνυε 4.150, διεδείκνυε 2.162, ἀπεδείκνυε 1.111 ; part. δεικνύοντες 3.79, ἀποδεικνύοντες 6.86β DRSV (ἀποδεικνύντες ABCTMPp). De même pour ζεύγνυμι : impft. 3ème sg. ἐζεύγνυε 4.89, 3ème pl. ἐπεζεύγνυον 7.36, part. ζευγνύων 1.205.

Le verbe ὄμνυμι présente lui aussi à la 3ème pl. un flottement entre forme athématique — ὀμνῦσι 4.105 ABCTP Rosén — et forme thématique — ὀμνύουσι 4.105 MDRSV, 4.172 et 5.7 *omnes*, dans les phrases suivantexs : 4.105 ἐμὲ μέν νυν ταῦτα λέγοντες οὐ πείθουσι, λέγουσι δὲ οὐδὲν ἧσσον, καὶ ὀμνῦσι δὲ λέγοντες ; 4.172 ὀμνύουσι μὲν τοὺς παρὰ σφίσι ἄνδρας δικαιοτάτους καὶ ἀρίστους λεγομένους γενέσθαι ; 5.7 Οἱ δὲ βασιλέες αὐτῶν πάρεξ τῶν ἄλλων πολιτέων σέβονται Ἑρμῆν μάλιστα θεῶν καὶ ὀμνύουσι μοῦνον τοῦτον καὶ λέγουσι γεγονέναι ἀπὸ Ἑρμέω ἑωυτούς.

Les autres verbes en -νυμι présentent en règle générale à la 3ème pl. une forme athématique contracte : πηγνῦσι 4.72 DRSV Rosén (mais πηγνύουσι ABCTMP), συρρηγνῦσι, 3ème pl. κατειργνῦσι 4.69 ABCTMPp (κατατείνουσι DRSV).

β) δίδωμι

La flexion ionienne du verbe δίδωμι présente à la 2ème sg. διδοῖς, à la 3ème sg. διδοῖ, à la 3ème pl. διδοῦσι. Telles sont en règle générale les formes attestées chez Hérodote ; mais on trouve en 2.2 dans les manuscrits ABCP, et en 2.154 à deux reprises dans tous les manuscrits, la forme de 3ème sg. δίδωσι[236] ; ainsi que le préverbé παραδίδωσι en 8.24 : 2.154 Τούτους τε δή σφι τοὺς χώρους δίδωσι καὶ τὰ ἄλλα τὰ ὑπέσχετο πάντα ἀπέδωκε ; 8.24 Ἄνδρες σύμμαχοι, βασιλεὺς Ξέρξης τῷ βουλομένῳ ὑμέων παραδίδωσι ἐκλιπόντα τὴν τάξιν καὶ ἐλθόντα θεήσασθαι ὅκως μάχεται κτλ.

[236] Cf. FAVRE, *s. v.* δίδωμι : « Verbi διδόναι in Ionum lapidibus hae exstant formae : Indic. Praes. 3 sg. : διδοῖ (septuagies occurrit ap. Hdt.) = Mileti $5495_{19.\ 20}$ (saec. VI). Ibid. 5497_{7}, Sami 5698_{13} (320). Hdtus etiam formam δίδωσι habet II 2, 154, VIII 24. »

L'occurrence de 2.2 : παιδία δύο νεογνὰ ἀνθρώπων τῶν ἐπιτυχόντων δίδωσι ποιμένι τρέφειν ἐς τὰ ποίνμια τροφήν τινα τοιήνδε, est traitée différemment par les éditeurs : Legrand et Rosén l'écartent au profit de la leçon διδοῖ, attestée par les manuscrits DJRTMSV, mais Stein la retenait. Nous la soutiendrons pour notre part avec l'appui du critère rythmique : δίδωσι ποιμένι τρέφειν | ἐς τὰ ποίμνια τροφήν compose en effet un trimètre iambique suivi d'un dimètre trochaïque catalectique dont l'intentionnalité est garantie par l'emploi concomitant de la figure étymologique.

A la 3ème pl., aux côtés de la forme attendue διδοῦσι, on trouve ἐκδιδόασι en 1.93 (ἐκδιδοῦσι 4.123) : 1.93 Τοῦ γὰρ δὴ Λυδῶν δήμου αἱ θυγατέρες πορνεύονται πᾶσαι, συλλέγουσαί σφισι φερνάς, ἐς ὃ ἂν συνοικήσωσι, τοῦτο ποιέουσαι · ἐκδιδόασι δὲ αὐταὶ ἑωυτάς. La forme ἐκδιδόασι, transmise par l'accord des manuscrits, est retenue par Rosén, mais amendée par Legrand. On constatera ici que la séquence ἐκδιδόασι δὲ αὐταὶ ἑωυτάς finale de phrase, compose une séquence de quatre dactyles que ne permettrait pas l'emploi de la forme ἐκδιδοῦσι.

γ) ἵστημι

La 3ème sg. de ce verbe est régulièrement ἵστησι : ainsi 2.95 ἵστησι, et 5.16 ὑπίστησι ; mais la forme thématique ἱστᾷ est présente en 2.143 dans les manuscrits PMDRSV (ἵσταται ABCT Rosén), et dans tous les manuscrits en 4.103, où elle est retenue par les éditeurs : 2.143 ἀρχιερεὺς γὰρ ἕκαστος αὐτόθι ἵσταται ἐπὶ τῆς ἑωυτοῦ ζόης εἰκόνα ἑωυτοῦ (ἱστᾷ PMDRSV) ; 4.103 Πολεμίους δὲ ἄνδρας, τοὺς ἂν χειρώσανται, ποιεῦσι τάδε · ἀποταμὼν ἕκαστος κεφαλὴν ἀποφέρεται ἐς τὰ οἰκία, ἔπειτα ἐπὶ ξύλου μεγάλου ἀναπείρας ἱστᾷ ὑπὲρ τῆς οἰκίης ὑπερέχουσαν πολλόν, μάλιστα δὲ ὑπὲρ τῆς καπνοδόκης. Ce phénomène de glissement du verbe ἵστημι à la flexion contracte en ionien est évoqué par Chantraine[237].

δ) τίθημι

Suivant la flexion ionienne de ce verbe, on trouve à la 3ème sg. τιθεῖ (1.113) à la 3ème pl. τιθεῖσι (2.91, 4.34 bis, 4.67, 5.8). Cependant en 4.73 figure la forme de 3ème sg. παρατίθησι dans les manuscrits ABCTMP (d'où Rosén) ; pour la 3ème pl., en 5.81 la forme προτιθέασι dans les manuscrits ABCTMPp (d'où Rosén), et en 4.23 συντιθέασι dans les mêmes manuscrits (leçon également retenue par Rosén) : — 3ème sg. 4.73 Τοὺς δὲ ἄλλους Σκύθας, ἐπεὰν ἀποθάνωσι, περιάγουσι οἱ ἀγχοτάτω προσήκοντες κατὰ τοὺς φίλους ἐν ἁμάξῃσι κειμένους, τῶν δὲ ἕκαστος ὑποδεκόμενος εὐωχέει τοὺς ἑπομένους καὶ τῷ νεκρῷ ἁπάντων παραπλησίως παρατίθησι, ὅσα τοῖσι ἄλλοισι ; — 3ème pl. 4.23 Τοῦτο καὶ λείχουσι καὶ γάλακτι συμμίσγοντες πίνουσι, καὶ ἀπὸ τῆς παχύτητος αὐτοῦ τῆς τρυγὸς παλάθας συντιθέασι καὶ ταύτας σιτέονται ; 5.8 Ταφαὶ δὲ τοῖσι εὐδαίμοσι

[237] CHANTRAINE, *Morphologie*, § 242.

αὐτῶν εἰσὶ αἵδε · τρεῖς μὲν ἡμέρας προτιθέασι τὸν νεκρὸν καὶ παντοῖα σφάξαντες ἱρήια εὐωχέονται, προκλαύσαντες πρῶτον · ἔπειτα δὲ θάπτουσι κατακαύσαντες ἢ ἄλλως γῇ κρύψαντες, χῶμα δὲ χέαντες ἀγῶνα τιθεῖσι παντοῖον, ἐν τῷ τὰ μέγιστα ἆθλα τίθεται κατὰ λόγον μουνομαχίης, aux côtés d'autres formes attiques telles que ἆθλα.

ε) ἵημι

La forme ionienne de 3ème sg. pour ce verbe et ses préverbés est -ίει, effectivement attesté de façon majoritaire chez Hérodote : ἐξίει 1.6, 1.180, 1.191 ABC (ἐξήει DTRMSV), 2.17, 6.20, 7.124, κατίει 5.16, ἀπίει 2.96, 4.157, 5.42, 5.107, 6.62. — On trouve cependant ἀπίησι en 6.62 dans les manuscrits ABCT (« quod ex ΑΠΙΗ ortum iudicat Weber Anal. Hdt.ea 224 », selon l'apparat critique de Rosén, qui retient pour sa part la leçon ἀπίει de MPpDRSV. — De même, à côté de la forme de 3ème pl. -ιεῖσι, on lit ἀπιᾶσι en 2.41 dans tous les manuscrits, en 1.194 dans DJRTMSV. Or, dans ces deux cas, Rosén édite la forme ἀπιεῖσι, la seconde fois en suivant les manuscrits ABCPp, mais la première sans que cette forme soit autorisée par aucun manuscrit. En vertu des nombreux doublets morphologiques que nous avons eu l'occasion de constater pour les verbes athématiques, il nous paraîtrait plus judicieux de retenir en 2.41 la leçon unanime : ἀπιᾶσι. La phrase est la suivante : 2.41 Θάπτουσι δὲ τοὺς ἀποθνῄσκοντας βοῦς τρόπον τόνδε · τὰς μὲν θηλέας ἐς τὸν ποταμὸν ἀπιεῖσι, τοὺς δὲ ἔρσενας κατορύσσουσι ἕκαστοι ἐν τοῖσι προαστίοισι, τὸ κέρας τὸ ἕτερον ἢ καὶ ἀμφότερα ὑπερέχοντα σημηίου εἵνεκεν (ἀπιᾶσι codd. : ἀπιεῖσι Rosén).

(ii) Thème d'aoriste

On sait que l'aoriste des verbes en -μι (réserve faite des verbes en -νυμι, où il est sigmatique) est de type « mixte » : suffixal au singulier de l'actif, radical au pluriel de l'actif et pour tout le moyen. Mais on sait aussi que « le thème en κ s'est étendu au pluriel et au moyen en ionien (déjà dans la langue homérique qui a parfois ἔθηκαν, θήκατο, ἧκαν, ἔδωκαν et une fois ἐν-ήκαμεν, μ 401) ; ces formes, usuelles chez Hérodote, apparaissent dans les inscriptions attiques à partir de 385 av. J.-C. et y deviennent constantes à partir de 300, de même que plus tard dans la κοινή des papyrus, du *Nouveau Testament*, etc. »[238]. — Chez Hérodote donc, on rencontre au pluriel de l'actif ainsi qu'au moyen deux types de formes : les formes radicales héritées et les formes suffixales analogiques. Ainsi l'on a régulièrement 3ème pl. ἔδοσαν, mais 1.89 ἔδωκαν ; 5.30 προσέθεσαν, mais 4.139 προσέθηκαν, 4.196 πρὸς ὧν ἔθηκαν ; au moyen, 3ème sg. προσέθετο 5.66, mais 5.69 προσεθήκατο ; 3ώμε πλ. προσέθεντο 3.83, 5.68, mais 4.65, 6.21 προσεθήκαντο ; 9.103

[238] CHANTRAINE, *Morphologie*, § 181.

ἐπέθεντο, mais 6.108, 7.125 ἐπεθήκαντο. — L'aoriste des verbes athématiques offre donc lui aussi de nombreux exemples de doublets morphologiques.

(iii) Thème de parfait

On notera au parfait pour le verbe ἵστημι, à côté de la forme régulière de 3ème pl. ἑστᾶσι, la forme κατεστέασι en 2.70, attestée par les manuscrits ABCM et retenue par les éditeurs (-εστᾶσι PDTRSV) et en 2.84 où elle constitue la leçon unanime.

Le participe parfait se présente en 2.126 sous la forme ἑστηκώς, mais ailleurs, en 18 occurrences, sous la forme ἑστεώς. Ces doublets concernent également le préverbé κατίστημι, dont le participe κατεστηκώς figure en 3.89 et 6.140.

On notera aussi pour l'infinitif parfait la variante ἑστάμεναι transmise en 1.17 par certains manuscrits, mais cependant non retenue par les éditeurs : ἔα δὲ κατὰ χώρην ἑστάμεναι (ἑστάναι AD Rosén ἑστάμεναι PDTRMQSV) ; remarquons ici que κατὰ χώρην ἑστάμεναι composerait une séquence dactylique.

b') <u>Κέεται / κεῖται</u>

Comme l'observe Untersteiner, « dans les manuscrits d'Hérodote on trouve des formes de κεῖμαι, qui est un verbe athématique (en rapport apophonique avec κοῖτος *et sim.*), comme s'il était thématique : 1.14 κέεται A C b Stein : κεῖται cett. Hude Legrand. Des formes de ce genre, confirmées par XII Paap, col. IX 42 = 1.164 (ici encore κέεται est attesté par tous les manuscrits), peuvent remonter à Hérodote, constituées, comme le note Paap, sur l'homérique κέονται (λ 341, etc.), qui, au lieu de -αται attendu, présente -ονται, désinence à vocalisme o, unique en grec, parallèle à -ον, -οντι de l'actif »[239].

On notera, pour plus de précision, que la 3ème sg. du présent se présente en règle générale sous la forme non contracte κέεται ; mais en 7.198 la leçon κεῖται est unanime et retenue par les éditeurs. A l'imparfait, la situation est inversée : ἔκειτο est la forme majoritaire, mais les manuscrits présentent souvent ἐκέετο. De même, le préverbé πρόσκειμαι se présente en 1.118, 2.83, et à titre de variante en 3.34, 6.61, 7.36, sous la forme προσκέεμαι. L'alternance entre formes thématiques et formes athématiques est maintenue dans l'édition Rosén, qui porte ainsi trace d'une variation morphologique, ou du moins graphique qui a toute chance d'être libre et originale.

[239] UNTERSTEINER : « Nei mss. erodotei trovansi forme di κεῖμαι, che è un verbo atematico (in rapporto apofonico con κοῖτος e simili), come se fosse tematico : I 14.4 κέεται A C b St. : κεῖται cett. Hu. Le. Forme di questo genere, confermate da XII Pa., col. IX 42 = I 164.1 (κέεται è anche qui di tutti i codd.), possono risalire a Erodoto costituite, come nota Pa., p. 87, sull'omerico κέονται (λ 341 ecc.), che, in luogo dell'atteso -αται, presenta -ονται, desinenza con vocalismo o, unica in greco, parallela a -ον, -οντι dell'attivo. »

c) Présents contractes / non contractes

Plusieurs verbes thématiques paraissent présenter un flottement entre formes non contractes et formes contractes. Il en est ainsi de πιέζω, généralement de forme non contracte et dont notamment le participe médiopassif se présente à neuf reprises sous la forme πιεζόμενος — mais trois autres fois sous la forme contracte πιεζεύμενος : 3.146 πιεζεύμενοι δὲ οἱ ἐπίκουροι κτλ. ; 6.108 πιεζεύμενοι ὑπὸ Θηβαίων οἱ Πλαταιέες κτλ. ; 8.142 πιεζευμένοισι μέντοι ὑμῖν συναχθόμεθα.

De même, le verbe σίνομαι, dont on trouve quinze occurrences dans l'œuvre d'Hérodote, figure en 5.81 dans tous les manuscrits sous la forme ἐσινέοντο qui est celle d'un thème contracte en -ε-ε/ο- : 5.81 Ποιεῦντες δὲ ταῦτα μεγάλως ᾿Αθηναίους ἐσινέοντο, forme que l'on retrouve à titre de variante en 4.123 σινέεσθαι DRSV, 9.13 ἐσινέετο DJRSV, 9.49 ἐσινέοντο DRSV, 9.73 σινεομένων DRSV, 9.87 σινεόμενοι DRSV, et 9.120 σινέεσθαι DrSV (τίνεσθαι ABCTMpP). Dans ce dernier cas, comme en 9.13, Rosén retient la leçon de la souche romaine ; ailleurs, il élit celle de la souche florentine.

Mais à la source de tels flottements pourrait bien résider en vérité une distinction d'ordre sémantique entre deux paradigmes différents. Ainsi, dans le cas de πιέζω / πιεζέω, Powell distingue les formes non contractes, employées au sens de 'bother', des formes contractes, au sens de 'press hard (in battle)'. Rosén remarque aussi que « le second verbe peut d'ailleurs être un fréquentatif du premier », tandis que « plusieurs dialectes ont dû perdre l'un des deux verbes »[240]. De même pour σίνομαι / σινέομαι, le présent non contracte ayant le sens de 'harm', le présent contracte celui de 'inflict casualties on' ou 'devastate' (fréquentatif). Enfin, on dispose pour ῥίπτω / ῥιπτέω d'une scholie à Sophocle, Aj. 239 : ῥίπτειν τὸ ἁπλῶς ῥίπτειν, ῥιπτεῖν τὸ μετὰ σφοδρότητος ῥίπτειν (cf. aussi Bechtel, § 177.6).

Reste le cas du verbe κύρω / κυρέω, pour lequel on lit συνεκύρεον en 8.92, mais ἐνέκυρσα 3.77.

d) Ζήω / ζώω ; πλέω / πλώω

Pour le verbe « vivre », la forme du radical ionien est normalement ζω- ; c'est elle que l'on trouve généralement chez Hérodote. Comme l'écrit Untersteiner, « l'attique ζῆν se trouve seulement en 5.6 (L) ; 7.46 ζῆν d P : ζόειν C ζώειν cett.). Il est probable qu'Hérodote

[240] ROSÉN, p. 123 : « Das angebliche Schwanken zwischen πιεζ-ε/ο und πιεζε-ε/ο- scheint bloß eine Legende zu sein, es scheint sich viel eher um zwei verschiedenen Verben zu handeln. Belegt sind πιέζεται 2.25.5, ἐπίεζε 5.35.1, und im Partizip πιέζων neben πιεζέων (s. Powell *s. v.*). Nach Powell sind die ε-losen Formen der Bedeutung 'bother' hingegen das 'kontrahierte' Verbum der Bedeutung 'press hard (in battle)' zu eigen, was kaum ein Zufall sein dürfte ; das letztere Verbum mag also ein Frequentativ des ersteren sein. Manche Dialekte dürften eines der beiden Verben verloren haben (Schwyzer I. 721). »

ait toujours employé ζώειν (Bechtel, § 194 ; Legrand, p. 215), à moins qu'il ne faille ici encore penser à un atticisme »[241].

Pour ce qui concerne le verbe « naviguer », on observe un flottement perpétuel entre la forme πλέω et la forme πλώω : ainsi, selon Powell, ἀναπλέω mss. 2.155 ; v.l. 6.28 ; 8.70 ; elsew. -πλώω ; ἀποπλέω (-πλω- v.l. 8.74, 8.124) -πλεύσομαι (-πλωσ- v.l. 8.5) -έπλεον (-επλω- omnes 4.157 ; v.l. 4.156, 4.157, 5.115, 6.116, 8.11, 8.14, 8.111) ; ἐκπλέω -πλώω 2.93 bis ; v.l. 6.5, 6.26 ; ἐπιπλέω -πλω- v.l. 6.14, 8.9, 8.10, 8.16, 8.67 ; καταπλέω également -πλώω 2.93, -έπλωσα also -έπλευσα 1.165 ; πλέω πλω- mss. 4.156, v.l. 8.10, 8.13, 8.14, 8.22, 8.41, 8.42, 8.46, 8.66, 8.107, 8.108, 8.109 bis, 8.111, 8.118, 8.123, 8.133, πλεύσομαι ἔπλεον -πλω- v.l. 6.33, 8.23 bis, ἔπλευσα 2.44, ailleurs ἔπλωσα huit fois. — Ce flottement pourrait être dû selon Untersteiner à une distinction sémantique entre πλέω « naviguer » et πλώω « flotter »[242]. Mais selon Rosén, cette distinction sémantique ne résiste pas à un examen des occurrences : il s'agit plus vraisemblablement de flottements de la tradition manuscrite[243].

d) <u>Doublets à l'optatif</u>

(i) Optatif des verbes athématiques

On sait que l'optatif des verbes athématiques est originellement formé sur un morphème alternant -ιη- (actif sg.) / -ι- (actif pl. et médiopass.). Or, « dans l'ionien d'Hérodote et d'Hippocrate », cette alternance « est éliminée en faveur de -ιη-, mais non de façon constante ». On trouve ainsi δοίητε (7.135), εἴησαν (1.2), συλλεχθείησαν (7.101), « mais les formes originelles continuent d'être employées : νικῶιεν 9.69, εἰδεῖεν 9.42, ἁλισθεῖεν 1.63 »[244].

Un même verbe peut ainsi suivre les deux flexions, comme en témoignent pour l'optatif du verbe « être » les formes εἴησαν (1.2) : εἶεν (1.63, etc.), dont la variation semble libre au fil de l'œuvre.

---

[241] UNTERSTEINER, p. 122 : « L'attico ζῆν si trova solo V 6.2 (L) ; VII 46.3 (ζῆν d P : ζόειν C : ζώειν cett.). È probabile che Erodoto abbia usato sempre ζώειν (Be., § 194 ; Le., p. 215), a meno che non si debba anche qui pensare a un atticismo. »

[242] Cf. UNTERSTEINER, *ib.* : « πλέω e πλώω (Be., § 202 e cfr. § 228). Erodoto deve aver conservato la differenza, già di Omero, tra πλέω 'navigo' I 168 e πλώω *nato* 'galleggio' II 93.1. »

[243] Cf. ROSÉN, p. 119-120.

[244] UNTERSTEINER, p. 133-134 : « Nell'ionico di Erodoto e di Ippocrate, l'antica alternanza -ιη- : -ι- è eliminata a favore di -ιη-, ma non in modo costante (S., p. 794) : δοίητε VII 135.2 ; εἴησαν I 2.1 ; συλλεχθείησαν VII 101.2 ; εἰδείησαν III 61.1. Ma le forme originarie continuano a essere usate : νικῶιεν IX 69.1 ; εἰδεῖεν IX 42.1 ; ἁλισθεῖεν I 63.2 (cfr. Be., § 249 e Br., p. 337). »

(ii) Optatif des verbes contractes

Un problème intéressant est posé par l'optatif des verbes contractes, où l'on rencontre les deux paradigmes ποιοίην et ποιοῖμι. En effet, comme l'écrit Chantraine, « le type athématique a exercé une influence sur des catégories thématiques. Dans les verbes contractes on attend un optatif du type : φιλοῖμι, φιλοῖς, φιλοῖ, τιμῷμι, τιμῷς, τιμῷ, μισθοῖμι, μισθοῖς, μισθοῖ, etc. ; ces formes ont existé et l'on a au moyen les formes correspondantes, φιλοίμην, τιμῴμην, μισθοίμην. Toutefois, d'après les formes de pluriel φιλοῖμεν, τιμῷμεν, μισθοῖμεν, rapprochées de διδοῖμεν, γνοῖμεν, etc., répondant à διδοίην, γνοίην au sg., il a été créé des formes comme hom. φιλοίη (δ 692), φοροίη (ι 320), et en attique la flexion est φιλοίην, φιλοίης, φιλοίη, τιμῴην, τιμῴης, τιμῴη, etc. »[245] — Or, que φιλοίην soit la forme attique ne signifie pas que cette forme soit inconnue de l'ionien ; on la trouve en effet déjà chez Homère, à côté des formes héritées : « A l'optatif des présents contractes, la langue homérique fournit un grand nombre d'exemples exactement comparables à l'optatif des présents thématiques : καλέοι (ρ 387), φιλέοι (ο 305), φθονέοιμι (λ 381, τ 348), δρώοιμι (ο 317), ἡβώοιμι (Η 157, etc…) et ἡβῷμι (Η 133), ἐῷμι (π 85) et ἐῷ (υ 12). Par suite de l'identité des formes de pluriel ποιοῖμεν, φιλοῖμεν avec διδοῖμεν, γνοῖμεν, il a été créé au singulier φιλεοίην et φιλοίην, φιλεοίης et φιλοίης, φιλεοίη et φιλοίη. Cette extension semble s'être produite assez tardivement en ionien. Nous trouvons chez Homère deux exemples de ce type récent φιλοίη δ 692 dans un vers qui risque d'être interpolé et φοροίη ι 320 »[246].

Ainsi, si la majorité des formes d'optatif des verbes contractes suivent chez Hérodote le type originel en -οῖμι, etc. (ainsi 1.11 καλέοι, 1.46 ἐπιχειρέοι, 1.99 δοκέοι, 2.139 δοκέοι, 2.169 ποιοῖ, 3.34 δοκέοι, 5.3 φρονέοι codd. (φρονεοίατο Rosén), 5.106 ποιοῖμι (ποιέοιμι MPDSV), 6.1 δοκέοι, etc.), on trouve au moins deux exceptions, mentionnées par Bechtel et par Untersteiner[247] : en 8.137 ὀπτώιη (ὀπτοῖτο D : ὀπτῶ(ι)το CPRSV) ; en 1.89 ἐνορώιη transmis par tous les manuscrits. Ajoutons que la tradition manuscrite se partage en 6.35 entre ποιοῖ DRSV Legrand Rosén, et ποιοίη ABCTMP

C'est ainsi que Meillet est en mesure d'affirmer : « Une des deux familles de manuscrits a des optatifs de type ποιοίη, comme l'attique ; l'autre a ποιοῖ ; mais le type ποιοίη se trouve en ionien et même chez Homère, et il est hasardeux de décider lequel a employé Hérodote »[248].

De fait, les inscriptions ioniennes attestent elles aussi un tel flottement entre les deux types de formes : on trouve ainsi à Téos ἀνωθεοίη (D_3 37_{10}) à côté de ποιοῖ $_2$. Aussi est-il

[245] CHANTRAINE, *Morphologie*, § 312.
[246] CHANTRAINE, *Grammaire Homérique*, II, § 220.
[247] Cf. BECHTEL, § 250 ; UNTERSTEINER, p. 134.
[248] MEILLET, *Aperçu*, p. 233-234.

possible que le flottement que l'on observe chez Hérodote soit originel et représentatif du flottement dialectal, en même temps qu'il imiterait la bigarrure homérique.

e) <u>Autres doublets morphologiques</u>

(i) ἴδμεν / ἴσμεν ? / οἴδαμεν

Hérodote emploie en règle générale à la 1re pl. du verbe οἶδα la forme héritée ἴδμεν, très largement attestée dans le tour πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν *vel sim.*, que l'on pourrait dire formulaire et dont les occurrences sont les suivantes : 1.6, 14, 23, 45, 94, 142, 178, 193 ; 2.68, 157 ; 3.60, 94, 98, 122 ; 4.42, 46, 48, 58, 152, 184, 187 ; 5.49, 119 ; 6.21, 112 ; 7.20, 27, 170, 238 ; 8.105, 124 ; 9.37, 64, 78 ; ainsi que dans le tour κατ᾽ ὅσον ἡμεῖς ἴδμεν : 4.17, 18, 20, 197 ; 7.111. — En 1.178 et 4.152 cependant, les manuscrits attestent la forme attique ἴσμεν (seul le manuscrit M et l'Aldine présentant dans le premier cas la forme ἴδμεν, mais dans le manuscrit M une main a suscrit à cette forme la forme attique ; cf. l'apparat critique de Rosén). Ἴσμεν est rejeté par les éditeurs, à tort ou à raison, sur le modèle de cette expression paradigmatique dans lequel figure cette forme verbale. En 4.197 enfin, dans le tour ὅσον ἡμεῖς ἴδμεν, les manuscrits ABCTM présentent également la forme ἴσμεν, elle aussi écartée. Les éditions modernes ne portent donc pas, dans le corps de leur texte, la trace d'un atticisme peut-être effectivement employé par Hérodote dans un souci de variation poétique.

On relève en revanche en trois passages la forme spécifiquement ionienne οἴδαμεν, attestée par tous les manuscrits, en dehors de ces tours stéréotypés : ces trois occurrences figurent en 2.17, 4.46 et 7.214, et sont retenues par les éditeurs. Ce sont respectivement : 2.17 οὔρισμα δὲ Ἀσίῃ καὶ Λιβύῃ οἴδαμεν οὐδὲν ἐὸν ὀρθῷ λόγῳ εἰ μὴ τοὺς Αἰγυπτίων οὔρους ; 4.46 οὔτε γὰρ ἔθνος τῶν ἐντὸς τοῦ Πόντου οὐδὲν ἔχομεν προβαλέσθαι σοφίης πέρι οὔτε ἄνδρα λόγιον οἴδαμεν γενόμενον, κτλ. ; et 7.214 Τοῦτο δὲ φεύγοντα Ἐπιάλτην ταύτην τὴν αἰτίην οἴδαμεν.

On retiendra donc que la 1re pl. du verbe οἶδα connaît à coup sûr deux formes (et peut-être trois) qui coexistent en tant que doublets morphologiques, l'une étant la forme consacrée pour un tour usuellement employé par Hérodote, l'autre étant réservée aux tours atypiques.

(ii) εἶπα / εἶπον, etc.

L'aoriste du verbe λέγω se présente aussi bien sur le modèle de la flexion sigmatique que sur celui de la flexion thématique. Ainsi, l'on trouve 1.22, etc., εἴπας, 1.120 bis, etc., εἶπαν, 2.89 κατεῖπαι, 3.61, etc. εἶπα, etc. ; mais aussi bien 1.21 προεῖπε, 1.27 εἰπόντα, 1.207, etc. εἶπον, etc. Les deux flexions se trouvent donc en alternance au sein de l'œuvre

d'Hérodote, sans que l'on puisse distinguer de critère conditionnant l'emploi de telle forme plutôt que de telle autre.

(iii) ἕξω / σχήσω

Le futur du verbe ἔχω se présente tantôt sous la forme ἕξω (ainsi 3.159, 4.95), tantôt sous la forme σχήσω (ainsi 5.42, 9.12). De même, le préverbé κατέχω connaît au futur la forme en-έξω (6.9) et la forme en -σχήσω (5.72).

(iv) Formes de parfait

εἴρημαι / λέλεγμαι

La forme de parfait majoritairement employée par Hérodote pour le verbe λέγω est la forme classique εἴρημαι ; on relève ainsi 52 occurrences du participe parfait passif : 1.61, etc. — Mais on trouve en 2.19 λελεγμένα, en 2.21 λελεγμένης, et face à l'impératif parfait εἰρήσθω (10 occurrences : 1.92, 2.34, 2.76, 3.113, 4.15, 4.36, 4.45, 4.127, 4.199, 6.55), deux occurrences de la forme λελέχθω : 2.125 et 3.81.

On pourra remarquer que ces formes construites sur le thème λελεγ- figurent essentiellement dans le *logos* égyptien : 2.19 Ταῦτά τε δὴ τὰ λελεγμένα βουλόμενος εἰδέναι ἱστόρεον κτλ. ; 2.21 Ἡ δ᾽ ἑτέρη ἀνεπιστημονεστέρη μέν ἐστι τῆς λελεγμένης, λόγῳ δὲ εἰπεῖν θωμασιωτέρη, κτλ. ; et 2.125 λελέχθω γὰρ ἡμῖν ἐπ᾽ ἀμφότερα, κατά περ λέγεται. La dernière occurrence apparaît dans les Dialogues perses : 3.81 Τὰ μὲν Ὀτάνης εἶπε τυραννίδα παύων, λελέχθω κἀμοὶ ταῦτα. Dans tous les cas, il s'agit de contextes discursifs (discours du narrateur hérodotéen pour les trois premiers cas ; discours direct d'un personnage pour le dernier).

δέδοκται / δεδόκηται

Le verbe δοκέω se présente au parfait sous la forme δέδοκται mais on lit en 7.16γ la forme δεδόκηται (δέδοκται MPp) dans le discours d'Artabane. Etant donné le degré de composition littéraire des discours du livre VII, il est possible que δεδόκηται fasse figure de forme marquée.

τέθαπται / τετάφαται (et aor. ἐτάφην / ἐθάφθην)

Le verbe θάπτω revêt normalement au parfait passif la forme τέθαπται, mais on trouve τετάφαται en 6.103 ; à l'aoriste, on trouve aussi bien le suffixe -η- dans ἐτάφην 3.10, 3.55, 9.85, que le suffixe -θη- dans ἐθάφθην en 7.228, et à titre de variante en 2.81 et 9.8.

Participe parfait τεθνεώς / τεθνηώς ?

Le participe parfait du verbe θνῄσκω connaît en deux passages les deux variantes τεθνεώς et τεθνηώς : 2.90 τεθνεώς ABCP τεθνηώς P^1M (ut vid.) DRSV ; 4.14 τεθνεώς DRSV τεθνηώς AB (et τεθνηκώς CTMP). Dans le second cas, le rythme de la séquence ὡς τεθνεὼς εἴη ὁ Ἀριστέης nous amènerait à préférer la forme à voyelle brève, retenue par Rosén dans les deux passages. Le flottement de la tradition manuscrite est donc peut-être ici accidentel.

(v) Inf. aor. et aor. pass. des préverbés de φέρω

L'infinitif aoriste du verbe ἀναφέρω, régulièrement ἀνοῖσαι, se présente dans les manuscrits sous la forme ἀνῶσαι en 1.157. Quant à la formation de l'aoriste passif, normalement sur un thème en -νειχ-, elle atteste aussi par endroits la variante -νεχ- pour ἀνα-, ἀπο-, δια- et ἐκφέρω (la forme -νεχ- étant seule attesté en 4.151 et en 7.220.

(vi) Participe présent χρεόν / χρεών ?

La forme usuelle chez Hérodote et proprement ionienne de ce participe neutre est χρεόν, attesté à 34 reprises. En 2.133 pourtant, tous les manuscrits présentent la forme attique χρεών, mais cette forme est écartée par les éditeurs au profit de la forme attendue, de même que dans les cas où elle figure à titre de variante.

5. <u>Morphologie préverbale, préfixale et prépositionnelle</u>

a) <u>Flottement ἐς / εἰς</u>

(i) ἐς / ἐπεισ-

On sait que la formation des doublets εἰς (ἐνς) et ἐς, tous deux issus de la préposition lative originelle ἐνς, a relevé tout d'abord du critère de la phonétique syntactique, selon lequel ἐνς devant consonne a évolué en ἐς, tandis que ἐνς devant voyelle se maintenait, avant d'évoluer dans certains dialectes en εἰς, avec allongement compensatoire à l'amuïssement de la nasale[249]. Mais chacun de ces deux doublets s'est généralisé — εἰς en attique, ἐς en ionien[250]. La forme ἐς de la préposition est donc la forme régulière chez Hérodote.

Mais on trouve pourtant trace de la forme εἰς dans le double préverbe ἐπεισ-, présentant la longue, dans les passages et les manuscrits suivants : 1.37 ἐπεισέρχεται *omnes* ; 4.154 ἐπεισελθοῦσα ACTS ἐπισελθοῦσα ut vid. M ἐπελθοῦσα B ἐπεσελθοῦσα rell. ; 5.15

[249] Cf. LEJEUNE, *Phonétique*, § 125.
[250] Même si les inscriptions ioniennes portent témoignage du flottement entre les deux formes.

ἐπεισπίπτουσι PDSV ἐπισπίπτουσι D[1] ἐσπίπτουσι (haplographice scriptum) ABCTM ; 7.42 ἐπεισπίπτουσι ACTPDRSV ἐπισπίπτουσι B ἐπιπίπτουσι ut vid. M ; 7.50 ἐπεισφερομένῳ DRSV ἐπεσφερομένῳ ABCTMP. Soit trois verbes différents, préverbés par ἐπεισ- dans tout ou partie des manuscrits, Rosén retenant dans tous les cas la forme à voyelle longue.

(ii) ἔσω / εἴσω

De la même manière, pour l'adverbe ἔσω qui figure 31 fois dans l'œuvre d'Hérodote, dans trois passages les manuscrits attestent non la forme à initiale brève mais la forme εἴσω : 5.20, 5.51, 6.36. En 5.20, il s'agit de la majorité des manuscrits (ABCTDSV), seuls MPp attestant ἔσω, pourtant retenue par Rosén ; en 5.51 et 6.36 la forme εἴσω est unanime, mais là encore les éditeurs lui substituent ἔσω. Enfin, dans trois autres passages, εἴσω est une variante manuscrite : 1.116 DTRMSV (ἔσω ABCP) ; 3.78 ABCTMP (ἔσω DRSV) ; 6.33 ABCT (ἔσω MPDRSV). — Dans tous ces cas cependant, les éditeurs écartent la forme attique εἴσω, de sorte que les textes ne présentent pas trace du flottement de la tradition manuscrite.

b) <u>Préfixe συν- / ξυν-</u>

Hérodote emploie régulièrement la forme σύν de cette préposition, forme usuelle en ionien-attique en face de vieil-att. ξύν. On observe cependant ponctuellement, et de façon citationnelle, l'emploi de la forme ξυν- dans deux composés : σύμμαχος / ξύμμαχος et συμφορή / ξυμφορή.

La forme ξύμμαχος figure en effet à titre de variante dans trois des 79 occurrences du terme : 1.22, 3.37, 7.178. En 3.37, où elle est attestée par les manuscrits MD²RSV, elle est écartée par Rosén au profit de la forme « régulière » συμμάχους. Dans les deux autres passages en revanche, où le terme apparaît dans une expression stéréotypée ou une formule sacramentelle, Rosén retient la forme ξύμμαχος et met entre guillemets le membre de phrase qui l'implique : 1.22 « ξείνους ἀλλήλοισι εἶναι καὶ ξυμμάχους » (seul le manuscrit P présente συμμάχους) ; 7.178 « μεγίστους » γὰρ τούτους « ἔσεσθαι τῇ Ἑλλάδι ξυμμάχους » : les manuscrits ABCTMP présentant συμμάχους, Rosén adopte la leçon des manuscrits DRSV, motivée en effet par le discours indirect. Dans le premier cas, on sera sensible à l'allitération créée entre ξείνους et ξυμμάχους). D'où en 1.69 : 'ξεινίης πέρι καὶ ξυμμαχίης', amendement de Rosén pour la leçon des manuscrits συμμαχίης.

Pour le second terme, on trouve aussi très ponctuellement dans la tradition manuscrite la forme en ξυμ-, ici réduite à une occurrence et à trois manuscrits : 1.32 συμφορή AT[1] συμφορῆ(ι) DT²RMQSV ξυμφορή CPb. Le terme est en vérité employé par Solon au cours de son discours à Crésus, dans la phrase : Οὕτω ὦν, Κροῖσε, πᾶν ἐστι ἄνθρωπος ξυμφορή.

Cette forme est donc ici motivée en tant que vieil atticisme, et mérite d'être retenue au titre de *lectio difficilior*[251].

c) Traitement du préfixe privatif

Le préfixe privatif ἀ- est traité à deux reprises de manière différente selon les occurrences des termes qui l'attestent : dans le participe ἀέκων / ἄκων et dans l'adjectif verbal ἀ(ν)οίκητος.

Concernant ἀέκων, qui figure sous cette forme dans la majorité de ses occurrences (1.35, 1.45, 2.65 bis, 2.131, 3.88, 5.30, 7.222, 8.10, 8.80, 9.111), il se présente dans trois autres passages sous la forme contracte ἄκων qui est celle de l'attique : en 2.120 εἰ ἦν Ἑλένη ἐν Ἰλίῳ, ἀποδοθῆναι ἂν αὐτὴν τοῖσι Ἕλλῆσι ἤτοι ἑκόντός γε ἢ ἀέκοντος Ἀλεξάνδρου ; en 4.120 εἰ δὲ μὴ ἑκόντές γε ὑπέδυσαν τὸν πόλεμον τὸν πρὸς Πέρσας, ἀλλ᾽ ἄκοντας ἐκπολεμώσεσθαι ; en 4.164 Ἀρκεσίλεως μέν νυν εἴτε ἑκὼν εἴτε ἄκων ἁμαρτὼν τοῦ χρησμοῦ ἐξέπλησε μοῖραν τὴν ἑωυτοῦ. Dans ces trois cas, la forme contracte peut s'autoriser de l'accord de tous les manuscrits. Or Legrand généralise la forme non contracte, tandis que Rosén édite ἀέκοντος dans le premier cas, ἄκοντας dans le deuxième, et considère le troisième passage comme une interpolation en raison de la présence de ces deux atticismes que sont, d'une part, la forme contracte ἄκων, d'autre part la forme du nom d'Arcésilas[252]. Cette solution nous paraît cependant un peu radicale, dans la mesure où d'autres passages attestent également des atticismes qui ont toute chance d'être légitimes ; aussi serait-il sans doute plus pertinent d'admettre, ici comme dans les autres cas, la forme contracte transmise.

Le second flottement concerne la forme prise par le préfixe privatif devant voyelle dans l'adjectif ἀ(ν)οίκητος. On lit en effet ἀνοίκητος en 4.31 Καὶ διὰ τὸν χειμῶνα τοῦτον ἐόντα τοιοῦτον ἀνοίκητα τὰ πρὸς βορῆν ἐστιν τῆς ἠπείρου ταύτης ; mais ἀοίκητος en 2.34 περὶ δὲ τῶν τοῦ Νείλου πηγέων οὐδεὶς ἔχει λέγειν, ἀοίκητός τε γὰρ καὶ ἔρημός ἐστι ἡ Λιβύη δι᾽ ἧς ῥέει, ainsi qu'en 5.10 ἀλλά μοι τὰ ὑπὸ τὴν ἄρκτον ἀοίκητα δοκέει εἶναι διὰ τὰ ψύχεα. Ces trois passages sont extraits de développements géographiques similaires, où l'emploi de telle forme à l'exclusion de l'autre ne paraît pas particulièrement motivé. On se contentera donc de constater le flottement, en précisant que la présence d'un hiatus dans la forme ἀοίκητος s'explique probablement par une plus ancienne forme ϝοικ-.

---

[251] ROSÉN s'explique sur l'édition de la forme ξυμ- dans sa *Préface*, XXI : « Est ubi in formulis antiquitus per gentes Graecas traditis originem digressionis ab Iade factae invenias. Permulti loci inveniuntur in nostro in quibus praepositio vel praeverbium συν- nullo codice variante praebetur ; at his perpaucis ξυν- legimus » ; suit le texte des passages en question.

[252] ROSÉN, *app. crit.*, *ad loc.* : « Ἀρκεσίλεως – ἑωυτοῦ seclusi, cf. memoriam nominis Arcesilai et formam vocis ἄκων. »

d) <u>εἵνεκα / εἵνεκεν</u>

Selon le *Lexique* de Powell, la « préposition » εἵνεκα / εἵνεκεν se présente 84 fois sous la première forme, 46 fois sous la seconde, tandis que les manuscrits divergent pour 24 autres occurrences. Une indication supplémentaire précise que εἵνεκα apparaît devant voyelle dans 34 cas sur le total de 84, soit 40 % des occurrences contre 60 % d'occurrences devant consonne ; εἵνεκεν figurant devant voyelle dans 24 cas sur 46, soit 52 % des occurrences. Comme on le constate, il semble exister une tendance relative au conditionnement de la phonétique syntactique ; mais la répartition des deux formes est sans doute aussi relativement libre.

e) <u>μέχρι / μέχρις</u>

Pour cette autre préposition, la forme μέχρις est dans la tradition manuscrite une variante constante, lorsqu'elle n'est pas seule attestée, devant un mot à initiale vocalique. On observe donc ici encore un flottement de l'ordre de la phonétique syntactique.

f) <u>Flottement psilose / aspiration dans les préverbes et prépositions</u>

(i) Dans les préverbes

Dans quelques formes préverbées dont le radical commence par une aspirée étymologique, la consonne finale du préverbe porte trace de l'aspiration, en dépit du caractère normalement psilotique de la langue d'Hérodote. Il s'agit des verbes ἀπαιρέω, ἀπίημι et μετίημι (à l'aoriste), κάτημαι et καθίζω, ainsi que du substantif ἄπιξις.

L'aoriste du verbe ἀπαιρέω se présente donc sous la forme ἀφελ- dans tous les manuscrits en 1.80 ταύτας πάσας ἁλίσας καὶ ἀφελὼν τὰ ἄχθεα, et en 2.114 κότερα δῆτα τοῦτον ἐῶμεν ἀσινέα ἐκπλέειν ἢ ἀφελώμεθα τὰ ἔχων ἦλθε ; — ainsi qu'à titre de variante en 3.137 κῶς δὲ ὑμῖν τὰ ποιεύμενα ἕξει καλῶς, ἢν ἀφέλησθε ἡμέας ; (ABCP[1] : ἀπέλησθε DRSV). Il s'agit là, selon Rosén, d'un moyen de distinguer ces formes d'aoriste des formes homonymes tirées du verbe « menacer » (respectivement ἀπειλῶν, ἀπειλώμεθα et ἀπειλῆσθε)[253].

L'aoriste du verbe ἀπίημι atteste lui aussi l'aspirée, d'une part dans les impératifs aoristes ἄφες με πορευθῆναι (5.106) et ἄφετε λούσασθαι (5.20), où la forme d'impératif a « déjà la fonction propre au grec plus récent d'une particule exhortative », ainsi qu'à titre de variante dans les manuscrits AB et parfois CP en 9.106 ἀφεῖναι, 8.140β ἀφείς, 8.70

[253] Cf. ROSÉN, p. 165.

ἀφέντες, 6.30 ἀφῆκε. — En 7.193, l'emploi de la forme à aspirée sert à expliquer le nom du toponyme Ἀφέται (ἐνθεῦτεν γὰρ ἔμελλον ὑδρευσάμενοι ἐς τὸ πέλαγος ἀφήσειν, ἐπὶ τούτου δὲ τῷ χώρῳ οὔνομα γέγονεν Ἀφέται).

L'impératif aoriste de μετίημι se présente lui aussi sous la forme μέθες en 1.37 Ἐμὲ ὦν σὺ ἢ μέθες ἰέναι ἐπὶ τὴν θήρην ἢ λόγῳ ἀνάπεισον κτλ., et 1.39 μέθες με, probablement pour la même raison que le verbe précédent.

Pour κάτημαι et κατίζω, les formes à aspirée constituent de fréquentes variantes, généralement non retenues par les éditeurs. A noter cependant qu'en 1.46, tous les manuscrits s'accordent à présenter la forme καθῆστο, dans Κροῖσος δὲ ἐπὶ δύο ἔτεα ἐν πένθεϊ μεγάλῳ καθῆστο τοῦ παιδὸς ἐστερημένος, ainsi qu'en 3.83 (fin des Dialogues perses) : Τούτου εἴπαντος ταῦτα ὡς συνεχώρεον οἱ ἓξ ἐπὶ τούτοισι, οὗτος μὲν δή σφι οὐκ ἐνηγωνίζετο, ἀλλ᾽ ἐκ μέσου καθῆστο.

Enfin, le substantif ἀπίξις se présente unanimement en 1.69 sous la forme ἄφιξις : Λακεδαιμόνιοι δὲ ἀκηκοότες καὶ αὐτοὶ τὸ θεοπρόπιον τὸ Κροίσῳ γενόμενον ἥσθησάν τε τῇ ἀφίξει τῶν Λυδῶν καὶ ἐποιήσαντο ὅρκια 'ξεινίης πέρι καὶ ξυμμαχίης'. Cette forme témoigne selon Rosén du processus d'univerbation en cours pour le verbe ἀπικνέω, dont toutes les occurrences attestent cependant la forme sans aspirée.

(ii) Dans les prépositions

Dans les locutions impliquant une préposition et un pronom relatif, il semble que l'on puisse établir une distinction d'ordre sémantique entre les formes psilotiques et les formes aspirées ; ainsi, selon Rosén :

(1) ἀπ᾽ οὗ 'ex quo, *von welchem*' : κρητῆρα οἴνου, ἀπ᾽ οὗ πίνουσι (4.66) ; ἐπ᾽ οὗ 'secundum quem, *nach welchem*' : τὸν ποταμόν…, ἐπ᾽ οὗ… ὁ κόλπος οὗτος τὴν ἐπωνυμίην ἔχει (7.58) ;

(2) ἀφ᾽ οὗ 'ex quo tempore, *seitdem*' : εἶναι δὲ ἔτεα ἀφ᾽ οὗ Τύρον οἰκέουσι τριηκόσια (2.44) ; ἀνθ᾽ ὧν 'pro quibus, *dafür daß, wofür*' : σὺ κεῖνος εἶς, ὃς ἐμοὶ οὐδεμίαν ἔχοντί πω δύναμιν ἔδωκας…, ἀνθ᾽ ὧν τοι χρυσὸν… δίδωμι (3.140)[254].

Cette distinction sémantique autorise en vérité, tout en le justifiant, le flottement qui affecte dans ce dernier cas la nature de la consonne prépositionnelle.

C. Conclusion

Au terme de cette étude morphologique, il apparaît que le texte d'Hérodote, tel que le transmettent les manuscrits, contient d'abord quelques morphopoétismes « absolus », formes caractérisables comme typiquement poétiques, dans la mesure où elles ne figurent guère,

[254] ROSÉN, *Praef.*, p. XVII.

ailleurs que chez Hérodote, que chez les poètes, au premier rang desquels figure évidemment Homère, ou chez les prosateurs même selon un usage poétique. On relève ainsi plusieurs termes dont la morphologie est poétique (ἄεθλον / ἄεθλος, ἀέξω, νοῦσος et οὔνομα sans doute, οὖρος, ἐπιδευής) ainsi que des poétismes de formation et de flexion tant nominales (adjectifs en -όεις et dérivés en -ηϊο- ; datif éolien, formes pindariques citationnelles, peut-être forme homérique ᾎρηι) que verbales (formes à *diektasis*, itératifs, tmèses ; en certains cas, l'absence d'augment), enfin des phénomènes tels que l'apocope ou l'usage du préfixe éolien ζα-, peut-être de ὑπειρ-. Il s'agit là de faits tantôt ponctuels, tantôt récurrents, pour certains desquels les contingences de la transmission du texte empêchent d'ailleurs de se prononcer avec certitude.

Mais le texte d'Hérodote se signale surtout par ses très nombreux flottements morphologiques, aussi bien dans le domaine lexical que dans les domaines des morphologies nominale et verbale. Or, s'il est possible que quelques-uns de ces flottements soient dus aux aléas de la tradition manuscrite, de tels accidents ne sauraient expliquer la totalité des phénomènes de variation observés : un grand nombre de doublets morphologiques, d'ailleurs présentés d'un passage à l'autre par un même manuscrit, doit être imputé à Hérodote lui-même. Ainsi, si l'on ne peut toujours savoir avec certitude et dans le détail quelle forme, en quel endroit, a véritablement employée Hérodote, la pluralité de ces formes dans la tradition manuscrite et dans les éditions qui la respectent, fait signe à coup sûr, et nous permet d'affirmer que la volonté d'Hérodote était bien de composer un texte éclectique et protéiforme. Ce jugement rejoint du reste celui que formule Hermogène de Tarse, qui, comparant la langue d'Hécatée à celle d'Hérodote, affirme[255] : Ἑκαταῖος δὲ ὁ Μιλήσιος, παρ᾽ οὗ δὴ μάλιστα ὠφέληται ὁ Ἡρόδοτος, καθαρὸς μέν ἐστι καὶ σαφής, ἐν δέ τισι καὶ ἡδὺς οὐ μετρίως · τῇ διαλέκτῳ δὲ ἀκράτῳ Ἰάδι καὶ οὐ μεμιγμένῃ χρησάμενος οὐδὲ κατὰ τὸν Ἡρόδοτον ποικίλῃ, ἧττόν ἐστιν ἕνεκά γε τῆς λέξεως ποιητικός. La morphologie d'Hérodote obéit en effet à une esthétique de la ποικιλία, ou de la « bigarrure », qui constitue — bien mieux que la présence ponctuelle de tel poétisme « absolu », et de façon bien plus essentielle — sa poéticité fondamentale.

En composant en prose un ample texte morphologiquement diapré, Hérodote imitait bien sûr Homère, dont la langue peut être définie comme un artefact composite faisant se côtoyer des formes issues des divers dialectes grecs, sinon d'époques différentes. La langue d'Hérodote demeure plus homogène, fondée comme elle l'est sur le dialecte ionien, mais elle tire un parti poétique des ressources offertes par les faits de (non-)contraction, par le caractère polymorphe de certains lexèmes, par la richesse enfin des morphologies nominale et surtout verbale. Tout l'art d'Hérodote consiste à cet égard à composer, sur les bases mêmes du dialecte ionien ponctuellement enrichi de l'attique ainsi que de formes homériques, une telle esthétique de la bigarrure.

[255] HERM., Περὶ ἰδεῶν λόγου, 2.12.

Cette interprétation de la morphologie hérodotéenne implique d'ailleurs une position strictement philologique, qui est précisément celle de l'éclectisme ; position que défendait déjà R. A. McNeal en 1983 dans son article « On Editing Herodotus ». Prenant acte de la diversité des variantes transmises et refusant la normalisation abusive de certaines éditions, l'auteur propose de suivre essentiellement le Laurentianus 70.3, ou manuscrit A — que Gronovius déjà désignait comme le meilleur manuscrit, — corrigé en cas d'erreur manifeste par les autres manuscrits : « En refusant, écrivait-il, de normaliser l'orthographe du texte de A lui-même et des variantes que l'on trouve ailleurs, on peut éviter la 'correction' cosmétique qui pourrait cacher d'authentiques formes anciennes »[256]. Le texte porterait ainsi fidèlement trace d'un éclectisme et d'une bigarrure que tout porte à croire originels.

Mais il revient précisément à Rosén d'avoir à la fois conservé l'éclectisme de la tradition manuscrite, et cherché aussi à dégager quelques grands principes de répartition des formes alternantes, tantôt principe de phonétique syntactique, tantôt principe sémantique qui présentent l'avantage de rationaliser un matériau extrêmement hétérogène. Il semble toutefois que ces critères de distinction mettent en lumière des tendances probables, plus qu'ils ne constituent des règles absolues. Dans l'ensemble, la morphologie hérodotéenne paraît se caractériser par une certaine liberté de choix dans les formes mises à disposition ; et les nombreux doublets que nous avons observés semblent souvent fonctionner en variation libre, sans qu'il soit possible chaque fois de déterminer un conditionnement particulier sur le critère par exemple d'un niveau de langue.

Au-delà des contingences de la tradition manuscrite, il semble que l'on puisse avant tout considérer la morphologie hérodotéenne comme un lieu de liberté artistique, prenant appui sur la réalité mouvante d'une langue elle-même bigarrée[257].

---

[256] R. A. McNeal, *art. cit.*, 129: « By refusing to normalize the spelling of the text of A itself and of the variants found elsewhere, one can avoid the cosmetic 'correction' which may hide genuine ancient forms. »

[257] Nous rejoignons donc en définitive le jugement de V. Pisani que nous rapportions en introduction de cette étude (cf. *supra*, n. 89), tel qu'il le répète encore dans un compte rendu de la monographie de Rosén (V. Pisani, « Un nuovo libro sulla lingua erodotea », 1964, p. 168-9) : « Ποικίλη definisce Ermogene la lingua di Erodoto, e mi pare che l'espressione sia ben trovata. […] E la prosa dei filosofi, dei medici e dei logografi si ispira a queste due fonti : la filosofica e scientifica maggiormente alle leggi, la storica maggiormente ad Omero, a seconda anche dei gusti personali ; ma Omero e la lingua epico-elegiaca servono da modelli sopratutto nella creazione e scelta di forme non cantonali, bensì passabili di impiego per rivolgersi alla intera nazione. […] [Nelle *Storie*] il dialetto è lo ionico, nobilitato però dall'omerismo che si fa sentire, come nelle grande linee dell'esposizione […], così in termini e locuzioni […] oltre che in forme singole ». — La même position est en substance celle d'A. Corcella, qui écrit dans son compte rendu de l'édition Rosén (« Su di una nuova edizione di Erodoto », 1989, p. 246) : « Spiegare però tutte le varianti del testo erodoteo come mero frutto del capriccioso di errori piú o meno casuali sarebbe comunque antieconomico. Si può pensare che buona parte delle variazioni, anche morfologiche, siano sí originarie, ma del tutto libere e immotivabili […] ; oppure che le varianti siano legate a fattori ritmico-melodici che a noi sfuggono […]. »

CHAPITRE II

POÉTISMES SYNTAXIQUES ET POÉTIQUE DE LA SYNTAXE

CHAPITRE II : POÉTISMES SYNTAXIQUES ET POÉTIQUE DE LA SYNTAXE

La syntaxe d'Hérodote passait, aux yeux des Anciens, pour caractéristique de l'« ancien style ». On connaît le jugement porté par Aristote sur son appartenance à la λέξις εἰρομένη, ou « style continu », par opposition à la λέξις κατεστραμμένη, ou « style tressé », de la prose classique[1] ; Démétrios parle pour sa part de « style brisé » — ἑρμήνεια διῃρημένη — « divisé en *côla* sans liens les uns avec les autres », et dont il affirme que « c'est le style utilisé par Hécatée, par Hérodote la plupart du temps ; en un mot, c'est l'ancien style » (καὶ ὅλως ἡ ἀρχαίη πᾶσα)[2]. Ce style correspond pour nous, dans ses grandes lignes, au style paratactique des origines, par opposition au style essentiellement hypotactique d'une syntaxe classique[3].

Les modernes ont repris à leur compte ce jugement sur le style paratactique de la prose d'Hérodote, tant sur le plan de la syntaxe de phrase qu'à l'échelle plus large de la composition des structures narratives que sont les divers *logoi*[4]. Du point de vue de la syntaxe même, nous devons à D. Müller une étude assez récente de la syntaxe d'Hérodote, qui tout en confirmant dans l'ensemble cette réputation d'« archaïsme », la nuance cependant à plusieurs égards en

---

[1] ARISTOTE, *Rhétorique*, 1409 a : Τὴν δὲ λέξιν ἀνάγκη εἶναι ἢ εἰρομένην καὶ τῷ συνδέσμῳ μίαν, ὥσπερ αἱ ἐν τοῖς διθυράμβοις ἀναβολαί, ἢ κατεστραμμένην καὶ ὁμοίαν ταῖς τῶν ἀρχαίων ποιητῶν ἀντιστρόφοις. Ἡ μὲν οὖν εἰρομένη λέξις ἡ ἀρχαία ἐστίν · Ἡροδότου Θουρίου ἥδ᾽ ἱστορίης ἀπόδεξις. Ταύτῃ γὰρ πρότερον μὲν ἅπαντες, νῦν δὲ οὐ πολλοὶ χρῶνται. Λέγω δὲ εἰρομένην ἣ οὐδὲν ἔχει τέλος καθ᾽ αὑτήν, ἂν μὴ τὸ πρᾶγμα <τὸ> λεγόμενον τελειωθῇ : « Le style est nécessairement coordonné, c'est-à-dire ne devant son unité qu'à la conjonction, comme dans les préludes des dithyrambes, ou implexe et semblable aux antistrophes des anciens poètes. — Le style coordonné est l'ancien style : 'Voici l'exposé de l'enquête historique d'Hérodote de Thourioi'. C'est le style dont tout le monde se servait primitivement ; mais maintenant on ne l'emploie guère. J'entends par coordonné le style qui n'a pas de fin par lui-même, à moins que l'énoncé de la chose ne soit achevé » (trad. Dufour-Wartelle).

[2] DÉMÉTRIOS, *Du Style*, 12 : Τῆς ἑρμηνείας ἡ μὲν ὀνομάζεται κατεστραμμένη, οἷον ἡ κατὰ περιόδους ἔχουσα, ὡς ἡ τῶν Ἰσοκρατείων ῥητορειῶν καὶ Γοργίου καὶ Ἀλκιδάμαντος · ὅλαι γὰρ διὰ περιόδων εἰσὶν συνεχῶν, οὐδέν τι ἔλαττον ἥπερ ἡ Ὁμήρου ποίησις δι᾽ ἐξαμέτρων. Ἡ δέ τις διῃρημένη ἑρμηνεία καλεῖται, ἡ εἰς κῶλα λελυμένη οὐ μάλα ἀλλήλοις συνηρτημένα, ὡς ἡ Ἑκαταίου, καὶ τὰ πλεῖστα τῶν Ἡροδότου, καὶ ὅλως ἡ ἀρχαία πᾶσα. Παράδειγμα δ᾽ αὐτῆς · Ἑκαταῖος Μιλήσιος ὧδε μυθεῖται · τάδε γράφω ὥς μοι δοκεῖ ἀληθέα εἶναι · οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοί τε καὶ γελοῖοι, ὡς ἐμοὶ φαίνονται, εἰσίν. Ὥσπερ γὰρ σεσωρευμένοις ἐπ᾽ ἀλλήλοις τὰ κῶλα ἔοικε καὶ ἐπερριμμένοις καὶ οὐκ ἔχουσι σύνδεσιν οὐδ᾽ ἀντέρεισιν, οὐδὲ βοηθοῦντα ἀλλήλοις ὥσπερ ἐν ταῖς περιόδοις : « En matière de style, on distingue ce que l'on appelle le style *tressé*, par exemple le style périodique comme celui que l'on trouve dans les morceaux oratoires isocratiques ou encore chez Gorgias ou chez Alcidamas. Ces œuvres sont formées d'un bout à l'autre d'une succession ininterrompue de périodes, exactement comme la poésie d'Homère est formée d'hexamètres. — Le second s'appelle style *brisé* ; il est divisé en *côla* sans liens les uns avec les autres. C'est le style utilisé par Hécatée, par Hérodote la plupart du temps ; en un mot, c'est l'ancien style. En voici un exemple : 'Hécatée de Milet est l'auteur de ce récit. J'écris les choses comme elles me semblent vraies. Les traditions des Grecs sont nombreuses et ridicules, à ce qu'il me semble'. Les *côla* semblent entassés les uns sur les autres, jetés à la volée, sans rien pour les lier ni pour les maintenir ; ils ne s'épaulent pas mutuellement comme dans les périodes » (trad. Chiron).

[3] Cf. E. J. BAKKER, « The Syntax of *Historiê* : How Herodotus Writes », 2006, p. 93 : « A modern version of the contrast would rephrase it as the difference between parataxis and hypotaxis : a co-ordinating style that presents all its elements on one and the same level is opposed to a style organised to subordinate the less important to the more important idea. »

[4] Ainsi H. IMMERWAHR, *Form and Thought in Herodotus*, Cleveland, 1966.

décelant, à côté d'une parataxe coutumière à Hérodote mais stylisée par lui, la présence même de l'hypotaxe[5]. L'auteur écrit ainsi dans sa conclusion que « l'enquête menée sur la construction, la structure et la liaison des phrases chez Hérodote […] a montré que son œuvre occupe une position médiane dans le développement qui conduit du style continu au style périodique. Hérodote demeure encore tributaire de la λέξις εἰρομένη, à laquelle il donne cependant une forme plus artistique que ses prédécesseurs et qu'il n'emploie que rarement dans la forme primitive de ses origines. Le style périodique ne lui est pas non plus étranger, mais il ne l'emploie qu'avec parcimonie, le plus souvent pour mettre en relief des passages importants. » D. Müller ajoute en outre qu'« au long des neuf livres, on a pu observer une tendance croissante à la formation périodique »[6], phénomène particulièrement intéressant du point de vue de la genèse de la composition de l'œuvre.

Plus récemment encore, dans un article séminal du *Cambridge Companion to Herodotus*, E. J. Bakker prend pour référence antique le jugement singulièrement clairvoyant de Denys d'Halicarnasse qui distinguait déjà Hérodote de ses prédécesseurs[7] et proclamait le caractère novateur de son projet en affirmant qu'« en combinant maintes lignes d'action impliquant maints lieux divers et maintes époques diverses, Hérodote a réussi à transformer l'histoire du monde entier connu en 'une seule *suntaxis* (ἐν μιᾷ συντάξει) »[8]. C'est ce terme puissamment motivé de *suntaxis* que propose Bakker pour qualifier la — syntaxe d'Hérodote, par-delà l'opposition traditionnelle entre para- et hypotaxe.

C'est dans le cadre ainsi défini que l'on pourra se livrer ici à une étude plus précise des poétismes syntaxiques d'Hérodote, en entendant par « poétismes », en un premier niveau de signification, les écarts qui, dans une perspective différentielle, distinguent la syntaxe d'Hérodote d'une syntaxe classique et peuvent à ce titre constituer des traits marqués ; en un second niveau, les traits syntaxiques qui le rapprochent plus particulièrement de tours

---

[5] D. MÜLLER, *Satzbau, Satzgliederung und Satzverbindung in der Prosa Herodots*, Meisenheim, 1980.

[6] D. MÜLLER, *op. cit.*, p. 103 : « Die Untersuchung von Herodots Satzbau, Satzgliederung und Satzverbindung, deren Ergebnisse im einzelnen hier nicht wiederholt werden können, hat gezeigt, daß sein Werk in der Entwicklung vom reihenden zum Periodenstil eine Mittelstellung einnimmt. Herodot bleibt der λέξις εἰρομένη weiterhin verpflichtet, die er jedoch kunstvoller als seine Vorgänger gestaltet und nur selten in ihrer ursrpünglichen primitiven Form verwendet. Der Periodenstil ist ihm ebenfalls nicht fremd, doch gebraucht er ihn sparsam, vorwiegend, um wichtige Stellen hervorzuheben. Im Verlauf der neun Bücher ließ sich eine wachsende Neigung zur Periodenbildung beobachten. »

[7] Citons ici D. H., *De Thuc.*, 23 : Οὗτος δὲ κατά <τε> τὴν ἐκλογὴν τῶν ὀνομάτων καὶ κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ τὴν τῶν σχηματισμῶν ποικιλίαν μακρῷ δή τινι τοὺς ἄλλους ὑπερεβάλετο καὶ παρεσκεύασε τῇ κρατίστῃ ποιήσει τὴν πεζὴν φράσιν ὅμοιαν γενέσθαι πειθοῦς τε καὶ χαρίτων καὶ τῆς εἰς ἄκρον ἡκούσης ἡδονῆς ἕνεκα

[8] E. J. BAKKER, *art. cit.*, p. 94 : « In combining many lines of action encompassing many different places and many different times, Herodotus has managed to transform the history of the entire known world into 'one single *suntaxis*' » ; — D. H., *De Thuc.*, 5 : Ὁ δ' Ἁλικαρνασσεὺς Ἡρόδοτος […] (… πάσας τὰς ἐν τοῖς κ καὶ διακοσίοις ἔτεσι γενομένας πράξεις ἐπιφανεῖς Ἑλλήνων τε καὶ βαρβάρων μιῇ συντάξει περιλαβών), καὶ τῇ λέξει προσαπέδωκε τὰς παραλειφθείσας ὑπὸ τῶν πρὸ αὐτοῦ συγγραφέων ἀρετάς.

spécifiquement poétiques, et tout notamment homériques — ces deux niveaux coïncidant en vérité souvent, au titre d'un archaïsme déjà évoqué.

Mais la construction de phrase dans son ensemble ne sera pas le seul objet d'étude. Nous distinguerons ici, par souci de méthode, dans un premier temps les poétismes syntaxiques de la phrase simple, qui concernent l'article, la construction des verbes, celle des prépositions, ainsi que l'emploi des particules — et notamment, à la jonction de phrases, l'usage de l'asyndète ; — et dans un second temps, les poétismes syntaxiques de la phrase complexe qui consistent dans l'emploi d'adverbes, conjonctions et particules, dans celui des pronoms, enfin dans les cas de syllepse, d'ellipse, d'anacoluthe et de structure asyndétique complexe.

Nous mènerons notre étude sur les bases posées par les ouvrages grammaticaux de référence[9], dont l'intérêt majeur réside dans le caractère synthétique de la présentation des données, mais qui ont parfois tendance à sous-évaluer le fait poétique ou marqué en tant que tel : aussi recourrons-nous souvent également aux indications fécondes données par H. Stein, qui, dans son édition commentée, se montre particulièrement attentif aux « écarts » syntaxiques d'Hérodote.

L'objectif de notre étude sera donc d'évaluer le degré de poéticité relatif de la syntaxe d'Hérodote. Plus précisément, cette étude permettra d'une part de dégager de son œuvre quelques constantes poétiques, d'autre part, et de façon non moins importante, d'opérer à plusieurs égards une caractérisation relative des diverses parties de l'*Enquête*.

I. POÉTISMES SYNTAXIQUES DE LA PHRASE SIMPLE

A. Syntaxe poétique de l'article : article à valeur de pronom démonstratif

On sait que « l'article ionien-attique ὁ, ἡ, τό résulte de l'usure d'un vieux démonstratif. Son emploi comme démonstratif est important dans la langue épique et, à cet égard, la syntaxe d'Homère diffère grandement de celle de l'ionien attique. C'est lorsqu'il est employé comme pronom que la valeur démonstrative de l'article apparaît la plus nette : A 9 ὁ γὰρ βασιλῆι χολωθείς ; — A 29 τὴν δ᾽ ἐγὼ οὐ λύσω ; — A 43 τοῦ δ᾽ ἔκλυε Θοῖβος Ἀπόλλων ; — A 55 τῷ γὰρ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε ; — E 390 ὁ δ᾽ ἐξέκλεψεν Ἄρηα ; etc… L'article-pronom démonstratif se trouve volontiers au début du vers. Il est souvent accompagné d'une particule : ὁ μέν, ὅ γε, ὁ δέ, ὁ γάρ, καὶ γὰρ ὁ, ἤτοι ὁ, ἀλλὰ τόν, τόν ῥα »[10].

---

[9] KÜHNER-GERTH, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. II. Satzlehre*, Hanovre-Leipzig, 1898-1904 (= K.-G.), et SCHWYZER-DEBRUNNER, *Griechische Grammatik. II. Syntax und syntaktische Stilistik, Munich*, 1950, mais aussi P. CHANTRAINE, *Grammaire homérique. II. Syntaxe*, Paris, 1953 ; J. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, Paris, 1960 ; SMYTH, *Greek Grammar*, Cambridge, 1956.

[10] CHANTRAINE, *GH* II, § 236.

Il s'est donc produit, d'Homère à la prose classique, une évolution sensible du démonstratif originel vers un statut plus neutre d'article[11], qui conserve toutefois virtuellement une valeur démonstrative dont subsistent des vestiges à l'époque classique.

Kühner-Gerth brosse ainsi, au fil des §§ 457-459, un tableau diachronique en trois temps des emplois démonstratifs de l'article grec, depuis l'état homérique, en passant par les poètes posthomériques, jusqu'à la prose classique, dans laquelle l'article possède encore dans certains cas déterminés, et le plus souvent avec le secours de particules telles que γε, δέ, μέν, τοι, la valeur démonstrative originelle. Il en est ainsi notamment des très usuels ὁ μέν, ὁ δέ *et sim.*[12], ou du tour τὸν καὶ τόν[13] — ainsi que de la locution πρὸ τοῦ signifiant « auparavant », et lexicalisée à ce titre.[14]

Il reste cependant que parmi les divers cas d'article à valeur démonstrative mentionnés par Kühner-Gerth, et d'ailleurs employés par Hérodote, plusieurs ne sont que rarement attestés par la prose classique, ou selon des modalités différentes qui permettent par contraste de cerner la spécificité syntaxique de l'article hérodotéen, qui paraît alors se tenir à mi-distance de la langue épique et de la syntaxe classique. Il s'agit d'abord des emplois du type καὶ τὸν, καὶ τὴν, qui se comportent chez Hérodote de façon singulière ; des tours du type ὅ γε et ὁ γάρ ; enfin, de tours prépositionnels non lexicalisés tels que ἅμα τοῖσι et πρὸς τοῖσι.

1. <u>Καὶ τόν *et sim.*</u>

Selon Kühner-Gerth, cette locution qui « figure en début de phrase dans une construction à l'accusatif suivi de l'infinitif » est « courante » en prose[15], comme en témoignent les exemples cités de Xénophon, 1.3.9 καὶ τὸν κελεῦσαι δοῦναι, et de Platon, *Banq*. 174 a καὶ τὸν εἰπεῖν. D'Hérodote même, est citée entre autres la phrase de 1.86 καὶ τοὺς προσελθόντας ἐπειρωτᾶν. — Cette locution est également usuelle au nominatif, avec un démonstratif sous la forme ὅς, dans les tours usuels en prose καὶ ὅς, καὶ ἥ, καὶ οἵ, qu'atteste également Hérodote (καὶ ὅς : 7.18 ; καὶ ἥ : 8.87 ; καὶ οἵ : 7.217, 8.56, 8.83, 9.18).

On remarque à vrai dire, entre les trois exemples mentionnés par Kühner-Gerth pour le tour à l'accusatif, deux points communs : le premier est celui de l'emploi de la locution καὶ τόν, *vel sim.*, à l'accusatif, suivi d'un infinitif ; le second concerne le sémantisme même du verbe, qui est à chaque fois un verbe de parole : ainsi, « ordonner » chez Xénophon, καὶ τὸν κελεῦσαι δοῦναι ; « dire » chez Platon, καὶ τὸν εἰπεῖν ; « demander » chez Hérodote, καὶ τοὺς προσελθόντας ἐπειρωτᾶν. On est donc en droit d'inférer de là que le tour usuel en

[11] Cf. encore MEILLET, *Aperçu*, p. 188 : « La langue homérique ignore l'article […]. Chez Homère, ὁ a une valeur démonstrative souvent forte, toujours appréciable. »
[12] K.-G., § 459. γ) c) et d).
[13] K.-G., § 459. γ) f).
[14] K.-G., § 459. γ) g).
[15] K.-G., § 459. γ) c) : « Καὶ τόν, καὶ τήν, *et eum, et eam*, zu Anfang des Satzes in der Konstruktion des Acc. c. Inf. häufig, bei Hdt. auch in anderen Kasus. »

prose classique consiste, plus précisément, dans *l'emploi de la locution καὶ τὸν suivie de l'infinitif d'un verbe de parole*. Dans ce contexte, le tour καὶ τόν semble bien être une locution lexicalisée.

Une différence s'observe cependant entre les exemples de Xénophon et Platon d'une part, d'Hérodote de l'autre : tandis que chez les deux premiers, la locution καὶ τὸν est *immédiatement* suivie de l'infinitif, chez Hérodote en revanche prend place entre les deux une circonstanciation participiale : καὶ τοὺς προσελθόντας ἐπειρωτᾶν. Cette particularité semble nous indiquer un état de plus grande autonomie de la locution καὶ τόν dans la syntaxe hérodotéenne, un moindre degré de lexicalisation.

Or, on se rend compte aussi qu'Hérodote ne réserve pas le tour καὶ τόν à des introductions de discours, mais aussi à d'autres contextes, comme en témoigne le second exemple cité par Kühner-Gerth : 4.9 καὶ τὸν κομισάμενον (*sc.* τοὺς ἵππους) ἐθέλειν ἀπαλλάσσεσθαι Cette occurrence s'éloigne ainsi doublement des exemples classiques, en ceci que construite avec un verbe différent d'un verbe de parole, elle laisse aussi place à une circonstanciation participiale.

Ces deux phénomènes conjoints singularisent la syntaxe hérodotéenne en y conférant à la locution καὶ τόν une plus grande autonomie, et à l'article lui-même, semble-t-il, une plus grande portée proprement démonstrative, à mi-chemin entre l'état homérique et celui de la prose classique.

Un examen exhaustif des occurrences hérodotéennes[16] permet d'ailleurs à la fois de confirmer ce jugement et d'en préciser la portée, par une distinction relative des deux grandes parties de l'œuvre. En effet, les occurrences des quatre premiers livres, d'où sont déjà extraits les deux exemples précédents, vérifient ces analyses en présentant l'un ou l'autre, et plus souvent encore les deux critères distinctifs que représentent le sémantisme singulier du verbe et l'autonomie syntaxique de la locution καὶ τόν *et sim.* : ainsi avec καὶ τόν, 2.42 Ἡρακλέα θελῆσαι πάντως ἰδέσθαι τὸν Δία καὶ τὸν οὐκ ἐθέλειν ὀφθῆναι ὑπ᾽ αὐτοῦ « Héraclès voulait à tout prix voir Zeus, et celui-ci ne voulait pas être vu de lui » (sémantisme différent) ; 2.111 καὶ τὸν πρώτης τῆς ἑωυτοῦ γυναικὸς πειρᾶσθαι « et lui, essaya en premier lieu sa propre femme » (sémantisme différent + autonomie syntaxique) ; 3.32 τὸν δὲ θυμωθέντα ἐμπηδῆσαι αὐτῇ ἐχούσῃ ἐν γαστρί « et lui, en colère, bondit sur elle alors qu'elle était enceinte » (sémantisme différent + autonomie syntaxique) ; 4.5 καὶ τὸν αὖτις ταὐτὰ ποιέειν « et lui (*sc.* le feu) fit la même chose » (même chose) ; avec καὶ τούς : 1.24 καὶ τοὺς ἐκπλαγέντας οὐκ ἔχειν ἔτι ἐλεγχομένους ἀρνέεσθαι « et eux, frappés de stupeur, ne purent nier les accusations » (autonomie syntaxique) ; et dans le même passage de 1.86 d'où est extrait le premier exemple : 1.86 καὶ τοὺς πειρωμένους οὐ δύνασθαι ἔτι τοῦ πυρὸς ἐπικρατῆσαι « et eux, malgré leurs efforts, ne pouvaient plus maîtriser le feu » (sémantisme différent + autonomie syntaxique).

[16] Fondé sur le *Lexique* de POWELL, qui distingue commodément les emplois démonstratifs de l'article.

Au contraire, les occurrences figurant dans la seconde moitié de l'œuvre correspondent toutes étroitement à l'usage classique : ainsi 5.92γ καὶ τὸν φρασθέντα τοῦτο οἴκτός τις ἴσχει ἀποκτεῖναι ; 6.61 καὶ τὴν φράσαι ; 8.88 καὶ τὸν ἐπειρέσθαι et καὶ τοὺς φάναι ; 8.118 καὶ τὸν εἶπαι.

Il semble donc qu'il faille établir ici une ligne de partage entre la première et la seconde moitié de l'œuvre, la première seule se distinguant en la matière de l'usage classique par l'emploi d'un tour moins lexicalisé, dans lequel l'article jouit d'une valeur démonstrative plus autonome.

Cette interprétation reçoit d'ailleurs une preuve supplémentaire dans une nouvelle spécificité proprement hérodotéenne[17], qui consiste à employer dans ce tour l'article à un cas différent de l'accusatif. C'est le cas en 1.24 Καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γὰρ ἡδονήν κτλ. « Et eux, comme il leur faisait plaisir », etc., qui atteste un datif ; or nous verrons aussi plus loin que cette phrase connaît également une rupture de construction caractéristique de la syntaxe d'Hérodote, le datif liminaire devenant le sujet du verbe à l'infinitif principal[18]. C'est de même le datif qui est employé en 2.162 Καὶ τῷ οὔ κως ἀεκούσιον ἐγίνετο τὸ γινόμενον, ὡς διεδείκνυε « Et lui, la chose n'allait sans doute pas contre son gré, comme il le fit bien voir ».

Enfin, un exemple remarquable est offert à l'ouverture du livre IV par le passage consacré aux origines du peuple scythe, où nous avons déjà relevé καὶ τὸν αὖτις ταὐτὰ ποιέειν (4.5) — passage célèbre pour l'interprétation qu'en a donnée G. Dumézil, mettant en évidence à travers les attributs (1) du joug et de la charrue, (2) de la hache et (3) de la coupe une manifestation de la tripartition fonctionnelle indo-européenne chez les Scythes[19] :

4.5 Ὡς δὲ Σκύθαι λέγουσι, νεώτατον πάντων ἐθνέων εἶναι τὸν σφέτερον, τοῦτο δὲ γενέσθαι ὧδε. Ἄνδρα γενέσθαι πρῶτον ἐν τῇ γῇ ταύτῃ ἐούσῃ ἐρήμῳ τῷ οὔνομα εἶναι Ταργίταον· τοῦ δὲ Ταργιτάου τούτου τοὺς τοκέας λέγουσι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, λέγουσι δ᾽ ὦν, Δία τε καὶ Βορυσθένεος τοῦ ποταμοῦ θυγατέρα. Γένεος μὲν τοιούτου δή τινος γενέσθαι τὸν Ταργίταον, τούτου δὲ γενέσθαι παῖδας, τρεῖς, Λιπόξαϊν καὶ Ἀρπόξαϊν καὶ νεώτατον Κολάξαϊν. Ἐπὶ τούτων ἀρχόντων ἐκ τοῦ οὐρανοῦ φερόμενα χρύσεα ποιήματα, ἄροτρόν τε καὶ ζυγὸν καὶ σάγαριν καὶ φιάλην, πεσεῖν ἐς τὴν Σκυθικήν· καὶ τῶν ἰδόντα πρῶτον τὸν πρεσβύτατον ἆσσον ἰέναι βουλόμενον αὐτὰ λαβεῖν, τὸν δὲ χρυσὸν ἐπιόντος καίεσθαι· ἀπαλλαχθέντος δὲ τούτου προσιέναι τὸν δεύτερον, καὶ τὸν αὖτις ταὐτὰ ποιέειν. Τοὺς μὲν δὴ καιόμενον τὸν χρυσὸν ἀπώσασθαι, τρίτῳ δὲ τῷ νεωτάτῳ ἐπελθόντι κατασβῆναι, καί μιν ἐκεῖνον κομίσαι ἐς ἑωυτοῦ. Καὶ τοὺς πρεσβυτέρους ἀδελφεοὺς πρὸς ταῦτα συγγνόντας τὴν βασιληίην πᾶσαν παραδοῦναι τῷ νεωτάτῳ.

[17] Et mentionnée par K.-G., *ad loc.* : cf. *supra*, note 15.
[18] Voir *infra*, II. C. 4.
[19] G. DUMÉZIL, *Mythe et Epopée I*, Paris, 1968, rééd. 1986, p. 446-452.

On observe en effet dans ce passage, outre l'exemple déjà mentionné, la phrase καὶ τῶν ἰδόντα πρῶτον τὸν πρεσβύτατον ἧσσον ἰέναι, attestant l'article à valeur démonstrative[20] selon une forme de génitif à valeur partitive, en tant que complément de l'accusatif τὸν πρεσβύτατον, lui-même sujet de la locution verbale ἧσσον ἰέναι. On constate ici combien est indirect et médiat le lien unissant l'article à l'infinitif, preuve, s'il en était besoin, de l'autonomie déictique de l'article dans le tour hérodotéen.

Or cette occurrence, comme les précédentes, figure également dans la première moitié de l'œuvre — en l'occurrence dans un *logos* ethnographique. On conclura de là, et de l'ensemble de cette étude, que le tour καὶ τόν *et sim.* connaît chez Hérodote, dans la première partie de son œuvre seulement, un emploi marqué en vertu de distinctions sémantiques et syntaxiques qui révèlent l'autonomie déictique de l'article, selon un usage plus proche sans doute d'Homère que de la prose classique, avec laquelle coïncident en revanche les exemples ultérieurs.

2. Ὅ γε, ὁ γάρ

a) Ὅ γε

Le tour ὅ γε est qualifié de « très rare » en prose par Kühner-Gerth[21]. Il n'apparaît qu'une fois chez Hérodote, en 2.173, dans un discours d'Amasis : εἰ ἐθέλοι κατεσπουδάσθαι αἰεὶ μηδὲ ἐς παιγνίην τὸ μέρος ἑωυτὸν ἀνιέναι, λάθοι ἂν ἤτοι μανεὶς ἢ ὅ γε ἀπόπληκτος γενόμενος « si (l'on) voulait être toujours sérieux et ne jamais s'accorder un moment de détente, on deviendrait à son insu soit fou, soit abruti ». Ce tour présente une « forte couleur épique »[22], comme le relève déjà Stein[23], mentionnant des passages homériques tels qu'*Il.* 3.409 εἰς ὅ κε σ᾽ ἢ ἄλοχον ποιήσεται ἢ ὅ γε δουλήν ; *Od.* 2.326 ἤ τινας ἐκ Πύλου ἄξει ἀμύντορας ἠμαθόεντος # ἢ ὅ γε καὶ Σπάρτηθεν. On remarquera d'ailleurs que le syntagme hérodotéen ἢ ὅ γ(ε) ἀπόπληκτος compose une séquence dactylique qui fournit un écho supplémentaire à Homère.

b) Ὁ γάρ

Kühner-Gerth identifie cette locution « plusieurs fois chez Hérodote »[24], donnant la liste des trois occurrences hérodotéennes :

---

[20] Cf. STEIN, *ad loc.* : « τῶν, demonstrativ, wie τόν. — καὶ τόν, *sc.* τὸν χρυσόν (Subjektsaccusativ), von dem wie von einer Person gesprochen wird ».
[21] K.-G., § 459. γ) i), citant deux exemples de Platon, ainsi que celui d'Hérodote.
[22] K.-G., loc. cit : « mit durchaus epischer Färbung. »
[23] STEIN, *ad loc.* : « Die Wiederholung des Subjektes durch ὅ γε ist homerisch. »
[24] K.-G., § 459. γ) j) : « mehrmals bei Hdt. »

(i) au datif, dans le développement consacré aux Cauniens en 1.172 : Τοῖσι γὰρ κάλλιστόν ἐστι κατ᾽ ἡλικίην τε καὶ φιλότητα εἰλαδὸν συγγίνεσθαι ἐς πόσιν, καὶ ἀνδράσι καὶ γυναιξὶ καὶ παισί « Chez eux, il est très honorable de se rassembler selon l'âge et l'amitié pour boire, hommes, femmes et enfants » ;

(ii) au génitif, pour la grande pyramide de Chéops : 2.124 τῆς γὰρ μῆκος μέν εἰσι πέντε στάδιοι, εὖρος δὲ δέκα ὀργυιαί, ὕψος δέ, τῇ ὑψηλοτάτη ἐστὶ αὐτὴ ἑωυτῆς, ὀκτὼ ὀργυιαί « Car elle mesure cinq stades en longueur, dix orgyies en largeur, et, à son point le plus élevé huit orgyies en hauteur » ;

(iii) au génitif encore, pour le labyrinthe du lac Moéris : 2.148 Τοῦ γὰρ δυώδεκα μέν εἰσι αἱ αὐλαὶ κατάστεγοι ἀντίπυλοι ἀλλήλῃσι « Il se compose en effet de douze cours couvertes dont les portes se font face ».

On reconnaît là un stylème homérique que l'on trouve par exemple en *Il.* 1.9 ὁ γὰρ βασιλῆι χολωθείς, etc : celui de l'article à valeur démonstrative accompagné d'une particule, comme c'est aussi le cas dans la locution ὅ γε, considérée précédemment. Pour le cas du labyrinthe, il semble que nous ayons en outre affaire à un motif homérique, que nous étudierons dans le dernier chapitre[25].

Il conviendra enfin de remarquer que les occurrences hérodotéennes de ὅ γε, ὅ γαρ figurent elles aussi dans la première moitié de l'œuvre.

3. Ἅμα τοῖσι, πρὸς τοῖσι

Si la locution πρὸ τοῦ « auparavant », dont Hérodote offre de nombreux exemples[26], peut être considérée comme lexicalisée et est à ce titre usuelle en prose, il se trouve en revanche chez Hérodote deux autres tours prépositionnels dans lesquels l'article à valeur démonstrative conserve probablement une grande part d'autonomie syntaxique. Il s'agit :

a) de la locution ἅμα τοῖσι dans le passage consacré aux offrandes faites par Cyrus à l'oracle de Delphes, en 1.51 : Ἐπιτελέσας δὲ ὁ Κροῖσος ταῦτα ἀπέπεμπε ἐς Δελφοὺς καὶ τάδε ἄλλα ἅμα τοῖσι « Crésus fit faire ces offrandes et les envoya à Delphes, et avec elles d'autres que voici » (suit l'inventaire des offrandes de Crésus), où la prose classique écrirait ἅμα τούτοισι ;

b) de la locution πρὸς τοῖσι au sujet des paroles prononcées par Aristagoras de Milet en 5.97 Ταῦτά τε δὴ ἔλεγε καὶ πρὸς τοῖσι τάδε « Voilà donc ce qu'il dit ; et en outre il ajouta ceci ». A noter que τοῖσι est ici la leçon transmise par les manuscrits ABCP, et retenue par

[25] Cf. chap. V, I. A. 3. d).
[26] 1.103, 1.122, 2.121β, 3.62, (3.99), 5.55, 5.75, (5.83), 5.87, 5.88, 6.139, 7.16β, 7.139, 9.1.

Rosén, en face de τούτοισι donnée par DUSV et retenue par Legrand. La prose classique écrirait en effet πρὸς τούτοισι[27].

On pourra constater que la structure syntaxique de la phrase est analogue dans l'un et l'autre cas, investie d'une fonction anaphorique-résomptive à travers l'expression d'un démonstratif liminaire (ταῦτα) et d'une fonction cataphorique-annonciatrice par l'emploi du déictique τάδε, les deux processus étant associés par le double moyen d'une coordination et d'une locution prépositionnelle impliquant l'article à valeur démonstrative, coréférentiel au démonstratif liminaire : ἅμα τοῖσι ~ πρὸς τοῖσι. Dans cet emploi, l'article paraît relever à la fois de la *deixis* et de l'anaphore, en tant qu'il est pour ainsi dire annoncé par un véritable démonstratif. C'est là, semble-t-il, en prose, un tour spécifique à Hérodote, et que l'on peut tenir pour relativement poétique.

4. <u>Τῶν ὅσα</u>

Un dernier tour hérodotéen atteste, dans trois passages du livre III, l'article en fonction de corrélatif du relatif ὅσα dans un syntagme τῶν ὅσα : 3.23 ὥστε μηδὲν οἷόν τ᾽ εἶναι ἐπ᾽ αὐτοῦ ἐπιπλέειν μήτε ξύλον μήτε τῶν ὅσα ξύλου ἐστὶ ἐπαφρότερα « en sorte que rien ne pouvait y flotter, ni le bois, ni tous les matériaux qui sont plus légers que le bois » ; 3.131 ἀσκευής περ ἐὼν καὶ ἔχων οὐδὲν τῶν ὅσα περὶ τὴν τέχνην ἐργαλήια « quoiqu'il fût dépourvu et n'eût rien des outils nécessaires à l'exercice de son métier » ; 3.133 δεήσεσθαι δὲ οὐδενὸς τῶν ὅσα ἐς αἰσχύνην ἐστὶ φέροντα « qu'il ne demanderait rien de ce qui pût toucher à son honneur ». On ne peut manquer d'être frappé par la proximité de ces trois occurrences, mais aussi par le caractère typique de cette locution τῶν ὅσα constituée dans des phrases de type négatif, où l'article fonctionne comme complément partitif de οὐδέν, μηδέν.

En conclusion, l'article apparaît à plusieurs reprises chez Hérodote investi d'une valeur démonstrative distincte des cas lexicalisés de la prose classique, et qui rappelle l'état homérique dans la mesure où lui est conservée une vertu proprement déictique et une autonomie syntaxique singulières. Nous avons pu observer que la grande majorité de ces cas figuraient dans les livres I à IV, tandis que la seconde moitié de l'œuvre coïncide davantage avec la prose classique. On pourra donc affirmer la présence de poétismes syntaxiques de l'article, hérités de la langue de l'épopée, dans la première moitié de l'œuvre d'Hérodote.

[27] Un troisième cas de tour prépositionnel est attesté en 6.84 dans le seul manuscrit T et dans l'Aldine : Ἐκ τε τοῦ, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, ἐπεὰν ζωρότερον βούλωνται πίνειν, 'ἐπισκύθισον' λέγουσι. La locution ἔκ τε τοῦ aurait ici le sens de « *ex eo tempore* », mais les éditeurs retiennent la leçon ἔκ τε τόσου des manuscrits ABCP, Rosén renvoyant dans son apparat critique à 5.88 Ἀργείων μέν νυν καὶ Αἰγινητέων αἱ γυναῖκες ἔκ τε τόσου κατ᾽ ἔριν τὴν Ἀθηναίων περόνας ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ μέζονας ἢ πρὸ τοῦ, et 7.215 ἔκ τε τοσοῦδε κτλ.

B. Syntaxe poétique des verbes : constructions anomales

Plusieurs verbes sont construits chez Hérodote avec un régime à un cas différent du cas attendu dans une syntaxe classique. Ces constructions anomales, qu'une syntaxe différentielle considérera comme écarts, donc comme possibles poétismes ou du moins comme constructions marquées, représentent-elles une caractéristique dialectale ou sont-elles essentiellement poétiques ? Si ces constructions s'expliquent en vérité bien souvent par l'analogie d'un synonyme gouvernant le cas en question[28], il semble que dans plusieurs cas l'anomalie de construction trouve un écho dans les textes poétiques. L'ensemble des données nécessite en tout cas un examen contextuel des occurrences, destiné à évaluer le degré de poéticité interne de ces anomalies.

1. Verbes construits avec un accusatif anomal

a) ἁμαρτάνω + accusatif

Le verbe ἁμαρτάνω « manquer (le but), se tromper », qui se construit régulièrement en ce sens avec un génitif à valeur ablative, est attesté par les manuscrits avec un complément à l'accusatif en 7.139 Νῦν δὲ ἀθηναίους ἄν τις λέγων σωτῆρας γενέσθαι τῆς ἑλλάδος οὐκ ἂν ἁμαρτάνοι τὸ ἀληθές « En fait, en disant que les Athéniens furent les sauveurs de la Grèce, on ne manquerait pas (à) la vérité ». Les manuscrits ABCT donnent ainsi τὸ ἀληθές, leçon retenue par Stein, les manuscrits MPDRSV, la leçon τἀληθές. Pour régulariser cette anomalie, Legrand et Rosén adoptent quant à eux la correction de Schäfer τἀληθέος, Rosén ajoutant dans son apparat critique : « 'aut ἀληθέος aut ἀληθὲς λέγων' adnot. Dobraeus in notis manu scriptis Univ. Cant. Pp. VI 26 ». Mais selon Kühner-Gerth, cette conjecture n'a pas lieu d'être et il faut considérer ici ἁμαρτάνω comme transitif[29].

ἁμαρτάνω n'est par ailleurs attesté avec l'accusatif qu'au sens de « commettre une faute », et cette construction, où l'accusatif doit être compris comme d'objet interne, est poétique : ainsi *Od.* 22.154 Ὦ πάτερ, αὐτὸς ἐγὼ τόδε γ' ἤμβροτον, οὐδέ τις ἄλλος # αἴτιος ; Eschyle, *Suppl.* 915 καὶ πόλλ' ἁμαρτὼν οὐδὲν ὤρθωσας φρένα ; Sophocle, *Aj.* 1096 τοιαῦθ' ἁμαρτάνουσιν ἐν λόγοις ἔπη ; cf. encore Aristophane, *Pl.* 474.

La phrase d'Hérodote, qui décrit le rôle primordial d'Athènes dans la résistance à l'invasion perse et qui présente solennellement les Athéniens comme les « sauveurs de la Grèce », dans un passage où Hérodote, au cours d'une remarquable intrusion d'auteur,

[28] Ainsi STEIN, en note à 1.59 : « solcher Einfluß eines vorschwebenden synonymen Verbums auf die Kasusrektion erklärt bei Herodot viele Anomalien », ou à 7.163 : « Solche Anomalien erklären sich in der Regel aus dem unwillkürlichen Einflusse eines vorschwebenden synonymen Ausdruckes. »

[29] K.-G. § 421, Anmerk. 3, rassemblant plusieurs cas de verbes construits avec d'autres cas que le génitif ablatif attendu.

exprime sa conviction profonde — Ἐνθαῦτα ἀναγκαίῃ ἐξέργομαι γνώμην ἀποδέξασθαι ἐπίφθονον μὲν πρὸς τῶν πλεόνων ἀνθρώπων, ὅμως δέ, τῇ γε μοι φαίνεται εἶναι ἀληθές, οὐκ ἐπισχήσω : « Ici, je me trouve contraint par la nécessité d'exposer un avis qui suscitera peut-être la réprobation de nombreuses personnes, mais cependant, je ne m'abstiendrai pas de cela même qui me paraît être vrai » — motive peut-être par son registre même l'emploi de cette construction anomale. Peut-être aussi pourra-t-on interpréter ici τὸ ἀληθές comme un accusatif de relation, construit en hyperbate après le verbe ἁμαρτάνοι, et faisant écho en fin de phrase à la proposition τῇ γε μοι φαίνεται εἶναι ἀληθές.

b) <u>Ἀμείβομαι + double accusatif</u>

Le verbe ἀμείβομαι « répondre » se construit chez Homère avec l'accusatif de la personne à laquelle on répond, et le datif éventuel de la chose répondue : *Il.* 3.171 Τὸν δ' Ἑλένη μύθοισιν ἀμείβετο, δῖα γυναίκων ; *Od.* 2.83 οὐδέ τις ἔτλη # Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν. C'est de la même manière qu'Hérodote écrit par exemple en 2.173, en guise de formule d'ouverture du discours d'Amasis à ses amis : ὁ δ' ἀμείβετο τοῖσδε αὐτούς « et lui, leur répondit par ces paroles »[30]. Pourtant, quelques lignes plus loin, il emploie pour clore ce discours un double accusatif : 2.173 ταῦτα μὲν τοὺς φίλους ἀμείψατο « Voilà ce qu'il répondit à ses amis ». Cette construction, que l'on retrouve en 3.52 : ὁ δὲ ἄλλο μὲν οὐδὲν ἀμείβεται τὸν πατέρα « Et lui, ne répondit rien d'autre à son père » (réponse de Lycophron à son père Périandre), et en 7.136 ταῦτα μὲν Ὑδάρνεα ἀμείψαντο « Voilà ce qu'ils répondirent à Hydarnès » (réponse négative des deux Spartiates à Hydarnès, qui leur proposait l'amitié du Roi), s'explique selon Stein par l'analogie d'un autre tour homérique : καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα (*Il.* 1.201)[31].

Ce double accusatif figure d'ailleurs chez les poètes : Eschl. *Suppl.* 194-5 αἰδοῖα καὶ γοεδνὰ καὶ ζαχρεῖ' ἔπη # ξένους ἀμείβεσθ' ὡς ἐπήλυδας πρέπει « répondez aux étrangers en termes suppliants, gémissants et éplorés » (trad. Mazon) ; Soph. *O.C.* 991 : Ἓν γάρ μ' ἄμειψαι μοῦνον ὧν σ' ἀνιστορῶ « réponds seulement d'un mot à ma question » (trad. Debidour) ; Pi. *P.* 9.39 τὸν δὲ… μῆτιν… ἀμείβετο « il lui répondit par ce conseil ». On le retrouve aussi dans la prose tardive, où il constitue encore un poétisme (Luc. *Alex.* 19). — Les trois passages hérodotéens dans lequel figure le double accusatif paraissent propices, en vertu de leur tonalité dramatique, à l'emploi d'un tour syntaxique marqué[32].

---

[30] Phrase dans laquelle figure la forme brève du démonstratif, expliquée par Rosén comme un datif instrumental, cf. chap. I, II. B. 3. b).

[31] STEIN, note à 2.173.

[32] On notera qu'en 7.161, la tradition manuscrite se partage entre datif et double accusatif : φθάσας δὲ ὁ Ἀθηναίων ἄγγελος τὸν Λακεδαιμονίων ἀμείβετό μιν τοῖσδε ABCTMP τοιάδε rell. « Le messager d'Athènes devança les Lacédémoniens et leur répondit par ces paroles » ; les éditeurs retiennent alors le datif τοῖσδε.

c) ᾽Αμελέω + accusatif

Le verbe ἀμελέω « ne pas s'inquiéter de, négliger » se construit d'ordinaire avec un génitif, chez Homère comme en prose : ainsi *Il*. 8.330 Αἴας δ᾽ οὐκ ἀμέλησε κασιγνήτοιο πεσόντος, etc. ; Thucydide, 3.40, etc. ; Xénophon, *Agés*. 7.3, etc. ; et chez Hérodote même, 2.121γ εἰ δὲ τούτων ἀμελήσει.

C'est pourtant avec l'accusatif qu'il est construit en 7.163 Γέλων δὲ πρὸς ταῦτα δείσας μὲν περὶ τοῖσι Ἕλλησι μὴ οὐ δύνωνται τὸν βάρβαρον ὑπερβαλέσθαι, δεινὸν δὲ καὶ οὐκ ἀνασχετὸν ποιησάμενος ἐλθὼν ἐς Πελοπόννησον ἄρχεσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων, ἐὼν Σικελίης τύραννος, ταύτην μὲν τὴν ὁδὸν ἠμέλησε, ὁ δὲ ἄλλης εἴχετο « Gélon, craignant sur cette considération, au sujet des Grecs, qu'ils ne pussent l'emporter sur le Barbare, et jugeant d'autre part indigne et intolérable d'aller dans le Péloponnèse pour être commandé par les Lacédémoniens, lui qui était tyran de Sicile, négligea cette voie pour en prendre une autre ». Cette « construction rare » s'explique selon Stein par l'analogie inconsciente d'un synonyme tel que εἴασε[33] ; mais on observera aussi, d'une part, le parallèle poétique que fournit Euripide, *Ion* 439 παῖδας ἐκτεκνούμενος λάθρᾳ # θνῄσκοντας ἀμελεῖ « ayant engendré des enfants en secret, il les laisse mourir » ; d'autre part, que cette construction anomale s'accompagne chez Hérodote d'un poétisme de la phrase complexe consistant dans la répétition du pronom sujet dans le second membre de la parataxe, tour que nous étudierons plus loin[34]. La coïncidence de ces deux phénomènes amène à considérer l'anomalie de construction comme un trait marqué.

d) ᾽Αντιόομαι + accusatif

Le verbe ἀντιόομαι « marcher à la rencontre de », ou dans un sens plus hostile « s'opposer à », régit ordinairement le datif : ainsi Eschyle, *Suppl*. 389 τίς ἂν τοῖσδ᾽ ἀντιωθῆναι θέλοι ; ou chez Hérodote même, 1.76, 4.1, 4.3, 4.126, 5.100, 7.9 γ, 7.139 bis, 8.100 bis, 9.26, notamment dans la locution τινὶ ἐς μάχην (7.9 α, 7.102).

C'est pourtant avec l'accusatif qu'il est construit en 9.7β συνθέμενοί τε ἡμῖν τὸν Πέρσην ἀντιώσεσθαι ἐς τὴν Βοιωτίην « étant convenus avec nous de vous porter contre le Perse en Béotie ». Comme l'indique Stein, *ad loc*., on trouve ici l'accusatif τὸν Πέρσην, « de façon remarquable comme s'il était suivi de ἀντιᾶν (ἀντιάσειν), qu'Hérodote emploie souvent, toujours construit avec l'accusatif de personne, et à maintes reprises comme ici avec un ἐς consécutif »[35]. ᾽Αντιάζω « aller à la rencontre de » est en effet construit avec l'accusatif en 2.141, 4.80, 4.118, et par ailleurs avec un syntagme prépositionnel dans l'exemple évoqué

[33] STEIN, *ad loc*.
[34] Voir II. B. 3.
[35] STEIN, *ad loc*. : « τὸν Πέρσην, auffallend als folge ἀντιᾶν (ἀντιάσειν), das H. oft und stets mit dem Akkusativ der Person gebraucht und öfters wie hier mit folgendem ἐς (1.166.7). »

par Stein de 1.166 ἀντίαζον ἐς τὸ Σαρδόνιον καλεόμενον πέλαγος, — ainsi qu'en 9.6 ἀλλ᾽ οὐ μετὰ σφεων ἠντίασαν ἐς τὴν Βοιωτίην « et ne s'étaient pas avec eux portés contre (les Barbares) en Béotie. La grande proximité de ce dernier exemple (9.6) vis-à-vis de l'occurrence anomale du verbe ἀντιόομαι (9.7β) explique très probablement le phénomène analogique[36]. Mais en l'absence de parallèles tirés de textes poétiques, on hésitera à parler ici d'un authentique poétisme.

e) ᾽Απορέω + accusatif

Au sens d'« être sans ressources, manquer de », le verbe ἀπορέω se construit avec un génitif ablatif[37]. Mais le sens le plus courant est celui d'« être dans l'embarras, dans l'incertitude au sujet de » : le verbe peut alors être employé absolument, ou, s'il est complété, on trouve soit le datif (Xén. *An*. 1.3.8 ; Isocr. 71b), soit des tours prépositionnels en περὶ + gén. (Plat. *Gorg*. 462b, etc.) ou διὰ + acc. (And. 30.15), voire chez Sophocle en ἐς + acc. (*Tr*. 1243).

Chez Hérodote, à côté des emplois absolus de 1.159, 1.191, 3.78, 6.52 bis et 6.134, ainsi que des cas où le verbe gouverne une interrogative indirecte (1.75, 6.52, 7.213), figurent également deux cas de construction transitive directe : 3.4 ᾽Ορμημένῳ δὲ στρατεύεσθαι Καμβύσῃ ἐπ᾽ Αἴγυπτον καὶ ἀπορέοντι τὴν ἔλασιν, ὅκως τὴν ἄνυδρον διεκπερᾷ « Tandis que Cambyse était prêt à marcher contre l'Egypte et qu'il était dans l'embarras quant à l'expédition — au moyen de franchir le désert » ; et 4.179 Καί οἱ ἀπορέοντι τὴν ἐξαγωγήν λόγος ἐστὶ φανῆναι Τρίτωνα καὶ κελεύειν τὸν ᾽Ιήσονα ἑωυτῷ δοῦναι τὸν τρίποδα, φάμενόν σφι καὶ τὸν πόρον δείξειν καὶ ἀπήμονας ἀποστελέειν « Et tandis qu'il (*sc.* Jason) était dans l'embarras quant à l'issue (*sc.* tirer la nef Argo), on raconte que Triton lui apparut et lui ordonna de lui donner son trépied, en disant qu'il leur montrerait les passes et les ferait partir indemnes ».

En note au premier passage, Stein remarque que ἀπορέοντι est ici construit sur l'analogie du synonyme ἀγνοέοντι[38], et cite un parallèle chez Aristote, *H. A.*, 6.31 ἀποροῦντος τὴν αἰτίαν τοῦ τὸν μῦθον συνθέντος. Mais on pourra remarquer en outre que dans les deux passages hérodotéens, les compléments à l'accusatif — respectivement τὴν ἔλασιν « incursion, marche, expédition » et τὴν ἐξαγωγήν « action de tirer un vaisseau hors de la mer », sont tous deux des noms de mouvement en rapport avec la notion de πόρος « passage » dénotée étymologiquement par le verbe ἀπορέω qui, s'il signifie généralement « être dans l'embarras, sans ressources », signifie originellement « être sans πόρος, sans passage »[39]. Le

[36] On remarquera pourtant que, malgré l'accord de tous les manuscrits, Legrand retient la conjecture τῷ Πέρσῃ de Reiske ; mais Rosén conserve quant à lui l'accusatif.
[37] Ainsi THUC. 8.81 : τροφῆς ; Xén. Cyr. 4.2.39, etc : συμμάχων ; Plat. *Rép*. 557d, etc.
[38] STEIN, note à 3.4 : « ἀπορέοντι mit dem Akkusativ, nach Analogie des synonymen ἀγνοέοντι. » Cf. aussi BECHTEL, § 301, 5) : « vgl. ἀγνοεῦντες δὲ τὰς συμφοράς Hdt. 4.156. »
[39] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* πόρος.

terme même de πόρος est d'ailleurs employé explicitement par Hérodote dans le second passage (καὶ τὸν πόρον δείξειν), confirmant que cette signification originelle est ici actualisée.

Dès lors, et en vertu de cet emploi étymologique du verbe ἀπορέω complété par des noms du « passage », il semble que l'on puisse interpréter l'accusatif comme étant d'objet interne. En définitive, si poétisme syntaxique il y a[40], il est ici étroitement uni aux propriétés sémantiques particulières que présente le verbe dans ces deux passages.

f) <u>Παραχρῶμαι + accusatif</u>

Dans le sens postclassique de « faire un mauvais usage, mésuser de », le verbe παραχρῶμαι se construit avec le datif (ainsi Pol. 6.37.9 ; D. H. 6.93). Hérodote atteste une acception « être indifférent », dans laquelle le verbe est construit avec un syntagme prépositionnel (ἐς τοὺς συμμάχους, 5.92α) et une autre « être téméraire », où il est employé absolument (4.159, 7.223). Mais il emploie aussi ce verbe au sens de « faire peu de cas de, négliger, mépriser »[41]. La construction paraît alors alterner entre un génitif que Powell signale toutefois comme « douteux », en 2.141 τὸν ἐν ἀλογίῃσι ἔχειν παραχρησάμενον τῶν μαχίμων Αἰγυπτίων ὡς οὐδὲν δεησόμενον αὐτῶν « (Séthon) qui n'eut que mépris pour la classe des guerriers égyptiens, dans la pensée qu'il n'aurait nul besoin d'eux »[42] ; et un accusatif tout aussi anomal dans deux autres passages : en 1.108, dans un discours d'Astyage : Ἄρπαγε, πρῆγμα τὸ ἄν τοι προσθέω μηδαμῶς παραχρήσῃ « Harpage, la tâche dont je te charge, ne la néglige en aucun cas » ; ainsi qu'en 8.20 Εὐβοέες παραχρησάμενοι τὸν Βάκιδος χρησμὸν ὡς οὐδὲν λέγοντα « Les Eubéens, ayant négligé l'oracle de Bacis dans la pensée qu'il ne voulait rien dire ». On peut ici encore, comme plus haut pour ἀμελέω, invoquer l'analogie d'un synonyme : ainsi, selon Bechtel, παραχρῶμαι est dans ces deux exemples construit comme ὑπεριδὼν Ἴωνας (5.69), tandis que le tour au génitif s'expliquerait par l'analogie d'un ἀλογίην ἔχειν[43].

g) <u>Ὑπερθρώσκω + accusatif direct</u>

Ce dernier cas diffère des précédents en ceci qu'il ne suppose pas de phénomène analogique, et que l'anomalie consiste moins dans l'accusatif lui-même que dans la transitivité du verbe. En effet, le verbe ὑπερθρώσκω « sauter par-dessus », étudié dans notre lexique poétique avec les autres préverbés de θρώσκω[44], devrait se construire en prose

[40] On notera aussi dans cette phrase l'emploi du poétisme lexical ἀπήμονας, sur lequel voir chap. IV, I., *s. v.*
[41] POWELL, *s. v.* : « despise » ; Stein : « als etwas Nebensächliches, Geringfügiges ansehen und behandeln. »
[42] Le génitif est pourtant transmis par tous les manuscrits, et retenu à ce titre par Rosén ; mais Legrand le corrige en accusatif τοὺς μαχίμους.
[43] BECHTEL, § 301, 2).
[44] Voir ch. III, I., *ss. vv.* ἀνα-, etc., -θρώσκω.

classique, selon toute vraisemblance, avec un syntagme prépositionnel en ὑπὲρ + accusatif. Le fait est qu'en vérité, ce verbe ne connaît que des occurrences poétiques. Cependant, cette construction est attestée par Solon, 4.28 ὑψηλὸν δ᾽ ὑπὲρ ἕρκος ὑπέρθορεν « il sauta par-dessus une haute clôture ». Quant à la construction par l'accusatif direct, elle est homérique (*Il*. 8.179, etc.), également employée par Eschyle, *Ag*. 297, 827. Or, c'est ce dernier tour qu'atteste Hérodote en 2.66 οἱ δὲ αἰέλουροι διαδύνοντες καὶ ὑπερθρῴσκοντες τοὺς ἀνθρώπους ἐσάλλονται ἐς τὸ πῦρ « les chats, se glissant parmi les hommes et sautant par-dessus eux, se jettent dans le feu », ainsi qu'en 6.134 τὸν δὲ διερχόμενον ἐπὶ τὸν κολωνὸν τὸν πρὸ τῆς πόλιος ἐόντα <τὸ> ἕρκος Θεσμοφόρου Δήμητρος ὑπερθορεῖν, οὐ δυνάμενον τὰς θύρας ἀνοῖξαι, ὑπερθορόντα δὲ ἰέναι ἐπὶ τὸ μέγαρον « et lui (*sc*. Miltiade), se dirigeant vers la hauteur qui est devant la ville, sauta par-dessus l'enceinte de Déméter Législatrice, ne pouvant en ouvrir les portes, et sautant par-dessus il gagna le sanctuaire ». Dans la mesure où ὑπερθρῴσκω est un verbe poétique, on pourra interpréter sa transitivité comme un signe supplémentaire de poéticité d'ascendance homérique.

2. <u>Verbe construit avec un génitif anomal</u>

Πείθομαι + génitif

Πείθομαι « obéir à, suivre les conseils de », d'ordinaire construit avec le datif de la personne[45], gouverne dans plusieurs passages un génitif anomal qui s'explique selon toute vraisemblance par l'analogie du verbe ἀκούω[46]. Ainsi en 1.59, lors du prodige annonçant la naissance de Pisistrate : Οὔκων ταῦτα παραινέσαντος Χίλωνος πείθεσθαι θέλειν τὸν Ἱπποκράτεα « Mais alors que Chilon lui donnait ces conseils, Hippocrate ne voulut pas les suivre ». Ou dans ces autres exemples, tous extraits de discours : — 1.126 Ἄνδρες Πέρσαι, οὕτως ὑμῖν ἔχει · βουλομένοισι μὲν ἐμέο πείθεσθαι ἔστι τάδε τε καὶ ἄλλα μυρία ἀγαθά, οὐδένα πόνον δουλοπρεπέα ἔχουσι · μὴ βουλομένοισι δὲ ἐμέο πείθεσθαι εἰσὶ ὑμῖν πόνοι τῷ χθιζῷ παραπλήσιοι ἀναρίθμητοι. Νῦν ὦν ἐμέο πειθόμενοι γίνεσθε ἐλεύθεροι « Perses, voici ce qu'il en est pour vous : si vous voulez m'écouter, tout cela est à vous avec des milliers d'autres biens, sans que vous ayez aucune peine servile ; mais si vous ne voulez pas m'écouter, vous aurez des peines pareilles à celles d'hier, innombrables. Maintenant donc, écoutez-moi et accédez à la liberté » (discours de Crésus aux Perses) ; — du discours d'Aristagoras à Mégabatès : 5.33 Σοὶ δὲ καὶ τούτοισι πρῆγμα τί ἐστι ; Οὔ σε ἀπέστειλε Ἀρταφρένης ἐμέο πείθεσθαι καὶ πλέειν τῇ ἂν ἐγὼ κελεύω ; Τί πολλὰ πρήσσεις ; « En quoi cette affaire est-elle la tienne et la leur ? Artaphrénès ne t'a-t-il pas envoyé pour m'obéir et pour aller où je l'ordonne ? Pourquoi te mêles-tu de tout ? » (discours

[45] 38 occurrences de cette construction chez Hérodote : cf. POWELL, *s. v.*

[46] Ainsi STEIN, note à 1.59 : « πείθεσθαι mit Genit., in der Konstruktion des synonymen ἀκούειν, 'auf jemand hören'. »

d'Aristagoras à Mégabatès) ; — 6.12 Φέρετε, τοῦ λοιποῦ μὴ πειθώμεθα αὐτοῦ « Allons, à l'avenir ne lui obéissons plus » (paroles d'Ioniens au sujet de Dionysios), où le tour anomal fait fonction de clôture. Cette majorité d'occurrences discursives, dans un contexte généralement solennel, nous amène à formuler l'hypothèse que cette anomalie syntaxique soit stylistiquement marquée. Enfin, non loin de ce passage, il s'agit d'un discours indirect : 5.29 τοὺς δὲ ἄλλους Μιλησίους τοὺς πρὶν στασιάζοντας τούτων ἔταξαν πείθεσθαι « et ils imposèrent au reste des Milésiens, jusqu'alors en proie à la guerre civile, de leur obéir » ; ici encore, le verbe fait fonction de clôture, non seulement de la phrase, mais du paragraphe entier. Ce phénomène d'ordre syntactique, ainsi que la majorité d'occurrences discursives, dans des passages qui présentent une forte tonalité dramatique, amène à proposer l'hypothèse d'un emploi syntaxique marqué, en regard du régulier πείθομαι + datif. — Notons qu'Hérondas atteste lui aussi en 1.66 un πείσθητί μευ qui a toute chance d'être inspiré d'Hérodote[47].

3. Verbes construits avec un datif anomal

Plusieurs séries de verbes présentant des affinités sémantiques se construisent avec un datif anomal, le plus souvent par analogie avec un verbe synonyme.

a) Ἀνηκουστέω, ἐπακούω, ἐσακούω, κατακούω + datif

Ces trois verbes formés sur ἀκούω connaissent, à côté de leurs constructions régulières, des constructions anomales avec le datif.

(i) Ἀνηκουστέω + datif

Le verbe ἀνηκουστέω « ne pas écouter », au sens de « désobéir à », se construit normalement avec le génitif : ainsi dans le vers formulaire homérique d'*Il.* 15.236 = 16.676 Ὣς ἔφατ', οὐδ' ἄρα πατρὸς ἀνήκουστησεν Ἀπόλλων ; chez Eschyle, *Pr.* 40 σύμφημ', ἀνηκουστεῖν δὲ τῶν πατρὸς λόγων # οἷόν τε πῶς ; ou chez Thucydide, 1.84 ὥστε αὐτῶν ἀνηκουστεῖν.

Or, Hérodote, qui l'emploie absolument en 1.115 et 7.17, le construit dans sa troisième occurrence avec le datif : 6.14 Τουτέων δὲ οἱ τριήραρχοι παρέμενον καὶ ἐναυμάχεον ἀνηκουστήσαντες τοῖσι στρατηγοῖσι « De ces navires, les triérarques demeurèrent au combat, sans écouter leurs chefs ». La construction avec le datif est ici analogique de ἀπειθέω[48].

---

[47] BECHTEL, § 303, 2) : « Zu πείσθητί μευ des Herondas bemerkt Bücheler so kurz wie treffend : 'structura Herodotea'. »

[48] Cf. STEIN, *ad loc.* : « τοῖσι στρατηγοῖσι : der Dativ analog dem synonymen ἀπειθέειν ; sonst im. Genit. »

(ii) Ἐπακούω + datif

Le préverbé ἐπακούω signifie « prêter l'oreille à », avec une notion active d'effort plus accentuée que dans le simple ἀκούω « entendre, écouter ». C'est en ce sens qu'il est employé par Homère en *Il*. 3.277 Ἠέλιος θ', ὅς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις, où il gouverne l'accusatif. Comme le verbe simple, ἐπακούω paraît en ce sens se construire régulièrement avec un accusatif de chose (ainsi encore Hésiode, *Op*. 418 Φράζεσθαι δ', εὖτ' ἂν γεράνου φωνὴν ἐπακούσῃς ; Aristophane, *Cav*. 1080 Ἀλλ' ἔτι τόνδ' ἐπάκουσον, ὃν εἶπέ σοι ἐξαλέασθαι # χρησμὸν Λητοΐδης), ou avec un génitif de personne : ainsi Sophocle, *O. R*. 708 ἐμοῦ πάκουσον, les deux tours pouvant être unis comme en *Od*. 19.98-99 ὄφρα καθεζόμενος εἴπῃ ἔπος ἠδ' ἐπακούσῃ # ὁ ξεῖνος ἐμέθεν. Concernant l'accusatif du nom de chose, Hérodote écrit de même en 3.145 καὶ δή τότε ἐπακούσας τε τὰ πρησσόμενα « pour l'heure, prêtant l'oreille à ce qui se passait ». Cependant, toujours comme le simple, ἐπακούω admet aussi un génitif de nom de chose : c'est ainsi qu'Hérodote écrit en 2.70 Ἐπακούσας δὲ τῆς φωνῆς ὁ κροκόδειλος ἵεται κατὰ τὴν φωνήν, κτλ. « le crocodile entend les cris du porcelet, va dans la direction d'où ils partent », etc. ; en 5.106 Τῷ παρὰ μὲν πάντα ὅσα περ σοί, πάντων δὲ πρὸς σέο βουλευμάτων ἐπακούειν ἀξιοῦμαι « Moi qui ai la jouissance de tout ce dont tu jouis, et qui suis tenu digne par toi de prêter l'oreille à toutes des délibérations ». Dans la mesure où l'on observe un parallélisme de construction entre le simple et le préverbé, on ne saurait parler là d'emplois poétiques, ni même d'emplois anomaux.

Un exemple en revanche mérite attention dans la mesure où il atteste ἐπακούω construit avec le datif du nom de la chose. Or, cette particularité syntaxique relève d'une distinction sémantique importante, ἐπακούω dans ce passage ne signifiant plus « prêter l'oreille » au sens neutre, mais bien « obéir à » : 4.141 Ἱστιαῖος δὲ ἐπακούσας τῷ πρώτῳ κελεύσματι τάς τε νέας ἁπάσας παρεῖχε διαπορθμεύειν τὴν στρατιὴν καὶ τὴν γέφυραν ἔζευξε « Histiée, obéissant au premier commandement, mit tous les vaisseaux en état de servir au passage de l'armée et rétablit le pont ». Comme l'observe Stein en note *ad loc*., nous avons ici affaire à un synonyme de πείθεσθαι[49]. En outre, le syntagme τῷ πρώτῳ κελεύσματι se retrouve en 7.16[50] : on y lit en effet Ἀρτάβανος δὲ οὐ τῷ πρώτῳ οἱ κελεύσματι πειθόμενος « Artabane, n'obéissant pas au premier commandement », de sorte que le parallèle sémantico-syntaxique évoqué par Stein entre ἐπακούω et πείθομαι est explicite. Mais en vérité, lors même que ἐπακούω présente le sens d'« obéir à », il semble se construire avec le génitif : ainsi Hésiode, *Op*. 275 καί νυ δίκης ἐπάκουε. On peut donc dire que

[49] STEIN, *ad loc.* : « ἐπακούειν, eigentlich *exaudire* (9.98.14), mit dem Dativ, weil hier = ἐσακούειν, πείθεσθαι. »
[50] Cf. LEGRAND, note à 4.141.

l'analogie du verbe synonyme πείθομαι entraîne pour le verbe ἐπακούω une construction anomale, et, d'un point de vue différentiel, syntaxiquement marquée.

Il convient pour finir d'examiner une autre occurrence apparente en prose de la construction ἐπακούω + datif, telle que du moins l'atteste Bailly[51] : elle apparaît chez Platon, *Soph*. 207c Πάντων κάλλιστα. Καί μοι τὸ μετὰ τοῦτο ἐπάκουε πειρώμενος αὖ τὸ λεχθὲν διχῇ τέμνειν. Il nous paraît en vérité bien abusif de construire ici le verbe avec le pronom personnel μοι pour faire de celui-ci son complément. On verra bien plutôt dans le datif μοι, placé dans le contexte d'une invitation donnée à l'interlocuteur, un *datif éthique* impliquant dans un processus d'intersubjectivité l'énonciateur à son destinataire, et que l'on pourra traduire par « veux-tu bien », ou « je te prie ». Ainsi, cet exemple ne relève pas d'une construction ἐπακούω + datif, qui demeure particulière à Hérodote, et motivée comme il a été dit par l'analogie d'un verbe synonyme.

(iii) Ἐσακούω + datif

Cet autre préverbé du verbe ἀκούω se construit d'ordinaire, comme le simple et comme ἐπακούω, avec un accusatif ou un génitif lorsqu'il n'est pas employé absolument. Comme ἐπακούω, il signifie « tendre l'oreille vers, prêter l'oreille à » et est employé dès Homère. De même encore, au sens figuré, il peut prendre le sens d'« obéir à », et peut alors se construire chez Hérodote avec un datif. Ainsi en 1.214 Τόμυρις δέ, ὥς οἱ Κῦρος οὐκ ἐσήκουσε, συλλέξασα πᾶσαν τὴν ἑωυτῆς δύναμιν συνέβαλε Κύρῳ « Tomyris, comme Cyrus ne l'avait pas écoutée, rassembla toutes ses forces et engagea le combat avec lui » ; et en 6.87 Λευτυχίδης μὲν εἴπας ταῦτα, ὥς οἱ οὐδὲ οὕτω ἐσήκουον οἱ Ἀθηναῖοι, κτλ. « Leutychidès sur ces mots, comme les Athéniens ne l'écoutaient pas davantage », etc. Ici encore, c'est en raison de sa signification que le verbe se construit de la même manière que πείθομαι[52].

(iv) Κατακούω + datif

Le préverbé κατακούω peut signifier, avec valeur intensive du préverbe, « entendre clairement », ou « prêter l'oreille à, écouter » ; mais il a aussi le sens d'« obéir à », voire celui d'« être soumis à » que présente, avec un autre préverbe, ὑπακούω. En ce sens, κατακούω se construit régulièrement avec le génitif : ainsi Dém. 15, ou App. *Mithr*. 57.

Hérodote le construit avec le datif, de même que la locution κατήκοος εἶναι, en 3.88 Δαρεῖός τε δὴ ὁ Ὑστάσπεος βασιλεὺς ἀπεδέδεκτο, καί οἱ ἦσαν ἐν τῇ Ἀσίῃ πάντες κατήκοοι πλὴν Ἀραβίων, Κύρου τε καταστρεψαμένου καὶ ὕστερον αὖτις Καμβύσεω.

[51] Cf. BAILLY, *s. v.*
[52] STEIN, note à 1.214 : « ἐσακούειν hier und 6.87.1 mit dem Dativ, analog dem synonymen πείθεσθαι. »

ᾌράβιοι δὲ οὐδαμᾶ κατήκουσαν ἐπὶ δουλοσύνῃ Πέρσῃσι, κτλ. « Ainsi Darius fils d'Hystaspe fut proclamé roi, et tous les peuples de l'Asie sauf les Arabes lui obéirent, en raison des conquêtes de Cyrus et plus tard aussi de Cambyse. Quant aux Arabes, ils n'obéirent jamais à titre d'esclaves aux Perses », etc. Il faudra ici encore reconnaître l'analogie du verbe πείθομαι. A noter que l'on relève également chez Appien, *Syr*. 55, une occurrence de κατακούω + dat. : ce tour doit sans doute être compris comme une imitation du tour hérodotéen.

b) <u>Διαλλάσσω, οὐρίζω, χωρίζω + datif</u>

Ces trois verbes contenant la notion de « séparation », qui requiert régulièrement une construction avec le génitif à valeur ablative, connaissent eux aussi chez Hérodote des constructions avec le datif.

(i) Διαλλάσσω + datif

Le verbe διαλλάσσω au sens de « différer, être différent de » se construit normalement avec le génitif de la personne ou de la chose vis-à-vis de laquelle il y a différence, le datif étant réservé à ce sur quoi la différence porte : ainsi τινί, Artt. *Nic*. 8.10.6, etc., ou ἔν τινι, Luc. *Pisc.* 23.2.37.11 « différer en quelque chose » ; τινός τινι, Pol. 2.37.11 « différer de quelqu'un en quelque chose ».

Aussi la construction employée par Hérodote en 7.70 διαλλάσσοντες εἶδος μὲν οὐδὲν τοῖσι ἑτέροισι, φωνὴν δὲ καὶ τρίχωμα μοῦνον « ne se distinguant en rien par l'aspect des autres, mais seulement par la voix et les cheveux », est-elle originale, avec son datif et son accusatif de relation[53] ; la phrase parle des deux sortes d'Ethiopiens.

(ii) Οὐρίζω + datif

Le verbe οὐρίζω « marquer la frontière, séparer » peut se construire avec un double régime coordonné à l'accusatif, ainsi en 2.158 ὄρεος οὐρίζοντος Αἴγυπτόν τε καὶ Συρίην « une montagne séparant l'Egypte et la Syrie ». Mais la construction la plus régulière est celle de l'accusatif complément d'objet et du génitif ablatif, au sens de « séparer qqch de qqch », le génitif étant alors soutenu par la préposition ἀπό, ainsi chez Xénophon, *Ec*. 9.5, Platon *Tim*. 53a, et dans plusieurs passages d'Hérodote. — C'est pourtant la construction avec le datif qui figure en 2.16 : Οὐ γὰρ δὴ ὁ Νεῖλός γε κατὰ τοῦτον τὸν λόγον ὁ τὴν ᾌσίην οὐρίζων τῇ Λιβύῃ « Car ce n'est pas le Nil à ce compte qui sépare l'Asie de la Libye »[54].

[53] STEIN, *ad loc.* : « τοῖσι ἑτέροισι, auffallend st. τῶν ἑτέρων. […] Auch μοῦνον fällt auf. »
[54] Cf. STEIN, *ad loc.* : « der sehr auffallende Dativ τῇ Λιβύῃ wird nicht nur durch die einstimmige Überlieferung, sondern auch durch die Analogie folgender Stellen geschützt. »

(iii) Χωρίζω + datif

De la même manière, le verbe χωρίζω « séparer » est construit dans l'une de ses occurrences, non avec le génitif ablatif attendu (et d'ailleurs présent dans les autres passages), mais avec un datif : 4.28 Κεχώρισται δὲ οὗτος ὁ χειμῶν τοὺς τρόπους πᾶσι τοῖσι ἐν ἄλλοισι χωρίοισι γινομένοισι χειμῶσι « Cet hiver est différent de tous les hivers des autres pays ». Ainsi, comme l'observe encore Stein, « πᾶσι – χειμῶσι est très étrange au lieu du génitif régulièrement associé à χωρίζω (κεχωρίσθαι) chez Hérodote »[55].

S'il est permis d'interpréter ces données relativement homogènes, on pourra remarquer que ces diverses occurrences figurent dans des développements géographiques ou ethnographiques (y compris 7.70, extrait du catalogue des troupes de Xerxès) au sein desquels ils dénotent proprement une idée de distinction qui n'est pas sans rapport non plus avec celle d'*altérité* ; or, cette dernière notion s'accommode en grec du datif : on comprend ainsi le glissement qui a pu s'opérer du génitif ablatif de « séparation » au datif de « dissemblance ». Nous rejoindrons donc l'avis de Stein, mais aussi de Bechtel et de Kühner-Gerth, sur le caractère analogique de la construction, reposant en dernière analyse sur un principe d'assimilation sémantique[56]. Il paraît difficile en revanche de jauger le degré de poéticité interne de cette analogie. Du moins est-il intéressant et séduisant que ces tours dénotant fondamentalement la *différence* se formulent aussi sur le mode de l'*écart* syntaxique.

c) <u>Verbes préverbés en κατα- construits avec le datif</u>

On observe chez Hérodote une série de verbes préverbés en κατα- et dénotant une notion d'opposition, d'hostilité familière à ce préverbe et à la préposition parallèle κατά, tous deux gouvernant alors normalement le génitif, plus rarement (et avec d'autres nuances pour le préverbe) un syntagme prépositionnel. Or, ces préverbés souvent chez Hérodote avec le datif, par analogie avec d'autres verbes synonymes. On relève ainsi :

---

[55] STEIN, *ad loc.* : « πᾶσι – χειμῶσι ist sehr befremdend statt des auch bei H. regelmäßig mit χωρίζειν (κεχωρίσθαι) verbundenen Genetivs. »

[56] BECHTEL, § 302, 3) : « Man kann das Eintreten des Dativs für den ablativischen Geentiv begreifen, wenn man annimmt, daß dem Schriftsteller bei κεχώρισται, διαλλάσσοντες die Begriffe der Ähnlichkeit und Unähnlichkeit vorgeschwebt haben, die den Dativ des verglichnen Gegenstandes erfordern, bei οὐρίζων aber der Begriff der Abwehr, so daß ὁ Νεῖλος τὴν Ἀσίην οὐρίζων τῇ Λιβύῃ mit ταῦτα ἡ εὐτυχίη οἱ ἀπερύκει (1.32) vergleichbar sind. » — Il nous semble cependant que le cas de οὐρίζω peut lui aussi s'expliquer d'après la notion de « dissemblance » qui gouverne les deux autres verbes. — Dans le même sens, K.-G., § 421, Anmerk. 3 : « Die auffallende Konstruktion Hdt. 4.28 […] ist daraus zu erklären, daß Hdt. den Begriff v. κεχώρισται als einen Begriff des *Streitens* aufgefasst hat : dieser Winter steht im Widerspruch in seinem Wesen mit allen Wintern in anderen Ländern. »

(i) Καταγελάω + datif

Cette construction figure dans cinq des sept occurrences du verbe — trois fois dans le *logos* de Cambyse : 3.37 Ὡς δὲὲ δὴ καὶ ἐς τοῦ Ἡφαίστου τὸ ἱρὸν ἦλθε καὶ πολλὰ τῳγάλματι κατεγέλασε « Il pénétra aussi dans le sanctuaire d'Héphaïstos et se moqua beaucoup de statue » ; 3.38 οὐ γὰρ ἂν ἱροῖσί τε καὶ νομαίοισι ἐπεχείρησε καταγελᾶν « (Cambyse était la proie d'une grande folie), sans quoi il n'aurait pas entrepris de se moquer des choses saintes ou coutumières » ; et dans le discours de Zopyre (épise de la prise de Babylone) : 3.155 δεινόν τι ποιεύμενος Ἀσσυρίους Πέρσῃσι καταγελᾶν « trouvant intolérable que les Assyriens se moquent des Perses ». Elle reparaît dans le *logos* scythe, dans le discours d'un Borysthénite : 4.79 Ἡμῖν γὰρ καταγελᾶτε, ὦ Σκύθαι, ὅτι βακχεύομεν καὶ ἡμέας ὁ θεὸς λαμβάνει · νῦν οὗτος ὁ δαίμων καὶ τὸν ὑμέτερον βασιλέα λελάβηκε, καὶ βακχεύει τε καὶ ὑπὸ τοῦ θεοῦ μαίνεται « Vous vous moquez de nous, Scythes, parce que nous nous livrons à des transports bacchiques et que le dieu s'empare de nous : voilà que cette divinité s'est emparée aussi de votre roi, il se livre à des transports bacchiques et est possédé par le dieu ». Enfin, dans le discours inaugural de Mardonios à Xerxès, au livre VII : 7.9 καὶ Ἴωνας τοὺς ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένους οὐκ ἐάσεις καταγελάσαι ἡμῖν ἐόντας ἀναξίους « et tu ne laisseras pas les Ioniens et les habitants de l'Europe se moquer de nous, eux qui n'en sont pas dignes ».

En regard de cette construction anomale, on ne trouve qu'une fois la construction attendue avec un régime au génitif, en 5.68 Ἔνθα καὶ πλεῖστον κατεγέλασε τῶν Σικυωνίων « Ce faisant, il (*sc.* Clisthène) se moqua au plus haut point des Sicyoniens » ; enfin, le verbe figure au passif en 2.118 οἱ δὲ Ἕλληνες καταγελᾶσθαι δοκέοντες ὑπ᾽ αὐτῶν « les Grecs, croyant qu'ils (*sc.* les Troyens) se moquaient d'eux », etc.

Selon Stein, les premières occurrences, qui sont nettement majoritaires, sont construites avec le datif « sur l'analogie de ἐγγελᾶν, ἐγχάσκειν, λυμαίνεσθαι (1.214), alors que dans un autre cas (5.68), et de manière générale les verbes composés en κατά ('contre, sur'), qui dénotent un état ou une expression d'hostilité, gouvernent presque toujours le génitif de la personne de la personne ou de la chose sur laquelle est dirigée l'action »[57].

Cette singularité de construction syntaxique relève-t-elle d'une distinction de niveau de langue ? On pourra observer tout d'abord que le tour καταγελάω + datif est exclusivement discursif, tandis que καταγελάω + génitif figure dans un passage narratif. En outre, dans les deux occurrences où le terme est dit de Cambyse, l'objet est de nature religieuse : τῳγάλματι dans le premier cas (la statue d'Héphaïstos) ; ἱροῖσί τε καὶ νομαίοισι dans le second (des « choses saintes et consacrées par la coutume », trad. Legrand). De même, les Scythes, selon

[57] STEIN, note à 3.37 : « καταγελᾶν wie hier noch c. 38.2, 155.9, 4.79.15, 7.9.5 c. dat. nach Analogie von ἐγγελᾶν, ἐγχάσκειν, λυμαίνεσθαι (1.214.18), während es sonst (5.68.4) und überhaupt die mit κατά ('gegen, über') komponierten Verben, die eine feindselige Stimmung oder Äusserung bezeichnen, fast immer den Genitiv der Person oder Sache, auf welche die Thätigkeit gerichtet ist, erheischen. »

le Borysthénite, se moquent des transports bacchiques de son peuple. Il est donc possible qu'il faille voir dans cet emploi syntaxique un tour marqué, qui caractériserait aussi les deux autres emplois, qui d'ailleurs se manifestent dans des discours d'une grande tenue littéraire et d'une grande portée dramatique : en 3.155, Zopyre apparaît devant Darius après s'être horriblement mutilé. La phrase qu'il prononce est la suivante : Οὐκ ἔστι οὗτος ἀνὴρ ὅτι μὴ σύ, τῷ ἐστὶ δύναμις τοσαύτη ἐμὲ δὴ ὧδε διαθεῖναι, οὐδέ τις ἀλλοτρίων, ὦ βασιλεῦ, τάδε ἔργασται, ἀλλ᾽ αὐτὸς ἐγὼ ἐμεωυτόν, δεινόν τι ποιεύμενος ᾽Ασσυρίους Πέρσῃσι καταγελᾶν. On en notera l'ouverture solennelle sur un rythme dactylique — Οὐκ ἔστ(ι) οὗτος ἀνὴρ ὅτι μὴ σύ — puis la séquence, également dactylique, οὐδέ τις ἀλλοτρίων ; ainsi que l'apostrophe centrale ὦ βασιλεῦ ; l'occurrence du verbe construit avec le datif se situe pour sa part à l'extrême fin d'une circonstanciation participiale dénotant un vif sentiment d'indignation. Tant de critères nous invitent à considérer le tour comme intentionnel, et poétiquement marqué. De même, le discours de Mardonios relève d'un registre soutenu, qui s'ouvre très solennellement sur la phrase suivante : Ὦ δέσποτα, οὐ μόνον εἷς τῶν γενομένων Περσέων ἄριστος, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐσομένων, ὃς τά τε ἄλλα λέγων ἐπίκεο ἄριστα καὶ ἀληθέστατα καὶ Ἴωνας τοὺς ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένους οὐκ ἐάσεις καταγελάσαι ἡμῖν, ἐόντας ἀναξίους. L'ouverture de la phrase atteste avec μόνον une singularité morphologique dont nous avons vu dans le chapitre I l'intérêt rythmique. Dans cet exemple encore, le tour καταγελῶ + datif est selon toute vraisemblance un poétisme syntaxique.

Ainsi, partout où le verbe καταγελάω est construit avec le datif sur l'analogie de verbes synonymes, cette construction se caractérise aussi comme discursive et comme relevant d'un niveau de langue poétique, en regard du plus neutre καταγελάω + génitif de 5.68.

(ii) Καταδοκέω + datif

Selon Powell, le préverbe κατα- apporterait ici à δοκέω une valeur intensive, lui donnant le sens de « believe firmly »[58], construit absolument (1.22, 1.79, 8.4), avec accusatif neutre d'objet interne (3.69, 8.69) ou infinitif (9.57). Mais il faudra sans doute reconnaître dans la dernière occurrence une nuance péjorative ou d'hostilité « avoir une opinion contraire ou défavorable, c.-à.-d. juger défavorablement »[59] — qui implique alors, au lieu du génitif attendu, une construction avec le datif : 9.99 Τούτους μὲν ᾽Ιώνων, τοῖσι καὶ κατεδόκεον νεοχμὸν ἄν τι ποιέειν δυνάμιος ἐπιλαβομένοισι, τρόποισι τοιούτοισι προεφύλασσοντο οἱ Πέρσαι « Contre ceux des Ioniens qu'ils soupçonnaient de méditer quelque trahison s'ils en trouvaient l'occasion, les Perses prirent des précautions de ce genre » (trad. Barguet). Stein observe ici que le datif se trouve « en analogie avec συνειδέναι, ἐνορᾶν τινί τι, qui ont ici le

[58] J. E. POWELL, *s. v.*
[59] BAILLY, *s. v.*

même sens »[60], et rapproche la construction hérodotéenne du verbe κατακρίνω, sur lequel voir ci-dessous.

(iii) Καταείδω + datif

Ce verbe qui signifie « chanter contre, lancer des imprécations contre », est employé notamment pour des chants apotropaïques, destinés à *conjurer* : ainsi chez Euripide, *I. T.* 1337 ἀνωλόλυξε καὶ κατῇδε βάρβαρα # μέλη μαγεύουσ(α) « elle entonna le cri rituel et des chants de magie barbare / comme pour effacer la souillure du meurtre » (trad. Delcourt). On attend ainsi, en vertu du sens du préverbe, que le nom de la chose conjurée se trouve au génitif. Or, c'est avec le datif que le verbe est construit dans son unique occurrence hérodotéenne de 7.191 Ἡμέρας γὰρ δὴ ἐχείμαζε τρεῖς · τέλος δὲ ἔντομά τε ποιεῦντες καὶ καταείδοντες γόησι οἱ Μάγοι τῷ ἀνέμῳ, πρὸς δὲ τούτοισι καὶ τῇ Θέτι καὶ τῇσι Νήρῃσι θύοντες ἔπαυσαν τετάρτῃ ἡμέρῃ, ἢ ἄλλως κως αὐτὸς ἐθέλων ἐκόπασε « La tempête souffla pendant trois jours ; enfin, en faisant des sacrifices et en lançant des incantations contre le vent, et en sacrifiant en outre à Thétis et aux Néréides, les Mages l'arrêtèrent au quatrième jour — ou encore elle se calma d'elle-même ». Stein invoque ici l'analogie du verbe ἐπαείδω[61] ; ce dernier verbe, signifiant « faire entendre des incantations (pour charmer ou fasciner quelqu'un) », se construit en effet avec le datif (ainsi Xénophon, *Mém.* 2.6.11 ; Platon, *Phédon* 114d, *Phèdre* 267d, etc.). On constate que la notion sémantique est bien distincte, les deux verbes formant plutôt en vérité un couple antonymique — à moins que le chant apotropaïque soit aussi une façon de se concilier l'objet adverse, et donc de le charmer par ses chants. Dans tous les cas, il est possible que le sémantisme religieux du verbe explique lui aussi l'anomalie syntaxique.

(iv) Κατακρίνω + datif

Le verbe κατακρίνω, qui dénote un « jugement » rendu « contre » quelqu'un, c'est-à-dire une « condamnation », se construit régulièrement avec le génitif de la personne victime du jugement et l'accusatif de la peine infligée : ainsi chez Isocrate, 11c κατακρίνειν θάνατόν τινος « condamner quelqu'un à mort ». On peut cependant trouver, même chez les orateurs, l'accusatif de la personne — ainsi Antiphon 128.26 κατακρίνειν τινά « condamner quelqu'un ». Hérodote atteste ce tour en construisant à l'infinitif la peine infligée, ce qui revient à faire du double syntagme impliquant la personne et la peine une véritable proposition infinitive : ainsi en 6.85 τινὰ ἔκδοτον ἄγεσθαι ; en 9.93 τῆς ὄψιος στερηθῆναι.

[60] STEIN, *ad loc.* : « Der Dativ in Analogie zu dem hier sinnähnlichen συνειδέναι, ἐνορᾶν τινί τι. »
[61] STEIN, *ad loc.* : « τῷ ἀνέμῳ, der Dativ, als wäre ἐπαείδοντες gesagt. »

Cependant, c'est avec le datif de la personne qu'il construit le verbe dans deux autres passages : 2.133 Ταῦτα ἀκούσαντα τὸν Μυκερῖνον, ὡς κατακεκριμένων ἤδη οἱ τούτων, λύχνα ποιησάμενον πολλά, ὅκως γίνοιτο νύξ, ἀνάψαντα αὐτὰ πίνειν τε καὶ εὐπαθέειν « A ces mots Mykérinos, sachant que c'était là sa condamnation, fit faire de nombreuses lampes, et lorsqu'arrivait la nuit, il les faisait allumer pour boire et se donner du bon temps » ; et en 7.146 Καὶ τοῖσι μὲν κατεκέκριτο θάνατο, Ξέρξης δὲ κτλ. « Contre eux donc avait été prononcée la mort, mais Xerxès », etc. Dans ces deux exemples, le verbe κατακρίνω est employé au parfait ou plus-que-parfait passif, la personne étant représentée par un pronom personnel ou article à valeur démonstrative : οἱ dans le premier cas, τοῖσι μέν dans le second. Peut-être faudra-t-il prêter au ici datif une valeur d'attribution « (la peine) avait été prononcée pour lui, pour eux », prenant le pas sur le génitif d'hostilité attendu.

(v) Κατασκήπτω + datif

Ce verbe signifiant « s'abattre sur », au sens le plus souvent métaphorique, en parlant d'un malheur, d'une maladie, etc., se construit régulièrement en prose avec un syntagme prépositionnel en εἰς + accusatif : ainsi Thucydide, 2.49, Pausanias, 6.3, ou chez Hérodote même 7.135, 8.65. Un tour poétique attesté par exemple chez Sophocle, *O. C.* 1011, construit κατασκήπτω directement avec l'accusatif latif : τάσδε τὰς θεὰς … κατασκήπτω λιταῖς.

C'est en revanche le datif qu'atteste Hérodote à propos de la colère de Talthybios qui « s'abat sur les Lacédémoniens » en 7.134 Τοῖσι δὲ ὧν Λακεδαιμονίοισι μῆνις κατέσκηψε Ταλθυβίου τοῦ Ἀγαμέμνονος κήρυκος « Donc, sur les Lacédémoniens s'était abattu le courroux de Talthybios, héraut d'Agamemnon ». Si, comme l'observe Stein, on trouve ici κατέσκηψε « avec le datif, parce que dans le sens de ἐξῆλθε »[62], sur le modèle d'une phrase proche (7.137 Ὅτι μὲν γὰρ κατέσκηψε ἐς ἀγγέλους ἡ Ταλθυβίου μῆνις οὐδὲ ἐπαύσατο πρὶν ἢ ἐξῆλθε, τὸ δίκαιον οὕτω ἔφερε), la construction anomale s'expliquant dès lors une fois de plus par l'analogie syntaxique d'un verbe synonyme, on pourra sans doute aussi la juger motivée par la présence d'un motif homérique explicite, Talthybios étant solennellement nommé « héraut d'Agamemnon », tandis que son « courroux » est désigné par μῆνις, un terme également homérique que nous étudierons dans notre lexique poétique[63].

(vi) Κατηγορέω + datif

Κατηγορέω « accuser » se construit en grec classique avec le génitif le plus souvent direct, parfois prépositionnel (en κατά) de la personne que l'on accuse : ainsi, chez Hérodote et régulièrement, 2.113 τοῦ Ἀλεξάνδρου, ou 6.49 τῶν Αἰγινητέων. — C'est pourtant un datif très anomal qu'attestent, à titre de variante, les manuscrits ABC ainsi que Stobée, dans le

[62] STEIN, *ad loc.* : « κατέσκηψε, hier c. dat., weil in dem Sinne von ἐξῆλθε. »
[63] Voir chap. IV, I, *s. v.*

passage extrait du discours d'Artabane qui figure à l'ouverture du livre VII (7.10η) : Διαβολὴ γάρ ἐστι δεινότατον, ἐν τῇ δύο μέν εἰσι οἱ ἀδικέοντες, εἷς δὲ ὁ ἀδικεόμενος. Ὁ μὲν γὰρ διαβάλλων ἀδικέει οὐ παρεόντι κατηγορέων, ὁ δὲ ἀδικέει ἀναπειθόμενος πρὶν ἢ ἀτρεκέως ἐκμάθῃ · ὁ δὲ δὴ ἀπεὼν τοῦ λόγου τάδε ἐν αὐτοῖσι ἀδικέεται, διαβληθεὶς τε ὑπὸ τοῦ ἑτέρου καὶ νομισθεὶς πρὸς τοῦ ἑτέρου κακὸς εἶναι « Car la calomnie est une chose terrible, dans laquelle ceux qui font du tort sont au nombre de deux, et celui qui le subit au nombre d'un. En effet, celui qui calomnie fait du tort en accusant une personne qui n'est pas présente, et l'autre fait du tort en y ajoutant foi avant de savoir avec exactitude ; et celui qui est absent du discours subit le tort en ceci qu'il est calomnié par l'un et réputé méchant par l'autre ».

Si Legrand retient ici la leçon παρεόντος attestée par les manuscrits PDR (S présentant pour sa part l'accusatif παρεόντα), Stein et Rosén en revanche suivent la leçon anomale au datif παρεόντι, tous deux l'expliquant dans leurs note et apparat critique respectifs comme une de ces particularités syntaxiques d'Hérodote, sans toutefois préciser d'où, en l'occurrence, pourrait provenir l'analogie.

Il semble ainsi qu'en l'absence même d'un verbe synonyme construit avec le datif, la construction au datif des verbes préverbés en κατα- puisse être considérée comme une tendance générale de la syntaxe hérodotéenne. Mais le lieu où se produit cette occurrence remarquable n'est sans doute pas insignifiant : le discours d'Artabane fait partie de ces discours du livre VII qui représentent, selon le jugement de W. Aly, certains des sommets littéraires et poétiques de l'œuvre d'Hérodote.

En l'occurrence, on pourra noter dans la suite du texte un probable poétisme syntaxique de la phrase complexe consistant dans l'absence de la particule ἄν en proposition subordonnée à valeur éventuelle[64] : πρὶν ἢ ἀτρεκέως ἐκμάθῃ. On observera en outre que la leçon παρεόντι permet de composer, à la fin du premier membre de la parataxe, une séquence de trois dactyles qu'abolirait παρεόντος : οὐ παρεόντι κατηγορέων. Ainsi, si ce tour au datif représente une véritable anomalie syntaxique, il paraît cependant autorisé par cette tendance même de la langue d'Hérodote étudiée au cours de ces pages, et par ailleurs poétiquement motivé, comme en témoignent des signes annexes ou intrinsèques de poéticité syntaxique ou rythmique. Il semble donc qu'il convienne en définitive de retenir ici, suivant Rosén et Stein, la leçon au datif au titre de *lectio difficilior* et de poétisme syntaxique.

(vii) Κατόμνυμαι + datif

Le préverbé κατόμνυμαι, s'il signifie généralement « prendre à témoin avec serment », sens attesté par Hérodote en 6.69 (bis), et requérant logiquement l'accusatif, figure aussi chez lui, légèrement en amont de ce passage, dans le sens particulier de « prononcer un serment

[64] Voir sur ce point *infra*, II. A. 2. c) (iv).

contre, accuser sous la foi d'un serment », sens qui requerrait là encore l'emploi du génitif[65]. Or, ce génitif n'est attesté qu'à titre de variante par les manuscrits PDRSV, les autres (ABCTM) présentant une fois de plus le datif : 6.65 Κατὰ τοῦτο μὲν τῷ Λευτυχίδῃ ἡ ἔχθρη ἡ ἐς τὸν Δημάρητον ἐγεγόνεε, τότε δὲ ἐκ τῆς Κλεομένεος προθυμίης ὁ Λευτυχίδης κατόμνυται Δημαρήτῳ, φὰς αὐτὸν οὐκ ἱκνεομένως βασιλεύειν Σπαρτιητέων, οὐκ ἐόντα παῖδα Ἀρίστωνος « C'est ainsi qu'était née l'inimité de Leutuchidès à l'égard de Démarate, et en cette occasion, Leutychidès, à l'instigation de Cléomène, prononça un serment contre Démarate, affirmant qu'il n'était pas le roi légitime des Spartiates, puisqu'il n'était pas le fils d'Ariston ». La leçon au datif est ici retenue par les divers éditeurs, conformément à la tendance générale que nous avons mise en évidence, sans qu'il paraisse possible ici de déterminer de façon certaine une intention poétique particulière.

(viii) Κατυβρίζω + datif

Καθυβρίζω « accabler d'outrages, injurier » paraît pouvoir se construire en grec de diverses façons : — avec le génitif d'abord, qui est probablement le cas le mieux attendu en vertu de la préverbation en κατα- ; on lit ainsi chez Sophocle, *O. C.* 960 τοῦ καθυβρίζειν δοκεῖς, *Ph.* 1364 οἵδε σου καθύβρισαν ; — mais aussi avec l'accusatif : ainsi chez Sophocle encore, *El.* 522 καθυβρίζουσα καὶ σὲ καὶ τὰ σά, ou chez Euripide, *El.* 698 σῶμ᾽ ἐμὸν καθυβρίσαι. Ces diverses occurrences étant extraites des poètes tragiques, on peut suggérer l'hypothèse que la construction avec l'accusatif soit une licence poétique en regard d'un génitif plus régulier. Une dernière construction atteste d'ailleurs ce verbe avec un syntagme prépositionnel en εἰς + accusatif (D. H. 11.2) qui constitue une alternative prosaïque à la construction avec le génitif.

Or, c'est encore une fois par une construction au datif qu'Hérodote se singularise en 1.212 Νῦν ὦν ἐμέο εὖ παραινεούσης ὑπόλαβε τὸν λόγον · ἀποδούς μοι τὸν παῖδα ἄπιθι ἐκ τῆσδε τῆς χώρης ἀζήμιος, Μασσαγετέων τριτημορίδι τοῦ στρατοῦ κατυβρίσας « A présent donc, tandis que je te donne un bon conseil, accueille mes paroles : rends-moi mon enfant et quitte ce pays sans châtiment, bien que tu aies outragé le tiers de mon armée ». Outre le phénomène de l'analogie[66], on pourra observer que le contexte d'un discours empli de véhémence motive sans doute l'emploi marqué d'un tel tour syntaxique. On notera d'ailleurs, dès l'ouverture de la phrase suivante, l'emploi d'un poétisme syntaxique de la phrase complexe dans la proposition hypothétique Εἰ δὲ ταῦτα οὐ ποιήσεις, κτλ.[67] Cet exemple

[65] POWELL, *s. v.* : « take one's oath : abs. 6.69 bis ; — against : Δημαρήτῳ (v. l. gen.) 6.65. »
[66] Ainsi STEIN, *ad loc.* : « κατυβρίσας mit dem Dativ des Objektes, wie öfters bei Herodot καταγελᾶν (3.37.5), statt des normalen Genitivs (τριτημορίδος). »
[67] Voir sur ce point *infra*, II, A. 1.

semble donc, comme plusieurs autres vus précédemment, faire coïncider une tendance linguistique à l'analogie avec un niveau de langue poétiquement marqué[68].

En conclusion de cette étude syntaxique des verbes préverbés en κατα-, on pourra donc affirmer que le phénomène de l'analogie d'après des verbes synonymes est un élément d'explication essentiel, sinon la source même, de leur anomalie syntaxique ; ce phénomène est tel qu'il peut avoir entraîné une tendance générale au glissement de ces verbes à la construction avec le datif, en l'absence même de l'existence d'un synonyme (κατακρίνω, κατόμνυμαι). Mais il est en outre possible dans plusieurs cas de déceler, en vertu du contexte ou de signes annexes, un relatif degré de poéticité propre à l'anomalie (ainsi de καταγελάω, de κατυβρίζω, peut-être de κατηγορέω). On mentionnera enfin le jugement de Bechtel, selon lequel cette construction trouve sa source « dans la construction homérique du verbe καταχέω, auquel n'est pas associée de notion d'hostilité. Ainsi : καδ δέ οἱ ὕδωρ χέαν Ξ 435, ἥ ῥά οἱ ἀχλὺν θεσπεσίην κατέχευε η 41, οἷ τε κατ᾽ αἶσχος ἔχευε λ 433. Si la partie du corps de la personne est mentionnée, il figure alors soit également au datif, lorsque l'objet est décomposé en ses parties : τῶι κατέχευε χάριν κεφαλῆι τε καὶ ὠμοῖς ζ 235 (θ 19), soit au génitif ablatif au sens de 'de haut en bas' : τῶι μὲν ἔπειτα κατ᾽ ὀφθαλμῶν χέεν ἀχλύν Υ 321, ὅ σφωιν… ὑγρὸν ἔλαιον χαιτάων κατέχευε Ψ 281 »[69]. Si cette interprétation est juste, il faudra donc reconnaître, en amont du phénomène analogique, une source proprement poétique à la construction anomale de ces verbes.

d) <u>Νομίζω + datif</u>

Νομίζω au sens de « tenir en usage », fréquent chez Hérodote dans les développements ethnographiques, se construit régulièrement avec l'accusatif : ainsi 1.142 Γλῶσσαν δὲ οὐ τὴν αὐτὴν οὗτοι νενομίκασι, etc. C'est pourtant avec le datif qu'il est employé dans trois passages : (i) 2.50 Νομίζουσι δ᾽ ὧν Αἰγύπτιοι οὐδ᾽ ἥρωσι οὐδέν « Les Egyptiens n'observent pas non plus le culte des héros » ; (ii) 4.63 Ὑσὶ δὲ οὗτοι οὐδὲν νομίζουσι, οὐδὲ τρέφειν ἐν τῇ χώρῃ τὸ παράπαν θέλουσι « Ces hommes (*sc.* les Scythes) n'ont pas l'usage sacrificiel des porcs, et ne tolèrent même pas leur élevage dans le pays » ; (iii) 4.117 Φωνῇ δὲ οἱ Σαυρομάται νομίζουσι Σκυθικῇ, σολοικίζοντες αὐτῇ ἀπὸ τοῦ ἀρχαίου, ἐπεὶ οὐ χρηστῶς ἐξέμαθον αὐτὴν αἱ Ἀμάζονες « Les Sauromates font usage d'une langue scythe,

[68] On relève un exemple de la construction avec le datif chez PAUSANIAS, 4.27.3 : καθυβρίσαντες τῶν Διοσκούρων τῇ θυσίᾳ, qui peut s'expliquer d'une part par le précédent hérodotéen, d'autre part par la présence d'un génitif adnominal qui peut avoir entraîné le désir d'un autre cas pour le complément direct du verbe καθυβρίζειν.

[69] BECHTEL, § 307 : « Die Ergänzung dieser sechs mit κατά componierten Verba, die eine feindliche Handlung bezeichnen, durch den Dativ schließt sich an die homerische Construction des Verbs καταχέω an, mit dem der Begriff der Feindlichkeit nicht verbunden ist. […] Wird neben der Person der Kôrperteil erwähnt, so tritt dieser entweder ebenfalls in den Dativ, indem das Object in seine Teile zerlegt wird […], oder in den Ablativ-Genetiv im Sinne von 'herab' […]. »

qu'ils parlent mal depuis l'origine, puisque les Amazones ne l'avaient pas correctement apprise ». Il faut ici interpréter l'emploi du datif par l'analogie du synonyme χρέωνται[70], sans que l'on puisse déceler dans ces exemples de motivation poétique à l'anomalie syntaxique.

C. Syntaxe poétique des prépositions

Plusieurs prépositions connaissent chez Hérodote un emploi différent de celui d'une syntaxe classique, ou attestent des tours particuliers qui sont vraisemblablement stylistiquement marqués. Il en est ainsi de la construction de la préposition ἀμφί avec un datif au sens figuré ; de l'emploi de la préposition ἐκ introduisant un complément d'agent ; ou encore de plusieurs cas d'anastrophe ou cas similaires impliquant tout notamment περί, mais aussi parfois d'autres prépositions. Quant à l'emploi de σύν avec le datif, qui doit être tenu pour un usage ionien en face d'att. classique μετὰ + génitif, il représente un dialectalisme qui, dans une perspective différentielle, peut également faire fonction d'écart syntaxique.

1. Ἀμφί + datif

J. Humbert écrit à propos de la préposition ἀμφί : « Rarement employée en prose, sauf chez les auteurs ioniens ou ceux qui subissent l'influence de la Κοινή, la préposition ἀμφί donne de bonne heure des signes de faiblesse : le génitif à valeur concrète n'est pour ainsi dire pas attesté, et le datif sort de l'usage après Hérodote »[71]. Ce n'est guère en effet qu'avec l'accusatif que la préposition ἀμφί est attestée en prose, au sens de « autour de » dans ses diverses nuances, proprement spatiale ou bien temporelle, sans compter le sens figuré de « l'entourage de » quelqu'un. Hérodote atteste ainsi ἀμφὶ + accusatif au sens spatial en 7.142 ἀμφὶ Σαλαμῖνα, ainsi qu'en 8.76 οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι, et présente de nombreux exemples du tour οἱ ἀμφί τινα dans les traductions données par Powell de « X and his men », « X and his side », « X and his descendants »[72]. Au total, ἀμφὶ + accusatif connaît chez Hérodote 25 occurrences. Quant au génitif de sens spatial, que Bizos donne pour « rare en prose, employé surtout par Xénophon »[73], il n'est attesté qu'en 8.104 τοῖσι ἀμφὶ ταύτης οἰκέουσι τῆς πόλιος « ceux qui habitent autour de cette ville ».

Mais c'est l'emploi d'ἀμφὶ avec le datif qui mérite chez Hérodote un examen particulier. En effet, si la préposition connaît là encore un emploi ponctuel au sens spatial en 7.143 εἴ πέρ γε ἔμελλον οἱ οἰκήτορες ἀμφ' αὐτῇ τελευτήσειν « si les colons devaient périr autour de (Salamine) », Hérodote l'emploie aussi dans sept ou huit autres passages au sens

[70] Ainsi STEIN, en note à 2.50 : « νομίζουσι = χρέωνται, nach dessen Analogie es auch mit dem Dativ ἥρωσι konstruiert ist »
[71] J. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 508.
[72] Cf. POWELL, *s. v.*
[73] M. BIZOS, *Syntaxe grecque*, p. 87.

figuré de « au sujet de », le tour étant synonyme de περὶ + génitif. Or, cet emploi constitue selon toute vraisemblance un authentique poétisme syntaxique.

Kühner-Gerth mentionne en effet, à côté des emplois spatiaux et temporels du tour ἀμφὶ + datif, un emploi causal qu'il identifie comme « poétique et hérodotéen », figurant notamment avec les verbes de crainte, de souci, ou encore de parole[74].

De fait, si ἀμφί est bien attestée dans le *Corpus hippocratique* avec l'accusatif et le génitif, les quelques occurrences que l'on relève d'ἀμφὶ + dat. sont à entendre le plus souvent au sens spatial : ainsi Hipp. *De frac*. 5.30 καὶ ἀμφὶ τῷ οἰδήματι, καὶ ἀμφὶ τῷ πονέειν, καὶ ἀμφὶ τῷ ῥηΐζειν ; 11.11 ἀμφὶ τῇ πτέρνῃ ; *De Art*. 5.8 ἀμφὶ τῷ ξύλῳ ; 47.48 ἀμφὶ παλαίστρῃ ; 50.1 ἀμφὶ τῇσι πλευρῇσι, 50.9 id. ; *Prorrh*. 2.8 ἀμφὶ τοῖσιν ἄρθροισιν. — La présence dans la prose d'Hérodote du tour ἀμφὶ + datif au sens figuré mérite donc d'être considérée comme une spécificité syntaxique dont il s'agit de savoir si elle relève d'une intention poétique particulière. Voici donc, selon le type de discours dont elles relèvent, la liste de ses occurrences :

a) <u>dans le discours du narrateur hérodotéen</u>

(i) 1.140 Καὶ ἀμφὶ μὲν τῷ νόμῳ τούτῳ ἐχέτω ὡς καὶ ἀρχὴν ἐνομίσθη · ἄνειμι δὲ ἐπὶ τὸν πρότερον λόγον « Et concernant cet usage, qu'il en soit comme il en fut depuis le commencement ; je reviens à mon *logos* précédent ». Cette phrase constitue la formule de clôture de la digression ethnographique consacrée aux coutumes des Perses, et de transition vers le retour à la trame narrative du *logos* de Cyrus. La coutume dont il est parlé — à savoir, que le cadavre d'un Perse ne soit pas enseveli avant d'avoir été déchiré par un oiseau ou un chien — est présentée par Hérodote, après d'autres dont il a parlé avec certitude, comme une coutume secrète, étant introduite ainsi : Ταῦτα μὲν ἀτρεκέως ἔχω περὶ αὐτῶν εἰδὼς εἰπεῖν. Τάδε μέντοι ὡς κρυπτόμενα λέγεται καὶ οὐ σαφηνέως περὶ τοῦ ἀποθανόντος, ὡς οὐ πρότερον θάπτεται ἀνδρὸς Περσέω ὁ νέκυς πρὶν ἂν ὑπ' ὄρνιθος ἢ κυνὸς ἑλκυσθῇ. On reconnaît là, d'une part, le négatif d'un motif homérique (cf. *Il*. 1.4-5 αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν # οἰωνοῖσί τε πᾶσι), d'autre part une modalité épistémologique particulière due au caractère secret de la coutume en question. Le paragraphe s'ouvrant sur le poétisme rythmique d'une séquence dactylique qui présente une couleur homérique (Ταῦτα μὲν ἀτρεκέως), il est possible qu'il se close avec ἀμφὶ μὲν τῷ νόμῳ τούτῳ sur un poétisme

[74] Comme l'indique en effet KÜHNER-GERTH, § 436 : « ἀμφί […] bezeichnet im allgemein die Beziehung einer Umgebung (an beiden Seiten eines Gegenstandes), des Neben- und. Aneinanderseins der Dinge. […] II. Mit dem (lokativischen) Dative. 1) räumlich zur Angabe des ruhigen Verweilens um, an, neben einem Gegenstande (poet.) […] ; 2) temporal, nur vereinzelt […] ; kausal (poet. und bei Hdt.) : a) zur Angabe der Ursache, wie beim Genetive, mit dem Unterschiede jedoch, dass hier das Verhältnis der Kausalität mehr als ein rein räumliches angeschaut wird. […] Hdt. 6.129. So bei den Verben des Fürchtens, Sorgens. […] Hdt. 6.62. Bei den Verben des Sagens u. a. : Hdt. 3.32. Überhaupt in betreff. […] Hdt. 1.140, ubi v. Baehr. 5.19, in betreff meines Wegganges (in B. deines Rates, dass ich weggehe) ; b) zur Angabe eines inneren geistigen Grundes (poet.) […] ; c) zur Angabe des Mittels, welches als ein räumlichers Zusammensein angeschaut wird (öfter bei Pind.). »

syntaxique qui nous paraît ainsi contextuellement motivé. — C'est en note à cette première occurrence que Stein observe : « ἀμφὶ + datif appartient à la langue archaïque », mentionnant l'exemple homérique d'*Od*. 4.151 ἀμφ᾽ Ὀδυσῆι # μυθεόμην[75].

(ii) 3.32 Ἀμφὶ δὲ τῷ θανάτῳ αὐτῆς διξὸς ὥσπερ περὶ Σμέρδιος λέγεται λόγος « Au sujet de sa mort, on raconte comme pour Smerdis un double discours » : il s'agit là de la double version qui a cours au sujet de la mort de la sœur et épouse de Cambyse. On notera ici le rythme dactylique de la phrase presque entière Αμφὶ δὲ τῷ θανάτῳ αὐτῆς διξὸς … λέγεται λόγος (soit six dactyles), avec intrusion d'une séquence anapestique (ὥσπερ περὶ Σμέρδιος). La préposition ἀμφί permet en effet d'attaquer la phrase avec un temps fort, constituant avec la particule δέ un premier dactyle, ce que ne permettrait pas l'emploi du prosaïque περί.

(iii) 5.52 Ἔχει γὰρ ἀμφὶ τῇ ὁδῷ ταύτῃ ὧδε « Voici comme il en est concernant cette route ». Cette phrase présente la description de la route « qui va de la mer chez le Roi » (περὶ τῆς ἀνόδου τῆς παρὰ βασιλέα, phrase précédente). Legrand remarque en note *ad loc.* : « Introduite par γάρ, elle se présente comme le substitut de ce qu'Aristagoras aurait pu dire. » On notera là encore le rythme ouvrant cette description, la séquence Ἔχει γὰρ ἀμφὶ τῇ ὁδῷ composant un dimètre iambique.

b) <u>dans le discours d'un personnage</u>

(i) 4.127 Ἀμφὶ μὲν μάχῃ τοσαῦτα εἰρήσθω, κτλ. « Au sujet du combat, que cela seulement soit dit ». Cette phrase est extraite du discours d'Idanthyrse, roi des Scythes, à Darius lui demandant des explications sur sa stratégie de combat. On observe ici que l'emploi de la préposition ἀμφί permet de composer le dimètre trochaïque Ἀμφὶ μὲν μάχῃ τοσαῦτα, dans un contexte solennel, la phrase se poursuivant avec la revendication par Idanthyrse de sa liberté fondamentale vis-à-vis des humains (δεσπότας δὲ ἐμοὺς ἐγὼ Δία τε νομίζω τὸν ἐμὸν πρόγονον καὶ Ἱστίην τὴν Σκυθέων βασίλειαν μούνους εἶναι).

(ii) 5.19 Ὦ παῖ, σχεδὸν γάρ σεο ἀνακαιομένου συνίημι τοὺς λόγους, ὅτι ἐθέλεις ἐμὲ ἐκπέμψας ποιέειν τι νεώτερον · ἐγὼ ὢν σεο χρηίζω μηδὲν νεοχμῶσαι κατ᾽ ἄνδρας τούτους, ἵνα μὴ ἐξεργάσῃ ἡμέας, ἀλλὰ ἀνέχεο ὁρέων τὰ ποιεύμενα. Ἀμφὶ δὲ ἀπόδῳ τῇ ἐμῇ πείσομαί τοι « Mon fils, je comprends assez bien tes propos comme ceux d'un homme échauffé : tu veux, m'ayant renvoyé, faire quelque chose de grave ; pour ma part donc, je te prie de ne rien projeter contre ces hommes, afin de ne pas nous faire tuer, mais de supporter de voir ce qui se passe. En ce qui concerne mon retrait, je veux bien t'obéir ». Il s'agit de la

[75] STEIN, *ad loc.* : « ἀμφί c. dat. gehört der älteren Sprache an. *Od*. 4.151. »

réponse d'Amyntas à son fils Alexandre, au cours de l'épisode dramatique de l'ambassade perse en Macédoine. Dans cette phrase, Amyntas *conjure* (χρῄζω) son fils de s'abstenir de tout mauvais coup vis-à-vis de leurs hôtes, et de se résigner à les laisser faire (la proposition ἀλλ(ὰ) ἀνέχεο ὁρέων τὰ ποιεύμενα compose une séquence de quatre dactyles) ; puis il convient qu'il va se retirer, en utilisant le tour syntaxique marqué ἀμφὶ + datif et en achevant sa réponse sur une clausule trochaïque (πείσομαί τοι).

Dans tous les passages étudiés jusqu'ici, le tour ἀμφὶ + datif porte sur le discours du locuteur (narrateur ou personnage) ou de l'interlocuteur (cf. 4.127), de manière conforme à l'exemple homérique d'*Od*. 4.151 mentionné précédemment.

c) dans des passages narratifs

(i) 6.62 Τὸν δὲ Ἀρίστωνα ἔκνιζε ἄρα τῆς γυναικὸς ταύτης ἔρως · μηχανᾶται δὴ τοιάδε. Αὐτός τε τῷ ἑταίρῳ, τοῦ ἦν ἡ γυνὴ αὕτη, ὑποδέκεται δωτίνην δώσειν τῶν ἑωυτοῦ πάντων, ἕν, τὸ ἂν αὐτὸς ἐκεῖνος ἕληται, καὶ τὸν ἑταῖρον ἑωυτῷ ἐκέλευε ὡσαύτως τὴν ὁμοίην διδόναι · ὁ δὲ οὐδὲν φοβέων ἀμφὶ τῇ γυναικί, ὁρέων ἐοῦσαν καὶ Ἀρίστωνι γυναῖκα, καταινέει ταῦτα · ἐπὶ τούτοισι δὲ ὅρκους ἐπήλασαν « Le désir amoureux de cette femme rongeait donc Ariston ; il médita ce que voici. Il promit au compagnon dont elle était la femme de lui donner un seul de tous ses biens, celui que l'autre choisirait, et invita son camarade à lui rendre la pareille ; l'autre, ne craignant rien au sujet de sa femme en voyant qu'Ariston aussi en avait une, approuva cela ; sur quoi ils firent des serments ». Ce passage se signale par la phraséologie poétique de la première phrase : ἔρως … ἔκνιζε, où, comme le remarque Legrand, « le verbe κνίζειν, dont l'usage métaphorique est fréquent en parlant de l'amour, exprime exactement l'idée d'une démangeaison qui peut être douloureuse et cuisante »[76] ainsi que par la présence de la figure étymologique δωτίνην δώσειν[77]. Par ailleurs, il s'agit de la femme qui, de très laide fille qu'elle était, est devenue la plus belle de Sparte, par la grâce d'Hélène : la phrase est donc extraite d'un contexte assez poétique. On observera enfin le rythme trochaïque du syntagme ἀμφὶ τῇ γυναικί.

(ii) 6.129 Ὡς δὲ ἀπὸ δείπνου ἐγένοντο, οἱ μνηστῆρες ἔριν εἶχον ἀμφὶ τῇ μουσικῇ καὶ τῷ λεγομένῳ ἐς τὸ μέσον « A l'issue du repas, les prétendants se livraient à des contestations musicales et faisaient assaut de propos de société » (trad. Legrand), ou : « Le repas terminé, les prétendants faisaient à l'envi montre de leurs talents en musique et poésie, entre autres sujets de conversation générale » (trad. Barguet). Il s'agit des prétendants d'Agaristé, fille de Clisthène, tyran de Sicyone. On peut penser que la phraséologie de la

[76] LEGRAND, *ad loc.*
[77] Voir chap. I, sous les allitérations en δ, ainsi que chap. IV, *s. v.* δωτίνη.

proposition οἱ μνηστῆρες ἔριν εἶχον a quelque chose de poétique (le terme même de « prétendant » étant vraisemblablement poétique[78]). Dans un tel contexte, la présence d'un poétisme syntaxique n'étonne guère.

Enfin, quelques lignes plus loin, dans la phrase clôturant le passage, la tradition manuscrite se partage entre le génitif et le datif : 6.131 Ἀμφὶ μὲν κρίσ-? τῶν μνηστήρων τοσαῦτα ἐγένετο, καὶ οὕτω Ἀλκμεωνίδαι ἐβώσθησαν ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα. Ainsi, les manuscrits ABCTMP donnent la leçon κρίσιος ; les manuscrits Pp la leçon κρίσι, et les manuscrits B²MDRS la leçon κρίσει. De même, les choix des éditeurs divergent : tandis que Legrand édite κρίσι, Stein et Rosén retiennent κρίσιος, le second renvoyant dans son apparat critique à LSJ, *s. v.* ἀμφί. Force est pourtant de constater que dans son unique occurrence hérodotéenne, évoquée précédemment, le tour ἀμφὶ + génitif présente un sens spatial et non le sens figuré ici pertinent, lequel est en revanche soutenu pour le datif par les parallèles précédents.

En somme, les emplois hérodotéens de la préposition ἀμφί avec le datif paraissent tous obéir à une intention poétique que signalent le sémantisme du contexte ou la présence d'autres indices, de nature lexicale, phraséologique ou rythmique. Si l'on ajoute à cela que les inscriptions ioniennes n'attestent la préposition ἀμφί qu'avec l'accusatif (Amorgos $5361_{28/29}$ τοὺς εἰσαγωγέας τοὺς ἀμφὶ Εὐρύδικον ; Ios 5393_{6} τοὺς ἀμφὶ Θρασῆν), et si l'on rappelle que les seuls exemples littéraires du tour ἀμφὶ + datif, extraits du *Corpus hippocratique*, ne présentent pas non plus un sens figuré que connaît en revanche Homère, on pourra conclure que les emplois hérodotéens se signalent comme des poétismes syntaxiques.

2. <u>Ἐκ + génitif complément d'agent</u>

Selon le *Lexique* de Powell, Hérodote atteste 56 occurrences de la préposition ἐκ introduisant, au génitif, un complément d'agent. On sait que dans la prose attique classique, c'est à la préposition ὑπό qu'est dévolue cette fonction. Il est vrai, comme l'écrit Bizos que l'« on trouve quelquefois, même en prose ἀπό, παρά, πρός avec le génitif, au lieu de ὑπό, sans que la nuance de provenance, d'origine marquée par ces prépositions se sente toujours » ; mais « ἐκ avec le génitif en ce sens ne se trouve guère que chez Thucydide et Xénophon »[79]. Or, il est intéressant de noter que les exemples xénophontiques mentionnés par Kühner-Gerth, § 430, sont extraits de ses seuls ouvrages historiques : ainsi Xén. *An.* 1.1.6 (πόλεις) ἐκ βασιλέως δεδομέναι, « aus der Hand des Königs, vgl. Hell. 3. 1, 6 ; *An.* 2. 6, 1 (Κλέαρχος) ὁμολογουμένως ἐκ πάντων δόξας γενέσθαι ἀνὴρ πολεμικός ». L'emploi du tour ἐκ + génitif complément d'agent par les historiens Thucydide et Xénophon pourrait donc être un

[78] Cf. chap. III, I, *s. v.* μνηστήρ.
[79] Cf. BIZOS, *op. cit.*, p. 76.

trait d'imitation générique de la syntaxe hérodotéenne — pour laquelle il convient alors de savoir si cet emploi est un poétisme, ou un simple dialectalisme.

En effet, si, comme l'indique Schwyzer-Debrunner, le tour ἐκ + génitif complément d'agent ne figure « en attique, guère qu'en poésie »[80], Kühner-Gerth le mentionne pour sa part comme « presque seulement ionien, également fréquent chez les tragiques, rare dans la prose attique »[81]. Les exemples qu'il donne témoignent de la mixité des emplois, entre prose hérodotéenne d'un part, et poésie de l'autre, d'abord homérique, puis tragique : *Il*. 2.669 ἐφίληθεν ἐκ Διός « de la part de Zeus », cf. *Il*. 2.33 ; Hdt. 3.62 τὰ ἐντεταλμένα ἐκ τοῦ Μάγου ; ib. προδεδόσθαι ἐκ Πρηξάσπεος ; 7.95 Ἀβυδηνοῖσι προσετέτακτο ἐκ βασιλέος ; 7.175 τὰ λεχθέντα ἐξ Ἀλεξάνδρου ; Soph. *Ph*. 335 ἐκ Φοίβου δαμείς, *Ant*. 63 ἀρχόμεσθ᾽ ἐκ κρεισσόνων ; *Or*. 225 ὅστις … κάτοιδεν, ἀνδρὸς ἐκ τίνος διώλετο. Suivent les exemples de Xénophon, ainsi qu'une occurrence platonicienne extraite du *Phèdre*, 245b ; avant que l'on en revienne à Hérodote, 6.2 (Ἰστιαῖος) καταγνωσθεὶς πρὸς αὐτῶν (τῶν Χίων) νεώτερα πρήσσειν πρήγματα ἐς αὐτοὺς ἐκ Δαρείου, « *Dario auctore* ».

L'occurrence platonicienne de *Phèdre* 245b, qui pourrait contredire notre hypothèse d'un tour proprement générique imité d'Hérodote par les historiens postérieurs, mérite un examen particulier : on y lit ὡς οὐκ ἐπ᾽ ὠφελίᾳ ὁ ἔρως τῷ ἐρῶντι καὶ τῷ ἐρωμένῳ ἐκ θεῶν ἐπιπέμπεται. De même, l'exemple mentionné par Bailly de *Tim*. 74 b ἐκ θεῶν δωρηθέν « chose qui est un présent des dieux », atteste un complément d'agent divin, qui fait écho au tour homérique ἐφίληθεν ἐκ Διός d'*Il*. 2.669. Le tour semble donc fort être poétiquement marqué, sinon lexicalisé dans le seul syntagme ἐκ θεῶν — à la manière des emplois attiques de la préposition σύν dans les syntagmes σὺν θεῷ, σὺν θεοῖς[82]. L'emploi de la préposition ἐκ introduisant un complément d'agent en prose se trouve ainsi, d'une part, quasiment réduit à Hérodote et ses successeurs, d'autre part, attesté à l'état de vestige d'origine poétique dans la prose platonicienne. Les seuls emplois vivants en figurent chez les poètes — et chez Hérodote.

Par ailleurs, un survol du *TLG* nous enseigne l'apparente rareté de cet emploi dans le *Corpus hippocratique*. Le « fast nur ionisch » de Kühner-Gerth paraît donc se fonder, du point de vue des textes littéraires, sur les seuls faits hérodotéens. Il est vrai cependant que ce tour est documenté épigraphiquement, une fois au moins, dans le dialecte ionien par l'inscription d'Ephèse a_2 (VI) ἐκ πόλεως ἠνείχ[τθ]ησαν, *sc.* μνέαι[83]. La question se pose alors toujours de savoir si ce tour est un simple et neutre ionisme de la poésie homérique et de la prose

[80] SCHWYZER-DEBRUNNER, p. 463 : « im Attischen fast nur in Poesie. »

[81] K.-G., § 430, 2), *s. v.* ἐξ, ἐκ : « c) vom Urheber bei passiven oder intransitiven Verben statt ὑπό, fast nur ionisch, besonders b. Hdt., auch öfters b. d. Trag., selten in der attischen Prosa »

[82] Voir sur ce point *infra*, 3.

[83] Cf. FAVRE, *s. v.* ἐκ, p. 129 : « De praepositione ἐκ ap. Hdtum pro ὑπό verbis passivis adiecta cf. Kühner-G. I 460 c, Helbing 74 sq., qui usus in Ionum lapidibus non desideratur : Hogarth Ephesi a_2 (VI) ἐκ πόλεως ἠνείχ[τθ]ησαν, *sc.* μνέαι. »

hérodotéenne, adopté par les poètes attiques, ou si au contraire Hérodote érige en authentique poétisme un trait essentiellement dialectal, à la faveur même de l'intertextualité poétique.

Sans prétendre ici nous livrer à un examen exhaustif des 56 occurrences hérodotéennes[84], on pourra sans doute tirer argument de l'examen de la première, qui permet en effet de juger de la manière dont Hérodote sait tirer un parti poétique d'un probable particularisme linguistique. Cette occurrence ouvre, tout simplement, le proème de l'œuvre : il s'agit du fameux syntagme désignant τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων, « ce qu'ont fait les hommes » selon la traduction de Legrand, « les travaux des hommes » selon celle de Barguet. Dans cette ouverture souvent commentée, qui affirme le désir de conférer le κλέος aux grandes actions humaines (μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά… ἀκλεᾶ γένηται), dans le droit prolongement de l'aède homérique[85], le tour syntaxique ἐκ + complément d'agent prend une saveur homérique particulière. Il est possible en outre que d'un point de vue synchronique et différentiel, ce tour entre en résonance avec le syntagme ἐκ θεῶν dont nous avons constaté l'existence pour ainsi dire lexicalisée en prose attique. Le marquage apparaît donc double : d'une part générique et diachronique, situant le projet d'Hérodote dans un processus de filiation explicite vis-à-vis de l'épopée ; et d'autre part, pragmatique en synchronie, en tant qu'il se distingue d'une locution attique pour affirmer sa spécificité à la fois linguistique et discursive. Le tour ἐκ + génitif complément d'agent constitue donc ici, au même titre que le nom liminaire Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος mais sur un mode sémiotique, une véritable signature en même temps qu'une profession de foi.

3. <u>Σύν + datif</u>

On sait que la préposition σύν est une « préposition assez rare dans la prose attique, surtout employée par Xénophon à la place de μετά et le génitif »[86]. Selon Chantraine[87], « la préposition σύν a, en effet, tendu à disparaître au profit de μετά accompagné du gén. ; Démosthène, au sens d''avec', fournit 350 ex. de μετά environ contre 15 de σύν, mais Xénophon emploie davantage σύν que μετά ». Ainsi encore, Kühner-Gerth confirme que « l'emploi de σύν se restreint à époque classique presque exclusivement à la langue poétique noble et à Xénophon, tandis que tous les autres prosateurs et les comiques emploient presque régulièrement μετά, et seulement par exception σύν », et ce uniquement dans des tours bien particuliers, sinon stéréotypés ou encore poétiquement marqués[88].

---

[84] 1.10, 1.13, 1.69, 1.87, 1.114, 1.160, 1.191, 2.121 ε, 2.151, 2.172, 3.14, 3.40, 3.48, 3.62 bis, 3.71, 3.79, 4.165, 4.202, 5.2, 5.12, 5.21, 5.23, 5.32, 5.82, 5.90 bis, 6.13, 6.22, 6.42 bis, 6.43, 6.58, 6.61, 6.78, 6.97, 6.124, 7.11, 7.16 γ, 7.18, 7.95, 7.148, 7.149, 7.164, (7.175), 7.223 bis, 7.237, 8.114, 8.119, 8.136, 8.140 α, 9.64, 9.66, (9.104 conj.), ainsi que l'occurrence examinée ci-dessous.

[85] Cf. sur cette position le chapitre V, II. A. 2.

[86] Cf. BIZOS, p. 109.

[87] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ξύν.

[88] K.-G., § 431, Anmerk. : « dass der Gebrauch von σύν sich in der klassischen Zeit fast ausschliesslich auf die edle Dichtersprache und Xenophon beschränkt, während alle anderen Prosaiker und die Komiker fast

Or, Hérodote atteste pour sa part 72 occurrences de la préposition σὺν + datif, contre 67 occurrences de la préposition μετά + génitif. Ces emplois sont répartis par Powell en six acceptions principales : « 1. (43 occ.) 'with' a person ; 2. (4 occ.) rarely of things ; 3. (13 occ.) including ; 4. (2 occ.) 'with the knowledge, authority of' ; 5. (3 occ.) 'with the help of' ; 6. (7 occ.) expressions equiv. to advbs. σὺν δίκῃ 1.115 ; κακῷ 7.9β ; κόσμῳ 8.86 ; 138 ; πομπῇ (7.197) ; πόνῳ 2.70 ». Si ces dix derniers exemples (réunis sous 5. et 6.) constituent une illustration de l'emploi lexicalisé de la préposition σύν, il reste que la majorité des occurrences révèlent un emploi courant de la préposition au sens purement comitatif dévolu dans la prose classique à la préposition μετὰ + génitif.

Le fait est cependant que σύν est bien documentée dans le dialecte ionien, aussi bien par le *Corpus hipporatique*, qui l'atteste abondamment sous les formes ξύν (majoritaire) ou σύν, que par les inscriptions : dans le triple emploi défini de : 1. = « una cum » ; 2. « cum aliquo = aliquo iuvante » ; et 3. « = cum aliqua re »[89]. On tiendra donc d'un point de vue linguistique l'emploi de σύν pour ionien plutôt que poétique, tandis qu'en attique cette préposition s'est progressivement effacée au profit de μετὰ + génitif. D'un point de vue pragmatique cependant, on peut considérer que ce dialectalisme synchronique est perçu comme un archaïsme poétique. Ainsi, comme l'observe Smyth, « σύν est essentiellement poétique (rare dans la comédie) et xénophontique ; il est souvent employé dans des formules […] and pour des personnes et des choses personnifiées. Son sens ancien et poétique est 'de concert avec' et 'avec l'aide de' »[90]. C'est ainsi que dans le contexte probable d'une publication orale à Athènes de son œuvre, ou de pans de son œuvre, Hérodote emploie ici une préposition qui résonne probablement pour son public comme un trait de la langue poétique.

4. <u>Anastrophe de prépositions</u>

Si le phénomène de l'anastrophe de la préposition περί construite avec le génitif au sens de « concernant, au sujet de » est bien documenté en prose (ainsi Thuc. 3.13 ἀλλοτρίας γῆς

---

regelmässig μετά verwenden, nur ausnahmsweise σύν, und zwar a) zur Anfügung einer hinter den Hauptgegenstand an Zahl oder Bedeutung zurücktretenden Person oder Sache (meist = *inclusive*), z. B. Hdt. 8.113 ὥστε σύμπαντας τρήκοντα μυριάδας γενέσθαι σὺν τοῖς ἱππεῦσι, eingerechnet die Reiterei. Lys. 21.2 ἀνήλωσα σὺν τῇ τοῦ τρίποδος ἀναθέσει πεντακισχιλίας δραχμάς, einschliesslich der Errichtung. Dem. 28.13 τοῦ μὲν ἀρχαίου (Kapital) πέντε τάλαντ᾽ εἴληφε · σὺν δὲ τοῖς ἔργοις (inklusive der Zinsen) πλέον ἢ δέκα τάλαντ᾽ ἔχει. Th. 2.6 τῶν ἀνθρώπων τοὺς ἀχρειοτάτους ξὺν γυναῖξι καὶ παισὶν ἐξεκόμισαν. 3.22 ἔπειτα ψιλοὶ δώδεκα ξὺν ξιφιδίῳ καὶ θώρακι ἀνέβαινον, unter Mitnahme von (Bekleidung, Bewaffnung). B) in einzelnen formelhaften Wendungen, wie σὺν ὅπλοις, ξὺν νῷ (Pl. Civ. 616b, Ar. N. 580), σὺν τοῖς θεοῖς, σὺν θεῷεἰπεῖν. c) in Stellen von poetischer Färbung (bei Ar. in hochlyrischen oder hochtragischen Partien). »

[89] Cf. FAVRE, *s. v.* σύν.

[90] SMYTH, p. 1696 : « a) In standard (i. e. not Xeophontic) prose σύν has been driven out of use by μετά. It is used (1) in old formulas, as σὺν (τοῖς) θεοῖς with the help of the gods, σὺν (τοῖς) ὅπλοις in arms, etc. (if things attached to a person), σὺν νῷ intelligently ; (2) of sum totals (along with, including), as σὺν τοῖς ἔργοις πλέον ἢ δέκα τάλαντα ἔχει he has more than ten talents interest included D. 28.13. — b) σύν is usually poetic (rare in comedy) and Xenophontic ; it is often used in the formulas of a) (1) and of persons and things personified. Its older and poetic meaning is 'along with' (of something secondary or added to the action) and 'with the help of'. »

πέρι, etc.) et notamment chez Platon (ainsi *Phil*. 49 σοφίας πέρι, *Apol*. 19c ὧν ἐγὼ οὐδὲν οὔτε μέγα οὔτε σμικρὸν πέρι ἐπαΐω, *Phaedr*. 259c ὧν ἂν ἐρεῖν πέρι μέλλῃ, etc.), ainsi d'ailleurs qu'épigraphiquement (τοῦ πολέμου πέρι)[91], il faut reconnaître qu'Hérodote en fait un usage intensif, puisque sur les 286 occurrences du tour περὶ + génitif relevées par Powell, l'anastrophe est présente à 69 reprises, ce qui représente environ un quart des occurrences, proportion assez considérable. A noter en outre que dans un exemple tiré du *logos* égyptien, et plus précisément du passage consacré au labyrinthe de Moeris, la préposition se place entre l'article et le nom : 2.148 Οὕτω τῶν μὲν κάτω πέρι οἰκημάτων ἀκοῇ παραλαβόντες λέγομεν « Ainsi, au sujet des salles inférieures, nous parlons par ouï-dire ». Rappelons que le même passage atteste, avec la phrase : Τοῦ γὰρ δυώδεκα μέν εἰσι αὐλαὶ κατάστεγοι, un poétisme syntaxique de l'article présentant une valeur démonstrative. Il est donc fort possible que cet emploi de la préposition περί soit marqué — ce qui amène à suggérer une hypothèse similaire pour les autres, ou du moins certains autres cas d'anastrophe.

Mais il se trouve que la préposition περί n'est pas chez Hérodote la seule susceptible de subir l'anastrophe : on trouve en effet aussi un cas d'anastrophe de la préposition ἀπό, et ce dans un autre passage du *logos* égyptien : 2.6 ταύτης ὧν ἄπο οἱ ἑξήκοντα σχοῖνοί εἰσι « à partir de (ce lac), il y a les soixante schoenes ». Or, si l'anastrophe de περί est bien connue de la prose, celle des autres prépositions est exclusivement poétique, comme l'observe Kühner-Gerth : « dans la langue poétique épique, tragique et lyrique, ce phénomène se produit couramment, plus rarement chez les comiques, dans la prose de façon seulement isolée et jamais dans la prose attique, à l'exception de περὶ + gén. […] » ; suivent mentions d'exemples poétiques d'anastrophes de diverses prépositions, dont ἀπό chez Pindare, *Ol*. 1.13 δρέπων μὲν κορυφὰς ἀρετᾶν ἄπο πασᾶν.

Enfin, la préposition ἐπί occupe elle aussi chez Hérodote une position singulière, entre nom et adjectif, dans une série de syntagmes à valeur temporelle : on note ainsi χρόνον ἐπὶ πολλόν en 1.214, 2.133, 2.154, 6.29, 8.129, 9.62, 9.70 ; χρόνον ἐπὶ πλεῖστον en 5.115 ; χρόνον ἐπ᾽ ὀλίγον en 5.46 ; χρόνον ἐπὶ συχνόν en 9.67, 9.119 ; et même ἔτεα ἐπὶ πλέω ἢ ἑπτακόσια en 2.140[92]. Il s'agit là, comme on voit, de tours récurrents au fil de l'œuvre.

En conclusion, la syntaxe hérodotéenne des prépositions se distingue à plusieurs titres de leur syntaxe classique : d'une part, par la construction de la préposition ἀμφί avec un datif au sens de « concernant, au sujet de », qui est d'ascendance homérique, et par l'emploi de ἐκ + génitif introduisant un complément d'agent dont on peut soupçonner le caractère originellement marqué chez Hérodote, ainsi que l'extension spécifiquement générique qu'il connaît à partir de lui ; d'autre part, par l'emploi d'une préposition σὺν + datif essentiellement ionienne, mais qui d'un point de vue pragmatique représente un écart

[91] Cf. K.-G., § 452.
[92] Cf. POWELL, *s. v.* ἐπί, C. I. 2.

syntaxique en face de μετὰ + génitif attesté par la prose attique. Enfin, l'anastrophe de la préposition πέρι constitue en vertu de sa fréquence, celle de la préposition ἐπί en vertu de son caractère stéréotypé et celle enfin de la préposition ἀπό en vertu son existence ponctuelle, un autre stylème hérodotéen.

D. Syntaxe poétique des particules

1. Particules adverbiales

a) Ἦ, ἦ δή, ἦ κου

De la particule ἦ à valeur confirmative que connaît déjà Homère et qu'emploient surtout les poètes, Hérodote atteste l'existence dans plusieurs emplois que Powell regroupe dans deux catégories distinctes : (1) 'vraiment', premier mot de proposition en 1.68, 3.72, 6.80 et 7.159, ainsi que ἦ δή en 2.14 et 5.92α ; (2) dans le tour ἦ μέν introduisant une formule de serment, dans plusieurs autres exemples[93]. Le second tour, associant ἦ à la particule μέν à valeur également intensive, correspond à l'attique ἦ μήν, usuel dans ce sens en prose ; il ne doit donc pas être tenu pour poétique. Restent les cas où la particule ἦ figure en début de phrase indépendante ou principale, seule ou soutenue par les adverbes δή ou κου[94].

(i) Ἦ

L'emploi de ἦ comme particule confirmative sans le soutien d'une autre particule est donc bien connu d'Homère. Il est en outre attesté épigraphiquement, mais on notera que l'inscription ionienne qui en témoigne — Thasos 5457_1 ἦ καλὸν τὸ μνῆμα [πα]τὴρ ἔστησε[95] — se signale par son caractère métrique : il s'agit donc ici encore d'une occurrence poétique.

On trouve de cet emploi trois exemples chez Hérodote : (1) au sein de l'épisode des conjurés perses, dans la réponse de Darius à Otanès en 3.72 : Ὀτάνη, ἦ πολλά ἐστι, τὰ

[93] POWELL, *s. v.* : « 1. 'verily', first word in clause : ἦ κου κάρτα ἂν ἐθώμαζες 1.68 ; so (3.72, 6.80), 7.159 ; ἦ δή 2.14, 5.92 α ; 2. ἦ μέν, w. fut. inf., introduces statement of an oath […] ».

[94] Cf. KÜHNER-GERTH, § 504 « Konfirmatives und interrogatives ἦ » : « 1. Ἦ drückt ähnlich wie μήν, μέν, δή eine Bekräftigung und Versicherung aus (Hesych. ἦ = ἀληθῶς, ὄντως) = in der That, wirklich, wahrlich, aber mit dem Unterschiede, dass er grösseren Nachdruck hat und daher auch zu Anfang des Satzes seine Stelle einnimmt, sowie immer seine adverbiale Natur festhält und nicht zu einer blossen Konjunktion herabsinkt. » — Schwyzer-Debrunner, 564 : « ἦ 'wirklich' (seit Hom., auch Pind., dor. inschr.) war wohl interjektionell und identisch mit ἐ- ἠ- als Augment […]. Vom affirmativen geht der bald lediglich interrogative Gebrauch aus […] ; in beiden Gebrauchsweisen eröffnet ἦ fast durchaus den Satz, oft nach Vok., Ausruf, Beteuerung. Auch die teilweise univerbierten Verbindungen zeigen ἦ meist an erster Stelle ; sie können beiden Anwendungen haben : ἦ ἄρα […], ἦ γάρ (interrog. nur att.), ἦ που ; nur affirmativ sind ἦ δή (Hom. Tragg. Hdt. 5.92a1), woraus ἤδη, ἦ θην, ἦ μήν, ἦ νυ, ἦ οὖν (Eur. Plat.), ἤτοι […]. »

[95] Cf. FAVRE, *s. v.* ἦ « 'profecto', particula affirmativa. »

λόγῳ μὲν οὐκ οἷά τε δηλῶσαι, ἔργῳ δέ · ἄλλα δ᾽ ἐστὶ τὰ λόγῳ μὲν οἷά τε, ἔργον δ᾽ οὐδὲν ἀπ᾽ αὐτῶν λαμπρὸν γίνεται « Otanès, certes il est bien des choses que l'on ne peut illustrer par le discours, mais seulement par les actes ; et il en est d'autres que l'on peut illustrer par le discours, mais dont aucun acte brillant ne procède » : on remarquera ici le caractère gnomique de cette phrase, dont la particule ἦ souligne la véracité ; (2) dans une invocation de Cléomène à Apollon, en 6.80 : Ὦ Ἄπολλον χρηστήριε, ἦ μεγάλως με ἠπάτηκας φάμενος Ἄργος αἱρήσειν. Συμβάλλομαι δ᾽ ἐξήκειν μοι τὸ χρηστήριον « O Apollon prophétique, tu m'as grandement trompé en affirmant que je prendrais Argos. Je suppose que ton oracle est à présent accompli » ; la particule est ici absente des manuscrits ABC, mais retenue à juste titre par les éditeurs ; (3) dans l'ouverture très homérique d'un discours de Syagros répondant à Gélon en 7.159 : Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων κτλ., phrase calquée en effet sur Homère et qui atteste aux côtés de ἦ la particule κε (cf. *infra*, b).

Ces trois exemples nous paraissent fournir une gradation poétique des emplois de la particule ἦ, depuis le sens confirmatif de la phrase gnomique de 3.72 jusqu'à un stylème homérique en 7.159, en passant par le contexte de l'invocation à une divinité.

(ii) Ἦ δή

La locution ἦ δή connaît elle aussi des exemples exclusivement poétiques, dont témoignent Homère, *Il*. 1.518 Ἦ δὴ λοίγια ἔργ᾽ ὅ τέ μ᾽ ἐχθοδοπῆσαι ἐφήσεις, 1.573 ἦ δὴ λοίγια ἔργα τάδ᾽ ἔσσεται οὐδ᾽ ἔτ᾽ ἀνεκτά, etc ; *Od*. 1.253 Ὦ πόποι, ἦ δὴ πολλὸν ἀποιχομένου Ὀδυσῆος # δεύῃ, etc. ; comme Eschyle, *Ch*. 742 ἦ δὴ κλύων ἐκεῖνος εὐφρανεῖ νόον # εὖτ᾽ ἂν πύθηται μῦθον[96].

Hérodote en offre pour sa part deux ou trois exemples : (1) dans le discours du narrateur hérodotéen, au sein du développement consacré aux rapports entre les Egyptiens et le Nil, en 2.14 : Ἦ γὰρ δὴ νῦν γε οὗτοι ἀπονητότατα καρπὸν κομίζονται ἐκ γῆς τῶν τε ἄλλων ἀνθρωπων πάντων καὶ τῶν λοιπῶν Αἰγυπτίων « Car assurément, ces hommes sont aujourd'hui ceux qui recueillent avec le moins de peine le fruit de la terre, parmi tous les autres hommes, Egyptiens et autres » ; (2) dans le discours de personnages : (a) à l'ouverture du discours de Soclès de Corinthe en 5.92α Ἦ δὴ ὅ τε οὐρανὸς ἔσται ἔνερθε τῆς γῆς καὶ ἡ γῆ μετέωρος ὑπὲρ τοῦ οὐρανοῦ « Assurément, le ciel va se trouver sous la terre et la terre va passer par-dessus le ciel », le poétisme[97] étant ici puissamment motivé par le caractère prophétique et apocalypptique de la phrase ; (b) probablement aussi, dans le discours de Cléomène à Crios le « Bélier » en 6.50 : Ἦ δὴ νῦν καταχαλκοῦ, ὦ κριέ, τὰ κέρεα, ὡς συνοισόμενος μεγάλῳ κακῷ « Assurément, Crios, fais garnir à présent tes cornes de bronze,

[96] Cf. K.-G., § 500 « Konfirmatives δή »
[97] STEIN, *ad loc.* : « ἦ δή, homerisch. »

car tu vas te heurter à un grand malheur », où seuls les manuscrits CP attestent la locution ἦ δή, les autres donnant ἤδη : mais on remarquera ici, d'une part, le jeu étymologique sur le nom de l'interlocuteur, d'autre part, la séquence dactylique Ἦ δὴ νῦν καταχαλκοῦ, justifiant tous deux l'emploi de la locution poétique.

Dans tous ces emplois, la locution ἦ δή peut donc être tenue pour un homérisme de la prose d'Hérodote.

(iii) Ἦ κου

Cette locution apparaît à l'ouverture du discours du forgeron à l'Agathurge Lichas en 1.68, dans l'épisode de la recherche des ossements d'Oreste : Ἦ κου ἄν, ὦ ξεῖνε Λάκων, εἴ περ εἶδες τό περ ἐγώ, κάρτα ἂν ἐθώμαζες « Assurément sans doute, étranger de Laconie, si tu avais vu ce que j'ai vu, tu aurais été bien étonné ! » On notera ici le parallèle offert par le vers homérique d'*Il*. 21.583 ἦ δή που μάλ᾽ ἔολπας ἐνὶ φρεσὶ φαίδιμ᾽ Ἀχιλλεῦ.

b) <u>Κε ; αἴ γάρ</u>

Ces deux particules modales se signalent comme étant à la fois poétiques et dialectales. Ainsi la particule κε figure en éolien et chypriote, ainsi que chez Homère et dans la poésie épique (également sous la forme κεν devant voyelle) où elle est employée en concurrence avec ἄν, tandis que le doublet κα est attestée en dorien, dans les inscriptions comme chez Epicharme et Théocrite[98] ; quant à αἰ, elle est épique et dorienne[99]. Or toutes deux trouvent une occurrence ponctuelle chez Hérodote, chaque fois pour un effet poétique remarquable et en conformité avec leur ascendance homérique.

(i) Κε

Le passage dans lequel figure κε a été mentionnée plus haut : il s'agit de la réponse de Syagros à Gélon de Syracuse en 7.159 : Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων. Cette phrase constitue en vérité un remarquable emprunt, avec reformulation seulement partielle du vers d'*Il*. 7.125 Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς. On notera en effet, d'une part la reprise littérale du premier hémistiche, impliquant les particules ἦ et κε, d'autre part le jeu sur le double nom de Πηλεύς ~ Πελοπίδης, enfin le caractère presque entièrement métrique de la phrase, qui constitue un hexamètre dactylique quasi parfait — réserve faite précisément de la première syllabe de Πελοπίδης, tout se passant alors comme si cette « faute » métrique signait l'emprunt.

[98] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[99] K.-G., § 570, Anmerk. 1.

(ii) Αἲ γάρ

C'est sous cette forme déjà homérique (à côté d'hom. αἴθε) qu'est attestée chez Hérodote la particule αἰ, accentuée dans cette locution à valeur optative (« utinam »). On trouve ainsi chez Homère, *Il*. 2.371 αἲ γὰρ Ζεῦ τε πάτερ καὶ ᾽Αθηναίη καὶ ᾽Απολλον # τοιοῦτοι δέκα μοι συμφράδμονες εἶεν ᾽Αχαιῶν, etc. ; chez Hérodote, au livre I, dans la réponse de Crésus au sage Bias ou Pittacos qui l'informe des intentions des Ioniens insulaires de marcher contre Sardes : 1.27 Αἲ γὰρ τοῦτο θεοὶ ποιήσειαν ἐπὶ νόον νησιώτῃσιν, ἐλθεῖν ἐπὶ Λυδῶν παῖδας σὺν ἵπποισι « Plaise aux dieux de mettre dans l'esprit des insulaires de venir contre les fils des Lydiens avec leur cavalerie ! » Pour l'expression de ce souhait solennel, on remarquera que l'ouverture Αἲ γὰρ τοῦτο θεοὶ compose un hémiépès ; en outre, le syntagme ἐπὶ Λυδῶν παῖδας « contre les fils des Lydiens » est également un stylème poétique ou du moins archaïque[100]. Plusieurs indices convergents amènent donc à identifier ici dans l'emploi de la locution αἴ γάρ un poétisme d'ascendance homérique.

2. Particules connectives

a) ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ὥς

Cette locution signifiant « mais même ainsi, … ne … pas », c'est-à-dire « ne… pas pour autant », connaît chez Homère pas moins de 17 occurrences, toujours en début de vers où elle occupe trois spondées, créant ainsi un effet solennel. Un exemple célèbre en est, à l'ouverture de l'Odyssée, le vers de 1.6 ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὣς ἑτάρους ἐρρύσατο, ἱέμενός περ « mais même ainsi, il ne sauva pas ses camarades — *i. e.* sans pour autant sauver ses camarades, quelque désir qu'il en eût »[101].

Elle est employée par Hérodote dans le mot d'Astyage consécutif à sa première défaite face à Cyrus, qui vient de soulever les Perses contre lui : 1.128 ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ὣς Κῦρός γε χαιρήσει « Mais même ainsi (ou 'pour autant'), Cyrus n'aura pas lieu de se réjouir ». L'emploi du stylème ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὥς confère aux propos d'Astyage une forte couleur homérique.

On observe de même une forme tronquée de cette expression dans la réponse véhémente d'un citoyen samien à Maiandrios, qui proposait à ses concitoyens l'isonomie, en échange de quelques privilèges : 3.142 ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ἄξιος εἶς σύ γε ἡμέων ἄρχειν, γεγονώς τε κακὸς καὶ ἐὼν ὄλεθρος « Mais même ainsi, tu n'es pas digne de nous commander, toi qui es né

---

[100] STEIN, *ad loc.* : «« altertümliche, wahrscheinlich dem Oriente entlehnte Ausdrucksweise […], um eine glorreiche Abkunft rühmend anzudeuten ». Ainsi, conclut Förstemann, *s. v.*, « totam orationem insigni quodam pondere uerborum esse comparatam apparet ».

[101] Mais aussi, *Il*. 7.263, 9.351, 9.587, 11.255, 11.841, 12.432, 15.617, 17.697 ; *Od*. 2.23, 5.324, 5.379, 10.291, 11.88, 17.364, 18.155, 18.324.

méchant et qui es un fléau ». On notera ici la longue séquence dactylico-spondaïque ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ἄξιος εἶς σύ γε ἡμέων ἄρχειν (soit cinq dactyles ou spondées), ainsi que le caractère marqué d'une apposition participiale qui, amorcée par un virulent γεγονώς τε κακός de rythme anapestique, présente en outre un emploi figuré du terme ὄλεθρος dans le sens violemment péjoratif de « fléau ». Ici encore, la prégnance homérique de la locution ἀλλ᾽ οὐδ᾽ est forte.

b) Οὐδὲ γὰρ οὐδέ, etc.

On observe chez Hérodote l'existence de plusieurs complexes particulaires formés sur la répétition d'une particule négative : (1) avec la répétition de οὐδέ : οὐδὲ γὰρ οὐδέ et οὐδὲ ὢν οὐδέ ; (2) avec οὐ suivi de οὐδέ : οὐ γὰρ ὢν οὐδέ, οὐ μὲν οὐδέ et οὐκ ἂν οὐδέ. Dans tous ces cas, la répétition porte l'insistance sur le caractère négatif de l'assertion qui suit, ainsi mise en liaison avec la phrase précédente. Il convient cependant distinguer ces locutions, selon qu'elles se rapprochent ou non d'autres exemples, éventuellement poétiques.

(i) Οὐδὲ γὰρ οὐδέ

Comme l'indique Bailly, *s. v.*, « οὐδέ est quelquefois répété dans une même proposition pour donner plus de force à l'idée négative : οὐδὲ μὲν οὐδὲ ἔοικεν, *Il*. 12.213 'il ne semble pas du tout' ; οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος, *Il*. 5.22, etc. ; *Od*. 8.32 'ni aucun autre en effet, absolument aucun autre' ; οὐδὲ γὰρ οὐδὲ τοῦτο ἐψεύσατο, *Xén*. Cyr. 7.2.20 'car en cela il n'a certainement pas menti' ». On notera que les deux tours οὐδὲ μὲν οὐδέ et οὐδὲ γὰρ οὐδέ sont déjà d'origine homérique ; et le fait est qu'ils suivent un rythme dactylique. Aussi pourra-t-on selon toute vraisemblance tenir l'exemple xénophontique (seul mentionné en prose) comme imité d'Homère. On pourra ainsi citer encore : *Il*. 5.22 οὐδὲ γὰρ οὐδέ κεν αὐτὸς ὑπέκφυγε κῆρα μέλαιναν, etc.

Si la locution οὐδὲ μὲν οὐδέ n'est pas attestée chez Hérodote[102], le syntagme οὐδὲ γὰρ οὐδέ y connaît en revanche deux occurrences. La seconde ouvre l'étude géographique du *logos* scythe en 4.16, en mentionnant le témoignage d'Aristée de Proconnèse : Τῆς δὲ γῆς τῆς πέρι ὅδε ὁ λόγος ὅρμηται λέγεσθαι, οὐδεὶς οἶδε ἀτρεκέως ὅ τι τὸ κατύπερθέ ἐστι. Οὐδενὸς γὰρ δὴ αὐτόπτεω εἰδέναι φαμένου δύναμαι πυθέσθαι· οὐδὲ γὰρ οὐδὲ ᾽Αριστέης, τοῦ περ ὀλίγῳ πρότερον τούτων μνήμην ἐποιεύμην, οὐδὲ οὗτος προσωτέρω ᾽Ισσηδόνων αὐτὸς ἐν τοῖσι ἔπεσι ποιέων ἔφησε ἀπίκεσθαι, ἀλλὰ τὰ κατύπερθε ἐλέγε ἀκοῇ, φὰς ᾽Ισσηδόνας εἶναι τοὺς ταῦτα λέγοντας « Au sujet de la terre dont ce *logos* s'apprête à traiter, personne ne sait exactement ce qu'il y a au-dessus. En effet, je ne puis apprendre de personne qui ait affirmé savoir par autopsie ; pas plus d'ailleurs qu'Aristée, dont

[102] Qui emploie cependant οὐ μὲν οὐδέ, cf. *infra*, (iv).

je faisais mention il y a peu, n'a affirmé lui non plus dans ses vers être arrivé plus loin que les Issédones : il parlait des régions supérieures par ouï-dire, en affirmant que c'étaient les Issédones qui disaient cela ». Divers indices témoignent dans cette phrase en faveur de la poéticité de la locution οὐδὲ γὰρ οὐδέ, que Stein identifie d'ailleurs comme homérique[103] : (i) l'anastrophe de la préposition περί, trait possiblement marqué ; (ii) l'emploi de l'adverbe ἀτρεκέως, ionien mais présentant une probable couleur homérique ; (iii) la mention du poète Aristée, auteur des *Arimaspées* évoquées par Hérodote en 4.14, qui apporte une motivation poétique supplémentaire.

La première occurrence apparaît quant à elle dans le développement consacré aux coutumes des Massagètes, donc dans un nouveau passage ethnographique, en 1.215 … σιδήρῳ δὲ οὐδ᾽ ἀργύρῳ χρέωνται οὐδέν. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ σφι ἔστι ἐν τῇ χώρῃ, ὁ δὲ χρυσὸς καὶ ὁ χαλκὸς ἄπλετος « … mais ils ne font aucun usage du fer ni de l'argent. Du reste, ils n'en ont même pas dans le pays, tandis que l'or et le bronze sont à foison ». Or, Legrand amende ici la leçon unanime οὐδὲ γὰρ οὐδέ en οὐδὲ γὰρ οὐδείς, au motif que dans les autres exemples de répétition de οὐδέ, la seconde particule retombe sur un terme proche[104]. Cette subtile distinction syntaxique, si tant qu'elle existe, ne nous paraît de nature à mettre en cause l'accord des manuscrits, d'autant que seule la locution transmise permet ici de composer un premier hémistiche οὐδὲ γὰρ οὐδέ σφι ἔστι comparable à la séquence οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Ἀριστέης de l'exemple précédent.

(ii) Οὐδ(ὲ) ὧν οὐδέ

Les deux autres passages invoqués par Legrand attestent d'ailleurs en vérité, non plus exactement οὐδὲ γὰρ οὐδέ, mais la locution οὐδ(ὲ) ὧν οὐδέ, avec la forme propre à Hérodote de la particule ὧν. Ainsi en 2.134, au sujet de l'attribution de la pyramide de Mykérinos à la corutisane Rhodopis : τὴν δὴ μετεξέτεροί φασι Ἑλλήνων Ῥοδώπιος ἑταίρης γυναικὸς εἶναι, οὐκ ὀρθῶς λέγοντες. Οὐδὲ ὧν οὐδὲ εἰδότες μοι φαίνονται λέγειν οὗτοι ἥτις ἦν ἡ Ῥόδωπις « certains disent qu'elle est de la courtisane Rhodopis, mais ils n'ont pas raison. D'ailleurs, ces gens-là me semblent parler sans même savoir qui était Rhodopis » ; et en 5.98, au sujet du projet d'Aristagoras : Ἀρισταγόρης δὲ προσπλώσας καὶ ἀπικόμενος ἐς τὴν Μίλητον, ἐξευρὼν βούλευμα ἀπ᾽ οὗ Ἴωσι μὲν οὐδεμία ἔμελλε ὠφελίη ἔσεσθαι (οὐδ᾽ ὧν οὐδὲ τούτου εἵνεκα ἐποίεε, ἀλλ᾽ ὅκως βασιλέα Δαρεῖον λυπήσειε), κτλ. « Aristagoras fit route le premier et arriva à Milet, ayant trouvé un projet dont les Ioniens n'allaient tirer aucun avantage (et d'ailleurs ce n'est même pas pour cela qu'il le faisait, mais pour nuire au roi Darius) ».

---

[103] STEIN, *ad loc.* : « « οὐδὲ γὰρ οὐδέ, homerisch. »

[104] LEGRAND, *app. crit., ad loc.* : « οὐδὲ γὰρ οὐδείς temptavi : οὐδέ codd. Alius generis sunt II 134 IV 16 V 98 et sim., ubi vis alterius οὐδέ in verbum proximum cadit (εἰδότες, Ἀριστέης, τούτου). Etiam conicere queas οὐδὲ γὰρ οὐδὲ ἔστι, deleto σφι quod per dittographiam ex ἔστι oriri potuit. »

Cette association des particules οὐδέ (répétée) et ὦν = οὖν, non documentée dans les poèmes homériques ni dans la prose attique, est une spécificité de la langue d'Hérodote. On en remarque d'ailleurs l'emploi exclusif dans le discours du narrateur hérodotéen, de la même façon que pour la locution précédente, sur le modèle de laquelle elle est sans doute formée, toutes deux constituant ainsi un couple sémantico-logique de « justification » (οὐδὲ γὰρ οὐδέ) / « confirmation » (οὐδέ ὦν οὐδέ).

(iii) Οὐ γὰρ ὦν οὐδέ

Cette locution qui atteste, non plus la répétition propre de οὐδέ, mais la confirmation par elle et par le complexe γὰρ ὦν (qui la précède) d'un οὐ initial, est elle aussi propre à Hérodote. Il semble à vrai dire qu'en elle s'opère la synthèse logique des deux tours précédents. On en trouve une seule occurrence, en 1.49 : Τὰ μὲν δὴ ἐκ Δελφῶν οὕτω τῷ Κροίσῳ ἐχρήσθη · κατὰ δὲ τὴν ᾿Αμφιάρεω τοῦ μαντηίου ὑπόκρισιν οὐκ ἔχω εἰπεῖν ὅ τι τοῖσι Λυδοῖσι ἔχρησε ποιήσασι περὶ τὸ ἱρὸν τὰ νομίζομενα (οὐ γὰρ ὦν οὐδὲ τοῦτο λέγεται) ἄλλο γε ἢ ὅτι καὶ τοῦτον ἐνόμισε μαντήιον ἀψευδὲς ἐκτῆσθαι « Voilà donc la réponse que Crésus reçut de Delphes ; en ce qui concerne la réponse de l'oracle d'Amphiaraos, je ne puis dire ce qu'il leur répondit lorsqu'ils eurent accompli autour du sanctuaire les cérémonies en usage (car le fait est qu'elle n'est d'ailleurs pas rapportée), sinon que Crésus reconnut aussi cet oracle pour véridique ». On notera que cette locution οὐ γὰρ ὦν οὐδέ se superpose exactement à la précédente (οὐδὲ ὦν οὐδέ), et qu'elle apparaît elle aussi dans le discours du narrateur hérodotéen.

(iv) Οὐ μὲν οὐδέ

Cette locution également propre à Hérodote, et dans laquelle la particule μέν présente la valeur confirmative originelle, peut être rapprochée des deux expressions usuelles dans la prose attique que sont οὐ μὴν οὐδέ (avec la particule à voyelle longue) « d'ailleurs, … ne … pas non plus », et οὐ μέντοι οὐδέ « cependant, … ne … pas » On lit ainsi chez Thucydide, 1.3 οὐ μὴν οὐδὲ βαρβάρους εἴρηκε, 1.82 οὐ μὴν οὐδὲ ἀναισθήτως, 2.97 οὐ μὴν οὐδ᾿ ἐς τὴν ἄλλην εὐβουλίαν… ἄλλοις ὁμοιοῦνται ; et chez Platon, *Prot.* 331c, etc., οὐ μέντοι οὐδέ. Il arrive d'ailleurs, dans la dizaine d'occurrences de la locution hérodotéenne, que plusieurs manuscrits présentent la variante en μήν ou en μέντοι, parfois retenue par les éditeurs. Un fait remarquable est en tout cas qu'elle n'apparaît presque, une fois de plus, que dans le discours du narrateur hérodotéen :

(1) 2.12 πρὸς δὲ τῇ χώρῃ οὔτε τῇ ᾿Αραβίῃ προσούρῳ ἐούσῃ τὴν Αἴγυπτον προσεικέλην οὔτε τῇ Λιβύῃ, οὐ μὲν οὐδὲ τῇ Συρίῃ « en outre, l'Egypte ne ressemble par son sol ni à l'Arabie qui la jouxte, ni à la Libye, et pas non plus à la Syrie » ;

(2) 2.49 Οὐ γὰρ δὴ συμπεσεῖν γε φήσω τά τε ἐν Αἰγύπτῳ ποιεύμενα τῷ θεῷ καὶ τὰ ἐν τοῖσι Ἕλλησι · ὁμότροπα γὰρ ἂν ἦν τοῖσι Ἕλλησι καὶ οὐ νεωστὶ ἐσηγμένα. Οὐ μὲν οὐδὲ φήσω ὅκως Αἰγύπτιοι παρ᾽ Ἑλλήνων ἔλαβον ἢ τοῦτο ἢ ἄλλο κού τι νόμαιον « Car je n'admettrai certes pas une coïncidence (fortuite) entre le culte égyptien du dieu et le grec ; car ce culte présenterait alors la même forme que le grec et n'aurait pas été introduit récemment. Et je n'admettrai pas non plus que les Egyptiens aient pris aux Grecs ce culte ou toute autre pratique » ;

(3) 2.120 Οὐ μὲν οὐδὲ ἡ βασιληίη ἐς Ἀλέξανδρον περιήϊε, ὥστε γέροντος Πριάμου ἐόντος ἐπ᾽ ἐκείνῳ τὰ πρήγματα εἶναι « Et d'ailleurs, la royauté n'échoyait pas à Alexandre, pour que les affaires se trouvent entre ses mains quand Priam serait vieux » ;

(4) 2.142 Οὕτως ἐν μυρίοισί τε ἔτεσι καὶ χιλίοισι καὶ πρὸς τριηκοσίοισί τε καὶ τεσσεράκοντα ἔλεγον θεὸν ἀνθρωποειδέα οὐδένα γενέσθαι. Οὐ μὲν οὐδὲ πρότερον οὐδὲ ὕστερον ἐν τοῖσι ὑπολοίποισι Αἰγύπτου βασιλεῦσι γενομένοισι ἔλεγον οὐδὲν τοιοῦτο « Ainsi, pendant ces onze mille trois cent quarante ans, aucun dieu, me dirent-ils, ne prit une forme humaine ; et d'ailleurs, pas plus auparavant qu'ensuite, chez les autres rois d'Egypte, ils ne signalaient rien de tel » (μὲν DRSV Rosén Legrand : μέντοι ABCTPM Stein) ;

(5) 3.2 Λέγοντες δὲ ταῦτα οὐκ ὀρθῶς λέγουσι · οὐ μὲν οὐδὲ λέληθε αὐτοὺς (εἰ γάρ τινες καὶ ἄλλοι, τὰ Περσέων νόμιμα [ὀρθῶς] ἐπιστέαται καὶ Αἰγύπτιοι) ὅτι κτλ. « En disant cela, ils n'ont pas raison ; et d'ailleurs, il ne leur a pas échappé (car s'il en est d'autres, ce sont les Egyptiens qui connaissent les coutumes des Perses) que… », etc. (μὲν Stein Legrand « nescio qui primus » : μὴν Rosén codd.) ;

(6) 4.205 Οὐ μὲν οὐδὲ ἡ Φερετίμη εὖ τὴν ζόην κατέπλεξε « Et d'ailleurs, Phérétimé non plus n'acheva pas bien sa vie » (μὲν Stein Legrand PDRSV : μὴν Rosén ABC pap.) ;

(7) 6.45 Οὐ μὲν οὐδὲ αὐτοὶ δουλοσύνην διέφυγον πρὸς Περσέων « Mais d'ailleurs, eux non plus ne purent échapper à l'asservissement de la part des Perses » ;

(8) 6.72 Οὐ μὲν οὐδὲ Λευτυχίδης κατεγήρα ἐν Σπάρτῃ, ἀλλὰ τίσιν τοιήνδε τινὰ Δημαρήτῳ ἐξέτεισε « D'ailleurs, Leutychidès ne vieillit pas non plus dans Sparte, et voici comment il expia, en quelque sorte, sa faute envers Démarate » ;

(9) 8.25 πάντες δὲ ἠπιστέατο τοὺς κειμένους εἶναι πάντας Λακεδαιμονίους καὶ Θεσπιέας, ὁρῶντες καὶ τοὺς εἵλωτας. Οὐ μὲν οὐδ᾽ ἐλάνθανε τοὺς διαβεβηκότας Ξέρξης ταῦτα πρήξας περὶ τοὺς νεκροὺς τοὺς ἑωυτοῦ « Tous pensaient que les cadavres gisants étaient tous des Lacédémoniens et des Thespiens, tout en voyant aussi les hilotes. Cependant, il n'échappait pas à ceux qui venaient de l'autre rive ce que Xerxès avait fait de ses propres morts » ;

(10) 8.130 Οὐ μὲν οὐδὲ προσεδέκοντο τοὺς Ἕλληνας ἐλεύσεσθαι ἐς τὴν Ἰωνίην ἀλλ᾽ ἀποχρήσειν σφί τὴν ἑωυτῶν φυλάσσειν « D'ailleurs, ils ne s'imaginaient pas non

plus que les Grecs viendraient en Ionie : ils pensaient qu'ils se contenteraient de protéger leur territoire » (μὲν PDRSV Legrand μὴν 8.130 ABC Rosén) ;

(11) enfin, unique exemple de la locution dans un discours direct de personnage (les envoyés d'Athènes aux éphores de Sparte): 9.7α Ἡμεῖς δὲ Δία τε καὶ Ἑλλήνιον αἰδεσθέντες καὶ τὴν Ἑλλάδα δεινὸν ποιεύμενοι προδοῦναι οὐ καταινέσαμεν ἀλλ᾽ ἀπειπάμεθα, καίπερ ἀδικεόμενοι ὑπ᾽ Ἑλλήνων καὶ καταπροδιδόμενοι, ἐπιστάμενοί τε ὅτι κερδαλεώτερόν ἐστι ὁμολογέειν τῷ Πέρσῃ μᾶλλον ἤ περ πολεμέειν · οὐ μὲν οὐδὲ ὁμολογήσομεν ἑκόντες εἶναι « Nous, révérant le Zeus hellénique et ne supportant pas de trahir la Grèce, nous n'avons pas approuvé ses offres et les avons rejetée, quoique nous subissions des torts de la part des Grecs et soyons abandonnés, et que nous sachions qu'il est plus avantageux de nous entendre avec le Perse que de lui faire la guerre ; cependant, nous ne nous entendrons pas avec lui de notre plein gré ».

Comme on le constate, les emplois de la locution οὐ μὲν οὐδέ se répartissent en deux significations distinctes, selon que l'expression est synonyme d'un οὐ μὴν οὐδέ de nature confirmative ou d'un οὐ μέντοι οὐδέ de nature adversative. Toujours est-il que la locution en question représente un bien proprement hérodotéen; et nous remarquerons qu'elle compose, à la jonction de deux phrases du narrateur (ou exceptionnellement d'un personnage), un monomètre trochaïque.

(v) Οὐκ ἂν οὐδέ

Il en est de même sur ce dernier point de la locution οὐκ ἂν οὐδέ, qui figure dans cette notation du *logos* égyptien sur la coutume consistant à s'unir à des femmes dans les sanctuaires : 2.64 : εἰ ὦν εἶναι τῇ θεῷ τοῦτο μὴ φίλον, οὐκ ἂν οὐδὲ τὰ κτήνεα ποιέειν « si donc (disent les peuples autres que le grec et l'égyptien) cela déplaisait au dieu, les bêtes elles-mêmes ne le feraient pas ».

En conclusion de cette étude des tours de coordination négative, on peut affirmer que le premier (οὐδὲ γὰρ οὐδέ) est d'ascendance homérique, et que le deuxième (οὐδὲ ὦν οὐδέ) en découle sans doute, quoique étant de nature proprement hérodotéenne ; tous deux forment ainsi chez Hérodote un couple logique complémentaire. Le tour οὐ γὰρ ὦν οὐδέ, s'il se superpose rythmiquement à οὐδὲ ὦν οὐδέ, relève en revanche syntaxiquement d'une autre catégorie à laquelle appartiennent également οὐ μὲν οὐδέ et οὐκ ἂν οὐδέ. Ces deux derniers tours peuvent par ailleurs être rapprochés de tours de la prose classique, mais dans le premier, l'emploi de la particule μέν, à tenir pour un trait du dialecte ionien, permet aussi de composer un mètre trochaïque dans lequel se coule aussi le second. Au total, Hérodote fait un assez large usage de ces tours de coordination négative, qui — de façon tout à fait remarquable —

n'apparaissent guère que dans le discours du narrateur hérodotéen, et tout particulièrement dans ses *logoi* géo- ou ethnographiques.

c) <u>Μέν νυν</u>

La combinaison μέν νυν est extrêmement fréquente dans l'œuvre d'Hérodote, puisqu'on en dénombre pas moins de 314 occurrences[105]. Or, selon E. J. Bakker, elle « n'apparaît jamais chez les successeurs d'Hérodote que sont Thucydide et Xénophon : une différence majeure, non seulement de 'style', mais dans la manière dont le locuteur est présent dans le discours. En revanche, la combinaison figure chez les tragiques (mais non dans la comédie). Apparemment, son registre est trop formel pour la scène comique, et en même temps trop dialogique pour être de quelque intérêt aux yeux de Thucydide. Hérodote l'emploie abondamment pour les nombreuses sutures qui dans son *logos* sont requises par le 'style syntactique'. L'élément νυν ne se contente pas d'orienter vers le présent interne du discours ; il atteste aussi de la présence continue du locuteur. La plus-value ajoutée par νυν à la paire μὲν… δέ est la présence du locuteur dans l'acte de guider l'auditeur ou le lecteur à travers les transitions et les échanges entre les nombreuses pistes des *Histoires* : à de nombreuses reprises la transition s'opère soit vers l'historien lui-même, soit vers la matière sur laquelle il a une opinion tranchée »[106].

---

[105] 1.1, 1.4, 1.5, 1.4, 1.16, 1.18, 1.21, 1.24 bis, 1.32, 1.45, 1.46, 1.47, 1.61, 1.65, 1.71 bis, 1.76, 1.78, 1.82, 1.85, 1.92, 1.101, 1.106, 1.115, 1.120, 1.127, 1.130, 1.133, 1.137, 1.142, 1.143, 1.144, 1.151 bis, 1.160, 1.161, 1.167, 1.169, 1.174, 1.176, 1.177 bis, 1.178, 1.180, 1.187, 1.191, 1.196, 1.199, 2.3, 2.4, 2.8, 2.9, 2.17, 2.24, 2.26, 2.28, 2.31, 2.34, 2.38, 2.39, 2.41, 2.42, 2.44, 2.45, 2.47, 2.49, 2.51, 2.55, 2.60, 2.64, 2.91, 2.102, 2.110, 2.117, 2.123, 2.124, 2.129, 2.135, 2.145 bis, 2.147, 2.148 bis, 2.150, 2.151, 2.154, 2.156, 2.158, 2.167, 2.171, 2.178, 2.182, 3.1, 3.7, 3.12, 3.15, 3.16, 3.19, 3.25, 3.34, 3.38, 3.49, 3.55, 3.62, 3.65, 3.66, 3.70, 3.71, 3.72, 3.75, 3.81, 3.83, 3.88, 3.97, 3.105, 3.109, 3.115, 3.138, 3.142, 3.154, 3.159, 4.3, 4.7, 4.15, 4.24, 4.30, 4.32, 4.33, 4.35, 4.39 bis, 4.41, 4.45, 4.53, 4.56, 4.63, 4.78, 4.82, 4.86, 4.87, 4.89, 4.101, 4.105, 4.119, 4.120, 4.129, 4.132, 4.133, 4.140, 4.145, 4.150, 4.159, 4.164 bis, 4.167, 4.186, 4.188, 4.192, 4.199, 4.200, 4.202, 5.10 bis, 5.21, 5.23, 5.28, 5.30, 5.36, 5.38 bis, 5.44, 5.45, 5.48, 5.52, 5.55, 5.69, 5.72, 5.78, 5.79, 5.85, 5.86 bis, 5.87, 5.88, 5.91, 5.92, 5.95, 5.105, 5.109, 5.112, 5.114, 5.115, 5.118, 5.122, 5.123, 5.125, 6.1, 6.6, 6.10, 6.12, 6.16, 6.19, 6.22, 6.30, 6.33, 6.45, 6.47, 6.54, 6.55, 6.84, 6.92 bis, 6.107, 6.108, 6.109, 6.112, 6.135, 6.140, 7.5, 7.7 bis, 7.8 ter, 7.10, 7.23, 7.25, 7.26, 7.39, 7.47, 7.50, 7.51, 7.60, 7.72, 7.87, 7.99, 7.102, 7.122 bis, 7.129 bis, 7.137, 7.148, 7.152, 7.154, 7.161, 7.172, 7.176, 7.177, 7.184, 7.185 bis, 7.188, 7.189, 7.196, 7.198, 7.201, 7.203, 7.207, 7.222, 7.224, 7.228, 7.229, 7.230, 8.8, 8.10, 8.14, 8.19, 8.28, 8.36, 8.39, 8.42, 8.44 bis, 8.48, 8.55, 8.60, 8.70, 8.85, 8.86, 8.92, 8.93, 8.100 bis, 8.106, 8.108 bis, 8.112, 8.121, 8.124, 8.126, 8.130, 9.7, 9.10, 9.13, 9.23, 9.24, 9.26, 9.27, 9.31, 9.36, 9.41, 9.49, 9.60, 9.62, 9.63, 9.66, 9.70, 9.81, 9.102 bis, 9.104, 9.114, 9.119.

[106] E. J. *Bakker*, *art. cit*., p. 97 : « It is worth pointing out that the combination *men nun*, exceedingly frequent in the *Histories*, never occurs in Herodotus' successors Thucydides and Xenophon : a major difference, not just in 'style', but in the way the speaker is present in the discourse. Instead, the combination is found in the tragedians (although not in comedy). Apparently its register is too formal for the comic stage, yet too dialogic to be of interest to Thucydides. Herodotus uses it profusely for the many joints in his *logos* that are required by the 'syntactic style'. Not only does the element *nun* point to the discourse's internal present ; it also testifies to the speaker's continuous presence. The plus-value added with *nun* to the pair *men* … *de* is the speaker's presence in the act of guiding the listener or reader through the transitions and exchanges between the many tracks of the *Histories* : many times the transition is either to the historian himself or to material on which he has a strong opinion. »

Cette combinaison, inconnue d'Homère (qui atteste pour sa part μὲν νῦν), est en effet employée par les tragiques et par eux seuls en dehors d'Hérodote : ainsi Eschyle, *Pers*. 412 : Τὰ πρῶτα μέν νυν ῥεῦμα Περσικοῦ στρατοῦ # ἀντεῖχεν ; Sophocle, *El*. 73 : Εἴρηκα μέν νυν ταῦτα · σοὶ δ᾽ ἤδη, γέρον, # τὸ σὸν μελέσθω βάντι φρουρῆσαι χρέος ; *O.C.* 96 : Ἔγνωκα μέν νυν ὥς με τήνδε τὴν ὁδὸν # οὐκ ἔσθ᾽ ὅπως οὐ πιστὸν ἐξ ὑμῶν πτερὸν # ἐξήγαγ᾽ ἐς τόδ᾽ ἄλσος ; Euripide, *Hipp*. 20 : Τούτοισι μέν νυν οὐ φθονῶ · τί γάρ με δεῖ ; Or, il ne semble pas s'agir chez eux d'un ionisme de la langue poétique, dans la mesure où l'on n'en trouve que deux rares occurrences dans le *Corpus hippocratique* (*Prorrh*. 2.4 ; *De Mul*. 66.49). Nous sommes donc ici en présence d'un complexe particulaire propre en prose à Hérodote, et attesté par ailleurs seulement, et de manière cependant moins abondante, chez les poètes tragiques.

Comme l'indique Bakker à propos de l'enclitique νυν qui figure dans ce complexe aux côtés de μέν, « ce marqueur atone doit être distingué de sa contrepartie accentuée νῦν 'maintenant'. Le νῦν accentué est la particule du 'maintenant' externe au discours : il oriente vers un moment présent dans lequel le discours est présenté ou vers un présent créé par le discours. Le νυν atone, au contraire, est interne au discours. Il n'oriente pas vers le 'maintenant' *du* discours, un 'maintenant' qui est présent aussi longtemps que le discours est entendu ou lu. C'est le 'maintenant' des sutures du *logos* d'Hérodote, un 'maintenant' qui assure la présence du locuteur, des millénaires même après qu'Hérodote a présenté en personne son œuvre dans des contextes de discours réel ; c'est le 'maintenant' de la rencontre de toute personne avec l'œuvre d'Hérodote »[107].

Les analyses de Bakker mettent ainsi en lumière pour le complexe particulaire μέν νυν une fonction méta-discursive et pragmatique qui caractérise proprement le style *syntaxique* d'Hérodote.

3. <u>Asyndète interphrastique</u>

On sait que la syntaxe grecque coordonne régulièrement les phrases au moyen de particules connectives dont nous avons étudié ci-dessus quelques exemples hérodotéens qui se signalent comme de probables poétismes. La prose classique fait ainsi un usage systématique de ces particules de coordination interphrastique, au point que l'absence de particule connective, autrement nommée asyndète, constitue le plus souvent un trait syntaxique

[107] E. J. BAKKER, *art. cit.*, p. 97 : « this unaccentued marker has to be distinguished from its accented counterpart *nûn* 'now'. Accented *nûn* is the particle of discourse-external 'now' : it points to the present moment within which the discourse is presented or to a present created by the discourse. Unaccentued *nun*, by contrast, is discourse-internal. It points not to the 'now' within which the discourse is present, but to the 'now' *of* the discourse, a 'now' that is present as long as the discourse is listened to or read. This is the 'now' of the joints of Herodotus' *logos*, a 'now' that ensures the presence of a speaker, even millennia after Herodotus himself presented his work in real discourse contexts ; this is the 'now' of anyone's encounter with Herodotus' work. »

marqué. Nous annexons donc à la syntaxe poétique des particules hérodotéennes l'étude des cas d'asyndète, ou de « particule zéro ».

Sans prétendre ici à l'exhaustivité, il semble que l'on puisse dégager chez Hérodote trois types fonctionnels principaux d'asyndète interphrastique. Le premier concerne des faits de nomination ; le deuxième est d'ordre parenthétique, introduisant des remarques incidentes ; le troisième enfin a une fonction de focalisation contrastive.

a) <u>Asyndète de nomination</u>

Dans plusieurs passages des *Histoires*, la nomination d'un lieu ou d'un personnage se fait sous la forme d'une proposition, verbale ou nominale, placée en asyndète après la phrase de présentation. On lit ainsi en 1.71, au sujet du Lydien Sandanis : Παρασκευαζομένου δὲ Κροίσου στρατεύεσθαι ἐπὶ Πέρσας, τῶν τις Λυδῶν νομιζόμενος καὶ πρόσθε εἶναι σοφός, ἀπὸ δὲ ταύτης τῆς γνώμης καὶ τὸ κάρτα οὔνομα ἐν Λυδοῖσι ἔχων, συνεβούλευσε Κροίσῳ τάδε · οὔνομά οἱ ἦν Σάνδανις « Tandis que Crésus se préparait à marcher contre les Perses, un Lydien qui passait déjà auparavant pour sage, et qui en vertu de cet avis reçut un grand renom parmi les Lydiens, donna à Crésus ce conseil — il se nommait Sandanis » ; en 1.179, au sujet de la ville babylonienne d'Is : Ἔστι δὲ ἄλλη πόλις ἀπέχουσα ὀκτὼ ἡμερέων ὁδὸν ἀπὸ Βαβυλῶνος · Ἶς οὔνομα αὐτῇ « Il y a une autre ville, à huit jours de route de Babylone ; elle se nomme Is » ; en 1.205, au sujet de la reine Tomyris : Ἦν δέ, τοῦ ἀνδρὸς ἀποθανόντος, γυνὴ τῶν Μασσαγετέων βασίλεια · Τόμυρίς οἱ ἦν οὔνομα « C'est une femme qui, après la mort de son époux, était reine des Massagètes ; elle se nommait Tomyris » ; en 2.29, au sujet de l'île égyptienne de Tachompsô : Καὶ ἔπειτα ἀπίξεαι ἐς πεδίον λεῖον, ἐν τῷ νῆσον περιρρέει ὁ Νεῖλος · Ταχομψὼ οὔνομα αὐτῇ ἐστί « Ensuite, tu arriveras dans une plaine lisse, dans laquelle le Nil entoure une île ; elle se nomme Tachompsô ». En face de ces exemples, la phrase de nomination apparaît coordonnée à la précédente en 5.92 β, dans le discours de Soclès de Corinthe : Ἀμφίονι δὲ ἐόντι τούτων τῶν ἀνδρῶν γίνεται θυγάτηρ χωλή · οὔνομα δέ οἱ ἦν Λάβδα « Amphion, qui était l'un de ces hommes, eut une fille boiteuse ; elle se nommait Labda ». Peut-on dès lors considérer que l'asyndète représente un marquage syntaxique ?

On notera d'abord, dans tous les passages mentionnés, l'emploi du terme οὔνομα suivant la forme à initiale longue identifiée dans notre première partie comme un probable poétisme morphologique d'ascendance homérique. A cet égard, les quatre exemples asyndétiques sont semblables au dernier, qui serait pour sa part syntaxiquement non marqué. Cependant, il semble bien que dans ces quatre passages, l'asyndète soit complétée par d'autres spécificités poétiques. Dans le premier, qui nomme Sandanis, ce personnage est d'abord présenté dans un style hyperbolique qui évoque son grand « renom », le terme employé ici étant le même οὔνομα qui servira ensuite à le désigner : καὶ τὸ κάρτα οὔνομα

ἐν Λυδοῖσι ἔχων, proposition qui peut d'ailleurs être lue comme un trimètre trochaïque (καὶ τὸ κάρτα οὔνομ(α) ἐν Λυδοῖσ(ι) ἔχων). Dans le deuxième, la ville d'Is est nommée sous la forme d'une propostion nominale qui suit un rythme dactylico-anapestique : Ἶς οὔνομα αὐτῇ. Le passage nommant la reine Tomyris se signale également du point de vue rythmique puisque, si l'on retranche la circonstanciation participiale évoquant la mort de son époux, le noyau de la phrase compose une longue séquence de cinq dactyles : Ἦν δὲ… γυνὴ τῶν Μασσαγετέων βασίλεια. Le quatrième enfin est comparable au deuxième, réserve faite de l'emploi du verbe ἐστί. L'asyndète, qui paraît ainsi coïncider avec d'autres critères de marquage poétique, a dès lors pour fonction de détacher le nom qu'elle introduit, souligné ici comme ailleurs par le morphopoétisme du nom du « nom », οὔνομα.

On notera par ailleurs que les exemples asyndétiques figurent dans le discours du narrateur hérodotéen, tandis que la phrase attestant un tour connectif est extraite du discours d'un personnage. Il est donc possible que l'asyndète nominative soit une caractéristique du discours d'Hérodote.

b) <u>Asyndète parenthétique</u>

De la même manière, l'asyndète parenthétique est censée introduire des remarques « incidentes »[108] au discours principal d'Hérodote. On peut ainsi l'observer dans les passages suivants, évoqués par Stein :

(i) au sujet de l'inimitié des Perses et des Grecs en 1.4 Σφέας μὲν δὴ τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίης λέγουσι Πέρσαι ἁρπαζομένων τῶν γυναικῶν λόγον οὐδένα ποιήσασθαι, Ἕλληνας δὲ Λακεδαιμονίης εἵνεκεν γυναικὸς στόλον μέγαν συναγεῖραι καὶ ἔπειτα ἐλθόντας ἐς τὴν Ἀσίην τὴν Πριάμου δύναμιν κατελεῖν. Ἀπὸ τούτου αἰεὶ ἡγήσασθαι τὸ Ἑλληνικὸν σφίσι εἶναι πολέμιον « Les Perses disent qu'eux, les gens de l'Asie, ne tiennet aucun compte des rapts de femmes, alors que les Grecs, pour une femme de Lacédémone, avaient rassemblé une grande armée puis étaient venus en Asie détruire la puissance de Priam. — C'est depuis lors (disent-ils) qu'ils ont tenu sans cesse le peuple grec pour leur ennemi » ;

(ii) au sujet de la fête perse nommée « Magophonie » en 3.79 Οἱ δὲ Πέρσαι μαθόντες τὸ γεγονὸς ἐκ τῶν ἑπτὰ καὶ τῶν Μάγων τὴν ἀπάτην, ἐδικαίευν καὶ αὐτοὶ ἕτερα τοιαῦτα ποιέειν, σπασάμενοι δὲ τὰ ἐγχειρίδια ἔκτεινον ὅκου τινὰ Μάγον εὑρίσκοιεν · εἰ δὲ μὴ νὺξ ἐπελθοῦσα ἔσχε, ἔλιπον ἂν οὐδένα Μάγον. Ταύτην τὴν ἡμέρην θεραπεύουσι Πέρσαι κοινῇ μάλιστα τῶν ἡμερέων, καὶ ἐν αὐτῇ ὁρτὴν μεγάλην ἀνάγουσι, ἣ κέκληται ὑπὸ Περσέων μαγοφονία · ἐν τῇ Μάγον οὐδένα ἔξεστι φανῆναι ἐς τὸ φῶς, ἀλλὰ κατ᾽ οἴκους ἑωυτοὺς οἱ Μάγοι ἔχουσι τὴν ἡμέρην ταύτην « Les Perses, ayant appris ce qu'avaient fait les Sept ainsi que la tromperie des Mages, jugèrent légitime

[108] « Beiläufig », écrit Stein en note à 6.111.

d'en faire autant de leur côté, et tirant leurs couteaux, ils tuèrent tous les Mages qu'ils trouvaient ; et si la tombée de la nuit ne les avait arrêtés, ils n'auraient laissé aucun Mage. — Les Perses célèbrent ce jour publiquement plus que tous les jours ; ce jour-là, aucun Mage n'a le droit de paraître à la lumière : les Mages se tiennent chez eux toute la journée » ;

(iii) au sujet de la résistance des Lemniens à Otanès en 5.27 Οὗτος ὦν ὁ Ὀτάνης ὁ ἐγκατιζόμενος ἐς τοῦτον τὸν θρόνον, τότε διάδοχος γενόμενος Μεγαβάζῳ τῆς στρατηγηίης, Βυζαντίους τε εἷλε καὶ Καλχηδονίους, εἷλε δὲ Ἄντανδρον τὴν ἐν τῇ Τρῳάδι γῇ, εἷλε δὲ Λαμπώνειον, λαβὼν δὲ παρὰ Λεσβίων νέας εἷλε Λῆμνόν τε καὶ Ἴμβρον, ἀμφοτέρας ἔτι τότε ὑπὸ Πελασγῶν οἰκεομένας. Οἱ μὲν δὴ Λήμνιοι καὶ ἐμαχέσαντο εὖ καὶ ἀμυνόμενοι ἀνὰ χρόνον ἐκακώθησαν · τοῖσι δὲ περιέουσι αὐτῶν οἱ Πέρσαι ὕπαρχον ἐπιστᾶσι Λυκάρητον τὸν Μαιανδρίου τοῦ βασιλεύσαντος Σάμου ἀδελφεόν « Donc, cet Otanès qui devait prendre place sur ce siège, devenu alors le successeur de Mégabaze à la tête de l'armée, vainquit les Byzantins et les Chalcédoniens, prit Antandre en terre troyenne, prit Lamponion, et avec les vaisseaux reçus des Lesbiens, prit Lemnos et Imbros, qui étaient alors toutes deux habitées par des Pélasges. — Les Lemniens, certes, luttèrent courageusement mais, malgré leur résistance, ils succombèrent avec le temps ; aux survivants les Perses donnèrent pour gouverneur Lycarétos, le frère de Méandrios qui avait régné sur Samos » ;

(iv) au sujet des noms de tribus sicyoniennes en 5.68 Οὗτοι μὲν δὴ Ἀρχέλαοι ἐκαλέοντο, ἕτεροι δὲ Ὑᾶται, ἄλλοι δὲ Ὀνεᾶται, ἕτεροι δὲ Χοιρεᾶται. Τούτοισι τοῖσι οὐνόμασι τῶν φυλέων ἐχρέωντο οἱ Σικυώνιοι καὶ ἐπὶ Κλεισθένεος ἄρχοντος καὶ ἐκείνου τεθνεῶτος ἔτι ἐπ᾽ ἔτεα ἑξήκοντα « Ces gens-là furent appelés Archélans, d'autres Hyates, d'autres Onéates, et d'autres Choiréates. — Les gens de Sicyone gardèrent ces noms de tribus sous le règne de Clisthène, et même après sa mort pendant soixante ans » ;

(v) au sujet des quatre invasions doriennes de l'Attique en 5.76 … τέταρτον δὴ τοῦτο ἐπὶ τὴν Ἀττικὴν ἀπικόμενοι Δωριέες, δίς τε ἐπὶ πολέμῳ ἐσβαλόντες καὶ δὶς ἐπ᾽ ἀγαθῷ τοῦ πλήθεος τοῦ Ἀθηναίων, πρῶτον μὲν ὅτε καὶ Μέγαρα κατοίκισαν […], δεύτερον δὲ καὶ τρίτον ὅτε ἐπὶ Πεισιστρατιδέων ἐξέλασιν ὁρμηθέντες ἐκ Σπάρτης ἀπίκοντο, τέταρτον δὲ τότε ὅτε ἐς Ἐλευσῖνα Κλεομένης ἄγων Πελοποννησίους ἐσέβαλε · οὕτω τέταρτον τότε Δωριέες ἐσέβαλον ἐς Ἀθήνας « C'était la quatrième fois que les Doriens entraient en Attique ; ils y avaient pénétré deux fois pour la guerre et deux fois pour le secours du peuple athénien : la première fois, lorsqu'ils avaient fondé la colonie de Mégare […], la deuxième et la troisième, quand ils étaient venus de Sparte pour chasser les Pisistratides, et la quatrième alors, quand Cléomène, amenant les Péloponnésiens, avait pénétré à Eleusis ; — ainsi, c'est la quatrième fois alors que les Doriens envahirent Athènes » — exemple dans lequel l'asyndète a en vérité une valeur plus résomptive que parenthétique ;

(vi) à propos de Xerxès jetant une coupe d'or dans l'Hellespont en 7.54 Εὐξάμενος δὲ ἐσέβαλε τὴν φιάλην ἐς τὸν Ἑλλήσποντον καὶ χρύσεον κρητῆρα καὶ Περσικὸν ξίφος,

τὸν ἀκινάκην καλέουσι. Ταῦτα οὐκ ἔχω ἀτρεκέως διακρῖναι οὔτε εἰ τῷ ἡλίῳ ἀνατιθεὶς κατῆκε ἐς τὸ πέλαγος, οὔτε εἰ μετεμέλησέ οἱ τὸν Ἑλλήσποντον μαστιγώσαντι καὶ ἀντὶ τούτων τὴν θάλασσαν ἐδωρέετο « Sa prière achevée, il jeat la coupe dans l'Hellespont, ainsi qu'un cratère d'or et une épée perse que l'on appelle *akinakès*. — Je ne puis trancher avec exactitude s'il lançait ces objets dans la mer comme offrandes au soleil, ou s'il s'était repenti d'avoir fustigé l'Hellespont et, pour cela, faisait un présent à la mer » ;

(vii) à propos du sanctuaire oraculaire de Dionysos possédé par les Satres en 7.111 Σάτραι δὲ οὐδενός κω ἀνθρώπων ὑπήκοοι ἐγένοντο, ὅσον ἡμεῖς ἴδμεν, ἀλλὰ διατελεῦσι τὸ μέχρι ἐμεῦ αἰεὶ ἐόντες ἐλεύθεροι μοῦνοι Θρηίκων · οἰκέουσί τε γὰρ ὄρεα ὑψηλά, ἴδῃσί τε παντοίῃσι καὶ χιόνι συνηρεφέα, καὶ εἰσὶ τὰ πολέμια ἄκροι. Οὗτοι οἱ τοῦ Διονύσου τὸ μαντήιον εἰσὶ ἐκτημένοι, κτλ. « Quant aux Satres, ils n'ont jamais encore obéi à personne, pour autant que nous sachions, et jusqu'à mon époque ils continuaient d'être libres, seuls parmi les Thraces ; ils habitent en effet de hautes montagnes, couvertes de forêts diverses et de neige, et excellent aux choses de la guerre. — Ce sont eux qui possèdent l'oracle de Dionysos », etc. ;

(viii) à propos du serment prêté par les Grecs alliés contre le Barbare en 7.132 Οἱ δὲ δὴ κήρυκες οἱ ἀποπεμθέντες ἐς τὴν Ἑλλάδα ἐπὶ γῆς αἴτησιν ἀπίκατο οἱ μὲν κεινοί, οἱ δὲ φέροντες γῆν τε καὶ ὕδωρ. Τῶν δὲ δόντων ταῦτα ἐγένοντο οἵδε, κτλ. Ἐπὶ τούτοισι οἱ Ἕλληνες ἔταμον ὅρκον οἱ τῷ βαρβάρῳ πόλεμον ἀειράμενοι « Les hérauts qui avaient été envoyés en grèce pour revendiquer la terre revinrent alors, les uns les mains vides, les autres apportant 'la terre et l'eau'. Au nombre des peuples qui les lui donnaient, se trouvaient […]. — Contre eux, les Grecs qui avaient décidé de lutter contre le Barbare prononcèrent un serment » ;

(ix) au sujet enfin du courroux de Talthybios en 7.137 Χρόνῳ δὲ μετέπειτα πολλῷ ἐπηγέρθη κατὰ τὸν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων πόλεμον, ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι. Τοῦτό μοι ἐν τοῖσι θειότατον φαίνεται γενέσθαι « Mais beaucoup de temps plus tard, il (*sc.* le courroux) se réveilla durant la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens, à ce que disent les Lacédémoniens. — Cela me semble être une chose divine entre toutes ».

(x) En note à ce dernier passage, Stein signale l'asyndète[109] en mentionnant un passage de 6.111 dans lequel il retranche précisément, sur le modèle des exemples précédents, une particule γάρ. Il s'agit là de l'origine des sacrifices athéniens effectués lors des fêtes pentétériques ; le texte de Stein est le suivant : Ἡγεομένου δὲ τούτου ἐξεδέκοντο ὡς ἀριθμέοντο αἱ φυλαί, ἐχόμεναι ἀλληλέων · τελευταῖοι δὲ ἐτάσσοντο, ἔχοντες τὸ εὐώνυμον κέρας, Πλαταιέες. Ἀπὸ ταύτης [γάρ] σφι τῆς μάχης, Ἀθηναίων θυσίας ἀναγόντων ἐς τὰς πανηγυρίας τὰς ἐν τῇσι πεντετηρίσι γινομένας, κατεύχεται ὁ κῆρυξ

[109] STEIN, *ad loc.* : « τοῦτο, mit Asyndeton, weil die Anmerkung parenthetischer Art ist. ; s. zu 6.111.8. »

ὁ ᾽Αθηναῖος ἅμα τε ᾽Αθηναίοισι λέγων γίνεσθαι τὰ ἀγαθὰ καὶ Πλαταιεῦσι « Sous sous commandement (*sc.* du polémarque Callimaque), se trouvaient les tribus, rangées l'une à côté de l'autre dans l'ordre où elles étaient comptées ; en dernier lieu étaient postés les Platéens, formant l'aile gauche. — C'est depuis ce combat que, lorsque les Athéniens font des sacrifices pour les panégyries quadriennales, le héraut Athénien dans sa prière formule le bonheur commun des Athéniens et des Platéens ». C'est donc d'après l'analogie des autres cas d'asyndète que Stein retranche ici la particule γάρ, virtuellement suivi en cela par Legrand qui note dans son apparat critique : « γάρ praeeunte Stein libenter ego deleverim », tandis que Rosén en revanche maintient γάρ attesté par les manuscrits, mais qui ne saurait avoir ici le sens causal qu'on lui connaît ; Schweighaeuser enfin proposait pour sa part la correction en δέ.

Or, il est vrai que ce passage paraît satisfaire les conditions requises pour l'emploi d'une asyndète à caractère parenthétique qui prend appui le plus souvent sur un démonstratif pronominal ou adverbial rattachant la phrase ainsi introduite au thème de la phrase précédente — en sorte que ces asyndètes parenthétiques semblent être, d'un point de vue syntaxique, une variété particulière de l'asyndète résomptive qui a cours assez usuellement dans la prose grecque[110]. Cependant, le fait que la résomption, ou du moins l'anaphore, soit un facteur usuel d'asyndète interphrastique dans la syntaxe grecque n'interdit pas d'y voir un trait marqué, le démonstratif liminaire se trouvant ainsi mis en valeur. Par ailleurs et surtout, c'est une spécificité proprement hérodotéenne que d'introduire ainsi, à la faveur d'une telle anaphore, une phrase de nature parenthétique qui caractérise sa syntaxe discursive. On remarque en effet que la jonction des deux phrases coïncide dans tous ces cas avec l'articulation entre récit (phrase précédente) et discours (phrase asyndétique). Si l'on ne peut donc parler de poétisme au sens absolu, il s'agit toutefois d'un stylème caractéristique de la prose d'Hérodote.

c) <u>Asyndète de focalisation contrastive</u>

Un troisième type d'asyndète interphrastique peut être dit de focalisation contrastive, en ceci que le discours se focalise sur une personne ou un objet qu'il met en contraste avec un autre. Ce phénomène apparaît le plus souvent dans des contextes épistémo-polémiques du discours d'Hérodote, par exemple lorsque s'opposent deux versions sur un même sujet.

On relève ainsi en 1.20 Τοῖσι δὴ ἡ Πυθίη ἀπικομένοισι ἐς Δελφοὺς οὐκ ἔφη χρήσειν πρὶν ἢ τὸν νηὸν τῆς ᾽Αθηναίης ἀνορθώσωσι, τὸν ἐνέπρησαν χώρης τῆς Μιλησίης ἐν ᾽Ασσησῷ. Δελφῶν οἶδα ἐγὼ οὕτω ἀκούσας γενέσθαι · Μιλήσιοι δὲ τάδε προστιθεῖσι τούτοισι, κτλ. « A ceux qui étaient venus à Delphes, la Pythie refusa de rendre un oracle avant que l'on ne relevât le temple d'Athènes, qu'ils avaient incendié en terre milésienne à

[110] Cf. J. CARRIÈRE, *Stylistique grecque*, Paris, 1983[3], § 83, d) : « Enfin, l'emploi d'un démonstratif ou de l'adverbe αὐτίκα en début de phrase entraîne assez souvent l'asyndète : Ταῦτα μνημονεύεθ᾽ ὡς ἐγῷμαι ; (Dém. *Amb.* 117). Ταῦτ᾽ οὐ φανέρ᾽, ἄνδρες ᾽Αθηναῖοι ; Ταῦτ᾽ οὐχὶ βοᾷ τε καὶ λέγει… ; (119). »

Assésos. Je sais que cela s'est passé ainsi pour l'avoir appris des Delphes ; quant aux Milésiens, ils ajoutent ceci », etc : comme l'écrit Stein, « la remarque incidente Δελφῶν – γενέσθαι est en asyndète pour souligner expressément le mot Δελφοί en comparaison de Μιλήσιοι »[111].

De même, dans le *logos* égyptien, au sujet des versions de l'expérience de Psammétique : 2.2 Ὧδε μὲν γενέσθαι τῶν ἱρέων τοῦ Ἡφαίστου τοῦ ἐν Μέμφι ἤκουον · Ἕλληνες δὲ λέγουσι ἄλλα τε μάταια πολλὰ κτλ. « Qu'il en est advenu ainsi, je l'ai appris des prêtres d'Héphaïstos à Memphis ; quant aux Grecs, ils racontent bien des inepties », etc. ; ou encore, et toujours selon une modalité épistémologique, au sujet de l'île de Chemmis : 2.156 Αὐτὸς μὲν ἔγωγε οὔτε πλέουσαν οὔτε κινηθεῖσαν εἶδον, τέθηπα δὲ ἀκούων εἰ νῆσος ἀληθέως ἐστὶ πλωτή « J'ai vu moi-même qu'elle ne flottait ni ne se mouvait, et je me demande avec étonnement si, comme je l'entends, une île peut vraiment flotter ».

On pourra citer encore, avec une focalisation implicitement contrastive, cette remarque faite au sujet des serpents ailés d'Arabie en 3.109 : Αἱ μέν νυν ἔχιδναι κατὰ πᾶσαν τὴν γῆν εἰσι, οἱ δὲ ὑπόπτεροι ὄφιες ἀθρόοι εἰσὶ ἐν τῇ Ἀραβίῃ καὶ οὐδαμῇ ἄλλῃ · κατὰ τοῦτο δοκέουσι πολλοὶ εἶναι « Les vipères, donc, se trouvent partout, mais les serpents ailés sont rassemblés en Arabie et nulle part ailleurs : c'est en cela qu'ils paraissent nombreux » ; — ou cette notation extraite du catalogue des troupes de Xerxès : 7.62 Ἐκαλέοντο δὲ (*sc.* οἱ Μῆδοι) πάλαι πρὸς πάντων Ἄριοι, ἀπικομένης δὲ Μηδείης τῆς Κολχίδος ἐξ Ἀθηνέων ἐς τοὺς Ἀρίους τούτους μετέβαλον καὶ οὗτοι τὸ οὔνομα · αὐτοὶ περὶ σφέων ὧδε λέγουσι Μῆδοι « (Les Mèdes) étaient anciennement appelés par tous Ariens, et c'est à l'arrivée chez ces Ariens de Médée de Colchide venue d'Athènes qu'ils changèrent eux aussi de nom : c'est ce que disent les Mèdes eux-mêmes à leur propre sujet ».

Mais l'asyndète de focalisation contrastive apparaît aussi dans cet exemple narratif mettant en contraste l'attitude des Sybarites et celle des Athéniens, après la prise de Milet : 6.21 Παθοῦσι δὲ ταῦτα Μιλησίοισι πρὸς Περσέων οὐκ ἀπέδοσαν τὴν ὁμοίην Συβαρῖται […] · Συβαρίης γὰρ ἁλούσης ὑπὸ Κροτωνιητέων Μιλήσιοι πάντες ἡβηδὸν ἀπεκείραντο τὰς κεφαλὰς καὶ πένθος μέγα προσεθήκαντο · πόλιες γὰρ αὗται μάλιστα δὴ τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ἀλλήλῃσι ἐξεινώθησαν. Οὐδὲν ὁμοίως τῶν Ἀθηναίων · Ἀθηναῖοι μὲν γὰρ δῆλον ἐποίησαν ὑπεραχθεσθέντες τῇ Μιλήτου ἁλώσι τῇ τε ἄλλῃ πολλαχῇ καὶ δὴ καὶ κτλ. « Aux Milésiens qui avaient subi ce malheur de la part des Perses, les Sybarites […] ne rendirent pas la pareille ; en effet, quand Sybaris avait été prise par les Crotoniates, tous les Milésiens adultes s'étaient rasés la tête et avaient institué un grand deuil ; car ces deux cités étaient les plus étroitement liées entre elles de celles que nous connaissant. Il n'en fut pas du tout de même des Athéniens, qui firent montre de leur grande affliction suite à la prise de

[111] STEIN, *ad loc.* : « die beiläufige Bemerkung Δελφῶν – γενέσθαι steht asyndetisch, um das Wort Δελφῶν mit Rücksicht auf Μιλήσιοι recht nachdrücklich zu betonen. »

Milet de bien des manières, et en particulier… », etc. Comme le note ici Stein, « ‘point du tout de même que les Athéniens’ renvoie aux Sybarites ; l’asyndète [se trouve] dans cette remarque incidente avec mise en avant du mot souligné, comme en 1.20 »[112].

On mentionnera pour finir cette phrase évoquant, sur un mode implicitement contrastif, la singularité des honneurs rendus à Thémistocle par les Spartiates : 8.124 Μοῦνον δὴ τοῦτον πάντων ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Σπαρτιῆται προέπεμψαν « Seul cet homme, entre tous les hommes que nous connaissons, reçut des Spartiates une escorte » — phrase dont on notera le rythme holospondaïque, jusqu’à une clausule dactylique.

D’autres exemples mentionnés par Stein ne nous paraissent pas relever en vérité du même phénomène de focalisation : ainsi de la comparaison entre la route qui mène d’Héliopolis à la mer et celle qui mène d’Athènes à Pise en 2.7 : Σμικρόν τι τὸ διάφορον εὕροι τις ἂν λογιζόμενος τῶν ὁδῶν τουτέων τὸ μὴ ἴσας μῆκος εἶναι, οὐ πλέον πεντεκαίδεκα σταδίων ; d’un prodige advenu dans le nome mendésien en 2.46 : Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ νομῷ τούτῳ ἐπ᾽ ἐμεῦ τοῦτο τὸ τέρας· γυναικὶ τράγος ἐμίσγετο ἀναφανδόν. Τοῦτο ἐς ἐπίδεξιν ἀνθρώπων ἀπίκετο ; de la pyramide de Chéops en 2.124 : Τῇ δὲ πυραμίδι αὐτῇ χρόνον γενέσθαι εἴκοσι ἔτεα ποιευμένη· τῆς ἐστὶ πανταχῇ μέτωπον ἕκαστον ὀκτὼ πλέθρα ἐούσης τετραγώνου καὶ ὕψος ἴσον, λίθου δὲ ξεστοῦ τε καὶ ἁρμοσμένου τὰ μάλιστα· οὐδεὶς τῶν λίθων τριήκοντα ποδῶν ἐλάσσων ; ou encore de la mise en cause d’Histiée à l’ouverture du livre VI : 6.3 Ἐνθαῦτα δὴ εἰρωτώμενος ὑπὸ τῶν Ἰώνων ὁ Ἱστιαῖος κατ᾽ ὅ τι προθύμως οὕτω ἐπέστειλε τῷ Ἀρισταγόρῃ ἀπίστασθαι ἀπὸ βασιλέος καὶ κακὸν τοσοῦτον εἴη Ἴωνας ἐξεργασμένος, κτλ. On constate dans la majorité de ces exemples l’emploi d’un démonstratif liminaire qui les rapproche des tours asyndétiques usuels en prose avec le démonstratif[113] ; on les tiendra donc pour non marqués.

Les trois types d’asyndète mis en lumière au cours de ces pages semblent en revanche un bien proprement hérodotéen. Qu’il s’agisse de l’asyndète de nomination, de l’asyndète parenthétique ou de l’asyndète de focalisation contrastive, on a ici affaire à une caractéristique essentiellement discursive de la prose hérodotéenne, à une jonction particulière — puisque non particulaire… — de phrases qui composent le plus souvent des strates différentes du *logos* d’Hérodote. Le poétique se révèle ici l’adéquation d’un apparent écart syntaxique avec le style propre à l’historien, une des composantes de sa propre *syntaxe*[114].

---

[112] STEIN, *ad loc.* : « ‘gar nicht ähnlich wie die Athener’ geht auf die Sybariten. Das Asyndeton bei dieser immerhin beiläufigen Bemerkung, mit Voranstellung des betonten Wortes, wie 1.20. »
[113] Cf. *supra*, n. 110.
[114] Sur laquelle voir E. J. BAKKER, *art. cit.*

II. POÉTISMES SYNTAXIQUES DE LA PHRASE COMPLEXE

A. Syntaxe poétique des adverbes, conjonctions et particules de la phrase complexe

Quatre phénomènes notables caractérisent la syntaxe des adverbes, conjonctions et particules de la phrase complexe : (1) l'emploi de la négation οὐ, au lieu de μή, dans plusieurs subordonnées conditionnelles ; (2) l'absence de particule ἄν dans des subordonnées éventuelles au subjonctif ; (3) l'emploi des conjonctions poétiques εὖτε et ἦμος ; (4) la présence de la particule δέ à l'ouverture de la principale.

1. Négation οὐ dans une subordonnée conditionnelle

On sait que dans une syntaxe classique, les verbes des subordonnées conditionnelles sont niés par la négation μή[115]. Mais comme le remarque J. Humbert, « il existe cependant des cas, importants et nombreux, dans lesquels la négation objective οὐ est employée dans une subordonnée introduite par εἰ ou ἐάν, c'est-à-dire, au moins *en apparence*, dans une proposition conditionnelle »[116]. En réalité, à côté d'exemples où la négation porte, non sur l'ensemble de la proposition, mais sur un mot de la proposition, ainsi que d'autres pour lesquels l'emploi de la proposition οὐ se justifie par le caractère réel et non hypothétique de la subordonnée (ainsi du tour θαυμάζω εἰ, où la conjonction a un statut « thétique » et non hypothétique)[117], « c'est seulement chez Homère et en ionien qu'une *conditionnelle authentique* peut admettre la négation οὐ : le fait se produit quand on veut attirer fortement l'attention sur une hypothèse négative, considérée comme un fait menaçant : il y a là une tournure assez semblable à l'interrogation indignée et menaçante, qui s'exprime généralement à l'aide de οὐ et du futur (οὐ σιωπήσεις ; 'ne te tairas-tu pas ?'). En attique, au contraire, les emplois de οὐ n'empiètent qu'*en apparence* sur le domaine légitime de μή »[118].

Humbert cite alors à titre d'exemple un passage d'Hérodote qui vérifie ses analyses de l'emploi de la négation οὐ en proposition conditionnelle dans un contexte de menace ; ce passage est en effet extrait du discours de Tomyris, reine des Massagètes, à Cyrus en 1.212 : Εἰ δὲ ταῦτα οὐ ποιήσεις, ἥλιον ἐπόμνυμί τοι τὸν Μασσαγετέων δεσπότην, ἦ μὲν σὲ ἐγὼ καὶ ἄπληστον ἐόντα αἵματος κορέσω « Si tu ne fais pas cela, j'atteste solennellement le soleil, maître des Massagètes, que tout insatiable que tu sois, je te rassasierai de sang ». Comme l'indique Humbert, « la reine Tomyris met plus de menaces dans le futur proche

[115] J. HUMBERT, § 622 : « En principe, toute proposition subordonnée impliquant une *condition* — générale ou particulière — n'admet que la négation subjective μή. »
[116] J. HUMBERT, § 623.
[117] Voir les exemples commentés par J. HUMBERT, § 624.
[118] J. HUMBERT, § 625.

qu'elle ne saurait en trouver dans l'éventuel ». On notera, par contraste avec ce passage, la conditionnelle employée par Adimante dans un contexte semblable en 8.62 : Εἰ δὲ ταῦτα μὴ ποιήσῃς, où se trouve employée la négation μή — mais où l'absence de particule ἄν constitue un autre poétisme syntaxique[119].

Les autres occurrences hérodotéennes de ce tour apparaissent :

(i) dans le discours des généraux perses aux tyrans d'Ionie renversés par Aristagoras et réfugiés chez les Mèdes en 6.9 : Εἰ δὲ ταῦτα μὲν οὐ ποιήσουσι, οἱ δὲ πάντως διὰ μάχης ἐλεύσονται, τάδε ἤδη σφι λέγετε ἐπηρεάζοντες τά περ σφεας κατέξει, ὡς ἐσσωθέντες τῇ μάχῃ ἐξανδραποδιεῦνται καὶ ὥς σφεων τοὺς παῖδας ἐκτομίας ποιήσομεν, τὰς δὲ παρθένους ἀνασπάστους ἐς Βάκτρα, καὶ ὡς τὴν χώρην ἄλλοισι παραδώσομεν « S'ils (*sc.* vos concitoyens) ne font pas cela, et qu'ils veulent à tout prix en passer par le combat, avertissez-les déjà des malheurs qui les frapperont, en leur disant que vaincus au combat, ils seront asservis et que nous châtrerons les fils et déporterons leurs filles en Bactriane, et que nous donnerons leur pays à d'autres ». Le contexte est ici encore menaçant ; on remarquera en outre la répétition du pronom sujet dans le second membre de la parataxe (εἰ δὲ ταῦτα μὲν…, οἱ δὲ…), qui constitue un autre poétisme de la phrase complexe[120] ;

(ii) dans le défi que lance Artabane à Mardonios en 7.10θ : Εἰ δὲ ταῦτα μὲν ὑποδύνειν οὐκ ἐθελήσεις, σὺ δὲ πάντως στράτευμα ἀνάξεις ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ἀκούσεσθαί τινά φημι τῶν αὐτοῦ τῇδε ὑπολειπομένων Μαρδόνιον, μέγα τι κακὸν ἐξεργασάμενον Πέρσας, ὑπὸ κυνῶν τε καὶ ὀρνίθων διαφορεόμενον ἤ κου ἐν γῇ τῇ Ἀθηναίων ἤ σέ γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίων, εἰ μὴ ἄρα καὶ πρότερον κατ' ὁδόν, γνόντα ἐπ' οἵους ἄνδρας ἀναγινώσκεις στρατεύεσθαι βασιλέα « Si tu refuses de relever ce défi, et que néanmoins tu conduises l'armée contre la Grèce, j'affirme qu'un jour, l'un de ceux qui seront restés ici entendra que Mardonios, auteur de grand malheurs pour les Perses gît déchiré par les chiens et les oiseaux, soit quelque part sur la terre des Athéniens, soit encore sur celle des Lacédémoniens — à moins que ce ne soit même avant, sur la route, en comprenant contre quels hommes tu pousses notre roi à partir en guerre » : ici encore, l'emploi de la négation οὐ côtoie une double reprise du pronom personnel ;

(iii) sans doute enfin, dans le discours indirect de Miltiade aux Pariens qu'il assiège en 6.133 : Ἀπικόμενος δὲ ἐς τὴν ἔπλεε ὁ Μιλτιάδης τῇ στρατιῇ ἐπολιόρκεε Παρίους κατειλημένους ἐντὸς τείχεος, καὶ ἐσπέμπων κήρυκα αἴτεε ἑκατὸν τάλαντα, φάς, ἢν μὲν οὐ δῶσι, οὐκ ἀπονοστήσειν τὴν στρατιήν πρὶν ἢ ἐξέλῃ σφεας « Arrivé au but de sa navigation, Miltiade assiégea avec son armée les Pariens rassemblés à l'intérieur des remparts, et il envoya un héraut leur demander cent talents, en disant que s'ils ne les donnaient pas, l'armée ne repartirait pas avant de les avoir anéantis ». La séquence ἢν μὲν οὐ

[119] Sur lequel voir *infra*, 2.
[120] Sur lequel voir *infra*, B.

est ici une conjecture de Stein, la tradition manuscrite se partageant entre ἤν μιν οὐ (AB[1]CT) et ἢν μή οἱ (B²PDRSV), cette dernière leçon étant retenue par les éditeurs Legrand et Rosén[121]. Force est pourtant de constater que, malgré la différence modale, le subjonctif éventuel se substituant ici à l'indicatif futur, le contexte demeure sensiblement le même que dans les exemples précédents. On notera aussi l'emploi du subjonctif éventuel sans ἄν dans la subordonnée temporelle, sur le modèle du premier exemple étudié (1.212).

Il semble donc que dans ces quatre exemples on trouve confirmation des analyses de Humbert : la négation οὐ y figure en effet dans une conditionnelle en εἰ + indicatif futur (ou, possiblement, en ἢν + subjonctif) impliquant idée de menace. Le contexte est d'ailleurs celui d'un discours solennel ou véhément, et ce tour syntaxique peut être tenu pour marqué[122]. Cette interprétation sémantique de l'emploi de οὐ en subordonnée conditionnelle nous paraît en tout cas ici préférable à celle qu'en propose Stein en note aux divers passages, expliquant la présence de οὐ par le fait que οὐ ποιήσουσι, *vel sim.*, « a la valeur d'un verbe simple (ἀρνήσονται) ». En revanche, cette dernière explication nous paraît plausible dans le dernier exemple, extrait de la réponse d'Artabane à Xerxès qui l'invite à recevoir la visite du songe : 7.16 γ Εἰ δὲ ἐμὲ μὲν ἐν οὐδενὶ λόγῳ ποιήσεται οὐδὲ ἀξιώσει ἐπιφανῆναι, οὔτε ἢν τὴν ἐμὴν ἐσθῆτα ἔχω οὔτε ἢν τὴν σήν, σὲ δὲ ἐπιφοιτήσει, τοῦτο ἤδη μαθητέον ἐστί · εἰ γὰρ δὴ ἐπιφοιτήσει γε συνεχέως, φαίην ἂν καὶ αὐτὸς θεῖον εἶναι. Εἰ δέ τοι οὕτω δέδοκται καὶ οὐκ οἷά τε αὐτὸ παρατρέψαι, ἀλλ᾽ ἤδη δεῖ ἐμὲ ἐν κοίτῃ τῇ σῇ κατυπνῶσαι, φέρε, τούτων ἐξ ἐμέο ἐπιτελεομένων φανήτω καὶ ἐμοί « S'il ne tiendra aucun compte de moi et ne jugera pas digne de se montrer, que j'ai ma propre tenue ou la tienne, et s'il viendra te trouver, toi, voilà ce qu'il faut apprendre ; car s'il vient te trouver sans cesse, je, dirais moi-même qu'il est de nature divine. Si donc telle est ta décision et qu'il est impossible de t'en détourner, et s'il me faut dormir dans ton lit, eh bien ! j'accomplirai cela, et qu'il se montre à moi aussi ». Ici, dans la première phrase, la proposition introduite par εἰ n'est pas une conditionnelle, mais une interrogative complétant la locution verbale μαθητέον ἐστί (εἰ « thétique »)[123]; c'est dans la seconde phrase qu'apparaît en contexte hypothétique la négation οὐ (Εἰ δὲ… καὶ οὐκ οἷά τε…).

En dehors donc d'un tel cas de conditionnement de la négation οὐ par un phénomène de lexicalisation qui exclut toute poéticité, les exemples hérodotéens étudiés précédemment attestent une motivation proprement sémantique de cet emploi que l'on tiendra dès lors pour

---

[121] De même, la tradition manuscrite se partage entre ἀπονοστήσειν (ABCTMP) et οὐκ ἀπαναστήσειν (DSV).

[122] STEIN, *ad loc.* : « εἰ – οὐ, weil οὐ ποιήσουσι den Wert eines einfachen Verbs hat (ἀρνήσονται). Ebenso I 212 13. VI 133 10. VII 10 θ 11. 16 γ 15, und schon öfters bei Homer, besonders nach εἰ δέ : Od. μ 382 εἰ δέ μοι οὐ τίσουσι βοῶν ἐπιεικέ᾽ ἀμοιβήν, β 274. Il. Γ 289. Ω 296. Jedoch steht VIII 62 6 in ähnlicher Wendung μή. Anders I 90 21. VII 9 10. 46 9, wo εἰ nicht konditional ist », ou encore « οὐκ nach εἰ, weil οὐκ ἐθελήσεις = ἀρνήσεαι. »

[123] Cf. la note de LEGRAND, *ad loc.* ; or, cette négation s'explique ici par la synonymie d'un terme négatif comme ἀδύνατα[123] : « οὐκ nach εἰ, weil οὐκ οἷά τε = ἀδύνατα. »

marqué ; d'autant plus qu'Hérodote partage cet emploi avec Homère, à l'exclusion de la prose classique[124].

2. Absence de la particule ἄν avec le subjonctif éventuel

En syntaxe classique, le subjonctif éventuel est régulièrement accompagné de la particule ἄν, dont l'absence peut dès lors selon toute vraisemblance être tenue pour un poétisme. Ainsi, comme l'indique Kühner-Gerth, « comme Homère, les poètes posthomériques emploient aussi la subjonctif sans ἄν dans le même sens que le subjonctif avec ἄν […]. Au contraire, en prose, la particule ἄν apparaît régulièrement. Les écarts ne se trouvent que ponctuellement dans les manuscrits et sont supprimés dans les nouveaux textes » — les auteurs citant notamment à titre d'exemples deux passages d'Hérodote[125].

Mais les occurrences hérodotéennes de l'absence de particule ἄν sont en vérité bien trop nombreuses pour ne pas refléter une réalité originelle. Or, il se trouve aussi que cette singularité syntaxique est attestée, quoique ponctuellement, dans d'autres textes de dialecte ionien, ainsi qu'épigraphiquement dans divers dialectes[126]. Un examen détaillé des exemples est donc nécessaire, pour lequel nous distinguerons les cas des conditionnelles, des relatives, et des temporelles.

---

[124] Cf. KÜHNER-GERTH, qui analysant les emplois de οὐ en conditionnelle, affirme, § 511 : « Über diese Grenze hinaus gehen Homer und Herodot, die Attiker dagegen nur selten. Ω 296 εἰ δέ τοι οὐ δώσει ἑὸν ἄγγελον εὐρύοπα Ζεύς. Die Negation schliesst sich, wie oben unter a, nicht dem hypothetischen εἰ, sondern einem Begriffe des abhängigen Satzes an : wenn der Fall eintritt, dass er nicht giebt (weit nachdrücklicher als A 137 εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, wenn der Fall nicht eintritt, dass sie geben). » — Les auteurs expliquent (Anmerk. 1) que les emplois homériques reflètent, linguistiquement, un état de langue dans l'usage était encore flottant (« Der freiere Gebrauch von οὐ in Bedingungssätzen bei Homer scheint auf eine Zeit hinzudeuten, in der der Sprachgebrauch noch schwankend war. Von vornherein war ohne wesentlichen Unterschied des Sinnes εἰ οὐ δώσεις ebensogut möglich wie εἰ μὴ δώσεις. Bei εἰ οὐ gehört οὐ zum Prädikate oder einem andern Begriffe des abhängigen Satzes : 'ich setze den Fall, dass nicht' ; εἰ μή dagegen gehört eng zusammen und dient zur Ablehnung einer Annahme : 'fern sei die Annahme, dass'. Die Sprache hat sich indessen im Laufe der Entwickelung dafür entschieden, nicht die negative Annahme aufzustellen (εἰ — οὐ δώσεις, ich nehme an, dass du nicht geben wirst), sondern die positive Annahme abzulehnen (εἰ μὴ — δώσεις, ich nehme nicht an, dass du geben wirst) […]. » Mais l'interprétation sémantique de Humbert permet de justifier, du moins chez Hérodote, la particularité syntaxique.

[125] K.-G., § 559, Anmerk. 1 : « Wie Homer, so gebrauchen auch die nachhomerischen Dichter den Konjunktiv ohne ἄν in gleichem Sinne wie den Konjunktiv mit ἄν. Aesch. S. 257 ὧν ἁλῷ πόλις. Eum. 211 ἥτις ἄνδρα νοσφίσῃ. 661 οἷσι μὴ βλάψῃ θεός. S. Ph. 1360 f. οἷς … γένηται. Ai. 761 ὅστις … φρονῇ. 1160 ᾧ βιάζεσθαι παρῇ. OR. 1231 αἳ φανῶσ' αὐθαίρετοι. OC. 395 ὃς νέος πέσῃ. Tr. 251 Ζεὺς ὅτου πράκτως φανῇ. El. 771 ὧν τέκῃ. 1061 ἀφ' ὧν τε βλάστων ἀφ' ὧν τ' ὄνησιν εὕρωσι. Eur. I. T. 1064 καλόν τοι γλῶσσ' ὅτῳ πιστὴ παρῇ. M. 516 ὃς κίβδηλος ᾖ. Alc. 76 ὅτου τόδ' ἔγχος κρατὸς ἁγνίσῃ τρίχα. Or. 805 ὅστις τρόποισι συντακῇ. Tyrt. Fr. 12.33 ὅντιν' ἀριστεύοντα … Ἄρης ὀλέσῃ. In Prosa dagegen tritt regelmässig die Partikel ἄν hinzu. Abweichungen finden sich in den Handschriften nur vereinzelt und sind in den neueren Texten beseitigt, z. B. Hdt. 4.46 τοῖσι γὰρ (ἂν) μήτε ἄστεα μήτε τείχεα ᾖ. 4.66 τοῖσι (ἂν) ἄνδρες … ἔωσι », etc.

[126] Cf. BECHTEL, § 315.

a) <u>dans des conditionnelles</u>

Comme l'indique ici Schwyzer-Debrunner, « Comme chez Homère, figure souvent le simple subjonctif avec εἰ [i. e. sans particule κε ou ἄν] chez Théognis, Pindare et les tragiques, mais aussi chez Hérodote, et — quoique de façon controversée — en prose attique »[127]. Bechtel mentionne pour sa part des parallèles dans le dialecte arcadien et en grec occidental[128] ; mais Hérodote apparaît comme le seul représentant ionien de cette particularité en dehors de la langue épique (par exemple, *Il*. 11.116 εἴ πέρ τε τύχῃσι μάλα σχεδόν). Il est donc probable que l'absence de particule ἄν soit ici un trait de syntaxe poétique. On l'observe dans les passages suivants :

(i) dans le développement consacré aux crues du Nil, en 2.13 : Νῦν δέ, εἰ μὴ ἐπ᾽ ἑκκαίδεκα ἢ πεντεκαίδεκα πήχεας ἀναβῇ τὸ ἐλάχιστον ὁ ποταμός, οὐκ ὑπερβαίνει ἐς τὴν χώρην « or, maintenant, si le fleuve ne monte pas de seize ou quinze coudées au moins, il n'inonde pas la plaine » ;

(ii) au sujet des bons traitements qu'accordent les Perses aux fils des rois, en 3.15 : … ἐπεὶ τιμᾶν ἐώθασι Πέρσαι τῶν βασιλέων τοὺς παῖδας · τῶν, εἰ καὶ σφέων ἀποστέωσι, ὅμως τοῖσί γε παισὶ αὐτῶν ἀποδιδοῦσι τὴν ἀρχήν « car les Perses ont toujours des égards pour les fils de rois : même si ceux-ci se sont révoltés contre eux, ils rendent cependant le pouvoir à leurs fils ». On observe ici en outre dans τῶν… αὐτῶν un cas d'épanalepse que commente Stein, soulignant qu'« il est inhabituel qu'un pronom relatif soit repris par un démonstratif »[129] ;

(iii) au sujet des serviteurs de Cambyse dérobant Crésus à la colère du roi, en 3.36 : Οἱ δὲ θεράποντες ἐπιστάμενοι τὸν τρόπον αὐτοῦ κατακρύπτουσι τὸν Κροῖσον ἐπὶ τῷδε τῷ λόγῳ ὥστε, εἰ μὲν μεταμελήσῃ τῷ Καμβύσῃ καὶ ἐπιζητέῃ τὸν Κροῖσον, οἱ δὲ ἐκφήναντες αὐτὸν δῶρα λάμψονται ζωάγρια Κροίσου, ἢν δὲ μὴ μεταμέληται μηδὲ ποθέῃ μιν, τότε καταχρᾶσθαι « Les serviteurs, connaissant ses manières cachèrent Crésus sur cette considération, que si Cambyse se repentait et recherchait Crésus, ils le feraient paraître et recevraient des présents pour avoir conservé Crésus en vie, et que s'il ne s'en repentait ni ne le regrettait, ils le tueraient alors »[130] ;

(iv) peut-être, dans la réponse de la Pythie à Arcésilas, en 4.163 : Ἢν δὲ τὴν κάμινον εὕρῃς πλέην ἀμφορέων, μὴ ἐξοπτήσῃς τοὺς ἀμφορέας, ἀλλ᾽ ἀπόπεμπε κατ᾽ οὖρον · εἰ

---

[127] SCHWYZER-DEBRUNNER, p. 684 : « Wie bei Hom. oft, steht bloßer Konj. bei εἰ bei Theogn. Pind. Tragg., aber auch bei Hdt. und, wenn auch bestritten, in att. Prosa. »

[128] BECHTEL, *loc. cit.*, 2).

[129] STEIN, *ad loc.* : « αὐτῶν erneuert das den Satz einleitende τῶν. Derartige Epanalepsen sind bei H. nicht selten (s. zu VII 147 8) ; ungewöhnlich aber wird sie hier dadurch, dass ein relatives Pronomen durch ein demonstratives erneuert wird. »

[130] Le subjonctif μεταμελήσῃ est ici attesté par les manuscrits ABC et retenu par les éditeurs, en face de μεταμελήσει PDRS.

δὲ ἐξοπτήσῃς τὴν κάμινον, μὴ ἐσέλθῃς ἐς τὴν ἀμφίρρυτον · εἰ δὲ μή, ἀποθάνεαι καὶ αὐτὸς καὶ ταῦρος ὁ καλλιστεύων « Si tu trouves le four plein d'amphores, ne fais pas cuire les amphores : laisse-les partir au gré du vent ; si tu les fais cuire, n'entre pas dans le lieu entouré d'eau ; sinon, tu mourras toi-même et le taureau le plus beau ». Le subjonctif ἐξοπτήσῃς est ici attesté par les seuls manuscrits Mp et l'Aldine, et retenu par Stein, tandis que Legrand et Rosén retiennent pour leur part la leçon ἐξοπτήσεις des autres manuscrits ;

(v) dans le discours aux Ioniens, réunis à Ladé, du commandant phocéen Dionysios, en 6.11 Νῦν ὦν ὑμεῖς ἢν μὲν βούλησθε ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, τὸ παραχρῆμα μὲν πόνος ὑμῖν ἔσται, οἷοί τε δὲ ἔσεσθε ὑπερβαλόμενοι τοὺς ἐναντίους εἶναι ἐλεύθεροι · εἰ δὲ κτλ. « A présent donc, si vous voulez bien prendre de la fatigue, vous aurez de la peine sur-le-champ, mais vous pourrez renverser vos ennemis et être libres ; mais si… », etc. Ce discours s'ouvre sur le syntagme homérique ἐπὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς et présente d'autres indices poétiques ;

(vi) au cours des délibérations des commandants grecs réunis à Salamine, en 8.49 Αἱ γνῶμαι δὲ τῶν λεγόντων αἱ πλεῖσται συνεξέπιπτον πρὸς τὸν Ἰσθμὸν πλώσαντας ναυμαχέειν πρὸ τῆς Πελοποννήσου, ἐπιλέγοντες τὸν λόγον τόνδε, ὡς, εἰ νικηθέωσι τῇ ναυμαχίῃ, ἐν Σαλαμῖνι μὲν ἐόντες πολιορκήσονται ἐν νήσῳ, ἵνα σφι τιμωρίη οὐδεμία ἐπιφανήσεται, πρὸς δὲ τῷ Ἰσθμῷ ἐς τοὺς ἑωυτῶν ἐξοίσονται « Les opinions des orateurs tombaient pour la plupart d'accord pour que l'on navigue vers l'Isthme et qu'on livre combat devant le Péloponnèse ; ils ajoutaient cette considération, que s'ils étaient vaincus lors du combat naval, étant à Salamine ils seraient assiégés dans l'île, afin que ne pût paraître aucun secours, tandis que près de l'Isthme ils se retrouveraient chez les leurs ». On pourra noter ici la rupture de construction de l'apposition participiale ἐπιλέγοντες par rapport au sujet αἱ γνῶμαι δὲ τῶν λεγόντων ;

(vii) dans le discours à Eurybiade du Corinthien Adimante, en 8.62 : Εἰ δὲ ταῦτα μὴ ποιήσῃς, ἡμεῖς μέν, ὡς ἔχομεν, ἀναλαβόντες τοὺς οἰκέτας κομιεύμεθα ἐς Σῖριν τὴν ἐν Ἰταλίῃ […] · ὑμεῖς δὲ συμμάχων τοιῶνδε μουνωθέντες μεμνήσεσθε τῶν ἐμῶν λόγων « Si tu ne fais pas cela, nous, sans tarder, nous reprendrons nos familles et nous transporterons à Siris en Italie […] ; et vous, privés de tels alliés, vous vous souviendrez de mes paroles ». La proposition εἰ δὲ ταῦτα μὴ ποιήσῃς, déjà mentionnée plus haut pour le parallèle qu'elle offre à 1.212 εἰ δὲ ταῦτα οὐ ποιήσῃς, fournit du point de vue du rythme un dimètre trochaïque ;

(viii) enfin, au cours de la violente tempête qui éclate sur le trajet de retour de Xerxès, dans la réponse au roi du pilote du navire : 8.118 Δέσποτα, οὐκ ἔστι οὐδεμία (*sc.* σωτηρίη), εἰ μὴ τούτων ἀπαλλαγή τις γένηται τῶν πολλῶν ἐπιβατέων « O maître, il n'est aucun (moyen de salut), sinon de se débarrasser de l'un des passagers ».

Il est donc possible dans plusieurs cas de relever d'autres traits marqués, qui tendent à montrer que l'absence de particule ἄν dans les conditionnelles est un poétisme.

b) <u>dans des relatives</u>

L'absence de particule ἄν dans les relatives éventuelles est également documentée par Homère (ainsi *Od.* 17.136 τοῖος γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων # οἷον ἐπ᾽ ἦμαρ ἄγησι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε) et dans son prolongement par les poètes (ainsi Archiloque, Fr. 131.1 West : τοῖος ἀνθρώποισι θυμός, Γλαυκέ, Λεπτίνεω παῖ, # γίνεται θνητοῖσ᾽, ὁκοίην Ζεὺς ἐφ᾽ ἡμέρην ἄγηι), mais également par les inscriptions ioniennes : ainsi à Erythrées, ἢμ μὲν… πᾶσι, εἰ δὲ μή, οἷς θέληι, ou : ὅσοι δὲ… θυσίην ἀποδιδῶσι ; à Téos, ὅσοι ἔωσι αὐτοῖς. Il semble donc qu'ici l'usage poétique rejoigne l'usage dialectal.

Or, un fait remarquable — et que nous avons déjà pu constater dans les pages précédentes — est que ce tour syntaxique ne figure chez Hérodote que dans des phrases extraites de développements ethnographiques :

(i) concernant une coutume des Massagètes, en 1.216 : τῆς γὰρ ἐπιθυμήσῃ γυναικὸς Μασσαγέτης ἀνήρ, τὸν φαρετρεῶνα ἀποκρεμάσας πρὸ τῆς ἁμάξης μίσγεται ἀδεῶς « la femme que désire un Massagète, il s'unit à elle sans crainte après avoir accroché son carquois à l'avant de son propre chariot » ;

(ii) concernant une coutume égyptienne, en 2.85 : Τοῖσι ἂν ἀπογένηται ἐκ τῶν οἰκίων ἄνθρωπος τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ, τὸ θῆλυ γένος πᾶν τὸ ἐκ τῶν οἰκίων τούτων κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο τὴν κεφαλὴν πηλῷ ἢ καὶ τὸ πρόσωπον « Chez ceux dont vient à décéder un membre de la famille qui est de quelque considération, la gent féminine de la maison dans son ensemble se couvre la tête de boue, ainsi que le front » ; phrase déjà considérée pour la tmèse qui la caractérise[131], et où l'on a pu observer aussi le syntagme probablement poétique τὸ θῆλυ γένος : on observera en outre que l'absence de la particule ἄν permet de composer un hémiépès dactylique τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ « de quelque considération » ;

(iii) au sujet des avantages militaires que confère aux Scythes leur mode de vie, en 4.46 : Τοῖσι γὰρ μήτε ἄστεα μήτε τείχεα ἐκτισμένα, ἀλλὰ φερέοικοι ἐόντες πάντες ἔωσι ἱπποτοξόται, ζῶντες μὴ ἀπ᾽ ἀρότου ἀλλ᾽ ἀπὸ κτηνέων, οἰκήματά τε σφι ᾖ ἐπὶ ζευγέων, κῶς οὐκ ἂν εἴησαν οὗτοι ἄμαχοί τε καὶ ἄποροι προσμίσγειν « Car ceux qui n'ont ni villes, ni remparts construits, et qui portant tous leur maison avec eux tirent à l'arc montés sur des chevaux, qui vivent non de labours mais de troupeaux, et qui ont leur demeure sur des chariots, comment ne seraient-ils pas invincibles et impossibles à saisir ? » — Stein remarque en note l'emploi du subjonctif « parce que la phrase prend la forme d'un cas général,

[131] Cf. chap. I, II. A. 4. c) (i).

quibuscunque neque oppida neque castella sint, sans ἄν, comme ailleurs presque uniquement chez les poètes »[132].

Qu'Hérodote procède donc ici par imitation homérique ou en vertu d'un usage dialectal dont témoignent quelques inscriptions, il est frappant de constater que ces emplois caractérisent les parties ethnographiques de l'*Enquête*.

c) <u>dans des temporelles</u>

Hérodote présente aussi d'assez nombreux cas d'absence de particule ἄν dans des subordonnées temporelles au subjonctif. Ce phénomène s'observe dans des propositions introduites par ὡς, par ἐπείτε, par les adverbes ou locutions ἄχρι οὗ, μέχρι, ἐς ὅ ou ἐς οὗ, enfin par les tours οὐ πρότερον / οὐ πρὶν (ἤ).

(i) avec ὡς

Ce tour est attesté dans deux passages ethnographiques consacrés, pour le premier, aux coutumes sacrificielles des Perses, en 1.132 : Τῶν δὲ ὡς ἑκάστῳ θύειν θέλῃ, ἐς χῶρον καθαρὸν ἀγαγὼν τὸ κτῆνος καλέει τὸν θεὸν ἐστεφανωμένος τὸν τιήρην μυρσίνῃ μάλιστα « chaque fois que l'un d'entre eux veut sacrifier, il amène une victime dans un lieu pur et invoque le dieu en portant sur sa tiare une couronne, de myrte en général » ; pour le second, aux coutumes nuptiales des Nasamons, en 4.172 : Πρῶτον δὲ γαμέοντος Νασαμῶνος ἀνδρὸς νόμος ἐστὶ τὴν νύμφην νυκτὶ τῇ πρώτῃ διὰ πάντων διεξελθεῖν τῶν δαιτυμόνων μισγομένην· τῶν δὲ ὡς ἕκαστός οἱ μιχθῇ, διδοῖ δῶρον τὸ ἂν ἔχῃ φερόμενος ἐξ οἴκου « Quand un Nasamon se marie pour la première fois, la coutume veut que la première nuit, la jeune épouse passe entre les bras de tous les convives pour s'unir à eux ; et chaque fois que l'un d'entre eux s'unit, il donne un présent qu'il a apporté de chez lui ». On pourra noter le contexte religieux du premier passage, où figurent également les allitérations suivantes : (i) θύειν θέλῃ ; (ii) κτῆνος καλέει ; (iii) μυρσίνῃ μάλιστα ; dans le second passage figurent le terme δαιτυμών, étudié dans notre lexique poétique, ainsi que la figure étymologique (et à ce titre allitérante) διδοῖ δῶρον.

(ii) avec ἐπείτε

On relève une occurrence de ce tour, dans le passage narratif de 8.22 évoquant l'inscription gravée par Thémistocle à l'Artémision et invitant à la défection les Ioniens placés sous le commandement de Xerxès : Θεμιστοκλέης δὲ ταῦτα ἔγραφε, δοκέειν ἐμοί, ἐπ᾽

[132] STEIN, *ad loc.* : « der Konjunktiv, weil der Satz die Form eines generellen Falles annimmt, *quibuscunque neque oppida neque castella sint*, ohne ἄν, wie sonst meist nur bei Dichtern ».

ἀμφότερα νοέων, ἵνα ἢ λαθόντα τὰ γράμματα βασιλέα Ἴωνας ποιήσῃ μεταβαλεῖν καὶ γενέσθαι πρὸς ἑωυτῶν, ἢ ἐπείτε ἀνενειχθῇ καὶ διαβληθῇ πρὸς Ξέρξην, ἀπίστους ποιήσῃ τοὺς Ἴωνας καὶ τῶν ναυμαχιέων αὐτοὺς ἀπόσχῃ « Thémistocle inscrivait cela, me semble-t-il, dans une double intention : soit que l'inscription, passant inaperçue du Roi, fît changer les Ioniens et les fît passer de leur côté, soit que, rapportée à Xerxès, elle lui rendît les Ioniens suspects et qu'il les écartât de ses combats navals ».

(iii) avec ἄχρι οὗ, μέχρι, ἐς ὅ, ἐς οὗ

Quoique introduites le plus souvent par une locution constituée d'un pronom relatif, ces subordonnées présentent une valeur temporelle et rentrent à ce titre sous le présent paragraphe.

Ἄχρι οὗ introduit un subjonctif sans ἄν dans le discours qu'Harpage tient à Astyage à propos de la mort supposée du jeune Cyrus en 1.117 Παραδίδωμι μέντοι τῷδε κατὰ τάδε ἐντειλάμενος, θεῖναί μιν ἐς ἔρημον ὄρος καὶ παραμένοντα φυλάσσειν ἄχρι οὗ τελευτήσῃ, ἀπειλήσας παντοῖα τῷδε ἢν μὴ τάδε ἐπιτελέα ποιήσῃ « Mais je le lui remets (*sc.* au bouvier) en posant ces conditions, qu'il le dépose dans une montagne déserte et le surveille en attendant, jusqu'à ce qu'il meure, lui proférant toutes sortes de menaces pour le cas où il n'exécuterait pas ces ordres ». C'est ici, comme le note Stein, la seule occurrence de la conjonction ἄχρι, en face du fréquent μέχρι.

Or, μέχρι en tant que conjonction de subordination figure également avec le subjonctif sans ἄν dans le discours aux Scythes des rois des peuples voisins, en 4.119 : Ἦν μέντοι ἐπίῃ καὶ ἐπὶ τὴν ἡμετέρην ἄρξῃ τε ἀδικέων, καὶ ἡμεῖς οὐ πείσομεθα · μέχρι δὲ τοῦτο ἴδωμεν, μενέομεν παρ᾽ ἡμῖν αὐτοῖσι « Certes, si (le Perse) pénètre sur notre territoire et se rend coupable des premiers torts, nous non plus, nous le supporterons pas ; mais jusqu'à ce que nous voyions cela, nous demeurerons chez nous »[133]. On observera ici que la proposition temporelle μέχρι δὲ τοῦτο ἴδωμεν compose une séquence de trois dactyles qu'aurait abolie la présence de la particule ἄν.

On trouve enfin, toujours avec le subjonctif sans ἄν, les locutions ἐς οὗ et ἐς ὅ, respectivement en 3.31 : Οἱ δὲ βασιλήιοι δικασταὶ κεκριμένοι ἄνδρες γίνονται Περσέων, ἐς οὗ ἀποθάνωσι ἤ σφι παρευρεθῇ τι ἄδικον, μέχρι τούτου « Les juges royaux sont des hommes choisis parmi les Perses, jusqu'à ce qu'ils meurent ou que l'on ait trouvé en eux un signe d'injustice — jusqu'à ce moment » ; et en 8.108, dans un discours indirect d'Eurybiade au sujet de Xerxès, le texte n'étant pas sûr : ἐατέον ὦν φεύγειν, ἐς ὃ ἔλθῃ φεύγων ἐς τὴν ἑωυτοῦ · τὸ ἐνθεῦτεν δὲ περὶ τῆς ἐκείνου ποιέεσθαι ἤδη τὸν ἀγῶνα ἐκέλευε « il fallait donc le (*sc.* le Perse) laisser fuir, jusqu'à ce qu'il arrive chez eux : à partir de là, il (*sc.*

[133] Οὐ πείσομεθα est la leçon retenue par Rosén, Stein éditant pour sa part οὐ κεισόμεθα et Legrand ἀπωσόμεθα.

Eurybiade) invitait à poursuivre la lutte pour la possession de ses domaines ». Le subjonctif ἔλθῃ est ici la leçon des manuscrits PDRSV, retenue par Legrand, en face de l'optatif ἔλθοι donné par ABC.

Ces tours sans ἄν sont-ils poétiquement marqués ? L'existence de ἄχρις οὗ et μέχρις οὗ + subjonctif sans ἄν dans le *Corpus hippocratique* (*De morb*. 1.29 ἄχρις οὗ τὸ σίαλον πεπανθῆι ἐν τῶι πλεύμονι ; 4.50 μέχρις οὗ ἀρχή τις ἐπιγένηται) pourrait permettre d'en douter. On rappellera cependant l'usage poétique qu'Hérodote tire de l'absence de particule dans le discours du livre IV : μέχρι δὲ τοῦτο ἴδωμεν. On remarquera aussi que si l'on fait abstraction de l'occurrence litigieuse du livre VIII, les autres exemples figurent une nouvelle fois dans la première moitié de l'*Enquête*.

(iv) avec οὐ πρότερον ἤ, οὐ πρὶν (ἤ)

Ici encore, le Corpus hippocratique fournit des parallèles, avec des cas tels que : βοῦς δὲ οὐ μάλα, πρὶν βαθεῖα γένηται (De artic. 8), ou : οὐ γὰρ ἐξέρχεται, πρὶν ἤ οἱ ἑτέρη προσγένηται (De morb. 4.46). Les exemples hérodotéens en sont nombreux, sinon systématiques, comme l'observe Stein écrivant : « après οὐ πρότερον ἤ, Hérodote met le subjonctif sans ἄν […], qu'il délaisse aussi fréquemment avec οὐ πρίν (ἤ) »[134]. Il y reconnaît d'ailleurs pour sa part un tour homérique[135]. Voici la liste des occurrences :

Οὐ πρότερον ἤ

Dans des développements ethnographiques : (i) au sujet de la coutume babylonienne voulant que toute femme s'établisse dans un sanctuaire d'Aphrodite pour s'unir à un étranger, en 1.199 : Ἔνθα ἐπεὰν ἵζηται γυνή, οὐ πρότερον ἀπαλλάσσεται ἐς τὰ οἰκία ἤ τις οἱ ξείνων ἀργύριον ἐμβαλὼν ἐς τὰ γούνατα μιχθῇ ἔξω τοῦ ἱροῦ « Quand la femme s'est assise en ce lieu, elle ne retourne pas chez elle avant que l'un de ses hôtes n'ait jeté de l'argent sur ses genoux et ne se soit uni avec elle à l'extérieur du temple » ; (ii) au sujet des échanges commerciaux entre Carthaginois et habitants d'une contrée libyenne, « au-delà des colonnes d'Héraklès », en 4.196 : Ἀδικέειν δὲ οὐδετέρους · οὔτε γὰρ αὐτοὺς τοῦ χρυσοῦ ἅπτεσθαι πρὶν ἄν σφι ἀπισωθῇ τῇ ἀξίῃ τῶν φορτίων, οὔτ᾽ ἐκείνους τῶν φορτίων ἅπτεσθαι πρότερον ἢ αὐτοὶ τὸ χρυσίον λάβωσι « Aucun des deux camps (disent les Carthaginois) ne commet de tort : eux ne touchent pas à l'or avant d'avoir jugé la somme égale au prix des marchandises, et les autres ne touchent pas aux marchandises avant d'avoir

[134] STEIN, en note à 7.54 : « nach οὐ πρότερον ἤ setzt Herodotos den Konjunktiv ohne ἄν (I 199 15. IV 196 16. IX 86 6. 87 5. 93 26), das er auch häufig bei οὐ πρίν (ἤ) wegläßt (I 19 12. 32 25. 82 36. VI 82 8. 133 11. VII 197 10. IX 117 5). »

[135] STEIN, note à 1.19 : « Nach älterer (Homerischer) Weise fehlt ἄν hier wie in den meisten Fällen nach πρὶν ἤ und πρότερον ἤ ».

eux-mêmes reçu l'or ». — Ces deux premiers exemples figurent dans des développements ethnographiques.

Dans des passages discursifs de la seconde moitié de l'œuvre : (i) au passage de l'Hellespont, lors des libations de Xerxès, en 7.54 : Ξέρξης … εὔχετο πρὸς τὸν ἥλιον μηδεμίαν οἱ συντυχίην τοιαύτην γενέσθαι, ἥ μιν παύσει καταστρέψασθαι τὴν Εὐρώπην πρότερον ἢ ἐπὶ τέρμασι τοῖσι ἐκείνης γένηται « Xerxès adressa au soleil la prière qu'il ne lui arrivât pas un malheur de nature à lui faire cesser l'asservissement de l'Europe avant qu'il ne se trouvât à ses limites » : dans ce passage empreint d'une forte teneur sacrale, l'absence de particule pourrait s'expliquer comme un poétisme ; (ii) au cours d'une assemblée des Grecs au lendemain de la bataille de Platées, en 9.86 : Ὡς δ᾽ ἄρα ἔθαψαν τοὺς νεκροὺς ἐν Πλαταιῇσι οἱ Ἕλληνες, αὐτίκα βουλευομένοισί σφι ἐδόκεε στρατεύεσθαι ἐπὶ τὰς Θήβας καὶ ἐξαιτέειν αὐτῶν τοὺς μηδίσαντας […] · ἢν δὲ μὴ ἐκδιδῶσι, μὴ ἀπανίστασθαι ἀπὸ τῆς πόλιος πρότερον ἢ ἐξέλωσι « Lors donc que les Grecs eurent enterré leurs morts à Platées, ils délibérèrent aussitôt et décidèrent de marcher contre Thèbes et leur réclamer les partisans des Mèdes […] ; s'ils ne les livraient pas, ils ne se retireraient pas de la ville avant de l'avoir anéantie » — et quelques lignes plus loin, dans le discours de Timagénidas aux Thébains : 9.87 Ἄνδρες Θηβαῖοι, ἐπειδὴ οὕτω δέδοκται τοῖσι Ἕλλησι, μὴ πρότερον ἀπαναστῆναι πολιορκέοντας ἢ ἐξέλωσι Θήβας ἢ ἡμέας αὐτοῖσι παραδῶτε, νῦν ὧν ἡμέων εἵνεκα γῆ ἡ Βοιωτίη πλέω μὴ ἀναπλήσῃ, ἀλλὰ κτλ. « Thébains, puisque les Grecs ont pris la décision de ne pas cesser le siège avant d'avoir anéanti Thèbes ou avant que vous ne nous ayez livrés à eux, que la terre béotienne ne pâtisse pas davantage aujourd'hui à cause de nous », etc. : ces deux discours se signalent également comme très solennels, motivant par là même l'absence de particule ; (iii) au sujet de la réparation du châtiment infligé à Evénios d'Apollonie, gardien négligent des troupeaux consacrés au Soleil, en 9.93 : αὐτοὶ γὰρ ἐπορμῆσαι τοὺς λύκους, οὐ πρότερόν τε παύσεσθαι τιμωρέοντες ἐκείνῳ πρὶν ἢ δίκας δῶσι τῶν ἐποίησαν ταύτας τὰς ἂν αὐτὸς ἕληται καὶ δικαιοῖ « ils (*sc.* les dieux) avaient eux-mêmes envoyé les loups, et ils ne cesseraient pas de venger Evénios jusqu'à ce que les Apolloniates lui aient donné réparation de ce qu'ils avaient fait — celle qu'il choisirait lui-même et estimerait digne » : ce sont ici les dieux qui parlent par la bouche des oracles de Dodone et de Delphes, dans un nouveau passage empreint de sacralité.

Les occurrences de οὐ πρότερον ἤ avec subjonctif sans ἄν s'expliquent donc toutes par la teneur solennelle ou religieuse des phrases dans lesquelles elles figurent, ce qui amène à les considérer comme des tours poétiques plutôt que simplement dialectaux.

Οὐ πρὶν (ἤ)

Dans des notations ethnographiques ou historiques : (i) au sujet d'une coutume argienne entrée en vigueur à la suite d'une querelle avec les Lacédémoniens, en 1.82 : Ἀργεῖοι μέν

νυν ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου κατακειράμενοι τὰς κεφαλάς, πρότερον ἐπάναγκες κομῶντες, ἐποιήσαντο νόμον τε καὶ κατάρην μὴ πρότερον θρέψειν κόμην ᾿Αργείων μηδένα, μηδὲ τὰς γυναῖκάς σφι χρυσοφορήσειν, πρὶν Θυρέας ἀνασώσωνται « Donc, les Argiens depuis ce temps se sont rasé la tête, eux qui auparavant portaient obligatoirement les cheveux longs, et ils ont établi pour coutume assortie d'imprécations que nul Argien ne laisse pousser sa chevelure et que les femmes ne portent pas d'or, avant qu'ils n'aient reconquis Théréa »[136] ; (ii) au sujet d'une loi concernant les descendants d'Athamas fils d'Eole, en 7.197 : ᾿Ην δὲ ἐσέλθῃ, οὐκ ἔστι ὅκως ἔξεισι πρὶν ἢ θύσεσθαι μέλλῃ « s'il (*sc.* l'aîné de la famille y pénètre (*sc.* dans le Leiton), il ne peut en sortir avant de devoir être la victime d'un sacrifice »[137].

Dans des discours directs de personnages au long de l'œuvre : (i) réponse de la Pythie aux Lydiens, en 1.19 : Τοῖσι δὲ ἡ Πυθίη ἀπικομένοισι ἐς Δελφοὺς οὐκ ἔφη χρήσειν πρὶν ἢ τὸν νηὸν τῆς ᾿Αθηναίης ἀνορθώσωσι, τὸν ἐνέπρησαν χώρης τῆς Μιλησίης ἐν ᾿Ασσησῷ « A ceux qui étaient venus à Delphes, la Pythie déclara qu'elle ne rendrait pas d'oracle avant que l'on ait redressé le temple d'Athéna qu'ils avaient incendié en terre milésienne, à Assésos » ; (ii) discours de Solon à Crésus, en 1.32 : ἐκεῖνο δὲ τὸ εἴρεό με οὔκω σε ἐγὼ λέγω, πρὶν τελευτήσαντα καλῶς τὸν αἰῶνα πύθωμαι « ce que tu m'as demandé, je ne peux dire encore que tu le sois, avant d'avoir appris que tu as achevé le temps de ta vie de belle manière » ; (iii) discours (indirect) de Cléomène aux éphores de Sparte, en 6.82 : πρὸς ὧν ταῦτα οὐ δικαιοῦν πειρᾶν τῆς πόλιος, πρίν γε δὴ ἱροῖσι χρήσηται καὶ μάθῃ εἴτε οἱ ὁ θεὸς παραδιδοῖ εἴτε ἐμποδὼν ἕστηκε « en considération de cela, il n'estimait pas qu'il y avait lieu d'attaquer la cité, avant du moins d'avoir fait des sacrifices et appris si le dieu la lui donnerait ou s'il y ferait obstacle » ; discours (indirect) de Miltiade aux Pariens qu'il assiège, en 6.133 : ᾿Απικόμενος δὲ ἐς τὴν ἔπλεε ὁ Μιλτιάδης, τῇ στρατιῇ ἐπολιόρκεε Παρίους κατειλημμένους ἐντὸς τείχεος καὶ ἐσπέμπων κήρυκα αἴτεε ἑκατὸν τάλαντα, φάς, ἢν μὲν οὐ δῶσιν, οὐκ ἀπαναστήσειν τὴν στρατιήν πρὶν ἢ ἐξέλῃ σφέας « Arrivé au but de sa navigation, Miltiade assiégea avec son armée les Pariens rassemblés à l'intérieur des remparts et leur envoya un héraut pour leur réclamer cent talents, affirmant que s'ils ne les donnaient pas, l'armée ne se retirerait pas avant de les avoir anéantis » (phrase déjà mentionnée pour l'emploi de la négation οὐ dans la subordonnée conditionnelle) ; (iv) réponse des chefs athéniens à leurs soldats qui veulent rentrer chez eux, au cours du siège de Sestos, en 9.117 : οἱ δὲ οὐκ ἔφασαν πρὶν ἢ ἐξέλωσι ἢ τὸ ᾿Αθηναίων κοινόν σφεας μεταπέμψεται « mais eux répondirent que (l'on ne partirait) pas avant d'avoir pris la ville, ou avant que le peuple grec ne les rappelle ; (v) A ces exemples déjà répertoriés par Stein, il convient d'ajouter pour finir celui, remarquable, qui apparaît dans le discours de Xerxès à l'ouverture du livre VII : 7.8β οὐ πρότερον παύσομαι πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς ᾿Αθήνας « je n'aurai de cesse

[136] Les manuscrits DRSV attestent ici la forme ἀνασώσονται.
[137] Les manuscrits TMRV attestent ici la forme μέλλει.

que je n'aie pris et incendié Athènes », où la proposition temporelle compose un trimètre iambique parfait : l'absence de particule ἄν peut, dans ce passage de haute composition littéraire, être tenue pour un authentique poétisme.

En conclusion de l'ensemble de cette étude des cas d'absence de la particule ἄν dans une subordonnée éventuelle au subjonctif, on est en mesure d'affirmer que dans une très grande majorité de cas, ce phénomène syntaxique est poétiquement marqué. Mais on pourra aussi préciser cette conclusion par une caractérisation relative des deux grandes parties de l'*Enquête* : certains tours sont en effet limités aux *logoi* ethnographiques, qui se signalent par une plus grande richesse de telles occurrences. Il n'en reste pas moins qu'au long de l'œuvre, les discours directs des personnages tirent de ce phénomène peut-être inscrit virtuellement dans un fait de langue et plus précisément de dialecte, mais pérennisé littérairement par les poèmes homériques dans le prolongement desquels ils se trouvent, un effet poétique certain.

3. Emploi des conjonctions temporelles εὖτε et ἦμος

Outre les conjonctions temporelles usuelles de la prose ionienne, Hérodote emploie dans quelques passages l'une des deux conjonctions essentiellement poétiques que sont εὖτε et ἦμος. La première est en effet employée par Homère et les poètes, « les attestations posthomériques pouvant être dues à l'influence homérique » selon Chantraine[138], ou, comme l'indique Schwyzer-Debrunner, ne figure « que chez Homère et ses imitateurs », ces auteurs considérant à ce titre les occurrences hérodotéennes, qui figurent au nombre de cinq[139]. La seconde est à la fois ionienne et poétique, figurant chez Homère, Hésiode, Euripide, mais aussi chez Hippocrate ; elle fonctionne souvent en corrélation avec τῆμος — mais non chez Hérodote où elle trouve une occurrence ponctuelle.

a) Εὖτε

Les cinq occurrences de la conjonction εὖτε figurent :

(i) dans le développement du *logos* égyptien consacré aux grandes panégyries, et plus précisément aux fêtes de Paprémis — contexte rituel s'il en est — en 2.63 : Ἐν δὲ Παπρήμι θυσίας μὲν καὶ ἱρὰ κατά περ καὶ τῇ ἄλλῃ ποιεῦσι · εὖτ᾽ ἂν δὲ γίνηται καταφερὴς ὁ ἥλιος, ὀλίγοι μέν τινες τῶν ἱρέων περὶ τὠγαλμα πεπονέαται, οἱ δὲ πολλοὶ αὐτῶν ξύλων κορύνας ἔχοντες ἑστᾶσι τοῦ ἱροῦ ἐν τῇ ἐσόδῳ « A Paprémis, on fait des sacrifices et des cérémonies rituelles, tout comme ailleurs ; mais quand le soleil décline, un petit nombre

[138] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* εὖτε.

[139] SCHWYZER-DEBRUNNER, p. 660 : « εὖτε '(sobald) als' nur bei Homer und seinen Nachahmern » ; en note : « Auch die fünf Herodotstellen sind wohl Homernachahmung (mit Ipf. VII 193. 209, εὖτ᾽ ἄν mit Konj. II 63 VI 27, εὖτε ἀγάγοι parallel zu ὅκως ἔλθοι IV 78). »

de prêtres s'affaire autour de la statue, tandis que le plus grand nombre, portant des massues de bois, se postent à l'entrée du temple » ;

(ii) au sujet du Scythe philhellène Scylès, en 4.78 : Εὖτε ἀγάγοι τὴν στρατιὴν τὴν Σκυθέων ἐς τὸ Βορυσθενεϊτέων ἄστυ (οἱ δὲ Βορυσθενεῖται οὗτοι λέγουσι σφέας αὐτοὺς εἶναι Μιλησίους), ἐς τούτους ὅκως ἔλθοι ὁ Σκύλης, τὴν μὲν στρατιὴν καταλίπεσκε ἐν τῷ προαστείῳ, αὐτὸς δὲ ὅκως ἔλθοι ἐς τὸ τεῖχος καὶ τὰς πύλας ἐγκλήσειε, τὴν στολὴν ἀποθέμενος τὴν Σκυθικὴν ἐλάβεσκε ἂν Ἑλληνίδα ἐσθῆτα « Lorsqu'il menait l'armée des Scythes dans la ville des Borysthénites (ces Borysthénites disent qu'ils sont eux-mêmes des Milésiens), chaque fois que Skylès allait chez eux, il laissait son armée dans les faubourgs et, entrant lui-même à l'intérieur du rempart dont il faisait fermer les portes, il dépouillait le costume scythe pour prendre le vêtement grec ». La conjonction εὖτε est ici employé aux côtés de formations itératives (καταλίπεσκε, ἐλάβεσκε), dans une phrase dont la structure syntaxique est solidement charpentée (cf. l'anaphore initiale) ;

(iii) dans une intrusion d'auteur à caractère gnomique, en 6.27 : Φιλέει δέ κως προσημαίνειν, εὖτ᾽ ἂν μέλλῃ μεγάλα κακὰ ἢ πόλι ἢ ἔθνεϊ ἔσεσθαι « La divinité aime, semble-t-il, à donner des signes prémonitoires, lorsque doivent arriver de grands malheurs à une cité ou un peuple » ;

(iv) dans l'évocation de l'expédition des Argonautes, en 7.193 : Ἔστι δὲ χῶρος ἐν τῷ κόλπῳ τούτῳ τῆς Μαγνησίης, ἔνθα λέγεται τὸν Ἡρακλέα καταλειφθῆναι ὑπὸ Ἰήσονός τε καὶ τῶν συνεταίρων ἐκ τῆς Ἀργοῦς ἐπ᾽ ὕδωρ πεμφθέντα, εὖτε ἐπὶ τὸ κῶας ἔπλεον ἐς Αἶαν τὴν Κολχίδα « Il est un lieu dans ce golfe où l'on dit qu'Héraclès fut abandonné par Jason et ses compagnons de l'Argos alors qu'on l'avait envoyé chercher de l'eau, lorsqu'ils naviguaient à la recherche de la Toison, en direction d'Aias de Colchide » ;

(v) enfin, dans la réponse de Démarate à Xerxès, en 7.209 : Ἤκουσας μὲν καὶ πρότερόν μεο, εὖτε ὁρμῶμεν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, περὶ τῶν ἀνδρῶν τούτων « Tu m'as déjà entendu précédemment, lorsque nous entrions en guerre contre la Grèce, parler de ces hommes ».

Ces cinq passages sont propices, à divers titres, à l'emploi d'un poétisme : le premier du fait de son contexte rituel, comme le quatrième par le motif mythologique qu'il évoque. Le troisième est, comme on l'a dit, de registre gnomique. Le second, où a été relevé un parallélisme entre εὖτε ἀγάγοι et ὅκως ἔλθοι, contient également des formations d'itératifs. On peut donc en définitive souscrire au jugement porté par Schwyzer-Debrunner sur le caractère éminemment homérique de ces emplois.

b) <u>Ἧμος</u>

Cette seconde conjonction apparaît quant à elle dans le *logos* scythe, en 4.28 : Βρονταί τε ἧμος τῇ ἄλλῃ γίνονται, τηνικαῦτα μὲν οὐ γίνονται, θέρεος δὲ ἀμφιλαφέες · ἢν δὲ

χειμῶνος βροντὴ γένηται, ὡς τέρας θωυμάζεται « Les orages, lorsqu'ils se produisent ailleurs, ne se produisent pas à cette époque (*sc.* en hiver), mais (il s'en produit) de forts ; s'il arrive un orage l'hiver, on s'en étonne comme d'un prodige ». Le motif du θῶυμα nous amène ici à supposer un emploi véritablement poétique de la conjonction ἦμος.

4. <u>Présence de la particule δέ à l'ouverture de la principale</u>

H. Stein observe en note à un passage hérodotéen que « comme Homère, Hérodote aime, après des subordonnés conditionnelles, temporelles et relatives, à donner à la principale, notamment impérative, une vive insistance et à la mettre en contraste avec la subordonnée en plaçant son sujet en tête accompagné de la particule δέ (ἐγώ δέ, σὺ δέ, ὁ δέ), même quand les deux propositions ont le même sujet »[140]. Kühner-Gerth indique en effet que « cet emploi de δέ est particulièrement propre à la langue homérique, où il se rencontre partout ; mais il apparaît aussi chez les écrivains postérieurs, poètes et prosateurs, et certes assez souvent chez Hérodote, plus rarement chez les Attiques […], en prose souvent en liaison avec un pronom personnel ou démonstratif, quand le sujet ou un autre mot de la principale est mis en opposition avec le sujet ou un autre mot de la subordonnée »[141]. Enfin, Chantraine donne une liste d'exemples homériques de ce phénomène où il reconnaît une spécificité de la structure originellement paratactique de la syntaxe homérique : « Le caractère paratactique s'observe encore dans l'emploi de particules qui soulignent la correspondance entre une subordonnée et une principale. […] Avec la particule δέ dans la principale : Z 146 οἵη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν ; — A 137 εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι… ; — ρ 359 εὖθ᾽ ὁ δεδειπνήκειν, ὁ δ᾽ ἐπαύετο θεῖος ἀοιδός… ; — A 57-58 οἱ δ᾽ ἐπεὶ οὖν ἤγερθεν ὁμηγερέες τ᾽ ἐνέγοντο, # τοῖσι δ᾽ ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς ᾽Αχιλλεύς… ; — I 167 εἰ δ᾽ ἄγε, τοὺς ἂν ἐγὼ ἐπιόψομαι, οἱ δὲ πιθέσθων : ce dernier exemple est notable : τοὺς peut être considéré non comme un relatif, mais comme un démonstratif ; — B 718 οἳ δ᾽ ἄρα … ἐνέμοντο […] τῶν δὲ Φιλοκτήτης ἦρχε ; — Δ 261 εἴ περ γάρ τ᾽ ἄλλοι … # … πίνωσιν, σὸν δὲ πλεῖον δέπας αἰεὶ # ἕστηχ᾽ ; — H 148 ἐπεὶ Λυκόοργος … ἐγήρα # δῶκε δ᾽ ᾽Ερευθαλίωνι … ; — H 313 Οἱ δ᾽ ὅτε δὴ … γένοντο, # τοῖσι δὲ βοῦν ἱέρευσεν ; — M 373 sqq. εὖτε … πύργον ἵκοντο # τείχεος ἐντὸς ἰόντες, ἐπειγομένοισι δ᾽ ἵκοντο, # οἱ δ᾽ ἐπ᾽ ἐπάλξεις βαῖνον ; — Ω 14 ἐπεὶ ζεύξειεν ὑφ᾽

---

[140] STEIN, note à 1.112 : « Wie Homer liebt es Herodot nach kondizionalen, temporalen und relativen Vordersätzen dem Nachsatz, zumal einem imperativischen, dadurch einen lebhaften Nachdruck zu geben und zum Inthalt des Vordersatzes in Kontrast zu setzen, dass er dessen Subjekt mit δέ voranstellt (ἐγὼ δέ, σὺ δέ, ὁ δέ), selbst wenn beide Sätze einerlei Subjekt haben. »

[141] K.-G., § 532 : « Dieser Gebrauch des δέ ist besonders der Homerischen Sprache eigen, wo er überall begegnet ; aber auch bei den nachherigen Schriftstellern, Dichtern wie Prosaikern, findet er sich, und zwar ziemlich oft bei Herodot, seltener bei den Attikern (hier vielfach von den Herausgebern ohne Not in δή verwandelt), in der Prosa häufig in Verbindung mit einem Personal- oder Demonstrativpronomen, indem das Subjekt oder ein anderes Wort des Nachsatzes dem Subjekte oder einem andern Worte des Vordersatzes entgegengestellt wird. »

ἅρμασιν ὠκέας ἵππους, # Ἕκτορα δ᾽ ἕλεκεσθαι δησάσκετο ; etc… — Parfois un μέν dans la subordonnée répond au δέ de la principale : I 508 ὃς μέν τ᾽ αἰδέσεται … # τὸν δὲ μέγ᾽ ὤνησαν ; — I 550 ὄφρα μὲν οὖν Μελέαγρος ἀρηΐφιλος πολέμιζε # τόφρα δὲ Κουρήτεσσι κακῶς ἦν. — Ces tours semblent conserver quelque chose de l'emploi ancien de μέν et δέ adverbiaux, équivalant sensiblement à μήν et δή »[142]. C'est en effet en vertu de son statut originel d'intensive que la particule δέ figure à l'ouverture de la principale[143].

On peut dès lors tenir la présence de la particule δέ à l'ouverture de la principale chez Hérodote pour un trait d'imitation homérique ; ce phénomène s'observe après proposition temporelle ou causale, après proposition conditionnelle et après proposition relative.

a) <u>après temporelle ou causale</u>

Le tour apparaît : (i) dans le discours de la femme du bouvier d'Harpage : 1.112 Ἐπεὶ τοίνυν οὐ δύναμαί σε πείθειν μὴ ἐκθεῖναι, σὺ δὲ ὧδε ποίησον « eh bien, puisque je ne puis te décider à ne pas l'exposer, voici ce que tu dois faire », où l'on notera la mise en opposition du pronom σύ avec la première personne de la subordonnée, ainsi que l'emploi de l'impératif ; (ii) au sujet du roi des Tartessiens Arganthonios : 1.163 μετὰ δὲ ὡς τοῦτό γε οὐκ ἔπειθε τοὺς Φωκαιέας, ὁ δὲ πυθόμενος τὸν Μῆδον παρ᾽ αὐτῶν ὡς αὔξοιτο, ἐδίδου σφι χρήματα τεῖχος περιβαλέσθαι τὴν πόλιν « puis, comme il ne pouvait décider les Phocéens et qu'ils lui avaient appris l'accroissement de la puissance du Mède, il leur donna l'argent nécessaire pour entourer leur ville de murs », où le sujet de la principale est le même que celui de la subordonnée ; (iii) 3.108 ἐπεὰν ὁ σκύμνος ἐν τῇ μητρὶ ἐὼν ἄρχηται διακινεόμενος, ὁ δὲ ἔχων ὄνυχας θηρίων πολλὸν πάντων ὀξυτάτους ἀμύσσει τὰς μήτρας « le lionceau, lorsqu'il commence à remuer dans le ventre de sa mère, lui laboure la matrice de ses griffes, beaucoup plus aiguës chez lui que chez tout autre animal » (même chose) ; (iv) dans le discours d'un Scythe à ses congénères luttant contre leur esclaves 4.3 μέχρι μὲν γὰρ ὥρων ἡμέας ὅπλα ἔχοντας, οἱ δὲ ἐνόμιζον ὅμοιοί τε καὶ ἐξ ὁμοίων ἡμῖν εἶναι « Tant qu'ils nous voyaient les armes à la main, ils se croyaient nos pareils et fils de nos pareils » (même chose) ; (v) dans le discours des éphores et gérontes de Sparte à Anaxandride : 5.40 ἐπεὶ τοίνυν περιεχόμενόν σε ὁρῶμεν τῆς ἔχεις γυναικός, σὺ δὲ ταῦτα ποίεε καὶ μὴ ἀντίβαινε τούτοισι, ἵνα μή τι ἀλλοῖον περὶ σέο Σπαρτιῆται βουλεύσωνται « Puisque tu tiens tellement à la femme que tu as, voici ce que tu dois faire », etc, avec un verbe à l'impératif ; (vi) enfin, dans le discours d'Artabane à Xerxès en 7.51 Ὦ βασιλεῦ, ἐπείτε ἀρρωδέειν οὐδὲν ἐᾷς πρῆγμα, σὺ δέ μευ συμβουλίην ἔνδεξαι « Seigneur, puisque tu ne permets pas la moindre inquiétude, laisse-moi cependant te donner un conseil » (même chose).

[142] CHANTRAINE, *GH* II, § 515.
[143] Cf. HUMBERT, § 706.

b) <u>après conditionnelle</u>

Le tour figure : (i) dans le discours d'Otanès à sa fille : 3.68 εἰ μὴ αὐτὴ Σμέρδιν τὸν Κύρου γινώσκεις, σὺ δὲ παρ᾽ Ἀτόσσης πύθευ « Si tu ne connais pas toi-même Smerdis fils de Cyrus, demande donc à Atossa quel est l'homme avec lequel elle vit ainsi que toi », ainsi que 3.69 καὶ ἢν μὲν φαίνηται ἔχων ὦτα, νόμιζε σεωυτὴν Σμέρδι τῷ Κύρου συνοικέειν, ἢν δὲ μὴ ἔχων, σὺ δὲ τῷ μάγῳ Σμέρδι. « lorsque tu partageras son lit et sentiras qu'il dort profondément, tâte ses oreilles : s'il en a, ton époux est bien Smerdis le fils de Cyrus ; s'il n'en a pas, il s'agit de Smerdis le Mage », où le sujet est le même dans les deux propositions et où la relative est à l'impératif ; (ii) dans le discours de Darius au roi des Scythes : 4.126 εἰ μὲν γὰρ ἀξιόχρεος δοκέεις εἶναι σεωυτῷ τοῖσι ἐμοῖσι πρήγμασι ἀντιωθῆναι, σὺ δὲ στάς τε καὶ παυσάμενος πλάνης μάχεσθαι · εἰ δὲ συγγινώσκεαι εἶναι ἥσσων, σὺ δὲ καὶ οὕτω παυσάμενος τοῦ δρόμου δεσπότῃ τῷ σῷ δῶρα φέρων γῆν τε καὶ ὕδωρ ἐλθὲ ἐς λόγους. « Si tu te crois capable de résister à mes forces, arrête-toi, renonce à ce vagabondage, et combats ; si tu reconnais ton infériorité, renonce encore à courir çà et là, viens trouver ton maître, pour lui faire présent de la terre et de l'eau » (même chose) ; (iii) dans le discours de Xerxès à Démarate en 7.103 εἰ γὰρ κείνων ἕκαστος δέκα ἀνδρῶν τῆς στρατίης τῆς ἐμῆς ἀντάξιός ἐστι, σὲ δέ γε δίζημαι εἴκοσι εἶναι ἀντάξιον « Eh oui ! Si chacun de tes Spartiates vaut dix de mes soldats, je compte que toi tu dois en valoir vingt », où la particule souligne un pronom de 2ème personne à l'accusatif ; (iv) 7.159 εἰ δ᾽ ἄρα μὴ δικαιοῖς ἄρχεσθαι, σὺ δὲ μηδὲ βοήθει « si tu ne juges pas bon d'obéir, ne te porte pas non plus à notre secours » (même sujet), où l'on notera le rythme dactylico-anapestique de σὺ δὲ μηδὲ βοήθει[144] ; — (v) ainsi que dans un passage narratif en 8.115 : εἰ δὲ καρπὸν μηδένα εὕροιεν, οἱ δὲ τὴν ποίην τὴν ἐκ τῆς γῆς ἀναφυομένην καὶ τῶν δενδρέων τὸν φλοιὸν περιλέποντες καὶ τὰ φύλλα καταδρέποντες κατήσθιον « s'ils ne trouvaient aucune récolte, ils mangeaient l'herbe des champs, dépouillaient les arbres cultivés ou sauvages de leur écorce ou de leurs feuilles dont ils se repaissaient, et ils ne laissaient rien derrière eux, tant la faim les pressait » (même sujet).

Enfin, un exemple remarquable fait précéder la particule δέ ouvrant l'apodose, d'un μέν se trouvant dans la protase. On a alors affaire à une authentique structure paratactique : 3.36 Οἱ δὲ θεράποντες ἐπιστάμενοι τὸν τρόπον αὐτοῦ κατακρύπτουσι τὸν Κροῖσον ἐπὶ τῷδε τῷ λόγῳ ὥστε, εἰ μὲν μεταμελήσῃ τῷ Καμβύσῃ καὶ ἐπιζητέῃ τὸν Κροῖσον, οἱ δὲ ἐκφήναντες αὐτὸν δῶρα λάμψονται ζωάγρια Κροίσου, ἢν δὲ μὴ μεταμέληται μηδὲ ποθέῃ μιν, τότε καταχρᾶσθαι. « Les serviteurs, connaissant les manières de leur maître, cachèrent Crésus sur cette considération que si Cambyse se repentait et recherchait Crésus, ils le feraient paraître et recevraient un présent pour l'avoir épargné, tandis que s'il ne s'en repentait pas ni ne le regrettait, ils le feraient alors périr ». Ce passage a déjà été considéré

[144] Il s'agit du discours qui s'ouvre par le très homérique : Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων.

plus haut pour l'autre poétisme syntaxique qu'il recèle dans l'emploi d'une conditionnelle à valeur éventuelle sans particule ἄν.

c) <u>après relative</u>

Le tour apparaît : (i) dans la notation géographique de 4.99 ὃς δὲ τῆς Ἀττικῆς ταῦτα μὴ παραπέπλωκε, ἐγὼ δὲ ἄλλως δηλώσω « Pour qui n'a jamais navigué sur ce côté de l'Attique, voici une autre comparaison » ; (ii) dans le passage narratif de 4.123 ὅσον μὲν δὴ χρόνον οἱ Πέρσαι ἤισαν διὰ τῆς Σκυθικῆς καὶ τῆς Σαυρομάτιδος χώρης, οἱ δὲ εἶχον οὐδὲν σίνεσθαι, ἅτε τῆς χώηρης ἐούσης χέρσου « Au cours de leur marche à travers la Scythie et le pays des Sauromates, les Perses n'avaient rien trouvé à ravager, puisque la région était inculte » ; (iii) également en 6.16 Ὅσοισι δὲ τῶν Χίων ἀδύνατοι ἦσαν αἱ νέες ὑπὸ τρωμάτων, οὗτοι δὲ ὡς ἐδιώκοντο καταφυγγάνουσι πρὸς τὴν Μυκάλην « Ceux des habitants de Chios dont les vaisseaux avaient été endommagés, poursuivis par l'ennemi, se réfugièrent à Mycale » ; enfin, en (iv) 9.63 ὅσον μέν νυν χρόνον Μαρδόνιος περιῆν, οἱ δὲ ἀντεῖχον καὶ ἀμυνόμενοι κατέβαλλον πολλοὺς τῶν Λακεδαιμονίων « Tant que Mardonios fut en vie, son escorte tint bon et massacra bien des Lacédémoniens ». Ces trois derniers exemples attestent le relatif ὅσος, deux d'entre eux dans le syntagme ὅσον χρόνον.

En outre, ici encore, on peut distinguer un passage où la particule δέ apodotique semble entrer en corrélation avec un μέν proleptique : 2.39 τοῖσι μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι ἐπιδήμιοι ἔμποροι, οἱ δὲ φέροντες ἐς τὴν ἀγορὴν ἀπ᾽ ὧν ἔδοντο, τοῖσι δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι Ἕλληνες, οἱ δ᾽ ἐκβάλλουσι ἐς τὸν ποταμόν « s'il y a un marché dans la région et si des commerçants grecs s'y sont établis, on va la leur vendre ; s'il n'y a pas de marchands grecs, on la jette dans le fleuve » ; mais il est vrai que le μέν de τοῖς μέν annonce plutôt le τοῖς δέ d'une phrase doublement paratactique[145].

Au terme de cet inventaire, il apparaît que les exemples de particule δέ à l'ouverture de la principale figurent essentiellement dans des passages discursifs, parfois aux côtés d'autres traits syntaxiques marqués. Nous avons là affaire à une marque du « style ancien » de la syntaxe grecque, entendue comme paratactique — dont Hérodote tire dans ces passages un effet proprement homérique.

B. <u>Syntaxe poétique des pronoms en phrase complexe</u>

Outre quelques cas d'amphibologie syntaxique du pronom, la syntaxe poétique des pronoms en phrase complexe consiste essentiellement dans le phénomène de la répétition du

[145] Rappelons que cette phrase suit un rythme essentiellement dactylique.

pronom personnel ou démonstratif, soit après coordination, soit — le plus souvent — dans le second membre d'une parataxe.

1. Amphibologie syntaxique

Nous désignons sous ce nom les cas où un pronom relatif ou personnel se trouve en facteur commun sur plusieurs verbes, avec de l'un à l'autre un changement de fonction malgré l'homonymie des deux formes ainsi réunies ou la présence d'un même cas. Ce phénomène s'observe par exemple à l'ouverture du discours du bouvier d'Harpage à sa femme, en 1.111 Ὦ γύναι, εἶδόν τε ἐς πόλιν ἐλθὼν καὶ ἤκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον μήτε κοτὲ γενέσθαι ἐς δεσπότας τοὺς ἡμετέρους « Femme, j'ai vu en allant à la ville et entendu ce que j'aurais voulu ne pas voir et qu'il n'arrive jamais à nos maîtres », où, comme l'observe Stein, « τὸ rapporté à ἰδεῖν est à l'accusatif, rapporté à γενέσθαι au nominatif »[146]. On remarquera que cette phrase s'ouvre sur une ample séquence dactylique Ὦ γύναι, εἶδόν τ(ε) ἐς πόλιν ἐλθὼν καὶ ἤκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον, soit huit dactyles et demi[147].

De même, et de nouveau dans un discours, cette fois de Darius à Histiée : 5.24 Ἱστιαῖε, ἐγώ σε μετεπεμψάμην τῶνδε εἵνεκεν. Ἐπείτε τάχιστα ἐνόστησα ἀπὸ Σκυθέων καὶ σύ μοι ἐγένεο ἐξ ὀφθαλμῶν, οὐδέν κω ἄλλο χρῆμα οὕτω ἐν βραχέϊ ἐπεζήτησα ὡς σὲ ἰδεῖν τε καὶ ἐς λόγους μοι ἀπικέσθαι « Histiée, je t'ai envoyé chercher pour la raison que voici. Dès que je suis reparti de Sardes et que tu t'es trouvé loin de mes yeux, je n'ai recherché d'autre chose en ce peu de temps que de te voir et que tu viennes t'entretenir avec moi ». Ici, dans la double proposition comparative ὡς σὲ ἰδεῖν τε καὶ ἐς λόγους μοι ἀπικέσθαι, σέ est à la fois le complément d'objet du verbe ἰδεῖν et le sujet de l'infinitive ἐς λόγους μοι ἀπικέσθαι[148]. Ce tour que l'on pourrait assimiler à une brachylogie nous paraît signifier en l'occurrence une plus grande complicité entre le locuteur Darius et son destinataire Histiée, conformément au désir formulé d'une étroite amitié.

2. Répétition du pronom après coordination ou en 2nd membre de parataxe

Le sujet ou l'objet d'une proposition est parfois, chez Hérodote, répété sous forme pronominale dans une proposition coordonnée à la première ; ce pronom peut être démonstratif ou personnel ; il est alors soutenu par les particules γε ou δέ. Cette construction anaphorique et expressive constitue un trait de la langue homérique, tout comme la plus

[146] STEIN, *ad loc.* : « τό auf ἰδεῖν bezogen ist Akkusativ, auf γενέσθαι (ergänzt ὤφελε) bezogen Nominativ. »
[147] Ὄφελον, sans augment, étant la leçon des manuscrits ABCD² retenue par Rosén, en face de ὤφελον PD¹RSV, d'où Legrand.
[148] Cf. STEIN, *ad loc.*

fréquente expression du pronom sujet dans le second membre d'une structure paratactique, ainsi que l'indiquent Kühner-Gerth[149] et Schwyzer-Debrunner[150].

a) Répétition du pronom après coordination

Dans ce tour qui apparaît une fois avec le pronom démonstratif (article) et une autre avec le pronom personnel, Hérodote soutient ce pronom par la particule γε, selon un usage déjà homérique et pour un effet poétique certain.

Le cas du pronom démonstratif a déjà été considéré plus haut : il s'agit de cette phrase extraite du discours d'Amasis, à la fin du livre II : 2.173 Οὕτω δὴ καὶ ἀνθρώπου κατάστασις· εἰ ἐθέλοι κατεσπουδάσθαι αἰεὶ μηδὲ ἐς παιγνίην τὸ μέρος ἑωυτὸν ἀνιέναι, λάθοι ἂν ἤτοι μανεὶς ἢ ὅ γε ἀπόπληκτος γενόμενος « Il en est de même de la

[149] K.-G., § 469 : « Bemerkungen über einige Eigentümlichkeiten im Gebrauche der Personal- und der Demonstrativpronomen » : « 2. In der epischen Sprache wird oft in zwei auf einander folgenden Sätzen bei durchaus nicht zweifelhaften Subjekte in dem zweiten Satze das Subjekt durch ὅ γε oder auch ein Personalpr. mit einem gewissen Nachdrucke wiederholt, um die Identität des Subjekts für beide Sätze hervorzuheben. A 320 οὐδ᾽ Αγαμέμνων # λῆγ᾽ ἔριδος…, ἀλλ᾽ ὅ γε κτλ. 496 Θέτις δ᾽ οὐ λήθετ᾽ ἐφετμέων # παιδὸς ἑοῦ, ἀλλ᾽ ἥ γ᾽ ἀνεδύσετο κῦμα θαλάσσης. B 664. Λ 226. O 586. α 4. Ebenso in disjunktiven Sätzen. Γ 409 εἰς ὅ κέ σ᾽ ἢ ἄλοχον ποιήσεται ἢ ὅ γε δούλην. K 481 ἀλλὰ λύ᾽ ἵππους· ἠὲ σύ γ᾽ ἄνδρας ἔναιρε. β 327 ἤ τινας ἐκ Πύλου ἄξει…, ἢ ὅ γε καὶ Σπάρτηθεν. So auch Hdt. 2.173 λάθοι ἂν ἤτοι μανεὶς ἢ ὅ γε ἀπόπληκτος γενόμενος. 7.10 extr. ἀκούσεσθαί τινά φημι Μαρδόνιον (= σέ ; denn Artabanos redet zu M.) … ὑπὸ κυνῶν τε καὶ ὀρνίθων διαφορεύμενον (*dilaniatum*) ἤ κου ἐν γῇ τῇ ᾽Αθηναίων ἢ σέ γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίων, ubi v. Baehr. Theocr. 5.69 τὺ δ᾽, ὦ φίλε, μήτ᾽ ἐμέ, Μόρσων, # ἐν χάριτι κρίνῃς, μήτ᾽ ὧν τύγα τοῦτον ὀνάσῃς. Bei den Tragikern findet sich dieser Gebrauch selten und fast nur in melischen Stellen. […] Wie A 190, so wird oft die Wiederholung des Subjektes durch einen vorangehenden Gegensatz hervorgerufen ; der Gegensatz liegt aber alsdann nicht in den Personen, sondern in den Prädikaten (Handlungen). K 237 μηδὲ σύ γ᾽ αἰδόμενος … τὸν μὲν ἀρείω καλλείπειν, σὺ δὲ χείρον᾽ ὀπάσσεαι, vgl. μ 219 f. So auch Z 46 ζώγρει, ᾽Ατρέος υἱέ, σὺ δ᾽ ἄξια δέξαι ἄποινα, wo zugleich der Gegensatz zwar nicht ausgedrückt ist, aber vorschwebt : schone mich, du aber nimm dafür Lösegeld. Hdt. 1.206 σὺ δέ, εἰ μεγάλως προθύμεαι Μασσαγτέων πειρηθῆναι, φέρε, μόχθον μὲν … ἄπες, σὺ δὲ … δός, ubi v. Schneidew. — Ebenso bei ὁ δέ, besonders in der epischen Sprache und bei Herodot. Θ 119 καὶ τοῦ μέν ῥ᾽ ἀφάμαρτεν, ὁ δ᾽ ἡνίοχον … βάλε, diesen nun fehlte er, traf dagegen, vgl. 126. 302. Y 321. ε 15. μ 171. Hdt. 1.66 οἱ Λακεδαιμόνιοι ᾽Αρκάδων μὲν τῶν ἄλλων ἀπείχοντο, οἱ δὲ (*sc.* Λακεδαιμόνιοι) ἐπὶ Τεγεήτας ἐστρατεύοντο, ubi v. Baehr. Vgl. 1.107. 5.120. 7.163. 6.3 τὴν μὲν γενομένην αὐτοῖσι αἰτίην οὐ μάλα ἐξέφαινε, ὁ δὲ ἔλεγέ σφι. »

[150] SCHWYZER-DEBRUNNER, p. 208 : « ὁ kann auch von einer 1. Person im sachlichen Werte von ἐγώ, auch als Verhüllung von ἐγώ, stehen […]. Wichtiger ist der *besondere Gebrauch* von ὅ γε, ὅ δέ. Verständlich ist, daß γε das Subjekt ὁ hervorhebt, ὁ δέ als neues Subjekt auftritt (vgl. z. B. Ἑρμέα ἐξήγγειλεν· ὁ δ᾽ ἐξέκλεψεν Ἄρηα E 390). Aber ὅ γε und ὁ δέ nehmen scheinbar auch lediglich ein vorangehendes Subjekt auf, ohne daß Feststellung der Identität notwendig wâre ; z. B. οὐ δ᾽ ᾽Αγαμέμνων λῆγ᾽ ἔριδος …, ἀλλ᾽ ὅ γε κτλ. A 320, εἰς ὅ κε σ᾽ ἢ ἄλοχον ποιήσεται ἢ ὅ γε δοῦλην Γ 409, εἴτ᾽ ἐπὶ δεξί᾽ ἴωσι … εἴτ᾽ ἐπ᾽ ἀριστερὰ τοί γε M 240, ἤτοι μανεὶς ἢ ὅ γε ἀπόπληκτος γενόμενος Hdt. II 173 ; auch beim ersten Glied der Disjunktion : πατὴρ δ᾽ ἐμὸς ἄλλοθι γαίης, ζώει ὅ γ᾽ ἢ τέθνηκε β 132. Für ὁ δέ vgl. τοῦ μὲν ἅμαρθ᾽, ὁ δὲ Λεῦκον … βεβήκει ‘den fehlte er, traf dagegen’ Δ 491 u. a., οἱ Λακεδαιμόνιοι ᾽Αρκάδων μὲν τῶν ἄλλων ἀπείχοντο, οἱ δὲ (die gleichen Lakedämonier) ἐπὶ Τεγεήτας ἐστρατεύοντο Hdt. I 66 u. a., und überhaupt ohne Gegensatz : αὐτὸς δ᾽ ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε …, ὁ δὲ χερμάδιον λάβε Θ 320, αὐτοὶ ἐνταῦθα ἔμενον ὡς τὸ ἄκρον κατέχοντες ; οἱ δ᾽ οὐ κατεῖχον Xen. An. IV 2, 6. Mehr bei Kühner-Gerth 1, 656-58 (Lit.). Auch in der ältesten altindischen Prosa wird scheinbar ein Subjekt in einem oder zwei folgenden Sätzen durch *sá* (= griech. ὁ) aufgenommen. Sowohl ai. *sá* als auch griech. ὁ sind jedoch in solchen Beispielen nicht sowohl Subjekt als Apposition zum Subjekt und zugleich zum Verb und bedeuten etwa ‘als der’, ‘in dieser Situation’, ‘da’ ; im Griechischen hielt sich dieses ὁ nur den Anschluß der auf die ganze Aussage bezüglichen, aber dem Satzanfang zustrebenden Partikeln γε und δέ. »

nature de l'homme : s'il voulait être toujours sérieux et ne jamais s'accorder un moment de loisir, il deviendrai à son insu soit, soit fou, soit encore 'lui' abruti ». Stein rapproche en note à ce passage des passages homériques tels que *Il*. 3.409 εἰς ὅ κέ σ᾽ ἢ ἄλοχον ποιήσεται ἢ ὅ γε δούλην et Od. 2.326 ἤ τινας ἐκ Πύλου ἄξει ἀμύντορας ἠμαθόεντος # ἢ ὅ γε καὶ Σπάρτηθεν. On rappellera en outre le rythme dactylique du syntagme hérodotéen ainsi composé : ἢ ὅ γ(ε) ἀπόπληκτος, signe supplémentaire de la poéticité du tour.

Concernant le pronom personnel, le tour figure lui aussi dans un discours d'une haute tenue littéraire — celui qu'Artabane adresse à Mardonios au début du livre VII : 7.10 Εἰ δὲ ταῦτα μὲν ὑποδύνειν οὐκ ἐθελήσεις, σὺ δὲ πάντως στράτευμα ἀνάξεις ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ἀκούσεσθαί τινά φημι τῶν αὐτοῦ τῇδε ὑπολειπομένων Μαρδόνιον, μέγα τι κακὸν ἐξεργασμένον Πέρσας, ὑπὸ κυνῶν τε καὶ ὀρνίθων διαφορεόμενον ἤ κου ἐν γῇ τῇ Ἀθηναίων ἤ σέ γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίων, κτλ. « Si tu ne veux relever ce défi, et si néanmoins tu conduis l'armée contre la Grèce, j'affirme que l'un des hommes restés ici entendra que Mardonios, auteur de grands maux pour les Perses, gît déchiré par les chiens et les oiseaux, soit quelque part sur la terre des Athéniens, soit encore 'toi' sur celle des Lacédémoniens ». Comme l'observe Stein en note, si l'on trouve en effet en σέ γε une « anaphore homérique de l'objet, […] le renouvellement de l'apostrophe produit ici un effet particulier, alors que le discours est déjà passé à la troisième personne avec Μαρδόνιον »[151].

b) <u>Répétition du pronom dans le second membre d'une parataxe</u>

La répétition sous forme pronominale peut aussi se produire dans le cadre d'une structure proprement paratactique, le pronom — article à valeur démonstrative ou pronom personnel — étant alors soutenu par la particule δέ. Ainsi, comme l'indique Stein en note à l'un de ces passages : « Quand deux propositions sont placées en antithèse par μέν – δέ, et surtout quand la première est de teneur négative, Hérodote aime, pour souligner plus vivement l'opposition, à placer le sujet de la propostion sous forme pronominale devant la particule δέ (ἐγώ δέ, σὺ δέ, ὁ δέ), même quand l'opposition ne réside pas dans le sujet, et le plus souvent, lorsque les deux propositions ont le même sujet »[152]. Les exemples de ce tour sont très nombreux au long de l'œuvre, notamment avec le pronom démonstratif. On trouve ainsi :

[151] STEIN, *ad loc.* : « σέ γε, homerische Anaphora des Objekts […]. Von besonderer Wirkung ist dabei die erneuerte Apostrophe, nachdem mit Μαρδόνιον die Rede schon zur dritten Person übergegangen war. »
[152] STEIN, note à 1.17 : « Wo zwei Sätze durch μέν – δέ in Antithese gestellt werden, zumal wenn der erstere von negativem Inhalte ist, liebt es Herodot, um den Gegensatz lebhafter zu betonen, der Partikel δέ das Subjekt des Satzes in Form eines Pronomens voranzustellen (ἐγὼ δέ, σὺ δέ, ὃ δέ), wenn auch der Gegensatz nicht im Subjekte liegt (wie 1.48.5, 5.40.60), meistens sogar dann, wenn beide Sätze dasselbe Subjekt haben. »

(i) avec le pronom démonstratif

— d'Alyatte, en 1.17 : Ὡς δὲ ἐς τὴν Μιλησίην ἀπίκοιτο, οἰκήματα μὲν τὰ ἐπὶ τῶν ἀγρῶν οὔτε κατέβαλλε οὔτε ἐνεπίμπρη οὔτε θύρας ἀπέσπα, ἔα δὲ κατὰ χώρην ἑστάναι · ὁ δὲ τά τε δένδρεα καὶ τὸν καρπὸν τὸν ἐν τῇ γῇ ὅκως διαφθείρειε, ἀπαλλάσσετο ὀπίσω[153] ;

— des Lacédémoniens, en 1.66 : Ταῦτα ὡς ἀπενειχθέντα ἤκουσαν οἱ Λακεδαιμόνιοι, Ἀρκάδων μὲν τῶν ἄλλων ἀπείχοντο, οἱ δὲ πέδας φερόμενοι ἐπὶ Τεγεήτας ἐστρατεύοντο, χρησμῷ κιβδήλῳ πίσυνοι, ὡς δὴ ἐξανδραποδιούμενοι τοὺς Τεγεήτας[154] ;

— d'Astyage, en 1.107 : Μετὰ δὲ τὴν Μανδάνην ταύτην ἐοῦσαν ἤδη ἀνδρὸς ὡραίην Μήδων μὲν τῶν ἑωυτοῦ ἀξίων οὐδενὶ διδοῖ γυναῖκα, δεδοικὼς τὴν ὄψιν · ὁ δὲὲ Πέρσῃ διδοῖ τῷ οὔνομα ἦν Καμβύσης, κτλ.[155] ;

— des Cariens, en 1.171 : Εἰσὶ δὲ τούτων Κᾶρες μὲν ἀπιγμένοι ἐς τὴν ἤπειρον ἐκ τῶν νήσων · τὸ γὰρ παλαιὸν ἐόντες Μίνω κατήκοοι καὶ καλεόμενοι Λέλεγες εἶχον τὰς νήσους, φόρον μέν οὐδένα ὑποτελέοντες, ὅσον καὶ ἐγὼ δυνατός εἰμι ἐπὶ μακρότατον ἐξίκεσθαι ἀκοῇ · οἱ δέ, ὅκως Μίνως δέοιτο, ἐπλήρουν οἱ τὰς νέας[156] ;

— des Babyloniens, en 1.196 : Ὅσοι μὲν δὴ ἔσκον εὐδαίμονες τῶν Βαβυλωνίων ἐπίγαμοι, ὑπερβάλλοντες ἀλλήλους ἐξωνέοντο τὰς καλλιστευούσας · ὅσοι δὲ τοῦ δήμου ἔσκον ἐπίγαμοι, οὗτοι δὲ εἴδεος μὲν οὐδὲν ἐδέοντο χρηστοῦ, οἱ δ' ἂν χρήματά τε καὶ αἰσχίονας παρθένους ἐλάμβανον[157] ;

— d'Oroitès, en 3.126 : Μετὰ γὰρ τὸν Καμβύσεω θάνατον καὶ τῶν Μάγων τὴν βασιληίην μένων ἐν τῇσι Σάρδισι Ὀροίτης ὠφέλεε μὲν οὐδὲν Πέρσας ὑπὸ Μήδων ἀπαραιρημένους τὴν ἀρχήν · ὁ δὲ ἐν ταύτῃ τῇ ταραχῇ κατὰ μὲν ἔκτεινε Μιτροβάτεα τὸν ἐκ Δασκυλείου ὕπαρχον, ὅς οἱ ὠνείδισε τὰ ἐς Πολυκράτεα ἔχοντα, κατὰ δὲ τοῦ Μιτροβάτεω τὸν παῖδα Κρανάσπην[158], où figure également une tmèse anaphorique du préverbe κατά ;

---

[153] « Lorsqu'il arrivait en Milésie, il ne faisait ni détruire ni incendier les demeures des champs, ni en forcer les portes, et il les laissait debout et en place : — mais saccageant à chaque fois les arbres et les récoltes de la terre, il s'en retournait sur ses pas. »

[154] « Lorsque cette réponse eut été rapportée aux Lacédémoniens, ils ne songèrent plus au reste de l'Arcadie, — et ils marchèrent contre Tégée en portant des chaînes, confiants dans un oracle trompeur, dans la ferme pensée qu'ils asserviraient les Tégéates. »

[155] « Après quoi, cette Mandane étant dès lors en âge de prendre un mari, il ne jugea digne de la donner pour femme à aucun de ses hommes, par crainte de la vision ; — et il la donna à un Perse du nom de Cambyse. »

[156] « Parmi eux, les Cariens sont venus sur le continent depuis les îles ; car étant anciennement sujets de Minos et appelés Lélèges, ils habitaient les îles, sans être soumis à aucun tribut, aussi loin que je puisse remonter dans la tradition ; — mais, quand Minos en avait besoin, ils fournissaient l'équipage aux navires. »

[157] « Tous ceux des Babyloniens en âge de se marier qui étaient riches, se disputaient aux enchères les belles femmes ; tous ceux qui faisaient partie du peuple, ceux-là n'avaient nul besoin d'une belle apparence — mais ils recevaient de l'argent avec les femmes laides. »

[158] « Car après la mort de Cambyse et l'accession des Mages à la royauté, Oroitès, demeurant à Sardes, ne rendait aucun service aux Perses privés du pouvoir par les Mèdes ; — et dans ce trouble, il fit périr Mitrobatès, le

— d'Histiée, en 5.35 : Ὁ γὰρ Ἱστιαῖος βουλόμενος τῷ Ἀρισταγόρῃ σημῆναι ἀποστῆναι ἄλλως μὲν οὐδαμῶς εἶχε ἀσφαλέως σημῆναι ὥστε φυλασσομενέων τῶν ὁδῶν, ὁ δὲ τῶν δούλων τὸν πιστότατον ἀποξυρήσας τὴν κεφαλὴν ἔστιξε καὶ ἀνέμεινε ἀναφῦναι τὰς τρίχας[159] ;

— des Cariens, en 5.120 : Βουλευομένοισι δέ σφι ταῦτα παραγίνονται βοηθέοντες Μιλήσιοί τε καὶ οἱ τούτων σύμμαχοι· ἐνθαῦτα δὲ τὰ μὲν πρότερον οἱ Κᾶρες ἐβουλεύοντο μετῆκαν, οἱ δὲ αὖτις πολεμέειν ἐξ ἀρχῆς ἀρτέοντο[160] ;

— d'Histiée, en 6.3 : Ἐνθαῦτα δὴ εἰρωτώμενος ὑπὸ τῶν Ἰώνων ὁ Ἰστιαῖος κατ᾽ ὅ τι προθύμως οὕτως ἐπέστειλε τῷ Ἀρισταγόρῃ ἀπίστασθαι ἀπὸ βασιλέος καὶ κακὸν τοσοῦτον εἴη Ἴωνας ἐξεργασμένος, τὴν μὲν γενομένην αὐτοῖσι αἰτίην οὐ μάλα ἐξέφαινεν, ὁ δὲ ἔλεγέ σφιν ὡς βασιλεὺς Δαρεῖος ἐβουλεύσατο κτλ.[161] ;

— des Pariens, en 6.133 : Οἱ δὲ Πάριοι ὅκως μέν τι δώσουσι Μιλτιάδῃ ἀργυρίου οὐδὲ διενοεῦντο, οἱ δὲ ὅκως διαφυλάξωσι τὴν πόλιν τοῦτο ἐμηχανῶντο[162] ;

— du chresmologue Onomacrite, en 7.6 : εἰ μέν τι ἐνέοι σφάλμα φέρον τῷ βαρβάρῳ, τῶν μὲν ἔλεγε οὐδέν, ὁ δὲ τὰ εὐτυχέστατα ἐκλεγόμενος ἔλεγε, τόν τε Ἑλλήσποντον ὡς ζευχθῆναι χρεὸν εἴη ὑπ᾽ ἀνδρὸς Πέρσεω, τήν τε ἔλασιν ἐξηγεόμενος[163] ;

— de Xerxès, en 7.13 : Τὸν μὲν ταῦτα εἰπόντα ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἀποπτάσθαι, ἡμέρης δὲ ἐπιλαμψάσης ὀνείρου μὲν τούτου λόγον οὐδένα ἐποιέετο, ὁ δὲ Περσέων συναλίσας τοὺς καὶ πρότερον συνέλεξε, ἔλεγέ σφι τάδε[164] ;

— des lions attaquant l'armée de terre de Xerxès, en 7.125 : Καταφοιτέοντες γὰρ οἱ λέοντες τὰς νύκτας καὶ λείποντες τὰ σφέτερα ἤθεα ἄλλου μὲν οὐδενὸς ἅπτοντο οὔτε ὑποζυγίου οὔτε ἀνθρώπου, οἱ δὲ τὰς καμήλους ἐκεράϊζον μούνας[165] ;

— de Gélon, en 7.163 : Γέλων δὲ πρὸς ταῦτα δείσας μὲν περὶ τοῖσι Ἕλλησι μὴ οὐ δύνωνται τὸν βάρβαρον ὑπερβαλέσθαι, δεινὸν δὲ καὶ οὐκ ἀνασχετὸν ποιησάμενος

---

gouverneur de Dascyléion, qui l'avait outragé à propos de Polycrate, et fit périr le fils de Mitrobatès, Cranaspès. »

[159] « En effet, Histiée, qui voulait signifier à Aristagoras de se révolter, n'avait aucun moyen sûr de le faire, les routes étant surveillées ; — alors il fit raser la tête de son esclave le plus fidèle, tatoua son message et attendit que les cheveux repoussent. »

[160] « Tandis qu'ils délibéraient ainsi, les Milésiens vinrent à leur secours avec leurs alliés ; alors, les Cariens renoncèrent à leurs projets précédents, — et ils se disposèrent à reprendre la lutte. »

[161] « C'est alors qu'interrogé par les Ioniens sur l'empressement avec lequel il avait invité Aristagoras à se détacher du Roi, faisant tant de mal aux Ioniens, Histiée ne révéla leur en révéla nullement la cause, — mais il dit au contraire que c'était le roi Darius qui l'avait décidé », etc.

[162] « Les Pariens n'envisagèrent pas un instant de donner de l'argent à Miltiade, — et ils ne pensaient qu'au moyen de sauver leur ville. »

[163] « S'il s'y trouvait quelque signe de revers pour le Barbare, il n'en disait — mais il choisissait les oracles les plus heureux, disant qu'il fallait que l'Hellespont soit enchaîné par un Perse, et annonçant l'expédition. »

[164] « Sur ces mots, il parut à Xerxès s'envoler ; au point du jour, il ne tint aucun compte de ce songe, — et rassemblant ceux des Perses qu'il avait déjà réunis, il leur dit ceci. »

[165] « Les lions, descendant la nuit de leurs tanières et laissant les autres bêtes, ne touchaient jamais ni aux bêtes de somme ni aux hommes, — mais ils n'attaquaient que les chameaux. »

ἐλθὼν ἐς Πελοπόννησον ἄρχεσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων ἐὼν Σικελίης τύραννος, ταύτην μὲν τὴν ὁδὸν ἠμέλησε, ὁ δὲ ἄλλης εἴχετο[166] ;

— des Perses accompagnant Ephialte et Hydarnès, en 7.218 : Οὗτοι μὲν δὴ ταῦτα ἐφρόνεον, οἱ δὲ ἀμφὶ Ἐπιάλτην καὶ Ὑδάρνεα Πέρσαι Φωκέων μὲν οὐδένα λόγον ἐποιεῦντο, οἱ δὲ κατέβαινον τὸ ὄρος κατὰ τάχος[167] ;

— des Athéniens, en 8.40 : Δοκέοντες γὰρ εὑρήσειν Πελοποννησίους πανδημεὶ ἐν τῇ Βοιωτίῃ ὑποκατημένους τὸν βάρβαρον, τῶν μὲν εὗρον οὐδὲν ἐόν, οἱ δὲ ἐπυνθάνοντο τὸν Ἰσθμὸν αὐτοὺς τειχέοντας, κτλ.[168] ;

— des troupes terrestres grecques, en 9.52 : … ἐνθαῦτα ἀερθέντες οἱ πολλοὶ ἀπαλλάσσοντο, ἐς μὲν τὸν χῶρον ἐς τὸν συνέκειτο οὐκ ἐν νόῳ ἔχοντες, οἱ δὲ ὡς ἐκινήθησαν ἔφευγον ἄσμενοι τὴν ἵππον πρὸς τὴν Πλαταιέων πόλιν[169] ;

— enfin, de Xerxès en 9.108 : ἐπεί δὲ ἐκεῖ τε ἀπίκετο καὶ ἠγάγετο ἐς ἑωυτοῦ Δαρείῳ τὴν γυναῖκα, οὕτω δὴ τῆς Μασίστεω μὲν γυναικὸς ἐπέπαυτο, ὁ δὲ διαμειψάμενος ἥρα τε καὶ ἐτύγχανε τῆς Δαρείου μὲν γυναικὸς, Μασίστεω δὲ θυγατρός[170].

On notera pour finir que ce phénomène peut se produire également lorsque les deux propositions sont subordonnées — ainsi des Ioniens dans le discours des généraux perses, en 6.9 : Εἰ δὲ ταῦτα μὲν οὐ ποιήσουσι, οἱ δὲ πάντως διὰ μάχης ἐλεύσονται, τάδε ἤδη σφι λέγετε ἐπηρεάζοντες, τά περ σφέας κατέξει, κτλ. « S'ils ne font pas cela, — et s'ils veulent à tout prix en passer par le combat, — dites-leur alors ceci en guise d'avertissement de ce qui les frappera », phrase qui atteste également l'emploi de la négation οὐ dans une subordonnée conditionnelle, sur lequel voir ci-dessus[171].

(ii) avec le pronom personnel

— de Cyrus, dans le discours de Tomyris, reine des Massagètes, en 1.206 : σὺ δέ, εἰ μεγάλως προθύμεαι Μασσαγτέων πειρηθῆναι, φέρε, μόχθον μὲν τὸν ἔχεις ζευγνὺς τὸν

[166] « Gélon, craignant sur cette considération que les Grecs fussent incapable de triompher du Barbare, et jugeant pénible et insupportable d'aller dans le Péloponnèse pour être commandé par les Lacédémoniens, lui le tyran de Sicile, négligea cette voie — et il en prit une autre. »
[167] « Ceux-là donc avaient de telles pensées, mais les hommes qui accompagnaient Ephialte et Hydarnès ne tenait aucun compte des Phocéens — et ils se hâtèrent de descendre la montagne. »
[168] « Alors qu'ils pensaient trouver les Péloponnésiens installés avec toutes leurs forces en Béotie pour attendre le Barbare, ils ne trouvèrent rien de tel — et ils apprirent au contraire qu'ils fermaient l'Isthme par un mur », etc.
[169] « alors la plupart se retirèrent, sans avoir l'intention de se rendre au lieu convenu — mais sitôt en mouvement, ils fuirent de bon gré la cavalerie, en direction de Platées. »
[170] « lorsqu'il fut arrivé là et eut conduit à Darius, dans son palais, la femme (*sc.* qu'il lui avait donnée), il cessa alors de penser à la femme de Masistès — et il s'éprit en échange de la femme de Darius et fille de Masistès, qu'il obtint. »
[171] Cf. II. A. 1.

ποταμὸν ἄφες, σὺ δὲ ἡμέων ἀναχωρησάντων ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τριῶν ἡμερέων ὁδὸν διάβαινε τὴν ἡμέτερην[172] ;

— du *nous* désignant le narrateur hérodotéen, en 2.17 : Καὶ τὴν μὲν Ἰώνων γνώμην ἀπίεμεν, ἡμεῖς δὲ ὧδε κῃ περὶ τούτων λέγομεν[173] ;

— de Darius, dans le discours d'Atossa en 3.134 : Ὅρα νυν, ἐς Σκύθας μὲν τὴν πρώτην ἰέναι ἔασον · οὗτοι γάρ, ἐπεὰν σὺ βούλῃ, ἔσονταί τοι · σὺ δέ μοι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα στρατεύεσθαι[174] ;

— d'Histiée, dans le discours de Darius en 5.24 : Μίλητον μὲν ἔα καὶ τὴν νεόκτιστον ἐν Θρήικῃ πόλιν, σὺ δέ μοι ἑπόμενος ἐς Σοῦσα ἔχε τά περ ἂν ἐγὼ ἔχω, ἐμός τε σύσσιτος ἐὼν καὶ σύμβουλος[175] ;

— enfin, des Lacédémoniens, dans le discours de Pausanias en 9.46 : ὑμεῖς ἐπίστασθε τοὺς Μήδους καὶ τὴν μάχην αὐτῶν ἐν Μαραθῶνι μαχεσάμενοι, ἡμεῖς δὲ ἄπειροί τε εἰμὲν καὶ ἀδαέες τούτων τῶν ἀνδρῶν · Σπαρτιητέων γὰρ οὐδεὶς πεπείρηται Μήδων, ἡμεῖς δὲ Βοιωτῶν καὶ Θεσσαλῶν ἔμπειροί εἰμεν[176], phrase attestant également le poétisme lexical ἀδαής.

On notera ici encore que ce phénomène peut se produire également dans une structure hypotactique — ainsi dans la phrase adressée par Artabane à Mardonios en 7.10θ, et déjà commentée pour d'autres faits de syntaxe poétique : Εἰ δὲ ταῦτα μὲν ὑποδύνειν οὐκ ἐθελήσεις, σὺ δὲ πάντως στράτευμα ἀνάξεις ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ἀκούσεσθαί τινά φημι τῶν αὐτοῦ τῇδε ὑπολειπομένων Μάρδονιον, μέγα τι κακὸν ἐξεργασμένον Πέρσας, ὑπὸ κυνῶν τε καὶ ὀρνίθων διαφορεόμενον ἤ κου ἐν γῇ τῇ Ἀθηναίων ἤ σέ γε ἐν τῇ Λακεδαιμονίων, εἰ μὴ ἄρα κτλ.

On constate donc au terme de cet inventaire la grande richesse des exemples de répétition du pronom sujet (démonstratif ou personnel) dans le second membre d'une parataxe. Or, il est à noter que ce trait syntaxique trouve son origine littéraire chez Homère, où l'on lit par exemple en *Il*. 1.191 (διάνδιχα μερμήριξεν ἢ ὅ γε) τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ' Ἀτρεϊδην ἐναρίζοι, ou en *Od*. 13.219 τῶν μὲν ἄρ' οὔ τι πόθει, ὁ δ' ὀδύρετο πατρίδα γαῖαν. C'est plus étroitement du second exemple homérique que les occurrences hérodotéennes sont proches, en ceci que le tour en question y apparaît toujours après une

[172] « Et toi, si tu désires fort faire l'épreuve des Massagètes, allons ! renonce à la peine que tu donnes pour ce pont sur le fleuve, — et quand nous nous serons retirés du fleuve à trois jours de route, entre sur notre territoire ! »

[173] « Aussi délaissons-nous l'opinion des Ioniens, — et nous, nous parlerons de ce sujet en ces termes. »

[174] « Réfléchis donc, et renonce à marcher d'abord contre les Scythes : ceux-ci, quand tu le voudras, seront à toi ; — et, je t'en prie, marche contre la Grèce. »

[175] « Laisse Milet et la cité nouvellement fondée en Thrace, — et suis-moi à Suse pour avoir tout ce que j'ai, en étant mon compagnon de table et mon conseiller. »

[176] « Vous connaissez, vous, les Mèdes et leur façon de combattre, pour avoir combattu à Marathon ; mais nous nous sommes sans expérience ni connaissance de ces hommes ; car aucun Spartiate n'a fait l'épreuve des Mèdes — si nous avons l'expérience des Béotiens et des Thessaliens. » — Pour ἀδαής, voir chap. IV, I., *s. v.*

première proposition négative, que cette négation soit explicite et marquée morphologiquement par la présence des adverbes οὐ / μή, ou qu'elle soit à inférer du sémantisme du verbe principal. Dans tous les cas, Hérodote partage ici encore ce fait de syntaxe avec Homère, au titre d'un style essentiellement paratactique dont il tire en l'occurrence des effets fortement expressifs.

C. Syllepses, ellipses, asyndètes, anacoluthes

Nous examinerons dans cette dernière partie plusieurs phénomènes caractérisant la construction de la phrase hérodotéenne : premièrement, le phénomène de la syllepse grammaticale, consistant à construire un terme non d'après l'accord strictement syntaxique, mais selon un accord sémantique ; deuxièmement, les cas d'ellipse qui apparaissent notamment dans les phrases constituées d'un diptyque relative / principale ; troisièmement, un type particulier d'asyndète intraphrastique ; enfin, le phénomène de la rupture de construction, ou anacoluthe, tel qu'il se manifeste notamment dans un cas spécifique et récurrent.

1. Anaphore sylleptique

On observe chez Hérodote plusieurs cas où un référent originellement dénoté au singulier se trouve repris par un pronom démonstratif, anaphorique ou relatif au pluriel, ou vice-versa, ou encore un féminin par un masculin, ou inversement, par un processus de syllepse anaphorique qui peut donc être respectivement de nombre ou de genre, et qui repose en vérité sur une construction métonymique. Cette construction sylleptique, qui n'est pas ignorée de la prose classique, mérite cependant d'être relevée pour sa récurrence dans la prose d'Hérodote[177]. On distinguera ici les cas de syllepse du pronom démonstratif ou anaphorique, ceux du pronom relatif, enfin la syllepse d'apposition participiale.

a) avec un pronom démonstratif ou anaphorique

Le premier exemple rencontré dans l'œuvre d'Hérodote est la syllepse de genre de 1.16 Οὗτος δὲ (*sc.* ᾿Αλυάττης)… ἐς Κλαζομενάς τε ἐσέβαλε. ᾿Από μέν νυν τούτων οὐκ ὡς ἤθελε ἀπήλλαξε, ἀλλὰ προσπταίσας μεγάλως « Celui-ci […] envahit Clazomènes. De chez eux, il ne se retira pas comme il le voulait, mais après avoir subi de lourds revers ». C'est là l'exemple typique de syllepse hérodotéenne, précisément fondée sur la métonymie des habitants pour leur pays ou leur ville[178]. Ainsi encore : 4.43 ὁ Σατάσπης ἀπικόμενος ἐς

[177] Cf. K.-G., § 359, mentionnant, aux côtés d'exemples hérodotéens, des occurrences thucydidéennes, xénophontiques et platoniciennes, tant pour le démonstratif que pour le relatif ; cf. aussi Schwyzer-Debrunner, p. 603.
[178] Cf. STEIN, *ad loc.* : « τούτων, *sc.* Κλαζομενίων, metonymisch statt τουτέων (nämlich Κλαζομενέων). »

Αἴγυπτον καὶ λαβὼν νέα τε καὶ ναύτας παρὰ τούτων ἔπλεε ἐπὶ Ἡρακλέας στήλας « Sataspès, arrivé en Egypte et reçu d'eux (*sc.* des Egyptiens) un navire et des marins, fit voile en direction des colonnes d'Héraclès » ; — 5.63 οἱ δὲ Πεισιστρατίδαι προπυνθανόμενοι ταῦτα ἐπεκαλέοντο ἐκ Θεσσαλίης ἐπικουρίην · ἐπεποίητο γάρ σφι συμμαχίη πρὸς αὐτούς « Les Pisistratides, avertis de cela, demandèrent du secours en Thessalie ; car ils avaient conclu une alliance avec eux (*sc.* les Thessaliens) ; — 8.121 τραπόμενοι ἐς Κάρυστον καὶ δηιώσαντες αὐτῶν τὴν χώρην ἀπαλλάσσοντο ἐς Σαλαμῖνα « (les Grecs), se tournèrent contre Carystos et ravagèrent leur pays (*sc.* des Carystiens), puis ils repartirent pour Salamine » ; — avec le nom même de la « cité » : 2.90 κατ᾽ ἣν ἂν πόλιν ἐξενειχθῇ, τούτους πᾶσα ἀνάγκη ἐστι ταριχεύσαντας αὐτὸν καὶ περιστείλαντας ὡς κάλλιστα θάψαι ἐν ἱρῇσι θήκῃσι « la ville sur le territoire de laquelle il (*sc.* le cadavre) a été rejeté, il est de toutes nécessités qu'ils (*sc.* ses habitants) l'embaument et lui accordent les funérailles les plus belles, avant de l'ensevelir dans un tombeau sacré ».

Mais on observe aussi, de manière plus large et avec un relatif à valeur locative : (i) au sujet de Lycophron, banni par son père Périandre : 3.51 τῇ ὁ ἐξελασθεὶς ὑπ᾽ αὐτοῦ παῖς δίαιταν ἐποιέετο, ἐς τούτους πέμπων ἄγγελον ἀπηγόρευε μή μιν δέκεσθαι οἰκίοισι « à l'endroit où son fils, chassé par lui, s'établissait, il (*sc.* Périandre) envoyait un messager chez eux (*sc.* les habitants de cet endroit) pour leur défendre de le recevoir dans leur demeure » ; (ii) lors de l'avancée de Mardonios contre Athènes : 9.1 ὅκου δὲ ἑκάστοτε γίνοιτο, τούτους παρελάμβανε « où qu'il se trouvait chaque fois, il emmenait avec lui ces hommes (*sc.* les hommes de ce pays). Ce tour s'apparent quelque peu à une brachylogie, dont l'exemple suivant offre un développement (il s'agit de la retraite de Xerxès) : 8.115 ὅκου δὲ πορευόμενοι γινοίατο καὶ κατ᾽ οὕστινας ἀνθρώπους, τὸν τούτων καρπὸν ἁρπάζοντες ἐσιτέοντο « à chaque endroit où ils se trouvaient sur leur chemin et chez quelques hommes que ce fût, ils s'emparaient de leurs récoltes pour se nourrir ». — On notera ici le parallèle étroit qu'offre l'exemple de Sophocle, *Phil*. 456 ὅπου δ᾽ ὁ χείρων τἀγαθοῦ μεῖζον σθένει # τούτους ἐγὼ τοὺς ἄνδρας οὐ στέρξω ποτέ.

Enfin, le phénomène de la syllepse se produit aussi, quoique plus rarement, en sens inverse, c'est-à-dire du nom des habitants au démonstratif désignant la ville : ainsi en 8.127 ὑποπτεύσας δὲ καὶ τοὺς Ὀλυνθίους ἀπίστασθαι ἀπὸ βασιλέος, καὶ ταύτην ἐπολιόρκεε « soupçonnant les Olynthiens de vouloir faire eux aussi défection au Roi, il l'assiégea aussi (*sc.* leur cité).

Un autre type de syllepse opérée par un pronom démonstratif concerne le cas de régimes politiques : le nom d'« oligarchie » est repris par un pluriel désignant les oligarques en 5.92β Κορινθίοισι γὰρ ἦν πόλιος κατάστασις τοιήδε · ἦν ὀλιγαρχίη, καὶ οὗτοι Βακχιάδαι καλεόμενοι ἔνεμον τὴν πόλιν « Pour les Corinthiens, le régime politique de leur cité était le suivant : c'était l'oligarchie, et ce sont eux (*sc.* les oligarques), appelés Bacchiades, qui

administraient la cité ». — Dans un second exemple, c'est inversement le terme de « monarque » qui est repris par un neutre référant au régime monarchique ; la phrase est extriat du discours de Darius, dans les dialogues perses : 3.82 Τριῶν γὰρ προκειμένων καὶ πάντων τῷ λόγῳ ἀρίστων ἐόντων, δήμου τε ἀρίστου καὶ ὀλιγαρχίης καὶ μουνάρχου, πολλῷ τοῦτο προέχειν λέγω « Trois choses étant proposées et toutes étant supposées parfaites — peuple parfait, oligarchie et monarque — j'affirme que celle-ci (*sc.* l'oligarchie) l'emporte de beaucoup ». Il faut convenir que dans cet exemple, la frontière entre le régime et ses représentants est bien perméable, en sorte que l'on hésitera sans doute à parler d'emploi marqué.

Quant aux cas fréquents de syllepse fondés sur la métonymie des habitants pour leur pays ou leur ville, ils se comprennent aisément en vertu d'un assouplissement du critère strictement morphosyntaxique et d'une prédominance du critère sémantico-référentiel.

b) <u>avec un pronom relatif</u>

La syllepse opérée par un pronom relatif est un phénomène plus rare et probablement plus marqué que la précédente. On relève ainsi, à l'ouverture du livre IV, l'emploi particulier du terme νεότης « jeunesse » au sens collectif de « jeunes gens », qui sert d'antécédent à un relatif au pluriel, dans la relation du conflit qui oppose les Scythes revenus dans leur pays à leur descendance née de l'union de leurs femmes et de leurs esclaves : 4.3 Ἐκ τούτων δὴ ὧν σφι τῶν δούλων καὶ τῶν γυναικῶν ἐπέτράφη νεότης, οἳ ἐπείτε ἔμαθον τὴν σφετέρην γένεσιν, ἠντιοῦντο αὐτοῖσι κατιοῦσι ἐκ τῶν Μήδων « Donc, de leurs esclaves et de leurs femmes avait grandi une jeunesse, qui lorsqu'ils apprirent leur naissance, s'opposèrent à eux qui revenaient de chez les Mèdes ». C'est que le terme de « jeunesse » est ici à comprendre non comme un nom d'abstrait, mais comme un collectif présentant une pluralité interne, d'où sa reprise par un relatif au pluriel ; reste que la constitution d'une séquence … νεότης, οἳ… où le pronom suit immédiatement l'antécédent sans s'accorder syntaxiquement avec lui, représente un phénomène assez remarquable.

Un second exemple frappant apparaît dans le discours virulent de Xerxès ouvrant le livre VII : 7.8β Ἐγὼ δὲ ὑπέρ τε ἐκείνου καὶ τῶν ἄλλων Περσέων οὐ πρότερον παύσομαι πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς Ἀθήνας, οἵ γε ἐμὲ καὶ πατέρα τὸν ἐμὸν ὑπῆρξαν ἄδικα ποιεῦντες « Moi, dans son intérêt (*sc.* celui de mon père Darius) et dans celui des autres Perses, je n'aurai de cesse que je n'aie pris et brûlé Athènes — eux qui se sont rendus les premiers coupables de torts envers moi-même et mon père » — phrase déjà relevée précédemment pour l'absence de particule ἄν dans une temporelle à valeur éventuelle[179], et qui présente en outre un remarquable trimètre iambique que nous étudierons dans le chapitre consacré aux rythmes poétiques.

[179] Cf. *supra*, II. A. 2. c) (iv).

c) <u>dans des appositions participiales</u>

Nous mentionnerons pour finir l'existence de syllepses advenant dans le cadre d'appositions participiales, telles que 1.7 Ἡ δὲ ἡγεμονίη οὕτω περιῆλθε, ἐοῦσα Ἡρακλειδέων, ἐς τὸ γένος τὸ Κροίσου, καλεομένους δὲ Μερμνάδας « Le pouvoir était ainsi passé, étant aux mains des Héraclides, à la famille de Crésus, (dont les membres) étaient appelés Mermnades » ; ou en 1.151 : τὴν γὰρ ἕκτην ἐν τῇ Λέσβῳ οἰκημένην Ἀρίσβαν ἠνδραπόδισαν Μηθυμναῖοι ἐόντας ὁμαίμους « la sixième (ville) située à Lebos, Arisba, fut réduite en esclavage par les gens de Méthymne, alors qu'ils (les habitants d'Arisba) étaient du même sang ». On notera dans ces deux exemples que l'apposition participale revêt en outre un rythme particulier : celui d'un dimètre iambique pour καλ<u>εο</u>μένους δὲ Μερμνάδας ; celui d'une clausule dactylique pour <u>ἐό</u>ντας ὁμαίμους. Ce dernier indice plaide ici en faveur d'un caractère marqué du tour sylleptique.

2. <u>Ellipse de l'antécédent postposé</u>

On relève chez Hérodote plusieurs cas de phrases constituées par un diptyque : relative générique — proposition principale, où la seconde se révèle elliptique de l'antécédent. Ce phénomène s'observe dans plusieurs passages géo- ou ethnographiques où l'auteur, ayant été témoin de ce qu'il décrit, entend le représenter au lecteur ignorant de cette réalité. On lit ainsi dans le *logos* scythe, au sujet de l'immense cratère de l'Exampée, en 4.81 : ὃς δὲ μὴ εἶδέ κω τοῦτον, ὧδε δηλώσω, litt. « qui ne l'a pas encore vu, je montrerai ainsi » ; ou dans l'analogie proposée entre les dimensions de la Scythie et celles de l'Attique, en 4.99 : Ὃς δὲ τῆς Ἀττικῆς ταῦτα μὴ παραπέπλωκε, ἐγὼ δὲ ἄλλως δηλώσω, litt. « qui n'a pas navigué le long de ces côtes de l'Attique, je montrerai autrement », où l'on notera également l'emploi de la particule δέ à l'ouverture de la principale. — De même, avec une conditionnelle équivalant à une relative indéfinie, dans la mesure de la route qui conduit de Sparte à Sardes : 5.54 Εἰ δέ τις τὸ ἀτρεκέστερον τούτων ἔτι δίζηται, ἐγὼ καὶ τοῦτο σημανέω litt. « Si quelqu'un (= 'quiconque') recherche encore plus d'exactitude, j'indiquerai également ceci ».

Enfin, ce tour est probable en 3.37, au sujet des patèques, « ces images que les Phéniciens promènent sur les mers à la proue de leurs vaisseaux » (trad. Barguet), dans une phrase où cependant les choix des éditeurs divergent : selon le texte de Rosén, ὃς δὲ τούτους μὴ ὄπωπε, ἐγὼ ὧδε σημανέω « qui ne les a pas vues, j'indiquerai ainsi » ; selon Legrand, ἐγὼ δέ <οἱ> σημανέω ; selon Stein, ὧδε σημανέω. Les manuscrits divergent d'ailleurs eux aussi : ainsi ὀπώπεε, ἐγὼ δὲ P^2pDR ἀπώπεε ἐγὼ δὲ SV ὀπώπεε δὲ ὧ(ι)δε ABCT ὀπώπεε ὧδε P^1 ὀπώπεε, ἐγὼ δὲ οἱ M Ald. — S'il est permis de formuler une conjecture personnelle à la lumière des passages parallèles, on remarquera que les propositions principales ainsi

constituées suivent un rythme essentiellement iambico-trochaïque : ainsi de ὧδε δηλώσω en 4.81, de ἐγὼ δὲ ἄλλως (δηλώσω) en 4.99, et surtout de ἐγὼ καὶ τοῦτο σημανέω en 5.54. Aussi proposerons-nous de lire ici ἐγὼ δὲ ὧδε σημανέω, où la présence de la particule δέ (cf. l'exemple de 4.99), l'ellipse de l'antécédent postposé et le dimètre iambique ainsi composé occasionneraient un triple poétisme caractérisant le « je » hérodotéen dans sa fonction d'enquêteur apodictique.

3. Structure Οὔκων… + asyndète

Outre les phénomènes d'asyndète interphrastique considérés dans notre première partie[180], la prose d'Hérodote atteste un type bien particulier d'asyndète au sein de phrases complexes. Il s'agit de la structure syntaxique introduite par le connecteur négatif οὔκων à valeur adversative (et confirmative à la fois) ouvrant une ou plusieurs propositions auxquelles en succède une autre, placée vis-à-vis des premières en rapport asyndétique[181]. Cette structure connaît un premier exemple à l'ouverture de l'œuvre, dans l'épisode de Gygès et Candaule, lorsque Gygès se trouve confronté par la reine au fameux dilemme : 1.11 Οὔκων δὴ ἔπειθε, ἀλλ᾽ ὥρα ἀναγκαίην ἀληθέως προκειμένην ἢ τὸν δεσπότην ἀπολλύναι ἢ αὐτὸν ὑπ᾽ ἄλλων ἀπόλλυσθαι · αἱρέεται αὐτὸς περιεῖναι « Mais certes il ne put la persuader : il voyait que la nécessité lui était imposée, soit de faire périr son maître, soit de périr lui-même de la main d'autrui : il choisit donc sa propre survie ». Comme l'observe ici Stein, « le motif de l'action contenue dans la principale n'est pas annoncé, selon la syntaxe usuelle, sous la forme d'une subordonnée (ἀλλὰ ἐπεὶ οὐκ ἔπειθε), mais comme proposition indépendante, tandis que la principale elle-même suit sous forme asyndétique »[182]. Il est digne de remarque que l'asyndète s'allie ici au présent narratif αἱρέεται ainsi qu'au pronom d'ipséité αὐτός, la proposition ainsi constituée — αἱρέεται αὐτὸς περιεῖναι — composant d'ailleurs un rythme dactylique : l'ensemble de ces phénomènes crée un effet de dramatisation intense de ce moment crucial où l'alternative s'imposant à Gygès, celui-ci opte pour sa survie.

Parmi les autres tours mentionnés par Stein, quatre présentent effectivement l'asyndète après la structure introduite par οὔκων. Ce sont les suivants :

(i) à l'occasion du prodige annonçant à Hippocrate la naissance de Pisistrate : 1.59 Οὔκων ταῦτα παραινέσαντος Χίλωνος πείθεσθαι θέλειν τὸν Ἱπποκρατέα · γενέσθαι οἱ μετὰ ταῦτα τὸν Πεισίστρατον τοῦτον « Mais certes, alors que Chilon donnait ces conseils, Hippocrate refusa de les suivre : et il lui naquit ensuite ce Pisistrate », où l'on notera la coïncidence phraséologique avec, cette fois au moyen, le tour οὔκων… πείθεσθαι ;

---

[180] Cf. I. D. 3.
[181] Cf. K.-G., § 507, 4. c).
[182] STEIN, *ad loc.* : « Das Motiv der im Haupsatz enthaltenen Handlung ist diesem nicht, nach gewohnter Satzbildung, in Form eines Nebensatzes (ἀλλὰ ἐπεὶ οὐκ ἔπειθε), sondern als selbständiger Satz vorausgeschikt, während der Hauptsatz selber asyndetisch folgt. »

(ii) lors des délibérations des Cimmériens aux prises avec les Scythes : 4.11 Οὔκων δὴ ἐθέλειν πείθεσθαι οὔτε τοῖσι βασιλεῦσι τὸν δῆμον οὔτε τῷ δήμῳ τοὺς βασιλέας · τοὺς μὲν δὴ ἀπαλλάσσεσθαι βουλεύεσθαι ἀμαχητὶ τὴν χώρην παραδιδόντας τοῖσι ἐπιοῦσι · τοῖσι δὲ βασιλεῦσι δόξαι ἐν τῇ ἑωυτῶν κεῖσθαι ἀποθανόντας μηδὲ συμφεύγειν τῷ δήμῳ, κτλ. « Mais certes, le peuple ne voulut donc pas suivre l'avis des rois, ni les rois celui du peuple : les uns décidèrent de se retirer sans combattre en livrant la terre aux envahisseurs, tandis que les rois résolurent de mourir et de reposer dans leur patri plutôt que de prendre la fuite avec le peuple » : notons ici encore le tour οὔκων δὴ ἐθέλειν πείθεσθαι ;

(iii) dans le discours des Scythes aux prises avec les Perses : 4.118 Οὔκων ποιήσετε ταῦτα · ἡμεῖς μὲν πιεζόμενοι ἢ ἐκλείψομεν τὴν χώρην ἢ μενόντες ὁμολογίῃ χρησόμεθα, κτλ. « Mais certes, vous ne ferez pas cela : et nous, ainsi réduits, soit nous quitterons le pays, soit nous resterons ici et capitulerons », etc.

(iv) en clôture solennelle du discours du Corinthien Soclès aux Lacédémoniens : 5.92θ Οὔκων παύσεσθε ἀλλὰ πειρήσεσθε παρὰ τὸ δίκαιον κατάγοντες Ἱππίην · ἴστε ὑμῖν Κορινθίους γε οὐ συναινεόντας « Mais certes, vous ne cesserez pas, et vous essaierez contre la justice de ramener Hippias : sachez que les Corinthiens, eux, ne vous approuvent pas », la fin de la phrase attestant d'ailleurs une réminiscence homérique sur laquelle voir le chapitre V.

Quant aux autres cas, il semble que les manuscrits attestent plutôt une connexion entre les propositions. Mais il arrive à Stein d'amender le texte, sur le modèle des exemples précédents :

(i) dans l'épisode d'Arion de Méthymne et des marins corinthiens : 1.24 Οὔκων δὴ πείθειν αὐτὸν τούτοισι, ἀλλὰ κελεύειν τοὺς πορθμέας ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν, ὡς ἂν ταφῆς ἐν γῇ τύχῃ, ἢ ἐκπηδᾶν ἐς τὴν θάλασσαν τὴν ταχίστην · ἀπειληθέντα δὲ τὸν Ἀρίονα ἐς ἀπορίην παραιτήσασθαι, ἐπειδή σφι οὕτω δοκέοι, περιιδεῖν αὐτὸν ἐν τῇ σκευῇ πάσῃ στάντα ἐν τοῖσι ἐδωλίοισι ἀεῖσαι « Mais certes il ne put les persuader : les marins lui ordonnèrent, soit de se suicider, pour obtenir une sépulture en terre, soit de sauter dans la mer au plus vite ; devant ces menaces, Arion, dans la détresse, sollicita, puisqu'ils en décidaient ainsi, de lui permettre de chanter debout sur le tillac, revêtu de tout son costume », Stein édite ἀπειληθέντα δή au lieu de δέ (codd., Powell, Legrand, Rosén). Et il est vrai que l'on constate en effet entre ce passage et le premier de l'œuvre une étroite similitude contextuelle (il s'agit là aussi d'un dilemme tragique) et même phraséologique (ouverture de la phrase sur la proposition οὔκων δὴ πείθειν)[183]

(ii) dans le discours de Tomyris à Cyrus : 1.206 Οὔκων ἐθελήσεις ὑποθήκῃσι τῇσιδε χρᾶσθαι, ἀλλὰ πάντως μᾶλλον ἢ δι᾽ ἡσυχίης εἶναι · σὺ δὲ εἰ μεγάλως προθυμέαι Μασσαγετέων πειρηθῆναι, φέρε « Mais certes, tu ne voudras pas suivre mes

[183] Voir, sur le motif du dilemme, le chap. V, I. C. 2. a) (i).

avertissements, et tu préféras tout plutôt qu'être en repos : toi donc, si tu désires fort faire l'épreuve des Massagètes, allons ! », etc., Stein édite de même σὺ δή au lieu de δέ (cood., Powell, Legrand, Rosén). Notons cependant que cette phrase atteste plus loin la répétition du pronom personnel en second membre de parataxe[184] ;

(iii) dans le discours de Cyrus à Hystaspe : 1.209 Οὔκων ἐστὶ μηχανὴ ἀπὸ τῆς ὄψιος ταύτης οὐδεμία τὸ μὴ ἐκεῖνον ἐπιβουλεύειν ἐμοί · σὺ τοίνυν τὴν ταχίστην πορεύεο ὀπίσω ἐς Πέρσας καὶ ποίεε ὅκως, ἐπεὰν ἐγὼ τάδε καταστρεψάμενος ἔλθω ἐκεῖ, ὥς μοι καταστήσεις τὸν παῖδα ἐς ἔλεγχον « Mais certes, il n'est aucun moyen en vertu de rêve que (ton fils) ne conspire pas contre moi : ramène-le donc au plus vite chez les Perses et fais en sorte de pouvoir, lorsque j'y reviendrai après avoir soumis ce peuple, me présenter ton fils pour que je le confonde », Stein édite σύ νυν (νῦν ABC, τοίνυν PDRSV, Powell, Legrand, Rosén).

Notons enfin que 2.139, 2.141, 3.118, 3.137, 6.52 et 6.79 attestent eux aussi un lien connectif. Il semble donc que le tour οὔκων… + asyndète ne soit pas systématique chez Hérodote. Aussi peut-on penser que son emploi dans les passages mentionnés répond à un désir d'expressivité particulière que confère par essence l'asyndète en grec.

4. <u>Attraction casuelle et anacoluthe</u>

L'anacoluthe, ou rupture de construction syntaxique, est elle aussi considérée par Kühner-Gerth, comme un phénomène usuel et d'ailleurs naturel de la langue grecque, employé entre autres auteurs et notamment par Hérodote, que les auteurs classent dans la catégorie de l'anacoluthe « grammaticale », au nombre des auteurs « dont la langue est 'négligente' et non périodique », et chez lesquels « l'anacoluthe figure très fréquemment » ; Hérodote, « sans souci d'un mode de représentation soigneusement formé d'après les lois de la grammaire », suivrait en cela l'exemple de ses prédécesseurs logographes au cours de son « épopée historique »[185]. Si les faits d'anacoluthe sont de fait bien attestés dans la prose d'Hérodote, il en existe notamment un type dont la spécificité permet d'y voir un véritable stylème hérodotéen. Ce tour consiste précisément dans l'attraction casuelle d'un nom,

[184] Cf. *supra*, II. B. 2. b).

[185] Cf. K.-G., § 602 : « Die Anakoluthien lassen sich in drei Arten teilen : a) in grammatische, b) in rhetorische, c) in solche, welche offenbar aus Nachlässigkeit und Unachtsamkeit entsprungen sind. Die Autoren aber, wenigstens die Prosaisten, könnte man etwa in folgende Klassen einteilen. — Zu den ersten gehören diejenigen, deren Sprache nachlässig und unperiodisch ist. Bei solchen Schriftstellern findet man die Anakoluthien am häufigsten. Zu dieser Klasse muss man z. B. Herodot zählen, welcher, unbekümmert um eine nach den Gesetzten der Grammatik sorgfältig gebildete Darstellungsweise, nach dem Beispiele seiner Vorgänger, der Logographen, in einem ungekünstelten, losen und lockeren Stile den Hellenen die Grossthaten ihrer Landsleute erzählt und mit grosser Gemütlichkeit sich über alle auf sein historisches Epos sich beziehenden Gegenstände verbreitet. Der häufige Gebrauch der Anakoluthe ist also ganz aus dem Geiste seiner Geschichte, aus der kindlichen Erzählungsform hervorgegangen. »

syntagme ou pronom liminaire au cas voulu par la fonction qu'il devrait occuper au sein d'une parenthèse introduite par la particule γάρ. Il est illustré par divers exemples dont le premier figure — peut-être de nouveau — dans l'épisode d'Arion de Méthymne : 1.24 Καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γὰρ ἡδονὴν εἰ μέλλοιεν ἀκούσεσθαι τοῦ ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ, ἀναχωρῆσαι ἐκ τῆς πρύμνης ἐς μέσην νέα « Et pour eux, comme l'idée d'entendre le meilleur chanteur du monde leur faisait plaisir, (ils) se retirèrent de la proue vers le milieu du navire ». Stein commente ce passage en écrivant que « l'emploi [hérodotéen] de propositions liminaires avec γάρ connaît ici un élargissement, en ceci que la proposition parenthétique en vertu de sa nature est (fondue ?) par une sorte d'attraction dans la principale. Car καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γάρ – ἀναχωρῆσαι est anomal pour καὶ τοὺς (ἐσελθεῖν γὰρ αὐτοῖσι…) ἀναχωρῆσαι »[186]. On trouve de la même manière :

(i) dans le développement consacré à l'enfance de Cyrus : 1.114 Εἷς δὴ τούτων τῶν παίδων συμπαίζων, ἐὼν Ἀρτεμβάρεος παῖς ἀνδρὸς δοκίμου ἐν Μήδοισι, οὐ γὰρ δὴ ἐποίησε τὸ προσταχθὲν ἐκ τοῦ Κύρου, ἐκέλευε αὐτὸν τοὺς ἄλλους παῖδας διαλαβεῖν, « L'un donc de ces enfants qui jouait avec eux, fils d'Artembarès, un homme réputé chez les Mèdes, comme il ne faisait pas ce que lui avait ordonné Cyrus, il (*sc.* celui-ci) ordonna aux autres de le saisir », où le nominatif εἷς qui ouvre la phrase est induit par la proposition parenthétique dont il serait le sujet, au lieu de l'accusatif requis par sa fonction dans la principale[187] ;

(ii) dans la réponse de Crésus à Cyrus qui se plaint des tracas que lui procurent les Lydiens : 1.155 Τὰ μὲν γὰρ πρότερον ἐγώ τε ἔπρηξα καὶ ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω · τὰ δὲ νῦν παρεόντα Πακτύης γὰρ ἐστὶ ὁ ἀδικέων, τῷ σὺ ἐπέτρεψας Σάρδις, οὗτος δότω τοι δίκην « Les actions passées, c'est moi qui les ai faites et j'en porte la responsabilité ; quant à la situation présente, comme le responsable en est Pactyès, à qui tu as confié Sardes, que ce soit lui qui en soit puni », où l'accusatif τὰ δὲ νῦν παρεόντα induit par la fonction de complément d'objet du syntagme dans la proposition parenthétique ayant pour centre ὁ ἀδικέων, devrait être en vérité le complément au génitif de la locution δότω τοι δίκην. A noter que cette phrase atteste aussi une réminiscence homérique, sur laquelle voir le chapitre V[188] ;

(iii) au sujet des Phocéens en 1.166 : Καὶ ἦγον γὰρ δὴ καὶ ἔφερον τοὺς περιοίκους ἅπαντας, στρατεύονται [ὧν] ἐπ᾽ αὐτοὺς κοινῷ λόγῳ χρησάμενοι Τυρσηνοὶ καὶ Καρχηδόνιοι « Et comme ils (*sc.* les Phocéens) pillaient tous leurs voisins, les Tyrrhéniens et

[186] « Der c. 8.4 besprochene Gebrauch von vorgeschobenen Sätzen mit γάρ erfährft hier die Erweiterung, dass der seinem Wesen nach parenthetische Satz durch eine Art Attraktion in den Hauptsatz verschränkt wird. Denn καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γὰρ — ἀναχωρῆσαι steht anomal für καὶ τοὺς (ἐσελθεῖν γὰρ αὐτοῖσι…) ἀναχωρῆσαι. »

[187] Cf. STEIN, *ad loc.* : « Der Nominativ εἷς — παῖς, statt dessen das zugehörige ἐκέλευε — διαλαβεῖν (*sc.* Κῦρος) den Akkusativ verlangt, ist durch Attraktion an das Subjekt des Zwischensatzes οὐ γὰρ … entstanden. »

[188] Cf. chap. V, A. 2. a) (vii).

les Carthaginois marchèrent contre eux d'un commun accord », où le sujet implicite du verbe ἦγον est repris dans la principale par l'anaphorique αὐτούς à l'accusatif ;

(iv) au sujet des rois égyptiens en 2.101 : Τῶν δὲ ἄλλων βασιλέων οὐ γὰρ ἔλεγον οὐδεμίαν ἔργων ἀπόδεξιν καὶ οὐδὲν εἶναι λαμπρότητος […], παραμειψάμενος ὧν τούτους τοῦ ἐπὶ τούτοισι γενομένου βασιλέος, τῷ οὔνομα ἦν Σέσωστρις, τούτου μνήμην ποιήσομαι « Des autres rois, comme ils disaient qu'ils n'existaient aucune marque de haut fait et qu'ils n'avaient rien d'illustre — suit une longue parenthèse — je les laisserai donc de côté pour faire mention de celui qui advint après eux, et qui se nommait Sésostris » : on attendrait ici l'accusatif τοὺς δὲ ἄλλους βασιλέας complément de παραμειψάμενος, mais le syntagme liminaire a été attiré au génitif adnominal requis dans la parenthèse par οὐδεμίαν ἔργων ἀπόδεξιν[189] ;

(v) dans la confrontation entre Darius et les Scythes : 4.125 Καὶ οὐ γὰρ ἀνίει ἐπιὼν ὁ Δαρεῖος, οἱ Σκύθαι κατὰ τὰ βεβουλευμένα ὑπέφευγον ἐς τῶν ἀπειπαμένων τὴν σφετέρην συμμαχίην « Et comme Darius ne cessait des les suivre, les Scythes, selon leurs plans, se soustrayaient à lui en direction des pays qui leur avaient refusé leur alliance », où le sujet de l'incise ὁ Δαρεῖος est le complément d'objet implicite du verbe principal ὑπέφευγον ;

(vi) au sujet de Théras, fondateur de Cyrène, dans le passage suivant qui atteste en l'espace de deux phrases une double anacoluthe : 4.149 Ὁ δὲ παῖς οὐ γὰρ ἔφη οἱ συμπλεύσεσθαι, τοιγαρῶν ἔφη αὐτὸν καταλείψειν ὅιν ἐν λύκοισι […]. Τοῖσι δὲ ἐν τῇ φυλῇ ταύτῃ ἀνδράσι οὐ γὰρ ὑπέμειναν τὰ τέκνα, ἱδρύσαντο κτλ. « Son fils ayant refusé de prendre la mer avec lui, il lui dit qu'il allait en conséquence l'abandonner telle une brebis parmi les loups […]. Aux hommes de cette tribu, comme les enfants ne leur demeuraient pas, ils fondèrent », où nominatif ὁ παῖς et datif τοῖσι δὲ ἀνδράσι sont attirés eux aussi au cas voulu par leur fonction dans la parenthèse ;

(vii) au sujet de Phérétimé, en 4.162 : Τοῦτο ἐπὶ παντὶ γὰρ τῷ διδομένῳ ἔλεγε, τελευταῖον οἱ ἐξέπεμψε δῶρον ὁ Εὐέλθων κτλ. « Comme elle disait cela à tout présent qu'on lui faisait, Euelthon finit par lui envoyer un cadeau » ; et dans sa vengeance en 4.200 : τῶν δὲ πᾶν γὰρ ἦν τὸ πλῆθος μεταίτιον, οὐκ ἐδέκοντο τοὺς λόγους « comme le peuple entier (*sc.* des Barcéens) avait pris part au cirme, ils (*sc.* les Barcéens) n'admirent pas leurs discours », où le génitif partitif τῶν δέ devient le sujet du verbe principal ἐδέκοντο ;

(viii) au sujet du second oracle rendu aux Athéniens par la Pythie, en 7.142 : Ταῦτά σφι ἠπιώτερα γὰρ τῶν προτέρων καὶ ἦν καὶ ἐδόκεε εἶναι, συγγράψαμενοι ἀπαλλάσσοντο ἐς τὰς Ἀθήνας « Cette réponse, comme elle était et leur parut plus favorable que la

[189] Cf. STEIN, *ad loc.* : « Der mit τῶν δὲ ἄλλων βασιλέων begonnene Hauptsatz wird wegen der langen Parenthese nicht ausgeführt, sondern das erwartete Praedikat (μνήμην οὐ ποιήσομαι oder οὐκ ἐπιμνήσομαι) wird erst c. 102 aber in partizipialer Wendung (παραμειψάμενος ὧν τούτους) nachgeholt. Dabei ist die motivierende Parenthese οὐ γὰρ ἔλεγον … mit dem Hauptsatze τῶν δὲ ἄλλων βασιλέων … verschmolzen, statt οὐ γὰρ ἔλεγον αὐτῶν. »

précédente, ils la consignèrent et s'en retournèrent à Athènes », où l'anacoluthe revêt plus précisément la forme d'une amphibologie syntaxique du ταῦτα, à la fois sujet de la parenthèse et complément d'objet du participe συγγραψάμενοι ;

(ix) enfin, au sujet d'Artaynté, fille de Masistès : 9.109 Τῇ δὲ κακῶς γὰρ ἔδεε πανοικίῃ γενέσθαι, πρὸς ταῦτα εἶπε Ξέρξῃ « A elle, comme il devait arriver un malheur domestique, elle dit en réponse à Xerxès », où le datif τῇ δέ induit par le verbe γενέσθαι dont il est le complément d'attribution dans la parenthèse, est repris en tant que sujet implicite du verbe déclaratif de la principale.

Ces divers exemples, où l'anacoluthe se produit à la faveur d'une proposition parenthétique et s'accompagne d'une attraction casuelle sans pour autant gêner le sens de la phrase, illustrent la souplesse syntaxique de la phrase hérodotéenne et la caractérisent comme une syntaxe remarquablement libre, correspondant à l'« ancien style » défini par les Grecs. Mais on remarquera aussi que huit des dix cas recensés figurent dans les livres I à IV, contre deux seulement dans la seconde partie de l'œuvre. Une fois de plus donc, on est en mesure d'affirmer que la première moitié de l'*Enquête*, dont on connaît la dominante ethnographique, se singularise par son caractère marqué en regard de la syntaxe classique.

III. Conclusion

Notre étude des traits syntaxiques marqués de la prose d'Hérodote a permis de mettre en lumière, à côté d'emplois peut-être dus à une influence dialectale (ainsi de la construction de certains verbes avec un datif anomal, qui peut avoir été un trait spécifique du dialecte ionien ; de l'emploi de la préposition σύν ; ou d'une certaine tendance à l'omission de la particule ἄν dans des subordonnées temporelles à valeur éventuelle), un certain nombre de phénomènes qui doivent être tenus pour d'authentiques poétismes, d'ascendance le plus souvent homérique : ainsi de l'emploi de l'article dans une valeur de pronom démonstratif, ou de l'usage de certaines prépositions et particules très spécifiquement homériques, pour ce qui concerne la syntaxe de la phrase simple ; de l'emploi de la négation οὐ en subordonnée conditionnelle, de l'absence de particule ἄν dans des cas non documentés ailleurs en prose ionienne, mais bien attestée par les poèmes homériques ; de l'emploi de conjonctions homériques ; ou encore, de la répétition du pronom personnel ou démonstratif dans le second membre d'une structure paratactique, suivant un usage là encore éminemment homérique. Quant aux phénomènes de la syllepse, de l'ellipse, de l'anacoluthe et de l'asyndète, ils ressortissent essentiellement à une syntaxe plus libre que ne peut l'être la syntaxe normée de la prose strictement classique : Hérodote, qui passe traditionnellement pour un représentant de la λεξις εἰρομένη, manifeste également sur ces points son originalité par rapport au style plus périodique et architectural de la prose des orateurs attiques par exemple. Nous rappellerons

cependant les résultats de l'enquête menée par D. Müller, identifiant dans la prose d'Hérodote la présence, relative, mais progressivement croissante au fil de l'œuvre, de l'hypotaxe.

Or, notre enquête personnelle a aussi permis à plusieurs égards une caractérisation relative des diverses — ou plutôt, des deux grandes parties de l'*Enquête*. En effet, plusieurs phénomènes que nous avons identifiés comme des poétismes, tels que l'emploi de l'article à valeur démonstrative, l'absence de particule ἄν, l'emploi de plusieurs particules poétiques ou de nombreux cas d'asyndète ou d'anacoluthe, sont essentiellement, sinon exclusivement présentés par les *logoi* géo- ou ethnographiques des livres I à IV, la seconde moitié de l'œuvre révélant à cet égard une syntaxe classique. Cela ne signifie pas pour autant que le poétique soit absent de cette seconde partie : mais il advient alors le plus souvent dans des passages particuliers, et notamment discursifs, auxquels il apporte une couleur, une noblesse de ton poétique et plus particulièrement homérique dont nous trouverons confirmation dans les chapitres suivants.

Il semble, en somme, que l'on puisse fournir des faits l'interprétation génétique suivante, d'ailleurs en accord linguistique avec les analyses syntaxiques de D. Müller : dans la première partie de son œuvre, à dominante ethnographique, Hérodote fait usage d'une syntaxe particulière[190], différente de la syntaxe classique et proche à bien des égards de la syntaxe homérique — c'est là son « premier style » ; dans la seconde partie, plus étroitement recentrée sur l'histoire des guerres médiques, en même temps que va croissant la composante hypotactique, les traits marqués de sa syntaxe tendent à s'estomper — sans toutefois disparaître, comme en témoignent de nombreux passages : mais ils revêtent alors un caractère d'autant plus marqué, créant ainsi un effet poétique plus intense puisque se détachant sur un fond plus classique ; il s'agit là notamment de discours de personnages, empreints de solennité, ou de passages narratifs à teneur dramatique[191]. Tout se passe donc comme si Hérodote, délaissant ici un style « archaïsant » pour un style plus classique, y recourait cependant ponctuellement, mais alors pour des effets de sens remarquables.

Cette interprétation génétique confirme du reste l'hypothèse « développementale » proposée en son temps par le grand F. Jacoby, dans son article fondateur des études hérodotéennes modernes[192], et reprise avec nuance par Ch. Fornara dans un essai qui a, lui aussi, fait date[193]. On est en effet autorisé à voir dans le parcours d'Hérodote une évolution du logographe originel, composant dans l'ancien style d'une prose ionienne pétrie d'homérisme, à l'historien certes plus classique, mais néanmoins poétique et, par endroits, hautement épicisant de ces guerres médiques qui représentent une nouvelle *Iliade*.

---

[190] Que confirment aussi les nombreux cas de tmèse étudiés dans notre morphologie poétique, et qui relèvent en vérité plus précisément de la morphosyntaxe.
[191] Voir, là encore, l'usage marqué de la tmèse dans cette partie de l'œuvre.
[192] F. JACOBY, *RE*, Suppl. II, 1913, col. 205-512.
[193] Ch. FORNARA, *Herodotus. An Interpretative Essay*, Oxford, 1971.

CHAPITRE III

RYTHMES ET FORMULES POÉTIQUES

CHAPITRE III : RYTHMES ET FORMULES POÉTIQUES

I. INTRODUCTION

A. Intérêt d'une étude des rythmes d'Hérodote

Il nous est arrivé jusqu'ici à de nombreuses reprises, au cours du premier chapitre notamment, de prendre en compte pour l'identification des poétismes phonétiques et morphologiques, et dans une moindre mesure syntaxiques, le critère rythmique — au risque peut-être parfois de substituer à une étude strictement linguistique une perspective plutôt esthétique dont on pourrait contester le bien-fondé, en l'absence d'études de fond mettant en lumière les faits rythmiques chez Hérodote et par conséquent la pertinence d'un tel critère. L'éditeur français d'Hérodote qu'est Ph.-E. Legrand n'écrit-il pas, dans son *Introduction*, que « l'euphonie, le rythme, qui, dans l'antiquité, ont fait de la part de certains prosateurs l'objet de tant de soins, ne semblent pas avoir beaucoup préoccupé Hérodote », invoquant notamment le témoignage de Cicéron, selon lequel « *Herodotus… numero caruit, nisi quando temere et fortuito* »[1] ?

Mais s'il est vrai que les critiques anciens sont « meilleurs juges que nous en la matière », on pourra opposer au jugement de Cicéron celui, tout aussi respectable à notre sens, d'Hermogène de Tarse, selon lequel « la plupart des rythmes [d'Hérodote] sont dactyliques et anapestiques, ainsi que spondaïques et, dans l'ensemble, majestueux »[2] ; et il est d'ailleurs unanimement reconnu que de nombreux dactyles émaillent sa prose, en particulier dans les discours des personnages qui présentent souvent une forte couleur homérique.

De fait, comme l'écrivait le grand E. Norden dans son ouvrage consacré à l'*Antike Kunstprosa*, ou « prose d'art antique » : « la parole des Grecs était musique en elle-même, et il est *a priori* indubitable que déjà bien avant que ne commencent à s'exprimer les pensées propres dans une prose travaillée selon les règles de l'art, les orateurs et le public ont senti instinctivement le rythme des phrases. Et je pense aussi que si chez les prosateurs les plus antiques qui nous sont conservés de façon fragmentaire ou en entier, nous trouvons une très forte empreinte rythmique, nous ne devons toutefois pas supposer qu'une théorie artistique véritable et proprement dite ait influé sur la composition, mais plutôt que la prose s'appuya dans son développement sur la poésie épique et en dépendit tant dans le choix des mots que dans la cadence rythmique. C'est ainsi que dans les fragments d'Héraclite revient assez fréquemment la clausule hexamétrique : 3 φάτις αὐτοῖσι μαρτυρέει παρεόντας ἀπεῖναι. 21 πυρὸς τροπαὶ πρῶτον θάλασσα, θαλάσσης δὲ τὸ μὲν ἥμισυ γῆ, τὸ δὲ ἥμισυ πρηστήρ. 37 ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν. 126 οὔ τι γινώσκων θεοὺς οὐδ᾽ ἥρωας,

[1] Ph.-E. LEGRAND, *Introduction*, p. 175 ; le témoignage de CICÉRON est extrait du *De Oratore*, 186.

[2] HERM., Περὶ ἰδεῶν λόγου, 2.12 : οἱ γὰρ πλεῖστοι τῶν ῥυθμῶν αὐτῷ… δακτυλικοί τέ εἰσι καὶ ἀναπαιστικοὶ σπονδειακοί τε καὶ ὅλως σεμνοί

οἵτινές εἰσι. — Et qui ne sentirait le rythme puissant de passages particulièrement élevés comme 12 Σίβυλλα δὲ μαινομένῳ στόματι ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ ἀμύριστα φθεγγομένη χιλίων ἐτέων ἐξικνέεται τῇ φωνῇ διὰ τὸν θεόν, 44 πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι πάντων δὲὲ βασιλεύς, καὶ τοὺς μὲν θεοὺς ἔδειξε τοὺς δὲ ἀνθρώπους, τοὺς μὲν δούλους ἐποίησε τοὺς δὲ ἐλευθέρους. — De Démocrite, Birt cite quelques passages […] ; de l'écrit pseudo-hippocratique Περὶ φυσῶν Ilberg […] note quelques échantillons significatifs, par exemple des trimètres iambiques entiers comme ὁρῇ τε δεινά, θιγγάνει δ' ἀηδέων et καὶ στάγονες ἀποπίπτουσιν ἀπὸ τῶν πωμάτων ; en outre un trimètre iambique suivi d'un *côlon* trochaïque de la même longueur : διέρχεται τὸ πνεῦμα διὰ τοῦ σώματος, | ὥστε παῦλάν τινα γενέσθαι τῶν πόνων, ainsi que des anapestes : ἀπὸ μὲν πλεόνων καὶ ψυχροτέρων ἰσχυρότερον. — Chez aucun des prosateurs ultérieurs ne sont plus abondants que chez Hérodote les ouvertures et clôtures hexamétriques ; aucun de ses successeurs n'aurait par exemple écrit ainsi : οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν μέγα ὁ θεὸς ἄλλον ἢ ἑωυτόν (7.10.5), ou bien ὡς καὶ ἐς τόδε αὐτοί τε ὤνθρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν ἐπώνυμοι τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται (7.11). — Mais de là au rythme de la prose artistique, le chemin est encore long ; en fait, les exemples adoptés montrent qu'il n'y a pas encore trace d'un rapport entre le rythme et l'articulation artistique de la période. Là où l'auteur se lance dans un haut vol, il introduit des cadences métriques sans égards pour la structure de la phrase »[3].

C'est ainsi encore que W. Aly, dans un ouvrage tout aussi important consacré à Hérodote, prête souvent attention au critère rythmique[4]. De même, H. Stein a relevé dans son édition

---

[3] E. NORDEN, *Die Antike Kunstprosa = La prosa d'arte antica*, éd. it., Rome, 1986 : « La parlata dei Greci era musica per se stessa, ed è a priori indubitabile che già molto prima che si cominciasse a esprimere i propri pensieri in una prosa lavorata a regola d'arte, oratori e pubblico abbiano sentito istintivamente il ritmo delle frasi. E penso anche che se nei piú antichi prosatori, conservatici frammentari o per intero, troviamo una fortissima impronta ritmica, non dobbiamo tuttavia supporre che una vera e propria teoria artistica abbia influito sulla composizione, ma piuttosto che la prosa si appoggiasse nel su sviluppo alla poesia epica e ne dipendesse sia nella scelta delle parole che nella cadenza ritmica. Cosí nei frammenti di Eraclito ricorre abbastanza frequentemente la clausola esametrica : 3 φάτις αὐτοῖσι μαρτυρέει παρεόντας ἀπεῖναι. 21 πυρὸς τροπαὶ πρῶτον θάλασσα, θαλάσσης δὲ τὸ μὲν ἥμισυ γῆ, τὸ δὲ ἥμισυ πρηστήρ. 37 ῥῖνες ἂν διαγνοῖεν. 126 οὔ τι γινώσκων θεοὺς οὐδ' ἥρωας, οἵτινές εἰσι. — E chi non sentirebbe il ritmo potente di passi particolarmente elevati come 12 Σίβυλλα δὲὲ μαινομένῳ στόματι ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ ἀμύριστα φθεγγομένη χιλίων ἐτέων ἐξικνέεται τῇ φωνῇ διὰ τὸν θεόν, 44 πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι πάντων δὲὲ βασιλεύς, καὶ τοὺς μὲν θεοὺς ἔδειξε τοὺς δὲ ἀνθρώπους, τοὺς μὲν δούλους ἐποίησε τοὺς δὲ ἐλευθέρους. — Da Democrito cita qualcosa il Birt […] ; dallo scritto pseudoippocratico Περὶ φυσῶν lo Ilberg […] nota alcuni saggi significativi, per es. interi trimetri giambici come ὁρῇ τε δεινά, θιγγάνει δ' ἀηδέων e καὶ στάγονες ἀποπίπτουσιν ἀπὸ τῶν πωμάτων ; inoltre un trimetro giambico seguito da un colon trocaico della stessa lunghezza : διέρχεται τὸ πνεῦμα διὰ τοῦ σώματος, | ὥστε παῦλάν τινα γενέσθαι τῶν πόνων, e anche anapesti : ἀπὸ μὲν πλεόνων καὶ ψυχροτέρων ἰσχυρότερον. — In nessuno dei prosatori successivi sono piú abbondanti che in Erodoto inizi e chiusure esametrici ; nessuno dei suoi successori avrebbe per es. scritto cosí : οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν μέγα ὁ θεὸς ἄλλον ἢ ἑωυτόν (7.10.5), oppure ὡς καὶ ἐς τόδε αὐτοί τε ὤνθρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν ἐπώνυμοι τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται (7.11). — Ma da qui al ritmo della prosa artistica è ancora lungo il cammino ; infatti gli esempi addotti mostrano che non vi è ancora traccia di un rapporto fra il ritmo e l'artistica articolazione del periodo. Dove l'autore si lancia in un alto volo, introduce delle cadenze metriche senza riguardo alla struttura della frase. »

[4] W. ALY, *Volksmärchen, op. cit., passim.*

commentée, en un passage du livre VII, un parfait hexamètre dactylique que mentionne D. Boedeker dans sa contribution au *Brill's Companion to Herodotus*[5]. D'ailleurs, dans plusieurs contributions récentes de langue anglaise telles que celles de H. Avery[6] ou de Ch. Chiasson[7], le critère rythmique est également pris en compte.

Enfin, le philologue hérodotéen qu'est B. Hemmerdinger va jusqu'à voir dans le fait rythmique — de façon il est vrai très intuitive — rien de moins que la « solution » au problème de la langue d'Hérodote, suivant d'ailleurs le témoignage d'Hermogène mentionné plus haut. Il affirme en effet que « la langue d'Hérodote est dite par Hermogène diaprée (ποικίλη) parce qu'elle juxtapose des éléments ioniens, attiques, homériques. Si Hérodote puise simultanément dans trois morphologies, c'est pour pouvoir donner à sa prose des rythmes dactyliques, anapestiques, spondaïques. D'où sa noblesse et son caractère poétique. Tout cela, Hermogène (deuxième moitié du IIème siècle après J.-C.) le dit en termes exprès » ; et de conclure : « Il y a toute une étude à faire sur les rythmes dactyliques, anapestiques, spondaïques d'Hérodote »[8].

Sans aller si loin pour notre part, c'est-à-dire sans vouloir expliquer par les rythmes la totalité des faits hérodotéens, notre lecture personnelle de l'*Enquête* nous a cependant enseigné la grande richesse rythmique d'Hérodote. En outre, la conjonction de ces autorités antiques et modernes nous semble de nature à légitimer au moins une telle étude — qui n'a jamais été entreprise de façon systématique, et pour laquelle il convient dès lors de poser quelques fondements d'ordre méthodologique.

B. Questions de méthode

1. Elision, synizèse et ν éphelcystique

S'agissant ici d'un texte en prose et non d'une poésie métrique, l'identification des faits rythmiques ne va pas, au premier abord, sans une part d'interprétation qui ne saurait pourtant avoir rien d'arbitraire. L'étude des rythmes d'Hérodote nous montrera notamment qu'il faut pratiquer fréquemment la *synizèse* pour de nombreux cas de groupes vocaliques et, en particulier, dans les cas où la graphie du texte atteste des séquences vocaliques non contractes. C'est ainsi que l'on devra souvent lire -εε-, -εο-, -εω, où le soulignement indique la synizèse — ce qui d'un point de vue linguistique ne pose pas de problème, dans la mesure où Homère déjà, et après lui et plus souvent encore la poésie dactylique ou iambique des VIIème et VIème siècles, attestent également la synizèse[9]. On trouve même dès Homère des cas de

[5] H. STEIN, note à 7.178, repris par D. Boedeker, « Epic Heritage and Mythical Pattern in Herodotus », 2002.
[6] H. AVERY, « A Poetic Word in Herodotus », 1979.
[7] Ch. CHIASSON, « Tragic Diction in Herodotus : Some Possibilities », 1982.
[8] B. HEMMERDINGER, *op. cit.*, p. 171.
[9] Voir pour Homère, CHANTRAINE, *GH*, I, § 35-36 ; notons ici des exemples tels qu'*Od.* 7.261, 14.287 ἀλλ᾽ ὅτε δὴ ὄγδοόν μοι ; 13.194 τοὔνεκ᾽ ἄρ᾽ ἀλλοειδέα φαινέσκετο πάντα ἄνακτι ; 14.255 … ἀλλ᾽ ἀσκηθέες καὶ

synizèse dans des monosyllabes, tels que ἕως (*Il*. 17.727 ἕως μὲν γάρ τε θέουσι διαρραῖσαι μεμαῶτες ; *Od*. 5.123 ἕως μιν ἐν ᾿Ορτυγίῃ, κτλ.), πλέων dans la formule πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον (*Il*. 7.88 ; *Od*. 1.183, 4.474) ; ou encore νέα en *Od*. 9.283 # Νέα μέν μοι κατέαξε ; κρέα en *Od*. 9.347 … ἐπεὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα ; etc. O. Hoffmann, dans le volume de son ouvrage qu'il consacre au dialecte ionien, présente d'ailleurs ces groupes vocaliques en indiquant le plus souvent la synizèse[10]. Il est donc fort probable qu'il ne faille pas respecter « à la lettre » la graphie du texte d'Hérodote, mais qu'il faille au contraire substituer bien souvent à une lecture littéraliste une lecture induite par un continuum phonique qui, seul, permet dans de nombreux cas la composition d'une séquence rythmique signifiante.

Nous considérerons de même que l'on peut pratiquer l'*élision* d'une voyelle brève finale dans les cas où le texte graphique atteste la voyelle, mais où l'hiatus est plus qu'improbable et représente un obstacle à la composition d'une séquence rythmique : nous lirons donc souvent ὁ δ(ὲ), c'est-à-dire ὁ δ᾽ + voyelle, alors que le texte donne ὁ δὲ…, ainsi que d'autres cas similaires.

Il arrivera enfin, dans certains cas où les manuscrits ne l'attestent pas mais où sa présence est requise aussi pour l'obtention d'une séquence rythmique, que nous admettions l'usage d'un *ν éphelcystique* dont la présence dans la langue d'Hérodote est admise par Rosén[11]. Nous ferons cependant de cette « licence » un usage très modéré.

Ces trois usages de l'élision, de la synizèse et du ν éphelcystique sont en réalité des constantes des textes poétiques grecs, ou même des textes en prose, qui sont étroitement liées à des questions de rythme et sont, comme on l'a vu, probablement inscrits dans la langue même d'Hérodote ; aussi ne fait-il pas de difficulté que nous les supposions là même où le texte lu n'en donne pas le fidèle reflet. Le principe rythmique amène en quelque sorte à s'affranchir ici d'une lecture par trop littéraliste du texte.

Pour le reste, les règles prosodiques seront essentiellement, et sauf exception, les mêmes que celles qui président à la composition des textes poétiques. A noter que pour les groupes consonantiques composés d'occlusive + liquide, nous pratiquerons ou non, selon les cas, le phénomène de la *correptio attica* impliquant que le groupe ne fasse pas position. Il pourra arriver enfin, exceptionnellement, qu'un groupe consonantique d'une autre nature ne fasse pas position. Pour de tels cas particuliers, ainsi que pour un phénomène remarquable qui ressortit très probablement à un embryon de *prosodie accentuelle*, nous ferons les remarques voulues au lieu considéré.

ἄνουσοι # ; *Od*. 14.251 θεοῖσίν τε ῥέζειν αὐτοῖσί τε δαῖτα πένεσθαι ; 4.83 Κύπρην Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ; etc.

[10] O. HOFFMANN, *Die Griechischen Dialekte. III. Der Ionische Dialekt*, Göttingen, 1891 ; voir également HOFFMANN-DEBRUNNER-SCHERER, *Geschichte der griechischen Sprache*, Berlin, 1969.

[11] H. B. ROSÉN, *Praefatio*, p. XIII-XIV.

2. Champ d'étude et typologies

Pour cette étude, nous avons examiné la totalité du texte hérodotéen, en tâchant d'en identifier les rythmes élémentaires, que nous classerons en deux catégories : (1) d'une part, les rythmes dactylico-anapestiques, fondés sur les dactyles (— υ υ) et les anapestes (υ υ —), une séquence étant dite dactylique lorsqu'elle s'ouvre sur un dactyle, et anapestique lorsqu'elle s'ouvre sur un anapeste ; la présence de nombreuses séquences en quelque sorte hybrides, s'ouvrant sur une seule voyelle brève, du type : υ — υυ —…, nous a conduit à ne pas distinguer *a priori* ces deux types, que nous distinguerons plutôt au cas par cas. Enfin, nous annexons à cette catégorie l'étude des rythmes spondaïques, étant entendu que les spondées (— —) fonctionnent comme substituts d'un dactyle ou d'un anapeste ; nous aurons d'ailleurs le cas échant l'occasion de constater l'effet qu'ils produisent en propre ; (2) d'autre part, les rythmes iambico-trochaïques, réputés plus proches, notamment pour les rythmes iambiques, du rythme naturel de la langue grecque[12], mais dont la fréquente présence sous forme de dimètres, trimètres ou tétramètres amène à tenir leur usage pour une marque de composition et de stylisation littéraires. Nous étudierons ainsi de préférence les rythmes proprement métriques, aussi bien trochaïques (reposant sur : — υ — x) que iambiques (reposant sur : x — υ —)[13].

Dans le cadre de cette répartition binaire fondée sur les types de rythmes, nous nous livrerons d'abord à une typologie d'ordre narratologique, en distinguant fondamentalement les rythmes employés dans le discours du narrateur hérodotéen, des rythmes employés dans les passages strictement narratifs et de ceux qui figurent dans les discours (directs, indirects ou même narrativisés) des personnages.

Enfin, au sein de ces catégories, nous distinguerons plusieurs rubriques en vertu de critères tantôt fonctionnels, tantôt thématiques, et en nous montrant sensible notamment aux effets de sens produits par la composition de ces séquences rythmiques. Il nous a donc paru qu'une approche typologique serait la plus propre à rendre compte des faits hérodotéens. Mais son double intérêt majeur réside sans doute, d'une part, dans la mise en lumière d'une esthétique du *mélange des rythmes* chez Hérodote ; d'autre part, dans la mise en lumière de tours à la fois phraséologiques et rythmiques récurrents, voire stéréotypés, qui nous conduisent à l'émergence de la notion de *formule rythmique*.

---

[12] Voir le témoignage d'ARISTOTE, *Poétique*, 1449b : μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστιν. Σημεῖον δὲ τούτου · πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους, ἑξάμετρα δὲ ὀλιγάκις καὶ ἐκβαίνοντες τῆς λεκτικῆς ἁρμονίας « le mètre iambique est en effet de tous celui qui convient le mieux aux échanges parlés. En voici la preuve : lorsque nous conversons les uns avec les autres, nous prononçons un grand nombre de mètres iambiques, mais très rarement des hexamètres et seulement lorsque nous quittons le ton de la conversation » (trad. Magnien).

[13] Où le signe x note une syllabe de longueur indifférente (*anceps*).

C. L'émergence de formules et le mélange des rythmes

C'est en effet par ce terme que l'on peut entendre une expression qui se définit à la fois par son *caractère rythmique* et par sa *récurrence* au sein de l'œuvre, conformément au style homérique justement qualifié de « formulaire ». Or Hérodote, tout pétri d'homérisme et neveu comme il l'est du dernier grand poète épique Panyassis, emploie à plusieurs reprises dans son œuvre un certain nombre d'expressions dactyliques qui ont chance de remonter à une poésie hexamétrique, ou qu'il a lui-même composées sur son modèle, dans un rapport d'imitation ou plus justement d'émulation dont témoignent de façon générale les critiques anciens qui faisaient d'Hérodote un « émule d'Homère ».

Mais un fait remarquable est que l'on trouve chez lui, outre les formules dactyliques ou dactylico-anapestiques, des « formules » iambico-trochaïques composées dans les mètres étudiés, et qui ne sauraient par définition remonter à Homère. C'est à l'étude de ces diverses formules que nous conduira, dans les deux parties de ce chapitre, l'examen des rythmes d'Hérodote.

Par ailleurs, cette étude nous montrera que bien souvent, au sein d'un même passage (entité macrostructurelle), voire d'une même phrase (entité microstructurelle), divers types de rythmes se côtoient, selon une esthétique du mélange ou, pour mieux dire, de la ποικιλία hérodotéenne à laquelle nous consacrerons une partie de notre conclusion.

II. RYTHMES DACTYLICO-ANAPESTIQUES

A. Typologie des rythmes dactylico-anapestiques

1. Rythmes dactylico-anapestiques dans le discours du narrateur hérodotéen

a) La première phrase de l'*Enquête*

La première phrase de l'*Enquête* a suscité, en raison notamment de son contenu apparemment programmatique et tout particulièrement de la signature liminaire d'Hérodote et de l'annonce de son ἱστορίης ἀπόδεξις, définissant le statut du narrateur hérodotéen dans sa relation probable avec le narrateur homérique, un nombre important de commentaires[14]. On sait qu'Aristote, donnant — à tort ou à raison — cette phrase pour un exemple de la λέξις εἰρομένη hérodotéenne[15], en propose la citation suivante : Ἡροδότου Θουρίου ἥδ' ἱστορίης

[14] Voir notamment sur le projet d'Hérodote, d'une part G. NAGY, « Herodotus the *Logios* », 1987, d'autre part R. THOMAS, *Herodotus in Context*, Cambridge, 2000 ; d'où — opérant la synthèse entre les deux interprétations et dépassant leur contradiction — E. J. BAKKER, « The Making of History : Herodotus' *Historiês Apodexis* », 2001.

[15] ARISTOTE, *Rhét*. 1409a.

ἀπόδειξις « D'Hérodote de Thourioi, voici l'exposé de l'enquête », là où les manuscrits attestent pour leur part : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε « D'Hérodote d'Halicarnasse, l'exposé de l'enquête — le voici ». Plutarque, dans ses *Moralia*, offre un témoignage de la variante aristotélicienne, en affirmant que « beaucoup de gens changent le texte Ἡροδότου Ἁλικαρνασέως ἱστορίης ἀπόδειξις en écrivant : Ἡροδότου Θουρίου ; car il partit habiter à Thourioi, prenant part à sa colonisation »[16]. Et si Legrand retient la leçon aristotélicienne, c'est en général et, semble-t-il, à bon droit, la leçon manuscrite que retiennent les éditeurs (ainsi Stein et Rosén).

Outre l'explication historique donnée par Plutarque de la substitution de « Thourien » à « d'Halicarnasse », on a pu aussi expliquer les faits à partir de la considération suivante, que la phrase Ἡροδότου Θουρίου ἥδ᾽ ἱστορίης ἀπόδειξις composait à peu de choses près un hexamètre dactylique ; il faudrait lire en vérité, pour que l'hexamètre soit parfait, *Θυρίου ; ou pratiquer la synizèse (Θουρ<u>ίου</u>). Ce souci pourrait être alors celui d'un éditeur postérieur, pénétré sans doute de l'homérisme d'Hérodote et qui aurait voulu à ce titre proposer une ouverture particulièrement homérisante.

Il nous semble en tout cas que la phrase transmise par les manuscrits, avec la notation « d'Halicarnasse » et la place finale du démonstratif ἥδε, est plus vraisemblablement la phrase originelle. Or, si se trouve ici aboli l'hexamètre, il n'en reste pas moins que cette phrase construite sur une structure ternaire : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσ<u>έος</u> | ἱστορίης ἀπόδεξις | ἥδε, atteste dans chacun de ses deux premiers temps une séquence dactylique remarquable : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσ<u>έος</u> (3 da ½) | ἱστορίης ἀπόδεξις (3 da)[17], dont on peut mesurer la signifiance homérique dans une phrase mentionnant par ailleurs — sous la forme il est vrai négative de l'adjectif ἀκλεᾶ — le souci du κλέος[18].

Le soin proprement rythmique de cette première proposition est d'ailleurs confirmé par la proposition finale subséquente, de structure binaire : ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστὰ κτλ., où l'on peut remarquer l'exacte superposition des groupes ὡς μήτε τὰ γενόμεν(α) ἐξ… et μήτ(ε) ἔργα μεγάλα τε καὶ…, comme suivant tous deux le rythme : — — υυυυυ —, soit deux syllabes longues, puis cinq brèves, et une longue : la structure syntaxique (deux propositions coordonnées par la négation disjonctive μήτε…, μήτε…) coïncide ici avec une rigoureuse équation rythmique. Cette analyse pourrait être poursuivie avec la prise en considération des deux syntagmes verbaux de ces propositions négatives, qui s'achèvent respectivement par … ἐξίτηλα γένηται et par … ἀκλεᾶ γένηται, fournissant un écho lexical lui aussi digne de remarque.

---

[16] PLUT., *Mor*. 604 : τὸ δὲ Ἡροδότου Ἁλικαρνασέως ἱστορίης ἀπόδειξις πολλοὶ μεταγράφουσιν Ἡροδότου Θουρίου · μετῴκησε γὰρ εἰς Θουρίους καὶ τῆς ἀποικίας μετέσχε.

[17] Nous indiquerons les séquences rythmiques par un espacement des caractères, en précisant le cas échéant le nombre des mètres qui les composent ('*da*' pour les dactyles ; '*ana*' pour les anapestes ; '*sp*' pour les spondées).

[18] Cf. sur ce point le chap. V, II. A. 2.

La première phrase de l'*Enquête*, dont la syntaxe a pu paraître à certains égards un peu lâche (concernant notamment le rattachement de la proposition τά τε ἄλλα καὶ δι᾽ ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι, en fin de phrase, à ce qui précède ; mais on pourra noter en tout cas le rythme iambique de τά τ(ε) ἄλλα καὶ δι᾽ ἥν), obéit donc au contraire à un travail de composition syntaxique et rythmique très étudié. Or, elle s'ouvre sur une succession de deux séquences dactyliques, chacune à peu près de la taille d'un hémistiche d'hexamètre, qui placent ainsi le narrateur hérodotéen dans un rapport de filiation homérique — avant de se développer selon d'autres ressources permises quant à elles par le vecteur de la prose.

b) <u>Les annonces et rappels de *logoi*</u>

A plusieurs reprises dans son œuvre, Hérodote annonce la teneur du discours à venir, mentionne par avance des discours ultérieurs, ou rappelle des discours précédemment tenus. Or, plusieurs de ces annonces ou rappels s'opèrent sur un rythme dactylico-anapestique qui joue très probablement le rôle de marqueur dans l'organisation du récit. C'est ainsi qu'il écrit à la fin du proème, en parlant des cités des hommes (1.5) : Τὰ γὰρ τὸ πάλαι μεγάλα ἦν, τὰ πολλὰ αὐτῶν σμικρὰ γέγονε · τὰ δὲ ἐπ᾽ ἐμέο ἦν μεγάλα, πρότερον ἦν σμικρά. Τὴν ἀνθρωπηίην ὦν ἐπιστάμενος εὐδαιμονίην οὐδαμᾶ ἐν τὠυτῳ μένουσαν, | ἐπιμνήσομαι ἀμφοτέρων (3 ana) | ὁμοίως « Sachant donc que le bonheur humain ne demeure jamais en un même lieu, *je mentionnerai les deux* également », cette dernière phrase ayant valeur programmatique pour l'ensemble de l'œuvre.

Pour sa part, l'annonce des *logoi* assyriens est formulée en ces termes (1.184) : Τῆς δὲ Βαβυλῶνος ταύτης πολλοὶ μέν κου καὶ ἄλλοι ἐγένοντο βασιλέες, τῶν | ἐν τοῖσ(ι) ᾽Ασσυρίοισι λόγοισι (4 da) | μνήμην ποιήσομαι, οἳ (3 da) κτλ. « Cette Babylone compta sans doute de nombreux autres rois, *dont je ferai mention dans les discours assyriens, et qui*… ». — On notera que l'expression μνήμην ποιήσομαι figure aussi en 1.15, 2.102, 6.55, et sous la forme ἔμελλον μνήμην ποιήσεσθαι en 5.74.

De même encore, affirmant l'hellénicité des rois macédoniens, Hérodote écrit en 5.22 : Ἕλληνας δὲ εἶναι τούτους τοὺς ἀπὸ Περδίκκεω γεγονότας, κατά περ αὐτοὶ λέγουσι, αὐτός τε οὕτω τυγχάνω ἐπιστάμενος | καὶ δὴ καὶ ἐν τοῖσι<ν> ὄπισθε λόγοισ(ι) ἀποδέξω (6 da) | ὡς εἰσὶ Ἕλληνες, κτλ. « Que ces descendants de Perdiccas sont grecs, comme ils le disent eux-mêmes, je me trouve le savoir personnellement, *et je montrerai d'ailleurs dans les discours à venir* qu'ils sont grecs », le rythme dactylique introduit par le complexe particulaire καὶ δὴ καί ayant ici une valeur intensive.

De cet emploi cataphorique lointain, on peut distinguer l'annonce d'un discours imminent, telle qu'elle apparaît à propos de la description de l'Europe et de l'Asie en 4.36 : ᾽Εν ὀλίγοισι γὰρ ἐγὼ | δηλώσω μέγαθός τε ἑκάστης αὐτέ<u>ω</u>ν (5 da) | καὶ οἵη τίς ἐστι ἐς γραφὴν ἑκάστη « En peu de mots, moi, *je montrerai la grandeur de chacune d'entre elles*, et décrire la forme de chacune ». Cette phrase est remarquable en ceci qu'elle fait

succéder à un rythme péonique une séquence dactylique elle-même suivie d'un rythme iambique ; elle illustre ainsi par avance l'esthétique du mélange des rythmes dont nous reparlerons plus loin.

Enfin, les rythmes dactylico-anapestiques sont aussi employés dans une fonction inverse d'anaphore, rappelant des discours antérieurs : ainsi en 4.16 Οὐδενὸς γὰρ δὴ αὐτόπτεω εἰδέναι φαμένου δύναμαι πυθέσθαι · | οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Ἀριστέης, τοῦ περ | ὀλίγῳ πρότερον τούτων μνήμην ἐπο(ι)εύμην (5 ½ ana), κτλ. « en effet, même Aristéas, *dont je faisais mention il y a peu de temps* », etc. ; ou encore en 7.115 Ἐνθεῦτεν δὲ κόλπον τὸν ἐπὶ Ποσιδηίου ἐξ ἀριστερῆς χειρὸς ἔχων ἤιε διὰ Συλέος πεδίου καλεομένου, Στάγιρον πόλιν Ἑλλάδα παραμειβόμενος, καὶ ἀπίκετο ἐς Ἄκανθον, ἅμα ἀγόμενος τούτων ἕκαστον τῶν ἐθνέων καὶ τῶν περὶ τὸ Πάγγαιον ὄρος οἰκεόντων, ὁμοίως καὶ | τῶν πρότερον κατέλεξα, (3 da) | κτλ. — On notera pour finir l'expression anapestique ὡς καὶ πρότερόν μοι εἴρηται (4 ana) « *comme je l'ai déjà dit* » qui figure en 1.169, 4.1, 5.35, 8.119 et 9.101, étoffée en 2.50 : ὡς καὶ πρότερόν μοι ταῦτ(α) εἴρηται (4 ½ ana), et que l'on peut considérer du fait de sa récurrence même comme une véritable formule anaphorique[19].

c) La mention des *logoi* des autres et la dimension épistémo-polémique

On sait qu'Hérodote a coutume de rapporter, pour les suivre ou les contester ensuite, et avant d'exposer le cas échéant le sien propre, les *logoi* tenus par ses prédécesseurs. Un tel souci d'objectivité définit une dimension épistémologique qui, dans les cas de controverse, se fait à son tour polémique. Or, il arrive que l'expression de cette double modalité revête une forme rythmiquement marquée, comme c'est le cas à l'ouverture même du *logos* de Cyrus (1.95) : Ὡς ὧν Περσέων μετεξέτεροι λέγουσι, | οἱ μὴ βουλόμενοι σεμνοῦν (3 ½ da) | τὰ περὶ Κῦρον | ἀλλὰ τὸν ἐόντα λέγειν λόγον, (3 da) | κατὰ ταῦτα γράψω, ἐπιστάμενος περὶ Κύρου καὶ τριφασίας ἄλλας λόγων ὁδοὺς φῆναι « Selon ce que disent certains des Perses, ceux qui veulent non pas anoblir les actions de Crésus, *mais tenir le discours véridique,* — j'écrirai selon cela ».

On peut ainsi distinguer, en premier lieu, la présentation neutre de plusieurs versions d'un même fait, telle qu'elle apparaît en 3.32 : Ἀμφὶ δὲ τῷ θανάτῳ αὐτῆς διξὸς | ὥσπερ περὶ Σμέρδιος | λέγεται λόγος « *au sujet de sa mort a cours,* comme au sujet de Smerdis, *un double discours* », phrase dont on constatera qu'elle atteste une séquence de six dactyles interrompue en son sein par la comparaison incise ; l'intentionnalité poétique du rythme dactylique semble ici assurée par l'emploi du poétisme syntaxique ἀμφί + datif, fournissant le premier pied de la séquence.

[19] On trouve également en 1.18, 4.129, 7.108, 7.217 l'expression ὡς καὶ πρότερόν μοι δεδήλωται : mais cette dernière expression abolit le rythme anapestique.

Cette neutralité peut d'ailleurs être le fruit d'une posture sceptique, comme c'est le cas au sujet de la demeure souterraine de Salmoxis en Thrace (4.96) : Ἐγὼ δὲ περὶ μὲν [τούτου καὶ] τοῦ καταγαίου οἰκήματος | οὔτε ἀπιστέω οὔτ(ε) ὧν πιστεύω τι λίην, (5 ½ da) | δοκέω δὲ πολλοῖσι ἔτεσι πρότερον τὸν Σάλμοξιν τοῦτον γενέσθαι Πυθαγόρεω « Pour ma part, au sujet de la demeure souterraine, *je ne refuse mon crédit ni ne l'accorde trop*, mais je pense que ce Salmoxis vécut bien des années avant Pythagore ».

Mais la présentation se fait le plus souvent critique, confirmant ou infirmant la version rapportée. On trouve ainsi, dans le premier sens, l'approbation du jugement d'autorité des prêtres égyptiens au livre II : 2.4 [Καὶ] τούτων μέν νυν τὰ πλέω ἔργῳ ἐδήλουν (5 da) | οὕτω γενόμενα ; ou encore (2.13) : Ἔλεγον δὲ | καὶ τόδε μοι μέγα τεκμήριον περὶ τῆς χώρης ταύτης οἱ ἱρέες, (8 da) | ὡς ἐπὶ Μοίριος βασιέος, ὅκως ἔλθοι ὁ ποταμὸς ἐπὶ ὀκτὼ πήχεας τὸ ἐλάχιστον, ἄρδεσκε Αἴγυπτον τὴν ἔνερθε Μέμφιος. — Par symétrie, et toujours dans le *logos* égyptien, apparaît à plusieurs reprises la critique des traditions grecques, ainsi formulée en 2.45 : Λέγουσι δὲ πολλὰ καὶ ἄλλ(α) ἀνεπισκέπτως οἱ Ἕλληνες (7 ana), κτλ. « *Entre autres propos inconsidérés que tiennent les Grecs* », etc. ; ou, au livre III, mais cette fois à propos de la version égyptienne de la version de Cambyse (3.2) : Λέγοντες δὲ ταῦτα οὐκ ὀρθῶς λέγουσι · | οὐ μὴν οὐδὲ λέληθ(ε) αὐτοὺς (3 ½ da), κτλ. « *pourtant, il ne leur a pas échappé* », etc. ; au livre III encore, au sujet cette fois d'une tradition anonyme (3.56) : Ὡς δ(ὲ) ὁ ματαιότερος λόγος ὅρμηται (4 ½ da) | λέγεσθαι, κτλ. « *D'après une version moins autorisée mais qui a cours* », etc.

L'exemple le plus remarquable d'un jugement critique et polémique concernant les traditions grecques est sans doute celui qu'Hérodote formule au livre IV au sujet des faiseurs de cartes du monde, lorsqu'il affirme (4.36) : Γελῶ δὲ ὁρέων γῆς περιόδους γράψαντας πολλοὺς ἤδη καὶ οὐδένα νόον ἐχόντως ἐξηγήσαμενον, | οἳ Ὠκεανόν τε ῥέοντα γράφουσι πέριξ τὴν γῆν (6 ana), | ἐοῦσαν κυκλοτερέα (2 ½ da) | ὡς ἀπὸ τόρνου (2 da), | καὶ τὴν Ἀσίην τῇ Εὐρώπῃ ποιεῦνται ἴσην « Je ris en voyant que beaucoup de gens déjà ont dessiné des cartes du monde sans qu'aucun en ait donné un commentaire raisonnable, — *eux qui dessinent l'Océan coulant autour de la terre, / qui serait toute ronde / comme si elle était faite au tour*, et qui font l'Asie semblable à l'Europe ». Ici, l'adoption d'un rythme dactylico-anapestique rejette les géographes évoqués dans le domaine du mythe et de l'affabulation, par opposition auquel Hérodote délivrera sa propre vision des choses, comme il l'annonce dans la phrase suivante, relevée plus haut.

d) La mention des ἄρρητοι λόγοι dans le *logos* égyptien

Une catégorie particulière de *logoi* est représentée au livre II par les discours sacrés, auxquels Hérodote peut seulement faire allusion sans en délivrer la teneur — interdit dont la

formulation revêt souvent, elle aussi, une forme rythmiquement marquée qui a valeur apotropaïque. On trouve ainsi en 2.46 ὅτεο δὲ εἵνεκα τοιοῦτον γράφουσι αὐτόν, | οὔ μοι ἥδιόν ἐστὶ λέγειν (3 ½ da) « pour quelle raison ils le représentent ainsi, *je n'ai pas envie de le dire* » ; en 2.48 Διʼ ὅ τι δὲ μέζον τε ἔχει τὸ αἰδοῖον καὶ κινέει μοῦνον τοῦ σώματος, | ἔστι λόγος περὶ αὐτοῦ ἱρὸς (3 ½ da) | λεγόμενος « pourquoi il a le sexe plus grand et ne bouge que lui de tout le corps, *il est à ce sujet un discours sacré* qui a cours ».

Le nom du dieu Osiris, en particulier, est soumis à un interdit qui se manifeste à deux reprises, d'abord en 2.86 Καὶ τὴν μὲν σπουδαιοτάτην αὐτέων φασὶ εἶναι | τοῦ οὐκ ὅσιον ποιεῦμαι (3 ½ ana) | τὸ οὔνομα ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι ὀνομάζειν, κτλ. « Le plus soigné d'entre eux (*sc.* les embaumements) est selon eux celui *dont je ne juge pas saint* de prononcer le nom en pareille circonstance » ; puis en 2.170 Εἰσὶ δὲ καὶ αἱ ταφαὶ | τοῦ οὐκ ὅσιον ποιεῦμαι (3 ½ ana) | ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι ἐξαγορεύειν τοὔνομα ἐν Σάϊ, κτλ. « Les funérailles de celui dont *je ne juge pas saint* de ne pas prononcer le nom en paraille circonstance, se déroulent à Saïs », etc. — deux occurrences attestant, aux côtés de l'expression dactylico-anapestique mentionnée, le poétisme morphologique οὔνομα. — Ch. Jacob observe ici que « le scrupule d'Hérodote s'explique par sa conviction qu'il s'agit d'un culte à mystères, à l'origine des Thesmophories grecques »[20].

Et de fait, dans le paragraphe suivant figure une même réserve (2.171) : Περὶ μέν νυν τούτων | εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον (2 ½ da) | ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, | εὔστομα κείσθω. | Καὶ τῆς Δήμητρος τελετῆς πέρι, (4 da) | τὴν οἱ Ἕλληνες Θεσμοφόρια καλέουσι, καὶ | ταύτης μοι πέρι εὔστομα κείσθω (4 da) « Au sujet de ces choses, *quoique je sache plus précisément* ce qu'il en est pour chacune, *observons un pieux silence*. Et au sujet du rite initiatique de Déméter que les Grecs appellent Thesmophories, *à son sujet aussi observons un pieux silence* ». L'expression εὔστομα κείσθω est probablement une formule rituelle[21] ; on notera ici l'anastrophe de la préposition περί, poétisme syntaxique qui garantit le rythme dactylique.

e) L'exposé d'un avis ou d'un souvenir personnel

Hérodote ne se contente pas de rapporter, de façon neutre ou même critique, les *logoi* d'autrui : il donne aussi, le cas échéant, son avis personnel sur le sujet dont il traite. Il en est ainsi dans le développement qu'il consacre aux crues du Nil, puisque après avoir exposé les diverses interprétations, il affirme (2.24) : Εἰ δὲ δεῖ | μεμψάμενον γνώμας (2 ½ da) | τὰς προκειμένας | αὐτὸν περὶ τῶν ἀφανέων γνώμην ἀποδέξασθαι (6 ana), | φράσω διʼ ὅ τι μοι δοκέει πληθύεσθαι ὁ Νεῖλος τοῦ θέρεος « S'il faut, *après avoir*

[20] Ch. JACOB, *ad loc.*
[21] Cf. *infra*, B. 1. f).

critiqué les avis proposés, *exposer soi-même son avis au sujet des choses invisibles*, j'expliquerai pourquoi, à mon sens, le Nil s'emplit l'été ».

De même, il déclare au sujet du séjour d'Hélène en Egypte, après avoir critiqué les versions des poètes qui la faisaient aller à Troie (2.120) : ᾽Αλλ᾽ οὐ γὰρ εἶχον ῾Ελένην ἀποδοῦναι οὐδὲ λέγουσι αὐτοῖσι τὴν ἀληθείην ἐπίστευον οἱ ῞Ελληνες, | ὡς μὲν ἐγὼ γνώμην ἀποφαίνομαι (4 da), | τοῦ δαιμονίου παρασκευάζοντος ὅκως πανωλεθρίῃ ἀπολόμενοι καταφανὲς τοῦτο τοῖσι ἀνθρώποισι ποιήσωσι, ὡς τῶν μεγάλων ἀδικημάτων μεγάλαι εἰσὶ καὶ αἱ τιμωρίαι παρὰ τῶν θεῶν « … *pour exposer mon avis personnel*… ». — L'expression γνώμην ἀποφαίνεσθαι apparaît encore dans d'autres passages de l'œuvre.

De même encore, mais cette fois dans le *logos* scythe, il expose son point de vue « sur les plumes dont l'air serait rempli et qui rendraient impossible de voir et de circuler plus avant sur le continent » (4.31), en déclarant : Περὶ δὲ τῶν πτερῶν τῶν Σκύθαι λέγουσι ἀνάπλεον εἶναι τὸν ἠέρα, καὶ τούτων εἵνεκα οὐκ οἷά τε εἶναι | οὔτε ἰδεῖν τὸ πρόσω (2 ½ da) | τῆς ἠπείρου | οὔτε διεξιέναι, (2 ½ da) | τήνδε ἔχω περὶ αὐτῶν γνώμην (4 da) — « *voici quel est mon avis à leur sujet* ».

Mais l'exposé d'un avis personnel peut aussi se faire dans un contexte non polémique, lorsque Hérodote expose purement son avis personnel sans se référer à d'autres : ainsi au sujet du dieu Héraclès en 2.44 : Τὰ μέν νυν ἱστορημένα δηλοῖ σαφέως παλαιὸν θεὸν ῾Ηρακλέα ἐόντα · | καὶ δοκέουσι δέ μοι οὗτοι ὀρθότατα ῾Ελλήνων ποιέειν, | οἳ διξὰ ῾Ηράκλεια ἱδρυσάμενοι ἔκτηνται, καὶ τῷ μὲν ὡς ἀθανάτῳ, ᾽Ολυμπίῳ δὲὲ ἐπωνυμίην θύουσι, τῷ δὲ ἑτέρῳ ὡς ἥρωι ἐναγίζουσι « … *et ceux-là parmi les Grecs me semblent faire très correctement*, qui… ». Il faudra supposer ici, pour obtenir une séquence de 7 ½ dactyles, que dans le neutre adverbial ὀρθότατα, l'accent tienne lieu d'ictus, première manifestation rencontrée d'une prosodie ponctuellement accentuelle, et qui apparaît en l'occurrence dans le discours du narrateur hérodotéen. — De la même façon, à la faveur de l'abrègement de la diphtongue au temps faible devant une initiale vocalique, la locution δοκέει δέ μοι, normalement iambique (cf. *infra*), compose un début de séquence dactylique en 4.198 : Δοκέει δέ μοι οὐδ᾽ ἀρετὴν εἶναί τις (4 da) | ἡ Λιβύη σπουδαίη ὥστε ἢ ᾽Ασίῃ ἢ Εὐρώπῃ παραβληθῆναι, πλὴν Κίνυπος μούνης « *Et il me semble qu'au point de vue de la fertilité non plus*, la Libye n'est pas assez remarquable pour être comparée à l'Asie ou à l'Europe ».

Enfin, Hérodote juge parfois nécessaire d'insister sur la véracité d'un avis personnel qui pourrait paraître étrange à son auditoire ou son lectorat ; c'est le cas en 7.139 : ᾽Ενθαῦτα ἀναγκαίῃ ἐξέργομαι γνώμην ἀποδέξασθαι ἐπίφθονον μὲν πρὸς τῶν πλεόνων ἀνθρώπων, ὅμως δέ, τῇ γέ μοι | φαίνεται εἶναι ἀληθές, (3 da) | οὐκ ἐπισχήσω (2 da, avec groupe -σχ- tautosyllabique) « Ici, je me vois dans l'obligation d'exposer un avis qui rencontrera sans doute l'hostilité de la plupart, mais cependant, *comme il me paraît être vrai,*

je ne me retiendrai pas ». — Ailleurs, il apporte à ses affirmations une preuve qu'il formule par exemple en ces termes (2.104) : ἁΩς δ(ὲ) ἐπιμισγόμενοι Αἰγύπτῳ ἐξέμαθον (5 ½ da), | μέγα μοι | καὶ τόδε τεκμήριον (2 ½ da) | γίνεται « *Qu'ils l'ont appris par leurs contacts avec l'Egypte, en voici d'ailleurs* en ma faveur une grande *preuve* ».

C'est aussi, pour finir, sous forme dactylique qu'Hérodote expose un souvenir personnel au sein du même *logos* égyptien (2.125) : καὶ | ὡς ἐμὲ εὖ μεμνῆσθαι (3 da) | τὰ ὁ ἑρμηνεύς μοι ἐπιλεγόμενος τὰ γράμματα ἔφη, κτλ. « et *pour autant que je me souvienne bien* de ce que m'a dit l'interprète en me lisant l'inscription », etc[22].

f) <u>La mise en scène d'Hérodote</u>

De façon plus générale, c'est à une véritable mise en scène du narrateur hérodotéen que nous convie, entre les divers discours ethnographiques, le *logos* égyptien[23]. On y suit en effet pas à pas la démarche de l'enquêteur, qui nous est relatée bien souvent sous des rythmes dactylico-anapestiques. Hérodote déclare ainsi en 2.3 : καὶ δὴ καὶ ἐς Θήβας τε καὶ ἐς Ἡλίου πόλιν | αὐτέων τουτέων εἵνεκεν ἐτραπόμην (4 ½ da), | ἐθέλων εἰδέναι εἰ συμβήσονται τοῖσι λόγοισι τοῖσι ἐν Μέμφι « en particulier, *je me suis rendu pour cela même* à Thèbes et à Héliopolis, dans l'intention de savoir si les discours de leurs prêtres seraient en accord avec ceux des prêtres de Memphis ». Concernant ses recherches sur le régime extraordinaire du Nil, il affirme en 2.19 : Τοῦ ποταμοῦ δὲ φύσιος πέρι οὔτε τι τῶν ἱρέων οὔτ(ε) ἄλλου οὐδενὸς (8 da) | παραλαβεῖν ἐδυνάσθην « Au sujet de la nature du fleuve je n'ai pu recueillir *aucune information ni des prêtres ni de personne d'autre* » (où l'on notera l'anastrophe de la préposition περί) ; phrase d'ailleurs reprise dans le même passage : Τούτων ὧν πέρι οὐδενὸς οὐδὲν (4 da) | οἷός τε ἐγενόμην παραλαβεῖν [παρὰ] τῶν Αἰγυπτίων, ἱστορέων αὐτοὺς ἥντινα δύναμιν ἔχει ὁ Νεῖλος τὰ ἔμπαλιν πεφυκέναι τῶν ἄλλων ποταμῶν « *Au sujet donc de cela, je n'ai rien* pu apprendre *de personne* parmi les Egyptiens, en les interrogeant sur la faculté qu'a le Nil d'avoir une nature contraire à celle des autres fleuves » (encore avec anastrophe) ; enfin, toujours au même endroit : Ταῦτά τε δὴ τὰ λελεγμένα βουλόμενος (4 ½ da) | εἰδέναι ἱστόρεον (2 ½ da) κτλ. « *Voulant donc savoir, je menais mon enquête sur ces propos* », où l'on remarquera l'emploi de la forme de parfait λελεγμένα, marquée et rythmique en regard du plus neutre εἰρημένα. — On trouve encore un peu plus loin la même idée, exprimée de façon sensiblement égale (2.29) : Ἄλλου δ(ὲ) οὐδενὸς οὐδὲν (3 da) | ἐδυνάμην πυθέσθαι, | ἀλλὰ τοσόνδε μὲν ἄλλ(ο) ἐπὶ μακρότατον (4 ½ da) | ἐπυθόμην, κτλ.

[22] Sur la formule οὐκ ἔχω ἀτρεκέως διακρῖναι *vel sim.*, attestée dans des passages tels que 2.167 Εἰ μέν νυν καὶ τοῦτο παρ᾽ Αἰγυπτίων μεμαθήκασι οἱ Ἕλληνες, (8 da) | οὐκ ἔχω ἀτρεχέως κρῖναι, (3 ½ da) κτλ., ou cf. 7.189 Εἰ μέν νυν διὰ ταῦτα (3 da) | τοῖσι βαρβάροισι ὁρμέουσι ὁ Βορέης ἐπέπεσε | οὐκ ἔχω εἰπεῖν (2 da), voir *infra*, B. 1. d).

[23] Selon le concept même d'un Hérodote « apodictique » développé notamment par R. THOMAS, *op. cit.*, et repris avec nuance par E. J. BAKKER, *art. cit.*

« *De personne d'autre, je n'ai rien* pu apprendre, *mais voici seulement ce que j'ai pu apprendre d'autre au maximum* », etc.

Hérodote expose aussi dans ce *logos* ses découvertes et conjectures personnelles. Ainsi, dans le passage consacré aux origines égyptiennes des Colchidiens, il commence par rapporter les propos d'Egyptiens selon lesquels les Colchidiens descendraient de soldats de Sésostris ; mais c'est pour affirmer ensuite (2.104) : Αὐτὸς δ(ὲ) εἴκασα τῇδε (3 da) · | καὶ ὅτι μελάγχροές εἰσὶ καὶ οὐλότριχες (καὶ τοῦτο μὲν ἐς οὐδὲν ἀνήκει · εἰσὶ γὰρ καὶ ἕτεροι τοιοῦτοι), ἀλλὰ τοῖσδε καὶ μᾶλλον ὅτι μοῦνοι πάντων ἀνθρώπων Κόλχοι καὶ Αἰγύπτιοι καὶ Αἰθίοπες περιτάμνονται ἀπ᾽ ἀρχῆς τὰ αἰδοῖα « *Je l'avais deviné moi-même* », etc.

Avec la relation critique des *logoi* d'autrui — ceux des prêtres égyptiens comme ceux de ses prédécesseurs grecs, — avec l'exposé de ses opinions et souvenirs personnels, avec enfin la mise en scène de l'enquête qu'il y mène, le *logos* égyptien manifeste une présence permanente, explicite et, peut-on dire, véritablement *apodictique*, du narrateur hérodotéen. Or, la formulation de cette présence selon ses diverses modalités revêt bien souvent, comme nous l'avons vu, une forme rythmique particulièrement signifiante. Ce souci de composition rythmique apporte d'ailleurs un argument de poids au dossier de l'*exposition orale* (« public display ») du *logos* hérodotéen, sur laquelle nous reviendrons en conclusion de notre travail.

g) Les « intrusions d'auteur » dans les parties narratives

Bien différentes du point de vue énonciatif des passages ethnographiques, les parties narratives de l'œuvre attestent un énoncé à la troisième personne, auquel le narrateur est normalement extérieur : énoncé « coupé » de la situation d'énonciation. Pourtant, il arrive que le jugement d'Hérodote se manifeste au sein de son récit pour apporter un commentaire sur un événement ou une attitude. Le statut de ces « intrusions d'auteur » est particulier : si elles demeurent subjectives dans la mesure où elles émanent d'Hérodote, leur subjectivité n'est cependant pas explicite — Hérodote en effet n'emploie pas la première personne. De plus, elles se caractérisent par leur nature essentiellement gnomique, comme il peut paraître naturel s'agissant d'énoncés provenant d'une instance *auctoriale*. Un fait remarquable est que certaines sont mises en valeur par le rythme dactylico-anapestique qu'elles revêtent. Nous en citerons ici deux exemples, tous deux extraits du livre VIII.

Le livre VIII s'ouvre sur le dénombrement de la flotte grecque rassemblée à l'Artémision, et sur la question de son commandement : il s'était dit, rapporte Hérodote, que ce commandement serait confié aux Athéniens ; mais (8.3) : ἀντιβάντων δὲ τῶν συμμάχων εἶκον οἱ Ἀθηναῖοι, μέγα τε ποιεύμενοι περιεῖναι τὴν Ἑλλάδα καὶ γνόντες, εἰ στασιάσουσι περὶ τῆς ἡγεμονίης, | ὡς ἀπολέεται ἡ Ἑλλάς (3 ½ da), | ὀρθὰ νοεῦντες · (2 da) | στάσις γὰρ ἔμφυλος πολέμου ὁμοφρονέοντος τοσούτῳ κάκιόν ἐστι

ὅσῳ πόλεμος εἰρήνης « mais les alliés s' y étant opposés, les Athéniens cédèrent, faisant grand cas du salut de la Grèce et sachant, s'ils se querellaient au sujet du commandement, *que la Grèce succomberait, — sage pensée de leur part* : car une discorde intestine est plus néfaste qu'une guerre unanime, — tout autant que la guerre est plus néfaste que la paix ». Dans cette phrase se succèdent deux séquences dactyliques : la première contenant la pensée des Athéniens, ainsi formulée sur un ton grave et solennel (« que la Grèce succomberait ») ; la seconde, dans son prolongement, expose le point de vue personnel de l'auteur, approuvant cette pensée et la décision qui en découle (« sage pensée de leur part »). Cette intrusion d'auteur revêt en grec la forme d'une clausule dactylique ; elle se voit développée dans la seconde partie de la phrase par l'énoncé d'une *gnômè* dont la symétrie lui assure un caractère implacable. On voit ici quelle ressource stylistique et poétique Hérodote peut tirer, dans un passage sans doute plus écrit qu'oral, d'une simple clausule dactylique.

La seconde occurrence est extraite pour sa part d'une scène au cours de laquelle un Grec est malencontreusement blessé par une flèche destinée à transmettre un message (8.128) : τοξεύων γὰρ ὁ Ἀρτάβαζος ἐς τὸ συγκείμενον, ἁμαρτὼν τοῦ χωρίου τούτου βάλλει ἀνδρὸς Ποτειδαιήτεω τὸν ὦμον, τὸν δὲ βληθέντα περιέδραμε ὅμιλος, | οἷα φιλέει γίνεσθαι ἐν πολέμῳ (4 ½ da), | οἳ αὐτίκα τὸ τόξευμα λαβόντες, ὡς ἔμαθον τὸ βυβλίον, ἔφερον ἐπὶ τοὺς στρατηγούς. « Artabaze voulant lancer une flèche en direction de l'endroit convenu [*sc.* avec Timoxène], il manque cet endroit et touche à l'épaule un homme de Potidée : autour de celui-ci, blessé, accourut une foule de gens — *comme cela est de coutume à la guerre,* — qui prirent aussitôt la flèche, et, lorsqu'ils eurent pris connaissance du message, le portèrent aux stratèges ». — Ici encore, l'intrusion d'auteur est de nature gnomique : elle est le fruit de l'historien des guerres médiques, voire du penseur de l'histoire qu'est devenu Hérodote dans la seconde partie de son œuvre.

2. Rythmes dactylico-anapestiques dans les passages géo- et ethnographiques

C'est pourtant, comme on a pu le voir, dans les passages géographiques ou ethnographiques que les rythmes dactylico-anapestiques sont particulièrement nombreux en ce qui concerne la présence du narrateur hérodotéen. Or, même lorsque cette présence n'y est pas explicite, plusieurs développements témoignent d'un souci de composition rythmique qui se manifeste notamment, d'une part, dans l'évocation des fleuves remarquables, d'autre part, dans la présentation des peuples et la description de leurs coutumes.

a) Géographie : les fleuves

Dans ses descriptions géographiques, Hérodote prête une attention toute particulière aux fleuves qui traversent les diverses contrées. Le *Lexique* de Powell relève ainsi pas moins de 322 occurrences du terme ποταμός. Or, l'évocation de plusieurs fleuves importants est faite

dans une prose poétique, travaillée du point de vue rythmique ou présentant d'autres procédés tels que des phonopoétismes. On mentionnera ainsi, tout d'abord, cette notation de l'Euphrate (1.185) : πρότερον δὲ ἐώθεε ὁ ποταμὸς ἀνὰ τὸν πεδίον | πᾶν πελαγίζειν, où la chaîne allitérante en π s'accompagne d'un rythme extrêmement rapide induit par la succession de syllabes brèves, et qui s'achève par une clausule dactylique (πᾶν πελαγίζειν) ; de même, en une formulation semblable, mais sans clausule, le Nil en 2.92 Ἐπεὰν πλήρης γένηται ὁ ποταμὸς καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ, κτλ[24].

Ce sont notamment les rythmes dactylico-anapestiques qui témoignent de la composition poétique de plusieurs de ces passages. Nous en verrons donc ici les exemples les plus représentatifs à travers l'œuvre, et plus particulièrement dans deux passages géographiques extraits du *logos* scythe et du *logos* égyptien.

(i) Mention dactylico-anapestique de divers fleuves

Présentant au livre I la dodécapole ionienne (1.145), Hérodote en énumère les villes, non sans mentionner plusieurs fleuves remarquables : …, μετὰ δὲ Αἴγειρα καὶ Αἰγαί, | ἐν τῇ Κρᾶθις ποταμὸς (3 ana) | ἀείναός ἐστι (2 ½ ana), κτλ. ; καὶ…, | ἐν τῷ Πεῖρος ποταμὸς μέγας ἐστί, κτλ. L'adjectif αἰείναος a été étudié dans notre lexique poétique ; il compose ici une séquence anapestique, de même que l'adjectif μέγας ; « perpétuel » et « grand » sont deux qualités qui motivent ici l'emploi d'un rythme poétique.

De même, en présentant Babylone (1.179), Hérodote mentionne l'Is, affluent de l'Euphrate : Ἔνθα ἐστὶ ποταμὸς οὐ μέγας · Ἶς καὶ τῷ ποταμῷ τὸ οὔνομα · ἐσβάλλει δὲ οὗτος ἐς τὸν | Εὐφρήτην ποταμὸν τὸ ῥέεθρον, la phrase s'achevant sur une séquence de quatre dactyles. — Quelques pages plus loin, au sujet cette fois de l'Araxe, au-delà duquel habite le peuple des Massagètes (1.202) : Ὁ δὲ Ἀράξης λέγεται | καὶ μέζων καὶ ἐλάσσων εἶναι τοῦ Ἴστρου. De l'Istros, comme nous le verrons, Hérodote parlera au livre IV ; la comparaison donne donc une valeur particulière à l'Araxe ; or, elle est formulée sur un rythme dactylique.

Une autre occurrence intéressante est la mention, au livre III, d'un fleuve d'Arabie (3.9) : Ποταμός | ἐστι μέγας (1 ½ da) | ἐν τῇ Ἀραβίῃ τῷ οὔνομα (3 ½ ana) | Κόρυς κτλ. La phrase se compose d'une série de microséquences dactylico-anapestiques où l'on retrouve la mention de la grandeur (ἐστὶ μέγας), accompagnée cette fois d'un acte explicite de nomination qui, à la faveur du poétisme οὔνομα, revêt une forme anapestique.

Le livre VII présente lui aussi des exemples remarquables. Ainsi de l'Hèbre, fleuve de Thrace (7.59) : Ὁ δὲ Δορίσκος ἐστὶ τῆς Θρηίκης αἰγιαλός τε καὶ πεδίον μέγα, | διὰ δ(ὲ) αὐτοῦ ῥέει ποταμὸς μέγας Ἕβρος (4 ½ ana) ; ou, pour finir, du célèbre Scamandre (7.43), dont la mention est intégrée dans la narration de l'avancée des troupes

[24] Voir sur ces chaînes phonopoétiques le chapitre I, I. 1. a) (xxix).

perses : Ἀπικομένου δὲ τοῦ στρατοῦ ἐπὶ ποταμὸν Σκάμανδρον, | ὃς πρῶτος τῶν ποταμῶν (3 ana) | ἐπείτε ἐκ Σαρδίων ὁρμηθέντες ἐπεχείρησαν τῇ ὁδῷ ἐπέλιπε τὸ ῥέεθρον | οὐδ᾽ ἀπέχρησε | τῇ στρατιῇ τε | καὶ τοῖσι κτήνεσι πινόμενος (4 ana), | ἐπὶ τοῦτον δὴ (2 ana) | τὸν ποταμὸν (1 ½ da) | ὡς ἀπίκετο Ξέρξης, κτλ. — l'emploi de rythmes dactylico-anapestiques relève ici clairement d'un registre épique, la phrase se poursuivant d'ailleurs avec la mention de la « Pergame de Priam » : ἐς τὸ Πριάμου Πέργαμον ἀνέβη, ἵμερον ἔχων θεήσασθαι.

Comme on le constate, la majesté du rythme dactylico-anapestique souligne dans tous ces exemples l'importance des fleuves mentionnés.

(ii) Les fleuves de Scythie (4.47-58)

Le *logos* scythe présente pour sa part un développement entier consacré aux fleuves qui coulent dans ces régions (4.47-58). Mais il convient de mentionner d'abord un passage qui se trouve en amont, dans lequel Hérodote fait mention de l'Indus (4.44) : Τῆς δὲ Ἀσίης τὰ πολλὰ ὑπὸ Δαρείου ἐξευρέθη, ὃς βουλόμενος | Ἰνδὸν ποταμόν (2 ana), | ὃς κροκοδείλους δεύτερος οὗτος (4 da)| ποταμῶν πάντων (2 ana) | παρέχεται, | τοῦτον τὸν ποταμὸν (2 ½ da) | εἰδέναι τῇ ἐς θάλασσαν ἐκδιδοῖ, κτλ. « La plus grande part de l'Asie a été découverte par Darius, qui voulant connaître *le fleuve Indus, qui est le deuxième de tous les fleuves à présenter des crocodiles*, — voulant connaître à quel endroit ce fleuve se jetait dans la mer », etc. L'abondance des rythmes dactylico-anapestiques semble préfigurer ici, en même temps qu'elle souligne l'importance de l'Indus, la valeur du développement qui va suivre. Notons aussi la syntaxe expressive de la phrase avec la reprise de ποταμόν par τοῦτον τὸν ποταμόν.

Dans ce passage, Hérodote mentionne huit fleuves, sur lesquels il s'étend inégalement, en proportion de leur importance respective. Or, un fait remarquable est que cette importance relative dicte également l'emploi des rythmes. C'est ainsi que, consacrant trois paragraphes à l'Istros (4.48-51), Hérodote écrit, au sujet d'abord de ses affluents : Εἰσὶ δὲ οἵδε (2 da) | οἳ μέγαν αὐτὸν ποιεῦντες (3 ½ da) « Voici ceux *qui le grossissent* » ; puis : Οὗτοι μὲν | αὐθιγενέες Σκυθικοὶ ποταμοὶ (3 ½ da) | συμπληθύουσι αὐτόν « Ceux-là sont les fleuves indigènes de Scythie qui affluent vers lui » ; enfin : οὕτω ἀμφοτέρους ἐόντας μεγάλους (4 ½ da) | ὁ Ἴστρος δέκεται « *ainsi tous deux, qui sont grands*, l'Istros les reçoit » ; — au sujet ensuite du fleuve lui-même : 4.49 Ῥέει γὰρ δὴ διὰ πάσης τῆς Εὐρώπης (5 da) | ὁ Ἴστρος, ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν, οἳ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων μετὰ Κόνητας οἰκέουσι | τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ (2 sp ½) « *Car il coule vraiment à travers toute l'Europe*, l'Istros, en commençant chez les Celtes, qui habitent le plus au coucher du soleil, après les Conètes, *des peuples d'Europe* » ; puis : 4.50 Ἴσος δ(ὲ) αἰεὶ ῥέει (2 ½ da) | ἔν τε θέρεϊ καὶ ἐν χειμῶνι ὁ Ἴστρος (5 da) | κατὰ τοιόνδε τι, ὡς ἐμοὶ δοκέει

« *Il coule toujours égal en été comme en hiver, l'Istros*, en vertu du principe suivant, me semble-t-il » ; enfin : 4.50 Τοῦ δὲ θέρεος ἡ χιὼν (2 ½ da, avec abrègement probable du proclitique)[25] | ἡ ἐν τῷ χειμῶνι πεσοῦσα, ἐοῦσα (5 da) | ἀμφιλαφής (1 ½ da), | τηκομένη πάντοθεν ἐκδιδοῖ ἐς τὸν Ἴστρον « *En été, la neige qui est tombée en hiver, bien qu'abondante*, fond, et l'Istros la reçoit de toute part ». Il conclut en ces termes (4.51) : Εἷς μὲν δὴ τῶν ποταμῶν (3 ana) | τοῖσι Σκύθῃσί (2 da, avec groupe -σκ- tautosyllabique)[26] | ἐστι ὁ Ἴστρος (2 da), phrase composée successivement d'une séquence de trois anapestes, puis de deux dactyles[27], enfin d'une clausule également dactylique.

Quelques lignes seulement sont consacrées au Tyras (4.51). Puis vient l'Hypanis (4.52), au sujet duquel on peut lire : Ἐκ ταύτης ὧν ἀνατέλλων (3 ½ ana) | ὁ Ὕπανις ποταμὸς ῥέει ἐπὶ μὲν πέντε ἡμερέων πλόον βραχὺς | καὶ γλυκύς ἐστι (2 da), | ἀπὸ δὲ τούτου πρὸς θαλάσσης τεσσέρων ἡμερέων πλόον πικρὸς αἰνῶς · ἐκδιδοῖ γὰρ ἐς αὐτὸν κρήνη πικρή, οὕτω δή τι ἐοῦσα πικρή, | ἣ μεγάθεϊ (1 ½ da) | σμικρὴ ἐοῦσα (2 da) | κιρνᾷ τὸν Ὕπανιν, ἐόντα ποταμὸν | ἐν ὀλίγοισι μέγαν (2 ana) « *Naissant de ce lac*, le fleuve Hypanis coule sur cinq cours de navigation, faible *et il est doux* ; mais à partir de là, à quatre jours de navigation de son embouchure, il est terriblement amer ; car se jette en lui une source amère, et qui même si amère que, *petite en taille*, elle trouble l'Hypanis, qui est un fleuve *grand comme peu le sont* ». Dans cette phrase déjà considérée au titre des allitérations et paronomases qu'elle recèle, figurent pas moins de quatre séquences dactyliques ou anapestiques portant notamment sur des caractéristiques du fleuve et de la source, et en particulier sur le critère de la taille.

Le Borysthène (4.53) est lui aussi un fleuve de première importance, comme en témoigne, par son ampleur, sa dimension superlative et par les rythmes employés, la phrase qui le décrit : Τέταρτος δὲ Βορυσθένης ποταμός, | ὅς ἐστι μέγιστός τε μετὰ Ἴστρον (4 da)[28] | τούτων καὶ πολυαρκέστατος κατὰ γνώμας τὰς ἡμετέρας οὔτι μοῦνον | τῶν Σκυθικῶν ποταμῶν (2 ½ da) | ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων, | πλὴν Νείλου τοῦ Αἰγυπτίου · (3 ½ sp) | τούτῳ γὰρ οὐκ οἷά τε ἐστι συμβαλεῖν | ἄλλον ποταμόν (2 ana) · | τῶν δὲ λοιπῶν <ὁ> Βορυσθένης ἐστὶ πολυαρκέστατος, ὃς […] παρέχεται […] ἄλλα τε πολλὰ (2 da) | θωμάσαι ἄξια (2 da). La comparaison avec le Nil est filée dans le phrase conclusive : Μούνου δὲ | τούτου τοῦ ποταμοῦ καὶ Νείλου | οὐκ ἔχω φράσαι τὰς πήγας, δοκέω δέ, οὐδὲ οὐδεὶς Ἑλλήνων « Le quatrième est le fleuve

[25] Nouveau trait de métrique accentuelle dans le discours du narrateur hérodotéen.
[26] Cf. déjà Hom., *Od*. 5.237 δῶκε δ᾽ ἔπειτα σκέπαρνον.
[27] Si l'on peut considérer ici que le groupe consonantique σκ- initial de mot ne fait pas position, ce qui ne fait pas problème si l'on songe par exemple Hom. *Od*. 5.237 δῶκε δ᾽ ἔπειτα σκέπαρνον κτλ.
[28] En supposant l'allongement de la syllabe τε par un redoublement de l'initiale μ de μετά, selon une licence déjà homérique : cf. *Chantraine*, *GH* I, § 70 : « Même dans les mots où λ, μ, ν ne représentent pas sûrement un groupe σ + λ, μ ou ν, et dans des cas où nous sommes sûrs du contraire, la gémination de la sonante est une pratique constante de la rythmique homérique. »

Borysthène, *qui est le plus grand, après l'Istros*, de ces fleuves et le plus utile à notre avis, non seulement *des fleuves scythes*, mais encore de tous les autres, *excepté du Nil égyptien* : car à celui-ci, l'on ne peut comparer un autre fleuve ; mais des autres, le Borysthène est le plus utile, qui […] présente […] *et bien d'autres choses dignes d'émerveillement* ».

Le cinquième fleuve est le Panticapès (4.54), dont la nomination même revêt une forme poétique : Μετὰ δὲ τούτους πέμπτος ποταμὸς ἄλλος | τῷ οὔνομα Παντικάπης, κτλ. Les sixième, septième et huitième fleuves enfin (l'Hypakyris, 4.55 ; le Gerrhos, 4.56 ; le Tanaïs, 4.57) semblent être des fleuves de moindre importance, ce dont témoigne la rareté des rythmes poétiques employés.

La conclusion d'Hérodote (4.58) : Τοῖσι μὲν δὴ ὀνομαστοῖσι ποταμοῖσι οὕτω δή τι οἱ Σκύθαι ἐσκευάδαται, κτλ., semble bien livrer la clef de l'emploi de ces rythmes, dont la présence se trouve en rapport de l'importance des fleuves. On pourrait dire ainsi que plus un fleuve est ὀνομαστός, plus il est digne d'être décrit en des rythmes dactyliques ou anapestiques qui fonctionnent comme un procédé d'amplification proprement épique.

(iii) Le Nil (2.10 ; 2.17)

On sait que l'Egypte est, pour Hérodote, un « don du Nil » : δῶρον τοῦ ποταμοῦ (2.5). S'il est probable que cette expression soit empruntée à Hécatée[29], on en notera en tout cas le rythme dactylique qui lui confère un statut quasiment formulaire. De fait, la description du Nil et de ses bouches revêt souvent un rythme dactylico-anapestique dont la valeur est sans nul doute intensive, dans la mesure où ce fleuve est, à maints égards, source de θωῦμα.

C'est ainsi qu'Hérodote présente le Nil en le comparant aux autres fleuves, auquel il apparaît supérieur (2.10). Nous citerons et commenterons ici un passage de quelque ampleur :

Τῶν γὰρ ὀρέων τῶν εἰρημένων τῶν ὑπὲρ Μέμφιν πόλιν κειμένων | τὸ μετάξυ γ᾽ ἐφαίνετο μοι εἶναί κοτε κόλπος (5 ½ ana) | θαλάσσης, ὥσπερ τὰ περὶ Ἴλιον καὶ Τευθρανίην καὶ Ἔφεσόν τε καὶ Μαιανδρίου πεδίον, ὥς γε εἶναι σμικρὰ ταῦτα μεγάλοισι συμβαλεῖν · | τῶν γὰρ ταῦτα τὰ χωρία προσχωσάντων (5 da) | ποταμῶν ἑνὶ τῶν στομάτων τοῦ Νείλου (5 ½ ana), | ἐόντος πενταστόμου, οὐδεὶς αὐτῶν πλήθεος πέρι ἄξιος συμβληθῆναί ἐστι. | Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι ποταμοί (3 ½ da), | οὐ κατὰ τὸν Νεῖλον ἐόντες μεγάθεα, | οἵτινες ἔργ(α) ἀποδέξαμενοι μεγάλ(α) εἰσί (5 da), | τῶν ἐγὼ φράσαι ἔχω οὐνόματα | καὶ ἄλλων καὶ οὐκ ἥκιστ(α) Ἀχελῴου (5 da), | ὃς ῥέων δι᾽ Ἀκαρνανίης καὶ ἐξιεὶς ἐς θάλασσαν τῶν Ἐχινάδων νήσων τὰς ἡμισέας | ἤδη ἤπειρον πεπο(ί)ηκε (4 da). | Ἔστι δὲ τῆς Ἀραβίης χώρης (3 ½ da), | Αἰγύπτου δὲ οὐ πρόσω, κόλπος θαλάσσης ἐσέχων ἐκ τῆς Ἐρυθρῆς καλεομένης θαλάσσης, μακρὸς οὕτω δή τι καὶ στεινὸς ὡς ἔρχομαι φράσων · |

[29] Cf. A. B. LLOYD, *ad loc.* ; Rosén édite le syntagme entre guillemets.

μῆκος μὲν πλόου ἀρξαμένῳ (3 ½ da) | ἐκ μυχοῦ διεκπλῶσαι ἐς τὴν εὐρέαν θάλασσαν ἡμέραι ἀναισιμοῦνται τεσσεράκοντα εἰρεσίῃ χρεωμένῳ, εὖρος δέ, κτλ.

Comme on le voit, ce passage abonde en rythmes dactylico-anapestiques : d'abord τὸ μετάξυ γ᾽ ἐφαίνετο μοι εἶναί κοτε κόλπος (θαλάσσης), amorçant la comparaison avec les fleuves qui coulent aux alentours d'Ilion et dans la plaine du Méandre — comparaison homérisante s'il en est. Cette comparaison appelle une réserve : chaque bouche du Nil est d'une ampleur supérieure à chacun de ses fleuves — idée exprimée sous une forme également dactylico-anapestique, à valeur intensive. « Il y a pourtant d'autres fleuves », poursuit d'Hérodote, « qui accomplissent de grands exploits » : le tour présentatif Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι… (auquel fera écho, à l'ouverture de la phrase suivante, Ἔστι δὲ τῆς Ἀραβίης χώρης) semble avoir, comme nous le verrons plus loin, un caractère véritablement formulaire[30]. Mais c'est surtout la notation de l'ἔργων μεγάλων ἀπόδεξις qui doit ici retenir notre attention, car elle motive mieux que toute autre l'emploi d'un rythme solennel, qui se poursuit en effet avec l'évocation de l'Achéloos (καὶ ἄλλων καὶ οὐκ ἥκιστ(α) Ἀχελῴου, puis la fin de la phrase, également dactylique). Autre exemple : le fleuve d'Arabie, pour lequel on relève l'emploi de plusieurs rythmes poétiques, dans une même fonction amplificatrice. Or, ces divers fleuves mentionnés, pour immenses qu'ils soient, se révèlent tous inférieurs au Nil.

Car le Nil est bien le plus grand de tous, qui de plus compte cinq bouches, ainsi présentées quelques paragraphes plus loin (2.17) :

Μέχρι μέν νυν Κερκασώρου πόλιος ῥέει εἷς ἐὼν ὁ Νεῖλος, τὸ δὲ ἀπὸ ταύτης τῆς πόλιος σχίζεται τριφασίας ὁδούς. | Καὶ ἡ μὲν πρὸς ἠῶ τρέπεται, τὸ καλ<u>έε</u>ται Πηλούσι<u>ο</u>ν στόμα, ἡ δ(ὲ) ἑτέρη (8 ½ da ?) | τῶν ὁδῶν πρὸς ἑσπέρην ἔχει · τοῦτο δὲ Κανωβικὸν στόμα κέκληται. Ἡ δὲ δὴ ἰθέα τῶν ὁδῶν τῷ Νείλῳ ἐστὶ ἥδε · ἄνωθεν φερόμενος ἐς τὸ ὀξὺ τοῦ Δέλτα ἀπικνέεται, τὸ δὲ ἀπὸ τούτου σχίζων μέσον τὸ Δέλτα ἐς θάλασσαν ἐξιεῖ, | οὔτ(ε) ἐλαχίστην μοῖραν τοῦ ὕδατος (4 ½ da) | παρεχόμενος | οὔτ᾽ ἥκιστ(α) ὀνομαστήν (3 da) | τὸ καλέεται Σεβεννυτικὸν στόμα. Ἔστι δὲὲκαὶ ἕτερα διφάσια στόματα ἀπὸ τοῦ Σεβεννυτικοῦ ἀποσχισθέντα φέροντα ἐς θάλασσαν, τοῖσι οὐνόματα κεῖται τάδε, τῷ μὲν Σαϊτικὸν αὐτῶν, τῷ δὲ Μενδήσιον. Τὸ δὲὲΒολβίτινον στόμα καὶ τὸ Βουκολικὸν | οὐκ ἰθαγεν<u>έα</u> στόματα ἐστὶ (3 ½ ana) | ἀλλ᾽ ὀρυκτά.

La première bouche est donc la bouche Pélusienne ; la seconde, la bouche Canopique. On notera la longue séquence dactylique présentant la première et le début de la seconde ; mais pour obtenir cette séquence, il faudra lire non ἠῶ, mais ἕω qui représenterait un atticisme remarquable, ici motivé par le critère rythmique. La troisième bouche — la bouche Sébennytique — est caractérisée par la litote redondante οὔτ(ε) ἐλαχίστην μοῖραν τοῦ

[30] Cf. *infra*, B. 1. b).

ὕδατος παρεχόμενος οὔτ᾽ ἥκιστ(α) ὀνομαστήν, dans laquelle nous pouvons identifier de façon certaine deux séquences dactyliques[31]. Dans tous les cas, la rythmisation de la phrase est, une fois de plus, en accord avec sa dimension superlative, ici explicite.

Les bouches Saïtique et Mendésienne, en tant que bouches mineures, ne connaissent pas une telle formulation. Pour finir, Hérodote mentionne deux branches qui, étant des canaux, ne sont pas naturelles : la négation de ce statut revêt là encore, à la faveur de l'adjectif composé ἰθαγενής, une forme dactylico-anapestique.

En conclusion, ces deux passages apparaissent donc comme le fruit d'une élaboration rythmique particulièrement signifiante. Parmi les divers fleuves importants mentionnés au cours de l'œuvre, notamment les fleuves de Scythie, le Nil remporte ainsi le titre de fleuve le plus extraordinaire, véritablement θωυμαστότατος.

b) <u>Ethnographie : les peuples et leurs coutumes</u>

(i) La présentation des peuples

Un fait tout à fait remarquable est que les phrases qui, ouvrant des développements ethnographiques, présentent les peuples dont il va être question, sont souvent composées sur un rythme dactylique. Il en est ainsi, au livre I, de la phrase ouvrant le passage ethnographique consacré aux Massagètes (1.215-216) : Μασσαγέται δ(ὲ) ἐσθῆτά τ(ε) ὁμοίην τῇ Σκυθικῇ φορέουσι (7 da) | καὶ δίαιταν ἔχουσι (clausule dactylique) « *Les Massagètes portent une tenue semblable à la tenue scythe* et ont *un mode de vie similaire* ». De même, au livre III, de celle ouvrant le passage consacré aux Indiens (3.98-102) : Ἔστι δὲ πολλ(ὰ) ἔθν<u>εα</u> Ἰνδῶν καὶ οὐκ ὁμόφωνα (6 da) σφίσι « Il y a de nombreux peuples parmi les Indiens et qui ne parlent pas la même langue », passage dans lequel on trouve également, plus loin, la phrase suivante : Οὗτοι μὲν δὴ τῶν Ἰνδῶν φορέουσι (5 da) | ἐσθῆτα φλοίνην « *Ceux-là, parmi les Indiens, portent* des vêtements de jonc ».

Mais c'est sans doute au livre IV, dans la présentation des divers peuples scythes, que le phénomène dactylique est le plus remarquable. Ainsi, d'abord, des Taures (4.103) : Τούτων Ταῦροι μὲν (2 ½ da) | νόμοισι τοιοῖσδε χρ<u>έω</u>νται (3 da) ; — puis des Agathyrses (4.104) : Ἀγάθυρσοι δ(ὲ) ἁβρότατοι ἀνδρῶν εἰσὶ (5 ana) | καὶ χρυσοφόροι τὰ μάλιστα (3 ½ ana) « *Les Agathyrses sont les plus délicats des hommes et ceux qui portent le plus d'or* », phrase composée au total d'une succession de huit anapestes[32], et qui présente également l'adjectif ἁβρός, considéré dans notre lexique poétique, ainsi que le composé χρυσοφόρος, tous deux employés sous forme superlative[33] ; on en notera en outre l'assonance

[31] Ajoutons qu'en supposant que l'accent du participe παρεχόμενος tienne lieu d'ictus, on aurait affaire à une chaîne ininterrompue de neuf dactyles.
[32] Qui composent une séquence continue si l'on accepte de lire εἰσὶν καὶ…, avec ν éphelcystique.
[33] Cf. chapitre IV, I., *ss. vv.*

en α à l'initiale. — Viennent ensuite les Neures (4.105) : Νευροὶ δὲ νόμοισι μὲν (2 ana ½) | χρέωνται Σκυθικοῖσι (2 ana) « Les Neures ont des coutumes scythes ». — Puis, les Androphages (4.106) : Ἀνδροφάγοι δ(ὲ) ἀγριώτατα πάντων ἀνθρώπων (6 da) | ἔχουσι ἤθεα « *Les Androphages ont parmi tous les hommes* le caractère *le plus sauvage* », où l'on observera, comme en 4.105, la forte dimension superlative, formulée sur un rythme dactylico-spondaïque (ἀγριώτατα πάντων ἀνθρώπων) ; le paragraphe qui leur est consacré se referme d'ailleurs sur une phrase également dactylico-anapestique, à clausule spondaïque : ἀνθρωποφαγέουσι δὲ μούνοι τούτων « seuls d'entre ces peuples, ils sont anthropophages ». — Au sujet des Mélanchaines (4.107), Hérodote écrit de même en guise d'ouverture : Μελάγχλαίνοι δὲ | εἵματα μὲν *μέλανα* φορέουσι πάντες « *Les Mélanchlaines portent tous des vêtements* noirs », phrase dans laquelle on observe une séquence essentiellement dactylique (εἵματα μὲν… φορέουσι), d'où émerge l'adjectif μέλανα, expliquant le nom du peuple. — Les Boudines, pour leur part (4.108-109), sont présentés ainsi : Βουδῖνοι δέ, | ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλόν (3 ½ da), κτλ. « Les Boudines, *qui sont un peuple grand et nombreux* », etc. — Enfin, le passage consacré aux Sauromates (4.110) s'ouvre sur la phrase suivante : Σαυροματέων δὲ πέρι | ὧδε λέγεται « *Au sujet des Sauromates*, on raconte ceci », où l'anastrophe de la préposition περί conjuguée au schéma rythmique de l'ethnonyme permet de composer une séquence dactylique.

Ces phrases composées sur un rythme totalement ou essentiellement dactylique jouent ainsi le rôle de phrases-titres, annonçant le thème du paragraphe. Il s'y joint, dans les cas particuliers des Agathyrses (4.104) et des Androphages (4.106), une dimension superlative que nous avons notée.

(ii) La description de leurs coutumes

Mais Hérodote ne réserve pas le rythme dactylique à la seule présentation de ces peuples. Il l'emploie aussi, de temps à autre, pour décrire leurs coutumes mêmes. C'est ainsi qu'au livre I, le développement consacré aux coutumes des Perses (1.131-140) s'ouvre sur une phrase commençant par un hémiépès : Πέρσας δ(ὲ) οἶδα νόμοισι τοιοῖσδε (4 da) | χρεωμένους « *Des Perses, je sais* qu'ils observent *les coutumes suivantes* » Puis, décrivant leurs sacrifices, Hérodote écrit (1.132) : Ἑωυτῷ μὲν δὴ τῷ θύοντ(ι) ἰδίῃ μούνῳ οὔ οἱ ἐγγίνεται ἀρᾶσθαι ἀγαθά (10 ½ da)[34], | ὁ δὲ τοῖσι πᾶσί τε Πέρσῃσι κατεύχεται εὖ γίνεσθαι καὶ τῷ βασιλέϊ « *Pour lui-même individuellement, il n'est pas permis au sacrifiant de formuler des prières de bonheur*, mais il prie pour qu'il en advienne à

[34] Pour l'élision de l'iota final du datif sg. θύοντι, voir Chantraine, GH, I, § 36 : « Au datif singulier, il y a quelques exemples d'élision de l'ι final : Π 385 ἤματ(ι) ὀπωρινῷ ; Π 854 δαμέντ(ι) Ἀχιλῆος ; Δ 259 δαίθ(ι) ὅτε ; ε 62 κερκίδ(ι) ὕφαινε ; cf. encore Ε 5, Κ 277, Λ 544, 589, Μ 88, Ν 289, Π 854, Ψ 64, 693, Ω 26, β 250, ε 398 = ν 35, ι 302 = τ 480, κ 106 = ο 364, ο 240. »

l'ensemble des Perses et au Roi ». Il relate leur ethnocentrisme (1.134) au moyen d'une posible et longue séquence spondaïco-anapestique : Τιμῶσι<ν> δ(ὲ) ἐκ πάντων τοὺς ἄγχιστ(α) ἑωυτῶν οἰκέοντας μετά γ(ε) ἑωυτούς (8 ana ½) « *Ils honorent entre tous ceux qui habitent le plus près d'eux, après eux-mêmes certes* ». Ayant ensuite mentionné la coutume selon laquelle un enfant n'est pas présenté à son père au cours de ses cinq premières années, Hérodote affirme (1.137) : Αἰνέω μέν νυν τοῦτον τόν νόμον (4 da) | αἰνέω δὲ καὶ τόνδε « J'approuve donc cette coutume, et j'approuve aussi celle-ci », phrase attestant le verbe simple αἰνέω, étudié dans notre lexique poétique[35]. — Enfin, parlant des interdits des Perses (1.138), il évoque en ces termes le plus grave : Αἴσχιστον δ(ὲ) αὐτοῖσι τὸ ψεύδεσθαι νενόμισται « *La chose la plus honteuse est réputée chez eux être le mensonge* », phrase qui compose une séquence de six dactyles[36].

Dans le même livre I, au sujet cette fois des Babyloniens (1.194-200), Hérodote mentionne leur tenue vestimentaire par la phrase (1.195) : Ἐσθῆτι δὲ τοιῇδε χρέωνται · | κιθῶνι ποδηνεκέϊ λινέῳ (3 ½ da, avec gémination du lambda) | καὶ ἐπὶ τοῦτον εἰρίνεον κιθῶνα ἐπενδύνει (6 ½ da) | καὶ χλανίδιον λευκὸν περιβαλλόμενος (4 ½ da), | ὑποδήματ(α) ἔχων περιχώρια (3 ana ½) | παραπλήσια τῇσι Βοιωτῇσι ἐμβάσι « Ils ont le vêtement suivant : *une tunique de lin qui tombe jusqu'aux pieds et sur laquelle ils revêtent une tunique de laine, ainsi qu'un manteau fin de laine blanche*, avec des chaussures particulières au pays, qui ressemblent aux brodequins béotiens », phrase composée de plusieurs séquences dactyliques dont la première atteste l'adjectif homérique ποδηνεκής[37]. Mais il affirme aussi quelques lignes plus loin : Σφρηγῖδα δ(ὲ) ἕκαστος ἔχει καὶ σκῆπτρον χειροποίητον « Chacun a un cachet et un sceptre fait à la main » ; cette phrase se compose de six anapestes et demi, ou équivaut en quelque sorte à un hexamètre dactylique à coupe penthémimère qui serait précédé d'une syllabe longue.

De même encore, la coutume des Massagètes (1.216) qui veut qu'il n'existe pas de terme fixé à la vie, mais qu'un homme très vieux soit immolé et partagé au cours d'un repas, est rapportée en ces termes : 1.216 Οὖρος δ(ὲ) ἡλικίης σφι πρόκειται (4 da) | ἄλλος μὲν οὐδείς, κτλ. « *En ce qui concerne le terme de la vie, il ne leur est posé* aucun autre », etc.

Au livre IV, le développement consacré aux coutumes des Scythes (4.59-80) atteste également plusieurs séquences dactylico-anapestiques, dont la plus remarquable est sans doute celle-ci, présentant leurs sacrifices sur un ample rythme anapestique (4.60) : Θυσίη δ(ὲ) ἡ αὐτὴ πᾶσι κατέστηκε<ν> περὶ πάντα τὰ ἱρὰ ὁμοίως (8 ½ ana), | ἐρδομένη ὧδε « *Le sacrifice est établi chez eux comme étant le même pour tous les rites pareillement* ; il se pratique ainsi ». Mais on pourra noter aussi, par exemple, 4.69 Τοὺς δ' ἂν ἀποκτείνῃ βασιλεύς, τούτων (4 ½ da) | οὐδὲ τοὺς παῖδας λείπει, ἀλλὰ πάντα

[35] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[36] Moyennant un ψ qui ne fasse pas position à l'initiale de mot.
[37] Cf. chap. IV, I., *s. v.* Noter aussi l'anacoluthe de l'apposition participiale περιβαλλόμενος.

τὰ ἔρσενα κτείνει, τὰ δὲ θήλεα οὐκ ἀδικέει « Ceux que tue le roi, il ne laisse pas non plus leurs enfants en vie : il tue tous les mâles, et ne fait pas de tort aux gens du sexe féminin ».

Enfin, au livre V, les coutumes religieuses des Thraces sont présentées ainsi : 5.7 Θεοὺς δὲ σέβονται μούνους τούσδε (5 da), | Ἄρεα καὶ Διόνυσον καὶ Ἄρτεμιν « Ils vénèrent seulement les dieux suivants : Arès, Dionysos et Artémis ». La formulation de cette phrase où le nom des « dieux » figure en position liminaire peut être rapprochée, comme nous le verrons ci-après, de plusieurs phrases du *logos* égyptien.

(iii) Le λόγος égyptien

C'est sans doute, en vertu d'abord de son ampleur, mais aussi d'une composition particulièrement travaillée, la description des coutumes égyptiennes (2.36-98) qui se révèle le plus riche à cet égard en rythmes dactylico-anapestiques. Nous proposons donc ici une étude détaillée de ce passage, étude qui adoptera une progression linéaire.

Hérodote commence par exposer l'inversion généralisée des mœurs égyptiennes (2.36). Il le fait par une série de motifs dont l'un est celui des manifestations du deuil : « Chez les autres peuples, écrit-il, c'est la coutume, en cas de deuil, que ceux que ce deuil atteint le plus fortement se tondent la tête ; les Egyptiens, quand des décès se produisent, laissent pousser leurs cheveux et leur barbe, eux qui jusqu'alors étaient rasés » (trad. Legrand). Or, cette phrase se donne à lire ainsi en grec : Τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισι νόμος ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλὰς τοὺς μάλιστα ἱκνέεται, | Αἰγύπτιοι δ(ὲ) ὑπὸ τοὺς θανάτους ἀνιεῖσι (5 da) | τὰς τρίχας αὔξεσθαι (2 ½ da) | τάς τ(ε) ἐν τῇ κεφαλῇ (2 ½ da) | καὶ τῷ γενείῳ, τέως ἐξυρωμένοι. Tandis que le premier membre atteste la chaîne phonopoétique ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλὰς[38], le second est formulé sur un rythme dactylique continu, courant jusqu'à τάς τ(ε) ἐν τῇ κεφαλῇ (et relayé par le rythme iambique καὶ τῷ γενείῳ). On notera d'ailleurs ici l'emploi remarquable du pluriel permettant au syntagme ὑπὸ τοὺς θανάτους de s'intégrer dans la séquence dactylique.

Dans le même passage, et quelques lignes plus loin, c'est la tenue vestimentaire qui est présentée comme singulière ; en effet : Εἵματα | τῶν μὲν ἀνδρῶν | ἕκαστος ἔχει δύο, τῶν δὲ γυναικῶν | ἓν ἑκάστη « Pour les vêtements, parmi les hommes chacun en a deux, parmi les femmes, un chacune ». Nous suivons ici le texte de la tradition manuscrite et des éditeurs modernes, qui atteste déjà un rythme dactylico-anapestique appréciable. Cependant, nous croyons pouvoir proposer, sur la base du critère rythmique, une correction textuelle qui consisterait dans le recul de la particule μέν ; le texte serait alors : Εἵματα τῶν ἀνδρῶν μὲν ἕκαστος ἔχει δύο, τῶν δὲ γυναικῶν | ἓν ἑκάστη, donnant à lire une chaîne dactylique ininterrompue de sept dactyles, suivie d'un ionique faisant écho au second membre paratactique.

[38] Sur laquelle voir le chapitre I, I. A. 3. a) (i).

Dernier exemple enfin de l'inversion des mœurs, qui touche pour sa part à l'écriture et au calcul : « les Grecs alignent les caractères ainsi que les jetons de compte en portant la main de gauche à droite ; les Egyptiens, en la portant de droite à gauche » : καὶ ποιεῦντες ταῦτ(α) αὐτοὶ μέν φασ(ι) ἐπιδέξια ποιέειν, Ἕλληνας δ(ὲ) ἐπαρίστερα, soit une phrase remarquable composée de dix dactyles consécutifs.

Vient ensuite l'exposé des coutumes religieuses (37-68). Ce développement s'ouvre sur le constat de la grande piété des Egyptiens, qu'Hérodote formule en ces termes : Θεοσεβέες δὲ περισσῶς ἐόντες (4 da) | μάλιστα πάντων ἀνθρώπων | νόμοισι τοιοῖσδε χρέωνται (3 da ½ = second hémistiche d'hexamètre). Si la fin de la phrase équivaut littéralement à l'expression qui figure en 4.103 (cf. *supra*) et apparaît donc comme potentiellement formulaire[39], le rythme dactylique qui ouvre la phrase a pour sa part une nette valeur intensive, en accord avec l'adverbe περισσῶς. — Une nouvelle mention portant sur leur tenue vestimentaire intervient alors, intéressante en ceci qu'elle se superpose elle aussi exactement à la phrase de 4.107 présentant les Mélanchlaines : de même qu'on y lisait (Μελάγχλαίνοι δὲ) εἵματα μὲν μέλανα φορέουσι πάντες, de même ici (2.37) : Εἵματα δὲ *λίνεα* φορέουσι | αἰεὶ νεόπλυτα, κτλ., que nous proposons de lire : Εἵματα δὲ (λ)λίνεα φορέουσι, avec gémination du lambda initial et allongement métrique de la finale pour assurer l'intégration du terme spécifique dans la chaîne syntagmatique.

Hérodote aborde ensuite la question des sacrifices (2.38-42). Il écrit ainsi (2.39) : Σῶμα μὲν δὴ τοῦ κτήνεος δείρουσι, κεφαλῇ δὲ κείνῃ πολλὰ καταρησάμενοι φέρουσι, τοῖσι μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι ἐπιδήμιοι ἔμποροι, οἱ δὲ φέροντες ἐς τὴν ἀγορὴν ἀπ᾽ ὧν ἔδοντο, τοῖσι δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι Ἕλληνες, οἱ δ᾽ ἐκβάλλουσι ἐς τὸν ποταμόν. Il faut d'abord rappeler ici que la poéticité de la phrase semble assurée par la présence de l'allitération en κ (κτήνεος…, κεφαλῇ δὲ κείνῃ πολλὰ καταρησάμενοι), à laquelle nous avons prêté une valeur rituelle[40]. Or, la parataxe subséquente atteste également un rythme essentiellement dactylique ; elle nécessite cependant, pour que celui-ci soit parfait, une lecture particulière, le texte devant être lu ainsi : τοῖσ(ι) μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι (6 da) | ἐπιδήμιοι ἔμποροι, | οἱ δὲ φέροντες (2 da) | ἐς τὴν ἀγορὴν ἀπ᾽ ὧν ἔδοντο, | τοῖσ(ι) δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι Ἕλληνες (4 ½ da), κτλ. C'est alors, dans le premier membre, un authentique hexamètre dactylique qui émerge de cette phrase — τοῖς μὲν ἂν ᾖ ἀγορὴ | καὶ Ἕλληνές σφι ἔωσι ; et dans le second, un hémiépès — τοῖς δ᾽ ἂν μὴ παρέωσι — suivi du nom des Grecs lui-même spondaïque. Le critère rythmique nous paraît donc ici un argument de poids pour faire l'hypothèse de l'existence d'une forme brève du datif pluriel du pronom relatif chez Hérodote ; forme naturellement non

[39] Cf. *infra*, B. 1. c).
[40] Cf. chap. I, I. A. 3. a) (vi).

attestée en l'occurrence par la tradition manuscrite, en raison probablement d'une normalisation morphologique du texte[41].

Le même passage (2.39) est consacré à la façon de traiter les têtes des victimes ainsi que les libations de vin ; Hérodote écrit ainsi : Κατὰ μέν νυν τὰς κεφαλὰς τῶν θυομένων κτηνέων καὶ τὴν ἐπίσπεισιν τοῦ οἴνου (11 ana, avec groupe -σπ- tautosyllabique) | πάντες Αἰγύπτιοι νόμοισι τοῖσι αὐτοῖσι χρέωνται ὁμοίως | ἐς πάντα τὰ ἱρά (2 ½ ana) | καὶ ἀπὸ τούτου τοῦ νόμου οὐδ(ὲ) ἄλλου (4 ½ da) | οὐδενὸς ἐμψύχου κεφαλῆς (3 ½ da) | γεύσεται Αἰγυπτίων οὐδείς (3 ½ da) « *Concernant les têtes des victimes sacrifiées et les libations de vin*, tous les Egyptiens observent les mêmes coutumes semblablement *pour tous les rites, et c'est en vertu de cette coutume qu'aucun Egyptien ne goûtera non plus aucune autre tête d'animal* ». Cette phrase presque entièrement dactylique fait songer, dans sa première partie (ὁμοίως ἐς πάντα τὰ ἱρά), à la phrase, vue précédemment, qui présente les sacrifices des Scythes comme étant faits περὶ πάντα τὰ ἱρὰ ὁμοίως (4.60) : nous percevons donc ici un nouvel élément formulaire.

La préparation des victimes fait l'objet du paragraphe suivant (2.40). On y relève la phrase suivante, remarquablement composée : Ταῦτα δὲ ποιήσαντες τὸ ἄλλο σῶμα τοῦ βοὸς πιμπλᾶσι | ἄρτων καθαρῶν (2 ana) | καὶ μέλιτος καὶ ἀσταφίδος καὶ σύκων καὶ λιβανωτοῦ καὶ σμύρνης (8 ½ da) | καὶ τῶν ἄλλων θυωμάτων « Après avoir fait cela, ils remplissent le reste du corps du bœuf de pains purifiés, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et des autres condiments ». L'énumération des ingrédients se fait en effet sur un rythme d'abord anapestique (ἄρτων καθαρῶν), puis dactylique (καὶ μέλιτος… καὶ σμύρνης), avant d'adopter en sa fin un rythme iambique (καὶ τῶν ἄλλων θυωμάτων : dimètre iambique). On songera ici non seulement à la fonction mnémonique du rythme dans une phrase de registre didactique, mais aussi au caractère artistique d'une phrase mimant dans sa forme l'élaboration rituelle des apprêts de la victime.

Enfin, le paragraphe 2.41 s'ouvre sur la remarque suivante : les Egyptiens sacrifient les bœufs et les veaux mâles reconnus purs, mais non les vaches, animaux sacrés. Or, cette phrase commence par le syntagme : Τοὺς μέν νυν καθαροὺς βοῦς, qui compose un hémiépès.

Après une digression consacrée à Héraclès (2.43-45), Hérodote reprend sa description des sacrifices égyptiens, rapportant notamment celui par lequel on honore Dionysos (2.48), et ce dans une phrase où abondent les rythmes dactyliques, motivés ici encore par le caractère rituel de la manifestation : Ἀντὶ δὲ φαλλῶν (2 da) | ἄλλα σφί ἐστι ἐξευρημένα, ὅσον τε πηχυαῖα ἀγάλματα νευρόσπαστα, τὰ περιφορέουσι κατὰ κώμας γυναῖκες, νεῦον τὸ αἰδοῖον, | οὐ πολλῷ τεῳ ἔλασσον ἐὸν τοῦ ἄλλου σώματος (6 da) · | προηγέεται δὲ αὐλός, | αἱ δὲ ἕπονται ἀείδουσαι (3 ½ da) | τὸν Διόνυσον (2 da = clausule dactylique) « *Au lieu de phallus*, ils ont imaginé d'autres choses, des statuettes d'une coudée environ mues par des fils, que les femmes promènent par les villages en faisant mouvoir le

[41] Nous renvoyons ici aux analyses de notre morphologie poétique, chap. I., II. B. 3. b).

membre viril, *qui n'est pas beaucoup moins grand que le reste du corps* ; un joueur de flûte ouvre la marche, *et elles, suivent en chantant des hymnes à Dionysos* ».

Suit un passage traitant de l'origine égyptienne des noms de dieux et des cultes grecs (2.49-53). Hérodote en vient alors à mentionner les Pélasges, qui jadis offraient des sacrifices en mentionnant « les dieux », sans en désigner un seul en particulier (2.52) : Ἔθυον δὲ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ | θεοῖσι ἐπευχόμενοι (2 ½ da), | ὡς ἐγὼ ἐν Δωδώνῃ | οἶδα ἀκούσας (2 da = cl. da.) | ἐπωνυμίην δ(ὲ) οὐδ᾽ οὔνομα οὐδενὶ αὐτῶν · οὐ γὰρ ἀκηκόεσάν κω (8 da). | Θεοὺς δὲ προσωνόμασαν σφεας (3 da) | ἀπὸ τοῦ τοιούτου ὅτι κόσμῳ θέντες τὰ πάντα πρήγματα καὶ πάσας νομὰς εἶχον « Les Pélasges sacrifiaient toujours auparavant *en adressant leurs prières aux dieux*, comme je le sais pour ma part *pour l'avoir appris* à Dodone, *sans en désigner aucun par un surnom ou un nom ; car ils ne les avaient pas encore appris*. Et ils leur donnaient le nom de dieux en vertu de ce principe qu'ayant institué pour l'univers toute sa compiosition et son organisation, ils les maintenaient ». Dans ces deux phrases où abondent les rythmes dactyliques est donc expliquée, au sein du λόγος égyptien, une coutume religieuse des Pélasges. On notera que l'ouverture de la seconde phrase — Θεοὺς δὲ προσώναμασάν σφεας — rappelle le Θεοσεβέες δὲ περισσῶς ἐόντες de 2.37 (cf. *supra*).

Puis, après avoir traité de l'oracle de Dodone et de son origine égyptienne (2.54-57), Hérodote aborde le thème des panégyries égyptiennes, auxquelles il consacre plusieurs paragraphes (2.58-63). La phrase-titre, déjà relevée dans notre étude de phonétique poétique pour l'exceptionnelle allitération en π qui la caractérise[42], présente également en sa fin un rythme dactylique : Πανηγύρις δὲ ἄρα καὶ πομπὰς καὶ προσαγωγὰς πρῶτοι ἀνθρώπων Αἰγύπτιοί εἰσι οἱ ποιησάμενοι, | καὶ παρὰ τούτων Ἕλληνες μεμαθήκασι (5 da) « Ce sont les Egyptiens qui, les premiers des hommes, ont créé les panégyries, les processions et les offrandes aux dieux, *et c'est d'eux que les Grecs les ont apprises* »[43]. Après quoi, l'on notera tout particulièrement la mention de la fête d'Isis à Bousiris (2.61) : ἐν δὲ Βουσίρι πόλι | ὡς ἀνάγουσι<ν> τῇ Ἴσι τὴν ὁρτήν, εἴρηται πρότερόν μοι. Τύπτονται γὰρ δὴ μετὰ τὴν θυσίην πάντες καὶ πᾶσαι, | μυριάδες κάρτα πολλαὶ ἀνθρώπων « Dans la ville de Bousiris, *comment on célèbre la fête d'Isis, je l'ai déjà dit. Car ils se frappent après le sacrifice, toutes et tous — plusieurs dizaines de milliers de personnes* », qui représente à notre connaissance la plus longue séquence dactylique de toute l'œuvre (8 + 7 dactyles, sur deux phrases consécutives) ; puis, la Fête des Lampes à Saïs, donnant lieu comme on l'a vu plus haut à des jeux paronymiques[44] auxquels succède la nomination de la fête : 2.62 Καὶ τῇ ὁρτῇ οὔνομα κέεται Λυχνοκαΐῃ (5 ½ da) « Et la fête porte le nom de Fête des Lampes » ; enfin, les combats rituels de Paprémis (2.63), ainsi relatés : Οἱ μὲν

[42] Cf. chap. I, I. 1. a) (xxx).
[43] On notera ici la quantité brève du α dans la forme verbale de parfait μεμαθήκασι : quantité étymologique en regard de laquelle la longue attique résulte d'une réinjection analogique de la nasale.
[44] Cf. chapitre I, I. C. 2.

δὴ ὀλίγοι (2 ½ da) | οἱ περὶ τῶγαλμα | λελειμμένοι | ἕλκουσι<ν> τετράκυκλον ἅμαξαν ἄγουσαν τὸν νηόν τε (7 ½ da) | καὶ τὸ ἐν τῷ νηῷ ἐνεὸν ἄγαλμα « *Donc, les gens peu nombreux* restés autour de la statue *tirent un chariot à quatre tous qui mène le temple* et la statue qui se trouve dans le temple ». Le syntagme τετράκυκλον ἅμαξαν fournit d'ailleurs un écho explicite à Homère[45].

C'est ainsi que, rappelant l'exceptionnelle piété des Egyptiens pour annoncer l'étude des animaux sacrés (65-76), Hérodote écrit à l'ouverture du paragraphe suivant (2.65) : Αἰγύπτιοι δὲ θρῃσκεύουσι περισσῶς (5 da) | τά τε ἄλλα περὶ τὰ ἱρὰ | καὶ δὴ καὶ τάδε (2 da) « *Les Egyptiens observent scrupuleusment les prescriptions* de leur religion, en général et en particulier pour ce qui suit » (cf. ici encore 2.37 Θεοσεβεές δε περισσῶς). — Si ces descriptions zoologiques paraissent moins travaillées du point de vue rythmique, on pourra cependant noter la mention du phénix (2.73) : Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος (2 ½ da = premier hémistiche hexamétrique) | ὄρνις ἱρός, τῷ οὔνομα φοῖνιξ (4 da) « *Il est encore un autre oiseau sacré, qui a nom phénix* », mention intéressante en ceci qu'elle est composée sur deux éléments formulaires, le premier de présentation, le second de nomination[46].

La description des coutumes égyptiennes s'achève sur des considérations diverses relatives à la vie quotidienne, empreinte cependant comme elle l'est d'une sacralité prégnante (2.77-98). En 2.79, l'évocation du chant égyptien nommé Linos occasionne la mention suivante : Φαίνονται δ(ὲ) αἰεί κοτε τοῦτον ἀείδοντες (5 ½ da) « Il apparaît qu'ils le chantent depuis toujours ». Puis, revenant une fois de plus à leur tenue vestimentaire, Hérodote affirme qu'« ils sont vêtus de tuniques de lin garnies de franges autour des jambes, qu'on appelle *calasiris* » (2.81) : ἐπὶ τούτοισι δὲ | εἰρίνε(α) εἵματα λευκ(ὰ) ἐπαναβληδὸν φορέουσι « et par-dessus elles, *ils portent des vêtements de lin blancs rejetés par-dessus* », phrase faisant écho à d'autres rencontrées plus haut[47], mais qui compose pour sa part, à la faveur des élisions, un parfait hexamètre dactylique.

Enfin, les rituels funéraires, abordés en 2.85, après une phrase de présentation, sont décrits ainsi : Τοῖσι ἂν ἀπογένηται ἐκ τῶν οἰκίων ἄνθρωπος | τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ (2 ½ da) | τὸ θῆλυ γένος πᾶν (2 ½ da) | τὸ ἐκ τῶν οἰκίων τούτων κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο | τὴν κεφαλὴν πηλῷ ἢ καὶ τὸ πρόσωπον (5 da), | κἄπειτα ἐν τοῖσι οἰκίοισι λιποῦσαι τὸν νεκρὸν αὐταὶ ἀνὰ τὴν πόλιν στρωφώμεναι τύπτονται ἐπεζωμέναι | καὶ φαίνουσαι τοὺς μαζούς (3 ½ da), | σὺν δέ σφι αἱ προσήκοσαι πᾶσαι Cette phrase apparaît d'une grande richesse poétique : en accord avec le rythme dactylique de plusieurs séquences, on note en effet : (1) l'absence de particule ἄν dans la relative éventuelle τοῦ τις καὶ λόγος ᾖ (qui compose ainsi un hémiépès)[48] ; (ii) la phraséologie poétique du syntagme τὸ

[45] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[46] Cf. *infra*, B. 1. a) et b).
[47] Ainsi 2.37 et 4.107 : cf. *supra*.
[48] Cf. chap. II, A. 2. b).

θῆλυ γένος πᾶν (également dactylique) ; (3) la tmèse κατ᾽ ὧν ἐπλάσατο, précédant la troisième séquence τὴν κεφαλὴν πηλῷ ἢ καὶ τὸ πρόσωπον[49] ; (4) une chaîne phonopoétique en π / φ[50]. L'ensemble des procédés poétiques se trouve ainsi convoqué pour composer une phrase dont la poéticité même est motivée par le caractère rituel des manifestations décrites.

Comme on le constate au terme de cette étude, le développement ethnographique du *logos* égyptien est tout imprégné de rythmes dactylico-anapestiques, ce qui témoigne pour ce *logos* d'un véritable travail de composition littéraire que confirment d'ailleurs d'autres procédés poétiques. Quant à la signification ultime à prêter à l'emploi de ces rythmes, il semble qu'elle nous oriente constamment vers la dimension sacrale du *logos* égyptien. Mais elle constitue aussi, au même titre et plus encore que les particularités phonétiques ou syntaxiques, un argument de poids en faveur de l'hypothèse d'une exposition orale de ce *logos*.

c) <u>Autres rythmes dactylico-anapestiques dans le *logos* égyptien</u>

Pour confirmer cette hypothèse, nous proposons ici, sans toutefois les étudier dans le détail, une liste des autres séquences dactylico-anapestiques que nous avons relevées dans le *logos* égyptien :

— 2.4 Αἰγύπτιοι δὲ τριηκοντημέρους ἄγοντες τοὺς δυώδεκα μῆνας ἐπάγουσι ἀνὰ πᾶν ἔτος πέντε ἡμέρας πάρεξ τοῦ ἀριθμοῦ, | καί σφι ὁ κύκλος τῶν ὡρέων ἐς τὠυτὸ (5 da)| περιιὼν παραγίνεται.

— 2.24 Ὡς μέν νυν ἐν ἐλαχίστῳ δηλῶσαι, πᾶν εἴρηται · | τῆς γὰρ ἂν ἀγχοτάτω ἴῃ χώρης οὗτος ὁ θεὸς (5 ½ da) | καὶ κατὰ ἥντινα, ταύτην | οἰκὸς διψῆν τε ὑδάτων μάλιστα καὶ τὰ ἐγχώρια ῥεύματα μαραίνεσθαι τῶν ποταμῶν ; noter le syntagme οὗτος ὁ θεός pour désigner le soleil.

— 2.26 Οὕτω τῆς Λιβύης τὰ ἄνω θέρος αἰεί (5 da) | κατέχει.

— 2.29 Λέγεται δὲ | αὕτη ἡ πόλις εἶναι μητρόπολις τῶν ἄλλων Αἰθιόπων (7 ½ da) ; et 2.30 Ἀπὸ δὲ ταύτης τῆς πόλιος πλέων ἐν ἴσῳ χρόνῳ ἄλλῳ ἥξεις ἐς τοὺς αὐτομόλους ἐν ὅσῳ περ ἐξ Ἐλεφαντίνης ἦλθες | ἐς τὴν μητρόπολιν τὴν Αἰθιόπων (4 ½ da).

— 2.42 Ἡρακλέα θελῆσαι πάντως ἰδέσθαι τὸν Δία καὶ τὸν | οὐκ ἐθέλειν ὀφθῆναι ὑπ(ο) αὐτοῦ (4 da), | τέλος δέ, ἐπείτε λιπαρέειν τὸν Ἡρακλέα, τὸν Δία μηχανήσασθαι <τοιόνδε> ; noter l'emploi de l'article à valeur démonstrative dans καὶ τόν[51].

— 2.43 Καὶ μὲν εἴ γε παρ᾽ Ἑλλήνων ἔλαβον οὔνομά τεο δαίμονος, τούτων οὐκ ἥκιστα ἀλλὰ μάλιστα ἔμελλον μνήμην ἕξειν, | εἴ περ καὶ τότε ναυτιλίῃσ(ι) ἐχρέωντο καὶ ἦσαν (6 da) | Ἑλλήνων τινὲς ναυτίλοι, ὡς ἔλπομαί τε καὶ ἐμὴ γνώμη αἱρέει.

— 2.44 Καὶ εἶδον πλουσίως κατεσκευασμένον ἄλλοισί τε πολλοῖσι ἀναθήμασι, καὶ ἐν αὐτῷ ἦσαν στῆλαι δύο, | ἡ μὲν χρυσοῦ ἀπέφθου, ἡ δὲ σμαράγδου (5 da) | λίθου λάμποντος τὰς νύκτας μεγάλως ; noter l'allitération en λ dans λίθου λάμποντος.

— 2.51 τὴν γὰρ Σαμοθρήκην οἴκεον πρότερον Πελασγοὶ | οὗτοι οἵ περ Ἀθηναίοισι σύνοικοι (5 da) | ἐγένοντο, καὶ παρὰ τούτων Σαμοθρήκες τὰ ὄργια παραλαμβάνουσι.

— 2.65 Οἱ δ(ὲ) ἐν τῇσι πόλισι ἕκαστοι (4 da) | εὐχὰς τάσδε σφι ἀποτελέουσι εὐχόμενοι τῷ θεῷ τοῦ ἂν ᾖ τὸ θηρίον

[49] Cf. chap. I, II. A. 4. c) (i).
[50] Cf. chap. I, A. 1.
[51] Cf. chap. II. I. 2. d).

— 2.91 ἀγῶνα γυμνικὸν τιθεῖσι διὰ πάσης ἀγωνίης ἔχοντα, παρέχοντες ἄεθλα | κτήνεα καὶ χλαίνας καὶ δέρματα (4 da) ; noter le poétismes morphologique ἄεθλα.

— 2.91 Οὗτοι οἱ Χεμμῖται λέγουσι τὸν Περσέα πολλάκις μὲν ἀνὰ τὴν γῆν φαίνεσθαι σφίσι, πολλάκις δὲ ἔσω τοῦ ἱροῦ, | σανδάλιόν τ(ε) αὐτοῦ πεφορημένον εὑρίσκεσθαι (6 da), | ἐὸν τὸ μέγαθος δίπηχυ, τὸ ἐπεὰν φανῇ, εὐθενέειν ἅπασαν Αἴγυπτον ; il s'agit de l'apparition prodigieuse de la sandale de Persée.

— 2.99 ἔξωθεν δὲ αὐτῆς περιορύξαι λίμνην ἐκ τοῦ ποταμοῦ πρὸς βορέην τε καὶ πρὸς ἑσπέρην · τὸ γὰρ πρὸς τὴν ἠῶ | αὐτὸς ὁ Νεῖλος ἀπέργει (3 da).

— 2.102 Τὸν ἔλεγον οἱ ἱρέες | πρῶτον μὲν πλοίοισι μακροῖσι (4 da) | ὁρμηθέντα ἐκ τοῦ ᾽Αραβίου κόλπου τοὺς παρὰ τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν κατοικημένους καταστρέφεσθαι, κτλ

— 2.111 Δέκα μὲν δὴ ἔτεα εἶναί μιν τυφλόν · | ἑνδεκάτῳ δὲ ἔτει ἀπικέσθαι οἱ μαντήιον ἐκ Βουτοῦς πόλιος (8 ½ da) | ὡς ἐξήκει τέ οἱ ὁ χρόνος τῆς ζημίης καὶ ἀναβλέψει γυναικὸς οὔρῳ νιψάμενος τοὺς ὀφθαλμούς, ἥτις παρὰ τὸν ἑωυτῆς ἄνδρα μοῦνον πεφοίτηκε, ἄλλων ἀνδρῶν ἐοῦσα ἄπειρος il s'agit d'un oracle.

— 2.117 ἐν μὲν γὰρ τοῖσι Κυπρίοισι εἴρηται ὡς τριταῖος ἐκ Σπάρτης ᾽Αλέξανδρος ἀπίκετο ἐς τὸ ᾽Ίλιον ἄγων ῾Ελένην, | εὐαέι τε πνεύματι χρησάμενος (4 ½ da) | καὶ θαλάσσῃ λείῃ · ἐν δὲ ᾽Ιλιάδι λέγει ὡς ἐπλάζετο ἄγων αὐτήν : possible réminiscence des *Cypria*, selon Stein[52].

— 2.122 Μετὰ δὲ ταῦτα ἔλεγον τοῦτον τὸν βασιλέα ζωὸν καταβῆναι κάτω ἐς τὸν οἱ ῞Ελληνες ᾽Αΐδην νομίζουσι εἶναι, καὶ κεῖθι συγκυβεύειν τῇ Δήμητρι, καὶ τὰ μὲν νικᾶν αὐτήν, τὰ δὲ ἑσσοῦσθαι ὑπ᾽ αὐτῆς, καί μιν πάλιν ἄνω ἀπικέσθαι | δῶρον ἔχοντα παρ᾽ αὐτῆς (3 da) | χειρώμακτρον χρύσεον ; il s'agit du présent de Déméter à Rhampsinite.

— 2.123 ἐπεὰν δὲ πάντα περιέλθῃ τὰ χερσαῖα | καὶ τὰ θαλάσσια καὶ τὰ πετεινά (4 da), | αὖτις ἐς ἀνθρώπου σῶμα γινόμενον ἐσδύνειν.

— 2.125 ᾽Εξεποιήθη δ᾽ ὧν τὰ ἀνώτατα αὐτῆς πρῶτα (6 da) | μετὰ δὲ τὰ ἐχόμενα τούτων ἐξεποίευν, τελευταῖα δὲ αὐτῆς τὰ ἐπίγαια καὶ τὰ κατωτάτω ἐξεποίησαν ; il s'agit de la pyramide de Chéops.

— 2.136 Κοντῷ γὰρ ὑποτύπτοντες ἐς λίμνην, ὅτι πρόσσχοιτο τοῦ πηλοῦ τῷ κοντῷ, τοῦτο συλλέγοντες πλίνθους εἴρυσαν | καί με τρόπῳ τοιούτῳ ἐξεποίησαν (5 da) ; fin de l'inscription gravée sur la pyramide de briques d'Asychis.

— 2.138 τῇ δὲ καὶ τῇ τῆς ὁδοῦ | δένδρεα οὐρανομήκεα (3 da) | πέφυκε ; noter l'adjectif composé οὐρανομήκης, sur lequel voir chap. IV, lexique poétique.

— 2.146 Εἰ μὲν γὰρ φανεροί τ(ε) ἐγένοντο (4 da) | καὶ κατεγήρασαν καὶ οὗτοι ἐν τῇ ῾Ελλάδι, κατά περ ῾Ηρακλέης ὁ ἐξ ᾽Αμφιτρύωνος γενόμενος καὶ δὴ καὶ Διόνυσος ὁ ἐκ Σεμέλης καὶ Πὰν ὁ ἐκ Πενελόπης γενόμενος, κτλ.

— 2.148 Τὰ μέν νυν μετέωρα τῶν οἰκημάτων αὐτοί τε ὡρῶμεν διεξιόντες καὶ αὐτοὶ θεησάμενοι λέγομεν, τὰ δὲ ὑπόγαια λόγοισι ἐπυνθανόμεθα · οἱ γὰρ ἐπεστεῶτες τῶν Αἰγυπτίων δεικνύναι αὐτὰ οὐδαμῶς ἤθελον, φάμενοι θήκας αὐτόθι εἶναι τῶν τε ἀρχὴν τὸν λαβύρινθον τοῦτον | οἰκοδομησαμένων βασιλέων καὶ τῶν ἱρῶν κροκοδείλων (7 da) : rois et crocodiles sacrés.

— 2.148 Εἰ γάρ τις τὰ ἐξ ῾Ελλήνων τείχεά τε | καὶ ἔργων ἀπόδεξιν συλλογίσαιτο (5 da), | ἐλάσσονος πόνου τε ἂν καὶ δαπάνης φανείη ἐόντα τοῦ λαβυρίνθου τούτου : le motif hérodotéen de l'ἔργων ἀπόδεξις.

— 2.150 ῾Η μέν νυν λίμνη αὕτη οὕτω λέγεται (5 ½ da) | ὀρυχθῆναι.

— 2.155 Καὶ ὅ γε νηὸς τῆς Λητοῦς (3 ½ da) | ἐν τῷ δὴ τὸ χρηστήριον ἔνι, αὐτός τε τυγχάνει ἐὼν μέγας καὶ τὰ προπύλαια ἔχει ἐς ὕψος δέκα ὀργυιέων ; il s'agit du temple de Léto ; 2.170 Καὶ ἐν τῷ τέμενει ὀβελοὶ ἑστᾶσι (5 da) | μεγάλοι λίθινοι (2 ana), κτλ. ; 2.175 Αὕτη τοῦ ἱροῦ κεῖται παρὰ τὴν ἔσοδον (5 ½ da) : trois passages évoquant des temples ou sanctuaires.

— 2.180 ᾽Αμφικτυόνων δὲ μισθωσάντων τὸν ἐν Δελφοῖσι νῦν ἐόντα νηὸν τριηκοσίων ταλάντων ἐχεργάσασθαι — ὁ γὰρ πρότερον ἐὼν | αὐτόθι αὐτόματος κατεκάη (4 da) — τοὺς Δελφοὺς δὴ ἐπέβαλλε τεταρτημόριον τοῦ μισθώματος παρασχεῖν ; il s'agit d'un prodige.

— 3.10 Οὐ γὰρ δὴ ὕεται τὰ ἄνω τῆς Αἰγύπτου (4 ½ da) | τὸ παράπαν · ἀλλὰ καὶ τότε ὕσθησαν αἱ Θῆβαι ψακάδι.

— 3.16 Αἰγυπτίοισι δὲ νενόμισται τὸ πῦρ θηρίον εἶναι ἔμψυχον, πάντα δὲ [αὐτὸ] κατεσθίειν τά περ ἂν λάβῃ, πλησθὲν δὲ αὐτὸ τῆς βορῆς συναποθνῄσκειν τῷ κατεσθιομένῳ · οὐκ ὦν θηρίοισι νόμος οὐδαμῶς σφί ἐστι τὸν νέκυν διδόναι · καὶ διὰ ταῦτα ταριχεύουσ(ι), ἵνα μὴ (4 ½ da) | κείμενος ὑπὸ εὐλέων | καταβρωθῇ (1 ½ = ionique) : séquence de 6 dactyles interrompue par une circonstanciation participiale ; il s'agit de l'embaumement des cadavres.

[52] STEIN, *ad loc.*

d) Rythmes dactylico-anapestiques dans d'autres passages géo- ou ethnographiques

On trouve encore nombre d'autres rythmes dactyliques ou anapestiques dans les *logoi* géo- ou ethnographiques. Nous pourrons mentionner ainsi, sous la rubrique des offrandes : 1.92 Κροίσῳ δ(ὲ) ἔστι καὶ ἄλλ(α) ἀναθήματα ἐν τῇ Ἑλλάδι πολλὰ | καὶ οὐ τὰ εἰρημένα μοῦνα, ou : 2.182 Ἀνέθηκε δὲ καὶ ἀναθήματα (3 ½ ana) | ὁ Ἄμασις ἐς τὴν Ἑλλάδα ; ainsi qu'à l'ouverture du *logos* lydien : 1.14 Κεῖται δ(ὲ) ὁ θρόνος οὗτος (3 ½ da = premier hémistiche hexamétrique) | ἔνθα περ οἱ τοῦ Γύγεω κρητῆρες. — En amont de cette dernière occurrence, on prêtera attention à la mention de ces « cratères de Gygès », annoncés sous forme superlative : 1.14 Γύγης δὲ ἐτυραννεύσας ἀπέπεμψε ἀνθήματα ἐς Δελφοὺς οὐκ ὀλίγα, ἀλλ᾽ ὅσα μὲν ἀργύρου ἀναθήματα, ἔστι οἱ πλεῖστα ἐν Δελφοῖσι, πάρεξ δὲ τοῦ ἀργύρου χρυσὸν ἄπλετον ἀνέθηκε ἄλλον τε καὶ τοῦ μάλιστα μνήμην ἄξιον ἔχειν ἐστί, | κρητῆρές οἱ ἀριθμὸν ἓξ χρύσεοι ἀνακέαται, soit une séquence de six dactyles — moyennant une scansion homérique en vertu de laquelle οἱ, ancien *ϝhοι*, fait position.

Pour indiquer la position, les mesures ou les caractéristiques d'un lieu ou d'un objet : à propos de Babylone, 1.178 : Κέεται ἐν πεδίῳ μεγάλῳ (3 ½ da) | μέγαθος ἐοῦσα μέτωπον ἕκαστον | εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίων (3 ½ da) | ἐούσης τετραγώνου ; 4.3 Καὶ πρῶτα μὲν τὴν χώρην ἀπετάμοντο, τάφρον ὀρυξάμενοι εὐρέαν κατατείνουσαν ἐκ τῶν Ταυρικῶν ὀρέων ἐς τὴν Μαιῆτιν λίμνην, | ἣ περίεστι μεγίστη (3 da), la séquence dactylique figurant en fin de phrase ; 5.67 τοῦτο δέ, ἡρώιον γὰρ | ἣν καὶ ἔστι ἐν αὐτῇ τῇ ἀγορῇ (4 ½ da) | τῶν Σικυωνίων Ἀδρήστου τοῦ Ταλαοῦ, κτλ. ; ou encore, phrase tirée il est vrai d'un passage à dominante narrative : 1.110 Αἱ δὲ ὑπώρειαί εἰσι τῶν ὀρέων, ἔνθα τὰς νομὰς τῶν βοῶν εἶχε οὗτος δὴ ὁ βουκόλος, | πρὸς βορέω τ(ε) ἀνέμου τῶν Ἀγβατάνων καὶ πρὸς τοῦ πόντου τοῦ Εὐξείνου (7 da). Mentionnons enfin, de nouveau au sujet de Babylone : 1.192 Καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς χώρης ταύτης, τὴν οἱ Πέρσαι σατραπηίην (8 sp / da) | καλέουσι, | ἐστὶ ἁπασέων τῶν ἀρχέων πολλόν τι κρατίστη (6 da).

La liste de ces exemples pourrait sans peine être allongée. Il nous semble cependant qu'ils suffisent à prouver la richesse des rythmes dactyliques ou anapestiques dans les passages considérés. Aussi sommes-nous en droit de garantir, en vertu du critère rythmique, la notation suivante extraite du développement consacré aux Ioniens dans le livre I, et qui présente leur définition : 1.147 Εἰσι δὲ πάντες Ἴωνες ὅσοι ἀπ᾽ Αθηνῶν (5 da) | γεγόνασι | καὶ Ἀπατούρι(α) ἄγουσι ἑορτήν (4 da). Comme on l'a vu dans le chapitre I, Rosén considère cette phrase comme une interpolation en raison de deux anomalies morphologiques. Mais comme nous avons pu le dire, les deux atticismes que représentent le génitif contracte Ἀθηνῶν et la forme ἑορτήν du nom de la « fête » s'expliquent d'abord par

le contexte même de la phrase, qui évoque explicitement Athènes. Et en outre, le caractère presque holodactylique de cette phrase s'intègre parfaitement dans le type d'occurrences que nous avons étudiés jusqu'ici, et s'explique d'ailleurs par le caractère rituel de ces Apatouries.

3. Rythmes dactylico-anapestiques dans les discours des personnages

Nous distinguerons ici deux catégories : celle des discours rapportés sous forme directe, et celle des discours rapportés sous forme indirecte, ou narrativisée ; au sein de ces deux catégories, nous mènerons notre étude au fil de l'*Enquête*.

a) Discours directs

Les discours des personnages, rapportés le plus souvent sous forme directe, attestent au long de l'œuvre de nombreuses séquences dactyliques ou anapestiques qui contribuent à leur noblesse, à leur majesté, ou à leur solennité. Nous nous proposons ici de passer en revue, au fil des *logoi* successifs de l'œuvre d'Hérodote, les occurrences les plus remarquables de ces rythmes dactylico-anapestiques.

a_1) *Logos* de Crésus

(i) Gygès et Candaule (1.8-11)

Le *logos* de Crésus s'ouvre sur le récit de la tragédie de Candaule (1.8-12), qui invite son garde du corps Gygès à contempler la reine nue pour constater sa beauté. Leur dialogue atteste plusieurs séquences dactyliques dont la moins remarquable n'est sans doute pas celle-ci, ouvrant la réponse de Gygès qui se récrie devant la proposition de son roi : 1.8 Δέσποτα, τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελεύων με δέσποιναν τὴν ἐμὴν θεήσασθαι γυμνήν ;

Or, à notre connaissance, nul n'a jamais noté que cette phrase pouvait — *moyennant la reconnaissance d'une prosodie particulière et éminemment significative* — être lue comme un authentique distique élégiaque :

Δέσποτα, τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελεύων με
δέσποιναν τὴν ἐμὴν θεήσασθαι γυμνήν ;

« *Maître, quel discours malsain tiens-tu là, en m'ordonnant*
— *La maîtresse qui est la mienne, — de la contempler nue ?* »

Il faudra en effet supposer ici que l'interrogatif τίνα connaisse un allongement de sa première syllabe, dû sans doute à la présence de l'accent qui tient lieu d'ictus — ce qui constituerait un trait remarquable de métrique accentuelle que l'on pourra tenir pour caractéristique de la langue parlée. Le participe κελεύων devra pour sa part être lu κελέ(ϝ)ων, avec un traitement

de la diphtongue parallèle à l'abrègement que l'on constate à époque classique dans le verbe πο(ι)εῖν. Dans le second vers, il faudra supposer aussi l'abrègement du proclitique τήν, autre trait d'une métrique accentuelle, pour composer le premier hémistiche : δέσποιναν τὴν ἐμὴν. Si ce second vers n'a pas la pureté d'un pentamètre canonique dans la mesure où le second hémistiche est spondaïque, il en a du moins la structure avec sa césure médiane, de même que le premier vers atteste une coupe penthémimère entre λέγεις et λόγον. — S'il peut paraître extraordinaire que ces deux vers hérodotéens obéissent à une métrique déjà partiellement accentuelle, la structure du distique élégiaque est pourtant confirmée par la présence anaphorique des deux termes : δέσποτα, placé en apostrophe au début du premier vers, et δέσποιναν, ouvrant la proposition complétive au début du second, tous deux contribuant à la composition de l'entité sémantico-syntaxico-rythmique que constitue le distique élégiaque. Or, le motif même de cette réponse indignée est, comme nous le verrons au chapitre V, d'origine homérique[53]. Hérodote ouvre donc son premier *logos* sur un distique élégiaque dont la prosodie accuse cependant la liberté qu'il prend vis-à-vis du modèle dactylique, et qui paraît subir l'influence d'une métrique accentuelle caractéristique de la langue parlée.

Cette interprétation rencontrera peut-être des réserves. Elle est cependant confirmée par la réponse de Candaule (1.9), qui, rassurant d'abord Gygès sur ses intentions (Θάρσεε, Γύγη, séquence dactylique ouvrant la réponse), lui expose le plan qu'il a mis sur pied pour que celui-ci puisse voir la reine secrètement, clôturant son discours par la phrase suivante : Ἐπεὰν δὲ ἀπὸ τοῦ θρόνου στείχῃ ἐπὶ τὴν εὐνὴν κατὰ νώτου τε αὐτῆς γένῃ, | σοὶ μελέτω τὸ ἐνθεῦτεν ὅκως μή σ(ε) ὄψετ(αι) ἰόντα | διὰ θυρέων « Lorsqu'elle s'éloignera du trône vers la couche et que tu te trouveras dans son dos, *à toi de veiller alors à ce qu'elle ne te voie pas franchir* les portes » — où nous lisons : σοὶ μελέτω τοὐνθεῦτεν ὅκως μή σ' ὄψετ' ἰόντα, qui compose un authentique hexamètre dactylique à coupe troisième trochaïque où nous reconnaissons une nouvelle fois, dans la crase τοὐνθεῦτεν et l'élision de la diphtongue finale du verbe ὄψετ(αι), des traits probables de langue parlée, hautement stylisée cependant par l'emploi du rythme dactylique.

Gygès voit donc la reine nue : mais celle-ci s'en aperçoit, et médite sa vengeance. Le convoquant le lendemain, elle lui impose cette alternative (1.11) : ἢ γὰρ Κανδαύλην ἀποκτείνας (4 da) | ἐμέ τε καὶ τὴν βασιληίην ἔχε τὴν Λυδῶν, ἢ | αὐτόν σ(ε) αὐτίκα οὕτω ἀποθνῄσκειν δεῖ (5 da) | ὡς ἂν μὴ πάντα πειθόμενος Κανδαύλῃ τοῦ λοιποῦ ἴδῃς τὰ μή σε δεῖ.. | Ἀλλ' ἤτοι κεῖνόν γε (env. 3 da = 1er hém.) | τὸν ταῦτα βουλεύσαντα δεῖ ἀπόλλυσθαι ἢ σὲ τὸν ἐμὲ γυμνὴν θεησάμενον καὶ ποιήσαντα οὐ νομιζόμενα, « *soit tu assassines Candaule* et tu me possèdes, ainsi que la royauté des Lydiens, *soit il te faut mourir toi-même sur-le-champ*, pour ne pas, obéissant en tout à

[53] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (xix).

Candaule, voir à l'avenir ce qu'il ne faut pas. *Mais certes, c'est soit lui*, qui a médité ce forfait, qui doit périr, soit toi qui m'as contemplée nue, accomplissant un acte contraire à l'usage » — discours attestant trois séquences dactyliques successives qui concourent à sa solennité. On sait que confronté à ce dilemme, Gygès « choisit sa propre survie » : phrase narrative αἱρέεται αὐτὸς περιεῖναι, également dactylique, et qu'il assassine le roi Candaule.

(ii) Crésus et Bias / Pittacos (1.27)

Le deuxième passage du *logos* lydien à considérer concerne le moment où Crésus, comptant attaquer les Grecs insulaires, reçoit la visite de Bias de Priène, ou de Pittacos de Mytilène, qui s'adresse à lui à deux reprises en l'apostrophant d'abord sous son titre : Ὦ βασιλεῦ « *O Roi* », composant une micro-séquence dactylique présente à l'ouverture d'innombrables discours de l'œuvre et que nous ne mentionnerons plus, puis en lui déconseillant d'attaquer. Crésus répond alors : 1.27 Αἰ γὰρ τοῦτο θεοὶ (2 ½ da) | ποιήσειαν ἐπὶ νόον νησιώτῃσι, ἐλθεῖν ἐπὶ Λυδῶν παῖδας σὺν ἵπποισι « *Oui, que cela plaise aux dieux*, de mettre dans l'esprit des insulaires de venir contre les fils des Lydiens avec leur cavalerie ! » Nous avons commenté dans notre étude syntaxique l'emploi poétique de la particule éolienne αἰ γὰρ[54] ; cette particule ouvre une séquence équivalant à un premier hémistiche d'hexamètre, tandis que la phraséologie de la fin de la phrase : ἐπὶ Λυδῶν παῖδας, a sans doute aussi quelque chose de poétique[55]. La réplique du sage contient pour sa part l'expression ἐπείτε τάχιστ(α) ἐπύθοντό σε μέλλοντα κτλ. « *aussitôt qu'ils auront appris que tu t'apprêtes…* », qui figure à plusieurs reprises dans l'œuvre[56].

(iii) Crésus et Solon (1.30-32)

Le troisième passage est le dialogue entre Crésus et l'Athénien Solon. Crésus s'adresse ici à Solon en ces termes (1.30) : Ξεῖνε Ἀθηναῖε, παρ᾽ ἡμέας γὰρ περὶ σέο λόγος ἀπῖκται πολλὸς καὶ σοφίης [εἵνεκεν] τῆς σῆς καὶ πλάνης, ὡς φιλοσοφέων γῆν πολλὴν θεωρίης εἵνεκεν ἐπελήλυθας · νῦν ὦν ἵμερος ἐπειρέσθαί μοι ἐπῆλθέ σε εἴ τινα ἤδη πάντων | εἶδες ὀλβιώτατον. L'apostrophe initiale Ξεῖνε Ἀθηναῖε « Etranger d'Athènes » suit un rythme dactylique. Si la phrase s'achève sur le dimètre trochaïque εἶδες ὀλβιώτατον[57], l'expression qui introduit l'interrogation de Crésus est transmise de diverses façons. Legrand édite : νῦν ὦν ἐπειρέσθαι σε ἵμερος ἐπῆλθέ μοι ; Rosén écrit pour sa part : νῦν ὦν ἵμερος ἐπειρέσθαι μοι ἐπῆλθέ σε. On peut cependant constater que la séquence εἴ τινα ἤδη πάντων compose trois dactyles, qui ont chance de compléter une expression également

[54] Cf. chap. II, I. D. b) 2.
[55] Cf. STEIN, *ad loc.* : « Λυδῶν παῖδας, altertümliche, wahrscheinlich dem Oriente entlehnte Ausdrucksweise. »
[56] Cf. *infra*, B. 4. b).
[57] Sur lequel voir *infra*, II. A. 1. a) (i).

dactylique — que l'on obtient en effet à peu de frais en partant du texte de Rosén, d'où il suffit de retrancher le préverbe de ἐπειρέσθαι (sans doute indûment induit par celui de ἐπῆλθε), pour lire : νῦν ὧν ἵμερος εἰρέσθαί μοι ἐπῆλθέ σε εἴ τινα ἤδη πάντων « *à présent le désir de te demander m'est venu, si tu as déjà, de tous les hommes,* vu *quelqu'un* (qui fût le plus heureux) » — soit huit dactyles consécutifs dans une phrase qui atteste d'ailleurs le poétisme ἵμερος[58] et une syntaxe également particulière.

La réponse de Solon s'ouvre sur les mots : Ὦ βασιλεῦ, | Τέλλον Ἀθηναῖον, composant deux séquences dactyliques. L'évocation de Tellos est suivie de celle de Cléobis et Biton (1.32), où l'on note les phrases Ἀργεῖοι μὲν γὰρ περιστάντες ἐμακάριζον τῶν νεηνιέων τὴν ῥώμην, αἱ δὲ Ἀργεῖαι τὴν μητέρα αὐτῶν, | οἵων τέκνων ἐκύρησε (3 ½ ana = 2nd hém. hexam.) | Ἡ δὲ μήτηρ περιχαρὴς ἐοῦσα τῷ τε ἔργῳ καὶ τῇ φημῇ, στᾶσα ἀντίον τοῦ ἀγάλματος εὔχετο Κλεόβι καὶ Βίτωνι τοῖσι ἑωυτῆς τέκνοισι, | οἵ μιν ἐτίμησαν μεγάλως (3 ½ da), κτλ. « Les Argiens, qui se tenaient autour, félicitèrent les jeunes gens pour leur force, et les Argiennes, leur mère, *pour la valeur des enfants qu'elle avat eus*. La mère, remplie de joie par l'action et par la rumeur, se tint face à la statue et pria pour Cléobis et Biton, ses propres enfants, *qui l'avaient grandement honorée* ». Les deux séquences figurent ici en fin de phrase, la première constituant d'ailleurs un potentiel second hémistiche d'hexamètre.

Cette réponse de Solon suscite la colère de Crésus, qui réplique en ces termes : Ὦ ξεῖνε Ἀθηναῖε, | ἡ δ' ἡμετέρη εὐδαιμονίη οὕτω τοι ἀπέρριπται (7 ana) | ἐς τὸ μηδέν, ὥστε οὐδὲ ἰδιωτέων ἀνδρῶν ἀξίους ἡμέας ἐποίησας « *Etranger d'Athènes, notre bonheur est-il en vérité à ce point réduit* à néant, que tu ne nous aies pas même jugé l'égal de simples particuliers ? ». Enfin, le long exposé de Solon qui suit s'ouvre ainsi : 1.32 Ὦ Κροῖσε, ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν (4 ½ da) | ἐὸν φθονερὸν (1 ½ da) | καὶ ταραχῶδες ἐπειρῶτᾳς (3 ½ da) | ἀνθρωπηίων πρηγμάτων πέρι « *Crésus, moi qui sais que la divinité est toujours envieuse et turbulente*, tu m'interroges au sujet des choses humaines », qui atteste trois séquences dactyliques successives, et contient plus loin la phrase suivante : Ἐμοὶ δὲ σὺ καὶ πλουτέειν μέγα φαίνεαι καὶ βασιλεὺς πολλῶν εἶναι ἀνθρώπων (8 da) | ἐκεῖνο δὲ τὸ εἴρεό με οὔ κώ σε ἐγὼ λέγω, πρὶν τελευτήσαντα καλῶς | τὸν αἰῶνα πύθωμαι (2 ½ ana) « *Moi, tu me parais être fort riche et roi de nombreux hommes* ; mais pour ce que tu m'as demandé, je ne dis pas que tu le sois encore, avant *d'avoir appris que* tu as achevé *ta vie* de belle manière », dont la première proposition est entièrement dactylico-spondaïque, et qui présente en outre une clausule dactylique attestant le poétisme lexical αἰών[59]. Notons enfin que dans l'ensemble de ce discours, le rythme dactylique fait écho au ton adopté par le véritable poète Solon dans ses élégies[60].

---

[58] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[59] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[60] Voir, pour les réminiscences, le chap. V, I. B.

(iv) Crésus, Atys et Adraste (1.36-42)

Le quatrième passage est l'épisode d'Adraste et du fils de Crésus, Atys. Un sanglier ravageant l'Olympe de Mysie, les habitants envoient à Crésus une délégation chargée de solliciter le secours de son fils. La réponse de Crésus, auquel un oracle a prédit la mort de son fils, est la suivante : 1.36 Παιδὸς μὲν πέρι τοῦ (ἐ)μοῦ μὴ μνησθῆτ(ε) ἔτι · οὐ γὰρ ἂν ὑμῖν συμπέμψαιμι (10 da) · | νεόγαμός τε γάρ ἐστι καὶ ταῦτά οἱ νῦν μέλει « *Au sujet du fils qui est le mien, n'en faites plus mention : je ne saurais l'envoyer avec vous* ; car il est jeune marié et voilà maintenant ce qui lui importe ». Moyennant l'élision inverse du possessif (ἐ)μοῦ, nouveau trait de langue parlée comparable à ceux que nous avons observés dans l'épisode de Gygès et Candaule, cette phrase compose une séquence ininterrompue de neuf dactyles, où l'on observera également l'anastrophe de la préposition περί.

S'ensuit alors un dialogue entre Crésus et son fils, qui ne comprend pas la décision de son père (1.37) : Ὦ πάτερ, | τὰ κάλλιστα πρότερόν κοτε καὶ γενναιότατ(α) ἡμῖν ἦν (7 ana) | κτλ « *Père, jadis nous jouissions du plus beau et du plus noble* », etc., où le rythme est en accord avec les superlatifs de la phrase. La réponse de Cyrus est la suivante (1.38) : Ὦ παῖ, οὔτε δειλίην οὔτε ἄλλο οὐδὲν ἄχαρι παριδών τοι ποιέω ταῦτα, | ἀλλά μοι ὄψις ὀνείρου ἐν τῷ ὕπνῳ ἐπιστᾶσ(α)(6 da) | ἔφη σε ὀλιγοχρόνιον ἔσεσθαι, κτλ., « Mon enfant, ce n'est pas pour avoir vu en toit lâcheté ni aucun autre signe déshonorant que je fais cela : *mais une vision de songe survenue dans mon sommeil* m'a annoncé que ta vie serait brève », où le rythme dactylique s'accompagne d'une phraséologie probablement poétique (ὄψις ὀνείρου) ainsi que du composé poétique ὀλιγοχρόνιον[61]. Atys réplique alors (1.39) : Συγγνώμη μέν, ὦ πάτερ, τοι, ἰδόντι γε ὄψιν τοιαύτην, περὶ ἐμὲ φυλακὴν ἔχειν · τὸ δὲ οὐ μανθάνεις, | ἀλλὰ λέληθέ σε τὸ ὄνειρον (3 ½ da), | ἐμέ τοι δίκαιόν ἐστι φράζειν. Φής τοι τὸ ὄνειρον ὑπὸ αἰχμῆς σιδηρέης φάναι ἐμὲ τελευτήσειν. Ὑὸς δὲ κοῖαι μέν εἰσι χεῖρες ; κοίη δὲ αἰχμὴ σιδηρέη, | τὴν σὺ φοβέαι (1 ½ da) ; « … mais ce que tu ne comprends pas et *que t'a caché le songe*, il est juste que je te l'explique. Tu dis que le songe affirme que je mourrai sous le coup d'une lance de fer. Mais où sont les mains du sangleir ? Quelle est la lance de fer, *que tu crains* ? » Nous opérons ici la crase pour τοὔνειρον, à mettre au compte de la prosodie particulière aux discours des personnages ; la seconde phrase s'achève sur une clausule dactylique d'une grande vivacité qui interpelle le destinataire. Puis cette phrase holodactylique : Εἰ μὲν γὰρ ὑπ(ὸ) ὀδόντος τοι (3 ½ da) | εἶπε τελευτήσειν με ἢ ἄλλου τευ ὅ τι τούτῳ ἔοικε, | χρῆν δή σε πο(ι)<u>έει</u>ν τὰ πο(ι)<u>έεις</u> · (3 ana) | νῦν δὲ ὑπ(ὸ) αἰχμῆς (2 da) « *Car s'il avait dit que je mourrais sous le coup d'une dent, ou d'autre chose qui y ressemble, oui, tu devrais faire ce que tu fais ; mais en l'occurrence, c'est sous le coup d'une lance* ». Pour la première

[61] Sur lequel voir chap. IV, I., *s. v.*

séquence, il faut supposer l'allongement sous l'accent de la particule γάρ ; la dernière constitue elle aussi une clausule dactylique, fortement mise en relief par la ponctuation qui la précède.

Convaincu par les propos d'Atys, Crésus demande alors (1.41) à cet Adraste qu'il a recueilli et purifié, de veiller sur son fils au cours de la chasse au sanglier[62]. Adraste lui répond en ces termes (1.42) : Ὦ βασιλεῦ, ἄλλως μὲν ἔγωγ(ε) ἄν (4 da) | οὐκ ἤια ἐς ἄεθλον τοιόνδε · οὔτε γὰρ συμφορῇ τοιῇδε κεχρημένον οἰκός ἐστι ἐς ὁμήλικας εὖ πρήσσοντας ἰέναι, | οὔτε τὸ βούλεσθαι πάρα, (3 da) | πολλαχῇ τε ἂν | ἴσχον ἐμεωυτόν (2 da) « *O Roi, en d'autres circonstances, pour ma part*, je ne participerai pas à un telle mission ; car il n'est pas naturel qu'en proie au malheur qui est le mien, j'aille vers des gens heureux, *et je n'en ai pas non plus le désir* ; et bien souvent *je me retiendrais* », phrase dans laquelle on observe trois séquences dactyliques, la première en ouverture, la troisième en guise de clausule. — Mais Adraste finalement accepte, et l'on sait l'issue tragique de l'épisode.

(v) Crésus et Cyrus (1.87-88)

Réchappé du bûcher sur ordre de Crésus et par l'intervention d'Apollon, Crésus répond à Cyrus qui lui demande ce qui l'a poussé à marcher contre lui : Ὦ βασιλεῦ, | ἐγὼ ταῦτα ἔπρηξα τῇ σῇ μὲν εὐδαιμονίῃ, τῇ ἐμεωυτοῦ δὲ κακοδαιμονίῃ · αἴτιος δὲ τούτων ἐγένετο ὁ Ἑλλήνων θεὸς ἐπάρας ἐμὲ στρατεύεσθαι. Οὐδεὶς γὰρ οὕτω ἀνόητός ἐστι ὅστις πόλεμον πρὸ εἰρήνης αἱρέεται · | ἐν μὲν γὰρ τῇ οἱ παῖδες (3 ½ sp) | τοὺς πατέρας θάπτουσι (3 da), | ἐν δὲ τῷ οἱ πατέρες τοὺς παῖδας (4 da). « O Roi, j'ai accompli cela pour ton bonheur à toi, et pour mon malheur personnel ; mais le responsable en est le dieu des Grecs, qui m'a excité à partir en expédition. Car nul n'est assez insensé pour préférer la guerre à la paix. *Dans l'une, ce sont les enfants qui enterrent leurs pères, dans l'autre, les pères leurs enfants* » : cette phrase recèle, outre un rythme dactylico-spondaïque qui convient à l'expression de cette *gnômè*, le phonopétisme d'une chaîne allitérante reposant sur le couple antonymique παῖς / πατήρ[63]. Crésus conclut : Ἀλλὰ ταῦτα | δαίμοσί κου φίλον ἦν (2 ½ da) | οὕτω γενέσθαι « Mais *sans doute plaisait-il aux dieux* qu'il en fût ainsi », où l'expression δαίμοσί κου φίλον ἦν, de rythme également dactylique, représente une réminiscence homérique[64].

[62] Voir sur son discours *infra*, III. B.
[63] Cf. chap. I, A. 1. a) (xxii).
[64] Cf. chap. V, I. A. 2. a) 5.

a$_{1'}$) *Logos* de Cyrus

(i) Astyage, Harpage et le bouvier (1.108-111)

Averti par un songe que l'enfant de sa fille Mandane serait roi à sa place, Astyage, roi des Mèdes, enjoint à son fidèle Harpage de mettre le nouveau-né à mort. Il s'adresse pour ce faire à lui en ces termes (1.108) : ῞Αρπαγε, πρῆγμα τὸ ἄν τοι προσθέω, (4 da) | μηδαμῶς παραχρήσῃ, κτλ. « *Harpage, la mission dont je te charge,* ne la néglige nullement », phrase déjà relevée pour la construction anomale du verbe παραχρῶμαι avec l'accusatif[65]. La réponse d'Harpage s'ouvre également sur un rythme dactylique : ἦ Ω βασιλεῦ, οὔτ(ε) ἄλλοτέ κω (3 ½ da) | παρεῖδες ἀνδρὶ τῷδε ἄχαρι οὐδέν, κτλ. « *O Roi, tu n'as jamais encore* vu dans l'homme que je suis rien qui pût déplaire », etc. — Cependant, rentré chez lui, Harpage répond ainsi à sa femme qui lui demande ce qu'il a dès lors l'intention de faire (1.109) : Οὐ τῇ ἐνετέλλετο ᾿Αστυάγης, οὐδ᾿ εἰ (5 ana) | παραφρονήσει τε καὶ μανέεται κάκιον ἢ νῦν μαίνεται, κτλ. « *Pas ce que m'a ordonné Astyage, quand bien même* il perdrait la raison et serait plus fou encore qu'il ne l'est maintenant », etc. Il est à noter que ces trois séquences dactyliques constituent les ouvertures respectives de chacun des trois discours tenus.

Harpage décide alors de déléguer la mission dont il est investi à son bouvier, auquel il donne l'ordre de tuer l'enfant. Son discours (1.110), qui s'ouvre pour sa part sur une phrase non dactylique, contient en revanche la menace suivante : Καὶ τάδε τοι ἐκέλευσ(ε) εἰπεῖν, εἰ μὴ ἀποκτείνῃς αὐτό (7 da), | ἀλλά τεῳ τρόπῳ περιποιήσῃς, ὀλέθρῳ τῷ κακίστῳ σε διαχρήσεσθαι « *Et il m'a ordonné de te dire que si tu ne le tues pas* », etc., dont on notera le ton hyperbolique (ὀλέθρῳ τῷ κακίστῳ) auquel s'accorde ici le rythme dactylique.

Rentrant chez lui à son tour, le bouvier confie à sa femme l'affaire dont il est chargé (1.111). Il le fait en ces termes : ἦ Ω γύναι, εἶδον τ(ε) ἐς πόλιν ἐλθὼν καὶ ἤκουσα τὸ μήτε ἰδεῖν ὄφελον (8 ½ da) | μήτε κοτὲ γενέσθαι ἐς δεσπότας τοὺς ἡμετέρους « *Femme, j'ai vu en allant en ville et entendu ce que j'aurais voulu ne jamais voir*, et dont j'aurais voulu que cela n'arrive jamais à nos maîtres ». La leçon ὄφελον, retenue par Rosén sur la foi des manuscrits ABCD² en face de ὤφελον (PDRSV, d'où Legrand), permet de prolonger la séquence dactylique sur plus de huit pieds ; rappelons aussi l'amphibologie syntaxique du pronom relatif τό[66]. Racontant l'histoire, le bouvier déclare ensuite : Καὶ πρόκατε δὴ κατ᾿ ὁδὸν | πυνθάνομαι τὸν πάντα λόγον θεράποντος (5 da) | ὃς ἐμὲ

[65] Cf. chap. II, I. B. 1. f).
[66] Cf. chap. II, II. B. 1.

προπέμπων ἔξω πόλιος ἐνεχείρισε τὸ βρέφος, | ὡς ἄρα Μανδάνης τ(ε) εἴη παῖς (4 da) | τῆς ᾿Αστυάγεος θυγατρὸς καὶ Καμβύσεω τοῦ Κύρου (6 ½ ana), | καί μιν | ᾿Αστυάγης ἐντέλλετ(αι) ἀποκτεῖναι (4 ½ da) « Et c'est alors, sur la route, *que j'apprends toute l'histoire de la bouche du serviteur* […], *comme quoi c'était le fils de Mandane, la fille de Astyage et de Cambyse fils de Cyrus, et qu'Astyage ordonne de le mettre à mort* », phrase très majoritairement composée de rythmes dactylico-anapestiques ou spondaïques dénotant à la fois l'étonnement du bouvier et la noblesse d'extraction de l'enfant. Se joint à cela l'élision de la désinence verbale ἐντέλλετ(αι), comme caractéristique probable de la langue parlée.

(ii) Cyrus et Hystaspe (1.210)

A la suite d'un songe l'avertissant que Darius, fils d'Hystaspe, est destiné à régner à sa place, Cyrus, faussement persuadé que Darius conspire contre lui, convoque Hystaspe pour lui ordonner de tenir son fils sous surveillance. Hystaspe répond ainsi (1.210) : Ὦ βασιλεῦ, μὴ εἴη ἀνὴρ Πέρσης γεγονώς (5 ½ da) | ὅστις τοι ἐπιβουλεύσει, εἰ δ᾿ ἔστι, ἀπόλοιτο ὡς τάχιστα. La formulation du souhait « *Puisse-t-il ne pas être né de Perse qui*… » revêt, par l'emploi de l'optatif μὴ εἴη, du participe parfait γεγονώς et qui plus est du rythme dactylique, une grande solennité.

a$_2$) *Logos* égyptien

Les proches d'Amasis (2.173)

Le *logos* égyptien, qui fait la part belle au discours du narrateur hérodotéen, ne présente guère qu'en sa fin, au sujet du roi Amasis, un ou deux discours directs de personnages. On lit ainsi dans le reproche qu'adressent ses proches à Amasis devenu roi : 2.173 Ὦ βασιλεῦ, οὐκ ὀρθῶς σεωυτοῦ προέστηκας | ἐς τὸ ἄγαν φαῦλον προάγων σεωυτόν · σὲ γὰρ ἐχρῆν (6 da) | ἐν θρόνῳ σεμνῷ σεμνὸν θωκέοντα δι᾿ ἡμέρης πρήσσειν τὰ πρήγματα « O Roi, tu ne te comportes pas correctement *en te laissant aller à trop de vulgarité : tu devrais*, siégeant majestueusement sur un trône majestueux, traiter les affaires au long du jour ». La séquence dactylique compose ici un parfait hexamètre ; à noter qu'elle s'associe à d'autres traits marqués, d'ordre lexical (répétition de l'adjectif σεμνός), phonétique (allitération θρόνῳ – θωκέοντα) et stylistique (composition chiasmatique de la séquence ἐν θρόνῳ σεμνῷ σεμνὸν θωκέοντα).

a$_3$) *Logos* de Cambyse

(i) Crésus et Cambyse (3.36)

Devant les actes de folie criminelle dont se rend responsable Cambyse, Crésus juge bon de le réfréner (3.36). Il le fait en ces termes : Ὦ βασιλεῦ, μὴ πάντα (3 da) | ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε, ἀλλ᾽ ἴσχε | καὶ καταλάμβανε σεωυτόν (3 da) […]. Ἢν δὲ | πολλὰ τοιαῦτα ποιέῃς (2 ½ da) |, ὅρα ὅκως | μή σευ ἀποστήσονται Πέρσαι. Ἐμοὶ δὲ πατὴρ σὸς Κῦρος (7 da) | ἐνετέλλετο πολλὰ κελεύων (3 ½ ana) | σε νουθετέειν καὶ ὑποτίθεσθαι ὅ τι ἂν | εὑρίσκω ἀγαθόν (2 ½ da) « *O Roi, ne cède pas en tout à ta jeunesse fougueuse ; retiens et contiens-toi*. Si tu *te comportes souvent de cette façon*, prends garde *que les Perses ne se détachent de toi. C'est ton père Cyrus qui m'a enjoint de façon très pressante* de t'avertir et de te proposer ce que *je trouve bon* ». Ce discours comporte, en sa première phrase, une réminiscence homérique que nous étudierons plus loin[67], et dont les séquences dactyliques, au nombre de quatre, représentent la signature.

(ii) La fille de Polycrate à son frère Lycophron (3.53)

Polycrate devenu vieux, brouillé depuis longtemps avec son fils Lycophron, le convie finalement à prendre sa place de tyran de Samos ; mais Lycophron refuse. Polycrate lui délègue alors sa fille, qui lui tient ce discours (3.53) : Ὦ παῖ, βούλεαι τήν τε τυραννίδ(α) ἐς ἄλλους (5 da) | πεσεῖν καὶ τὸν οἶκον τοῦ πατρὸς διαφορηθέντα μᾶλλον ἢ αὐτός σφεα ἀπελθὼν ἔχειν ; « *Mon enfant, veux-tu voir la tyrannie* tomber *aux mains d'autrui*, et la maison de ton père déchirée, plutôt que de revenir en prendre possession toi-même ? ». L'ouverture de ce discours, de registre par ailleurs gnomique (cf. Φιλοτιμίη κτῆμα σκαιόν · μὴ τῷ κακῷ τὸ κακὸν ἰῶ) se fait, comme tant d'autres au long de l'œuvre, sur un rythme dactylique.

(iii) Cambyse à Préxaspe (3.63)

Deux mages se révoltent contre Cambyse, l'un d'entre eux usurpant l'identité de son frère Smerdis que Cambyse a fait assassiner par Préxaspe, et proclamant que les Perses doivent obéir à Smerdis. Devant cette situation absurde, Cambyse envoie s'informer un héraut, qui tient le discours suivant (3.63) : Ἐγὼ Σμέρδιν τὸν Κύρου (3 da) | ἐξ ὅτεο βασιλεὺς Καμβύσης ἤλασε ἐς Αἴγυπτον, | οὔκω ὄπωπα (2 da = cl. da.) · | ὁ δέ μοι μάγος, τὸν Καμβύσης ἐπίτροπον τῶν οἰκίων ἀπέδεξε, | οὗτος ταῦτ(α) ἐνετείλατο (3 da), | φὰς Σμέρδιν τὸν Κύρου εἶναι τὸν ταῦτα ἐπιθέμενον εἶπαι πρὸς ὑμέας « *Moi, ce*

[67] Cf. chap. V, A. 2. a) (xi).

Smerdis fils de Cyrus, depuis que le roi a Cambyse a marché contre l'Egypte, *je ne l'ai pas encore vu* ; mais c'est le mage, que Cambyse a désigné comme tuteur de sa maison, *c'est lui qui m'a donné cet ordre* ». La première phrase s'ouvre sur une séquence et se referme sur une clausule également dactyliques ; la seconde, à la faveur de la reprise emphatique du sujet (ὁ μάγος) par le démonstratif οὗτος, contient également une proposition dactylique.

Cambyse s'adresse alors à Préxaspe : Πρήξασπες, σὺ μὲν οἷα ἀνὴρ ἀγαθὸς ποίησας (6 da) | τὸ κελευόμενον αἰτίην ἐκπέφευγας · ἐμοὶ δὲ τίς ἂν εἴη Περσέων ὁ ἐπανεστεὼς ἐπιβατεύων τοῦ Σμέρδιος οὐνόματος ; « *Préxaspe, toi qui as accompli en homme d'honneur* l'ordre donné, tu es l'abri du reproche » ; etc. La séquence dactylique s'étend du nom de « Préxaspe » au participe ποιήσας, qui sur un mode synonymique occasionne un jeu de mots[68] ; elle compose un hexamètre. — Et Préxaspe de répondre : Ἐγώ μοι δοκέω συνιέναι τὸ γεγονὸς τοῦτο, ὦ βασιλεῦ · οἱ μάγοι εἰσί τοι <οἱ> ἐπανεστεῶτες, | τόν τ(ε) ἔλιπες μελεδωνὸν τῶν οἰκίων Πατιζείθης (6 da) | καὶ ὁ τούτου ἀδελφεὸς Σμέρδις « Pour moi, je crois comprendre ce qui s'est passé là : ce sont les mages qui se sont révoltés, *celui que tu as laissé pour veiller sur ta maison, Patizeithès*, et son frère Smerdis ». Ici encore, la séquence est constituée de six dactyles.

a$_{3'}$) *Logos* de Darius

(i) Dialogues perses (3.80-82)

Les Dialogues perses sur la meilleure forme de gouvernement (3.80-82) attestent également plusieurs rythmes dactyliques remarquables. C'est ainsi que le discours d'Otanès, partisan de la démocratie (3.80), s'ouvre sur ces mots : Ἐμοὶ δοκέει ἕνα μὲν ἡμέων μούναρχον μηκέτι γενέσθαι · οὔτε γὰρ ἡδὺ (2 da) | οὔτ(ε) ἀγαθόν (1 ½ da). | Εἴδετε μὲν γὰρ τὴν Καμβύσεω ὕβριν (5 da) | ἐπ᾽ ὅσον ἐπεξῆλθε, κτλ. « Je suis d'avis que ne soit plus monarque un seul parmi nous ; *car ce ni n'est bon, ni agréable. Vous avez vu en effet l'hubris de Cambyse*, jusqu'à quel point elle est allée », etc. Mais elle recèle surtout la phrase suivante : Πλῆθος δ(ὲ) ἄρχον πρῶτα μὲν οὔνομα πάντων (5 da) | κάλλιστον ἔχει (2 ana), | ἰσονομίην « *Le gouvernement du peuple, a d'abord le plus beau de nom de tous* — l'isonomie », où une première séquence composée de cinq dactyles, dont la clausule renferme le probable morphopoétisme οὔνομα[69], est suivie d'une seconde séquence, celle-ci anapestique, dans laquelle figure le superlatif laudatif κάλλιστον ; enfin, la phrase s'achève — et culmine — sur le maître mot d'« isonomie », placé en apposition à οὔνομα… κάλλιστον.

[68] Cf. chap. IV, II. A.
[69] Cf. chap. I, II. 1. c).

Mégabyze, qui prend la parole ensuite (3.81), déclare d'abord : Τὰ μὲν Ὀτάνης | εἶπε τυραννίδα παύων (3 da), | λελέχθω κἀμοὶ ταῦτα · | τὰ δ᾽ ἐς τὸ πλῆθος ἄνωγε [κελεύων] (3 ou 4 da) | φέρειν τὸ κράτος, γνώμης τῆς ἀρίστης ἡμάρτηκε (κελεύων om. ABCP) « Ce qu'Otanès *a dit pour mettre fin à la tyrannie*, que cela soit dit par moi aussi ; *mais pour son désir* de rapporter le pouvoir *au peuple*, il a dévié de l'avis le meilleur ». — Son argumentation s'achève sur la phrase suivante : Δήμῳ μέν νυν, οἳ Πέρσῃσι κακὸν νοέουσι (6 da), | οὗτοι χράσθων (2 sp) · | ἡμεῖς δὲ κτλ. « *Du peuple donc, que ceux qui veulent du mal aux Perses,* que ceux-là fassent usage ; mais pour nous… », etc., avec une séquence de six dactyles différente cependant d'un hexamètre.

Enfin, Darius, partisan de la monarchie, analyse (3.82) le processus qui mène inexorablement de l'oligarchie à la monarchie : Τοῦτο δὲ τοιοῦτο γίνεται ἐς ὃ ἂν προστάς τις τοῦ δήμου τοὺς τοιούτους παύσῃ · | ἐκ δ(ὲ) αὐτῶν θωυμάζεται οὗτος δὴ ὑπὸ τοῦ δήμου, θωυμαζόμενος δέ ἀν᾽ ὧν ἐφάνη μούναρχος ἐών (12 ½ da) « Cela se produit jusqu'à ce que quelqu'un, prenant la tête du peuple, mette fin à leurs agissements ; *en vertu de quoi cet homme-là est admiré par le peuple, et dans cette admiration il se révèle un monarque* ». On notera le ton emphatique que confère à cette phrase l'emploi du démonstratif οὗτος appuyé par l'intensive δή, ainsi que la tmèse ἀν᾽ ὧν ἐφάνη avec aoriste gnomique[70]. Ici encore, le terme phare de μούναρχος clôt la séquence dactylique, ainsi que la phrase dans son ensemble.

(ii) Darius et Syloson (3.140)

A l'époque où Darius n'était encore qu'un simple garde du corps de Cambyse, un certain Syloson lui avait cédé pour rien son manteau de pourpre. Darius devenu roi des Perses, Syloson se présente à lui comme son bienfaiteur, dans l'intention de lui soumettre sa requête : lui accorder la tyrannie de l'île de Samos. Plusieurs séquences dactyliques concourent à dramatiser ce passage. C'est ainsi qu'ayant reconnu son bienfaiteur, Darius s'adresse à lui ainsi (3.140) : Ὦ γενναιότατ(ε) ἀνδρῶν (3 da), | σὺ κεῖνος εἶς ὃς ἐμοὶ οὐδεμίαν ἔχοντί κω δύναμιν ἔδωκας « *O le plus noble des hommes,* tu es celui-là qui m'a fait un don alors que je n'avais pas encore pouvoir », pour déclarer ensuite : Ἀνθ᾽ ὧν τοι χρυσὸν καὶ ἄργυρον ἄπλετον (5 da) | δίδωμι, ὡς μή κοτέ τοι μεταμελήσῃ Δαρεῖον τὸν Ὑστάσπεος εὖ ποιήσαντι « *En échange de quoi,* je te donne *de l'or et de l'argent à profusion*, pour que tu ne regrettes pas d'avoir bien traité Darius fils d'Hystaspe ». Syloson répond pour sa part : Ἐμοὶ μήτε χρυσόν, ὦ βασιλεῦ, μήτε ἄργυρον δίδου, | ἀλλ᾽ ἀνασωσάμενός μοι δὸς τὴν πατρίδα (5 da) | Σάμον, τὴν νῦν ἀδελφεοῦ τοῦ ἐμοῦ Πολυκράτεος ἀποθανόντος ὑπὸ Ὀροίτεω ἔχει δοῦλος ἡμέτερος, | ταύτην μοι δὸς ἄνευ τε φόνου (3 ½ da) | καὶ ἐξανδραποδίσιος « Ne me donne, ô Roi, ni or ni argent,

[70] Sur quoi voir chap. I, II.

mais recouvre et donne-moi ma patrie, Samos, qu'un de nos esclaves, après la mort de mon frère Polycrate tué par Oroitès, tient maintenant en sa possession, — *donne-la-moi sans meurtre et sans esclavage* ». Les rythmes dactyliques confèrent au dialogue un intense pathos, et notamment à la requête finale, une grande solennité.

(iii) Maiandrios et Télésarchos de Samos (3.142)

Maindrios de Samos, successeur de Polycrate, ayant proclamé l'isonomie en échange de privilèges personnels, un Samien nommé Télésarchos l'invective en ces termes (3.142) : ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ἄξιος εἶς σύ γε ἡμέων ἄρχειν, (5 da) | γεγονώς τε κακῶς καὶ ἐὼν ὄλεθρος (4 ana), | ἀλλὰ μᾶλλον ὅκως λόγον δώσεις τῶν μετεχείρισας χρημάτων « Mais tu n'es pas non plus, toi, digne de nous commander, étant d'une méchant naissance et étant un fléau ; songe plutôt à rendre compte de l'argent que tu as eu entre tes mains ! » Comprenant alors que, s'il renonce au pouvoir, un autre prendra sa place, Maindrios décide d'assumer la tyrannie. On notera dans la phrase citée, de rythme d'abord dactylique, puis anapestique, l'ouverture de la première séquence sur la locution ἀλλ᾽ οὐδ(έ), d'origine homérique[71], ainsi que le terme métaphorique et fortement dépréciatif ὄλεθρος qui clôt la seconde.

(iv) Darius et Zopyre (3.155-156)

Ayant reçu un présage lui signifiant la possibilité de prendre Babylone, Zopyre se mutile en se coupant le nez et les oreilles dans l'intention de passer pour transfuge auprès des Babyloniens, puis se présente ainsi au roi Darius, lequel lui demande avec horreur qui lui a infligé ces sévices. Zopyre répond ainsi (3.155) : Οὐκ ἔστ(ι) οὗτος ἀνὴρ ὅτι μὴ σύ (4 da), | τῷ ἐστὶ δύναμις τοσαύτη ἐμὲ δὴ ὧδε διαθεῖναι, | οὐδέ τις ἀλλοτρίων (2 ½ da), | ὦ βασιλεῦ, τάδε ἔργασται, ἀλλ᾽ αὐτὸς ἐγὼ ἐμεωυτόν (7 da), | δεινόν τι πο(ι)εύμενος ᾽Ασσυρίους Πέρσῃσι (7 ana) | καταγελᾶν « *Cet homme-là ne peut être que toi*, qui détiens un pouvoir de nature à me mettre dans un tel état, *et personne d'autre, ô Roi, n'a fait cela, sinon moi à moi-même, ne supportant pas que les Assyriens se moquent des Perses* », phrase quasiment holodactylique ou anapestique, à laquelle Darius réplique : Ὦ σχετλιώτατε ἀνδρῶν (3 da), | ἔργῳ τῷ κακίστῳ οὔνομα τὸ κάλλιστον ἔθεο, φὰς διὰ τοὺς πολιορκεομένους | σεωυτὸν ἀνηκέστως διαθεῖναι (4 da) « *O le plus misérable des hommes*, tu as donné le nom le plus beau à l'action la plus méchante, en affirmant que c'est à cause des assiégés *que tu t'es mis dans un état irrémédiable !* ». La réplique suivante, dans laquelle Zopyre expose son plan, contient elle aussi plusieurs rythmes dactyliques ; ainsi : Ἤδη ὦν, ἢν μὴ τῶν σῶν δεήσῃ, | αἱρέομεν Βαβυλῶνα (3 da) « Dès lors donc, si

[71] Cf. chap. II, I. D. 2. a).

tu ne manques pas de tes forces, *nous prendrons Babylone* » ; ou, à la fin du discours : ʽΩς γὰρ ἐγὼ δοκέω (2 ½ da), | ἐμέο | μεγάλ(α) ἔργ(α) ἀποδεξαμένου (3 ana) | τά τε ἄλλα ἐπιτρέψονται ἐμοὶ Βαβυλώνιοι καὶ δὴ καὶ τῶν πυλέων τὰς βαλανάγρας. Τὸ δὲ | ἐνθεῦτεν ἐμοί τε (2 ½ ana) | καὶ Πέρσῃσι μελήσει (3 da) | τὰ δεῖ ποιέειν « Car selon ce que je crois, *quand j'aurai accompli de grands exploits*, les Babyloniens me confieront entre autres choses et tout particulièrement les clefs des portes. A partir de là, *importera à moi-même et aux Perses* ce qu'il faut faire ». On notera notamment dans la première phrase le motif de l'ἔργων μεγάλων ἀπόδεξις, récurrent à travers l'œuvre et plusieurs fois formulé sur un rythme dactylique.

Puis, arrivé devant les Babyloniens, Zopyre déclare (3.156) : Νῦν τε, ἔφη λέγων, ἐγὼ ὑμῖν, ὦ Βαβυλώνιοι, ἥκω μέγιστον ἀγαθόν, Δαρείῳ δὲ καὶ τῇ στρατιῇ καὶ Πέρσῃσι μέγιστον κακόν · | οὐ γὰρ δὴ ἐμέ γ(ε) ὧδε (3 da) | λωβησάμενος καταπροΐξεται « A présent, déclara-t-il, me voici venu à vous, Babyloniens, comme le plus grand bonheur, et comme le plus grand malheur pour Darius, son armée et les Perses : *car il est certain que de m'avoir ainsi* outragé, il n'aura pas lieu de se réjouir ».

a$_4$) *Logoi* scythe et libyen

De la même manière que le *logos* égyptien, les *logoi* scythe et libyen du livre IV font la part belle au discours du narrateur hérodotéen. Ils présentent cependant quelques discours de personnages, dans lesquels on observe des séquences rythmiques.

(i) L'un des Scythes dans leur guerre contre les enfants de leurs femmes (4.3)

Dans la guerre difficile qui oppose les Scythes aux enfants que leurs femmes ont eus de leurs esclaves, un Scythe prend soudain la parole pour inviter ses camarades à remplacer les armes par les fouets, pour faire sentir à leurs ennemis la différence de statut (4.3). Son discours, qui s'ouvre sur les mots : Οἷα πο(ί)ευμεν (2 da), | ἄνδρες Σκύθαι « *Que faisons-nous là*, Scythes ! », contient la phrase suivante : Νῦν ὦν μοι δοκέει αἰχμὰς μὲν καὶ τόξα μετεῖναι (6 da), | λαβόντα(ς) δὲ ἕκαστον τοῦ ἵππου τὴν μάστιγα ἰέναι ἆσσον αὐτῶν[72] « *A présent donc, je suis d'avis que nous laissions les lances et les arcs*, et que prenant chacun le fouet de notre cheval, nous allions au-devant d'eux », dont la séquence dactylique compose un parfait hexamètre à coupe hephthémimère ; on notera aussi l'emploi du syntagme ἆσσον ἰέναι, d'origine homérique[73].

[72] L'apposition participiale est transmise selon des variantes : singulier λαβόντα ou pluriel λαβόντας, selon les manuscrits et les éditeurs.
[73] Cf. chap. IV, I., *s. v.* ἆσσον.

(ii) Discours d'un Borysthénite aux Scythes à propos de Scylès (4.79)

Le Scythe Scylès s'étant initié au culte de Dionysos Baccheios dans la ville des Borysthénites, l'un des habitants va « faire des gorges chaudes » chez les Scythes (διεπρήστευσε, trad. Legrand), en leur déclarant (4.79) : Ἡμῖν γὰρ καταγελᾶτε, ὦ Σκύθαι, ὅτι βακχεύομεν καὶ ἡμέας ὁ θεὸς λαμβάνει · | νῦν οὗτος ὁ δαίμων καὶ τὸν ὑμέτερον βασιλέα λελάβηκε (7 ana), | καὶ βακχεύει τε καὶ ὑπὸ τοῦ θεοῦ μαίνεται « Vous vous moquez de nous, Scythes, parce que nous nous livrons à des transports bacchiques et que le dieu s'empare de nous ; *à présent, cette divinité s'est emparée aussi de votre roi* ; il se livre à des transports bacchiques et est possédé par le dieu ». Notons ici, comme plus haut dans le discours de Zopyre, la construction anomale avec le datif du verbe καταγελάω, dans laquelle nous avons reconnu un possible poétisme syntaxique[74].

(iii) Réponse aux Scythes des rois voisins (4.119)

Les Scythes ayant sollicité l'appui de leurs voisins face à la menace perse, certains rois promettent leur secours ; mais d'autres le leur refusent, déclarant qu'ils repousseront les Perses si ceux-ci prennent l'initiative d'offenses contre eux, mais que jusque-là, ils resteront chez eux (4.119) ; cette dernière affirmation, et la justification qui en est faite, prennent la forme de rythmes dactyliques : Μέχρι δὲ τοῦτο ἴδωμεν (3 da / 1er hém. hexam.), | μενέομεν παρ᾽ ὑμῖν αὐτοῖσι · ἥκειν γὰρ δοκέομεν οὐκ ἐπ᾽ ἡμέας Πέρσας, ἀλλ᾽ ἐπὶ τοὺς αἰτίους | τῆς ἀδικίης γενομένους « *Mais jusqu'à ce que nous voyions cela*, nous resterons chez nous ; car nous pensons que les Perses ne viennent pas contre nous, mais *contre les responsables* des torts ». La première séquence, qui représente un premier hémistiche potentiel, atteste en outre l'absence de particule ἄν[75] qui fonctionne en accord avec la composition d'un tel rythme.

(iv) La Pythie à Arcésilas (4.163)

L'oracle que rend la Pythie à Arcésilas, fils de Battos, est rapporté en prose par Hérodote (4.163) ; on y décèle toutefois quelques séquences dactyliques qui remontent peut-être, sinon vraisemblablement, à la version originale de l'oracle : Σὺ μέντοι ἥσυχος εἶναι κατελθὼν ἐς τὴν σεωυτοῦ · ἢν δὲ τὴν κάμινον εὕρῃς πλέην ἀμφορέων, μὴ ἐξοπτήσῃς τοὺς ἀμφορέας | ἀλλ᾽ ἀπόπεμπε κατ᾽ οὖρον (3 da) · | εἰ δὲ ἐξοπτήσεις [τὴν κάμινον], μὴ ἐσέλθῃς ἐς τὴν ἀμφίρρυτον · εἰ δὲ μή, ἀποθάνεαι | καὶ αὐτὸς καὶ ταῦρος ὁ καλλιστεύων (5 da) « Et toi, tiens-toi tranquille quand tu seras revenu chez toi ; si tu trouves le four plein

[74] Cf. chap. II, I. B. 3. c) 1.
[75] Sur laquelle voir chap. II, II. A. 2. c).

d'amphores, ne fais pas cuire les amphores, *mais laisse-les aller au gré du vent* ; et si tu les fais cuire, ne va pas dans le lieu entouré d'eau ; sinon, tu mourras, *toi et le taureau le plus beau* ». Selon Stein, l'expression ἀλλ᾽ ἀπόμεμπε κατ᾽ οὖρον est le « reste d'un vers de l'oracle transposé en prose par Hérodote »[76].

a$_{5\text{-}6}$) *Logos* de la révolte de l'Ionie

(i) Alexandre et Amyntas (5.19-20)

Au cours de leur mission en Macédoine, les envoyés perses chargés par Darius de demander au roi Amyntas « la terre et l'eau » se conduisent avec rudesse et arrogance, en ayant notamment des prétentions sur les femmes de leurs hôtes. Amyntas, quoique la rage au cœur, se résigne à les laisser faire ; mais son fils Alexandre, ne pouvant se contenir, adresse à son père ces paroles (5.19) : Σὺ μέν, ὦ πάτερ, εἶκε τῇ ἡλικίῃ ἀπιών τ(ε) ἀναπαυέο (6 ½ ana) | μηδὲ λιπάρεε τῇ πόσι · ἐγὼ δὲ προσμένων αὐτοῦ τῇδε πάντα τὰ ἐπιτήδεα παρέξω τοῖσι ξένοισι « *Toi, père, cède à ton âge et va-t'en te reposer* », etc. Comprenant que son fils projette un coup d'éclat, Amyntas répond dans un discours où se manifestent également des rythmes dactylico-anapestiques : Ὦ παῖ, | σχεδὸν γάρ σεο ἀνακαιομένου συνίημι (5 da) | τοὺς λόγους, ὅτι ἐθέλεις ἐμὲ ἐκπέμψας ποιέειν τι νεώτερον · ἐγὼ ὢν σεο χρηίζω μηδὲν νεοχμῶσαι κατ᾽ ἄνδρας τούτους, | ἵνα μὴ ἐξεργάσῃ ἡμέας, ἀλλ(ὰ) ἀνέχευ ὁρέων τὰ ποιεύμενα. (7 da) « Mon enfant, *je crois comprendre, brûlant que tu es*, le sens de tes paroles : tu veux me chasser pour faire un coup d'éclat ; cela étant, je te demande de n'entreprendre aucun méfait contre ces hommes, *si tu ne veux pas causer notre perte : mais résigne-toi à voir ce qu'ils font* ». Amyntas conclut avec une phrase qui atteste dans l'emploi de la préposition ἀμφί avec le datif un poétisme syntaxique[77] : Ἀμφὶ δὲ ἀπόδῳ τῇ ἐμῇ πείσομαί τοι « Pour ce qui est de mon départ, je t'obéis ».

Amyntas se retire donc, laissant Alexandre s'adresser aux Perses (5.20) : Νῦν δέ […] γυναῖκας ταύτας, | εἰ ὑμῖν φίλον ἐστί (3 da), | ἄφετε λούσασθαι, | λουσαμένας δὲ ὀπίσω (2 ½ da) | προσδέκεσθε « A présent […], ces femmes, *si cela vous plaît*, laissez-les aller prendre un bain, *et quand elles l'auront pris*, accueillez-les *à leur retour* ». On notera aussi la clausule trochaïque de ce discours : προσδέκεσθε, faisant écho à celle du discours précédent : πείσομαί τοι.

Enfin, après avoir déguisé en femmes un nombre égal d'hommes armés, Alexandre déclare à ses invités : Ὦ Πέρσαι, οἴκατε πανδαισίῃ τελέῃ ἱστιῆσθαι, κτλ. (6 ½ ana) « *Perses, vous avez joui, semble-t-il, d'un banquet parfait en tout point* », avant de leur

[76] Stein, *ad loc.* : « Rest eines Verses aus dem von H. in Prosa übersetzten Orakel. »
[77] Cf. chap. II, I. C. 1.

promettre sur un mode très ironique une aussi belle réception sexuelle : les envoyés perses seront massacrés. Les nombreux rythmes dactyliques qui émaillent ces discours soulignent l'intensité dramatique de l'épisode.

(ii) Mégabaze et Darius (5.23)

A son arrivée à Sardes, Mégabaze, ayant appris qu'Histiée de Milet entourait de remparts la ville qu'il avait reçue en Thrace de Darius, se récrie auprès du roi, en lui déclarant (5.23) : Ὦ βασιλεῦ, κοῖόν τι χρῆμ(α) ἐπο(ί)ησας (5 da) | ἀνδρὶ Ἕλληνι δεινῷ τε καὶ σοφῷ δοὺς ἐγκτίσασθαι πόλιν ἐν Θρήικῃ, κτλ […] « *O Roi, quelle chose as-tu faite,* en permettant à un Grec habile et rusé de fonder une ville en Thrace ? »[78]. Mégabaze poursuit en invitant à Darius à rappeler Histiée auprès de lui : Σύ νυν τοῦτον τὸν ἄνδρα | παῦσον ταῦτα πο(ι)εῦντ(α), ἵνα μὴ (3 ½ da) | οἰκηίῳ πολέμῳ συνέχῃ (3 ½ da) « Toi donc, *mets un terme aux agissements* de cet homme, *afin de ne pas te trouver en proie à une guerre domestique* ». Puis : Τρόπῳ δὲ ἠπίῳ μεταπεμψάμενος παῦσον · ἐπεὰν δὲ αὐτὸν περιλάβῃς, ποιέειν ὅκως | μηκέτι κεῖνος ἐς Ἑλλήνας (3 ½ da) | ἀπίξεται « Mais mets-y un terme avec douceur, en l'appelant auprès de toi ; et quand tu l'auras entre tes mains, fais en sorte que *cet homme ne* reparte *plus trouver les Grecs* ». — Le discours de Mégabaze, avec ses rythmes dactyliques, persuadera Darius, qui rappellera Histiée.

(iii) Aristagoras et Artaphernès (5.31)

Aristagoras, gouverneur de Milet en l'absence de son tyran Histiée (retenu à Suse par Darius), se rend à Sardes pour demander à Artaphernès d'attaquer Naxos, qui lui assurera aussi la possession de l'Eubée, comme il le déclare dans ces phrases qui attestent trois séquences dactyliques (5.31) : Καί τοι ταῦτα πο(ι)ήσαντι (3 da) | τοῦτο μέν ἐστι ἕτοιμα (3 da) | παρ᾽ ἐμοὶ χρήματα μεγάλα πάρεξ τῶν ἀναισιμωμάτων τῇ στρατιῇ […], τοῦτο δὲ νήσους βασιλέϊ προσκτήσεαι αὐτήν τε Νάξον καὶ τὰς ἐκ ταύτης ἠρτημένας, Πάρον καὶ Ἄνδρον καὶ ἄλλας τὰς Κυκλάδας καλεομένας. | Ἐνθεῦτεν δ(ὲ) ὁρμώμενος εὐπετέως ἐπιθήσεαι Εὐβοίῃ, νήσῳ μεγάλῃ τε (10 da) | καὶ εὐδαίμονι, (2 da) | οὐκ ἐλάσσονι Κύπρου καὶ κάρτα εὐπετέϊ αἱρεθῆναι « *Si tu fais cela, d'une part se trouvent à ta disposition*…, d'autre part… », etc. « *T'élançant de là, tu mettras aisément la main sur l'Eubée, une île grande, et riche,* non moindre que Chypre et très aisée à prendre ». Au sein de la longue séquence de dix dactyles, allongée encore par les deux dactyles subséquents, l'expression εὐπετέως ἐπιθήσεαι Εὐβοίῃ atteste la récurrence de l'initiale εὐ-[79]. Là encore, le discours d'Aristagoras se révèlera persuasif.

[78] Avec κοῖόν τι χρῆμα lu sans *correptio attica*.
[79] Cf. chap. I, I. B. 2.

(iv) Soclès de Corinthe (5.92)

Le long discours prononcé par Soclès de Corinthe à l'encontre de la tyrannie (5.92) s'achève sur un paragraphe de conclusion (5.92θ) dans lequel Scolès demande instamment aux Lacédémoniens de renoncer à exercer ce régime. On y relève la phrase suivante : ἡμέας δὲ τοὺς Κορινθίους | τό τε αὐτίκα θῶυμα μέγ(α) εἶχε (3 ana) | ὅτε ὑμέας εἴδομεν μεταπεμπομένους Ἱππίην, νῦν τε δὴ καὶ μεζόνως θωυμάζομεν λέγοντας ταῦτα « Nous autres Corinthiens, *un grand étonnement nous a saisis soudain* quand nous vous avons vu appeler Hippias ; aujourd'hui, nous sommes encore plus étonnés de vous entendre tenir ce discours ». Cette phrase constitue en vérité une nouvelle illustration du mélange des rythmes, puisqu'elle atteste aux côtés de la séquence relevée la séquence trochaïque νῦν τε δὴ καὶ μεζόνως θωμάζομεν λέγοντας. La composition rythmique est ici motivée par le motif du θῶυμα. — La fin du discours de Soclès atteste par ailleurs une réminiscence homérique, sur laquelle voir le chapitre V.

(v) Darius et Histiée (5.105-106)

Ayant appris que Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens et les Ioniens à l'instigation d'Aristagoras, Darius ordonne à l'un de ses serviteurs de prononcer trois fois, à chaque dîner, la phrase suivante (5.105) : Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων (4 da) « *Maître, souviens-toi des Athéniens* » ; puis il convoque Histiée pour lui demander des explications, mettant en cause sa responsabilité personnelle dans l'incident. Histiée répond alors (5.106) : Βασιλεῦ, κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος, | ἐμὲ βουλεῦσαι πρῆγμα ἐκ τοῦ σοί τι ἢ μέγα ἢ σμικρὸν ἔμελλε λυπηρὸν ἀνασχήσειν ; « *O Roi, quelle parole as-tu prononcée là*, que je médite une action dont il pourrait t'advenir peu ou prou quelque chagrin ? » Cette dernière réplique est, comme nous le verrons, une réminiscence homérique que l'on retrouve en un autre passage de l'œuvre[80].

Or, il faudra ici supposer, pour la composition d'une séquence dactylique, d'une part que le groupe consonantique -φθ- du verbe ἐφθέγξαο ne fasse pas position ; d'autre part, si l'on veut obtenir une séquence complète, que l'initiale de ἔπος subisse un allongement sous l'accent, ce qui serait un nouvel exemple discursif d'une prosodie ponctuellement accentuelle. Un élément de poids en faveur d'une telle hypothèse est ici présenté par l'ensemble de la séquence ainsi composée : Βασιλεῦ, κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος ferait en effet coïncider de façon rigoureuse et systématique le ton et l'ictus.

De la même manière, on ne pourra reconnaître dans la fameuse phrase de Darius une séquence dactylique que moyennant l'abrègement du η atone et prétonique de Ἀθηναίων : et

[80] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (xix).

l'on aurait alors encore affaire avec Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων à une coïncidence parfaite entre ton et ictus.

Ici encore, cette interprétation rencontrera peut-être des réserves. Rappelons cependant, à l'appui de notre interprétation, que nous avons ici affaire à une réminiscence homérique quasi littérale, mais cependant reformulée, ce qui semble autoriser la recherche d'un rythme dactylique. Ajoutons que les phénomènes de prosodie accentuelle déjà observés apparaissent dans des moments de grande intensité émotionnelle, comme c'est le cas dans cette réponse indignée d'Histiée.

Dans la suite de son discours, Histiée déclare : Ἴωνες γὰρ οἴκασι ἐμέο ἐξ ὀφθαλμῶν σφι γενομένου ποιῆσαι | τῶν πάλαι ἵμερον εἶχον (3 da) · | ἐμέο δ' ἂν ἐόντος ἐν Ἰωνίῃ οὐδεμία πόλις ὑπεκίνησε « Les Ioniens, semble-t-il, ont profité de ce que j'étais hors de leur vue pour accomplir *ce dont ils avaient désir depuis longtemps* ; si j'avais été en Ionie, aucune ville n'aurait bougé si peu que ce fût ». On relève en outre quelques fins de phrases dactyliques ou anapestiques, telles que : … ἐγχειρίθετον παραδῶ, ou, fournissant la clôture de l'ensemble du discours : … δασμοφόρον ποιήσω. Ces nouveaux exemples de rythmes dactyliques au sein du même discours représentent à notre sens un argument supplémentaire en faveur de l'interprétation que nous avons proposée des faits précédents.

(vi) Les Pélasges aux Athéniens (6.139)

Si les discours du livre VI paraissent moins riches que les autres en rythmes dactylico-anapestiques, une occurrence cependant est digne d'attention. Elle est extraite du tout dernier passage du livre, présentant le règlement du différend entre Pélasges et Athéniens. La Pythie ayant en effet ordonné aux Pélasges de donner satisfaction aux Athéniens selon les vœux de ces derniers, les Pélasges se rendent à Athènes. Les Athéniens leur ordonnent alors de leur livrer Lemnos en bon état ; à quoi les Pélasges répondent (6.139) : Ἐπεὰν βορέῃ ἀνέμῳ αὐτημερὸν ἐξανύσῃ νηῦς ἐκ τῆς ὑμετέρης | ἐς τὴν ἡμετέρην, | τότε παραδώσομεν.

Or, à notre connaissance, personne n'a noté que cette phrase composait, à peu de chose près, un authentique distique élégiaque. On observe en effet, d'une part, un hexamètre dactylique simplement pourvu en son début d'une double brève supplémentaire : (Ἐπε)ὰν βορέῃ ἀνέμῳ | αὐτημερὸν ἐξανύσῃ νηῦς, avec coupe penthémimère ; d'autre part, un pentamètre à césure médiane : ἐκ τῆς ὑμετέρης | ἐς τὴν ἡμετέρην. L'unique anomalie constatée est sans doute intentionnelle, tout se passant comme si Hérodote n'avait pas voulu composer un distique élégiaque parfait (ce qui eût été chose simple avec l'emploi de ἤν). Nous lirons donc :

Ἐπε-ὰν βορέῃ ἀνέμῳ αὐτημερὸν ἐξανύσῃ νηῦς
ἐκ τῆς ὑμετέρης ἐς τὴν ἡμετέρην,

« *Lorsque, par vent du borée, un vaisseau accomplira en un même jour*
le trajet de votre pays au nôtre,

… alors nous vous la livrerons ». Notons qu'il s'agit là, pour les Pélasges qui tiennent ce discours, d'un véritable *adunaton* : mais il se trouve que beaucoup plus tard, Miltiade fils de Cimon, à la saison des vents étésiens, accomplit ce voyage en un jour, confirmant littéralement la prophétie des Pélasges et lui conférant une issue profondément ironique[81]. — Dès lors, les Athéniens furent maîtres de Lemnos (6.140).

a$_{7\text{-}9}$) *Logos* de Xerxès

Le livre VII représente, selon l'avis éminent de W. Aly, le sommet poétique de l'œuvre d'Hérodote[82]. De fait, les discours qui le composent revêtent un haut degré de composition littéraire, qui se manifeste notamment dans l'attention portée au rythme de plusieurs de leurs phrases.

(i) Mardonios, Artabane et Xerxès (7.9-11)

C'est ainsi que le discours belliciste de Mardonios (7.9) contient plusieurs séquences dactyliques, comme dans la phrase suivante, prononcée peu après l'adresse à Xerxès : Καὶ γὰρ δεινὸν ἂν εἴη πρῆγμα (4 da), | εἰ Σάκας μὲν καὶ Ἰνδοὺς καὶ Αἰθίοπάς τε καὶ Ἀσσυρίους (7 ½ da) | ἄλλα τε ἔθνεα πολλὰ (3 da) | καὶ μεγάλα (1 ½ da), | ἀδικήσαντα Πέρσας οὐδέν, ἀλλὰ δύναμιν προσκτᾶσθαι βουλόμενοι, καταστρεψάμενοι δούλους ἔχομεν, Ἕλληνας δὲ ὑπάρξαντας ἀδικίης οὐ τιμωρησόμεθα « *Car vraiment, ce serait une chose terrible*, qu'ayant renversé et tenant sous notre asservissement *les Saces, les Indiens, les Ethiopiens et les Assyriens, ainsi que nombre d'autres grands peuples* qui n'ont fait aucun tort aux Perses, mais seulement par désir d'accroître notre puissance, — nous ne nous vengions pas au contraire des Grecs, qui ont été les auteurs des premiers torts » ; ou, quelques phrases plus loin : Ὡς μὲν ἐγὼ δοκέω (2 ½ da), | οὐκ ἐς τοῦτο θάρσεος ἀνήκει τὰ Ἑλλήνων πρήγματα · | εἰ δ(ὲ) ἄρ(α) ἔγωγε ψευσθείην γνώμῃ καὶ ἐκεῖνοι (6 da) | ἐπαρθέντες ἀβουλίῃ ἔλθοιεν ἡμῖν ἐς μάχην, μάθοιεν ἂν ὥς εἰμεν ἀνθρώπων ἄριστοι τὰ πολέμια « *Car selon ce que je crois*, la puissance grecque n'en est pas arrivée à ce point d'audace ; *mais s'il arrivait que je me trompe d'opinion et que ces hommes*, excités par la déraison, vinssent nous combattre, ils

[81] Voir, sur l'ironie tragique, le chap. V, I. C. 2. a) (vi).
[82] Cf. W. ALY, *op. cit.*, p. 162 : « Solch ein neues großes Kapitel beginnt mit VII 5, dessen künstlerischer Aufbau in noch höherem Grade vollendet und zu einer mächtigen Einheit zusammengeschweißt ist : Xerxes », et *passim*.

apprendraient que nous sommes les plus braves des hommes à la guerre », la phrase attestant aussi dans le participe ἐπαρθέντες un probable poétisme lexical[83]. Enfin, le discours s'achève sur une phrase gnomique qui constitue une réminiscence théognidéenne et qui présente plusieurs séquences dactyliques : Ἔστω δ᾽ ὧν μηδὲν ἀπείρητον · αὐτόματον γὰρ (2 da) | οὐδέν, | ἀλλ᾽ ἀπὸ πείρης πάντα (3 da) | ἀνθρώποισι φιλέει γίνεσθαι (4 da) « Que rien ne soit donc fait sans expérience ; *car rien ne se fait tout seul, mais c'est en vertu de l'expérience* que tout advient d'ordinaire aux hommes »[84]. On est fort tenté à vrai dire de supposer ici l'abrègement du οὐ proclitique de la négation οὐδέν (de οὐδ᾽ ἕν), et de lire : αὐτόματον γὰρ οὐδέν, ἀλλ᾽ ἀπὸ πείρης πάντα (soit 2 * 3 da, ou une séquence de six dactyles avec pause médiane provoquant l'allongement de la brève).

De même, le long discours d'Artabane qui lui fait suite et s'y oppose (7.10) présente une série de séquences dactylico-spondaïques, à commencer par le préambule, avec sa formule d'ouverture et la comparaison qui s'ensuit : Ὦ βασιλεῦ, μὴ λεχθεισέων μὲν γνωμέων ἀντιέων ἀλλήλῃσι οὐκ ἔστι (9 da) | τὴν ἀμείνω ἑλέσθαι, ἀλλὰ δεῖ τῇ εἰρημένῃ χρᾶσθαι · λεχθεισέων δὲ ἔστι, | ὥσπερ τὸν χρυσὸν τὸν ἀκήρατον αὐτὸν μὲν ἐπ᾽ ἑωυτοῦ (7 da) | οὐ διαγινώσκομεν, ἐπεὰν δὲ παρατρίψωμεν ἄλλῳ χρυσῷ, διαγινώσκομεν τὸν ἀμείνω « *O Roi, si l'on ne prononce pas des avis opposés l'un à l'autre, il est impossible* de choisir le meilleur : tandis que si l'on en prononce, c'est possible — *de même qu'en considérant l'or pur seulement en lui-même,* nous ne le reconnaissons pas, alors qu'en le frottant à un autre or, nous reconnaissons le meilleur ». Nous supposons ici, pour la première séquence, l'abrègement du proclitique οὐκ dans la locution verbale οὐκ ἔστι ; pour la seconde, un allongement au temps fort de la particule μέν tonique.

Artabane développe alors son argumentation, déclarant : Ζεύξας φὴς τὸν Ἑλλήσποντον ἑλᾶν στρατὸν διὰ τῆς Εὐρώπης ἐς τὴν Ἑλλάδα. Καὶ δὴ καὶ συνήνεικε ἤτοι κατὰ γῆν ἢ [καὶ] κατὰ θάλασσαν ἐσσωθῆναι, ἢ καὶ κατ᾽ ἀμφότερα · — οἱ γὰρ ἄνδρες λέγονται εἶναι ἄλκιμοι, πάρεστι δὲ καὶ σταθμώσασθαι | εἰ στρατιὴν γε τοσαύτην (3 da) | σὺν Δάτι καὶ Ἀρταφρένεϊ ἐλθοῦσαν ἐς τὴν Ἀττικὴν χώρην μοῦνοι Ἀθηναῖοι διέφθειραν · — | οὐκ ὧν ἀμφοτέρῃ σφι ἐχώρησ(ε) (4 da) · | ἀλλ᾽ ἢν τῇσι νηυσὶ ἐμβάλωσι καὶ νικήσαντες ναυμαχίῃ πλέωσι ες τὸν Ἑλλήσποντον καὶ ἔπιτα λύσωσι τὴν γέφυραν, τοῦτο δή, βασιλεῦ, γίνεται δεινόν. La syntaxe particulière de cette phrase, construite sur une aposiopèse, s'allie donc à la présence de deux séquences dactyliques qui lui assurent, pour la première, une certaine intensité (« *s'il est vrai qu'une si grande armée* »), pour la seconde, une grande solennité (« *non, ils n'auront pas eu un double succès* », trad. Legrand).

[83] Cf. chap. IV, I., *s. v.* ἐπαείρω.
[84] Voir pour la réminiscence le chap. V.

Artabane conclut alors son discours en conseillant à Xerxès de réfléchir à deux fois, dans une phrase qui atteste une réminiscence homérique : Σὺ ὦν μὴ βούλεο ἐς κίνδυνον μηδένα τοιοῦτον ἀπικέσθαι μηδεμιῆς ἀνάγκης ἐούσης, ἀλλὰ ἐμοὶ πείθεο · νῦν μὲν τὸν σύλλογον τόνδε διάλυσον · αὖτις δέ, ὅταν τοι δοκέῃ, προσκεψάμενος ἐπὶ σεωυτοῦ προαγόρευε | τά τοι δοκέει εἶναι ἄριστα (3 ½ da = 2nd hém. hexam.) « Toi donc, ne décide pas de courir aucun péril de la sorte en l'absence de toute nécessité, mais suis mes conseils : pour l'heure, dissous cette assemblée ; puis, quand bon te semblera, après avoir réfléchi en ton for intérieur, *proclame ce qui te semble le meilleur* »[85]. Les dernières phrases prononcées à l'adresse de Xerxès contiennent pour leur part une probable réminiscence lyrique, peut-être d'Archiloque[86], où l'on relève des rythmes partiellement dactyliques tels que la clausule πάντα κολούειν, le début de phrase οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν (lu sans synizèse), ainsi que : Ἐπειχθῆναι μέν νυν πᾶν πρῆγμα τίκτει σφάλματα, | ἐκ τῶν ζημίαι μεγάλαι φιλέουσι γίνεσθαι (5 ½ ana) « La hâte engendre en toute chose des erreurs, *desquelles découlent d'ordinaire de grands désastres* ». Ce discours s'achève enfin sur la phrase résomptive : Σοὶ μὲν δὴ ταῦτ(α), ὦ βασιλεῦ (3 da), | συμβουλεύω « Voilà donc ce que je te conseille à toi, ô Roi ».

Mais Artabane s'adresse ensuite à Mardonios, auquel il lance le défi suivant : Ἀλλ᾽ εἰ δὴ δεῖ γε πάντως ἐπὶ τοὺς ἄνδρας τούτους στρατεύεσθαι, φέρε, βασιλεὺς μὲν αὐτὸς ἐν ἤθεσι τοῖσι Περσέων μενέτω, | ἡμέων δ(ὲ) ἀμφοτέρων παραβαλλομένων (4 ½ da) | τὰ τέκνα στρατηλάτεε αὐτὸς σὺ ἐπιλεξάμενός τε | ἄνδρας τοὺς ἐθέλεις (2 ½ da) | καὶ λαβὼν | στρατιὴν ὁκόσην τινὰ βούλεαι (3 ½ ana) « Mais s'il faut vraiment à tout prix marcher contre ces hommes, allons ! que le Roi reste, lui, sur la terre des Perses, *et mettons en gage, nous deux*, la vie de nos enfants : toi, conduis l'expédition, non sans avoir choisi *les hommes que tu souhaites* et pris *une armée de la taille que tu veux* », etc. Son discours s'achève d'ailleurs sur une nouvelle réminiscence homérique, sur laquelle voir encore le chap. V.

Les paroles d'Artabane ne plaisent guère à Xerxès, qui lui répond (7.11) qui lui répond en lui ordonnant, en guise de punition de « rester ici avec les femmes » — séquence dactylique αὐτοῦ τε μένειν ἅμα τῇσι γυναῖξι (4 ½ da) — tandis que lui partira en guerre, avant d'affirmer au sujet des Grecs et des Perses : Οὐκ ὦν ἐξαναχωρέειν οὐδετέροισι (5 da) | δυνατῶς ἔχει, ἀλλὰ ποιέειν ἢ παθεῖν πρόκειται ἀγών « *Non*, il est impossible *de faie reculer, ni d'un côté ni de l'autre* : frapper ou subir, tel est le défi proposé », phrase qui atteste, en plus de la séquence dactylique relevée, une nouvelle réminiscence homérique[87]. Son discours s'achève enfin sur l'évocation de Pélops, qualifié de « Phrygien » et d'« un de nos esclaves », propos fortement péjoratifs qui rejaillissent sur le peuple grec : … καὶ ἐς τόδε

[85] Voir chap. V.
[86] Voir chap. V.
[87] Voir chap. V.

αὐτοί τε ὥνθρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν ἐπώνυμοι | τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται (4 da) « et que jusqu'à ce jour ces hommes et cette terre *sont appelés* du nom *de celui qui les a subjugués* »

(ii) Le fantôme à Xerxès (7.14)

Lors de sa seconde visite à Xerxès, le songe funeste[88] s'adresse au roi en ces termes (7.14) : Ὦ παῖ Δαρείου, καὶ δὴ φαίνεαι ἐν Πέρσῃσί τ(ε) ἀπειπάμενος (8 ana) | τὴν στρατηλασίην καὶ τὰ ἐμὰ ἔπεα ἐν οὐδενὶ ποιεύμενος λόγῳ ὡς παρ᾽ οὐδενὸς ἀκούσας ; Εὖ νυν τόδ᾽ ἴσθι, κτλ. « Fils de Darius, il apparaît clairement que tu as renoncé devant les Perses à mener ton armée en guerre, ne tenant aucun compte de mes paroles, comme si tu les avais entendues de personne. Eh bien, sache ceci », etc., dans un discours au ton fortement comminatoire qui effraiera d'ailleurs Xerxès. On serait tenté de lire à l'ouverture de la seconde phrase : Εὖ νυ τόδ᾽ ἴσθι, avec la forme homérique de la particule enclitique, qui occasionnerait une séquence de deux dactyles ; cependant la tradition manuscrite atteste ici unanimement νυν.

(iii) Artabane et Xerxès (7.16-18)

Après avoir reçu la double visite du songe, Xerxès demande à Artabane de prendre sa place le temps d'une journée pour que le songe se manifeste à lui. Artabane répond alors (7.16), dans une phrase qui manifeste plusieurs influences[89] : Ἴσον ἐκεῖνο (2 da), | ὦ βασιλεῦ, παρ᾽ ἐμοὶ κέκριται (3 ½ da), | φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι · τὰ σὲ καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι, κατά περ τὴν πάντων χρησιμωτάτην | ἀνθρώποισι θάλασσαν πνεύματά φασ(ι) ἀνέμων (5 ½ da) | ἐμπίπτοντα οὐ περιορᾶν φύσι τῇ ἑωυτῆς χρᾶσθαι. Lui confiant ses réserves à l'égard de sa proposition, il finit cependant par accepter — Εἰ δὲ ἄρα ἡ ἐστι τοῦτο τοιοῦτο οἷον ἐγὼ διαιρέω, | ἀλλά τι τοῦ θείου μετέχον (3 ½ da), | σὺ πᾶν αὐτὸς συλλαβὼν εἴρηκας · φανήτω γὰρ δὴ καὶ ἐμοὶ, ὡς καὶ σοὶ, διακελευόμενον — non sans achever son discours par la phrase suivante : Μέχρι δὲ τούτου τῇ παρεούσῃ γνώμῃ χρήσομαι (6 da) « *Jusqu'à ce moment, je serai du présent avis* ».

Artabane reçoit donc, lui aussi, la visite du songe, qui se fait toujours plus menaçant. Artabane court alors trouver Xerxès pour lui annoncer qu'il se range, sous l'influence de cette apparition divine, au parti de la guerre (7.18) : Επεὶ δὲ | δαιμονίη τις γίνεται ὁρμή, (4 da) | καὶ Ἕλληνας, ὡς ἔοικε, φθορή τις καταλαμβάνει θεήλατος, ἐγὼ μὲν καὶ αὐτὸς

[88] Motif homérique sur lequel voir le chap. V, I. A. 3.
[89] Sur lesquelles voir encore le chap. V.

τρέπομαι καὶ τὴν γνώμην μετατίθεμαι « Mais puisqu'*il s'agit de quelque élan divin* et que les Grecs, semble-t-il, sont la proie de quelque désastre suscité par les dieux, je m'incline moi-même et change d'opinion ». Outre la séquence dactylique relevée, la phrase présente le composé poétique θεήλατος, vraisemblablement tragique[90] et témoignant du mélange des influences qui s'exercent sur les discours des personnages.

(iv) Pythios et Xerxès (7.28)

Le Lydien Pythios, qui a traité avec somptuosité toute l'armée royale, offre en outre de fournir de l'argent pour les frais de la guerre. Xerxès lui demande alors quelles sont ses richesses, et Pythios répond en ces termes : Ὦ βασιλεῦ (1,5 da), | οὔτε σ(ε) ἀποκρύψω (2 ½ da) | οὔτε σκήψομαι τὸ μὴ εἰδέναι τὴν ἐμεωυτοῦ οὐσίην, ἀλλ᾽ | ἐπιστάμενός τοι ἀτρεκέως καταλέξω (5 da) « *O Roi, je ne te cacherai rien*, et ne cèlerai pas connaître la fortune qui est la mienne, mais *la connaissant, je te le dirai avec exactitude* ». Les rythmes dactyliques coïncident ici encore étroitement avec une réminiscence purement homérique, et le motif de l'affirmation intensive par négation du contraire[91].

(v) Xerxès à l'Hellespont (7.35)

Fustigeant l'Hellespont en représailles d'une violente tempête, Xerxès prononce ces paroles « barbares et insensées » (βάρβαρά τε καὶ ἀτάσθαλα) : Ὦ πικρὸν ὕδωρ (2 ana), | δεσπότης τοι δίκην ἐπιτιθεῖ τήνδε, ὅτι μιν ἠδίκησας οὐδὲν πρὸς ἐκείνου ἄδικον παθόν, κτλ., que nous avons déjà considérées dans le chapitre I au titre de l'allitération sensible en dentales. On y relèvera ici cette apostrophe à l'« onde amère », qui revêt en grec la forme d'une séquence de deux anapestes.

(vi) Xerxès et Artabane (7.47-52)

Le dialogue entre Xerxès et Artabane qui occupe les chapitres 46 à 52 du livre VII est l'un des passages les plus remarquables de l'œuvre. On y relève notamment un certain nombre de séquences dactyliques, à commencer par la première réplique de Xerxès en 7.47 : Ἀρτάβανε, βιοτῆς μέν νυν ἀνθρωπηίης πέρι, ἐούσης τοιαύτης οἵην περ σὺ διαίρεαι εἶναι, παυσώμεθα, | μηδὲ κακῶν μεμνεώμεθα χρηστὰ ἔχοντες πρήγματα ἐν χερσί (7 ½ da) « Artabane, au sujet de la vie humaine, qui serait d'une nature telle que tu la définis, cessons (de parler), *et ne mentionnons pas de malheurs quand nous avons l'avantage entre les mains* » ; on notera aussi dans cette phrase l'anastrope de la préposition περί. Xerxès

[90] Voir chap. IV, I., *s. v.*
[91] Voir chap. V, I. A. 2. a) (xxiv).

demande alors à Artabane s'il s'en tient au même avis négatif qu'il exprimait au début du livre VII au sujet de l'expédition contre la Grèce. La formule d'exhortation à parler est la suivante : Φέρε τοῦτό μοι ἀτρεκέως εἰπέ (4 ana) « *Allons, dis-moi ceci avec exactitude* », selon une phraséologie homérisante. Artabane ayant répondu que deux choses étaient « tout à fait hostiles » au Roi, Xerxès lui demande lesquelles, en s'adressant à lui ainsi (7.48) : Δαιμόνι(ε) ἀνδρῶν (2 da) « Homme divin », etc. Artabane répond alors que « ces deux choses sont la terre et la mer » (7.49) : Τὰ δὲ δύο ταῦτα ἐστὶ γῆ τε καὶ θάλασσα. En effet : Οὔτε γὰρ τῆς θαλάσσης ἔστι λιμὴν τοσοῦτος οὐδαμόθι, ὡς ἐγὼ εἰκάζω, ὅστις ἐγειρομένου χειμῶνος δεξάμενός σεο τοῦτο τὸ ναυτικὸν (8 da), κτλ. « Il n'est nulle part sur la mer de port assez grand, d'après mes conjectures, *pour recevoir au réveil d'une tempête cette flotte qui est la tienne* », etc. Son discours s'achève sur une *gnômè* selon laquelle « le mieux, pour l'homme, est d'être craintif dans la délibération […], et audacieux dans l'action », ce dernier membre de phrase revêtant en grec un rythme dactylique : ἐν δὲ τῷ ἔργῳ θρασὺς εἴη (3 da).

Xerxès formule alors un avis sensiblement différent : pour lui, « mieux vaut affronter hardiment les risques et souffrir la moitié de ceux qui étaient à craindre, que redouter à l'avance tout ce qui peut arriver et ne rien faire du tout » : κρέσσον δὲ πάντα θαρσέοντα | ἥμισυ τῶν δεινῶν πάσχειν (3 ½ da) | μᾶλλον ἢ πᾶν χρῆμα προδειμαίνοντα μηδαμᾶ μηδὲν ποιέειν, où la séquence dactylique succède d'ailleurs à un dimètre iambique (κρέσσον δὲ πάντα θαρσέοντα). Après une dernière réplique d'Artabane, Xerxès conclut le dialogue par la phrase suivante (7.52) : Οὕτω μηδὲ τοῦτο φοβέο, ἀλλὰ | θυμὸν ἔχων ἀγαθὸν (2 ½ da) | σῷζε οἶκόν τε τὸν ἐμὸν καὶ τυραννίδα τὴν ἐμήν · | σοὶ γὰρ ἐγὼ μούνῳ ἐκ πάντων (4 da) | σκῆπτρα τὰ ἐμὰ ἐπιτρέπω « Aussi, ne crains pas cela non plus, *mais garde courage*, et sauve mon palais et la tyrannie qui est la mienne ; *car c'est à toi seul entre tous que je confie mon sceptre* ».

(vii) Un habitant de l'Hellespont (7.56)

Lors du passage de l'Hellespont par l'armée de Xerxès — « l'armée passa sept jours et sept nuits durant, sans s'arrêter un instant » —, un habitant de l'Hellespont s'exclame sur un ton très homérique (7.56) : Ὦ Ζεῦ, τί δὴ ἀνδρὶ (2 ½ ana) | εἰδόμενος Πέρσῃ καὶ οὔνομα ἀντὶ Διὸς Ξέρξην θέμενος (7 ½ da) | ἀνάστατον τὴν Ἑλλάδα θέλεις ποιῆσαι, ἄγων πάντας ἀνθρώπους ; « *O Zeus, pourquoi donc avoir pris l'apparence d'un Perse et changé ton nom de Zeus en Xerxès* si tu veux renverser la Grèce, en emmenant le monde entier ? » Le rythme dactylique témoigne ici de la solennité grandiloquente de cette invocation à Zeus, et définit un registre épique en accord avec l'ampleur démesurée des troupes de Xerxès.

(viii) Réponse des espions de Xerxès (7.147)

Alors que Xerxès se trouve à Abydos, il voit des vaisseaux qui transportent du blé du Pont-Euxin traverser l'Hellespont. Ses conseillers, informés que ces navires appartiennent aux ennemis, sont prêts à s'en emparer. Mais Xerxès se contente de demander où se dirigent ces navires. On lui répond d'une phrase lapidaire (7.147) : ἐς τοὺς σοὺς πολεμίους, ὦ δέσποτα, σῖτον ἄγοντες « *Chez tes ennemis, ô maître, en apportant du blé* ». Cette phrase constitue, moyennant la synizèse relevée, un parfait hexamètre à coupe penthémimère. Xerxès conclut alors que la meilleure chose à faire est de les laisser passer, puisqu'ils vont où il va lui-même et lui apportent ainsi des provisions.

(ix) Syagros (Gélon et les ambassadeurs grecs, 7.159-161)

Au cours de la conférence entre Gélon de Syracuse et les ambassadeurs des Grecs, Syagros intervient pour prononcer cette phrase elle aussi tout empreinte d'homérisme (7.159) : ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων | πυθόμενος Σπαρτιήτας τὴν ἡγεμονίην ἀπαραιρῆσθαι ὑπὸ Γέλωνός τε καὶ Συρηκοσίων « *Certes, le fils de Pélops Agamemnon se lamenterait fort* en apprenant que les Spartiates se voient priver de l'hégémonie par Gélon et les Syracusains ! » Seule la syllabe initiale du patronymique Πελοπίδης empêche la séquence relevée de constituer un parfait hexamètre. La réminiscence homérique est ici des plus littérales ; elle atteste l'unique exemple hérodotéen de la particule κε, aux côtés de ἦ[92]. — Gélon répond alors par une forme de chantage à l'égard des ambassadeurs, suscitant cette réplique de l'ambassadeur athénien (7.161) : Ὅσον μέν νυν παντὸς τοῦ Ἑλλήνων στρατοῦ ἐδέο ἡγέεσθαι, ἐξήρκεε ἡμῖν τοῖσι Ἀθηναίοισι ἡσυχίην ἄγειν, ἐπιστάμενοισι | ὡς ὁ Λάκων ἱκανός τοι ἔμελλε ἔσεσθαι (5 da) | καὶ ὑπὲρ ἀμφοτέρων ἀπολογεόμενος. Ἐπείτε δὲ κτλ. […]. Ἡμετέρη γάρ ἐστι αὕτη γε [*sc.* ἡ ἀρχή] μὴ αὐτῶν βουλομένων Λακεδαιμονίων · τούτοισι μὲν ὧν ἡγέεσθαι βουλόμενοισι οὐκ ἀντιτείνομεν, | ἀλλῳ δὲ παρήσομεν οὐδενὶ ναυαρχέειν (5 ana) « Tant que tu demandais à diriger l'ensemble de l'armée des Grecs, il nous suffisait à nous Athéniens de rester tranquilles, sachant *que le Laconien serait certes capable* de soutenir le parti de nos deux camps. Mais puisque… », etc. « Car ce commandement est le nôtre, si les Lacédémoniens n'en veulent pas ; à eux donc, s'ils veulent diriger, nous ne nous opposons pas, *mais à aucun autre nous ne laisserons commander la flotte* ».

[92] Cf. chap. II, I. D. 1., et chap. V, I. A. 2. a) (xxvi).

(x) Xerxès, Démarate et Achéménès (7.234-236)

Après la bataille des Thermopyles, Xerxès convoque Démarate pour l'interroger sur le nombre restant et la valeur des Lacédémoniens (7.234) : Νῦν δέ μοι εἰπέ, κόσοι τινές εἰσι (4 da) | οἱ λοιποὶ Λακεδαιμόνιοι (3 ½ da), | καὶ τούτων ὁκόσοι τοιοῦτοι τὰ πολέμια, εἴτε καὶ ἅπαντες « *A présent dis-moi combien sont les Lacédémoniens qui restent*, et combien ceux qui sont d'une telle nature à la guerre, ou s'ils le sont vraiment tous ». Il lui demande ensuite de quelle manière les Perses pourront vaincre avec le moins de peine. Démarate expose alors son plan, consistant à porter la guerre chez les Lacédémoniens eux-mêmes, avec la justification suivante (7.235) : Παροίκου δὲ πολέμου σφι ἐόντος οἰκηίου, | οὐδὲν δεινοὶ ἔσονταί τοι (3 ½ da) | μὴ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος ἁλισκομένης ὑπὸ τοῦ πεζοῦ βοηθέωσι ταύτῃ « S'ils ont à leurs portes une guerre domestique, *ils ne présenteront pas le danger pour toi* de se porter au secours d'une guerre prise par ton infanterie ».

Mais Achéménès, frère de Xerxès, vient alors contester les conseils de Démarate en tenant à son égard des propos très péjoratifs (7.236) : Ὦ βασιλεῦ, ὁρέω σε (3 da = 1er hém. hexam.) | ἀνδρὸς ἐνδεκόμενον λόγους ὃς φθονέει τοι εὖ πρήσσοντι ἢ καὶ προδιδοῖ πρήγματα τὰ σά · καὶ γὰρ δὴ καὶ τρόποισι τοιούτοισι χρεώμενοι Ἕλληνες χαίρουσι · | τοῦ τ(ε) εὐτυχέειν φθονέουσι (3 ½ ana) | καὶ τὸ κρέσσον στυγέουσι (3 ½ ana) « *Ô Roi, je te vois* accueillir les discours d'un homme qui jalouse ton bonheur et qui veut trahir ta cause ; et de fait, les Grecs ont plaisir à employer ce genre de procédés : *ils jalousent le succès et haïssent la supériorité* ». De façon tout à fait remarquable, dans les trois séquences rythmiques relevées, les formes ὁρέω, εὐτυχέειν et στυγέουσι sont à lire sans synizèse, ce qui constitue un archaïsme poétique.

Selon Achéménès, si, en plus des quatre cents navires perdus dans la bataille, Xerxès en détache trois cents autres sur les côtes du Péloponnèse, ses adversaires seront dès lors capables de lui tenir tête ; tandis que : ἁλὴς δὲ ἐὼν ὁ ναυτικὸς στρατὸς | δυσμεταχείριστος τ(ε) αὐτοῖσι (4 da) | γίνεται, | καὶ ἀρχὴν οὐκ ἀξιόμαχοί τοι ἔσονται (5 da) « si au contraire la flotte reste groupée, *elle leur sera difficile à prendre, et ils ne feront pas du tout le poids par rapport à toi dans le combat* ».

(xi) Thémistocle et Eurybiade (8.60)

Dans un discours solidement argumenté, Thémistocle s'efforce de convaincre Eurybiade de livrer une bataille navale à Salamine. En effet, affirme-t-il (8.60) : ἢν δέ γε τὰ ἐγὼ ἐλπίζω γένηται καὶ νικήσωμεν τῇσι νηυσί, οὔτε ὑμῖν ἐς τὸν Ἰσθμὸν παρέσονται οἱ βάρβαροι οὔτε προβήσονται ἑκαστέρω τῆς Ἀττικῆς, | ἀπίασί τε οὐδενὶ κόσμῳ (3 ½ ana), | Μεγάροισί τε κερδανέομεν περιεοῦσι καὶ Αἰγίνῃ καὶ Σαλαμῖνι, ἐν τῇ ἡμῖν καὶ λόγιόν ἐστι | τῶν ἐχθρῶν κατύπερθε γενέσθαι (4 da) « s'il arrive ce que

personnellement j'espère, et que nous remportions une victoire navale, les barbares ne se présenteront pas contre vous sur l'Isthme, ni n'avanceront au-delà de l'Attique : *ils s'en iront dans le plus grand désordre*, et nous y gagnerons de conserver Mégare, Egine et Salamine, où d'ailleurs un oracle prédit *que nous triompherons des ennemis* ». Dans la première séquence, οὐδενὶ κόσμῳ est en vérité un syntagme récurrent qui fait ici figure de clausule dactylique[93] ; dans la seconde, le rythme dactylique est motivé à la fois par le discours oraculaire et par sa prédiction d'une supériorité accordant la victoire.

(xii) Un fantôme de femme à l'armée des Grecs (8.84)

Hérodote rapporte en ces termes la version de l'apparition d'un prodige lors de la bataille de Salamine (8.84) — la voix d'un fantôme de femme qui se serait écrié en guise de reproche : Ὦ δαιμόνιοι (2 ana), | μέχρι κόσου ἔτι πρύμνην (3 da) | ἀνακρούσεσθε ; « *Malheureux ! Jusqu'où ferez-vous encore* reculer vos nefs ? »

(xiii) Mardonios et Xerxès (8.100)

Au lendemain de la défaite des Perses à Salamine, le belliciste Mardonios invite Xerxès à ne pas perdre courage, et à attaquer sur-le-champ le Péloponnèse. L'ouverture de son discours (8.100) se fait en partie sur un rythme dactylique : Δέσποτα, μήτε (2 da) | λύπεο, μήτε (2 da) | συμφορὴν μεγάλην ποιεῦ τοῦδε τοῦ γεγονότος εἵνεκα πρήγματος. Οὐ γὰρ ξύλων ἀγὼν ὁ τὸ πᾶν φέρων ἐστὶ ἡμῖν, | ἀλλ᾽ ἀνδρῶν τε καὶ ἵππων (3 da) « *Maître, ne t'afflige pas*, ni ne te fais un grand sujet de peine de ce qui vient d'arriver. Car ce n'est pas de morceaux de bois que dépend le succès de tout notre combat, *mais d'hommes et de chevaux* ». La phrase s'ouvre et se referme sur deux séquences dactyliques qui lui confèrent un caractère appuyé et un effet de persuasion.

(xiv) Thémistocle aux Athéniens (8.109)

A peu de distance du passage précédent, Thémistocle s'adresse pour sa part en ces termes aux Athéniens pour leur rendre courage (8.109) : Καὶ αὐτὸς ἤδη πολλοῖσι παρεγενόμην καὶ πολλῷ πλέω ἀκήκοα τοιάδε γενέσθαι, ἄνδρας ἐς ἀναγκαίην ἀπειληθέντας νενικημένους ἀναμάχεσθαί τε καὶ ἀναλαμβάνειν | τὴν προτέρην κακότητα (3 da) « Et moi-même, j'y ai déjà assisté souvent et l'ai entendu bien plus souvent encore : des hommes réduits au désespoir par une défaite reprennent le combat et rachètent *leur lâcheté précédente* », la séquence rythmique constituant la clôture de cette première phrase du discours.

[93] Cf. *infra*, B. 4. c).

(xv) Chiléos de Tégée aux éphores de Lacédémone (9.9)

Le Tégéate Chiléos, « l'étranger qui avait le plus d'autorité à Lacédémone », persuade les éphores d'entrer en campagne contre les Perses aux côtés des Athéniens. La dernière phrase de son bref discours (9.9) est la suivante : ᾽Αλλ᾽ ἐσακούσατε, πρίν τι (3 da) | ἄλλο ᾽Αθηναίοισι (3 da) | δόξαι σφάλμα φέρον τῇ ῾Ελλάδι (4 da) « *Allons, prêtez l'oreille, avant que les Athéniens ne prennent une autre décision qui serait un désastre pour la Grèce* ». Par la succession de trois séquences rythmiques, la phrase se révèle holodactylique.

(xvi) Un héraut de Mardonios aux Lacédémoniens (9.48)

A l'aube de la bataille de Platées, Mardonios envoie un héraut aux Lacédémoniens pour provoquer ces derniers au combat. Son discours (9.48) s'ouvre sur ces mots, effectivement provocateurs : ῾Ω Λακεδαιμόνιοι (2 ½ da = 1er hém. hexam.) | ὑμεῖς δὴ λέγεσθε | εἶναι ἄνδρες ἄριστοι (3 da) | ὑπὸ τῶν τῇδε ἀνθρώπων, κτλ. […] Τῶν δ᾽ ἄρ᾽ ἦν | οὐδὲν ἀληθές (2 da) « *Lacédémoniens* ! les gens de ce pays prétendent *que vous êtes des hommes très braves* […]. Mais je vois que de cela, *rien n'est vrai* ».

(xvii) Mardonios et Thorax de Larisa (9.58)

Au cours de la bataille, le même Mardonios, ayant appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, convoque Thorax de Larisa ainsi que ses frères Eurypylos et Thrasydaios, et leur déclare (9.58) : ῾Ω παῖδες ᾽Αλεύεω, ἔτι τί λέξετε | τάδ(ε) ὁρῶντες ἔρημα ; (2 ½ ana) | ῾Υμεῖς γὰρ οἱ πλησιόχωροι ἐλέγετε Λακεδαιμονίους οὐ φεύγειν ἐκ μάχης, ἀλλὰ ἄνδρας εἶναι τὰ πολέμια πρώτους · | τοὺς πρότερόν τε μετισταμένους ἐκ τῆς τάξι<u>ος</u> (5 ½ da) | εἴδετε (1 da), | νῦν τε ὑπὸ τὴν παροιχομένην νύκτα | καὶ οἱ πάντες ὁρῶμεν (3 da) | διαδράντας (1 ½ ana = ionique) « Fils d'Aleuas, que direz-vous encore *en voyant ces lieux déserts* ? Vous, leurs vosins, disaient que les Lacédémoniens ne fuyaient pas au combat, et qu'ils étaient les premiers hommes à la guerre ; *or vous les avez vus changer d'abord de position*, et maintenant, à l'approche de la nuit, *nous voyons tous qu'ils se sont enfuis* ». Les Grecs sont donc des gens de rien aux yeux de Mardonios, qui poursuit : Καὶ ὑμῖν μὲν ἐοῦσι (3 da) | Περσέων ἀπείροισι πολλὴ ἔκ γε ἐμέο ἐγίνετο συγγνώμη, κτλ. […] · ᾽Αρταβάζου δὲ θῶμα καὶ μᾶλλον ἐποιεύμην τὸ καὶ καταρρωδῆσαι Λακεδαιμονίους καταρρωδήσαντά τε ἀποδέξασθαι | γνώμην δειλοτάτην (2 ½ da), | κτλ. « *A vous, qui êtes* sans expérience des Perses, j'accorde toutes mes excuses […] ; mais j'ai trouvé bien plus étonnant qu'Artabaze redoutât les

Lacédémoniens et que dans sa frayeur il exprime *une opinion des plus lâches* », etc., où le rythme dactylique est en accord avec le superlatif. Enfin, selon lui, « à présent, eux qui agissent ainsi, *il ne faut pas les laisser faire, mais les poursuivre* » : νῦν δὲ ἐκείνοισι ταῦτα ποιεῦσι | οὐκ ἐπιτρεπτέα ἐστι, ἀλλὰ διωκτέοι εἰσὶ (6 da) | ἐς ὃ καταλαμφθέντες δώσουσι ἡμῖν τῶν δὴ ἐποίησαν Πέρσας πάντων δίκας « jusqu'à ce que, saisis par nous, ils expient tout le tort qu'ils ont fait aux Perses ». La séquence est de six dactyles, avec coupe médiane correspondant à sa structure syntaxique.

(xviii) Artabaze aux Thessaliens (9.89)

Artabaze, fuyant de Platées, arrive en Thessalie et informe les habitants de l'arrivée prochaine de Mardonios, les invitant à faire bon accueil à ce dernier (9.89) : Τοῦτον καὶ ξεινίζετε καὶ εὖ ποιεῦντες φαίνεσθε · (7 da) | οὐ γὰρ ὑμῖν ἐς χρόνον ταῦτα ποιεῦσι μεταμελήσει « Cet homme, offrez-lui l'hospitalité et manifestez-lui vos égards ; car le moment venu, vous n'aurez pas à regretter d'avoir agi ainsi ». A la séquence dactylique succède le dimètre trochaïque οὐ γὰρ ὑμῖν ἐς χρόνον, nouvel exemple d'un mélange des rythmes qui apparaît dans des passages particulièrement expressifs, en accord ici avec son caractère dramatique.

(xix) Masistès et Xerxès (9.111)

A la fin de l'œuvre enfin, l'histoire de la femme de Masistès offre un écho très remarquable à celle de la reine épouse de Candaule. En effet, soumis à la demande pressante de son épouse Amestris, Xerxès ordonne à son frère Masistès de répudier sa femme : il lui offrira sa fille en échange. Cette proposition suscite de la part de Masistès une réponse négative (9.111) : Ὦ δέσποτα, (1 ½ ana) | τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον, | κελεύων με γυναῖκα, (2 ½ ana) | ἐκ τῆς μοι παῖδές τε νεηνίαι εἰσι (5 da) | καὶ θυγατέρες, τῶν καὶ σὺ μίαν τῷ παιδὶ τῷ σεωυτοῦ ἠγάγεο γυναῖκα, αὐτή τέ μοι κατὰ νόον τυγχάνει κάρτα ἐοῦσα, ταύτην με κελεύεις μετέντα θυγατέρα τὴν σὴν γῆμαι « O maître, quel discours malfaisant me tiens-tu, en m'ordonnant — la femme dont j'ai des fils jeunes ainsi que des filles dont tu as donné l'une pour femme à ton propre fils, et qui se trouve elle-même dans le plus grand accord avec moi — en m'ordonnant de laisser cette femme et d'épouser ta sœur ! »

Comme dans le tout premier exemple étudié, auquel se superpose presque littéralement le début de la réponse, nous lisons ici κελε(ύ)ων με γυναῖκα, suivi d'une nouvelle séquence de cinq dactyles. Mais il vaudra aussi la peine de remarquer que le début de la réponse abolit précisément le rythme dactylique — non sans lui substituer, et ce toujours en vertu d'une métrique accentuelle, un rythme trochaïque : τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον, avec

allongement de la voyelle initiale et tonique de l'interrogatif sous l'ictus. L'hexamètre du distique élégiaque originel, qui manifestait déjà son originalité vis-à-vis de la prosodie homérique (1.8 : Δέσποτα, τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελευών με), se transforme donc un système dactylico-anapestico-trochaïque : 9.111 Ὦ δέσποτα (1 ½ ana), | τίνα μοι λέγεις λόγον ἄχρηστον (5 trochées), | κελεύων με γυναῖκα (2 ½ ana), qui témoigne du travail de recréation artistique propre qui est celui d'Hérodote, recréant au sein de son œuvre, à partir même d'un motif homérique pour lequel il trouve une formulation originale, une dimension formulaire qui ne consiste cependant pas dans la stricte *répétition*, mais plutôt dans un art de la *variation* que lui permet précisément l'usage d'une prose rythmée, certes affranchie des contraintes du mètre, mais disposant aussi d'un plus large éventail de ressources rythmiques[94].

Pour revenir à notre passage, on sait qu'irrité de ce refus, Xerxès annule l'offre proposée de sa fille et maintient l'abandon par Masistès de sa propre femme. Masistès s'écrie alors, en une réponse solennelle qui revêt un rythme dactylique : Δέσποτα, οὐ δή κού με ἀπώλεσας (4 da) « *Maître, tu ne m'as sans doute pas encore assassiné* ! » — Amestris fera mutiler affreusement la femme de Masistès ; et ce dernier, parti dans l'intention de soulever la Bactriane contre Xerxès, périra en chemin, assassiné sur l'ordre du souverain perse.

Epilogue : Artembarès à Cyrus (9.122)

Dans l'ultime chapitre de l'œuvre, Hérodote rapporte la proposition qu'avait jadis présentée Artembarès à Cyrus de conquérir une autre terre. Son discours était le suivant (9.122) : Ἐπεὶ Ζεὺς … Πέρσῃσι ἡγεμονίην διδοῖ, ἀνδρῶν δέ σοί, Κῦρε, κατελὼν Ἀστυάγεα, φέρε, γῆν γὰρ ἐκτήμεθα ὀλίγην καὶ ταύτην τρηχέαν, μεταναστάντες ἐκ ταύτης | ἄλλην σχῶμεν ἀμείνω (3 da) « Puisque Zeus donne, <entre les peuples>, l'hégémonie aux Perses, et entre les hommes à toi, Cyrus, par le renversement d'Astyage, allons ! puisque nous possédons un territoire étroit et, qui plus est, rocailleux, quittons-le *pour en acquérir un autre meilleur* », exhortation qui suscite la réponse gnomique de Cyrus, illustration de sa sagesse et clôture probable de l'œuvre[95].

b) <u>Discours indirects</u>

Moins nombreux et moins amples que les discours directs, les discours indirects sont pourtant eux aussi parfois le lieu de rythmes dactylico-anapestiques. Voici, pris au fil de l'œuvre, ceux qui nous paraissent les plus significatifs.

[94] Voir encore, sur ce passage, le chap. V, II. C. 2.
[95] Voir sur ce point encore le chap. V, *ib*.

(i) *Logoi* de Crésus et de Cyrus (livre I)

Dans l'épisode de Candaule et Gygès, la reine témoin du méfait dont elle a été la victime impose un dilemme à Gygès : tuer Candaule ou périr lui-même. La réaction de Gygès est la suivante (1.11) : Ὁ δὲ Γύγης τέως μὲν ἀπεθώυμαζε τὰ λεγόμενα, μετὰ δὲ ἱκέτευε | μή μιν ἀναγκαίῃ ἐνδέειν διακρῖναι (5 da) | τοιαύτην αἵρεσιν « Gygès se récria d'aboord avec étonnement devant ces propos, puis il la supplia *de ne pas devoir trancher sous la contrainte* un tel choix ». Le rythme dactylique dénote ici le caractère pressant et solennel de la demande en un moment particulièrement dramatique.

Crésus sur le bûcher se remémore quant à lui les paroles de Solon (1.86) : Τῷ δὲ Κροίσῳ ἑστεῶτι ἐπὶ τῆς πυρῆς ἐσελθεῖν, καίπερ ἐν κακῷ ἐόντι τοσούτῳ, τὸ τοῦ Σόλωνος, ὥς οἱ εἴη σὺν θεῷ εἰρημένον, τὸ μηδένα εἶναι τῶν ζωόντων ὄλβιον (5 da) « A Crésus, qui se tenait sur le bûcher, revint, quoiqu'il fût dans un si grand malheur, le mot de Solon, dont il pensa qu'il avait été dit suivant un dieu, — *que nul parmi les vivants n'est heureux* ». La mention du dieu, dans un contexte là encore dramatique, justifie l'emploi d'un rythme dactylique.

Déiocès devenu roi, entre autres prescriptions, se fait construire une demeure digne de son rang (1.98) : Ὁ δ᾽ ἐκέλευε αὐτοὺς | οἰκία τ(ε) ἑωυτῷ ἄξια τῆς βασιληίης οἰκοδομῆσαι (7 da) | καὶ κρατῦναι αὐτὸν δορυφόροισι « Il leur ordonna *de lui construire une demeure digne de la royauté* ». C'est ici, semble-t-il, la magnificence du statut royal qu'indique le rythme dactylique.

Astyage menaçant ordonne à Mitradatès, le bouvier d'Harpage, de dire la vérité au sujet du meurtre du jeune Cyrus (1.116) : Ἀστυάγης δέ μιν οὐκ εὖ βουλεύεσθαι ἔφη (5 ½ da) | ἐπιθυμέοντα ἐς ἀνάγκας μεγάλας ἀπικνέεσθαι, ἅμα τε λέγων ταῦτα ἐσήμαινε τοῖσι δορυφόροισι λαμβάνειν αὐτόν « *Astyage lui dit qu'il ne prenait pas la bonne décision* en désirant en arriver à de grandes nécessités, et ce disant il signifiait à ses porte-lances de s'emparer de lui ». Le rythme souligne ici le ton de la menace employé par Astyage.

(ii) *Logos* égyptien (livre II)

Psammétique, au cours de son expérience, défend que l'on adresse la parole aux deux nouveau-nés : 2.2 Παιδία δύο νεογνὰ ἀνθρώπων τῶν ἐπιτυχόντων δίδωσι ποιμένι τρέφειν ἐς τὰ ποίμνια τροφήν τινα τοιήνδε, ἐντειλάμενος | μηδένα ἀντίον αὐτῶν μηδεμίαν φωνὴν ἱέναι (6 ½ da), κτλ. « Il donne deux enfants nouveau-nés, issus de gens communs, à élever à un berger dans ses étables de la façon suivante, *en ordonnant que personne ne prononce aucun mot en leur présence* ». L'accent est porté ici sur la syllabe initiale des deux indéfinis négatifs μηδένα et μηδεμίαν, mettant en valeur le caractère absolu de l'interdiction.

(iii) *Logos* de Darius (livre III)

Zopyre, après s'être horriblement mutilé, se présente aux Babyloniens en se faisant passer pour transfuge (3.156) : Ὁ δέ σφι ἠγόρευε ὡς εἴη τε Ζώπυρος καὶ | αὐτομολέοι ἐς ἐκείνους « Il leur déclara qu'il était Zopyre et *qu'il passait en transfuge chez eux* ».

(iv) *Logos* scythe (livre IV)

Au sujet de la légende de la mort d'Aristéas, Hérodote écrit (4.14) : Ἐσκεδασμένου δὲ ἤδη τοῦ λόγου ἀνὰ τὴν πόλιν | ὡς τεθνεὼς εἴη ὁ Ἀριστέης, (4 da) | ἐς ἀμφισβασίας τοῖσι λέγουσι ἀπικνέεσθαι ἄνδρα Κυζικηνὸν ἥκοντα ἐξ Ἀρτάκης πόλιος, φάντα συντυχεῖν τέ οἱ ἰόντι ἐπὶ Κυζικὸν καὶ ἐς λόγους ἀπικέσθαι « Le bruit s'étant dès lors répandu par la ville *qu'Aristéas était mort* », etc. Dans cette phrase, la séquence dactylique présentant la teneur de la nouvelle s'allie à des rythmes trochaïques, suivant une esthétique du mélange sur laquelle voir *infra*.

Dans le même passage, les Métapontins ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes au sujet de l'apparition prodigieuse d'Aristée, la Pythie leur fait la réponse suivante (4.15) : Τὴν δὲ Πυθίην σφέας κελεύειν | πείθεσθαι τῷ φάσματι, πειθομένοισι δ' ἄμεινον (6 da) | συνοίσεσθαι · καὶ σφέας δεξαμένους ταῦτα ποιῆσαι ἐπιτελέα « La Pythie leur ordonna *d'obéir à l'apparition, car il était dans leur intérêt d'obéir* », etc. Le caractère oraculaire du discours justifie la composition d'une séquence de six dactyles qui ne constitue cependant pas un hexamètre, coupée comme elle l'est en deux moitiés égales de trois dactyles chacune.

Dans le *logos* scythe encore, le vœu d'Anacharsis à la Grande Mère est rapporté en ces termes : 4.76 καί, εὗρε γὰρ τῷ Μητρὶ τῶν θεῶν ἀνάγοντας τοὺς Κυζικηνοὺς ὁρτὴν κάρτα μεγαλοπρεπέως, εὔξατο τῇ Μητρὶ ὁ Ἀνάχαρσις, | ἢν σῶς καὶ ὑγιὴς ἀπονοστήσῃ ἐς ἑωυτοῦ, (6 da) | θύσειν τε κατὰ ταὐτὰ κατὰ ὥρα τοὺς Κυζικηνοὺς ποιεῦντας καὶ παννυχίδα στήσειν « et, comme il trouvait les Cyzicéniens en train de célébrer une fête magnifique en l'honneur de la Mère des Dieux, Anacharsis fit vœu à la Grande Mère, *s'il retournait sain et sauf chez lui*, d'offrir un sacrifice comme il le voyait faire par les Cyzicéniens et d'instituer une veillée nocturne ». — Ici encore, le contexte religieux et plus particulièrement rituel motive l'emploi d'une séquence dactylique qui compose pour sa part un parfait hexamètre à coupe penthémimère — ἢν σῶς καὶ ὑγιὴς | ἀπονοστήσῃ ἐς ἑωυτοῦ.

(v) *Logos* de la révolte de l'Ionie (livres V et VI)

Relatant au livre VI le traumatisme causé par la prise de Milet, et la représentation malheureuse de la pièce du même nom, Hérodote écrit (6.21) : ᾿Αθηναῖοι μὲν γὰρ δῆλον ἐποίησαν ὑπεραχθεσθέντες τῇ Μιλήτου ἁλώσι τῇ τε ἄλλῃ πολλαχῇ καὶ δὴ καὶ ποιήσαντι Φρυνίχῳ δρᾶμα Μιλήτου ἅλωσιν καὶ διδάξαντι ἐς δάκρυά τε ἔπεσε τὸ θέητρον καὶ ἐζημίωσάν μιν ὡς ἀναμνήσαντα οἰκήια κακὰ χιλίῃσι δραχμῇσι, | καὶ ἐπέταξαν μηδενὶ μηδένα χρᾶσθαι (5 da) | τούτῳ τῷ δράματι « les Athéniens manifestèrent de nombreuses manières l'affliction extrême que leur avait causée la prise de Milet : et en particulier, Phrynichos, qui avait composé et instruit un drame intitulé *La Prise de Milet*, et qui avait fait fondre en larmes le public, se vit infliger une amende de mille drachmes pour avoir rappeler des malheurs nationaux — *et l'on défendit à quiconque que personne représentât* ce drame ». — Ce passage peut être rapproché de l'interdiction de Psammétique en 2.2, avec laquelle elle présente en commun le martèlement des deux indéfinis négatifs μηδενὶ μηδένα, dont les syllabes initiales se trouvent au temps fort.

(vi) *Logos* de Xerxès (livres VII à IX)

A l'ouverture du livre VII, le discours belliciste de Mardonios présente tous les avantages qu'offrirait la conquête de l'Europe. On lit ainsi (7.5) : Οὗτος μέν οἱ ὁ λόγος ἦν τιμωρός, τούτου δὲ τοῦ λόγου παρενθήκην ποιεέσκετο τήνδε, | ὡς ἡ Εὐρώπη περικαλλὴς χώρη (5 da) | καὶ δένδρεα παντοῖα φέρουσα ἥμερα ἀρετήν τε ἄκρη, βασιλέϊ τε μούνῳ θνητῶν ἀξίη ἐκτῆσθαι « Ce discours qui était le sien était vindicatif, et à ce discours il ne manquait pas d'ajouter la considération suivante, *que l'Europe était une contrée splendide*, qui portait des arbres fruitiers de toute sorte, d'une valeur immense, et digne d'être la possession du seul Grand Roi ». — De ce discours superlatif émerge donc du point de vue rythmique une séquence de cinq dactyles dont le noyau lexical est constitué par le composé περικαλλής, étudié dans notre lexique poétique.

Enfin, nous avons mentionné plus haut cette phrase qui figure à l'ouverture du livre VIII, et qui rapporte la pensée des Athéniens sur les dangers d'une discorde (8.3) ἀντιβάντων δὲ τῶν συμμάχων εἶκον οἱ ᾿Αθηναῖοι, μέγα τε ποιεύμενοι περιεῖναι τὴν ῾Ελλάδα καὶ γνόντες, εἰ στασιάσουσι περὶ τῆς ἡγεμονίης, | ὡς ἀπολ<u>έε</u>ται ἡ ῾Ελλάς, (3 ½ da) | ὀρθὰ νοεῦντες « … les Athéniens cédèrent, faisant grand cas du salut de la Grèce et sachant, s'ils se querellaient au sujet du commandement, *que la Grèce succomberait* », etc. — C'est ici le caractère tragique de l'éventualité dénotée par le discours indirect qui motive l'emploi d'un rythme dactylico-spondaïque.

4. Rythmes dactylico-anapestiques à la frontière du discours et du récit

Les discours des personnages sont couramment introduits chez Hérodote par une phrase d'ouverture ; ils s'achèvent souvent sur une phrase de clôture. De même, les dialogues qu'ils ont entre eux sont régulièrement ponctués par des phrases de réponse. En tout cela, l'usage hérodotéen prend pour modèle le style homérique[96]. Or plusieurs de ces phrases d'introduction, de réplique ou de conclusion sont composées dans des rythmes dactylico-anapestiques qui apportent un témoignage supplémentaire à l'homérisme des discours hérodotéens. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons ici une typologie de ces phrases qui articulent le discours au récit.

a) Phrases d'ouverture

Les phrases d'ouverture rythmiquement signifiantes ne sont pas des plus nombreuses. On peut toutefois mentionner, à la fin du *logos* de Crésus, la phrase introduisant l'invocation de Crésus se trouvant sur le bûcher (1.85) : ʽΩς δ(ὲ) ἄρα μιν προσστῆναι τοῦτ(ο), ἀνενεικάμενόν τε (6 da) | καὶ ἀναστενάξαντα ἐκ πολλῆς ἡσυχίης ἐς τρὶς ὀνόμασαι « Σόλων ». Comme nous le verrons au chapitre V, cette phrase atteste d'ailleurs une véritable réminiscence homérique[97].

Au livre I encore, mais cette fois au début du *logos* de Cyrus, l'entrevue entre Astyage et le jeune Cyrus s'ouvre sur les mots suivants (1.115) : ἐπείτε δὲ παρῆσαν ἀμφότεροι, | βλέψας πρὸς τὸν Κῦρον ὁ ᾿Αστυάγης (4 ½ da) | ἔφη « lorsqu'ils furent présents tous les deux [*sc.* Harpage et Cyrus], *Astyage, regardant en direction de Cyrus,* déclara ».

Mais c'est sans doute au livre VI, lors de la réunion des Ioniens à Ladé, que figure l'introduction de discours la plus homérique, si tant est qu'il faille bien y lire (6.11) : Μετὰ δὲ τῶν ᾿Ιώνων συλλεχθέντων ἐς τὴν Λάδην ἐγίνοντο ἀγοραί, | καὶ δή κού σφι καὶ ἄλλοι ἠγορόωντο, (5 da) | ἐν δὲ δὴ καὶ ὁ Φωκαιεὺς στρατηγὸς Διονύσιος, λέγων τάδε « Après quoi, les Ioniens s'étant réunis à Ladé, se tinrent des assemblées ; *et sans doute bien des orateurs prirent la parole,* — en particulier le commandant phocéen Dionysios, déclarant ceci ». Ce passage a été considéré dans notre morphologie poétique pour la forme à *diektasis* qu'il recèle : ἠγορόωντο, transmise par plusieurs manuscrits en face de ἠγορῶντο (AB). Faut-il donc retenir comme authentique la forme homérique ? Elle seule, de fait, permet de composer une séquence de cinq dactyles correspondant à la première proposition, tandis que la seconde s'ouvre sur le mètre trochaïque ἐν δὲ δὴ καὶ (sur lequel voir *infra*) ; si l'on retient la forme contracte, la structure rythmique de la phrase sera différente : καὶ δή κού σφι καὶ ἄλλοι (3 da) | ἠγορῶντο, ἐν δὲ δὴ καὶ… (dim. tr.). Si dans les deux cas la phrase apparaît comme rythmée, la seconde hypothèse implique une plus grande liberté prise

[96] Voir les analyses d'I. de Jong, que nous reprendrons au chap. V, II. B. 1.
[97] Cf. chap. V, I. A. 2. c_1) (i).

à l'égard du modèle homérique, sur le chemin d'une esthétique plus proprement hérodotéenne[98].

b) <u>Phrases de réponse</u>

Si l'on excepte quelques cas particuliers tels que la séquence anapestique constituée en 7.51 par la phrase : Λέγει ᾽Αρτάβανος μετὰ ταῦτα (3 ½ ana), la formule de réponse homérique la plus fréquente repose sur le noyau dactylico-anapestique ἀμείβετο τοῖσδε, où l'on notera l'absence d'augment[99], et dont on trouve pas moins de seize occurrences au long de l'œuvre. Nous renvoyons donc à l'étude des formules dactylico-anapestiques (ci-dessous, B. 3. a).

c) <u>Phrases de clôture</u>

Les phrases de clôture rythmiques sont tantôt « pures », tantôt colorées d'un jugement d'approbation ou de désapprobation tel qu'il vient d'être vu. Parmi les premières, on citera la phrase qui ponctue les premières paroles du fils muet de Crésus en 1.85 : « ᾽Ὦνθρωπε, μὴ κτεῖνε Κροῖσον. » Οὗτος μὲν δὴ τοῦτο πρῶτον ἐφθέγξατο, (5 da) | μετὰ δὲ τοῦτο ἤδη ἐφώνεε τὸν πάντα χρόνον τῆς ζόης « *Celui-ci, donc, fit alors entendre pour la première fois un son articulé*, et par la suite il parla dès lors tout le restant de sa vie ». L'emploi du rythme dactylique souligne ici le caractère prodigieux de ces paroles prononcées au moment de la chute de Crésus, paroles d'ailleurs annoncées par un oracle.

Au livre III, les Dialogues perses, dont nous avons vu plus haut qu'ils contenaient de nombreux rythmes dactyliques, s'achèvent pour leur part sur la phrase suivante (3.83) : Γνῶμαι μὲν δὴ τρεῖς αὗται προεκ<u>έα</u>το, (5 da) | οἱ δὲ τέσσερες τῶν ἑπτὰ ἀνδρῶν προσέθεντο ταύτῃ « *Voilà les trois avis qui furent proposés* », etc.

Enfin, toujours au livre III, la décision prise par Darius d'envoyer des explorateurs en Grèce comme préalable à l'expédition souhaitée par Atossa est ponctuée par la phrase (3.135) : Ταῦτα εἶπε | καὶ ἅμ(α) ἔπος τε καὶ ἔργον ἐποί<u>εε</u> (4 da) « Il dit cela, *et il joignit l'action à la parole* », formule qui articule mieux que toute autre le discours du personnage et les actions du récit à venir, qui se trouvent en effet dans son prolongement. Cette formule atteste d'ailleurs dans le syntagme ἔπος τε καὶ ἔργον un lieu commun de la langue grecque, mais présenté sous forme poétique avec l'emploi du terme ἔπος (cf. lexique), l'allitération vocalique en ἐ-, et pour finir le critère syntaxico-rythmique induit par la coordination étroite et l'ordre des mots.

[98] Voir déjà chap. I, II. A. 4. a).
[99] Cf. chap. I, II. A. 4. d) (ii).

Au nombre des phrases de clôture qui allient la fonction de clôture à l'expression d'un jugement, on pourra citer d'abord la conclusion de l'entrevue entre Crésus et Solon en 1.33 : Ταῦτα λέγων τῷ Κροίσῳ οὔ κως οὔτ(ε) ἐχαρίζετο, οὔτε λόγου μιν (8 da) | ποιησάμενος οὐδενὸς ἀποπέμπεται, κάρτα δόξας ἀμαθέα εἶναι, ὃς τὰ παρεόντα ἀγαθὰ μετεὶς τὴν τελευτὴν παντὸς χρήματος ὁρᾶν ἐκέλευε « *En disant cela, il ne fit en aucune manière plaisir à Crésus, qui sans tenir* aucun compte de lui, le renvoya », etc.

Mais en parallèle à l'occurrence déjà mentionnée de 4.97: Κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ Δαρεῖος καί μιν ἀμείψατο τοῖσδε (8 da), c'est une véritable formule d'agrément et de clôture qu'attestent, d'une part, 1.27 : Κάρτα τε ἡσθῆναι Κροῖσον (3 ½ da) | τῷ ἐπιλόγῳ καί οἱ, προσφυέως γὰρ δόξαι λέγειν, πειθόμενον παύσασθαι τῆς ναυπηγίης « *Crésus fut très heureux* de ce conseil », etc. (clôture du discours de Bias ou Pittacos à Crésus) ; d'autre part, 8.69 : Ἐπειδὴ δὲ ἀνηνείχθησαν αἱ γνῶμαι ἐς Ξέρξην, | κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ τῇ Ἀρτεμισίης, (5 ½ da) | καὶ νομίζων ἔτι πρότερον σπουδαίην εἶναι τότε πολλῷ μᾶλλον αἴνεε « lorsque les avis eurent été rapportés à Xerxès, *il fut très heureux de l'avis d'Artémise* », etc. — On ajoutera à ces occurrences celle qui figure en 8.58: Κάρτα τε τῷ Θεμιστοκλέϊ ἤρεσε ἡ ὑποθήκη (6 da) | καὶ οὐδὲν πρὸς ταῦτα ἀμειψάμενος ἤιε ἐπὶ τὴν νέα τὴν Εὐρυβιάδεω « *la proposition plut beaucoup à Thémistocle*, qui sans rien répondre se rendit au vaisseau d'Eurybiade », phrase où il faudra toutefois supposer dans le nom de Thémistocle un groupe -στ- tautosyllabique, permettant de composer une séquence de six dactyles, toutefois non hexamétrique.

5. <u>Rythmes dactylico-anapestiques dans les passages narratifs</u>

La présence de rythmes dactylico-anapestiques dans les passages narratifs relève de diverses fonctions qui permettent en conséquence d'établir une typologie autour des entrées suivantes : premièrement, l'anaphore résomptive ; deuxièmement, la *deixis* et nomination emphatique ; troisièmement, la valeur intensive ; enfin, la dramatisation du récit. Nous réserverons pour un cinquième point les occurrences qui ne paraissent relever d'aucune de ces quatre catégories, en les étudiant au cas par cas.

a) <u>Anaphore résomptive</u>

Hérodote a coutume de conclure un récit ou un développement par une phrase résomptive qui revêt bien souvent, à la faveur de l'adverbe οὕτω ou du pronom ταῦτα soulignés par une particule intensive telle que δή ou ὦν, un rythme dactylico-spondaïque. De même, au sein d'un même passage, la progression s'opère souvent par une succession de reprises (selon un mode que l'on pourra qualifier d'épanaleptique) dont il convient ici d'étudier la rythmicité. C'est ainsi que l'on trouve, à l'ouverture de l'épisode de Gygès et Candaule, la phrase suivante (1.8) : Οὗτος δὴ ὦν ὁ Κανδαύλης ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ

γυναικός, ἐρασθεὶς δὲ ἐνόμιζέ οἱ εἶναι γυναῖκα πολλὸν πασέων καλλίστην. | Ὥστε δὲ ταῦτα νομίζων (3 da), | κτλ. « *Et comme il pensait cela* », etc. — Lors de l'ambassade mysienne auprès de Crésus, le discours des envoyés est ponctué par la phrase (1.36) : Οἱ μὲν δὴ τούτων ἐδέοντο, (4 da) | Κροῖσος δὲ μνημονεύων τοῦ ὀνείρου τὰ ἔπεα ἔλεγέ σφι τάδε « *Eux, donc, faisaient cette demande,* mais Crésus », etc. — Plus loin, la relation des offrandes de Crésus au sanctuaire de Delphes s'achève sur ces mots (1.52) : Ταῦτα μὲν ἐς Δελφοὺς ἀπέπεμψε · (4 da) | τῷ δὲ Ἀμφιάρεῳ, κτλ. « *Voilà ce qu'il envoya à Delphes* ; et à Amphiaros », etc. — Dans le développement consacré à Athènes et Sparte, la présentation liminaire des deux cités est suivie d'un développement qui s'ouvre ainsi (1.59) : Τούτων δὴ ὦν τῶν ἐθνέων τὸ μὲν Ἀττικόν κτλ. (5 da) « *Cela étant donc, de ces peuples, l'Attique* », etc. — Hérodote écrit ensuite au sujet de Sparte (1.82) : Τοῖσι δὲ καὶ αὐτοῖσι, (3 da) | τοῖσι Σπαρτιήτῃσι, | κατ' αὐτὸν τοῦτον τὸν χρόνον (3 da) κτλ. « A ceux-là mêmes, les Spartiates, *et précisément à la même époque* », etc. — Enfin, le *logos* de Cyrus s'achève dans sa partie narrative sur cette phrase (1.92) : Κατὰ μὲν δὴ τὴν Κροίσου τ(ε) ἀρχὴν (4 ana) | καὶ Ἰωνίης τὴν πρώτην καταστροφὴν ἔσχε οὕτω « *Donc, concernant l'empire de Crésus* et la première soumission de l'Ionie, il en fut ainsi ».

Le *logos* égyptien s'achevant sur l'évocation d'Amasis, le livre III débute par ces mots (3.1) : Ἐπὶ τοῦτον δὴ τὸν Ἄμασιν κτλ. (3 ½ ana) « *C'est donc contre cet Amasis* », etc. — Dans le même passage, le récit de l'envoi à Cambyse par Amasis d'une fille qu'il fait passer pour sienne contient la description de cette jeune fille ; le récit proprement dit reprend alors sur une séquence résomptive dont le rythme se prolonge au long de la phrase entière (3.1) : Ταύτην δὴ τὴν παῖδ(α) ὁ Ἄμασις κοσμήσας ἐσθῆτί τε καὶ χρυσῷ ἀποπέμπει ἐς Πέρσας (10 ½ da) | ὡς ἑωυτοῦ θυγατέρα « *C'est donc cette enfant qu'Amasis, l'ayant parée d'un vêtement et d'or, envoie aux Perses* en la donnant pour sa fille ». — Quelques paragraphes plus loin, au sujet du meurtre par Cambyse de sa jeune sœur, Hérodote écrit (3.32) : Ἕλληνες μὲν δὴ διὰ τοῦτο (4 da) | τὸ ἔπος φασὶ αὐτὴν ἀπολέσθαι ὑπὸ Καμβύσεω, κτλ. « *Donc, les Grecs* disent *que c'est à cause de cette* parole qu'elle fut tuée par Cambyse ». — La fille d'Otanès, ayant reçu l'ordre de son père de s'assurer de l'identité de son époux Smerdis, promet de le faire (3.69) : Ἡ μὲν δὴ ὑπεδέξατο ταῦτα | τῷ πατρὶ κατεργάσεσθαι, τοῦ δὲ μάγου τούτου τοῦ Σμέρδιος Κῦρος ὁ Καμβύσεω ἄρχων τὰ ὦτα ἀπέταμε ἐπ' αἰτίῃ δή τινι οὐ σμικρῇ « *Elle, donc, promit* à son père d'accomplir *cela* », etc. — Enfin, la révolte des Babyloniens est relatée en ces termes (3.150) Ἐπὶ δὲ Σάμον στρατεύματος ναυτικοῦ οἰχομένου Βαβυλώνιοι ἀπέστησαν, κάρτα εὖ ὑρεσκευασμένοι · ἐν ὅσῳ γὰρ ὅ τε μάγος ἦρχε καὶ οἱ ἑπτὰ ἐπανέστησαν, ἐν τούτῳ παντὶ τῷ χρόνῳ καὶ τῇ ταραχῇ ἐς [τὴν] πολιορκίην παρεσκευάζοντο · | καί κως ταῦτα ποιεῦντες ἐλάνθανον (4 da) « … *et ils faisaient cela sans que l'on s'en aperçoive* ».

Au début du livre V, Darius, arrivé à Sardes et se souvenant du bienfait d'Histiée et du conseil de Coès, les convoque tous deux pour leur proposer de choisir leur récompense. Histiée, en tant que tyran de Milet, ne demande pas de tyrannie supplémentaire, mais la Myrcinos des Edoniens dans l'intention d'y fonder une ville (5.11) : Οὗτος μὲν δὴ ταύτην αἱρέεται, ὁ δὲ Κώης (6 da) | οἷά τε οὐ τύραννος δημότης τε ἐών, αἰτέει Μυτιλήνης τυραννεῦσαι. — Rapportant en 5.71 l'origine des Enagées d'Athènes, Hérodote conclut par la phrase : Ταῦτα πρὸ τῆς Πεισιστράτου ἡλικίης (4 ½ da) | ἐγένετο « *Cela* se passa *avant l'époque de Périclès* ».

Au livre VI, la bataille de Marathon s'achève sur le décompte des victimes, ainsi présenté (6.117) : Ἐν ταύτῃ τῇ ἐν Μαραθῶνι μάχῃ | ἀπέθανον τῶν βαρβάρων κατὰ ἑξακισχιλίους καὶ τετρακοσίους ἄνδρας, Ἀθηναίων δὲ ἑκατὸν καὶ ἐνενήκοντα καὶ δύο « *Dans cette bataille de Marathon* périrent », etc.

Au livre VII, la foi des Athéniens dans le conseil que leur avait donné un certain Timon de Delphes est rapporté en ces termes (7.141) : Πειθομένοισι δὲ ταῦτα (3 da) | τοῖσι Ἀθηναίοισι καί λέγουσι κτλ.

On relève encore, au livre VIII (8.6) : Οὕτω δὴ κατέμεινάν (3 da) | τε ἐν τῇ Εὐβοίῃ καὶ ἐναυμάχησαν « *C'est donc ainsi qu'ils restèrent* en Eubée et livrèrent un combat naval » ; au livre IX : (9.15) Οὕτω δὴ ὀπίσω ἐπορεύετο | διὰ Δεκελέης « *C'est donc ainsi qu'il fit marche arrière* à travers la Décélie » ; enfin (9.107) καὶ διὰ τοῦτο τὸ ἔργον Ξειναγόρης | Κιλικίης πάσης ἦρξε δόντος βασιλέος « *et c'est pour cette action que Xénagoras* eut le pouvoir sur toute la Cilicie, par un don du Roi ».

Comme on le constate au terme de cet inventaire qui n'est sans doute pas exhaustif, un premier terme résomptif comme l'adverbe οὕτω ou le pronom ταῦτα, bien souvent souligné par une particule intensive telle que δή (ou μὲν δή), fournit dans tous ces exemples le début d'une séquence dactylique ou dactylico-spondaïque qui marque ainsi rythmiquement la conclusion du passage en question. La séquence se prolonge alors au gré de la phrase, et l'on peut supposer que sa longueur même constitue une mise en relief particulière. Ainsi, le récit des prises de pouvoir successives par Pisistrate d'Athènes contient, au terme de sa première étape, la phrase suivante (1.60) : Οὕτω μὲν Πεισίστρατος ἔσχε τὸ πρῶτον Ἀθήνας (6 da) | καὶ τὴν τυραννίδα οὔ κω κάρτα ἐρριζωμένην ἔχων ἀπέβαλε, κτλ. « *C'est ainsi que Pisistrate eut Athènes en sa possession pour la première fois*, et laissa aller une tyrannie qui n'était pas encore bien enracinée ». Les six dactyles de cette séquence, non hexamétrique mais remarquable en ceci qu'elle présente une coïncidence systématique entre le ton et l'ictus, ponctuent ici un moment particulièrement important du récit, de sorte qu'il conviendrait tout aussi bien de l'invoquer au titre de la dramatisation du récit[100].

[100] Sur la formule de 1.66 Αἱ δὲ πέδαι αὗται / 5.77 Τὰς δὲ πέδας αὐτῶν, κτλ., cf. *infra*, B.

Mais il arrive aussi que l'anaphore résomptive s'opère sans le moyen d'un terme propre, et par simple répétition. Nous citerons de ce fait deux exemples tirés du livre I. Le premier confirme, au début du livre, l'accession de Gygès au pouvoir après le meurtre de Candaule. Le récit de la tragédie s'achevait en effet sur la phrase suivante (1.12) : Καὶ μετὰ ταῦτα ἀναπαυομένου Κανδαύλεω ὑπεκδύς τε καὶ ἀποκτείνας αὐτὸν ἔσχε καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὴν βασιληίην Γύγης. Or, — par-delà la mention annexe : τοῦ καὶ Ἀρχίλοχος ὁ Πάριος κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον γενόμενος ἐν ἰάμβῳ τριμέτρῳ ἐπεμνήσθη[101] — le paragraphe suivant s'ouvre comme suit (1.13) : Ἔσχε δὲ τὴν βασιληίην καὶ ἐκρατύνθη (5 da) | ἐκ τοῦ ἐν Δελφοῖσι χρηστηρίου « *Il obtint donc la royauté et il fut confirmé* par l'oracle de Delphes ». — Le second exemple est extrait du développement consacré aux Spartiates, dont il conclut la mention de leur guerre contre les Tégéates (1.67) : Κατὰ μὲν δὴ τὸν πρότερον πόλεμον συνεχέως αἰεὶ (6 ana) | κακῶς ἀέθλεον πρὸς τοὺς Τεγεήτας, κατὰ δὲ τὸν κατὰ Κροῖσον χρόνον κτλ. « *Donc, tandis qu'au cours de leur précédente guerre, les Spartiates avaient été sans cesse* malmenés par les Tégéates, à l'époque de Crésus », etc. C'est ici une séquence anapestique qui remplit la fonction de l'anaphore résomptive. Si dans les deux cas, les ressources lexicales de la résomption sont réduites au plus simple appareil (une particule δέ ou δή), le jeu des reprises et le marquage rythmique l'assurent tout aussi efficacement.

b) ***Deixis* et nomination emphatique**

Si le démonstratif οὗτος remplit, comme on l'a vu, une fonction résomptive, il est bien sûr également utilisé, à de nombreuses reprises, dans sa valeur proprement déictique. Un cas particulier de cet emploi consiste dans la présentation à la fois déictique et nominative d'un personnage, à laquelle le rythme dactylique apporte un surcroît d'emphase. C'est ainsi que le tout premier *logos* de l'œuvre s'ouvre sur ces mots (1.6) : Κροῖσος ἦν Λυδὸς μὲν γένος, παῖς δὲ Ἀλυάττεω, τύραννος δὲ ἔθνέων τῶν ἐντὸς Ἅλυος ποταμοῦ, ὃς ῥέων ἀπὸ μεσαμβρίης μεταξὺ Σύρων καὶ Παφλαγόνων ἐξίει πρὸς βορέην ἄνεμον ἐς τὸν Εὔξεινον καλεόμενον πόντον. | Οὗτος ὁ Κροῖσος (2 da) | κτλ. « Cyrus était de race lydienne, fils d'Alyatte, tyran des peuples d'en-deçà le fleuve Halys, qui coulant depuis le sud entre les Syriens et les Paphlagoniens, se jette face au vent du Borée dans la mer appelée Pont-Euxin. — *Ce Crésus* », etc. — On notera ici l'asyndète interphrastique, qui s'explique syntaxiquement par la valeur anaphorique du démonstratif οὗτος ; mais à ce dernier est aussi dévolue une fonction proprement déictique, consistant à mettre en valeur, nominativement, le personnage qui sera le thème du discours. La présence d'une particule δέ aurait d'ailleurs

[101] Souvent considérée comme une interpolation, mais qui peut être en vérité originale ; nous en traiterons au chap. V.

aboli un rythme dactylique qui concourt à la présentation emphatique du protagoniste qu'est Crésus, dans la dimension pleinement étymologique du terme.

Ce phénomène se répète d'ailleurs exactement à l'ouverture du deuxième *logos* (1.96) : ᾿Ανὴρ ἐν τοῖσι Μήδοισι ἐγένετο σοφὸς τῷ οὔνομα ἦν Δηιόκης, παῖς δ᾿ ἦν Φραόρτεω. | Οὗτος ὁ Δηιόκης (2 ½ da) | ἐρασθεὶς τυραννίδος ἐποίεε τοιάδε « Il y eut chez les Mèdes un homme intelligent du nom de Déiocès, qui était fils de Phraorte. — *Ce Déiocès*, convoitant la tyrannie, fit ce que voici » : même valeur à la fois anaphorique et déictique du démonstratif οὗτος, même asyndète interphrastique, même usage du rythme dactylique. — De manière un peu différente, la reine Nitocris est évoquée ainsi en 1.187 : ῾Η δ᾿ αὐτὴ αὕτη βασίλεια (4 da) | καὶ ἀπάτην τοιήνδε τινὰ ἐμηχανήσατο « *C'est cette même reine* qui imagina la tromperie que voici ».

De ce phénomène, nous pourrions sans doute multiplier les exemples. Ainsi, pour revenir au *logos* de Crésus, Périandre de Corinthe, mentionné incidemment en 1.20, est par la suite véritablement présenté en 1.20 : Περίανδρος δὲ ἦν Κυψέλου παῖς, | οὗτος ὁ τῷ Θρασυβούλῳ (3 da) | τὸ χρηστήριον μηνύσας « Périandre étant fils de Cypsélos, *c'est lui qui à Thrasybule* avait expliqué l'oracle ». — Quant au petit-fils de Déiocès, Cyaxare fils de Phraorte, après une première phrase de présentation neutre (1.103) : Φραόρτεω δὲ τελευτήσαντος ἐξεδέξατο Κυαξάρης ὁ Φραόρτεω τοῦ Δηιόκεω παῖς, et une brève évocation de ses innovations, Hérodote affirme de lui : Οὗτος ὁ τοῖσι Λυδοῖσί | ἐστι μαχεσάμενος ὅτε νὺξ ἡ ἡμέρη ἐγένετό σφι μαχομένοισι, κτλ. « *C'est lui qui contre les Lydiens* était en train de se battre quand le jour devint nuit pendant qu'ils combattaient », etc. On est tenté de supposer ici, soit un υ bref dans l'ethnonyme Λυδοῖσι dont l'upsilon est normalement long, soit une forme brève de datif pluriel τοῖς pour l'article, forme que n'atteste pas la tradition manuscrite, mais que nous avons déjà eu l'occasion de conjecturer ailleurs. Dans tous les cas, l'ordre des mots paraît bien agencé pour composer une séquence οὗτος ὁ τοῖσι Λυδοῖσι, structurellement parallèle au οὗτος ὁ τῷ Θρασυβούλῳ de l'occurrence précédente.

Un exemple particulièrement remarquable de *deixis* et nomination emphatique figure dans la tragédie d'Adraste, au moment même où l'hôte de Crésus touche mortellement le fils du roi lydien (1.43): ῞Ενθα δὴ ὁ ξεῖνος, | οὗτος δὴ ὁ καθαρθεὶς τὸν φόνον, (4 da) | καλεόμενος δὲ ῞Αδρηστος, ἀκοντίζων τὸν ὗν τοῦ μὲν ἁμαρτάνει, τυγχάνει δὲ τοῦ Κροίσου παιδός « *C'est alors que l'étranger, celui-là même qui avait été purifié du meurtre*, et qui s'appelait Adraste, en visant le sanglier, manque sa cible — et touche le fils de Crésus ».

Tout aussi emphatique apparaît la présentation du peuple assyrien en 1.102 : Μετὰ δὲ ἔχων δύο ταῦτα ἔθνεα καὶ ἀμφότερα ἰσχυρά, κατεστρέφετο τὴν ᾿Ασίην ἀπ᾿ ἄλλου ἐπ᾿ ἄλλο ἰὼν ἔθνος, ἐς ὃ στρατευσαμένος ἐπὶ τοὺς | ᾿Ασσυρίους καὶ ᾿Ασσυρίων

τούτους (4 ½ da) | οἳ Νίνον εἶχον καὶ ἦρχον πρότερον πάντων, τότε δ᾽ ἦσαν (7 da) | μεμουνωμένοι μὲν συμμάχων ἅτε ἀπεστεώτων, κτλ. « Après quoi, ayant en sa possession ces deux peuples, tous deux vigoureux, il soumit l'Asie, allant d'un peuple à l'autre, jusqu'à ce que parti en expédition contre les *Assyriens et, parmi les Assyriens, contre ceux-là qui détenaient Ninive et qui commandaient naguère à tous, mais qui étaient alors* privés d'alliés, ces derniers s'étant détachés », etc. L'emphase est due ici à l'évocation du pouvoir des Assyriens, telle qu'elle est dénotée dans la seconde séquence dactylique ; la première joue quant à elle de la répétition lexicale d'un ethnonyme dactylique et de la valeur à la fois cataphorique et déictique du démonstratif τούτους émergeant d'un tour partitif.

Dans ces divers exemples, la présentation d'un peuple ou d'un personnage est donc assurée au moyen d'un outil déictique. Mais la présentation emphatique peut aussi bien se passer d'un tel outil, et reposer sur le seul rythme de la phrase. C'est ainsi que l'accession d'Astyage au trône est formulée de la façon suivante (1.107) : ᾽Εκδέκεται δὲ | ᾽Αστυάγης ὁ Κυαξάρεω παῖς τὴν βασιληίην (6 da) « *Astyage, fils de Cyaxare,* obtient par succession *la royauté* ». — De même, la reine Tomyris est présentée ainsi (1.205) : ᾗν δὲ, | τοῦ ἀνδρὸς ἀποθανόντος, | γυνὴ τῶν Μασσαγετέων βασίλεια « *C'est,* après la mort de son mari, *une femme qui était reine des Massagètes* » : cette phrase repose sur une séquence de cinq dactyles (ἦν δὲ γυνὴ τῶν Μασσαγετέων βασίλεια), interrompue par une circonstanciation participiale à valeur explicative. — Quelques paragraphes auparavant, la présentation de Babylone est elle aussi, en vertu d'abord de sa dimension superlative, mais aussi de son climax dactylique, des plus emphatiques (1. 178) : Τῆς δὲ ᾽Ασσυρίης ἐστὶ μέν κου καὶ ἄλλα πολίσματα μεγάλα πολλά, τὸ δὲ ὀνομαστότατον καὶ ἰσχυρότατον καὶ ἔνθα σφι Νίνου ἀναστάτου γενομένης τὰ βασιλήια κατεστήκεε, | ἦν Βαβυλὼν (1 ½ da), | ἐοῦσα τοιαύτη δή τις πόλις « L'Assyrie compte sans doute bien d'autres grandes cités, mais la plus célébère et la plus vigoureuse et où, depuis la chute de Ninive, se tenait le pouvoir royal, — *c'était Babylone* », etc.

Si tous ces exemples sont extraits du livre I, il en existe d'autres, y compris dans la seconde moitié de l'œuvre. C'est ainsi qu'au début du livre VIII, Eurybiade, commandant en chef des forces grecques pour la bataille de Platées, est présenté en ces termes (8.2) : 8.2 Τὸν δὲ στρατηγὸν τὸν τὸ μέγιστον κάρτος ἔχοντα (6 da) | παρείχοντο Σπαρτιῆται Εὐρυβιάδην Εὐρυκλείδεω « *Le commandant qui possédait le plus grand pouvoir* était fourni par les Spartitates, en la personne d'Eurybiade, fils d'Euryclide ». L'identification de cette séquence de six dactyles, cependant non hexamétrique puisque coupée 2 / 2 / 2, suppose de retenir au titre de *lectio difficilior*, comme ne le font pas les éditeurs modernes, la leçon κάρτος attestée par les manuscrits ABTM au lieu du plus usuel κράτος[102].

[102] Cf. déjà chap. I, II. B. 1. c).

Il convient enfin de mentionner le tour par lequel Hérodote nomme explicitement un personnage ou un lieu. Pour n'en citer ici qu'un seul exemple des plus significatifs, Artémise d'Halicarnasse est ainsi présentée et nommée en 7.99 : Οὔνομα μὲν δὴ ἦν αὐτῇ (3 ½ da) | ᾿Αρτεμισίη, (1 ½ da) | θυγάτηρ δὲ ἦν Λυγδάμιος, γένος δὲ ἐξ ῾Αλικαρνησσοῦ τὰ πρὸς πατρός, τὰ μητρόθεν δὲ Κρῆσσα « *Son nom était donc — Artémise,* — et elle était la fille de Lygdamis ; elle était d'origine halicarnassienne du côté de son père, crétoise du côté de sa mère ». Nous verrons plus loin que le tour nominant peut être considéré comme une véritable formule dactylique, reposant sur le noyau οὔνομα εἶναι *vel sim.*, dans lequel Hérodote emploie par homérisme la forme οὔνομα, poétique plutôt que ionienne[103].

Un dernier exemple permettra de montrer que les deux fonctions étudiées jusqu'ici peuvent être conciliées. On sait que l'ambassade perse en Macédoine se solde par le meurtre des envoyés. Or, la phrase qui conclut le récit conjugue la fonction résomptive avec celle de la *deixis* emphatique ; cette *deixis*, opérée par le démonstratif οὗτος, est confirmée par la suite, au sein d'une séquence dactylique, par le pronom d'ipséité αὐτός (5.21) : Καὶ οὗτοι μὲν τούτῳ τῷ μόρῳ διεφθάρησαν, | καὶ αὐτοὶ καὶ ἡ θεραπηίη αὐτῶν. Εἵπετο γὰρ δή σφι<ν> καὶ ὀχήματα καὶ θεράποντες | καὶ ἡ πᾶσα πολλὴ παρασκευή « Voilà de quelle mort périrent ces ambassadeurs, *eux-mêmes ainsi que leur suite. Car ils étaient suivis de chariots et de serviteurs* », etc.

c) Dramatisation du récit

Une troisième fonction des rythmes dactylico-anapestiques en contexte narratif est de dramatiser le récit d'un événement important. On rencontre en effet d'assez nombreux exemples de telles séquences dactyliques à un moment particulièrement dramatique du récit. C'est manifestement le cas dans le récit inaugural du rapt des femmes grecques par les commerçants phéniciens (1.1) : d'abord, Περσέων μέν νυν οἱ λόγιοι Φοίνικας αἰτίους φασὶ γενέσθαι τῆς διαφορῆς · τούτους γάρ, ἀπὸ τῆς ᾿Ερυθρῆς καλεομένης θαλάσσης ἀπικομένους ἐπὶ τήνδε τὴν θάλασσαν | καὶ οἰκήσαντας τοῦτον τὸν χῶρον τὸν καὶ νῦν οἰκέουσι (8 sp), | αὐτίκα ναυτιλίῃσι μακρῇσ(ι) ἐπιθέσθαι (5 da) « Les doctes perses tiennent les Phéniciens pour responsables du différend ; car ce sont eux, disent-ils, qui venant de la mer appelée Erythrée vers la nôtre, *et s'étant établis dans ce lieu qu'ils occupent encore, / se lancèrent aussitôt dans de grandes navigations* » : après une longue séquence spondaïque dont la lenteur mime le processus de fixation des Phéniciens sur le territoire, l'événement soudain (αὐτίκα) de leurs navigations est relaté au moyen d'une vive séquence purement dactylique ; — puis : Ταύτας στάσας κατὰ πρύμνην τῆς νεὸς

[103] Cf. chap. I, II. A. 1. c).

ὠνέεσθαι τῶν φορτίων τῶν σφι ἦν θυμὸς μάλιστα, | καὶ τοὺς Φοινίκας δι̲ακελευσαμένους ὁρμῆσαι ἐπ᾽ αὐτάς (7 da) « Ces femmes, se tenant près de la proue du navire, achetaient les marchandises qui leur tenaient le plus à cœur ; *alors, les Phéniciens, s'excitant l'un l'autre, s'élancèrent sur elles* ». La particule καί n'a pas ici le sens d'une simple conjonction de coordination : elle participe bien plutôt à la dramatisation de l'événement, également suggérée par cette longue séquence dactylique pour laquelle nous supposons une consonnification de l'iota du préverbé διακελευσαμένους, comme il est vraisemblable s'agissant du préverbe d'un verbe long (hexasyllabe).

De même, à l'ouverture du *logos* lydien, la tragédie de Candaule s'achève par la mort du roi, tué par Gygès dans son sommeil (1.12) : Καὶ μετὰ ταῦτ(α) ἀναπαυμόμενου Κανδαύλεω ὑπεκδύς (τε) (6 da) | καὶ ἀποκτείνας αὐτὸν ἔσχε καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὴν βασιληίην Γύγης « *Alors, après cela, tandis que Candaule se reposait, Gygès s'introduisit subrepticement* et l'assassina, obtenant ainsi et sa femme et la royauté ».

Au cours de la guerre qui oppose Alyatte aux Milésiens, le temple d'Athéna est ravagé par un incendie (1.19) : Καὶ τὸ παραυτίκα μὲν λόγος οὐδείς (4 da) | ἐγένετο, μετὰ δὲ τῆς στρατιῆς ἀπικομένης ἐς Σάρδις ἐνόσησε ὁ ᾽Αλυάττης « *Or, sur le moment,* on n'en tint *aucun compte*, mais ensuite, l'armée revenue à Sardes, Alyatte tomba malade ».

Dans le *logos* perse du livre I, au moment où le jeune Cyrus, désirant se venger d'Astyage, demande aux Perses de se présenter le lendemain avec des faux », la phrase qui relate leur arrivée est la suivante (1.126) : ῾Ως δὲ παρῆσαν ἅπαντες ἔχοντες (4 da) | τὸ προειρημένον, ἐνθαῦτα ὁ Κῦρος … τοῦτόν σφι τὸν χῶρον προεῖπε ἐξημερῶσαι ἐν ἡμέρῃ « *Lorsqu'ils furent tous là avec* ce qui était prévu, alors Cyrus […] leur ordonna de défricher l'endroit dans la journée » ; la fluidité du rythme dactylique suggère ici l'empressement avec lequel les Perses accomplissent la demande de Cyrus. Cette phrase s'achève sur un calembour étudié au chapitre II.

Cyrus s'étant plus tard rendu maître de toute l'Asie mineure, il décide d'attaquer l'Assyrie ; la phrase qui en rend compte s'ouvre elle aussi sur une séquence dactylique qui suggère la fulgurance de son expansion (1.178) : Κῦρος ἐπείτε τὰ πάντα (3 da) | τῆς ἠπείρου ὑποχείρια ἐποιήσατο, ᾽Ασσυρίοισι ἐπετίθετο « *Cyrus, lorsqu'*il eut soumis toutes *les régions* du continent, s'attaqua aux Assyriens ». — Enfin, lors de la guerre qui l'oppose aux Massagètes, Cyrus fait prisonnier Spargapise, le fils de la reine Tomyris, en l'ayant préalablement soûlé ; la fin tragique de Spargapise est relatée en ces termes (1.213) : ῾Ο δὲ τῆς βασιλείης Τομύριος παῖς Σπαργαπίσης, | ὥς μιν ὅ τ(ε) οἶνος ἀνῆκε (3 da) | καὶ ἔμαθε ἵνα ἦν κακοῦ, δεηθεὶς Κύρου ἐκ τῶν δεσμῶν λυθῆναι ἔτυχε, ὡς δὲ ἐλύθη τάχιστα καὶ τῶν χειρῶν ἐκράτησε, διεργάζεται ἑωυτόν « Quant à Spargapise, le fils de la reine Tomyris, *lorsque le vin l'eut délivré* et qu'il sut dans quel malheur il se trouvait, il demanda à Cyrus de délier ses liens, ce qu'il obtint, et dès qu'il fut délié et qu'il fut maître de ses mains, il se suicida ». La dramatisation du récit s'opère ici, au cœur de la phrase, au

moyen d'un outil syntaxique (la locution conjonctive ὡς… τάχιστα), ainsi qu'avec le présent narratif final διέργαζεται ἑωυτόν qui constitue le climax de la phrase ; mais elle est aussi amorcée à l'ouverture par le rythme dactylique de la séquence ὥς μιν ὅ τ(ε) οἶνος ἀνῆκε, que l'on pourrait en conséquence traduire par : « *sitôt que le vin l'eut délivré* ».

Dans le *logos* égyptien, la reine Nitocris venge ainsi la mort de son frère (2.100) : Ποιησαμένην γάρ μιν οἴκημα περίμηκες ὑπόγαιον καινοῦν τῷ λόγῳ, νόῳ δὲ ἄλλα μηχανᾶσθαι · καλέσασαν [δέ] μιν Αἰγυπτίων τοὺς μάλιστα μεταιτίους τοῦ φόνου ᾔδεε, πολλοὺς ἱστιᾶν, | δαινυμένοισι δ(ὲ) ἐπεῖναι τὸν ποταμόν (4 ½ da) | δι᾽ αὐλῶνος κρυπτοῦ μεγάλου « Ayant construit une immense demeure souterraine, elle prétendit l'inaugurer, mais dans son esprit elle avait une autre intention : ayant convoqué ceux des Egyptiens dont elle savait qu'ils avaient le plus trempé dans le meurtre, elle les traita, *et tandis qu'ils festoyaient elle dirigea contre eux le fleuve* à travers un grand canal enfoui ».

Au livre VI, l'avancée des Perses qui se sont emparés de Milet est de même relatée au moyen d'une vive séquence dactylique (6.25) : Μιλήτου δὲ ἁλούσης αὐτίκα καὶ Καρίην | ἔσχον οἱ Πέρσαι, τὰς μὲν ἐθελοντὴν τῶν πολίων ὑποκυψάσας, τὰς δὲ ἀνάγκῃ προσηγάγοντο « *Milet prise, aussitôt de la Carie* les Perses s'emparèrent », etc.

Au livre VII, le discours de Xerxès aux Argiens est suivi de cette indication concernant l'attitude de ces derniers (7.150) : Ταῦτα ἀκούσαντας Ἀργείους λέγεται πρῆγμα ποιήσασθαι, | καὶ παραχρῆμα μὲν οὐδέν | ἐπαγγελλομένους μεταιτέειν, κτλ.

De même, au livre VIII, le discours de Thémistocle aux Grecs est suivi d'effet (8.19) : Ταῦτα ἤρεσέ σφι ποιέειν καὶ | αὐτίκα πῦρ ἀνακαυσάμενοι ἐτρέποντο (5 da) | πρὸς τὰ πρόβατα « Il leur plut de faire cela, et *aussitôt, allumant le feu, ils se tournèrent* vers le bétail ». — Au moment de la bataille de Salamine, on lit en 8.49 : Ὡς δ(ὲ) ἐς τὴν Σαλαμῖνα συνῆλθον (4 da) | οἱ στρατηγοὶ ἀπὸ τῶν εἰρημένων πολίων, ἐβουλεύοντο, κτλ. « *Lorsque à Salamine se furent rassemblés* les généraux desdites cités, ils délibérèrent », etc.

Au livre IX enfin, on relève : 9.118 Ἐπείτε δὲ οὐδὲ ταῦτα ἔτι εἶχον, | οὕτω δὴ ὑπὸ νύκτα (3 da) | οἴχονται ἀποδράντες οἵ τε Πέρσαι καὶ ὁ Ἀρταΰκτης καὶ ὁ Οἰόβαζος, κτλ, ainsi que 9.62 Ὡς δὲ χρόνῳ κοτ(ὲ) ἐγίνετο, (3 da) | ἐχώρεον καὶ οὗτοι ἐπὶ τοὺς Πέρσας, κτλ.

Rappelons pour finir que les ressources syntaxico-lexicales et rythmiques s'unissent parfois étroitement pour dramatiser le récit, comme nous l'avons vu dans le récit de la mort de Spargapise, où cependant ces différents moyens étaient plutôt juxtaposés que véritablement fondus, comme c'est bien le cas dans le tour qu'attestent deux occurrences narratives, en 7.119 : Τοῦτο μέν, ὡς ἐπύθοντο τάχιστα (4 da) | τῶν κηρύκων τῶν περιαγγελλόντων, δασάμενοι σῖτον ἐν τῇσι πόλισι οἱ ἀστοὶ ἄλευρά τε καὶ ἄλφιτα ἐποίευν πάντες ἐπὶ μῆνας συχνούς « *D'une part, dès qu'ils apprirent* », etc. ; et en 9.12

᾿Αργεῖοι δὲ ἐπείτε τάχιστ(α) ἐπύθοντο (5 da) | τοὺς μετὰ Παυσανίεω ἐξεληλυθότας ἐκ Σπράρτης, πέμπουσι κήρυκα τῶν ἡμεροδρόμων ἀνευρόντες τὸν ἄριστον ἐς τὴν ᾿Αττικήν, πρότερον αὐτοὶ Μαρδονίῳ ὑποδεξάμενοι σχήσειν τὸν Σπαρτιήτην μὴ ἐξιέναι « *les Argiens, sitôt qu'ils apprirent* », etc. Si l'on tient compte d'une troisième occurrence figurant dans le discours de Bias ou Pittacos à Crésus en 1.27, on peut considérer qu'on a ici affaire à une formule dactylique de dramatisation[104].

d) <u>Valeur intensive</u>

La dernière fonction importante des rythmes dactyliques ou anapestiques en contexte narratif est la valeur intensive, déjà entrevue çà et là au cours des occurrences précédentes. Il semble que l'on puisse en regrouper les diverses manifestations autour de quelques entrées : les échos homériques explicites ; les hauts faits des rois ; la puissance des Perses ; les prodiges ; le tragique d'une scène.

(i) Echos homériques explicites

Plusieurs échos homériques explicites revêtent la forme d'une séquence dactylique, à commencer par celui-ci, très remarquable, qui figure dans le proème (1.4) : Σφέας μὲν δὴ τοὺς ἐκ τῆς ᾿Ασίης λέγουσι Πέρσαι ἁρπαζομένων τῶν γυναικῶν λόγον οὐδένα ποιήσασθαι, ῞Ελληνας δὲ Λακεδαιμονίης εἵνεκεν γυναικὸς στόλον μέγαν συναγεῖραι καὶ ἔπειτα ἐλθόντας ἐς τὴν ᾿Ασίην | τὴν Πριάμου δύναμιν κατελεῖν (3 ½ da) « Eux, donc, les gens de l'Asie, selon les Perses, n'avaient tenu aucun compte du rapt de leurs femmes, tandis que les Grecs, pour une femme de Lacédémone, avaient rassemblé une grande flotte pour venir ensuite en Asie *détruire la puissance de Priam* ». La séquence dactylique constitue le point d'aboutissement de cette phrase, en même temps que son climax.

De même, dans le développement qu'il consacre à Hélène au sein du *logos* égyptien, Hérodote déclare (2.120) : Εἰ δέ τοι καὶ ἐν τοῖσι πρώτοισι χρόνοι ταῦτα ἐγίνωσκον, ἐπεὶ πολλοὶ μὲν τῶν ἄλλων Τρώων, ὁκότε συμμίσγοιεν τοῖσι ῞Ελλησι, ἀπώλλυντο, | αὐτοῦ δὲ Πριάμου οὐκ ἔστ(ι) ὅτε οὐ δύο ἢ τρεῖς ἢ καὶ ἔτι πλείους τῶν παίδων (10 da) | μάχης γινομένης ἀπέθνῃσκον (εἰ χρή τι τοῖσι ἐποποιοῖσι χρεώμενον λέγειν), τούτων δὲ τοιούτων συμβαινόντων ἐγὼ μὲν ἔλπομαι, εἰ καὶ αὐτὸς Πρίαμος συνοίκεε ῾Ελένῃ, ἀποδοῦναι ἂν αὐτὴν τοῖσι ᾿Αχαιοῖσι, μέλλοντά γε δὴ τῶν παρεόντων κακῶν ἀπαλλαγήσεσθαι « En vérité, si dès les premiers temps ils reconnaissaient cela, puisque bien d'autres Troyens, en entrant en conflit avec les Grecs, périssaient, *et que de Priam en personne il n'est pas un moment où deux ou trois ou davantage encore de ses fils ne* mourussent au cours du combat (s'il faut parler en rien selon les poètes épiques), ce genre

[104] Voir *infra*, B. 4. b).

d'événements donc arrivant, je compte bien que, même si Priam en personne avait vécu avec Hélène, il l'aurait rendue aux Achéens, s'il voulait à tout le moins être délivré des malheurs auxquels il était en proie ». On note ici une longue séquence de dix dactyles, à valeur emphatique et intensive prononcée. — Enfin, quelques paragraphes auparavant, la réponse d'Alexandre à Protée est rapportée ainsi (2.115) : Ὁ δέ οἱ | καὶ τὸ γένος κατέλεξε (3 da) | καὶ τῆς πάτρης εἶπε τὸ οὔνομα (4 da) | καὶ δὴ καὶ τὸν πλόον ἀπηγήσατο ὁκόθεν πλέοι « Celui-ci lui *déclina toute son ascendance, tout comme il lui dit le nom de sa patrie*, et il lui raconta en particulier d'où était parti son trajet maritime » : motif homérique s'il en est que l'exposé de sa généalogie, revêtant ici encore la forme de deux séquences dactyliques juxtaposées, que l'on pourrait fondre en une seule moyennant l'ajout d'un ν éphelcystique : καὶ τὸ γένος κατέλεξε<ν> καὶ τῆς πάτρης εἶπε τὸ οὔνομα, soit pas moins de sept dactyles.

(ii) Les hauts faits des rois

Un deuxième groupe d'occurrences évoque les hauts faits de plusieurs rois au sein du *logos* lydien. Ainsi du roi Sadyatte en 1.16 : Οὗτος δὲ Κυαξάρῃ τε τῷ Δηιόκεω ἀπογόνῳ ἐπολέμησε καὶ Μήδοισι, | Κιμμερίους τ(ε) ἐκ τῆς Ἀσίης ἐξήλασε, Σμύρνην (τε) (6 da) | τὴν ἀπὸ Κολοφῶνος κτισθεῖσαν εἷλε, ἐς Κλαζομένας τε ἐσέβαλε « Celui-ci fit la guerre à Cyaxare, descendant de Déiocès, et aux Mèdes ; *il repoussa les Cimmériens hors d'Asie*, prit *Smyrne qui* avait été fondée par Colophon, et envahit Clazomènes » ; puis : Ἄλλα δὲ ἔργ(α) ἀπεδέξατο <u>ἐὼ</u>ν ἐν τῇ ἀρχῇ (5 ½ da) | ἀξιαπηγητότατα τάδε « *Il accomplit aussi d'autres hauts faits en étant au pouvoir*, — très dignes de mention, et que voici », offrant, une nouvelle fois sous forme dactylique, le motif cher à Hérodote et déjà rencontré de l'ἔργων ἀπόδεξις, d'ailleurs accompagné d'un terme superlatif.

C'est ensuite Crésus qui est désigné dans sa campagne offensive contre les Grecs (1.26) : Τελευτήσαντος δὲ Ἀλυάττεω ἐξεδέξατο τὴν βασιληίην Κροῖσος ὁ Ἀλυάττεω, ἐτέων ἐὼν ἡλικίην πέντε καὶ τριήκοντα, | ὃς δὴ Ἑλλήνων πρώτοισ(ι) ἐπεθήκατο (5 da) | Ἐφεσίοισι « Après la mort d'Alyatte, la royauté passa à Crésus, âgé de trente-cinq ans, — *celui donc qui attaqua en premier, parmi les Grecs*, les Ephésiens ». De Crésus, il sera dit plus tard, à propos de sa conquête de la Ptérie (1.76) : Καὶ εἷλε μὲν τῶν Πτερίων τὴν πόλιν καὶ ἠνδραποδίσατο, | εἷλε δὲ τὰς περιοικίδας αὐτῆς πάσας, (5 da) | Συρίους τε οὐδὲν ἐόντας αἰτίους ἀναστάτους ἐποίησε « Et il prit la cité des Ptériens et réduisit ses habitants en esclavage, *et il prit toutes les cités avoisinantes*, comme il renversa les Syriens qui n'étaient aucunement responsables » : on note dans cette phrase l'anaphore du verbe εἷλε μὲν…, εἷλε δὲ…, figure d'insistance qui se conjugue dans la seconde proposition à un rythme dactylique culminant sur le spondaïque πάσας.

(iii) La puissance des Perses

Si la puissance militaire des Perses, qui conquièrent au fur et à mesure de leur expansion l'ensemble des peuples mentionnés par Hérodote, se manifeste au long de l'œuvre, elle est notamment signifiée explicitement, à plusieurs reprises, par des phrases qui attestent en outre un rythme dactylique suggestif. Ainsi de cette mention d'Amasis, sommé par Cambyse au début du livre III de lui livrer sa fille (3.1) : Ὁ δὲ Ἄμασις | τῇ δυνάμει τῶν Περσέων ἀχθόμενος καὶ ἀρρωδέων (6 ½ da) | οὐκ εἶχε οὔτε δοῦναι οὔτε ἀρνήσασθαι · εὖ γὰρ ἠπίστατο ὅτι οὐκ ὡς γυναῖκά μιν ἔμελλε Καμβύσης ἕξειν ἀλλ᾽ ὡς παλλακήν « Amasis, lui, *accablé par la puissance des Perses et la redoutant*, ne pouvait se résoudre ni à la donner ni à la refuser », etc.

Dans un contexte plus particulièrement belliqueux, c'est la supériorité numérique des Perses qui est dénotée au cours de la bataille de Platées (9.31) : Καὶ δὴ πολλὸν γὰρ περιῆσαν πλήθεϊ οἱ Πέρσαι (6 ½ da ; en lisant περιῆσαν) | ἐπί τε τάξις πλέονας ἐκεκοσμέατο καὶ ἐπεῖχον καὶ τοὺς Τεγεήτας « Or donc, comme les Perses étaient en nette supériorité numérique », etc., la séquence attestant en outre une allitération en π dont nous avons reconnu dans notre phonétique poétique la valeur intensive[105]. — Quelques paragraphes plus loin, les qualités de bravoure et de force des Perses sont soulignées par la phrase suivante (9.62) : Λήματι μέν νυν καὶ ῥώμῃ οὐκ ἥσσονες ἦσαν (6 da) | οἱ Πέρσαι, ἄνοπλοι δὲ ἐόντες καὶ πρὸς ἀνεπιστήμονες ἦσαν καὶ οὐκ ὅμοιοι τοῖσι ἐναντίοισι σοφίην « *En courage et en force, les Perses n'étaient pas inférieurs* », etc.

(iv) Les prodiges et θώυματα

Des deux derniers groupes d'occurrences, on pourrait dire qu'elles relèvent à la fois de la valeur intensive et de la dramatisation du récit, dans la mesure où elles mettent en relief un événement précis. Si nous en avons différé l'étude jusqu'ici, c'est que l'on n'y observe pas à proprement parler une accélération comme c'était le cas dans les exemples étudiés ci-dessus. — Le premier de ces deux groupes est constitué par la relation de certains prodiges — φάσματα — ou autres θωύματα, tel celui dont est témoin Lichas auprès du forgeron en 1.68 : Ἐούσης γὰρ τοῦτον τὸν χρόνον ἐπιμιξίης πρὸς τοὺς Τεγέητας ἐλθὼν ἐς χαλκήιον ἐθηεῖτο σίδηρον ἐξελαυνόμενον | καὶ ἐν θώματι ἦν ὁρέων τὸ πο(ι)εύμενον (5 da) « … *et il était tout étonné en voyant ce qui se faisait* ». On retrouve ici, appliqué à un personnage du récit, le motif du θῶυμα qui caractérise si souvent le discours hérodotéen[106].

Mais c'est un véritable prodige qui se produit au moment où Crésus est sur le point d'affronter Cyrus : la banlieue de Sardes « *s'emplit tout entière de serpents* » (1.78) : Ταῦτα

[105] Cf. chap. I, I. A. 1. a) (xxx).
[106] Et sur lequel voir Ch. HUNZINGER, « La notion de θῶμα chez Hérodote », 1995.

ἐπιλεγομένῳ Κροίσῳ τὸ προάστειον | πᾶν ὀφίων ἐνεπλήσθη (3 da) · | φανέντων δὲ αὐτῶν, οἱ ἵπποι μετιέντες τὰς νομὰς νέμεσθαι φοιτέοντες κατήσθιον. Ἰδόντι δὲ τοῦτο Κροίσῳ, ὥσπερ καὶ ἦν, ἔδοξε τέρας εἶναι. La place de l'indéfini πᾶς qui suit, en tant que rhème, le nom qu'il quantifie, fournit ici le premier temps fort d'une séquence dactylique finale de proposition, dénotant le caractère prodigieux — τέρας, nommé dans la phrase suivante — de cette apparition.

Un autre prodige est rapporté au début du livre III (3.10) : Ἐπὶ Ψαμμηνίτου δὲ τοῦ Ἀμάσιος βασιλεύοντος Αἰγύπτου φάσμα Αἰγυπτίοισι μέγιστον δὴ ἐγένετο · | ὕσθησαν γὰρ Θῆβαι αἱ Αἰγύπτιαι, οὔτε (6 da) | πρότερον οὐδαμᾶ ὑσθεῖσαι οὔτε ὕστερον τὸ μέχρις ἐμέο, ὡς λέγουσι αὐτοὶ Θηβαιοί « Du temps où Psamménite fils d'Amasis régnait sur l'Egypte, un prodige immense se produisit pour les Egyptiens : *il plut sur Thèbes d'Egypte, où il n'avait* jamais plu par le passé, ni ne plut ensuite jusqu'à mon époque, d'après ce que disent les Thébains eux-mêmes ».

Au livre IV, alors que le Scythe Scylès est sur le point de s'initier au culte de Dionysos Baccheios, un très grand prodige se produit (4.79) : Ἐπεθύμησε Διονύσῳ Βακχείῳ τελεσθῆναι · | μέλλοντι δέ οἱ ἐς χεῖρας ἄγεσθαι τὴν τελετὴν (6 ana) | ἐγένετο | φάσμα μέγιστον (2 da) « *alors qu'il était sur le point de faire procéder à l'initiation*, se produisit *un très grand prodige* ». En effet, « il avait dans la ville des Borysthénites une demeure de vaste étendue et somptueuse, dont j'ai fait mention un peu plus haut, autour de laquelle se tenaient des sphinx et des griffons de marbre blanc » : Ἦν οἱ ἐν Βορυσθενεϊτέων τῇ πόλι οἰκίης μεγάλης καὶ πολυτελέος περιβολή, τῆς καὶ ὀλίγῳ τι πρότερον τούτων μνήμην εἶχον, τὴν πέριξ λευκοῦ λίθου σφίγγες τε καὶ γρῦπες ἕστασαν · ἐς ταύτην ὁ θεὸς ἐνέσκηψε βέλος · | καὶ ἡ μὲν κατεκάη πᾶσα, (4 da) | Σκύλης δὲ οὐδὲν τούτου εἵνεκα ἧσσον ἐπετέλεσε τὴν τελετήν « sur ce palais le dieu lança la foudre : *et le palais brûla de fond en comble* », etc.

Les songes prophétiques se prêtent eux aussi à une formulation dactylique, comme en témoigne le passage rapportant le songe d'Hippias lors de la bataille de Marathon (6.107) : Οὗτοι μέν νυν τὴν πανσέληνον ἔμενον, τοῖσι δὲ βαρβάροισι κατηγέετο Ἱππίης ὁ Πεισιστράτου ἐς τὸν Μαραθῶνα, τῆς παροιχομένης νυκτὸς | ὄψιν ἰδὼν ἐν τῷ ὕπνῳ τοιήνδε (5 da) · ἐδόκεε ὁ Ἱππίης τῇ μητρὶ τῇ ἑωυτοῦ συνευνηθῆναι « Tandis qu'ils attendaient la pleine lune, Hippias fils de Pisistrate conduisait les barbares à Marathon, *ayant vu* la nuit précédente *la vision de songe que voici* : Hippias se figurait coucher avec sa propre mère ». — Au cours de la bataille se produit aussi un fait étonnant (6.117) — Συνήνεικε δὲ | αὐτόθι θῶμα γενέσθαι (3 da) | τοιόνδε · Ἀθηναῖον ἄνδρα Ἐπίζηλον τὸν Κουφαγόρεω ἐν τῇ συστάσι μαχόμενόν τε καὶ ἄνδρα γινόμενον ἀγαθὸν τῶν ὀμμάτων στερηθῆναι, οὔτε πληγέντα οὐδὲν τοῦ σώματος οὔτε βληθέντα, καὶ τὸ λοιπὸν τῆς ζόης διατελέειν ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου ἐόντα τυφλόν « Il arriva *que s'y produisit un fait étonnant* : un Athénien, Epizélos fils de Couphagoras, qui combattait dans la mêlée et se

comportait en brave, perdit la vue, sans avoir été physiquement blessé ni touché, et pour le restant de sa vie, à partir de ce moment, il demeura aveugle ».

Dans ce dernier exemple, le motif du θωῦμα déjà rencontré dans le discours hérodotéen occasionne donc un rythme dactylique, tout comme celui du φάσμα dans l'histoire de Scylès, d'ailleurs nommé φάσμα μέγιστον. Cette dernière expression n'est pas isolée : on note en effet au cours de l'œuvre les syntagmes θῶυμα μέγιστον, φάσμα μέγιστον, χρῆμα μέγιστον qui composent un élément formulaire[107].

Mais l'occurrence la plus remarquable d'un prodige exprimé sous forme dactylique est sans doute celle qui apparaît dans l'épisode du bouvier d'Harpage, au début du *logos* perse. On sait que le bouvier est chargé par Harpage, qui n'a pu s'y résoudre lui-même, de mettre à mort l'enfant né de Mandane, la fille d'Astyage. Rentré chez lui pour raconter l'horrible mission à sa femme, il la trouve venant tout juste d'accoucher — « sans doute par un effet de la volonté divine ». La phrase qui rapporte cette coïncidence est, dans son intégralité, la suivante : 1.111 Τῷ δ᾽ ἄρα καὶ αὐτῷ (2 ½ da) | ἡ γυνή, ἐπίτεξ ἐοῦσα πᾶσαν ἡμέρην, | τότε κως κατὰ δαίμονα τίκτει (3 ½ ana) | οἰχομένου τοῦ βουκόλου ἐς πόλιν. On y constate l'interruption d'une séquence dactylique par une incise de rythme trochaïque contenant en son centre le composé ἐπίτεξ « sur le point d'accoucher ». Or, la séquence dactylique en question, restituée d'un seul tenant, compose en vérité un parfait hexamètre dactylique à coupe penthémimère : Τῷ δ᾽ ἄρα καὶ αὐτῷ | τότε κως κατὰ δαίμονα τίκτει, hexamètre d'une euphonie rare puisque il atteste sur toute sa longueur une double allitération en κ et dentales τ / δ, allitération dont la source sémantique est précisément le verbe τίκτει, présent narratif placé en fin de phrase et qui reprend en l'actualisant le composé ἐπίτεξ de la circonstanciation participiale. Le premier hémistiche de cet hexamètre repose pour sa part sur une désignation très homérisante du personnage de l'époux « or, à lui en personne », où l'on note en outre l'emploi de la particule ἄρα à valeur dramatisante. Ce vers reconstitué représente ainsi, nous semble-t-il, un bel exemple de poétisme total ; mais son intérêt supplémentaire réside précisément dans le fait qu'il a été découpé pour laisser place à un autre rythme, selon une esthétique du mélange déjà évoquée à plusieurs reprises et dont nous reparlerons plus loin.

(v) Le tragique d'une scène

Dans deux passages au moins, tous deux extraits du livre I, le rythme dactylique est utilisé pour souligner le caractère particulièrement tragique de la scène relatée — dans les deux cas un festin monstrueux. Le premier concerne le repas que, par vengeance, servent à Cyaxare des Scythes méprisés (1.73) : Ταῦτα καὶ ἐγένετο · καὶ γὰρ Κυαξάρης καὶ | οἱ

[107] Sur lequel voir *infra*, B. 4. d).

παρεόντες δαιτυμόνες τῶν κρεῶν τούτων ἐπάσαντο (7 da), | καὶ οἱ Σκύθαι ταῦτα ποιήσαντες Ἀλυάττεω ἱκέται ἐγένοντο « C'est d'ailleurs ce qui advint : car de fait, Cyaxare comme *les convives présents se repurent de ces chairs*, et les Scythes ayant accompli ce forfait se firent les suppliants d'Alyatte ». On note dans cette phrase l'emploi des termes poétiques δαιτυμών et πατέομαι, étudiés dans notre lexique poétique.

Le second passage correspond à l'épisode du festin d'Astyage, auquel Harpage, également en guise de vengeance, sert les chairs de son propre fils (1.119) : Ἐπείτε δὲ τῆς ὥρης γινομένης τοῦ δείπνου παρῆσαν οἵ τε ἄλλοι δαιτυμόνες καὶ ὁ Ἅρπαγος, τοῖσι μὲν ἄλλοισι καὶ αὐτῷ Ἀστυάγεϊ παρετιθέατο τράπεζαι ἐπίπλεαι μηλέων κρεῶν, Ἁρπάγῳ δὲ | τοῦ παιδὸς τοῦ ἑωυτοῦ, πλὴν κεφαλῆς τε καὶ ἄκρων (6 da) | χειρῶν τε καὶ ποδῶν, τἆλλα πάντα « Lorsque, l'heure étant venue du dîner, tous les convives furent présents, y compris Astyage, pour les autres et pour lui-même on dressa des tables chargées de viandes de mouton — et pour Harpage, *de son propre fils, à l'exception de la tête et de l'extrémité* des bras et des jambes, tout le reste ». — Nous verrons plus loin que cette phrase atteste non seulement une longue séquence dactylique, mais aussi des rythmes iambico-trochaïques, ce mélange des rythmes soulignant mieux que tout autre le caractère monstrueux du festin.

(vi) Autres cas de valeur intensive

La valeur intensive des rythmes dactylico-anapestiques se manifeste encore dans d'autres passages où il s'agit de mettre en valeur, par exemple, le grand nombre de divers éléments, ou l'intensité d'un sentiment ; le rythme remplit alors une fonction analogue à celle de l'allitération en π que nous avons étudiée dans notre phonétique poétique, notamment sous πολλός ou πᾶς, termes quantifiants qui figurent souvent dans les séquences ainsi composées. — On lit ainsi, au sujet de la bataille livrée par Crésus en Ptérie (1.76) : Μάχης δὲ καρτερῆς γενομένης καὶ πεσόντων | ἀμφοτέρων πολλῶν, τέλος οὐδέτεροι (4 ½ da) | νικήσαντες διέστησαν | νυκτὸς ἐπελθούσης (2 ½ da) « Une bataille violente ayant eu lieu et *bien des gens* étant tombés *de part et d'autre*, à la fin l'on se sépara *sans que les uns ni les autres* aient remporté la victoire, *à la tombée de la nuit* ». — Au début du *logos* perse, l'état d'autonomie des Mèdes libérés du joug assyrien est exprimé par la phrase suivante (1.96) : Ἐόντων δ(ὲ) αὐτονόμων πάντων ἀνὰ τὴν ἤπειρον (6 da), | ὧδε αὖτις ἐς τυραννίδα περιῆλθον « *Alors qu'ils étaient tous autonomes à travers le continent*, voici comment ils en revinrent à la tyrannie ». — La décision que prend Astyage de marier sa fille à un Perse plutôt qu'à un Mède, est expliquée ainsi (1.107) : Μετὰ δὲ τὴν Μανδάνην ταύτην ἐοῦσαν ἤδη ἀνδρὸς ὡραίην Μήδων μὲν τῶν ἑωυτοῦ ἀξίων οὐδενὶ διδοῖ γυναῖκα, δεδοικὼς τὴν ὄψιν, ὁ δὲ Πέρσῃ διδοῖ τῷ οὔνομα ἦν Καμβύσης, τὸν εὕρισκε οἰκίης μὲν ἐόντα ἀγαθῆς, τρόπου δὲ ἡσυχίου, | πολλῷ ἔνερθε ἄγων αὐτὸν μέσου ἀνδρὸς

Μήδου (6 da) « Après quoi, cette Mandane étant désormais en âge de prendre homme, il ne la donne pour femme à aucun des Mèdes dignes de lui, par crainte de la vision, mais il la donne à un Perse du nom de Cambyse, d'une bonne maison et de manières paisibles, *l'estimant beaucoup moins qu'un Mède moyen* ». — Les sept enceintes de la ville de Babylone sont présentées ainsi (1.98) : Κύκλων ἐόντων τῶν συναπάντων ἑπτά, (5 da) | ἐν δὴ τῷ τελευταίῳ τὰ βασιλήια ἔνεστι καὶ οἱ θησαυροί « *Les enceintes étant au total au nombre de sept,* c'est dans la dernière que se trouvent le palais et les trésors ». — Les raisons qui poussent Crésus à marcher contre les Massagètes sont, elles aussi, « nombreuses et grandes » (1.205) : Πολλά τε γάρ μιν καὶ μεγάλα (3 ½ da) | τὰ ἐπαείροντα καὶ ἐποτρύνοντα ἦν κτλ. — Au livre III, la débauche de stratagèmes imaginés par Darius pour s'emparer de Babylone est ainsi relatée (3.152) Καίτοι πάντα σοφίσματα καὶ πάσας (4 ½ da) | μηχανὰς ἐπεποιήκεε ἐς αὐτοὺς Δαρεῖος. Dans le même passage, Zopyre, ayant conçu en vertu d'un prodige la possibilité de prendre la ville, court trouver Darius pour lui demander « s'il fait grand cas de la prise de Babylone » (3.154) : Ὡς δέ οἱ ἐδόκεε | μόρσιμον εἶναι ἤδη τῇ Βαβυλῶνι ἁλίσκεσθαι (6 ½ da), | προσελθὼν Δαρείῳ ἀπεπύνθανετο | εἰ περὶ πολλοῦ κάρτα ποιέεται τὴν Βαβυλῶνα ἑλεῖν (6 ½ da) « Comme il lui semblait *qu'il était désormais fatal que Babylone fût prise,* il alla trouver Darius pour lui demander *s'il faisait très grand cas de la prise de Babylone* ». — Au livre V, la bataille entre Athéniens et Béotiens se solde par une nette victoire des premiers (5.77) : συμβάλλουσί τε δὴ τοῖσι Βοιωτοῖσι οἱ Ἀθηναῖοι | καὶ πολλῷ ἐκράτησαν, κάρτα δὲ πολλοὺς (5 da) | φονεύσαντες ἑπτακοσίους αὐτῶν ἐζώγρησαν. — Au livre VI, les généraux envoyés par Darius avec mission de réduire en esclavage Athènes et Erétrie naviguent au milieu des îles (6.95) : Ἐνθεῦτεν δὲ οὐ παρὰ τὴν ἤπειρον εἶχον τὰς νέας ἰθὺ τοῦ τε Ἑλλησπόντου καὶ τῆς Θρηίκης, ἀλλ᾽ ἐκ Σάμου ὁρμώμενοι παρά τε Ἴκαρον καὶ διὰ νήσων τὸν πλόον ἐποιεῦντο, ὡς μὲν ἐμοὶ δοκέειν, δείσαντες μάλιστα τὸν περίπλοον τοῦ Ἄθω, ὅτι τῷ προτέρῳ ἔτεϊ ποιεύμενοι | ταύτῃ τὴν κομιδὴν μεγάλως προσέπταισαν (5 da, avec groupe -πτ- tautosyllabique) « De là, ils ne longèrent pas le continent en menant leurs navires en direction de l'Hellespont et de la Thrace, mais s'élançant depuis Samos, ils firent route le long d'Icaros et à travers les îles, à mon avis, parce qu'ils craignaient plus que tout le contournement de l'Athos, où ils étaient passés l'année précédente *en y subissant de lourdes pertes* ». — D'Artémise, présentée en termes élogieux au livre VII, il est dit (7.99) : Καὶ συναπάσης τῆς στρατιῆς (3 ½ da) | μετά γε τὰς Σιδωνίων, νέας εὐδοξοτάτας παρείχετο, πάντων δὲ τῶν συμμάχων γνώμας ἀρίστας | βασιλέϊ ἀπεδέξατο (2 ½ ana) « *De l'armée tout entière,* elle fournissait, après les Sidoniens, les navires les réputés, et de tous les alliés c'est elle qui *exposa au Roi* les meilleurs avis ». — Au livre VIII, les dégâts subis par la flotte athénienne lors de la bataille de Salamine sont de même évoqués au moyen d'une séquence dactylique (8.18) Οἱ δὲ Ἕλληνες ὡς διακριθέντες ἐκ τῆς ναυμαχίης ἀπηλλάχθησαν, τῶν μὲν νεκρῶν καὶ τῶν

ναυηγίων ἐπεκράτεον, τρηχέως δὲ περιεφθέντες καὶ οὐκ ἥκιστα ᾿Αθηναῖοι | τῶν αἱ ἡμίσεαι τῶν νέων τετρωμέναι ἦσαν (6 da), | δρησμὸν δὴ ἐβούλευον ἔσω ἐς τὴν Ἑλλάδα « Les Grecs, lorsqu'ils se furent retirés après avoir rompu le combat naval, étaient maîtres de leurs cadavres et de leurs épaves, mais ils avaient été rudement malmenés, surtout les Athéniens, *dont la moitié des navires avaient été endommagés* », etc. — Enfin, au sujet cette fois de la totalité d'un discours, il est dit du Tégéate Chiléos au livre IX (9.9) τῇ προτεραίῃ τῆς ὑστάτης καταστάσιος μελλούσης ἔσεσθαι Χίλεος ἀνὴρ Τεγεήτης, δυνάμενος ἐν Λακεδαίμονι μέγιστον ξείνων, τῶν ἐφόρων ἐπύθετο | πάντα λόγον τὸν δὴ οἱ ᾿Αθηναῖοι ἔλεγον « la veille de la dernière audience qui devait avoir lieu, Chiléos, un Tégéate, qui parmi les étrangers jouissait de la plus grande influence à Lacédémone, apprit des éphores *tout le discours que tenaient effectivement les Athéniens* ».

e) Autres cas de rythmes dactylico-anapestiques

Parmi les nombreux autres cas de rythmes dactylico-anapestiques figurant dans des passages narratifs, nous pourrons mentionner les exemples suivants, au fil de l'œuvre :

(i) Dans les *logoi* de Crésus et de Cyrus (livre I)

— 1.34 Ὁ δὲ ἐπείτε ἐξηγέρθη καὶ ἑωυτῷ λόγον ἔδωκε, καταρρωδήσας τὸν ὄνειρον ἄγεται μὲν τῷ παιδὶ γυναῖκα, ἐωθότα δὲ στρατηγέειν μιν τῶν Λυδῶν οὐδαμῇ ἔτι ἐπὶ τοιοῦτο πρῆγμα ἐξέπεμπε, ἀκόντια δὲ καὶ δοράτια καὶ τὰ τοιαῦτα πάντα τοῖσι χρέωνται ἐς πόλεμον ἄνθρωποι, ἐκ τῶν ἀνδρεώνων | ἐκκομίσας ἐς τοὺς θαλάμους συνένησε, (5 da) | μή τι οἱ κρεμάμενον τῷ παιδὶ ἐμπέσῃ.

— 1.77 Κροῖσος δὲ μεμφθεὶς κατὰ τὸ πλῆθος τὸ ἑωυτοῦ στράτευμα ..., τοῦτο μεμφθεὶς, ὡς τῇ ὑστεραίῃ οὐκ ἐπειρᾶτο ἐπιὼν ὁ Κῦρος, ἀπήλαυνε ἐς τὰς Σάρδις, ἐν νόῳ ἔχων παρακαλέσας μὲν Αἰγυπτίους κατὰ τὸ ὅρκιον ..., μεταπεμψάμενος δὲ καὶ Βαβυλωνίους ..., ἐπαγγείλας δὲ Λακεδαιμονίοισι παρεῖναι ἐς χρόνον ῥητόν, ἁλίσας τε δή τούτους | καὶ τὴν ἑωυτοῦ συλλέξας στρατιὴν ἐνένωτο | τὸν χειμῶνα παρεὶς ἅμα τῷ ἔαρι στρατεύειν ἐπὶ τοὺς Πέρσας.

— 1.78 Τελμησσέες μέντοι τάδ(ε) ἔγνωσαν, (4 da) | στρατὸν ἀλλόθροον προσδόκιμον εἶναι Κροίσῳ ἐπὶ τὴν χώρην, ἀπικόμενον δὲ τοῦτον καταστρέφεσθαι τοὺς ἐπιχωρίους, κτλ.

— 1.130 ᾿Αστυάγης μέν νυν βασιλεύσας κτλ.

— 1.192 Τοιαῦτα μὲν τῷ ἄρχοντι | τῆς Βαβυλῶνος ὑπῆρχε ἐόντα.

(ii) Dans les *logoi* de Cambyse et de Darius (livre III)

— 3.13 Καὶ Αἰγύπτιοι μὲν μετὰ τοῦτο (4 da) | πολιορκεόμενοι χρόνῳ παρέστησαν.

— 3.25 Θεησάμενοι δὲ τὰ πάντα (3 da) | οἱ κατάσκοποι ἀπαλλάσσοντο ὀπίσω.

— 3.30 Πρὸς ὧν ταῦτα δείσας περὶ ἑωυτῷ | μή μιν ἀποκτείνας ὁ ἀδελφεὸς ἄρχῃ, (5 da) | πέμπει Πρηξάσπεα ἐς Πέρσας, ὃς ἦν οἱ ἀνὴρ Περσέων πιστότατος, ἀποκτενέοντά μιν.

— 3.52 Περίανδρος μὲν τούτοισ(ι) αὐτὸν κατελάμβαν(ε), ὁ δ(ὲ) ἄλλο μὲν οὐδέν | ἀμείβεται τὸν πατέρα, κτλ.

— 3.153 Καί οἱ πρὸς τὰ τοῦ Βαβυλωνίου ῥήματα, ὃς κατ᾿ ἀρχὰς ἔφησε, ἐπεάν περ ἡμίονοι τέκωσι, τότε τὸ τεῖχος ἁλώσεσθαι, πρὸς ταύτην τὴν φήμην Ζωπύρῳ ἐδόκεε | εἶναι ἁλώσιμος ἤδη ἡ Βαβυλών (4 ½ da).

(iii) Dans les *logoi* scythe et libyen (livre IV)

— 4.1 Μετὰ δὲ τὴν Βαβυλῶνος αἵρεσιν ἐγένετο ἐπὶ Σκύθας | αὐτοῦ Δαρείου ἔλασις (3 ½ da) ; — ᾿Ανθεύσης γὰρ τῆς ᾿Ασίης (3 ½ da) | ἀνδράσι καὶ χρημάτων μεγάλων συνιόντων ἐπεθύμησε ὁ Δαρεῖος τείσασθαι Σκύθας, κτλ. ; — Τῆς γὰρ ἄνω ᾿Ασίης ἦρξαν, (3 ½ da) | ὡς καὶ πρότερόν μοι εἴρηται, Σκύθαι ἔτεα δυῶν δέοντα τριήκοντα ; — αἱ γὰρ τῶν Σκυθέων γυναῖκες, | ὥς σφι οἱ ἄνδρες ἀπῆσαν (3 da) | χρόνον πολλόν, ἐφοίτων παρὰ τοὺς δούλους.

— 4.3 Καὶ πρῶτα μὲν τὴν χώρην ἀπετάμοντο, | τάφρον ὀρυξάμενοι εὐρέαν (3 ½ da) | κατατείνουσαν ἐκ τῶν Ταυρικῶν ὀρέων ἐς τὴν Μαιῆτιν λίμνην, τῇ πέρ ἐστι μεγίστη.

— 4.8 ῾Ηρακλέα ἐλαύνοντα τὰς Γηρυονάο βοῦς ἀπικέσθαι | ἐς γῆν ταύτην ἐοῦσαν ἐρήμην, ἥντινα νῦν (5 ½ da) | Σκύθαι νέμονται.

— 4.79 ᾿Επείτε δὲ παρήιε σὺν τῷ θιάσῳ ὁ Σκύλης καὶ εἶδόν μιν βακχεύοντα οἱ Σκύθαι, κάρτα συμφορὴν μεγάλην ἐποιήσαντο, ἐξελθόντες δὲ ἐσήμαινον | πάσῃ τῇ στρατιῇ τὰ ἴδοιεν (4 da).

— 4.81 Βουλόμενον γὰρ τὸν σφέτερον βασιλέα, τῷ οὔνομα εἶναι (7 da) | ᾿Αριάνταν, τοῦτον εἰδέναι τὸ πλῆθος τὸ Σκυθέων κελεύειν μὲν πάντας Σκύθας ἄρδιν ἕκαστον μίαν ἀπὸ τοῦ ὀϊστοῦ κομίσαι.

— 4.84 ῾Ο δέ οἱ ἔφη ὡς φίλῳ ἐόντι καὶ μετρίων δεομένῳ | πάντας τοὺς παῖδας καταλείψειν (4 da)

— 4.135 Γωβρύης μὲν ταῦτα συνεβούλευε · μετὰ δὲ νύξ τε ἐγένετο καὶ Δαρεῖος ἐχρᾶτο τῇ γνώμῃ ταύτῃ · τοὺς μὲν καματηροὺς τῶν ἀνδρῶν | καὶ τῶν ἦν ἐλάχιστος ἀπολλυμένων λόγος, (5 da) | κτλ.

(iv) Dans le *logos* de la révolte de l'Ionie (livres V et VI)

— 5.12 ᾿Ην Πίγρης καὶ Μαντύης ἄνδρες Παίονες, οἳ ἐπείτε | Δαρεῖος διέβη ἐς τὴν ᾿Ασίην, αὐτοὶ ἐθέλοντες (7 da) | Παιόνων τυραννεύειν ἀπικνέονται ἐς Σάρδις, ἅμα ἀγόμενοι ἀδελφεὴν μεγάλην τε καὶ εὐειδέα.

— 5.20 ἴσους τῇσι γυναιξὶ ἀριθμὸν (4 da) | ἄνδρας λειογενείους (3 da)

— 5.33 Περιιόντος Μεγαβάτεω τὰς ἐπὶ τῶν νεῶν φυλακὰς ἐπὶ νεὸς Μυνδίης ἔτυχε οὐδεὶς φυλάσσων · ὁ δὲ δεινόν τι ποιησάμενος ἐκέλευσε τοὺς δορυφόρους ἐξευρόντας τὸν ἄρχοντα ταύτης τῆς νεός, τῷ οὔνομα ἦν Σκύλαξ, τοῦτον δῆσαι διὰ θαλαμίης διέλκοντας τῆς νεὸς κατὰ τοῦτο, | ἔξω μὲν κεφαλὴν ποιεῦντας, ἔσω δὲ τὸ σῶμα (6 da) | → μὲν <τὴν> κεφαλὴν Hudio coniciente supervacaneo Legrand

— 5.22 Βουλομένου γὰρ ᾿Αλεξάνδρου ἀεθλεύειν καὶ καταβάντος ἐπ᾿ αὐτό (8 da) | τοῦτο οἱ ἀντιθευσόμενοι ῾Ελλήνων ἐξεῖργόν μιν, φάμενοι οὐ βαρβάρων ἀγωνιστέων εἶναι τὸν ἀγῶνα ἀλλὰ ῾Ελλήνων.

— 5.63 ῾Ο μὲν δὴ προσσχὼν ἐς Φάληρον | τὴν στρατιὴν ἀπέβησε (3 da)

— 5.63 Λακεδαιμόνιοι δέ, ὥς σφι | αἰεὶ τωὐτὸ πρόφαντον ἐγίνετο, (4 da) | πέμπουσι ᾿Αγχιμόλιον τὸν ᾿Αστέρος, ἐόντα τῶν ἀστῶν ἄνδρα δόκιμον, κτλ

— 5.65 Μετὰ δὲ ἐξεχώρησαν ἐς Σίγειον τὸ ἐπὶ τῷ Σκαμάνδρῳ, | ἄρξαντες μὲν ᾿Αθηναίων ἐπ᾿ ἔτεα (4 ½ da) | ἕξ τε καὶ τριήκοντα, κτλ.

— 5.65 ὑπεκτιθέμενοι γὰρ | ἔξω τῆς χώρης οἱ παῖδες τῶν Πεισιστρατιδέων ἥλωσαν (8 da).

— 5.74 ᾿Αθηναῖοι δέ, καίπερ ἀμφιβολίῃ ἐχόμενοι, Βοιωτῶν μὲν καὶ Χαλκιδέων ἐσύστερον ἔμελλον μνήμην ποιήσεσθαι, Πελοποννησίοισι δὲ ἐοῦσι ἐν ᾿Ελευσῖνι | ἀντί(α) ἔθεντο τὰ ὅπλα (3 da).

— 5.67 Τά τε δὴ ἄλλα οἱ Σικυώνιοι ἐτίμων τὸν ᾿Αδρηστον | καὶ δὴ πρὸς τὰ πάθεα αὐτοῦ τραγικοῖσι χοροῖσ(ι) ἐγέραιρον, (7 da) | τὸν μὲν Διόνυσον οὐ τιμῶντες, τὸν δὲ ᾿Αδρηστον.

— 5.67 Κλεισθένης δὲ χοροὺς μὲν τῷ Διονύσῳ ἀπέδωκε, | τὴν δ(ὲ) ἄλλην θυσίην Μελανίππῳ (4 da)

— 5.77 Καὶ τῶν λύτρων τὴν δεκάτην ἀνέθηκαν (5 da) | ποιησάμενοι τέθριππον χάλκεον.

— 5.81 Πειρησαμένων δὲ τῶν Θηβαίων κατὰ τὴν συμμαχίην τῶν Αἰακιδέων καὶ τρηχέως περιεφθέντων ὑπὸ τῶν ᾿Αθηναίων, αὖτις οἱ Θηβαῖοι πέμψαντες τοὺς μὲν Αἰακίδας σφι ἀπεδίδοσαν, | τῶν δ(ὲ) ἀνδρῶν ἐδέοντο (3 da)

— 5.92β Ταύτην Βακχιαδέων γὰρ | οὐδεὶς ἤθελε γῆμαι, (3 da) | ἴσχει ᾿Ηετίων ὁ ᾿Εχεκράτεος, κτλ

— 5.92γ Συνέντες δὲ καὶ τοῦτο | εἶχον ἐν ἡσυχίῃ ἐθέλοντες (3 ½ da) | τὸν μέλλοντα Ἠετίωνι γίνεσθαι γόνον διαφθεῖραι.

— 6.2 ὃς Σαρδὼ νῆσον τὴν μεγίστην ὑποδεξάμενος κατεργάσεσθαι ὑπέδυνε τῶν Ἰώνων τὴν ἡγεμονίην | τοῦ πρὸς Δάρειον πολέμου (3 ½ da)

— 6.27 Μετὰ δὲ ταῦτα ἡ ναυμαχίη ὑπολαβοῦσα ἐς γόνυ τὴν πόλιν ἔβαλε, ἐπὶ δὲ τῇ ναυμαχίῃ ἐπεγένετο Ἱστιαῖος Λεσβίους ἄγων, κεκακωμένων δὲ τῶν Χίων καταστροφὴν | εὐπετέως αὐτῶν ἐποιήσατο (4 da)

— 6.40 ταῦτα μὲν δὴ τρίτῳ ἔτεϊ πρότερον ἐγεγόνεε | τῶν τότε μιν κατεχόντων (3 da)

— 6.69 Καὶ τοῦτο μὲν οἱ στέφανοι ἐφάνησαν ἐόντες (5 da) | ἐκ τοῦ ἡρωίου τοῦ παρὰ τῇσι θύρῃσι τῇσι αὐλείῃσι ἱδρυμένου, κτλ.

— 6.86 Τοῦτον τὸν ἄνδρα φαμὲν τά τε ἄλλα πάντα περιήκειν τὰ πρῶτα καὶ δὴ καὶ ἀκούειν ἄριστα δικαιοσύνης πέρι πάντων ὅσοι | τὴν Λακεδαίμονα τοῦτον τὸν χρόνον οἴκεον (5 da)

— 6.123 οἱ μὲν γὰρ ἐξηγρίωσαν τοὺς ὑπολοίπους Πεισιστρατιδέων Ἵππαρχον ἀποκτείναντες, | οὐδ᾽ ἔτι μᾶλλον ἔπαυσαν (3 da) | [τοὺς λοιποὺς] τυραννεύοντας, κτλ.

— 6.129 Προϊούσης δὲ τῆς πόσιος κατέχων πολλὸν τοὺς ἄλλους ὁ Ἱπποκλείδης ἐκέλευσέ οἱ τὸν αὐλητὴν αὐλῆσαι ἐμμελείην · | πειθομένου δὲ τοῦ αὐλήτ<u>εω</u> ὀρχήσατο (5 da)

(v) Dans le *logos* de Xerxès (livres V à IX)

— 7.1 Τούτων δὲ περιαγγελλομένων | ἡ Ἀσίη ἐδον<u>έε</u>το (3 da) | ἐπὶ τρία ἔτεα, κτλ.

— 7.18 Ταῦτά τε δὴ ἐδόκεε | Ἀρτάβανος τὸ ὄνειρον ἀπειλ<u>έει</u>ν (4 da) | καὶ θερμοῖσι σιδηρίοισι ἐκκαίειν αὐτοῦ μέλλειν τοὺς ὀφθαλμούς.

— 7.21 Οἱ μὲν γὰρ νέας παρείχοντο, οἱ δὲ ἐς πεζὸν ἐτετάχατο, τοῖσι δὲ ἵππος προσετέτακτο, τοῖσι δὲ ἱππαγωγὰ πλοῖα ἅμα στρατευομένοισι, τοῖσι δὲ ἐς τὰς γεφύρας μακρὰς νέας παρέχειν, | τοῖσι δὲ σῖτά τε καὶ νέας (3 da)

— 7.58 Ἐνθεῦτεν δὲ κάμπτων τὸν κόλπον τὸν Μέλανα ποταμόν, οὐκ ἀντισχόντα τότε τῇ στρατιῇ τὸ ῥέεθρον ἀλλ᾽ ἐπιλιπόντα, | τοῦτον τὸν ποταμὸν διαβάς, (3 ½ da) | ἐπ᾽ οὗ καὶ ὁ κόλπος οὗτος τὴν ἐπωνυμίην ἔχει, ἤιε πρὸς ἑσπέρην, κτλ.

— 7.84 Ἱππεύει δὲ ταῦτα τὰ ἔθνεα · | πλὴν οὐ πάντα παρείχετο ἵππον, (4 da) | ἀλλὰ τοσάδε μοῦνα.

— 7.134 Οὕτω Σπαρτιῆται τούτους ὡς ἀποθανεομένους | ἐς Μήδους ἀπέπεμψαν (3 da)

— 7.153 τούτους ὧν ὁ Τηλίνης κατήγαγε ἐς Γέλην, ἔχων | οὐδεμίαν ἀνδρῶν δύναμιν (3 ½ da) | ἀλλὰ ἱρὰ τούτων τῶν θεῶν.

— 7.175 Ἡ νικῶσα δὲ γνώμη ἐγίνετο τὴν ἐν Θερμοπύλῃσι ἐσβολὴν φυλάξαι · | στεινοτέρη γὰρ ἐφαίνετο <u>ἐοῦ</u>σα (4 da) | τῆς ἐς Θεσσαλίην καὶ ἅμα μία ἀγχοτέρη τε τῆς ἑωυτῶν.

— 7.178 Δελφοὶ δὲ δεξάμενοι τὸ μαντήιον πρῶτα μὲν Ἑλλήνων τοῖσι βουλομένοισι εἶναι ἐλευθέροισι ἐξήγγειλαν τὰ χρησθέντα αὐτοῖσι, καί σφι δεινῶς καταρρωδέουσι τὸν βάρβαρον | ἐξαγγείλαντες χάριν ἀθάνατον κατέθεντο (6 da)

— 7.208 Τοὺς μὲν δὴ ὥρα γυμναζομένους τῶν ἀνδρῶν, (6 da) | τοὺς δὲ τὰς κόμας κτενιζομένους · ταῦτα δὴ θεώμενος ἐθωύωμαζε καὶ τὸ πλῆθος ἐμάνθανε · μαθὼν δὲ πάντα ἀτρεκέως ἀπήλαυνε ὀπίσω κατ᾽ ἡσυχίην · οὔτε γάρ τις ἔδιωκε ἀλογίης τε ἐκύρησε πολλῆς · ἀπελθών τε ἔλεγε πρὸς Ξέρξην τά περ ὀπώπεε πάντα.

— 7.212 Τῇ δ᾽ ὑστεραίῃ οἱ βάρβαροι | οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον (3 da)

— 8.20 Τούτοισι δὴ οὐδὲν τοῖσι ἔπεσι χρησαμένοισι, ἐν τοῖσι τότε παρεοῦσί τε καὶ προσδοκίμοισι κακοῖσι παρὴν σφι συμφορῇ | χρῆσθαι πρὸς τὰ μέγιστα (3 da)

— 8.46 Νάξιοι δὲ παρείχοντο τέσσερας, ἀποπεμφθέντες μὲν ἐς τοὺς Μήδους ὑπὸ τῶν πολιητέων κατά περ οἱ ἄλλοι νησιῶται, ἀλογήσαντες δὲ τῶν ἐντολέων ἀπίκατο ἐς τοὺς Ἕλληνας Δημοκρίτου σπεύσαντος, | ἀνδρὸς τῶν ἀστῶν δοκίμου (3 ½ da) | καὶ τότε τριηραρχέοντος.

— 8.89 οἱ γὰρ ὄπισθε τεταγμένοι, ἐς τὸ πρόσθε τῇσι νηυσὶ παριέναι πειρώμενοι | ὡς ἀποδεξόμενοί τι καὶ αὐτοί (4 da) | ἔργον βασιλέϊ, τῇσι σφετέρῃσι νηυσὶ φευγούσῃσι περιέπιπτον

— 8.76 Τῶνδε δὲ εἵνεκ(α) ἀνῆγον (3 da) | τὰς νέας, ἵνα δὴ τοῖσι Ἕλλησι μηδὲ φυγεῖν ἐξῇ, κτλ.

— 8.93 Τοῖσι γὰρ Ἀθηναίοισι τριηράρχοισι παρεκεκέλευστο, | πρὸς δὲ καὶ <u>ἄε</u>θλον ἔκειτο (3 da) | μύριαι δραχμαί, ὃς ἄν μιν ζωὴν ἕλῃ.

— 8.136 Τοὺς γὰρ Ἀθηναίους οὕτω ἐδόκ<u>εε</u> (4 ½ da) | μάλιστα προσκτήσεσθαι, λεών τε πολλὸν ἄρα ἀκούων εἶναι καὶ ἄλκιμον, κτλ.

— 9.1 Τοῖσι δὲ Θεσσαλίης ἡγεομένοισι οὔτε τὰ πρὸ τοῦ πεπρηγμένα μετέμελε οὐδὲν πολλῷ τε | μᾶλλον ἐπῆγον τὸν Πέρσην, καὶ συμπροέπεμψε τε Θώρηξ (7 da) | ὁ Ληρισαῖος Ξέρξην φεύγοντα καὶ τότε ἐκ τοῦ φανεροῦ παρῆκε Μαρδόνιον ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα.

— 9.18 Ὁ μὲν <ὢν> ταῦτα παραίνεε ; οἱ δὲ ἱππέες ἐπείτε σφέας ἐκυκλώσαντο, ἐπήλαυνον ὡς ἀπολέοντες, καὶ δὴ διετείνοντο τὰ βέλεα ὡς ἀπήσοντες, | καί κού τις καὶ ἀφῆκε (3 da)

— 9.22 τόν τε δὴ ἵππον αὐτοῦ λαμβάνουσι | καὶ αὐτὸν ἀμυνόμενον κτείνουσι, κατ᾽ ἀρχάς (5 ½ da) | οὐ δυνάμενοι.

— 9.53 Ὁ δὲ Παυσανίης τε καὶ ὁ Εὐρυάναξ δεινὸν μὲν ἐποιεῦντο τὸ μὴ πείθεσθαι ἐκεῖνον σφίσι, | δεινότερον δ᾽ ἔτι κείνου ταῦτα νενωμένου (5 da) | ἀπολιπεῖν τὸν λόχον τὸν Πιτανήτην, κτλ.

— 9.69 οἱ δὲ ἀκούσαντες ταῦτα, οὐδένα κόσμον ταχθέντες, οἱ μὲν ἀμφὶ Κορινθίους ἐτράποντο διὰ τῆς ὑπωρείης καὶ τῶν κολωνῶν τὴν φέρουσαν ἄνω ἰθὺ τοῦ ἱροῦ τῆς Δήμητρος, οἱ δὲ ἀμφὶ Μεγαρέας τε καὶ | Φλειασίους διὰ τοῦ πεδίου τὴν λειοτάτην (5 ½ da) | τῶν ὁδῶν.

— 9.71 ὅτι δὲ κατὰ τὸ ἰσχυρότατον προσηνείχθησαν | καὶ τούτων ἐκράτησαν (3 da)

— 9.89 Καὶ ἀπικνέεται ἐς Βυζάντιον, καταλιπὼν τοῦ στρατοῦ τοῦ ἑωυτοῦ συχνοὺς ὑπὸ Θρηίκων τε κατακοπέντας κατ᾽ ὁδὸν | καὶ λιμῷ συστάντας καὶ καμάτῳ (4 ½ da)

— 9.113 Ὁ δὲ Μασίστης οὐδέν κω ἀκηκοὼς τούτων, | ἐλπόμενος δέ τί οἱ κακὸν εἶναι, (4 da) | ἐσπίπτει δρόμῳ ἐς τὰ οἰκία.

Notons que l'occurrence de 7.178 : ἐξαγγείλαντες χάριν ἀθάνατον κατέθεντο, qui compose un hexamètre dactylique à coupe penthémimère, est relevée par Stein dans son édition commentée[108], et reprise par D. Boedeker dans sa contribution au *Brill's Companion to Herodotus*.

B. Formules dactylico-anapestiques

Nous entendons ici par « formules », comme nous l'avons dit plus haut, les expressions rythmiques récurrentes au sein de l'œuvre d'Hérodote. Nous distinguerons celles qui apparaissent dans le discours du narrateur hérodotéen, et qui sont d'ailleurs les plus nombreuses, de celles qui figurent dans des discours de personnages ainsi que des formules narratives, pour achever notre étude sur le cas des formules mixtes, c'est-à-dire également employées dans divers contextes discursifs ou narratifs.

1. Dans le discours du narrateur hérodotéen

a) Formules de nomination

Nous avons déjà remarqué dans notre morphologie poétique que le nom οὔνομα, qui se présente chez Hérodote avec un allongement de l'initiale que connaît déjà Homère, figure notamment dans des « formules » dactyliques de nomination. On trouve ainsi cinq

[108] STEIN, *ad loc.* : « Die Worte ἐξαγγείλαντες χάριν ἀθάνατον κατέθεντο bilden einen korrekten Hexameter, und sind wohl eine zufällige Reminiscenz aus einem poetischen Berichte über diesen Umstand, etwa aus der Inschrift eines Dank- und Weihgeschenkes, womit die Hellenen sich den Delphern oder gar den Winden selbst erkenntlich bewiesen. »

occurrences de la locution οὔνομα κεῖται[109] ; seize occurrences de la locution οὔνομά ἐστι[110] ; dix occurrences de la locution οὔνομα εἶναι[111] ; 48 occurrences de la locution οὔνομα ἦν[112] ; enfin, οὔνομα Ø, composant avec le mot qui suit une séquence dactylique

---

[109] 2.62 Καὶ τῇ ὁρτῇ οὔνομα κεῖται Λυκνοκαΐη ; 4.18 ἐπὶ ποταμὸν τοῦ οὔνομα κεῖται Παντικάπης ; 4.22 Συνεκέες δὲ τούτοισι ἐν τοῖσι αὐτοῖσι τόποισι κατοικημένοι εἰσὶ τοῖσι οὔνομα κεῖται Ἰύρκαι ; 4.191 Τὸ δὲ πρὸς ἑσπέρης τοῦ Τρίτωνος ποταμοῦ Αὐσέων ἔχονται ἀροτῆρες ἤδη Λίβυες καὶ οἰκίας νομίζοντες ἐκτῆσθαι, τοῖσι οὔνομα κεῖται Μάξυες ; 7.198 ἄλλος ποταμὸς τοῦ οὔνομα κεῖται Δύρας

[110] 1.176 ὄρος … τῷ οὔνομά ἐστι Λίδη ; 1.180 τὸ γὰρ μέσον αὐτῆς ποταμὸς διέργει, τῷ οὔνομά ἐστι Εὐφρήτης ; 1.185 τῇ δὲ κώμῃ οὔνομά ἐστι ἐς τὴν ἀπικνέεται ὁ Εὐφρήτης Ἀρδέρικκα ; 2.29 ἐς πόλιν μεγάλην τῇ οὔνομά ἐστι Μερόη ; 2.30 Τοῖσι δὲ αὐτομόλοισι τούτοισι οὔνομά ἐστι Ἀσμάχ ; 2.96 τὴν βᾶριν (τοῦτο γὰρ δὴ οὔνομά ἐστι τοῖσι πλοίοισι τούτοισι) ; 4.57 ἄλλος ποταμὸς … τῷ οὔνομά ἐστι Ὕργις ; 4.184 καὶ ἄνθρωποι περὶ αὐτὸν οἰκέουσι τοῖσι οὔνομά ἐστι Ἀτάραντες ; (*ib.*) ὄρος τῷ οὔνομά ἐστι Ἄτλας ; 5.16 ἐξ ὄρεος τῷ οὔνομά ἐστι Ὄρβηλος ; 5.23 ἐόντος δὲ τοῦ χώρου τούτου παρὰ Στρυμόνα ποταμόν, τῷ οὔνομά ἐστι Μύρκινος ; 6.119 ἐν σταθμῷ ἑωυτοῦ τῷ οὔνομά ἐστι Ἀρδέρικκα ; 7.40 ἔστι πεδίον μέγα τῆς Μηδικῆς τῷ οὔνομά ἐστι Νήσαιον ; 7.108 τὰ Σαμοθρηίκια τείχεα, τῶν ἐσχάτη πεπόλισται πρὸς ἑσπέρης πόλις τῇ οὔνομά ἐστι Μεσαμβρίη ; 7.110 τῇ δὲ πόλι ταύτῃ οὔνομά ἐστι Πίστυρος ; 7.235 Ἔστι δὲ ἐπ᾽ αὐτῇ νῆσος ἐπικειμένη τῇ οὔνομά ἐστι Κύθηρα

[111] 1.1 τὸ δὲ καὶ οὔνομα εἶναι, κατὰ τωὐτὸ ὃ καὶ Ἕλληνες λέγουσι, Ἰοῦν τὴν Ἰνάχου ; 1.94 τὸν ἑωυτοῦ παῖδα, τῷ οὔνομα εἶναι Τυρσηνόν ; 2.141 Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεῦσαι τὸν ἱρέα τοῦ Ἡφαίστου, τῷ οὔνομα εἶναι Σεθῶν ; 3.120 τόν τε Ὀροίτην καὶ ἄλλον Πέρσην τῷ οὔνομα εἶναι Μιτροβάτην ; 4.5 Ἄνδρα γενέσθαι πρῶτον ἐν τῇ γῇ ταύτῃ ἐούσῃ ἐρήμῳ, τῷ οὔνομα εἶναι Ταργίταον ; 4.81 Βουλόμενον γὰρ τὸν σφέτερον βασιλέα, τῷ οὔνομα εἶναι Ἀριάνταν ; 4.195 Κατὰ τούτους δὲ λέγουσι Καρχηδόνιοι κεῖσθαι νῆσόν τῇ οὔνομα εἶναι Κύραυιν ; 5.9 Μούνους δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστρου ἀνθρώπους τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύννας ; 6.52 Μετὰ δὲ χρόνον οὐ πολλὸν Ἀριστοδήμῳ τεκεῖν τὴν γυναῖκα, τῇ οὔνομα εἶναι Ἀργείην ; *ib.* ἄνδρα Μεσσήνιον τῷ οὔνομα εἶναι Πανίτην ; 7.232 Λέγεται δὲ καὶ ἄλλον ἀποπεμφθέντα ἄγγελον ἐς Θεσσαλίην τῶν τριηλοσίων τούτων περιγενέσθαι, τῷ οὔνομα εἶναι Παντίτην

[112] 1.60 Ἐν τῷ δήμῳ τῷ Παιανιέϊ ἦν γυνή, τῇ οὔνομα ἦν Φύη ; 1.61 καὶ Νάξιός σφι ἀνὴρ ἀπιγμένος ἐθελοντὴς, τῷ οὔνομα ἦν Λύγδαμις ; 1.84 ἀνὴρ Μάρδος ἐπειρᾶτο προσβαίνων, τῷ οὔνομα ἦν Ὑροιάδης ; 1.96 Ἀνὴρ ἐν τοῖσι Μήδοισι ἐγένετο σοφὸς τῷ οὔνομα ἦν Δηιόκης ; 1.107 Μετὰ δὲ τὴν Μανδάνην ταύτην ἐοῦσαν ἤδη ἀνδρὸς ὡραίην Μήδων μὲν τῶν ἑωυτοῦ ἀξίων οὐδενὶ διδοῖ γυναῖκα, δεδοικὼς τὴν ὄψιν, ὁ δὲ Πέρσῃ διδοῖ τῷ οὔνομα ἦν Καμβύσης ; 1.110 Ταῦτα εἶπε καὶ αὐτίκα ἄγγελον ἔπεμπε ἐπὶ τῶν βουκόλων τῶν Ἀστυάγεος τὸν ἠπίστατο νομάς τε ἐπιτηδεοτάτας νέμοντα καὶ ὄρεα θηριωδέστατα, τῷ οὔνομα ἦν Μιτραδάτης ; 1.144 Ἀνὴρ ὢν Ἁλικαρνησσεύς, τῷ οὔνομα ἦν Ἀγασικλέης ; 1.152 Ὡς δὲ ἀπίκοντο ἐς τὴν Σπάρτην τῶν Ἰώνων καὶ Αἰολέων οἱ ἄγγελοι … εἵλοντο πρὸ πάντων λέγειν τὸν Φωκαιέα, τῷ οὔνομα ἦν Πύθερμος ; 1.165 ἐν γὰρ τῇ Κύρνῳ εἴκοσι ἔτεσι πρότερον τούτων ἐκ θεοπροπίου ἐνεκτήσαντο πόλιν, τῇ οὔνομα ἦν Ἀλαλίη ; 1.184 Ἡ μὲν πρότερον ἄρξασα, τῆς ὕστερον γενεῇσι πέντε πρότερον γενομένη, τῇ οὔνομα ἦν Σεμίραμις ; 1.185 Ἡ δὲ δὴ δεύτερον γενομένη ταύτης βασίλεια, τῇ οὔνομα ἦν Νίτωκρις ; 1.212 Οἱ δὲ Πέρσαι ἐπελθόντες πολλοὺς μέν σφεων ἐφόνευσαν, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλέονας ἐζώγρησαν, καὶ ἄλλους καὶ τὸν τῆς βασιλείης Τομύριος παῖδα, στρατηγέοντα Μασσαγετέων, τῷ οὔνομα ἦν Σπαργαπίσης ; 2.55 Δωδωναίων δὲ αἱ ἱρήιαι, τῶν τῇ πρεσβυτάτῃ οὔνομα ἦν Προμένεια, τῇ δὲ μετὰ ταύτην Τιμαρέτη ; 2.100 Τῇ δὲ γυναικὶ οὔνομα ἦν, ἥτις ἐβασίλευσε, τό περ τῇ Βαβυλωνίῃ, Νίτωκρις ; 2.102 Παραμειψάμενος ὧν τούτους τοῦ ἐπὶ τούτοισι γενομένου βασιλέος, τῷ οὔνομα ἦν Σέσωστρις, τούτου μνήμην ποιήσομαι ; 2.114 κατηγόρεον δὲ ταῦτα πρός τε τοὺς ἱρέας καὶ τὸν τοῦ στόματος τούτου φύλακον, τῷ οὔνομα ἦν Θῶνις ; 2.135 Τοῦτο μὲν γὰρ αὕτη, τῆς πέρι λέγεται ὅδε ὁ λόγος, οὕτω δή τι κλεινὴ ἐγένετο ὡς καὶ οἱ πάντες Ἕλληνες Ῥοδώπιος τὸ οὔνομα ἐξέμαθον, τοῦτο δὲ ὕστερον ταύτης <ἑτέρη> τῇ οὔνομα ἦν Ἀρχιδίκη ἀοίδιμος ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα ἐγένετο, ἧσσον δὲ τῆς προτέρης περιλεσχήνευτος ; 2.162 Πυθόμενος δὲ ταῦτα ὁ Ἀπρίης ἔπεμπε ἐπ᾽ Ἄμασιν ἄνδρα δόκιμον τῶν περὶ ἑωυτὸν Αἰγυπτίων, τῷ οὔνομα ἦν Πατάρβημις ; 2.181 Γαμέει δὲ ὧν, οἱ μὲν λέγουσι Βάττου τοῦ Ἀρκεσίλεω θυγατέρα, οἱ δὲ Κριτοβούλου ἀνδρὸς τῶν ἀστῶν δοκίμου, τῇ οὔνομα ἦν Λαδίκη ; 3.50 Τοῦτο τὸ ἔπος ὁ μὲν πρεσβύτερος αὐτῶν ἐν οὐδενὶ λόγῳ ἐποιήσατο · ὁ δὲ νεώτερος, τῷ οὔνομα ἦν Λυκόφρων ; 3.68 Ἔσχε αὐτοῦ Καμβύσης θυγατέρα, τῇ οὔνομα ἦν Φαιδύμη ; 3.85 Δαρείῳ δὲ ἦν ἱπποκόμος ἀνὴρ σοφός, τῷ οὔνομα ἦν Οἰβάρης ; 3.88 ἑτέρην δὲ Σμέρδιος

dans des exemples tels que : 1.179 Ἔστι δὲ ἄλλη πόλις ἀπέχουσα ὀκτὼ ἡμερέων ὁδὸν ἀπὸ Βαβυλῶνος · Ἷς οὔνομα αὐτῇ ; 2.73 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος ὄρνις ἱρός, τῷ οὔνομα φοῖνιξ ; 4.12 Ἔστι δὲ καὶ χώρη οὔνομα Κιμμερίη ; ou 4.54 Μετὰ δὲ τούτους πέμπτος ποταμὸς ἄλλος τῷ οὔνομα Παντικάπης.

Au total, ce ne sont pas moins de 83 occurrences d'une formule de nomination dactylique que l'on relève dans l'œuvre d'Hérodote. Ainsi conditionnée par le rythme, la forme οὔνομα a toute chance dans cette formule d'être un authentique poétisme. Et par ailleurs, l'extrême fréquence de ces formules peut avoir amené soit Hérodote, soit la tradition manuscrite à systématiser la forme οὔνομα, très largement majoritaire en face du plus neutre ὄνομα. Ainsi peut s'expliquer la présence exclusive de la forme longue pour le nom, en face de la forme brève ὀνομ- pour ses dérivés.

b) <u>Formule de présentation Ἔστι δὲ καὶ (ἄλλος), Εἰσὶ δὲ καὶ (ἄλλοι)</u>

Le tour présentatif Ἔστι δὲ καὶ…, Εἰσὶ δὲ καὶ… « il y a encore » est fréquent chez Hérodote : on en relève dix-huit occurrences au singulier, et sept au pluriel. Ce tour ouvre la

---

τοῦ Κύρου θυγατέρα ἔγημε, τῇ οὔνομα ἦν Πάρμυς ; 3.130 Ὑποτύπτουσα δὲ αὐτέων ἑκάστη φιάλῃ <ἐς> τοῦ χρυσοῦ τὴν θήκην ἐδωρέετο Δημοκήδεα οὕτω δή τι δαψιλέϊ δωρέῃ ὡς τοὺς ἀποπίπτοντας ἀπὸ τῶν φιαλέων στατῆρας ἑπόμενος ὁ οἰκέτης τῷ οὔνομα ἦν Σκίτων ἀνελέγετο καί οἱ χρῆμα πολλόν τι χρυσοῦ συνελέχθη ; 3.143 Ταῦτα εἶπε ἐὼν ἐν τοῖσι ἀστοῖσι δόκιμος, τῷ οὔνομα ἦν Τελέσαρχος ; *ib.* Ἐλπίζων δέ μιν ἀποθανέεσθαι ὁ ἀδελφεός, τῷ οὔνομα ἦν Λυκάρητος ; 3.145 Μαιανδρίῳ δὲ τῷ τυράννῳ ἦν ἀδελφεὸς ὑπομαργότερος, τῷ οὔνομα ἦν Χαρίλεως ; 4.78 Μετὰ δὲ χρόνῳ ὕστερον Ἀριαπείθης μὲν τελευτᾷ δόλῳ ὑπὸ Σπαργαπείθεος τοῦ Ἀγαθύρσων βασιλέος, Σκύλης δὲ τήν τε βασιληίην παρέλαβε καὶ τὴν γυναῖκα τοῦ πατρός, τῇ οὔνομα ἦν Ὀποίη ; 4.151 Περιπλανώμενοι δὲ αὐτὴν οὗτοι ἀπίκοντο καὶ ἐς Ἴτανον πόλιν, ἐν ταύτῃ δὲ συμμίσγουσι ἀνδρὶ πορφυρέϊ τῷ οὔνομα ἦν Κορώβιος ; 4.154 Ἔστι τῆς Κρήτης Ὀάξος πόλις, ἐν τῇ ἐγένετο Ἐτέαρχος βασιλεύς, ὃς ἐπὶ θυγατρὶ ἀμήτορι τῇ οὔνομα ἦν Φρονίμη, ἐπὶ ταύτῃ ἔγημε ἄλλην γυναῖκα ; 4.157 Ἀπικόμενοι δὲ ἐς τὴν νῆσον καὶ ἀναλαβόντες τὸν ἔλιπον ἔκτισαν αὐτῆς τῆς Λιβύης χῶρον ἀντίον τῆς νήσου τῷ οὔνομα ἦν Ἄζιρις ; 4.159 Συλλεχθέντος δὲ ὁμίλου πολλοῦ ἐς τὴν Κυρήνην περιταμνόμενοι γῆν πολλὴν οἱ περίοικοι Λίβυες καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν τῷ οὔνομα ἦν Ἀδικράν ; 4.160 Λέαρχον δὲ ἡ γυνὴ ἡ Ἀρκεσίλεω δόλῳ κτείνει, τῇ οὔνομα ἦν Ἐρυξώ ; 4.161 Αἴτεον ὦν οἱ Κυρηναῖοι, καὶ οἱ Μαντινέες ἔδοσαν ἄνδρα τῶν ἀστῶν δοκιμώτατον, τῷ οὔνομα ἦν Δημῶναξ ; 4.164 Εἶχε δὲ γυναῖκα συγγενέα ἑωυτοῦ, θυγατέρα δὲ τῶν Βαρκαίων τοῦ βασιλέος, τῷ οὔνομα ἦν Ἀλάζειρ ; 5.21 καί σφεας Ἀλέξανδρος κατέλαβε σοφίῃ, χρήματά τε δοὺς πολλὰ καὶ τὴν ἑωυτοῦ ἀδελφεὴν τῇ οὔνομα ἦν Γυγαίη ; 5.33 τὸν ἄρχοντα ταύτης τῆς νεός, τῷ οὔνομα ἦν Σκύλαξ ; 5.48 οὐ γάρ τινα πολλὸν χρόνον ἦρξε ὁ Κλεομένης, ἀλλ᾽ ἀπέθανε ἄπαις, θυγατέρα μούνην λιπών, τῇ οὔνομα ἦν Γοργώ ; 5.51προεστήκεε γὰρ δὴ τῷ Κλεομένεϊ ἡ θυγάτηρ, τῇ οὔνομα ἦν Γοργώ ; 6.23 αὐτοί τε καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν, τῷ οὔνομα ἦν Σκύθης ; 6.126 Κλεισθένεϊ γὰρ τῷ Ἀριστωνύμου τοῦ Μύρωνος τοῦ Ἀνδρέω γίνεται θυγάτηρ τῇ οὔνομα ἦν Ἀγαρίστη ; 7.40 παρεβεβήκεε δέ οἱ ἡνίοχος τῷ οὔνομα ἦν Πατιράμφης ; 7.140 ὡς ἐς τὸ μέγαρον ἐσελθόντες ἵζοντο, χρᾷ ἡ Πυθίη, τῇ οὔνομα ἦν Ἀριστονίκη, τάδε ; 7.165 Τηρίλλου γὰρ εἶχε θυγατέρα Ἀναξίλεως, τῇ οὔνομα ἦν Κυδίππη ; 7.180 Τῷ δὲ σφαγιασθέντι τούτῳ οὔνομα ἦν Λέων ; 7.228 Θεσπιέων δὲ εὐδοκίμεε μάλιστα τῷ οὔνομα ἦν Διθύραμβος ; 8.37 Ἐπεὶ δὲ ἀγχοῦ τε ἦσαν οἱ βάρβαροι ἐπιόντες καὶ ἀπώρων τὸ ἱρόν, ἐν τούτῳ ὁ προφήτης, τῷ οὔνομα ἦν Ἀκήρατος ; 8.46 τῇ δὲ νήσῳ πρότερον οὔνομα ἦν Οἰνώνη ; 8.133 ἄνδρα Εὐρωμέα γένος, τῷ οὔνομα ἦν Μῦς.

phrase qu'il introduit sur un rythme dactylique déjà peut-être signifiant (un dactyle et demi), et qui est lui aussi susceptible de provenir de la poésie dactylique.

Mais c'est en particulier lorsqu'il est complété par l'indéfini ἄλλος, ἄλλοι, composant alors une séquence Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος, Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι équivalant à un premier hémistiche d'hexamètre (à coupe penthémimère), qu'il a le plus de chance de refléter un usage pleinement formulaire. On trouve ainsi :

— au singulier Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος : dans le *logos* de Babylone, 1.183 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος | βωμὸς μέγας, ἐπ᾽ οὗ θύεται τὰ τέλεα τῶν προβάτων « *Il est encore un autre grand autel,* sur lequel on sacrifie le bétail adulte », où le syntagme βωμὸς μέγας prolonge le rythme dactylique ; dans le *logos* égyptien, 2.73 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος | ὄρνις ἱρός, τῷ οὔνομα φοῖνιξ « *Il est encore un autre oiseau sacré, qui a nom phénix* », où il faudra supposer une pause à la fin de la formule présentative, cependant que la suite et la fin de la phrase (qui présente quant à elle le tour de présentation sous forme nominale, cf. *supra*) prolongent également le rythme dactylique ; dans le *logos* scythe, 4.11 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος λόγος ἔχων ὧδε « *Il est encore une autre version*, qui dit ceci », où la fin de la phrase est plus libre ; ainsi que, sur le même modèle, 8.118 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος ὅδε λόγος λεγόμενος « *Il est encore une autre* version que l'on raconte et que voici »[113] ;

— au pluriel neutre Ἔστι δὲ καὶ ἄλλα : dans le *logos* égyptien, 2.92 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλα κρίνεα | ῥόδοισι ἐμφερέα « *Il est encore d'autres lis*, pareils à des roses », où κρίνεα prolonge la séquence, tandis que ῥόδοισι ἐμφερέα suit un rythme iambique ;

— au pluriel Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι : de nouveau dans le *logos* égyptien, dans le passage consacré au Nil : 2.10 Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι ποταμοὶ, οὐ κατὰ τὸν Νεῖλον ἐόντες μεγάθεα, οἵτινες ἔργα ἀποδεξάμενοι μεγάλα εἰσί, κτλ. « Il est encore d'autres fleuves, sans comparaison avec le Nil pour la taille, qui ont accompli de grands exploits… ». A noter que la phrase suivante s'ouvre également sur le tour présenatif Ἔστι δὲ τῆς Ἀραβίης χώρης « Et il est en terre arabe… », cependant que dans la phrase même, le motif de l'ἔργων ἀπόδεξις occasionne un autre rythme dactylique.

Mentionnons enfin l'existence du tour Ἔστι δὲ καὶ ἕτερον (ἕτερα), attesté encore par le même passage du *logos* égyptien : 2.17 Ἔστι δὲ καὶ ἕτερα διφάσια στόματα « *Il y a encore* deux *autres* bouches » ; ainsi que par 9.75 Ἔστι δὲ καὶ ἕτερον Σωφάνεϊ λαμπρὸν ἔργον « *Il y a encore* de Sophanès *un autre* exploit remarquable ». Et il arrive encore que, sans l'adjonction d'un indéfini, le tour présentatif Ἔστι δὲ καὶ… ouvre une

[113] Cf. encore, sans ὅλλος, 4.179 Ἔστι δὲ καὶ ὅδε λόγος λεγόμενος « Il y a aussi cette version-ci que l'on raconte. »

phrase dactylique, comme c'est le cas au début du *logos* scythe : 4.12 Ἔστι δὲ καὶ χώρη | οὔνομα Κιμμερίη « *Il est encore une contrée, du nom de Cimmérie* » — mention probablement homérisante (cf. *Od*. 11.14), dans laquelle figure également la formule de nomination sous sa forme nominale.

On ne peut qu'être frappé au terme de cet examen par la surreprésentation des *logoi* géo- ou ethnographiques, en rapport sans doute avec le caractère même de la formule de présentation. Il est fort probable en définitive qu'Hérodote emploie ici un stylème traditionnel de la poésie dactylique.

c) <u>Formule ethnographique νόμοισι τοιοῖσδε χρέωνται</u>

Cette formule employée pour présenter les coutumes des peuples décrits apparaît dans sa forme pure au sein des *logoi* égyptien et scythe, d'une part en 2.37 : Θεοσεβέες δὲ περισσῶς ἐόντες μάλιστα πάντων ἀνθρώπων | νόμοισι τοιοῖσδε χρέ<u>ω</u>νται « Etant d'une piété exceptionnelle entre tous les hommes, *ils observent que voici* », de l'autre en 4.103 : Τούτων Ταῦροι μὲν | νόμοισι τοιοῖσδε χρέ<u>ω</u>νται « Parmi eux, les Taures *observent les coutumes que voici* ». Empruntée peut-être à l'une de ces épopées ethnographiques qui précédèrent Hérodote et qui ne nous sont pas parvenues, elle constitue un second hémistiche d'hexamètre, après la coupe troisième trochaïque.

De là, avec intrusion de la voix du narrateur impliquant une modification syntaxique qui se répercute sur le rythme de la séquence : 1.131 Πέρσας δὲ οἶδα | νόμοισι τοιοῖσδε χρε<u>ω</u>|μένους « Des Perses, je sais *qu'ils observent les coutumes que voici* », le suffixe et la désinence du participe dérogeant au rythme dactylique.

d) <u>Formule épistémique οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν, διακρῖναι *vel sim.*</u>

Cette expression signifiant « je ne puis dire (ou trancher) avec exactitude » est récurrente au long de l'*Enquête*. Or, moyennant l'abrègement de la finale -ω du verbe ἔχω, elle compose une séquence dont le premier membre — οὐκ ἔχω ἀτρεκέως — équivaut à un premier hémistiche d'hexamètre à coupe penthémimère, tandis que l'infinitif final prolonge la séquence sous la forme εἰπεῖν (— | —), διακρῖναι (υυ | — —), ou plus rarement sous une autre forme. On trouve ainsi οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν en 1.57, 4.187, 7.152, et οὐκ ἔχω ἀτρεκέως τοῦτ(ο) εἰπεῖν en 4.187 ; on trouve de même τοῦτο γὰρ οὐκ ἔχω ἀτρεκέως διακρῖναι en 1.172, et Ταῦτ(α) οὐκ ἔχω ἀτρεκέως διακρῖναι en 7.54. Telles semblent être, parfois enrichies d'un résomptif, les deux formules originelles d'Hérodote.

Mais on lit aussi, en 2.167 οὐκ ἔχω ἀτρεκέως κρῖναι, avec emploi du simple au lieu du préverbé ; et avec le verbe « consigner », en 6.14 : οὐκ ἔχω ἀτρεκέως συγγράψαι. Il arrive

également qu'Hérodote fasse l'économie de l'adverbe ; cela se produit souvent avec le verbe « dire », la formule raccourcie étant alors οὐκ ἔχω εἰπεῖν (présente en 1.49, 2.104, 2.130, 4.180, 7.153, 7.189, 8.112, 8.128, 9.84) ou même οὐκ ἔχω εἶπαι (7.133) ; enfin, avec « contredire » : οὐκ ἔχω ἀντιλέγειν (8.77).

Toutes ces expressions conservent entièrement le rythme dactylique. Mais il arrive aussi que l'intrusion d'un complément rompe en partie la séquence ainsi composée : c'est le cas dans 2.103 οὐκ ἔχω τὸ ἐνθεῦτεν ἀτρεκέως εἰπεῖν ; 3.116 οὐκ ἔχω οὐδὲ τοῦτο ἀτρεκέως εἶπαι ; 8.87 οὐκ ἔχω [μετεξετέρους] εἰπεῖν ἀτρεκέως ; 9.18 Οὐκ ἔχω δ᾽ ἀτρεκέως εἰπεῖν. Ou enfin dans un passage où l'expression figure cette fois sous forme affirmative : 1.140 Ταῦτα μὲν ἀτρεκέως ἔχω περὶ αὐτῶν εἰδὼς εἰπεῖν.

Il apparaît donc que, connaissant une double formule dactylique qu'il emploie d'ailleurs fréquemment, Hérodote lui a fait subir des variations de deux ordres : premièrement, en substituant au verbe originel εἰπεῖν ou διακρῖναι un verbe de sens différent, sans pour autant altérer le rythme de la formule ; deuxièmement, en se livrant à des modifications structurelles qui ne préservent que partiellement le rythme dactylique originel — altération que lui permet l'usage de la prose.

e) <u>Formule axiologique ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες</u>

Nous considérons comme une possible formule dactylique cette expression récurrente, d'ordre épistémologique, par laquelle Hérodote manifeste son incrédulité vis-à-vis de *logoi* qu'il rapporte. La négation οὐ est pourtant amétrique ; mais elle constitue le seul obstacle à la composition d'un second hémistiche d'hexamètre à coupe troisième trochaïque, de sorte que nous supposerons ici un abrègement de proclitique, selon une prosodie dont nous avons déjà constaté l'existence dans le discours du narrateur hérodotéen.

Cette formule apparaît dans son intégralité dans cinq passages de l'*Enquête* :

(i) au livre I, dans le *logos* de Babylone : 1.182 Φασὶ δὲ οἱ αὐτοὶ οὗτοι, | ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, | τὸν θεὸν αὐτὸν φοιτᾶν τε ἐς τὸν νηὸν καὶ ἀμπαύεσθαι ἐπὶ τῆς κλίνης « *Ces mêmes (Chaldéens) affirment — tenant des propos qui ne me sont pas crédibles* — que le dieu lui-même fréquente le temple et se repose sur la couche », où elle prolonge un début de phrase également dactylique ;

(ii) au sein du *logos* égyptien, au sujet du phénix : 2.73 Τοῦτον δὲ λέγουσι μηχανᾶσθαι τάδε, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, ἐξ ᾽Αραβίης ὁρμώμενον ἐς τὸ ἱρὸν τοῦ ᾽Ηλίου κομίζειν τὸν πατέρα ἐν σμύρνῃ ἐμπλάσαντα καὶ θάπτειν ἐν τοῦ ᾽Ηλίου τῷ ἱρῷ « Ils affirment que cet (oiseau) se livre au stratagème suivant — *tenant des propos qui ne me sont pas crédibles* — consistant en ce que, quittant l'Arabie en direction du temple d'Hélios, il transporte son père enrobé de myrrhe et l'ensevelit dans le temple d'Hélios » ;

(iii) à l'ouverture du *logos* scythe, au sujet de leurs origines : 4.5 Τοῦ δὲ Ταργιτάου τούτου τοὺς τοκέας λέγουσι εἶναι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, λέγουσι δ᾽ ὧν, Δία τε

καὶ Βορυσθένεος τοῦ ποταμοῦ θυγατέρα « De ce Targitaos ils affirment que les parents sont — *tenant des propos qui ne me sont pas crédibles*, mais qu'ils tiennent — Zeus et la fille du fleuve Borysthène », où la formule est mise en contraste avec λέγουσι δ᾽ ὧν (qui constitue pour sa part un mètre iambique), tandis que la fin de la phrase apporte un nouveau témoignage remarquable de métrique accentuelle, puisque dans : Δία τε καὶ Βορυσθένεος τοῦ ποταμοῦ θυγατέρα, l'accent occupe systématiquement le virtuel temps fort d'une séquence qui mesurerait dès lors exactement six dactyles, avec coupe médiane ;

(iv) dans le *logos* scythe encore, au sujet des « hommes aux pieds de chèvre » habitant les montagnes, en 4.25 : οἱ δὲ φαλακροὶ οὗτοι λέγουσι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, οἰκέειν τὰ οὔρεα αἰγίποδας ἄνδρας « ces hommes chauves affirment, *tenant des propos qui ne me sont pas crédibles*, que des hommes aux pieds de chèvre habitent les montagnes » ;

(v) enfin, au livre V, au sujet de la rivalité entre Athéniens et Eginètes et selon la version de ces derniers : 5.86 ᾽Αθηναίους μέν νυν, ἐπείτε σφι οὐδεὶς ἐς μάχην κατίστατο, ἀποβάντας ἀπὸ τῶν νεῶν τραπέσθαι πρὸς τὰ ἀγάλματα · οὐ δυναμένους δὲ ἀνασπάσαι ἐς τῶν βάθρων αὐτὰ οὕτω δὴ περιβαλομένους σχοινία ἕλκειν, ἐς οὗ ἑλκόμενα τὰ ἀγάλματα ἀμφότερα τὠυτὸ ποιῆσαι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, ἄλλῳ δέ τεῳ · ἐς γούνατα γάρ σφι αὐτὰ πεσεῖν, καὶ τὸν ἀπὸ τούτου χρόνον διατελέειν οὕτω ἔχοντα « Les Athéniens donc, comme personne ne se présentait à eux pour les combattre, seraient descendus de leurs vaisseaux et se seraient dirigés vers les statues ; mais ne pouvant les arracher de leurs bases, ils les auraient entourées de cordes et auraient tiré, jusqu'au moment où les statues ainsi tirées auraient fait la même chose — *tenant des propos qui ne me sont pas crédibles*, mais qui le seront peut-être à d'autres : elle seraient tombées à genoux devant eux, et se tiendraient toujours ainsi depuis », où elle est construite de façon assez lâche par rapport au reste de la phrase, étant apposée au sujet implicite que sont les Eginètes, auteurs de cette version.

Dans deux autres cas, l'expression est réduite à ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά, avec ellipse de λέγοντες : en 2.121ε, dans le conte de Rhampsinite et des voleurs : Τὸν δὲ βασιλέα, ὡς αὐτῷ ἀπηγγέλθη τοῦ φωρὸς ὁ νέκυς ἐκκεκλεμμένος, δεινὰ ποιέειν, πάντως δὲ βουλόμενον εὑρεθῆναι ὅστις κοτὲ εἴη ὁ ταῦτα μηχανώμενος, ποιῆσαί μιν τάδε, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά « Et le roi, quand on lui aurait rapporté que le cadavre du voleur avait été volé, se serait mis en colère, et voulant à tout prix découvrir quel pouvait être l'auteur de ce stratagème, il aurait fait ceci — *qui ne m'est pas crédible* » ; et en 4.42, au sujet du périple de la Libye accompli par les Phéniciens et selon leur propre version : Καὶ ἔλεγον, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά, ἄλλῳ δὲ [δή] τεῳ, ὡς περιπλέοντες τὴν Λιβύην τὸν ἥλιον ἔσχον ἐς τὰ δεξιά « Et ils disaient — *choses qui ne me sont pas crédibles*, mais qui le seront peut-être à d'autres —

qu'en naviguant autour de la Libye ils avaient eu le soleil sur leur droite ». Dans cet exemple comme en 5.86, la formule (ici réduite) est suivie d'un syntagme ἄλλῳ δέ τεῳ qui compose un mètre iambique.

f) <u>Formule rituelle εὔστομα κείσθω</u>

Cette formule consacrée dictée par un interdit religieux apparaît deux fois de suite dans un même passage extrait du *logos* égyptien, concernant notamment le rite initiatique de la déesse Déméter : (…) Περὶ μὲν τούτων εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, | εὔστομα κείσθω. | Καὶ τῆς Δήμητρης τελετῆς πέρι, τὴν οἱ Ἕλληνες Θεσμοφόρια καλέουσι, | καὶ ταύτης μοι πέρι εὔστομα κείσθω, | πλὴν ὅσον αὐτῆς ὁσίη ἐστὶ λέγειν « Au sujet de ces choses, bien que je sache plus précisément ce qu'il en est de chacune, *observons un pieux silence*. Et au sujet du rite d'initiation de Déméter que les Grecs appellent Thesmophories, *à ce sujet aussi observons un pieux silence*, si ce n'est pour ce que son caractère sacré permet de dire ». Il s'agit là, selon Stein, d'une « ancienne formule de déprécation, vraisemblablement empruntée à un chant de culte hexamétrique »[114] ; notons que l'anastrophe de la préposition permet la composition d'une longue séquence de quatre anapestes et demi, au terme de laquelle la formule εὔστομα κείσθω fait fonction de clausule dactylique.

On pourra mentionner aussi, dans le même registre, la « formule » οὔ μοι ἥδιόν ἐστι λέγειν « *il ne me plaît pas de le dire* » qui apparaît en 2.46, également gouvernée par un interdit religieux qui se manifeste tout au long du *logos* égyptien.

g) <u>Formule de mesure ou de dénombrement οὐ πολλῷ τεῳ ἐλάσσων *vel sim.*</u>

Cette expression qui signifie « guère beaucoup plus petit(e) » et qui, moyennant l'abrègement de τεω au temps faible devant initiale vocalique, compose une séquence de trois dactyles, apparaît à plusieurs reprises dans des phrases mentionnant les dimensions d'un objet ou d'un lieu : ainsi en 2.48, au sujet du sexe des statuettes articulées que promènent les femmes égyptiennes en l'honneur de Dionysos : οὐ πολλῷ τεῳ ἔλασσον ἐὸν τοῦ ἄλλου σώματος « *qui n'est guère beaucoup plus petit que le reste du corps* », où le rythme dactylique est prolongé par le complément ; en 2.124, au sujet de la chaussée qui servit à la construction de la pyramide de Chéops : οὐ πολλῷ τεῳ ἐλάσσων τῆς πυραμίδος « *guère beaucoup plus petite* que la pyramide » ; ou en 4.86, au sujet du lac Méotide : παρέχεται δὲ καὶ λίμνην ὁ Πόντος οὗτος ἐκδιδοῦσαν ἐς αὐτὸν οὐ πολλῷ τεῷ ἐλάσσω ἑωυτοῦ « Ce Pont présente aussi un lac qui se jette en lui, *et qui n'est guère beaucoup plus petit que lui-même* ». Enfin, c'est, au pluriel, du nombre des fleuves scythes

[114] STEIN, *ad loc.* : « Eine altertümliche Deprekationsformel, wahrscheinlich einem hexametrischen Kultusliede entnommen. »

qu'il s'agit en 4.47 : ἥ τε γὰρ γῆ ἐοῦσα πεδιὰς αὕτη ποιώδης τε καὶ εὔυδρῶ ἐστι, ποταμοὶ τε δι᾽ αὐτῆς ῥέουσι οὐ πολλῷ τεῳ ἀριθμὸν ἐλάσσονες τῶν ἐν Αἰγύπτῳ διωρύχων « Car cette terre, étant une plaine, abonde en pâturages et en eau, et des fleuves la traversent, *qui ne sont guère très inférieurs en nombr*e aux canaux de l'Egypte », où l'expression explicite de la notion de « nombre » s'intègre dans la formule.

Observons pour finir que l'expression trouve sa contrepartie « guère beaucoup plus grand », au sujet des loups égyptiens en 2.67, οὐ πολλῷ τεῳ ἐόντας ἀλωπέκων μέζονας « *qui ne sont guère beaucoup plus grands que des renards* », à la faveur de l'introduction du participe et du complément du comparatif.

2. Dans les discours des personnages

a) Formule οὐ γὰρ ἄμεινον

Cette formule qui compose une clausule dactylique apparaît en clôture de trois discours :

(i) dans l'inscription gravée sur le tombeau de Nitocris, en 1.187 : Τῶν τις ἐμέο ὕστερον γινομένων Βαβυλῶνος βασιλέων ἢν σπανίσῃ χρημάτων, ἀνοίξας τὸν τάφον λαβέτω ὁκόσα βούλεται χρήματα · μὴ μέντοι γε μὴ σπανίσας γε ἄλλως ἀνοίξῃ · | οὐ γὰρ ἄμεινον « Si l'un des rois de Babylone qui me succéderont vient à manquer d'argent, qu'il ouvre le tombeau et prenne autant qu'il veut d'argent ; mais s'il n'en manque pas, qu'il ne l'ouvre pas pour rien ; *car il n'y aurait point avantage* » ;

(ii) dans le discours de Darius aux conjurés, en 3.71 : Ἐπείτε δὲ συνήνεικε ὥστε καὶ ὑμέας εἰδέναι καὶ μὴ μοῦνον ἐμέ, ποιέειν αὐτίκα μοι δοκέει καὶ μὴ ὑπερβάλλεσθαι · | οὐ γὰρ ἄμεινον « Puisqu'il s'est trouvé que vous sachiez vous aussi et pas seulement moi, je suis d'avis d'agir tout de suite, sans remettre à plus tard ; *car il n'y aurait point avantage* » ;

(iii) dans le discours du même Darius au cours des dialogues perses, en 3.82 : Ἔχω τοίνυν γνώμην ἡμέας ἐλευθερωθέντας διὰ ἕνα ἄνδρα τὸ τοιοῦτο περιστέλλειν, χωρίς τε τούτου πατρίους νόμους μὴ λύειν ἔχοντας εὖ · | οὐ γὰρ ἄμεινον « Je suis donc d'avis que, libérés grâce à un seul homme, nous conservions un tel état de fait, et, indépendamment de cela, que nous ne brisions pas les lois de nos pères quand elles sont bonnes ; *car il n'y aurait point avantage* ».

Or il s'agit là d'une réminiscence homérique de l'expression ὣς γὰρ ἄμεινον, qui ne figurait qu'isolément chez Homère. Tout se passe donc comme si Hérodote érigeait ici en formule une expression homérique ponctuelle ; mais on pourra aussi bien supposer, avec Stein, le caractère originellement formulaire de l'expression hérodotéenne[115].

[115] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (ix).

b) <u>Formule Νῦν ὦν μοι δοκέει</u>

Cette expression qui signifie « à présent donc, je suis d'avis que… » et qui apparaît quatre fois dans l'œuvre est susceptible de deux lectures différentes : (1) Νῦν ὦν μοι δοκέει « à la lettre », soit deux dactyles et demi avec la désinence verbale au temps fort, équivalant à un premier hémistiche d'hexamètre à coupe penthémimère ; (2) Νῦν ὦν μοι δοκ<u>έει</u> avec synizèse et abrègement éventuels devant initiale vocalique, composant une séquence de deux dactyles seulement.

Le premier type se rencontre très probablement dans le conseil de Crésus à Cyrus en 1.207 : Νῦν ὦν μοι δοκέει | διαβάντας προελθεῖν ὅσον ἂν ἐκεῖνοι ὑπεξίωσι, ἐνθεῦτεν δὲ τάδε ποιεῦντας πειρᾶσθαι ἐκείνων περιγενέσθαι « *A présent donc, je suis d'avis que* nous franchissions le fleuve et avancions autant qu'eux reculeront, et qu'à partir de là nous essayions de triompher d'eux en faisant ce que voici » ; dans celui de Préxaspe à Cambyse en 3.62 : Νῦν ὦν μοι δοκέει | μεταδιώξαντας τὸν κήρυκα ἐξετάζειν εἰρωτῶντας παρ᾽ ὅτεο ἥκων προαγορεύει ἡμῖν Σμέρδιος βασιλέος ἀκούειν « *A présent donc, je suis d'avis que* nous nous poursuivions le héraut et l'interrogions en lui demandant de la part de qui il nous proclame d'obéir au roi Smerdis » ; et dans celui de Gobryas à Darius en 4.134 : Νῦν ὦν μοι δοκέει, | ἐπεὰν τάχιστα νὺξ ἐπέλθῃ, ἐκκαύσαντας τὰ πυρὰ ὡς ἐώθαμεν καὶ ἄλλοτε ποιέειν, τῶν στρατιωτέων τοὺς ἀσθενεστάτους ἐς τὰς ταλαιπωρίας ἐξαπατήσοντας καὶ τοὺς ὄνους πάντας καταδήσαντας ἀπαλλάσσεσθαι, κτλ. « *A présent donc, je suis d'avis que*, dès la tombée de la nuit, nous allumions les feux comme nous avions coutume de le faire les autres fois, que nous trompions aux soldats trop faibles pour supporter les fatigues, que nous délions tous les ânes et que nous partions », etc.

C'est en revanche le second type qu'il faut supposer dans le discours de l'un des Scythes confrontés, à leur retour, aux enfants nés de leurs femmes et de leurs esclaves : 4.3 Νῦν ὦν μοι δοκ<u>έει</u> αἰχμὰς μὲν καὶ τόξα μετεῖναι, | λαβόντας δὲ ἕκαστον τοῦ ἵππου τὴν μάστιγα ἰέναι ἆσσον αὐτῶν « *A présent donc, je suis d'avis que nous laissions nos lances et nos arcs*, et que prenant chacun le fouet de notre cheval, nous nous élancions sur eux ». La séquence rythmique ainsi composée représente en effet un parfait hexamètre à coupe hephthémimère, particulièrement signifiant dans ce contexte belliqueux.

c) <u>Formule (κ)οῖον ἐφθέγξαο ἔπος</u>

Pour cette formule de réprobation qui figure à l'ouverture de deux réponses, en 5.106 et 7.103, et qui constitue une réminiscence homérique, voir le chap. V, I. A. 2. a) (xix).

d) Formule ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι

Deux discours des livres VII et IX adressés à Xerxès attestent, sous cette forme stricte ou sous une forme légèrement différente, cette expression signifiant « à / de marcher contre ta terre » et qui constitue, moyennant une lecture στρατε(ύ)εσθαι avec amuïssement ou consonification du second élément diphtongal, un second hémistiche potentiel d'hexamètre à coupe penthémimère. La première occurrence en figure à l'ouverture du livre VII, le discours du belliciste Mardonios (7.5) : ᾽Αλλ᾽ εἰ τὸ μέν νυν ταῦτα πρήσσοις τά περ ἐν χερσὶ ἔχεις · ἡμερώσας δὲ Αἴγυπτον τὴν ἐξυβρίσασαν στρατηλάτεε ἐπὶ τὰς ᾽Αθήνας, ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθὸς καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γὴν τὴν σὴν στρατεύεσθαι « Mais puisses-tu donc accomplir ce que tu as ici en mains ; et lorsque tu auras pacifié l'Egypte qui t'a outragé, marche contre Athènes, afin de jouir parmi les hommes d'une réputation de bravoure et afin que l'on se garde à l'avenir *de marcher contre ta terre* ». L'expression figure à la fin d'une phrase qui atteste par ailleurs une réminiscence homérique[116].

La seconde occurrence est double, et se présente dans les deux cas sous une forme différente ; elle figure au livre IX, dans ce discours trompeur d'Artayctès (9.116) : Δέσποτα, ἔστι οἶκος ἀνδρὸς Ἕλληνος ἐνθαῦτα, ὃς ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατευσάμενος δίκης κυρήσας ἀπέθανε. Τούτου μοι δὸς τὸν οἶκον, ἵνα καί τις μάθῃ | ἐπὶ γῆν τὴν σὴν | μὴ στρατεύεσθαι « Maître, il y a ici la maison d'un homme grec qui *a marché contre ta terre* et qui est mort, trouvant sa punition. De cet homme, donne-moi la maison, afin que l'on apprenne *à ne pas marcher contre ta terre* ». Dans le premier cas, la substitution à l'infinitif du participe στρατευσάμενος contrarie en son terme le rythme dactylique, en vertu d'une prédominance du critère morphosyntaxique ; dans le second, l'introduction de la négation μή fournissant le versant négatif de la formule compose une succession de deux séquences dactyliques : ἐπὶ γῆν τὴν σὴν (2 ana) | μὴ στρατεύεσθαι (2 da = clausule dactylique).

3. Formules narratives

a) Formule de réponse … καὶ ἀμείβετο τοῖσδε

Comme nous l'avons vu précédemment, les phrases introduisant des répliques reposent souvent sur le noyau dactylique ἀμείβετο τοῖσδε, qui suit le modèle homérique où ce syntagme figure en fin de vers. On en trouve seize exemples dans l'œuvre d'Hérodote :

Gygès à Candaule en 1.9 : Ὁ μὲν δὴ λέγων τοιαῦτα ἀπεμάχετο, ἀρρωδέων μή τι οἱ ἐξ αὐτῶν γένηται κακόν. Ὁ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Crésus à Adraste en 1.35 : Κροῖσος δέ μιν ἀμείβετο τοῖσδε.

[116] Sur laquelle voir chap. V, I. A. 2. a) (xxii).

Crésus à Cyrus en 1.155 : ʽΟ μὲν δὴ τά περ ἐνόεε ἔλεγε, ὁ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε, δείσας μὴ ἀναστάτους ποιήσῃ τὰς Σάρδις.

Amasis à ses proches en 2.173 : ʽΟ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδ(ε) αὐτούς.

Psamménite à Cambyse en 3.14 : ʽΟ μὲν δὴ ταῦτα ἐπειρώτα, ὁ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Cambyse à Crésus en 3.36 : ʽΟ μὲν δὴ εὐνοίην φαίνων συνεβούλευέ οἱ ταῦτα · ὁ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

La femme d'Intaphernès à Darius en 3.119 : ʽΗ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Darius à Atossa en 3.134 : ʽΗ μὲν δὴ ταῦτα ἐκ διδαχῆς ἔλεγε · ὁ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Battos à la Pythie en 4.155 : ʽΟ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Cléomène à Aristagoras en 5.49 : ᾽Αρισταγόρης μὲν ταῦτα ἔλεξε, Κλεομένης δὲ ἀμείβετο τοῖσδε.

La mère de Démarate à celui-ci en 6.69 : ʽΟ μὲν δὴ τοιαῦτα ἔλεγε, ἡ δὲ ἀμείβετο τοῖσδε.

Xerxès à Pythios en 7.39 : Κάρτα τ(ε) ἐθυμώθη ὁ Ξέρξης | καὶ ἀμείβετο τοῖσδε.

Xerxès à Artabane en 7.48 : Ξέρξης δὲ πρὸς ταῦτα ἀμείβετο τοῖσδε. — Mais on lit aussi en 7.47 : Ξέρξης δὲ ἀμείβετο λέγων, en 7.49 : ʽΟ δ᾽ ἀμείβετο λέγων.

Thémistocle à Aristide en 8.80 : ʽΟ δ᾽ ἀμείβετο τοῖσδε.

Enfin, mais sous la forme d'un préverbé, Pausanias à Lampon d'Egine en 9.79 : ʽΟ μὲν δοκέων χαρίζεσθαι ἔλεγε τάδε, ὁ δ᾽ ἀνταμείβετο τοῖσδε.

L'expression ne connaît qu'une occurrence à l'aoriste ἀμείψατο τοῖσδε, concernant la réponse de Darius à Coès en 4.97 : Κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ Δαρεῖος καί μιν ἀμείψατο τοῖσδε. Il convient de rapprocher cette phrase de l'occurrence de 7.39 mentionnée ci-dessus, avec laquelle elle compose un diptyque antithétique de formules de réponse couplées avec une formule d'agrément / désagrément.

b) <u>Formules d'agrément et de désagrément d'un discours</u>

La formule d'agrément apparaît en effet sous la forme Κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ dans deux passages : en 4.97 Κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ Δαρεῖος καί μιν ἀμείψατο τοῖσδε « *Darius se réjouit fort de cet avis, et il lui répondit ainsi* », où elle est donc couplée avec une formule de réponse ; remarquons la longueur de la séquence dactylique ainsi composée (8 dactyles) ; et en 8.69 ᾽Επειδὴ δὲ ἀνηνείχθησαν αἱ γνῶμαι ἐς Ξέρξην, | κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ τῇ ᾽Αρτεμισί<u>ῃς</u>, | καὶ νομίζων ἔτι πρότερον σπουδαίην εἶναι τότε πολλῷ μᾶλλον αἴνεε « Lorsque les avis eurent été rapportés à Xerxès à Xerxès, *il se réjouit fort de l'avis d'Artémise*, et alors qu'il la considérait déjà auparavant comme valeureuse, il ne l'en loua que davantage », où le nom d'Artémise prolonge également la formule.

On en trouve une forme raccourcie en 1.27 : Κάρτα τε ἡσθῆναι Κροῖσον | τῷ ἐπιλόγῳ καί οἱ, προσφυέως γὰρ δόξαι λέγειν, πειθόμενον παύσασθαι τῆς ναυπηγίης « *Crésus se réjouit fort de* ce conseil et, comme il trouvait qu'il (*sc.* Bias ou Pittacos) avait parlé noblement, il suivit ses conseils et mit fin à l'équipement naval ».

Quant à la formule de désagrément, elle revêt la forme Κάρτα τ(ε) ἐθυμώθη en 7.39 Κάρτα τ(ε) ἐθυμώθη ὁ Ξέρξης | καὶ ἀμείβετο τοῖσδε « *Xerxès s'irrita fort et répondit par ces mots* ».

c) <u>Formule μεγάλη τε καὶ εὐειδής *vel sim.*</u>

Au sein même du récit d'Hérodote apparaît le syntagme féminin μεγάλη τε καὶ εὐειδής « grande et belle » dans deux passages dont le premier évoque la fille d'Apriès, roi d'Egypte, en : 3.1 Ἦν Ἀπρί<u>εω</u> | τοῦ προτέρου βασιλέ<u>ο</u>ς θυγάτηρ κάρτα μεγάλη τε καὶ εὐειδής, | μούνη τοῦ οἴκου λελειμμένη, οὔνομα δέ οἱ ἦν Νίτητις « *Apriès, le roi précédent, avait une fille fort grande et belle,* seule restée de sa demeure, et qui avait nom Nitétis », où le syntagme figure au terme d'une longue séquence dactylique[117] ; et le second, la sœur des Péoniens Pigrès et Mantyès en 5.12 Ἦν Πίγρης καὶ Μαντύης ἄνδρες Παίονες, οἳ ἐπείτε Δαρεῖος διέβη ἐς τὴν Ἀσίην, αὐτοὶ ἐθέλοντες Παιόνων τυραννεύειν ἀπικνέονται ἐς Σάρδις, ἅμα ἀγόμενοι ἀδελφεὴν | μεγάλην τε καὶ εὐειδέα « Pigrès et Mantyès étaient des Péoniens, qui, lorsque Darius fut passé en Asie, voulant pour eux la tyrannie sur la Péonie, se rendent à Sardes, emmenant avec eux une sœur *grande et belle* ». — On remarquera qu'il est question dans ces deux passages d'un stratagème employé, dans le premier cas par Amasis qui envoie cette fille à Cambyse en lieu et place de la sienne propre ; dans le second, par les Péoniens pour convaincre Darius d'attaquer leur pays.

De cette formule qui constitue en vérité un second hémistiche d'hexamètre à coupe penthémimère, on trouve un avatar masculin qui respecte lui aussi le rythme en 7.12 : Καὶ δή κου ἐν τῇ νυκτὶ εἶδε ὄψιν τοιήνδε, ὡς λέγεται ὑπὸ Περσέων · ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἄνδρα οἱ ἐπιστάντα | μέγαν τε καὶ εὐειδ<u>έα</u> εἰπεῖν, κτλ. « Or, cette nuit-là, il eut sans doute un songe que voici, d'après ce qu'on dit chez les Perses : Xerxès crut voir se tenir au-dessus de lui un homme *grand et beau, qui lui dit* » ; il s'agit du songe funeste.

Enfin, mais cette fois de façon non métrique, on relève l'emploi du neutre dans l'histoire du tout jeune Cyrus et du bouvier d'Harpage et de sa femme, en 1.112 : Ἡ δὲ ὡς εἶδε τὸ παιδίον μέγα τε καὶ εὐειδὲς ἐόν, κτλ. « Celle-ci, lorsqu'elle vit le jeune enfant qui était grand et beau », etc. Le critère morphosyntaxique contrarie ici le critère rythmique ; il n'en reste pas moins que, typologiquement, ce dernier exemple relève de la formule originelle.

[117] Nous supposons la gémination du μ initial dans κάρτα (μ)μεγάλη, suivant un procédé déjà homérique.

4. Formules mixtes

a) Formule intensive οὕτω ἐργάτιδες / οὕτως ἐργατικοῦ

Cette expression signifiant « si industrieux, si industrieuse » connaît une occurrence dans le discours du narrateur hérodotéen, et une autre dans le discours indirect de Darius :

— discours du narrateur hérodotéen : dans le *logos* égyptien, au sujet du Nil : 2.11 Κοῦ γε δὴ ἐν τῷ προαναισιμωμένῳ χρόνῳ πρότερον ἢ ἐμὲ γενέσθαι οὐκ ἂν χωσθείη κόλπος καὶ πολλῷ μέζων ἔτι τούτου ὑπὸ τοσούτου τε ποταμοῦ καὶ | οὕτως ἐργατικοῦ ; « Comment donc, dans le temps déjà passé avant ma naissance, un golfe même plus grand que celui-ci n'aurait-il pas été comblé sous l'effet d'un fleuve si puissant et *si industrieux* ? » ;

— discours indirect de Darius : dans l'épisode des Péoniens : 5.13 Οἱ μὲν δὴ ταῦτα ἕκαστα ἔλεγον, ὁ δὲ εἰρώτα εἰ καὶ πᾶσαι αὐτόθι αἱ γυναῖκες εἴησαν οὕτω ἐργάτιδες « Eux (*sc.* Pigrès et Mantyès) disaient donc tout cela, et lui (*sc.* Darius) leur demanda si toutes les femmes y étaient *si industrieuses* ».

On remarquera que dans les deux cas, le syntagme constitue la clôture de la phrase.

b) Formule temporelle Ὡς ἐπύθοντο τάχιστα / ἐπείτε τάχιστ(α) ἐπύθοντο

Cette double formule apparaît d'une part, comme on pourrait s'y attendre en raison de sa signification, dans des passages narratifs — ainsi pour la première, 7.119 Τοῦτο μέν, ὡς ἐπύθοντο τάχιστα κτλ. « D'une part, *dès qu'ils eurent appris…* » (et, avec intrusion d'un γάρ qui altère un peu le rythme dactylique, 8.71 ὡς γὰρ ἐπύθοντο τάχιστα) ; pour la seconde, 9.12 Ἀργεῖοι δὲ ἐπείτε τάχιστα ἐπύθοντο τοὺς μετὰ Παυσανίεω ἐξεληλυθότας ἐκ Σπάρτης, πέμπουσι κήρυκα τῶν ἡμεροδρόμων ἀνευρόντες τὸν ἄριστον ἐς τὴν Ἀττικήν, κτλ. « Les Argiens, *aussitôt qu'ils eurent appris* que les troupes de Pausanias étaient sorties de Sparte, envoient un héraut, le meilleur hémérodrome qu'ils aient trouvé, en Attique » ; — d'autre part, dans le discours de Bias ou Pittacos à Crésus en 1.27 Νησιώτας δὲ τί δοκέεις εὔχεσθαι ἄλλο ἤ, ἐπείτε τάχιστα ἐπύθοντό σε μέλλοντα ἐπὶ σφίσι ναυπηγέεσθαι νέας, λαβεῖν ἀρώμενοι Λυδοὺς ἐν θαλάσσῃ, ἵνα ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ ἠπείρῳ οἰκημένων Ἑλλήνων τείσωνταί σε, τοὺς σὺ δουλώσας ἔχεις ; « Mais les insulaires, que crois-tu qu'ils souhaitent sinon — *sitôt qu'ils auront appris* que tu t'apprêtes à construire une flotte contre eux — de surprendre les Lydiens sur mer, afin de venger sur toi les Grecs qui habitent le continent, et que tu tiens asservis ? ». Il est possible en vérité qu'il faille supposer cette occurrence-ci, extraite du livre I, comme modèle pour celle de 9.21 qui lui est semblable, et par rapport à laquelle les occurrences de 7.119 et de 8.71 constituent une variation.

c) <u>Formule axiologique οὐδενὶ κόσμῳ # *vel sim.*</u>

Cette expression que l'on peut traduire par « sans aucun ordre », ou « dans le plus grand désordre », figure dans des passages narratifs et des contextes de déroute : ainsi en 3.13 Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἐκ τῆς μάχης ὡς ἐτράποντο, ἔφευγον | οὐδενὶ κόσμῳ « Les Egyptiens, lorsqu'ils quittèrent le combat, s'enfuirent *sans aucun ordre* » ; et sous la forme de l'accusatif, en 9.65 Ἐν δὲ Πλαταιῇσι οἱ Πέρσαι, ὡς ἐτράποντο ὑπὸ τῶν Λακεδαιμονίων, ἔφευγον | οὐδένα κόσμον | ἐς τὸ στρατόπεδον τὸ ἑωυτῶν καὶ ἐς τὸ τεῖχος τὸ ξύλινον τὸ ἐποιήσαντο ἐν μοίρῃ τῇ Θηβαίδι « A Platées, les Perses, lorsqu'ils furent mis en déroute par les Péloponnésiens, s'enfuirent *sans aucun ordre* vers leur camp et vers le mur de bois qu'ils avaient contruit en territoire thébain » ainsi qu'à deux reprises en 9.69 (bis) οἱ δὲ ἀκούσαντες ταῦτα, | οὐδένα κόσμον ταχθέντες, | οἱ μὲν ἀμφὶ Κορινθίους ἐτράποντο διὰ τῆς ὑπωρείης καὶ τῶν κολωνῶν τὴν φέρουσαν ἄνω ἰθὺ τοῦ ἱροῦ τῆς Δήμητρος, οἱ δὲ ἀμφὶ Μεγαρέας τε καὶ Φλειασίους διὰ τοῦ πεδίου τὴν λειοτάτην τῶν ὁδῶν. Ἐπείτε δὲ ἀγχοῦ τῶν πολεμίων ἐγίνοντο οἱ Μεγαρέες καὶ Φλειάσιοι, ἀπιδόντες σφέας οἱ τῶν Θηβαίων ἱππόται ἐπειγομένους | οὐδένα κόσμον | ἤλαυνον ἐπ᾽ αὐτοὺς τοὺς ἵππους « à ces mots, *sans se ranger aucunement dans l'ordre*, ils partirent, ceux du groupe des Corinthiens par le pied des montagnes et les collines, suivant la route qui menait droit au sanctuaire de Déméter, ceux du groupe de Mégare et de Phlionte par la plaine, suivant la route la plus lisse. Et alors que les Mégaréens et les Phliasiens approchaient des ennemis, les cavaliers thébains, en les voyant se hâter *dans le plus grand désordre*, poussèrent sur eux leurs chevaux ».

Mais elle apparaît aussi dans le discours de Thémistocle à Eurybiade en 8.60 : ἢν δέ γε τὰ ἐγὼ ἐλπίζω γένηται καὶ νικήσωμεν τῇσι νηυσί, οὔτε ὑμῖν ἐς τὸν Ἰσθμὸν παρέσονται οἱ βάρβαροι οὔτε προβήσονται ἑκαστέρω τῆς Ἀττικῆς, ἀπίασι τε οὐδενὶ κόσμῳ « Mais si ce que j'espère arrive et que nous remportions un combat naval, les barbares ne se présenteront pas à vous sur l'Isthme, ni n'avanceront au-delà de l'Attique ; ils s'en iront *sans aucun ordre* ». Il convient d'ailleurs de remarquer ici que ce discours est introduit ainsi : παρεόντων γὰρ τῶν συμμάχων οὐκ ἔφερέ οἱ κόσμον οὐδένα κατηγορέειν · ὁ δὲ ἄλλου λόγου εἴχετο, λέγων τάδε « car en présence des alliés, il eût été *du plus grand désordre* de formuler des accusations ; il opta pour un autre discours, en disant ceci », attestant la locution au sens figuré. Il est donc remarquable qu'au sein du même passage, le discours du personnage fasse écho par cette répétition formulaire au récit du narrateur.

d) <u>Formules « thaumatiques » θῶυμα μέγιστον *et sim*.</u>

Le motif de la « merveille » et du « prodige » suscitant le plus grand « étonnement » revêtent à plusieurs reprises la forme du syntagme θῶυμα μέγιστον, ou φάσμα μέγιστον, dont on reconnaîtra le rythme dactylique qui pourrait être celui d'une clausule hexamétrique (cf. hom. θαῦμα ἰδέσθαι #). On lit ainsi, et chaque fois dans le discours du narrateur hérodotéen :

— dans le *logos* de Crésus, à l'ouverture de l'histoire d'Arion de Méthymne et du dauphin, sous le règne de Périandre, en 1.23 : Τῷ δὴ λέγουσι Κορίνθιοι (ὁμολογέουσί σφι Λέσβιοι) ἐν τῷ βίῳ θῶυμα μέγιστον παραστῆναι « De son vivant, disent les Corinthiens (et les Lesbiens sont d'accord avec eux), se présenta à lui *une très grande merveille* » ;

— dans le *logos* de Babylone, en 1.194 : Τὸ δὲ ἁπάντων θῶυμα μέγιστόν μοί ἐστι τῶν ταύτῃ μετά γε αὐτὴν τὴν πόλιν, ἔρχομαι φράσων « Ce qui est pour moi *la plus grande merveille* de tout ce qu'il y a là, après certes la ville elle-même, je m'en vais le dire » ;

— dans le *logos* égyptien, au sujet du temple de Léto : 2.155 Τὸ δέ μοι τῶν φανερῶν ἦν θῶυμα μέγιστον παρεχόμενον φράσω « Ce qui était pour moi, parmi les choses manifestes, *la plus grande merveille*, je le dirai »[118] ;

— en incise, au livre IV, dans le récit de l'affrontement entre Darius et les Scythes, en 4.129 : Τὸ δὲ τοῖσι Πέρσῃσί τε ἦν σύμμαχον καὶ τοῖσι Σκύθῃσι ἀντίξοον ἐπιτιθεμένοισι τῷ Δαρείου στρατοπέδῳ, θῶυμα μέγιστον ἐρ<u>έω</u>, τῶν τε ὄνων ἡ φωνὴ καὶ τῶν ἡμιόνων τὸ εἶδος « Ce qui aidait les Perses dans leur combat et faisait obstacle aux Scythes quand ils attaquaient le camp de Darius — *je vais dire une très grande merveille* — (c'était) le cri des ânes et l'aspect des mulets ».

Le syntagme est enfin inversé sous la forme μέγιστον θῶυμα dans un dernier exemple extrait du livre VI et décrivant les changements politiques instaurés par Mardonios à son arrivée en Ionie (6.43) : Ὡς δὲ παραπλέων τὴν Ἀσίην ἀπίκετο ὁ Μαρδόνιος ἐς τὴν Ἰωνίην, | ἐνθαῦτα μέγιστον θῶυμα ἐρ<u>έω</u> (4 ana) | τοῖσι μὴ ἀποδεκόμενοισι Ἑλλήνων Περσέων τοῖσι ἑπτὰ Ὀτάνην γνώμην ἀποδέξασθαι ὡς χρεὸν εἴη δημοκρατέεσθαι Πέρσας· τοὺς γὰρ τυράννους τῶν Ἰώνων καταπαύσας πάντας ὁ Μαρδόνιος δημοκρατίας κατίστα ἐς τὰς πόλις « Lorsque, longeant les côtes de l'Asie, Mardonios fut arrivé en Ionie — *je vais dire là une très grande merveille* pour ceux des Grecs qui n'admettent pas qu'Otanès avait publié devant les Sept l'opinion qu'il fallait que les

[118] On mentionnera ici, pour sa remarquable proximité avec cet exemple, le cas de 2.156 : Οὗτος μέν νυν ὁ νηὸς τῶν φανερῶν μοι τῶν περὶ τοῦτο τὸ ἱρόν ἐστι θωυμαστότατον « Donc, ce temple, de toutes les choses manifestes qui se trouvent dans ce sanctuaire, *est la chose la plus admirable* », où le syntagme final ἐστι θωυμαστότατον compose cette fois un dimètre trochaïque (avec allongement du o tonique), après une longue séquence dactylique : Οὗτος μέν νυν ὁ νηὸς τῶν φανερῶν μοι τῶν περὶ τοῦτο τὸ ἱρόν (8 da, avec abrègement de la particule enclitique νυν).

Perses aient un régime démocratique : il débarrassa les Ioniens de leurs tyrans et établit la démocratie dans les cités ».

On trouve d'autre part φάσμα μέγιστον dans le *logos* scythe, au sujet de Scylès, en 4.79 : Ἐπεθύμησε Διονύσῳ Βακχείῳ τελεσθῆναι · μέλλοντι δέ οἱ ἐς χεῖρας ἄγεσθαι τὴν τελετὴν ἐγένετο φάσμα μέγιστον « Il désira s'initier aux mystères de Dionysos Baccheios ; et tandis qu'il s'apprêtait à célébrer la cérémonie d'initiation, se produisit *un très grand prodige* », où le syntagme constitue une authentique clausule dactylique.

C'est enfin sur le modèle de ces syntagmes qu'apparaît au livre I, dans l'épisode du sanglier de Mysie, le syntagme χρῆμα μέγιστον dans le discours des ambassadeurs mysiens : 1.36 Ὦ βασιλεῦ, συὸς χρῆμα μέγιστον ἀνεφάνη ἡμῖν ἐν τῇ χώρῃ, … « O Roi, *une chose énorme* de sanglier est apparu dans notre pays », etc. A noter que dans le récit qui précède, le narrateur hérodotéen employait pour sa part : ὑὸς χρῆμα γίνεται μέγα, c'est-à-dire à peu de chose près le même syntagme, mais cette fois sur un rythme iambico-trochaïque.

Il existe donc chez Hérodote un type de formule composé d'un neutre en -μα dissyllabique qualifié par le superlatif μέγιστον et dénotant la « merveille » ou le « prodige ». Ce type de formule, originellement employé dans le discours même du narrateur hérodotéen, se diffuse par analogie dans un discours de personnage, et peut subir aussi une inversion qui n'en reste pas moins métrique.

III. RYTHMES IAMBICO-TROCHAÏQUES

Pour l'étude de ce second type de rythmes, nous distinguerons les rythmes trochaïques, s'ouvrant sur un trochée (— υ), des rythmes iambiques, s'ouvrant sur un iambe (υ —), et recentrerons l'examen sur les formes métriques de ces rythmes, c'est-à-dire sur les dimètres, trimètres et tétramètres, qui dans le cas des trochées pourront être soit acatalectes (dim. trochaïque : — υ — x | — υ — x ; etc.) soit — plus souvent — catalectiques (dim. trochaïque : — υ — x | — υ — ; etc.). Dans chacune de ces deux parties, nous nous livrerons d'abord à une étude typologique, puis examinerons les expressions rythmiques récurrentes qui représentent autant de formules trochaïques ou iambiques.

A. Rythmes trochaïques

1. Typologie des rythmes trochaïques

a) Occurrences discursives

(i) Discours directs des personnages

Les discours directs des personnages attestent, au long de l'œuvre, un nombre non négligeable de séquences trochaïques, tout particulièrement sous la forme de dimètres, le plus souvent catalectiques, parfois acatalectes. La valeur en est le plus souvent intensive. C'est ainsi le cas du discours du sage Bias de Priène ou Pittacos de Mytilène, dans sa fonction d'« avertisseur tragique »[119], à Crésus en 1.27 : νησιώτας δὲὲτί δοκέεις εὔχεσθαι ἄλλο ἤ, ἐπείτε τάχιστα ἐπύθοντό σε μέλλοντα ἐπὶ σφίσι ναυπηγέεσθαι νέας, λαβεῖν ἀρώμενοι Λυδοὺς ἐν θαλάσσῃ, ἵνα ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ ἠπείρῳ οἰκημένων Ἑλλήνων τείσωνταί σε, | τοὺς σὺ δουλώσας ἔχεις ; Cette phrase, déjà mentionnée dans la partie consacrée aux rythmes dactyliques pour la séquence ἐπείτε τάχιστ(α) ἐπύθοντό σε (cf. *supra*), recèle en sa fin — qui représente la fin du discours lui-même — un dimètre trochaïque catalectique « *eux que tu tiens asservis* », où l'on notera l'emploi emphatique du pronom personnel σύ dans un jeu d'opposition avec le relatif τούς.

De même, Crésus s'adressant à Solon déclare en 1.30 : νῦν ὦν ἵμερος (ἐπ)είρεσθαί μοι ἐπῆλθέ σε εἴ τινα ἤδη πάντων | εἶδες ὀλβιώτατον. Le début de cette phrase a été considéré, dans les diverses variantes de la tradition manuscrite, au titre des séquences dactyliques ; or, la phrase s'achève là encore sur un dimètre trochaïque catalectique « *tu as vu le plus heureux* », dont la valeur est intensive, en accord avec l'emploi final du superlatif.

Plus loin, à l'ouverture du *logos* de Cyrus, la femme du bouvier d'Harpage s'adresse en ces termes à son époux pour lui exposer son plan d'action (1.112) : Ἐπεὶ τοίνυν οὐ δύναμαί σε πείθειν μὴ ἐκθεῖναι, σὺ δὲ ὧδε ποίησον· εἰ δὴ πᾶσά γε ἀνάγκη ὀφθῆναι ἐκκείμενον — τέτοκα γὰρ ἐγώ, τέτοκα δὲ τεθνεός — | τοῦτο μὲν φέρων πρόθες, | τὸν δὲ τῆς Ἀστυάγεος θυγατρὸς παῖδα ὡς ἐξ ἡμέων ἐόντα τρέφωμεν « Eh bien, puisque je ne peux pas te convaincre de ne pas l'exposer, fais donc ceci : s'il faut à tout prix qu'on le voie exposé — comme j'ai accouché, et accouché d'un enfant mort-né, — *emporte celui-ci et expose-le* ; quant à l'enfant de la fille d'Astyage, élevons-le comme s'il était de nous ». On observera ici le parallélisme rythmique de l'incise binaire τέτοκα γὰρ ἐγώ, τέτοκα δὲ τεθνεός (cinq brèves, une longue), qui précède la séquence trochaïque à valeur exhortative, laquelle s'ouvre sur le démonstratif τοῦτο.

Parfois, comme à la fin du *logos* égyptien, la séquence trochaïque se poursuit sur plus de deux mètres. L'occurrence en question figure dans le reproche qu'adressent ses proches au roi Amasis (2.173) : σὲ γὰρ ἐχρῆν | ἐν θρόνῳ σεμνῷ σεμνὸν θωκέοντα | δι᾽ ἡμέρης πρήσσειν τὰ πρήγματα « tu devrais, *siégeant, auguste sur auguste trône,* régler tes affaires à longueur de journée ». Le poétisme rythmique s'allie ici à la répétition de l'adjectif qualificatif σεμνός et à une chaîne allitérante de forme chiasmatique (θ – σ / σ – θ) que nous avons considérée dans notre phonétique poétique.

Au livre III, dans l'épisode de Darius et des conjurés, Darius s'adresse ainsi à Otanès (3.72) : Τοῦτο μὲν γὰρ ἡμέων ἐόντων τοιῶνδε οὐδεὶς ὅστις οὐ παρήσει, τὰ μέν κου

[119] Cf. chap. V, I. C. 2. (v).

καταιδεόμενος ἡμέας, τὰ δέ κου καὶ δειμαίνων· τοῦτο δὲ ἔχω αὐτὸς | σκῆψιν εὐπρεπεστάτην | τῇ πάριμεν, φὰς ἄρτι τε ἥκειν ἐκ Περσέων καὶ βούλεσθαί τι ἔπος παρὰ τοῦ πατρὸς σημῆναι τῷ βασιλέϊ « D'une part, il n'est personne qui empêchera des hommes de notre condition de passer […] ; d'autre part, j'ai moi-même *un prétexte très adéquat* qui nous permettra de passer », etc. Le syntagme nominal revêt, là encore, la forme d'un dimètre trochaïque catalectique, en accord lui aussi avec l'emploi du superlatif εὐπρεπεστάτην.

Dans le prolongement de cet épisode, au sein des Dialogues perses portant sur la meilleure forme de gouvernement, dont nous avons relevé plus haut les rythmes dactylico-anapestiques, Mégabyze, partisan de l'oligarchie, déclare (3.81) : Καίτοι τυράννου ὕβριν φεύγοντας ἄνδρας ἐς δήμου ἀκολάστου ὕβριν πεσεῖν ἐστι | οὐδαμῶς ἀνασχετόν « Or, échapper à la démesure d'un tyran pour tomber dans celle de la foule effrénée n'est *nullement supportable* » : ce syntagme que nous retrouverons plus loin (cf. ci-dessous, 8.142) a de nouveau, à la faveur de l'adverbe négatif οὐδαμῶς, une nette valeur intensive.

Nous n'avons pas relevé, dans les livres IV à VI, de séquences trochaïques discursives. En revanche, il en existe plusieurs dans les discours du livre VII, dont il convient de rappeler qu'il est tenu pour W. Aly pour le sommet poétique de l'œuvre. C'est ainsi que l'on trouve dans le discours inaugural de Xerxès, publiant son intention de marcher contre la Grèce, rien de moins qu'un tétramètre trochaïque catalectique pur (7.8γ) : Οὕτω | οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἔξουσι δούλιον ζυγὸν | οἵ τε ἀναίτιοι « Ainsi, *ceux qui sont coupables à notre égard connaîtront le joug de l'esclavage*, comme ceux qui ne le sont pas ». Puis, dans le discours du belliciste Mardonios qui lui fait suite (7.9α) Ἐπειρήθην δὲ καὶ αὐτὸς ἤδη ἐπελαύνων ἐπὶ τοὺς ἄνδρας τούτους ὑπὸ πατρὸς σοῦ κελευσθείς, καί μοι μέχρι Μακεδονίης ἐλάσαντι καὶ ὀλίγον ἀπολιπόντι ἐς αὐτὰς Ἀθήνας ἀπικέσθαι οὐδεὶς | ἠντιώθη ἐς μάχην « J'en ai déjà fait moi-même l'expérience, en marchant contre ces hommes sous les ordres de ton père : j'ai poussé jusqu'en Macédoine et suis presque arrivé à Athènes même sans que personne *ne vienne à ma rencontre pour me combattre* » : la phrase s'achève sur un dimètre trochaïque catalectique, après l'expression du pronom indéfini négatif οὐδείς.

Artabane expose ensuite à Xerxès un avis contraire, suscitant une vive indignation de la part du roi. Or, le discours de Xerxès contient lui aussi un remarquable dimètre trochaïque (7.11) : Καλὸν ὦν προπεπονθότας ἡμέας τιμωρέειν ἤδη γίνεται, ἵνα καὶ τὸ δεινὸν τὸ πείσομαι τοῦτο μάθω ἐλάσας ἐπ᾽ ἄνδρας τούτους, | τούς γε καὶ Πέλοψ ὁ Φρύξ, | ἐὼν πατέρων τῶν ἐμῶν δοῦλος, κατεστρέψατο οὕτω ὡς καὶ ἐς τόδε αὐτοί τε ὥθνωρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν ἐπώνυμοι τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται « Il est donc bien que nous, qui avons subi les premiers torts, nous vengions désormais, afin que je sache le terrible danger dont je serai victime en marchant contre ces hommes, *eux que même Pélops le Phrygien*, qui était esclave de mes pères, subjugua de telle sorte que jusqu'à ce jour, ces hommes eux-mêmes ainsi que leur pays sont appelées du nom de leur conquérant ». Dans ce

syntagme trochaïque où l'on observe en outre une allitération expressive en labiale (Πέλοψ ὁ Φρύξ), résonne tout le mépris de Xerxès pour le conquérant des Grecs et, à plus forte raison, pour les Grecs eux-mêmes.

Plus loin dans le livre VII, Démarate exprime à Xerxès ses craintes au sujet de l'expédition, lui déclarant que les deux plus grandes sources de danger sont — la terre et la mer ; la formulation de cette assertion revêt en grec la forme d'un dimètre trochaïque acatalecte (7.49) : Τὰ δὲ δύο ταῦτα | ἐστὶ γῆ τε καὶ θάλασσα. — Xerxès exhorte alors Démarate à plus de courage et d'audace (7.50) : Κρέσσον δὲ πάντα θαρσέοντα ἥμισυ τῶν δεινῶν πάσχειν μᾶλλον ἢ πᾶν χρῆμα προδειμαίνοντα | μηδαμᾶ μηδὲν παθεῖν (*codd.* ; ποιέειν Krueger) « Mieux vaut tout tenter pour subir la moitié de désagréments, que, par une crainte prématurée de toute chose, *ne jamais rien subir* » (ou : « *ne rien faire* »). Ici encore, la double négation emphatique μηδαμᾶ μηδέν compose un dimètre trochaïque, situé en fin de phrase.

Dans un second dialogue entre les deux personnages, c'est la formulation d'un avis négatif qui se trouve soulignée par le rythme trochaïque dans cette phrase de Xerxès (7.101) : Οὐ γάρ, ὡς ἐγὼ δοκέω, | οὐδ᾽ εἰ πάντες Ἕλληνες καὶ οἱ λοιποὶ οἱ πρὸς ἑσπέρης οἰκέοντες ἄνθρωποι συλλεχθείησαν, οὐκ ἀξιόμαχοί εἰσι ἐμὲ ἐπιόντα ὑπομεῖναι, μὴ ἐόντες ἄρθμιοι « *Car, à mon avis, non,* même si tous les Grecs et le reste des hommes qui habitent à côté de l'occident se rassemblaient, ils ne sont pas de force à soutenir mon attaque, à moins d'être bien d'accord ». Démarate formulant une nouvelle fois son avis personnel suscite le rire désapprobateur de Xerxès. Il se justifie alors en déclarant (7.104) : Σοὶ δὲ εἰ φαίνομαι ταῦτα λέγων φλυηρέειν, ἀλλὰ σιγᾶν θέλω τὸ λοιπόν · | νῦν δ(ὲ) ἀναγκασθεὶς ἔλεξα « Si je te parais dire là des sottises, je veux bien me taire à l'avenir ; *aussi bien n'ai-je parlé que parce que tu m'y forçais* ».

Gélon de Syracuse, revendiquant devant les généraux grecs le commandement en chef de l'armée et se heurtant à leur refus, propose le compromis suivant (7.160) : Ἀλλ᾽ ἐπείτε ὑμῖν ὁ λόγος οὕτω προσάντης κατίσταται, ἡμεῖς τι ὑπείξομεν τοῦ ἀρχαίου λόγου · εἰ τοῦ μὲν πεζοῦ ὑμεῖς ἡγέοισθε, | τοῦ δὲ ναυτικοῦ ἐγώ « Mais puisque cette proposition vous heurte, nous ferons quelques concessions par rapport à notre premier discours : si vous voulez commander l'armée de terre, *moi, je commanderai la flotte* », le dimètre trochaïque figurant en fin de phrase, clos par le pronom personnel ἐγώ dans un jeu de focalisation contrastive avec ὑμεῖς.

Au lendemain de la bataille navale de l'Artémision, Mardonios, craignant d'être puni pour avoir conseillé l'expédition contre les Grecs, résout de pousser Xerxès à attaquer le Péloponnèse. Il le lui déclare diplomatiquement en ces termes (8.100) : Εἰ μέν νυν δοκέει, αὐτίκα πειρώμεθα τῆς Πελοποννήσου · | εἰ δὲ καὶ δοκέει ἐπισχεῖν, | παρέχει ποιέειν ταῦτα « Si donc bon te semble, attaquons sur-le-champ le Péloponnèse ; *mais si tu es d'avis de surseoir*, il t'est loisible de le faire ». On notera ici que si le premier membre de la

phrase s'ouvre sur une séquence dactylique — Εἰ μέν νυν δοκέει, αὐτίκα (3 da), le second, qui lui répond et s'y oppose, présente une protase trochaïque, selon une esthétique du mélange que nous avons déjà évoquée.

L'occurrence suivante offre un second exemple du syntagme οὐδαμῶς ἀνασχετόν « nullement supportable », déjà rencontré en 3.81. Elle apparaît dans le discours des députés lacédémoniens, à la fin du livre VIII (8.142) : Ἄλλως τε τούτων ἀπεόντων αἰτίους γενέσθαι δουλοσύνης τοῖσι Ἕλλησι Ἀθηναίους | οὐδαμῶς ἀνασχετόν, | οἵτινες αἰεὶ καὶ τὸ πάλαι φαίνεσθε πολλοὺς ἐλευθερώσαντες ἀνθρώπων « D'ailleurs, abstraction faite de ces raisons, *il n'est nullement supportable* que les Athéniens soient responsables de l'asservissement de la Grèce, — vous qui toujours depuis les temps anciens vous montrez les libérateurs de nombreux peuples ». On observera ici le changement expressif de sujet, de la troisième personne dénotée par Ἀθηναίους à l'apostrophe οἵτινες κτλ. — Au sein de la même assemblée, les Athéniens répondent aux députés de Sparte — et leur discours clôt le livre VIII (8.144) : Ὡς γὰρ ἡμεῖς εἰκάζομεν, | οὐκ ἑκὰς χρόνου παρέσται | ὁ βάρβαρος ἐσβαλὼν ἐς τὴν ἡμετέρην, ἀλλ᾽ ἐπειδὰν τάχιστα πύθηται τὴν ἀγγελίην ὅτι οὐδὲν ποιήσομεν τῶν ἐκεῖνος ἡμέων προσεδέετο « D'après nos conjectures personnelles, *il sera là sans délai*, le barbare qui s'est lancé à l'assaut de notre pays, mais sitôt qu'il aura appris la nouvelle selon laquelle nous ne faisons rien de ce qu'il nous demandait ».

Enfin, c'est de nouveau la notion de temps qui fournit l'occasion de la dernière séquence trochaïque observée, au livre IX, dans le discours d'Artabaze enjoignant aux Thessaliens de bien recevoir Mardonios qui le suit (9.89) : Τοῦτον καὶ ξεινίζετε καὶ εὖ ποιεῦντες φαίνεσθε · | οὐ γὰρ ὑμῖν ἐς χρόνον | ταῦτα ποιεῦσι μεταμελήσει « Lui, offrez-lui l'hospitalité et montrez-vous pleins d'égards pour lui : *car le moment venu, vous n'aurez pas* à vous en repentir ». Le dimètre trochaïque acatalecte fait suite ici à une longue séquence dactylico-spondaïque (7 da), dont la fonction est de conférer aux propos d'Artabaze une certaine solennité. Le changement de rythme relève, comme on a déjà pu le dire, d'une esthétique rythmique proprement hérodotéenne.

(ii) Discours indirects

Nous avons pu relever dans l'œuvre d'Hérodote quatre occurrences de dimètres trochaïques, catalectiques ou acatalectes, figurant dans des discours rapportés sous forme indirecte. La première concerne l'avertissement formulé par Chilon de Lacédémone, dans la fonction d'« avertisseur tragique », à Hippocrate d'Athènes après l'apparition d'un prodige néfaste (1.59) : Χίλων δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος παρατυχὼν καὶ θεησάμενος τὸ τέρας συνεβούλευε Ἱπποκράτεϊ πρῶτα μὲν γυναῖκα | μὴ ἄγεσθαι τεκνοποιόν | ἐς τὰ οἰκία, εἰ δὲ τυγχάνει ἔχων, δεύτερα τὴν γυναῖκα ἐκπέμπειν, καὶ εἴ τις οἱ τυγχάνει ἐὼν παῖς, τοῦτον ἀπείπασθαι « Chilon de Lacédémon, qui se trouvait là par hasard et qui

avait pu contempler le prodige, conseilla à Hippocrate, tout d'abord, *de ne pas emmener* de femme *progénitrice* dans sa demeure, et s'il se trouvait en avoir une, ensuite, de renvoyer cette femme et de répudier tout enfant qu'il pouvait avoir ». La séquence trochaïque contient ici l'adjectif composé τεκνοποιός, étudié dans notre lexique poétique[120].

La deuxième occurrence figure, toujours au livre I, à l'ouverture du *logos* perse, au sujet de Déiocès (1.97) : Πλέονος δὲ αἰεὶ γινομένου τοῦ ἐπιφοιτῶντος, οἷα πυνθανομένων τὰς δίκας ἀποβαίνειν κατὰ τὸ ἐόν, γνοὺς ὁ Δηιόκης ἐς ἑωυτὸν πᾶν ἀνακείμενον οὔτε κατίζειν ἔτι ἤθελε ἔνθα περ πρότερον προκατίζων ἐδίκαζε | οὔτ᾽ ἔφη δικᾶν ἔτι « Déiocès, sachant que tout lui revenait, ne voulut plus siéger où, siégeant auparavant, il rendait la justice, *et déclara qu'il ne jugerait plus* » ; le rythme trochaïque s'allie ici à la coordination négative οὔτε… οὔτε pour souligner à ses côtés la fermeté des résolutions de Déiocès.

Hérodote relate au livre III les deux versions qui ont cours au sujet de la mort de la sœur de Cambyse ; selon la version grecque, c'est le spectacle d'un combat entre un chiot et un lionceau, et du secours apporté au premier par son frère, qui aurait suscité en elle le souvenir de Smerdis, frère défunt de Cambyse : et c'est pour avoir formulé ce souvenir qu'elle aurait été tuée par ce dernier (3.32) : Καμβύσην δὲ μαθόντα τοῦτο ἐπείρεσθαι δι᾽ ὅ τι δακρύει, | τὴν δὲ εἰπεῖν ὡς ἰδοῦσα | τὸν σκύλακα τῷ ἀδελφεῷ τιμωρήσαντα δακρύσειε, μνησθεῖσά τε Σμέρδιος καὶ μαθοῦσα ὡς ἐκείνῳ οὐκ εἴη ὁ τιμωρήσων « Cambyse, ayant remarqué cela, demanda pourquoi elle pleurait, *et elle répondit qu'ayant vu* », etc. Le rythme trochaïque est-il ici fortuit ? ou sert-il à marquer de façon expressive la réponse de la jeune femme ?

Enfin, le discours indirect émane d'un sujet indéfini dans ce témoignage rapporté par Hérodote au livre VIII (8.98) Λέγουσι γὰρ | ὡς ὅσων ἂν ἡμερέων | <ᾖ> ἡ πᾶσα ὁδός, τοσοῦτοι ἵπποι τε καὶ ἄνδρες διεστᾶσι, κατὰ ἡμερησίην ὁδὸν ἑκάστην ἵππος τε | καὶ ἀνὴρ τεταγμένος « On dit en effet *qu'autant que* l'ensemble de la route *compte de jours*, autant sont disposés de chevaux et d'hommes, pour chaque étape quotidienne un cheval *et un homme préposés* ». On est alors bien proche, dans ce dernier cas, du discours du narrateur hérodotéen lui-même, auquel nous nous intéressons maintenant.

(iii) Discours du narrateur hérodotéen

Nombreuses étant les séquences trochaïques du discours hérodotéen, il semble qu'elles puissent se répartir en deux catégories distinctes, déjà mises en lumière dans notre étude des rythmes dactylico-anapestiques : d'une part, celles au moyen desquelles Hérodote formule un avis personnel dans une dimension éventuellement polémique, ou rend compte de sa démarche d'enquêteur ou de chroniqueur, et qui relèvent donc d'une authentique mise en

[120] Cf. chap. IV, I., s. *v*.

scène du narrateur hérodotéen ; d'autre part, celles qui apparaissent dans les développements à caractère géographique ou ethnographique, et tout particulièrement — une fois de plus, pourra-t-on dire, et tout comme les premières — dans le *logos* égyptien.

Dans le premier groupe d'occurrences, figure tout d'abord cette mention du vase d'or envoyé par Crésus en offrande au dieu de Delphes (1.51) : … καὶ περιρραντήρια δύο ἀνέθηκε, χρύσεόν τε καὶ ἀργύρεον, τῶν τῷ χρυσέῳ ἐπιγέγραπται Λακεδαιμονίων φάμενον εἶναι ἀνάθημα, οὐκ ὀρθῶς λέγων · | ἔστι γὰρ καὶ τοῦτο Κροίσου, κτλ. « et il consacra deux vases à eau lustrale, un d'or et un d'argent ; sur le vase d'or, figure une inscription prétendant que c'est une offrande des Lacédémoniens : elle n'est pas véridique ; *car lui aussi est de Crésus* ».

Rapportant, un peu plus loin, le subterfuge imaginé par Pisistrate pour reprendre le pouvoir à Athènes, Hérodote ne cache pas son étonnement (1.60) : Ἐνδεξαμένου δὲ τὸν λόγον καὶ ὁμολογήσαντος ἐπὶ τούτοισι Πεισιστράτου, μηχανῶνται δὴ ἐπὶ τῇ κατόδῳ | πρῆγμα εὐηθέστατον, | ὡς ἐγὼ εὑρίσκω, μακρῷ (ἐπεί γε ἀπεκρίθη ἐκ παλαιτέρου τοῦ βαρβάρου ἔθνεος τὸ Ἑλληνικὸν ἐὸν καὶ δεξιώτερον καὶ εὐηθείης ἠλιθίου ἀπηλλαγμένον μᾶλλον), εἰ καὶ τότε γε οὗτοι ἐν Ἀθηναίοισι τοῖσι πρώτοισι λεγόμενοισι εἶναι Ἑλλήνων σοφίην μηχανῶνται τοιάδε « Pisistrate ayant accueilli ce discours et s'étant accordé sur ses conditions, ils imaginent alors pour son retour *un expédient des plus naïfs,* je trouve — étant donné que depuis longtemps le peuple grec s'était distingué du peuple barbare en se montrant plus fin et plus dégagé d'une sotte naïveté, — s'il est vrai qu'alors ces hommes, chez les Athéniens, qui passaient pour les premiers des Grecs en intelligence, imaginèrent une chose pareille ». Le syntagme qui compose ce dimètre trochaïque renferme un superlatif — εὐηθέστατον — dont la valeur est précisément soulignée par le rythme ; il précède en outre une longue justification du jugement porté par Hérodote sur le subterfuge en question. La valeur du rythme trochaïque est donc, ici comme dans d'autres occurrences déjà étudiées, nettement intensive.

Le *logos* de *Crésus* s'ouvre pour sa part sur la phrase suivante (1.95) : Ἐπιδίζηται δὲ δὴ τὸ ἐνθεῦτεν ἡμῖν ὁ λόγος | τόν τε Κῦρον ὅστις <u>ἐώ</u>ν | τὴν Κροίσου ἀρχὴν κατεῖλε, καὶ τοὺς Πέρσας ὅτεῳ τρόπῳ ἡγήσαντο τῆς Ἀσίης « Bien. Notre discours porte désormais sur la question de savoir *qui était ce Cyrus* qui détruisit l'empire de Crésus, et de quelle manière les Perses régnèrent sur l'Asie ». C'est le thème même de l'ensemble du discours — l'identité de Cyrus — qui se trouve ici mis en relief par le rythme trochaïque ; on ajoutera que le second objet d'étude de l'enquête est formulé dans le cadre d'un quasi dimètre iambique (καὶ τοὺς Πέρσας ὅτεῳ τρόπῳ, seul le groupe consonantique -ρσ- empêchant ici le premier mètre de constituer une dipodie iambique).

Dans d'autres passages encore, Hérodote expose sur un rythme trochaïque les modalités de son discours, la capacité ou au contraire l'incapacité qui est la sienne à parler de certains

sujets. Ainsi, pour le premier point, de cette justification apportée à la mention d'Ephialte en 7.214 : ᾽Αλλ᾽ ᾽Επιάλτης γάρ ἐστι ὁ περιηγησάμενος τὸ ὄρος [καὶ] κατὰ τὴν ἀτραπόν, | τοῦτον αἴτιον γράφω « Mais comme c'est Ephialte qui servit de guide par le sentier autour de la montagne, *c'est lui que je désigne comme le coupable* ». Pour le deuxième, la mention de l'abondance des preuves en 7.238 : Δῆλά μοι πολλοῖσι μὲν | καὶ ἄλλοισι τεκμηρίοισι, ἐν δὲ καὶ τῷδε οὐκ ἥκιστα γέγονε, ὅτι βασιλεὺς Χέρξης πάντων δὴ μάλιστα ἀνδρῶν ἐθυμώθη ζώοντι Λεωνίδῃ « *Entre nombre* d'autres preuves *manifestes qui sont les miennes*, celle-ci n'est pas la moindre, que Léonidas était entre tous les hommes, de son vivant, l'homme contre lequel le roi Xerxès était le plus irrité » ; ou au contraire, l'incapacité d'en dire davantage en 6.124 : ᾽Ανεδέχθη μὲν γὰρ ἀσπίς, καὶ τοῦτο οὐκ ἔστι ἄλλως εἰπεῖν · ἐγένετο γάρ · ὃς μέντοι ἦν ὁ ἀναδέξας, | οὐκ ἔχω προσωτέρω | εἰπεῖν τούτων « Un bouclier fut élevé comme signal, et sur ce point l'on ne peut dire autrement, car cela fut ; mais qui fut celui qui l'éleva, *je ne puis* en dire *davantage* que cela ». — Notons qu'à peu de chose près, le même tour connaît aussi un versant positif, ainsi dans cette phrase extraite du livre II, et déjà considérée au titre des rythmes dactyliques (2.10) : Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι ποταμοί, οὐ κατὰ τὸν Νεῖλον ἐόντες μεγάθεα, οἵτινες ἔργα ἀποδεξάμενοι μεγάλα εἰσί · | τῶν ἐγὼ φράσαι ἔχω | οὐνόματα καὶ ἄλλων καὶ οὐκ ἥκιστα ᾽Αχελῴου, κτλ. « Il est pourtant d'autres fleuves, qui n'ont pas la grandeur du Nil, qui accomplissent de grands exploits : *j'en puis, moi, exposer* les noms, entre autres et surtout de l'Achéloos ». Outre qu'il illustre une fois de plus une esthétique du mélange des rythmes, cet exemple nous introduit au sein d'un *logos* à dominante géo- et ethnographique, où figure — en corrélation même avec la mise en scène du narrateur hérodotéen, et selon le principe même de l'*historiês apodexis* — un nombre important de rythmes trochaïques[121].

Le *logos* égyptien est en effet, de loin, le plus riche de toute l'œuvre en rythmes trochaïques. Nous proposons donc ici un examen de ces séquences, à commencer, peu après celle que nous venons de mentionner, par celle-ci, où l'exposé géographique est étroitement uni à la mise en scène du narrateur hérodotéen (2.11) : ᾽Εστι δὲ τῆς ᾽Αραβίης χώρης, Αἰγύπτου δὲ οὐ πρόσω, κόλπος θαλάσσης ἐσέχων ἐκ τῆς ᾽Ερυθρῆς καλεομένης θαλάσσης, | μακρὸς οὕτω δή τι καὶ στεινός | ὡς ἔρχομαι φράσων « Il est en pays arabe, non loin de l'Egypte, un golfe marin adjacent à la mer appelée Erythrée, *aussi long et étroit que je m'en vais le dire* ».

Dans le développement consacré au Nil et à ses bouches, on observe de même de nombreux rythmes trochaïques. Ainsi dans cette phrase (2.17) : Καὶ ἡ μὲν πρὸς ἠῶ τρέπεται, τὸ καλέεται Πηλούσιον στόμα, ἡ δὲ ἑτέρη | τῶν ὁδῶν πρὸς ἑσπέρην | ἔχει. A une longue séquence dactylique (cf. *supra*) succède un dimètre trochaïque catalectique. Puis, dans le même passage : … ἄνωθεν φερόμενος ἐς τὸ ὀξὺ τοῦ Δέλτα

[121] Sur la formule οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός et autres séquences trochaïques récurrentes, cf. *infra*, 2.

ἀπικνέεται, τὸ δὲ ἀπὸ τούτου σχίζων μέσον τὸ Δέλτα | ἐς θάλασσαν ἐξιεῖ, κτλ., le syntagme « se jette dans la mer » composant en grec un autre dimètre catalectique.

Un peu plus loin, concernant le problème des crues du Nil, Hérodote écrit (2.19) : Πρόθυμος δὲ ἔα τάδε παρ᾽ αὐτῶν πυθέσθαι, ὅ τι κατέρχεται μὲν ὁ Νεῖλος πληθύων ἀπὸ τροπέων τῶν θερινέων ἀρξάμενος ἐπ᾽ ἑκατὸν ἡμέρας, πελάσας δὲ ἐς τὸν ἀριθμὸν τουτέων τῶν ἡμερέων ὀπίσω ἀπέρχεται ἀπολείπων τὸ ῥέεθρον, ὥστε βραχὺς τὸν χειμῶνα ἅπαντα διατελέει ἐὼν | μέχρις οὗ αὖτις τροπέων | τῶν θερινέων « J'étais désireux d'apprendre d'eux pourquoi le Nil, s'emplissant à partir du solstice d'été pendant cent jours, croît, puis, ayant envahi les terres au nombre de ces jours, se retire et baisse de niveau, de sorte qu'il demeure faible pendant tout l'hiver, *jusqu'au retour du solstice* d'été ». La locution prépositionnelle μέχρις οὗ, particulière à Hérodote et employée au sens du simple μέχρι, contribue ici à la composition d'un nouveau dimètre trochaïque catalectique, avant le dactylique τῶν θερινέων final de phrase.

On sait la dimension fortement polémique du développement sur les crues du Nil. Or, mentionnant l'hypothèse interprétative des vents étésiens, Hérodote la réfute au moyen d'une phrase qui commence, elle aussi, par un dimètre trochaïque (2.20) : Πολλάκις δ(ὲ) ἐτησίαι μὲν | οὐκ ὦν ἔπνευσαν, ὁ δὲ Νεῖλος τὠυτὸ ἐργάζεται « *Mais souvent, les vents étésiens* ne soufflent pas, et pourtant le Nil se comporte de même ». — Hérodote ayant ainsi passé en revue, pour les infirmer, les théories qui ont cours, il expose ensuite sa théorie personnelle, qui repose sur le rôle du soleil (2.25). Il poursuit alors ainsi (2.26) : Αἴτιος δ(ὲ) ὁ αὐτὸς οὗτος | κατὰ γνώμην τὴν ἐμὴν καὶ τὸν ἠέρα ξηρὸν [τὸν] ταύτῃ εἶναι, διακαίων τὴν διέξοδον [αὐτῷ] · οὕτω τῆς Λιβύης τὰ ἄνω θέρος αἰεὶ κατέχει « *Ce même [soleil] est aussi cause*, à mon avis, de la sécheresse de l'air dans cette région, » etc. Puis : Εἰ δὲ ἡ στάσις ἤλλακτο τῶν ὡρέων καὶ τοῦ οὐρανοῦ τῇ μὲν νῦν ὁ βορέης τε καὶ ὁ χειμὼν ἑστᾶσι, ταύτῃ μὲν τοῦ νότου ἦν ἡ στάσις καὶ τῆς μεσαμβρίης, τῇ δὲ ὁ νότος νῦν ἕστηκε, ταύτῃ δὲ ὁ βορέης, εἰ ταῦτα οὕτως εἶχε, ὁ ἥλιος ἂν ἀπελαυνόμενος | ἐκ μέσου τοῦ οὐρανοῦ | ὑπὸ τοῦ χειμῶνος καὶ τοῦ βορέω ἤιε ἂν τὰ ἄνω τῆς Εὐρώπης κατά περ νῦν τῆς Λιβύης ἔρχεται « Si les places des climats étaient interverties, que la place du ciel où se trouvent à présent le Borée et l'hiver fût celle du Notos et du midi, et celle où se trouve le Notos, celle du Borée, — s'il était ainsi, le soleil chassé *du milieu du ciel* par l'hiver, irait vers le haut de l'Europe comme il va maintenant par la Libye ».

La description du Nil et des régions qu'il traverse se poursuit dans les chapitres suivants, à mesure qu'Hérodote remonte le fleuve. Ainsi, en 2.29 : Ἀπὸ Ἐλεφαντίνης πόλιος ἄνω ἰόντι ἄναντές ἐστι χωρίον · ταύτῃ ὦν δεῖ τὸ πλοῖον διαδήσαντας ἀμφοτέρωθεν κατά περ βοῦν πορεύεσθαι · | ἢν δ(ὲ) ἀπορραγῇ, τὸ πλοῖον | οἴχεται φερόμενον | ὑπὸ ἰσχύος τοῦ ῥόου « A partir de la ville d'Eléphantine, en remontant le fleuve, le pays est escarpé ; il y faut donc attacher le bateau des deux côtés, comme un bœuf, pour avancer ; *s'il se détache, le bateau* s'en va, emporté par la force du courant ». Le rythme trochaïque semble

ici avoir pour fonction de dramatiser l'incident dénoté par la proposition ; on notera que la suite de la phrase prolonge dans une certaine mesure le rythme trochaïque : dans οἴχεται φερόμενον, une première dipodie trochaïque est suivie d'une vive série de brèves dont cependant la première, tonique, serait susceptible d'un allongement dans le cadre d'une prosodie accentuelle dont nous avons déjà évoqué par endroits la possibilité, la séquence dans son intégralité pouvant donc se lire comme un tétramètre trochaïque catalectique.

C'est ensuite, en 2.31 : Μέχρι μέν νυν τεσσέρων μηνῶν πλόου | καὶ ὁδοῦ γινώσκεται ὁ Νεῖλος | πάρεξ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ῥεύματος « *Ainsi, jusqu'à quatre mois de navigation et de route, le Nil est connu* », etc., qui atteste une première série de trois dipodies trochaïques dont la troisième est catalectique, puis une autre de deux dipodies et demie. — Au sujet des jeunes Nasamons qui partent en exploration à travers la Libye, Hérodote écrit ensuite (2.32) : ἐκ δὲ ταύτης τὴν ἔρημον διεξιέναι | τὴν ὁδὸν πο(ι)ευμένους | πρὸς ζέφυρον ἄνεμον « au sortir de cette région, ils traversèrent le désert, *faisant leur route* en direction du vent du Zéphyr ».

On en vient alors, et toujours à propos du Nil, à l'exemple peut-être le plus remarquable de séquence trochaïque au sein du *logos* égyptien (2.33) : Ῥέει γὰρ ἐκ Λιβύης ὁ Νεῖλος | καὶ μέσην τάμνων Λιβύην. Moyennant la synizèse du toponyme Λιβύη, cette phrase compose en effet rien de moins qu'un tétramètre trochaïque catalectique, dont l'intentionnalité est confirmée par la répétition même de ce toponyme en lieu et place d'un simple anaphorique * αὐτήν qui eût été amétrique : « *Le Nil en effet coule depuis la Libye, et coupant la Libye en son milieu* ». — Cette occurrence clôt pour notre étude le développement géographique du *logos*.

La seconde partie du discours étant à dominante ethnographique, on y relève encore d'autres exemples de rythmes trochaïques. Ainsi, au sujet des coutumes religieuses (2.46) : Σέβονται δὲ πάντας τοὺς αἶγας οἱ Μενδήσιοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσενας τῶν θηλέων, καὶ τούτοισι οἱ αἰπόλοι τιμὰς μέζονας νέμουσι · | ἐκ δὲ τούτων εἷς μάλιστα, | ὅστις ἐπεὰν ἀποθάνῃ, πένθος μέγα παντὶ τῷ Μενδησίῳ νομῷ τίθεται « Les Mendésiens vénèrent tous les caprins, et davantage les mâles que les femelles, mâles pour lesquels les chevriers ont plus de considération ; — *parmi eux, un particulièrement*, à la mort duquel un grand deuil affete tout le nome mendésien ». Le rythme trochaïque a ici pour fonction d'opérer une focalisation intensive, en accord avec l'expression du numéral εἷς et du superlatif μάλιστα.

Traitant ensuite, pour les mettre en rapport, des panthéons grec et égyptien, Hérodote affirme en 2.53 : Ὅθεν δὲ ἐγένετο ἕκαστος τῶν θεῶν, εἴτε δὴ αἰεὶ ἦσαν πάντες, ὁκοῖοί τέ τινες τὰ εἴδεα, οὐκ ἠπιστέατο | μέχρι οὗ πρώην τε καὶ χθές | ὡς εἰπεῖν λόγῳ « D'où naquit chacun des dieux, s'ils étaient de toute éternité, et quelle apparence ils revêtaient, ils ne le savaient pas, pour ainsi dire, *jusqu'à hier ou avant-hier* ». C'est ici une circonstanciation temporelle qui, à la faveur de la locution μέχρι οὗ déjà rencontrée plus haut

d'une part, d'autre part de le coordination étroite en … τε καὶ…, revêt la forme d'un dimètre trochaïque : il est probable qu'Hérodote stylise ainsi une expression sans doute lexicalisée (« hier ou avant-hier », pour signifier une date toute récente).

Dans le passage consacré à la description des panégyries égyptiennes, les rituels de Bousiris sont introduits par la phrase suivante (2.61) : Ταῦτα μὲν δὴ ταύτῃ ποιέεται, | ἐν δὲ Βουσίρι πόλι | ὡς ἀνάγουσι τῇ Ἴσι τὴν ὁρτήν, εἴρηται πρότερόν μοι, « Voilà donc ce qui se passe là ; *et dans la ville de Bousiris* », etc., séquence rythmique que l'on pourrait tenir pour fortuite, si elle n'était suivie, comme il a été vu, d'une très longue séquence dactylique débordant sur la phrase suivante.

Vient ensuite le thème des animaux sacrés : on trouve alors dans le chapitre introductif la phrase suivante (2.65) : Οἱ δὲ ἐν τῇσι πόλισι ἕκαστοι εὐχὰς τάσδε σφι ἀποτελέουσι εὐχόμενοι τῷ θεῷ | τοῦ ἂν ᾖ τὸ θηρίον « Et les habitants de chaque ville s'acquittent envers eux de leurs vœux, priant le dieu *auquel appartient l'animal* », le dimètre soulignant ici dans sa valeur généralisante (particule ἄν + subjonctif) la relation d'appartenance entre le dieu et son animal.

Entre autres merveilles égyptiennes qui suscitent — selon le principe même du θῶυμα — l'étonnement admiratif d'Hérodote, figure le chant de Linos. Or, le motif du θῶυμα est ici formulé sur une structure syntaxico-rythmique stéréotypée, formulaire même pourrait-on dire, et qui emprunte en l'occurrence une forme trochaïque (2.79) : ὥστε πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα | ἀποθωυμάζειν με τῶν περὶ Αἴγυπτον ἐόντων, ἐν δὲ δὴ καὶ τὸν Λίνον ὁκόθεν ἔλαβον [τὸ οὔνομα] « *de sorte qu'entre bien des choses* qui suscitent mon étonnement parmi ce qui se trouve en Egypte, *il en est une en particulier*, <qui est de savoir> d'où ils ont pris ce Linos ». Nous reviendrons plus loin, au titre des « formules » trochaïques, sur cette structure hérodotéenne.

Dans le paragraphe suivant, venant d'un parler d'un usage que les Egyptiens partagent avec les Grecs, Hérodote précise (2.80) : Τόδε μέντοι ἄλλο Ἑλλήνων | οὐδαμοῖσι συμφέρονται · | ἀντὶ τοῦ προσαγορεύειν ἀλλήλους ἐν τῇσι ὁδοῖσι προσκυνέουσι κατιέντες μέχρι τοῦ γούνατος τὴν χεῖρα « Mais sur cet autre point, *ils ne s'accordent en rien* avec les Grecs », etc., où la séquence en italiques correspond une fois de plus à un dimètre trochaïque.

Le passage présentant les diverses inventions dues aux Egyptiens s'ouvre sur une phrase qui compose un remarquable tétramètre trochaïque (2.82) : Καὶ τάδ(ε) ἄλλ(α) Αἰγυπτίοισί ἐστι ἐξευρημένα « *Voici encore d'autres choses inventées par les Egyptiens* ».

La seconde partie du *logos*, à dominante historique (2.99-182), contient cependant elle aussi des informations géographiques ou ethnographiques, dont certaines sous forme trochaïque. Il en est ainsi de cette phrase (2.99) : Ἔτι δὲ καὶ νῦν ὑπὸ Περσέων ὁ ἀγκὼν οὗτος τοῦ Νείλου, | ὡς ἀπεργμένος ῥέῃ, | ἐν φυλακῇσι μεγάλῃσι ἔχεται,

φρασσόμενος ἀνὰ πᾶν ἔτος « Aujourd'hui encore, les Perses exercent sur ce coude du Nil, *pour que son cours soit écarté*, une grande surveillance », etc. — Mais il n'est pas exclu que des indications historiques revêtent cette même forme : ainsi en 2.101 Τῶν δὲ ἄλλων βασιλέων, οὐ γὰρ ἔλεγον οὐδεμίαν ἔργων ἀπόδεξιν, κατ᾽ οὐδὲν εἶναι λαμπρότητος, | πλὴν ἑνὸς τοῦ ἐσχάτου | αὐτῶν Μοίριος « Des autres rois, comme il n'existait à leur dire aucun accomplissement de hauts faits, ils étaient sans aucun lustre — *à l'exception d'un seul, le dernier* d'entre eux : Moiris ». On notera d'ailleurs que cette indication provient d'informateurs égyptiens.

C'est une autre présentation d'une version personnelle qu'opère Hérodote au cours du passage consacré à Hélène, lorsqu'il affirme (2.116) : Δοκέει δέ μοι | καὶ Ὅμηρος τὸν λόγον τοῦτον πυθέσθαι « Il me semble *qu'Homère aussi connaissait cette version* ».

Après quoi, l'on trouve encore deux mentions dont la première est ethnographique, s'agissant des rituels qui entourent la vache de Mykérinos (2.132) : Ἐκφέρεται δὲ ἐκ τοῦ οἰκήματος ἀνὰ πάντα ἔτεα, ἐπεὰν τύπτωνται [οἱ] Αἰγύπτιοι τὸν οὐκ ὀνομαζόμενον θεὸν ὑπ᾽ ἐμέο ἐπὶ τοιούτῳ πρήγματι · τότε ὦν καὶ τὴν βοῦν | ἐκφέρουσι ἐς τὸ φῶς « On la fait sortir tous les ans de la salle où elle se trouve, lorsque les Egyptiens se frappent en l'honneur de celui que je ne mentionne pas en pareille circonstance ; alors donc, la vache aussi, *on la sort au grand jour* », la séquence se trouvant en place finale de proposition, devant pause forte, et présentant en outre une allitération en φ[122].

La seconde est topographique, décrivant les lieux du sanctuaire de Boubastis (2.138) : Κατὰ μὲν δὴ τὴν ἔσοδον ἐστρωμένη ἐστὶ ὁδὸς λίθου ἐπὶ σταδίους τρεῖς μάλιστά κῃ, διὰ τῆς ἀγορῆς φέρουσα ἐς τὸ πρὸς ἠῶ, εὖρος δὲ ὡς τεσσέρων πλέθρων · | τῇ δὲ καὶ τῇ τῆς ὁδοῦ | δένδρεα οὐρανομήκεα πέφυκε « En face de l'entrée, se trouve une voie dallée en pierres qui s'étent sur trois stades environ, et traverse l'agora en direction du Levant ; elle est large d'environ quatre plèthres ; *et de part et d'autre de la voie*, sont plantés des arbres qui atteignent le ciel ». Le dimètre trochaïque renfermant la circonstanciation spatiale est suivi d'un poétisme lexical : l'adjectif composé οὐρανομήκης, d'origine homérique[123].

Enfin, le dernier exemple trochaïque remarquable du *logos* égyptien nous amène à rejoindre le groupe d'occurrences étudiées précédemment : celles qui se réfèrent au discours même du narrateur hérodotéen. Il s'agit de l'évocation de la mort du roi Apriès, ainsi formulée en 2.161 : Ἐπεὶ δέ οἱ ἔδεε κακῶς γενέσθαι, ἐγένετο ἀπὸ προφάσιος τὴν ἐγὼ μεζόνως μὲν ἐν τοῖσι Λιβυκοῖσι λόγοισι ἀπηγήσομαι, | μετρίως δ᾽ ἐν τῷ παρεόντι « Mais comme il fallait qu'il lui arrivât malheur, cela se produisit à l'occasion d'événements que je rapporterai plus longuement dans les discours libyques, *et en peu de mots pour le moment* ».

[122] Cf. chap. I, A. 1. b).
[123] Cf. chap. IV, I., *s. v.*

On trouve encore, dans les *logoi* suivants qui composent les livres III, IV et V, d'autres exemples de rythmes trochaïques en contexte géo- ou ethnographique, associés parfois, comme on a déjà pu le voir, à la mise en scène du narrateur. Il en est ainsi, au livre III, 3.37 Ἔστι γὰρ τοῦ Ἡφαίστου τῴγαλμα τοῖσι Φοινκηίοισι Παταΐκοισι ἐμφερέστατον, τοὺς οἱ Φοίνικες ἐν τῇσι πρῴρῃσι τῶν τριηρέων περιάγουσι · | ὃς δὲ τούτους μὴ ὄπωπε, ὧδε σημανέω · πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησίς ἐστι. « Car cette statue d'Héphaïstos ressemble beaucoup aux patèques de Phénicie, que les Phéniciens promènent à la proue de leurs trières ; < *à* > *celui qui ne les a pas vus, je donne cette indication* : c'est la représentation d'un pygmée ». Le texte connaît ici des variantes dans la tradition manuscrite ; la leçon retenue par Rosén est celle qui offre la plus longue séquence trochaïque.

Au livre IV, c'est une circonstanciation spatiale qui occasionne un nouveau dimètre trochaïque dans un passage où il est question des Perses, des Mèdes, des Saspires et des Colchidiens (4.37) : Ταῦτα τέσσερα ἔθνεα οἰκέει | ἐκ θαλάσσης ἐς θάλασσαν « Ces quatre peuples habitent *d'une mer à l'autre* ». — Puis, dans le développement consacré aux fleuves de Scythie, les affluents de l'Istros (4.49) : διὰ δὲ Θρηίκης καὶ Θρηίκων τῶν Κροβύζων ῥέοντες Ἄθρυς καὶ Νόης καὶ Ἀρτάνης | ἐκδιδοῦσι ἐς τὸν Ἴστρον « traversant la Thrace et le pays des Thraces Crobyzes, l'Athrys, le Noès et l'Artanès *se jettent dans l'Istros* ».

D'ordre ethnographique cette fois, la mention de la fête rituelle en l'honneur d'Athéna chez le peuple des Auses (4.180) : Ὁρτῇ δὲ ἐνιαυσίῃ Ἀθηναίης αἱ παρθένοι αὐτῶν δίχα διαστᾶσαι μάχονται πρὸς ἀλλήλας λίθοισί τε καὶ ξύλοισι, τῇ αὐθιγενέϊ θεῷ λέγουσαι τὰ πάτρια ἀποτελέειν, τὴν Ἀθηναίην καλέομεν · τὰς δὲ ἀποθνῃσκούσας τῶν παρθένων ἐκ τῶν τρωμάτων | ψευποπαρθένους καλέουσι « Lors de la fête annuelle d'Athéna, leurs jeunes vierges, réparties en deux camps, s'affrontent les unes aux autres à coups de pierre et de bâton, accomplissant ainsi, à leurs dires, les rites de leurs pères en l'honneur de la déesse indigène, que nous appelons Athéna ; celles d'entre les vierges qui meurent de leurs blessures, *ils les appellent fausses vierges* ».

Au début du livre V enfin, c'est l'ethnonyme grec des Thraces qui se prête en deux endroits, par sa structure même, à la composition d'un dimètre trochaïque : d'abord en 5.3 Θρηίκων δ(ὲ) ἔθνος μέγιστόν | ἐστι μετά γε Ἰνδοὺς πάντων ἀνθρώπων « *Les Thraces* sont *le peuple le plus grand* de tous les hommes — après les Indiens » ; puis en 5.10 Ὡς δὲ Θρήικες λέγουσι, | μέλισσαι κατέχουσι τὰ πέρην τοῦ Ἴστρου, καὶ ὑπὸ τουτέων οὐκ εἶναι διελθεῖν τὸ προσωτέρω « *A ce que disent les Thraces*, des abeilles emplissent la région qui se trouve au-delà de l'Istros, et à cause d'elles il est impossible de traverser le fleuve plus avant ». — Enfin, le passage ethnographique consacré aux Péoniens s'achève sur des considérations portant sur la faune indigène, la dernière phrase étant la suivante (5.16) : Τῶν δὲ ἰχθύων ἐστὶ γένεα δύο, | τοὺς καλέουσι πάπρακάς τε καὶ

τίλωνας « Les poissons, il en existe deux espèces, qu'ils appellent *papraces* et *tilons* », composant un trimètre trochaïque.

On mesure donc, au terme de cette étude des séquences trochaïques discursives, le goût prononcé d'Hérodote pour l'emploi de tels rythmes et tout particulièrement pour les dimètres catalectiques, qui émaillent d'une part les discours des personnages, d'autre part et plus encore peut-être le discours de l'enquêteur hérodotéen.

b) <u>Occurrences narratives</u>

Nous avons de même relevé dans les passages narratifs de l'*Enquête* une soixantaine de séquences trochaïques, que nous étudions ici au fil de leur apparition dans l'œuvre, en commençant par le proème : lors de l'arrivée des Phéniciens à Argos, les Argiennes se rendent en nombre près de leurs navires pour acheter des marchandises (1.1) : Ταύτας στάσας κατὰ πρύμνην τῆς νεὸς ὠνέεσθαι τῶν φορτίων | τῶν σφι ἦν θυμὸς μάλιστα, | καὶ τοὺς Φοίνικας διακελευσαμένους ὁρμῆσθαι ἐπ᾽ αὐτάς « Celles-ci, se tenant près de la poupe du navire, achetaient celles des marchandises *qui leur tenaient le plus à cœur* », etc. La locution θυμὸν εἶναί τινι paraît propre à Hérodote ; elle compose ici, à la faveur du superlatif μάλιστα, un dimètre trochaïque acatalecte auquel succède une longue séquence dactylique étudiée précédemment, et dont la fonction est de dramatiser le récit.

Dans l'épisode de Gygès et Candaule, la reine, ayant remarqué que Gygès l'espionnait, ne dit rien tout d'abord ; mais elle le convoque au point du jour, comme l'exprime cette phrase qui s'ouvre sur un autre dimètre trochaïque (1.11) : Τότε μὲν δὴ οὕτως οὐδὲν δηλώσασα ἡσυχίην εἶχε · | ὡς δὲ ἡμέρη τάχιστα | ἐγεγόνεε, τῶν οἰκετέων τοὺς μάλιστα ὥρα πιστοὺς ἐόντας ἑωυτῇ ἑτοίμους ποιησαμένη, ἐκάλεε τὸν Γύγην « Sur le moment donc, elle ne montra rien et resta silencieuse ; mais *sitôt que le jour* fut paru », etc., le rythme trochaïque soulignant ici la vivacité de l'action.

Le récit d'Arion de Méthymne, passager malheureux de marins corinthiens, miraculeusement sauvé par un dauphin, atteste pour sa part en son début un très remarquable tétramètre trochaïque (1.24) : Ὁρμᾶσθαι μέν νυν ἐκ Τάραντος, | πιστε(ύ)οντα δ(ὲ) οὐδαμοῖσι μᾶλλον ἢ Κορινθίοισι | μισθώσασθαι πλοῖον ἀνδρῶν Κορινθίων « Il partit donc de Tarante, *et ne se fiant à personne plus qu'à des Corinthiens*, il loua un bateau auprès de gens de Corinthe ». — L'identification de ce tétramètre suppose une consonnification, sinon un amuïssement, du second élément diphtongal dans le participe πιστεύοντα, parallèle au phénomène observé à date classique dans le verbe πο(ι)ῶ.

Plus avant dans le *logos* lydien, l'alliance conclue entre Crésus et les Lacédémoniens est scellée par un échange de présents ; mais le cratère de bronze envoyé par les Lacédémoniens ne parvient pas à Sardes, selon eux, parce que des Samiens auraient attaqué le navire et s'en

seraient emparés ; selon les Samiens eux-mêmes, la raison en est que « *les porteurs* du cratère, *s'étant mis en retard* et ayant appris la prise de Sardes et de Cyrus, vendirent le cratère à Samos », etc. (1.70) : αὐτοὶ δὲ Σάμιοι λέγουσι | ὡς ἐπείτε ὑστέρησαν οἱ ἄγοντες | τῶν Λακεδαιμονίων τὸν κρητῆρα, ἐπυνθάνοντο δὲ Σάρδις τε καὶ Κροῖσον ἡλωκέναι, ἀπέδοντο τὸν κρητῆρα ἐν Σάμῳ, ἰδιώτας δὲ ἄνδρας πριαμένος ἀναθεῖναί μιν ἐς τὸ Ἥραιον. La séquence trochaïque couvre ici trois mètres; il est possible cependant qu'elle soit fortuite.

En revanche, dans le paragraphe suivant, la présentation du personnage de Sandanis, qui conseille à Crésus de ne pas entreprendre son expédition contre Cyrus, revêt une forme sans nul doute intentionnellement trochaïque (1.71) : Παρεσκευαζομένου δὲ Κροίσου στρατεύεσθαι ἐπὶ Πέρσας, τῶν τις Λυδῶν νομιζόμενος καὶ πρόσθε εἶναι σοφός, ἀπὸ δὲ ταύτης τῆς γνώμης | καὶ τὸ κάρτα οὔνομ(α) ἐν Λυδοῖσ(ι) ἔχων, | συνεβούλευσε Κροίσῳ τάδε (οὔνομά οἱ ἦν Σάνδανις) « Tandis que Crésus se préparait à marcher contre les Perses, un Lydien qui passait déjà pour sage, et qui en vertu de cet avis *possède chez les Lydiens cette solide réputation*, fit ce conseil à Crésus (il s'appelait Sandanis) ». On a là encore affaire, à la faveur du poétisme οὔνομα, à une séquence équivalant à un trimètre trochaïque acatalecte, tandis que la nomination même du personnage compose quant à elle une séquence dactylique. La valeur du rythme trochaïque est ici intensive, dans une dimension laudative explicitée par la phrase.

Toujours au sein du *logos* de Cyrus, est raconté l'épisode des Scythes qui, voulant se venger des injures de Cyaxare, lui servent à manger l'un des enfants qui faisaient leur éducation. La raison de ce crime est exprimée par un nouveau trimètre trochaïque (1.73) : Οἱ δὲ ταῦτα πρὸς Κυαξάρεω παθόντες, | ὥστε ἀνάξια σφέων αὐτῶν πεπονθότες, ἐβούλευσαν τῶν παρὰ σφίσι διδασκομένων παίδων ἕνα κατακόψαι, κτλ « *Eux, subissant ces outrages de la part de Cyaxare*, et jugeant qu'ils subissaient un traitement indigne d'eux, résolurent de couper en morceaux un des enfants », etc.

Enfin, la prise de Sardes est annoncée en 1.84 par la phrase: Σάρδιες δ(ὲ) ἥλωσαν ὧδε, qui compose pour sa part un dimètre acatalecte.

Dans le *logos* de Cyrus, l'affranchissement des Perses vis-à-vis du joug des Perses est présenté dans toute son ardeur par la phrase suivante (1.127) : Πέρσαι μέν νυν προστάτεω ἐπιλαβόμενοι | ἄσμενοι ἐλευθεροῦντο, | καὶ πάλαι δεινὸν ποιεύμενοι ὑπὸ Μήδων ἄρχεσθαι « Les Perses donc, ayant mis la main sur un chef, *travaillèrent de bon cœur à s'affranchir*, eux qui depuis longtemps déjà supportaient mal d'être commandés par les Mèdes ». C'est le noyau verbal de la phrase qui se trouve ici mis en valeur par le rythme trochaïque, pour un effet d'intensité déjà relevé à d'autres endroits.

Au début du *logos* égyptien, l'expérience de Psammétique visant à découvrir le peuple le plus ancien du monde est introduite par l'observation que « les Egyptiens, *avant que*

Psammétique ne règne sur eux, se considéraient comme les premiers de tous les hommes » (2.2) : Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι, | πρὶν μὲν ἢ Ψαμμήτιχον | σφέων βασιλεῦσαι, ἐνόμιζον ἑωυτοὺς πρώτους γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων. Il semble ici que l'emploi de la locution conjonctive πρὶν ἤ, au lieu d'un simple πρίν qui eût suffi, soit destinée à composer un rythme trochaïque (dimètre catalectique), qui pourrait trouver son pendant dans la phrase suivante, s'ouvrant sur les mots : Ἐπειδὴ δὲ Ψαμμήτιχος, s'il fallait lire au lieu de ἐπειδή la conjonction ionienne, et fréquente chez Hérodote, ἐπείτε, qui composerait alors un dimètre iambique. — Après avoir rapporté l'expérience en question, Hérodote conclut par la phrase (2.3) : Κατὰ μὲν δὴ | τὴν τροφὴν τῶν παιδίων | τοσαῦτα ἔλεγον « Concernant donc *la façon dont ces enfants furent élevés*, ils ne m'en dirent pas davantage », le syntagme nominal composant là encore un dimètre trochaïque, qui se prolonge cependant avec le démonstratif quantifiant τοσαῦτα.

Mais il est en particulier un passage du *logos* égyptien qui se singularise par l'emploi de nombreux rythmes trochaïques : il s'agit, en 2.121, du conte de Rhampsinite et des voleurs. On y lit ainsi, successivement : 1) au moment où, pris au piège, l'un des deux voleurs ordonne à son frère de lui couper la tête et de s'enfuir (2.121β) : Τῷ δὲ δόξαι εὖ λέγειν | καὶ ποιῆσαί μιν πεισθέντα ταῦτα καὶ καταρμόσαντα τὸν λίθον ἀπιέναι ἐπ᾽ οἴκου, φέροντα τὴν κεφαλὴν τοῦ ἀδελφεοῦ « *L'autre trouva que (son frère) avait raison*, et, convaincu, il fit cela, remit la pierre en place et quitta la demeure, emportant la tête de son frère » ; 2) lorsque le survivant, chargé par sa mère de détacher le corps de son frère pendu, enivre les gardes pour s'acquitter de sa mission (2.121δ) : Τοὺς δὲ φυλάκους | ὡς ἰδεῖν πολὺν ῥέοντα | τὸν οἶνον, | συντρέχειν ἐς τὴν ὁδόν | ἀγγεῖα ἔχοντας καὶ τὸν ἐκκεχυμένον οἶνον συγκομίζειν ἐν κέρδεϊ ποιευμένους « Les gardes, *lorsqu'ils virent* le vin *couler en abondance, accoururent sur la route*, avec des vases, ayant soin de recueillir le vin qui se répandait » ; 3) quand, sur l'insistance des gardes, le voleur se laisse convaincre de rester en leur compagnie (2.121δ) : Τὸν δὲ πεισθῆναί τε δή | καὶ καταμεῖναι « Il se laissa donc convaincre et demeura » ; 4) quand enfin son stratagème a réussi, et que les gardes tombent ivres (2.121δ) : Δαψιλέι δὲ τῷ ποτῷ | χρησαμένους τοὺς φυλάκους ὑπερμεθυσθῆναι καὶ κρατηθέντας ὑπὸ τοῦ ὕπνου αὐτοῦ ἔνθα περ ἔπινον κατακοιμηθῆναι « S'étant servis *à profusion de la boisson*, les gardes, s'enivrèrent à l'excès et, vaincus par le sommeil, il s'endormirent à l'endroit même où ils buvaient » ; 5) enfin, lorsque le voleur, — s'étant rendu auprès de la fille du roi, placée par ce dernier dans une maison de prostitution pour attirer le criminel, — lui raconte son méfait avant de s'enfuir (2.121ε) ; Τὴν δέ, ὡς ἤκουσ(ε), ἅπτεσθαι | αὐτοῦ, | τὸν δὲ φῶρ(α) ἐν τῷ σκότει | προτεῖναι αὐτῇ τοῦ νεκροῦ τὴν χεῖρα « *Elle, à ces mots, voulut s'emparer* de lui, *mais le voleur, dans l'obscurité*, lui tendit le bras du mort ». — Ce sont, au total, pas

moins de cinq passages de cet épisode qui renferment des rythmes trochaïques, ceux-ci étant au nombre de sept, et toujours sous la forme de dimètres[124].

Après le règne de Chépren, douloureux pour le peuple égyptien, advient celui de Mykérinos, fils de Chéops, qui « *d'une part, réprouva les actes de son père* » (2.129) : Τῷ τὰ μὲν τοῦ πατρὸς ἔργα | ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τὰ ἱρὰ ἀνοῖξαι καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον κακοῦ ἀνεῖναι πρὸς ἔργα τε καὶ θυσίας « d'autre part, fit rouvrir les temples et laissa la population, épuisée jusqu'aux extrémités de la misère, libre de ses activités et de ses fêtes », cette seconde partie de la phrase présentant un trimètre iambique sur lequel voir *infra*. — Le règne de Mykérinos représente ainsi, pour l'Egypte, une période de prospérité ; mais un double malheur frappe le roi : d'abord, la mort de sa fille ; puis, un oracle lui annonçant que ses jours sont comptés. Mykérinos, ayant envoyé faire des reproches à la divinité de Bouto, s'attire alors cette réponse (2.133) : Ἐκ δὲ τοῦ χρηστηρίου αὐτῷ δεύτερα ἐλθεῖν λέγοντα τούτων εἵνεκα καὶ συνταχύνειν αὐτὸ τὸν βίον · | δεῖν γὰρ Αἴγυπτον κακοῦσθαι | ἐπ᾽ ἔτεα πεντήκοντά τε καὶ ἑκατόν, καὶ τοὺς μὲν δύο τοὺς πρὸ ἐκείνου γενομένους βασιλέας μαθεῖν τοῦτο, κεῖνον δὲ οὔ « Du sanctuaire lui vint un second oracle disant que c'était pour cette raison [*sc.* ses bienfaits envers le peuple] qu'il hâtait le cours de sa vie : *car l'Egypte devait être malheureuse* pendant cent cinquante ans, et les deux rois qui l'avaient précédé avaient compris cela, mais lui, non ». Le dimètre trochaïque met ici en valeur la modalité déontique de l'injonction oraculaire.

Enfin, dans l'épisode d'Amasis et Ladicé, qui clôt le *logos* égyptien, après que le roi a menacé sa femme de mort en raison d'une impuissance dont il la tient pour responsable, Ladicé formule une prière à Aphrodite ; l'expression qui dénote cet acte adopte, là encore, une forme rythmique (2.181) Ἡ δὲ Λαδίκη, ἐπείτε οἱ ἀρνευμένῃ οὐδὲν ἐγίνετο πρηΰτερος ὁ Ἄμασις, | εὔχεται ἐν τῷ νόῳ | τῇ Ἀφροδίτῃ, ἢν οἱ ὑπ᾽ ἐκείνην τὴν νύκτα μιχθῇ ὁ Ἄμασις, τοῦτο γάρ οἱ κακοῦ εἶναι μῆχος, ἄγαλμά οἱ ἀποπέμψειν ἐς Κυρήνην « Ladicé, dont les dénégations n'adoucissaient nullement Amasis, *adresse un vœu dans son esprit* à Aphrodite », etc. La séquence εὔχεται ἐν τῷ νόῳ, lue à la lettre, compose en effet un nouveau dimètre trochaïque ; il n'est cependant pas tout à fait impossible qu'il faille lire, avec synizèse : εὔχεται ἐν τῷ νόῳ, qui composerait pour sa part un hémiépès dactylique. Quoi qu'il en soit, la présence dans le discours d'Amasis d'une tmèse dont nous avons dit la poéticité — Ὦ γύναι, κατά με ἐφάρμαξας — confirme que le passage relève d'un certain degré de composition littéraire dont le rythme ici observé offre un second exemple[125].

Au livre III, il est possible que la première occurrence notable d'un rythme trochaïque soit fortuite : il s'agit de l'indication fournie en 3.10 sur le lieu dans lequel Psamménite attend, avant le combat, les troupes de Cambyse, et la phrase est la suivante : Ἐν δὲ τῷ

[124] Cf. sur ce passage R. V. MUNSON, « Herodotus' Use of Prospective Sentences and the Story of Rhampsinitus and the Thief in the *Histories* », 1993.
[125] Cf. chap. I, II. A. 4. c) (iii).

Πηλουσίῳ | καλεομένῳ στόματι τοῦ Νείλου ἐστρατοπεδεύετο Ψαμμήνιτος ὁ ᾿Αμάσιος παῖς, ὑπομένων Καμβύσην « *Sur la* bouche du Nil appelée *Pélusienne* campait Psamménite fils d'Amasis, qui attendait Cambyse ». On ne décèle en effet ici aucun signe de poéticité particulier, mais la phrase commence, comme bien d'autres, par une circonstanciation en l'occurrence spatiale, tout en étant reliée à son avant-texte par la particule δέ, le tout sur un schéma que nous aurons l'occasion de retrouver plus loin.

La deuxième occurrence est en revanche bien plus probablement signifiante, qui décrit la folie de Cambyse partant en guerre contre les Ichthyophages (3.25) : οἷα δ(ὲ) ἐμμανής τε ἐὼν καὶ οὐ φρενήρης, | ὡς ἤκουσε τῶν ᾿Ιχθυοφάγων, ἐστρατεύετο, κτλ. « *en fou qu'il était, privé de raison*, quand il eut entendu les Ichthyophages, il voulut partir en guerre », etc. La séquence ici relevée se compose de trois mètres trochaïques ; elle atteste avec ἐμμανής et φρενήρης deux adjectifs composés, coordonnés l'un à l'autre sur le mode de la reformulation par négation du contraire, un procédé d'insistance bien connu de la langue grecque.

Les deux derniers exemples du livre III sont proches l'un de l'autre, en ceci qu'ils reposent sur le stylème hérodotéen ἐν δὲ δὴ καί (sur lequel voir *infra*) complété dans les deux cas par un nom de forme également trochaïque : il s'agit respectivement de 3.39 : Συχνὰς μὲν δὴ τῶν νήσων ἀραιρήκεε, πολλὰ δὲ καὶ τῆς ἠπείρου ἄστεα · | ἐν δὲ δὴ καὶ Λεσβίους | πανστρατιῇ βοηθέοντας Μιλησίοισι ναυμαχίῃ κρατήσας εἷλε κτλ. ; et de 3.125 Πολυκράτης δὲ πάσης συμβουλίης ἀλογήσας ἔπλεε παρὰ τὸν ᾿Οροίτην, ἅμα ἀγόμενος ἄλλους τε πολλοὺς τῶν ἑταίρων, | ἐν δὲ δὴ καὶ Δημοκήδεα | τὸν Καλλιφῶντος Κροτωνιήτην ἄνδρα, ἰητρόν τε ἐόντα καὶ τὴν τέχνην ἀσκέοντα ἄριστα τῶν κατ᾿ ἑωυτόν. — Dans ces deux cas, comme dans les autres exemples impliquant le stylème, le rythme trochaïque concourt, en accord avec le sémantisme de l'expression, au processus de focalisation intensive que celle-ci dénote.

A l'ouverture du *logos* scythe, le passage célèbre et déjà commenté qui traite de l'origine de ce peuple et rapporte la légende des trois frères et des objets d'or, atteste conjointement, au sein d'un même syntagme, un double poétisme syntaxique et rythmique : le frère aîné s'étant approché de l'or, celui-ci se met à brûler, rendant impossible son contact ; et c'est aussi ce qui arrive à son cadet (4.5) : ᾿Απαλλαχθέντος δὲ τούτου προσιέναι τὸν δεύτερον, | καὶ τὸν αὖτις ταὐτὰ ποιέειν « Celui-ci s'étant retiré, le deuxième s'approche, *et lui (sc. l'or) fit de nouveau la même chose* ». Sur l'emploi démonstratif de l'article, voir chap. II ; on notera ici la crase, littérale, qui permet la composition d'un dimètre trochaïque.

Dans le non moins célèbre passage consacré au poète Aristée de Proconnèse, Hérodote rapporte en ces termes la légende qui court sur sa prodigieuse réapparition posthume (4.14) : ᾿Εσκεδασμένου δὲ ἤδη τοῦ λόγου ἀνὰ τὴν πόλιν | ὡς τεθνεὼς εἴη ὁ ᾿Αριστέης, ἐς ἀμφισβασίας τοῖσι λέγουσι ἀπικνέεσθαι ἄνδρα Κυζικηνὸν ἥκοντα ἐξ ᾿Αρτάκης πόλιος, | φάντα συντυχεῖν τέ οἱ | ἰόντι ἐπὶ Κυζίκον καὶ ἐς λόγους ἀπικέσθαι « *Le*

bruit s'étant désormais répandu à travers la ville qu'Aristéas était mort, un homme de Cyzique […] vint contester ceux qui le propageaient, *en affirmant qu'il l'avait rencontré* allant à Cyzique et s'était entretenu avec lui ». — Cette phrase présente deux remarquables rythmes trochaïques, le premier n'étant rien d'autre qu'un tétramètre catalectique, le second un dimètre acatalecte, et tous deux introduisant les deux versions contradictoires. On notera en outre que la teneur de la *vox populi* est formulée sur un rythme dactylico-spondaïque : voir sur ce point *infra*.

S'interrogeant plus loin sur le nombre de Scythes, Hérodote évoque le vase de bronze formé des pointes de flèches que le roi Ariantas avait demandé d'apporter à chacun de ses sujets, dans l'intention de les dénombrer (4.81) ; on lit ainsi : Βουλόμενον γὰρ τὸν σφέτερον βασιλέα, τῷ οὔνομα εἶναι Ἀριάνταν, | τοῦτον εἰδέναι τὸ πλῆθος | τὸ Σκυθέων κελεύειν μὲν πάντας Σκύθας ἄρδιν ἕκαστον μίαν ἀπὸ τοῦ ὀϊστοῦ κομίσαι. Κομισθῆναί τε δὴ | χρῆμα πολλὸν ἀρδίων | καί οἱ δόξαι ἐξ αὐτέων μνημόσυνον ποιήσαντι λιπέσθαι. « En effet, leur roi, qui se nommait Ariantas, voulant *savoir le nombre de Scythes*, ordonna à tous les Scythes d'apporter chacun une pointe de flèche. Fut donc apportée *une grande quantité de flèches*, et il décida d'en faire un monument qu'il laisserait ». — La traduction ne rend ici qu'imparfaitement le mouvement syntaxique de la phrase, qui se caractérise à l'entrée de la première séquence trochaïque par une reprise anaphorique opérée par τοῦτον, et qu'il faudrait rendre littéralement par : « Voulant en effet leur roi, qui se nommait Ariantas, *celui-ci savoir le nombre* », etc., structure vraisemblablement intentionnelle. On rappellera d'ailleurs que le début de la phrase compose pour sa part une séquence dactylique : nouvel exemple de l'esthétique du mélange. Quant au second dimètre trochaïque, il atteste le tour χρῆμα πολλόν, de registre sans doute familier, en tout cas expressif.

C'est encore en parlant d'un grand nombre qu'Hérodote écrit, au sujet des Barcéens, sommés par les Perses de livrer les auteurs du meurtre d'Arcésilas (4.200) : τῶν δὲ πᾶν γὰρ ἦν τὸ πλῆθος | μεταίτιον, οὐκ ἐδέκοντο τοὺς λόγους « *mais, comme tout le peuple était complice*, ils n'accueillirent pas leurs discours ».

Au livre V, la décision prise par Darius de l'expédition contre la Thrace est relatée en ces termes (5.2) : ταῦτα γάρ οἱ ἐνετέταλτο ἐκ Δαρείου, | Θρηίκην καταστρέφεσθαι, le dimètre trochaïque se situant en fin de phrase. — Plus loin, l'évocation des velléités de résistance malheureuses des Péoniens est relatée ainsi, la tactique d'approche des troupes perses étant dénotée par un dimètre trochaïque (5.15) : Οἱ μὲν δὴ Παίονες ἦσαν ἕτοιμοι τὸν Μεγαβάζου στρατὸν ἐπιόντα ἐρύκειν, οἱ δὲ Πέρσαι πυθόμενοι συναλίσθαι τοὺς Παίονας καὶ τὴν πρὸς θαλάσσης ἐσβολὴν φυλάσσοντας, ἔχοντες ἡγεμόνας | τὴν ἄνω ὁδὸν τράπονται, | λαθόντες δὲ τοὺς Παίονας ἐσπίπτουσι ἐς τὰς πόλις αὐτῶν, ἐούσας ἀνδρῶν ἐρήμους · οἷα δὲ κεινῇσι ἐπιπεσόντες εὐπετέως κατέσχον « Les

Péoniens étaient donc prêts à repousser l'attaque de l'armée de Mégabaze ; mais les Perses, ayant appris qu'ils s'étaient rassemblés et gardaient la voie qui se trouvait du côté de la mer, prennent, avec des guides, *la route par le haut des terres*, et à l'insu des Péoniens, ils s'abattent sur leurs villes, qui étaient vides d'hommes : s'abattant sur de telles villes, ils s'en emparèrent aisément ». Le rythme ici adopté coïncide avec l'emploi d'un présent narratif qui crée un puissant effet de dramatisation, en accord avec la surprise de l'attaque perse.

Lors de l'épisode de l'ambassade perse en Macédoine, le prince Alexandre use lui aussi, comme on sait, d'un habile stratagème pour châtier l'arrogance des ambassadeurs (5.20) : Ταῦτα εἴπας ὁ Ἀλέξανδρος παρίζει Πέρσῃ ἀνδρὶ ἄνδρα Μακεδόνα | ὡς γυναῖκα τῷ λόγῳ · | οἱ δέ, ἐπείτε σφέων οἱ Πέρσαι ψαύειν ἐπειρῶντο, διεργάζοντο αὐτούς « Sur ces mots, Alexandre installe auprès de chaque Perse un homme macédonien *en le donnant pour une femme* ; et ces hommes, alors que les Perses essayaient de les toucher, les assassinent ».

Lors du colloque de Sigéion, une première allocution des Lacédémoniens sera suivie d'un long discours de Soclès de Corinthe ; entre les deux, la phrase de transition, qui atteste un motif homérique sur lequel voir chap. V, donne à lire (5.92) Οἱ μὲν ταῦτα ἔλεγον · | τῶν δὲ συμμάχων τὸ πλῆθος | οὐκ ἐνεδέκετο τοὺς λόγους · οἱ μέν νυν ἄλλοι ἡσυχίην ἦγον, Κορίνθιος δὲ Σωκλέης ἔλεξε τάδε « Ainsi parlaient les Lacédémoniens ; *mais le grand nombre des alliés* n'approuvait pas leur discours ; alors que tous gardaient le silence, le Corinthien Soclès déclara ». — On relève alors, dans le discours même de Soclès rapportant un oracle de la Pythie, un nouveau dimètre trochaïque (5.92β) : Τοῖσι τὸ μὲν πρότερον γενόμενον χρηστήριον | ἐς Κόρινθον ἦν ἄσημον, | φέρον τε ἐς τὠυτὸ καὶ τὸ τοῦ Ἠετίωνος καὶ λέγων ὧδε « L'oracle qui leur avait été rendu auparavant *touchant Corinthe était resté sans explication*, qui portait dans le même sens que celui d'Eétion et qui disait ceci ». La place du complément circonstanciel et l'emploi figuré de la préposition ἐς sont ici des signes probables d'intentionnalité rythmique.

Au livre VI, le processus d'expansion rapide de l'armée perse se manifeste notamment dans un passage relatant la prise facile des îles de Chios, Lesbos et Ténédos ; Hérodote écrit à ce sujet (6.31) : Ὅκως δὲ λάβοι τινὰ τῶν νήσων, | ὡς ἑκάστην αἱρέοντες | οἱ βάρβαροι ἐσαγήνευον τοὺς ἀνθρώπους « Chaque fois que (l'armée navale) prenait une île, les barbares *en s'emparant de chacune* en prenaient les hommes au filet ». Le rythme trochaïque s'associe ici au système temporel à valeur éventuelle ὅκως + optatif et à l'indéfini ἑκάστην pour dénoter le caractère systématique de cette opération.

Quelques paragraphes plus loin, la toute-puissance de Pisistrate dans Athènes est présentée ainsi (6.35) : Ἐν δὲ τῇσι Ἀθήνῃσι τηνικαῦτα | εἶχε μὲν τὸ πᾶν κράτος Πεισίστρατος, | ἀτὰρ ἐδυνάστευέ γε καὶ Μιλτιάδης ὁ Κυψέλου, κτλ. « Dans Athènes, à cette époque, *c'est Pisistrate qui détenait tout le pouvoir*, mais Miltiade fils de Cypsélos y

avait aussi de l'influence ». Le rythme de cette séquence équivalant à un trimètre trochaïque a ici une nette valeur intensive.

Le livre VII présente lui aussi un nombre important de séquences trochaïques, à commencer par celle qui, en son ouverture, décrit le peu d'empressement initial dont témoigne Xerxès pour attaquer la Grèce (7.5) : Ὁ τοίνυν Ξέρξης ἐπὶ μὲν τὴν Ἑλλάδα | οὐδαμῶς πρόθυμος ἦν | κατ᾽ ἀρχὰς στρατεύεσθαι « Donc, Xerxès *n'avait nullement à cœur*, au début, de marcher contre la Grèce ». Cette séquence formée sur l'adjectif composé πρόθυμος rappelle l'occurrence liminaire de l'œuvre : τῶν σφιν ἦν θυμὸς μάλιστα, dit du désir de marchandises éprouvé par les femmes argiennes.

Au départ de l'armée perse de Sardes, où elle a hiverné, pour Abydos, un prodige se produit, formulé dans un dimètre trochaïque (7.37) : Ὁρμημένῳ δέ οἱ ὁ ἥλιος ἐκλιπὼν τὴν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἕδρην ἀφανὴς ἦν οὔτ᾽ ἐπινεφέλων ἐόντων αἰθρίης τε τὰ μάλιστα, | ἀντὶ ἡμέρης τε νύξ | ἐγένετο « Comme l'armée s'élançait, le soleil, quittant sa place dans le ciel, disparut sans qu'il y eût de nuages et par un temps des plus clairs, *et le jour fit place à la nuit* ».

Un peu plus loin, l'évocation de Xerxès regardant sa flotte franchir l'Hellespont s'ouvre elle aussi sur un dimètre trochaïque (7.45) : Ὡς δὲ ὥρα πάντα μὲν | τὸν Ἑλλήσποντον ὑπὸ τῶν νεῶν ἀποκεκρυμμένον, πάσας δὲ τὰς ἀκτὰς καὶ τὰ ᾽Αβυδηνῶν πεδία ἐπίπλεα ἀνθρώπων, ἐνθαῦτα ὁ Ξέρξης ἑωυτὸν ἐμάκαρισε, μετὰ δὲ τοῦτο ἐδάκρυσε « *En voyant tout l'Hellespont* couvert par ses vaisseaux, tous les rivages et toutes les plaines d'Abydos pleines d'hommes, alors le roi Xerxès se félicita de son bonheur, puis il éclata en sanglots » : moment de grande intensité dramatique.

A l'issue d'une réunion entre Grecs de diverses provenances, mais tous animés de sentiments patriotiques, il sera décidé de mettre un terme aux querelles et d'envoyer des espions en Asie (7.146) Ὡς δὲ ταῦτά σφι ἔδοξε, καταλυσάμενοι τὰς ἔχθρας | πρῶτα μὲν κατασκόπους | πέμπουσι ἐς τὴν ᾽Ασίην ἄνδρας τρεῖς : « Lorsqu'on eut pris cette décision, on mit un terme aux inimitiés et l'on envoie *d'abord des espions* en Asie — trois hommes ». La syntaxe positionnelle de la phrase semble témoigner là encore en faveur d'un rythme étudié, allié à l'emploi d'un présent narratif qui dramatise l'envoi des espions.

Enumérant vers la fin du livre VII les contingents grecs rassemblés à l'Artémision, Hérodote n'a garde d'oublier les Locriens Opontiens et les Phocéens, présents à l'instigation des Grecs (7.203) : Αὐτοὶ γάρ σφεας οἱ Ἕλληνες ἐπεκαλέσαντο, λέγοντες δι᾽ ἀγγέλων ὡς αὐτοὶ μὲν ἥκοιεν πρόδρομοι τῶν ἄλλων, οἱ δὲ λοιποὶ τῶν συμμάχων προσδόκιμοι | πᾶσαν εἶεν ἡμέρην, | ἡ θάλασσά τέ σφι εἴη ἐν φυλακῇ ὑπ᾽ ᾽Αθηναίων τε φρουρεομένη καὶ Αἰγινητέων καὶ τῶν ἐς τὸν ναυτικὸν στρατὸν ταχθέντων, | καί σφι εἴη δεινὸν οὐδέν « Les Grecs eux-mêmes les avaient convoqués, en leur faisant dire par des messagers qu'ils étaient arrivés en avant-garde de l'armée, que le reste des alliés était attendu tous les

jours, que la mer leur était sûre, gardée comme elle l'était par les Athéniens, les Eginètes, et ceux qui avaient été affectés dans l'armée navale, *et qu'ils n'avaient rien à craindre* » : le dimètre trochaïque figure ici en fin de phrase, avec une valeur intensive.

Enfin, lors de la bataille, la résistance lacédémonienne face aux Perses suscite l'admiration d'Hérodote, qui écrit (7.211) : Λακεδαιμόνιοι δὲ ἐμάχοντο ἀξίως λόγου, ἄλλα τε ἀποδεικνύμενοι ἐν οὐκ ἐπισταμένοισι μάχεσθαι ἐξεπιστάμενοι, καὶ ὅκως ἐντρέψειαν τὰ νῶτα, ἁλέες φεύγεσκον δῆθεν, | οἱ δὲ βάρβαροι ὁρῶντες | φεύγοντας βοῇ τε καὶ πατάγῳ ἐπήισαν, οἱ δ᾽ ἂν καταλαμβανόμενοι ὑπέστρεφον ἀντίοι εἶναι τοῖσι βαρβάροισι, μεταστρεφόμενοι δὲ κατέβαλλον πλήθεϊ ἀναριθμήτους τῶν Περσέων « Les Lacédémoniens combattirent d'une façon digne de mention, faisant voir par bien des aspects qu'au milieu de gens qui ne maîtrisaient pas l'art du combat, eux le maîtrisaient à fond ; en particulier, chaque fois qu'ils tournaient le dos, ils fuyaient, certes, tous ensemble, et les barbares en les voyant fuir les poursuivaient à grands cris et grand fracas, — mais, au moment d'être pris, se retournaient face aux barbares, et en se retournant ainsi ils atteignaient un nombre incalculable de Perses ». Dans cette phrase à la syntaxe haletante, la séquence οἱ δὲ βάρβαροι ὁρῶντες compose un nouveau dimètre trochaïque qui concourt à la vivacité du rythme.

Au livre VIII, le dimètre relevé dans la phrase (8.26) : Οἱ δέ σφι ἔλεγον ὡς ᾽Ολύμπια ἄγουσι καὶ θεωρέοιεν ἀγῶνα | γυμνικὸν καὶ ἱππικόν « on leur répondit que (les Grecs) célébraient les fêtes d'Olympie et qu'ils assistaient à des concours *gymniques et hippiques* », est peut-être fortuit. — Il paraît au contraire, dans l'exemple suivant, motivé par le caractère prodigieux du phénomène relaté (8.55) : Ταύτην ὦν τὴν ἐλαίην ἅμα τῷ ἄλλῳ ἱρῷ κατέλαβε ἐμπρησθῆναι ὑπὸ τῶν βαρβάρων · | δευτέρῃ δὲ ἡμέρῃ | ἀπὸ τῆς ἐμπρήσιος ᾽Αθηναίων οἱ θύειν ὑπὸ βασιλέος κελευόμενοι ὡς ἀνέβησαν ἐς τὸ ἱρὸν, ὥρων βλαστὸν ἐκ τοῦ στελέχεος ὅσον τε πηχυαῖον ἀναδεδραμηκότα « Il était donc arrivé que cet olivier avait été incendié par le barbare en même temps que le reste du sanctuaire ; mais, le lendemain de l'incendie, quand les (bannis) d'Athènes chargés par le roi d'offrir des sacrifices montèrent au sanctuaire, ils purent voir qu'un rejeton d'une coudée environ avait repoussé de la souche ». Bien que la séquence trochaïque ne porte ici que sur le circonstant temporel δευτέρῃ δὲ ἡμέρῃ, elle colore — par la place liminaire qu'elle occupe au début de la proposition, et par le rôle de charnière qu'elle joue dans l'ensemble de la phrase — l'évocation finale du prodige.

La mise en route de l'infanterie perse pour le Péloponnèse est relatée plus loin en ces termes (8.71) : τῶν δὲ βαρβάρων ὁ πεζός | ὑπὸ τὴν παρεοῦσαν νύκτα ἐπορεύετο ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον « *l'infanterie des barbares*, à la tombée de la nuit, se mettait en route pour le Péloponnèse ».

Lors du combat naval de Salamine, le vaisseau d'Artémise est poursuivi par un navire athénien ; Artémise fonce alors sur un vaisseau allié, laissant croire au navire athénien qu'elle était de son côté (8.88) : Τοῦτο μὲν τοιοῦτο αὐτῇ | συνήνεικε γενέσθαι, διαφυγεῖν τε καὶ μὴ ἀπολέσθαι, τοῦτο δε συνέβη ὥστε κακὸν ἐργασαμένην ἀπὸ τούτων αὐτὴν μάλιστα εὐδοκιμῆσαι παρὰ Ξέρξῃ « *Ce fut là pour elle un premier* avantage, d'échapper à la poursuite et de ne point périr ; un second fut que le mal qu'elle avait fait lui valut la plus grande réputation auprès de Xerxès ».

Au lendemain de cette bataille, alors que l'armée de Xerxès fait route vers l'Hellespont, une épidémie s'abat sur elle (8.115) : Ἐπιλαβὼν δὲ λοιμός τε τὸν στρατὸν καὶ δυσεντερίη κατ᾽ ὁδὸν ἔφθειρε · | τοὺς δὲ καὶ νοσέοντας αὐτέων | κατέλειπε, κτλ. « La peste qui s'était abattue sur l'armée et la dysenterie en firent périr en chemin ; et Xerxès laissait derrière lui *ceux d'entre eux qui étaient malades* ».

Contestant enfin la version selon laquelle, au cours de la tempête du retour, Xerxès aurait fait se jeter à la mer les passagers de son navire, Hérodote affirme que Xerxès aurait plutôt fait périr les rameurs, qui étaient des Phéniciens, pour préciser qu'en vérité, « c'est en faisant route avec l'autre, avec l'armée, qu'il retourna en Asie » assertion qu'il justifie ensuite en ces termes (8.120) : Μέγα δὲ καὶ τόδε μαρτύριον · φαίνεται γὰρ Ξέρξης ἐν τῇ ὀπίσω κομιδῇ ἀπικόμενος ἐς Ἄβδηρα καὶ ξεινίην τέ σφι συνθέμενος καὶ δωρησάμενος αὐτοὺς ἀκινάκῃ τε χρυσέῳ | καὶ τιήρῃ χρυσοπάστῳ « En voici d'ailleurs une grande preuve : il est clair que Xerxès, sur son voyage de retour, arriva à Abdère et s'y lia avec les habitants par un lien d'hospitalité, en les gratifiant d'un *akinakès* d'or *et d'une tiare brochée d'or* ».

Au livre IX, alors que le bruit court dans le camp des Grecs que la cavalerie des Perses s'apprête à faire périr les Phocéens sous ses javelots, le chef des Phocéens, Harmokydès, exhorte ses soldats à se conduire à se conduire en braves. La phrase d'introduction de son discours est la suivante (9.17) : Ἔνθα δή σφι ὁ στρατηγός | Ἁρμοκύδης παραίνεε λέγων τοιάδε « *Alors, leur chef* Harmokydès les exhorta en ces termes ». Le dimètre trochaïque s'allie ici à la locution adverbiale ἔνθα δή pour dramatiser la prise de parole du personnage.

Plus loin, le discours belliciste de Mardonios, résolu à poursuivre les Grecs « jusqu'à ce qu'on les ait atteints et punis de tout ce qu'ils ont déjà fait aux Perses », est immédiatement suivi d'effet, comme en témoigne la phrase qui reprend le récit (9.59) : Ταῦτα εἴπας ἦγε τοὺς Πέρσας δρόμῳ | διαβάντας τὸν Ἀσωπὸν κατὰ στίβον τῶν Ἑλλήνων ὡς δὴ ἀποδιδρησκόντων « Sur ces mots, il mena les Perses au pas de course à travers l'Asopos, sur les traces des Grecs, dans l'idée que ceux-ci prenaient vraiment la fuite ». La séquence trochaïque ouvre ici la phrase ; elle se compose de trois mètres et s'achève sur le datif circonstanciel δρόμῳ, en accord avec lequel elle suggère la rapidité de l'action. — De fait,

dans la phrase suivante, le désordre dans lequel s'effectuent ces opérations se trouve lui aussi relaté au moyen d'un rythme trochaïque (9.59) : Πέρσας δὲ ὁρῶντες ὁρμημένους διώκειν τοὺς Ἕλληνας, οἱ λοιποὶ τῶν βαρβάρικῶν τελέων ἄρχοντες αὐτίκα πάντες ἦραν τὰ σημήια καὶ ἐδίωκον ὡς ποδῶν ἕκαστοι εἶχον, | οὔτε κόσμῳ οὐδενὶ | κοσμηθέντες | οὔτε τάξι « En voyant les Perses s'élancer à la poursuite des Grecs, les autres chefs des corps de troupes barbares levèrent tous aussitôt le signal et suivirent chacun dans la mesure de ses jambes, *dans le plus grand désordre* et sans se tenir à leur poste ». Cette occurrence est particulièrement intéressante en ceci qu'elle offre le versant trochaïque de la formule dactylique οὐδενὶ κόσμῳ, étudiée plus haut : voir encore ci-dessous.

C'est d'une manière tout à fait analogue qu'est rapportée quelques pages plus loin la mise en route des troupes commandées par Artabaze (9.66) : Ταῦτα παραγγείλας ὡς ἐς μάχην | ἦγε δῆθεν τὸν στρατόν « Ayant donné ces recommandations, *il mena résolument son armée*, comme vers le combat ».

Enfin, la notion de mouvement peut être entendue au figuré, comme c'est le cas dans le dernier exemple relevé d'une séquence trochaïque, figurant dans le passage des délibérations grecques de Samos concernant l'éventuelle évacuation de l'Ionie : les Péloponnésiens ayant proposé que l'on attribue aux Ioniens le territoire des Grecs qui avaient pactisé avec le Mède, les Athéniens s'opposent vivement à cet avis (9.106) : Ἀθηναῖοι δὲ οὐκ ἐδόκεε ἀρχὴν Ἰωνίην γενέσθαι ἀνάστατον οὐδὲ Πελοποννησίους περὶ τῶν σφετέρων ἀποικιέων βουλεύειν· ἀντιτεινόντων δὲ τούτων | προθύμως εἶξαν οἱ Πελοποννήσιοι « mais les Athéniens n'étaient point du tout d'avis que l'Ionie fût évacuée, ni que les Péloponnésiens prissent des décisions au sujet de leurs colonies à eux ; *et devant cette opposition*, les Péloponnésiens cédèrent de bon cœur ».

2. Formules trochaïques

Les formules trochaïques présentes dans l'œuvre d'Hérodote se présentent aussi bien dans des passages narratifs (formules temporelles et locatives) que dans des discours de personnages (formule hypothétique) ou dans celui du narrateur hérodotéen (formule résomptive-limitative, formule épistémique et formules axiologiques, ainsi qu'un stylème particulier employé dans des structures paratactiques aux côtés d'autres rythmes).

a) Formules temporelles

(i) Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ, ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου, ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ

Trois expressions temporelles récurrentes revêtent chez Hérodote une forme trochaïque : ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ « pendant ce temps, cependant (que) » (… ἐν ᾧ) ; ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου « depuis ce temps, depuis le temps (où) » (… ἐπείτε), et ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ

« cependant, plus tard ». Elles apparaissent logiquement dans des passages narratifs, et de façon majoritaire dans la seconde partie de l'œuvre.

La première apparaît en 8.8 Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ | ἐν ᾧ οὗτοι ἀριθμὸν ἐποιεῦντο τῶν νεῶν, κτλ. ; en 8.114 Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ | ἐν τῷ Μαρδόνιός τε τὴν στρατιὴν διέκρινε καὶ Ξέρξης ἦν περὶ Θεσσαλίην, χρηστήριον ἐληλύθεε ἐκ Δελφῶν Λακεδαιμονίοισι, κτλ. ; et en 9.8 Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ | τὸν Ἰσθμὸν ἐτείχεον σπουδὴν ἔχοντες πολλὴν πάντες Πελοποννήσιοι, καί σφι ἦν πρὸς τέλεϊ.

La seconde apparaît en 7.59 Ὁ δὲ Δορίσκος ἐστὶ τῆς Θρήικης αἰγιαλός τε καὶ πεδίον μέγα, διὰ δὲ αὐτοῦ ῥέει ποταμὸς μέας Ἕβρος· ἐν τῷ τεῖχός τε ἐδέδμητο βασιλήιον (τοῦτο [τὸ] δὴ Δορίσκος κέκληται), καὶ Περσέων φρουρὴ ἐν αὐτῷ κατεστήκεε ὑπὸ Δαρείου | ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου ἐπείτε | ἐπὶ Σκύθας ἐστρατεύετο ; en 9.26 Ἡμεῖς αἰεί κοτε ἀξιούμεθα ταύτης τῆς τάξιος ἐκ τῶν συμμάχων ἁπάντων, ὅσαι ἤδη ἔξοδοι κοιναὶ ἐγένοντο Πελοποννησίοισι καὶ τὸ παλαιὸν καὶ τὸ νέον, | ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου ἐπείτε | Ἡρακλεῖδαι ἐπειρῶντο μετὰ τὸν Εὐρυσθέος θάνατον κατιόντες ἐς Πελοπόννησον ; 9.107 ἐν δὲ τῇσι Σάρδισι ἐτύγχανε ἐὼν βασιλεὺς | ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου ἐπείτε | ἐξ Ἀθηνέων προσπταίσας τῇ ναυμαχίῃ φυγὼν ἀπίκετο.

La troisième est la seule qui figure également dans la première moitié de l'œuvre : 1.130 Ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ μετεμέλησέ τέ σφι ταῦτα ποιήσασι καὶ ἀπέστησαν μάχῃ νικηθέντες ; 3.149 Ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ καὶ συγκατοίκισε αὐτὴν ὁ στρατηγὸς Ὀτάνης ἔκ τε ὄψιος ὀνείρου καὶ νούσου ἥ μιν κατέβαλε νοστῆσαι τὰ αἰδοῖα ; ainsi que dans la seconde : 6.66 Ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ ἀνάπυστα ἐγένετο ταῦτα καὶ Κόβων τε ἔφυγε ἐκ Δελφῶν καὶ Περίαλλα ἡ πρόμαντις ἐπαύσθη τῆς τιμῆς ; et 9.83 Ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ μετὰ ταῦτα καὶ τῶν Πλαταιέων εὗρον συχνοὶ θήκας χρυσοῦ καὶ ἀργύρου καὶ τῶν ἄλλων χρημάτων.

(ii) Πολλὰκις μὲν…, πολλάκις δὲ…

Cette formule anaphorique et paratactique composée d'un double monomètre trochaïque et signifiant « tantôt et souvent…, tantôt et souvent… », apparaît à deux reprises : en 1.74 Μετὰ δὲ ταῦτα[…] πόλεμος τοῖσι Λυδοισι καὶ τοῖσι Μήδοισι ἐγεγόνεε ἐπ᾽ ἔτεα πέντε, ἐν τοῖσι πολλάκις μὲν οἱ Μῆδοι τοὺς Λυδοὺς ἐνίκησαν, πολλάκις δὲ οἱ Λυδοὶ τοὺς Μήδους ; et en 2.91 Οὗτοι οἱ Χεμμῖται λέγουσι τὸν Περσέα πολλάκις μὲν ἀνὰ τὴν γῆν φαίνεσθαι σφίσι, πολλάκις δὲ ἔσω τοῦ ἱροῦ, κτλ.

b) <u>Formules locatives</u>

En début de phrase, les expressions « Et dans cette ville » ou « Et dans cette bataille » composent elles aussi un dimètre trochaïque : on trouve ainsi en 6.74 Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ πόλ(ε)ι | λέγεται εἶναι ὑπ᾽ Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ, καὶ δὴ καὶ ἔστι τοιόνδε τι ; et en 9.105 Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ μάχῃ | Ἑλλήνων ἠρίστευσαν Ἀθηναῖοι, καὶ Ἀθηναίων Ἑρμόλυκος ὁ Εὐθοίνου, ἀνὴρ παγκράτιον ἐπασκήσας (cf., sur un rythme dactylique, ἐν ταύτῃ τῇ ἐν Μαραθῶνι μάχῃ). Mais on pourra aussi songer à cette occurrence du *logos* égyptien : 2.61 Ταῦτα μὲν δὴ ταύτῃ ποιέεται, | ἐν δὲ Βουσίρι πόλι, | κτλ.

c) <u>Formule hypothétique « Si tu ne fais pas cela »</u>

Cette formule qui revêt trois formes composant toutes trois un dimètre trochaïque a déjà été rencontrée dans notre étude syntaxique, au sujet de l'emploi de la négation οὐ ainsi que de l'absence de particule ἄν en subordonnée conditionnelle. On relève en effet, à côté de 7.235 Ἢν δὲ ταῦτα μὴ ποιῇς, | τάδε τοι προσδόκα ἔσεσθαι (discours de Démarate à Xerxès), qui atteste ἄν et μή, les formes marquées suivantes : en 1.212, Εἰ δὲ ταῦτα οὐ ποιήσεις, | ἥλιον ἐπόμνυμί τοι τὸν Μασσαγετέων δεσπότην, ἧ μέν σε ἐγὼ καὶ ἄπληστον ἐόντα αἵματος κορέσω (discours de Tomyris à Cyrus), attestant la négation οὐ ; et en 8.62, Εἰ δὲ ταῦτα μὴ ποιήσῃς, | ἡμεῖς μὲν ὡς ἔχομεν ἀναλαβόντες τοὺς οἰκέτας κομιεύμεθα ἐς Σῖριν τὴν ἐν Ἰταλίῃ, ἥ περ ἡμετέρη τέ ἐστι ἐκ παλαιοῦ ἔτι, καὶ τὰ λόγια λέγει ὑπ᾽ ἡμέων αὐτὴν δεῖν κτισθῆναι (discours de Thémistocle à Eurybiade), avec subjonctif sans particule ἄν.

d) <u>Formule résomptive-limitative Ταῦτα μέν νυν ἐς τοσοῦτο</u>

Cette expression apparaît, sous la forme d'un dimètre trochaïque, dans deux passages du livre VIII : 8.19 Ταῦτα μέν νυν ἐς τοσοῦτο παρεγύμνου, et 8.126 ταῦτα μέν νυν ἐς τοσοῦτον ἐγένετο.

e) <u>Formule épistémique οὐκ ἔχω φράσαι *vel sim.*</u>

Ce type d'expression offre une variation trochaïque sur la formule οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν, ou διακρῖναι, étudiée précédemment[126]. On la trouve en 4.53 (οὐκ ἔχω φράσαι τὰς πήγας), en 5.66, 6.137, 7.26 et 8.133 ; on lit également en 5.9 οὐκ ἔχω ἐπιφράσασθαι. Enfin, même avec le verbe εἰπεῖν : 6.124 οὐκ ἔχω προσωτέρω εἰπεῖν τούτων, et surtout peut-être 7.60 : οὐκ ἔχω εἰπεῖν τὸ ἀτρεκές.

[126] Cf. *supra*, I. B. 1. d).

e) <u>Formule axiologique οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός</u>

Cette expression qui compose un dimètre trochaïque représente une variation remarquable sur la formule dactylique ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες étudiée précédemment[127]. Elle apparaît deux fois, aux livres VII et VIIII : en 7.214 Ἔστι δὲ ἕτερος λεγόμενος λόγος, ὡς Ὀνήτης τε ὁ Φαναγόρεω ἀνὴρ Καρύστιος καὶ Κορυδαλλὸς Ἀντικυρεὺς εἰσι οἱ εἴπαντες πρὸς βασιλέα τούτους τοὺς λόγους καὶ περιηγησάμενοι τὸ ὅρος τοῖσι Πέρσῃσι, | οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός « Il est une autre version qui a cours, selon laquelle…, — *nullement crédible à mon avis* » ; et en 8.119 : Οὗτος δὲ ἄλλος λόγος λέγεται περὶ τοῦ Ξέρξεω νόστου, | οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός, | οὔτε ἄλλως οὔτε τὸ Περσέων τοῦτο πάθος « Voici encore une autre version qui a cours au sujet de Xerxès, — *nullement crédible à mon avis*, pas plus dans l'ensemble que pour ce qui serait arrivé aux Perses ».

f) <u>Formule axiologique οὔτε κόσμῳ οὐδενί</u>

Cette expression offre elle aussi, et là encore sous la forme d'un dimètre trochaïque, une variation sur la formule οὐδενὶ κόσμῳ étudiée plus haut[128]. Aussi convient-il de la considérer comme une formule trochaïque, en dépit de son occurrence ponctuelle en 9.59 : Πέρσας δὲ ὁρῶντες ὁρμημένους διώκειν τοὺς Ἕλληνας, οἱ λοιποὶ τῶν βαρβάρικῶν τελέων ἄρχοντες αὐτίκα πάντες ἦραν τὰ σημήια καὶ ἐδίωκον ὡς ποδῶν ἕκαστοι εἶχον, | οὔτε κόσμῳ οὐδενὶ | κοσμηθέντες | οὔτε τάξι « En voyant les Perses s'élancer à la poursuite des Grecs, les autres chefs des contingents barbares levèrent aussitôt les enseignes et suivirent les Perses, chacun courant comme il le pouvait, sans être rangés *dans aucun ordre ni aucune formation* ».

g) <u>Stylème ἐν δὲ δὴ καί</u>

Ce stylème que l'on peut traduire par « et en particulier », et qui introduit en le mettant en relief le second élément d'une structure paratactique, connaît une grande fréquence dans l'*Enquête*, où il est attesté à treize reprises. Or il revêt la forme d'un monomètre trochaïque que prolonge souvent l'expression de cet élément, alors que le premier membre obéit souvent lui aussi à un rythme différent, comme permet de le constater l'examen des occurrences :

— 1.184 Τῆς δὲ Βαβυλῶνος ταύτης | πολλοὶ μέν κου καὶ ἄλλοι | ἐγένοντο βασιλέες, τῶν ἐν τοῖσι Ἀσσυρίοισι λόγοισι μνήμην ποιήσομαι, οἳ τὰ τείχεά τε

[127] Cf. *supra*, I. B. 1. e).
[128] Cf. *supra*, I. B. 4. c).

ἐπεκόσμησαν καὶ τὰ ἱρά, | ἐν δὲ δὴ καὶ | γυναῖκες δύο « De cette Babylone, il y eut sans doute de nombreux rois, dont je ferai mention dans les *logoi* assyriens, et qui avaient embelli ses remparts ainsi que ses sanctuaires — *et en particulier* deux reines » (avec séquence spondaïque dans le premier membre) ;

— 1.185 Ἡ δὲ δὴ δεύτερον γενομένη ταύτης βασίλεια, τῷ οὔνομα ἦν Νίτωκρις, αὕτη δὲ συνετωτέρη γενομένη τῆς πρότερον ἀρξάσης τοῦτο μὲν μνημόσυνα ἐλίπετο τὰ ἐγὼ ἀπηγήσομαι, τοῦτο δὲ τὴν Μήδων ὁρῶσα ἀρχὴν μεγάλην τε καὶ οὐκ ἀτρεμίζουσαν, ἄλλα τε ἀραιρημένα ἄστεα αὐτοῖσι, | ἐν δὲ δὴ καὶ τὴν Νίνον, | προεφυλάξατο ὅσα ἐδύνατο μάλιστα « Donc la reine qui lui succéda, et qui se nommait Nitocris, celle-ci fut plus intelligente que la précédente : d'une part, elle laissa des monuments que j'indiquerai, d'autre part, voyant l'ampleur et la fermeté de l'empire des Mèdes, et qu'ils avaient pris bien des villes — *et en particulier Ninive,* — elle prit autant de précautions qu'elle put » ;

— 1.192 Τὴν δὲ δύναμιν τῶν Βαβυλωνίων πολλοῖσι μὲν καὶ ἄλλοισι δηλώσω ὅση τις ἐστί, ἐν δὲ δὴ καὶ τῷδε « La puissance de Babylone, je la montrerai de bien des façons — *et en particulier de la suivante* » ;

— 2.79 ὥστε πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα | ἀποθωυάζειν με τῶν περὶ Αἴγυπτον ἐόντων, ἐν δὲ δὴ καὶ τὸν Λίνον | ὁκόθεν ἔλαβον [τὸ οὔνομα] « de sorte que je m'interroge avec étonnement sur bien des choses qui se trouvent en Egypte — *et en particulier sur Linos*, me demandant où ils l'ont pris » (avec un autre dimètre trochaïque à l'ouverture du premier membre) ;

— 3.38 Ὡς δὲ οὕτω νενομίκασι τὰ περὶ τοὺς νόμους οἱ πάντες ἄνθρωποι, πολλοῖσί τε καὶ ἄλλοισι τεκμηρίοισι πάρεστι σταθμώσασθαι, | ἐν δὲ δὴ καὶ τῷδε « Que tous les hommes ont cette pensée au sujet de leurs coutumes, il est permis d'en juger par bien des témoignages — *et en particulier par celui-ci* ».

— 3.39 Συχνὰς μὲν δὴ τῶν νήσων ἀραιρήκεε, πολλὰ δὲ καὶ τῆς ἠπείρου ἄστεα · | ἐν δὲ δὴ καὶ Λεσβίους | πανστρατιῇ βοηθέοντας Μιλησίοισι ναυμαχίῃ κρατήσας εἷλε « Il s'était emparé de nombreuses îles, ainsi que de nombreuses villes du continent, — *et en particulier des Lesbiens*, dont il avait triomphé lors d'un combat naval alors qu'ils se portaient au secours des Milésiens » ;

— 3.125 Πολυκράτης δὲ πάσης συμβουλίης ἀλογήσας ἔπλεε παρὰ τὸν Ὀροίτην, ἅμα ἀγόμενος | ἄλλους τε πολλοὺς τῶν ἑταίρων, | ἐν δὲ δὴ καὶ Δημοκήδεα | τὸν Καλλιφῶντος Κροτωνιήτην ἄνδρα, ἰητρόν τε ἐόντα καὶ τὴν τέχνην ἀσκέοντα ἄριστα τῶν κατ᾽ ἑωυτόν « Polycrate, négligeant tout conseil, fit voile vers Oroitès, amenant avec lui de nombreux compagnons — *et en particulier Démocédès* fils de Calliphon, un Chrestoniate qui était médecin et qui excellait dans son art entre tous ses contemporains » (avec séquence iambique dans le premier membre) ;

— 5.95 Πολεμεόντων δέ σφεων | παντοῖα καὶ ἄλλα | ἐγένετο ἐν τῇσι μάχῃσι, | ἐν δὲ δὴ καὶ | Ἀλκαῖος ὁ ποιητὴς συμβολῆς γενομένης καὶ νικώντων Ἀθηναίων αὐτὸς μὲν φεύγων ἐκφεύγει, τὰ δέ οἱ ὅπλα ἴσχουσι Ἀθηναῖοι καί σφεα ἀνεκρέμασαν πρὸς τὸ Ἀθήναιον τὸ ἐν Σιγείῳ « Tandis qu'ils livraient la guerre, toutes sortes d'incidents se produisirent dans ces combats, — *et en particulier* le poète Alcée… », etc. (avec séquence dactylico-anapestique dans le premier membre) ;

— 5.102 Καὶ πολλοὺς αὐτῶν οἱ Πέρσαι φονεύουσι, ἄλλους τε ὀνομαστούς, ἐν δὲ δὴ καὶ Εὐαλκίδην στρατηγέοντα Ἐρετριέων, στεφανηφόρους τε ἀγῶνας ἀναραιρηκότα καὶ ὑπὸ Σιμωνίδεω τοῦ Κηίου | πολλὰ αἰνεθέντα « Et les Perses en tuèrent un grand nombre, dont des hommes de renom — *et en particulier* Eualcidès, le chef des Erétriens, qui avait remporté des couronnes dans les Jeux et avait souvent été célébré par Simonide » (avec séquence trochaïque en fin de phrase) ;

— 6.11 Μετὰ δὲ τῶν Ἰώνων συλλεχθέντων ἐς τὴν Λάδην ἐγίνοντο ἀγοραί, | καί δή κού σφι καὶ ἄλλοι ἠγορόωντο, | ἐν δὲ δὴ καὶ ὁ Φωκαιεὺς στρατηγὸς Διονύσιος, λέγων τάδε « Après quoi, les Ioniens rassemblés à Ladé tinrent des assemblées ; et sans doute bien des orateurs prirent la parole, — *et en particulier* Dionysios, le chef phocéen, qui déclara ceci » (avec, à la faveur de la forme à diektasis, séquence de cinq dactyles dans le premier membre) ;

— 6.50 Ὡς δὲ ἐπειρᾶτο συλλαμβάνων, | ἄλλοι τε δὴ ἐγίνοντο | αὐτῷ ἀντίξοοι τῶν Αἰγινητέων, | ἐν δὲ□ δὴ καὶ | Κριὸς ὁ Πολυκρίτου μάλιστα, κτλ. « Mais lorsqu'il voulut s'emparer d'eux, plusieurs des Eginètes s'opposèrent à lui, — et en particulier et surtout Krios de Polycritos », etc. (avec séquence iambique dans le premier membre) ;

— 6.70 Οὕτω ἀπίκετο ἐς τὴν Ἀσίην Δημάρητος καὶ τοιαύτῃ χρησάμενος τύχῃ, ἄλλα τε Λακεδαιμονίοισι | συχν(ὰ) ἔργοισί τε καὶ γνώμῃσ(ι) ἀπολαμπρυνθείς, | ἐν δὲ δὴ καὶ | Ὀλυμπιάδα σφι ἀνελόμενος τεθρίππῳ προσέβαλε, μοῦνος τοῦτο πάντων δὴ τῶν γενομένων βασιλέων ἐν Σπάρτῃ ποιήσας « C'est ainsi, et sur ces coups du sort, que Démarate arriva en Asie, faisant rejaillir sur les Spartiates la gloire que lui avaient value ses nombreux exploits et conseils — *et en particulier* pour l'eux l'honneur de sa victoire aux Jeux Olympiques, au quadrige, puisqu'il était le seul de tous les rois de Sparte à avoir obtenu ce succès » (avec une séquence de cinq dactyles et demi, que motive le contexte de gloire, dans le premier membre) ;

— 7.224 Καὶ δὴ <καὶ> Περσέων πίπτουσι ἐνθαῦτα ἄλλοι τε πολλοὶ καὶ ὀνομαστοί, ἐν δὲ δὴ καὶ | Δαρείου δύο παῖδες, Ἀβροκόμης τε καὶ Ὑπεράνθης, ἐκ τῆς Ἀρτάνεω θυγατρὸς Φραταγούνης γεγονότες Δαρείῳ « Or, de nombreux Perses de renom tombèrent là, — *et en particulier* deux fils de Darius, Abrocomès et Hyperanthès, nés à Darius de la fille d'Artanès, Phratagune » (où la formule est suivie d'une séquence dactylico-spondaïque solennelle).

Comme on le voit, Hérodote fait un large usage de ce stylème, dont le rythme trochaïque est souvent appuyé dans son prolongement, et souvent aussi mis en contraste avec un premier membre de rythme différent, notamment dactylique en accord avec l'expression d'un « grand nombre » d'où se détache un élément particulier. L'emploi de la formule ἐν δὲ δὴ καί illustre donc une fois de plus une esthétique du mélange des rythmes sur laquelle nous reviendrons en conclusion.

B. Rythmes iambiques

1. Typologie des rythmes iambiques

a) Occurrences discursives

(i) Discours directs des personnages

Les deux premières occurrences discursives de séquences iambiques figurent, à l'ouverture du *logos* de Crésus, dans l'épisode de Gygès et Candaule. Il s'agit d'abord de la réponse de Candaule à Gygès qui se récriait devant la proposition qui lui était faite de contempler la reine nue (1.9) : Θάρσεε, Γύγη, καὶ μὴ φοβέο μήτε ἐμέ, ὥς σεο | πειρώμενος λέγω λόγον τόνδε, | μήτε γυναῖκα τὴν ἐμήν, κτλ. « Sois rassuré, Gygès, et n'aie peur ni de moi, en pensant *que je tiens ce discours pour te mettre à l'épreuve*, ni de ma femme », etc. — C'est ensuite, une fois que le crime a été découvert, l'alternative imposée par la reine à Gygès (1.11) Νῦν τοι δυῶν ὁδῶν παρ<u>εου</u>σέων, Γύγη, δίδωμι αἵρεσιν, ὁκοτέρην βούλεαι τραπέσθαι « *En vérité, à présent, deux voies se présentent à toi, Gygès, et je te donne la liberté de choisir* celle que tu veux prendre », la séquence iambique comportant pas moins de cinq pieds consécutifs. Il s'agit là d'un véritable dilemme tragique, comme nous le verrons au chapitre V[129] ; rien d'étonnant dès lors à ce que sa formulation revête la forme d'un rythme iambique, ainsi puissamment motivé.

Les occurrences suivantes appartiennent au *logos* de Crésus entendu au sens strict. La première apparaît dans le dialogue qui le met aux prises avec son premier hôte, l'Athénien Solon, qui déclare sur un ton sentencieux (1.32) : Πολλοὶ μὲν γὰρ ζάπλουτοι ἀνθρώπων ἀνόλβιοί εἰσι, | πολλοὶ δὲ μετρίως ἔχοντες | βίου εὐτυχέες « Bien des hommes richissimes sont privés de bonheur, *tout comme bien des gens modestes* sont heureux ». On reconnaît ici le ton gnomique du poète iambographe Solon, sur lequel nous reviendrons également au chapitre V.

Ayant reçu par la suite un oracle lui prédisant la mort de son fils Atys, Crésus décide une série de mesures destinées à le protéger ; il refuse notamment que son fils prête main forte aux

[129] Cf. chap. V, I. C. 2. a) (i).

Mysiens dans leur chasse au sanglier, suscitant de sa part une vive réaction d'étonnement et de perplexité (1.37) Νῦν τε τέοισί με χρὴ ὄμμασι ἔς τε ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς φοιτῶντα φαίνεσθαι · κοῖος μέν τις τοῖσι πολιήτῃσι δόξω εἶναι, | κοῖος δέ τις τῇ νεογάμῳ γυναικί ; | κοίῳ δὲ ἐκείνῃ δόξει ἀνδρὶ συνοικέειν ; « A présent, de quels yeux va-t-on me voir quand j'irai à l'agora et en reviendrai ? De quoi aurai-je l'air aux yeux de mes concitoyens, *de quoi aux yeux de ma jeune épouse* ? Avec quel homme pensera-t-elle vivre ? »

S'étant laissé convaincre par son fils, Crésus demande alors à son hôte, le Phrygien Adraste, meurtrier malheureux de son frère, de veiller sur Atys au cours de la chasse à laquelle ce dernier prendra finalement part. La requête de Crésus est formulée sur le mode d'un échange de faveurs (χάρις), le roi lydien commençant par rappeler l'attitude hospitalière qui a été la sienne (1.41) : Ἄδρηστ(ε), ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον | ἀχάρι, τήν τοι οὐκ ὀνειδίζω, ἐκάθηρα καὶ οἰκίοισι ὑποδεξάμενος ἔχω παρέχων πᾶσαν δαπάνην « *Adraste, alors que tu avais été frappé par un malheur* ingrat, que je ne te reproche pas, je t'ai purifié et t'ai reçu dans mon palais, en pourvoyant à toute dépense ». Cette séquence iambique qui ouvre ici le discours de Crésus compose en vérité un parfait trimètre, qui pourrait tout à fait provenir d'une authentique tragédie[130].

Enfin, vaincu par Cyrus qui lui laisse finalement la vie sauve, Crésus s'adresse en ces termes au roi perse qui lui accorde une faveur (1.90) : Ὦ δέσποτα, ἐάσας με χαριέαι μάλιστα τὸν θεὸν τῶν Ἑλλήνων, τὸν ἐγὼ ἐτίμησα θεῶν μάλιστα, ἐπειρέσθαι, | πέμψαντα τάσδε τὰς πέδας, | εἰ ἐξαπατᾶν τοὺς εὖ ποιεῦντας νόμος ἐστί οἱ « Maître, tu me feras la plus grande faveur si tu m'autorises à demander au dieu des Grecs — que j'ai honoré entre les dieux — *en lui envoyant ces chaînes*, s'il a coutime de tromper ceux qui le traitent bien ». La séquence iambique, appuyée par le déictique τάσδε, compose ici un dimètre.

On mentionnera aussi, en amont, cette occurrence figurant dans la digression du *logos* de Crésus consacrée à l'histoire de Lichas et des ossements d'Oreste. C'est ici le forgeron qui s'adresse à Lichas, après la découverte de ces ossements (1.68) : Ἐγὼ γὰρ ἐν τῇδε θέλων τῇ αὐλῇ φρέαρ ποιήσασθαι, ὀρύσσων ἐπέτυχον σορῷ ἑπταπήχεϊ · ὑπὸ δὲ ἀπιστίης | μὴ μὲν γενέσθαι μηδαμᾷ | μέζονας ἀνθρώπους τῶν νῦν ἄνοιξα αὐτὴν καὶ εἶδον τὸν νεκρὸν μήκεϊ ἴσον ἐόντα τῇ σορῷ « Je voulais creuser un puits dans cette cour, et je suis tombé en creusant sur un cercueil de sept coudées ; ne pouvant croire *qu'il ait jamais pu exister* d'hommes plus grands que ceux d'aujourd'hui, je l'ai ouvert et ai vu le cadavre d'une taille égale à celle du cercueil ». La séquence iambique repose ici sur l'emploi de négations μὴ… μηδαμᾷ, dont elle souligne le caractère absolu.

[130] Voir, sur ce point encore, le chap.V.

Au sein du *logos* de Cyrus, alors que celui-ci vient de soumettre les Lydiens, Hérodote rapporte que les Ioniens et les Eoliens envoyèrent une députation au roi perse « pour lui offrir d'être ses sujets aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus ». Cyrus leur raconte alors la fable du joueur de flûte qui voulait faire sortir les poissons de l'eau, et qui, déçu dans son espérance, s'était ensuite servi d'un filet pour les pêcher : les voyant sauter, dit Cyrus, il se serait écrié (1.141) Παύεσθέ μοι ὀρχεόμενοι, ἐπεὶ οὐδ᾽ ἐμέο αὐλέοντος ἠθέλετε ἐκβαίνειν ὀρχεόμενοι « *Cessez de danser, je vous prie*, puisque alors même que je jouais de la flûte, vous ne vouliez pas sortir en dansant », l'ordre étant exprimé sur le mode d'un dimètre iambique.

Enfin, alors que Crésus projette une guerre contre les Massagètes, Crésus se distingue des autres conseillers du roi en l'invitant à porter la guerre sur le territoire même de la reine Tomyris ; son intervention prend les précautions oratoires suivantes (1.207) : Ὦ βασιλεῦ, εἶπον μὲν καὶ πρότερόν τοι ὅτι, | ἐπεί με Ζεὺς ἔδωκέ τοι, | τὸ ἂν ὁρέω σφάλμα ἐὸν οἴκῳ τῷ σῷ, κατὰ δύναμιν ἀποτρέψειν « O Roi, je t'ai déjà dit auparavant que, *puisque Zeus m'a donné à toi*, je ferais mon possible pour détourner tous les accidents qui peuvent menacer ta maison ». C'est ici la circonstanciation causale, légitimant le conseil par la volonté même de Zeus, qui compose un dimètre iambique.

Le *logos* égyptien n'atteste guère, comme on sait, de discours directs de personnages. Il en est pourtant un à la fin du *logos*, dans le passage qui concerne Amasis en butte aux reproches de ses amis pour sa conduite peu sérieuse et son goût prononcé pour les plaisirs du vin. A ces reproches, Amasis répond (2.173) : Τὰ τόξα οἱ κεκτημένοι, ἐπεὰν μὲν δέωνται χρᾶσθαι, ἐντανύουσι, ἐπεὰν δὲ χρήσωνται, ἐκλύουσι « *Les gens qui possèdent les arcs*, les tendent quand ils ont besoin de le faire, et, quand ils en ont besoin, les détendent ». L'ordre des mots dans cette séquence initiale est particulièrement significatif, le complément d'objet se voyant antéposé à l'ensemble du syntagme composé de l'article et du participe substantivé ; c'est ainsi, d'une part, le thème de la phrase qui se trouve mis en relief, en toute première position ; d'autre part, la composition d'un dimètre iambique, martelant l'image, qui se trouve permise par cette disposition.

Au sein de l'épisode éthiopien du *logos* de Cambyse, les paroles menaçantes du roi éthiopien attestent elles aussi une séquence iambique : 3.21 Βασιλεὺς ὁ Αἰθιόπων συμβουλεύει τῷ Περσέων βασιλέϊ, ἐπεὰν οὕτω εὐπετέως ἕλκωσι [τὰ] τόξα Πέρσαι ἐόντα μεγάθεϊ τοσαῦτα, τότε ἐπ᾽ Αἰθίοπας τοὺς μακροβίους πλήθεϊ ὑπερβαλλομένων στρατεύεσθαι, μέχρι δὲ τούτου | θεοῖσι εἰδέναι χάριν, | οἳ οὐκ ἐπὶ νόον τρέπουσι Αἰθιόπων παισὶ γῆν ἄλλην προσκτᾶσθαι τῇ ἑωυτῶν « mais jusqu'à ce moment, *qu'il ait de la reconnaissance aux dieux*, qui ne donnent pas l'intention aux fils des Ethiopiens d'acquérir une autre terre en plus de la leur » ; on remarquera ici la phraséologie particulière

de l'expression Αἰθιόπων παισί « les fils des Ethiopiens », équivalant à celle de Λυδῶν παῖδας (1.27), sur laquelle voir la note de Stein.

Dans ce *logos* reparaît aussi la figure de Crésus, conseillant cette fois-ci Cambyse et le mettant en garde contre ses penchants criminels ; Crésus déclare ainsi, sur un ton sentencieux qui convient à la figure qu'il incarne (3.36) Ἀγαθόν τοι πρόνοον εἶναι, | σοφὸν δὲ ἡ προμηθίη · | σὺ δὲ κτείνεις μὲν ἄνδρας σεωυτοῦ πολιήτας ἐπ᾽ οὐδεμιῇ αἰτίῃ ἀξιοχρέῳ ἑλών, κτείνεις δὲ παῖδας « Il est bon d'être prévoyant, *et la prudence est sagesse* ; toi, tu tues des hommes — tes propres concitoyens — sans les prendre en délit d'aucune faute digne de ce nom, — tu tues des enfants ». On notera ici le statut nominal de la phrase gnomique ; σοφὸν δὲ ἡ προμηθίη est une assertion lapidaire que le rythme iambique (dimètre) rend plus forte.

Les livres IV, V et VI n'attestent pas à notre connaissance de séquence iambique remarquable dans des discours directs de personnages. Il en est tout différemment du septième, et notamment dans les discours qui l'ouvrent et portent sur le projet d'expédition de Xerxès contre la Grèce. Le premier d'entre eux est celui du belliciste Mardonios (7.5) : Δέσποτα, οὐκ οἰκός ἐστι Ἀθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας μὴ οὐ δοῦναι δίκην τῶν ἐποίησαν. | Ἀλλ᾽ εἰ τὸ μέν νυν ταῦτα πρήσσοις | τά περ ἐν χερσὶ ἔχεις · ἡμερώσας δὲὲ Αἴγυπτον τὴν ἐξυβρίσασαν στρατηλάτεε ἐπὶ τὰς Ἀθήνας, ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθὸς καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι « Maître, il n'est pas normal que les Athéniens, qui ont fait tant de mal aux Perses, ne soient pas châtiés pour ce qu'ils ont fait. *Puisses-tu donc accomplir ce* que tu as présentement en mains ; mais quand tu auras rendu calme une Egypte coupable d'outrages, marche contre Athènes, pour jouir d'une bonne réputation parmi les hommes et pour que l'on se garde à l'avenir de marcher contre la terre qui est la tienne ». La formulation optative du désir de Mardonios revêt une certaine emphase, que confirme l'emploi d'un rythme iambique.

Plus clairement encore, le discours de Xerxès à valeur de programme de guerre renferme une phrase tout à fait remarquable, et d'ailleurs relevée par plusieurs commentateurs (7.8β) : Ἐγὼ δὲ ὑπέρ τε ἐκείνου καὶ τῶν ἄλλων Περσέων οὐ πρότερον παύσομαι | πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς Ἀθήνας, | οἵ γε ἐμὲ καὶ πατέρα τὸν ἐμὸν ὑπῆρξαν ἄδικα ποιεῦντες « Moi, pour lui (*sc.* mon père Darius) et pour les autres Perses, je n'aurai de cesse *que je n'aie pris et incendié Athènes* — eux qui se sont rendu coupables les premiers d'actes injustes envers moi et mon père ! » La séquence iambique excède d'une syllabe la longueur d'un trimètre ; on y relèvera le probable poétisme lexical πυρόω, considéré dans notre lexique poétique[131]. — A la fin de son discours, Xerxès donne donc ces consignes aux Perses (7.8δ) : Ὑμεῖς δ᾽ ἄν μοι τάδε ποιεῦντες χαρίζοισθε · ἐπεὰν ὑμῖν σημήνω τὸν χρόνον ἐς τὸν ἥκειν δεῖ, προθύμως πάντα τινὰ ὑμέων χρήσει παρεῖναι · | ὃς ἂν δ(ὲ) ἔχων ἥκῃ παρεσκευασμένον | στρατὸν κάλλιστα, δώσω οἱ δῶρα τὰ τιμιώτατα νομίζεται εἶναι

[131] Cf. chap. IV, I., *s. v.*

ἐν ἡμετέρου « Quant à vous, voici ce que pouvez faire pour me plaire : lorsque je vous indiquerai le moment auquel il vous faut être là, que chacun d'entre vous soit présent de bon cœur ; *et celui qui arrivera avec* l'armée le mieux *préparée*, je lui donnerai les cadeaux réputés les plus précieux chez nous ».

Mardonios reprend alors la parole pour approuver la décision du roi. Il dénigre à cette occasion l'attitude des Grecs (7.9β) : Τοὺς χρῆν, ἐόντας ὁμογλώσσους, κήρυξί τε διαχρεωμένους καὶ ἀγγέλοισι καταλαμβάνειν τὰς διαφορὰς | καὶ παντὶ μᾶλλον ἢ μάχῃσι « Eux qui devraient, étant de même langue, se servir de messagers et de hérauts pour régler leurs différents, *et de tout plutôt que de combats* ! »

Enfin, Artabane, oncle de Xerxès, fait entendre un avis bien différent. Ayant longuement exprimé ses réserves à Xerxès quant au bien-fondé d'une telle expédition, il se tourne ensuite vers Mardonios, qu'il apostrophe en ces termes (7.10) : Σὺ δέ, ὦ παῖ Γωβρύεω Μαρδόνιε, | παῦσαι λέγων λόγους ματαίους | περὶ Ἑλλήνων οὐκ ἐόντων ἀξίων φλαύρως ἀκούειν « Et toi, Mardonios fils de Gobryas, cesse de tenir des propos ineptes au sujet des Grecs qui ne méritent pas cette mauvaise réputation »[132].

Un deuxième passage du livre VII mérite de retenir l'attention pour la séquence iambique qu'il renferme : il s'agit du dialogue au cours duquel Xerxès demande à Démarate son avis sur les chances de l'expédition, et sur la valeur des Grecs. Démarate ayant répondu en toute sincérité s'attire, comme on sait, les moqueries du roi. Il reprend alors par des considérations plus générales sur le peuple grec (7.104) : Ἐλεύθεροι γὰρ ἐόντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι · | ἔπεστί γάρ σφι δεσπότης | νόμος, τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον ἢ οἱ σοὶ σέ · ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ « Car, tout en étant libres, ils ne sont pas tout à fait libres : *ils ont à leur tête un maître* — la loi, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tiens ne te redoutent ; ils font en tout cas ce qu'elle leur ordonne ». C'est ici, une fois de plus, un dimètre iambique qui martèle l'idée maîtresse de la phrase.

Nous mentionnerons enfin cette occurrence extraite du discours des ambassadeurs grecs à Gélon de Syracuse : 7.157 : Τὸν γὰρ ἐπιόντα ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα πάντως κου πυνθάνεαι, ὅτι Πέρσης ἀνὴρ μέλλει ζεύξας τὸν Ἑλλήσποντον καὶ ἐπάγων πάντα τὸν ἠῷον στρατὸν ἐκ τῆς Ἀσίης στρατηλατήσειν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, | πρόσχημα μὲν ποιεύμενος | ὡς ἐπ᾽ Ἀθήνας ἐλαύνει, ἐν νόῳ δὲ ἔχων πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα ὑπ᾽ ἑωυτοῦ ποιήσασθαι « (le Perse) … *prenant pour prétexte* qu'il marche contre Athènes, mais ayant en vérité l'intention de se soumettre toute la Grèce ».

Si le livre VIII et la plus grande partie du livre IX ne paraissent pas présenter de séquences iambiques dignes de mention, il s'en trouve néanmoins trois pour clore l'œuvre. La première figure dans l'épisode fameux de la femme de Masistès, auquel Xerxès adresse ces paroles (9.111) : Μασίστα, σὺ εἶς Δαρείου τε παῖς καὶ ἐμὸς ἀδελφεός, πρὸς δ᾽ ἔτι

[132] Cf. chap. V, I. C. 1. b).

τούτοισι καὶ εἷς ἀνὴρ ἀγαθός. Γυναικὶ δὴ ταύτῃ | τῇ νῦν συνοικέεις, μὴ συνοίκεε, | ἀλλά τοι ἀντ᾽ αὐτῆς ἐγὼ δίδωμι θυγατέρα τὴν ἐμήν. Ταύτῃ συνοίκεε · τὴν δὲ νῦν ἔχεις, οὐ γὰρ δοκέει ἐμοί, μὴ ἔχε γυναῖκα « Masistès, tu es le fils de Darius et mon frère, et qui plus est un homme de bien. — La femme *avec laquelle tu vis maintenant, ne vis plus avec elle* : à sa place, je te donne ma fille. Vis avec celle-ci : mais la femme que tu possèdes maintenant, cesse de la posséder ; car cela ne me convient pas ». Nous verrons dans le chapitre V le rôle structurel que joue l'épisode de Masistès dans l'économie de l'œuvre ; nous nous contenterons ici de souligner le caractère pressant et appuyé de l'ordre donné par Xerxès à son frère, caractère qui se manifeste d'une part dans les répétitions lexicales insistantes, d'autre part dans le rythme iambique de l'injonction initiale.

C'est ensuite l'histoire du Perse Artayctès, capturé par les Grecs et emmené à Sestos où il sera spectateur d'un prodige qu'il pense adressé à lui et dont il tire les conclusions suivantes (9.120) Νῦν ὦν ἄποινά οἱ τάδε | ἐθέλω ἐπιτεθῆναι, ἀντὶ μὲν [χρημάτων] τῶν ἔλαβον ἐκ τοῦ ἱροῦ ἑκατὸν τάλαντα καταθεῖναι τῷ θεῷ, ἀντὶ δ᾽ ἐμεωυτοῦ καὶ τοῦ παιδὸς ἀποδώσω τάλαντα διηκόσια Ἀθηναίοισι περιγενόμενος « *Maintenant donc,* je veux bien que me soit imposé *ceci à titre de rançon* : pour ce que j'ai pris de son sanctuaire, consacrer cent talents au dieu ; et pour moi-même et mon fils, je donnerai deux cents talents si je survis ». La séquence iambique ouvre la phrase ; elle compose un dimètre.

Enfin, le tout dernier chapitre de l'œuvre rapporte la proposition qu'avait soumise à Cyrus Artembarès, ancêtre de cet Artayctès, partisan d'une émigration des Perses (9.122) : Ἐπεὶ Ζεὺς Πέρσῃσι ἡγεμονίην διδοῖ, ἀνδρῶν δέ σοί, Κῦρε, κατελὼν Ἀστυάγεα, φέρε, γῆν γὰρ ἐκτήμεθα ὀλίγην καὶ ταύτην τρηχέαν, μεταναστάντες ἐκ ταύτης ἄλλην σχῶμεν ἀμείνω. Εἰσὶ δὲ | πολλαὶ μὲν ἀστυγείτονες, πολλαὶ δὲ καὶ ἑκαστέρω, | τῶν μίαν σχόντες πλέοσι ἐσόμεθα θωυμαστότεροι · οἰκὸς δὲ ἄνδρας ἄρχοντας τοιαῦτα ποιέειν « Puisque Zeus donne l'hégémonie aux Perses, et entre les hommes à toi, Cyrus, en ayant renversé Astyage, allons ! Nous possédons une terre étroite et qui plus est rocailleuse ; émigrons donc pour en acquérir une meilleure. Il en est *beaucoup dans le voisinage, beaucoup aussi plus loin* : si nous en acquérons une, nous en serons plus admirés ; et il est naturel que des hommes qui commandent se conduisent ainsi ». La séquence iambique repose ici, d'un point de vue syntaxique, sur une structure binaire et paratactique, avec anaphore de l'indéfini πολλαί ; du point de vue rythmique, elle est composée de deux dimètres iambiques superposables : πολλαὶ μὲν ἀστυγείτονες, || πολλαὶ δὲ καὶ ἑκαστέρω, qui concourent à l'effort de persuasion des propos d'Artembarès. On sait pourtant que Cyrus rejettera cette proposition, rangeant les Perses à son avis selon lequel mieux vaut « commander en habitant une terre chétive plutôt qu'ensemencer une terre de plaines en étant l'esclave d'autrui » : … ἄρχειν τε εἵλοντο λυπρὴν οἰκέοντες μᾶλλον ἢ πεδιάδα σπείροντες ἄλλοισι δουλεύειν.

(ii) Discours indirects

Les discours indirects attestent également, quoique dans une moindre mesure, quelques séquences iambiques sans doute étudiées. C'est ainsi le cas dans l'épisode d'Arion de Méthymne, menacé de mort par les marins corinthiens (1.24) : Οὐκ ὦν δὴ πείθειν αὐτὸν τούτοισι, ἀλλὰ κελεύειν τοὺς πορθμέας ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν, | ὡς ἂν ταφῆς ἐν γῇ τύχῃ, | ἢ ἐκπηδᾶν | ἐς τὴν θάλασσαν τὴν ταχίστην « Il ne parvint donc pas à les persuader ; au contraire, les marins lui ordonnèrent soit de suicider, *pour obtenir une sépulture sur terre*, soit de sauter *dans la mer au plus vite* ». On rapprochera ce passage de l'occurrence discursive directe qui figure dans le discours de la reine à Gygès, pour leur communauté de situation : dans les deux cas en effet, il s'agit d'un dilemme tragique. Ici, ce sont les deux termes de cette alternative qui se trouvent affectés par le rythme iambique, le premier sous la forme d'un parfait dimètre, le second sous celle d'une séquence excédant le dimètre d'une syllabe.

De même que l'on a pu relever plus haut plusieurs exemples de rythmes iambiques dans les discours directs du *logos* de Crésus, l'épisode final du bûcher en atteste une autre, sous forme indirecte (1.86) : Καὶ τὸν Κῦρον ἀκούσαντα τῶν ἑρμηνέων τὰ Κροῖσος εἶπε, μεταγνόντα τε καὶ ἐννώσαντα ὅτι καὶ αὐτὸς ἄνθρωπος ἐὼν ἄλλον ἄνθρωπον, γενόμενον ἑωυτοῦ εὐδαιμονίῃ οὐκ ἐλάσσω, ζώοντα πυρὶ διδοίη, πρός τε τούτοισι δείσαντα τὴν τίσιν καὶ ἐπιλέξαμενον | ὡς οὐδὲν εἴη τῶν ἐν ἀνθρώποισι ἀσφαλέ<u>ω</u>ς ἔχον, | κελεύειν σβεννύναι τὴν ταχίστην τὸ καιόμενον πῦρ καὶ καταβιβάζειν Κροῖσόν τε καὶ τοὺς μετὰ Κροίσου « Et Cyrus, ayant entendu de la bouche des interprètes ce que disait Crésus, réfléchit et songea qu'étant lui aussi un homme, il donnait au feu un autre homme, qui n'avait pas été inférieur à lui en bonheur, et qui plus est il craignit le châtiment et médita *que rien dans les choses humaines n'était assuré* ; il ordonna donc d'éteindre au plus vite le feu qui brûlait et de faire descendre Crésus avec ses compagnons ». La longue séquence iambique ici soulignée se caractérise par son registre gnomique, digne d'iambographes tels que Solon — ce Solon même qu'invoque Crésus, faisant ainsi réfléchir son vainqueur[133].

A l'ouverture du *logos* perse se trouvent relatées les mesures prises par Déiocès devenu roi pour établir et consolider sa monarchie (1.99) : Οἰκοδομηθέντων δὲ πάντων κόσμον τόνδε Δηιόκης πρῶτός ἐστι ὁ καταστησάμενος, μήτε ἐσιέναι παρὰ βασιλέα μηδένα, | δι᾽ ἀγγέλων δὲ πάντα χρᾶσθαι, | ὁρᾶσθαί τε βασιλέα ὑπὸ μηδενός, κτλ. « Lorsque tout eut été construit, Déiocès est le premier à avoir établi les mesures suivantes, que personne ne pénétrât chez le roi, *mais que l'on se serve en toutes circonstances de messagers*, et que le roi ne soit vu de personne, et de lus, il était honteux ».

[133] Cf. chap. V, I. B. 2. b).

Au livre III, dans l'épisode de Périandre, est rapportée en ces termes la réponse de son fils aîné au tyran de Corinthe qui interrogeait ses enfants sur les propos que leur avait tenus leur grand-père (τά σφι ὁ μητροπάτωρ διελέχθη, de rythme dactylique, en fin de phrase précédente) : 3.51 Ὁ δέ οἱ ἀπηγέετο ὥς σφεας | φιλοφρόνως ἐδέξατο, | ἐκείνου δὲ τοῦ ἔπεος τό σφι ὁ Προκλέης ἀποστέλλων εἶπε, ἅτε οὐ νόῳ λαβών, οὐκ ἐμέμνητο « Et lui, lui rapporta *quel accueil affectueux il leur avait donné*, mais des paroles que Proclès leur avait adressées en les congédiant, comme il ne les avait pas comprises, il ne fit pas mention ».

Les livres IV à VII guère à notre connaissance d'occurrences discursives indirectes de séquences iambiques ; il s'en trouve en revanche trois dans les livres VIII et IX. La première figure au début du livre VIII : 8.6 Ἐκ μὲν δὴ τῆς ἀντίης προσπλέειν οὔ κώ σφι ἐδόκεε τῶνδε εἵνεκα, μή κως ἰδόντες οἱ Ἕλληνες προσπλέοντας ἐς φυγὴν ὁρμήσειαν φεύγοντάς τε εὐφρόνη καταλαμβάνῃ · καὶ ἔμελλον δῆθεν φεύξεσθαι, | ἔδει δὲ μηδὲ πυρφόρον | τῷ ἐκείνων λόγῳ ἐκφυγόντα περιγενέσθαι.

La deuxième relève plus précisément d'un discours narrativisé (8.58) Ἐνθαῦτα ὁ Θεμιστοκλέης παριζόμενός οἱ καταλέγει ἐκεῖνά τε πάντα τὰ ἤκουσε Μνησιφίλου, ἑωυτοῦ πιεύμενος, | καὶ ἄλλα πολλὰ προστιθείς, | ἐς ὃ ἀνέγνωσέ <μιν> χρηίζων ἔκτε τῆς νεὸς ἐκβῆναι [τὸν Εὐρυβιάδεα] συλλέξαι τε τοὺς στρατηγοὺς ἐς τὸ συνέδριον « Alors, Thémistocle s'asseyant près de lui, énumère tous les arguments qu'il avait entendu de Mnésiphilos, les reprenant à son compte, *et en en ajoutant bien d'autres*, si bien qu'il le persuada à force de prières de sortir du navire et de rassemble les stratèges en vue de l'assemblée ». Le rythme iambique a ici une valeur intensive et persuasive.

Enfin, dans l'ultime chapitre de l'œuvre, et juste après l'occurrence discursive étudiée en (i), la réponse de Cyrus à la proposition d'Artembarès est rapportée sous forme indirecte (9.122) Κῦρος δὲ ταῦτα ἀκούσας καὶ οὐ θωυμάσας τὸν λόγον, ἐκέλευε ποιέειν ταῦτα, οὕτω δὲ αὐτοῖσι παραίνεε κελεύων παρασκευάζεσθαι ὡς οὐκέτι ἄρξοντας ἀλλ᾽ ἀρξομένους · φιλέειν γὰρ ἐκ τῶν μαλακῶν χώρων μαλακοὺς ἄνδρας γίνεσθαι · οὐ γάρ τι τῆς αὐτῆς γῆς εἶναι | καρπόν τε θωυμαστὸν φύειν | καὶ ἄνδρας ἀγαθοὺς τὰ πολέμια « Cyrus, entendant ces propos et sans s'étonner de ce discours, invita à faire cela, mais il les exhorta ce faisant à se préparer à ne plus commander, mais à être commandés ; car, disait-il, des pays mous procèdent des hommes mous : et il ne revient pas à la même terre *de produire d'admirables fruits* et des hommes braves à la guerre ».

(iii) Discours du narrateur hérodotéen

Nous reprendrons ici la distinction opérée plus haut pour les rythmes trochaïques, entre les séquences iambiques relevant de la mise en scène du narrateur hérodotéen et celles qui apparaissent dans des exposés à caractère géo- ou ethnographique. On trouve ainsi, parmi les

premières et dès la fin du proème, la remarque épistémo-méthodologique d'Hérodote concernant l'ensemble de son *logos* (1.5) : Ἐγὼ δὲ περὶ μὲν τούτων | οὐκ ἔρχομαι ἐρέων | ὡς οὕτως ἢ ἄλλως κως ταῦτα ἐγένετο, τὸν δὲ οἶδα αὐτὸς πρῶτον ὑπάρξαντα ἀδίκων ἔργων ἐς τοὺς Ἕλληνας, τοῦτον σημήνας | προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω | τοῦ λόγου, ὁμοίως μικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξιών « Pour ma part, au sujet de ces choses, *je ne vais pas dire* qu'il en fut ainsi ou autrement, mais celui que personnellement je sais le premier coupable d'actes injustes envers les Grecs, je l'indiquerai *avant d'avancer dans le cours* de mon discours, en passant en revue les petites et les grandes cités des hommes ». Si la fin de la phrase atteste une évidente réminiscence homérique que nous étudierons au chapitre V, elle contient aussi deux séquences iambiques : la première se produit à la faveur de l'emploi d'une forme périphrastique de futur proche « je vais dire » ; la seconde dénote quant à elle la progression d'ensemble du *logos* hérodotéen.

Dans la description qu'il consacre à la topographie de Babylone, Hérodote affirme (1.179) Δεῖ δή με πρὸς τούτοισ(ι) ἔτι φράσαι | ἵνα ἐκ τῆς τάφρου ἡ γῆ ἀναισιμώθη καὶ τὸ τεῖχος ὅντινα τρόπον ἔργαστο « *Je dois donc en outre expliquer* où fut employée la terre provenant du fossé et comment le mur fut était bâti ».

On trouve plusieurs occurrences dans le *logos* égyptien : d'abord, 2.11 Εἰ ὦν ἐθελήσει ἐκτρέψαι τὸ ῥέεθρον ὁ Νεῖλος ἐς τοῦτον τὸν Ἀράβιον κόλπον, τί μιν κωλύσει ῥέοντος τούτου χωσθῆναι | ἐντός γε δισμυρίων ἐτέων ; | Ἐγὼ μὲν γὰρ ἔλπομαί γε καὶ μυρίων ἐντὸς χωσθῆναι ἄν « Si donc le Nil veut détourner son cours en direction de ce golfe Arabique, qu'est-ce qui empêchera son cours de s'emplir d'ici à vingt mille ans ? Car je compte bien, moi, qu'il s'emplirait d'ici à dix mille ans » ; puis ce trimètre scazon en 2.43 ὡς ἔλπομαί τε καὶ ἐμὴ γνώμη αἱρέει « comme j'y compte et comme mon avis m'y porte ». Enfin, à un moment charnière du *logos* égyptien, Hérodote déclare (2.142) Ἐς μὲν τοσόνδε τοῦ λόγου | Αἰγύπτιοί τε καὶ οἱ ἱρέες ἔλεγον, κτλ. « *Jusqu'à ce point de mon discours*, c'étaient les Egyptiens et les prêtres qui parlaient ».

Au livre III, Hérodote reprend à son compte une explication qu'il a reçue de la dureté relative des crânes égyptiens et perses, consistant dans la différence de leurs degrés d'exposition au soleil ; et cette explication revêt une forme iambique (3.12) : Τὠυτὸ δὲ τοῦτο καὶ τοῦ μὴ φαλακροῦσθαι αἴτιόν ἐστι · Αἰγυπτίων γὰρ ἄν τις ἐλαχίστους ἴδοιτο φαλακροὺς πάντων ἀνθρώπων. | Τούτοισι μὲν δὴ τοῦτό ἐστι αἴτιον | ἰσχυρὰς φορέειν τὰς κεφαλάς, τοῖσι δὲ Πέρσῃσι, ὅτι ἀσθενέας φορέουσι τὰς κεφαλάς, αἴτιον τόδε · σκιητροφέουσι ἐξ ἀρχῆς πίλους τιάρας φορέοντες « C'est encore pour cette raison qu'ils ne sont pas chauves ; car c'est chez les Egyptiens que l'on peut voir le moins de chauves du monde. *C'est donc bien pour cette raison que ceux-ci* portent des têtes robustes, et la raison pour laquelle les Perses portent des têtes fragiles, c'est qu'ils ont la tête à l'ombre dès le commencement, portant des bonnets — des tiares ».

Dans le *logos arabe* du livre III, l'évocation des aromates se referme sur la phrase suivante (3.113) : Τοσαῦτα μὲν θυωμάτων | πέρι εἰρήσθω, ἀπόζει δὲ τῆς χώρης τῆς ᾽Αραβίης θεσπέσιον ὡς ἡδύ « Qu'il n'en soit pas dit *davantage au sujet des aromates* ; mais de la contrée d'Arabie s'exhale une odeur d'une merveilleuse douceur ». L'anastrophe de la préposition περί, placée après le dimètre iambique initial, est ici un signe d'intentionnalité.

On relèvera encore, et de manière analogue, la phrase qui clôt le catalogue des troupes de l'armée perse au livre VII (7.100) : ᾽Ες μὲν τοσόνδ(ε) ὁ ναυτικός στρατὸς | εἴρηται · Ξέρξης δέ, κτλ. « *Assez* parlé de *l'armée navale* ; quant à Xerxès, … »[134].

Pour ce qui concerne les exposés géographiques ou ethnographiques, la première occurrence en figure à la fin du *logos* lydien (1.93) : Ἓν δὲ ἔργον πολλὸν μέγιστον παρέχεται χωρὶς τῶν τε Αἰγυπτίων ἔργων καὶ τῶν Βαβυλωνίων · ἔστι αὐτόθι ᾽Αλυάττεω τοῦ Κροίσου πατρὸς σῆμα, τοῦ ἡ κρηπὶς μέν ἐστι λίθων μεγάλων, | τὸ δ(ὲ) ἄλλο σῆμα χῶμα γῆς « (Le territoire lydien) présente un seul ouvrage, beaucoup plus grand que les ouvrages d'Egypte ou de Babylone : il s'y trouve le tombeau d'Alyatte, père de Crésus, dont la base est constituée de grandes pierres, *le reste du tombeau étant un tertre de terre* ». On pourra prêter à ce dimètre iambique, en accord avec les adjectifs μέγιστον et μεγάλων, une valeur intensive.

C'est ensuite dans le développement consacré aux coutumes des Massagètes que l'on trouve deux séquences successives, d'abord (1.215) : Χρυσῷ δὲ καὶ χαλκῷ τά πάντα χρέ<u>ω</u>νται « Ils se servent pour tout d'or et de bronze », dont on remarquera de nouveau le caractère allitérant en χ (cf. chapitre I) ; puis (1.216) Γυναῖκα μὲν γαμ<u>έει</u> ἕκαστος, | ταύτῃσι δὲ ἐπίκοινα χρέωνται « *Chacun épouse une femme*, mais ils jouissent de ces femmes en commun ».

Le *logos* égyptien présente lui aussi, comme on pourrait s'y attendre, un certain nombre d'occurrences. On notera d'abord l'indication spatiale du point cardinal dans τὰ πρὸς μεσαμβρίην φέροντα (2.9) « (les montagnes d'Arabie) allant vers le midi ». — Plus loin, dans le développement consacré aux sépultures animales, on note (2.41) : Κατὰ ταὐτὰ δὲ τοῖσι βουσὶ καὶ τἆλλα κτήνεα θάπτουσι ἀποθνῄσκοντα · καὶ γὰρ περὶ ταῦτα οὕτω σφι νενομοθέτηται · | κτείνουσι γὰρ δὴ οὐδὲ ταῦτα « Ils enterrent dans les même conditions que les bœufs les autres espèces de bétail qui meurent ; car la loi est ainsi faite à leur sujet ; car ils ne les tuent pas elles non plus ». — On relève encore, au cours de la description de la bataille rituelle de Paprémis (2.63) : ᾽Ενθαῦτα | μάχη ξύλοισι καρτερή | γίνεται, κεφαλὰς τε συναράσσονται καί, ὡς ἐγὼ δοκέω, πολλοὶ καὶ ἀποθνῄσκουσι ἐκ τῶν τρωμάτων « Alors advient *une violente bataille à coups de bâton*, l'on fracasse des têtes

[134] Sur le tour attesté en 2.31 : Τὸ δὲ ἀπὸ τοῦδε | οὐδεὶς ἔχει σαφέ<u>ω</u>ς φράσαι · | ἔρημος γάρ ἐστι ἡ χώρη αὕτη ἀπὸ καύματος « Mais à partir de là, *nul ne peut expliquer clairement* ; car cette terre est rendue déserte par la sécheresse », et d'autres tours similaires, voir ci-dessous, 2.

et, me semble-t-il, beaucoup vont jusqu'à mourir de leurs blessures » — Enfin, la description du temple de Léto, sur la bouche Sébennytique, renferme aussi une séquence iambique (2.155) : Καὶ ὅ γε νηὸς τῆς Λητοῦς, ἐν τῷ δὴ τὸ χρηστήριον ἔνι, | αὐτός τε τυγχάνει ἐών | μέγας καὶ τὰ προπύλαια ἔχει ἐς ὕψος δέκα ὀργυιέων « Or, le temple de Léto, dans lequel se trouve donc l'oracle, *se trouve lui-même être grand* et possède des propylées de dix orgyies de hauteur », le rythme adopté ayant une fois de plus valeur intensive.

Au livre III, c'est d'abord la description de la Table du Soleil éthiopienne (3.18) : Ἡ δὲ τράπεζα τοῦ Ἡλίου τοιήδε τις λέγεται εἶναι. Λειμῶν ἐστι ἐν τῷ προαστείῳ | ἐπίπλεος κρεῶν ἑφθῶν | πάντων τῶν τετραπόδων, κτλ. « Voici, dit-on, quelle est la Table du Soleil. Il y a, dans les faubourgs de la ville, une prairie *pleine de viandes bouillies* de tous les quadrupèdes », etc., la séquence iambique composant un dimètre. — Puis, dans le développement consacré aux serpents d'Arabie (3.109) : Οἱ δὲ ἄλλοι ὄφιες ἐόντες ἀνθρώπων οὐ δηλήμονες τίκτουσί τε ᾠὰ καὶ ἐκλέπουσι | πολλόν τι χρῆμα τῶν τέκνων « Les autres serpents, qui ne sont pas nuisibles pour les hommes, pondent des œufs et en font éclore *un grand nombre de petits* », la locution πολλόν τι χρῆμα sur laquelle repose ce syntagme étant sans doute d'un niveau de langue familier.

L'exposé géographique et ethnographique du *logos* scythe s'ouvre pour sa part sur la phrase suivante (4.8) : Σκύθαι μὲν ὧδ(ε) ὑπὲρ σφέων τε | αὐτῶν καὶ τῆς χώρης τῆς κατύπερθε λέγουσι, κτλ. : « Voici comment les Scythes parlent d'eux-mêmes et de la contrée qui est au-dessus de la leur », attestant un nouveau dimètre iambique à valeur cette fois de marqueur structurel. — Plus loin, Hérodote mentionne les Iyrkes, peuple de chasseurs dont il décrit les pratiques de chasse (4.22) : λοχᾷ ἐπὶ δένδρεον ἀναβάς, τὰ δέ ἐστι πυκνὰ ἀνὰ πᾶσαν τὴν χώρην· ἵππος δὲ ἑκάστῳ δεδιδαγμένος ἐπὶ γαστέρα κεῖσθαι ταπεινότητος εἵνεκα | ἕτοιμός ἐστι καὶ κύων « (le chasseur) se met en embuscade en montant sur un arbre, dont il y a un grand nombre à travers le pays ; un cheval, dressé pour se mettre à plat ventre et diminuer sa taille, *est à sa disposition, ainsi qu'un chien* », le dimètre iambique achevant la phrase.

Juste après s'être moqué des dessinateurs de carte qui représentent l'Océan entourant toute la terre, « et s'imaginent l'Asie égale à l'Europe », Hérodote affirme (4.36) : Ἐν ὀλίγοισι γὰρ ἐγὼ δηλώσω μέγαθός τε ἑκάστης αὐτέων καὶ | οἵη τίς ἐστι ἐς γραφήν ἑκάστη « En peu de mots, moi, je montrerai la taille de chacune, et *comment chacune peut être représentée* ». On remarquera la vivacité du début de cette phrase, construit sur la succession de deux péons : ἐν ὀλίγοισι γὰρ ἐγώ, puis l'emphase de sa partie centrale : δηλώσω μέγαθός τε ἑκάστης αὐτέων, soit cinq dactyles ; la phrase s'achevant donc sur un dimètre iambique et illustrant une nouvelle fois le mélange des rythmes hérodotéen.

Trois paragraphes plus loin, décrivant l'Asie, Hérodote déclare (4.39) : μέχρι μέν νυν Φοινίκης ἀπὸ Περσέων | χῶρος πλατὺς καὶ πολλός ἐστι « Donc, jusqu'à la Phénicie, en partant des Perses, *s'étend un large territoire* ».

Dans le passage consacré aux fleuves de Scythie, l'Istros est évoqué en ces termes, avant d'être comparé au Nil (4.50) : Τούτων ὦν τῶν καταλεχθέντων καὶ ἄλλων πολλῶν συμβαλλομένων τὸ σφέτερον ὕδωρ γίνεται ὁ Ἴστρος ποταμῶν μέγιστος, | ἐπεὶ ὕδωρ γε□ὲν πρὸς ἕν | συμβάλλειν ὁ Νεῖλος πλήθεϊ ἀποκρατέει « C'est en lui apportant leur eau que les fleuves énumérés et bien d'autres font de l'Istros le plus grand des fleuves, *car si on les compare un à un comme masse d'eau*, c'est le Nil qui l'emporte par son volume » : la comparaison revêt ici la forme d'un dimètre iambique.

Enfin, le livre V atteste lui aussi deux séquences iambiques, qui figurent toutes deux après l'ambassade malheureuse d'Aristagoras à Sparte : Aristagoras étant en effet éconduit avant d'avoir pu donner à Cléomène de plus amples renseignements sur la route qui va de la mer au Roi des Perses, c'est Hérodote qui nous la présente (5.52) : Ἔχει γὰρ ἀμφὶ τῇ ὁδῷ | ταύτῃ ὧδε « Voici *en effet ce qu'il en est de cette ville* ». On notera ici l'emploi de la préposition ἀμφὶ + datif, au sens figuré. — Calculant ensuite le nombre de jours nécessaire à l'accomplissement de cette route, Hérodote conlut (5.53) : πεντήκοντα δὲ καὶ ἑκατὸν στάδια ἐπ᾽ ἡμέρῃ ἑκάστῃ διεξιοῦσι | ἀναισιμοῦνται ἡμέραι | ἀπαρτὶ ἐνενήκοντα « en progressant de cent cinquante stades par jour, on *emploie* tout juste quatre-vingt-dix *jours* ». Si dans ce dernier exemple le rythme n'est pas fortuit, il pourra avoir pour dessein de souligner le compte du nombre de jours de marche.

b) <u>Occurrences narratives</u>

Nous avons pu relever également plus d'une trentaine de séquences iambiques en contexte narratif. La première, ouvrant le *logos* de Crésus, est celle qui présente le changement de dynastie des rois lydiens (1.7) Ἡ δὲ ἡγεμονίη οὕτω περιῆλθε, ἐοῦσα Ἡρακλειδέων, ἐς τὸ γένος τὸ Κροίσου, | καλ<u>εο</u>μένους δὲ Μερμνάδας « C'est ainsi que le pouvoir passa des mains des Héraclides à la famille de Crésus, *qui s'appelait les Mermnades* », la séquence composant un dimètre final de phrase.

Thrasybule de Milet se trouvant menacé par le Lydien Alyatte imagine de faire rassembler sur l'agora tout le blé dont disposait la ville et de faire ripailles à l'occasion de la venue du héraut lydien, afin que ce dernier, voyant les richesses de Milet et son peuple en liesse, en informe le roi (1.22) : Τὰ δὴ καὶ ἐγένετο · ὡς γὰρ δὴ ἰδών τε ἐκεῖνα ὁ κῆρυξ καὶ εἴπας πρὸς Θρασύβουλον τοῦ Λυδοῦ τὰς ἐντολὰς ἀπῆλθε ἐς τὰς Σάρδις, ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι, | δι᾽ οὐδὲν ἄλλ(ο) ἐγένετο ἡ διαλλαγή « Et c'est d'ailleurs ce qui arriva : car lorsqu'à la vue de ce spectacle le héraut, après avoir dit à Thrasybule les instructions du Lydien, s'en fut retourné à Sardes, d'après mes recherches personnelles, *la réconciliation qui advint n'eut pas d'autre motif* », la séquence composant ici un trimètre iambique. — La phrase suivante en présente d'ailleurs un autre, tout à fait remarquable (1.22) : Ἐλπίζων γὰρ ὁ Ἀλυάττης σιτοδείην τε εἶναι ἰσχυρὴν ἐν τῇ Μιλήτῳ | καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον | κακοῦ, ἤκουε τοῦ κήρυκος νοστήσαντος ἐκ τῆς

Μιλήτου τοὺς ἐναντίους λόγους ἢ ὡς αὐτὸς κατεδόκεε « Car Alyatte, s'attendant à ce que règne à Milet une forte disette *et à ce que le peuple y fût épuisé jusqu'aux extrémités* du misère, entendit du héraut qui était revenu de Milet des propos contraires à ce qu'il imaginait ». Comme le remarque ici Stein, les mots καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον composent un trimètre dans lesquels le commentateur voit « une expression vraisemblablement empruntée à un tragique, qui revient littéralement en 2.129[135].

Au cours des chapitres 59 à 64, Hérodote consacre un développement à Athènes et à l'ascension de Pisistrate, qui deux fois s'empare de la ville avant de perdre chaque fois le pouvoir ; ourdissant un stratagème pour s'en rendre maître une troisième fois, Pisistrate reçoit la prophétie favorable de devin Amphilytos (1.62) : Ἐνθαῦτα θείῃ πομπῇ χρεώμενος | παρίσταται Πεισιστράτῳ | Ἀμφίλυτος ὁ Ἀκαρνὰν χρησμολόγος ἀνήρ, ὅς οἱ προσιὼν χρᾷ ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ τάδε λέγων « Alors, mû par une impulsion divine, le chresmologue Amphilytos d'Acarnanie *se présente à Pisistrate*, et en l'abordant prononce cet oracle en hexamètres ». Le dimètre ici observé a déjà été mentionnée dans notre phonétique poétique pour le véritable jeu de mots qu'elle constitue sur le nom de Pisistrate. — Après la relation de l'oracle, Hérodote reprend son récit (1.63) : Ὁ μὲν δή οἱ ἐνθεάζων χρᾷ ταῦτα, | Πεισίστρατος δὲ συλλαβὼν | τὸ χρηστήριον καὶ φὰς δέκεσθαι τὸ χρησθὲν ἐπῆγε τὴν στρατιήν « Tels sont les mots que prononça donc Amphilytos, inspiré par les dieux ; *et Pisistrate, comprenant* l'oracle et déclarant accepter ce qu'on lui avait prédit, mena son armée », avec un autre dimètre iambique.

Lors de la bataille qui met aux prises l'armée du Lydien Crésus et celle du Perse Cyrus, ce dernier imagine de placer ses chameaux en face de la cavalerie adverse, car les chevaux ne supportent pas l'odeur de cet animal (1.80) : Αὐτοῦ δὴ ὧν τούτου εἵνεκεν ἐσεσόφιστο, ἵνα τῷ Κροίσῳ | ἄχρηστον ᾖ τὸ ἱππικόν, | τῷ δή τι καὶ ἐπεῖχε ἐλλάμψεσθαι ὁ Λυδός « C'est donc pour cette raison précise qu'il avait conçu cette tactique, afin que Crésus *ne pût profiter de sa cavalerie*, au moyen de laquelle le Lydien comptait précisément s'illustrer ». C'est ici le résultat escompté de la tactique qui se trouve exprimé sous la forme d'un dimètre iambique.

Au début du *logos* de Cyrus, les mesures prises par le Mède Déiocès devenu roi pour asseoir sa monarchie consistent notamment dans l'établissement d'une police (1.100) : εἴ τινα πυνθάνοιτο ὑβρίζοντα, τοῦτον ὅκως μεταπέμψαιτο, κατ᾽ ἀξίην ἑκάστου ἀδικήματος ἐδικαίου, | καί οἱ κατάσκοποί τε καὶ κατήκοοι | ἦσαν ἀνὰ πᾶσαν τὴν χώρην τῆς ἦρχε « s'il apprenait que quelqu'un commettait un délit, il l'envoyait chercher à chaque fois et prononçait une sentence proportionnelle à la faute ; et il avait *des espions oculaires et auriculaires* à travers tout le pays qu'il gouvernait ».

[135] STEIN, *ad loc.* : « ein wahrscheinlich einem Tragiker entlehnter Ausdruck, der wörtlich 2.129 wiederkehrt » ; voir ci-dessous.

Enfin, lors du siège de Babylone, Cyrus dirige l'Euphrate dans l'étang proche de la ville de manière à le rendre guéable (1.191) : Γενομένου δὲ τούτου τοιούτου οἱ Πέρσαι οἵ περ ἐτετάχατο ἐπ᾽ αὐτῷ τούτῳ κατὰ τὸ ῥέεθρον τοῦ Εὐφρήτεω ποταμοῦ ὑπονενοστηκότος ἀνδρὶ | ὡς ἐς μέσον μηρὸν μάλιστά κῃ, | κατὰ τοῦτο ἐσήισαν ἐς τὴν Βαβυλῶνα « Et, le fleuve rendu tel, les Perses qui avaient été postés pour cette mission, suivant le cours de l'Euphrate dont les eaux avaient décru *à hauteur du milieu de la cuisse environ*, pénétrèrent ainsi dans Babylone ». Le rythme iambique s'accompagne ici d'une allitération en μ dans les trois mots consécutifs μέσον, μηρὸν et μάλιστα.

Au début du *logos* égyptien, l'expérience de Psammétique donne peut-être lieu à un dimètre iambique, si tant est que l'on suive, à la différence des éditeurs Legrand et Rosén mais en accord avec Stein, la leçon des manuscrits ABCP (2.2) : Παιδία δύο νεογνὰ ἀνθρώπων τῶν ἐπιτυχόντων | δίδωσι ποιμένι τρέφειν | ἐς τὰ ποίμνια τροφήν τινα τοιήνδε « *Il donne à élever à un berger* dans ses étables, suivant les conditions suivantes, deux enfants nouveau-nés de gens du commun » ; δίδωσι est donc un atticisme attesté par les manuscrits ABCP, en face de διδοῖ (DJRTMSV). On rappellera ici que la séquence immédiatement subséquente : ἐς τὰ ποίμνια τροφήν, compose pour sa part un dimètre trochaïque ; aussi n'est-il pas improbable qu'il faille bien lire ici δίδωσι, permettant de composer un dimètre iambique.

Dans son histoire de l'Egypte, Hérodote présente ainsi les conquêtes du roi Sésostris (2.102) : Τὸν ἔλεγον οἱ ἱρέες πρῶτον μὲν πλοίοισι μακροῖσι ὁρμηθέντα ἐκ τοῦ Ἀραβίου κόλπου τοὺς παρὰ τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν κατοικημένους καταστρέφεσθαι, | ἐς ὃ πλέοντά μιν πρόσω | ἀπικέσθαι ἐς θάλασσαν οὐκέτι πλωτὴν ὑπὸ βραχέων « Ce roi, disaient les prêtres, commença par s'élancer avec des vaisseaux longs depuis le golfe arabique et soumettait les peuples établis dans la région de la mer Erythrée, *jusqu'à ce que naviguant plus avant*, il arrivât à une mer que des bas-fonds rendaient non navigable ». La progression de Sésostris jusqu'à ce point limite est ainsi dénotée par un dimètre iambique.

Plus loin, le conte de Rhampsinite et des voleurs, dont nous avons pu constater la richesse en dimètres trochaïques, atteste en outre un dimètre iambique (2.121ε) : Τὸν δὲ βασιλέα, ὡς αὐτῷ ἀπηγγέλθη τοῦ φωρὸς ὁ νέκυς ἐκκεκλεμμένος, δεινὰ ποιέειν, πάντως δὲ βουλόμενον εὑρεθῆναι ὅστις κοτὲ εἴη | ὁ ταῦτα μηχανώμενος, | ποιῆσαί μιν τάδε, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστά « Le roi, quand on lui rapporta que le cadavre du voleur avait été volé, se fâcha, et voulut à tout prix découvrir qui pouvait être *l'auteur de ce stratagème* ; voici donc ce qu'il aurait fait, à quoi je n'ajoute pas foi ». — C'est ainsi, au total, pas moins de six dimètres iambico-trochaïques que recèle le conte de Rhampsinite.

Après les règnes de Chéops et de Chépren, qui ont plongé l'Egypte dans la misère, celui de Mykérinos constitue un retour à la prospérité. On retrouve ici, littéralement, le trimètre iambique relevé en 1.22 (2.129) : Μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεῦσαι Αἰγύπτου Μυκερῖνον ἔλεγον Χέοπος παῖδα. Τῷ τὰ μὲν τοῦ πατρὸς ἔργα ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τά τε ἱρὰ ἀνοῖξαι |

καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον | κακοῦ ἀνεῖναι πρὸς ἔργα τε καὶ θυσίας « Après lui, régna sur l'Egypte, selon les prêtres, Mykérinos fils de Chéops. Désapprouvant les actes paternels, il fit rouvrir les sanctuaires et laissa le peuple, *qui était épuisé jusqu'aux extrémités* de la misère, livre de s'adonner aux activités et aux fêtes ».

L'Egypte connaît durant cinquante ans la domination éthiopienne, qui prendra fin dans des circonstances relatées par Hérodote (2.139) : Τέλος δὲ τῆς ἀπαλλαγῆς | τοῦ Αἰθίοπος ὧδε ἔλεγον γενέσθαι « Voici comment advint, selon eux, *l'issue de la retraite* de l'Ethiopien », attestant un nouveau dimètre.

Enfin, le récit des amours malheureuses d'Amasis et Ladicé évoque en ces termes la prière faite à Aphrodite par Ladicé, dans une phrase où nous avons déjà pu relever un probable dimètre trochaïque (2.181) : Ἡ δὲ Λαδίκη, | ἐπείτε οἱ ἀρνευμένῃ | οὐδὲν ἐγίνετο πρηΰτερος ὁ Ἄμασις, εὔχεται ἐν τῷ νόῳ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἤν οἱ ὑπ' ἐκείνην τὴν νύκτα μιχθῇ ὁ Ἄμασις, τοῦτο γάρ οἱ κακοῦ εἶναι μῆχος, ἄγαλμά οἱ ἀποπέμπειν ἐς Κυρήνην « Ladicé, *comme ses dénégations* n'adoucissaient nullement Amasis, fait vœu dans son esprit d'envoyer à Aphrodite, si Amasis s'unissait avec elle cette nuit-là — car c'était là pour elle le remède à son mal — une statue à Cyrène ». C'est l'expression traduite par « fait vœu dans son esprit » qui revêt en grec la forme d'un dimètre trochaïque ; la phrase atteste donc deux séquences rythmiques, marquant les deux étapes successives de l'attitude de Ladicé : d'abord les dénégations auprès d'Amasis (dimètre iambique), puis le vœu à Aphrodite (dimètre trochaïque).

Au livre III, Hérodote rapporte les circonstances dans lesquelles Cambyse épousa successivement ses deux sœurs (3.31) : Τότε μὲν δὴ ὁ Καμβύσης | ἔγημε τὴν ἐρωμένην, | μετὰ μέντοι οὐ πολλὸν χρόνον ἔσχε καὶ ἄλλην ἀδελφεήν « A ce moment-là, donc, Cambyse *épousa celle qu'il aimait*, mais peu de temps après, il prit aussi (pour femme) une autre sœur ».

Relatant au début du livre IV l'origine du peuple scythe, Hérodote présente d'abord, selon la version indigène, les trois fils de Targitaos (4.5) : Γένεος μὲν τοιούτου δή τινος γενέσθαι τὸν Ταργίταον, τούτου δὲ γενέσθαι παῖδας τρεῖς, | Λιπόξαϊν κα(ὶ) Ἀρπόξαϊν καὶ νεώτατον Κολάξαϊν « Telle est donc l'ascendance qui donna naissance à Targitaos ; et de lui naquirent trois enfants, *Lipoxaïs, Arpoxaïs, et le plus jeune, Colaxaïs* ». Nous opérons ici la crase à l'initiale du second anthroponyme, pour obtenir une séquence de quatre mètres iambiques. — Quelques lignes plus loin, le mythe des objets d'or tombés du ciel, dont les deux premiers frères s'approchent sans pouvoir s'en saisir, alors que le benjamin peut les prendre, présente la phrase suivante (4.5) : Τοὺς μὲν δὴ καιόμενον τὸν χρυσὸν ἀπώσασθαι, | τρίτῳ δὲ τῷ νεωτάτῳ | ἐπελθόντι κατασβῆναι, καί μιν ἐκεῖνον κομίσαι ἐς ἑωυτο « Eux, l'or brûlant les repoussa donc, à l'approche *du troisième le plus jeune*, il s'éteignit ».

Mais Hérodote rapporte ensuite la version grecque, selon laquelle le peuple scythe est né de Skythès, fils d'Héraklès et d'une jeune fille serpent (4.10) : Τὴν δ᾽, ἐπεί οἱ γενομένους τοὺς παῖδας ἀνδρωθῆναι, τοῦτο μέν σφι οὐνόματα θέσθαι, τῷ μὲν ᾽Αγάθυρσον αὐτῶν, τῷ δ᾽ ἑπομένῳ Γελωνόν, | Σκύθην δὲ τῷ νεωτάτῳ « Elle, quand les enfants auxquels elle avait donné naissance eurent atteints l'âge d'homme, leur donna d'abord des noms, au premier d'entre eux Agathyrse, au suivant Gélonos, *et Skythès au plus jeune* », la séquence iambique finale composant un dimètre.

Au livre V, alors que les Pisistratides sont menacés par l'armée lacédémonienne sous le commandement d'Anchimolios, ils réfléchissent à une stratégie de défense ; ils commencent par solliciter l'appui des Thessaliens (5.63) Τοὺς ἐπείτε ἔσχον συμμάχους οἱ Πεισιστρατίδαι, | ἐμηχανέατο τοιάδε « Lorsqu'ils eurent ces gens pour alliés, les Pisistratides *imaginèrent le stratagème que voici* ».

Hérodote relate ensuite le colloque grec réuni à Sigieon à l'initiative des Lacédémoniens, et auquel prend part Hippias d'Athènes (5.91) : ᾽Επείτε δέ σφι ᾽Ιππίης | καλεόμενος ἧκε, μεταπεμψάμενοι καὶ τῶν ἄλλων συμμάχων ἀγγέλους ἔλεγόν σφι Σπαρτιῆται τάδε « *Lorsqu'Hippias* se fut rendu à leur appel, les Spartiates envoyèrent également chercher des messagers chez les autres alliés et tinrent ce langage ». — On notera qu'au cours de ce colloque, la longue intervention du Corinthien Soclès est annoncée par une nomination du personnage qui revêt une forme iambique (5.92) : Οἱ μὲν ταῦτα ἔλεγον · τῶν δὲ συμμάχων τὸ πλῆθος οὐκ ἐνεδέκετο τοὺς λόγους · οἱ μέν νυν ἄλλοι ἡσυχίην ἦγον, | Κορίνθιος δὲ Σωκλέης | ἔλεξε τάδε « Voilà donc ce qu'ils dirent ; mais le grand nombre des alliés n'accueillit pas favorablement leurs discours ; et tandis que les autres gardaient le silence, le *Corinthien Socléès* dit les paroles que voici ». La présence en amont d'un dimètre trochaïque déjà relevé plus haut (τῶν δὲ συμμάχων τὸ πλῆθος) invite à voir dans l'expression Κορίνθιος δὲ Σωκλέης un dimètre iambique intentionnel.

On relève ensuite au livre VI : 6.86β Χρόνου δὲ πολλοῦ διελθόντος ἦλθον ἐς Σπάρτην τούτου τοῦ παραθεμένου τὰ χρήματα οἱ παῖδες, ἐλθόντες δὲ ἐς λόγους τῷ Γλαύκῳ καὶ ἀποδεικνύντες τὰ σύμβολα | ἀπαίτεον τὰ χρήματα « et, en montrant les signes convenus, *ils lui réclamèrent l'argent* ».

Deux passages successifs du livre VI méritent également d'être considérés. C'est d'abord, dans le passage évoquant l'envoi des généraux Datis et Artaphernès chargés de réduire en esclavage Athènes et Erétrie, la phrase relatant leur voyage (6.95) : ᾽Ενθεῦτεν δὲ οὐ παρὰ τὴν ἤπειρον εἶχον τὰς νέας ἰθὺ τοῦ τε ᾽Ελλησπόντου καὶ τῆς Θρηίκης, | ἀλλ᾽ ἐκ Σάμου ὁρμώμενοι | παρά τε ᾽Ικαρον καὶ διὰ νήσων τὸν πλόον ἐποιεῦντο, ὡς μὲν ἐμοὶ δοκέειν, δείσαντες μάλιστα τὸν περίπλοον τοῦ ᾽Αθω, κτλ. « De là, ils ne gardèrent pas leurs navires au long du continent en direction de l'Hellespont et de la Thrace, *mais s'élançant de Samos*, ils firent route le long d'Icaros et à travers les îles ». — C'est ensuite la mention d'un héraut envoyé à Sparte par les Athéniens (6.105) : Καὶ πρῶτα μὲν ἐόντες ἔτι

ἐν τῷ ἄστεϊ οἱ στρατηγοὶ ἀποπέμπουσι ἐς Σπάρτην κήρυκα Φιλιππίδην, ᾿Αθηναῖον μὲν ἄνδρα, | ἄλλως δὲ ἡμεροδρόμην τε | καὶ τοῦτο μελετῶντα « Alors qu'ils étaient encore dans la ville, les stratèges commencent par envoyer à Sparte, en qualité de héraut, Philippidès, un Athénien *d'ailleurs hémérodrome* et qui en faisait profession ». — Il est possible cependant que dans ces deux exemples le rythme iambique doive quelque chose à un heureux hasard.

Ce n'est sans doute pas en revanche le cas de la première occurrence du livre VII, qui relate l'influence exercée par les Aleuades de Thessalie et les Pisistratides sur la décision de Xerxès (7.6) : συνέλαβε γὰρ καὶ ἄλλα οἱ σύμμαχα γενόμενα ἐς τὸ πείθεσθαι Ξέρξην · τοῦτο μὲν ἀπὸ τῆς Θεσσαλίης παρὰ τῶν ᾿Αλευάδων ἀπιγμένοι ἄγγελοι ἐπεκαλέοντο βασιλέα πᾶσαν προθυμίην παρεχόμενοι ἐπὶ τὴν ῾Ελλάδα […], τοῦτο δὲ Πεισιστρατιδέων οἱ ἀναβεβηκότες ἐς Σοῦσα, τῶν τε αὐτῶν λόγων ἐχόμενοι τῶν καὶ οἱ ᾿Αλευάδαι, | καὶ δή τι πρὸς τούτοισ(ι) ἔτι πλέον προσωρέγοντό οἱ « car il se trouva que d'autres choses concoururent à convaincre Xerxès : d'une part, des messagers arrivés de chez les Aleuades de Thessalie invitaient le Roi à déployer tout son zèle contre la Grèce […], d'autre part, ceux des Pisitratides qui étaient montés à Suse, et qui tenant le même langage que les Aleuades, *y ajoutaient encore des encouragements plus pressants envers lui* (*sc.* Xerxès) ». Cette longue séquence qui clôt la phrase se compose de deux dimètres iambiques purs, créant un effet d'insistance en accord avec le sens de la phrase. — Dans le même paragraphe est également mentionné le rôle du chresmologue Onomacrite, qui n'informait Xerxès que des heureux présages. Hérodote conclut alors (7.6) : Οὗτός τε δὴ χρησμῳδέων | προσεφέρετο, καὶ οἵ τε Πεισιστρατίδαι καὶ οἱ ᾿Αλευάδαι γνώμας ἀποδεικνύμενοι « *Cet homme donc* influait *en récitant les oracles*, et les Pisitratides et les Aleuades en exposant leur avis ».

On notera encore au livre VII la phrase suivante (7.26) ᾿Εν ᾧ δὲ οὗτοι τὸν προκείμενον πόνον | ἐργάζοντο, ἐν τούτῳ ὁ πεζὸς ἅπας συλλελεγμένος ἅμα Ξέρξῃ ἐπορεύετο ἐς Σάρδις « *Tandis que ces gens* accomplissaient *la tâche qui leur était prescrite*, pendant ce temps toute l'armée de terre rassemblée faisait route pour Sardes avec Xerxès ».

Au livre VIII, lors du conseil grec réuni à Salamine, une invective lancée par le commandant corinthien Adimante suscite la réponse véhémente de Thémistocle (8.61) : Τότε δὴ ὁ Θεμιστοκλέης κεῖνόν τε καὶ τοὺς Κορινθίους πολλά τε καὶ κακὰ ἔλεγε, ἑωυτοῖσί τε ἐδήλου λόγῳ ὡς εἴη καὶ πόλις καὶ γῆ μέζων ἤ περ ἐκείνοισι ἔστ᾿ ἂν διηκόσιαι νέες σφι | ἔωσι πεπληρωμέναι « Alors, Thémistocle dit beaucoup de mal de lui et des Corinthiens, et il montra par son discours qu'eux-mêmes (*sc.* les Athéniens) avaient à la fois une cité et un pays plus grand que les leurs, tant qu'ils *auraient* deux cents navires *bien remplis* ».

Enfin, le livre IX présente également quatre séquences remarquables. La première est celle-ci (9.9) : Τέλος δὲ τῆς τ(ε) ὑποκρίσι<u>ος</u> καὶ ἐξόδου | τῶν Σπαρτιητέων

ἐγένετο τρόπος τοιόσδε « Et voici de quelle manière advint *l'issue de la réponse et de l'entrée en campagne* des Spartiates », se composant de trois mètres iambiques. — La deuxième relate en ces termes la fuite d'Artabaze au lendemain de la bataille de Platées (9.89) : Ἀρτάβαζος δὲ ὁ Φαρνάκεος φεύγων ἐκ Πλαταιέων | καὶ δὴ πρόσω ἐγίνετο « Artabaze fils de Pharnace, fuyant de Platées, *était déjà bien loin* », l'insistance étant portée à la fois par la particule intensive δή et par le rythme iambique sur la rapidité de cette fuite. — La troisième conclut l'histoire de l'Apolloniate Evénios, condamné à perdre la vue pour s'être endormi durant la garde de troupeaux, condamnation suite à laquelle les troupeaux deviennent stériles ; les oracles enjoignent aux Apolloniates de rendre réparation à Evénios — ce qu'ils font, en lui achetant un domaine foncier (9.94) : οἱ δὲ πριάμενοι παρὰ τῶν ἐκτημένων | διδοῦσί οἱ τὰ εἵλετο « eux, achetèrent aux propriétaires *et lui donnèrent ce qu'il avait choisi* ». — La dernière enfin évoque le Perse Artayctès, coupable de sacrilège pour avoir pillé les trésors de Protésilas (9.116) : Ἐτυράννευε δὲ τούτου τοῦ νομοῦ Ξέρξεω ὕπαρχος Ἀρταΰκτης, ἀνὴρ μὲν Πέρσης, | δεινὸς δὲ καὶ ἀτάσθαλος, | ὃς καὶ βασιλέα ἐλαύνοντα ἐπ᾽ Ἀθήνας ἐξηπάτησε, τὰ Πρωτεσίλεω τοῦ Ἰφίκλου χρήματα ἐξ Ἐλαιοῦντος ὑπελόμενος « Le tyran qui régnait sur ce nom était le gouverneur de Xerxès Artayctès, homme perse, *terrible et sacrilège*, qui avait trompé le Roi en marche contre Athènes, en soustrayant les trésors de Protésilas fils d'Iphiclos », l'adjectif ἀτάσθαλος étant un terme poétique, étudié dans notre lexique.

2. Formules iambiques

Les quelques formules iambiques que nous avons relevées dans l'œuvre d'Hérodote sont le plus souvent employées dans le discours du narrateur hérodotéen, où elles ont une fonction épistémique. Il s'y ajoute une formule mixte dénotant le caractère divin d'une action.

a) Formule épistémique Οὐδεὶς ἔχει σαφέως φράσαι *vel sim.*

Troisième avatar d'une formule épistémique qui se présente aussi sous les formes dactylique et trochaïque, l'expression οὐδεὶς ἔχει σαφέως φράσαι atteste pour sa part un dimètre iambique. On la trouve en 2.31, ainsi que sous une autre forme en 5.9 : Τὸ δὲ πρὸς βορέω ἔτι τῆς χώρης ταύτης | οὐδεὶς ἔχει φράσαι τὸ ἀτρεκές, | οἵτινες εἰσι ἄνθρωποι οἰκέοντες αὐτήν, ἀλλὰ τὰ πέρην ἤδη τοῦ Ἴστρου ἔρημος χώρη φαίνεται ἐοῦσα καὶ ἄπειρος ; et sous forme raccourcie en 4.53 οὐδεὶς ἔχει φράσαι ; d'où enfin 2.34 : οὐδεὶς ἔχει λέγειν, composées toutes deux de trois iambes.

Le motif épistémique par laquelle Hérodote affirme l'incapacité qui est la sienne ou celle de quiconque à expliquer un fait se formule donc au fil de l'*Enquête* sur les trois rythmes dactylique, trochaïque et iambique, et chaque fois selon un assez large éventail de possibilités.

b) Formules épistémiques δοκέει(ν) δέ μοι et ὀρθῷ λόγῳ

Ces deux monomètres iambiques signifiant respectivement « me semble-t-il » et à « à juste titre » sont eux aussi récurrents au fil de l'œuvre et assumés par le narrateur hérodotéen. On trouve ainsi δοκέει δέ μοι (à vrai dire usuel en grec) en 2.25, 2.109, 2.116, 4.29, 4.198, ετ δοκέειν δέ μοι en 2.42, 7.3, 7.173, 8.63. On trouve ὀρθῷ λόγῳ en 2.17 οὔρισμα δὲ ᾿Ασίῃ καὶ Λιβύῃ οἴδαμεν οὐδὲν ἐὸν ὀρθῷ λόγῳ εἰ μὴ τοὺς Αἰγυπτίων οὔρους ; en 6.53 ἤδη ὦν ὀρθῷ λόγῳ χρεωμένῳ μέχρι Περσέος ὀρθῶς εἴρηταί μοι ; et en 6.68 φράσαι μοι τὴν ἀληθείην, τίς μεο ἐστὶ πατὴρ ὀρθῷ λόγῳ.

c) Formule θείῃ τύχῃ

Cette ultime formule elle aussi monométrique et signifiant « par une fortune divine », ne paraît pas attestée ailleurs que chez Hérodote. Elle apparaît chez lui à quatre reprises : en 1.126, dans le discours de Cyrus aux Perses qu'il soulève contre Astyage : Αὐτός τε γὰρ δοκέω θείῃ τύχῃ γεγονὼς τάδε ἐς χεῖρας ἄγεσθαι « Car moi-même, je crois être né par une fortune divine pour prendre cette mission en main » ; en 3.139, dans l'épisode du manteau offert à Darius, alors simple particulier, par Syloson : ῾Ο δὲ Συλοσῶν ὁρέων τὸν Δαρεῖον μεγάλως ἐπιθυμέοντα τῆς χλανίδος, θείῃ τύχῃ χρεώμενος λέγει « Syloson, voyant que Darius désirait vivement ce manteau, déclara, mû par une inspiration divine » ; en 4.9, au sujet des cavales d'Héraclès : τὰς δέ οἱ ἵππους τὰς ὑπὸ τοῦ ἅρματος νεμομένας ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ ἀφανισθῆναι θείῃ τύχῃ « et ses cavales, qu'il avait détachées de son char, en paissant pendant (qu'il dormait) auraient disparu par une fortune divine » ; et pour finir en 5.92γ, dans l'histoire du nourrisson miraculé rapportée par Soclès de Corinthe : ᾿Επείτε ὦν ἔδωκε φέρουσα ἡ Λάβδα, τὸν λαβόντα τῶν ἀνδρῶν θείῃ τύχῃ προσεγέλασε τὸ παιδίον « Lors donc que Labda le leur eut apporté, le jeune enfant, par une fortune divine, sourit à l'homme qui l'avait pris ».

IV. CONCLUSION : LE MÉLANGE DES RYTHMES ET L'ESTHÉTIQUE D'HÉRODOTE

En conclusion de l'ensemble de cette étude consacrée aux rythmes et formules d'Hérodote, on peut d'abord affirmer l'extraordinaire richesse rythmique présente dans son œuvre ; il est fort probable d'ailleurs que nous ayons passé sous silence un nombre important d'autres séquences rythmiques, mais nous croyons néanmoins que l'éventail que nous en avons donné est éminemment représentatif d'une véritable esthétique hérodotéenne du rythme. Nous devrons donc en premier lieu contredire ici le jugement de Ph.-E. Legrand par

lequel nous ouvrions ce chapitre[136], et révoquer le témoignage de Cicéron sur lequel il s'appuie — ou, mieux, l'expliquer de la façon suivante : Hérodote ne connaît peut-être pas les rythmes habituels de la prose classique, reposant notamment sur des clausules spécifiques ; mais il fait en revanche un large emploi de clausules dactyliques, ainsi que d'ouvertures de phrase et, plus largement, de séquences entières revêtant cette forme rythmique, et ce à tous les niveaux discursifs et narratifs de son œuvre, c'est-à-dire aussi bien dans le discours propre du narrateur hérodotéen que dans ceux, directs ou indirects, de ses personnages, ou encore dans les passages proprement narratifs. Ce très large emploi de rythmes dactyliques, anapestiques et spondaïques, qu'observait déjà Hermogène de Tarse, représente une composante essentielle de l'homérisme d'Hérodote.

Mais l'œuvre d'Hérodote abonde également en séquences iambiques et trochaïques que ne suffit sans doute pas à expliquer le rythme naturel de la langue grecque, et dont on trouve au contraire de nombreuses formes proprement métriques qui supposent une véritable stylisation littéraire de la langue. Ces rythmes parcourent eux aussi les différents niveaux discursifs et narratifs de l'œuvre, même si l'on peut observer une surreprésentation des rythmes trochaïques dans le discours du narrateur hérodotéen et notamment dans ses *logoi* ethnographiques.

Il s'ensuit naturellement, comme nous avons pu le voir, que les divers types de rythmes étudiés apparaissent souvent au sein d'un même passage, sinon au sein d'une même phrase. Sur le plan macrostructurel, le *logos* égyptien représente en chacun de ses passages, et plus encore peut-être dans sa première partie, une illustration parfaite du mélange des rythmes hérodotéen. Sur le plan microstructurel, il suffira de mentionner des phrases telles que : — à l'ouverture du *logos* de Crésus (1.7) : Ἡ δὲ ἡγεμονίη οὕτω περιῆλθε, ἐοῦσα Ἡρακλειδέων, | ἐς τὸ γένος τὸ Κροίσου (3 da), | καλεομένους δὲ Μερμνάδας (dim. ia.) ; dans le discours d'Atys à Crésus (1.37) : Νῦν τε τέοισί με χρὴ (2 ½ da = hp) | ὄμμασι ἔς τ(ε) ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς (4 ½ da) | φοιτῶντα φαίνεσθαι (ia.) · | κοῖος μέν τις τοῖσι πολιήτῃσι δόξω εἶναι, | κοῖος δέ τις τῇ νεογάμῳ γυναικί (ia.) ; | κοίῳ δὲ ἐκείνῃ δόξει ἀνδρὶ συνοικέειν (5 ½ ana) ; — dans l'épisode du festin d'Harpage (1.119) : Ἐπείτε δὲ τῆς ὥρης γινομένης τοῦ δείπνου παρῆσαν οἵ τε ἄλλοι δαιτυμόνες καὶ ὁ Ἅρπαγος, τοῖσι μὲν ἄλλοισι καὶ αὐτῷ Ἀστυάγεϊ παρετιθέατο τράπεζαι | ἐπίπλεαι μηλέων κρεῶν (dim. ia.), | Ἁρπάγῳ δὲ (monom. tr.) | τοῦ παιδὸς τοῦ ἑωυτοῦ, πλὴν κεφαλῆς τε καὶ ἄκρων (6 da) | χειρῶν τε καὶ ποδῶν (ia.), | τἆλλα πάντα (monom. tr.) ; pour ne citer que quelques exemples extraits du livre I, à côté de nombreux autres vus au cours de cette étude.

Mais c'est, là encore, le *logos* égyptien qui se singularise par une extrême diversité et un étroit entrelacement de ses rythmes au long de phrases successives d'un même passage, comme en témoigne notamment le développement inaugural consacré à son fleuve, le « *très*

[136] Cf. *supra*, I. A. 1.

admirable » Nil, dans sa dimension apodictique et polémique. Une phrase telle que : 2.21 Ἡ δὲ ἑτέρη ἀνεπιστημονεστέρη μέν ἐστι τῆς λελεγμένης, λόγῳ δ(ὲ) εἰπεῖν θωυμασιωτέρη « La seconde (explication) est moins scientifique que celle qui a été dite, mais à dire par le discours, plus merveilleuse » ne fait-elle pas se succéder à une ouverture dactylique (Ἡ δ(ὲ) ἑτέρη ἀνεπισ-, soit un hémiépès) un authentique tétramètre trochaïque (-τημονεστέρη μέν ἐστι τῆς λελεγμένης, λόγῳ δ(έ)) lui-même suivi d'un spondée (εἰπεῖν), auquel succède enfin le dactylique θωυμασιωτέρη ? Et nous avons pu voir aussi que le motif du θῶυμα suscitait ailleurs cette observation : 2.156 Οὗτος μέν νυν ὁ νηὸς τῶν φανερῶν μοι τῶν περὶ τοῦτο τὸ ἱρόν | ἐστι θωυμαστότατον, où, moyennant d'une part l'abrègement de la particule enclitique νυν, d'autre part l'allongement de la voyelle ó tonique dans le superlatif θωυμαστότατον, on reconnaîtra la composition d'une séquence de huit dactyles, suivie d'un dimètre trochaïque.

C'est là un autre fruit de notre enquête, que la mise en lumière d'un embryon de *prosodie accentuelle* qui se manifeste aussi bien dans le discours du narrateur hérodotéen que dans des discours de personnages toujours dotés d'une très forte expressivité, et qui est une caractéristique très probable de la langue parlée (le phénomène ne se produit pas dans les passages strictement narratifs). C'est ainsi que le distique élégiaque que nous avons reconnu à l'ouverture de l'œuvre, dans le dialogue entre Gygès et Candaule, relève de cette prosodie qui s'éloigne du modèle littéraire traditionnel et représente à ce titre un écart d'autant plus remarquable qu'elle coïncide par ailleurs avec une entité structurelle typique de la littérature poétique.

Enfin, notre étude typologique des rythmes hérodotéens a permis l'émergence de séquences rythmiques auxquelles leur récurrence au fil de l'œuvre confère un statut de formules, dans le prolongement du style formulaire homérique. Nous avons ainsi relevé un certain nombre de formules dactyliques qui composent souvent un premier ou deuxième hémistiche d'hexamètre, parfois encore une clausule dactylique, et qui peuvent avoir été empruntées à la poésie dactylique. L'ascendance homérique de certaines d'entre elles est d'ailleurs assurée ; pour les autres, on peut considérer qu'elles proviennent de poèmes qui ne nous sont pas parvenus — ainsi des récits épiques ioniens des fondations de cités ; — mais on peut aussi bien en attribuer la création à Hérodote lui-même, neveu, comme on sait, du poète épique Panyassis et à ce titre descendant direct d'un style de composition hexamétrique selon les principes duquel il peut avoir apporté une contribution originale.

Cet examen des formules a d'ailleurs permis de constater, à côté du principe de stricte *imitation* homérique, une part de liberté induite par le moyen d'une prose affranchie des contraintes métriques : ainsi des cas où les nécessités de la morphosyntaxe prennent le pas sur le critère rythmique, les formules se dissolvant alors en quelque sorte dans l'espace plus libre de la prose, non sans relever structurellement du tour originel. Mais cette liberté n'est rien en regard du travail de *création* artistique propre qui consiste dans la reformulation de certaines

de ces formules sur un rythme iambique ou trochaïque, aux côtés d'autres expressions qui reposent pour leur part essentiellement sur ces rythmes nouveaux. Hérodote joue ainsi des ressources offertes par le principe d'une prose d'art qui fait se côtoyer dactyles, spondées, anapestes, mais aussi iambes et trochées d'une langue courante cependant stylisée, pour ne rien dire de la poésie des iambographes ou encore de celle des tragiques grecs, qui sont sans doute à l'origine de plusieurs tours non formulaires. On assiste ainsi à un syncrétisme poétique propre opérant la synthèse des rythmes dactyliques d'Homère ainsi que du style formulaire homérique, et de rythmes d'une autre origine, au sein d'une prose rythmique qui se définit, une fois de plus, par le principe de la « bigarrure ».

Enfin, la composante rythmique ici mise en lumière définit, de concert avec la composante phonopoétique étudiée dans notre chapitre I, une oralité du *logos* hérodotéen qui représente une spécificité poétique de son œuvre.

CHAPITRE IV

POÉTISMES LEXICAUX ET POÉTIQUE LEXICALE

CHAPITRE IV : POÉTISMES LEXICAUX ET POÉTIQUE LEXICALE

Ce chapitre se compose de deux parties, dont la première consiste en un lexique poétique d'Hérodote, qui s'appuie sur les recensions lexicales déjà effectuées au cours des XIXème et XXème siècles, qu'il se propose cependant de réexaminer et de compléter au moyen d'une reconsidération de l'ensemble des données hérodotéennes, et de manière à esquisser en son terme une typologie des poétismes lexicaux. La seconde partie propose quant à elle une étude des éléments de poétique lexicale que sont aussi bien les phénomènes de polysémie occasionnant des calembours, déjà étudiés en partie par J. E. Powell, que des phénomènes de polyglossie et de cratylisme relevant, comme nous le montrerons, d'une poétique de la langue constitutive de la *Kunstprache* hérodotéenne.

I. POETISMES LEXICAUX

A. Introduction

L'étude des poétismes lexicaux de la prose d'un auteur ionien comme l'est Hérodote se heurte à la difficulté de distinguer les termes proprement poétiques des termes simplement ioniens, qui figurent à ce titre dans la poésie épique. Comme l'observe S. Lilja dans son ouvrage consacré au style de la prose ionienne ancienne : « On éprouve de grandes difficultés à définir un terme particulier comme poétique, comme peut l'illustrer l'exemple suivant. Liddell et Scott nous informent que l'adjectif ξυνός est épique, ionien et lyrique. Comment pouvons-nous savoir si ce terme a été adopté par la poésie épique sur la base de sa valeur poétique ou si c'est un mot ordinaire qui a été emprunté avec tant d'autres éléments ioniens ? Il convient de rappeler que dans les temps les plus anciens, la poésie épique était le seul moyen d'expression littéraire qui existât, et que dans de nombreux cas ce n'est que beaucoup plus tard qu'un terme épique fut ressenti comme poétique en lui-même. De tels mots étaient généralement évités en prose attique, mais furent librement adoptés dans la prose tardive, qui visait consciemment à un effet poétique. Par conséquent, dans le domaine du vocabulaire, il ne faut pas attacher trop de valeur aux estimations de l'antiquité tardive »[1]. S. Lilja poursuit

[1] S. LILJA, *On the Style of the Earliest Greek Prose*, Helsinki, 1968, p. 17-18 : « One finds great difficulty in defining a particular word as poetic, as can be illustrated by the following example. Liddell and Scott inform us that the adjective ξυνός is epic, Ionic and lyric. How can we know whether this word was adopted by epic poetry on account of its poetical value or is an ordinary word which was taken along with so many other Ionic elements ? It should be remembered that in the oldest times epic poetry was the only means of literary expression that existed, and that in many cases it was not until considerably later that an epic word was felt to be poetical in itself. Such words were usually avoided in Attic prose, but were freely adopted in later prose, which consciously aimed at a poetical effect. In the field of vocabulary, therefore, too much value must not be attached to estimations by later antiquity […]. »

en affirmant que « la prose attique évitait généralement ces termes épiques qui étaient ressentis comme poétiques, mais Platon, par exemple, y avait recours dans certains passages solennels pour élever sa diction au-dessus de la prose ordinaire. En conséquence, la simple occurrence d'un terme chez Platon, ou chez un autre écrivain de prose attique, n'est pas une preuve convaincante de sa valeur stylistique ; dans chaque cas, le contexte doit être examiné avec attention. C'est un fait bien connu qu'Hérodote faisait un usage abondant du vocabulaire poétique, mais les opinions divergent quant à savoir si ce trait caractérisait ses prédécesseurs ou était sa particularité individuelle. Dans l'œuvre d'Hérodote, lorsqu'on tente de définir un terme particulier comme épique ou ionien, on est de la même façon confronté à des difficultés ; le *De vocabulis quae videntur esse apud Herodotum poeticis* de Förstemann est de quelque secours dans ce problème. Ces difficultés sont d'autant plus grandes que notre connaissance de l'ionien archaïque est malheureusement imparfaite. Haberle pense que la valeur stylistique d'un mot particulier peut être déterminée avec un haut degré de certitude en utilisant le recueil de mots issus d'inscriptions ioniennes dû à Favre. Le style de la plupart des inscriptions en prose est sans doute simple et sans ornement, mais un terme qui n'apparaît pas dans la liste de Favre ne peut bien sûr être poétique à ce titre. En outre, seules quelques-unes des inscriptions en question peuvent être datées avec certitude. Sachant enfin que les vestiges de la prose grecque la plus archaïque sont très fragmentaires, une enquête sur le choix des mots semble bien hardie »[2].

Les instruments mentionnés par S. Lilja peuvent en effet être de quelque secours pour une étude du lexique poétique, mais certains sont à manier avec précaution. La contribution de Förstemann, datée de 1892, s'appuie en vérité sur une monographie antérieure due à C. Hofer et intitulée *Über die Verwandtschaft des herodotischen Stiles mit dem Homerischen* (1878), qui représente la première enquête systématique, non seulement des poétismes lexicaux, mais aussi des réminiscences d'ascendance homérique, et qui nous sera donc utile également dans notre chapitre V. S'agissant de l'étude lexicale, Hofer relève un grand nombre de termes plutôt rares qu'Hérodote partage avec Homère — sans toutefois les commenter : c'est là précisément la tâche que s'assigne Förstemann, partant donc des occurrences relevées par

[2] S. LILJA, *ib.* : « Attic prose used to avoid those epic words that were felt to be poetic, but Plato, for instance, resorted to them in certain solemn passages to elevate his diction above the ordinary prose. Accordingly, the mere occurrence of a word a Plato, or in some other writer of Attic prose, is not a convincing proof of its stylistic value, but in in each case the context must be examined carefully. It is a well-known fact that Herodotus made abundant use of the poetic vocabulary, but opinions differ as to whether this feature characterized his predecessors or was his individual peculiarity. In the work of Herodotus, when trying to define a particular word as epic or Ionic, we are likewise confronted by difficulties ; Förstemann's *De vocabulis quae videntur esse apud Herodotum poeticis* is of some help in this problem. These difficulties are all the greater since our knowledge of early Ionic is unfortunately imperfect. Haberle believes that a particular word's stylistic value can be determined with a high degree of certainty by using Favre's collection of words from Ionian inscriptions. The style of most prose inscriptions is certainly simple and unadorned, but a word which does not occur in Favre's list need not, of course, be poetic on that account. Moreover, only some of the inscriptions in question can be dated with certainty. Considering further that the remains of the earliest Greek prose are very fragmentary, an investigation into the choice of words does seem bold. »

Hofer et s'efforçant d'en jauger le degré de poéticité — le plus souvent en adoptant une position dont le scepticisme peut surprendre[3]. Quant au *Thesaurus* de Ch. Favre, il présente l'intérêt notable de comparer les données épigraphiques aux données hérodotéennes ; mais comme l'affirme S. Lilja, on ne peut à coup sûr inférer de l'absence d'un terme dans les inscriptions ioniennes son effective poéticité : un examen contextuel s'impose, destiné à mettre en lumière des indices annexes d'éventuelle poéticité. Par ailleurs, il existe aussi un certain nombre de termes attestés par les inscriptions, et qui n'en revêtent pas moins le caractère de poétismes : c'est ici que se révèle d'un intérêt particulier l'appendice VI de l'ouvrage de Favre, consistant dans la liste des « vocabula poetica quae insunt in titulis nostris », et donnant l'ascendance poétique des divers termes qu'Hérodote et les inscriptions ioniennes partagent avec la langue poétique — ou plus précisément, les langues poétiques.

Car malgré sa prédominance, Homère ne semble pas la seule source de poétismes pour la prose d'Hérodote, qui s'abreuve également à la langue des lyriques et à celle des tragiques grecs. C'est ainsi que l'on trouve dans Schmid-Stählin une liste de termes peut-être empruntés aux tragiques. Cependant, le spécialiste contemporain de l'influence tragique sur Hérodote qu'est Ch. C. Chiasson considère avec réserve les termes relevés par les auteurs, en affirmant que « Schmid ne donnait pas de preuve de ses assertions et citait plusieurs termes qui ne manifestent probablement pas d'influence tragique sur l'historien », et donnant pour exemple : « La particule δῆτα, par exemple, apparaît plus souvent chez Aristophane et Platon que chez les tragiques, suggérant que δῆτα était de l'usage d'un attique (peut-être ionien-attique) parlé. L'usage d'Hérodote confirme cette impression, puisque δῆτα ne figure pas (exception faite de la lecture probablement fausse de 4.69) dans quatre questions conversationnelles remarquables (2.22, 2.114, 3.6, 7.147). Je doute fort aussi que la tragédie soit la source des *hapax* hérodotéens Λιβυστικά (4.192), ἐπεικάζειν (9.32), et νωμᾶν dans le sens d'‘observer' (4.128) : aucun de ces mots ne figure dans un contexte propice à la diction poétique ou consonant avec elle »[4]. — Là encore du reste, l'identification des poétismes d'Hérodote ne va pas sans difficulté, comme l'indique Ch. Chiasson en écrivant qu'« une trop faible partie de la littérature grecque archaïque subsiste pour révéler la distribution et le niveau stylistique de nombreux termes grecs : ce qui nous apparaît comme un usage essentiellement ou exclusivement tragique peut avoir été un poétisme commun à plusieurs genres, ou en vérité un usage commun à plusieurs niveaux de diction. Un second

[3] A. G. FÖRSTEMANN, *De vocabulis quae videntur esse apud Herodotum poeticis*, Parthenopoli, 1892.

[4] Ch. C. CHIASSON, « Tragic Diction in Herodotus : Some Possibilities », 1982, p. 157 : « Some fifty years ago Wilhelm Schmid compiled a list of words and phrases which he thought Herodotus had borrowed from tragedy ; however, Schmid offered no proof for his assertions and cited several words which probably do not manifest tragic influence on the historian. » [Note 8]: « The particle δῆτα, for example, occurs more frequently in Aristophanes and Plato than in the tragedians, suggesting that δῆτα was a colloquial Attic (perhaps Attic-Ionic) usage. Herodotus' usage confirms this impression, since δῆτα is not found (apart from the probably false reading at 4.69) in four notably conversational questions (2.22, 2.114, 3.6, 7.147). I also strongly doubt that tragedy is the source of the Herodotean *hapax legomena* Λιβυστικά (4.192), ἐπεικάζειν (9.32), and νωμᾶν meaning ‘to observe' (4.128) : none of these words is found in a context conducive to or consonant with poetic diction. »

facteur qui complique la chose est l'usage fait par les tragiques de termes et de formes ioniens pour conférer à la langue de la pièce une saveur légèrement exotique, et ainsi pour la différencier de l'attique parlé quotidiennement. Des termes attestés exclusivement ou principalement chez Hérodote et les tragiques peuvent ainsi être un bien propre à l'ionien emprunté par les dramaturges, tout aussi bien qu'un bien propre au drame emprunté par Hérodote. Enfin, Hermogène suggère que les écrivains ioniens comme Hérodote employaient comme diction de prose ordinaire des termes qui avaient dans d'autres dialectes une couleur poétique »[5] ; — on en revient donc à la notion de « poétisme relatif » déjà définie dans les chapitres précédents. Mais nous verrons cependant que plusieurs termes peuvent être considérés comme étant probablement d'ascendance tragique.

Une chose est sûre en tout cas : la prose d'Hérodote présente un grand nombre de termes qui ne figurent par ailleurs que chez les poètes, ou de façon complémentaire chez des prosateurs tardifs — emplois qui, comme nous l'avons vu, ne contredisent pas la possibilité d'une poéticité synchronique, pas plus que ne le font certaines occurrences de ces termes dans des passages poétiques du prosateur attique qu'est Platon, ou d'autres prosateurs comme Xénophon, lorsqu'un examen contextuel décèle en ces passages un emploi marqué. Ainsi, comme l'écrit V. Pisani dans le chapitre de l'*Enciclopedia classica* consacré à la prose d'Hérodote, « des termes tirés de la tradition poétique, notamment homérique et parfois aussi des tragiques athéniens, concourent à fleurir le style et à lui conférer une certaine dignité »[6].

Nous nous proposons donc d'étudier ici, sous la forme la plus naturelle d'un lexique alphabétique, les termes qui « paraissent poétiques » dans la prose d'Hérodote, de manière à en jauger le degré de poéticité « absolu » et « relatif » — ce dernier terme étant aussi entendu des diverses occurrences d'un même mot, plus ou moins poétiques selon le contexte — et à en préciser si possible l'ascendance (Homère, Hésiode, les langues lyrique et tragique). Nous

---

[5] Ch. C. CHIASSON, *loc. cit.* : « Any attempt to identify words used by Herodotus as borrowings from tragedy encounters several obstacles. Too little early Greek literature survives to reveal the distribution and stylistic level of many Greek words : what appears to us as a primarily or exclusively tragic usage may have been a poeticism common to several genres, or indeed a usage common to several levels of diction. A second complicating factor is the tragedians' use of Ionic words and forms to lend a slightly exotic flavor to the language of the stage, and so to differentiate it from everyday spoken Attic. Words attested exclusively or mainly in Herodotus and the tragedians may thus be Ionic property borrowed by the dramatists as easily as dramatic property borrowed by Herodotus. Finally, Hermogenes suggests that Ionian writers like Herodotus used as common prose diction words that had a poetic coloring in other Greek dialects. »

[6] V. PISANI, *art. cit.* : « Analoghe osservazioni [que celles suscitées par la phonétique et la morphologie] suggerisce il lessico : esso si appoggia, com'è naturale, sullo ionico dell'epoca, e non rifugge dall'accoglimento di termini tecnici, magari o di origine barbarica ; talvolta possiamo pensare a formazioni personale, per esempio nel caso di αἴνη 'gloria', un termine erodoteo (III, 74 ; VIII, 112 ; IX, 16) non trovantesi fuori di questo autore, che pare una retroformazione di αἰνέω. Ma a fiorire lo stile e conferirgli una certa dignità soccorrono parole tratte dalla tradizione poetica, specialmente omerica e talora anche dei tragici ateniesi. Cito, limitandomi alla iniziale α- e senza voler esser completo nemmeno in questi limiti : ἀγαυρός (Hes.), ἄγη, ἄδην, αἰγιαλός, ἀιδρη□η, αἰμασιή, ἀλάομαι, ἀλέξομαι, ἀλκή con ἄλκιμος e ἄναλκις, ἀμφίπολος, ἀντάξιος, ἀντιάζω (Pind. Soph.), ἀντιάω, ἄνωγα, ἀποθύμιος, ἄποινα, ἀρήγω, ἀτάσθαλος, ἀτρεκής ; ἀλλοφρονέω è preso non nel significato originale di 'stordito, semisvenuto' che ha ἀλλοφρονέοντα in Ψ 698, bensí nella reinterpretazione 'pensante ad altro' attribuita ad ἀλλοφρονέων in κ 374. »

nous appuierons pour ce faire sur les instruments mentionnés, ainsi que sur les dictionnaires et lexiques de référence, et nous livrerons aussi le cas échéant à un examen contextuel visant à relever des indices de poéticité, voire à mettre en lumière une motivation sémantique de l'emploi de tels poétismes. Au terme de cette étude, on pourra tenter d'esquisser une typologie des poétismes lexicaux de la prose d'Hérodote.

B. Lexique poétique

— A.

ἁβρός « délicat »

Cet adjectif, qui signifie « gracieux, délicat, joli », ne figure pas dans les lexiques de Hofer et de Förstemann ; et de fait, il n'est pas homérique. C'est malgré tout un adjectif essentiellement poétique, très rare en prose attique et absent de la prose ionienne ailleurs que chez Hérodote. Sa première attestation se trouve chez Hésiode, Fr. 339 West-Merkelbach, comme épithète de παρθένος. Le terme est par la suite largement employé par les lyriques et les tragiques, où il qualifie « de jeunes filles ou de jeunes femmes », « parfois le corps féminin, ou une partie du corps, ou encore une couronne ». Il « comporte dans certains de ses emplois la nuance d'une délicatesse, d'un luxe excessif (Solon 24.4, etc.). D'où l'emploi du mot pour qualifier la mollesse asiatique » [7]. C'est notamment le cas des deux occurrences du terme chez Hérodote, au sujet du mode de vie des Perses en 1.71 : Πέρσῃσι γὰρ πρὶν Λυδοὺς καταστρέψασθαι ἦν οὔτε ἁβρὸν οὔτε ἀγαθὸν οὐδέν « Effectivement, avant d'avoir conquis la Lydie les Perses ne connaissaient *ni luxe* ni agréments d'aucune sorte » (trad. Barguet), ou : « … n'avaient à leur disposition *rien de délicat* ni de bon » (trad. Legrand) ; et au sujet des Agathyrses dans le *logos* scythe, en 4.104 : Ἀγάθυρσοι δὲ ἁβρότατοι ἀνδρῶν εἰσὶ καὶ χρυσοφόροι τὰ μάλιστα « les Agathyrses sont des hommes *particulièrement efféminés* et se montrent toujours couverts de bijoux d'or » (trad. Barguet), ou : « les Agathyrses sont *très délicats* pour des hommes et très grands porteurs de bijoux d'or » (trad. Legrand).

On peut mettre en relation ces emplois avec le fragment du comique Antiphane (91 Kaibel) évoquant lui aussi la « mollesse asiatique » : Πόθεν οἰκήτωρ ; ἤ τις Ἰώνων # τρυφεραμπεχόνων ἁβρὸς ἡδυπαθὴς # ὄχλος ὥρμηται ;

Les deux seuls exemples du terme en prose attique sont issus des *Banquets* de Platon et de Xénophon : on lit ainsi chez Platon, *Banquet* 204c : καὶ γὰρ ἔστι τὸ ἐραστὸν τὸ τῷ ὄντι καλὸν καὶ ἁβρόν καὶ τέλεον καὶ μακαριστόν « car ce que l'on peut aimer, c'est ce qui est réellement beau, tendre, parfait et béni des dieux » ; et chez Xénophon, *Banquet* 4.44 : καὶ μὴν καὶ τὸ ἁβρότατόν γε κτῆμα, τὴν σχολὴν ἀεὶ ὁρᾶτέ μοι παροῦσαν « Mais — c'est là

[7] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

la plus exquise possession — vous voyez que j'ai toujours du temps libre ». Dans ces deux exemples, l'emploi de l'adjectif est clairement poétique, comme le montrent, ici l'emploi du superlatif renforcé par la particule γε, là, sa présence dans un syntagme composé de quatre adjectifs mélioratifs placés en gradation, jusqu'au μακαριστόν final.

On remarquera que dans les deux passages d'Hérodote, l'adjectif ἁβρός compose, au sein du syntagme où il figure, une chaîne assonante en ἀ à l'initiale : ainsi dans la structure binaire de 1.71 οὔτε ἁβρὸν οὔτε ἀγαθόν ; et en 4.104 Ἀγάθυρσοι δὲ ἁβρότατοι ἀνδρῶν εἰσὶ[8]. Dans ce second cas, on notera en outre que le syntagme ἁβρότατοι ἀνδρῶν compose une séquence dactylique, de même d'ailleurs que χρυσοφόροι τὰ μάλιστα auquel il est coordonné (avec adjectif composé) ; et l'on pourra observer en outre que la forme de superlatif ἁβρότατοι occasionne avec l'ethnonyme Ἀγάθυρσοι un phénomène d'isosyllabisme. Ces divers phonopoétismes paraissent confirmer la poéticité lexicale de l'adjectif ἁβρός dans ses deux emplois hérodotéens, et particulièrement dans le *logos* scythe.

ἄβυσσος « sans fond »

Les premières occurrences de ce composé privatif qui signifie « sans fond » se trouvent chez Eschyle : au sens propre, *Suppl*. 470 ἄτης ἄβυσσον πέλαγος ; 1058 τί δὲ μέλλω φρένα Δίαν καθορᾶν, ὄψιν ἄβυσσον ; — au sens figuré, *Sept*. 950 πλοῦτος ἄβυσσος. Le terme apparaît aussi chez Euripide, *Ph*. 1605 ἐλθεῖν Κιθαιρῶν εἰς ἄβυσσα χάσματα, et chez Aristophane, *Grenouilles* 138 Εὐθὺς γὰρ ἐπὶ λίμνην μεγάλην ἥξεις πάνυ # ἄβυσσον et *Lysistrata* 174 τὠργύριον τὤβυσσον. C'est au sens propre qu'il est attesté chez Hérodote, 2.28 : ὡς δὲ ἄβυσσοί εἰσι αἱ πηγαί « que les sources (du Nil) sont sans fond ». Ce terme ne figure pas dans la prose attique, et ne reparaît que dans les Septante, substantivé au féminin pour désigner l'« abîme sans fond » : le poétisme est donc chez Hérodote vraisemblable, au sein d'un développement consacré au Nil et à ses θωύματα, et plus particulièrement dans une proposition de rythme trochaïque (ὡς δ(ὲ) ἄβυσσοί εἰσι αἱ πηγαί).

ἀγαυρός « orgueilleux »

Cet adjectif rare signifie « superbe, fier, orgueilleux ». Il figure pour la première fois chez Hésiode, *Th*. 832, où il qualifie un taureau : ταύρου ἐριβρύχεω μένος ἀσχέτου ὄσσαν ἀγαύρου. Hérodote l'emploie au superlatif en 7.57, pour caractériser l'expédition de Xerxès : ὅτι ἔμελλε μὲν ἐλᾶν στρατιὴν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα Ξέρξης ἀγαυρότατα καὶ μεγαλοπρέπεστατα, ὀπίσω δὲ περὶ ἑωυτοῦ (ABCP, ἑωυτῷ DRSV) τρέχων ἥξειν ἐς τὸν αὐτὸν χῶρον. Hésiode et Hérodote attestent précisément les deux seules occurrences du terme à époque archaïque ou classique[9].

---

[8] Voir, sur les chaînes assonantes, chap. I, I. B.

[9] « En ionien, euphémisme pour désigner un mendiant selon Suid. et *E.M*. 6.30 » (*DELG*, *s. v.*). De fait, Suidas donne ἀγαυρός · ὁ κομψός · οἱ δὲ κακός · ὑπὸ Ἰώνων δὲ ἄπορος, ὑπὸ δὲ Ἀττικῶν τρυφερός.

Il convient de remarquer que cet adjectif est un doublet du plus fréquent γαῦρος, employé par Archiloque, Fr. 113.2 West : οὐδὲ βοστρύχοισι γαῦρον οὐδ᾽ ὑπεξυρημένον, ainsi que par les tragiques, et d'où vient le verbe γαυριάω attesté chez Sémonide, Fr. 10a.1 καὶ μήτ᾽ ἄλουτος γαυρία σύ, μήτ᾽ ὕδωρ # θαύμαζε. On trouve encore dans les fragments d'Eschyle ἐγαυρίων θ᾽ ὡς [ε]ὑρετής, et γαῦρος ἦν καὶ κιττοστεφὴς ἦγε συμπόσιον, Euripide présentant 22 occurrences des mots de cette famille. On constate donc que cette famille de mots est essentiellement poétique[10].

Dans le passage d'Hérodote, ἀγαυρότατα est coordonné à μεγαλοπρέπεστατα pour composer un syntagme hyperbolique au sein duquel l'adjectif ἀγαυρός constitue un signe de l'*hubris* du souverain perse.

ἄγη « jalousie », ἀγαίομαι (*vel* ἀγέομαι) « envier »

Ce substantif et ce verbe construits sur le thème ἀγα- dénotant « quelque chose de considérable ou d'excessif » ont connu deux développements sémantiques. En effet, selon Chantraine, « cette signification originelle conduit à deux valeurs différentes :

a) avec un complément à l'accusatif ou au génitif, 'admirer', ou, parfois avec un complément au datif, 'être charmé de' ;
b) avec un complément de personne au datif et parfois un complément à l'accusatif, pour exprimer l'idée d'un excès à contenir, à réprimer, d'où 'envier, disputer quelque chose à quelqu'un, le lui refuser' ; ce dernier emploi qui est perdu en ionien-attique s'observe surtout chez Homère pour exprimer la jalousie des dieux qui refusent aux hommes un succès excessif (cf. *Il*. 17.71 εἰ μή οἱ ἀγάσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων), ou qui mettent fin à leurs crimes (cf. *Od*. 23.64 ὕβριν ἀγασσάμενος θυμαλγέα) »[11].

Le substantif ἄγη figure chez Homère dans l'expression ἄγη μ᾽ ἔχει (Il. 21.221, Od. 3.227, 16.243) « je suis rempli d'admiration / d'étonnement ». Cependant c'est dans le second sens d'« envie, jalousie » que le terme est employé par Hérodote, dans un passage où il est d'ailleurs coordonné à φθόνος : 6.61 οὐκ Αἰγινητέων οὕτω κηδόμενος ὡς φθόνῳ καὶ ἄγῃ χρεώμενος « moins pour servir les Eginètes que par malveillance et jalousie » (trad. Barguet). Ce sens se retrouve chez Eschyle, *Ag*. 131 μή τις ἄγα θεόθεν κνεφάσῃ « prenez garde que quelque dépit divin ne vienne couvrir de son ombre ». On notera la glose de Suidas, *s. v.* ἄγη · θαῦμα, χαρά, ἀπιστία, παρ᾽ Ἡροδότῳ βασκανία « ἄγη : 'étonnement, joie, défiance', chez Hérodote 'jalousie' ». Le terme ne figure donc que chez Hérodote et les poètes.

De même, le verbe ἀγαίομαι (ou ἀγέομαι, selon les manuscrits) est coordonné à φθονέω en 8.69 οἱ δὲ ἀγαιόμενοί τε *vel* ἀγεόμενοί τε καὶ φθονέοντες αὐτῇ[12] « ceux qui la

[10] Même si Esope atteste quatre occurrences du verbe γαυρόω.
[11] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἀγα-.
[12] Les manuscrits AP²R donnent la leçon ἀγαιόμενοι, retenue par Legrand (« non sine dubitatione recepi », *ad loc.*, in *app. crit.*) ; les autres manuscrits, la leçon ἀγεόμενοι, retenue par Rosén.

détestaient et la jalousaient » (trad. Barguet ; il est question d'Artémise d'Halicarnasse). — *LSJ* donne ce verbe pour « épique et ionien », citant pour le sens péjoratif « to be indignant at », ἀγαιομένου κακὰ ἔργα *Od*. 20.16 ; « look on with jealousy or envy », οὐδ᾽ ἀγαίομαι θεῶν ἔργα Archil. 25 ; 2. c. dat. pers., « to be wroth or indignant with », τῷ … Ζεὺς αὐτὸς ἀγαίεται Hes. *Op*. 333 ; ainsi que l'exemple d'Hérodote ; dans le sens d'« admirer », τι Opp. *H*. 4.138 ; « abs. in part. », A.R. 1.899, 3.1016 ; οἴνῳ ἀγαιομένη κούρῳ Διός Orph. Fr. 204 ; ἀγαίετο θυμός Hés. Fr. 81.4. Là encore donc, tous les exemples en dehors d'Hérodote sont poétiques : ce verbe fait en effet partie des réfections thématiques opérées sur ἄγαμαι, telles que ἀγάομαι « chez Homère dans des formules récentes ou altérées et chez Hésiode (ἀγάω Alcman) » ou encore ἀγάζομαι, « tous ces substituts étant poétiques alors que ἄγαμαι continue à vivre en attique »[13]. ᾽Αγαίομαι pas plus qu'ἄγη ne sont attestés dans les inscriptions ioniennes.

᾽Αγη et ἀγαίομαι figurent ainsi dans la prose d'Hérodote au titre de poétismes représentant le développement sémantique péjoratif du thème ἀγα- dans le sens de « jalousie ». On note aussi que ces deux termes sont employés dans le cadre de syntagmes où ils sont coordonnés à un même synonyme plus usuel : φθόνῳ καὶ ἄγῃ et ἀγαιόμενοί τε (ἀγεόμενοί τε) καὶ φθονέοντες, la redondance ainsi composée étant une figure d'insistance. On trouvera au cours de cette étude d'autres exemples de ce stylème consistant à coordonner deux termes quasi synonymiques dont l'un relève d'un niveau de langue courant, et l'autre d'une strate poétique.

ἀγηλατέω « repousser comme impur »

Ce verbe rare est commun à Sophocle et Hérodote. Celui-ci l'emploie au livre V à propos de Cléomène, roi de Sparte, qui « chasse comme impures sept cent familles athéniennes » : 5.72 ἀγηλατέει ἑπτακόσια ἐπίστια ᾽Αθηναίων. Sophocle l'emploie pour sa part en *O. R.* 402, dans la bouche d'Œdipe parlant de son expulsion voulue par Tirésias en accord avec Créon : κλαίων δοκεῖς μοι καὶ σὺ χὠ συνθεὶς τάδε # ἀγηλατήσειν.

Le sens de ce verbe est ainsi défini par *LSJ* : « drive out one accursed or polluted, especially one guilty of sacrilege and murder ». Le verbe est en effet un dénominatif du composé ἀγήλατος « qui chasse les souillures, qui purifie », attesté par le seul tragique Lycophron, 436 ἀγηλάτῳ μάστιγι συνθραύσας κάρα. Le sémantisme religieux du terme paraît en effet propice à des emplois poétiques, en l'occurrence tragiques. Pourtant, le contexte hérodotéen ne paraît pas relever d'un niveau de langue particulièrement poétique. Il est donc possible que l'on ait affaire ici à un terme technique de la langue judiciaire, plutôt qu'à un poétisme religieux.

[13] CHANTRAINE, *loc. cit.*

ἀγκάλη « bras recourbé »

Ce terme « généralement attesté au pluriel » pour désigner des « bras ouverts qui embrassent »[14], figure chez Hérodote au singulier, en 6.61 ἐπειρέσθαι μιν ὅ τι φέρει ἐν τῇ ἀγκάλῃ « elle lui aurait demandé ce qu'elle portait dans le creux de ses bras ». Ailleurs, il est essentiellement poétique, employé par Archiloque et les tragiques pour désigner « les bras recourbés » au sens propre, comme ici, ou au sens figuré, ainsi chez Eschyle, *Ch*. 686 πόντιαι ἀγκάλαι « les bras de la mer ». On relève cependant une occurrence en prose — Xénophon, *Cyr*. 7.5.50 ἐν ταῖς ἀγκάλαις περιφέρειν — mais cette expression doit être probablement comprise comme la mise en prose du tour poétique ἀγκάλαις περιφέρειν d'Euripide, *Or*. 464 « porter dans ses bras » ; elle ne constitue donc pas une objection sérieuse au caractère essentiellement poétique du terme.

Le passage hérodotéen dans lequel figure ce nom rapporte l'histoire de la jeune femme spartiate, devenue la plus belle de très laide fille qu'elle était, par la grâce discrète d'Hélène au sanctuaire de laquelle sa nourrice la conduisait. Le discours indirect est celui d'une femme s'adressant à la nourrice, et qui caressant la tête de l'enfant déclare qu'elle serait la plus belle de toutes les femmes de Sparte (τὴν δὲ καταψῶσαν τοῦ παιδίου τὴν κεφαλὴν εἶπαι ὡς καλλιστεύσει πασέων τῶν ἐν Σπάρτῃ γυναικῶν), un passage que nous avons déjà considéré dans notre phonétique poétique. L'emploi du poétisme ἀγκάλη par cette « apparition féminine » (γυναῖκα λέγεται ἐπιφανῆναι), manifestation de la volonté divine, est donc en accord avec le registre merveilleux de ce conte.

ἄγκος « vallon »

Ce terme est formé sur le même thème que le précédent, thème dénotant la notion de « courbure », d'où en l'occurrence le sens de « vallée, vallon ». Il est essentiellement poétique, puisqu'il figure chez Homère : *Il*. 20.490 Ὡς δ' ἀναμαιμάει βαθέ' ἄγκεα θεσπιδαὲς πῦρ « Tel un prodigieux incendie fait rage à travers les vallées profondes » (trad. Mazon), *Od*. 4.337 ἄγκεα ποιηέντα où le terme désigne un lieu de pâture, etc. ; chez Hésiode, *Op*. 389 ἄγκεα βησσηέντα ; chez Théocrite, 8.33 ; et parmi les tragiques, seulement chez Euripide, *Bacch*. 1051 ἄγκος ἀμφίκρημνον ; après quoi, les exemples se font rares.

Il apparaît chez Hérodote dans un unique passage qui présente une description de l'eau du Styx arcadien, garante des serments : 6.74 Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ πόλι λέγεται εἶναι ὑπ' Ἀρκάδων τὸ Στύγος ὕδωρ, καὶ δὴ καὶ ἔστι τοιόνδε · ὕδωρ ὀλίγον φαινόμενον ἐκ πέτρης στάζει ἐς ἄγκος, τὸ δὲ ἄγκος αἱμασιῆς τις περιθέει κύκλος « un mince filet d'eau sourd de la roche et tombe goutte à goutte dans un vallon, et ce vallon est entouré d'un

[14] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἀγκ-.

mur de pierres sèches » (trad. Barguet). Or, comme l'écrit ici Legrand : « Un serment prêté par l'eau du Styx arcadien, à laquelle on attribuait des propriétés redoutables (Paus., 8.18.2), passait probablement dans le pays pour lier plus que tout autre celui qui le prêtait, comme c'était le cas chez les dieux pour un serment prêté par l'eau du Styx infernal (*Il*. 15.37) »[15]. Ainsi dotée de vertus qui la mythifient, l'eau du Styx trouve dans son évocation poétique via le terme ἄγκος une expression puissamment motivée.

ἄγνυμι « briser »

En face du préverbé κατάγνυμι, usuel en prose, « le verbe simple ne se trouve que chez Homère et en poésie »[16]. On le trouve une fois chez Hérodote, au passif et dit du cours du fleuve Euphrate que la reine Nitocris aménage : 1.185 ὡς ὅ τε ποταμὸς βραδύτερος εἴη περὶ καμπὰς ἀγνύμενος, καὶ οἱ πλόοι ἔωσι σκολιοὶ ἐς τὴν Βαβυλῶνα, ἔκ τε τῶν πλόων ἐκδέκηται περίοδος τῆς λίμνης μακρή « pour que le cours du fleuve, se brisant en courbes, devînt plus lent, que les voyages en bateau vers Babylone fussent sinueux, et qu'au sortir des trajets en bateau on eût à contourner longuement l'étang ».

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'évocation des cours d'eau revêt souvent chez Hérodote une forme poétique : que l'on se rappelle notamment le développement consacré aux sources et aux crues du Nil dans le *logos* égyptien. Ici, c'est au moyen du syntagme περὶ καμπὰς ἀγνύμενος que l'Euphrate paraît poétisé, selon une esthétique du σκολιόν, du « sinueux », et lexicalement par l'emploi de la forme simple. On notera en outre, plus techniquement, l'isométrie respective des groupes ὡς ὅ τε ποταμὸς | βραδύτερος εἴη (six syllabes) ; et περὶ καμπὰς | ἀγνύμενος (quatre syllabes), isométrie dont le souci a pu également présider au choix de la forme simple poétique.

ἀγοράομαι « parler dans une assemblée »

Le verbe ἀγοράομαι apparaît au livre VI, pour désigner les discours publics des Ioniens réunis à Ladé : 6.11 Μετὰ δὲ τῶν Ἰώνων συλλεχθέντων ἐς τὴν Λάδην ἐγίνοντο ἀγοραί, καὶ δή κού σφι καὶ ἄλλοι ἠγορόωντο. Cette phrase a déjà été considérée dans notre étude morphologique pour la forme à *diektasis* qu'elle présente (quoique les manucrits AB présentent la forme contracte ἠγορῶντο)[17] ; mais le terme est lui-même un homérisme, comme le note Stein dans son édition commentée, observant d'ailleurs que son usage est probablement une réminiscence ironique de passages tels qu'*Il*. 4.1 οἱ δὲ θεοὶ πὰρ Ζηνὶ καθήμενοι ἠγορόωντο[18]. Cette interprétation est reprise par How et Wells, ainsi que par

[15] LEGRAND, *ad loc.*
[16] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[17] Voir chap. I, II, A. 4. a).
[18] STEIN, *ad loc.* : « ἠγορόωντο, episches Wort in epischer Form, wegen des verwandten ἀγοραί und mit ironischem Rückblick auf Stellen wie *Il*. δ 1 […]. »

Legrand[19]. Mais selon G. Nenci, « il est plus logique de retenir que le ton épique corresponde à la gravité du moment (cf. Soclès de Corinthe en 5.92) et qu'Hérodote fasse correspondre à celle-ci un discours empreint d'un fort pathos, en considérant que la proposition de Dionysios de Phocée fut accueillie. Il apparaît difficile de penser que, dans le récit du désastre (τρῶμα) imminent de Ladé, Hérodote ironise sur les assemblées qui précédèrent la bataille ; du reste, on n'observe aucun ton ironique, mais comme d'habitude des accents épiques, dans les discours qui précédèrent les autres batailles »[20].

Rappelons en tout cas que l'homérisme morphologique et lexical est confirmé par l'ouverture du discours de Dionysios sur le syntagme ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς qui représente lui aussi une réminiscence homérique[21].

ἀγχοῦ « près (de) »

Ce terme figure 22 fois chez Hérodote : six fois comme adverbe (1.157, 3.78, 3.85, 6.14, 8.37, 9.49) et seize fois comme préposition suivie du génitif (1.9, 1.190, 2.130, 3.111, 4.53, 4.195, 5.9, 5.31, 5.63, 6.77, 7.175, 7.176, 8.94, 8.107, 9.69, 9.98). Or il n'apparaît guère ailleurs que chez les poètes : Homère (*Il*. 2.172, 4.92, etc. ; *Od*. 6.5, etc.) ; Sophocle, *Tr*. 962 ; Pindare, *Ném*. 9.40.

Le superlatif ἀγχοτάτω figure pour sa part 14 fois, au sens propre de proximité spatiale, ou au figuré pour désigner une parenté étroite (4.73 οἱ ἀγχοτάτω προσήκοντες) ou une étroite ressemblance : 7.73, etc. On notera le rythme dactylique de ce superlatif : ἀγχοτάτω (— υυ —), qu'atteste d'ailleurs l'*Hymne homérique à Apollon*, v. 18.

ἀδαήμων, ἀδαής « ignorant de » + gén.

Ces deux adjectifs privatifs sont construits sur le vieux thème δαη- qui signifie « savoir », et appartiennent à la famille du verbe διδάσκω. Ils ne figurent pas dans les lexiques de Hofer et Förstemann. Le premier est pourtant exclusivement poétique, tandis que le second ne figure que rarement en prose.

---

[19] HOW-WELLS, *ad loc.* : « The word in this epic form may be ironically reminiscent of such passages as *Il*. 4.1, 8.230. Elaborate oratory, an Ionic faling (3.46) was certainly unseasonable, yet the campaign of Salamis too was conducted by discussion (8.49, 56 f.) ; LEGRAND, *ad loc.* : « Vocable et forme épiques. Dans l'usage qui en est fait ici n'y a-t-il pas une nuance d'ironie à l'adresse des Ioniens beaux parleurs, qu'Hérodote inviterait plaisamment à comparer à des héros d'Homère ? » — Notons par ailleurs le commentaire de FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Fateor haec [*sc.* le caractère homérique du terme] nonnihil habere probabilitatis. Quodsi Herodotus eo consilio ibi posuit uocem formamque poeticam, ut eleganter derideret Ionum loquacitatem, a nostro proposito est alienus : neque enim coloris poetici quidquam inest, neque eo demonstratur orationem suam distinguere Nostrum studuisse ornamentis Homericis. »

[20] G. NENCI, *Erodoto, Le Storie. Libro VI : la battaglia di Maratona*, Milan, 1998, *ad loc.* : « Più logico ritenere che il tono epico corrisponda alla gravità del momento (cfr. Socle di Corinto a 5.92) e che ad essa Erodoto faccia corrispondere un discorse dal forte *pathos*, considerato che la proposta di Dionisio di Focea fu accolta. Riesce difficile pensare che, nel racconto dell'imminente disastro (τρῶμα) di Lade, Erodoto ironizzi sulle assemblee che precedettero la battaglia ; del resto nessun tono ironico, ma al solito accenti epici si avvertono nei discorsi che precedettero le altre battaglie. »

[21] Sur laquelle voir chap. V, I. A. 2. a) (xxi).

Ἀδαήμων est attesté chez Hérodote dans le passage suivant : 8.65 εἶναι δ᾽ ἀδαήμονα τῶν ἱρῶν τῶν ἐν Ἐλευσῖνι γινομένων τὸν Δημάρητον « Démarate était ignorant des rites en usage dans les mystères d'Eleusis ». Cet adjectif qui, par sa structure rythmique, entre dans le moule de l'hexamètre dactylique, est de fait homérique : *Il.* 5.633-4 τίς τοι ἀνάγκη # πτώσσειν ἐνθάδ᾽ ἐόντι μάχης ἀδαήμονι φωτί ; 13.811 οὔ τοί τι μάχης ἀδαήμονές εἰμεν ; *Od.* 12.208 Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν ; 17.283 οὐ γάρ τι πληγέων ἀδαήμων οὐδὲ βολάων. Chez Hérodote, on notera ici le rythme anapestique de la séquence εἶναι δ᾽ ἀδαήμονα τῶν ἱρῶν : le poétisme lexical s'accompagne d'un poétisme rythmique motivé par le contexte religieux des mystères d'Eleusis.

Quant à ἀδαής, il connaît chez Hérodote deux occurrences : 2.49 τῆς θυσίης ταύτης οὐκ εἶναι ἀδαὴς ἀλλ᾽ ἔμπειρος, et 5.90 τῶν (*sc.* χρησμῶν) πρότερον μὲν ἦσαν ἀδαέες, τότε δὲ […] ἐξέμαθον. Non homérique, il est cependant employé deux fois par Sophocle dans le *Philoctète — et dans des passages lyriques* : *Ph.* 827 Ὕπν᾽ ὀδύνας ἀδαής, Ὕπνε δ᾽ ἀλγέων « O Sommeil qui ignores la souffrance, Sommeil (qui ignores) les chagrins » ; *ib.*, 1167 (*kommos*) : ἀδαής δ᾽ # ἔχειν μύριον ἄχθος ὃ ξυνοικεῖ « non instruite / à porter l'infinie souffrance qui se trouve liée à elle ». Le terme est également pindarique (fr. 52d.27 ἀδαέστερος). Il est vrai qu'il apparaît aussi chez Xénophon, *Cyr.* 1.6.43 οὐδενὸς αὐτῶν ἠμέληκας οὐδ᾽ ἀδαὴς γεγενήσαι : mais on observera que cette proposition finale de phrase revêt un rythme dactylique : οὐδ᾽ ἀδαὴς γεγενήσαι, — υυ — υυ, qui tend à montrer que l'adjectif est là un poétisme, cette attestation ne constituant donc pas une objection réelle au caractère essentiellement poétique du terme. De même, si le terme est attesté par une inscription d'Abdère (5643_4) : Εὔφρων ἐξεποίησ᾽ οὐκ ἀδαὴς Πάριος, on notera tout de suite qu'il s'agit là d'une inscription métrique et plus précisément d'un pentamètre dactylique. Il semble donc que l'adjectif ἀδαής doive bien être tenu pour un poétisme. Enfin, dans les deux passages hérodotéens, ἀδαής figure en contexte religieux, associé comme il l'est dans le premier cas au « sacrifice » (2.49 τῆς θυσίης ταύτης), dans le second aux « oracles » (5.90 τῶν, *sc.* χρησμῶν).

Les adjectifs ἀδαήμων et ἀδαής sont donc des doublets synonymes tous deux poétiques, le premier étant clairement homérique, le second employé majoritairement dans la langue lyrique. Hérodote les présente tous deux dans un contexte religieux, de préférence au plus prosaïque ἄπειρος qu'il emploie par ailleurs. Cependant, il demeure une troisième occurrence du second adjectif où celui-ci est précisément coordonné à son synonyme plus usuel : 9.46 ἡμεῖς δὲ ἄπειροί τέ εἰμεν καὶ ἀδαέες τούτων τῶν ἀνδρῶν. Or ce type de syntagme coordonnant deux termes dont l'un est non marqué et l'autre poétiquement marqué a déjà été rencontré précédemment, dans les tours φθόνῳ καὶ ἄγῃ et ἀγαιόμενοί τε καὶ

φθονέοντες[22]. Ce dernier stylème est donc un indice supplémentaire de la poéticité de l'adjectif ἀδαής.

ἄδρηστος « qui ne cherche pas à s'enfuir »

Faut-il considérer comme un poétisme cet adjectif privatif construit sur le radical δρα- « s'enfuir », qui trouve chez Hérodote sa première attestation et qui ne reparaît ensuite que dans les papyrus[23] ? On observera que pour son unique occurrence hérodotéenne, employée dans le jugement méprisant que portent les Scythes sur les Ioniens — 4.142 καὶ τοῦτο μέν, ὡς ἐόντας Ἴωνας ἐλευθέρους, κακίστους τε καὶ ἀναδροτάτους κρίνουσι εἶναι ἁπάντων ἀνθρώπων, τοῦτο δέ, ὡς δούλων Ἰώνων τὸν ποιεύμενοι, ἀνδράποδα φιλοδέσποτα φασι εἶναι καὶ ἄδρηστα μάλιστα « … ils affirment que ce sont des esclaves attachés à leurs maîtres et qui cherchent le moins du monde à s'enfuir » — cet adjectif figure aux côtés du composé φιλοδέσποτος, attesté pour sa part chez le seul Théognis, 847 : οὐ γὰρ ἔθ' εὑρήσεις δῆμον φιλοδέσποτον ὧδε. En outre, le rythme de la phrase hérodotéenne est dactylico-anapestique, puisqu'en pratiquant l'élision de la voyelle finale du verbe φασι, on peut lire : φιλοδέσποτα φασ(ι) εἶναι || καὶ ἄδρηστα μάλιστα, soit une première séquence de trois anapestes, suivie d'une séquence de trois dactyles impliquant ἄδρηστα. Ainsi, la présence d'un composé d'ascendance poétique et la structure rythmique tendent à montrer que le terme connaît ici un emploi marqué. On évoquera aussi le substantif δρησμός « fuite », employé huit fois par Hérodote[24] et qui connaît par ailleurs des occurrences tragiques, étant au contraire « rare en prose attique »[25]. Il est donc à plus forte raison probable que l'adjectif ἄδρηστος soit poétique ; mais en l'absence d'autres occurrences du terme, on pourra aussi le considérer comme une potentielle *création verbale* d'Hérodote, et à ce titre encore comme un poétisme au sens étymologique du terme.

ἀεθλεύω « lutter pour un prix »

La forme hérodotéenne non contracte ἀε- de ce verbe dénominatif de ἄεθλος, ἄεθλον a été considérée dans notre première partie comme un poétisme morphologique[26]. Mais le verbe ἀ(ε)θλεύω « lutter pour un prix » connaît aussi des emplois presque exclusivement poétiques, étant attesté dans l'*Iliade* (4.389, etc.) et chez Hésiode. Ainsi, Hérodote en présente la seule occurrence de la prose ionienne, en 5.22 Ἀλεξάνδρου γὰρ ἀεθλεύειν ἑλομένου, et Platon la seule occurrence de la prose attique dans les *Lois*, 873e sous la forme ἀθλεύοντα. Enfin, ce verbe connaît un exemple chez les tragiques : Eschyle, *Prométhée* 95 δέρχθηθ' οἵαις αἰκείαισιν # διακναιόμενος τὸν μυριετῆ # χρόνον ἀθλεύσω.

[22] Cf. *supra*, *s. v.* ἄγη.
[23] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* διδράσκω.
[24] 5.124, 6.70, 8.4, 8.18, 8.23, 8.75, 8.97, 8.100.
[25] CHANTRAINE, *loc. cit.*
[26] Voir chap. I, II. A. 1. a), avec le jugement de Favre.

Selon le *DELG*, « le dénominatif usuel est ἀεθλέω (chez Hom. seulement part. aor. *Il.* 7.453, 15.30) ». Ce verbe est attesté deux fois chez Hérodote : 1.67 Κατὰ μὲν δὴ τὸν πρότερον πόλεμον συνεχέως ἀεὶ κακῶς ἀέθλεον πρὸς τοὺς Τεγεήτας ; et 7.212 Τῇ δ᾽ ὑστεραίῃ οἱ βάρβαροι οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον. Conformément à la glose d'Hésychius : ἀέθλεον · ἐμόχθουν, ἠγωνίζοντο, on observera chez Hérodote une distinction sémantique entre ἀεθλέω « lutter dans un combat » et ἀεθλεύω « lutter pour un prix ». Si le second paraît un terme poétique, prenant d'ailleurs place dans l'évocation des jeux d'Olympie, auxquels Alexandre de Macédoine prétend participer, on observera pour le premier que la fin de phrase οὐδὲν ἄμεινον ἀέθλεον compose une séquence dactylique, indice possible d'une relative poéticité.

ἄεθλος « lutte, combat, épreuve »

Le substantif ἄεθλος connaît six occurrences chez Hérodote. Signifiant originellement « lutte, combat », il est distingué du neutre ἄεθλον qui désigne pour sa part le « prix du combat » et qui est usuel en prose. Ἄεθλος est quant à lui un terme poétique, comme en témoignent ses attestations chez Homère (« notamment à propos des Travaux d'Héraclès, *Il.* 8.363, *Od.* 11.622 ; ou à propos de l'épreuve de l'arc dans l'*Od.*, cf. 19.584, etc. »)[27], d'où, au sens de « jeux, concours sportifs », Sophocle : ἆθλοι Δελφικοί, Πυθικοί « jeux de Delphes, jeux pythiques » (*El.* 49, 682), tandis que le terme usuel en prose dans ce sens est ἀγῶνες ; et au figuré pour désigner des « épreuves endurées » chez Eschyle, *Prom.* 702, 752, ou de nouveau Sophocle, *Ant.* 856. La liste des occurrences hérodotéennes a été donnée dans notre étude de morphologie poétique, à laquelle nous renvoyons[28] et qui permet de constater qu'Hérodote fait un fréquent de ce terme dans le sens de « tâche, i. e. épreuve à accomplir », dans le prolongement d'Homère[29]. On mentionnera aussi le composé ἀεθλοφόρος « vainqueur d'un prix », attesté en 1.31 ἀεθλοφόροι τε ἀμφότεροι ὁμοίως ἦσαν, à la suite d'Homère (*Il.* 9.124) et de Pindare (*O.* 7.12).

ἀείδω « chanter », ἄεισμα « chant »

Le verbe ἀείδω, de forme épique et poétique correspondant à la forme attique contracte ᾄδω, connaît sept occurrences[30], auxquelles on ajoutera les formes préverbées ἐπαείδω (1.132) et καταείδω (7.191). La forme ἀείδω est employée par Homère, Pindare et parfois par les tragiques et les comiques, même dans les trimètres (Eschyle, *Ag.* 16 ; Euripide, Fr. 188).

[27] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[28] Cf. chap. I, II. A. 1. a).
[29] Cf. FAVRE, *s. v.* ἆθλος.
[30] 1.24 bis, 2.48, 2.60, 2.79 bis, 4.35.

Le dérivé nominal ἄεισμα, parallèle à l'attique ᾆσμα, figure pour sa part en 2.79 Τοῖσι ἄλλα τε ἐπάξιά ἐστι νόμιμα καὶ δὴ καὶ <ὅτι> ἄεισμα ἓν ἐστι, Λίνος, ὅς περ ἔν τε Φοινίκῃ ἀοίδιμός ἐστι καὶ ἐν Κύπρῳ καὶ ἄλλῃ, où l'on notera d'une part, sa mise en valeur par le tour présentatif ἄλλα τε… καὶ δὴ καὶ, d'autre part sa reprise par l'adjectif ἀοίδιμος.

ἀεικής « inconvenant ; étrange »

On trouve de cet adjectif quatre occurrences, correspondant à deux significations, conformément à la définition des dictionnaires qui donnent le sens d' « inconvenant » et celui d' « invraisemblable, étrange »[31]. Le *Lexique* de Powell donne ainsi les sens suivants : 1. « unpleasant » (3.24, 7.13) ; 2. οὐδὲν ἀεικὲς ἦν avec inf. acc. « it was not unnatural that… ». ; et Förstemann déjà, *s. v.*, remarquait que « ce verbe recouvre chez Hérodote deux notions : 1) 'Indignus, indecorus' : 3.24 ἐν μέσῃ δὲ τῇ στήλῃ ἐνεὼν διαφαίνεται ὁ νέκυς, οὔτε ὀδμὴν οὐδεμίαν ἄχαριν παρεχόμενος οὔτε ἄλλο ἀεικὲς οὐδέν. 7.13 ἡ νεότης ἐπέζεσεν, ὥστε ἀεικέστερα ἀπορρῖψαι ἔπεα ἐς ἄνδρα πρεσβύτερον ἢ χρεόν. (Ce sont les paroles de Xerxès) ; 2) 'Mirus' : 3.33 οὔ νύν τοι ἀεικὲς οὐδὲν ἦν τοῦ σώματος νοῦσον μεγάλην νοσέοντος μηδὲ τὰς φρένας ὑγιαίνειν. 6.98 οὕτω οὐδὲν ἦν ἀεικὲς κινηθῆναι Δῆλον τὸ πρὶν ἐοῦσαν ἀκίνητον »[32]. Or, ajoute Förstemann, « chez Homère le terme n'est employé que dans sa première signification : cf. *Il*. 1.97, 341, 12.435, 14.13, 15.496, 21.20, 22.395, 24.594, *Od*. 2. 250, 3.265, 4.533, 13.437, 16.199, 20.366, 22.432, 24.250 », d'où il conclut qu'Hérodote n'a pas suivi ici l'usage homérique[33]. Il est à noter cependant que le terme est absent des inscriptions ioniennes et ne figure que chez les poètes. D'ailleurs, *LSJ* mentionne une occurrence eschyléenne de l'adjectif dans le même sens d'« étrange », également accompagné de la négation οὐδέν : *Pr*. 1042 πάσχειν δὲ κακῶς # ἐχθρὸν ὑπ' ἐχθρῶν οὐδὲν ἀεικές.

De ces données, il faut probablement conclure qu'Hérodote emploie là un mot essentiellement poétique, tantôt dans son sens originel d'« inconvenant, indigne » (qui est le sens homérique), tantôt dans le cadre d'une locution négative où le terme prend le sens dérivé d'« anormal », et qui connaît un parallèle tragique. Si, dans les deux cas, ἀεικές semble bien être un terme majoritairement poétique, c'est sans doute le passage de 7.13 ἡ νεότης ἐπέζεσεν, ὥστε ἀεικέστερα ἀπορρῖψαι ἔπεα ἐς ἄνδρα πρεσβύτερον ἢ χρεόν, extrait du

[31] Ainsi BAILLY, *s. v.* : 1. « inconvenant, indigne », en parlant de choses (d'un vêtement, Soph. *El.* 191 ; d'un lieu, Eschl. *Pers*. Pr. 97 ; d'un salaire, d'une récompense, *Il*. 12.435, etc.) ; « affreux », *Od*. 22.308, 24.184 ; abs. ἀεικέα (s.e. εἵματα) ἕσσαι, *Od*. 24.250, tu es vêtu d'ignobles haillons ; 2. « invraisemblable », d'où « étrange » : ἀεικὲς οὐδὲν ἦν, Hdt. 3.33, 6.98, il n'y avait rien d'étrange à ce que (cf. εἰκός).

[32] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « duae apud Herodotum sunt uerbo notiones : 1) 'Indignus, indecorus' (ungeziemlich, hässlich) […]. 2) 'Mirus' (unnäturlich, auffällig). »

[33] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « apud Homerum uocabulum non nisi priore significatione positum est. Cf. A 97, 341. M 435. Ξ 13. O 496. Φ 20. X 395. Ω 594. β 250. γ 265. δ 533. ν 437. π 199. υ 366. χ 432. ω 250. Quare putauerim ne in hoc quidem uerbo Herodotum secutum esse usum Homericum : ac licet apud Atticos poeticum tantum fuerit αἰκής, apud Iones posse aliam fuisse rationem uocabuli ἀεικὴς negare ego non ausim. »

discours de Xerxès au cours de son revirement quant à l'expédition contre la Grèce, qui présente la saveur homérique la plus forte. On notera en effet dans cette phrase l'emploi du terme ἔπεα pour les « paroles », ainsi que la métaphore du « bouillonnement » de la jeunesse — l'ensemble constitué par les discours qui ouvrent le livre VII se signalant de façon générale comme l'un des sommets poétiques de l'œuvre d'Hérodote.

ἀείναος, ἀένναος, ἀέναος « qui coule toujours »

Le flottement morphologique de cet adjectif composé a été considéré dans notre première partie. Il connaît deux occurrences : 1.93 λίμνη δὲ ἔχεται τοῦ σήματος μεγάλη, τὴν λέγουσι Λυδοὶ ἀείναον εἶναι ; 1.145 ἐν τῇ Κρᾶθις ποταμὸς ἀένναός ἐστι (leçon de B, ἀέναός ACP). Ses premières attestations sont hésiodiques : en parlant d'une source, *Op.* 595 ; en parlant d'un fleuve, *ib.* 737. Le terme est ensuite employé par les tragiques : Eschyle, *Suppl.* 554 ; Euripide, *Ion* 117. Ses emplois sont donc clairement poétiques. On notera cependant le sens figuré de Platon, *Lois* 966e ἀέναος οὐσία « fortune qui ne tarit pas », le terme en venant à signifier « éternel ». Chez Hérodote, cet adjectif, appliqué à un fleuve ou à un lac, figure dans sa signification originelle. La première occurrence surtout est remarquable en ceci qu'elle prend place dans une évocation des θωύματα lydiennes, ce lac étant contigu au monument d'Alyatte, « qui par ses dimensions dépasse de beaucoup tous les autres, excepté les ouvrages des Egyptiens et des Babyloniens ». D'ailleurs, poursuit Hérodote, καλέεται δὲ αὕτη Γυγαίη : et ce « lac de Gygès » est nommé dans un passage de l'*Iliade* où Achille s'adresse à un héros troyen, lui déclarant (20.390-392) : ἐνθάδε τοι θάνατος, γενεὴ δέ τοι ἐστ᾽ ἐπὶ λίμνῃ # Γυγαίῃ, ὅθι τοι τέμενος πατρώιόν ἐστιν # Ὕλλῳ ἐπ᾽ ἰχθυόεντι καὶ Ἕρμῳ δινήεντι. Quant à la seconde occurrence, le critère rythmique peut être pertinent pour juger de sa poéticité : ἐν τῇ Κρᾶθις ποταμὸς | ἀένναός ἐστι (deux séquences anapestiques composées respectivement de trois, puis de deux anapestes et demi, en supposant une pause médiane).

ἄελπτος « inespéré, inattendu »

Cet adjectif trouve sa première attestation chez Hésiode, Fr. 204.95 ἣ τέκεν Ἑρμιόνην καλλίσφυρον ἐν μεγάροισιν # ἄελπτον. On trouve également chez Hésiode, *Th.* 660, une forme à double préfixe privatif ἀνάελπτα παθόντες dans le même sens d'« inespéré ». L'adjectif ἄελπτος figure encore dans l'*Hymne à Déméter*, 219 : παῖδε δέ μοι τρέφε τόνδε, τὸν ὀψίγονον καὶ ἄελπτον # ὤπασαν ἀθάνατοι. — L'occurrence hérodotéenne figure dans la locution 1.111 ἐξ ἀέλπτου « 'beyond hope, unexpectedly', en bonne part » (*LSJ*) : elle est parallèle à Sophocle, *Ajax* 715 ἐξ ἀέλπτων (dans un passage lyrique) ; en mauvaise part, Eschyle, *Supp.* 357, ainsi que l'adverbe ἀέλπτως, *ib.*, 987 (dans des trimètres iambiques). Le terme n'est pas employé par les prosateurs, et le passage hérodotéen dans lequel figure la locution, qui narre l'histoire du bouvier d'Harpage et de sa femme, contient d'autres

poétismes d'ordre phonétique et rythmique[34]. On pourra donc tenir cette locution pour un probable emprunt poétique.

ἀέξω « amplifier, glorifier »

Ce verbe est employé au cours des Dialogues perses sur la meilleure forme de gouvernement, par Otanès, partisan de la démocratie, en conclusion de son discours : 3.80 Τίθεμαι ὦν γνώμην μετέντας ἡμέας μουναρχίην τὸ πλῆθος ἀέξειν · ἐν γὰρ τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα.. Le terme est par ailleurs exclusivement poétique, fréquent chez Homère (*Il*. 6. 261, *Od*. 9.111, etc.), employé aussi par Pindare, *O*. 8.88, et figurant deux fois chez les tragiques, dans des passages lyriques : ainsi Sophocle, *Ajax* 226 : τὰν ὁ μέγας μῦθος ἀέξει. Chez Hérodote, la phrase où il figure vient clore un discours qui contient aussi l'adjectif ἀτάσθαλος (sur lequel voir *infra)*, ainsi qu'une phrase à laquelle son rythme dactylique, précédant un terme superlatif, confère une grande solennité : Πλῆθος δ(ὲ) ἄρχον πρῶτα μὲν οὔνομα πάντων || κάλλιστον ἔχει, ἰσονομίην, où l'on notera la présence du probable poétisme morphologique οὔνομα. L'emploi du verbe ἀέξω est donc à tenir ici pour marqué, d'un double point de vue morphologique[35] et lexical.

αἰγίπους « aux pieds de chèvre », αἰγοπρόσωπος « au visage de chèvre »

L'adjectif composé αἰγίπους figure en 4.25 Οἱ δὲ φαλακροὶ οὗτοι λέγουσι, ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, οἰκέειν τὰ οὔρεα αἰγίποδας ἄνδρας, selon la leçon des manuscrits DRSV (ἱπποβάτας ABCTMP). Sans attestation avant Hérodote, il a néanmoins pour précurseur la forme αἰγιπόδην de l'*Hymne homérique à Pan*, v. 2.

Egalement composé sur le nom de la « chèvre », αἰγοπρόσωπος « au visage de chèvre » connaît lui aussi chez Hérodote sa première attestation, tout comme τραγοσκελής « aux jambes de bouc » aux côtés duquel il figure pour qualifier précisément la représentation du dieu Pan, en 2.46 γράφουσί τε δὴ καὶ γλύφουσι οἱ ζωγράφοι καὶ οἱ ἀγαλματοποιοὶ Πανὸς τῶγαλμα κατά περ Ἕλληνες αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα.

En tant que créations nominales inconnues avant Hérodote, ces composés peuvent être tenus pour des poétismes. En outre, les αἰγίποδες ἄνδρες de 4.25 composent un motif clairement mythique, auquel Hérodote, par la formule épistémique ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, refuse d'ailleurs l'existence réelle et qui se révèle propice à l'emploi d'un poétisme.

[34] Voir chap. I, I. A. 7, et chap. III, II. 3. a_1).
[35] Cf. chap. I, II, A.

ἀϊδρείη « ignorance »

Ce terme figure en 6.69 Τῇ δέ σεο μάλιστα κατάπτονται οἱ ἐχθροί, λέγοντες ὡς αὐτὸς ὁ Ἀρίστων, ὅτε αὐτῷ σὺ ἠγγέλθης γεγενημένος, πολλῶν ἀκουόντων οὐ φήσειέ σε ἑωυτοῦ εἶναι (τὸν χρόνον γάρ, τοὺς δέκα μῆνας, οὐδέκω ἐξήκειν), ἀιδρείῃ τῶν τοιούτων κεῖνος τοῦτο ἀπέρριψε τὸ ἔπος (ἀϊδρηίῃ M Ald.). Cette phrase est extraite du discours de la mère de Démarate à son fils concernant la naissance de ce dernier : « seule son ignorance en ce domaine lui a fait pousser cette exclamation » (trad. A. Barguet). Comme l'indique Förstemann, *s. v.*, « le datif ἀϊδρείῃ se lit une fois dans l'*Odyssée*, ἀϊδρείῃσι deux fois » [36] ; les occurrences homériques sont en effet les suivantes : *Od.* 12.41 ὅς τις ἀϊδρείῃ πελάσῃ καὶ φθόγγον ἀκούσῃ ; Od. 10.231 = 10.257 οἱ δ᾽ ἅμα πάντες ἀϊδρείῃσιν ἔποντο ; Od. 11.272 ἢ μέγα ἔργον ἔρεξεν ἀϊδρείῃσι νόοιο, le terme n'étant pas attesté dans l'*Iliade*. « Il semble, constate Förstemann, que le terme ait été très rare ; mais qu'il soit poétique, cela doit être laissé en doute »[37]. Notons pourtant que l'adjectif ἄϊδρις « ignorant » est exclusivement poétique : *Il.* 3.219, *Od.* 10.282 ; Hésiode, *Bouclier* 410 ; Pindare, *P.* 2.37 ; Eschyle, *Ag.* 1105. Qui plus est, la proposition tout entière paraît relever d'un niveau de langue poétique, avec la forme κεῖνος du démonstratif et la locution finale τοῦτο ἀπέρριψε τὸ ἔπος, déjà rencontrée plus haut à propos des paroles de Xerxès[38].

αἰθήρ « ciel »

Ce terme désigne proprement « la partie rayonnante, la plus pure et la plus élevée de l'atmosphère », comme en témoignent *Il.* 17.425, etc., « et, plus tard, outre les exemples des tragiques, Platon *Phéd.* 111b, *Tim.* 58d »[39]. Cependant la langue poétique emploie le terme pour désigner, de manière générale, le « ciel », d'abord comme étant la demeure des dieux : ainsi *Il.* 15.192 Ζεὺς δ᾽ ἔλαχ᾽ οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι ; puis comme espace aérien : ainsi Eschyle, *Perses* 365 τέμενος αἰθέρος « la voûte du ciel ». — C'est, semble-t-il, l'acception d'« espace céleste occupée par un dieu » qui est illustrée par l'occurrence hérodotéenne, figurant dans le discours de Xerxès en 7.8 γῆν τὴν Περσίδα ἀποδέξομεν τῷ Διὸς αἰθέρι ὁμουρέουσαν « nous donnerons pour bornes à la terre des Perses le firmament de Zeus » (trad. Barguet), phrase fortement hyperbolique qui témoigne de l'*hubris* animant le souverain perse, son discours étant tout entier empli de la même emphase. On notera d'ailleurs que le syntagme τῷ Διὸς αἰθέρι compose une séquence dactylique.

αἴθομαι / αἴθω « brûler » / « faire brûler »

---

[36] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « datiuus ἀϊδρείῃ semel legitur in *Odyssea* (μ 41), ἀϊδρείῃσι bis (κ 231, λ 272). »
[37] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « Rara sane uox uidetur fuisse ; num uero poetica, in dubio est reliquendum. »
[38] Cf. *supra*, *s. v.* ἀεικές.
[39] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Selon Chantraine, ce verbe est « surtout employé au moyen au sens de 'brûler', mais en impliquant aussi la notion de lumière, éclat et chez Homère toujours au participe ; l'actif αἴθω posthomérique est généralement factitif 'faire brûler', rarement intransitif. Le mot est presque ignoré de la prose attique, qui emploie καίω »[40]. C'est aussi καίω qu'emploie très majoritairement Hérodote, sous sa forme simple (24 occurrences) ou préverbé par ἀνα-, δια-, ἐκ-, κατα-, παρα-, περι-, συγκατα- ou ὑπο-. Il ne s'en trouve pas moins deux occurrences du verbe αἴθω, l'une au moyen, l'autre à l'actif. En 4.61 τὰ δὲ αἴθεται κάλλιστα « ces (os) brûlent parfaitement », le contexte — celui de la cuisson rituelle des viandes chez les Scythes[41] — paraît motiver l'emploi d'un terme essentiellement poétique. — En 4.145 εἰρώτων τί θέλοντες ἥκοιέν τε ἐς τὴν χώρην καὶ πῦρ αἴθοιεν, le syntagme πῦρ αἴθοιεν reprend un précédent πῦρ ἀνέκαιον également final de phrase. Le passage relate l'arrivée à Lacédémone de descendants des Argonautes, qui campent sur le mont Taygète et y « allument du feu » : les Lacédémoniens envoient donc un messager pour leur demander qui ils sont et d'où ils viennent. Ceux-ci répondant qu'ils sont minyens et descendent des héros embarqués sur le navire Argo, les Lacédémoniens envoient une seconde fois pour « demander dans quelle intention ils étaient venus dans le pays et allumaient du feu ». L'importance symbolique du motif du feu qui brûle est dénotée par la répétition du syntagme sous forme synonymique ainsi que par sa place finale. Dans le premier cas, on notera que πῦρ ἀνέκαιον compose une clausule dactylique ; dans le second, c'est la présence du terme marqué αἴθοιεν qui est signifiante. Or, de l'une à l'autre phrase, figure le discours rapporté des Minyens déclarant qu'ils sont descendants des Argonautes : οἱ δὲ τῷ ἀγγέλῳ εἰρωτῶντι ἔλεγον ὡς εἴησαν μὲν Μινύαι, παῖδες δὲ εἶεν τῶν ἐν τῇ Ἀργοῖ πλεόντων ἡρώων — avec dernière proposition entièrement spondaïque. Ce contexte héroïque allié au symbolisme du feu pourrait bien expliquer l'emploi du verbe αἴθω, essentiellement poétique comme en témoigne sa présence chez Homère, Pindare et les tragiques, tandis que la prose ne l'atteste que très rarement, sous la plume de Xénophon et notamment dans la locution métaphorique ἔρωτι αἴθεσθαι « brûler d'amour » (*Cyr.* 5.1.16).

αἶνος « éloge », αἴνη « renom », αἰνέω « louer »

Ces trois termes qui appartiennent à la même famille ne figurent pas dans les lexiques de Hofer et Förstemann. Αἶνος et αἰνέω ne sont pourtant guère attestés que chez les poètes, les prosateurs employant dans le même sens d'« éloge » et de « louer » les termes ἔπαινος et ἐπαινέω, tandis que le féminin αἴνη, employé par Hérodote dans une locution qui paraît lexicalisée, est sans autre attestation.

Le substantif αἶνος figure dans un passage où il n'est attesté que par une partie de la tradition manuscrite : 7.107 Τῶν δὲ ἐξαιρεθέντων ὑπὸ Ἑλλήνων οὐδένα βασιλεὺς Ξέρξης

[40] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[41] Cf. F. HARTOG, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, 1980, rééd. 2001, p. 280 sq.

ἐνόμισε εἶναι ἄνδρα ἀγαθὸν εἰ μὴ Βόγην μοῦνον τὸν ἐξ Ἠιόνος · τοῦτον δ᾽ αἰνέων οὐκ ἐπαύετο καὶ τοὺς περιεόντας αὐτοῦ ἐν Πέρσῃσι παῖδας ἐτίμα μάλιστα, ἐπεὶ καὶ ἄξιος αἴνου μεγάλου ἐγένετο Βόγης, ὃς ἐπιεδὴ ἐπολιορκέετο ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ Κίμωνος τοῦ Μιλτιάδεω, παρεὸν αὐτῷ ὑπόσπονδον ἐξελθεῖν καὶ νοστῆσαι ἐς τὴν Ἀσίην, οὐκ ἐθέλησε, μὴ δειλίῃ δόξειε περιεῖναι βασιλέϊ, ἀλλὰ διεκαρτέρεε ἐς τὸ ἔσχατον. « De tous les gouverneurs qui furent délogés par les Grecs, le seul dont Xerxès reconnut la vaillance fut le gouverneur d'Eion, Bogès. Il ne tarissait pas d'éloges sur son compte et combla d'honneurs les fils qu'il avait laissés en Perse. Bogès le méritait d'ailleurs amplement : assiégé par les Athéniens et Cimon fils de Miltiade, il pouvait traiter avec eux et se retirer en Asie, mais il s'y refusa, de peur de paraître aux yeux du roi sauvé par une lâcheté, et il résista jusqu'au bout » (trad. Barguet).

Αἴνου est en effet la leçon des manuscrits ABCTMP, retenue par Stein ; Legrand et Rosén en revanche retiennent la variante ἐπαίνου attestée par les manuscrits DRSV. Ἔπαινος, terme usuel en ionien-attique pour désigner l'« éloge », figure dans trois autres passages de l'œuvre d'Hérodote (1.96, 3.3, 9.78), tandis que du simple αἶνος on trouverait ici la seule occurrence. Or le terme est précédé par le verbe dénominatif αἰνέω, également simple et qui connaît 18 occurrences dans l'œuvre d'Hérodote. Ne conviendrait-il pas dès lors de retenir αἶνος au titre de *lectio difficilior* ?

Selon Chantraine, αἶνος « se dit d'abord de paroles, de récits chargés de sens, ainsi en *Il*. 23.652 et 795 ; *Od*. 14.508 ; cf. encore Aesch. *Suppl*. 534, *Ag*. 1483, notamment une fable instructive (Hés. *Tr*. 202 ; Arch. 81.89), enfin un éloge (*Od*. 21.110, puis grec postérieur) ; le mot est épique, ionien (Hdt.), poétique »[42]. Etant donné qu'Hérodote est désigné comme le seul représentant ionien du terme simple, on est en droit de se demander si ce terme ne figure pas chez lui au titre de poétisme lexical. De fait, αἶνος, non plus qu'αἰνέω, n'est attesté par les inscriptions ioniennes. Par ailleurs, c'est bien dans le sens d'« éloge » que le terme doit être entendu ici ; or, cette acception est déjà homérique : *Il*. 23.795 Ἀντίλοχ᾽, οὐ μέν τοι μέλεος εἰρήσεται αἶνος, si l'on traduit avec Mazon : « Antiloque, tu ne m'auras pas pour rien adressé ce *compliment* » ; *Od*. 21.110 καὶ δ᾽ αὐτοὶ τόδε ἴστε · τί με χρὴ μητέρος αἴνου ; « mais vous le savez bien ; à quoi bon vanter cette mère ? » (trad. Jaccottet).

Le terme figure en outre chez Hérodote dans l'expression ἄξιος αἴνου μεγάλου : on remarquera que la séquence ἄξιος αἴνου compose deux dactyles, suivis de l'anapeste μεγάλου ; le critère rythmique pourrait donc bien motiver l'emploi du terme simple et lui apporter un surcroît de poéticité ; on notera enfin l'assonance en α à l'initiale de ἄξιος αἴνου. Ainsi, même si αἶνος n'était pas, *a priori*, exclusivement et absolument poétique, son emploi contextuel doit selon toute vraisemblance être considéré comme marqué en regard du plus courant ἔπαινος, et comme poétiquement motivé.

[42] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Hérodote présente d'autre part trois exemples du féminin αἴνη, dans la locution ἐν αἴνῃ (μεγίστῃ) εἶναι « être en (très grand) renom » : 3.74 ἐόντα ἐν αἴνῃ μεγίστῃ τὸν Πρηξάσπεα ἐν Πέρσῃσι « Préxaspe était en très grand renom parmi les Perses » ; 8.112 καὶ Θεμιστοκλέα ὡς εἴη ἐν αἴνῃ μεγίστῃ τῶν στρατηγῶν « et que Thémistocle était le plus renommé des stratèges » ; 9.16 Οὐκῶν Μαρδονίῳ τε ταῦτα χρεόν ἐστι λέγειν καὶ τοῖσι μετ᾽ ἐκεῖνον ἐν αἴνῃ ἐοῦσι Περσέων ; « Ne faut-il donc pas dire cela à Mardonios et à ceux qui, après lui, sont le plus en renom parmi les Perses ? » — Ce terme est lui aussi absent des incriptions ioniennes et n'est guère attesté que par Hérodote ; sa rareté est confirmée par les variantes offertes par les manuscrits DRSV : αἰτίῃ en 3.74 qui doit être tenu pour fautif, τιμῇ en 8.112 qui présente un synonyme plus usuel. En tant que terme simple, le poétisme est ici probable, accru par la rareté de la forme féminine. Il s'agit peut-être d'une création nominale d'Hérodote.

Enfin, le verbe αἰνέω présente, comme on l'a dit, 18 occurrences. C'est, d'après Bailly et *LSJ*, un « verbe poétique et de prose ionienne », qui ne figure dans la prose attique que chez Platon, *Rép.* 404d et *Lois* 952c : ailleurs, lui est substitué le préverbé ἐπαινέω, qui figure à six reprises dans l'œuvre d'Hérodote. Αἰνέω est donc employé par les poètes, dès Homère (*Il.* 8.9, 23.552, *Od.* 16.380), ainsi que chez les tragiques. — De même que pour αἶνος et dans la mesure où comme lui, ce verbe n'est pas attesté par les inscirptions ioniennes, il convient de se demander si αἰνέω ne figure pas dans l'ionien même d'Hérodote comme un terme essentiellement poétique. Voici la liste de ses occurrences :

1.90 Ταῦτα ἀκούων ὁ Κῦρος ὑπερήδετο, ὥς οἱ ἐδόκεε εὖ ὑποτίθεσθαι · αἰνέσας δὲ πολλὰ καὶ ἐντειλάμενος τοῖσι δορυφόροισι τὰ Κροῖσος ὑπεθήκατο ἐπιτελέειν, εἶπε πρὸς Κροῖσον τάδε, où le syntagme αἰνέσας δὲ πολλά compose une séquence trochaïque initiale de phrase.

1.98 Αὐτίκα δὲ προβαλλομένων ὅντινα στήσονται βασιλέα, ὁ Δηιόκης ἦν πολλὸς ὑπὸ παντὸς ἀνδρὸς καὶ προβαλλόμενος καὶ αἰνεόμενος, ἐς ὃ τοῦτον καταινέουσι βασιλέα σφίσι εἶναι, où l'emploi du verbe simple succède à une chaîne allitérante en π (πολλὸς ὑπὸ παντὸς … καὶ προβαλλόμενος).

1.122 Τραφῆναι δὲ ἔλεγε ὑπὸ τῆς τοῦ βουκόλου γυναικός, ἥιέ τε ταύτην αἰνέων διὰ παντός, ἣν τε οἱ ἐν τῷ λόγῳ τὰ πάντα ἡ Κυνώ, où le verbe est renforcé par la locution διὰ παντός, l'idée se trouvant reprise dans la proposition subséquente, d'un rythme iambico-trochaïque appuyé (ἣν τε οἱ ἐν τῷ λόγῳ, dimètre trochaïque catalectique ; τὰ πάντα ἡ Κυνώ, séquence iambique).

1.137 Αἰνέω μέν νυν τοῦτον τὸν νόμον, αἰνέω δὲ καὶ τόνδε, κτλ., où le verbe connaît une anaphore et où l'emploi du simple (lu avec synizèse) permet d'ouvrir la phrase sur une solennelle séquence dactylico-spondaïque : Αἰν<u>έω</u> μέν νυν τοῦτον τὸν νόμον, soit trois spondées et un dactyle.

2.129 Κατὰ τοῦτο μέν νυν τὸ ἔργον ἁπάντων ὅσοι ἤδη βασιλέες ἐγένοντο Αἰγυπτίων αἰνέουσι μάλιστα τοῦτον : les Egyptiens louent Mykérinos, qui « désapprouvant les actes paternels, rouvrit les sanctuaires et laissa la population, épuisée et réduite à l'extrême misère, libre de vaquer à ses travaux et d'offrir des sacrifices ». Le passage présente un trimètre iambique sur lequel voir chap. IV.

3.73 Ταῦτα εἶπε Γωβρύης, καὶ πάντες ταύτῃ αἴνεον : clôture solennelle du discours de Gobryas approuvant Darius dans son intention de détrôner le Mage.

3.76 Ἰδόντες δὲ ταῦτα οἱ ἑπτὰ τήν τε Δαρείου πάντες αἴνεον γνώμην καὶ ἔπειτα ἤισαν ἐπὶ τὰ βασιλήια τεθαρηρηκότες τοῖσι ὄρνισι : le présage de sept couples de faucons poursuivant deux couples de vautours, leur arrachant les plumes et les déchirant incite les sept conjurés à approuver l'intention de Darius.

3.139 Αἰνέσας ταῦτα ὁ Δαρεῖος παραλαμβάνει τὸ εἷμα : Darius, alors simple garde du corps de Cambyse, voulant acheter son manteau à Syloson fils d'Aiakès, s'attire de celui-ci une réponse « inspirée par un dieu » (θείῃ τύχῃ χρεώμενος λέγει) : « Je ne vends ce manteau à aucun prix, mais je le donne pour rien, s'il faut absolument qu'il en soit ainsi ». C'est cette réponse, avec le caractère divin de laquelle l'emploi du verbe simple semble en accord, que loue ici Darius.

3.157 Ἰδόντες δὲ καὶ τοῦτο τὸ ἔργον οἱ Βαβυλώνιοι πάντες Ζώπυρον εἶχον ἐν στόμασι αἰνέοντες : les Babyloniens louent le transfuge Zopyre pour ses exploits militaires. La proposition est hyperbolique, et le simple αἰνέοντες y occupe la place finale.

5.102 Καὶ πολλοὺς αὐτῶν οἱ Πέρσαι φονεύουσι, ἄλλους τε ὀνομαστούς, ἐν δὲ δὴ καὶ Εὐαλκίδην στρατηγέοντα Ἐρετριέων, στεφανηφόρους τε ἀγῶνας ἀναραιρηκότα καὶ ὑπὸ Σιμωνίδεω τοῦ Κηίου πολλὰ αἰνεθέντα : la place finale de phrase s'accorde ici avec la mention du poète Simonide de Céos, auteur d'un dithyrambe en l'honneur d'Evalkidès.

5.113 Τετραμμένου δὲ τοῦ στρατοπέδου ἄλλοι τε ἔπεσον πολλοὶ καὶ δὴ καὶ Ὀνήσιλός τε ὁ Χέρσιος, ὅς περ τὴν Κυπρίων ἀπόστασιν ἔπρηξε, καὶ ὁ Σολίων βασιλεὺς Ἀριστόκυπρος ὁ Φιλοκύπρου, Φιλοκύπρου δὲ τούτου τὸν Σόλων ὁ Ἀθηναῖος ἀπικόμενος ἐς Κύπρον ἐν ἔπεσι αἴνεσε τυράννων μάλιστα : passage analogue au précédent, l'auteur des vers étant ici Solon d'Athènes.

6.120 Μετὰ δὲ αἰνέοντες Ἀθηναίους καὶ τὸ ἔργον αὐτῶν ἀπαλλάσσοντο ὀπίσω : les Lacédémoniens félicitent les Athéniens de leur exploit au lendemain de la bataille de Marathon.

7.102 Αἰνέω μέν νυν πάντας τοὺς Ἕλληνας τοὺς περὶ ἐκείνους τοὺς Δωρικοὺς χώρους οἰκημένους, ἔρχομαι δὲ λέξων οὐ περὶ πάντων τούσδε τοὺς λόγους, ἀλλὰ περὶ Λακεδαιμονίων μούνων : discours de Démarate à Xerxès l'interrogeant sur la valeur militaire du peuple grec. L'ensemble du discours est d'une grande qualité littéraire et cette

phrase en témoigne, qui s'ouvre à la faveur du simple αἰνέω (lu avec synizèse) sur une ample séquence spondaïque.

7.107 Τοῦτον δὲ αἰνέων οὐκ ἐπαύετο καὶ τοὺς περιεόντας αὐτοῦ ἐν Πέρσῃσι παῖδας ἐτίμα μάλιστα, ἐπεὶ καὶ ἄξιος αἴνου μεγάλου ἐγένετο Βόγης : passage déjà considéré plus haut à propos du substantif αἶνος, aux côtés duquel est employé αἰνέω. De même, à la fin du passage consacré à Bogès : 7.107 Οὕτω μὲν οὗτος δικαίως αἰνέεται ἔτι καὶ ἐς τόδε ὑπὸ Περσέων.

8.69 Ἐπειδὴ δὲ ἀνηνείχθησαν αἱ γνῶμαι ἐς Ξέρξην, κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ τῇ Ἀρτεμισίης, καὶ νομίζων ἔτι πρότερον σπουδαίην εἶναι τότε πολλῷ μᾶλλον αἴνεε : éloge par Xerxès d'Artémise d'Halicarnasse ; le verbe est de nouveau placé en fin de phrase, et quantifié méliorativement par la locution adverbiale πολλῷ μᾶλλον.

8.124 Ἀριστήια μέν νυν ἔδοσαν <ἀνδρηίης μὲν> Εὐρυβιάδῃ ἐλαίης στέφανον, σοφίης δὲ καὶ δεξιότητος Θεμιστοκλέϊ, καὶ τούτῳ στέφανον ἐλαίης · αἰνέσαντες δὲ πολλά, προέπεμψαν ἀπιόντα τριηκόσιοι Σπαρτιητέων λογάδες, οὗτοι οἵ περ Ἱππέες καλέονται, μέχρι οὔρων τῶν Τεγεητικῶν · μοῦνον δὲ τούτων πάντων ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Σπαρτιῆται προέπεμψαν : éloge et distinction exceptionnelle de Thémistocle par les Spartiates, explicitée par le motif du μοῦνος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, sur lequel voir Shimron (1973).

En face de ces 18 occurrences du simple αἰνέω, le préverbé ἐπαινέω figure, on l'a dit, à six reprises (3.34 bis, 6.130, 7.116, 8.103, 9.58), sans qu'il soit possible de déceler de distinction proprement sémantique entre l'un et l'autre verbe, tous deux employés dans le sens de « louer ». Il est donc probable qu'il faille, au sein même de la langue d'Hérodote, tenir ἐπαινέω pour le terme non marqué et αἰνέω, malgré sa plus grande fréquence, pour le terme marqué, donc pour un poétisme sinon absolu, du moins relatif. L'emploi de la forme simple dans le sens de la forme préverbée est en effet un trait caractéristique de la langue poétique, et l'on constate à l'examen de ces occurrences quel parti poétique Hérodote tire de l'emploi du verbe simple, ainsi utilisé, conformément à son sémantisme, dans une dimension verticale et laudative qui participe de l'amplification épique des *Histoires*.

αἰνῶς « terriblement, excessivement »

Cet adverbe ne figure pas dans les lexiques de Hofer et Förstemann. Il est formé sur l'adjectif αἰνός « terrible », « dit chez Homère d'un sentiment, de la bataille, du destin, de dieux et notamment de Zeus (cf. *Il*. 1.552, etc. αἰνότατε Κρονίδη). L'adjectif est presque uniquement homérique »[43]. De l'adverbe αἰνῶς « terriblement », quelquefois « excessivement, à l'extrême », on trouve chez Homère de nombreux exemples, « cet adverbe étant encore employé chez Hérodote et les tragiques ». Hérodote présente en effet trois

[43] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* αἰνός. Ajoutons qu'αἰνός est, en dernière analyse, un « terme expressif sans étymologie. »

occurrences de l'adverbe dans son acception hyperbolique, toutes trois au livre IV. La première est 4.52 πικρὸς αἰνῶς « terriblement amer », selon la leçon des manuscrits DRSV, retenue par Legrand, tandis que Rosén retient la variante synonymique δεινῶς attestée par les manuscrits ABCTMP. Pour justifier son choix, Legrand s'appuie précisément sur les deux autres occurrences, cette fois-ci unanimes, de l'adverbe αἰνῶς au livre IV : 4.61 τῆς δὲ γῆς τῆς Σκυθικῆς αἰνῶς ἀξύλου ἐούσης « la terre de Scythie étant terriblement pauvre en bois », et 4.76 Ξεινικοῖσι δὲ νομαίοισι καὶ οὗτοι φεύγουσι αἰνῶς χρᾶσθαι « les Scythes sont, eux aussi, terriblement hostiles à toute coutume étrangère », tandis que δεινῶς, qui figure 14 fois dans l'œuvre d'Hérodote, est sans autre attestation au livre IV. Dans le cas de 4.52, l'hyperbole πικρὸς αἰνῶς s'accompagne de divers procédés marqués, la phrase étant la suivante : Ἐκ ταύτης ὧν ἀνατέλλων ὁ Ὕπανις ποταμὸς ῥέει ἐπὶ μὲν πέντε ἡμερέων πλόον βραχὺς καὶ γλυκύς ἐστι, ἀπὸ δὲ τούτου πρὸς θαλάσσης τεσσέρων ἡμερέων πλόον πικρὸς αἰνῶς · ἐκδιδοῖ γὰρ ἐς αὐτὸν κρήνη πικρή, οὕτω δή τι ἐοῦσα πικρή, ἣ μεγάθεϊ σμικρὴ ἐοῦσα κιρνᾷ τὸν Ὕπανιν, ἐόντα ποταμὸν ἐν ὀλίγοισι μέγαν. On notera d'abord, au sein de la parataxe, l'antithèse γλυκύς / πικρός, ainsi que la place du syntagme πικρὸς αἰνῶς où l'adverbe est mis en relief par sa position finale devant la pause. On remarquera aussi dans la proposition suivante la reprise anaphorique de l'adjectif πικρή sous la forme d'une apposition participiale à valeur intensive οὕτω δή τι ἐοῦσα πικρή ; enfin, cet adjectif se trouve placé en rapport paronymique avec σμικρή, lui-même opposé au μέγαν final, le tout expliquant le degré d'amertume de la source alimentant le fleuve. Ces procédés stylistiques sont en accord avec le sens de l'adverbe αἰνῶς, emprunté par Hérodote à la langue homérique : *Il*. 5.352 Ὣς ἔφαθ', ἡ δ' ἀλύουσ' ἀπεβήσετο, τείρετο δ' αἰνῶς « Il dit ; elle part, éperdue. Sa peine est terrible » (trad. Mazon) ; *Od*. 17.24 αἰνῶς γὰρ τάδε εἵματ' ἔχω κακά « car les vêtements que j'ai là sont terriblement mauvais ». Le poétisme est donc probable.

αἰπόλος « chevrier », αἰπόλια « troupeaux de chèvres »

Le substantif αἰπόλος est, selon Chantraine, un « composé très ancien, comme le montre le fait qu'aucune voyelle ne figure à la fin du premier terme, ce qui correspond à un type mycénien. […] Le mot signifie 'chevrier' (hom., etc.) et a fourni le dénominatif αἰπολέω (Aesch., Lys., etc.) ; le dérivé nominal αἰπόλιον, généralement au pl. αἰπόλια « troupeaux de chèvres » (Hom., Hdt., etc.) ; enfin αἰπολικός (Théoc., Call.) »[44]. Αἴπολος est relevé par Hofer parmi les termes communs à Hérodote et Homère, et étudié par Förstemann. Le terme figure en 2.46 : σέβονται δὲ πάντας τοὺς αἶγας οἱ Μενδήσιοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσενας τῶν θηλέων, καὶ τούτων οἱ αἰπόλοι τιμὰς μέζονας ἔχουσιν. Förstemann fait référence à une note de Stein : « Adnotauit Steinius : 'τούτων, *sc.* τῶν αἰγῶν' — rectius fuerit τῶν ἐρσένων. 'Dazu αἰπόλοι wie das homerische αἰπόλοι αἰγῶν'. » Förstemann renvoie à

[44] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* αἴξ.

l'expression formulaire ρ 247 = υ 173 Μελάνθιος, αἰπόλος αἰγῶν. Cependant, il met en doute la valeur de ce rapprochement homérique : « Mais qu'Hérodote se soit souvenu en ce lieu de la locution homérique, j'en doute : le terme peut avoir été ionien »[45]. De fait, αἰπόλος n'est-il pas le terme usuel pour désigner le « chevrier », employé non seulement par Homère ou Théocrite, mais également par les prosateurs lorsque le contexte le nécessite (ainsi Platon, *Lois* 639a) ?

Le neutre pluriel αἰπόλια « troupeaux de chèvres » est lui aussi commun à Hérodote et à Homère. Le passage d'Hérodote est 1.126 Ἐν δὲ τούτῳ τά τε αἰπόλια καὶ τὰς ποίμνας καὶ τὰ βουκόλια ὁ Κῦρος πάντα τοῦ πατρὸς συναλίσας ἐς τωὐτὸ ἔθυε κτλ. Chez Homère, ρ 213 = υ 174 αἶγας ἄγων, αἳ πᾶσι μετέπρεπον αἰπολίοισιν, ou B 474 sq. ὥς τ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν # αἰπόλοι ἄνδρες ῥεῖα διακρίνωσιν κτλ. Mais le terme ne doit pas pour autant être considéré comme un emprunt à Homère. Il figure en effet dans les inscriptions ioniennes, comme l'indique Ch. Favre dans son *Thesaurus*, *s. v.* αἰπόλιον « caprinus grex : P 362_{14} (ante 350) ἀπ' ἑκάστου αἰπολίου ».

ἀϊστόω « faire disparaître, anéantir »

Ce verbe est le dénominatif de l'adjectif verbal privatif ἄϊστος « devenu invisible, qui a disparu, anéanti », employé par les poètes épiques et tragiques. Le verbe est lui aussi poétique, non attesté dans l'*Iliade* mais présent deux fois dans l'*Odyssée* : 10.259 οἱ δ' ἅμ' ἀϊστώθησαν ἀολλέες, οὐδέ τις αὐτῶν # ἐξεφάνη, et 20.79 ὣς ἐμ' ἀϊστώσειαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες, puis employé par Pindare et les tragiques. Il figure une fois seulement dans la prose attique : Platon, *Prot.* 321 a : Ταῦτα δὲ ἐμηχανᾶτο εὐλάβειαν ἔχων μή τι γένος ἀϊστωθείη, dans un passage relatant le mythe de Protagoras, donc propice à l'emploi de termes poétiques.

Hérodote offre pour sa part deux occurrences du verbe, au livre III : dans l'épisode de la fille d'Otanès, Phaidymé et du mage Smerdis, en 3.69 : Ἀντιπέμπει πρὸς ταῦτα ἡ Φαιδύμη φαμένη κινδυνεύσειν μεγάλως, ἢν ποιῇ ταῦτα · εἰ γὰρ δὴ μὴ τυγχάνει τὰ ὦτα ἔχων, ἐπίλαμπτος δὲ ἀφάσσουσα ἔσται, εὖ εἰδέναι ὡς ἀϊστώσει μιν · ὅμως μέντοι ποιήσειν ταῦτα « En réponse à cela, Phaidymé envoie un messager en affirmant qu'elle courrait un grand danger, si elle faisait cela ; car si vraiment il se trouvait ne pas avoir d'oreilles, et qu'elle fût prise en train de le palper, elle savait bien qu'il la ferait disparaître ; pourtant, elle le ferait » ; et dans le discours de Darius au sujet du criminel Oroitès, en 3.127 : Ὑμέων δὴ ὧν τίς μοι Ὀροίτην ἢ ζώοντα <ἂν> ἀγάγοι ἢ ἀποκτείνειε ; ὃς ὠφέλησε μέν κω Πέρσας οὐδέν, κακὰ δὲ μεγάλα ἔοργε · τοῦτο μὲν δύο ἡμέων ἠϊστωσε, Μιτροβάτην τε καὶ τὸν παῖδα αὐτοῦ, τοῦτο δὲ κτλ. « Qui donc d'entre vous m'amènerait Oroitès vivant ou le

[45] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Num uero Herodotus recordatus sit hoc loco locutionis Homericae, dubito : uox ipsa potest fuisse Ionica. »

tuerait ? lui qui n'a rendu aucun service aux Perses, mais a accompli de nombreux maux : d'une part, il a fait disparaître deux d'entre nous, Mitrobatès et son fils, d'autre part… », etc.

J. E. Powell, dans son *Lexique*, traduit ἀϊστόω par « murder » : tel est bien le sens du verbe dans ces deux occurrences, mais il dit la mort de façon imagée et euphémistique comme une *dis-parition*. Eu égard à cette image et à l'emploi exclusivement poétique du terme, il semble que l'on puisse résoudre l'incertitude de Förstemann écrivant : « Que ce verbe soit chez Hérodote poétique, je ne le nie pas ouvertement, mais j'hésite à l'affirmer »[46]. ᾽Αϊστόω paraît bien au contraire être un terme poétique. A noter d'ailleurs l'emploi dans le second passage de la forme de parfait ἔοργε, sur laquelle voir *infra*, *s. v.* ἔρδω.

αἰών « durée de la vie »

Si le sens premier de ce terme est celui de « 'force vitale', comme le prouve le rapprochement du mot avec ψυχή, cf. Hom. *Il*. 16.453 ἐπεὶ δὴ τόν γε λίπῃ ψυχή τε καὶ αἰών, etc. ; ou *Il*. 19.27 ἐκ δ᾽ αἰὼν πέφαται 'sa vie a été anéantie', le terme est passé du sens de « vie » au sens de « durée d'une vie », employé notamment par les tragiques, avant de désigner en ionien-attique la « génération, durée », « et finalement chez les philosophes [l']'éternité' (opposé à χρόνος Pl. Tim. 37d), considérée comme une vie durable et éternelle »[47]. C'est au sens de « durée d'une vie », connu par les tragiques, que le terme figure chez Hérodote, comme l'indique J. E. Powell dans son *Lexique* : « the span of human life ». Ainsi, dans les paroles adressées par Amasis à Polycrate, en 3.40 : Καί κως βούλομαι καὶ αὐτὸς καὶ τῶν ἂν κήδωμαι τὸ μέν τι εὐτυχέειν τῶν πρηγμάτων, τὸ δὲ προσπταίειν, καὶ οὕτω διαφέρειν τὸν αἰῶνα ἐναλλὰξ πρήσσων ἢ εὐτυχέειν τὰ πάντα. « Je souhaite presque, pour moi-même et pour tous ceux qui me sont chers, voir alterner le succès et l'échec et vivre jusqu'au bout dans ces vicissitudes, plutôt que d'obtenir un bonheur sans mélange » ; et dans le discours d'Artabane à Xerxès, en 7.46 : Οὕτω ὁ μὲν θάνατος μοχθηρῆς ἐούσης τῆς ζόης καταφυγὴ αἱρετωτάτη τῷ ἀνθρώπῳ γέγονε · ὁ δὲ θεὸς γλυκὺν γεύσας τὸν αἰῶνα φθονερὸς ἐν αυτῷ εὑρίσκεται ἐών. « Alors, quand l'existence est un trop lourd fardeau, la mort devient pour l'homme le plus désirable des refuges. Et si le ciel nous laisse goûter un instant la douceur de la vie, c'est par là qu'il montre bien sa jalousie ». Ces deux passages sont proches l'un de l'autre par leur caractère de méditation gnomique sur la vie, registre qui s'assortit naturellement à l'emploi d'un poétisme. A noter dans le discours d'Artabane, la métaphore et le phonopoétisme de la locution γλυκὺν γεύσας τὸν αἰῶνα ; ce passage atteste d'ailleurs une probable réminiscence lyrique[48].

Αἰών figure encore et notamment dans la locution τελευτῆσαι τὸν αἰῶνα « achever la durée de la vie » qui exprime de façon euphémistique l'action de « décéder » : ainsi dans le

[46] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Esse hoc uerbum apud Herodotum poeticum non praefracte nego, affirmare dubito. »
[47] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[48] Sur laquelle voir chap. V, I. B.

discours de Solon à Crésus, en 1.32 : ἐκεῖνο δὲ τὸ εἴρεό με οὔ κώ σε λέγω, πρὶν τελευτήσαντα καλῶς τὸν αἰῶνα πύθωμαι ; dans le discours de leur chef Harmocyde aux Phocidiens, en 9.17 : κρέσσον γὰρ ποιεῦντάς τι καὶ ἀμυνομένους τελευτῆσαι τὸν αἰῶνα ἤ περ παρέχοντας διαφθαρῆναι αἰσχίστῳ μόρῳ « car il vaut mieux terminer ses jours dans l'action, en luttant contre l'ennemi, qu'attendre docilement la mort la plus honteuse » ; ou dans un discours des Athéniens, en 9.27 : Τοῦτο δὲ Ἀργείους τοὺς μετὰ Πολυνείκεος ἐπὶ Θήβας ἐλάσαντας, τελευτήσαντας τὸν αἰῶνα καὶ ἀτάφους κειμένους « ensuite, quand les Argiens autour de Polynice trouvèrent la mort en attaquant Thèbes, quand leurs cadavres gisaient sans sépulture ».

Dans tous ces exemples αἰών est donc entendu au sens tragique de « durée de la vie », et apparaît dans des discours directs où il compose diverses figures stylistiques tendant à montrer que l'on a affaire à un poétisme lexical.

ἄκος « remède », ἀκέομαι « soigner » au sens figuré

Au sens propre, ἄκος « remède » et ἀκέομαι « soigner » sont largement attestés par le *Corpus hippocratique* mais figurent aussi chez Homère : ainsi le sens médical est « sous-jacent » dans *Od*. 22.481 Οἶσε θέειον, γρηύ, κακῶν ἄκος, οἶσε δέ μοι πῦρ, tandis que le verbe régit par exemple ἕλκεα (*DELG, s. v.* ἄκος). Ce sens propre est attesté par Hérodote : pour le substantif, 4.187 Ἢν δὲ καίουσι τὰ παιδία σπασμὸς ἐπιγένηται, ἐξεύρηταί σφι ἄκος ; pour le verbe, 4.90 Ὁ δὲ Τέαρος λέγεται ὑπὸ τῶν περιοίκων εἶναι ποταμῶν ἄριστος τά τε ἄλλα <τὰ> ἐς ἄκεσιν φέροντα καὶ δὴ καὶ ἀνδράσι καὶ ἵπποισι ψώρην ἀκέσασθαι.

Si cette acception n'est pas essentiellement poétique, il convient en revanche de s'interroger sur le sens métaphorique présent dans d'autres passages. C'est ainsi qu'on lit pour ἄκος en 1.94 : Ἐπὶ Ἄτυος τοῦ Μάνεω βασιλέος σιτοδείην ἰσχυρὴν ἀνὰ τὴν Λυδίην πᾶσαν γενέσθαι · καὶ τοὺς Λυδοὺς τέως μὲν διάγειν λιπαρέοντας, μετὰ δέ, ὡς οὐ παύεσθαι, ἄκεα δίζησθαι, où les Lydiens « cherchent des remèdes » à la disette. Pour le verbe ἀκέομαι, en parlant d'une faute commise : 1.167 βουλόμενοι ἀκέσασθαι τὴν ἁμαρτάδα « désireux de remédier à leur faute » ; et 5.91 Ἐπείτε δὲ ἐκεῖνα ποιήσαντες ἡμάρτομεν, νῦν πειρησόμεθά σφεα ἅμα ὑμῖν ἀκεόμενοι « Puisque nous avons commis une faute en agissant de la sorte, nous nous efforcerons maintenant d'y remédier avec vous » ; par extension, 3.40 Ἤν τε μὴ ἐναλλὰξ ἤδη τὠπὸ τούτου αἱ εὐτυχίαι τοι τῇσι πάθῃσι προσπίπτωσι, τρόπῳ τῷ ἐξ ἐμέο ὑποκειμένῳ ἀκέο « et si, par la suite, les succès continuent à t'échoir sans qu'avec eux alternent les revers, remédie (à cette situation) de la manière que je t'ai conseillée » ; en parlant d'un échec militaire : 7.236 Λακεδαιμόνιοι δὲ ἢν ἴωσι ἀντία Πέρσῃσι ἐς μάχην, οὐδὲν τὸ παρεὸν τρῶμα ἀκέονται « Les Lacédémoniens, s'ils affrontent les Perses au combat, ne guériront pas leur présente blessure » ; enfin, en

parlant d'événements à venir et dans le sens de « prévenir », 3.16 οὕτω δὴ ἀκεόμενος τὰ ἐπιφερόμενα « essayant de porter remède aux maux qui le menaçaient ».

Le sens figuré de ἄκος et plus encore de ἀκέομαι est donc abondamment représenté chez Hérodote. Or, ce sens apparaît d'après ses emplois comme essentiellement poétique. Homère le connaissait déjà : ainsi *Il*. 13.115 ἀλλ᾽ ἀκεώμεθα θᾶσσον · ἀκεσταί τοι φρένες ἐσθλῶν « Hâtons-nous plutôt de soigner le mal : cœur de brave se prête aux soins » (trad. Mazon), où le mal est la querelle entre Achille et Agamemnon. On le retrouve chez Sophocle, *Ant.* 1025-1027 : ἐπεὶ δ᾽ ἁμάρτῃ, κεῖνος οὐκέτ᾽ ἔστ᾽ ἀνὴρ # ἄβουλος οὐδ᾽ ἄνολβος, ὅστις ἐς κακὸν # πεσὼν ἀκται μηδ᾽ ἀκίνητος πέλῃ « l'erreur une fois commise, celui-là cesse d'être un sot, un malheureux qui sait se guérir du mal qui l'a frappé et se laisse convaincre.

ἀκρητοπότης « buveur de vin pur », ἀκρητοποσίη « absorption de vin pur »

Le composé ἀκρητοπότης et son dérivé ἀκρητοποσίη sont sans attestation avant Hérodote ; ils figurent tous deux en 6.84, au sujet de Cléomène, roi de Sparte : Αὐτοὶ δὲ Σπαρτιῆταί φασι ἐκ δαιμονίου μὲν οὐδενὸς μανῆναι Κλεομένεα, Σκύθῃσι δὲ ὁμιλήσαντά μιν ἀκρητοπότην γενέσθαι καὶ ἐκ τούτου μανῆναι […]. Κλεομένεα δὲ λέγουσι ἡκόντων τῶν Σκυθέων ἐπὶ ταῦτα ὁμιλέειν σφι μεζόνως, ὁμιλέοντα δὲ μᾶλλον τοῦ ἱκνεομένου μαθεῖν τὴν ἀκρητοποσίην παρ᾽ αὐτῶν · ἐκ τούτου δὲ μανῆναί μιν νομίζουσι Σπαρτιῆται « Les Spartiates eux-mêmes affirment que Cléomène ne devait sa folie à rien de divin, mais qu'en fréquentant les Scythes il était devenu buveur de vin pur et, par là même, fou […]. Ils disent que Cléomène, à l'arrivée des Scythes, les fréquenta plus que de raison, et que dans ces fréquentations trop nombreuses il apprit d'eux à consommer le vin pur ; c'est de là, considèrent les Perses, qu'il devint fou ». L'adjectif ne reparaît pas après Hérodote ; le substantif en revanche est employé par Plutarque, *Alex*. 70, etc. En l'absence d'attestations antérieures, tout se passe comme si Hérodote était l'inventeur de ces deux termes, qui apparaissent dès lors comme des créations lexicales. Le registre, il est vrai, ne paraît pas particulièrement poétique. Il est à noter cependant que l'« absorption de vin pur » est ici évoquée comme la cause de la *folie* de Cléomène, donc mise en rapport — rationnellement : l'explication surnaturelle est rejetée — avec l'irrationnel et la déraison : cette problématique est-elle de nature à motiver l'emploi d'un poétisme, ou faut-il plutôt comprendre ἀκρητοπότης et son dérivé comme des termes techniques ? Toujours est-il que ces termes ne figurent pas dans le *Corpus hippocratique*.

ἀκρομανής « à la limite de la folie, un peu fou »

Autre composé de création hérodotéenne, employé pour qualifier Cléomène dans le syntagme de 5.42 οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε. « Cléomène, dit-on, n'était pas sain d'esprit,

il avait une pointe de folie », traduit Legrand, qui précise en note : « traduction douteuse. Le préfixe ἀκρο- peut avoir des valeurs différentes : 'à un point extrême' ou 'à la limite de'. Cléomène n'était pas 'tout à fait' fou »[49]. Le terme s'intègre en réalité dans une série de composés où ἀκρο- « exprime l'idée de hauteur, d'extrémité, de surface, de début [….]. Le mot se prête donc mal à conférer au composé une valeur superlative, ce qui n'est pourtant pas exclu : peut-être dans hom. ἀκραής [« qui souffle fort »], dans ἀκρόσοφος 'd'une grande sagesse', peut-être dans ἀκρότονος 'très musclé'. En revanche ἀκροθώραξ signifie 'un peu ivre' »[50]. Ainsi, dans ἀκρομάνης, le premier terme fait figure de préfixe quantificateur indiquant un léger degré de folie. Ce composé est un *hapax* ; uni comme il l'est à un autre composé antonymique affecté par la négation, il compose avec lui la figure rhétorique de l'affirmation par négation du contraire ; le poétisme est donc probable, mais un poétisme vraisemblablement issu de la langue familière.

ἀλαλαγμός « cri de guerre »

Le paragraphe 8.37 rapporte une succession de prodiges survenus à Delphes : tout d'abord, la présence devant le temple « des armes sacrées que nul mortel ne pouvait toucher sans crime » (traduction Barguet). Puis, alors que les Barbares s'approchent du temple d'Athéna Pronaia, apparaissent des prodiges plus éclatants encore : Ἐπεὶ γὰρ δὴ ἦσαν ἐπιόντες οἱ βάρβαροι κατὰ τὸ ἱρὸν τῆς Προνηίης Ἀθηναίης, ἐν τούτῳ ἐκ μὲν τοῦ οὐρανοῦ κεραυνοὶ αὐτοῖσι ἐνέπιπτον, ἀπὸ δὲ τοῦ Παρνησσοῦ ἀπορραγεῖσαι δύο κορυφαὶ ἐφέροντο πολλῷ πατάγῳ ἐς αὐτοὺς καὶ κατέβαλον συχνους σφεων · ἐκ δὲ τοῦ ἱροῦ τῆς Προνηίης βοή τε καὶ ἀλαλαγμὸς ἐγίνετο. Ces prodiges sont donc au nombre de trois : l'éclat de la foudre, les deux rochers qui se détachent du Parnasse pour s'écraser sur les Barbares, enfin, de l'intérieur du temple de la Pronaia, une clameur, un « cri de guerre » qui s'élève.

Le substantif ἀλαλαγμός appartient à la famille de ἀλαλά, « cri violent, particulièrement 'cri de guerre', interjection devenue substantif » attestée par Pindare (*N.* 3.60, *I.* 7.10 ; également personnifiée : Fr. 78 Ἄλαλα)[51]. Cette interjection est une base de dérivation pour le substantif ἀλαλητός « cri de guerre, de victoire, parfois d'angoisse » (*Iliade*, Hésiode, Pindare, etc.). Ces termes sont donc poétiques, tandis que le verbe dénominatif ἀλαλάζω « pousser le cri de guerre » est employé par Xénophon ; ce verbe signifie aussi, de manière générale, « pousser un grand cri » (de douleur, d'angoisse, de joie), acception essentiellement poétique. Les substantifs qui en dérivent sont ἀλαλαγμός, ici employé par Hérodote, le neutre ἀλάλαγμα, employé par Callimaque et par Plutarque, et le

[49] LEGRAND, *ad loc.*
[50] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἀκ-.
[51] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἀλαλά.

féminin ἀλαλαγή (Soph. *Tr*. 206, Eur. *H. f.* 10). — Ἀλαλαγμός doit-il être tenu pour un poétisme ?

Après Hérodote, le terme est employé par Euripide, mais aussi par Plutarque et Arrien. Cependant, l'usage du terme par des prosateurs tardifs n'exclut pas que ce terme puisse être poétique à l'époque d'Hérodote. Les occurrences euripidéennes du *Cyclope*, 65 et d'*Hélène*, 1352 désignent un « bruit retentissant » de tambours. Chez Hérodote, le contexte reste guerrier, sens qui correspond aux emplois en prose postérieurs. Il n'en reste pas moins que le terme est rare, et qu'il est formé sur une base onomatopéique qui devait être encore sensible en tant que telle à l'époque d'Hérodote. De plus, le terme figure dans le syntagme βοή τε καὶ ἀλαλαγμός, qui paraît coordonner un nom usuel pour le « cri », à un terme à la fois plus précis et plus rare, donc à tout le moins marqué. Or, nous avons déjà eu l'occasion de relever de tels syntagmes où l'un des deux termes est un poétisme au moins relatif[52]. Enfin, le passage dans lequel figure le terme, empli de merveilleux, est de nature à motiver l'emploi d'un poétisme final.

ἀλγηδών « souffrance »

Le substantif ἀλγηδών figure dans le passage du livre V relatant l'ambassade perse en Macédoine, et le discours que tiennent ces ambassadeurs à Perdiccas, rapporté sous forme indirecte : 5.18 κρέσσον γὰρ εἶναι ἀρχῆθεν μὴ ἐλθεῖν τὰς γυναῖκας ἢ ἐλθούσας καὶ μὴ παριζομένας ἀντίας ἵζεσθαι ἀλγηδόνας σφίσι ὀφθαλμῶν « Il valait mieux que les femmes ne viennent pas du tout, plutôt que, venant et ne s'approchant pas, elles restent assises, souffrances pour leurs yeux ».

C'est moins ici, peut-être, le terme en tant que tel, attesté certes par les tragiques (ainsi Eur., *Méd*. 1031) mais aussi par Hippocrate et Platon, que son application à un référent animé qui doit nous paraître poétique : ces femmes sont littéralement des « douleurs pour les yeux » des convives, ce qui constitue une phraséologie poétique.

ἄλγος « souffrance », ἀλγέω « souffrir »

Le substantif ἄλγος désigne la « souffrance physique » ou la « souffrance » en général. C'est un terme essentiellement poétique (ainsi *Il*. 5.394, etc. ; *Od*. 2.41, etc., ainsi que les tragiques), mais il est aussi attesté dans le *Corpus hippocratique*. Il figure chez Hérodote en 5.49, dans le discours tenu par Aristagoras à Cléomène roi de Sparte : 5.49 Ἰώνων παῖδας δούλους εἶναι ἀντ᾽ ἐλευθέρων ὄνειδος καὶ ἄλγος μέγιστον μὲν αὐτοῖσι ἡμῖν, ἔτι δὲ τῶν λοιπῶν ὑμῖν, ὅσῳ προέστατε τῆς Ἑλλάδος « Que les fils des Ioniens soient esclaves au lieu de libres, c'est une honte et une souffrance pour nous-mêmes, ainsi que parmi les autres pour vous, pour autant que vous êtes à la tête de la Grèce ». On relève dans cette phrase

[52] Voir *ss. vv.* ἄγη, ἀγαίομαι, et ἀδαήμων, ἀδαής.

la locution Ἰώνων παῖδας identifiée par Stein comme étant un stylème archaïque d'origine probablement orientale[53]. Par ailleurs, le discours d'Aristagoras se caractérise par son registre soutenu et la présence de termes poétiques (cf. ὁμαίμων, et les superlatifs πολυαργύρωτατος et πολυπροβατώτατος). On peut donc ici considérer ἄλγος comme un poétisme.

Le verbe ἀλγέω connaît pour sa part huit occurrences, réparties selon Powell en trois significations distinctes : au sens de « be ill », 4.68 et (7.229) ; au sens de « feel pain », 9.22 ; enfin, au sens de « be vexed », 3.50, 3.40, 3.43, 3.120, 6.67. Ce verbe est usuel en ionien-attique et ses occurrences ne semblent pas relever d'une intention poétique particulière.

ἀλεωρή « moyen d'échapper »

Ce nom qui figure en 9.6 ὅτι εἰ μὴ ἀμυνέουσι Ἀθηναίοισι, ὡς καὶ αὐτοί τινα ἀλεωρὴν εὑρήσονται, est recensé dans les lexiques de Hofer et Förstemann en tant que commun à Homère et Hérodote. Chez Homère, le terme désigne soit l'« action d'échapper » (ainsi *Il*. 24.216), soit le « moyen d'échapper, moyen de défense » (ainsi *Il*. 12.57, 15.533 δηίων ἀνδρῶν ἀλεωρήν # « pour se protéger contre l'ennemi ») : c'est dans ce second sens que doit être comprise l'occurrence hérodotéenne. On le retrouve chez Aristophane, *Guêpes* 615, dans un tétramètre anapestique clairement parodique : Τάδε κέκτημαι πρόβλημα κακῶν, σκευὴν βελέων ἀλεωρήν « En tout ceci je possède 'un rempart contre les maux', 'une armure protectrice des traits' » (trad. Van Daele), où l'on notera sa place finale sur le modèle des occurrences homériques. Ainsi, si le terme n'est pas totalement absent de la prose puisqu'il est aussi employé par Aristote, *P. A.* 4.10.23 ἡ περὶ τὸ σῶμα ἀλεωρά « défense ou armure autour du corps », son ascendance homérique est cependant nette au Vème siècle, et son emploi chez Hérodote est probablement chargé de connotations homériques.

ἀλήτης « errant, vagabond »

Périandre de Corinthe bannit son fils Lycophron, défendant à quiconque de le recevoir ou même de lui parler. Mais il est bientôt pris de pitié à son égard, et s'adresse à lui : 3.52 Ὃς ἐὼν ἐμός τε παῖς καὶ Κορίνθου τῆς εὐδαίμονος βασιλεὺς ἀλήτην βίον εἵλεο, ἀντιστατέων τε καὶ ὀργῇ χρεώμενος ἐς τὸν σὲ ἥκιστα ἐχρῆν « toi qui, étant mon fils et prince de Corinthe la fortunée, as choisi une vie vagabonde, en te révoltant et en t'emportant contre celui que tu devais le moins offenser ». Cette phrase atteste ainsi le terme ἀλήτης comme adjectif qualificatif du substantif βίος.

Ἄλητης est par ailleurs employé comme substantif pour désigner le « vagabond », et ce dès Homère, *Od*. 17.420, etc., où il s'agit toujours de mendiants ; puis chez les tragiques, en parlant d'exilés : Esch. *Ag*. 1282 φυγὰς δ' ἀλήτης τῆσδε γῆς ἀπόξενος ; Soph. *O. C.* 50,

[53] Cf. 1.27 ἐπὶ Λυδῶν παῖδας, avec la note de STEIN.

désignant Œdipe ; Eur. *Suppl*. 281. Le terme est donc poétique, et n'est employé en prose que par des prosateurs tardifs (Flavius Josèphe, *Ant. Jud*. 8.12.2).

ἄλκιμος « vaillant à la guerre », **ἄναλκις « lâche »**

L'adjectif ἄλκιμος est donné par Chantraine comme « surtout poétique, depuis Homère »[54], et figure dans les lexiques de Hofer et Förstemann. Or, il connaît 10 occurrences chez Hérodote, illustrant la notion de « bravoure militaire », comme en témoigne souvent le contexte : 1.79 Ἦν δὲ τοῦτον τὸν χρόνον ἔθνος οὐδὲν ἐν τῇ Ἀσίῃ οὔτε ἀνδρηιότερον οὔτε ἀλκιμώτερον τοῦ Λυδίου · ἡ δὲ μάχη σφέων ἦν ἀπ' ἵππων, δόρατά τε ἐφόρεον μεγάλα καὶ αὐτοὶ ἦσαν ἱππεύεσθαι ἀγαθοί ; 1.103 Οὗτος (*sc.* ὁ Κυαξάρης) λέγεται πολλὸν ἔτι γενέσθαι ἀλκιμώτερος τῶν προγόνων (suit le récit de mesures militaires et de l'expédition contre Ninive) ; 1.201 Τὸ δὲ ἔθνος τοῦτο καὶ μέγα λέγεται εἶναι καὶ ἄλκιμον, κτλ. ; le peuple en question est celui des Massagètes, contre lequel Cyrus entreprend de marcher ; 2.102 Ὁτέοισι μέν νυν αὐτῶν ἀλκίμοισι ἐνετύγχανε καὶ δεινῶς μαχομένοισι περὶ τῆς ἐλευθερίης ; 3.4 Ἦν τῶν ἐπικούρων τῶν Ἀμάσιος ἀνὴρ γένος μὲν Ἁλικαρνησσεύς, οὔνομα δέ οἱ ἦν Φάνης, καὶ γνώμην ἱκανὸς καὶ τὰ πολέμια ἄλκιμος ; 5.49 Οὔτε γὰρ οἱ βάρβαροι ἄλκιμοί εἰσι, ὑμεῖς τε τὰ ἐς τὸν πόλεμον ἐς τὰ μέγιστα ἀνήκετε ἀρετῆς πέρι ; 7.10β (discours d'Artabane, parlant des Athéniens) οἱ γὰρ ἄνδρες λέγονται εἶναι ἄλκιμοι ; 8.136 Τοὺς γὰρ Ἀθηναίους οὕτω ἐδόκεε μάλιστα προσκτήσεσθαι, λεών τε πολλὸν ἄρα ἀκούων εἶναι καὶ ἄλκιμον, τά τε κατὰ τὴν θάλασσαν συντυχόντα σφι παθήματα κατεργασαμένους μάλιστα Ἀθηναίους ἐπίστατο. — Enfin, 3.110 ἡ δὲ ἐν λίμνῃ φύεται οὐ βαθέῃ, περὶ δὲ αὐτὴν καὶ ἐν αὐτῇ αὐλίζεταί κου θηρία πτερωτά, τῇσι νυκτερίσι προσείκελα μάλιστα, καὶ τέτριγε δεινόν, καὶ ἐς ἀλκὴν ἄλκιμα ; τὰ δεῖ ἀπαμυνομένους ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν οὕτω δρέπειν τὴν κασίην : il s'agit là d'animaux qui opposent une « vaillante résistance », la métaphore étant encore militaire[55].

Ce sens de « vaillant à la guerre » est hérité de l'*Iliade* : ainsi Z 521-522 : Δαιμόνι', οὐκ ἄν τίς τοι ἀνήρ, ὃς ἐναίσιμος εἴη, # ἶργον ἀτιμήσειε μάχης, ἐπεὶ ἄλκιμος ἐσσι, l'adjectif chez Homère pouvant même qualifier des armes : Γ 338 ἄλκιμον ἔγχος. Mais c'est plus globalement la notion de « courage » qui est illustrée chez Homère dans des expressions comme ἄλκιμον ἦτορ (E 529). Tout se passe donc comme si Hérodote spécialisait un adjectif d'ascendance homérique dans une acception proprement militaire qu'atteste précisément l'*Iliade*.

Du reste, cet adjectif n'est pas ignoré par la prose classique, comme en témoignent les exemples de Xénophon (*Cyr*. 1.4.22) et de Platon (*Rép*. 614b). Mais sa prégnance homérique

[54] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἀλέξω.
[55] Une dernière occurrence figure en 1.99 dans les manuscrits DRSV, mais les éditeurs retiennent la leçon des manuscrits ABCTMP qui n'attestent pas l'adjectif.

n'en demeure pas moins forte, et il semble que l'on puisse à juste titre — et ce malgré la fréquence de ses emplois chez Hérodote — le considérer chez lui comme un homérisme[56]. Le terme est absent des inscriptions ioniennes.

Le composé privatif ἄναλκις, antonyme du précédent, figure dans un passage où il est explicitement mis en opposition avec lui pour qualifier les divers peuples soumis par le roi Sésostris lors de ses conquêtes : 2.102 Ὁτέοισι μέν νυν αὐτῶν ἀλκίμοισι ἐνετύγχανε καὶ δεινῶς μαχομένοισι περὶ τῆς ἐλευθερίης, τούτοισι μὲν στήλας ἐνίστη ἐς τὰς χώρας διὰ γραμμάτων λεγούσας τό τε ἑωυτοῦ οὔνομα καὶ τῆς πάτρης καὶ ὡς δύναμι τῇ ἑωυτοῦ κατεστρέψατό σφεας · ὁτέων δὲ ἀμαχητὶ καὶ εὐπετέως παρέλαβε τὰς πόλις, τούτοισι δὲ ἐνέγραφε ἐν τῇσι στήλῃσι κατὰ ταὐτὰ καὶ τοῖσι ἀνδρηίοισι τῶν ἐθνέων γενομένοισι καὶ δὴ καὶ αἰδοῖα γυναικὸς προσενέγραφε, δηλὰ βουλόμενος ποιέειν ὡς εἴησαν ἀνάλκιδες.

Or, plus clairement encore qu'ἄλκιμος, le composé ἄναλκις est un terme homérique. Il est en effet employé chez Homère, d'abord au sens de « sans force, faible », en parlant d'hommes (*Il*. 2.201, etc.) ou de femmes (*Il*. 5.349), puis au sens de « lâche » qu'il a chez Hérodote, pouvant dès lors qualifier des personnes aussi bien que le cœur (*Il*. 16.656), ou la fuite (*Il*. 15.62, etc.). Chez Hérodote, le contexte est encore militaire : il s'agit des peuples dépourvus de la « bravoure » définie ci-dessus. Pour preuve supplémentaire que le terme est poétique, on notera le rythme dactylique de la fin de phrase ὡς εἴησαν ἀνάλκιδες (trois dactyles).

ἀλλόθροος « qui parle une autre langue, étranger »

On relève deux occurrences hérodotéennes de cet adjectif composé sur le nom d'action θρόος « bruit de plusieurs personnes, murmure, rumeur », et employé dans les deux cas un peuple « de langue étrangère » : en 1.78 Τελμησσέες μέντοι τάδε ἔγνωσαν, στρατὸν ἀλλόθροον προσδόκιμον εἶναι Κροίσῳ ἐπὶ τὴν χώρην, ἀπικόμενον δὲ τοῦτον καταστρέψασθαι τοὺς ἐπιχωρίους, λέγοντες ὅφιν εἶναι γῆς παῖδα, ἵππον δὲ πολέμιόν τε καὶ ἐπήλυδα ; et en 3.11 : Οἱ δὲ Πέρσαι ἐπείτε διεξελάσαντες τὴν ἄνυδρον ἵζοντο πέλας τῶν Αἰγυπτίων ὡς συμβαλέοντες, ἐνθαῦτα οἱ ἐπίκουροι οἱ τοῦ Αἰγυπτίου, ἐόντες ἄνδρες Ἕλληνές τε καὶ Κᾶρες, μεμφόμενοι τῷ Φάνῃ ὅτι στρατὸν ἤγαγε ἐπ᾽ Αἴγυπτον ἀλλόθροον, μηχανῶνται πρῆγμα ἐς αὐτὸν τοιόνδε. Dans ces deux exemples l'adjectif composé ἀλλόθροος est donc dit d'une « armée parlant une autre langue », ou tout

[56] Nous nous opposons donc sur ce point à Förstemann, qui écrivait, *s. v.* : « Quod apud scriptores Ionicum adiectiium haud dubie fuit tritissimum, idem apud vetustiores Atticos fuisse haud prorsus inusitatum Xenophontea docent exempla : cf. *An*. 4.3.4, 7.15, *Cyr*. 1.4.22. » En effet, l'existence de ces trois occurrences xénophontiques ne prouve en rien que le terme fût d'un emploi fréquent chez les Ioniens ; et chez Xénophon même, se profile probablement dans ces emplois l'ombre d'Homère.

simplement peut-être, comme traduit Legrand[57], d'une « armée étrangère », s'il faut comprendre que la notation de l'altérité proprement linguistique s'est effacée dans ce composé au profit de celle d'une extranéité plus généralement identitaire.

Hormis Hérodote, le terme n'est employé que par les poètes, à commencer par Homère, *Od.* 1.183 πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον ἐπ᾽ ἀλλοθρόους ἀνθρώπους ; 3.302 ἠλᾶτο ξὺν νηυσὶ κατ᾽ ἀλλοθρόυς ἀνθρώπους ; 14.43 πλάζετ᾽ ἐπ᾽ ἀλλοθρόων ἀνδρῶν δημόν τε πόλιν τε ; 15.453 …, ὅπῃ περάσητε κατ᾽ ἀλλοθρόους ἀνθρώπους. On le trouve ensuite, sous la forme contracte, chez les tragiques : Eschl. *Ag.* 1200, le coryphée s'adressant à Cassandre : θαυμάζω δέ σε # πόντου πέραν τραφεῖσαν ἀλλόθρουν, τὸ πᾶν # κυρεῖν λέγουσαν, ὥσπερ εἰ παρεστάτεις ; ou encore ἀλλοθροῦν γνῶμα, Soph. *Tr.* 844, « conseil d'autrui », où la notion d'extranéité linguistique a cédé la place à celle d'une pure altérité discursive, justifiant peut-être de voir dans les occurrences hérodotéennes une signification générale.

Cet adjectif s'intègre en vérité dans une série de composés poétiques à second membre -θροος : δημόθροος, δύσθροος, ἡδύθροος, κακόθροος, μιξόθροος, οἰωνόθροος, πολύθροος, etc. (*DELG, s. v.* θρέομαι).

On notera le commentaire de Förstemann, « Je concéderais que le terme est poétique, à condition de comprendre pourquoi Hérodote l'a employé dans ces passages en tant que tel »[58]. La réponse à cette question tient très probablement à cette altérité même que dénote l'adjectif. L'intrusion dans la prose d'Hérodote d'un poétisme, c'est-à-dire d'un terme marqué qui se singularise en tant que tel, ne révèle-t-elle pas l'irruption de cette altérité — conçue, en l'occurrence et dans les deux cas, sur le mode du conflit, l'armée étrangère étant dans les deux cas les Perses, parlant respectivement une autre langue que les Lydiens (1.78) et que les Egyptiens (3.11) ?

ἀμβολάδην « par secousses »

Cet adverbe a été considéré dans notre étude de morphologie poétique pour la forme apocopée qu'il présente, dans le prolongement d'Homère. Ses emplois sont en outre exclusivement poétiques, qu'il s'agisse du sens originel de « par secousses » qui est d'ailleurs celui d'Hérodote dans ce passage évoquant l'eau d'une source ammonienne en 4.181 : ἐπὶ δὲ μᾶλλον ἰὸν ἐς τὸ θερμὸν ἐς μέσας νύκτας πελάζει, τηνικαῦτα δὲ ζέει ἀμβολάδην · παρέρχονταί τε μέσαι νύκτες καὶ ψύχεται μέχρι ἐς ἠῶ (cf. *Il.* 21.362 sq. ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῷ # […] πάντοθεν ἀμβολάδην ; Anth. 10.70) ou du sens « en guise de prélude » que l'on trouve dans l'*Hymne homérique à Mercure*, v. 426, ou chez Pindare, *Ném.* 10.33. Förstemann met pourtant en doute la poéticité d'un terme « que tous considèrent comme poétique », en s'appuyant notamment sur un contexte qui ne lui « paraît

[57] Legrand précise en note : « parlant une autre langue. »
[58] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Verbum esse poeticum concedam, modo intellegam, cur id, tale cum esset, Herodotus *ll. ll.* posuerit. »

pas assez propice à un ornement poétique »[59]. Rappelons au contraire que l'évocation des cours d'eau revêt chez Hérodote une forme poétique, tant sur le plan phonétique que sur celui des rythmes. C'est ici le critère morpholexical qui poétise le passage.

ἀμφίπολος « servante », ἀμφιπολεύω « être servante (dans un temple) »

On trouve chez Hérodote trois occurrences du substantif ἀμφίπολος désignant la « servante » : la première dans l'évocation de la vache de bois construite par Mykérinos en mémoire de sa fille : 2.131 Οἱ δέ τινες λέγουσι περὶ τῆς βοὸς ταύτης καὶ τῶν κολόσσων τόνδε τὸν λόγον, ὡς Μυκερῖνος ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ θυγατρὸς καὶ ἔπειτα ἐμίγη οἱ ἀεκούσῃ · μετὰ δὲ λέγουσι ὡς ἡ παῖς ἀπήγξατο, ὑπὸ ἄχεος, ὁ δέ μιν ἔθαψε ἐν τῇ βοῖ ταύτῃ ἡ δὲ μήτηρ αὐτῆς τῶν ἀμφιπόλων τῶν προδουσέων τὴν θυγατέρα τῷ πατρὶ ἀπέταμε τὰς χεῖρας, καὶ νῦν τὰς εἰκόνας αὐτέων εἶναι πεπονθυίας τά περ αἱ ζωαὶ ἔπαθον ; la deuxième dans le discours de Soclès de Corinthe, au sujet de la prétendue fête organisée par Périandre, en 5.92η : Αἱ μὲν δὴ ὡς ἐς ὁρτὴν ἤισαν κόσμῳ τῷ καλλίστῳ χρεώμεναι, ὁ δ᾽ ὑποστήσας τοὺς δορυφόρους ἀπέδυσέ σφεας πάσας ὁμοίως, τάς τε ἐλευθέρας καὶ τὰς ἀμφιπόλους, συμφορήσας δὲ <τὰ ἱμάτια> ἐς ὄρυγμα Μελίσσῃ ἐπευχόμενος κατέκαιε ; la troisième au sujet d'une femme qui, en compagnie de ses servantes, va trouver les Lacédémoniens après la bataille de Platées 9.76 Ὡς δὲ τοῖσι Ἕλλησι ἐν Πλαταιῇσι κατέστρωντο οἱ βάρβαροι, ἐνθαῦτά σφι ἐπῆλθε γυνὴ αὐτόμολος · ἣ ἐπειδὴ ἔμαθε ἀπολωλότας τοὺς Πέρσας καὶ νικῶντας τοὺς Ἕλληνας, ἐοῦσα παλλακὴ Φαρανδάτεος τοῦ Τεάσπιος ἀνδρὸς Πέρσεω, κοσμησαμένη χρυσῷ πολλῷ καὶ αὐτὴ καὶ <αἱ> ἀμφίπολοι καὶ ἐσθῆτι τῇ καλλίστῃ τῶν παρεουσέων, κτλ. On observe dans ces deux derniers passages le motif de la « parure » (5.92η : κόσμῳ τῷ καλλίστῳ, allitérant en κ ; 9.76 κοσμησαμένῃ χρυσῷ, également allitérant).

Le verbe ἀμφιπολεύω « être servante (dans un temple) » figure pour sa part dans un passage religieux du *logos* égyptien, en 2.56 : ἔπειτα δουλεύουσα αὐτόθι ἱδρύσασθαι ὑπὸ φηγῷ πεφυκυίῃ ἱρὸν Διός, ὥσπερ ἦν οἰκὸς ἀμφιπολεύουσαν ἐν Θήβῃσι ἱρὸν Διός, κτλ.

Ἀμφίπολος est attesté dès le mycénien : *a-pi-qo-ro*. Il est par la suite, ainsi que le verbe, employé par Homère : ainsi, selon Bailly, ἀμφίπολος : *Od*. 1.331, etc. ; avec subst. ἀ. ταμίη *Il*. 24.302, « intendante » ; ἀ. γρηῦς *Od*. 1.191 « vieille servante » ; le terme figure également chez les autres poètes : Pindare, Sophocle, Callimaque, etc. Quant au verbe, il figure chez Homère, au sens général de « prendre soin de », *Od*. 18.254, etc. ; Hh. Merc. 568 ; il est employé absolument par Hésiode, *O*. 801 ; au sens précis de « être serviteur, servante », *Od*. 20.278. Les deux termes connaissent donc, en dehors du mycénien, des emplois presque exclusivement poétiques, et ne figurent pas dans les inscriptions ioniennes.

[59] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Alia significatione Pindarus posuit adverbium Nem. 10.31: praeterea nusquam legitur. Poeticum id esse omnes, quod videam, putant : ego dubito, quia neque e forma (pro ἀναβολάδην) quidquam colligi potest neque locus Herodoteus satis commodus videtur ornamento poetico. »

On peut alors mettre en question le jugement porté par Förstemann, écrivant au sujet d'ἀμφίπολος qu'« il suffira d'affirmer que du temps d'Hérodote, le terme était en usage chez les Ioniens », et au sujet d'ἀμφιπολεύω : « je pense que le mot lui-même ou du moins la locution qu'est ἱρὸν ἀμφιπολεύειν (d'après un usage sacré) était courante du temps de notre auteur »[60]. S'il est vrai, comme l'indique Chantraine, qu'« ἀμφίπολος trouve un correspondant exact dans lat. *anculus, ancilla* (et περίπολος dans skr. véd. *paricará-* 'serviteur', avec une palatale d'après *cárati*) »[61], et qu'*ancilla* est en latin le terme usuel pour désigner la « servante », le terme grec paraît plutôt quant à lui relever d'un niveau de langue poétique. Le terme ἀμφίπολος ne figure d'ailleurs pas dans les inscriptions ioniennes.

ἄμωμος « sans reproche, irréprochable », ἀμωμητώς « irréprochablement »

L'adjectif ἄμωμος « irréprochable » qualifie, au sein du *logos* égyptien, la loi instaurée par Amasis, selon laquelle tout Egyptien, chaque année, doit faire connaître au nomarque ses moyens d'existence, loi empruntée par Solon l'Athénien : 2.177 Σόλων δὲ ὁ Ἀθηναῖος λαβὼν ἐξ Αἰγύπτου τοῦτον τὸν νόμον Ἀθηναίοισι ἔθετο · τῷ ἐκεῖνοι ἐς αἰεὶ χρέωνται, ἐόντι ἀμώμῳ νόμῳ, ce motif de l'emprunt d'une loi illustrant le lieu commun d'une Grèce à l'école de l'Egypte. Ἄμωμος n'est guère attesté en prose que tardivement, chez les *Septante* où il connaît plusieurs occurrences ; mais à l'époque classique ou même hellénistique, ses emplois sont exclusivement poétiques : ainsi Eschl. *Pers*. 185, ou Théocr. 18.25, etc.

Tandis qu'ἄμωμος n'est pas homérique, l'adjectif verbal ἀμώμητος est attesté par exemple dans *Il*. 12.109, ou chez Hésiode, *Sc.* 102. C'est sur cet adjectif qu'est formé l'adverbe ἀμωμήτως « irréprochablement » attesté dans les dialogues perses en 3.82 (discours de Darius pour la monarchie) : Ἀνδρὸς γὰρ ἑνὸς τοῦ ἀρίστου οὐδὲν ἄμεινον ἂν φανείη · γνώμῃ γὰρ τοιαύτῃ χρεώμενος ἐπιτροπεύοι ἀμωμήτως τοῦ πληθέος, σιγῷτό τε ἂν βουλεύματα ἐπὶ δυσμενέας ἄνδρας οὕτω μάλιστα. De l'adverbe, on trouve ici l'unique occurrence ; l'adjectif pour sa part est tardif en prose, ne figurant guère qu'à partir de Longin, 33.5.

Ces deux termes doivent donc être tenus pour poétiques ; mais on remarquera qu'ils offrent en outre un exemple de *poikilia* morpholexicale, le premier étant construit directement sur le nom μῶμος, le second sur l'adjectif verbal.

ἀναμάσσω « pétrir, masser », au sens figuré d'« être responsable »

[60] FÖRSTEMANN, *s. v.* ἀμφίπολος : « Satius erit statuere etiam Herodotea aetate vocabulum apud Iones in usu fuisse » ; *s. v.* ἀμφιπολεύω : « Puto aut ipsam vocem aut certe eam locutionem quae est ἱρὸν ἀμφιπολεύειν (ex usu sacro) Nostri aetate apud Iones fuisse volgarem. »
[61] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* πέλομαι.

Cyrus ayant quitté Sardes conquise, Pactyès soulève les Lydiens contre Tabalos et contre lui, marche contre Sardes et assiège Tabalos enfermé dans la citadelle. Cyrus confie alors son désarroi à Crésus, qui, craignant qu'il ne détruise Sardes de fond en comble, lui fait cette réponse : 1.155 Ὦ βασιλεῦ, τὰ μὲν οἰκότα εἴρηκας, σὺ μέντοι μὴ πάντα θυμῷ χρέο μηδὲ πόλιν ἀρχαίην ἐξαναστήσῃς ἀναμάρτητον ἐοῦσαν καὶ τῶν πρότερον καὶ τῶν νῦν ἑστεώτων. Τὰ μὲν γάρ πρότερον ἐγώ τε ἔπρηξα καὶ ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω. Τὰ δὲ νῦν παρεόντα, Πακτύης γάρ ἐστι ὁ ἀδικέων, τῷ σὺ ἐπέτρεψας Σάρδις, οὗτος δότω τοι δίκην. — La locution ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω, qui signifie « la peine en est retombée sur ma tête » (trad. Barguet), « j'en porte la charge sur ma tête » (trad. Legrand), « lo llevo amasado sobre mi cabeza » (trad. Balasch), « ich […] büße dafür mit meinem Haupte » (trad. Bähr), reprend littéralement les paroles épiques de Pénélope s'adressant à la servante Mélantho, en *Od*. 19.91-92 : Πάντως, θαρσαλέη, κύον ἀδεές, οὔ τί με λήθεις # ἔρδουσα μέγα ἔργον, ὃ σῇ κεφαλῇ ἀναμάξεις.

Nous renvoyons donc pour l'étude de ce verbe à l'étude des réminiscences homériques du chapitre V[62].

ἀνάπυστος « notoire »

L'adjectif ἀνάπυστος figure à trois reprises, au neutre pluriel, dans la locution ἀνάπυστα γενέσθαι : 6.64 ἀνάπυστα γενόμενα ταῦτα, 6.66 ἀνάπυστα ἐγένετο ταῦτα, 9.109 ἀνάπυστα γίνεται, pour indiquer qu'un fait « devient notoire ». Etant donné la rareté du terme dans la littérature grecque, il est difficile de savoir si l'on a affaire à un poétisme. Toujours est-il que la seule occurrence avant Hérodote est homérique, *Od*. 11.274 ἄφαρ δ' ἀνάπυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποισιν, et que le terme ne reparaît en prose que chez Flavius Josèphe, 17.56, 17.65. En effet, la double occurrence présentée par Pausanias, 9.5.11, est constituée d'une citation et d'un commentaire du vers homérique. Mais peut-être faudra-t-il songer ici à un ionisme de la langue épique, même si l'adjectif n'est pas attesté par les inscriptions ioniennes.

ἀνάρσιος « terrible, indigne »

Cet adjectif figure seulement au neutre chez Hérodote, le plus souvent dans les locutions ἀνάρσια ποιέειν / πάσχειν : 1.114 ἀνάρσια πρήγματα ἔφη πεπονθέναι, 3.74 ὅτι τε ἐπεπόνθεε πρὸς Καμβύσεω ἀνάρσια, 5.89 πεπονθότας πρὸς Αἰγινητέων ἀνάρσια, 9.37 ὡς πεπονθότες πολλά τε καὶ ἀνάρσια ὑπ' αὐτοῦ ; 9.110 Ὁ δὲ δεινόν τε καὶ ἀνάρσιον ἐποιέετο ; ainsi que 3.10 οὐδέν οἱ μέγα ἀνάρσιον πρῆγμα συνηνείχθη et 5.90 οἱ χρησμοὶ λέγοντες πολλά τε καὶ ἀνάρσια ἔσεσθαι αὐτοῖσι ἐξ Ἀθηναίων.

[62] Cf. chap. V, I. A. 2) a) (viii).

Comme l'indique Bailly, cet adjectif qui signifie littéralement « qui ne s'ajuste ou ne s'accorde pas » a connu un double développement sémantique, d'une part dans le sens de « malveillant, ennemi », joint à δυσμενέες, *Il*. 24.365, *Od*. 14.85, etc. ; en parlant d'Apollon, Eschl. *Ag*. 511 ; ἀνάρσιοι désigne chez Soph., *Tr*. 853, les « ennemis » ; d'autre part au sens d'« étrange, monstrueux (événement, acte, etc.) », sens qu'illustrent les occurrences hérodotéennes[63]. On constate qu'en dehors d'Hérodote, l'adjectif ne connaît que des emplois poétiques, et ce depuis Homère. Ainsi, écrit Förstemann, « Homère a employé ce terme plus rarement et toujours au sujet d'hommes (= 'ennemi'). Cf. *Il*. 24.365, *Od*. 10.459 = 11.401, 14.85. De même Eschyle, *Ag*. 489, Sophocle, *Trach*. 853 »[64].

LSJ enfin qualifie cet adjectif d' « épique, ionien, et (rarement) tragique ». A-t-on dès lors affaire à un ionisme employé par la langue épique, ou le terme figure-t-il inversement dans l'œuvre d'Hérodote au titre de poétisme épique ? Difficile de le savoir. On notera cependant que la constitution d'une locution ἀνάρσια πάσχειν, où le verbe est usuel, et l'absence apparente d'autres indices de langue poétique pourraient indiquer que le terme n'était pas rare dans la langue courante.

ἀνήρ « être humain, mortel »

Le substantif pluriel ἄνδρες est relevé par Hofer et Förstemann comme désignant les « êtres humains dans leur dimension mortelle », suivant un usage homérique que l'on trouve par exemple dans la formule πατὴρ ἀνδρῶν θεῶν τε qualifiant Zeus. Ce sens correspond partiellement à celui de « human being » défini par Powell, et attesté dans sept passages de l'œuvre d'Hérodote : 1.191, 3.22, 4.5, 4.82, 4.110, 5.9, 7.60 (ainsi que, dans un oracle, en 6.86 γ) : 1.191 κατὰ τὸ ῥέεθρον τοῦ Εὐφρήτεω ποταμοῦ ὑπονενοστηκότος ἀνδρὶ ὡς ἐς μέσον μηρὸν μάλιστά κῃ ; — 3.22 ὀγδώκοντα δὲ ἔτεα ζόης πλήρωμα ἀνδρὶ μακρότατον προκεῖσθαι ; — 4.5 Ἄνδρα γενέσθαι πρῶτον ἐν τῇ γῇ ταύτῃ ἐούσῃ ἐρήμῳ τῷ οὔνομα εἶναι Ταργίταον ; — 4.82 ἴχνος Ἡρακλέος φαίνουσι ἐν πέτρῃ ἐνεόν, τὸ ἔοικε μὲν βήματι ἀνδρός, ἔστι δὲ τὸ μέγαθος δίπηχυ, παρὰ τὸν Τύρην ποταμόν ; — 4.110 τὰς δὲ Ἀμαζόνας καλέουσι Σκύθαι Οἰόρπατα, δύναται δὲ τὸ οὔνομα τοῦτο κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν ἀνδροκτόνοι · οἰὸρ γὰρ καλέουσι ἄνδρα, τὸ δὲ πατὰ κτείνειν ; — 5.9 Τοὺς δὲ ἵππους αὐτῶν εἶναι λασίους ἅπαν τὸ σῶμα καὶ ἐπὶ πέντε δακτύλους τὸ βάθος τῶν τριχῶν, σμικροὺς δὲ καὶ σιμοὺς καὶ ἀδυνάτους ἄνδρας φέρειν ; — 7.60 ὕψος ἀνήκουσαν ἀνδρὶ ἐς τὸν ὀμφαλόν.

Förstemann remarque cependant que « ces notions que sont 'vir' et 'homo' sont signifiées par ce même terme, sur le même principe que par l'indien *nar* ou le germanique *man* : or,

[63] Cf. BAILLY, *s. v.*

[64] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Homerus vocabulum et rarius usurpavit et semper de hominibus posuit (= inimicus). Cf. *Il*. 24.365, *Od*. 10.459 = 11.401, 14.85. Item Aesch. Ag. 489, Soph. Trach. 853 » ; ajoutant : « Quare num iure Passowius affirmarit Herodotum hoc verbum poeticum, ut ait ille, sicuti alia multa ab Homero mutuatum esse, vehementer ego dubito. Quamquam alibi non legitur. »

quelque étranger qu'il ait pu être dans cet usage aux écrivains récents, Hérodote peut cependant avoir suivi la coutume de son époque, et il ne semble pas avoir imité le discours d'un poète »[65]. Il n'en reste pas moins vrai que le grec a pour sa part, comme le latin, distingué le sens « humain » du sens « viril » en les affectant respectivement aux substantifs ἄνθρωπος et ἀνήρ. Aussi l'emploi du second dans le sens général du premier peut-il être *a priori* considéré comme marqué. Mais on distinguera plus précisément, parmi les occurrences hérodotéennes citées ci-dessus, celles où ἀνήρ figure comme un synonyme du simple ἄνθρωπος, de celles où apparaît en outre un authentique sémantisme de « mortalité », telles que 3.22 ὀγδώκοντα δὲ ἔτεα ζόης πλήρωμα ἀνδρὶ μακρότατον προκεῖσθαι « que la longueur de vie fixée pour un homme est au maximum de quatre-vingts ans » : ce sont en effet ces dernières qui ont le plus de chance d'être véritablement poétiques.

ἀνδρόσφιγξ « sphinx à tête d'homme »

Ce composé copulatif de type *dvandva* est un *hapax* hérodotéen ; il figure dans un passage relatant les constructions « admirables » du roi égyptien Amasis : 2.175 Καὶ τοῦτο μὲν ἐν Σάϊ τῇ Ἀθηναίῃ προπύλαια θωυμάσια οἷα ἐξεποίησε, πολλὸν πάντας ὑπερβαλόμενος τῷ τε ὕψεϊ καὶ τῷ μεγάθεϊ, ὅσων τε τὸ μέγαθος λίθων ἐστὶ καὶ ὁκοίων τέων · τοῦτο δὲ κολοσσοὺς μεγάλους καὶ ἀνδρόσφιγγας περιμήκεας ἀνέθηκε, λίθους τε ἄλλους ἐς ἐπισκευὴν ὑπερφυέας τὸ μέγαθος ἐκόμισε. Le motif du θῶυμα s'accompagne ici naturellement de procédés poétiques, comme en témoigne ici l'hyperbole allitérante πολλὸν πάντας, ainsi que l'adjectif composé περιμήκης. Dans ce cadre, il est plausible que le composé ἄνδροσφιγξ, peut-être forgé par Hérodote, soit un composé poétique.

ἀνοιδέω « s'enfler, se gonfler »

Ce verbe figure au sens propre dans le *Corpus hippocratique* (Hpc. *Acut*. 385, etc.) ; mais il est aussi employé au sens métaphorique par les poètes, par exemple en parlant des flots, Eur. *Hipp*. 1210 ; le terme n'est pas homérique. L'occurrence hérodotéenne de 7.39 est dite du cœur qui « s'enfle » de colère, dans la réponse de Xerxès au Lydien Pythios venu lui demander d'exempter l'un de ses enfants de l'expédition : Εὖ νυν τόδ᾽ ἐξεπίστασο, ὡς ἐν τοῖσι ὠσὶ τῶν ἀνθρώπων οἰκέει ὁ θυμός, ὃς χρηστὰ μὲν ἀκούσας τέρψιος ἐμπιπλέει τὸ σῶμα, ὑπεναντία δὲ τούτοισι ἀκούσας ἀνοιδέει « Sache bien à fond ceci, que le cœur de l'homme réside dans ses oreilles ; entendant des paroles bonnes, il emplit le corps de plaisir ; mais entendant des paroles contraires, il s'enfle ». Tout ce discours relevant d'un registre

[65] FÖRSTEMANN, *s. v.* ἄνδρες : « notiones eae quae sunt 'vir' et 'homo' hoc eodem vocabulo significantur plane eadem ratione qua Indico 'nar' vel Germanico 'man' : quo in usu quamvis alienus fuerit a scriptoribus recentioribus, tamen Herodotus potest secutus esse a suae aetatis consuetudinem, nec vero imitatus esse videtur poetae orationem. »

gnomique est empreint d'un ton solennel, et l'emploi métaphorique du verbe ἀνοιδέω est ici à tenir selon toute vraisemblance pour un poétisme.

ἀντάω « rencontrer, obtenir »

Le sens premier de ce verbe est « se trouver en face de, rencontrer » ; ce sens est illustré par Homère, *Il*. 6.399, etc. ; Sophocle, *Tr*. 902, où l'objet désigne une personne, au datif ; rarement à l'accusatif, comme chez Eschyle, *Suppl*. 323. Avec idée d'hostilité, le verbe signifie chez Homère « en venir aux mains avec », et gouverne un génitif : ainsi *Il*. 16.423, *Od*. 16.254, etc. Enfin, un sens plus général est celui de « rencontrer, obtenir, avoir part à » une chose : μάχης, *Il*. 7.158, rencontrer un combat (c'est-à-dire un adversaire) ; δαίτης, *Od*. 3.44, prendre part à un repas ; ὅπως ἤντησας ὀπωπῆς, *Od*. 17.44 (dis-moi tout) comme tes yeux l'ont vu (litt. comme tu en as rencontré la vue). C'est dans ce dernier sens, attesté lui aussi, comme on le voit, par les poètes, que figurent les deux ou trois occurrences hérodotéennes : dans l'épisode du jeune Cyrus et du fils d'Artembarès, en 1.114 : Ὁ δέ, ἐπείτε ἐμετείθη τάχιστα, ὥς γε δὴ ἀνάξια ἑωυτοῦ παθὼν μᾶλλόν τι περιημέκτεε, κατελθὼν δὲ ἐς πόλιν πρὸς τὸν πατέρα ἀποικτίζετο τῶν ὑπὸ Κύρου ἤντησε « Et lui (*sc*. le fils d'Artembarès, sitôt qu'il fut relâché, furieux surtout d'avoir subi là un traitement indigne de lui, se rendit en ville se plaindre à son père du traitement qu'il avait rencontré de la part de Cyrus » ; dans le développement du *logos* égyptien consacré à Hélène, en 2.119 : Ἀπικόμενος δὲ ὁ Μενέλεως ἐς τὴν Αἴγυπτον καὶ ἀναπλώσας ἐς τὴν Μέμφιν, εἴπας τὴν ἀληθείην τῶν πρηγμάτων, καὶ ξεινίων ἤντησε μεγάλων καὶ Ἑλένην ἀπαθέα κακῶν ἀπέλαβε, πρὸς δὲ καὶ τὰ ἑωυτοῦ χρήματα πάντα « Arrivé en Egypte, Ménélas remonta vers Memphis, et dit la vérité sur cette affaire ; il rencontra la plus grande hospitalité et reprit Hélène, qui n'avait subi aucun mal, ainsi que toute sa fortune ». En 1.124, l'infinitif aoriste ἀντῆσαι est la variante des manuscrits DRSV en face de ἀντία σεῦ des manuscrits ABCTMP, dans cette phrase extraite de la lettre d'Harpage à Crésus : Καὶ ἤν τε ἐγὼ ὑπὸ Ἀστυάγεος ἀποδεχθέω στρατηγὸς ἀντία σεῦ, ἔστι τοι τὰ σὺ βούλεαι, ἤν τε τῶν τις δοκίμων ἄλλος Μήδων « Et que, moi, je sois nommé général contre toi, tu as alors ce que tu veux, ou que ce soit un autre Mède de renom » ; les éditeurs retiennent la leçon ἀντία σεῦ.

Stein remarque en note au passage de 1.114 : « ἤντησε poet. = ἐκύρησε, ἔτυχε […] » et renvoie à *Od*. 3.44 δαίτης ἠντήσατε. Förstemann précise cependant que « chez Homère, le verbe est toujours employé au sujet d'une chose que l'on veut (…), même en *Il*. 7.158 », et renvoie aussi à Oppien, *Hal*. 4.217 ἀντᾶν ἀμοιβῆς, tout en mentionnant le contre-exemple offert par Pindare, Ol. 10.49 ἁλώσιος ἀντᾶν[66]. Chantraine, traduisant ἀντάω par

[66] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Sed apud Homerum verbum semper de ea ponitur re quam quis assequi volt, etiam in H 158 (cf. nostrum 'kommen zu'). Vide Opp. *Hal*. 4.217 ἀντᾶν ἀμοιβῆς (contra Pind. *Ol*. 10.49 ἁλώσιος ἀντᾶν) ». L'auteur conclut pour Hérodote à un possible usage ionien, malgré la poéticité du terme en attique : « Fortasse igitur ex 1.114 colligere licet verbum etiam post Homerum in usu Ionum fuisse volgari. Nam apud Atticos hac notione certe est poeticum (cf. Aesch. *Suppl*. 36, Soph. *Ant*. 982). »

« rencontrer, obtenir, participer à », note que les occurrences du terme sont homériques, hérodotéennes et tragiques, tandis que « le composé ἀπαντάω est usuel en ion.-att. »[67]. Ce préverbé figure trois fois chez Hérodote : dans un sens hostile, avec le datif, en 8.9 ; avec la locution ἐς τὴν ἐσβολήν en 2.75 ; enfin, amicalement, avec ἐς τωὐτό en 6.84. Il semble que l'on puisse en définitive (et malgré Förstemann) considérer que dans le couple synonymique formé par le verbe simple et le verbe préverbé, le premier terme est poétiquement marqué.

ἀνώγω « commander, ordonner »

Le verbe ἀνώγω figure dans deux passages de l'œuvre d'Hérodote qui sont tous deux des discours au registre très soutenu. Le premier est le discours de Mégabyze, partisan de l'oligarchie, dans les Dialogues perses : 3.81 Τὰ μὲν Ὀτάνης εἶπε τυραννίδα παύων, λελέχθω κἀμοὶ ταῦτα · τὰ δ᾽ ἐς τὸ πλῆθος ἄνωγε [κελεύων] φέρειν τὸ κράτος, γνώμης τῆς ἀρίστης ἡμάρτηκε « Ce qu'Otanès a dit pour mettre un terme à la tyrannie, que cela soit dit par moi aussi ; mais concernant son injonction de remettre le pouvoir au peuple, il s'est éloigné de l'avis le meilleur ». Le second est le discours que tient au livre VII Démarate à Xerxès, à propos des Grecs : 7.104 Ἐλεύθεροι γὰρ ἐόντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι · ἔπεστι γάρ σφι δεσπότης νόμος, τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον ἢ οἱ σοὶ σέ · ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ · ἀνώγει δὲ τωὐτὸ αἰεί, οὐκ ἐῶν φεύγειν οὐδὲν πλῆθος ἀνθρώπων ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξι ἐπικρατέειν ἢ ἀπόλλυσθαι « Tout en étant libres en effet, ils ne sont pas totalement libres : car ils ont un maître — la loi, — qu'ils craignent beaucoup plus que les tiens ne te craignent ; ils font du moins ce qu'elle leur ordonne ; et elle leur ordonne toujours la même chose, ne les laissant fuir aucune multitude d'hommes au combat, mais (leur ordonnant) de rester en position et de vaincre ou mourir ».

Ce verbe attesté chez Homère connaît de fait, en dehors d'Hérodote, des emplois exclusivement poétiques[68]. Au Vème siècle, il figure dans l'un des rares fragments conservés du poète épique Panyassis, oncle probable d'Hérodote : Fr. 16.7-8 ὅς τ᾽ ἐνὶ δαιτὶ # τέρπηται παρεὼν ἅμα τ᾽ ἄλλον λαὸν ἀνώγῃ, ainsi que chez les tragiques. Compte tenu de la qualité littéraire des passages dans lesquels figurent ses deux occurrences, on est en droit de le tenir chez Hérodote pour un poétisme.

ἀοιδή « chant », ἀοίδιμος « célébré par des chants », ἀοιδός « chanteur »

Ces trois termes appartenant à la famille du verbe ἀείδω connaissent en grec des emplois poétiques. Hérodote les emploie également, sous cette forme non contracte, dans plusieurs passages où il s'agit de savoir s'ils sont investis d'une vertu poétique.

---

[67] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[68] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* : « Après Homère le terme se retrouve chez Hérodote, les tragiques, etc. »

Le nom d'action ἀοιδή « chant » figure d'abord dans un passage ethnographique du livre I consacré aux habitants des îles de l'Araxe, en 1.202 : ἄλλα δέ σφι ἐξευρῆσθαι δένδρεα καρποὺς τοιούσδε τινὰς φέροντα, τοὺς ἐπείτε ἂν ἐς τωὐτὸ συνέλθωσι κατὰ ἴλας καὶ πῦρ ἀνακαύσωνται κύκλῳ περιιζομένους ἐπιβάλλειν ἐπὶ τὸ πῦρ, ὀσφραινομένους δὲ καταγιζομένου τοῦ καρποῦ τοῦ ἐπιβαλλομένου μεθύσκεσθαι τῇ ὀδμῇ κατά περ Ἕλληνας τῷ οἴνῳ, πλέονος δὲ ἐπιβαλλομένου τοῦ καρποῦ μᾶλλον μεθύσκεσθαι, ἐς ὃ ἐς ὄρχησίν τε ἀνίστασθαι καὶ ἐς ἀοιδὴν ἀπικνέσθαι. La danse — ὄρχησις — et le chant — ἀοιδή — apparaissent ici comme des manifestations rituelles accompagnant l'ivresse : motif propice à l'emploi d'un poétisme.

Le second passage attestant ἀοιδή présente en vérité tout un champ sémantique du « chant » : il s'agit du développement consacré au Linos égyptien en 2.79 Τοῖσι ἄλλα τε ἐπάξιά ἐστι νόμιμα καὶ δὴ καὶ <ὅτι> ἄεισμα ἕν ἐστι, Λίνος, ὅς περ ἔν τε Φοινίκῃ ἀοίδιμός ἐστι καὶ ἐν Κύπρῳ καὶ ἄλλῃ, κατὰ μέντοι ἔθνεα οὔνομα ἔχει, συμφέρεται δὲ ωὐτὸς εἶναι τὸν οἱ Ἕλληνες Λίνον ὀνομάζοντες ἀείδουσι · ὥστε πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα ἀποθωυμάζειν με τῶν περὶ Αἴγυπτον ἐόντων, ἐν δὲ δὴ καὶ τὸν Λίνον ὁκόθεν ἔλαβον [τὸ οὔνομα]. Φαίνονται δὲ αἰεί κοτε τοῦτον ἀείδοντες. Ἔστι δὲ αἰγυπτιστὶ ὁ Λίνος καλεόμενος Μανερῶς. Ἔφασαν δέ μιν Αἰγύπτιοι τοῦ πρώτου βασιλεύσαντος Αἰγύπτου παῖδα μουνογενέα γενέσθαι, ἀποθανόντα δὲ αὐτὸν ἄωρον θρήνοισι τούτοισι ὑπὸ Αἰγυπτίων τιμηθῆναι, καὶ ἀοιδήν τε ταύτην πρώτην καὶ μούνην σφίσι γενέσθαι. La récurrence des mots de la famille de ἀείδω est ici particulièrement signifiante. Il s'y ajoute divers procédés rythmiques marqués, tels que les séquences trochaïques ὥστε πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα…, ἐν δὲ δὴ καὶ…, ou la phrase dactylique Φαίνονται δ(ὲ) αἰεί κοτε τοῦτον ἀείδοντες. On notera que le Linos suscite l'étonnement admiratif d'Hérodote (ἀποθωυμάζειν), le motif du θῶυμα étant lui aussi riche de poéticité.

Ce passage atteste ainsi, aux côtés de ἀοιδή, non seulement le verbe ἀείδω « chanter », et le neutre ἄεισμα « chant », mais aussi l'adjectif ἀοίδιμος « célébré par des chants » qui reparaît en 2.135 pour qualifier, à la suite de l'« illustre » Rhodopis[69], la courtisane Archidiké : Τοῦτο μὲν γὰρ αὕτη, τῆς πέρι λέγεται ὅδε ὁ λόγος, οὕτω δή τι κλεινὴ ἐγένετο ὡς καὶ οἱ πάντες Ἕλληνες Ῥοδώπιος τὸ οὔνομα ἐξέμαθον, τοῦτο δὲ ὕστερον ταύτης <ἑτέρη> τῇ οὔνομα ἦν Ἀρχιδίκη ἀοίδιμος ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα ἐγένετο, ἧσσον δὲ τῆς προτέρης περιλεσχήνευτος.

Enfin, le nom d'agent ἀοιδός « chanteur » désigne Arion de Méthymne en 1.24 Καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γὰρ ἡδονὴν εἰ μέλλοιεν ἀκούσεσθαι τοῦ ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ, ἀναχωρῆσαι ἐκ τῆς πρύμνης ἐς μέσην νέα. Cette phrase a déjà été étudiée dans notre première partie pour la chaîne assonante en α qu'elle présente à l'initiale (ἀκούσεσθαι τοῦ

[69] Cf. *infra*, *s. v.* κλεινός.

ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ, ἀναχωρῆσαι), et dans la seconde pour la rupture de construction syntaxique τοῖσι γὰρ … ἀναχωρῆσαι. Phonétique, syntaxe, morphologie et lexique coïncident donc pour faire de cette phrase entière un poétisme total.

ἀπαμβλύνομαι « être émoussé » au sens figuré

Le verbe ἀπαμβλύνω, qui signifie « émousser », est parfois employé au sens propre, en parlant du tranchant d'une arme : ainsi τὰ ξίφη, D. C. 40.24. C'est cependant dans un sens métaphorique qu'il est le plus largement attesté ; il est alors dit de la vigueur, d'une espérance : Pindare, *P*. 1.82 ἀπὸ γὰρ κόρος ἀμβλύνει # αἰανὴς ταχείας ἐλπίδας « car le dégoût émousse, / bourrelant, les trop vives attentes » (trad. Savignac) — où l'on notera la tmèse ; Eschyle, *Pr*. 866 ἀπαμβλυνθήσεται γνώμην ; Hérondas 1.67 τὰ λευκὰ τῶν τριχῶν ἀπαμβλύνει τὸν νοῦν. Comme on le voit, cet emploi métaphorique est majoritairement poétique. Ainsi, chez Platon, *Rép*. 442 d, la métaphore est-elle sans doute encore poétiquement signifiante. De même, chez Hérodote, où le terme figure dans un discours que la reine Atossa tient à Darius : 3.134 Νῦν γὰρ ἄν τι καὶ ἀποδέξαιο ἔργον, ἕως νέος εἶς ἡλικίην· αὐξομένῳ γὰρ τῷ σώματι συναύξονται καὶ αἱ φρένες, γηράσκοντι δὲ συγγηράσκουσι καὶ ἐς τὰ πρήγματα πάντα ἀπαμβλύνονται « Oui, c'est maintenant que tu pourrais accomplir un exploit, pendant que tu es encore jeune ; car en même temps que le corps s'accroît, s'accroît aussi l'esprit, et en même temps qu'il vieillit, l'autre viellit aussi et s'émousse pour toute chose ». On notera l'architecture binaire de cette phrase antithétique, et le parallélisme αὐξομένῳ — συναύξονται / γηράσκοντι — συγγηράσκουσι ; enfin, le syntagme allitérant ἐς τὰ πρήγματα πάντα se trouve antéposé au verbe principal ἀπαμβλύνονται, ainsi placé en position finale, ce qui constitue une mise en valeur stylistique forte.

ἀπανδάνω « déplaire »

Si le verbe ἀνδάνω « plaire », qui connaît quinze occurrences chez Hérodote, paraît usuel en grec, le préverbé ἀφανδάνω « déplaire » est plus rare. On ne le trouve guère que chez Homère, *Od*. 16.387 εἰ δ᾽ ὑμῖν ὅδε μῦθος ἀφανδάνει, et chez Sophocle, *Ant*. 501 οὕτω δὲ καὶ σοὶ τἄμ᾽ ἀφανδάνοντ᾽ ἔφυ. L'unique occurrence hérodotéenne figure en 2.129, à propos de l'avènement de Mykérinos qui « désapprouve » les actes de son père Chéops : Τῷ τὰ μὲν τοῦ πατρὸς ἔργα ἀπαδεῖν, τὸν δὲ τὰ ἱρὰ ἀνοῖξαι καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον κακοῦ ἀνεῖναι πρὸς ἔργα τε καὶ θυσίας. Deux faits métriques remarquables sont à noter dans cette phrase : d'une part, son ouverture sur un dimètre trochaïque (τῷ τὰ μὲν τοῦ πατρὸς ἔργα) immédiatement suivi en place finale de proposition du verbe ἀπαδεῖν de rythme anapestique ; d'autre part, la présence dans le second membre de la parataxe du trimètre iambique καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον # κακοῦ, qui reprend

littéralement 1.22 καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον # κακοῦ[70]. On notera aussi la reprise de l'article à valeur de pronom démonstratif en second membre de parataxe[71].

ἀπήμων « indemne, sain et sauf »

L'adjectif privatif ἀπήμων connaît deux occurrences chez Hérodote. La première figure dans la réponse d'Adraste à Crésus l'invitant à participer à la chasse au sanglier de Mysie : 1.42 Νῦν δέ, ἐπείτε σὺ σπεύδεις καὶ δεῖ τοι χαρίζεσθαι […], ποιέειν εἰμὶ ἕτοιμος ταῦτα, παῖδά τε σόν, τὸν διακελεύεαι φυλάσσειν, ἀπήμονα τοῦ φυλάσσοντος εἵνεκεν προσδόκα τοι ἀπονοστήσειν « Mais en l'occurrence, puisque tu insistes et qu'il faut t'être reconnaissant […], je suis prêt à faire cela, et ton enfant, sur lequel tu m'enjoins de veiller, attends-toi à ce qu'il revienne indemne pour ce qui dépend de celui qui veille sur lui ». La seconde trouve place, au livre IV, dans l'évocation de l'expédition des Argonautes : 4.179 Καί οἱ ἀπορέοντι τὴν ἐξαγωγὴν λόγος ἐστὶ φανῆναι Τρίτωνα καὶ κελεύειν τὸν Ἰήσονα ἑωυτῷ δοῦναι τὸν τρίποδα, φάμενόν σφι καὶ τὸν πόρον δείξειν καὶ ἀπήμονας ἀποστελέειν « Et tandis qu'il (*sc.* Jason) était dans l'embarras pour sortir le vaisseau, on raconte que lui apparut Triton, qui ordonna à Jason de lui donner le trépied, affirmant qu'il leur montrerait le chemin et qu'il les renverrait indemnes », phrase déjà considérée dans notre étude syntaxique pour la construction anomale du verbe ἀπορέω. Le contexte est donc tragique dans le premier passage, mythique dans le second, et dans les deux cas propice à l'emploi d'un poétisme.

De fait, l'adjectif ἀπήμων est, selon *LSJ* et Bailly, « rare en prose » ; Chantraine le mentionne lui aussi comme homérique et poétique[72], attesté en prose seulement chez Hérodote et chez Platon, *Phèdre* 248c — dans le mythe de l'attelage ailé : Ἥτις ἂν ψυχὴ θεῷ συνοπαδὸς γενομένη κατίδῃ τι τῶν ἀληθῶν, μέχρι τε τῆς ἑτέρας περιόδου εἶναι ἀπήμονα, κἂν ἀεὶ τοῦτο δύνηται ποιεῖν, ἀεὶ ἀβλαβῆ εἶναι. Cette unique occurrence en prose est donc, en vertu du contexte, elle aussi poétique, et l'adjectif ἀπήμων doit être tenu chez Hérodote comme un poétisme d'ascendance homérique.

ἀπονίναμαι « jouir de »

Le verbe ἀπονίναμαι, qui signifie « tirer profit de, jouir de », est d'ascendance homérique : cf. *Il.* 17.25, ou 24.556 τῶνδ᾽ ἀπόναιο « puisses-tu en jouir ! ». Il figure chez Hérodote à propos de la cité d'Abdère, que Timésios avait colonisée sans en jouir : 1.168 τὴν πρότερος τούτων Κλαζομένιος Τιμήσιος κτίσας οὐκ ἀπόνητο. L'absence d'augment dans

[70] Et sur lequel voir chap. III, II.
[71] Sur quoi voir chap. II, II. B. 2. b) (i).
[72] On note 26 exemples du terme chez Homère, dit notamment dans l'*Odyssée* d'un trajet, d'un voyage : *Od.* 5.40 = 13.138 εἴ περ ἀπήμων ἦλθε ; 4.519 νόστος ἀπήμων ; 4.487 ἢ πάντες σὺν νηυσὶ ἀπήμονες ἦλθον ᾽Αχαιοί ; 13.39 πέμπετέ με σπείσαντες ἀπήμονα ; 15.435-436 εἴη κεν καὶ τοῦτ᾽, εἴ μοι ἐθέλοιτέ γε, ναῦται, # ὅρκῳ πιστωθῆναι ἀπήμονά μ᾽ οἴκαδ᾽ ἀπάξειν.

la leçon des manuscrits ABC, retenue par Rosén, est un poétisme morphologique qui occasionne aussi un poétisme rythmique, composant la clausule dactylique οὐκ ἀπόνητο[73]. Les critères morphologique et rythmique se joignent donc aux attestations exclusivement poétiques de ce verbe pour le désigner comme un poétisme.

ἀπόρθητος « non pillé, non dévasté »

Cet adjectif privatif composé sur le verbe πορθέω connaît des emplois peu nombreux et essentiellement poétiques. On en trouve en effet un seul exemple chez Homère, *Il*. 12.11 ; il figure également chez les tragiques : ainsi Eschyle, *Perses*, 348 : ἔτ᾽ ἆρ᾽ Ἀθήνων ἔστ᾽ ἀπόρθητος πόλις ; ou Euripide, *Médée*, 827. Cependant, comme le remarque Förstemann, *s. v.*, le terme est également employé par Lysias, *Ol*. 7, où « les Lacédémoniens sont dits ἀπόρθητοι, c'est-à-dire non (…), invaincus »[74]. Chez Hérodote, on le trouve dans un oracle en 7.141, où il « semble signifier 'imprenable', notion que l'on trouve aussi chez Dinarque, 1.73 »[75]. Dans sa prose même, il connaît une occurrence en 6.28 Θάσον μὲν ἀπόρθητον λείπει, αὐτὸς δὲ ἐς τὴν Λέσβον ἠπείγετο ἄγων πᾶσαν τὴν στρατιήν « Il laissa Thasos non dévastée, et se dépêcha lui-même en direction de Lesbos, en menant toute son armée ». Le rythme dactylico-anapestique de la fin de la phrase (ἠπείγετ(ο) ἄγων, deux anapestes ; πᾶσαν τὴν στρατιήν, un hémiépès) n'est peut-être pas fortuit et pourrait coïncider avec l'emploi d'un poétisme lexical pour dramatiser la décision prise par Histiée dans ce passage.

ἀράσσω « heurter, frapper »

A côté des préverbés ἀπ-, ἐσ-, κατ- et συν-αράσσω, usuels en ionien-attique et attestés notamment chez Hérodote, « le verbe simple est utilisé en poésie (Hom., etc.), une fois chez Hérodote, en prose tardive »[76]. Le terme est ainsi employé dans *Od*. 5.248, pour le radeau qu'Ulysse assujettit avec des clous et des attaches ; chez Pindare, *P*. 4.226, en parlant des sabots dont les chevaux frappent la terre. On trouve encore les locutions ἀράσσειν στέρνα « frapper la poitrine » (Eschl., *Pers*. 1054) ; ἀράσσειν βλέφαρα « meurtrir les yeux » (Soph., *O. R.* 1276) ; ἀράσσειν θύρας (Eur. *Héc*. 1044) ou πύλαν (Thcr. 2.159) « frapper violemment à la porte ».

L'occurrence hérodotéenne figure quant à elle dans le contexte d'une tempête maritime qui cause des dommages importants à la flotte perse : 6.44 Λέγεται γὰρ κατὰ τριηκοσίας μὲν τῶν νεῶν τὰς διαφθαρείσας εἶναι, ὑπὲρ δὲ δύο μυριάδας ἀνθρώπων · ὥστε γὰρ θηριωδεστάτης ἐούσης τῆς θαλάσσης ταύτης τῆς περὶ τὸν Ἄθων οἱ μὲν ὑπὸ τῶν

[73] Legrand retient la variante ἀπώνητο attestée par le manuscrit P, moins intéressante du double point de vue morphologique et rythmique.
[74] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Lacedaemonii dicuntur ἀπόρθητοι = haud expugnati, invicti. »
[75] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « ἀπόρθητος videtur esse = haud expugnabilis, quam notionem habet etiam ap. Dinarch. 1.73. »
[76] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

θηρίων διεφθείροντο ἁρπαζόμενοι, οἱ δὲ πρὸς τὰς πέτρας ἀρασσόμενοι · οἳ δὲ αὐτῶν νέειν οὐκ ἠπιστέατο, καὶ κατὰ τοῦτο διεφθείροντο, οἱ δὲ ῥίγεϊ « les uns périrent enlevés par les monstres marins dont regorge cette partie de la mer qui environne l'Athos ; les autres, fracassés contre les rochers » (trad. Legrand). L'emploi du verbe simple est à tenir ici, comme dans d'autres cas, pour un poétisme qui colore d'une touche épique l'ensemble de la phrase narrant le désastre subi.

ἀρή « prière », ἀράομαι « prier »

Le substantif féminin ἀρή désigne, comme l'indique le *DELG, s. v.*, une « 'prière' que l'on demande aux dieux d'exaucer (Hom., Hés., Pi., Hdt. 6.63) ; au pluriel, 'imprécations, malédictions' (Hom., trag., ion.-att., inscriptions). On constate que son emploi dans le sens positif de « prière » est d'essence poétique : le terme figure ainsi chez Homère, comme en *Il*. 15.378 Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος, μέγα δ' ἔκτυπε μητίετα Ζεύς, # ἀράων ἀίων Νηληιάδαο γέροντος ; chez Hésiode, *O*. 726 οὐ γάρ τοί γε κλύουσι, ἀποπτύουσί δέ τ' ἀράς ; ou chez Pindare, *Isthm*. 5.40. L'occurrence hérodotéenne prend place dans un passage relatant le vœu public formulé par les Spartiates qu'il naquît un fils à Ariston, « qu'ils tenaient pour un homme de grand renom par dessus tous les rois qui eussent régné à Sparte » (trad. Legrand) : 6.63 πρότερον τούτων πανδημεὶ Σπαρτιῆται Ἀρίστωνι, ὡς ἀνδρὶ εὐδοκιμέοντι διὰ πάντων δὴ τῶν βασιλέων τῶν ἐν Σπάρτῃ γενομένων, ἀρὴν ἐποιήσαντο παῖδα γενέσθαι ; διὰ τοῦτο μέν οἱ τὸ οὔνομα Δημάρητος ἐτέθη. Comme on le constate, l'emploi de ἀρή obéit à une stratégie d'explication sémantique du nom propre de « Démarate », ce terme étant un composé de δῆμος et de ἀρή signifiant littéralement « demandé en prières par le peuple ».

Le verbe dénominatif ἀράομαι est pour sa part, selon le *DELG, ib.*, « presque uniquement poétique » et signifie « demander par des prières », d'où « lancer des imprécations contre », ce dernier sens étant « constant dans les formes à préverbe ἐπαράομαι (ion.-att.), καταράομαι (ion.-att., grec tardif) ». Si ces préverbés figurent chez Hérodote où ils sont donc usuels, l'emploi du simple en revanche en tant qu'essentiellement poétique (et ce dès Homère : *Il*. 1.35, 6.115, *Od*. 2.135) mérite un examen. On en trouve cinq exemples chez Hérodote. La première est extraite d'un passage ethnographique du livre I traitant des coutumes des Perses : 1.132 Ἑωυτῷ μὲν δὴ τῷ θύοντι ἰδίῃ μούνῳ οὔ οἱ ἐγγίνεται ἀρᾶσθαι ἀγαθά, ὁ δὲ τοῖσι πᾶσί τε Πέρσῃσι κατεύχεται εὖ γίνεσθαι καὶ τῷ βασιλέϊ. Le terme est ici employé dans le sens neutre « d'adresser des prières », comme c'est le cas pour les autres occurrences. Ainsi, dans un passage narratif relatant le songe de la fille de Polycrate, tyran de Samos : 3.124 Ταύτην ἰδοῦσα τὴν ὄψιν παντοίη ἐγίνετο μὴ ἀποδημῆσαι τὸν Πολυκράτεα παρὰ τὸν Ὀροίτην, καὶ δὴ καὶ ἰόντος αὐτοῦ ἐπὶ τὴν πεντηκόντερον ἐπεφημίζετο · ὁ δέ οἱ ἠπείλησε, ἢν σόος ἀπονοστήσῃ, πολλόν μιν

χρόνον παρθενεύσεσθαι · ἡ δὲ ἠρήσατο ἐπιτελέα ταῦτα γενέσθαι · βούλεσθαι γὰρ παρθενεύεσθαι πλέω χρόνον ἢ τοῦ πατρὸς ἐστερῆσθαι. On remarquera ici que la proposition dans laquelle figure ἠρήσατο s'achève sur la clausule dactylique ταῦτα γενέσθαι, signe possible de la poéticité du terme.

Les trois dernières attestations prennent place dans des discours. C'est d'abord le discours de Bias de Priène ou de Pittacos de Mytilène à Crésus ayant résolu d'attaquer les insulaires : 1.27 νησιώτας δὲ τί δοκέεις εὔχεσθαι ἄλλο ἤ, ἐπείτε τάχιστα ἐπύθοντό σε μέλλοντα ἐπὶ σφίσι ναυπηγέεσθαι νέας, λαβεῖν ἀρώμενοι Λυδοὺς ἐν θαλάσσῃ, ἵνα ὑπὲρ τῶν ἐν τῇ ἠπείρῳ οἰκημένων Ἑλλήνων τείσωνταί σε, τοὺς σὺ δουλώσας ἔχεις ; — Puis le discours à Adeimantos des passagers d'une embarcation : 8.94 Ἀδείμαντε, σὺ μὲν ἀποστρέψας τὰς νέας ἐς φυγὴν ὅρμησαι καταπροδοὺς τοὺς Ἕλληνας · οἱ δὲ καὶ δὴ νικῶσι ὅσον αὐτοὶ ἠρῶντο ἐπικρατῆσαι τῶν ἐχθρῶν. — Enfin, le discours de Cambyse aux Perses : 3.65 Καὶ ταῦτα μὲν ποιεῦσι ὑμῖν γῆ τε καρπὸν ἐκφέροι καὶ γυναῖκές τε καὶ ποῖμναι τίκτοιεν, ἐοῦσι ἐς τὸν ἅπαντα χρόνον ἐλευθέροισι · μὴ ἀνασωσαμένοισι δὲ τὴν ἀρχὴν μηδ᾽ ἐπιχειρήσασι τὰ ἐναντία τούτοισι ἀρῶμαι ὑμῖν γενέσθαι, καὶ πρὸς ἔτι τούτοισι τὸ τέλος Περσέων ἑκάστῳ ἐπιγενέσθαι οἷον ἐμοὶ ἐπιγέγονε. — Dans le premier et le troisième cas, l'ensemble du discours revêt un ton solennel avec lequel s'accorde l'emploi d'un poétisme lexical ; de ces faits, et de l'essentielle poéticité du terme simple dans la littérature grecque, on peut induire que ce verbe apporte également une couleur poétique au deuxième discours.

ἀρήγω « porter secours »

Ce verbe signifiant « porter secours », notamment dans la bataille, est essentiellement poétique. Employé par Homère dans les combats de l'*Iliade* (ainsi *Il*. 2.363), ou dans des expressions plus larges telles que ἀρήγειν τινὶ ἔπεσιν καὶ χερσίν « secourir qqn de la parole et de la main » (*Il*. 1.77), il est en revanche absent de l'*Odyssée*. Il est par la suite employé par les poètes au sens général de « secourir » : Pi. *Ném*. 1.49 ; Eschl. *Pr*. 267, etc., et connaît, comme le signale le *DELG*, des emplois parodiques chez les comiques. Ainsi le terme est rare en prose ; il figure cependant chez Xénophon (*Cyr*. 1.5.13 ; *Œc*. 5.7), et surtout à 24 reprises dans le *Corpus hippocratique*.

Chez Hérodote, ce verbe est employé au livre VII, dans un discours à Xerxès de son frère Achéménès, commandant de la flotte perse : 7.236 Καὶ πᾶς ὁ ναυτικὸς τῷ πεζῷ ἀρήξει καὶ ὁ πεζὸς τῷ ναυτικῷ ὁμοῦ πορευόμενος · εἰ δὲ διασπάσεις, οὔτε σὺ ἔσεαι ἐκείνοισι χρήσιμος οὔτε ἐκεῖνοι σοί. — S'agit-il là d'un simple ionisme ou d'un poétisme fournissant un écho contextuel aux emplois de l'*Iliade* ? Difficile de trancher. On observera cependant dans le chiasme ὁ ναυτικὸς τῷ πεζῷ / ὁ πεζὸς τῷ ναυτικῷ qui s'articule autour de ce verbe un trait stylistique peut-être marqué, indice possible de la poéticité du terme.

ἀρήιος « guerrier, relatif à la guerre »

L'adjectif ἀρήιος — ainsi écrit en ionien épique, en face d'att. ἄρειος[77] — qualifie proprement ce qui est « relatif à Arès », ce dernier pouvant être entendu au sens métonymique de « guerre ». Le mycénien l'atteste déjà avec *a-re-jo*. Hérodote l'emploie, dans ce sens métonymique qui a toute chance d'être poétique. Förstemann écrit ainsi que « chez les Attiques, ἄρειος dans cette signification de 'belliqueux' semble avoir été poétique, cf. Eschyle, *Sept* 114 ; en revanche, dans la notion signifiant ce qui est relatif à Arès, il était sans nul doute courant, cf. Ἄρειος πάγος (Hdt. 8.52 Ἀρήιος πάγος), Ἀρείας κόρας = les jeunes filles d'Arès (Amazones), Eur. *H. f.* 413 »[78]. Mais Förstemann ajoute aussi que « chez les Ioniens, le terme peut avoir été dans ses deux sens en usage à l'époque de notre auteur »[79]. Or il est pourtant à noter que l'adjectif ne figure pas dans les inscriptions ioniennes. Un examen contextuel des occurrences hérodotéennes s'impose donc.

Dans plusieurs passages, ἀρήιος qualifie des « armes », au sein du syntagme ὅπλα ἀρήια « armes de guerre » : ainsi dans un discours de Crésus à Cyrus en 1.155 Λυδοῖσι δὲ συγγνώμην ἔχων τάδε αὐτοῖσι ἐπίταξον, ὡς μήτε ἀποστέωσι μήτε δεινοί τοι ἔωσι · ἄπειπε μέν σφι πέμπψας ὅπλα ἄρηια μὴ ἐκτῆσθαι, κέλευε δέ σφεας κιθῶνάς τε ὑποδύνειν τοῖσι εἵμασι καὶ κοθόρνους ὑποδέεσθαι, πρόειπε δ' αὐτοῖσι κιθαρίζειν τε καὶ ψάλλειν καὶ καπηλεύειν παιδεύειν τοὺς παῖδας ; dans deux passages ethnographiques du livre IV : 4.23 Τούτους οὐδεὶς ἀδικέει ἀνθρώπων (ἱροὶ γὰρ λέγονται εἶναι), οὐδέ τι ἀρήιον ὅπλον ἐκτέαται, et 4.174 Τούτων δὲ κατύπερθε πρὸς νότον ἄνεμον ἐν τῇ θηριώδεϊ οἰκέουσι Γαμφάσαντες, οἳ πάντα ἄνθρωπον φεύγουσι καὶ παντὸς ὁμιλίην, καὶ οὔτε ὅπλον ἐκτέαται ἀρήιον οὐδὲν οὔτε ἀμύνεσθαι ἐπιστέαται ; enfin, dans le passage relatant une série de prodiges apparus à Delphes, en 8.37 Θῶυμα μὲν γὰρ καὶ τοῦτο κάρτα ἐστί, ὅπλα ἀρήια αὐτόματα φανῆναι ἔξω προκείμενα τοῦ νηοῦ · τὰ δὲ δὴ ἐπὶ τούτῳ δεύτερα ἐπιγενόμενα καὶ διὰ πάντων φασμάτων ἄξια θωυμάσαι μάλιστα. Ici en particulier, le motif du θῶυμα motiverait naturellement l'emploi d'un terme poétique. Mais pour l'ensemble des occurrences, le syntagme ὅπλα ἀρήια fait écho à l'homérique ἀρήια τεύχεα que l'on trouve par exemple en *Il.* 6.340 Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον, ἀρήια τεύχεα δύω.

L'adjectif qualifie par ailleurs des « combats guerriers », par opposition aux « combats gymniques », en 9.33 Λακεδαιμόνιοι δὲ μαθόντες οὐκ ἐς γυμνικοὺς ἀλλ' ἐς ἀρηίους ἀγῶνας φέρον τὸ Τεισαμενοῦ μαντήιον, μισθῷ ἐπειρῶντο πείσαντες Τεισαμενὸν ποιέεσθαι ἅμα Ἡρακλειδέων τοῖσι βασιλεῦσι ἡγεμόνα τῶν πολέμων.

---

[77] Cf. sur cette forme de dérivation le chap. I, II. A. 2. a) (ii).

[78] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Apud Atticos ἄρειος ea vi quae est = bellicus videtur fuisse poeticum, cf. Aesch. *Sept.* 114 : contra ea notione, ut significaret quod Martis est, haud dubie fuit volgare, cf. Ἄρειος πάγος (Hdt. 8.52 Ἀρήιος πάγος), Ἀρείας κόρας = Martis puellas (Amazones) Eur. *H. f.* 413.

[79] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « Apud Iones vocabulum utraque significatione Nostri quidem aetate potest in usu fuisse. »

Enfin, une double occurrence particulièrement intéressante, en ceci que philologiquement problématique, est proposée par la phrase dans laquelle Hérodote traduit en grec les noms des souverains perses ; ἀρήιος y est substantivé pour désigner le « Guerrier ». Il s'agit de la phrase dans laquelle Hérodote « traduit » les noms des souverains perses : 6.98 Δύναται δὲ κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν ταῦτα τὰ οὐνόματα, Δαρεῖος ἐρξίης, Ξέρξης ἀρήιος, Ἀρτοξέρξης μέγας ἀρήιος. Τούτους μὲν δὴ τοὺς βασιλέας ὧδε ἂν ὀρθῶς κατὰ γλῶσσαν τὴν σφετέρην Ἕλληνες καλέοιεν. Sur cette occurrence, nous renvoyons, en fin de chapitre, à l'étude de poétique lexicale[80].

ἄρθμιος « ajusté », d'où « lié, uni à »

Cet adjectif formé sur la racine ἀρ- qui dénote la notion d'« ajustement » en vient à signifier « lié, uni à », en parlant de relations entre personnes. Il figure ainsi chez Hérodote dans le discours de Xerxès de 7.101 Οὐ γάρ, ὡς ἐγὼ δοκέω, οὐδ᾽ εἰ πάντες Ἕλληνες καὶ οἱ λοιποὶ οἱ πρὸς ἑσπέρης οἰκέοντες ἄνθρωποι συλλεχθείησαν, οὐκ ἀξιόμαχοί εἰσι ἐμὲ ἐπιόντα ὑπομεῖναι, μὴ ἐόντες ἄρθμιοι « Car, comme je le pense, même si tous les Grecs et les autres peuples habitant l'occident se rassemblaient, ils ne seraient pas en mesure militaire de résister à mon assaut, s'ils ne sont pas unis » ; dans le discours de Chiléos de Tégée en 9.9 Οὕτω ἔχει, ἄνδρες ἔφοροι · Ἀθηναίων ἡμῖν <μὲν> ἐόντων μὴ ἀρθμίων, τῷ δὲ βαρβάρῳ συμμάχων, καίπερ τείχεος διὰ τοῦ Ἰσθμοῦ ἐληλαμένου καρτεροῦ, μεγάλαι κλισιάδες ἀναπεπτέαται ἐς τὴν Πελοπόννησον τῷ Πέρσῃ « Voici comme il en est, éphores : si les Athéniens ne sont pas unis avec nous, mais s'allient au Barbare, même si l'on cerne tout l'Isthme d'un rempart robuste, il y aura de larges portes ouvertes au Perse pour entrer dans le Péloponnèse » ; dans un passage narratif en 9.37 à propos de Tégée elle-même, ἐοῦσαν οὐκ ἀρθμίην Λακεδαιμονίοισι τοῦτον τὸν χρόνον « qui n'était pas unie à cette époque avec les Lacédémoniens » ; enfin, à propos des deux partis constitués dans la cité d'Argos en 6.83 Τέως μὲν δή σφι ἦν ἄρθμια ἐς ἀλλήλους, κτλ « les deux partis vécurent d'abord en bonne intelligence ».

Une glose d'Hésychius nous renseigne sur la signification de ce terme : ἄρθμιοι · φίλοι παρὰ τὸ ἡρμόσθαι καὶ συμφωνεῖν ἡμῖν « ἄρθμιοι : amis pour s'être accordés et s'entendre avec nous ». Comme l'observe Förstemann, Homère l'emploie une seule fois, en *Od.* 16.427 οἱ δ᾽ ἡμῖν ἄρθμιοι ἦσαν ; mais on trouve aussi dans l'*Hymne à Mercure*, v. 524 : ἐπ᾽ ἀρθμῷ καὶ φιλότητι, et cf. Eschyle, *Prom.* 194 ἐς ἀρθμὸν ἐμοὶ καὶ φιλότητα[81]. A ces exemples, nous ajouterons pour notre part Théognis, 1312 ἄρθιος ἠδὲ φίλος, et Empédocle, 17.23 ἄρθμια ἔργα. Ainsi, d'une part, Hérodote n'est pas le seul à attester l'adjectif ἄρθμιος ; d'autre part, cet adjectif et le substantif dont ils dérivent connaissent des emplois majoritairement poétiques. Faut-il alors considérer que l'on a affaire à un poétisme essentiel,

[80] Cf. *infra*, II. B.
[81] Cf. FÖRSTEMANN, *s. v.*

ou à un ionisme de la langue poétique ? Il est difficile de trancher avec certitude ; on notera en tout cas que les deux termes sont absents des inscriptions ioniennes.

ἀρίδηλος « évident, manifeste »

L'adjectif ἀρίδηλος figure dans le discours de Dikaios, fils de Théokydès, à Démarate, après l'apparition d'un bruit de voix provenant des cérémonies d'Eleusis : 8.65 Τάδε γὰρ ἀρίδηλα, ἐρήμου ἐούσης τῆς ᾽Αττικῆς, ὅτι θεῖον τὸ φθεγγόμενον, ἀπ᾽ ᾽Ελευσῖνος ἰὸν ἐς τιμωρίην ᾽Αθηναίοισί τε καὶ τοῖσι συμμάχοισι « Oui, c'est là une évidence, l'Attique étant déserte, que ce son de voix est divin, provenant d'Eleusis en secours aux Athéniens et à leurs alliés ». Cet adjectif est exclusivement poétique et d'ascendance homérique, comme le remarque Förstemann qui en mentionne la présence en *Il*. 2.318, 13.244, 18.219, 23.27, ainsi que celle de l'adverbe ἀριδήλως en *Od*. 12.453 ; l'adjectif figurant aussi chez Hésiode, *Op*. 6, Simonide, Apollonios de Rhodes, 3.615, 4.727 par homérisme. A noter enfin qu'il apparaît aussi en prose tardive chez Arrien, que l'on sait imitateur d'Hérodote. Förstemann conclut en affirmant que « voici un autre terme rare, peut-être poétique, employé dans un discours »[82]. Ajoutons que le contexte religieux des cérémonies ésotériques d'Eleusis est particulièrement de nature à motiver ici l'emploi d'un terme poétique.

ἄρρητος « que l'on ne peut dire, secret, sacré »

Le composé privatif ἄρρητος, formé sur l'un des radicaux exprimant la notion de « parole », connaît en grec trois acceptions correspondant à trois modalités différentes : celle, neutre, de « que l'on ne dit pas, dont on ne parle pas », d'où « inconnu, secret » ; celle, potentielle, de « que l'on ne peut dire, indicible » ; celle enfin, déontique, de « que l'on ne doit pas dire », d'où « sacré ». Dans ces trois acceptions, le terme est essentiellement poétique, également attesté dans certains passages de Platon où il doit vraisemblablement être tenu pour un poétisme. Ainsi, au premier sens de « non dit », Sophocle, *Ant*. 556 ᾽Αλλ᾽ οὐκ ἐπ᾽ ἀρρήτοις γε τοῖς ἐμοῖς λόγοις ; d'où, au sens d'« inconnu », Hésiode, *O*. 4 ῥητοί τ᾽ ἄρρητοί τε ; et en parlant de choses « secrètes », *Od*. 14.466 καί τι ἔπος προέηκεν, ὅ πέρ τ᾽ ἄρρητον ἄμεινον, ainsi que Platon, *Banq*. 189b ; — au sens d' « indicible, inexprimable », l'adjectif peut être chargé de connotations d'horreur : ainsi Sophocle, *El*. 203, *O. R*. 465, ou Euripide, *Héc*. 201 ; ou de honte : ainsi Sophocle, *O. C*. 1001 ῥητόν τ᾽ ἄρρητόν τ᾽ ἔπος « parole qu'on ne peut prononcer sans rougir (lat. *dicenda tacenda*) » (Bailly, *s. v.*) ; enfin, au sens de « que l'on ne doit pas dire, mystérieux, sacré », Sophocle, *O. R*. 301 ; en parlant de Déméter et de Koré, Eur. Fr. 64, etc.

C'est dans ce dernier sens, présentant un sémantisme religieux, qu'Hérodote emploie à deux reprises ἄρρητος, à propos de rites « secrets, parce que sacrés », en 5.83 Ἦσαν δὲ καὶ

[82] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « En aliam vocem raram, fortasse poeticam, positam in oratione. »

τοῖσι Ἐπιδαυρίοισι αἱ αὐταὶ ἱρουργίαι · εἰσὶ δέ σφι καὶ ἄρρητοι ἱρουργίαι « Les Epidauriens avaient les mêmes rites sacrés ; et ils ont aussi des rites secrets » ; et en 6.135 ἔπεμπον δὲ ἐπειρησομένους εἰ καταχρήσωνται τὴν ὑποζάκορον τῶν Θεῶν ὡς ἐξηγησαμένην τοῖσι ἐχθροῖσι τῆς πατρίδος ἅλωσιν καὶ τὰ ἐς ἔρσενα γόνον ἄρρητα ἱρὰ ἐκφήνασαν Μιλτιάδῃ « ils (*sc.* les Pariens) envoyèrent demander au dieu s'ils devaient mettre à mort la servante des Déesses, coupable d'avoir indiqué aux ennemis le moyen de prendre sa patrie et d'avoir dévoilé à Miltiade des secrets interdits au sexe masculin » (trad. Barguet). Le syntagme τὰ ἐς ἔρσενα γόνον ἄρρητα ἱρά relève d'une phraséologie particulière, peut-être rituelle et à ce titre, marquée par rapport à l'usage courant.

ἀρτίπους « aux pieds droits »

L'adjectif composé ἀρτίπους, signifiant « aux pieds droits, bien ajustés », figure dans deux passages de l'œuvre d'Hérodote. Le premier concerne les soins prodigués par le médecin Démocédès à Darius qui s'était « tourné le pied » en sautant de cheval : 3.130 Μετὰ δὲ ὥς οἱ ἐπέτρεψε, Ἑλληνικοῖσι ἰήμασι χρεώμενος καὶ ἤπια μετὰ τὰ ἰσχυρὰ προσάγων ὕπνου τέ μιν λαγχάνειν ἐποίεε καὶ ἐν χρόνῳ ὀλίγῳ ὑγιέα μιν [ἐόντα] ἀπέδεξε, οὐδαμὰ ἔτι ἐλπίζοντα ἀρτίπουν ἔσεσθαι « Après quoi, comme il (*sc.*) Darius s'en était remis à lui, il (*sc.* Démocédès) usa de méthodes grecques et employa la douceur au lieu de la violence ; il lui rendit le sommeil et le guérit en peu de temps, lui qui n'espérait plus avoir les pieds droits ». Le second qualifie Battos, successeur d'Arcésilas comme roi de Libye : 4.161 Διεδέξατο δὲ τὴν βασιληίην τούτου τοῦ Ἀρκεσίλεω ὁ παῖς Βάττος, χωλός τε ἐὼν καὶ οὐκ ἀρτίπους « La royauté de cet Arcésilas échut ensuite à son fils Battos, qui était boiteux et non aux pieds droits ».

Cette dernière antithèse entre ἀρτίπους et χωλός « boiteux » trouve en réalité un précédent dans le passage de l'*Odyssée* relatant les amours d'Arès et d'Aphrodite, ἀρτίπους qualifiant Arès et χωλός, Héphaïstos, dans le discours de ce dernier en *Od.* 8.308-310 : ὡς ἐμὲ χωλὸν ἐόντα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη # αἰὲν ἀτιμάζει, φιλέει δ' ἀρίδηλον Ἄρηα, # οὕνεχ' ὁ μὲν καλός τε καὶ ἀρτίπος. Ἄρτιπους peut en venir à signifier « agile », ainsi *Il.* 9.505 ou Platon, *Lois*, 795 d. Le terme ne figure pas dans le *Corpus hippocratique* et doit être tenu selon toute vraisemblance pour un composé poétique.

ἄρουρα « champ cultivé »

Selon Chantraine, ἄρουρα « est attesté chez Homère, à Chypre et sporadiquement durant toute l'histoire du grec. En outre dans les tablettes mycéniennes de Pylos. Sens : 'terre arable, terre à blé', de sens plus précis que ἀγρός qui peut se dire de terres incultes […]. Enfin le mot a servi à désigner une mesure agraire en Egypte (Hdt., pap.) »[83].

[83] Chantraine, *DELG*, *s. v.*

Il convient ainsi de distinguer, chez Hérodote, l'acception technique de « mesure agraire » attestée dans le *logos* égyptien (2.141 bis, 2.168 ter), de l'acception « champ cultivé » qui apparaît dans les autres passages et qui a chance, pour sa part, d'être poétiquement marquée : ainsi dans un passage ethnographique consacré aux Assyriens en 1.193 : Ἡ δὲ γῆ τῶν Ἀσσυρίων ὕεται μὲν ὀλίγῳ, καὶ τὸ ἐκτρέφον τὴν ῥίζαν τοῦ σίτου ἐστὶ τοῦτο· ἀρδόμενον μέντοι ἐκ τοῦ ποταμοῦ ἁδρύνεταί τε τὸ λήιον καὶ παραγίνεται ὁ σῖτος, οὐ κατά περ ἐν Αἰγύπτῳ αὐτοῦ τοῦ ποταμοῦ ἀναβαίνοντος ἐς τὰς ἀρούρας, ἀλλὰ χερσί τε καὶ κηλωνηίοισι ἀρδόμενος ; — dans le développement du *logos* égyptien consacré aux crues du Nil, par trois fois en 2.14 : Εἴ σφι θέλοι, ὡς καὶ πρότερον εἶπον, ἡ χώρη ἡ ἔνερθε Μέμφιος […] κατὰ λόγον τοῦ παροιχομένου χρόνου ἐς ὕψος αὐξάνεσθαι, ἄλλο τι ἢ οἱ ταύτῃ οἰκέοντες Αἰγυπτίων πεινήσουσι, εἰ μήτε γε ὕσεταί σφι ἡ χώρη [τὰ ἀπὸ Διὸς] μήτε ὁ ποταμὸς οἷός τε ἔσται ἐς τὰς ἀρούρας ὑπερβαίνειν ; Ἦ γὰρ δὴ νῦν γε οὗτοι ἀπονητότατα καρπὸν κομίζονται ἐκ γῆς τῶν τε ἄλλων ἀνθρώπων πάντων καὶ τῶν λοιπῶν Αἰγυπτίων, οἳ οὔτε ἀρότρῳ ἀναρρηγνύντες αὔλακας ἔχουσι πόνους οὔτε σκάλλοντες οὔτε ἄλλο ἐργαζόμενοι οὐδὲν τῶν οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι περὶ λήιον πονέουσι, ἀλλ᾽ ἐπεάν σφι ὁ ποταμὸς αὐτόματος ἐπελθὼν ἄρσῃ τὰς ἀρούρας, ἄρσας δὲ ἀπολίπῃ ὀπίσω, τότε σπείρας ἕκαστος τὴν ἑωυτοῦ ἄρουραν ἐσβάλλει ἐς αὐτὴν ὗς, ἐπεὰν δὲ καταπατήσῃ τῇσι ὑσὶ τὸ σπέρμα, ἄμητον τὸ ἀπὸ τούτου μένει, ἀποδινήσας δὲ τῇσι ὑσὶ τὸν σῖτον οὕτω κομίζεται ; — dans le passage expliquant la cécité soudaine du roi Phéros par l'acte d'*hubris* dont il s'est rendu coupable (et qui préfigure celui de Xerxès fustigeant l'Hellespont), en 2.111 : Τὸν ἀποδέξασθαι μὲν οὐδεμίαν στρατηίην, συνενειχθῆναι δέ οἱ τυφλὸν γενέσθαι διὰ τοιόνδε πρῆγμα· τοῦ ποταμοῦ κατελθόντος μεγίστου δὴ τότε ἐπ᾽ ὀκτωκαίδεκα πήχεας, ὡς ὑπερέβαλε τὰς ἀρούρας, πνεύματος ἐμπεσόντος κυματιὴς ὁ ποταμὸς ἐγένετο· τὸν δὲ βασιλέα λέγουσι τοῦτον ἀτασθαλίῃ χρησάμενον λαβόντα αἰχμὴν βαλεῖν ἐς μέσας τὰς δίνας τοῦ ποταμοῦ, μετὰ δὲ αὐτίκα καμόντα αὐτὸν τοὺς ὀφθαλμοὺς τυφλωθῆναι ; — enfin, dans le discours de Soclès de Corinthe, au sujet de l'attitude de Thrasybule vis-à-vis du héraut de Périandre, en 5.92ζ : Πέμψας γὰρ παρὰ Θρασύβουλον κήρυκα ἐπυνθάνετο ὅντινα ἂν τρόπον ἀσφαλέστατον καταστησάμενος τῶν πρηγμάτων κάλλιστα τὴν πόλιν ἐπιτροπεύοι. Θρασύβουλος δὲ τὸν ἐλθόντα παρὰ τοῦ Περιάνδρου ἐξήγαγε ἔξω τοῦ ἄστεος, ἐσβὰς δὲ ἐς ἄρουραν ἐσπαρμένην ἅμα τε διεξήιε τὸ λήιον ἐπειρωτῶν τε καὶ ἀναποδίζων τὸν κήρυκα κατὰ τὴν ἀπὸ Κορίνθου ἄπιξιν, καὶ ἐκόλουε αἰεὶ ὅκως τινὰ ἴδοι τῶν ἀσταχύων ὑπερέχοντα, κολούων δὲ ἔρριπτε, ἐς ὃ τοῦ λήιου τὸ κάλλιστόν τε καὶ βαθύτατον διέφθειρε τρόπῳ τοιούτῳ.

S. Lilja, commentant dans son ouvrage consacré au style des prosateurs anciens l'emploi du terme ἄρουρα chez Phérécyde d'Athènes, écrit[84] que ce nom « peut être tenu pour

[84] S. LILJA, *op. cit.*, p. 20 : « The noun ἄρουρα may be regarded as poetic, as it is very frequent in epic and lyric poetry and in tragedy. Only once does it occur in Hippocrates, and then in a metaphorical sense : ἡ δὲ

poétique, puisqu'il est très fréquent dans la poésie épique et lyrique ainsi que dans la tragédie. Il n'apparaît qu'une fois chez Hippocrate, et alors dans un sens métaphorique ». De fait, ἄρουρα est un terme homérique. Il apparaît d'ailleurs dans une citation hérodotéenne d'un passage de l'*Odyssée* (4.227-230), toujours au sein du *logos* égyptien, en 2.116 :

> τοῖσι Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόεντα,
> ἐσθλά, τά οἱ Πολύδαμνα πόρεν Θῶνος παράκοιτις
> Αἰγυπτίη, τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
> φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά,

« en Egypte où la terre aux blés produit en abondance / toute espèce de simples, salutaires ou funestes » (trad. Jaccottet). Réserve faite, donc, des cas où ἄρουρα est spécialisé dans le sens technique d'une « mesure agraire », le terme apparaît chez Hérodote même comme un poétisme de la langue homérique. Notons en particulier, dans le passage de 2.14, le syntagme ἄρσῃ τὰς ἀρούρας, ἄρσας δὲ ἀπολίπῃ…, qui présente un jeu paronymique et une chaîne assonante en ἀ initial.

ἀρτύω « préparer, ourdir »

Ce verbe formé sur la racine ἀρ- « ajuster » et signifiant « arranger, disposer, préparer » est pour certains de ses emplois essentiellement poétique. C'est ainsi qu'il est employé chez Homère d'un travail manuel : *Il*. 18.378-379, οἱ δ᾽ ἤτοι τόσσον μὲν ἔχον τέλος, οὔατα δ᾽οὔ πω # δαιδάλεα προσέκειτο · τὰ δ᾽ ἤρτυε, κόπτε δὲ δεσμούς ; au figuré, d'un mariage (*Od*. 4.771) ; mais, comme le signalent Bailly et *LSJ*, surtout en mauvaise part, au sens de « machiner, ourdir » : ainsi *Od*. 11.439 σοὶ δὲ Κλυταιμνήστρη δόλον ἤρτυε τηλόθ᾽ ἐόντι ; *Od*. 16.448 τῷ δ᾽ ἤρτυεν αὐτὸς ὄλεθρον. — C'est en ce sens qu'il figure au début du livre I d'Hérodote, dans l'épisode de Gygès et de la reine épouse de Candaule : 1.12 Ὡς δὲ ἤρτυσαν τὴν ἐπιβουλήν, νυκτὸς γενομένης (οὐ γὰρ ἐμετίετο ὁ Γύγης, οὐδέ οἱ ἦν ἀπαλλαγὴ οὐδεμία, ἀλλ᾽ ἔδεε ἢ αὐτὸν ἀπολωλέναι ἢ Κανδαύλην) εἵπετο ἐς τὸν θάλαμον τῇ γυναικί « Lorsqu'ils eurent ourdis le complot », etc. Si le verbe ἀρτύω s'est spécialisé au sens culinaire d'« assaisonner », acception dans laquelle il paraît plus usuel, le sens de « préparer » en général et notamment celui, péjoratif, d'« ourdir », peut ainsi, en vertu des parallèles homériques, être tenu pour essentiellement poétique.

ἆσσον « plus près »

On trouve chez Hérodote quatre occurrences de ce comparatif adverbial, toujours dans la locution ἆσσον ἰέναι « s'approcher de, aller au devant de » : 3.52 ὑπεὶς δὲ τῆς ὀργῆς ἤιε

παιδομαθίη, τὸ καθ᾽ ὥρην αὐτὰ πεσεῖν εἰς τὴν ἄρουραν (Lex. 4.640.9) ». L'auteur ajoute en note : « In Herodotus most of the instances of ἄρουρα, meaning a cultivated field or a measure of land, occur in Bk. II ; the latter sense of the word is the only one in papyri ».

ἆσσον καὶ ἔλεγε ; 4.3 λαβόντας δὲ ἕκαστον τοῦ ἵππου τὴν μάστιγα ἰέναι ἆσσον αὐτῶν ; 4.5 καὶ αὐτῶν ἰδόντα πρῶτον τὸν πρεσβύτατον ἆσσον ἰέναι αὐτῶν βουλόμενον λαβεῖν ; 7.233 χεῖράς τε προέτεινον καὶ ἥισαν ἆσσον τῶν βαρβάρων. On constate que la locution se colore d'une notion d'hostilité qui n'est pas sans évoquer les combats homériques. De fait, l'adverbe ἄγχι, dont ἆσσον est le comparatif, est, selon Chantraine, un « adverbe homérique et poétique souvent accompagné d'un génitif »[85]. On peut ainsi relever la locution homérique ἆσσον ἴτ(ε) (*Il.* 1.567, etc.). Si le superlatif ἄσσιστα est attesté dans les dialectes arcadien et éléen, l'adverbe ἄγχι ni son comparatif ne figurent en revanche dans les inscriptions ioniennes.

ἀτάσθαλος « follement orgueilleux », ἀτασθαλίη « fol orgueil »

L'adjectif ἀτάσθαλος connaît, en dehors d'Hérodote et de quelques exemples en prose tardive, des occurrences exclusivemement poétiques. Homérique, il est en effet employé aussi par Alcée ou Théocrite, dans le sens de « follement orgueilleux » ou de « violent » caractéristique de la notion d'*hubris* et avec lequel les concordent les emplois hérodotéens.

Il qualifie ainsi dans une phrase narrative d'ouverture de discours les paroles de Xerxès fustigeant l'Hellespont : 7.35 Ἐνετέλλετο δὲ ὧν ῥαπίζοντας λέγειν βάρβαρά τε καὶ ἀτάσθαλα · Ὦ πικρὸν ὕδωρ, δεσπότης τοι δίκην ἐπιτιθεῖ τήνδε, ὅτι μιν ἠδίκησας οὐδὲν πρὸς ἐκείνου ἄδικον παθόν. Καὶ βασιλεὺς μὲν Ξέρξης διαβήσεταί σε, ἤν τε σύ γε βούλῃ ἤν τε μή. Σοὶ δὲ κατὰ δίκην ἄρα οὐδεὶς ἀνθρώπων θύει, ὡς ἐόντι καὶ θολερῷ καὶ ἁλμυρῷ ποταμῷ « Il ordonna donc qu'on le fustige en prononçant des paroles barbares et d'un orgueil insensé : 'Onde amère, ton maître t'inflige cette peine pour lui avoir fait du tort sans avoir subi de lui aucune injustice. Le roi Xerxès te franchira, que tu le veuilles ou non. Et c'est justice que nul ne t'offre de sacrifice, car tu n'es qu'un fleuve trouble et saumâtre ! », discours considéré dans notre étude phonétique pour la chaîne allitérante en dentale sur lequel il s'ouvre[86].

Ἀτάσθαλος qualifie de nouveau Xerxès dans un discours de Thémistocle qui fait précisément écho à l'occurrence précédente, en 8.109 : Τάδε γὰρ οὐκ ἡμεῖς κατεργασάμεθα, ἀλλὰ θεοί τε καὶ ἥρωες, οἳ ἐφθόνησαν ἄνδρα ἕνα τῆς τε Ἀσίης καὶ τῆς Εὐρώπης βασιλεῦσαι, ἐόντα ἀνόσιόν τε καὶ ἀτάσθαλον · ὃς τά τε ἱρὰ καὶ τὰ ἴδια ἐν ὁμοίῳ ἐποιέετο, ἐμπιπράς τε καὶ καταβάλλων τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα, ὃς καὶ τὴν θάλασσαν ἀπεμαστίγωσε πέδας τε κατῆκε « Cela (*sc.* cette victoire), ce n'est pas nous qui l'avons accomplie, mais les dieux et les héros, jaloux qu'un seul homme régnât sur l'Asie et l'Europe, un homme impie et d'un orgueil insensé : lui qui tenait à même enseigne les sanctuaires et les biens particuliers, brûlant et renversant les images des dieux, et qui a même

[85] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἄγχι.
[86] Cf. chap. I, A. 2. d).

fustigé la mer et lui a imposé des entraves ! ». On note ici l'évocation solennelle des dieux et des héros, des sanctuaires et des statues des dieux, le motif de la mer fustigée, ainsi que la clausule dactylique πέδας τε κατῆκε.

On rencontre de même le syntagme ἔργα ἀτάσθαλα, aux côtés d'autres termes poétiques ou hyperboliques tels que l'adjectif composé ὑπερφυές ou le syntagme κλέος μέγιστον, dans le discours que tient Lampon, premier citoyen d'Egine, à Pausanias en 9.78 : Ὦ παῖ Κλεομβρότου, ἔργον ἔργασταί τοι ὑπερφυὲς μέγαθός τε καὶ κάλλος, καί τοι θεὸς παρέδωκε ῥυσάμενον τὴν Ἑλλάδα κλέος κατέσθαι μέγιστον Ἑλλήνων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν. Σὺ δὲ καὶ τὰ λοιπὰ τὰ ἐπὶ τούτοισι ποίησον, ὅκως λόγος τέ σε ἔχῃ ἔτι μέζων καί τις ὕστερον φυλάσσηται τῶν βαρβάρων μὴ ὑπάρχειν ἔργα ἀτάσθαλα ποιέων ἐς τοὺς Ἕλληνας, la teneur de ces « actes insensés » étant révélés dans la phrase suivante : « Quand aux Thermopyles Léonidas a succombé, Mardonios et Xerxès ont fait clouer à un poteau sa tête coupée » (trad. Barguet).

Mais le terme est aussi dit d'Artayctès, gouverneur du nome de l'Hellespont, en 9.116 : Ἐτυράννευε δὲ τούτου τοῦ νομοῦ Ξέρξεω ὕπαρχος Ἀρταΰκτης, ἀνὴρ μὲν Πέρσης, δεινὸς δὲ καὶ ἀτάσθαλος, ὃς καὶ βασιλέα ἐλαύνοντα ἐπ᾽ Ἀθήνας ἐξηπάτησε, τὰ Πρωτεσίλεω τοῦ Ἰφίκλου χρήματα ἐξ Ἐλαιοῦντος ὑπελόμενος. Sont ici évoqués les trésors (et dans la phrase suivante le sanctuaire, τάφος καὶ τέμενος περὶ αὐτόν) de Protésilas, chef thessalien tombé le premier des Grecs au rivage de Troie (*Il*. 2.698), et mentionné déjà en 7.33 à propos du même Artayctès, ὃς καὶ ἐς τοῦ Πρωτεσίλεω τὸ ἱρὸν ἐς Ἐλαιοῦντα ἀγινεόμενος γυναῖκας ἀθέμιστα ἔργα ἔρδεσκε, locution incontestablement poétique. Dans l'occurrence considérée, le syntagme δεινὸς δὲ καὶ ἀτάσθαλος compose un dimètre iambique d'une grande expressivité et fait se côtoyer deux termes dont l'un est usuel et l'autre poétique.

On trouve également ἀτάσθαλος au sujet de Périandre et des Corcyréens en 3.49 : Ἀπέπεμπε δὲ ἐς Σάρδις ἐπ᾽ ἐκτομῇ Περίαδνρος τῶν πρώτων Κερκυραίων ἐπιλέξας τοὺς παῖδας τιμωρεόμενος · πρότεροι γὰρ οἱ Κερκυραῖοι ἦρξαν ἐς αὐτὸν πρῆγμα ἀτάσθαλον ποιήσαντες ; on apprend en effet un peu plus loin (3.53) que les Corcyréens ont tué Lycophron, le fils de Périandre.

Enfin, au cours des Dialogues perses, dans le discours gnomique d'Otanès : 3.80 Ἐγγίνεται μὲν γάρ οἱ ὕβρις ὑπὸ τῶν παρεόντων ἀγαθῶν, φθόνος δὲ ἀρχῆθεν ἐμφύεται ἀνθρώπῳ. Δύο δ᾽ ἔχων ταῦτα ἔχει πᾶσαν κακότητα · τὰ μὲν γὰρ ὕβρι κεκορημένος ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα, τὰ δὲ φθόνῳ. Outre le caractère gnomique dont témoigne la phrase (cf. l'expression τίκτει κόρος ὕβριν), on relève ici le verbe ἔρδω, probable poétisme[87], ainsi que le dimètre trochaïque composé par le syntagme πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα « bien des actes insensés ».

[87] Cf. *infra*, *s. v.*

L'adjectif ἀτάσθαλος illustre donc dans ses occurrences hérodotéennes le thème de l'*hubris* ; or cette association, consubstantielle au sens du terme, est déjà évidente chez Homère, comme en témoignent *Il*. 11.695 ἡμέας ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανόωντο, ou *Od*. 3.207 οἵ τέ μοι ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανόωνται, etc. — Le terme ne figure pas dans les inscriptions ioniennes et doit être tenu pour poétique[88].

Le substantif ἀτασθαλίη apparaît pour sa part dans un passage du *logos* égyptien qui préfigure le motif de Xerxès fustigeant l'Hellespont, et déjà considéré plus haut : 2.111 τὸν δὲ βασιλέα λέγουσι τοῦτον ἀτασθαλίῃ χρησάμενον λαβόντα αἰχμὴν βαλεῖν ἐς μέσας τὰς δίνας τοῦ ποταμοῦ, μετὰ δὲ αὐτίκα καμόντα αὐτὸν τοὺς ὀφθαλμοὺς τυφλωθῆναι. — On rejoindra ici le commentaire de Förstemann qui, observant une distinction entre l'emploi du pluriel homérique ἀτασθαλίῃσι (*Il*. 4.409, 22.204, *Od*. 1.7, 10.437, etc.) et le tour hérodotéen ἀτασθαλίῃ χρησάμενον, reconnaît cependant ici un usage poétique, imité plus tard par la prose tardive[89].

ἄτη « désastre », ἀτέω « être désespéré »

Le substantif ἄτη apparaît dans le discours de Solon à Crésus au sein de la comparaison entre le « riche malheureux » et « l'homme qui jouit des faveurs du sort », en 1.32 : ὁ μὲν ἐπιθυμίην ἐκτελέσαι καὶ ἄτην μεγάλην προσπεσοῦσαν ἐνεῖκαι δυνατώτερος, ὁ δὲ τοῖσδε προέχει ἐκείνου · ἄτην μὲν καὶ ἐπιθυμίην οὐκ ὁμοίως δυνατὸς ἐκείνῳ ἐνεῖκαι, ταῦτα δὲ ἡ εὐτυχίη οἱ ἀπερύκει, κτλ. « le premier est plus capable d'accomplir son désir et supporter le coup d'une grand désastre, mais le second l'emporte sur l'autre sur ces points : sans qu'il soit capable de supporter comme l'autre un désastre ou un désir, son heureuse fortune les écarte de lui », etc. Ce terme, d'ascendance homérique, apparaît bien, de fait, dans les élégies de Solon : 4.34-35 West [Εὐνομίη] τραχέα λειαίνει, παύει κόρον, ὕβριν ἀμαυροῖ, # αὐαίνει δ᾽ ἄτης ἄνθεα φυόμενα ; 13.11-13 W ὃν δ᾽ ἄνδρες τιμῶσιν ὑφ᾽ ὕβριος, οὐ κατὰ κόσμον # ἔρχεται, ἀλλ᾽ ἀδίκοις ἔργμασι πειθόμενος # οὐκ ἐθέλων ἕπεται, ταχέως δ᾽ ἀναμίσγεται ἄτηι ; 13.67-70 W ἀλλ᾽ ὁ μὲν εὖ ἔρδειν πειρώμενος οὐ προνοήσας # ἐς μεγάλην ἄτην καὶ χαλεπὴν ἔπεσεν, # τῶι δὲ κακῶς ἔρδοντι θεὸς περὶ πάντα δίδωσιν # συντυχίην ἀγαθήν, ἔκλυσιν ἀφροσύνης ; et 13.74-76 W κέρδεά τοι θνητοῖς ὥπασαν ἀθάνατοι, # ἄτη δ᾽ ἐξ αὐτῶν ἀναφαίνεται, ἣν ὁπότε Ζεὺς # πέμψηι

[88] Malgré FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Quamuis saepe in orationibus positum sit, dubito tamen an ne hoc quidem adiectivo Herodotus recte dicatur usus esse poetico. Quod Arrianus saepius posuit vocabulum, ut in 6.27.9, 7.1.9, 6.14.4, hanc putamus esse imitationem Herodoteam. »

[89] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Homerus semper pluralem ponit ἀτασθαλίῃσι, cf. Δ 409. Χ 204. α 7. κ 437 cett. Differt igitur usus Herodoteus, cuius proprietas perspicitur etiam ex appositione participii χρησάμενος. Singularem sane usurpavit Simon. Fr. 53 : nec vero est cur putemus Herodotus posuisse hanc vocem nonnisi ex poetarum exemplo. Quamquam apud ceteros scriptores vocabulum non invenitur : nisi forte hoc memoratu dignum putas esse (Lucianum) de astrol. 15 scripsisse ἀτασθαλίῃ χρεόμενος aut Arrianum 7.14.9 : ἀτασθαλία ἐς τὸ θεῖον. »

τεισομένην, ἄλλοτε ἄλλος ἔχει. Peut-être faut-il donc voir dans son emploi chez Hérodote un écho aux poèmes de Solon[90]. Mais ἄτη est plus généralement un terme poétique, d'ascendance certes homérique mais aussi bien présent dans la tragédie[91].

Le verbe ἀτέω qui en dérive est attesté pour sa part en 7.223 dans le syntagme participial παραχρεώμενοί τε καὶ ἀτέοντες « avec la frénésie du désespoir ». On peut en rapprocher l'emploi homérique d'*Il.* 20.332 Αἰνεία, τίς σ᾽ ὧδε θεῶν ἀτέοντα κελεύει # ἀντία Πηλεΐωνος ὑπερθύμοιο μάχεσθαι[92], d'où par homérisme Callimaque (…). Le syntagme hérodotéen coordonne ainsi deux termes dont l'un est usuel et l'autre poétique, selon un procédé que nous avons déjà observé à plusieurs reprises.

ἄτρυτος « infatigable, incessant »

Ce composé privatif formé sur le verbe τρύω « user, épuiser », signifie proprement « infatigable » : ainsi chez Eschyle, *Eum.* 403 ἦλθον ἄτρυτον πόδα. Il est dit chez Hérodote du πόνος en 9.52 Ταῦτα βουλευσάμενοι κείνην μὲν τὴν ἡμέρην πᾶσαν προσκειμένης τῆς ἵππου εἶχον πόνον ἄτρυτον, κτλ. « harassés sans relâche » (trad. Barguet). Les occurrences majoritairement poétiques du terme dans la littérature grecque, depuis Homère, ainsi que le rythme dactylico-anapestique composé par le syntagme εἶχον πόνον ἄτρυτον placé en fin de proposition, amènent à le considérer ici comme un poétisme.

αὐδάζομαι, αὐδάω-ῶ « parler (à voix haute) »

Ces deux verbes sont des dénominatifs du substantif αὐδή « voix humaine », attesté chez Homère et les poètes. Ils figurent tous deux dans le passage du *logos* égyptien relatant la fondation de l'oracle de Dodone, dans lequel Hérodote rapporte la tradition orale et la soumet à un examen critique : c'est d'abord 2.55 Δύο πελειάδας μελαίνας ἐκ Θηβέων τῶν Αἰγυπτιέων ἀναπταμένας τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην, τὴν δὲ παρὰ σφέας ἀπικέσθαι · ἱζομένην δέ μιν ἐπὶ φηγὸν αὐδάξασθαι φωνῇ ἀνθρωπείῃ ὡς χρεὸν εἴη μαντήιον αὐτόθι Διὸς γενέσθαι, κτλ. ; puis : 2.57 μετὰ δὲ χρόνον τὴν πελειάδα ἀνθρωπηίῃ φωνῇ αὐδάξασθαι λέγουσι, ἐπείτε σύνετά σφι ηὔδα ἡ γυνή.

Le verbe αὐδάω connaît de nombreux exemples homériques où il « tient une grande place à l'imparfait ηὔδα, notamment avec les préverbes ἐξ-, παρ-, μετ- et surtout προσ- dans le vocabulaire homérique des formules introduisant les répliques d'un dialogue »[93]. Mais on

[90] Voir pour les réminiscences soloniennes le chap. V, I. B. 1. et 2. c).
[91] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* : « Chez Homère le mot désigne la faute, l'erreur […] et en *Il.* 19.91 on voit naître la notion de la déesse Ἄτη 'erreur' […]. Le mot est bien attesté dans la tragédie au sens de 'erreur, malheur', et peut se dire de personnes marquées par le malheur, cf. S. *Ant.* 533 δύ᾽ ἄτα 'ces deux pestes' […]. La famille de ἀάομαι, ἄτη, fort ancienne, exprime l'idée de commettre une faute, une erreur ou, à l'actif, causer un dommage. »
[92] Cf. FÖRSTEMANN, *s. v.* ἀτέων : « Caecum furorem et qui non caveat periculum utroque loco significari sane videmus. »
[93] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* αὐδάω.

l'y trouve aussi en tant que verbe simple, ainsi *Il*. 1.92, 5.786, etc., ou dans la locution αὔδα ὅ τι φρονέεις (*Il*. 14.195, 18.426 ; *Od*. 5.89). L'imparfait hérodotéen ηὔδα est donc clairement d'ascendance homérique.

Αὐδάζομαι en revanche n'est pas homérique ; mais il est attesté dans les *Hymnes orphiques*, chez le poète alexandrin Lycophron et chez Oppien, tous emplois poétiques qui permettent d'affirmer que ce verbe, comme son doublet, fait fonction de poétisme lexical dans un passage à coloration mythique et qui porte sur la question du « langage humain », donc sur une problématique linguistique à laquelle nous reviendrons dans notre étude de poétique lexicale.

αὐτοκελής « de son propre mouvement »

Cet adjectif composé est un *hapax* hérodotéen que les dictionnaires donnent pour synonyme de αὐτοκέλευστος, attesté pour sa part chez Xénophane, *An*. 3.4.5, ou dans l'*Anthologie*, 5.22. Les deux termes dénotent en effet la « spontanéité » d'une action. Cependant, tandis qu'αὐτοκέλευστος est formé sur le radical du verbe κελεύω, le composé hérodotéen est construit directement sur la racine κελ- du verbe κέλομαι « concurrencé et évincé [par] κελεύω [et qui] n'est attesté qu'en poésie ou en dialecte (Hom., Hés., Epidaure, Crète, Milet) »[94]. Le passage dans lequel il apparaît narre la lapidation de Lykidas, de sa femme et de ses enfants par les femmes athéniennes : 9.5 Γενομένου δὲ θορύβου ἐν τῇ Σαλάμινι περὶ τὸν Λυκίδην, πυνθάνονται τὸ γινόμενον αἱ γυναῖκες τῶν ᾿Αθηναίων, διακελευσαμένη δὲ γυνὴ γυναικὶ καὶ παραλαβοῦσα ἐπὶ τὴν Λυκίδεω οἰκίην ἤισαν αὐτοκελέες, καὶ κατὰ μὲν ἔλευσαν αὐτοῦ τὴν γυναῖκα, κατὰ δὲ τὰ τέκνα « Une rumeur ayant pris naissance à Salamine autour de Lycidas, les femmes des Athéniens s'informèrent de ce qui se passait et, l'une excitant et entraînant l'autre, elles se rendirent de leur propre mouvement dans la maison de Lykidas, et elles lapidèrent sa femme, et lapidèrent ses enfants ». On observera que, αὐτοκελής suivant naturellement un rythme dactylique, le syntagme ἤισαν αὐτοκελέες, placé d'ailleurs en fin de proposition, compose un hémiépès dont la vivacité mime le mouvement de précipitation des Athéniennes. En outre, la proposition subséquente renferme dans la double tmèse paratactique κατὰ μὲν ἔλευσαν…, κατὰ δὲ… un poétisme morphosyntaxique considéré dans notre première partie[95] ; de sorte si le verbe κέλομαι connaît une existence dans le dialecte ionien, le composé αὐτοκελής fonctionne pour sa part comme un terme poétique.

ἄφραστος « inconcevable »

Ce composé privatif apparaît dans le passage rapportant l'expédient conçu par Labda, femme d'Eétion et mère de Kypsélos, pour dérober son enfant à la mort en 5.92δ : ῾Η Λάβδα

[94] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* κέλλω.
[95] Voir chap. I, II. 4. c) (ii).

γὰρ πάντα ταῦτα ἥκουε ἑστεῶσα πρὸς αὐτῇσι τῇσι θύρῃσι · δείσασα δὲ μή σφι μεταδόξῃ καὶ τὸ δεύτερον λαβόντες τὸ παιδίον ἀποκτείνωσι, φέρουσα κατακρύπτει ἐς τὸ ἀφραστότατόν οἱ ἐφαίνετο εἶναι, ἐς κυψέλην, κτλ. « Car Labda entendait tout pour s'être placée tout contre les portes ; et craignant qu'ils ne changent d'avis et qu'ils ne reprennent l'enfant pour le tuer, elle l'emmena pour le cacher dans le lieu qui lui paraissait le plus inconcevable — dans un *coffre* ».

Ἄφραστος, dans ses diverses acceptions d'« inexprimable » (Eschyle, *Pers*. 165), « invisible » (*Hh. Merc*. 353, Eschyle, Sophocle), « incompréhensible » (*Hh. Merc*. 80, Soph. *Tr*. 694), « imprévu, imprévisible » (A. Rh. 2.224), ou encore « insensé » (Nic. *Th*. 776), ne connaît guère que des occurrences poétiques. Chez Hérodote même, le rythme de la phrase où il figure est particulièrement signifiant : la proposition ἐς τὸ ἀφραστότατόν οἱ ἐφαίνετο εἶναι, lue selon la scansion homérique avec le souvenir du digamma de (ϝ)οἱ faisant position, compose une séquence de cinq dactyles. Elle est reprise immédiatement par le maître mot de κυψέλη « coffre », qui fournit une explication au nom de Kypsélos, le récit ayant clairement une fonction étiologique[96].

ἄχος « douleur morale, chagrin »

Le substantif ἄχος, qui désigne la « douleur morale », est employé à propos de la fille de Mykérinos, qui se pend de chagrin après sa liaison incestueuse avec son père : 2.131 Οἱ δέ τινες λέγουσι περὶ τῆς βοὸς ταύτης καὶ τῶν κολοσσῶν τόνδε τὸν λόγον, ὡς Μυκερῖνος ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ θυγατρὸς καὶ ἔπειτα ἐμίγη οἱ ἀεκούσῃ · μετὰ δὲ λέγουσι ὡς ἡ παῖς ἀπήγξατο ὑπὸ ἄχεος, κτλ. « D'autres tiennent au sujet de cette vache et de ces colosses ce discours, selon lequel Mykérinos était tombé amoureux de sa propre fille et s'était ensuite uni à elle contre son gré ; après quoi, ils disent que l'enfant se pendit de chagrin ».

Ἄχος est un terme homérique et tragique, dont on ne trouve que de rares exemples dans la prose (ainsi Xén. *Cyr*. 5.5.6, 6.1.37, puis seulement chez les prosateurs tardifs). Comme l'observe S. Lilja, commentant l'emploi du terme chez Phérécyde d'Athènes, « il est intéressant de noter que la seule fois où ἄχος apparaît chez Hérodote, il est accompagné par l'allitération dans ἡ παῖς ἀπήγξατο ὑπὸ ἄχεος, tout comme dans l'histoire de Niobé racontée par Phérécyde on nous dit qu'elle ὑπὸ τοῦ ἄχεος ἀναχωρεῖ εἰς Σίπυλον »[97]. La séquence citée du passage hérodotéen atteste en effet une assonance en α et une allitération en π qui composent une chaîne phonopoétique à valeur expressive.

[96] Voir pour un autre exemple d'étiologie linguistique, ci-dessous, II. B.

[97] S. LILJA, *op. cit.*, p. 20 : « It is interesting to note that the only time that ἄχος occurs in Herodotus, it is accompanied by alliteration in ἡ παῖς ἀπήγξατο ὑπὸ ἄχεος (2.131), just as in Pherecydes' story of Niobe we are told how she ὑπὸ τοῦ ἄχεος ἀναχωρεῖ εἰς Σίπυλον. »

— B.

βαρυσύμφορος « gravement affecté par le malheur », « ill-starred » (Powell), « weighed down by ill-luck » (*LSJ*)

Cet adjectif composé est sans attestation avant Hérodote. Il figure chez lui dans le passage relatant le suicide d'Adraste : 1.45 Ἄδρηστος δὲ ὁ Γορδίεω τοῦ Μίδεω, οὗτος δὴ ὁ φονεὺς μὲν τοῦ ἑωυτοῦ ἀδελφεοῦ γενόμενος, φονεὺς δὲ τοῦ καθήραντος, ἐπείτε ἡσυχίη τῶν ἀνθρώπων ἐγένετο περὶ τὸ σῆμα, συγγινωσκόμενος ἀνθρώπων εἶναι τῶν αὐτὸς ᾔδεε βαρυσυμφορώτατος, ἐπικατασφάζει τῷ τύμβῳ ἑωυτόν « Quant à Adraste, le fils de Gordyas fils de Midas, celui-là qui avait été le meurtrier de son propre frère, et le meurtrier de celui qui l'avait purifié, lorsque le silence et la solitude régnèrent autour de la tombe, comprenant qu'il était, de tous les hommes de sa connaissance, le plus accablé par le malheur, il se donna la mort sur le tombeau ». On ne le retrouve ensuite que chez Appien, *Mac*. 19, chez Dion Cassius, 78.41, et au sens actif de « calamitous » (*LSJ*), qualifiant πόλεμος, chez le sophiste Thémistios au IVème siècle après J.-C., *Or*. 15.184c (également au superlatif).

Le terme figure donc d'une part, chez Hérodote, d'autre part chez des prosateurs tardifs qui le lui ont vraisemblablement emprunté. Or, la rareté du terme, son statut de composé et son sémantisme tragique sont des signes de poéticité. On songera en effet à des synonymes de βαρυσύμφορος également formés sur un premier terme βαρυ- : βαρύποτμος Soph. *Ph*. 1096 « au sort pénible, infortuné » ; en parlant de choses, « pénible », Soph. *O. C*. 1449 ; au superlatif, βαρυποτμώτατος Eur. *Ph*. 1345 ; ainsi que βαρυδαίμων « dont le sort pèse lourdement, malheureux, infortuné », Eur. *Alc*. 866 ; parodié par Aristophane, *Eccl*. 1102. Ces composés connaissent, on le voit, des emplois exclusivement poétiques, et plus précisément tragiques. Il est vrai qu'à la différence de βαρυσύμφορος présentant au deuxième terme le substantif συμφορά, usuel en prose, βαρύποτμος présente un deuxième terme lui-même poétique. Mais le phénomène de la composition et le volume du mot, employé qui plus est au superlatif par Hérodote, l'érigent en terme poétique, intégré qui plus est dans le contexte d'une phrase à « la belle ordonnance » et au « développement majestueux »[98]. Le passage est, au surplus, éminemment tragique, et le composé βαρυσύμφορος doit donc être considéré comme un poétisme tragique peut-être forgé par Hérodote, sur le modèle des autres composés en βαρυ-.

βιοτή « vie »

Ce terme figure en 7.47 dans un discours de Xerxès à Artabane : Ἀρτάβανε, βιοτῆς μέν νυν ἀνθρωπηίης πέρι, ἐούσης τοιαύτης οἵην περ σὺ διαιρέαι εἶναι, παυσώμεθα, μηδὲ

[98] Note de LEGRAND, *ad loc.*, qui ajoute : « on ne trouve pas souvent, chez Hérodote, des phrases aussi amples, aussi fermement conduites et aussi bien cadencées. »

κακῶν μεμνεώμεθα χρηστὰ ἔχοντες πρήγματα ἐν χερσί « Artabane, au sujet de la vie humaine, qui est telle que tu la définis, cessons de parler, et ne mentionnons pas de malheurs quand nous avons une situation avantageuse entre les mains ». On remarquera la place liminaire de βιοτῆς après le vocatif, s'accompagnant de l'anastrophe de la préposition περί.

Le terme est essentiellement poétique, employé comme il l'est par Homère, *Od*. 4.565 τῇ περ ῥηίστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν, par Pindare (P. 4.282) et par les tragiques Eschyle (*Perses* 852), Sophocle, Euripide — Des exemples en prose sont cependant fournis par Démocrite, 200, 297, et Xénophon, *Cyr*. 7.2.27, ainsi que par Hippocrate, *Epid*. 6.5.14. Le terme n'en demeure pas moins « rare en prose »[99], et son emploi hérodotéen doit être tenu à tout le moins pour marqué. On notera en outre que l'expression βιοτῆς ἀνθρωπηίης fait écho au vers homérique cité ci-dessus.

βιώσιμον « viable »

A deux reprises est attestée chez Hérodote la locution οὐκ εἶναι βιώσιμον / -α « ne pas être viable » : d'une part dans les propos d'Adraste meurtrier du fils de Crésus, déclarant en 1.45 ὡς ἐπ᾽ ἐκείνῃ (*sc*. τῇ συμφορῇ) τὸν καθήραντα ἀπολωλεκὼς εἴη, οὐδέ οἱ εἴη βιώσιμον « et que la vie lui était désormais odieuse » (trad. Barguet) ; d'autre part dans la description de la faune arabique, en 3.109 : αἱ ἔχιδναί τε καὶ οἱ ἐν ᾽Αραβίοισι ὑπόπτεροι ὄφιες εἰ ἐγίνοντο ὡς ἡ φύσις αὐτοῖσι ὑπάρχει, οὐκ ἂν εἴη βιώσιμα ἀνθρώποισι « l'homme ne pourrait plus vivre sur la terre » (trad. Barguet).

Or ce sens est aussi celui de Sophocle, *Ant*. 566 Τί γὰρ μόνῃ μοι τῆσδ᾽ ἄτερ βιώσιμον ; où la valeur illocutoire de l'interrogation est négative. — Dans un autre sens de « qui est à vivre », l'adjectif qualifie χρόνος chez Euripide, *Alc*. 650, puis Libanios, *Decl*. 2.34.2. Enfin, le terme est également employé par Théophraste, *H. P*. 9.12.1, et Arrien, *An*. 2.4.8. Les occurrences en prose tardive ne doivent pas oblitérer le parallèle étroit entre les passages hérodotéens et tragiques, notamment le passage sophocléen d'*Antigone*, et l'on peut penser que le sémantisme même de cette locution négative lui confère des connotations tragiques, particulièrement actualisées dans le récit d'Adraste.

(ἀνα)βλαστάνω « pousser, bourgeonner » au sens figuré

Le verbe βλαστάνω signifie proprement « pousser, bourgeonner » en parlant de plantes. Il se prête en poésie à des emplois métaphoriques : ainsi, en parlant de l'île de Rhodes, Pindare, *Ol*. 7.69 βλάστε μὲν ἐξ ἁλὸς ὑγρᾶς νᾶσος ; en parlant d'enfants, « to be born » selon *LSJ*, Pi. *N*. 8.7 ἔβλαστεν δ᾽ υἱὸς Οἰνώνας βασιλεύς ; Soph. *Aj*. 760-761 ἀνθρώπου φύσιν βλαστών « born in man's nature » ; en parlant de choses, Sophocle, *Ant*. 295-296 ἀργυρὸς κακὸν νόμισμ᾽ ἔβλαστε ; *El*. 1095 μέγιστ᾽ ἔβλαστε νόμιμα (dans un passage

[99] CHANTRAINE, *DELG* ; *LSJ* ; Bailly, *s. v.*

lyrique) ; ou encore en parlant de « résolutions, sentiments qui germent dans le cœur, etc. » (Bailly), Eschl. *Sept* 576, Soph. *O. C.* 611, etc. Ces emplois métaphoriques sont essentiellement poétiques et, comme l'indique *LSJ*, « non communs en prose ».

Aussi est-il intéressant de noter que l'on relève chez Hérodote trois occurrences métaphoriques du verbe préverbé ἀναβλαστάνω, employé au sens métaphorique, en parlant d'une infortune, dans le discours de Préxaspe à Cambyse en 3.62 Εἰ μέν νυν οἱ τεθνεῶτες ἀνεστᾶσι, προσδέκεό τοι καὶ Ἀστυάγεα τὸν Μῆδον ἐπαναστήσεσθαι · εἰ δ' ἔστι ὥσπερ πρὸ τοῦ, οὐ μή τί τοι ἔκ γε ἐκείνου νεώτερον ἀναβλάστῃ « Si les morts ressuscitent, attends-toi à ce qu'Astyage le Mède se dresse contre toi ; mais s'il en est comme auparavant, tu n'as pas à sa craindre que de lui (*sc.* Smerdis) bourgeonne quelque coup d'éclat » ; et dans le discours de Soclès de Corinthe en 5.92δ Ἔδεε δὲ ἐκ τοῦ Ἠετίωνος γόνου Κορίνθῳ κακὰ ἀναβλαστεῖν « Mais il fallait que de la descendance d'Eétion bourgeonnent des malheurs ». On lit enfin en 7.156, à propos de l'essor de Syracuse : ἀνά τ' ἔδραμον καὶ ἔβλαστον « elle prit son essor et devint florissante », les manuscrits CP attestant ici ἀνέβλαστον.

βορή « pâture pour les animaux, nourriture »

Ce terme employé trois fois par Hérodote est attesté par ailleurs majoritairement chez les tragiques : au sens de « pâture pour les animaux », Eschl. *Pr.* 583 ; Soph. *Ant.* 30 ; Eur. *Ph.* 1603 ; en ce sens, on le trouve aussi chez Aristophane, *Cav.* 417, et Aristote, *Nic.* 3.10.7. Cette acception est illustrée par Hérodote, 2.65 ἡ δ' ἀντ' αὐτοῦ τάμνουσα ἰχθῦς παρέχει βορὴν τοῖσι θηρίοισι.

C'est seulement chez les tragiques en revanche que figure le sens défini par Bailly de « nourriture de ceux qui se nourrissent de chair humaine », équivalant aux « cannibal feasts » de *LSJ* : Eschl. *Ag.* 1220, Soph. *Ant.* 1017, Eur. *Cycl.* 127, sens qui est celui d'Hérodote dans l'épisode du festin d'Harpage, en 1.119 : Ὡς δὲ τῷ Ἁρπάγῳ ἐδόκεε ἅλις ἔχειν τῆς βορῆς, Ἀστυάγης εἴρετό μιν εἰ ἡσθείη τι τῇ θοίνῃ « Lorsqu'Harpage parut rassasié de nourriture, Astyage lui demanda s'il était content du banquet » ; rappelons qu'il s'agit des chairs de son propre fils.

Enfin, en parlant du feu assimilé à un animal, mais avec sans doute l'idée d'une gloutonnerie attestée chez Euripide, *Suppl.* 865, on lit en 3.16 : Αἰγυπτίοισι δὲ νενόμισται τὸ πῦρ θηρίον εἶναι ἔμψυχον, πάντα δι' [αὐτὸ] κατεσθίειν τά περ ἂν λάβῃ, πλησθὲν δὲ αὐτὸ τῆς βορῆς συναποθνῄσκειν τῷ κατεσθιομένῳ « Chez les Egyptiens, le feu est considéré comme un animal doué de vie, qui dévore tout ce qu'il prend et qui, empli lui-même de nourriture, se meurt avec ce qu'il a dévoré ».

Le terme connaît donc chez Hérodote trois nuances sémantiques différentes : celui, originel, de « nourriture pour les animaux » ; celui de « nourriture consistant en chair humaine » ; celui enfin de « nourriture, avec idée de gloutonnerie ». Parmi ces trois

acceptions, la plus poétique est à coup sûr la deuxième, extraite du festin d'Harpage, passage éminemment tragique. Mais la vision du feu se repaissant de toutes choses n'est pas sans poésie non plus, et le terme est là aussi probablement marqué dans son emploi. L'occurrence la plus neutre paraît être la première, qui trouvant des parallèles non seulement chez les tragiques, mais aussi chez Aristote, doit vraisemblablement être tenue pour un terme plutôt technique que poétique.

βούκερως « aux cornes de vache »

Cet adjectif composé qualifie la représentation de la déesse égyptienne Isis en 2.41 : Τὸ γὰρ τῆς Ἴσιος ἄγαλμα ἐὸν γυναικήιον βούκερών ἐστι, κατά περ Ἕλληνες τὴν Ἰοῦν γράφουσι, καὶ τὰς βοῦς τὰς θηλέας Αἰγύπτιοι πάντες ὁμοίως σέβονται προβάτων πάντων μάλιστα μακρῷ « La statue d'Isis, qui est de forme féminine, porte des cornes de vache, tout comme les Grecs représentent Io », etc. Il est employé également par Eschyle, *Pr.* 588 : Κλύεις φθέγμα τᾶς # βούκερω παρθένου ; ainsi que par Nonnos, 14.319, sous la forme non contracte βουκέραος. — La phrase d'Hérodote s'achève sur une double allitération relevée dans notre étude de phonétique poétique : <u>π</u>ροβάτων <u>π</u>άντων <u>μ</u>άλιστα <u>μ</u>ακρῷ.

— Γ.

γαλαθηνός « qui tette du lait, tout jeune »

L'adjectif composé γαλαθηνός est employé par Hérodote à propos des sacrifices d'animaux dans la description du sanctuaire de Babylone : 1.183 Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος βωμὸς μέγας, ἐπ᾽ οὗ θύεται τὰ τέλεα τῶν προβάτων · ἐπὶ γὰρ τοῦ χρυσέου βωμοῦ οὐκ ἔξεστι θύειν ὅτι μὴ γαλαθηνὰ μοῦνα « Il est encore un autre grand autel, sur lequel on sacrifie le bétail adulte ; car sur l'autel d'or, il n'est permis de sacrifier que les animaux à la mamelle ».

Cet adjectif est déjà homérique : *Od.* 4.336 νεβροὺς κοιμήσασα νεογενέας γαλαθηνούς. Si l'on en rencontre une occurrence ponctuelle chez Hippocrate (*De Affectionibus*, 43), il est essentiellement poétique (Anacréon, 51, Simonide, 52, Théocrite, 18.41, Phérécrate, 44). Une inscription ionienne l'atteste cependant : Favre, P 174_{12} γαλαθηνῶι ἔλατρα ἐγ δύω χοινίκων (*sc.* παρέχεται). Mais Favre fait figurer le terme dans la liste des « Vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris »[100].

La phrase d'Hérodote s'ouvre sur un rythme dactylique marqué : Ἔστι δὲ καὶ ἄλλος βωμὸς μέγας, considéré au titre des formules de présentation[101], tandis que la séquence composée par les mots ὅτι μὴ γαλαθηνὰ obéit à un rythme anapestique. Le critère rythmique paraît donc confirmer la probable poéticité lexicale de l'adjectif γαλαθηνός.

[100] FAVRE, *Appendix VI*, p. 430.
[101] Cf. chap. III, II. B.

γαλακτοπότης « buveur de lait »

Cet adjectif composé sans attestation avant Hérodote figure chez lui à deux reprises dans des passages ethnographiques, où il qualifie les Massagètes — 1.216 γαλακτοπόται δέ εἰσι — puis un peuple de Libyens — 4.186 νομάδες εἰσὶ κρεοφάγοι τε καὶ γαλακτοπόται Λίβυες, où l'on notera le rythme anapestique de la fin de la phrase, occasionné par la structure de l'adjectif. Il ne figure ailleurs que chez Euripide, *Electre*, 169, dans un passage lyrique : Ἔμολέ τις ἔμολε γαλακτοπότας ἀνὴρ # Μυκηναῖος οὐρειβάτας.

γεραίρω « honorer, gratifier »

Le verbe γεραίρω, dénominatif d'un *γέραρ non attesté, est « employé chez Homère avec un datif indiquant le cadeau dont on honore un personnage »[102] : ainsi *Il*. 7.321 νώτοισιν δ᾽ Αἴαντα διηνεκέεσσι γέραιρεν # ἥρως Ἀτρεΐδης ; *Od*. 14.437, 441, etc. De ce sens d'« honorer ou récompenser par une marque d'honneur », on passe à celui d'« honorer, glorifier », tel qu'il se fait jour par exemple chez Pindare, *O*. 5.5 βωμοὺς ἑορταῖς « honorer les autels par des fêtes ». C'est en ce sens que le verbe est employé par Hérodote au sujet du héros Adraste, auxquels les Sicyoniens rendent de grands honneurs, en 5.67 : Τά τε δὴ ἄλλα οἱ Σικυώνιοι ἐτίμων τὸν Ἄδρηστον καὶ δὴ πρὸς τὰ πάθεα αὐτοῦ τραγικοῖσι χοροῖσι ἐγέραιρον, τὸν μὲν Διόνυσον οὐ τιμῶντες, τὸν δὲ Ἄδρηστον « Entre autres honneurs que les Sicyoniens rendaient à Adraste, ils célébraient notamment sa Passion par des chœurs tragiques, honorant non Dionysos, mais Adraste ».

Ce verbe est donc essentiellement homérique et poétique, employé dans la prose tardive, « non attesté en prose ancienne sauf chez Hérodote, Xénophon, Platon » comme l'indique Chantraine[103]. L'occurrence hérodotéenne, quant à elle, trouve place à la fin d'une séquence καὶ δὴ πρὸς τὰ πάθεα αὐτοῦ τραγικοῖσι χοροῖσι ἐγέραιρον qui compose un authentique hexamètre dactylique, et qui plus est dans un contexte rituel ; le poétisme leical est donc ici plus que probable.

γόνος « rejeton ; famille ; sexe ; fils »

Le *Lexique* de Powell distingue quatre sens pour le substantif γόνος, qui connaît treize occurrences chez Hérodote. Le premier est celui de « rejeton » (« offspring »), qu'il s'agisse d'un animal — 3.28 3.28 Ὁ δὲ Ἆπις οὗτος ὁ Ἔπαφος γίνεται μόσχος ἐκ βοὸς ἥτις οὐκέτι οἴη τε γίνεται ἐς γαστέρα ἄλλον βάλλεσθαι γόνον — ou d'un être humain : 5.92β Ἐκ δέ οἱ ταύτης τῆς γυναικὸς οὐδ᾽ ἐξ ἄλλης παῖδες ἐγίνοντο · ἐστάλη ὦν ἐς Δελφοὺς περὶ γόνου ; 9.33 Τεισαμενῷ γὰρ μαντευομένῳ ἐν Δελφοῖσι περὶ γόνου ἀανεῖλε ἡ Πυθίη ἀγῶνας τοὺς μεγίστους ἀναιρήσεσθαι πέντε. Le terme figure notamment dans la

[102] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* γέρας.
[103] CHANTRAINE, *loc. cit.*

locution ἄπαις… γόνου : ainsi 1.109 καὶ ὅτι ᾿Αστυάγης μέν ἐστι γέρων καὶ ἄπαις ἔρσενος γόνου ; 3.66 ἄπαιδα δὲ τὸ παράπαν ἐόντα ἔρσενος καὶ θήλεος γόνου ; 7.61 ἐτύγχανε γὰρ ἄπαις ἐὼν ὁ Κηφεὺς ἔρσενος γόνου ; 7.205 ᾿Αποθανόντος δὲ Κλεομένεος ἄπαιδος ἔρσενος γόνου.

Le deuxième sens est celui, collectif, de « famille, descendance » : il est représenté en 7.2 : ᾿Εόντες δὲ μητρὸς οὐ τῆς αὐτῆς ἐστασίαζον, ὁ μὲν ᾿Αρταβαζάνης κατ᾿ ὅ τι πρεσβύτατός τε εἴη παντὸς τοῦ γονοῦ, καὶ ὅτι νομιζόμενον εἴη πρὸς πάντων ἀνθρώπων τὸν πρεσβύτατον τὴν ἀρχὴν ἔχειν, κτλ.

Le troisième est celui de « sexe » : il apparaît dans 6.135 τὰ ἐς ἔρσενα γόνον ἄρρητα ἱρὰ ἐκφήνασαν Μιλτιάδῃ « les choses interdites au sexe masculin », expression déjà considérée plus haut à propos de l'adjectif ἄρρητος.

Enfin, le quatrième sens est celui de « fils », attesté par 1.108 ὅτι μέλλοι ὁ τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ γόνος βασιλεύσειν ἀντὶ ἐκείνου ; 2.43 οὗτοι οἱ θέμενοι τῷ ᾿Αμφιτρύωνος γόνῳ τοὔνομα ῾Ηρακλέα ; 5.92γ ἐθέλοντες τὸν μέλλοντα ᾿Ηετίωνι γίνεσθαι γόνον διαφθεῖραι ; 5.92δ ᾔδεε δὲ ἐκ τοῦ ᾿Ηετίωνος γόνου Κορίνθῳ κακὰ ἀναβλαστεῖν.

Dans tous ces emplois (le troisième paraissant propre à Hérodote), γόνος est un terme homérique et essentiellement poétique pour désigner « ce qui est engendré » : ainsi *Il*. 5.635 Διὸς γόνον pour désigner Sarpédon ; Soph., *Ph*. 333 Πηλέως γόνος pour Achille ; au sens collectif, *Il*. 20.409 οὕνεκα οἱ μετὰ παισὶ νεώτατος ἔσκε γόνοιο, etc. Γόνος peut donc, dans ses divers emplois, être considéré comme un poétisme.

— Δ.

δαίνυμι « donner un banquet » / δαίνυμαι « festoyer »

Ce verbe, qui signifie à l'actif « donner un banquet où chacun a sa part, une fête »[104], est largement attesté par Homère (58 occurrences) ; on le trouve aussi chez Archiloque, Fr. 197 West Ζεῦ πάτερ, γάμον μὲν οὐκ ἐδαισάμην ; Hipponax, Fr. 26.3 West δαινύμενος ὥσπερ Λαμψακηνὸς εὐνοῦχος ; Théognis 293 οὐδὲ λέων αἰεὶ κρέα δαίνυται ; Pindare, *Ném*. 1.72 ; et chez les tragiques, dès Phrynichos (*frr*. 5.4 et 6.2). Les exemples en prose sont pour leur part quasi inexistants. C'est donc un poétisme certain, pourtant non relevé comme tel par Hofer et Förstemann.

On en trouve cinq exemples chez Hérodote : un à l'actif et quatre au moyen. On a ainsi, d'une part, au sujet du « festin » d'Harpage : 1.162 ῞Αρπαγος… τὸν ὁ Μήδων βασιλεὺς ᾿Αστυάγης ἀνόμῳ τραπέζῃ ἔδαισε ; d'autre part, au cours de la guerre opposant Cyrus aux Massagètes, 1.211 τὴν προκειμένην ἰδόντες δαῖτα… κλιθέντες ἐδαίνυντο « quand ils virent le festin tout prêt […], ils s'attablèrent et festoyèrent » ; au sujet de Nitocris vengeant la mort de son frère : 2.100 πολλοὺς ἱστιᾶν, δαινυμένοισι δὲ ἐπεῖναι τὸν ποταμόν « elle leur

[104] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* δαίομαι.

offrit un grand banquet, et tandis qu'ils festoyaient, elle déchaîna sur eux le fleuve » ; chez les Ethiopiens, au sujet de la Table du Soleil : 3.18 τὰς μὲν νύκτας ἐπιτηδεύοντας τιθέναι τὰ κρέα τοὺς ἐν τέλεϊ ἑκάστοτε ἐόντας τῶν ἀστῶν, τὰς δὲ ἡμέρας δαίνυσθαι προσιόντα τὸν βουλόμενον « le soin d'y déposer ces viandes pendant la nuit incombe aux autorités de la ville, et pendant le jour n'importe qui peut y venir festoyer » ; et dans le discours d'un Perse : 9.16 Ὁρᾷς τούτους τοὺς δαινυμένους Πέρσας καὶ τὸν στρατὸν τὸν ἐλόπομεν ἐπὶ τῷ ποταμῷ στρατοπεδευόμενον ; Τούτων πάντων ὄψεαι ὀλίγου τινὸς χρόνου διελθόντος ὀλίγους τινὰς τοὺς περιγενομένους « Tu vois ces Perses qui festoient et l'armée que nous avons laissée camper près du fleuve ? De tous ceux-là, tu verras dans peu de temps passé peu de gens encore en vie ».

Les trois premiers passages (le festin d'Harpage, celui des Massagètes et celui des Babyloniens) revêtent un intense caractère dramatique ; l'évocation de la Table du Soleil est quant à elle un élément mythique qui s'accommode bien de l'emploi d'un poétisme ; enfin, le discours du Perse relève d'un registre gnomique qui motive lui aussi l'emploi de poétismes.

δαίς « banquet, festin »

Ce nom du « banquet » est largement employé par Homère et les poètes : on note ainsi 103 occurrences du mot dans la poésie homérique et hésiodique, à quoi peuvent s'ajouter ses six occurrences chez Panyassis ; on le trouve également chez Archiloque, Solon, Alcméon, Théognis ; dans la poésie lyrique (Pindare, Bacchylide) ; chez les trois tragiques, ainsi que chez les comiques. Il est très rare en prose, ne figurant guère que chez Xénophon, Xén. *Cyr*. 4.2.37 καὶ τἆλλα δὲ πάντα ὁπόσα καλὴν δαῖτα παρέξει ἕτοιμα ποιεῖτε « et préparez tout ce qui procure encore un beau banquet » ; Platon, *Phèdre* 247 a ὅταν δὲ δὴ πρὸς δαῖτα καὶ ἐπὶ θοίνην ἴωσιν, ἄκραν ἐπὶ τὴν ὑπουράνιον ἀψίδα πορεύονται πρὸς ἄναντες « mais quand ils vont à un festin et un banquet, ils s'acheminent vers le haut en direction du sommet de la voûte céleste » — dans le mythe de l'attelage ailé, passage éminemment poétique ; et Platon, *Banq*. 174b Ἔπου τοίνυν, ἔφη, ἵνα καὶ τὴν παροιμίαν διαφθείρωμεν μεταβαλόντες, ὡς ἄρα καὶ Ἀγάθων' ἐπὶ δαῖτας ἴασιν αὐτόματοι ἀγαθοί « Suis-moi donc, dit-il, afin que nous corrompions le proverbe en le changeant pour dire que les gens de bien se rendent spontanémént chez Agathon pour un banquet », qui présente explicitement un caractère proverbial que développe la phrase suivante[105]. Ainsi, les deux occurrences

[105] Ὅμηρος μὲν γὰρ κινδυνεύει οὐ μόνον διαφθεῖραι ἀλλὰ καὶ ὑβρίσαι εἰς ταύτην τὴν παροιμίαν· ποιήσας γὰρ τὸν Ἀγαμέμνονα διαφερόντως ἀγαθὸν ἄνδρα τὰ πολεμικά, τὸν δὲ Μενέλεων μαλθακὸν αἰχμητήν (Hom. *Il*. 17.587) θυσίαν ποιουμένου καὶ ἑστιῶντος τοῦ Ἀγαμέμνονος ἄκλητον ἐποίησεν ἐλθόντα τὸν Μενέλεων ἐπὶ τὴν θοίνην, χείρω ὄντα ἐπὶ τὴν τοῦ ἀμείνονος. — Pour le proverbe en question, cf. Bacchylide, *Péans*, Fr. 1.23-25 : Αὐτόματοι δ' ἀγαθῶν ἐς # δαῖτας εὐόχθους ἐπέρχονται δίκαιοι # φῶτες « spontanément, aux banquets abondants des gens de bien se rendent les hommes justes » ; Cratinos, Πυλαία, Fr. 1 : Οἱ δ' αὖθ' ἡμεῖς, ὡς ὁ παλαιὸς λόγος, αὐτομάτους ἀγαθοὺς ἰέναι κομψῶν ἐπὶ δαῖτα θεατῶν « et nous autres, selon l'antique discours, que spontanément les gens de bien vont au banquet des aimables spectateurs » ; Eupolis, Χρυσοῦν γένος, Fr. 14 : Αὐτόματοι δ' ἀγαθοὶ δειλῶν ἐπὶ δαῖτας ἴασιν « spontanément les gens de bien vont au banquet des lâches. » — Le traducteur H. N. Fowler de Platon remarque

platoniciennes, relevant l'une d'un passage à coloration mythique, l'autre d'une phrasélogie poétique, peuvent être considérées comme des emplois poétiques.

Or on trouve cinq exemples de δαίς dans l'œuvre d'Hérodote, réunis d'ailleurs dans les quatre premiers livres. Le premier désigne le banquet des Massagètes au cours duquel Spargapise, fils de la reine Tomyris, sera capturé par les Perses : 1.211 τὴν προκειμένην ἰδόντες δαῖτα, ὡς ἐχειρώσαντο τοὺς ἐναντίους, κλιθέντες ἐδαίνυντο, le nom étant associé dans cette phrase au verbe δαίνυμαι, sur lequel voir ci-dessus. Dans les quatre autres exemples, δαῖς fait partie d'un syntagme verbal où il complète le verbe προτιθέναι « servir un banquet ». Ainsi, le passage précédent est annoncé quelques paragraphes plus haut par le discours de Crésus : 1.207 Τούτοισι ὦν τοῖσι ἀνδράσι τῶν προβάτων ἀφειδέως πολλὰ κατακόψαντας καὶ σκευάσαντας προθεῖναι ἐν τῷ στρατοπέδῳ τῷ ἡμετέρῳ δαῖτα, πρὸς δὲ καὶ κρητῆρας ἀφειδέως οἴνου ἀκρήτου καὶ σιτία παντοῖα. Les trois autres occurrences apparaissent dans des développements ethnographiques assumés par le narrateur hérodotéen : ainsi du jour anniversaire de naissance chez les Perses : 1.133 Ἐν ταύτῃ δὲ πλέω δαῖτα τῶν ἀλλέων δικαιοῦσι προτίθεσθαι ; de coutumes égyptiennes : 2.40 προνηστεύσαντες δὲ θύουσι, καιομένων δὲ τῶν ἱρῶν τύπτονται πάντες · ἐπεὰν δὲ ἀποτύψωνται, δαῖτα προτιθέαται τὰ ἐλίποντο τῶν ἱρῶν ; enfin, chez les Issédons : 4.26 Ἐπεὰν ἀνδρὶ ἀποθάνῃ πατήρ, οἱ προσήκοντες πάντες προσάγουσι πρόβατα καὶ ἔπειτα ταῦτα θύσαντες καὶ καταταμόντες τὰ κρέα κατατάμνουσι καὶ τὸν τοῦ δεκομένου τεθνεῶτα γονέα, ἀναμείξαντες δὲ πάντα τὰ κρέα δαῖτα προτιθέαται.

Or, ce syntagme δαῖτα προθεῖναι / προτίθεσθαι « servir un festin » est attesté déjà chez Homère : *Il*. 7.475 τίθεντο δὲ δαῖτα θάλειαν, 9.90 παρὰ δέ σφι τίθει μενοεικέα δαῖτα. — On remarque en outre dans le dernier passage la présence de chaînes allitérantes en π et en κ, phonopoétismes coïncidant avec l'emploi d'un poétisme lexical dans le contexte d'une cérémonie rituelle.

δαιτυμών « convive »

Autre terme de la même famille que δαίς et δαίνυμαι, le substantif δαιτυμών « convive » connaît cinq occurrences chez Hérodote : (i) dans l'épisode du festin macabre servi à Cyaxare par les Scythes, en 1.73 καὶ γὰρ Κυαξάρης καὶ οἱ παρεόντες δαιτυμόνες τῶν κρεῶν τούτων ἐπάσαντο, καὶ οἱ Σκύθαι ταῦτα ποιήσαντες Ἀλυάττεω ἱκέται ἐγένοντο — où l'on notera que le terme fait partie d'une longue proposition qui revêt un rythme dactylique (οἱ παρεόντες δαιτυμόνες τῶν κρεῶν τούτων ἐπάσαντο, soit sept dactyles) dramatisant particulièrement cette scène ; (ii) dans celui du festin, tout aussi macabre, d'Harpage, 1.119 ἐπείτε δὲ τῆς ὥρης γινομένης τοῦ δείπνου παρῆσαν οἵ τε

---

que « the name Agathon resembles the Greek for 'good men's' in the proverb, which seems to have been : αὐτόματοι δ' ἀγαθοὶ ἀγαθῶν ἐπὶ δαῖτας ἴασι (Athen. 8A ; Bacchyl. Fr. 33). The 'corruption' consists in putting the dative Ἀγάθωνι for ἀγαθῶν, though perhaps the reference is to another form of the proverb which had δειλῶν ('cravens') instead of ἀγαθῶν. »

ἄλλοι δαιτυμόνες καὶ ὁ Ἅρπαγος, τοῖσι μὲν ἄλλοισι καὶ αὐτῷ Ἀστυάγει παρετιθέατο τράπεζαι ἐπίπλεαι μηλέων κρεῶν, Ἁρπάγῳ δὲ τοῦ παιδὸς τοῦ ἑωυτοῦ, πλὴν κεφαλῆς τε καὶ ἄκρων χειρῶν τε καὶ ποδῶν, τἆλλα πάντα — où la fin de la phrase Ἅρπάγῳ δὲ… τἆλλα πάντα est tout aussi travaillée du point de vue rythmique puisqu'elle fait se succéder un mètre trochaïque, une séquence dactylique, des iambes et un nouveau mètre trochaïque[106] ; (iii) à propos du bassin dont le roi Amasis fait une statue de dieu en 2.172 Ἦν οἱ ἄλλα τε ἀγαθὰ μυρία, ἐν δὲ καὶ ποδανιπτὴρ χρύσεος, ἐν τῷ αὐτός τε ὁ Ἄμασις καὶ οἱ δαιτυμόνες οἱ πάντες τοὺς πόδας ἑκάστοτε ἐναπενίζοντο· τοῦτον κατ᾽ ὧν κόψας ἄγαλμα δαίμονος ἐξ αὐτοῦ ἐποιήσατο καὶ ἵδρυσε τῆς πόλιος ὅκου ἦν ἐτιτηδεότατον — où l'occurrence du terme δαιτυμών est suivie d'une tmèse qui se singularise entre les nombreuses occurrences du livre II comme attestant un aoriste ponctuel à valeur dramatique[107] ; (iv) à propos des cérémonies nuptiales du peuple des Nasamons, en 4.172 Πρῶτον δὲ γαμέοντος Νασαμῶνος ἀνδρὸς νόμος ἐστὶ τὴν νύμφην νυκτὶ τῇ πρώτῃ διὰ πάντων διεξελθεῖν τῶν δαιτυμόνων μισγομένην· τῶν δὲ ὡς ἕκαστος οἱ μιχθῇ, διδοῖ δῶρον τὸ ἂν ἔχῃ φερόμενος ἐξ οἴκου — où l'on note dans la proposition temporelle le poétisme syntaxique d'un subjonctif sans particule ἄν[108] ; (v) enfin, en 6.57, dans l'exposé des prérogatives des rois de Sparte : Ἢν θυσίη τις δημοτελὴς ποιῆται, πρώτους ἐπὶ τὸ δεῖπνον ἵζειν τοὺς βασιλέας καὶ ἀπὸ τούτων ἄρχεσθαι, διπλήσια νέμοντας ἑκατέρῳ τὰ πάντα ἢ τοῖσι ἄλλοισι ἄλλοισι δαιτυμόνεσσι, où le nom du « convive » figure en fin de phrase et, de façon remarquable, sous la forme d'un datif éolien étudiée dans notre morphologie poétique[109].

Qui plus est, dans tous ces exemples, le terme figure au pluriel, comme chez Homère (seulement *Od*., où il connaît neuf occurrences : 4.621, 7.102, 7.148, 8.66, 8.473, 9.7, 15.467, 17.605, 22.12). On le trouve également chez Alcman (*fr*. 98.1.2), Stésichore (*fr*. S148.1.3), Choerilos (*fr*. 329.2). Il est très rare en prose attique : on le trouve deux fois chez Platon, *Tim*. 17 a et *Rép*. 345 c, une fois chez Aristote, *Pol*. 1282 a (en 1338 a, il s'agit d'une citation de l'*Odyssée*). Il apparaît à trois reprises dans les *Quaestiones convivales* de Plutarque (644 A 10, 661 A 5, 710 B 8) ainsi que dans le *De parasito* de Lucien (10.7, 10.31, 10.34). Sa présence chez les prosateurs tardifs ne contredit pas son essentielle poéticité à l'époque d'Hérodote, confirmée comme elle l'est par des poétismes d'ordre phonétique, morphologique, syntaxique ou rythmique, le motif même du « banquet » réunissant des « convives » pouvant être lui-même un motif poétique.

[106] Phrase déjà étudiée au chap. III, IV.
[107] Cf. chap. I, II. A.
[108] Sur lequel voir chap. II, II. A. 2. c) (i).
[109] Cf. chap. I, II, A.

δάπεδον « sol »

Ce terme employé « rarement au sens de 'sol' en général (pourtant *Od*. 11.577), signifie proprement le sol aménagé (*Od*. 4.627) d'une maison (*Od*. 10.227), d'un sanctuaire (E., etc.) » ; c'est, selon Chantraine, un terme « poétique et ionien (trag., Hdt., etc.) »[110]. Il n'est attesté qu'une fois chez Hérodote, au livre IV, lors du siège de la ville de Barcé au cours duquel les Perses creusent des sapes, que découvre un forgeron : 4.200 Τὰ μέν νυν ὀρύγματα ἀνὴρ χαλκεὺς ἀνεῦρε ἐπιχάλκῳ ἀσπίδι, ὧδε ἐπιφρασθείς · περιφέρων αὐτὴν ἐντὸς τοῦ τείχεος προσῖσχε πρὸς τὸ δάπεδον τῆς πόλιος · τὰ μὲν δὴ ἄλλα ἔσκε κωφὰ πρὸς τὰ προσίσχε, κατὰ δὲ τὰ ὀρυσσόμενα ἠχέεσκε ὁ χαλκὸς τῆς ἀσπίδος « Un forgeron découvrit les mines au moyen d'un bouclier garni de bronze, en concevant le stratagème suivant : promenant le bouclier le long de l'intérieur du rempart, il l'appliquait contre le sol ; et tandis que les autres endroits où il l'appliquait ne rendaient aucun son, aux endroits creusés le bronze du bouclier résonnait ».

Selon Förstemann, « la locution δάπεδον τῆς πόλιος n'a pas été empruntée à Homère par Hérodote. Du reste, δάπεδον est employé aussi, quoique rarement, par les auteurs attiques ; ainsi Xénophon a écrit dans *An*. 4.5.6 : ἔνθα δὲ τὸ πῦρ ἐκαίετο, διατηκομένης τῆς χιόνος βόθροι ἐγίγνοντο μεγάλοι ἔστε ἐπὶ τὸ δάπεδον · οὗ δὴ παρῆν μετρεῖν τὸ βάθος τῆς χιόνος — où il n'y a rien de poétique ; *Cyr*. 8.8.16 ἤδη καὶ τῶν κλινῶν τοὺς πόδας ἐπὶ δαπίδων τιθέασιν, ὅπως μὴ ἀντερείδῃ τὸ δάπεδον »[111]. On remarquera cependant que dans le second exemple mentionné, δάπεδον compose avec la forme de gén. pl. du subtantif δάπις « tapis » un jeu paronymique très étroit.

L'occurrence hérodotéenne figure quant à elle dans une phrase où l'on trouve également des formes d'itératifs (ἔσκε, ἠχέεσκε), que nous avons considérées dans notre première partie[112]. Aussi n'est-il pas exclu que δάπεδον puisse bien être ici un poétisme.

δατέομαι « partager, répartir, attribuer »

Ce verbe, selon Chantraine « ignoré de l'attique, rare chez les tragiques, est attesté chez Homère, Hérodote, en arcadien et comme terme juridique en Crète où il doit s'agir de substrat prédorien (mais selon son système M. Leumann, *Hom. Wörter* 281 pose un emprunt à Homère) »[113]. *LSJ* définit pour sa part ce verbe comme « épique et ionien », en précisant qu'il figure aussi en crétois dans les *Lois de Gortyne*, 4.28, ainsi que dans une inscription arcadienne de Mantinée datée du Vème siècle avant J.-C. (*IG* 5(2).262). Le terme est absent

[110] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[111] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « locutionem δάπεδον τῆς πόλιος certe non sumpsit ex Homero Herodotus. Ceterum δάπεδον etiam a scriptoribus Atticis quantumvis raro usurpatum est, ut Xen. scripsit in *An*. 4.5.6 […] : in quibus nihil est poetici. *Cyr*. 8.8.16 […]. »
[112] Voir chap. I, II. A. 4. b).
[113] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

en revanche des inscriptions ioniennes. C'est donc, dans la prose d'Hérodote où il est attesté neuf fois, un possible poétisme.

Employé dans le sens d'« attribuer », il clôt ainsi le livre I, à propos de la coutume massagète consistant à sacrifier des chevaux au dieu Soleil : 1.216 Νόος δὲ οὗτος τῆς θυσίης · τῶν θεῶν τῷ ταχίστῳ πάντων τῶν θνητῶν τὸ τάχιστον δατέονται « Le sens de ce sacrifice est le suivant : au plus rapide de tous les dieux, ils attribuent le plus rapide des êtres mortels ». Dans le sens de « répartir », il est employé : (i) à propos de l'invention du partage de l'année en douze mois par les Egyptiens, en 2.4 Ὅσα δὲ ἀνθρωπήια πράγματα, ὧδε ἔλεγον ὁμολογέοντες σφίσι, πρώτους Αἰγυπτίους ἀνθρώπων ἁπάντων ἐξευρεῖν τὸν ἐνιαυτόν, δυώδεκα μέρεα δασαμένους τῶν ὡρέων ἐς αὐτόν ; (ii) au sujet des spécialités médicales chez les mêmes Egyptiens, en 2.84 Ἡ δὲ ἰητρικὴ κατὰ τάδε σφι δέδασται · μιῆς νούσου ἕκαστος ἰητρός ἐστι καὶ οὐ πλεόνων ; (iii) au sujet de la dédocarchie égyptienne instituée après le règne du prêtre d'Héphaistos en 2.147 : Ἐλευθερωθέντες Αἰγύπτιοι μετὰ τὸν ἱρέα τοῦ Ἡφαίστου βασιλεύσαντα (οὐδένα γὰρ χρόνον οἷοί τε ἦσαν ἄνευ βασιλέος διαιτᾶσθαι) ἐστήσαντο δυώδεκα βασιλέας, [ἐς] δυώδεκα μοίρας δασάμενοι Αἴγυπτον πᾶσαν ; (iv) de même, au livre III, Polycrate de Samos divise l'Etat en trois parties : 3.39 Καὶ τὰ μὲν πρῶτα τριχῇ δασάμενος τὴν πόλιν τοῖσι ἀδελφεοῖσι Πανταγνώτῳ καὶ Συλοσῶντι διένειμε,κτλ. Les quatre dernières occurrences du verbe apparaissent au livre VII : (v) à propos du partage de l'Athos par les Barbares en 7.23 : Ὄρυσσον δὲ ὧδε δασάμενοι τὸν χῶρον οἱ βάρβαροι κατὰ ἔθνεα ; (vi) à propos des travaux de construction du pont en 7.36 : Ταῦτα δὲ ποιήσαντες κατέτεινον ἐκ γῆς στρεβλοῦντες ὄνοισι ξυλίνοισι τὰ ὅπλα, οὐκέτι χωρὶς ἑκάτερα τάξαντες, ἀλλὰ δύο μὲν λευκολίνου δασάμενοι ἐς ἑκατέρην, τέσσερα δὲ τῶν βυβλίνων (où le verbe a le sens d'« attribuer ») ; (vii) pour la réception par les Grecs des troupes perses en 7.119 : Τοῦτο μέν, ὡς ἐπύθοντο τάχιστα τῶν κηρύκων τῶν περιαγγελλόντων, δασάμενοι σῖτον ἐν τῇσι πόλισι οἱ ἀστοὶ ἄλευρά τε καὶ ἄλφιτα ἐποίευν πάντες ἐπὶ μῆνας συχνούς ; (ix) et pour le partage de l'infanterie par Xerxès en 7.121 : Τρεῖς μοίρας ὁ Ξέρξης δασάμενος πάντα τὸν πεζὸν στρατόν, μίαν αὐτέων ἔταξε παρὰ θάλασσαν ἰέναι ὁμοῦ τῷ ναυτικῷ.

Förstemann remarque que « chez Homère, le verbe signifie 'distribuer, répartir', sans se jamais se construire avec le datif : cf. Il. 9.138 = 280, 18.264, 23.121, 'disséquer' Od. 1.112, 'lacérer' Il. 20.394. C'est pourquoi je me demande s'il serait trop audacieux d'affirmer qu'Hérodote a emprunté le terme à la langue courante plutôt qu'à la langue homérique. Pourtant, on ne le trouve pas ailleurs dans un discours en prose »[114].

On remarquera que si le terme est parfois employé par Hérodote dans un sens plutôt technique que poétique (ainsi en 7.36, pour les câbles servant à la construction du pont), la

[114] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « apud Homerum verbum est = distribuere, dispertire, neque unquam apponitur dativus. Cf. I 138 = 280, Σ 264, Ψ 121, dissecare α 112, dilacerare Y 394. Quare nescio an non nimis audacis sit statuere Herodotum verbum sumpsisse e volgari potius sermone quam ex Homerico. Quamquam in prosa oratione alibi non legitur. »

majorité de ses occurrences concerne un « partage » — en trois, ou en douze parties, nombres dont on peut se demander s'ils ne revêtent pas un caractère symbolique dont le verbe δατέομαι porterait également la trace, étant en cela poétique.

***δάω, pft. δεδάηκα « avoir appris, savoir »**

Le parfait δεδάηκα « j'ai appris, je sais » est formé sur un thème δα- qu'attestent les formes homériques de futur δαήσεαι « tu sauras » et d'aoriste ἐδάην. Il figure une fois chez Hérodote, dans le passage traitant de l'organisation sociale en Egypte : 2.165 Καὶ τούτων βαναυσίης οὐδεὶς δεδάηκε οὐδέν, ἀλλ᾽ ἀνέωνται ἐς τὸ μάχιμον « Et parmi ces hommes, aucun n'a jamais appris de métier manuel : ils sont voués à la carrière militaire ». Stein remarque en note à cette phrase que δεδάηκε est un synonyme poétique de μεμάθηκε[115] ; quant à Förstemann, il renvoie à *Od.* 2.61, 8.134, 17.519, mais ajoute que « dans l'Iliade, la forme de parfait, pour autant que je sache, n'apparaît pas, de telle sorte qu'elle semble conforme à une époque plus récente. Comme dans le passage d'Hérodote on ne relève aucun autre signe témoignant d'une couleur poétique, il peut être permis de douter de l'emploi du terme δεδάηκα chez notre auteur. Cependant, il ne semble pas attesté chez les autres écrivains »[116]. Nous remarquerons pour notre part que les syntagmes οὐδεὶς δεδάηκε ainsi que ἀλλ᾽ ἀνέωνται qui lui répond compose deux séquences dactyliques ou anapestiques. En outre, étant donné le caractère homérique de cette forme de parfait d'un verbe rare, on peut selon toute vraisemblance tenir l'occurrence hérodotéenne pour poétique.

δειματόω « effrayer »

Ce verbe est l'un des dénominatifs du neutre δεῖμα attesté majoritairement chez Homère et les poètes. Il est pour sa part non homérique ; mais les tragiques attestent en revanche le passif δειματόομαι « être effrayé par, craindre » : ainsi Eschyle, *Ch.* 845 ἢ πρὸς γυναικῶν δειματούμενοι λόγοι ; Soph. Fr. 314.148 φόβον βλέποντες, πάντα δειματούμενοι ; Euripide, *Andr.* 42 δειματουμένη δ᾽ ἐγώ. On le rencontre aussi isolément en prose, ainsi Platon, *Ax.* 370a δειματούμενος στερήσεσθαι τῆς ψυχῆς. L'actif est de sens factitif et figure chez Aristophane, *Gren.* 144 Μή μ᾽ ἔκπληττε μηδὲ δειμάτου · # οὐ γάρ μ᾽ ἀποτρέψεις. C'est également l'actif qu'emploie Hérodote au livre VI, à propos des paroles d'Histiée qui, se préparant à « assumer le commandement des Ioniens dans leur guerre contre Darius », leur déclare que le roi Darius « avait projeté de transporter hors de chez eux les Phéniciens et de les établir en Ionie et les Ioniens en Phénicie, et que c'est pour cela qu'il avait envoyé ses ordres » ; or : 6.3 Οὐδέν τι πάντως ταῦτα βασιλέος βουλευσαμένου

[115] STEIN, *ad loc.* : « δεδάηκε poet. = μεμάθηκε. »
[116] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « In *Iliade* perfecti forma, quod sciam, non extat, ut ea recentiore aetate conformata esse uideatur. Atque cum loco Herodoteo nihil aliud reperiatur quod colore poetico adornatum sit, de verbi δεδάηκα apud Nostrum usu licet fortasse dubitare. Quamquam apud alios scriptores non videtur legi. »

ἐδειμάτου τοὺς Ἴωνας « Le Roi n'avait nullement eu ce dessein ; Histiée voulait effrayer les Ioniens » (trad. Legrand). La triple allitération de la séquence βασιλέος βουλευσαμένου est-elle fortuite ou constitue-t-elle un signe possible de la poéticité de la phrase, dont témoignerait aussi l'emploi du verbe ἐδειμάτου ? Il n'est pas impossible que cette phrase qui clôt le chapitre lui apporte, par l'emploi de ce verbe par ailleurs essentiellement tragique, une couleur dramatique.

δηλέομαι « détruire », δηλήμων « nuisible, destructeur », δήλησις « dommage, préjudice »

Le verbe δηλέομαι signifie « blesser » en parlant de personnes, sens dans lequel il est employé par Homère en *Il*. 4.67, 23.428, *Od*. 11.401, 23.368, ainsi que par Mimnerme, 7, Théognis, 795 ou Théocrite 9.36 ; en parlant de choses, il signifie « endommager, détruire, nuire à » ; il est notamment fréquent dans la locution homérique ὅρκια δηλήσασθαι « violer un serment » (*Il*. 3.107, etc.). C'est en ce sens de « détruire, nuire à » qu'il connaît neuf occurrences dans l'œuvre d'Hérodote[117]

En vertu de ses emplois homériques d'une part, chez les poètes ioniens et chez Hérodote de l'autre, *LSJ* qualifie le terme d'« épique, ionien, et rarement dorien » (Théoc., *l. c*.). Etant donné l'absence d'attestation de ce verbe dans les inscriptions ioniennes, qui présentent cependant l'adjectif δηλητήριος (Téos $5632_{1/2}$ ὅστις φάρμακα δηλητήρια ποιοῖ…, κεῖνον ἀπόλλυσθαι : mais la fin de la phrase est dactylique), et sa présence — certes ponctuelle — chez Hippocrate (*De Mul*. 174 bis.13 δηλεόμενα), il est en vérité difficile de savoir *a priori* si l'on a affaire à un terme essentiellement ionien repris par les poètes, ou s'il figure bel et bien dans la prose d'Hérodote comme un terme poétique. Mais il est vrai que dans les divers exemples cités, le contexte ne paraît pas particulièrement propice à un emploi poétique.

---

[117] 2.12 Τὰ περὶ Αἴγυπτον ὧν καὶ τοῖσι λέγουσι αὐτὰ πείθομαι καὶ αὐτὸς οὕτω κάρτα δοκέω εἶναι, ἰδών τε τὴν Αἴγυπτον προκειμένην τῆς ἐχομένης γῆς κογχύλιά τε φαινόμενα ἐπὶ τοῖσι ὄρεσι καὶ ἅλμην ἐπανθέουσαν, ὥστε καὶ τὰς πυραμίδας δηλέεσθαι, καὶ ψάμμον μοῦνον Αἰγύπτου ὅρος τοῦτο τὸ ὑπὲρ Μέμφιος ἔχον, κτλ. ; — 4.115 Ἡμέας ἔχει φόβος τε καὶ δέος, ὅκως χρὴ οἰκέειν ἐν τῷδε τῷ χώρῳ, τοῦτο μὲν ὑμέας ἀποστερησάσας πατέρων, τοῦτο δὲ τὴν γῆν τὴν ὑμετέρην δηλησαμένας πολλά ; — 4.187 Οἱ γὰρ δὴ τῶν Λιβύων νομάδες, εἰ μὲν πάντες οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν, ποιεῦσι δὲ αὐτῶν συχνοὶ τοιάδε · τῶν παιδίων τῶν σφετέρων, ἐπεὰν τετραέτεα γένηται, οἰσύπῃ προβάτων καίουσι τὰς ἐν τῇσι κορυφῇσι φλέβας, μετεξέτεροι δὲ αὐτῶν τὰς ἐν τοῖσι κροτάφοισι, τοῦδε εἵνεκα ὡς μή σφεας ἐς τὸν πάντα χρόνον καταρρέον φλέγμα ἐκ τῆς κεφαλῆς δηλέηται · καὶ διὰ τοῦτο σφέας λέγουσι εἶναι ὑγιηροτάτους ; — 4.198 Αὕτη δὲ ὁμοίη τῇ ἀρίστῃ γέων Δήμητρος καρπὸν ἐκφέρειν οὐδὲ ἔοικε οὐδὲν τῇ ἄλλῃ Λιβύῃ · μελάγγαιός τε γάρ ἐστι καὶ ἔπυδρος πίδαξι, καὶ οὔτε αὐχμοῦ φροντίζουσα οὐδὲν οὔτε ὄμβρον πλέω πιοῦσα δεδήληται · ὕεται γὰρ δὴ ταῦτα τῆς Λιβύης ; — 5.83 Ἅτε δὲ ἐόντες διάφοροι ἐδηλέοντο αὐτούς, ὥστε δὴ θαλασσοκράτορες ἐόντες, κτλ. ; — 6.36 Ὁ δὲ πρῶτον μὲν ἀπετείχισε τὸν ἰσθμὸν τῆς Χερσονήσου ἐκ Καρδίης πόλιος ἐς Πακτύην, ἵνα μὴ ἔχοιέν σφεας οἱ Ἀψίνθιοι δηλέεσθαι ἐσβάλλοντες ἐς τὴν χώρην ; — 7.51 Ἢ γάρ σφεας, ἢν ἕπωνται, δεῖ ἀδικωτάτους γίνεσθαι καταδουλουμένους τὴν μητρόπολιν, ἢ δικαιοτάτους συνελεθεροῦντας · ἀδικώτατοι μέν νυν γινόμενοι οὐδὲν κέρδος μέγα ἡμῖν προσβάλλουσι, δικαιότατοι δὲ γινόμενοι οἷοί τε δηλήσασθαι μεγάλως τὴν σὴν στρατιὴν γίνονται ; — 8.100 Οὐδὲν γὰρ ἐν Πέρσῃσι τέοισι δεδήληται <τοι> τῶν πρηγμάτων, οὐδὲ ἐρέεις ὅκου ἐγενόμεθα ἄνδρες κακοί ; — 9.63 Πλεῖστον γάρ σφεας ἐδηλέετο ἡ ἐσθὴς ἔρημος ἐοῦσα ὅπλων · πρὸς γὰρ ὁπλίτας ἐόντες γυμνῆτες ἀγῶνα ἐποιεῦντο.

En revanche, l'adjectif δηλήμων « nuisible, destructeur » peut être plus certainement qualifié de poétisme. En effet, en dehors de ses deux exemples chez Hérodote, il n'est guère attesté que chez Homère et chez les prosateurs tardifs. Il est dit dans ses deux occurrences hérodotéennes de « serpents » : dans le *logos* égyptien, en 2.74 : Εἰσὶ δὲ περὶ Θήβας ἱροὶ ὄφιες, ἀνθρώπων οὐδαμῶς δηλήμονες, οἳ μεγάθεϊ ἐόντες μικροὶ δύο κέρεα φορέουσι πεφυκότα ἐξ ἄκρης τῆς κεφαλῆς, τοὺς θάπτουσι ἀποθανόντας ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Διός · τούτου γάρ σφεας τοῦ θεοῦ φασι εἶναι ἱρούς « Il y a autour de Thèbes des serpents sacrés, nullement nuisibles aux hommes, qui étant de petite taille portent deux cornes poussées au sommet de la tête, et que l'on enterre à leur mort dans le sanctuaire de Zeus » ; et dans le développement sur l'Arabie, en 3.109 : Οἱ δὲ ἄλλοι ὄφιες ἐόντες ἀνθρώπων οὐ δηλήμονες τίκτουσί τε ᾠὰ καὶ ἐκλέπουσι πολλόν τι χρῆμα τῶν τέκνων « Les autres serpents, qui ne sont nullement nuisibles aux hommes, pondent des œufs et en font éclore une grande quantité de petits », où l'on notera le dimètre trochaïque final πολλόν τι χρῆμα τῶν τέκνων, assorti d'une phraséologie (πολλὸν χρῆμα + génitif) qui relève vraisemblablement d'un niveau de langue parlé.

Stein observe par ailleurs en note au premier passage l'homérisme de δηλήμονες[118], et renvoie à *Od.* 17.85 εἰς Ἔχετον βασιλῆα βροτῶν δηλήμονα πάντων, où l'adjectif est de même construit avec un génitif ; notons que ce vers homérique est répété en *Od.* 17.116, 22.308, de sorte que l'on a ici affaire à un élément du style formulaire. Chez Homère encore, l'adjectif est employé absolument en *Il.* 24.33 Σχέτλιοί ἐστε, θεοί, δηλήμονες. « L'extrême similitude des passages hérodotéens n'échappe à personne », remarque Förstemann[119] ; et l'on peut affirmer que δηλήμων figure chez Hérodote au titre d'homérisme.

Enfin, le nom d'action δήλησις « dommage, préjudice » figure deux fois dans la locution ἐπὶ δηλήσι : dans le discours de Crésus à Adraste, en 1.41 : μή τινες κατ᾽ ὁδὸν κλῶπες κακοῦργοι ἐπὶ δηλήσι φανέωσι ὑμῖν ; dans un passage narratif du *logos* scythe, en 4.112 : Ἐπεὶ δὲ ἔμαθον αὐτοὺς αἱ Ἀμάζονες ἐπ᾽ οὐδεμιῇ δηλήσι ἀπιγμένους, ἔων χαίρειν. Or, si cette locution figure ponctuellement chez Hippocrate, *Jusj.* 13, le premier passage représente une réminiscence homérique que G. Steinger étudie en tant que telle dans son ouvrage. On lit en effet dans *Od.* 8.443 sq. les vers suivants : Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ᾽ ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον, # μή τίς τοι καθ᾽ ὁδὸν δηλήσεται, ὁππότ᾽ ἂν αὖτε # εὕδῃσθα γλυκὺν ὕπνον ἰὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ. Comme le remarque Steinger, « particulièrement frappantes sont les coïncidences verbales. Qu'il s'agisse dans ἐπὶ δηλήσι φανέωσι d'une transposition de

[118] STEIN, *ad loc.* : « δηλήμονες, homerisches Wort. »
[119] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Locorum Herodoteorum esse simillimam conditionem neminem fugit. »

δηλήσεται […] est à reconnaître de la rareté d'emploi de δήλησις et de la restriction presque totale de δηλεῖσθαι à l'épopée »[120].

En conclusion, si comme l'observe Chantraine, *s. v.* δηλέομαι, « tous ces termes, ignorés de l'attique, appartiennent principalement à l'ionien », tous trois ne doivent pas être tenus pour de simples dialectalismes : le nom d'action δήλησις peut-être à travers une réminiscence, l'adjectif δηλήμων certainement figurent dans la prose d'Hérodote au titre de poétismes homériques.

διακριδόν « éminemment »

Cet adverbe apparaît au livre IV dans le développement consacré aux fleuves de Scythie, et concerne plus particulièrement le Borysthène, dont nous avons déjà vu qu'il faisait l'objet d'un traitement rythmique étudié[121] : 4.53 Τῶν δὲ λοιπῶν (*sc.* ποταμῶν) <ὁ> Βορυσθένης ἐστὶ πολυαρκέστατος, ὃς νομάς τε καλλίστας καὶ εὐκομιδεστάτας κτήνεσι παρέχεται ἰχθύας τε ἀρίστους διακριδὸν καὶ πλείστους, κτλ. « Parmi les autres (fleuves), le Borysthène est celui qui fournit le plus de ressources, lui qui procure au bétail les pâturages les plus beaux et les plus riches, ainsi que les poissons qui sont éminemment les meilleurs et les plus nombreux », etc., la phrase se poursuivant sur d'autres notations superlatives.

Stein observe en note à ce passage que le syntagme ἀρίστους διακριδόν est imité d'*Il.* 12.103 εἴσαντο διακριδὸν εἶναι ἄριστοι, tandis que l'attique emploierait διαφερόντως. On ajoutera à ce parallèle homérique cet autre passgae évoquant Zeus (Il. 15.107) : φησὶν γὰρ ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν # κάρτει τε σθένεϊ τε διακριδὸν εἶναι ἄριστος. Förstemann affirme pour sa part « ne pas comprendre pourquoi Hérodote emploie une locution poétique en parlant de poissons (à moins que nous ne supposions qu'il s'amuse à comparer le Borysthène poissonneux aux dieux et aux héros »[122]. C'est précisément ainsi, croyons-nous, qu'il faut interpréter ici l'emploi de cette locution : c'est-à-dire à la lumière des propos mélioratifs et hyperboliques tenus sur le Borysthène, dans une dimension amplificatrice dont nous avons déjà reconnu l'existence au sein des passages consacrés aux fleuves de Scythie comme au Nil.

---

[120] G. STEINGER, *Epische Elemente*, Kiel, 1957, p. 31: « besonders frappierend sind die sprachlichen Übereinstimmungen. Daß es sich bei ἐπὶ δηλήσι φανέωσι um eine Umsetzung von δηλήσεται […] handelt, ist aus dem seltenen Gebrauch von δήλησις und dem fast gänzlich auf das Epos beschränkten δηλεῖσθαι zu erkennen, obwohl sie sich im Sinnzusammenhang bedeutungsmäßig unterscheiden. »

[121] Cf. chap. III, II. A.

[122] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Herodotum cum de piscibus narraret, cur usum esse putemus locutione poetica, non intellego (nisi forte eum iocatum esse statuemus squamigerum genus Borystheneitarum cum dis heroibusque comparando). »

δόμος « demeure ; matériau de construction »

Hérodote emploie ce terme dans deux sens bien distincts, le premier pour désigner un « matériau de construction », en 1.179 διὰ τριήκοντα δόμων πλίνθου « toutes les trente couches de briques », et 2.127 Ὑποδείμας δὲ τὸν πρῶτον δόμον λίθου αἰθιοπικοῦ ποικίλου, κτλ. « Chéphren fit la première assise de sa pyramide en pierre veinée d'Ethiopie » (trad. Barguet). On a là affaire à une acception technique que l'on retrouve chez Diodore de Sicile, 1.64, en parlant de rangées de pierres, et qui apparaît d'ailleurs dans le dialecte ionien, comme en témoigne l'inscription de Téos 5636 ἐπωκοδομήθησαν τούτου τοῦ πύργου … δόμοι ἕξ mentionnée par Favre, qui traduit δόμοι par « compages lapidum vel laterum in aedificio »[123].

L'emploi qui mérite examen est donc celui où δόμος signifie « demeure », sens attesté par Homère et les poètes, notamment tragiques, et dans lequel Homère l'emploie souvent au pluriel comme δώματα, ou οἶκοι dont il représente un synonyme poétique[124]. La poéticité de cette acception est précisément signalée chez Hérodote par l'emploi du terme dans un oracle, en 5.92ε Ὄλβιος οὗτος ἀνὴρ ὃς ἐμὸν δόμον ἐσκαταβαίνει. Mais c'est dans sa prose même qu'il figure dans un passage consacré aux sacrifices des Scythes nomades, en 4.188 : Θυσίαι δὲ τοῖσι νομάσι εἰσὶ αἵδε. Ἐπεὰν τοῦ ὠτὸς ἀπάρξωνται τοῦ κτήνεος, ῥιπτέουσι ὑπὲρ τὸν δόμον, τοῦτο δὲ ποιήσαντες ἀποστρέφουσι τὸν αὐχένα αὐτοῦ « Les sacrifices des nomades sont les suivants. Après avoir tranché en prémices l'oreille de la victime, ils la jettent par-dessus leur demeure ; ayant fait cela, ils tordent le cou de l'animal ».

Or, Legrand ne retient pas δόμον, leçon des manuscrits, mais la conjecture ὦμον et traduit par « par-dessus leur épaule ». Il s'en explique en note à la traduction du passage : « Ὦμον est une conjecture de Reiske ; tous les bons manuscrits donnent δόμον. Mais ce mot ne paraît chez Hérodote que dans un texte d'oracle (5.92ε), pour désigner le temple d'Apollon. Ici, que désignerait-il ? Les nomades n'avaient sans doute pas de temples ; et δόμος serait un terme bien fastueux pour désigner l'habitation du sacrifiant, qui n'était qu'une modeste hutte faite de tiges d'asphodèle et de joncs (ch. 190) ».

Mais Stein et Rosén retiennent quant à eux δόμον. Si l'on accepte avec eux cette leçon, comme on est tenté de le faire sur la foi des manuscrits, force est de constater qu'Hérodote emploie ici un terme poétique qui peut trouver une motivation dans ce contexte sacrificiel.

δονέω « agiter, troubler »

Ce verbe que *LSJ* définit comme un « terme poétique, employé en ionien » est employé deux fois par Hérodote, la première au sens propre et quelque peu technique, en parlant du lait que les Scythes « remuent » : 4.2 Ἐπεὰν δὲ ἀμέλξωσι τὸ γάλα, ἐσχέαντες ἐς ξύλινα ἀγγεῖα κοῖλα καὶ περιστήσαντες κατὰ τὰ ἀγγεῖα τοὺς τυφλοὺς δονέουσι τὸ γάλα,

[123] Cf. FAVRE, *s. v.* δόμοι.
[124] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* δόμος.

« Après avoir tiré le lait, ils le versent dans des vases creux en bois et, postant autour des vases des personnes aveugles, ils font remuer le lait » ; la seconde au sens figuré, en parlant des « commotions » de l'Asie, « agitée » trois années durant par les préparatifs militaires de Xerxès : 7.1 Τούτων δὲ περιαγγελλομένων ἡ ᾿Ασίη ἐδονέετο ἐπὶ τρία ἔτεα, καταλεγομένων τε τῶν ἀρίστων ὡς ἐπὶ τὴν ῞Ελλαδα στρατευσομένων καὶ παρασκευαζομένων « Ces mesures étant publiées, l'Asie fut troublée pendant trois ans, tandis qu'on enrôlait et équipait les meilleurs soldats pour une expédition militaire contre la Grèce ».

Le verbe δονέω est attesté au sens propre chez Homère, *Il*. 12.157, en parlant du vent qui chasse les nuages : ἅς τ᾽ ἄνεμος ζάης, νέφεα σκιόεντα δονήσας ; *Od*. 22.300, en parlant du taon qui pique les bœufs : οἱ δ᾽ ἐφέβοντο κατὰ μέγαρον βόες ὣς ἀγελαῖαι, # τὰς μέν τ᾽ αἰόλος οἶστρος ἐφορμηθεὶς ἐδόνησεν ; *Il*. 17.55, en parlant du vent qui secoue les arbres : τὸ δέ τε (*sc*. ἔρνος ἐλαίης) πνοιαὶ δονέουσι. Il est également employé par Pindare, *P*. 4.390, en parlant du fouet qui fait fuir : ποθεινὰ δ᾽ ῾Ελλὰς αὐτὰν # ἐν φρασὶ καιομέναν δονέοι μάστιγι Πειθοῦς ; ou encore *P*. 1.44, en parlant d'un javelot que l'on brandit : μὴ χαλκοπάραον ἄκονθ᾽ ὡσείτ᾽ ἀγῶ-# νος βαλεῖν ἔξω παλάμᾳ δονέων ; etc., ces divers exemples suffisant à montrer la prégnance poétique du terme. Au figuré, Aristophane l'emploie en parlant du désir amoureux : *Eccl*. 954b πάνυ γάρ τις ἔρως με δονεῖ # τῶνδε τῶν σῶν βοστρύχων ; chez Pindare encore, il signifie « troubler l'âme » en *Pyth*. 6.36 δονηθεῖσα φρὴν βόασε παῖδα ὅν, et *N*. 6.56 λέγεται παντὶ μάλιστα δονεῖν # θυμόν.

Les occurrences en prose classique sont rares, le terme ne reparaissant que dans la prose tardive. On peut citer un exemple chez Xénophon, *Banquet* 2.8 : ῾Η δὲ λαμβάνουσα ἅμα τε ὠρχεῖτο καὶ ἀνερρίπτει δονουμένους συντεκμαιρομένη ὅσον ἔδει ῥίπτειν ὕψος ὡς ἐν ῥυθμῷ δέχεσθαι αὐτούς.

Les deux occurrences hérodotéennes se distinguent pour leur part, comme on l'a dit, selon un sens propre et technique et figuré que l'on qualifierait volontiers de poétique. Si l'on a donc affaire à un « terme poétique employé en ionien » (mais en tout cas absent des inscriptions), il faudra vraisemblablement tenir l'occurrence qui ouvre le livre VII comme un authentique poétisme contextuel.

δοριάλωτος « conquis par la lance »

Cet adjectif composé est employé en parlant de pays — ainsi chez Hérodote : 8.74 πρὸ χώρης δοριαλώτου, 9.4 ὡς δοριαλώτου ἐούσης πάσης τῆς ᾿Αττικῆς χώρης καὶ ἐούσης ἤδη ὑπ᾽ ἑωυτῷ — ou en parlant de personnes : ainsi Euripide, *Tr*. 518, dans un passge lyrique : ᾿Αργείων ὀλόμαν τάλαινα δοριάλωτος, et sous la forme proprement ionienne et poétique, δουριάλωτον λέχος qualifiant Tecmesse chez Sophocle, *Aj*. 211 (passage également lyrique). Mais outre ces exemples poétiques, Isocrate emploie aussi le terme à

quatre reprises (*Arch*. 19, *Plat*. 18, *Ant*. 125, *Panég*. 177) ; enfin, selon *LSJ*, la variante fréquente δορυάλωτος apparaît chez Hippocrate, *Ep*. 27, Xénophon *Cyr*. 7.5.35, *HG* 5.2.5, etc, et le terme est attesté dans une inscription (*IG* 14.1293.57).

Les données sont donc hétéroclites, le terme étant attesté d'une part dans les parties lyriques des poètes tragiques, de l'autre chez les prosateurs du IVème siècle. Il paraît dès lors difficile de savoir s'il s'agit chez Hérodote d'un terme poétique, d'autant plus que le contexte ne nous éclaire guère à cet égard. On remarquera en tout cas qu'Hérodote emploie du point de vue morphologique une forme non marquée (δορι-) et non la forme à voyelle longue qui serait un signe d'imitation homérique.

δούλιον ζυγόν « joug d'esclavage »

Le syntagme δούλιον ζυγόν figure à l'ouverture du livre VII dans le grand discours de Xerxès : 7.8 Οὕτω οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἕξουσι δούλιον ζυγὸν οἵ τε ἀναίτιοι « Ainsi, ceux qui sont coupables envers nous auront un joug d'esclavage, ainsi que ceux qui sont innocents ». Comme le remarque Förstemann, si ce syntagme trouve dans l'homérique δούλιον ἦμαρ d'*Il*. 6.463 ou *Od*. 17.323 une origine vraisemblable, c'est plus étroitement encore à Eschyle, *Pers*. 52 ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δούλιον Ἑλλάδι qu'il fournit un écho explicite[125]. On notera d'ailleurs le remarquable rythme trochaïque de la séquence οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἕξουσι δούλιον ζυγὸν, qui correspond à un tétramètre sur lequel voir le chapitre III.

δυσμενής « malveillant, hostile »

L'adjectif composé δυσμενής connaît des emplois essentiellement poétiques, et ce dès Homère : *Il*. 5.488 (μή πως…) ἀνδράσι δυσμενέεσσιν ἕλωρ καὶ κύρμα γένησθε, etc. ; *Od*. 6.184 … πόλλ᾽ ἄλγεα δυσμενέεσσι, # χάρματα δ᾽ εὐμενέτῃσι (où l'on remarquera l'antithèse paratactique), etc. Le terme est largement employé aussi par les poètes tragiques (Eschl. *Ag*. 1193, Soph. *Ant*. 187, Eur. *Andr*. 1092, etc.). S'il n'est pas absent de la prose (ainsi Platon atteste en *Prot*. 317b le comparatif δυσμενέστερος), la majorité de ses emplois sont donc cependant poétiques. Or, il figure à deux reprises chez Hérodote, et les deux fois dans des discours au registre soutenu. La première occurrence apparaît en effet au sein des Dialogues perses, dans le discours de Darius, partisan de la monarchie : 3.82 ᾽Ανδρὸς γὰρ ἑνὸς τοῦ ἀρίστου οὐδὲν ἄμεινον ἂν φανείη· γνώμῃ γὰρ τοιαύτῃ χρεώμενος ἐπιτροπεύοι ἂν ἀμωμήτως τοῦ πλήθεος, σιγῷτο τε ἂν βουλεύματα ἐπὶ δυσμενέας ἄνδρας οὕτω μάλιστα (où l'on notera l'adverbe ἀμωμήτως, considéré plus haut). La seconde est extraite de la réponse de Xerxès à Démarate en 7.237 : ὅτι πολιήτης μὲν

[125] FÖRSTEMANN, *s. v.* δούλιος : « Apud Homerum legitur nonnisi δούλιον ἦμαρ, cf. Z 463, ρ 323. Sed apte loco Herodoteo collatum est Aesch. *Pers*. 52 ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δούλιον Ἑλλάδι (similiter Eur. in *Tr*. 595 ζυγὰ δ᾽ ἤνυσε δούλια Τροία) : videas etiam *Ag*. 1037, *Ch*. 70, Soph. *Ai*. 499. Est Xerxes rex quem Herodotus facit in oratione satis expolita ponentem vocem poeticam sive locutionem (δούλιον ζυγόν). »

πολιήτῃ εὖ πρήσσοντι φθονέει καὶ ἔστι δυσμενὴς τῇ σιγῇ οὐδ᾽ ἂν συμβουλευομένου τοῦ ἀστοῦ πολιήτης ἀνὴρ τὰ ἄριστά οἱ δοκέοντα εἶναι ὑποθέοιτο « qu'un citoyen jalouse un concitoyen qui réussit, garde a son égard un silence hostile, et si l'autre le consulte, ce concitoyen ne lui soumet peut-être même pas l'avis qui lui semble le meilleur ».
Ces deux discours se caractérisent en effet par un registre gnomique, qui n'est pas sans rappeler plus particulièrement l'emploi de δυσμενής par des iambographes tels qu'Archiloque, Fr. 128.2.

δώματα « demeure »

S. Lilja, commentant l'emploi du pluriel δώματα pour désigner la « demeure » chez Phérécyde de Syros, écrit : « Dans le Fr. 2, col. 1, nous trouvons un terme poétique pour la maison, δώματα, employé dans la description des broderies de Zas sur un manteau. Sur quatre occurrences chez Hérodote, ce terme, qui appartient à la poésie épique et lyrique, figure trois fois dans des oracles hexamétriques »[126] ; il s'agit respectivement de 1.65, 1.85 et 7.140. Quant à la quatrième occurrence, elle apparaît dans la prose même du développement consacré aux panégyries égyptiennes : 2.62 Ἐς Σάϊν δὲ πόλιν ἐπεὰν συλλεχθέωσι, τῆς θυσίης ἐν τῇ νυκτὶ λύχνα καίουσι πάντες πολλὰ ὑπαίθρια περὶ τὰ δώματα κύκλῳ « Quand ils se sont rassemblés dans la ville de Saïs, dans la nuit du sacrifice ils allument un grand nombre de lampes en plein air tout autour de leur maison » ; on considérera ici que le pluriel τὰ δώματα est un pluriel poétique[127], dans le prolongement de l'usage homérique[128]. Le passage d'Hérodote est d'ailleurs riche en poétismes phonétiques, avec un jeu constant sur les dorsales κ et χ et la liquide λ dans les mots λύχνα καίουσι et κύκλῳ, dans la phrase suivante ἐλλύχνιον et καίεται παννύχιον, enfin le nom propre de Λυχνοκαΐη désignant la fête. Ces phonopoétismes confirment, s'il en était besoin, l'emploi d'un poétisme lexical, et concourent avec lui à parer de magnificence la célébration de cette « Fête des lampes ardentes ».

δωτίνη « don obligé »

Comme l'indique le DELG, *s. v.* δίδωμι, le nom δωτίνη, qui apparaît dans *Il*. 9.155 et 297, *Od*. 9.267, 11.351, Hdt. 1.61 et 69, 6.62, argien *IG*4.841, est une « formation archaïque » ayant le sens de « 'don obligé' à l'égard d'un chef, d'un hôte, comprenant notion de réciprocité ». Benveniste, qui lui consacre un développement de son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, le définit comme un « mot ionien poétique, qu'on rencontre

[126] S. LILJA, *op. cit.*, p. 30 : « In Fr. 2, col. 1, we find a poetic word for house, δώματα, used in the description of Zas' embroideries on a mantle. Out of four occurrences in Herodotus, this word, belonging to epic and lyric poetry, is found three times in hexametric oracles ».
[127] Ainsi BARGUET, contre Legrand « leurs maisons ».
[128] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* δῶμα : « le pluriel δώματα est plus fréquent que le sg. pour souligner l'étendue du palais, etc., cf. δόμοι, οἶκοι, etc. »

chez Homère et aussi chez Hérodote, [et qui] est très vite sorti de l'usage »[129] ; ses analyses l'amènent à préciser le sens de ce terme, pour conclure que « ce n'est pas seulement un présent, un don désintéressé ; c'est un don en tant que prestation contractuelle, imposée par les obligations d'un pacte, d'une alliance, d'une amitié, d'une hospitalité : obligation du ξεῖνος (de l'hôte), des sujets envers le roi ou le dieu, ou encore prestation impliquée par une alliance ». Or, « une fois cette signification fixée, elle aide à résoudre les problèmes philologiques que les variantes posent dans la tradition textuelle de ces mots. Ainsi la tradition manuscrite d'Hérodote 6.89 s'est partagée entre la leçon δωτίνην et la leçon δωρεήν. Les Corinthiens veulent aider les Athéniens, ils leur vendent vingt vaisseaux, mais à un prix très bas, à cinq drachmes par bateau, car la loi défendait un *don* gratuit. C'est donc un paiement symbolique qu'on impose aux Athéniens, puisqu'on ne pouvait d'après la loi *donner* des vaisseaux d'une cité à l'autre. Est-ce δωτίνη ou δωρεή ? Il s'agit en fait d'une livraison gratuite. La leçon valable est en conséquence δωρεήν, et non δωτίνην qui est exclu puisque c'est le don gracieux que la loi interdit, non pas celui qui accompagne une alliance ».

En définitive, les occurrences hérodotéennes de δωτίνη se ramènent donc à trois : le passage traitant des Pisistratides : 1.61 Ἱππίεω δὲ γνώμῃ νικήσαντος ἀνακτᾶσθαι ὀπίσω τὴν τυραννίδα, ἐνθαῦτα ἤγειρον δωτίνας ἐκ τῶν πολίων αἵτινές σφι προαιδέατό κού τι « ils se mirent alors à rassembler des dons dans les cités qui pouvaient avoir quelque obligation envers eux » (trad. Legrand) ; quelques pages plus loin, au sujet des relations contractuelles entre Crésus et les Lacédémoniens : 1.69 Καὶ γάρ τινες αὐτοὺς εὐεργεσίαι εἶχον ἐκ Κροίσου πρότερον ἔτι γεγονυῖαι · πέμψαντες γὰρ οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐς Σάρδις χρυσὸν ὠνέοντο, ἐς ἄγαλμα βουλόμενοι χρήσασθαι τοῦτο τὸ νῦν τῆς Λακωνικῆς ἐν Θόρνακι ἵδρυται Ἀπόλλωνος, Κροῖσος δέ σφι ὠνεομένοισι ἔδωκε δωτίνην, où le substantif compose avec le verbe δίδωμι une figure étymologique finale de phrase ; de même, en 6.62, dans le contrat trompeur passé par Ariston avec son ami dont il convoite la femme : Αὐτός τε τῷ ἑταίρῳ, τοῦ ἦν ἡ γυνὴ αὕτη, ὑποδέκεται δωτίνην δώσειν τῶν ἑωυτοῦ πάντων ἕν, τὸ ἂν αὐτὸς ἐκεῖνος ἕληται, κτλ.

Enfin, comme l'indique Benveniste, « il existe aussi un verbe δωτινάζω, une fois chez Hérodote (2.180) : lors de la reconstruction d'un temple, qui incombe à un groupe de cités confédérées, les prêtres vont de ville en ville, collectant les dons : περὶ τὰς πόλις ἐδωτίναζον ». Or, de cette formation dénominative, Förstemann tire argument pour dénier à δωτίνη toute poéticité et le considérer comme relevant de la langue courante[130]. Le terme n'est pourtant pas attesté dans les inscriptions ioniennes, et ne figure dans les textes littéraires que chez Homère et Hérodote, si bien qu'il nous paraît difficile d'y voir un terme courant. Sans aller jusqu'à parler de poétisme, on pourra le tenir pour un probable archaïsme lexical, énonçant une modalité particulière du « don » grec.

---

[129] E. BENVENISTE, *Vocabulaire*, *op. cit*., I, Paris, 1969, p. 68 sq.

[130] FÖRSTEMANN, *s. v.* δωτίνη : « Sed vox adeo fuit in usu volgari, ut Herodotus diceret etiam δωτινάζειν = dona colligere. 2.180. »

— E.

εἴδομαι « prendre l'apparence de »

Ce verbe apparaît dans deux passages de nature discursive et de teneur poétique marquée. Le premier est le discours de la mère de Démarate à son fils, au sujet des circonstances de sa naissance : 6.69 Ὡς με ἠγάγετο Ἀρίστων ἐς ἑωυτοῦ, νυκτὶ τρίτῃ ἀπὸ τῆς πρώτης ἦλθέ μοι φάσμα εἰδόμενον Ἀρίστωνι « Lorsque Ariston m'eut conduite chez lui, la troisième nuit après la première me vint une apparition qui avait pris l'apparence d'Ariston » ; on notera ici que le participe εἰδόμενον qualifie le substantif φάσμα « apparition, spectre », qui est un poétisme lexical. Le second est le discours d'un habitant de l'Hellespont lors du passage de l'armée de Xerxès : 7.56 Ὦ Ζεῦ, τί δὴ ἀνδρὶ εἰδόμενος Πέρσῃ καὶ οὔνομα ἀντὶ Διὸς Ξέρξην θέμενος ἀνάστατον τὴν Ἑλλάδα θέλεις ποιῆσαι, ἄγων πάντας ἀνθρώπους ; Καὶ γὰρ ἄνευ τούτων ἐξῆν τοι ποιέειν ταῦτα « O Zeus, pourquoi donc avoir pris l'apparence d'un Perse et avoir changé ton nom de Zeus en Xerxès pour vouloir renverser la Grèce en conduisant le monde entier ? Même sans cela, tu pouvais le faire » ; la phrase s'ouvre sur une invocation solennelle à Zeus et se poursuit avec une comparaison hyperbolique de Xerxès au roi des dieux.

Stein, en note à 6.69, qualifie εἰδόμενος d'« épique ». Ce verbe est en effet d'ascendance homérique ; ainsi Förstemann renvoie, *s. v.*, à *Il.* 2.280 παρὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη # εἰδομένη κήρυκι σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει, 3.122 Ἶρις δ' αὖθ' Ἑλένῃ λευκωλένῳ ἄγγελος ἦλθεν, # εἰδομένη γαλόῳ ; *Od.* 2.268 = 401 = 22.206 (σχεδόθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη, # *vel sim.*) Μέντορι εἰδομένη ἠμὲν δέμας ἠδὲ καὶ αὐδήν, etc., tous exemples où le verbe a comme dans les deux passages d'Hérodote le sens de « prendre l'apparence de ». « En outre, ajoute-t-il, le terme ne se trouve que chez Pindare (*Pyth.* 4.37, *Ném.* 10.28), Eschyle (Ag. 739) et les poètes plus récents. Et dans la mesure où ces deux exemples d'Hérodote apparaissent dans des discours, il faut peut-être concéder que l'auteur a employé ce terme dans une intention poétique »[131]. De même, S. Lilja, commentant l'emploi du terme chez Hellanicos, écrit : « Bechtel considère le participe εἰδόμενος comme ionien, non épique. Pourtant, le rythme clairement hexamétrique de ἀνδράσιν εἰδόμενοι (fr. 26) témoigne d'une influence épique, et il convient d'ajouter que les deux passages dans lesquels Hérodote emploie εἰδόμενος, 6.69 et 7.56, sont exceptionnellement solennels »[132]. Enfin, W. Aly parle lui aussi « de l'apparition du héros Astrobacos en 6.69 φάσμα εἰδόμενον Ἀρίστωνι ; cet εἰδόμενος isolé chez Hérodote, habituel dans l'épopée, revient dans l'oraison jaculatoire de

[131] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Praeterea vox, ajoute Fôrstemann, invenitur tantummodo apud Pindarum (*Pyth.* 4.37, *Nem.* 10.28), Aeschylum (Ag. 739) recentioresque poetas. Atque cum duo illa exempla Herodotea in orationibus extent, concedendum fortasse scriptorem hoc verbo de consilio usum esse poetico. »

[132] S. LILJA, *op. cit.*, p. 25: « Bechtel considers the participle εἰδόμενος as Ionic, not epic (p. 10). However, the clear hexametric rhythm of ἀνδράσιν εἰδόμενοι (fr. 26) hints at an epic influence, and it should be added that both passages where Herodotus uses εἰδόμενος, 6.69 and and 7.56, are exceptionally solemn. »

l'Hellespontin en 7.56, où figure également un ton solennel »[133]. Le verbe εἴδομαι peut donc être considéré dans ses deux occurrences comme un terme éminemment homérique.

ἑκάς « loin, à l'écart »

On relève chez Hérodote pas moins de dix-sept occurrences de cet adverbe qui signifie « loin, à l'écart », au sens local et parfois temporel : 1. employé absolument, 3.89, 4.33, 204, 6.108, 7.49, 8.60γ, 9.2, 14, 122 ; 2. avec ἀπό (cf. *Il*. 18.256, etc.), 1.134, 3.41, 9.93 ; 3. avec gén. (cf. *Od*. 14.496), 1.134, 2.169, 3.101, 111 ; 4. au sens temporel, οὐκ ἑκὰς χρόνου « bientôt », 8.144. Or, comme l'indique Chantraine ἑκάς n'est guère attesté que chez Homère et les poètes, et est « très rare en prose »[134]. A noter qu'Hérodote emploie également le comparatif ἑκαστέρω (3.101 et 6.108), sur le modèle d'Homère, *Od*. 7.321, et le superlatif ἑκαστάτω (Hom., *Il*. 10.113).

ἔλλεσχος « qui est matière à bavardages »

Cet adjectif, composé hypostatique formé sur la locution ἐν λέσχῃ, n'est guère attesté que chez Hérodote, dans un discours de Cyrus parlant des Lacédémoniens, 1.153 : Τοῖσι, ἢν ἐγὼ ὑγιαίνω, οὐ τὰ Ἰώνων πάθεα ἔσται ἔλλεσχα ἀλλὰ τὸ οἰκήια « Eux pour qui, si je suis en bonne santé, ce ne sont pas les malheurs des Ioniens qui seront matière à bavardages, mais les leurs propres ».

Λέσχη, qui appartient à la famille du verbe λέχομαι « se coucher, se reposer », désigne à l'origine le « lieu du village où l'on se rend pour s'y reposer et dormir (notamment des mendiants) », sens illustré par *Od*. 18.329 et Hésiode, *Op*. 493, 501 ; le terme est également attesté dans une inscription rhodienne comme « lieu de repos, tombe » (*IG* 12.1.709). Il désigne par ailleurs le lieu couvert, « portique ou galerie où les gens se rassemblent » pour passer le temps, notamment — ce qui présente un intérêt particulier pour le passage considéré — à Sparte et dans les cités doriennes. Le mot en est venu à désigner la « conversation », la « causerie », voire le « bavardage » : c'est en ces sens qu'il est employé à deux reprises par Hérodote, d'abord en 2.32 ἀπικέσθαι ἐς λέσχην περὶ τοῦ Νείλου, puis en 9.71 γενομένης λέσχης ὅς γένοιτο ἄριστος. Si le terme λέσχη n'est donc pas exclusivement poétique, il est cependant employé par les poètes épiques ainsi que tragiques (Eschl. *Eum*. 366, Soph. *Ant*. 160, Eur. *Hipp*. 384, etc.). Il est dès lors possible que le rare composé ἔλλεσχος ait, dans la phrase d'Hérodote, une valeur poétique, en accord avec le ton comminatoire de Cyrus.

---

[133] W. ALY, *op. cit.*, p. 272: « von der Erscheinung des Heros Astrobakos 6.69 φάσμα εἰδόμενον Ἀρίστωνι ; das bei Herodot isolierte, im Epos heimische εἰδόμενος kehrt wieder in dem Stossgebet des Hellespontiers 7.56, wo ebenfalls ein feierlicher Ausdruck am Platze ist »

[134] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

ἐμμανής « fou furieux »

Hérodote qualifie de l'adjectif ἐμμανής « fou furieux » le personnage de Cambyse en 3.25 οἷα δὲ ἐμμανής τε ἐὼν καὶ οὐ φρενήρης. Cet adjectif composé connaît par ailleurs des emplois tragiques : Eschyle, *Eum.* 860 ἀοίνοις ἐμμανεῖς θυμώμασιν, *Pr.* 675 ἐμμανεῖ σκιρτήματι ; Euripide, *Bacch.* 1094 θεοῦ πνοαῖσιν ἐμμανεῖς, etc. Le terme n'est cependant pas absent de la prose : c'est ainsi que l'on trouve le superlatif ἐμμανέστατος chez Platon, *Lois* 734a ; il qualifie aussi des animaux en rut chez Aristote, *H. A.* 6.18.6. On peut toutefois, semble-t-il, considérer son application au souverain perse Cambyse, aux côtés d'un autre adjectif composé (φρενήρης) étudié ci-dessous, comme un emploi relativement poétique.

ἔμφυλος « (dissension) intestine »

Hérodote rapporte au début du livre VIII l'intention initiale des Grecs de confier le commandement des forces navales aux Athéniens, mais l'opposition que cette décision rencontre auprès des alliés, motivant la renonciation des Athéniens : 8.3 ἀντιβάντων δὲ τῶν συμμάχων εἶκον οἱ Ἀθηναῖοι, μέγα τε ποιεύμενοι περιεῖναι τὴν Ἑλλάδα καὶ γνόντες, εἰ στασιάσουσι περὶ τῆς ἡγεμονίης, ὡς ἀπολέεται ἡ Ἑλλάς, ὀρθὰ νοεῦντες · στάσις γὰρ ἔμφυλος πολέμου ὁμοφρονέοντος τοσούτῳ κάκιόν ἐστι ὅσῳ πόλεμος εἰρήνης, « … en quoi ils pensaient juste ; car la dissension intestine est plus néfaste qu'une guerre menée de façon unanime, tout comme la guerre l'est elle-même plus que la paix » : cette notation représente une remarquable intrusion d'auteur dans un passage à dominante narrative et se caractérise par son registre gnomique.

L'adjectif ἔμφυλος, composé sur le nom de la « tribu », signifie donc littéralement « de même tribu, de même race ». Il est déjà homérique : *Od.* 15.272-273 Οὕτω τοι καὶ ἐγὼν ἐκ πατρίδος, ἄνδρα κατακτὰς # ἔμφυλον[135]. Sophocle parle du « meurtre d'un parent » avec le syntagme ἔμφυλον αἷμα en *O. C.* 407. Mais c'est précisément le syntagme στάσις ἔμφυλος qui figure chez Solon, 4.19 West (δουλοσύνην) ἣ στάσιν ἔμφυλον πόλεμόν θ᾽ εὕδοντ᾽ ἐπεγείρει, et sous une autre forme chez Théognis, 51 : ἐκ τῶν γὰρ στάσιές τε καὶ ἔμφυλοι φόνοι ἀνδρῶν. Dans la phrase d'Hérodote, qui fait suite à un rythme dactylique solennel (ὡς ἀπολέεται ἡ Ἑλλάς, | ὀρθὰ νοεῦντες), on retrouve bien le même ton gnomique que chez les deux poètes élégiaques ; se dessine ainsi de l'un aux autres un jeu d'écho qui caractérise le syntagme hérodotéen comme poétique.

ἐμφύω « être attaché à, tenir fortement à »

Ce préverbé du verbe φύω au sens intransitif est employé par Hérodote à propos des vipères et serpents ailés femelles d'Arabie, qui lorsqu'elles s'accouplent avec leur mâle, « ne le lâchent pas avant de l'avoir dévoré » : 3.109 νῦν δὲ ἐπεὰν θορνύωνται κατὰ ζεύγεα καὶ

[135] A noter toutefois qu'ici V. Bérard édite au lieu de ἔμφυλον le verbe ἐ<ξέ>φυ<γ>ον.

ἐν αὐτῇ ᾗ ὁ ἔρσην τῇ ἐκποιήσι, ἀπιεμένου αὐτοῦ τὴν γονὴν ἡ θήλεα ἅπτεται τῆς δειρῆς καὶ ἐμφῦσα οὐκ ἀνιεῖ πρὶν ἂν διαφάγῃ. Stein observe en note à ce passage que la participe ἐμφῦσα est « homérique », et renvoie à *Od.* 1.381 ὀδὰξ ἐν χείλεσι φύντες. A cet exemple, Förstemann adjoint celui d'*Il.* 6.253 ἔν τ᾽ ἄρα οἱ φῦ χειρὶ ἔπος τ᾽ ἔφατ᾽ ἔκ τ᾽ ὀνόμαζε, en ajoutant cependant : « Mais je crois qu'Hérodote n'aurait jamais employé ce terme ici, s'il avait été totalement étranger à son époque à la langue courante »[136]. Le fait est pourtant que le verbe ἐμφύω, absent des inscriptions ioniennes, ne reparaît guère en ce sens après Hérodote que chez les prosateurs tardifs, même si dans d'autres acceptions, telles que « naître dans », il est employé aussi par Xénophon, *Mém.* 3.5.17. On ne peut donc se prononcer avec certitude sur ce terme ; mais rappelons que dans le même passage, on lit aussi, qualifiant les serpents, l'adjectif δηλήμονες dont nous avons reconnu l'homérisme.

ἐναργής « qui se rend visible »

L'adjectif ἐναργής est d'un emploi usuel en ionien-attique pour qualifier ce qui est « évident, manifeste » : on le trouve ainsi largement attesté chez Platon (par exemple *Ion* 535c, *Théét.* 150d, etc.). Mais le fait est que le double emploi qu'il connaît chez Hérodote pour qualifier la « vision de songe » (ὄψις ἐνυπνίου) advenue respectivement en 5.55 à Hipparque fils de Pisistrate, ἰδόντα ὄψιν ἐνυπνίου τῷ ἑαυτοῦ πάθεϊ ἐναργεστάτην et qu'assassinent Harmodios et Aristogiton, et en 7.47 à Artabane, auquel Xerxès déclare : Φράσον δέ μοι τόδε · εἴ τοι ἡ ὄψις τοῦ ἐνυπνίου μὴ ἐναργὴς οὕτω ἐφάνη, εἶχες ἂν τὴν ἀρχαίην γνώμην, οὐκ ἐῶν με στρατεύεσθαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ἢ μετέστης ἄν ; Φέρε τοῦτό μοι ἀτρεκέως εἰπέ — n'est pas sans faire songer à Homère, auquel renvoie Stein en écrivant que « ἐναργής est souvent dit d'apparitions oniriques ou divines signifiantes, bien reconnaissables »[137] : on lit ainsi en *Od.* 4.841 ὥς οἱ ἐναργὴς ὄνειρον ἐπέσσυτο. De même, chez Eschyle, *Pers.* 179 : οὔτι πω τοιόνδ᾽ ἐναργὲς εἰδόμην (ὄναρ) ὡς τῆς πάροιθεν εὐφρόνης. Si le terme lui-même n'est donc pas un poétisme absolu, il connaît cependant ici des emplois probablement poétiques.

ἔνερθε « dessous, sous »

Cet adverbe qui peut fonctionner comme préposition suivie du génitif est largement attesté chez Homère (*Il.* 13.75, etc. ; *Od.* 20.352, etc.) et les autres poètes (Hésiode, Pindare, Eschyle, Sophocle, etc.), ainsi que ponctuellement dans des inscriptions dialectales, mais non dans les inscriptions ioniennes. Il est inusité en prose attique. Or il connaît dans la prose d'Hérodote onze occurrences, répertoriées et traduites par le *Lexique* de Powell : deux en tant

[136] FÖRSTEMANN, *s. v.* ἐνέφυν = ἡψάμην, ἐσχόμην (τινός) : Credo vero nunquam Herodotum vocem positurum fuisse l. l., si eius aetate ab usu communi tam plane quam putant fuisset aliena. »

[137] STEIN, note à 5.55 : « ἐναργής steht oft von deutlichen, bestimmt erkennbaren Traum- und Göttererscheinungen. […] »

qu'adverbe (4.9 τὰ ἔνερθε « nether limbs » ; métaphoriquement 1.91 « in lower station » ; neuf en tant que préposition, précédant généralement son régime : 4.65, 5.92α ; « seawards of » : 2.4, 13 bis, 14, 18, 154 ; métaphoriquement 1.107 « inferior to »[138]). Etant donné les emplois exclusivement poétiques du terme et son absence des inscriptions ioniennes, on est en droit de l'interpréter chez Hérodote comme un nouvel exemple d'homérisme, même si le contexte ne présente pas toujours d'autres indices de poéticité.

ἐξανύω « mener à son terme, accomplir »

En face de κατανύω, employé en ionien-attique pour désigner l'« accomplissement » et également attesté par Hérodote, le préverbé ἐξανύω connaît des emplois essentiellement poétiques, et ce dès Homère, *Il.* 8.370 Θέτιδος δ᾽ ἐξήνυσε βουλάς « il a accompli les desseins de Thétis » (discours d'Athéna parlant de Zeus). Sophocle l'emploie dans *Ajax* 712 avec θεσμία dans le sens d'« accomplir les cérémonies sacrées ». Avec idée d'extension spatiotemporelle, on le trouve chez Euripide complété par ἁμέραν « atteindre un jour » (*Méd.* 649), par δρόμον « achever une course » (*Ph.* 164) ou πόρον « accomplir un trajet » (I. T. 897). C'est en ce sens, mais suivant une construction absolue, qu'Hérodote l'emploie pour désigner l'accomplissement d'un trajet maritime par la flotte perse en 7.183 Πανημερὸν δὲ πλέοντες οἱ βάρβαροι ἐξανύουσι τῆς Μαγνησίης χώρης ἐπὶ Σηπιάδα τε καὶ τὸν αἰγιαλὸν τὸν μεταξὺ Κασθαναίης τε πόλιος ἐόντα καὶ Σηπιάδος ἀκτῆς. On remarquera que la phrase s'ouvre une allitération en π : πανημερὸν δὲ πλέοντες, et que les mots οἱ βάρβαροι ἐξανύουσι composent une séquence dactylique.

Le second exemple apparaît dans le passage où, les Athéniens ayant ordonné aux Pélasges de leur livrer Lemnos, ceux-ci leur font la réponse suivante : 6.139 Οἱ δὲ Πελασγοὶ ὑπολαβόντες εἶπαν · Ἐπεὰν βορέῃ ἀνέμῳ αὐτήμερον ἐξανύσῃ νηῦς ἐκ τῆς ὑμετέρης ἐς τὴν ἡμετέρην, τότε παραδώσομεν, ἐπιστάμενοι τοῦτο εἶναι ἀδύνατον γενέσθαι · ἡ γὰρ Ἀττικὴ πρὸς νότον κεῖται πολλὸν τῆς Λήμνου. Notons que l'expression dans un discours d'un *adunaton*, « un événement absolument imprévisible »[139], qui se trouvera démenti par les faits n'est pas sans autre exemple dans l'œuvre d'Hérodote. Mais nous avons aussi reconnu dans cette prédiction, au chapitre III, un authentique distique élégiaque pour lequel la forme ἐξανύσῃ fait fonction de forme métrique. En conséquence, le préverbé ἐξανύω, en 7.183 peut-être, mais en 6.139 très probablement, est un véritable poétisme.

ἐπαίρω « inciter, exhorter »

Ce verbe qui figure dans quinze passages est étudié en détail par H. Avery qui, s'appuyant sur ses occurrences tragiques, s'attache à mettre en lumière sa poéticité dans l'œuvre d'Hérodote. Aussi convient-il de suivre dans ses grandes lignes le cheminement de la

[138] Tradd. Powell, *s. v.*
[139] G. NENCI, *ad loc.* : « un evento assolutamente imprevidibile. »

démonstration de l'auteur[140], qui procède d'abord à l'examen des emplois tragiques, pour certains desquels il reconnaît « plusieurs connotations du terme ἐπαίρω, dont l'une et peut-être la plus importante : 'élever quelqu'un à un très haut degré', mais avec en outre l'implication est certainement suivie, et de fait doit être suivie, d'une chute précipitée et désastreuse » — ainsi dans un passage particulièrement dramatique d'*Œdipe Roi* où le chœur demande à Œdipe : τίς σ᾽ ἐπῆρε δαιμόνων ; interrogation qui revêt divers niveaux de signifiaction[141]. Reconnaissant par ailleurs deux autres passages de Sophocle où le verbe ἐπαίρω n'est pas investi de ces « ominous overtones », l'auteur en déduit que « Sophocle a réservé la signification prégnante d'ἐπαίρω à des passages particulièrement cruciaux, lorsque ses implications les plus profondes pouvaient fournir un surcroît de richesse et de profondeur à la scène, avec pour résultat que sa signification serait soulignée »[142]. Identifiant de tels emplois chez Euripide et même Aristophane (*Nu*. 42), Avery en tire la conclusion suivante : « Le fait que ce sens d'ἐπαίρω figure chez deux poètes tragiques et dans une parodie comique du style tragique suffit à prouver qu'il était courant dans la diction attique tragique de la seconde moitié du Vème siècle avant J.-C. »[143].

Avery en vient alors aux exemples hérodotéens, qu'il répartit en plusieurs groupes : d'abord, « une série de trois passages qui figurent vers la fin du récit de l'expansion et de la chute de Crésus »[144]. Le premier passage consiste dans la réponse de Crésus à Cyrus lui demandant qui l'a poussé à marcher contre lui plutôt que de nouer une alliance amicale : 1.87 Ὦ βασιλεῦ, ἐγὼ ταῦτα ἔπρηξα τῇ σῇ μὲν εὐδαιμονίῃ, τῇ ἐμεωυτοῦ δὲ κακοδαιμονίῃ · αἴτιος δὲ τούτων ἐγένετο ὁ Ἑλλήνων θεὸς ἐπάρας ἐμὲ στρατεύεσθαι. Le verbe est ensuite repris deux fois en 1.90 : Κροῖσος δέ οἱ ἐπαλιλλόγησε πᾶσαν τὴν ἑωυτοῦ διάνοιαν καὶ τῶν χρηστηρίων τὰς ὑποκρίσις καὶ μάλιστα τὰ ἀναθήματα καὶ ὡς ἐπαρθεὶς τῷ μαντηίῳ ἐστρατεύσατο ἐπὶ Πέρσας, puis, ayant obtenu de Cyrus son accord pour envoyer interroger l'oracle trompeur de Delphes : πέμπων τῶν Λυδῶν ἐς Δελφοὺς ἐνετέλλετο … εἰρωτᾶν εἰ οὔ τι ἐπαισχύνεται τοῖσι μαντηίοισι ἐπάρας Κροῖσον στρτεύεσθαι ἐπὶ Πέρσας κτλ.

---

[140] H. AVERY « A Poetic Word in Herodotus », 1979.

[141] H. AVERY, *art. cit.*, p. 1 :« In our present passage the word has several levels of meaning. First, 'What god raised your hand to strike the prongs of the brooch into your eyes ?' Then, 'What god raised your spirit, that is, gave you the courage, to blind yourself ?' Third, 'What god raised you on high, that is, elevated you to the eminence which you occupied before you learned the terrible truth, only to dash you down again so horribly ?' […] Thus, in the passage under consideration, we recognize several connotations of the word ἐπαίρω, one of which, perhaps the most important, is : to raise one up to a very high state, but with the further implication that such an elevation is certain to be followed, indeed must be followed, by a precipitous and disastrous fall. »

[142] H. AVERY, *art. cit.*, p. 3 : « Sophocles reserved the pregnant meaning of ἐπαίρω for especially momentous passages when its deepest implications would provide added richness and profundity to the scene with the result that its significance would be underlined. »

[143] H. AVERY, *loc. cit.* : « The fact that this meaning of ἐπαίρω is found in two tragic poets and in comic parody of tragic style is sufficient to prove that it was current in Attic tragic diction in the second half of the fifth century B. C. »

[144] H. AVERY, *loc. cit.* : « a cluster of three passages towards the end of Herodotus' account of the rise and fall of Croesus. »

Le second groupe concerne cette fois la campagne finale de Cyrus contre les Massagètes : en 1.204 « Hérodote observe que nombre de considérations importantes incitèrent et stimulèrent Cyrus à entreprendre cette expédition » : Πολλά τε γάρ μιν καὶ μεγάλα τὰ ἐπαείροντα καὶ ἐποτρύνοντα ἦν, κτλ. « Plus tard, après que Cyrus a remporté une victoire frauduleuse sur les Massagètes et a fait prisonnier le fils de la reine Tomyris, Tomyris elle-même avertit Cyrus de ne pas se laisser élever trop haut par ce succès » : 1.212 Ἄπληστε αἵματος Κῦρε, μηδὲν ἐπαρθῇς τῷ γεγονότι τῷδε πρήγματι, κτλ., toute la phrase étant d'ailleurs d'une grande solennité. Mais Cyrus, excité par cette victoire, ne prête pas attention aux menaces de Tomyris et poursuit la guerre jusqu'à sa défaite et sa propre mort finales[145].

On retrouve donc bien dans ces cinq passages la signification prégnante d'ἐπαίρω mise en lumière dans l'extrait de Sophocle[146].

Le troisième groupe comporte quatre passages dont le premier figure en 4.130 dans la relation de l'expédition de Darius contre les Scythes : ceux-ci comptent faire rester les Perses sur leur territoire dans l'espoir de leur infliger une défaite finale ; dans cette pensée, ils leur octroient de petites victoires ; οἱ δὲ ἂν Πέρσαι ἐπελθόντες ἐλάβεσκον τὰ πρόβατα καὶ λαβόντες ἐπῄροντο ἂν τῷ πεποιημένῳ. Il en va de même de l'épisode de la guerre entre les Eginètes et les Athéniens, en 5.81, où les premiers sont décrits comme « encouragés par leur grande prospérité » : Αἰγινῆται δὲ εὐδαιμονίῃ τε μεγάλῃ ἐπαρθέντες κτλ. Le troisième passage figure en 5.91, où les Spartiates, regrettant leur rôle dans la chute de la tyrannie à Athènes, entreprennent de convaincre leurs alliés qu'Hippias doit être restauré dans son droit. Les Spartiates admettent leur erreur, mais expliquent qu'ils ont été incités par des oracles trompeurs : Ἄνδρες σύμμαχοι, συγγινώσκομεν αὐτοῖσι ἡμῖν οὐ ποιήσασι ὀρθῶς· ἐπαρθέντες γὰρ κιβδήλοισι μαντηίοισι κτλ. Enfin, en 6.132, après la bataille de Marathon, Miltiade l'Athénien, jouissant d'une grande renommée, demande vaisseaux, troupes et argent pour porter la guerre dans un pays inconnu : Ἀθηναῖοι δὲ τούτοισι ἐπαρθέντες παρέδοσαν. « L'expédition, remarque Avery, n'est que trop clairement vouée à l'échec, et elle n'en éxhoue que trop tôt, avec des conséquences fatales pour Miltiade, mais aucun exprimée pour les Athéniens eux-mêmes »[147].

---

[145] En 1.204 : « Herodotus observes that many weighty considerations roused and stimulated Cyrus to undertake this expedition » ; en 1.212 : « Later, after Cyrus has won a fraudulent victory over the Massagetae and has taken Queen Tomyris' son prisoner, Tomyris herself warns Cyrus not to be raised on high by this success. »

[146] H. AVERY, *art. cit.*, p. 4 : « It is clear that in all of them Herodotus employs ἐπαίρω in the poetic sense we have encountered in Sophocles' *Oedipus* ; that is, in every instance he makes it evident that the elation caused by some outside agent or felt by the individual himself has in it the seeds of disaster. We should also note that in the first three cases, those in the story of Croesus, the defeat has already taken place when the word is used, but in the last two passages the idea of calamity implicit in the word foretells the ultimate outcome of the events which Herodotus is narrating, even while they are in progress. It seems as if Herodotus takes the opportunity offered by the destruction of Croesus first to establish the manner in which he wishes to use ἐπαίρω and then by repetition to fix the idea firmly in the mind of the reader. »

[147] H. AVERY, *art. cit.*, p. 6 : « All too clearly, the expedition is destined to fail and all too soon it does, with fatal consequences for Miltiades, but with none expressed for the Athenians themselves. »

Les trois occurrences suivantes figurent à l'ouverture du livre VII, lors de la décision prise par Xerxès de marcher contre la Grèce. En 7.9γ Mardonios affirme que les Grecs n'oseront pas se mesurer à la puissance perse, et que même s'ils le faisaient, excités par leur folie, ils apprendraient que les Perses sont les meilleurs combattants du monde : εἰ δὲ ἄρα ἔγωγε ψευσθείην γνώμῃ καὶ ἐκεῖνοι ἐπαρθέντες ἀβουλίῃ ἔλθοιεν ἡμῖν ἐς μάχην, μάθοιεν ἂν ὥς εἰμεν ἀνθρώπων ἄριστοι τὰ πολέμια. En 7.10η c'est Artabane qui répond aux propos de Mardonios : Ἕλληνας δὲ διαβάλλων ἐπαίρεις αὐτον βασιλέα στρατεύεσθαι. Puis vient l'épisode de songe qui se manifeste trois fois, et qui met en confiance Xerxès et Artabane : 7.18 ἐνθαῦτα ἐπαρθέντες τῇ ὄψι, κτλ.

Dans un autre passage, c'est le Lydien Pythios qui, enhardi par le souvenir des présents qu'il avait offerts à Xerxès, vient le trouver pour lui demander d'exempter de l'expédition un de ses fils : Πύθιος ὁ Λύδιος καταρρωδήσας τὸ ἐκ τοῦ οὐρανοῦ φάσμα ἐπαρθείς τε τοῖσι δωρήμασι ἐλθὼν παρὰ Ξέρξην ἔλεγε τάδε. On connaît la réponse de Xerxès, qui fait couper en deux le fils en question placer de part et d'autre du chemin de l'armée les deux moitiés de son corps. Enfin, en 9.49, le jour de la bataille de Platées, Mardonios envoie un héraut aux Spartiates pour les défier à un combat avec le meilleur des troupes perses ; le héraut n'obtient pas de réponse et s'en revient auprès de Mardonios : ὁ δὲ περιχαρὴς γενόμενος καὶ ἐπαρθεὶς ψυχρῇ νίκῃ ἐπῆκε τὴν ἵππον ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας.

Dans tous ces exemples sans exception, le verbe ἐπαίρω présente donc le sémantisme tragique défini par Avery au début de son étude. Reste une dernière occurrence, d'ailleurs distinguée des autres dans le lexique de Powell comme attestant le verbe au sens intransitif : 2.162 Ὡς δὲ ἀπικόμενος τὸν Ἄμασιν ἐκάλεε ὁ Πατάρβημις, ὁ Ἄμασις (ἔτυχε γὰρ ἐπ᾽ ἵππου κατήμενος) ἐπάρας ἀπεματαΐσε καὶ τοῦτό μιν ἐκέλευε Ἀπρίῃ ἀπάγειν, « Amasis… se souleva sur sa selle, etc. » (trad. Barguet). Or, remarque Avery, « le fait le plus significatif concernant ἐπαίρω ici est qu'il est employé dans son sens quotidien, non poétique, sans connotations ou implications particulières. Cela prouve tout d'abord qu'Hérodote connaissait la signification normale d'ἐπαίρω. Cela montre ensuite, et en vertu de cela, qu'Hérodote a employé le sens prégnant d'ἐπαίρω de façon consciente et délibérée, afin de produire l'effet que nous avons décrit. Eu égard aux intentions d'Hérodote, on peut aussi souligner que dans toutes les occurrences sauf une, Hérodote a employé la forme attique du terme plutôt que sa forme ionienne qui lui était mise à disposition »[148]. De cette particularité morphologique, l'auteur tire un argument supplémentaire de l'intentionnalité

[148] H. AVERY, *art. cit.*, p. 8 : « The most significant fact about ἐπαίρω here is that it is used in its everyday, unpoetic, sense, with no special connotations or implications. First, it proves that Herodotus knew the normal meaning of ἐπαίρω. Second, following from the first, it shows that Herodotus employed the pregnant sense of ἐπαίρω with conscious deliberation in order to achieve the effect we have described. In regard to Herodotus' intentions we may also point out that in all but one of the instances cited Herodotus used the Attic form of the word rather than the Ionic form which was readily available to him. »

poétique des emplois hérodotéens, ainsi placés en correspondance étroite avec la langue tragique athénienne[149].

ἐπιζέω « bouillonner » au sens figuré

A l'ouverture du livre VII Hérodote rapporte la décision prise par Xerxès de marcher contre la Grèce. Se succèdent les discours de Xerxès lui-même, de Mardonios, ardent belliciste, et d'Artabane, plus réticent. Entre les deux positions le personnage de Xerxès est ballotté. C'est ainsi qu'il déclare en 7.13 : Ἄνδρες Πέρσαι, συγγνώμην μοι ἔχετε ὅτι ἀγχίστροφα βουλεύομαι · φρενῶν τε γὰρ ἐς τὰ ἐμεωυτοῦ πρῶτα οὔκω ἀνήκω, καὶ οἱ παρηγορεόμενοι ἐκεῖνα ποιέειν οὐδένα χρόνον μέο ἀπέχονται. Ἀκούσαντι μέντοι μοι τῆς Ἀρταβάνου γνώμης παραυτίκα μὲν ἡ νεότης ἐπέζεσε, ὥστε ἀεικέστερα ἀπορρῖψαι ἔπεα ἐς ἄνδρα πρεσβύτερον ἢ χρέον · νῦν μέντοι συγγνοὺς χρήσομαι τῇ ἐκείνου γνώμῃ « lorsque j'ai entendu l'avis d'Artabane, sur le moment j'ai cédé à l'emportement d'une bouillante jeunesse », etc. (trad. Legrand). — Le verbe ἐπιζέω est ici employé au sens métaphorique, comme il l'est chez Euripide, *Héc*. 583 δεινόν τι πῆμα Πριαμίδαις ἐπέζεσεν # πόλει τε τῆμῇ θεῶν ἀνάγκαισιν τόδε ; *I. T*. 987 δεινή τις ὀργὴ δαιμόνων ἐπέζεσεν ; ou encore chez Aristophane, *Th*. 468, dans un passage qui fournit une allusion explicite à Euripide : Τὸ μέν, ὦ γυναῖκες, ὀξυθυμεῖσθαι σφόδρα # Εὐριπίδῃ, τοιαῦτ' ἀκουούσας κακά # οὐ θαυμάσιόν ἔστ', οὐδ' ἐπιζεῖν τὴν χολήν. En vertu de ces parallèles dramatiques, l'emploi métaphorique d'Hérodote peut être tenu pour poétique.

ἔπος « parole (d'autorité) »

Le mot ἔπος, signifiant « mot, parole », est « employé largement chez Homère pour désigner les paroles, à côté de μῦθος qui s'applique plutôt au contenu des paroles ; en ion.-att. se restreint au sens de 'mot', notamment par opposition à ἔργον et surtout dans des expressions toutes faites, notamment dans l'usuel ἔπος εἰπεῖν 'pour dire le mot juste, pour ainsi dire' […] »[150]. Si ἔπος relève généralement en attique d'une phraséologie stéréotypée, il connaît en revanche chez Hérodote pas moins de 81 occurrences, distinguées selon le *Lexique* de Powell en quatre acceptions principales : 1. « saying, thing said » ; 2. au pluriel, « sayings » ; 3. « message » ; 4. « hexameter », a) « of an oracle » ; b) « epic poetry ». On constate déjà, à travers ces traductions, combien le mot ἔπος chez Hérodote excède les locutions lexicalisées de la prose courante, semblant rejoindre à certains égards les emplois d'Homère et des poètes. On peut cependant se poser deux questions : l'ἔπος d'Hérodote est-il vraiment celui d'Homère ? L'ἔπος d'Hérodote est-il poétique ?

[149] H. AVERY, *loc. cit.* : « If this were the case then Herodotus' predilection for the Attic form would constitute further evidence that his use of ἐπαίρω in its portentous meaning was deliberate. »
[150] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

A. Hollmann a consacré aux emplois du mot ἔπος chez Hérodote une étude intitulée « Ἔπος as Authoritative Speech in Herodotus », dans laquelle il met en évidence les spécificités sémantico-poétiques du terme. L'objectif de son étude est en effet le suivant : « Pour employer les termes de l'école linguistique de Prague, je suggère qu'*epos* constitue le membre marqué de la paire *epos* / *logos*, et désigne un discours en quelque sorte spécifique, distinctif et auctorial par opposition au discours en général. Dans ce qui suit, je démontrerai que le caractère marqué d'ἔπος réside dans sa référence au discours auctorial, et, en conclusion, je montrerai comment l'usage hérodotéen du terme représente une distinction intéressante de l'emploi homérique »[151].

Le détail des analyses de l'auteur, auxquelles nous renvoyons, l'amène notamment à considérer les emplois respectifs des mots ἔπος et μῦθος chez Homère et Hérodote, avec les conclusions suivantes[152] : « Dans les *Histoires* cependant, où les deux termes sont présents, la situation semble assez différente : μῦθος certes apparaît, mais occupe une place différente et plus limitée, référant plutôt, comme on sait, exclusivement à des versions dans le livre le plus polémique des *Histoires*, le livre II, qu'Hérodote rejette comme non fiables (discussion au sujet d'Okéanos, 2.23 ; la tentative de sacrifice d'Héraclès par les Egyptiens est un εὐήθης μῦθος, 2.45.1). Hérodote emploie ainsi μῦθος d'une manière proche de notre emploi du terme 'mythe', dans le sens d'une histoire non véridique ou impossible à prouver (cf. οὐκ ἔχει ἔλεγχον 2.23). Comme nous l'avons vu, c'est ἔπος qui fonctionne maintenant comme terme marqué, mais dans une position différente : tandis que dans les poèmes homériques […], il désigne une catégorie par défaut en regard de μῦθος, dans les *Histoires* il caractérise le discours présenté comme spécifique. Ce qui a changé, dès lors, c'est le contenu de la catégorie de discours non marqué. A l'intérieur du système linguistique de la poésie homérique et en relation avec μῦθος, ἔπος n'est pas remarquable ; il est la façon neutre de référer au discours humain ; mais dès lors qu'il est sorti de ce système et placé dans un autre, il devient remarquable et, associé à toute l'autorité et toute la dignité de la poésie homérique, il devient une façon de référer au discours auctorial, étant alors marqué tout comme dans la poésie homérique la poésie elle-même en tant que genre est marquée en comparaison d'un autre discours »[153]. Et l'auteur de conclure : « Il n'est pas surprenant dès lors qu'ἔπος

[151] A. HOLLMANN, « Ἔπος as Authoritative Speech in Herodotus », 2000, p. 207 : « To use the terms of the Prague school of linguistics, I suggest that *epos* constitutes the marked member of the pair *epos* and *logos*, and designates speech that is somehow special, distinctive, and authoritative as opposed to speech in general. In what follows I will demonstrate that the marked nature of *epos* resides in its reference to authoritative speech, and, in conclusion, I will show how Herodotos' use of the term represents an interesting departure from the way it is used in Homer. »

[152] A. HOLLMANN, *art. cit.*, p. 224-225.

[153] A. HOLLMANN, *loc. cit.*. : « In the *Histories*, however, where both terms are also present, the situation looks quite different : *mûthos* does occur, but occupies a different and more limited place, referring instead, as is well known, exclusively to accounts in the most polemical book of the *Histories*, Book Two, which Herodotos dismisses as unreliable (talk about Okeanos, 2.23 ; the attempted sacrifice of Herakles by the Egyptians is an εὐήθης μῦθος, 2.45.1). Herodotos thus uses *mûthos* in a way approaching our use of the term 'myth', in the sense of a story which is untrue or incapable of proof (cf. οὐκ ἔχει ἔλεγχον 2.23). As we have seen, it is *epos* that now functions as a marked term, but in a different grouping : whereas in the Homeric poems, according to

devienne précisément le terme indiquant le discours auctorial que μῦθος représente dans les poèmes homériques, étant donné que l'épopée représentait pour les Grecs un modèle de comportement et d'action, une source originelle d'autorité culturelle. Chez Hérodote, donc, on peut voir ἔπος à un point particulier du point de vue synchronique : dans un contexte extérieur à la poésie épique, ἔπος fonctionne de la façon que nous venons de définir. D'un point de vue diachronique, on le voit à un point particulier de l'histoire de son développement : il réfère encore au discours auctorial en général, et sa force et sa signification n'ont pas encore été confinées à une sphère plus étroite et plus technique. Une fois de plus, nous voyons Hérodote comme une figure entre le monde archaïque et classique »[154].

Ainsi, le terme ἔπος chez Hérodote se distingue sémantiquement, mais aussi poétiquement, de ses emplois homériques. Il est en quelque sorte, et paradoxalement, plus poétique chez Hérodote qu'il ne l'était chez Homère, fournissant le terme marqué du couple ἔπος / λόγος dans la prose hérodotéenne, et étant investi d'un sémantisme propre et proprement poétique de « discours d'autorité ».

ἔραμαι « être amoureux de »

Si le verbe ἐράω, attesté seulement au présent et à l'imparfait et dont on trouve deux occurrences chez Hérodote en 1.108 sous la forme ἤρα, est usuel en ionien-attique, son doublet moyen athématique ἔραμαι est employé par Homère et les poètes : *Il.* 3.446, *Od.* 11.238, Pi. *P.* 11.50, Eschl. *Eum.* 852, Soph. *O. C.* 511, Eur. *Med.* 700, etc. Or, c'est ce verbe qui figure à plusieurs reprises chez Hérodote, au thème d'aoriste : au sujet de Candaule amoureux de sa femme, en 1.8 : Οὗτος δὴ ὢν ὁ Κανδαύλης ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ γυναικός, ἐρασθεὶς δὲ ἐνόμιζέ οἱ εἶναι γυναῖκα πολλὸν πασέων καλλίστην ; au sujet de Mykérinos amoureux de sa fille, en 2.131 : ὡς Μυκερῖνος ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ θυγατρὸς καὶ ἔπειτα ἐμίγη οἱ ἀεκούσῃ ; au sujet de Cambyse amoureux de sa sœur, en 3.31 : Ἠράσθη μιῆς τῶν ἀδελφεῶν Καμβύσης, καὶ ἔπειτα βουλόμενος αὐτὴν γῆμαι, κτλ. Dans ces trois exemples, ἔραμαι dénote un amour intense qui se soldera d'ailleurs, pour celui qui l'éprouve ou pour celle qui en est l'objet, par une tragédie. Au sens métaphorique, le

---

Martin, it designates a default category with respect to *mûthos*, in the *Histories* it characterizes speech presented as somehow special. What has changed, then, is the content of the category of unmarked speech. Within the linguistic system of Homeric poetry and in relation to *mûthos*, *epos* is unremarkable and the standard way to refer to human speech, but when removed from that system and placed in another, it becomes remarkable and associated with all of the authority and dignity of Homeric poetry a way of referring to authoritative speech, becoming marked just as Homeric poetry itself as a genre is marked when compared to other speech. »

[154] A. HOLLMANN, *art. cit.* : « It is not surprising therefore that *epos* should become precisely the term indicating authoritative speech which *mûthos* represents in the Homeric poems, given that epic represented for the Greeks a model for how to behave and act, an ultimate source of cultural authority. In Herodotos, then, we can see *epos* at a particular point synchronically speaking : in a context outside epic poetry, *epos* functions in the way I have just outlined. Diachronically speaking, we see it at a particular point in the history of its development : it stills refers to authoritative speech in general, and its force and meaning have not yet been confined to a narrower and more technical ambit. Once more we see Herodotos as a figure between the archaic and the classical world. »

verbe peut aussi régir un nom de chose : ainsi de l'amour de la tyrannie qu'éprouve Déiocès au début du *logos* perse, en 1.96 : Οὗτος ὁ Δηιόκης ἐρασθεὶς τυραννίδος ἐποίεε τοιάδε.

ἔργα « champs »

Cette acception du neutre pluriel ἔργα figure en 1.36, dans l'épisode du sanglier de Mysie : ὁρμώμενος δὲ οὗτος ἐκ τοῦ ὄρεος τούτου τὰ τῶν Μυσῶν ἔργα διαφθείρεσκε, πολλάκις δὲ οἱ Μυσοὶ ἐπ᾽ αὐτὸν ἐξελθόντες ποιέεσκον μὲν κακὸν οὐδέν, ἔπασχον δὲ πρὸς αὐτοῦ « celui-ci, s'élançant de cette montagne, ravageait les champs des Mysiens », etc. ; la phrase est reprise dans le discours direct des messagers mysiens : Ὦ βασιλεῦ, ὑὸς χρῆμα μέγιστον ἀνέφη ἡμῖν ἐν τῇ χώρῃ, ὃς τὰ ἔργα διαφθείρει. Stein observe en note à ce passage qu'ἔργα désigne ici des « ouvrages des champs et des jardins de toute sorte, comme chez Homère »[155] ; et Förstemann renvoie en effet à plusieurs lieux homériques attestant ce sens, tels que *Il*. 2.751 οἵ τ᾽ ἀμφ᾽ ἱμερτὸν Τιταρήσιον ἔργ᾽ ἐνέμοντο, 12.283 ; *Od*. 2.22 … δύο δ᾽ αἰὲν ἔχον πατρώια ἔργα, 127, 252, etc., avant d'ajouter que « chez Hérodote, n'apparaît aucun autre exemple : et j'avoue que tout le récit de la mort d'Adraste est écrit dans un style poétique »[156].

ἐργάτις « industrieuse » / ἐργατικός « actif »

Au début du livre V, Hérodote rapporte le stratagème employé par deux Péoniens pour inviter Darius à envahir leur pays, dans l'espoir d'en devenir les tyrans : ils viennent à Sardes en compagnie d'une sœur à laquelle ils confient plusieurs tâches en présence du roi, s'attirant ainsi sa question : 5.13 Οἱ μὲν δὴ ταῦτα ἕκαστα ἔλεγον, ὁ δὲ εἰρώτα εἰ καὶ πᾶσαι αὐτόθι αἱ γυναῖκες εἴησαν οὕτω ἐργάτιδες « si toutes les femmes de leur pays étaient aussi industrieuses ».

L'adjectif ἐργάτις, féminin de ἐργάτης, qualifie des vaches dans l'*Anth*. 9.741. Il est opposé à son antonyme ἀργός par Sophocle, *Ph*. 97 : γλῶσσαν μὲν ἀργόν, χεῖρα δ᾽ εἶχον ἐργάτιν. Il est employé par Pindare, *Isthm*. 2.6, au sens de « qui travaille pour un salaire », d'où son emploi chez Archiloque, Fr. 208 West pour désigner la « courtisane ». On voit que le terme connaît surtout des emplois poétiques. Dans la phrase d'Hérodote, il occupe la position finale et forme avec l'adverbe οὕτω qui le précède une séquence dactylique. Or nous avons déjà rapproché ce syntagme d'un passage du livre II consacré à la puissance du Nil : 2.11 Κοῦ γε δὴ ἐν τῷ προαναισιμωμένῳ χρόνῳ πρότερον ἢ ἐμὲ γενέσθαι οὐκ ἂν χωσθείη κόλπος καὶ πολλῷ μέζων ἔτι τούτου ὑπὸ τοσούτου τε ποταμοῦ καὶ οὕτως ἐργατικοῦ ; On constate en effet comment les deux syntagmes οὕτω ἐργάτιδες et οὕτως ἐργατικοῦ, tous

[155] STEIN, *ad loc.* : « ἔργα, Feld- und Gartenbauten aller Art wie bei Homer. »
[156] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Apud Herodotum nullum praeterea extat exemplum : fateor autem totam illam narrationem de morte Atyos scriptam esse stilo poetico », avec la réserve suivante : « Cavendum tamen, ne Nostro tribuamus, quod ille fortasse debet auctori suo (poetae nescio cui an Xantho Lydo ?) », qui ne contredit cependant pas le poétisme.

deux placés en fin de phrase interrogative (indirecte dans le premier cas, directe dans le second) se superposent exactement, faisant émerger un type de formule dactylique que l'on peut schématiser comme suit : οὕτω(ς) ἐργατι-X[157].

ἔρδω « accomplir, faire »

Le verbe ἔρδω, « employé dans divers dialectes »[158], est essentiellement poétique et ionien, figurant dans les inscriptions ioniennes au sens de « sacrifier », comme en témoigne le *Thesaurus* de Favre, *s. v.* ἔρδω « sacrifico (proprie facio, *sc.* sacra) ». On trouve ainsi à Milet (5495_{15}) καὶ ἔρδεται ᾽Απόλλωνι (*sc.* ἱερήια). v. 30 ἔρδεται δὲ τῶι Πανθύωι ἔτει παρὰ Κεραιίτηι δαρτόν ; à Milet encore (VI 21_4) τὰ δέρματα πάντα ὅσ᾽ ἂν ἡ πόλις ἔρδ[η]ι. v. 10 ἦν δὲ βον ἔρ[δη]ι. Comme l'indique Favre, « le verbe ἔρδειν dans la notion de sacrifice figure chez Hésiode, Op. 136 ἔρδειν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς […] ; plus souvent avec un acc. ἱερὰ ou ἑκατόμβην, comme ἱερὰ ῥέζειν 'sacra facere' : Hdt. 1.131 Διὶ … θυσίας ἔρδειν », avec les parallèles offerts par Homère, *Il*. 2.306 ἔρδομεν ἀθανάτοισι τεληέσσας ἑκατόμβας, et Hésiode, *Théog*. 417[159]. C'est en effet dans ce sens à la fois homérique et épigraphique que le verbe figure à deux reprises chez Hérodote, d'abord dans le passage cité, décrivant les sacrifices des Perses : 1.131 Οἱ δὲ νομίζουσι Διὶ μὲν ἐπὶ τὰ ὑψηλότατα τῶν ὀρέων ἀναβαίνοντες θυσίας ἔρδειν, τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες « Ils ont coutume de gravie les plus hautes montagnes pour célébrer des sacrifices à Zeus, appelant Zeus le cercle entier du ciel » ; puis au passif, concernant les sacrifices des Scythes : 4.60 Θυσίη δὲ ἡ αὐτὴ πᾶσι κατέστηκε περὶ πάντα τὰ ἱρὰ ὁμοίως, ἐρδομένη ὧδε « Tous possèdent le même rituel pour tous les sacrifices ; et il accompli comme suit ».

Cependant le verbe se rencontre aussi chez Hérodote au sens plus général de « faire, accomplir », sens dans lequel il a été « concurrencé et remplacé [en grec] par les autres verbes 'faire' : ποιέω, πράττω, ἐργάζομαι »[160]. Or, un examen de ces occurrences montre que l'emploi du verbe ἔρδω est poétiquement marqué.

Ce verbe apparaît d'abord en effet dans l'épisode éminemment dramatique du festin d'Harpage, à qui Astyage demande s'il a compris qu'il venait de dévorer son propre enfant : 1.119 Ὁ δὲ καὶ γινώσκειν ἔφη καὶ ἀρεστὸν εἶναι πᾶν τὸ ἂν βασιλεὺς ἔρδῃ « Et lui, déclara qu'il comprenait et que tout ce que le roi faisait était pour lui plaire ». Tout le passage est écrit dans un style poétique ; il culmine en sa fin avec le verbe ἔρδῃ.

Dans un autre passage où le propos d'Hérodote concerne la relativité des coutumes, on lit : 3.38 Δαρεῖος ἐπὶ τῆς ἑωυτοῦ ἀρχῆς καλέσας Ἑλλήνων τοὺς παρεόντας εἴρετο ἐπὶ

[157] Cf. chap. III, II. B.
[158] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἔργον.
[159] FAVRE, *s. v.* : « Verbum ἔρδειν sacrificandi notione legitur ap. Hes. Erga 136 ἔρδειν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς […] ; saepius c. acc. ἱερὰ vel ἑκατόμβην sicut ἱερὰ ῥέζειν 'sacra facere' : Hdt. 1.131 Διὶ … θυσίας ἔρδειν. Cf. Hom. B 306 ἔρδομεν ἀθανάτοισι τεληέσσας ἑκατόμβας. Hes. Theog. 417. »
[160] CHANTRAINE, *loc. cit.*

κόσῳ ἂν χρήματι βουλοίατο τοὺς πατέρας ἀποθνῄσκοντας κατασιτέεσθαι · οἱ δὲ ἐπ᾽ οὐδενὶ ἔφασαν ἔρδειν ἂν τοῦτο « et eux, déclarèrent qu'ils ne feraient cela à aucun prix ». Le verbe ἔρδειν est ici un poétisme qui connote le sentiment d'horreur qu'inspire aux Grecs le fait des manger ses parents défunts.

Au sein des Dialogues perses sur la meilleure forme de gouvernement, on lit dans le discours d'Otanès, partisan de la démocratie : 3.80 Δύο δ᾽ ἔχων ταῦτα ἔχει πᾶσαν κακότητα · τὰ μὲν γὰρ ὕβρι κεκορημένος ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα, τὰ δὲ φθόνῳ « c'est rassasié, d'une part, par l'*hubris* qu'il accomplit bien des actes d'un orgueil insensées, d'autre part par la jalousie », phrase où l'on relève d'une part le poétisme ἀτάσθαλα[161], de l'autre le rythme dactylique de toute la séquence πᾶσαν κακότητα · τὰ μὲν γὰρ ὕβρι κεκορημένος ἔρδει, suivie d'un dimètre trochaïque : πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα.

On notera que ces trois exemples se rejoignent en ceci que le verbe ἔρδω y signifie, plus précisément qu'« accomplir », « accomplir (un acte criminel) ». Or, c'est encore, et plus explicitement, le cas dans d'autres passages où le verbe est accompagné :

(i) de l'accusatif ἀθέμιστα : d'une part au sujet du sacrilège Artayctès, en 7.33 …, ἔνθα μετὰ ταῦτα, χρόνῳ ὕστερον οὐ πολλῷ, ἐπὶ Ξανθίππου τοῦ Ἀρίφρονος στρατηγοῦ Ἀθηναῖοι Ἀρταΰκτην ἄνδρα Πέρσην λαβόντες Σηστοῦ ὕπαρχον ζώοντα πρὸς σανίδα διεπασσάλευσαν, ὃς καὶ ἐς τοῦ Πρωτεσίλεω τὸ ἱρὸν ἐς Ἐλαιοῦντα ἀγινεόμενος γυναῖκας ἀθέμιστα ἔργα ἔρδεσκε ; d'autre part dans le discours des Athéniens à Alexandre de Macédoine, en 8.143 : Σύ τε τοῦ λοιποῦ λόγους ἔχων τοιούσδε μὴ ἐπιφαίνεο Ἀθηναίοισι, μηδὲ δοκέων χρηστὰ ὑπουργέειν ἀθέμιστα ἔρδειν παραίνεε ;

(ii) de l'accusatif κακὰ μεγάλα, au sujet d'Oroitès, dans un discours de Darius aux Perses : 3.127 Ὑμέων δὴ ὧν τίς μοι Ὀροίτην ἢ ζώοντα <ἂν> ἀγάγοι ἢ ἀποκτείνειε ; ὃς ὠφέλησε μέν κω Πέρσας οὐδέν, κακὰ δὲ μεγάλα ἔοργε ;

(iii) de l'adverbe κακῶς, en 6.88 Καί, ἦν γὰρ Νικόδρομος Κνοίθου καλεόμενος ἐν τῇ Αἰγίνῃ ἀνὴρ δόκιμος, οὗτος μεμφόμενος μὲν τοῖσι Αἰγινήτῃσι προτέρην ἑωυτοῦ ἐξέλασιν ἐκ τῆς νήσου, μαθὼν δὲ τότε τοὺς Ἀθηναίους ἀναρτημένους ἔρδειν Αἰγινήτας κακῶς, συντίθεται Ἀθηναίοισι προδοσίην Αἰγίνης, φράσας ἐν τῇ τε ἡμέρῃ ἐπιχειρήσει καὶ ἐκείνους ἐς τὴν ἥκειν δεήσει βοηθέοντας ;

(iv) du syntagme ἀνήκεστον πάθος dans le développement consacré aux coutumes des Perses : 1.137 Αἰνέω μέν νυν τοῦτον τὸν νόμον, αἰνέω δὲ καὶ τόνδε, τὸ μὴ μιῆς αἰτίης εἵνεκα μήτε αὐτὸν τὸν βασιλέα μηδένα φονεύειν, μήτε τινὰ τῶν ἄλλων Περσέων μηδένα τῶν ἑωυτοῦ οἰκετέων ἐπὶ μιῇ αἰτίῃ ἀνήκεστον πάθος ἔρδειν.

C'est toujours au sens d' « accomplir un acte criminel » qu'il convient d'entendre dans deux autres passages où le crime est, entre l'implicite et l'explicite, qualifiable de mémoriel : au sujet d'Astyage confiant le commandement des Mèdes à celui-là même auquel il a fait manger les chairs de son fils : 1.127 Ἀκούσας δὲ ταῦτα ὁ Ἀστυάγης Μήδους τε ὥπλισε

[161] Cf. *supra, s. v.*

πάντας καὶ στρατηγὸν αὐτῶν ὥστε θεοβλαβὴς ἐὼν Ἅρπαγον ἀπέδεξε, λήθην ποιεύμενος τά μιν ἐόργεε « … oubliant ce qu'il a fait » ; enfin, dans le discours de Xerxès qui ouvre le livre VII et qui est réputé être l'un des sommets poétiques de l'œuvre : 7.8β Πρῶτα μὲν ἐς Σάρδις ἐλθόντες ἅμα Ἀρισταγόρῃ τῷ Μιλησίῳ, δούλῳ δὲ ἡμετέρῳ, ἀπικόμενοι ἐνέπρησαν τά τε ἄλσεα καὶ τὰ ἱρά, δεύτερα δὲ ἡμέας οἷα ἔρξαν ἐς τὴν σφετέρην ἀποβάντας, ὅτε Δᾶτίς τε καὶ Ἀρταφρένης ἐστρατήγεον, [τὰ] ἐπίστασθέ κου πάντες « … puis ce qu'ils nous ont fait quand nous sommes venus sur la terre… ».

En définitive, dans trois passages seulement le verbe ἔρδω a le sens neutre de « faire » :

(i) en 5.65 Οὕτω μὲν Ἀθηναῖοι τυράννων ἀπαλλάχθησαν. Ὅσα δὲ ἐλευθερωθέντες ἔρξαν ἢ ἔπαθον ἀξιόχρεα ἀπηγήσιος πρὶν ἢ Ἰωνίην τε ἀποστῆναι ἀπὸ Δαρείου καὶ Ἀρισταγόρην τὸν Μιλήσιον ἀπικόμενον ἐς Ἀθήνας χρήσαι σφέων βοηθέειν, ταῦτα πρῶτα φράσω, où l'on constate qu'il fonctionne dans un couple antithétique l'opposant au verbe πάσχω comme l'actif au passif ;

(ii) en 9.103 Τῶν δὲ Σαμίων οἱ στρατευόμενοι, ἐόντες τε ἐν τῷ στρατοπέδῳ τῷ Μηδικῷ καὶ ἀπαραιρημένοι τὰ ὅπλα, ὡς εἶδον αὐτίκα κατ᾽ ἀρχὰς γινομένην ἑτεραλκέα τὴν μάχην, ἔρδον ὅσον ἐδυνέατο, προσωφελέειν ἐθέλοντες τοῖσι Ἕλλησι ;

(iii) enfin, dans un passage du livre II où Hérodote parle des propylées du sanctuaire d'Héphaistos construits par Rhampsinite, et dont il affirme en 2.121 : καὶ τὸν μὲν καλέουσι Θέρος, τοῦτον μὲν προσκυνέουσί τε καὶ εὖ ποιεῦσι, τὸν δὲ Χειμῶνα καλεόμενον τὰ ἔμπαλιν τούτων ἔρδουσι.

On pourrait dès lors appliquer à ἔρδω le raisonnement tenu par Avery au sujet du verbe ἐπαίρω[162] : ces trois derniers emplois montrent en effet qu'Hérodote connaît un ἔρδω fonctionnant comme pur synonyme de ποιέω ; ils sont non marqués. Les autres en revanche révèlent la prégnance poétique du verbe ἔρδω entendu comme signifiant « accomplir un acte criminel », sens dans lequel il est déjà attesté chez Homère, *Od.* 14.289 ὃς δὴ πολλὰ κάκ᾽ ἀνθρώπους ἐόργει. Quant au sens d'« accomplir un sacrifice », s'il est effectivement attesté par les inscriptions ioniennes, il ne contredit pas la poéticité du terme ; ainsi Favre lui-même inclut ἔρδω dans la liste des « vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention « Hom., Pind., tragici, Aristoph., Herod., Theocr. ».

On signalera enfin le jugement de S. Lilja qui confère un surcroît de poéticité à l'une des occurrences hérodotéennes. Commentant en effet l'emploi du terme chez Hécatée, l'auteur écrit : « Alors que le verbe ἔρδω, ou ἔρδω, est à la fois poétique et ionien, sa forme de parfait ἔοργα peut être tenue pour poétique, et en particulier pour épique », et observe en note que « chez Hérodote il y seize occurrences de ἔρδω, mais le parfait n'apparaît qu'en 1.127 »[163] ; la

[162] Cf. *supra*, *s. v.*

[163] S. LILJA, *op. cit.*, p. 22 : « While the verb ἔρδω, or ἔρδω, is both poetic and Ionic, its perfect form ἔοργα can be regarded as poetic, and especially as epic » ; note : « In Herodotus there are sixteen instances of ἔρδω, but the perfect occurs only in 1.127. »

morphologie rejoint donc ici le lexique pour surcaractériser poétiquement le passage du crime d'Astyage.

ἐρεθίζω « irriter »

Ce verbe est employé par Hippocrate et Galien pour désigner une irritation physique : Hp. *Mochl*. 2, *Aph*. 4.54 ; Gal. 1.385. En revanche, au sens figuré, les emplois sont presque exclusivement poétiques, ou n'apparaissent en prose qu'à époque tardive. Le terme est déjà attesté chez Homère : *Il*. 1.32 ἀλλ᾽ ἴθι, μή μ᾽ ἐρέθιζε, σαώτερος ὥς κε νέηαι (fin du discours d'Agamemnon au prêtre Chrysès), 5.419 Αἱ δ᾽ αὖτ᾽ εἰσορόωσαι ᾽Αθηναίη τε καὶ Ἥρη # κερτομίοις ἐπέεσσι Δία Κρονίδην ἐρέθιζον. Il est également employé par les tragiques, dans des passages lyriques : Eschyle, *Pr*. 181 ἐμὰς δὲ φρένας ἐρέθισε διάτορος φόβος ; Sophocle, *Ant*. 965 φιλαύλους τ᾽ ἠρέθιζε Μούσας ; ou par Aristophane, *Lys*. 475 ἢν μή τις ὥσπερ σφηκιὰν βλίττῃ με κἀρεθίζῃ.

Or, c'est aussi au sens moral qu'il figure dans deux passages d'Hérodote. Le premier relate l'attitude de Maiandrios, tyran de Samos, vis-à-vis des Perses : 3.146 ᾽Ερεθίσας ὦν τοὺς Πέρσας ἤθελε κτλ. « Il voulait donc, en irritant les Perses… », etc. Cette phrase fait immédiatement suite à la proposition ἀλλὰ φθονήσας μᾶλλον Συλοσῶντι εἰ ἀπόνητι ἔμελλε ἀπολάμψεσθαι ἀκέραιον τὴν πόλιν, dans laquelle on relève une longue séquence dactylique (de εἰ à la fin, soit sept dactyles). — Le second passage relate pour sa part l'incursion des Scythes, irrités par Darius, en Chersonèse : 6.40 Σκύθαι γὰρ οἱ νομάδες ἐρεθισθέντες ὑπὸ βασιλέος Δαρείου συνεστράφησαν καὶ ἤλασαν μέχρι τῆς Χερσονήσου ταύτης « Car les Scythes nomades, irrités par le roi Darius, Dans ces deux exemples, l'irritation dénotée par le verbe ἐρεθίζω relève du champ de la politique et de la guerre, ce qui les rapproche plus étroitement des occurrences homériques.

ἐρύκω, ἀπερύκω « repousser, tenir à l'écart »

Le verbe ἐρύκω est largement attesté chez Homère, notamment dans le contexte de combats, comme en *Il*. 15.297 στείομεν, εἴ κε πρῶτον ἐρύξομεν ἀντιάσαντες, mais également dans d'autres emplois, ainsi de la faim que l'on « écarte » en *Od*. 5.166 … ἅ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι. C'est un terme essentiellement poétique, qui figure en tant que simple dans trois passages d'Hérodote et, préverbé par ἀπ-, dans deux autres. Les trois occurrences du verbe simple se produisent en contexte militaire : 4.125 ᾽Αγάθυρσοι μὲν δὴ προείπαντες ταῦτα ἐβοήθεον ἐπὶ τοὺς οὔρους, ἐρύκειν ἐννόῳ ἔχοντες τοὺς ἐπιόντας « les Agathyrses donc, qui avaient prédit cela, se portètent à leur secours à leurs frontières, avec l'intention d'écarter les envahisseurs » ; 5.15 Οἱ μὲν δὴ Παίονες ἦσαν ἕτοιμοι τὸν Μεγαβάζου στρατὸν ἐπιόντα ἐρύκειν, κτλ. « Donc, les Péoniens étaient prêts à repousser l'incursion de l'armée de Mardonios » ; et 9.49 ἐρυκόμενοι δὲ τοῦ ᾽Ασωποῦ οὕτω δὴ ἐπὶ τὴν κρήνην ἐφοίτων « écartés de l'Asopos, ils fréquentaient donc la source ». C'est un contexte similaire

qui fonde l'emploi du préverbé en 2.63, dans un passage expliquant l'origine de la bataille rituelle de Paprémis : le dieu Arès venu trouver sa mère qui habitait le sanctuaire en question en aurait été empêché par les serviteurs de celle-ci, et aurait pénétré de force en nombreuse compagnie : καὶ τοὺς προπόλους τῆς μητρός, οἷα οὐκ ὀπωπότας αὐτὸν πρότερον, οὐ περιορᾶν παριέναι ἀλλὰ ἀπερύκειν, κτλ. « et les serviteurs de la mer, sachant qu'ils ne l'avaient pas vu auparavant, ne les laissèrent pas s'approcher, mais l'éloignèrent ».

Mais ἀπερύκω est aussi employé dans un sens figuré en 1.32, dans le discours de Solon, pour la bonne fortune qui « écarte » les maux de l'homme heureux : ἄτην μὲν καὶ ἐπιθυμίην οὐκ ὁμοίως δυνατὸς ἐκείνῳ ἐνεῖκαι, ταῦτα δὲ ἡ εὐτυχίη οἱ ἀπερύκει, ἄπηρος δέ ἐστι, ἄνουσος, ἀπαθὴς κακῶν, εὔπαις, εὐειδής : notons dans cette phrase l'emploi liminaire du poétisme ἄτη[164], la double paronomase ἐκείνῳ ἐνεῖκαι et ἀπερύκει, ἄπηρος, ainsi que l'asyndète fortement expressive construite sur un double rythme binaire (deux adjectifs privatifs, puis deux adjectifs avec préfixe mélioratif εὐ-).

Ἐρύκω est, comme nous l'avons dit, un terme essentiellement poétique[165] ; et les réserves de Förstemann qui, identifiant quelques exemples en prose, doute de la poéticité du terme, sont justement écartés par S. Lilja qui, commentant l'emploi du mot chez Phérécyde d'Athènes, écrit : « Förstemann ne considère pas ἐρύκω comme poétique parce qu'il apparaît chez Xénophon et en prose tardive. Mais les prosateurs tardifs ont fait à dessein un usage fréquent de termes poétiques, et dans Anab. 3.1.25 Xénophon achève solennellement son long discours par les mots ἐρύκειν ἀπ᾽ ἐμαυτοῦ τὰ κακά. Le passage dans lequel ce verbe est employé par Phérécyde, καὶ ἐρύκει αὐτάς (*sc.* les Erinyes) ἡ Ἄρτεμις, est solennel »[166]. On peut donc selon toute vraisemblance le verbe ἐρύκω pour un poétisme.

ἑτεραλκής « (combat) incertain, douteux », adv. ἑτεραλκέως

Cet adjectif composé sur le nom ἀλκή est clairement d'ascendance homérique. Cependant, il a connu depuis Homère un remarquable glissement sémantique qu'identifie Förstemann, citant *s. v.* les deux occurrences hérodotéennes de l'adjectif : 9.103 ὡς εἶδον αὐτίκα κατ᾽ ἀρχὰς γινομένην ἑτεραλκέα τὴν μάχην, et de l'adverbe : 8.11 τοὺς δ᾽ ἐν τῇ ναυμαχίῃ ταύτῃ ἑτεραλκέως ἀγωνιζομένους, et écrivant : « Il semble bien que ἑτεραλκὴς μάχη signifie 'un combat incertain' (cf. chap. 102), de même qu'en 8.11 ἑτεραλκέως ἀγωνιζομένους signifie selon nous 'livrant un combat incertain'. Au contraire, chez Homère, ἑτεραλκὴς νίκη est une 'victoire …', ainsi en Il. 7.26, 8.171, 17.627, Od. 22.236 (cf. Il.

[164] Cf. *supra*, *s. v.*
[165] Ainsi *LSJ*, *s. v.* : « rare in prose. »
[166] S. LILJA, *op. cit.*, p. 19-20 : « Of the other words in Haberle's list, both ἄχος (fr. 38) and ἐρύκω (fr. 135) are so rare in prose that they can be regarded as poetic words. Förstemann does not consider ἐρύκω as poetic since it occurs in Xenophon and later prose (p. 57). But later prose writers purposely made frequent use of poetic words, and in *Anab*. 3.1.25 Xenophon solemnly ends his long speech with the words ἐρύκειν ἀπ᾽ ἐμαυτοῦ τὰ κακά. The passage where this verb is used by Pherecydes, καὶ ἐρύκει αὐτάς (*sc.* the Erinyes) ἡ Ἄρτεμις, is solemn. »

15.738 δῆμος ἑτεραλκής ‘qui rend une victoire certaine’). Aussi faut-il supposer, soit que le sens du terme a changé dans l’usage ionien récent, soit qu’Hérodote a mal compris Homère en l’imitant. Mais je reconnais que dans le premier passage d’Hérodote, il peut signifier un combat à la victoire certaine », moyennant cependant une correction textuelle expliquée par l’auteur[167].

Bailly distingue en effet trois sens pour cet adjectif. Le premier, homérique, est celui de « qui donne la force à l’autre parti », c’est-à-dire selon les scholies « qui rend l’avantage au parti d’abord vaincu » : *Il*. 7.26, 8.171, 16.362 μάχης ἑτεραλκέα νίκην « la victoire qui, dans la bataille, change de camp, passe d’un parti à l’autre », ou selon la traduction Mazon, « la revanche en un combat victorieux ». C’est aussi en ce sens que l’adjectif qualifie δῆμος en *Il*. 15.738 : « un peuple qui ramène la victoire, qui assure la revanche ». — Le deuxième sens est « qui donne la force (l’avantage) à l’un des deux partis », d’où « décisif », en parlant de la victoire, ou encore « qui décide du sort de la bataille » : l’adjectif figure ainsi comme épithète d’Arès chez Eschyle, *Pers*. 951, avec la scholie τοῦτ᾽ ἔστι νικηφόρος. — Le troisième sens enfin est « qui donne la force (l’avantage) tantôt à l’un des partis, tantôt à l’autre », par suite « incertain, douteux » : c’est le sens de l’occurrence hérodotéenne de l’adjectif (ainsi que de l’adverbe), comme le contexte le prouve.

Si les trois sens paraissent se répartir clairement entre Homère, Eschyle et Hérodote, il est cependant un passage homérique où le sens de l’adjectif est ambigu : en *Od*. 22.236, le syntagme ἑτεραλκέα νίκην désigne-t-il encore, comme le veut Ebeling, une « revanche victorieuse », ou plutôt déjà, selon Ameis-Hentze, une « victoire décisive » ? Ce passage prend place juste avant le massacre des prétendants ; Athéna vient d’interpeller vivement Ulysse pour le ramener à sa vaillance : « Ulysse, tu n’as plus même vaillance et même force / qu’au temps où pour Hélène, la princesse aux bras très blancs, / pendant neuf ans tu combattis les Troyens sans relâche, / abattant beaucoup de guerriers dans l’atroce mêlée, / quand, grâce à toi, la citadelle de Priam fut prise… / Comment peux-tu, à l’heure où tu retrouves ta maison, / en face de ces prétendants oublier ta vaillance ? / Allons ! ami, approche-toi et regarde-moi faire, / que tu saches comment, contre des ennemis, / Mentor fils d’Alcimos reconnaît les bienfaits reçus ! » (vers 226-235, trad. Jaccottet). Suivent les vers : Ἦ ῥα καὶ οὔ πω πάγχυ δίδου ἑτεραλκέα νίκην, # ἀλλ᾽ ἔτ᾽ ἄρα σθένεός τε καὶ ἀλκῆς πιερήτιζεν # ἠμ□ν ᾽Οδυσσῆος ἠδ᾽ υἱοῦ κυδαλίμοιο, que Jaccottet traduit par : « Ce n’est point qu’elle lui donnât déjà la décision ; / elle voulait d’abord sonder la vigueur et la force / d’Ulysse

[167] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Videtur certe ἑτεραλκὴς μάχη significare pugnam ancipitem (cf. c. 102), ut in 8.11 […] putamus esse ἑτεραλκέως ἀγωνιζομένους ancipiti Marte pugnantes. Contra apud Homerum ἑτεραλκὴς νίκη est victoria explorata, ut in Η 26, Θ 171, Ρ 627, χ 236 (cf. Ο 738 δῆμος ἑτεραλκής qui certam reddit victoriam). Itaque statuendum est aut vocabuli vim in usu Ionum recentiorum mutatam esse, aut Herodotum Homerum male intellectum imitari. Concedo autem priore loco Herodoteo pugnam certae victoriae posse significatam esse : modo omittantur verba κατ᾽ ἀρχάς, quae facile potuerunt interpolari, falso ut declararetur αὐτίκα, cum id similiter positum esset ut τάχιστα (ὡς εἶδον αὐτίκα = αὐτίκα ἰδόντες ?). Altero autem loco tum certe requiritur negatio. »

l'astucieux et de son glorieux fils » : en effet, c'est bien le sens de « victoire décisive » qui semble se dessiner ici.

Si tel est bien le cas, si dès Homère l'adjectif composé ἑτεραλκής est susceptible de deux significations différentes, il paraît revenir à Hérodote de l'avoir doté d'une troisième signification par laquelle il qualifie le combat comme « incertain, douteux ». — En définitive, conclut Förstemann, « si ces changements peuvent paraître aisés, je n'hésiterai pas à concéder que le terme ἑτεραλκής soit homérique ou poétique. Car en dehors de notre auteur, on ne le trouve que chez des écrivains récents et des poètes »[168].

εὐαής « au souffle favorable »

Dans le passage consacré aux traditions qui ont cours sur Hélène, Hérodote, examinant des vers homériques et constatant entre eux et les *Chants cypriens* des divergences de fond, en conclut que ces *Chants* n'ont pas Homère pour auteur : 2.117 ἐν μὲν γὰρ τοῖσι Κυπρίοισι εἴρηται ὡς τριταῖος ἐκ Σπάρτης ᾿Αλέξανδρος ἀπίκετο ἐς τὸ ῎Ιλιον ἄγων ῾Ελένην, εὐαέϊ τε πνεύματι χρησάμενος καὶ θαλάσσῃ λείῃ · ἐν δ᾿ ᾿Ιλιάδι λέγει ὡς ἐπλάζετο ἄγων αὐτήν « car dans les *Chants cypriens*, il est dit que le troisième jour après son départ de Sparte, Alexandre arrive à Ilion en amenant Hélène, par un vent au souffle favorable et une mer lisse ; tandis que dans l'*Iliade*, (Homère) affirme qu'il a erré en la conduisant ». On note dans cette phrase l'emploi de l'adjectif εὐαής « au souffle favorable », également attesté par Euripide, précisément dans *Hélène*, 1504 ναύταις εὐαεῖς ἀνέμων # πέμποντες Διόθεν πνοάς, et au sens figuré par Sophocle, *Ph.* 828 où il qualifie le Sommeil : ῞Υπν᾿ ὀδύνας ἀδαής, ῞Ψπνε δ᾿ ἀλγέων, # εὐαὴς ἡμῖν ἔλθοις, <εὐαίων>, κτλ.

Stein observe en note à ce passage que « les mots εὐαεῖ τε πνεύματι et θαλάσσῃ λείῃ semblent empruntés au poème lui-même, et formaient peut-être le vers εὐαεῖ τ᾿ ἀνέμων πνοιῇ λείῃ τε θαλάσσῃ[169]. De même, Powell considère le terme comme une « citation probable des *Cypria* »[170]. On a donc probablement affaire ici à un poétisme citationnel.

εὐεπής « bien dit »

Aristagoras, tyran de Milet, vient à Sparte pour demander à Cléomène son secours dans la révolte des Ioniens. Cléomène réserve sa réponse, puis demande à son interlocuteur combien il y a de jours de marche de la mer d'Ionie à la demeure du Roi. Aristagoras commet alors une erreur en révélant à Cléomène qu'il faut trois mois pour faire la route, s'attirant la réponse suivante du roi de Sparte : 5.50 ῾Ὦ ξεῖνε Μιλήσιε, ἀπαλλάσσεο ἐκ Σπάρτης πρὸ

---

[168] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « quodsi cui hae mutationes faciles videbuntur, ei non gravabor concedere ἑτεραλκής verbum esse Homericum vel poeticum. Nam praeter Nostrum recentioresque scriptores verbum tantummodo apud poetas invenies. »

[169] STEIN, *ad loc.* : « Die Worte εὐαεῖ τε πνεύματι und θαλάσσῃ λείῃ scheinen dem Gedichte selbst entlehnt zu sein, und bildeten vielleicht den Vers εὐαεῖ τ᾿ ἀνέμων πνοιῇ λείῃ τε θαλάσσῃ. »

[170] POWELL, *s. v.*

δύντος ἡλίου · οὐδένα γὰρ λόγον εὐεπέα λέγεις Λακεδαιμονίοισι, ἐθέλων σφέας ἀπὸ θαλάσσης τριῶν μηνῶν ὁδὸν ἀγαγεῖν « Etranger de Milet, éloigne-toi de Sparte avant le coucher du soleil ; car tu ne tiens pas aux Lacédémoniens un discours bien dit, en voulant les conduire à trois mois de route de la mer ».

L'adjectif εὐεπής trouve chez Hérodote sa première attestation. Appliqué à λόγος et soumis à la négation, il fonctionne comme synonyme de l'adjectif ὑγιής (cf. 1.8 τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελεύων με δέσποιναν τὴν ἐμὴν θεήσασθαι γυμνήν ;). C'est d'ailleurs, dans cette acception, la seule occurrence connue du terme, qui est par la suite employé par Xénophon, *Cyr*. 13.16, et Denys d'Halicarnasse, *Comp*. 165.5 au sens de « qui parle bien », dit d'une personne. Enfin, on le rencontre dans l'*Anth*. 11.24 au sens transitif de « qui fait bien parler, qui donne de l'éloquence ». Chez Hérodote, on notera que l'adjectif est introduit dans une séquence dactylique : οὐδένα γὰρ λόγον εὐεπέα | λέγεις Λακεδαιμονίοισι, qui tend à montrer que l'on a là affaire à un poétisme.

εὔμορφος « de belle forme, belle »

Cet adjectif connaît deux occurrences dans l'œuvre d'Hérodote, la première figurant dans le passage ethnographique consacré aux Babyloniens : 1.196 Τὸ δὴ ὧν χρυσίον ἐγίνετο ἀπὸ τῶν εὐειδέων παρθένων, καὶ οὕτως αἱ εὔμορφοι τὰς ἀμόρφους καὶ ἐμπήρους ἐξεδίδοσαν « L'argent provenait donc des belles filles, et c'est ainsi que les belles vendaient les laides et les infirmes », où l'on constate que l'adjectif εὔμορφος reprend le plus courant εὐειδής pour s'opposer à son antonyme privatif ἄμορφος. Le second passage est extrait de l'épisode de l'ambassade perse en Macédoine, au cours duquel les Perses revendiquent de pouvoir jouir des femmes de leurs hôtes : 5.18 Ἐνθαῦτα οἱ Πέρσαι ἰδόμενοι γυναῖκας εὐμόρφους ἔλεγον πρὸς Ἀμύντην φάμενοι τὸ ποιηθὲν τοῦτο οὐδὲν εἶναι σοφόν · κρέσσον γὰρ εἶναι ἀρχῆθεν μὴ ἐλθεῖν τὰς γυναῖκας ἢ ἐλθούσας καὶ μὴ παριζομένας ἀντίας ἵζεσθαι ἀλγηδόνας σφίσι ὀφθαλμῶν « Alors les Perses, à la vue de belles femmes, déclarèrent à Amyntas que ce qu'il faisait là n'était pas sage : il valait mieux que les femmes ne fussent pas venues du tout, plutôt qu'elles viennent pour s'asseoir en face d'eux, douleurs de leurs yeux », phrase déjà commentée plus haut à propos de l'expression finale ἀλγηδόνας ὀφθαλμῶν qui relève d'une phraséologie poétique[171].

Εὔμορφος est, en dehors d'Hérodote, employé par les poètes : Sappho, Fr. 82 (au comparatif) ; Eschyle, *Ag*. 416 εὐμόρφων δὲ κολοσσῶν « la grâce des belles statues » ; *Suppl*. 1003 καὶ παρθένων χλιδαῖσιν εὐμόρφοις ἔπι « sur la délicate beauté des vierges » (trad. Mazon) ; Sophocle, Fr. 88.10 καὶ γὰρ δυσειδὲς σῶμα καὶ δυσώνυμον # γλώσσῃ σοφὸν τόιθησιν εὔμορφόν τ᾽ ἰδεῖν. En vertu du premier exemple, il semble fonctionner chez Hérodote comme un synonyme marqué de l'adjectif εὐειδής.

[171] Cf. *supra*, *s. v.* ἀλγηδών.

εὔστομα κείσθω « taisons-nous pieusement »

Sur cette expression formulaire employée à deux reprises dans un passage du *logos* égyptien pour taire le sépulcre d'Osiris et la fête de Déméter — 2.171 Περὶ μέν νυν τούτων εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, εὔστομα κείσθω. Καὶ τῆς Δήμητρος τελετῆς πέρι, τὴν οἱ Ἕλληνες Θεσμοφόρια καλέουσι, καὶ ταύτης μοι πέρι εὔστομα κείσθω, πλὴν ὅσον αὐτῆς ὁσίη ἐστὶ λέγειν — voir déjà au chapitre III notre étude des formules[172]. Comme l'observe Stein, εὔστομα est un synonyme d'εὔφημα qui apparaît aussi chez Sophocle, Phil. 201 εὔστομ᾽ ἔχε = εὐφήμει, σίγα. Par cette expression qui réclame un « pieux silence », Hérodote montre que non seulement ses paroles, mais son silence même peuvent être puissamment poétiques.

εὔτυκος *vel* εὔτυκτος « bien préparé »

Cet adjectif composé sur le thème τυκ- du verbe τεύχω qui signifie en particulier « préparer (un repas, notamment avec τετυκεῖν, -έσθαι) »[173] figure dans l'épisode tragique du festin d'Harpage pour désigner la préparation du repas macabre qu'Astyage offrira à son hôte : 1.119 ᾿Αστυάγης δέ, ὥς οἱ ἀπίκετο ὁ ῾Αρπάγου παῖς, σφάξας αὐτὸν καὶ κατὰ μέλεα διελὼν τὰ μὲν ὤπτησε, τὰ δὲ ἥψησε τῶν κρεῶν, εὔτυκ(τ)α δὲ ποιησάμενος εἶχε ἕτοιμα « Astyage, quand le fils d'Harpage fut arrivé, le fit égorger et couper en morceaux dont il fit cuire les uns, bouillir les autres, et qu'il fit préparer pour les tenir prêts ». La tradition manuscrite se divise ici entre les leçons εὔτυκα (ABCMP) et εὔτυκτα (A²DTRSV). De ces deux adjectifs seul le second, composé sur l'adjectif verbal de τεύχω, est homérique : il signifie « bien préparé, bien travaillé », et peut qualifier un casque (*Il*. 3.336 κυνέην εὔτυκτον), un fouet (*Il*. 8.43-44 ἱμάσθλην # χρυσείην εὔτυκτον), une chaise ou un lit (*Od*. 4.123 κλισίην εὔτυκτον), etc. Εὔτυκος est pour sa part employé par Eschyle, *Suppl*. 994 πᾶς δ᾽ ἐν μετοίκῳ γλῶσσαν εὔτυκον φέρει # κακήν, et avec l'infinitif, *ib*. 974 ; par Théocrite, 24.88 ἀλλά, γύναι, πῦρ μέν τοι ὑπὸ σπόδῳ εὔτυκον ἔστω ; et par le tragique Pratinas (Fr. 2 Page). — A la lumière de ces attestations, il semble que l'on puisse établir une distinction entre εὔτυκτος, dit plutôt chez Homère d'un objet manufacturé, et εὔτυκος, qui porte l'accent sur la notion de « savante *préparation* », sens qui nous paraît plus approprié dans le cas du festin d'Harpage. Aussi suivrons-nous les éditeurs, qui retiennent la forme εὔτυκα attestée par les manuscrits ABCMP.

[172] Chap. III, II. B.
[173] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* τεύχω.

εὐφρόνη « la bienveillante », désignation de la « nuit »

Εὐφρόνη est un mot « poétique et ionien pour désigner la nuit […], évidemment un euphémisme, désignant la nuit comme 'la bienveillante' »[174], le terme étant à l'origine religieux. Εὐφρόνη, non homérique mais employé d'une part chez Hésiode (*Op.* 560, où il a pour épithète ἐπίρροθος « secourable »), Pindare (*Ném.* 7.3), Eschyle (*Pers.* 221 κατ᾽ εὐρόνην) et Sophocle (*El.* 19 ἄστρων εὐφρόνη), d'autre part chez Hérodote et Hippocrate (*Mul.* 1.1, etc.), fait donc partie de ces mots dont il s'agit de savoir s'ils figurent chez Hérodote au titre de simples ionismes ou de véritables poétismes. Fait remarquable, tandis que νύξ est employé au long de l'œuvre d'Hérodote, le terme εὐφρόνη n'apparaît que dans les trois derniers livres, où il connaît au total huit occurrences.

La première prend place à l'ouverture du livre VII, au moment où Xerxès a déclaré son intention d'envahir la Grèce et s'est heurté aux réticences d'Artabane : 7.12 Ταῦτα μὲν ἐπὶ τοσοῦτο ἐλέγετο. Μετά δὲ εὐφρόνη τε ἐγίνετο καὶ Ξέρξην ἔκνιζε ἡ ᾽Αρταβάνου γνώμη · νυκτὶ δὲ βουλὴν διδοὺς πάγχυ εὕρισκέ οἱ οὐ πρῆγμα εἶναι στρατεύεσθαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα. On assiste dans ce passage à un revirement de Xerxès qui s'opère *à la faveur de la nuit* ; celle-ci est d'ailleurs présentée explicitement comme « portant conseil » : il semble bien que le sémantisme originel se trouve ici actualisé.

De même, en 7.188, passage dans lequel l'armée navale a abordé sur une plage, est décrit le calme nocturne d'avant la tempête : Ταύτην μὲν τὴν εὐφρόνην οὕτω. Ἅμα δὲ ὄρθρῳ ἐξ αἰθρίης τε καὶ νηνεμίης, τῆς θαλάσσης ζεσάσης, ἐπέπεσέ σφι χειμών τε μέγας καὶ πολλὸς ἄνεμος ἀπηλιώτης, κτλ. Legrand observe en note à ce passage : « L'emploi du mot εὐφρόνη (la 'bienveillante') pour désigner la nuit est là d'un heureux effet pathétique : les hommes de la flotte, harassés, s'abandonnaient au repos avec béatitude ; ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait au réveil ».

Au début du livre VIII, les Barbares, arrivés aux Aphètes vers le début de l'après-midi, « étaient informés d'avance qu'à l'Artémision stationnaient des vaisseaux grecs en petit nombre […] ; ils étaient impatients de les attaquer pour tenter de s'en rendre maîtres » : 8.6 ᾽Εκ μὲν δὴ τῆς ἀντίης προσπλέειν οὔ κώ σφι ἐδόκεε τῶνδε εἵνεκα, μή κως ἰδόντες οἱ Ἕλληνες προσπλέοντας ἐς φυγὴν ὁρμήσειαν φεύγοντάς τε εὐφρόνη καταλαμνβάνῃ « Il ne leur semblait pas que le moment fût encore venu de les aborder de front, pour cette raison que, si les Grecs les voyaient avancer contre eux, il était à craindre qu'ils n'en vinssent à prendre la fuite et que la nuit ne couvrît leur retraite », traduit Legrand, qui observe en note : « la nuit serait pour eux véritablement 'bienveillante' ». On a donc affaire là encore à un emploi poétiquement marqué.

[174] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Un peu plus loin est décrit, par opposition à 7.188, un spectacle de tempête nocturne qui terrifie les soldats : 8.12 Ὡς δὲ εὐφρόνη ἐγεγόνεε, ἦν μὲν τῆς ὥρης μέσον θέρος, ἐγίνετο δὲ ὕδωρ τε ἄπλετον διὰ πάσης τῆς νυκτὸς καὶ σκληραὶ βρονταὶ ἀπὸ τοῦ Πηλίου · οἱ δὲ νεκροὶ καὶ τὰ ναυήγια ἐξεφορέοντο ἐς τὰς Ἀφέτας, καὶ περί τε τὰς πρῴρας τῶν νεῶν εἱλέοντο καὶ ἐτάρασσον τοὺς ταρσοὺς τῶν κωπέων. Οἱ δὲ στρατιῶται οἱ ταύτῃ ἀκούοντες ταῦτα ἐς φόβον κατιστέατο, ἐλπίζοντες πάγχυ ἀπολέεσθαι ἐς οἷα κακὰ ἧκον. Il semble bien qu'ici εὐφρόνη soit employé par antiphrase, la nuit étant présentée de nouveau comme un moment dramatique, mais cette fois-ci dans son versant négatif. En tout cas, le caractère religieux du terme est confirmé quelques lignes plus loin (8.13) : Ἐποιέετό τε πᾶν ὑπὸ τοῦ θεοῦ ὅκως ἂν ἐξισωθείη τῷ Ἑλληνικῷ τὸ Περσικὸν μηδὲ πολλῷ πλέον εἴη « Tout était fait pour le dieu de telle sorte que l'armée perse fût ramenée au niveau de l'armée grecque et ne fût pas bien plus nombreuse ».

C'est sans doute par référence à cet emploi qu'il faut comprendre l'occurrence consécutive du terme en 8.14. Ce paragraphe s'ouvre en effet sur la phrase : Οὗτοι μέν νυν περὶ τὰ Κοῖλα τῆς Εὐβοίης διεφθείροντο · οἱ δὲ ἐν Ἀφέτῃσι βάρβαροι, ὥς σφι ἀσμένοισι ἡμέρη ἐπέλαμψε, ἀτρέμας τε εἶχον τὰς νέας καί σφι ἀπεχρᾶτο κακῶς πρήσσουσι ἡσυχίην ἄγειν ἐν τῷ παρεόντι, où l'on notera la subordonnée temporelle ὥς σφι ἀσμένοισι ἡμέρη ἐπέλαμψε « lorsqu'ils eurent, avec plaisir, vu paraître le jour ». — De leur côté, les Grecs reçoivent le renfort de cinquante-trois vaisseaux athéniens, et, encouragés par ce renfort et par la nouvelle que les Barbares ont péri, ils prennent la mer et rencontrent des vaisseaux ciliciens : ταύτας δὲ (*sc.* τὰς νέας) διαφθείραντες, ὡς εὐφρόνη ἐγίνετο, ἀπέπλεον ὀπίσω ἐπὶ τὸ Ἀρτεμίσιον. La nuit précédente s'était révélée funeste aux Barbares ; la nuit présente se révèle « bienveillante » envers les Grecs.

Enfin, de façon peut-être moins sensible, on peut noter un emploi marqué en 9.39 : Ἡμέραι δέ σφι ἀντικατημένοισι ἤδη ἐγεγόνεσαν ὀκτώ, ὅτε ταῦτα ἐκεῖνος συνεβούλευε Μαρδονίῳ · ὁ δὲ μαθὼν τὴν παραίνεσιν εὖ ἔχουσαν, ὡς εὐφρόνη ἐγένετο, πέμπει τὴν ἵππον ἐς τὰς ἐκβολὰς τὰς Κιθαιρωνίδας αἳ ἐπὶ Πλαταιέων φέρουσι, κτλ., où la subordonnée temporelle ὡς εὐφρόνη ἐγένετο pourrait être justement traduite par « à la faveur de la nuit ».

Restent seulement deux exemples où εὐφρόνη paraît fonctionner comme simple synonyme de νύξ, sans intention poétique particulière. Ainsi, en 9.37, Hérodote rapporte l'histoire du devin Hégésistratos, un Eléen que les Spartiates avaient capturé et mis aux fers pour le faire périr, « comme ayant souffert de sa part de nombreuses et intolérables injures », mais qui pour s'enfuir se coupe la partie du pied qui était enchaînée. Ταῦτα δὲ ποιήσας, ὥστε φυλασσόμενος ὑπὸ φυλάκων, διορύξας τὸν τοῖχον ἀπέδρη ἐς Τεγέην, τὰς μὲν νύκτας πορευόμενος, τὰς δὲ ἡμέρας καταδύνων ἐς ὕλην καὶ αὐλιζόμενος. Οὕτω ὥστε Λακεδαιμονίων πανδημεὶ διζημένων τρίτῃ εὐφρόνῃ γενέσθαι ἐν Τεγέῃ, τοὺς δὲ ἐν θώματι μεγάλῳ ἐνέχεσθαι τῆς τόλμης, ὁρῶντας τὸ ἡμίτομον τοῦ ποδὸς κείμενον

κἀκεῖνον οὐ δυναμένους εὑρεῖν. Dans ce passage donc, εὐφρόνη paraît fonctionner comme un simple synonyme de νύξ, qu'il reprend en évitant la répétition.

Le second emploi apparemment non marqué est le syntagme de 7.56 ἐν ἑπτὰ ἡμέρῃσι καὶ ἐν ἑπτὰ εὐφρόνῃσι décrivant la durée du passage de l'Hellespont par l'armée perse. On observera cependant que dans ce rythme binaire, des soucis d'isosyllabisme, de structure rythmique et d'homéotéleutie ont pu guider Hérodote à employer le quadrisyllabe εὐφρόνῃσι aux côtés de ἡμέρῃσι, les deux termes formant chacun un mètre trochaïque ; cependant que l'emploi d'un synonyme marqué convenait aussi au caractère hyperbolique du syntagme.

En définitive, on le voit, rares sont chez Hérodote les cas où εὐφρόνη n'est pas investi d'une teneur poétique, et plus précisément encore de son sémantisme originel de « bienveillante », qu'il faille entendre au sens propre ou par antiphrase ce qui était à l'origine un euphémisme. Notre étude nous permet donc de rejoindre l'avis de Stein et de nous opposer à Förstemann, qui écrit : « Stein affirme que le terme est poétique ; mais bien que je ne doute pas qu'il ait été poétique à l'origine, il n'a chez Hérodote aucune couleur poétique »[175], déjà contesté par S. Lilja, qui le tient pour poétique chez Héraclite et dans plusieurs passages d'Hérodote[176].

— Z.

ζάπλουτος « richissime »

Cet adjectif déjà considéré dans notre morphologie poétique pour la forme éolienne de son préfixe intensif ζα- n'est guère attesté, en dehors de chez Hérodote, que chez Euripide, *Andr*. 1282 μηδ᾽ εἰ ζαπλούτους οἴσεται φέρνας δόμοις, et Fr. 285.6, puis chez des prosateurs tardifs (Libanios, *Decl*. 30.12, Julien, *Ep*. 89b). Il figure dans une phrase gnomique extraite du discours que Solon tient à Crésus : 1.32 Πολλοὶ μὲν γὰρ ζάπλουτοι ἀνθρώπων ἀνόλβιοί εἰσι, πολλοὶ δὲ μετρίως ἔχοντες βίου εὐτυχέες, aux côtés d'autres termes poétiques de diverses provenances[177].

---

[175] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Vocem poeticam dicit Steinius : ac quin primitus fuerit poetica ne ego equidem dubito, sed apud Herodotum nihil iam habet coloris poetici. »

[176] S. LILJA, *op. cit*., p. 27-28 : « A problematic word is εὐφρόνη (frs. 26, 57, 67 and 99), which is used neither in epic poetry, except once in Hesiod (*Op*. 560), nor in lyric poetry, except once in Pindar (*Nem*. 7.3), but which occurs frequently in tragedy. Herodotus has eight instances of this noun, all in Books VII-IX, and in the Hippocratic corpus it occurs nine times. Förstemann maintains that εὐφρόνη has no poetical tinge in Herodotus (p. 67), but in my opinion there is some difference between, for example, the impressive passage ὡς δὲ εὐφρόνη ἐγεγόνεε (8.12) and its schematic repetition καὶ τούτοισι μὲν τοιαύτη ἡ νὺξ ἐγίνετο. In Heraclitus, at least, εὐφρόνη may still have its original poetic shade. »

[177] Cf. STEIN, *ad loc.* : « ζάπλουτοι 'grundreiche'. Das ursprünglich dem äolischen Dialekt angehörige ζα- (= δια- 'durch und durch') hat H. nur hier. In Adjektiven wie ζάκοτος ζάθεος ζαπληθής ζάπλουτος ζατρεφής erhöht es mit einer altertümlichen Derbheit den Grad der Eigenschaft. »

— H.

ἡΐθεος « jeune homme, célibataire »

Périandre de Corinthe avait envoyé à Sardes trois cents jeunes gens de Corcyre, fils des hommes du plus rang, pour y être faits eunuques. Les Corinthiens qui conduisaient ces jeunes gens ayant abordé à Samos, les Samiens apprennent pour quelle fin les jeunes gens sont conduits à Sardes. Ils les mettent en contact avec le sanctuaire d'Artémis, défendant qu'on les arrache du sanctuaire ; et pour les nourrir, ils instituent une fête qui s'est perpétuée : 3.48 Νυκτὸς γὰρ ἐπιγενομένης, ὅσον χρόνον ἱκέτευον οἱ παῖδες, ἵστασαν χοροὺς παρθένων τε καὶ ἡϊθέων, ἱστάντες δὲ τοὺς χοροὺς τρωκτὰ σησάμου τε καὶ μέλιτος ἐποιήσαντο νόμον φέρεσθαι, ἵνα ἁρπάσαντες οἱ τῶν Κερκυραίων παῖδες ἔχοιεν τροφήν.

Comme le signale Chantraine et comme on l'observe précisément dans cette phrase, le substantif ἡΐθεος « jeune homme, célibataire » « fait couple par opposition avec παρθένος »[178]. C'est un « vieux mot épique » employé depuis l'*Iliade* (18.593, etc.), et très ponctuellement attesté en prose : chez Platon, *Lois* 840d ; ou ici dans ce passage d'Hérodote, où le contexte d'une fête rituelle motive l'emploi d'un poétisme archaïque ; il s'agit d'ailleurs là selon toute vraisemblance, plus largement que d'un simple poétisme lexical, d'une véritable réminiscence homérique[179].

ἠϊών « rivage »

Le substantif ἠϊών, désignant le « bord de la mer », est employé essentiellement par Homère et les poètes : *Il.* 17.264, dans le cadre d'une comparaison homérique : ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἐπὶ προχοῇσι διιπετέτος ποταμοῖο # βέβρυχεν μέγα κῦμα ποτὶ ῥόον, ἀμφὶ δέ τ᾽ ἄκραι # ἠϊόνες βοόωσιν ἐρευγομένης ἁλὸς ἔξω, # τόσσῃ ἄρα Τρῶες ἰαχῇ ἴσαν ; 23.61, dans le passage décrivant le deuil d'Achille après la mort de Patrocle : Πηλεΐδης δ᾽ ἐπὶ θινὶ πολυφλοίσβοιο θαλάσσης # κεῖτο βάρυ στενάχων, πόλεσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν, # ἐν καθαρῷ, ὅθι κύματ᾽ ἐπ᾽ ἠϊόνος κλύζεσκον ; etc. Eschyle, Pindare l'attestent également. Cependant il connaît aussi une occurrence (il est vrai unique) chez Xénophon, *Hell*. 1.1.5. On le trouve trois fois chez Hérodote, la première dans le passage consacré aux traditions qui ont cours sur Hélène et la guerre de Troie : Hérodote rapporte le témoignage des prêtres égyptiens, selon lesquels Alexandre, faisant voile vers Troie après avoir enlevé Hélène de Sparte, fut chassé par des vents contraires dans la mer d'Egypte puis « dans la région d'Egypte où sont la bouche du Nil appelée maintenant Canopique et les Tarichées » : 2.113 Ἦν δὲ ἐπὶ τῆς ἠϊόνος, τὸ καὶ νῦν ἐστι, Ἡρακλέος ἱρόν, κτλ. « Il y avait sur le rivage, il y a encore aujourd'hui, un sanctuaire d'Héraclès », Le contexte religieux pourrait ici motiver

[178] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[179] Voir chap. V, I. A. 2. b) (vii).

l'emploi d'un terme poétique ; mais c'est surtout la matière homérique du discours qui explique l'emploi de l'homérisme ἠϊών.

La deuxième occurrence apparaît au livre VII, au moment où Xerxès, assis sur le rivage du Pont-Euxin, contemple le spectacle de son armée en route vers la Grèce : 7.44 Ἐπεὶ δ' ἐγένοντο ἐν Ἀβύδῳ, ἠθέλησε Ξέρξης ἰδέσθαι πάντα τὸν στρατόν. Καί, προεπεποίητο γὰρ ἐπὶ κολωνοῦ ἐπίτηδες αὐτῷ ταύτῃ προεξέδρη λίθου λευκοῦ (ἐποίησαν δὲ Ἀβυδηνοί, ἐντειλαμένου πρότερον βασιλέος), ἐνθαῦτα ὡς ἵζετο, κατορέων ἐπὶ τῆς ἠϊόνος ἐθηεῖτο καὶ τὸν πεζὸν καὶ τὰς νέας « Lorsqu'ils furent à Abydos, Xerxès voulut voir toute son armée. Et […], s'étant assis là, il vit à ses pieds, sur le rivage, aussi bien l'armée de terre que les navires ». L'amplification épique dont relève ce passage motive là encore l'emploi du terme ἠϊών.

Enfin, en 8.96, à l'issue de la bataille de Salamine, les Grecs ramènent sur le rivage ce qu'il y avait encore d'épaves sur le lieu de l'action, mais le vent les pousse sur la côte attique — accomplissant ainsi la prophétie d'un ancien oracle qui motive à son tour l'emploi du terme : Τῶν δὲ ναυηγίων πολλὰ ὑπολαβὼν ἄνεμος ζέφυρος ἐξέφερε τῆς Ἀττικῆς ἐπὶ τὴν ἠϊόνα τὴν καλεομένην Κωλιάδα, ὥστε ἀποπεπλῆσθαι τὸν χρησμὸν κτλ. « Le vent, soustrayant bien des épaves, les éloigna sur le rivage de l'Attique au lieu dit Colias, de manière à accomplir l'oracle », etc.

Dans ses trois occurrences, le substantif ἠϊών est donc motivé en tant que poétisme par un contexte épique, soit explicitement homérique, soit relevant de l'amplification épique, soit enfin oraculaire.

ἡμιόνειος « tiré par des mulets »

Cet adjectif de relation formé sur le nom de la « mule » qualifie des « chariots » en 1.188 Τούτου δὲ τοῦ Χοάσπεω τοῦ ὕδατος ἀπεψημένου πολλαὶ κάρτα ἅμαξαι τετράκυκλοι ἡμιόνεαι κομίζουσαι ἐν ἀγγείοισι ἀργυρέοισι ἕπονται ὅκῃ ἂν ἐλαύνῃ ἑκάστοτε « Cette eau du Choaspès ayant été bouillie, de très nombreux chariots la transportent dans des vases d'argent, en suivant (le Roi) partout où il ca » — tout comme dans l'*Iliade*, 24.189 αὐτὰρ ὅ γ' υἷας ἅμαξαν ἐύτροχον ἡμιονείην # ὁπλίσαι ἠνώγει, ου 24.268 ἐκ μὲν ἅμαξαν ἄειραν ἐύτροχον ἡμιονείην. Dans la phrase d'Hérodote, ἡμιόνειος est juxtaposé au composé τετράκυκλος, sur lequel voir infra, *s. v.*

— Θ.

θάλαμος « chambre nuptiale », « chambre à coucher », « appartement des femmes »

Le nom θάλαμος de la « chambre nuptiale » ou de la « chambre à coucher » est presque exclusivement poétique (« chambre nuptiale » : Hom. *Il*. 18.492, Pi. *P*. 2.60, Soph. *Tr*. 913, Eur. *Hipp*. 540 ; « chambre à coucher » : *Il*. 3.423, *Od*. 10.430, etc.), n'apparaissant guère

dans la prose classique que chez Xénophon, *Econ*. 9.3. — Hérodote en fournit trois occurrences, la première au sens de « chambre nuptiale » dans le récit de Candaule et Gygès, en 1.12 Ὡς δὲ ἤρτυσαν τὴν ἐπιβουλήν, νυκτὸς γενομένης (οὐ γὰρ ἐμετίετο ὁ Γύγης, ἀλλ᾽ ἔδεε ἢ αὐτὸν ἀπολωλέναι ἢ Κανδαύλην) εἵπετο ἐς τὸν θάλαμον τῇ γυναικί ; les deux autres au sens d' « appartement des femmes », par opposition à ἀνδρεῶν, d'une par dans l'épisode d'Atys, que Crésus compte protéger, en 1.34 : ἀκόντια δὲ καὶ δοράτια καὶ τὰ τοιαῦτα πάντα τοῖσι χρέωνται ἐς πόλεμον ἄνθρωποι, ἐκ τῶν ἀνδρεώνων ἐκκομίσας ἐς τοὺς θαλάμους συνένησε, μή τι οἱ κρεμάμενον τῷ παιδὶ ἐμπέσῃ ; d'autre part dans l'épisode des sept Perses conjurés contre les mages, en 3.78 : Τῶν μὲν δὴ μάγων οὗτερος τρωματίζει τούτους, ὁ δὲ ἕτερος, ἐπείτε οἱ τὰ τόξα οὐδὲν χρηστὰ ἐγίνετο, ἦν γὰρ δὴ θάλαμος ἐσέχων ἐς τὸν ἀνδρεῶνα, ἐς τοῦτον καταφεύγει, θέλων αὐτοῦ προσθεῖναι τὰς θύρας.

La poéticité très majoritaire de θάλαμος est-elle accidentelle ? Il est vrai que le terme figure dans les inscriptions ioniennes, comme l'indique Favre, qui commente, *s. v.* θάλαμος « cella », l'inscription de Paros 5437_5 ἐλόγευσεν εἰς ἐπισκευὴν τῆς κρήνης καὶ τοῦ βωμοῦ καὶ τοῦ θαλάμου en écrivant que le terme « semble ici signifier (cella). Mais c'est un fait que chez Homère est appelé ainsi toute pièce ou toute chambre d'une demeure et qu'il est même employé chez les poètes épiques pour la demeure elle-même. Après l'époque d'Homère, θάλαμος avait surtout le sens de chambre nuptiale, comme en témoignent de nombreux exemples tels que Pind. *Pyth*. 2.23, Soph. *Tr*. 913, Eur. *Tr*. 854, ou de n'importe quelle demeure en général […]. Chez Hérodote, θάλαμος est la chambre nuptiale ou autre »[180] — avec l'acception particulière d' « appartement des femmes » que Förstemann mentionne dans l'étude des exemples hérodotéens, avant d'ajouter que ce terme apparaît aussi chez Sophron, 70, ainsi que dans des inscriptions de Délos ; — existence épigraphique qui n'empêche cependant pas que le terme soit poétique : c'est ainsi que l'auteur fait figurer θάλαμος dans la liste des « vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention « θάλαμος Hom., Pind., tragici, Hdt., scriptores posteriores ».

θαλίη « liesse »

A l'apparition du dieu Apis, les Egyptiens se revêtent de leurs plus beaux vêtements et entrent en « liesse » : 3.27 Ἀπιγμένου δὲ Καμβύσεω ἐς Μέμφιν ἐφάνη Αἰγυπτίοισι ὁ Ἆπις, τὸν Ἕλληνες Ἔπαφον καλέουσι · ἐπιφανέος δὲ τούτου γενομένου αὐτίκα οἱ Αἰγύπτιοι εἵματά τε ἐφόρεον τὰ κάλλιστα καὶ ἦσαν ἐν θαλίῃσι. Le susbstantif θαλίη, qui peut signifier « abondance, joie, bonne humeur, fête », est employé par Homère et les

[180] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Cella hic videtur significari. Omne autem aedium conclave vel cubiculum hoc vocabulo ap. Hom. appellari atque etiam pro aedibus ipsis id positum esse iam apud epicos constat. Post Homeri aetatem θάλαμος cubiculi genialis maxime habebat notionem, id quod multis exemplis efficitur ut Pind. *Pyth*. 2.23, Soph. *Tr*. 913, Eur. *Tr*. 854, vel omnino quodlibet domicilium […]. Ap. Herodotum θάλαμος est cubiculum et nuptiale et quodlibet aliud. »

poètes. On peut ainsi mentionner *Od*. 602-603 : … αὐτὸς δὲ μετ᾽ ἀθανάτοισι θεοῖσι # τέρπεται ἐν θαλίῃς καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥβην, où le terme est employé comme chez Hérodote au pluriel poétique. Le fait que le dénominatif θαλιάζω soit attesté chez Plutarque ne contredit pas l'essentielle poéticité du terme, accrue dans la phrase d'Hérodote par sa place finale, par le rythme dactylique du syntagme ἐν θαλίῃσι, et par le phonopoétisme Ἔπαφον / ἐπιφανέος qui précède.

θαμβέω « être frappé de stupeur »

Ce verbe hyperbolique est employé par le bouvier d'Harpage rapportant à sa femme ce qu'il a vu dans la maison de son maître, en 1.111 : Ἐθάμβεον δὲ ὁρέων χρυσῷ τε καὶ εἵμασι κεκοσμημένον, πρὸς δὲ καὶ κλαυθμὸν κατεστεῶτα ἐμφανέα ἐν Ἁρπάγου, phrase qui présente avec κλαυθμόν un autre poétisme[181]. Le verbe θαμβέω connaît en effet des emplois essentiellement poétiques : ainsi Hom., *Il*. 8.77 οἱ δὲ ἰδόντες # θάμβησαν, καὶ πάντας ὑπὸ χλωρὸν δέος εἶλεν, *Od*. 4.638 Ὣς ἔφαθ᾽ · οἱ δ᾽ ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον, etc. ; cf. encore Eschyle, *Suppl*. 570 τέρας δ᾽ ἐθάμβουν, Sophocle, *Ant*. 1246 καὐτὸς τεθάμβηκ(α), Euripide, *Ion* 1205 ἐθάμβησεν δὲ πᾶς ; etc. Le substantif θάμβος dont ce verbe dérive est d'ailleurs lui-même poétique, figurant chez Homère dans des formules du type *Il*. 4.79 : θάμβος δ᾽ ἔχεν εἰσορόωντας, et très rarement attesté en prose, toujours avec un souci d'expressivité conforme au sens du terme. L'épisode du bouvier d'Harpage se signale d'ailleurs par un assez grand nombre de poétismes divers que nous avons signalés ou signalerons, et auxquels nous renvoyons.

θεήλατος « envoyé par un dieu »

D'abord réticent à l'égard d'une guerre contre les Grecs, Artabane se laisse finalement persuader par l'apparition du songe trompeur. Aussi déclare-t-il à Xerxès : 7.18 Ἐπεὶ δὲ δαιμονίη τις γίνεται ὁρμή, καὶ Ἕλληνας, ὡς ἔοικε, φθορή τις καταλαμβάνει θεήλατος, ἐγὼ μὲν καὶ αὐτὸς τρέπομαι καὶ τὴν γνώμην μετατίθεμαι, κτλ. « Puisqu'il s'agit de quelque élan divin, et que les Grecs, semble-t-il, sont la proie d'un désastre envoyé par un dieu, je m'incline moi-même et change d'avis ».

L'adjectif composé θεήλατος « envoyé par un dieu » est largement attesté par les tragiques : Eschl. *Ag*. 1297 θεηλάτου # βοός ; Soph. *O. R*. 255 οὐδ᾽ εἰ γὰρ ἦν τὸ πρᾶγμα μὴ θεήλατον, *ib*. 992 θεήλατον μάντευμα δεινόν, *Ant*. 278 θεήλατον # τοὔργον τόδ(ε), Fr. 680.3 νόσους… τὰς θεηλάτους ; Eur. *Andr*. 851 συμφοραὶ θεήλατοι, *Or*. 2 ξυμφορὴ θεήλατος, *Ion* 1392 ἔκ τινος θεηλάτου « par suite d'une volonté divine », Fr. 11 Page 30 πληγὴν δαίμονος θεήλατον, *ib*. 42 θεήλατον κακόν, Fr. 444 Nauck θεηλάτων κακῶν

[181] Sur lequel voir *infra, s. v.*

fournissent la majorité des occurrences. La présence d'un tel poétisme d'ascendance tragique ne surprend guère dans ce discours extrait du livre VII et d'une haute tenue littéraire.

θεοβλαβής « frappé (de démence) par les dieux »

Autre composé à premier terme θεο-, cet adjectif n'est quant à lui attesté que par Hérodote, où il figure dans deux passages, qualifiant respectivement Astyage en 1.127 : ᾽Ακούσας δὲ ταῦτα ὁ ᾽Αστυάγης Μήδους τε ὥπλισε πάντας καὶ στρατηγὸν αὐτῶν ὥστε θεοβλαβὴς ἐὼν ῞Αρπαγον ἀπέδεξε, λήθην ποιεύμενος τά μιν ἐόργεε « A ces mots, Astyage les équipa tous et, frappé qu'il était par les dieux, nomma comme leur général Harpage, oubliant ce qu'il lui avait fait », phrase déjà citée pour le poétisme ἐόργεε ; et Perdiccas, roi de Macédoine, en 8.137 : ᾽Ενθαῦτα ὁ βασιλεὺς τοῦ μισθοῦ πέρι ἀκούσας, ἦν γάρ κατὰ τὴν καπνοδόκην ἐς τὸν οἶκον ἐσέχων ὁ ἥλιος, εἶπε, θεοβλαβὴς γενόμενος · Μισθὸν δὲ ὑμῖν ἐγὼ ὑμέων ἄξιον τόνδε ἀποδίδωμι, δείξας τὸν ἥλιον « Alors le roi, entendant parler de salaire, comme le soleil s'introduisait dans la maison par le trou pour la fumée, dit, frappé qu'il était par les dieux : 'Pour salaire, je vous donne celui que vous méritez', en montrant le soleil ». Cet adjectif est expliqué par Stein comme signifiant ἐκ θεοῦ βλαφθείς, relativement à l'esprit (φρένας), sur le modèle d'un autre composé, φρενοβλαβής, qui figure en 2.120[182].

Si l'adjectif est sans autre attestation, le verbe dénominatif θεοβλαβέω est employé par Eschyle, *Pers*. 831 λῆξαι θεοβλαβοῦνθ᾽ ὑπερκόμπῳ θράσει, mais cette fois-ci au sens actif d'« offenser les dieux » ; le sens passif étant pour sa part attesté par le sophiste Thémistios au 4ème siècle après J.-C. (Thém. 56c). Enfin, le nom d'abstrait θεοβλάβεια « démence envoyée par la divinité », figurant chez Eschine, *Ctés*. 133 : ἀλλὰ τήν γε θεοβλάβειαν καὶ τὴν ἀφροσύνην οὐκ ἀνθρωπίνως, ἀλλὰ δαιμονίως κτησάμενοι (θεοβλαβίαν codd.), semble prouver que le terme n'était pas si rare ; ce qui n'empêche pas les occurrences hérodotéennes de se signaler comme poétiques : un indice en est en 1.127 la présence d'un autre poétisme signalé ci-dessus ; en 8.37, l'anastrophe de la préposition περί au début de la phrase, l'architecture syntaxique globale de la phrase et par ailleurs l'image solaire sont autant de signes poétiques.

θεοπρόπιον « réponse oraculaire », θεοπρόπος « messager oraculaire »

Il semble que l'on puisse, en dépit de leur fréquence élevée dans l'œuvre d'Hérodote (dix-sept occurrences pour le premier, dix-neuf pour le second), considérer ces deux termes comme poétiques en vertu de leurs attestations chez les poètes et de leur absence en prose classique. Ainsi, θεοπρόπιον est un terme homérique qui figure en *Il*. 1.85 Θαρσήσας μάλα εἰπὲ θεοπρόπιον ὅ τι οἶσθα, ou 6.438 ἤ πού τίς σφιν ἔνισπε θεοπροπίων ἐὺ εἰδώς.

[182] STEIN, note à 1.127 : « θεοβλαβής = ἐκ θεοῦ βλαφθείς, nämlich φρένας. Vgl. φρενοβλαβής (2.120). »

Θεοπρόπος pour sa part connaît deux acceptions distinctes, pour lesquelles il est également poétique : la première est celle de « qui fait connaître la volonté des dieux », d'où son emploi pour désigner le « devin », le « prophète » : ainsi *Il*. 12.228 ὧδέ χ᾽ ὑποκρίναιτο θεοπρόπος, ὃς σαφὰ θυμῷ # εἰδείη τεράων καί οἱ πειθοίατο λαοί, ou *Od*. 1.416. La seconde, qui correspond aux emplois hérodotéens, fait de θεοπρόπος un synonyme de θεωρός. Elle est non homérique, mais attestée par Eschyle, *Pr*. 659 ὁ δ᾽ ἑς τε Πυθὼ κἀπὶ Δωδώνην πυκνοὺς # θεοπρόπους ἴαλλεν, ὡς μάθοι τί χρὴ # δρῶντ᾽ ἢ λέγοντα δαίμοσιν πράσσειν φίλα.

Θεοπρόπος, il est vrai, est attesté épigraphiquement, comme l'indique le *Thesaurus* de Favre, mentionnant *s. v.* θεοπρόπος « [vates] consultor oraculi » l'inscription de Milet 5498_5 (III) ἃ δὲ ἂν ὁ θεὸς θεσπίσῃ, οἱ μὲν θεοπρόποι εἰσαγγειλάτωσαν εἰς ἐκκλησίαν, ce qui n'empêcha pas d'y voir un terme poétique : selon Favre, « ce terme, qui provient sans nul doute de la langue épique, n'est jamais dit chez Hérodote pour un devin ou un prophète, mais pour un consulteur d'oracle, pour celui qui est envoyé consulter un oracle, comme ailleurs θεωρός ; et ce n'est pas autrement qu'il faut comprendre ce terme dans notre inscription »[183] ; il fait ainsi figurer la liste des « vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention « θεοπρόπος Hom., tragici, Callim., Hdt., posteriores ».

θεσπέσιος « merveilleux, divin »

Cet adjectif composé sur θεσ- « dieu » et sur l'adjectif verbal *σπετός à rattacher au verbe ἐννέπω, et qui signifie donc étymologiquement « énoncé, inspiré par un dieu », connaît un « sens déjà très diversifié chez Hom., dit d'un chant divin (*Il*. 2.600), des Sirènes (*Od*. 12.158), avec l'adv. θεσπεσίῃ 'par la volonté divine' (*Il*. 2.367) ; d'où d'une manière générale 'divin' (pour le seuil de l'Olympe, *Il*. 1.591), puis 'extraordinaire', dit de phénomènes naturels, de cris, d'une panique, etc. Dans le grec postérieur, le mot signifie 'd'origine divine, oraculaire' (Pi., Eschl.), et le plus souvent 'divin', c'est-à-dire 'extraordinaire' (Hdt., Pl., grec tardif) »[184]. La seule occurrence hérodotéenne de cet adjectif figure dans le passage consacré aux aromates de la terre d'Arabie : 3.113 Τοσαῦτα μὲν θυωμάτων πέρι εἰρήσθω, ἀπόζει δὲ τῆς χώρης τῆς Ἀραβίης θεσπέσιον ὡς ἡδύ « Qu'il n'en soit pas dit davantage sur les aromates, mais il s'exhale de la terre d'Arabie une odeur d'une suavité divine » La phrase commence par un dimètre iambique : Τοσαῦτα μὲν θυωμάτων, dégagé par l'anastrophe de la préposition περί, et la syntaxe de la seconde proposition est fortement expressive. Il convient donc de considérer ce terme comme un poétisme, employé ici par Hérodote comme plus tard dans la prose de Platon.

θοίνη « banquet, festin », θοινάω « donner un banquet »

[183] FAVRE, *s. v.* : « Hoc vocabulum, quod sine dubio ortum est a sermone epico, nusquam ap. Hdt. pro vate aut propheta dicitur, sed pro consultore oraculi, pro eo qui ad consulendum oraculum missus est, ut alibi θεωρός ; neque aliter intellegenda est haec vox in nostro titulo. »
[184] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Le substantif θοίνη et son verbe dénominatif θοινάω sont employés par Hérodote à propos du festin d'Harpage, l'un en 1.119 : Ὡς δὲ τῷ Ἁρπάγῳ ἐδόκεε ἅλις ἔχειν τῆς βορῆς, Ἀστυάγης εἴρετό μιν εἰ ἡσθείη τι τῇ θοίνῃ, dans une phrase déjà mentionnée pour la présence du terme βορή ; l'autre en 1.129 Ἐόντι δὲ αἰχμαλώτῳ τῷ Ἀστυάγεϊ προσστὰς ὁ Ἅρπαγος κατέχαιρέ τε καὶ κατεκερτόμεε, καὶ ἄλλα λέγων ἐς αὐτὸν θυμαλγέα ἔπεα καὶ δὴ καὶ εἴρετό μιν πρὸς τὸ ἑωυτοῦ δεῖπνον, τό μιν ἐκεῖνος σαρξὶ τοῦ παιδὸς ἐθοίνησε, ὅ τι εἴη ἡ ἐκείνου δουλοσύνη ἀντὶ τῆς βασιληίης, où figure également l'adjectif homérique θυμαλγής.

Il semble qu'il faille ici cependant opérer une distinction entre θοίνη, assez usuel en ionien-attique (Xén. Cyr. 4.2.39, Plat. Soph. 251b, Lois 649a, Phèdre 247b, etc.) et qui reparaît en 9.82 en alternance avec δεῖπνοον, et le verbe θοινάω qui figure une fois chez Homère, *Od*. 4.36 ἐς δ' αὐτοὺς προτέρω ἄγε θοινηθῆναι, et fréquemment chez Euripide, mais que n'atteste guère la prose[185] ; ajoutons que l'actif, employé par Hérodote, est très rare (Eur. *Ion* 982). La poéticité du verbe est confirmée par la présence du syntagme θυμαλγέα ἔπεα.

ἀνα-, ἀπο-, κατα-, ὑπερ-θρῴσκω « sauter » (selon diverses modalités)

Le verbe θρῴσκω (ou θρώσκω) « s'élancer, sauter, bondir » est usuel chez Homère et les poètes. S'il ne figure pas à l'état simple chez Hérodote, celui-ci emploie quatre préverbés qui en précisent le sémantisme du point de vue des indications spatiales. Or, ces préverbés sont eux aussi pour la plupart poétiques.

ἀν(α)θρῴσκω « s'élancer en hauteur »

Ce verbe figure en 7.18 dans le passage relatant la visite à Artabane du fantôme qui était apparu à Xerxès : Ταῦτά τε δὴ ἐδόκεε Ἀρτάβανος τὸ ὄνειρον ἀπειλέειν καὶ θερμοῖσι σιδηρίοισι ἐκκαίειν αὐτοῦ μέλλειν τοὺς ὀφθαλμούς. Καὶ ὃς ἀμβώσας μέγα ἀν(α)θρῴσκει, καὶ παριζόμενος Ξέρξῃ ὡς τὴν ὄψιν οἱ τοῦ ἐνυπνίου διεξῆλθε ἀπηγεόμενος, δεύτερα οἱ λέγει τάδε. Il est à noter ici que si les manuscrits A^2PDRSV attestent la leçon ἀναθρῴσκει, les manuscrits A^1BC donnent à lire pour leur part la variante apocopée ἀνθρώσκει (cf. déjà ἀμβώσας), Legrand retenant la première et Rosén la seconde[186].

La seconde occurrence d'ἀναθρῴσκω est double : elle apparaît dans le passage où Cambyse se blesse mortellement, en 3.64 Μαθὼν δὲ ὡς μάτην ἀπολωλεκὼς εἴη τὸν ἀδελφεόν, ἀπέκλαιε Σμέρδιν · ἀποκλαύσας δὲ καὶ περιημεκτήσας τῇ ἁπάσῃ συμφορῇ ἀναθρῴσκει ἐπὶ τὸν ἵππον, ἐν νόῳ ἔχων τὴν ταχίστην ἐς Σοῦσα στρατεύεσθαι ἐπὶ τὸν

[185] Cf. FÖRSTEMANN, *s. v.*
[186] Cf. chap. I, II. A.

μάγον. Καί οἱ ἀναθρῴσκοντι ἐπὶ τὸν ἵππον τοῦ κολεοῦ τοῦ ξίφεος ὁ μύκης ἀποπίπτει, γυμνωθὲν δὲ τὸ ξίφος παίει τὸν μηρόν.

Ἀναθρῴσκω est déjà homérique : ainsi *Il*. 13.140 ὕψι δ᾽ ἀναθρῴσκων πέτεται, κτυπέει δέ θ᾽ ὑπ᾽ αὐτοῦ # ὕλη ; on le retrouve ensuite chez Oppien, Opp. *H*. 3.100 # ὕψι δ᾽ ἀναθρῴσκει ; 3.129 ὑψόσ᾽ ἀναθρῴσκων ; et avec apocope : ἐξ ἁλὸς ἀνθρώσκουσι, 2.593 αὖτις δ᾽ ἀνθρώσκοντι ; Apollonius de Rhodes emploie pour sa part une forme d'aoriste également apocopée en 3.556 … μοῦνος δ᾽ Αφαρήιος ἄνθορεν Ἴδας #, et en 4.1365 ἐξ ἁλὸς ἠπειρόνδε πελώριος ἄνθορεν ἵππος.

ἀποθρῴσκω « sauter hors de »

Ce préverbé est bien attesté chez Homère : *Il*. 2.701-702 τὸν δ᾽ ἔκτανε Δάρδανος ἀνὴρ # νηὸς ἀποθρῴσκοντα πολὺ πρώτιστον Ἀχαιῶν, *Od*. 1.57-59 αὐτὰρ Ὀδυσσεύς, # ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρῴσκοντα νοῆσαι # ἧς γαίης, θανέειν ἱμείρεται, ainsi que chez Hésiode, *Sc*. 375-376 ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἀφ᾽ ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο # πέτραι ἀποθρώσκωσιν, ἐπ᾽ ἀλλήλαις δὲ πέσωσι. Hérodote l'emploie à trois reprises : en 1.80 Οὐ μέντοι οἵ γε Λυδοὶ τὸ ἐνθεῦτεν δειλοὶ ἦσαν, ἀλλ᾽, ὡς ἔμαθον τὸ γινόμενον, ἀποθορόντες ἀπὸ τῶν ἵππων πεζοὶ τοῖσι Πέρσῃσι συνέβαλλον, où le contexte belliqueux fait songer aux combats homériques ; en 3.129 Ἀπικομένων δὲ καὶ ἀνακομισθέντων τῶν Ὀροίτεω χρημάτων ἐς τὰ Σοῦσα συνήνεικε χρόνῳ οὐ πολλῷ ὕστερον βασιλέα Δαρεῖον ἐν ἄγρῃ θηρῶν ἀποθρῴσκοντα ἀπ᾽ ἵππου στραφῆναι τὸν πόδα, où semblablement Darius « saute de cheval » ; en 7.182 enfin : Αἱ μὲν δὴ δύο τῶν νεῶν οὕτω ἐχειρώθησαν, ἡ δὲ τρίτη, τῆς ἐτριηράρχεε Φόρμος ἀνὴρ Ἀθηναῖος, φεύγουσα ἐξοκέλλει ἐς τὰς ἐκβολὰς τοῦ Πηνειοῦ, καὶ τοῦ μὲν σκάφεος ἐκράτησαν οἱ βάρβαροι, τῶν δὲ ἀνδρῶν οὔ · ὡς γὰρ δὴ τάχιστα ἐπώκειλαν τὴν νέα οἱ Ἀθηναῖοι, ἀποθορόντες κατὰ Θεσσαλίην πορευόμενοι ἐκομίσθησαν ἐς Ἀθήνας, où les Athéniens « sautent hors de leurs navires », comme dans le passage homérique cité en ouverture.

καταθρῴσκω « sauter en bas »

Καταθρῴσκω, non homérique, figure chez Hérodote en 3.86 : Ἐπιγενόμενα δὲ ταῦτα τῷ Δαρείῳ ἐτελέωσέ μιν ὥσπερ ἐκ συνθέτου τέο γενόμενα · οἱ δὲ καταθορόντες ἀπὸ τῶν ἵππων προσεκύνεον τὸν Δαρεῖον, et en 6.134 : Μετὰ δὲ τὴν μὲν ὑποθέσθαι, τὸν δὲ διερχόμενον… ἐπὶ τὸν κολωνὸν τὸν πρὸ τῆς πόλιος ἐόντα <τὸ> ἕρκος Θεσμοφόρου Δήμητρος ὑπερθορεῖν, οὐ δυνάμενον τὰς θύρας ἀνοῖξαι, ὑπερθορόντα δὲ ἰέναι ἐπὶ τὸ μέγαρον ὅ τι δὴ ποιήσοντα ἐντός, εἴτε κινήσοντά τι τῶν ἀκινήτων εἴτε ὅ τι δή κοτε πρήξοντα · πρὸς τῇσι θύρῃσί τε γενέσθαι καὶ πρόκατε φρίκης αὐτὸν ὑπελθούσης ὀπίσω τὴν αὐτὴν ὁδὸν ἴεσθαι, καταθρῴσκοντα δὲ τὴν αἱμασιὴν τὸν μηρὸν σπασθῆναι. Comme on le constate, les emplois sont proches du verbe précédent. Ce préverbé ne reparaîtra

ensuite que chez Nonnos de Panopolis, 23.220 οἴδματι παφλάζοντι καταθρῴσκων Διονύσου et 43.255 ποντοπόρῳ τριόδοντι καταθρῴσκων ἐλεφάντων

ὑπερθρῴσκω « sauter par-dessus »

Le passage cité ci-dessus (6.134) présente également une double occurrence de ὑπερθρῴσκω, qui apparaît aussi en 2.66 Οἱ μὲν γὰρ Αἰγύπτιοι διαστάντες φυλακὰς ἔχουσι τῶν αἰελουρῶν, ἀμελήσαντες σβεννύναι τὸ καιόμενον, οἱ δὲ αἰέλουροι διαδύνοντες καὶ ὑπερθρῴσκοντες τοὺς ἀνθρώπους ἐσάλλονται ἐς τὸ πῦρ. Dans ces divers exemples, ὑπερθρῴσκω se construit avec un accusatif simple, conformément à la syntaxe homérique d'*Il*. 8.179 ἵπποι δέ ῥέα τάφρον ὑπερθορέονται ὀρυκτήν, 9.476 καὶ τότ᾽ ἐγὼ θαλάμοιο θύρας πυκινῶς ἀραρυίας # ῥήξας ἐξῆλθον, καὶ ὑπέρθορον ἑρκίον αὐλῆς # ῥεῖα, κτλ., ou encore 12.53 ἀπὸ γὰρ δειδίσσετο τάφρος # εὐρεῖ᾽, οὔτ᾽ ἄρ᾽ ὑπερθορέειν σχεδὸν οὔτε περῆσαι # ῥηιδίη, celle que connaît aussi Eschyle en *Ag*. 297 σθένουσα λαμπὰς δ᾽ οὐδέ πω μαυρουμένη, # ὑπερθοροῦσα πεδίον ᾽Ασωποῦ, κτλ. ; 827 ὑπερθωρὼν δὲ πύργον ὠμηστὴς λέων # ἅδην ἔλειξεν αἵματος τυραννικοῦ. Euripide, Héc. 823, emploie pour sa part le génitif, tandis que Solon, Fr. 4.28 West utilise un syntagme prépositionnel composé de ὑπέρ et de l'accusatif[187].

θυμαλγής « douloureux, cruel (au cœur) »

Cet adjectif composé qualifie en 1.129 les propos insultants que tient Harpage à Astyage : ᾽Εόντι δὲ αἰχμαλώτῳ τῷ ᾽Αστυάγεϊ προσστὰς ὁ ῞Αρπαγος κατέχαιρέ τε καὶ κατεκερτόμεε, καὶ ἄλλα λέγων ἐς αὐτὸν θυμλγέα ἔπεα καὶ δὴ καὶ εἴρετό μιν πρὸς τὸ ἑωυτοῦ δεῖπνον, τό μιν ἐκεῖνος σαρξὶ τοῦ παιδὸς ἐθοίνησε, ὅ τι εἴη ἡ ἐκείνου δουλοσύνη ἀντὶ τῆς βασιληίης. Stein observe en note au passage l'homérisme de θυμαλγής[188] et renvoie à Hom. *Od*. 16.69 ἦ μάλα τοῦτο ἔπος θυμαλγὲς ἔειπες. Θυμαλγής est en effet un composé homérique signifiant littéralement « douloureux au cœur », qui peut qualifier les substantifs χόλος (*Il*. 4.513), λωβή (*Il*. 9.387), ou des propos : μῦθος (Il. 8.272), et comme ici ἔπος, le parallèle invoqué par Stein étant en effet le plus proche de tous.

— I.

ἰθύω « (aller en ligne droite) ; se porter, tendre vers »

Ce verbe dénominatif de l'adjectif ἰθύς, forme ionienne correspondant à l'adjectif attique εὐθύς et documentée dans les inscriptions, signifie au sens propre « aller en droite ligne, diriger sa marche ». C'est en ce sens qu'il est attesté à deux reprises au livre IV, en 4.122 : καὶ ἔπειτα (πρὸς γὰρ τὴν μίαν τῶν μοιρέων ἴθυσαν) οἱ Πέρσαι ἐδίωκον πρὸς ἠῶ

[187] Cf. chap. II, I.
[188] STEIN, *ad loc.* « θυμαλγέα, episch. »

τε καὶ ἰθὺ Τανάϊδος « et ensuite (car ils se dirigeaient vers l'un des deux groupes) les Perses les suivirent vers le levant, en direction du Tanaïs » ; et dans un discours de Gobryas à Darius, en 4.134 : πρὶν ἢ καὶ ἐπὶ τὸν Ἴστρον ἰθῦσαι Σκύθας λύσοντας τὴν γέφυραν ἢ καί τι Ἴωσι δόξαι τὸ ἡμέας οἷόν τε ἔσται ἐξεργάσασθαι « avant que les Scythes ne se dirigent vers l'Istros pour détruire le pont, ou que les Ioniens ne prennent une décision de nature à causer notre perte ». Dans ces deux exemples, l'emploi du verbe ἰθύω ne paraît pas relever d'une intention stylistique particulière : on a vraisemblablement affaire à un emploi neutre de ce terme dialectal.

En revanche, trois autres occurrences attestent le verbe au sens figuré de « se porter par le désir vers, tendre vers, désirer » ; dans ces trois passages, ἰθύω a pour complément d'objet l'infinitif στρατεύεσθαι, et est employé à propos : (i) de la campagne de Cyrus contre les Massagètes, en 1.204 : Πολλά τε γάρ μιν καὶ μεγάλα τὰ ἐπαείροντα καὶ ἐποτρύνοντα ἦν, πρῶτον μὲν […], δεύτερα δὲ ἡ εὐτυχίη ἡ κατὰ τοὺς πολέμους γινομένη · ὅκῃ γὰρ ἰθύσειε στρατεύεσθαι Κῦρος, ἀμήχανον ἦν ἐκεῖνο τὸ ἔθνος διαφυγεῖν « Nombreuses étaient les raisons qui l'incitaient et le stimulaient, d'abord […], ensuite le succès qu'il rencontrait contre ses ennemis ; car où que Cyrus dirigeât ses campagnes, il était impossible à ce peuple de s'enfuir » ; (ii) des conquêtes de Polycrate : 3.39 Ἐν χρόνῳ δὲ ὀλίγῳ αὐτίκα τοῦ Πολυκράτεος τὰ πρήγματα ηὔξετο καὶ ἦν βεβωμένα ἀνά τε τὴν Ἰωνίην καὶ τὴν ἄλλην Ἑλλάδα · ὅκου γὰρ ἰθύσειε στρατεύεσθαι, πάντα οἱ ἐχώρεε εὐτύχεως « En très peu de temps, la situation de Polycrate s'accrut et s'affermit de par l'Ionie et le reste de la Grèce ; car où qu'il dirigeât ses campagnes, tout lui réussissait avec succès » ; (iii) de l'évocation de la campagne de Darius contre les Grecs, dans le discours de Xerxès ouvrant le livre VII : 7.8β Ὁρᾶτε μέν νυν καὶ πατέρα τὸν ἐμὸν Δαρεῖον ἰθύοντα στρατεύεσθαι ἐπὶ τοὺς ἄνδρας τούτους « Vous voyiez vous-mêmes mon père Darius diriger une campagne contre ces hommes ».

Si dans ses deux emplois le verbe ἰθύω est très majoritairement attesté par les poètes, et ce dès Homère, il semble donc que l'on puisse cependant distinguer un emploi non marqué pour le sens propre (d'ailleurs ponctuellement attesté par Hippocrate, *Mul*. 32.5), et un emploi marqué pour le sens figuré, parallèle à des passages homériques tels que *Od*. 11.591 τῶν ὁπότ᾽ ἰθύσει᾽ ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι.

(ε)ἴκελος « semblable »

Nous avons considéré dans notre morphologie poétique le flottement de la tradition manuscrite à propos de cet adjectif, qui figure dans deux passages de l'œuvre d'Hérodote. La première occurrence apparaît au sein des Dialogues perses, dans le discours d'Otanès, partisan de l'oligarchie : 3.81 Κῶς γὰρ ἂν γινώσκοι ὃς οὐτ᾽ ἐδιδάχθη οὔτε εἶδε καλὸν οὐδὲν [οὐδ᾽] οἰκήιον, ὠθέει τε ἐμπεσὼν τὰ πρήγματα ἄνευ νόου, χειμάρρῳ ποταμῷ (ε)ἴκελος ; Δήμῳ μέν νυν, οἳ Πέρσῃσι κακὸν νοεῦσι, οὗτοι χράσθων · ἡμεῖς δέ, κτλ. — Εἴκελος est

la leçon des manuscrits A²BCP, ἴκελος celle des manuscrits TMDRSV. Le syntagme χειμάρρῳ ποταμῷ (ε)ἴκελος atteste, aux côtés de l'adjectif en question, une expression qui fait écho à Homère, cf. infra, *s. v.* χείμαρρος. On notera aussi le rythme dactylique de la phrase suivante. — Le second exemple est extrait d'un passage du livre VIII où Hérodote parle de Skyllias de Skioné, le meilleur plongeur de l'époque : 8.8 Λέγεται μέν νυν καὶ ἄλλα ψευδέσι (ε)ἴκελα περὶ τοῦ ἀνδρὸς τούτου, τὰ δὲ μετέξετερα ἀληθέα (εἴκελα ABCP ἴκελα DSV), cette phrase constituant une réminiscence hésiodique sur laquelle voir le chapitre V. Εἴκελος et ἴκελος sont tous deux homériques : εἴκελος *Il*. 22.134, *Od*. 21.411 ; ἴκελος *Il*. 11.467, etc.

ἵμερος « désir violent », ἱμείρομαι « désirer vivement »

Ἵμερος, désignant le « désir véhément », est un terme employé par Homère et les poètes lyriques et tragiques. Il ne connaît que deux occurrences dans le *Corpus hippocratique* et, s'il figure chez Platon, c'est dans le discours d'Agathon, *Banq*.197d, où il peut être tenu pour un poétisme. Or, ce nom figure six fois dans l'œuvre d'Hérodote, pour désigner des désirs de diverses sortes : on lit ainsi dans le discours de Crésus à Solon, en 1.30 Νῦν ὦν ἵμερος ἐπειρέσθαι μοι ἐπῆλθέ σε εἴ τινα ἤδη πάντων εἶδες ὀλβιώτατον, passage pour lequel nous avons proposé une correction textuelle fondée sur le critère rythmique. Mais le terme désigne en particulier chez Hérodote le désir de conquête : en 1.73 Ἐστρατεύετο δὲ ὁ Κροῖσος ἐπὶ τὴν Καππαδοκίην τῶνδε εἵνεκα, καὶ γῆς ἱμέρῳ προσκτήσασθαι πρὸς τὴν ἑωυτοῦ μοῖραν βουλόμενος, κτλ. « Si Crésus marchait contre la Cappadoce, c'était pour ces raisons, ainsi que par désir d'ajouter une part à ses propres possessions » ; en 6.137 : λαβεῖν φθόνον τε καὶ ἵμερον τῆς γῆς « (les) prit l'envie et le désir de la terre » ; en 9.3 enfin, lorsque Mardonios désire s'emparer d'Athènes pour la seconde fois : Οἱ μὲν ταῦτα συνεβούλευον, ὁ δὲ οὐκ ἐπείθετο, ἀλλά οἱ δεινός τις ἐνέστακτο ἵμερος τὰς Ἀθήνας δεύτερα ἑλεῖν « Eux donc donnaient ces conseils, mais lui ne les suivait pas : un terrible désir de prendre Athènes une seconde fois s'était emparé de lui ».

Il apparaît aussi dans le discours d'Histiée à Darius après la révolte de l'Ionie : 5.106 Ἴωνες γὰρ οἴκασι ἐμεῦ ἐξ ὀφθαλμῶν σφι γενομένου ποιῆσαι τῶν πάλαι ἵμερον εἶχον « Car les Ioniens semblent, depuis que j'ai disparu de leurs yeux, avoir fait ce dont ils avaient envie depuis longtemps » ; on notera ici la séquence dactylique composée par les mots τῶν πάλαι ἵμερον εἶχον, placés en fin de phrase.

Enfin, ἵμερος est dit du désir que Xerxès éprouve de contempler le spectacle qui s'offre à ses yeux lors du départ de son armée : 7.43 … ἐπὶ τοῦτον δὴ τὸν τὸν ποταμὸν ὡς ἀπίκετο Ξέρξης, ἐς τὸ Πριάμου Πέργαμον ἀνέβη, ἵμερον ἔχων θεήσασθαι « lors donc que Xerxès fut arrivé sur ce fleuve, il monta à la Pergame de Priam, avec le désir de contempler ». Quelques lignes plus loin, c'est le verbe ἱμείρομαι qui se trouve employé : 7.44 Θηεύμενος δὲ ἱμέρθη τῶν νεῶν ἅμιλλαν γινομένην ἰδέσθαι · ἐπεὶ δὲ ἐγένετό τε

καὶ ἐνίκων Φοίνικες Σιδώνιοι, ἥσθη τε τῇ ἁμίλλῃ καὶ τῇ στρατιῇ « Dans sa contemplation, il désira voir une joute navale ; lorsqu'elle eut eu lieu et que les Phéniciens de Sidon eurent remporté la victoire, il se réjouit de la joute et de son armée ». Ce verbe dénominatif qui ne figure guère que chez Homère et les poètes tragiques[189] connaît deux autres emplois chez Hérodote : il est dit de Polycrate, vivement désireux de richesses, en 3.123 — Ταῦτα ἀκούσας Πολυκράτης ἥσθη τε καὶ ἐβούλετο · καί κως, ἱμείρετο γὰρ χρημάτων μεγάλως, κτλ. — et des Lacédémoniens, arrivés tardivement après la bataille de Marathon, mais qui désirent contempler les Mèdes — 6.120 Ὕστεροι δὲ ἀπικόμενοι τῆς συμβολῆς, ἱμείροντο ὅμως θεήσασθαι τοὺς Μήδους · ἐλθόντες δὲ ἐς τὸν Μαραθῶνα ἐθεήσαντο.

Ἵμερος et ἱμερόομαι peuvent, en vertu des occurrences très majoritairement homériques, lyriques et tragiques du premier, et en dépit de leurs occurrences ponctuelles chez Hippocrate, être tenues chez Hérodote pour des poétismes ; tous deux sont d'ailleurs absents des inscriptions ioniennes.

— K.

κασίγνητος « frère, parent »

Le substantif κασίγνητος est attesté chez Homère et les poètes, ainsi que dans les dialectes chypriote, lesbien et, sous la forme κατίγνειτος, en thessalien (*IG* 9(2).894, Larissa) mais absent des inscriptions ioniennes. Le mot « est devenu un équivalent poétique de ἀδελφός »[190]. Il est employé deux fois par Hérodote, dans des passages ethnographiques : d'une part, à propos des Cariens qui pensent être une population autochthone, apparentée aux Mysiens et aux Lydiens : 1.171 Ἀποδεικνύουσι δὲ ἐν Μυλάσοισι Διὸς Καρίου ἱρὸν ἀρχαῖον, τοῦ Μυσοῖσι μὲν καὶ Λυδοῖσι μέτεστι ὡς κασιγνήτοισι ἐοῦσι τοῖσι Καρσί · τὸν γὰρ Λυδὸν καὶ τὸν Μυσὸν λέγουσι εἶναι Καρὸς ἀδελφεούς « Ils montrent d'ailleurs à Mylasa un antique sanctuaire de Zeus Carien, auxquels Mysiens et Lydiens ont part au titre de parents des Cariens ; car ils affirment que Lydos et Mysos étaient des frères de Car » ; d'autre part, à propos des Agathyrses qui pratiquent la communauté des femmes, afin d'être liés les uns aux autres par un lien étroit de parenté : 4.104 Ἀγάθυρσοι δὲ ἁβρότατοι ἄνδρες εἰσὶ καὶ χρυσοφόροι τὰ μάλιστα. Ἐπίκοινον δὲ τῶν γυναικῶν τὴν μίξιν ποιεῦνται, ἵνα κασίγνητοι τε ἀλλήλων ἔωσι καὶ οἰκήιοι ἐόντες πάντες μήτε φθόνῳ μήτ᾽ ἔχθεϊ χρέωνται ἐς ἀλλήλους « Ils pratiquent la communauté des femmes, afin d'être frères les uns des autres et parents, et de ne pas avoir de jalousie ni d'inimitié les uns envers les autres », passage déjà considéré dans sa phrase précédente pour la présence de l'adjectif ἁβρός, cf. *s. v.*

[189] Ainsi que chez Hippocrate, *Mul.* 1.12.24, dans le sens de « se donner à un homme » en parlant d'une femme : cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἵμερος.
[190] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

καταθύμιος « qui est selon le cœur »

Hérodote atteste deux occurrences de cet adjectif qui est un composé hypostatique formé sur la locution κατὰ θυμόν « selon le cœur » : au sujet de la femme d'Anaxandride, en 5.39 : ᾿Αναξανδρίδῃ γὰρ ἔχοντι γυναῖκα ἀδελφεῆς ἑωυτοῦ θυγατέρα καὶ ἐούσης ταύτης οἱ καταθυμίης παῖδες οὐκ ἐγίνοντο « Alors qu'Anaxandride avait pour femme la fille de sa propre sœur et qu'elle était selon son cœur, ils n'avaient pas d'enfants » ; et dans un discours d'Alexandre aux Athéniens, au sujet de Mardonios : 9.45 Λέγω δὲ ὧν ὅτι Μαρδονίῳ τε καὶ στρατιῇ τὰ σφάγια οὐ δύναται καταθύμια γενέσθαι « J'affirme donc que les sacrifices n'arrivent pas à contenter Mardonios et son armée ».

C'est pourtant dans un autre sens que l'adjectif est employé chez Homère : *Il.* 10.383 Θάρσει, μηδέ τί τοι θάνατος καταθύμιος ἔστω « N'aie pas peur ; ne laisse pas la mort obséder ton âme » (trad. Mazon), *Od.* 22.392 ὄφρα ἔπος εἴπωμι, τό μοι καταθύμιόν ἐστι « que je lui dise quelque chose à quoi je pense » (trad. Jaccottet) : comme l'observe Förstemann, *s. v.*, « d'une tout autre manière, chez Hérodote καταθύμιος signifie ce qui est dans l'esprit de quelqu'un, ce qu'il espère ou craint, ou ce dont il se soucie »[191]. Cependant, le sens hérodotéen de « conforme au désir » se rencontre déjà chez Théognis, 617 : οὔ τι μάλ᾽ ἀνθρώποις καταθύμια πάντα τελεῖται, et se retrouve chez Démocrite, Fr. 277 Καὶ τοῦτο τοσοῦτον διαφέρει, ὅσον ἐνταῦθα μὲν ἔστι τὸν παῖδα λαβεῖν καταθύμιον ἐκ πολλῶν, οἷον ἂν δέηι. Förstemann, évoquant l'adjectif antonymique ἀποθύμιος « désagréable, odieux » qui figure en 7.168ὲ οὐκ ἠθελήσαμέν τοι ἐναντιοῦσθαι οὐδέ τι ἀποθύμιον ποιῆσαι (« paroles que, dit-on, les Corcyréens auraient dites, si Xerxès s'était retiré en vainqueur »[192]), comme chez Homère, *Il.* 14.261, conclut : « On ne peut donc nier que les termes ἀποθύμιος et καταθύμιος sont, sinon poétiques, du moins recherchés ; cependant, de leur usage, ne se reconnaît pas tant l'art que l'ingéniosité d'Hérodote »[193].

κατάσκιος « ombragé »

Cet adjectif est encore un composé hypostatique formé sur le nom de l'« ombre » et qui qualifie un lieu « ombragé », en l'occurrence le sanctuaire de Boubastis dans le *logos* égyptien : 2.138 Τὸ δ᾽ ἱρὸν αὐτῆς ὧδε ἔχει. Πλὴν τῆς ἐσόδου τὸ ἄλλο νῆσός ἐστι · ἐκ γὰρ τοῦ Νείλου διώρυχες ἐσέχουσι οὐ συμμίσγουσαι ἀλλήλῃσι, ἀλλ᾽ ἄχρι τῆς ἐσόδου τοῦ ἱροῦ ἑκατέρη ἔχει, ἡ μὲν τῇ περιρρέουσα, ἡ δὲ τῇ, εὖρος ἐοῦσα ἑκατέρη ἑκατὸν ποδῶν, δένδρεσι κατάσκιος « … l'un (des canaux) entourant (l'île) d'un côté, l'autre de l'autre, large chacun de cents pieds, et ombragé d'arbres ».

---

[191] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « prorsus alio modo apud Homerum καταθύμιος significat id quod cui in animo est, quod sperat vel timet vel quod ei curae est. »

[192] « Verba quae Corcyraei narrantur dicturi fuisse, si Xerxes victor decessisset. »

[193] « Negari igitur vocabula ἀποθύμιος et καταθύμιος esse si non poetica, at certe exquisitiora haud sane potest : nec tamen ex usu eorum ars magis quam ingenium perspicitur Herodoti. »

Κατάσκιος connaît en dehors d'Hérodote des emplois exclusivement poétiques : non homérique, il est cependant attesté par Hésiode, *Op*. 513 τῶν καὶ λάχνῃ δέρμα κατάσκιον ; puis par les tragiques, ainsi Eschyle, *Ag*. 493 κήρυκ᾽ ἀπ᾽ ἀκτῆς τόνδ᾽ ὁρῶ κατάσκιον # κλάδοις ἐλαίας, etc. ; Sopchole, *El*. 422 βλαστεῖν βρύοντα θαλλόν, ᾧ κατασκιὸν # πᾶσαν γενέσθαι τὴν Μυκηναίων χθόνα. L'adjectif est également susceptible d'une interprétation active « qui donne de l'ombrage » chez Eschyle, *Sept* 384, Euripide, *Ph*. 657, etc. Dans la phrase d'Hérodote, on observera l'allitération vocalique de la séquence εὖρος ἐοῦσα ἑκατέρη ἑκατὸν, ainsi que le possible rythme trochaïque du syntagme contenant le terme, pour peu que l'on lise avec ajout d'un ν éphelcystique : δένδρεσι<ν> κατάσκιος, formant dimètre.

κατήρης « tout équipé »

Cet adjectif composé appartenant à la famille du verbe ἀραρίσκω figure en 8.21 où il qualifie un navire : καὶ εἶχε πλοῖον κατῆρες ἕτοιμον « un bateau tout gréé était à sa disposition » (trad. Legrand). Si le contexte ne paraît pas particulièrement poétique, le terme est pourtant attesté par les poètes, d'Euripide, *Suppl*. 110 σὲ τὸν κατήρη χλανιδίοις ; *El*. 498 θησαύρισμα… ὀσμῆι κατῆρες ; à Nicandre, *Th*. 69 ῥιζοβόλος, λασίοισιν ἀεὶ φύλλοισι κατήρης.

κεραϊζω « détruire, ravager ; tuer, massacrer ; piller »

Le verbe κεραϊζω est un terme homérique signifiant « détruire, ravager » — ainsi *Il*. 5.557 σταθμοὺς ἀνθρώπων κεραΐζετον ; *Od*. 8.516 ἄλλον δ᾽ ἄλλῃ ἄειδε πόλιν κεραϊζέμεν αἰπύν, etc. — ainsi que, en parlant de personnes ou d'animaux, « tuer, massacrer » — ainsi *Il*. 2.861 ἀλλ᾽ ἐδάμη ὑπὸ χερσὶ ποδώκεος Αἰακίδαο # ἐν ποταμῷ, ὅθι περ Τρῶας κεράϊζε καὶ ἄλλους.

Ces deux emplois se retrouvent chez Hérodote, qui atteste également le terme au sens de « piller ». Le verbe est ainsi employé à deux reprises à propos des navires perses « détruits » par les Athéniens et les Eginètes lors de la bataille de Salamine : 8.86 Τὸ δὲ πλῆθος τῶν νεῶν ἐν τῇ Σαλαμῖνι ἐκεραΐζετο, αἱ μὲν ὑπ᾽ Ἀθηναίων διαφθειρόμεναι, αἱ δὲ ὑπ᾽ Αἰγινητέων, et 8.91 Οἱ μὲν γὰρ Ἀθηναῖοι ἐν τῷ θορύβῳ ἐκεράϊζον τάς τε ἀντισταμένας καὶ τὰς φευγούσας τῶν νεῶν, οἱ δὲ Αἰγινῆται τὰς ἐκπλεούσας. Ces trois exemples illustrent donc le sens « détruire, ravager ».

Le verbe signifie par ailleurs « massacrer, décimer » et est appliqué aux lions qui déciment les chameaux de l'armée de Xerxès en 7.125 Πορευομένῳ δὲ ταύτῃ λέοντές οἱ ἐπεθήκαντο τῇσι σιτοφόροισι καμήλοισι · καταφοιτῶντες γὰρ οἱ λέοντες τὰς νύκτας καὶ λείποντες τὰ σφέτερα ἤθεα ἄλλου μὲν οὐδενὸς ἅπτοντο οὔτε ὑποζυγίου οὔτε ἀνθρώπου, οἱ δὲ τὰς καμήλους ἐκεράϊζον μούνας « Tandis que (l'armée) s'acheminait par alors, des lions attaquèrent les chameaux qui portaient les provision ; car les lions

descendaient la nuit en quittant leur tanière et ne touchaient à aucune bête de somme ni à aucun homme, mais décimaient seulement les chameaux ».

Enfin, c'est au sens inédit de « piller » qu'il convient de rattacher les autres occurrences. On lit ainsi en 1.88, après la défaite de Crésus par Cyrus et la chute de Sardes : Μετὰ δὲ ἐπιστραφείς τε καὶ ἰδόμενος τοὺς Πέρσας τὸ τῶν Λυδῶν ἄστυ κεραϊζοντας εἶπε « Après quoi, se retournant et voyant le peuple lydien piller la ville, il dit », etc. ; et au sein du *logos* égyptien, d'abord dans le discours de Protée à Alexandre, ravisseur d'Hélène : 2.115 Καὶ οὐδὲ ταῦτά τοι μοῦνα ἤρκεσε, ἀλλὰ καὶ τὰ οἰκία τοῦ ξείνου κεραϊσας ἥκεις ; « Et cela encore ne t'a pas suffi, mais tu arrives après avoir pillé la maison de ton hôte » ; puis dans le conte de Rhampsinite et des voleurs : 2.121β τοὺς γὰρ κλέπτας οὐκ ἀνιέναι κεραΐζοντα « car les voleurs ne s'arrêtaient pas de piller ».

On notera enfin un dernier sens qui se fait jour dans le passage de 1.159, où le Lydien Pactyès s'étant réfugié en suppliant chez les Cyméens, ceux-ci consultent l'oracle des Branchides qui leur ordonne de livrer Pactyès aux Perses ; l'un des Cyméens, Pactyès, déloge alors en guise de protestation tous les oiseaux du sanctuaire, s'attirant le blâme de l'oracle : 1.159 Ἀνοσιώτατε ἀνθρώπων, τί τάδε τολμᾷς ποιέειν ; Τοὺς ἱκέτας μεὸ ἐκ τοῦ νηοῦ κεραΐζεις ; « O le plus impie des hommes, qu'oses-tu faire là ? Tu fais fuir (par le pillage) les suppliants de mon temple ? »

Etant donné la prégnance homérique du terme dans la littérature grecque, il convient de considérer toutes ces occurrences comme poétiques.

κερτόμ(ι)ος « injurieux, insultant »

La tradition manuscrite se partage pour cet adjectif entre la forme κέρτομος et la forme κερτόμιος, dans ce passage où les Eginètes, ayant acquis leur indépendance vis-à-vis des Epidauriens, les pillent et leur enlèvent notamment les statues de Damia et Auxésia, qu'ils installent dans leur pays : 5.83 Ἱδρυσάμενοι δὲ ἐν τούτῳ τῷ χώρῳ θυσίῃσί τε σφεα καὶ χοροῖσι γυναικηίοισι κερτομ(ί)οισι ἱλάσκοντο, χορηγῶν ἀποδεικνυμένων ἑκατέρῃ τῶν δαιμόνων δέκα ἀνδρῶν · κακῶς δὲ ἠγόρευεον οἱ χοροὶ ἄνδρα μὲν οὐδένα, τὰς δὲ ἐπιχωρίας γυναῖκας « Les ayant installées en ce lieu, ils tentèrent de se les concilier par des sacrifices et des chœurs de femmes injurieux, en nommant à la direction de ces chœurs dix citoyent pour chaque déesse ». Les manuscrits ABT attestent ainsi la leçon κερτομίοισι, face à κερτόμοισι (MPDSV), retenu par Legrand et Rosén. D'entre les deux formes, seule la première est homérique ; comme l'écrit Förstemann, « Homère emploie le terme à côté d'ἔπεα (Il. 4.6, 5.419, Od. 24.240) ou, en omettant le substantif, appelle κερτομίας les invectives elles-mêmes (Il. 1.539, Od. 9.474, 20.177). En revanche, dans l'Hymne à Mercure, 338, κέρτομος (trompeur, procax?) doit être rapport à Mercure lui-même. Les deux mots sont

très rares après l'époque d'Homère »[194]. On trouve cependant κέρτομος chez Hésiode, *Op*. 786, dans le même sens d'« injurieux, moqueur » que son doublet ; κερτόμιος est pour sa part employé par Sophocle, *Ant*. 956, 962. Il paraît dès lors difficile de trancher entre les deux leçons. Quoi qu'il en soit, κερτόμιος ou κέρτομος paraît bien être un terme poétique, même si, selon Förstemann, « il peut avoir été employé couramment au sujet de ces chœurs comiques »[195].

ἐπικερτομέω « invectiver, injurier »

Au cours de la bataille de Salamine se rencontrent les navires de l'Athénien Thémistocle, commandant des forces navales, et de Polycritos d'Egine qui vient d'attaquer un vaisseau sidonien, à bord duquel se trouvait un autre Eginète, qui dès lors fut sain et sauf. Lors de cette rencontre, Polycritos interpelle Thémistocle et se moque de lui, l'accablant de reproches à propos du prétendu « médisme » des Eginètes : 8.92 Ὡς δὲ ἐσεῖδε τὴν νέα τὴν Ἀττικὴν ὁ Πολύκριτος, ἔγνω τὸ σημήιον ἰδὼν τῆς στρατηγίδος, καὶ βώσας τὸν Θεμιστοκλέα ἐπεκερτόμησε ἐς τῶν Αἰγινητέων τὸν μηδισμὸν ὀνειδίζων · ταῦτα μέν νυν νηὶ ἐμβαλὼν ὁ Πολύκριτος ἀπέρριψε ἐς Θεμιστοκλέα « Lorsque Polycritos aperçut le navire de l'Attique, il reconnu en la voyant l'enseigne du navire amiral, et il invectiva Thémistocle en criant et en lui reprochant le médisme des Eginètes ; voilà donc les paroles que Poycritos, dans l'assaut du navire, lançait à Thémistocle ».

Le verbe ἐπικερτομέω « injurier, outrager en paroles », est employé par Homère, *Il*. 16.744 (Patrocle raillant le cocher d'Hector), *Od*. 22.194 (dit d'Eumée raillant Mélanthée), dans un même type de vers formulaire ouvrant un discours dont ce verbe, au participe, dit la modalisation : respectivement Τὸν δ᾽ ἐπικερτομέων προσέφης, Πατρόκλεις ἱππεῦ, et Τὸν δ᾽ ἐπικερτομέων προσέφης, Εὐβοῖε συβῶτα. Ainsi le participe est seul usité chez Homère, tandis que le verbe simple κερτομέω y figure également, étant employé aussi par Archiloque et les tragiques. S'agit-il chez Hérodote d'un poétisme, ou chez les poètes d'un ionisme ? Tous les mots de cette famille, à commencer par κέρτομος, ne figurent en tout cas que chez Hérodote et les poètes.

κλεινός « célèbre, illustre »

Cet adjectif dérivé de κλέος, notion épique par excellence (voir *infra*, *s. v.*), est cependant non homérique mais largement et très majoritairement attesté par les poètes, de Pindare aux tragiques ; il est par ailleurs rare en prose[196]. Hérodote l'applique à la courtisane Rhodopis en 2.135 : οὕτω δή τι κλεινὴ ἐγένετο ὡς καὶ οἱ πάντες Ἕλληνες Ῥοδώπιος τὸ οὔνομα

[194] FÖRSTEMANN, *s. v.* κέρτομος : « Homerus verbum aut iuxta ἔπεα ponit (Δ 6, Ε 419, ω 240) aut omisso substantivo κερτόμια appellat ipsas irrisiones (Α 539, ι 474, υ 177). Contra in Hymn. Mer. 338 κέρτομος (fallax, procax) ad ipsum Mercurium est referendum. Utrumque verbum post Homeri aetatem perrarum fuit. »
[195] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « de choris illis quidem comicis potest volgo olim usurpatum esse. »
[196] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

ἐξέμαθον « elle devint si célèbre que tous les Grecs apprirent très bien le nom de Rhodopis ». L'adjectif κλεινός est attesté dans une inscription ionienne d'Olbia (5551_4) dont on notera le rythme dactylique : κλεινὸν ᾽Αναξαγόραν. De fait, Favre introduit le terme dans la liste des « Vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention « κλεινός poetae lyrici, tragici, Plato ».

κλ(ε)ηδών « présage », « omen of a spoken word » (Powell)

Ce terme rare en prose désigne au sens propre le « présage que l'on tire d'un mot, d'une réponse, d'un bruit » : il est employé en ce sens par Homère en *Od*. 18.117 Ὣς ἄρ᾽ ἔφαν · χαῖρεν δὲ κλεηδόνι δῖος ᾽Οδυσσεύς. C'est le sens défini par Powell d'« omen of a spoken word », qu'Hérodote atteste à deux reprises : d'une part en 5.72, dans un passage où la prêtresse du sanctuaire de l'Acropole ordonne à Cléomène, qui s'est rendu maître des lieux, de « retourner sur [s]es pas sans entrer dans le temple ; il n'est pas permis aux Doriens de se présenter là » : ὁ δὲ εἶπε · Ὦ γύναι, ἀλλ᾽ οὐ Δωριεύς εἰμι ἀλλ᾽ ᾽Αχαιός. Ὁ μὲν δὴ τῇ κλεηδόνι οὐδὲν χρεώμενος ἐπεχείρησέ τε καὶ τότε πάλιν ἐξέπιπτε μετὰ τῶν Λακεδαιμονίων ; d'autre part en 9.91, à propos du Samien Hégésistratos : Ὡς δὲ πολλὸς ἦν λισσόμενος [ὁ ξεῖνος] ὁ Σάμιος, εἴρετο Λευτυχίδης εἴτε κληδόνος εἵνεκεν θέλων πυθέσθαι εἴτε καὶ κατὰ συντυχίην θεοῦ ποιεῦντος · Ὦ ξεῖνε Σάμιε, τί τοι τὸ οὔνομα ; Ὁ δὲ εἶπε · Ἡγησίστρατος. Ὁ δὲ ὑπαρπάσας τὸν ἐπίλοιπον λόγον, εἴ τινα ὅρμητο λέγειν ὁ Ἡγησίστρατος, εἶπε · Δέκομαι τὸν ὀιωνόν, ὦ ξεῖνε Σάμιε. C'est, comme l'observe Legrand en note, le nom même d'Hégésistratos qui est ici un présage, en tant qu'il signifie littéralement « conducteur d'armée ».

Par extension, le terme prend le sens de « mysterious rumour » (Powell) : ainsi en 9.101 ὡς μέντοι ἡ κληδὼν αὕτη σφι ἐσέπτατο « quand cette rumeur eut parcouru leurs rangs » (trad. Barguet). Ce sens est également documenté par les poètes : ainsi Eschyle, *Ag*. 863 πολλὰς κλύουσαν κληδόνας παλιγκότους, etc.

Pour la forme κλεηδόνι attestée en 5.72 et qui paraît surcaractériser le poétisme, nous renvoyons à notre morphologie poétique[197].

κλέος « gloire », ἀκλεής « privé de gloire », ἀκλεῶς « sans gloire »

Comme l'écrit Benveniste dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, « la 'gloire' trouve déjà son expression chez Homère avec κλέος. Nous sommes assurés que le concept de κλέος est un des plus anciens et des plus constants du monde indo-européen : le védique *śravas*, l'avestique *sravah-* en sont les correspondants exacts et ont exactement le même sens. De plus, la langue poétique conserve en grec et en védique une même expression formulaire : hom. κλέϝος ἄφθιτον, véd. *śravas akṣitam*, 'gloire impérissable', désignant la

[197] Cf. chap. I, II. A. 1. f).

récompense suprême du guerrier, cette 'gloire impérissable' que le héros indo-européen souhaite par-dessus tout, pour laquelle il donnerait sa vie. Nous avons là un des témoignages, assez rares, d'où l'on peut inférer l'existence sinon d'une langue épique, du moins d'expressions poétiques consacrées dès l'indo-européen commun »[198].

Si le κλέος constitue donc la notion épique par excellence, il n'est pas étonnant que cet « émule d'Homère » qu'est Hérodote emploie ce terme, ou des mots de la même famille, dans plusieurs passages de son œuvre. De fait, la première occurrence figure à l'ouverture même du proème, dans la première phrase de l'œuvre : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῇ χρόνῳ ἐξίτηλα γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλεᾶ γένηται, τά τε ἄλλα καὶ δι᾽ ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι. « Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête, afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, *ne tombent pas dans l'oubli* ; et il donne en particulier la raison du conflit qui mit ces deux peuples aux prises » (trad. Barguet). « Ne tombent pas dans l'oubli », ou plus précisément « ne soient pas privés de gloire » (μήτ᾽ … ἀκλεᾶ γένηται). Par cette volonté d'assurer le κλέος aux exploits qu'il relatera, Hérodote se situe bien dans la filiation directe d'Homère ; mais on notera avec F. Hartog que ce souci s'exprime ici sous une forme négative, qui permet de mesurer aussi la distance qui sépare Hérodote d'Homère[199].

Au sein même de l'œuvre apparaît par ailleurs l'adverbe ἀκλεῶς dérivé de ἀκλής, en 5.77 Διαλυθέντος ὦν τοῦ στόλου τούτου ἀκλεῶς, ἐνθαῦτα ᾽Αθηναῖοι τείνυσθαι βουλόμενοι πρῶτα στρατιὴν ποιεῦνται ἐπὶ Χαλκιδέας « Donc, l'expédition de Cléomène se disloqua *sans gloire* et les Athéniens, qui tenaient à se venger, marchèrent d'abord contre les Chalcidiens » (trad. Barguet).

Enfin, c'est le terme même de κλέος qui figure dans trois autres passages de la seconde moitié de l'œuvre. Le premier concerne l'attitude de Léonidas aux Thermopyles : 7.220 Ταύτῃ καὶ μᾶλλον τὴν γνώμην πλεῖστός εἰμι · Λεωνίδην, ἐπείτε ᾔσθετο τοὺς συμμάχους ἐόντας ἀπροθύμους καὶ οὐκ ἐθέλοντας συνδιακινδυνεύειν, κελεῦσαί σφεας ἀπαλλάσσεσθαι, αὐτῷ δὲ ἀπιέναι οὐ καλῶς ἔχειν · μένοντι δὲ αὐτοῦ κλέος μέγα ἐλείπετο, καὶ ἡ Σπάρτης εὐδαιμονίη οὐκ ἐξηλείφετο. « Voici l'opinion que j'adopte de préférence, et pleinement : quand Léonidas vit ses alliés si peu enthousiastes, si peu disposés à rester jusqu'au bout avec lui, il les fit partir, je pense, mais jugea déshonorant pour lui de quitter son poste ; à demeurer sur place, il laissait *une gloire immense* après lui, et la fortune de Sparte n'en était pas diminuée » ; puis, quelques lignes plus bas, 7.220 Ταῦτά τε δὴ ἐπιλεγόμενον Λεωνίδην καὶ βουλόμενον κλέος καταθέσθαι μούνων Σπαρτιητέων, ἀποπέμψαι τοὺς συμμάχους μᾶλλον ἢ γνώμῃ διενειχθέντας οὕτω ἀκόσμως οἴχεσθαι

[198] BENVENISTE, *Vocabulaire*, p. 58-59.
[199] Cf. F. HARTOG, *op. cit*., p. 19-20, et ci-dessous chap. V, II. A. 2.

τοὺς οἰχομένους. « Léonidas pensait sans doute à cet oracle, il voulait *la gloire* pour les Spartiates seuls, et il renvoya ses alliés ; voilà ce qui dut se passer, plutôt qu'une désertion de contingents rebelles, en désaccord avec leur chef. »

Le second consiste en un message de Mardonios aux Spartiates : 9.48 Ταῦτα οὐδαμῶς ἀνδρῶν ἀγαθῶν ἔργα, ἀλλὰ πλεῖστον δὴ ἐν ὑμῖν ἐψεύσθημεν · προσδεκόμενοι γὰρ κατὰ κλέος ὡς δὴ πέμψετε ἐς ἡμέας κήρυκα προκαλεόμενοι καὶ βουλόμενοι μούνοισι Πέρσῃσι μάχεσθαι, ἄρτιοι ἐόντες ποιέειν ταῦτα οὐδὲν τοιοῦτο λέγοντας ὑμέας εὕρομεν ἀλλὰ πτώσσοντας μᾶλλον. « Les braves n'agissent pas ainsi, et nous nous sommes bien trompés sur votre compte : *au bruit de votre gloire*, nous comptions que vous enverriez un héraut nous défier, pour vous mesurer aux Perses en combat singulier, et nous étions prêts à vous donner satisfaction. Mais ce n'est point là votre langage, nous le constatons, et vous préférez bien vous dérober. »

Enfin, après la bataille de Platées, l'Eginète Lampon fils de Pythès, « qui tenait à Egine le premier rang », court trouver Pausanias et s'adresse à lui en ces termes : 9.78 Ὦ παῖ Κλεομβρότου, ἔργον ἔργασταί τοι ὑπερφυὲς μέγαθός τε καὶ κάλλος, καί τοι θεὸς παρέδωκε ῥυσάμενον τὴν Ἕλλαδα κλέος καταθέσθαι μέγιστον Ἑλλήνων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν « Fils de Cléombrotos, tu viens d'accomplir un exploit d'une grandeur, d'une splendeur prodigieuses ; le ciel t'a donné de sauver la Grèce et d'obtenir ainsi plus de *gloire* qu'aucun Grec à notre connaissance » (trad. Barguet). Avec, outre κλέος, la présence du poétisme lexical ῥύομαι[200], la figure étymologique ἔργον ἔργασται dont le nom est qualifié par un adjectif hyperbolique lui-même étendu par le syntagme μέγαθός τε καὶ κάλλος, le motif du μέγιστον τῶν ἡμεῖς ἴδμεν[201] — et, pour en revenir à κλέος, l'apostrophe solennelle ὦ παῖ Κλεομβρότου, désignant étymologiquement le destinataire comme fils « de celui qui est immortel par sa gloire », cette phrase paraît bien constituer un poétisme épique intégral.

κόμπος « jactance »

Ce terme qui désigne au sens propre un « bruit retentissant » est employé au sens propre par Homère à propos des pas de danseurs (*Od*. 8.380), des dents de sanglier (*Il*. 11.417, 12.149), puis de métal (Eur., *Rh*. 383). Au sens figuré, il en est venu à désigner le « bruit d'un discours sonore, emphatique », et par suite, l'emphase elle-même, la « jactance, ou vantardise » : c'est en ce sens qu'il est attesté par Hérodote, dans le discours de Xerxès à Démarate : 7.103 Εἰ δὲ τοιοῦτοί τε ἐόντες καὶ μεγάθεα τοσοῦτοι ὅσοι σύ τε καὶ οἳ παρ᾽ ἐμὲ φοιτῶσι Ἑλλήνων ἐς λόγους, αὐχέετε τοσοῦτο, ὅρα μὴ μάτην κόμπος ὁ λόγος οὗτος εἰρημένος ᾖ « Mais si vous n'êtes que des hommes tels en nature et en importance que toi et ceux des Grecs qui me fréquentent à la cour, et que vous vous vantiez si fort, prends garde que ton discours ne soit pas que vaine jactance ». Or ce sens figuré est lui aussi très

[200] Cf. *infra*, *s. v.*
[201] Sur le motif du πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, voir B. SHIMRON (1973).

majoritairement poétique, et notamment attesté chez les tragiques (Eschl., *Sept* 425 ; Soph., *Ant*. 127 ; Eur., *Hél*. 400, etc.). Rappelons que les discours de Xerxès sont d'ailleurs, dans l'ensemble, d'un registre très soutenu et souvent poétique.

κόρυμβος « sommet, cime »

Hérodote emploie le substantif κόρυμβος au sens de « sommet d'une montagne » en 7.218 οἴχοντο φεύγοντες ἐπὶ τοῦ ὄρεος τὸν κόρυμβον « ils s'enfuirent vers le sommet de la montagne ». Förstemann, après avoir rappelé que « l'on lit une fois κόρυμβα chez Homère, dans le vers très célèbre d'*Il*. 9.241 στεῦται γὰρ νηῶν ἀποκοψέμεν ἄκρα κόρυμβα (τὰ τῶν νεῶν ἀκροστόλια Schol.) », affirme qu'Hérodote n'imita pas ici ce passage homérique, au contraire de poètes tels qu'Apollonios de Rhodes ou Lycophron, et peut-être Eschyle, concluant que « si notre auteur a employé ici un terme poétique, ce n'est pas Homère qu'il semble avoir imité, mais je ne sais quel autre poète »[202]. L'absence du terme en prose et dans les inscriptions ioniennes conduit en tout cas à le tenir pour un poétisme, que l'on définira comme non spécifique à Homère.

κουρίδιος, fém. η « (femme) légitime »

Cet adjectif est attesté chez Homère pour désigner le mari — κουρίδιος πόσις, *Il*. 5.414, *Od*. 11.430 — ou la femme légitimes — κουριδίη ἄλοχος, *Il*. 1.114, γυνή, *Od*. 13.44). Il est employé trois fois par Hérodote à propos des femmes : d'abord dans le développement consacré aux coutumes des Perses : 1.135 Γαμέουσι δὲ ἕκαστος αὐτῶν πολλὰς μὲν κουριδίας γυναῖκας, πολλῷ δ᾽ ἔτι πλέονας παλλακὰς κτῶνται « Ils épousent chacun un grand nombre de femmes légitimes, et ont des concubines bien plus nombreuses encore » ; puis dans un discours extrait de l'épisode de l'ambassade perse en Macédoine : 5.18 Ξεῖνε Μακέδων, ἡμῖν νόμος ἐστὶ τοῖσι Πέρσῃσι, ἐπεὰν δεῖπνον προτιθεώμεθα μέγα, τότε καὶ τὰς παλλακὰς καὶ τὰς κουριδίας γυναῖκας ἐσάγεσθαι παρέδρους « Hôte de Macédoine, nous avons coutume, nous les Perses, quand nous servons un grand banquet, d'introduite alors pour compagnes nos concubines et nos femmes légitimes » ; enfin, à propos des relations entre Pélasges et Athéniens, dont les enfants refusent de se mêler aux enfants des femmes pélasges : 6.138 εἰ δὴ διαγινώσκειν σφίσι τε βοηθέειν οἱ παῖδες πρὸς τῶν κουριδιέων γυναικῶν τοὺς παῖδας καὶ τούτων αὐτίκα ἄρχειν πειρῴατο, τί δὴ ἀνδρωθέντες δῆθεν ποιήσουσι « se demandèrent ce que feraient ces enfants arrivés à l'âge d'homme, s'ils

[202] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Semel κόρυμβα legitur apud Homerum in versu conclamatissimo I 241 στεῦται γὰρ νηῶν ἀποκοψέμεν ἄκρα κόρυμβα (τὰ τῶν νεῶν ἀκροστόλια Schol.) : de quo loco quidquis statuetur, apparet minime eum spectasse Herodotum cum verba laudata scriberet. Contra exemplum Homericum videntur secuti esse — nec tamen sine aliqua libertate — Apoll. Rh. 2.601, Lycophr. 295, Theaetetus Schol. 2 (Anthol. 10.16). De Aeschyli loco qui est in *Persis* 40[9] sqq. dubito : ἦρξε δ᾽ ἐμβολῆς Ἑλληνικὴ # ναῦς κάποθραύει πάντα Φοινίσσης νεὼς # κόρυμβ᾽, ἐπ᾽ ἄλλην δ᾽ ἄλλος ἤνθυνεν δόρυ. Nam is certe poeta κόρυμβος quoque vocabulum simili quo Herodotus modo posuit in eiusdem fabulae v. 656 : ἔλθ᾽ ἐπ᾽ ἄκρου κόρυμβον ὄχθου. Quodsi Noster poetico verbo usus est : non Homerum, sed nescio quem alium poetam videbitur esse imitatus. »

s'entendaient pour résister aux enfants de leurs épouses légitimes et tentaient déjà de les gouverner » (trad. Barguet). On observera dans les deux premiers passages l'antithèse entre κουριδίη et παλλακή « concubine », dont la présence pousse Förstemann à écrire : « Je ne puis cependant me persuader que κουριδίη γυνή soit plus poétique chez Hérodote que παλλακή », et à tenir κουρίδιος pour un terme de la langue courante[203]. De fait, les passages dans lesquels figurent ces occurrences ne paraissent pas révéler d'intention poétique particulière ; il n'en reste pas moins que l'adjectif κουρίδιος est presque exclusivement employé par les poètes.

κρεοφάγος « mangeur de chair »

Ce composé de détermination verbale sans attestation avant Hérodote reparaît après lui chez Aristote, *P. A.* 4.12.9, et sous la forme κρεωφάγος chez le poète alexandrin Lycophron, 660. Il qualifie chez Hérodote non des animaux, mais le peuple des Libyens nomades, aux côtés de l'autre composé γαλακτοπότης, en 4.186 Οὕτω μὲν μέχρι τῆς Τριτωνίδος λίμνης ἀπ᾽ Αἰγύπτου νομάδες εἰσι κρεοφάγοι τε καὶ γαλακτοπόται Λίβυες, « Ainsi, depuis l'Egypte et jusqu'au lac Tritonis, ce sont les Libyens nomades mangeurs de chair et buveurs de lait ».

κριοπρόσωπος « à tête de bélier »

Autre composé sans attestation avant Hérodote, qualifiant la statue égyptienne de Zeus en 2.42 : ᾽Από τούτου κριοπρόσωπον τοῦ Διὸς τῴγαλμα ποιεῦσι Αἰγύπτιοι, ἀπὸ δὲ Αἰγυπτίων ᾽Αμμώνιοι « C'est en vertu de cela que les Egyptines donnent à la statue de Zeus une tête de bélier, et d'après les Egyptiens les Ammoniens » ; et en 4.181 καὶ γὰρ [τὸ] ἐν Θήβῃσι, ὡς καὶ πρότερον εἴρηταί μοι, κριοπρόσωπον τοῦ Διὸς τῴγαλμά ἐστι « De fait, à Thèbes, comme je l'ai déjà dit, la statue de Zeus porte une tête de bélier ». On notera la structure dactylique du mot (deux dactyles).

κῦδος « force rayonnante »

Selon les analyses de Benveniste, κῦδος, « terme presque exclusivement épique dont toute la tradition, ancienne et moderne, fait un synonyme de κλέος 'gloire', a au contraire un sens très spécifique : il désigne un pouvoir magique irrésistible, apanage des dieux qui le concèdent occasionnellement au héros de leur choix et assurent ainsi son triomphe. Κῦδος ἀρέσθαι, c'est proprement, en parlant d'un guerrier, 'ravir (aux dieux) le κῦδος', et par suite, fort de ce talisman, se couvrir de gloire »[204]. Ainsi encore, selon Chantraine κῦδος désigne la

[203] FÖRSTEMANN, *loc. cit.* : « Nec tamen mihi persuadere potui κουριδίη γυνή apud Herodotum esse magis poeticum vel Homericum quam παλλακή. Itaque quoad comprobatum erit longe alia ratione Iones Nostri aetate significare solitos esse legitimam uxorem, hunc ego putaverim fuisse terminum etiamtum volgarem. »
[204] BENVENISTE, *Vocabulaire*, p. 57.

« ‘force magique, rayonnement de la force’ (Hom., Hés., lyr.) […] ; une divinité donne le κῦδος à un guerrier, cf. *Il*. 11.300 etc., à un roi, cf. *Il*. 1.279, etc. ; l’idée d’un rayonnement de puissance apparaît dans κύδεϊ γαίων appliqué à Zeus (*Il*. 8.51, etc.) »[205].

Ce terme épique par excellence apparaît chez Hérodote, comme tant d’autres poétismes, dans le discours de Xerxès qui ouvre le livre VII : 7.8 Φροντίζων δὲ εὑρίσκω ἅμα μὲν κῦδος ἡμῖν προσγινόμενον χώρην τε τῆς νῦν ἐκτήμεθα οὐκ ἐλάσσω οὐδὲ φλαυροτέρην παμφορωτέρην δέ, ἅμα δὲ τιμωρίην τε καὶ τίσιν γινομένην « En réfléchissant (*sc.* à cette expédition), je trouve que nous advient à la fois un surcroît de rayonnement et une terre non moindre que celle que nous possédons actuellement, ni inférieure, mais plus féconde en tout, et à la fois une revanche et un châtiment ».

κῦμα « flot »

Le substantif κῦμα, qui exprime l’idée de « gonflement, enflure », en est venu à désigner, les « vagues de la mer » : ainsi *Il*. 2.209, etc. κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης ; Eschyle, Pr. 1048 κῦμα δὲ πόντου, etc. ; Euripide, *Hipp*. 735-736 πόντιον κῦμα, etc. (ces deux exemples étant extraits de passages lyriques). C’est un terme essentiellement poétique, qui se prête à des emplois métaphoriques. C’est bien au sens de « flot » qu’il est attesté chez Hérodote dans deux passages où il est coordonné à ἄνεμος : dans le développement sur les Amazones, en 4.110 : Πλοῖα δὲ οὐ γινώσκειν αὐτὰς οὐδὲ πηδαλίοισι χρᾶσθαι οὐδὲ ἱστίοισι οὐδὲ εἰρεσίῃ · ἀλλ᾽ ἐπεὶ ἐξέκοψαν τοὺς ἄνδρας, ἐφέροντο κατὰ κῦμα καὶ ἄνεμον « Elles ne connaissaient pas les bateaux et ignoraient gouvernail, voiles et rames : quand elles eurent massacrés les hommes, elles se laissèrent porter par les flots et le vent » ; et 7.193 Οἱ δὲ βάρβαροι, ὡς ἐπαύσατό τε ὁ ἄνεμος καὶ τὸ κῦμα ἔστρωτο « Les barbares, quand le vent eut cessé et que les flots se furent apaisés », etc. On notera dans ces deux exemples l’emploi de κῦμα au singulier collectif, sur le modèle des exemples homériques cités, alors que le terme est employé « surtout au pluriel »[206].

κυματίης « houleux / qui cause la houle »

Hérodote emploie cet adjectif, dérivé du terme précédent, dans deux passages, aux sens respectivement passif de « houleux, agité » en parlant d’un fleuve, et actif de « qui provoque la houle » en parlant du vent. La première occurrence est extraite du passage rapportant les circonstances de l’aveuglement de Sésostris, coupables d’un acte d’*hubris* qui préfigure celui de Xerxès, dans la phrase suivante : 2.111 ὡς ὑπερέβαλε τὰς ἀρούρας, πνεύματος ἐμπεσόντος κυματίης ὁ ποταμὸς ἐγένετο · τὸν δὲ βασιλέα λέγουσι τοῦτον ἀτασθαλίῃ χρησάμενον λαβόντα αἰχμὴν βαλεῖν ἐς μέσας τὰς δίνας τοῦ ποταμοῦ, μετὰ δὲ αὐτίκα καμόντα αὐτὸν τοὺς ὀφθαλμοὺς τυφλωθῆναι, déjà mentionnée pour la présence du

[205] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[206] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

poétisme ἀτασθαλίη. La seconde prend place au moment où Xerxès, rentrant d'Athènes par voie de mer, est victime d'une violente tempête : 8.118 Πλέοντα δέ μιν ἄνεμον Στρυμονίην ὑπολαβεῖν μέγαν καὶ κυματίην « Alors qu'il faisait voile, il fut victime d'un vent du Strymon fort et houleux » ; la structure naturellement dactylique du mot s'intègre ici dans une séquence anapestique (μέγαν καὶ κυματίην) qui prend place en fin de phrase.

Κυματίης ne connaît guère, en dehors d'Hérodote, qu'une attestation, et celle-ci dans un passage lyrique d'Eschyle, *Suppl.* 546 δίχῇ δ᾽ ἀντίπορον # γαῖαν ἐν αἴσᾳ διατέμνουσα πόρον # κυματίαν ὁρίζει. On peut supposer de là, et des critères internes au texte d'Hérodote, la poéticité du terme.

κυρέω « obtenir, trouver, rencontrer »

Le verbe κυρέω, synonyme poétique de τυγχάνω, attesté depuis Homère et largement employé par les tragiques, connaît neuf occurrences dans la prose d'Hérodote. Il ne figure pas dans les inscriptions ioniennes et l'on peut en conséquence le tenir pour un terme poétiquement marqué en regard du plus neutre et bien plus fréquent τυγχάνω (110 occurrences). On trouve κυρέω :

(i) à la fin de l'histoire de Cléobis et Biton, racontée par Solon : 1.31 ᾽Αργεῖοι μὲν γὰρ περιστάντες ἐμακάριζον τῶν νεηνιέων τὴν ῥώμην, αἱ δὲ ᾽Αργεῖαι τὴν μητέρα αὐτῶν, οἵων τέκνων ἐκύρησε, où l'on remarquera le rythme dactylico-anapestique de la séquence finale οἵων τέκνων ἐκύρησε, le verbe clôturant la phrase ;

(ii) à l'arrivée d'Adraste chez Crésus : 1.35 Παρελθὼν δὲ οὗτος ἐς τὰ Κροίσου οἰκία κατὰ νόμους τοὺς ἐπιχωρίους καθαρσίου ἐδέετο κυρῆσαι, Κροῖσος δέ μιν ἐκάθηρε, où l'on observe une allitération entre ce verbe et les termes relatifs à la « purification », qui est d'ailleurs un motif rituel ;

(iii) au sujet de Pisistrate voulant s'emparer d'Athènes : 1.59 τρωματίσας ἑωυτόν τε καὶ ἡμιόνους ἤλασε ἐς τὴν ἀγορὴν τὸ ζεῦγος ὡς ἐκπεφευγὼς τοὺς ἐχθρούς, οἵ μιν ἐλαύνοντα ἐς ἀγρὸν ἠθέλησαν ἀπολέσαι δῆθεν, ἐδέετό τε τοῦ δήμου φυλακῆς τινος πρὸς αὐτοῦ κυρῆσαι, πρότερον εὐδοκιμήσας ἐν τῇ πρὸς Μεγαρέας γενομένη στρατηγίῃ, Νίσαιάν τε ἑλὼν καὶ ἄλλα ἀποδεξάμενος μεγάλα ἔργα, où l'on relève le notation fortement méliorative à travers l'emploi de la locution finale « et ayant accompli bien d'autres exploits » ;

(iv) dans le discours de la femme du bouvier d'Harpage : 1.112 Καὶ οὕτω οὔτε σὺ ἁλώσεαι ἀδικέων τοὺς δεσπότας, οὔτε ἡμῖν κακῶς βεβουλευμένα ἔσται · ὅ τε γὰρ τεθνεὼς βασιληίης ταφῆς κυρήσει καὶ ὁ πειρεὼν οὐκ ἀπολέει τὴν ψυχήν, où il est complété par le syntagme de « sépulture royale » qui s'accommode naturellement d'un terme de la langue poétique ;

(v) de nouveau avec ταφῆς, au livre II, à propos d'une loi instituée sous le règne d'Asychis : 2.136 τῷ δὲ ὑποτιθέντι τοῦτο τὸ ἐνέχυρον τήνδε ἐπεῖναι ζημίην μὴ

βουλομένῳ ἀποδοῦναι τὸ χρέος, μήτε αὐτῷ ἐκείνῳ τελευτήσαντι εἶναι ταφῆς κυρῆσαι μήτ᾽ ἐν ἐκείνῳ τῷ πατρωίῳ τάφῳ μήτ᾽ ἐν ἄλλῳ μηδενί, μήτε ἄλλον μηδένα τῶν ἑωυτοῦ ἀπογενόμενον θάψαι ;
— toutes occurrences dans lesquelles κυρέω régit un nom de chose concrète et qui figurent dans les deux premiers livres de l'œuvre.

Dans les autres passages, extraits quant à eux de la fin de l'œuvre, le verbe est complété par un nom d'abstrait :

(i) ἀτιμίης, dans le discours de Gélon de Syracuse aux Grecs continentaux : 7.158 ᾽Ατιμίης δὲ πρὸς ὑμέων κυρήσας οὐκ ὁμοιώσομαι ὑμῖν, ἀλλ᾽ ἕτοιμός εἰμι βοηθέειν κτλ. ;

(ii) ἀλογίης en 7.208 (un cavalier dépêché par Xerxès pour observer le camp des Grecs), où ἐκύρησε est une conjecture admise par les éditeurs : μαθὼν δὲ πάντα ἀτρεκέως ἀπήλαυνε ὀπίσω κατ᾽ ἡσυχίην · οὔτε γάρ τις ἐδίωκε ἀλογίης τε ἐκύρησε πολλῆς · ἀπελθών τε ἔλεγε πρὸς Ξέρξην τά περ ὀπώπεε πάντα. (ἐκύρησε Valckenaer : ἐνεκ- codd.) ;

(ii) ἀντιλογίης en 9.88 Τοὺς δὲ ἄλλους ἄνδρας τοὺς ἐξέδοσαν οἱ Θηβαῖοι, οἱ μὲν ἐδόκεον ἀντιλογίης τε κυρήσειν καὶ δὴ χρήμασι ἐπεποίθεσαν διώσεσθαι · ὁ δὲ ὡς παρέλαβε, αὐτὰ ταῦτα ὑπονοέων τὴν στρατιὴν τὴν τῶν συμμάχων ἅπασαν ἀπῆκε καὶ ἐκείνους ἀγαγὼν ἐς Κόρινθον διέφθειρε ;

(iv) enfin, δίκης dans un discours d'Artayctès abusant Xerxès : 9.116 Δέσποτα, ἔστι οἶκος ἀνδρὸς Ἕλληνος ἐνθαῦτα, ὃς ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατευσάμενος δίκης κυρήσας ἀπέθανε, où figure la « formule » ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατευσάμενος[207].

On observe donc une différence d'emploi remarquable entre les deux premiers livres d'une part, et les trois derniers de l'autre, dans lesquels le verbe compose avec un nom d'abstrait une locution synonymique des tours en τυγχάνω + nom d'abstrait, et chaque fois avec un sens négatif (ἀτιμίης, ἀλογίης, ainsi que le tour δίκης κυρήσας) ou adversatif (ἀντιλογίης).

— Λ.

λαμπροφωνίη « qualité d'une voix claire et forte »

Chez les Lacédémoniens, comme chez les Egyptiens, les hérauts, les joueurs de flûte et les cuisiners héritent du métier paternel : 6.60 καὶ αὐλητής τε αὐλητέω γίνεται καὶ μάγειρος μαγείρου καὶ κῆρυξ κήρυκος · οὐ κατὰ λαμπροφωνίην ἐπιτιθέμενοι ἄλλοι σφέας παρακλήιουσι, ἀλλὰ κατὰ τὰ πάτρια ἐπιτελέουσι « le flûtiste est né d'un flûtiste,

[207] Sur laquelle voir chap. III, II. B.

le cuisiner d'un cuisinier, le héraut d'un héraut. Une belle voix ne permet pas de prendre la place d'un héraut : les fils exercent la profession paternelle » (trad. Barguet).

Hérodote est le seul auteur à attester le nom de qualité λαμπροφωνίη, dérivé de l'adjectif composé λαμπρόφωνος qui figure pour sa part chez Hippocrate, *Airs*, 283, chez Démosthène, *Cour*. 313 au superlatif, puis chez Plutarque, *Mor*. 840a. Ces occurrences sont, on le voit, prosaïques, mais la rareté du terme et son statut de composé doté d'un volume conforme à son sémantisme peut inviter à voir en lui un terme poétique.

λειογένειος « imberbe »

Cet adjectif composé signifiant littéralement « au menton lisse » qualifie chez Hérodote les hommes par lesquels Alexandre fils d'Amyntas remplace les femmes macédoniennes au cours de l'ambassade perse, afin d'assassiner leurs hôtes : 5.20 αὐτὸς δὲ ὁ Ἀλέξανδρος ἴσους τῇσι γυναιξὶ ἀριθμὸν ἄνδρας λειογενείους τῇ τῶν γυναικῶν ἐσθῆτι σκευάσας καὶ ἐγχειρίδια δοὺς παρῆγε ἔσω « Alexandre lui-même fit parer des vêtements des femmes des hommes imberbes en nombre égal à elles, et leur donna des poignards, avant de les introduire ». Le terme, qui est un *hapax* de la littérature grecque, s'intègre ici dans un syntagme de structure dactylique : ἄνδρας λειογενείους, faisant suite à une autre séquence de même rythme : ἴσους τῇσι γυναιξὶ ἀριθμὸν[208]. Son statut de composé représente un autre critère de poéticité lexicale.

λεωσφέτερος « compatriote »

Autre *hapax*, composé sur le nom du « peuple » et sur l'adjectif possessif réfléchi, attesté en 9.33 Κλυτιάδην Λακεδαιμόνιοι ἐποιήσαντο λεωσφέτερον « Les Lacédémoniens avaient fait de Clytias l'un de leurs compatriotes ». On ne saurait trop dire ici s'il s'agit d'un terme poétique ; du moins son unicité mérite-t-elle d'être mentionnée.

λῆμα « courage »

Ce terme dérivé du verbe λῶ « vouloir » est, selon *LSJ*, un « mot poétique, également employé en prose ionienne au sens d'‘esprit, courage' ». Hormis Hérodote et la prose tardive, il connaît en effet des emplois presque exclusivement poétiques, étant attesté par Pindare (*P*. 3.25) et les tragiques (Eschyle, *Sept* 448, 616, *Pers*. 55 ; Sophocle, *El*. 1427 ; Euripide, *Méd*. 348, *Alc*. 981 ; etc., tous emplois où il a le sens de « force de la volonté, résolution ». De là, le terme est employé en bonne part pour désigner le « courage » : Pindare, *P*. 8.45, *N*. 1.57 ; Eschyle, *Ag*. 122 (dans un passage lyrique), etc.

[208] Nous retenons ici, à la différence de Legrand, l'ordre des mots attesté par les manuscrits ABCP, cet ordre seul présentant un rythme dactylique.

C'est donc en ce sens qu'il est employé par Hérodote, dans quatre passages appartenant, de façon remarquable, à la seconde partie de son œuvre :

(i) au sujet d'un Delphien, en 5.72 : ἐν δὲ αὐτοῖσι καὶ Τιμησίθεον τὸν Δελφόν, τοῦ ἔργα χειρῶν τε καὶ λήματος ἔχοιμ᾽ ἂν μέγιστα καταλέξαι « et parmi eux Timésithéos, un Delphien dont je pourrais citer des exploits remarquables dus à son bras et à son courage », où il figure comme complément d'un hyperbolique ἔργα… μέγιστα ;

(ii) au sujet de l'écuyer d'Onésilos, en 5.111 : ἦν γάρ οἱ ὑπασπιστὴς γένος μὲν Κάρ, τὰ δὲ πολέμια κάρτα δόκιμος καὶ ἄλλως λήματος πλέος « or il avait un écuyer, Carien de naissance, fort habile aux travaux de la guerre, et plein de courage au surplus », où de la même manière l'expression est nettement méliorative (cf. κάρτα δόκιμος) ;

(iii) le mot est employé en 7.99 à propos d'Artémise d'Halicarnasse, ἥτις… ὑπὸ λήματος τε καὶ ἀνδρηίης ἐστρατεύετο, οὐδεμιῆς οἱ ἐούσης ἀναγκαίης « elle qui sous l'effet de courage viril prit part à l'expédition, alors que rien ne l'y obligeait » ;

(iv) enfin, lors de la bataille de Platées, Hérodote affirme que « par l'audace et la force, les Perses n'étaient pas inférieurs aux Grecs » (trad. Barguet) : 9.62 Λήματι μέν νυν καὶ ῥώμῃ οὐκ ἥσσονες ἦσαν οἱ Πέρσαι : on notera le remarquable rythme dactylique de cette phrase, composée de six dactyles de λήματι à ἦσαν (soit un hexamètre à coupe hephthémimère), le sujet se détachant en fin de phrase.

λίσσομαι « supplier, prier »

Ce verbe est presque exclusivement homérique et poétique, « très rare en prose »[209]. Il est pourtant employé trois fois par Hérodote, dans trois passages qui se signalent de façon plus large comme propices à l'emploi de poétismes. La premier est l'épisode d'Arion de Méthymne suppliant les marins corinthiens de lui laisser la vie sauve : 1.24 τοὺς δὲ ἐν τῷ πελάγεϊ ἐπιβουλεύειν τὸν ᾿Αρίωνα ἐκβαλόντας ἔχειν τὰ χρήματα · τὸν δὲ συνέντα τοῦτο λίσσεσθαι, χρήματα μέν σφι προϊέντα, ψυχὴν δὲ παραιτεόμενον « ceux-ci complotèrent pour jeter Arion dans la mer et garder son argent ; et lui, comprenant cela, les supplia, en leur offrant l'argent, de lui laisser la vie sauve ». La deuxième occurrence figure dans l'évocation de la femme de Sparte devenue la plus belle, après avoir été l'enfant la plus laide : sa nourrice la portait tous les jours à la chapelle d'Hélène, 6.61 ὅκως δὲ ἐνείκειε ἡ τροφός, πρός τε τῶγαλμα ἵστα καὶ ἐλίσσετο τὴν θεὸν ἀπαλλάξαι τῆς δυσμορφίης τὸ παιδίον « chaque fois que sa nourrice l'apportait, elle se postait devant la statue et suppliait la déesse de débarrasser l'enfant de sa laideur ». Enfin, le terme apparaît dans le dialogue entre Leutychidès et le Samien Hégésistratos : 9.91 Ὡς δὲ πολλὸν ἦν λισσόμενος ὁ ξεῖνος ὁ Σάμιος, εἴρετο Λευτυχίδης, εἴτε κληδόνος εἵνεκεν θέλων πυθέσθαι εἴτε καὶ κατὰ συντυχίην θεοῦ ποιεῦντος « Comme l'étranger le suppliait de façon pressante, Leutychidès lui demanda, soit qu'il voulût apprendre un présage, soit qu'il parlât au hasard — mais sous

[209] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

l'effet d'un dieu », phrase qui atteste également le substantif κληδών[210]. Dans ces trois passages donc, le verbe λίσσομαι apparaît comme investi d'un sémantisme poétique, conforme à sa signification de « supplication ».

λιταί « supplications, prières »

Appartenant à la famille de λίσσομαι, le nom λιταί, d'ordinaire au pluriel, est employé à ses côtés dans le cadre d'une figure étymologique chez Homère, *Od*. 11.34-35 τοὺς δ᾽ ἐπεὶ εὐχωλῇσι λιτῇσι τε, ἔθνεα νεκρῶν, # ἐλλισάμην. Comme lui, c'est un terme exclusivement poétique, qui ne reparaîtra que dans la prose tardive. Hérodote l'emploie à trois reprises : d'abord, à propos de Psammétique dissuadant les Scythes de pousser plus avant alors que, se trouvant en Syrie Palestine, ils se dirigent vers l'Egypte — 1.105 Καὶ ἐπείτε ἐγένοντο ἐν τῇ Παλαιστίνῃ Συρίῃ, Ψαμμήτιχός σφεας Αἰγύπτου βασιλεὺς ἀντιάσας δώροισί τε καὶ λιτῇσι ἀποτρέπει τὸ προσωτέρω μὴ πορεύεσθαι — puis du bouvier d'Harpage révélant à Astyage l'identité de son enfant : 1.116 Ἀρχόμενος δὲ ἀπ᾽ ἀρχῆς διεξήιε τῇ ἀληθείῃ χρεώμενος καὶ κατέβαινε ἐς λιτάς τε καὶ συγγνώμην ἑωυτῷ κελεύων ἔχειν αὐτόν ; — enfin, dans un discours de la mère du Spartiate Ariston qui la supplie de lui révéler la vérité à propos de sa naissance : 6.69 Ὦ παῖ, ἐπείτε με λιτῇσι μετέρχεαι εἰπεῖν τὴν ἀληθείην, πᾶν ἐς σὲ κατειρήσεται τὠληθές. Comme pour le verbe λίσσομαι, le sémantisme même de λιταί, qui appartient à la sphère du religieux, est chargé d'une poéticité interne.

λυγρός « funeste »

Cet adjectif signifiant « funeste, lamentable, douloureux », est homérique et poétique. Il qualifie chez Homère la « ruine » (*Il*. 10.174 νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς # ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος Ἀχαιοῖς ἠὲ βιῶναι), la « vieillesse » (*Od*. 24.250 ἀλλ᾽ ἅμα γῆρας # λυγρὸν ἔχει σ[ε], κτλ.), etc., et figure d'ailleurs dans une citation homérique d'Hérodote en 2.116 : φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά (*Od*. 4.352). Substantivé au neutre pluriel τὰ λυγρά, il désigne « les malheurs » (*Il*. 24.531, *Od*. 14.226). C'est ainsi qu'il est employé par Hérodote en 9.37, à propos du devin Hégésistratos, le plus renommé des Telliades, qui fut capturé et mis aux fers par les Spartiates : 9.37 Ὁ δὲ ἐν τούτῳ τῷ κακῷ ἐχόμενος, ὥστε τρέχων περὶ τῆς ψυχῆς πρό τε τοῦ θανάτου πεισόμενος πολλά τε καὶ λυγρά, ἔργον ἐργάσατο μέζον λόγου « Lui, se trouvant dans ce malheur, comme il courait un danger pour sa vie et qu'il était prêt à supporter bien des choses funestes au lieu de la mort, accomplit une action qui dépasse les mots » (il se tranche le pied pour s'enfuir). Förstemann écrit à raison que « chez les Attiques, il est clair que le terme était poétique, puisqu'il ne figure que chez les écrivains récents (comme Luc. *Philopotr*. 30). Et comme le passage

[210] Sur lequel voir *supra*, *s. v.*

d'Hérodote paraît façonné avec une sorte de splendeur oratoire (τρέχων περὶ τῆς ψυχῆς), je ne veux pas nier que notre auteur ait lui aussi utilisé ici un adjectif poétique plutôt que quotidien »[211].

— M.

μαχλοσύνη « lascivité, lubricité »

La belle-mère de Phronimè, fille d'Etéarque, roi d'Oaxos en Crète, entend devenir vis-à-vis de sa belle-fille une véritable marâtre et va jusqu'à l'accuser de lascivité auprès de son mari : 4.154 Ἡ δὲ ἐπεσελθοῦσα ἐδικαίου καὶ τῷ ἔργῳ εἶναι μητρυιὴ τῇ Φρονίμῃ, παρέχουσά τε κακὰ καὶ πᾶν ἐπ᾽ αὐτῇ μηχανωμένη, καὶ τέλος μαχλοσύνην ἐπενείκασά οἱ πείθει τὸν ἄνδρα ταῦτα ἔχειν οὕτω. Le substantif μαχλοσύνη connaît un emploi homérique en *Il*. 24.30, où il est appliqué à Pâris en vertu de son « jugement » : ὃς νείκεσσε θεάς, ὅτε οἱ μέσσαυλον ἵκοντο, # τὴν δ᾽ ᾔνησ᾽ ἥ οἱ πόρε μαχλοσύνην ἀλεγεινήν. Selon *LSJ*, ce vers est « rejeté par Aristarque comme terme particulier aux femmes, mais il est employé pour Pâris en tant qu'il est efféminé »[212]. C'est, à côté d'Hérodote, la seule occurrence de ce substantif dérivé de l'adjectif μάχλος, effectivement « dit en principe des femmes, tandis que λάγνος se dit des hommes »[213], et employé par Hésiode, *Op*. 586.

μέμονα « désirer »

Comme l'indique Chantraine, « μέμονα est un parfait archaïque, attesté chez Homère et dans la poésie lyrique », qui a pour sens « penser fortement à », d'où « avoir l'intention de, désirer »[214]. Hérodote l'atteste sous la forme de l'infinitif μεμονέναι lorsqu'il rapporte dans un passage du livre VI la folie de Cléomène suivant la version des Spartiates : 6.84 Αὐτοὶ δὲ Σπαρτιῆταί φασι ἐκ δαιμονίου μὲν οὐδενὸς μανῆναι Κλεομενέα, Σκύθῃσι δὲ ὁμιλήσαντά μιν ἀκρητοπότην γενέσθαι καὶ ἐκ τούτου μανῆναι. Σκύθας γὰρ τοὺς νομάδας, ἐπείτε σφι Δαρεῖον ἐσβαλεῖν ἐς τὴν χώρην, μετὰ ταῦτα μεμονέναι μιν τείσασθαι, κτλ. : « … désiraient se venger de lui ». C'est en effet, selon les Spartiates, pour avoir appris des Scythes l'usage du vin pur que Cléomène est devenu fou[215].

Stein observe en note à ce passage l'homérisme de μεμονέναι, et Förstemann affirme lui aussi que « chez les Attiques, le terme est assurément poétique (cf. Eschyle, Sept. 669,

---

[211] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Apud Atticos vocabulum fuisse poeticum constat, quoniam apud recentiores modo legitur scriptores (velut in Luc. *Philopotr*. 30). Atque cum locus Herodoteus non sine quodam oratorio splendore conformatus esse videatur (τρέχων περὶ τῆς ψυχῆς), negare nolo Nostrum quoque usum esse hoc adiectivo poetico magis quam cotidiano. »
[212] *LSJ*, *s. v.* : « rejected by Aristarchus as a word peculiar to women, but used of Paris as effeminate. »
[213] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* λάγνος.
[214] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[215] Voir *supra*, *s. v. ss. vv.* ἀκρητοπότης et ἀκρομανής.

Eur. I.T. 655, I. A. 1495) : si pour Hérodote l'emploi est moins poétique, il est cependant antique »[216]. Dans la mesure où le passage présente avec les composés cités ci-dessus d'autres termes probablement poétiques, il est fort probable que l'emploi de μεμονέναι soit lui-même poétiquement marqué.

μῆνις « courroux », μηνίω « être courroucé », ἀμήνιτος « qui n'a pas de ressentiment »

Μῆνις, qui désigne proprement la « colère durable, justifiée par un désir de vengeance légitime », est comme on sait le mot qui ouvre l'*Iliade*, poème de la colère d'Achille. Il est pourtant surtout appliqué à des dieux ou à des héros morts. Il est attesté chez Homère et les poètes, et rare en prose (trois exemples chez Platon où il peut être considéré comme un poétisme : *Hipp. Maj*. 282a φοβούμενος δὲ μῆνιν τῶν τετελευτηκότων ; *Lois* 880e μήτε τῶν ἄνω δεῖσας θεῶν μῆνιν μήτε τῶν ὑπὸ γῆς τιμωριῶν λεγομένων ; *Rép*. 390e μὴ ἀπαλλάττεσθαι τῆς μήνιος). Hérodote emploie plusieurs fois le terme, ces occurrences se trouvant toutes réunies au livre VII.

Μῆνις est ainsi dit d'une colère divine en 7.197, passage dans lequel Hérodote rapporte que les descendants de Cytissoros fils de Phrixos se voient infliger des épreuves parce que celui-ci, sauva de la mort Athamas fils d'Eole, que les Achéens allaient en vertu d'un oracle immoler comme victime expiatoire : il attira par là sur sa descendance la colère divine : 7.197 ποιήσας δὲ τοῦτο τοῖσι ἐπιγενομένοισι ἐξ ἑωυτοῦ μῆνιν τοῦ θεοῦ ἐνέβαλε.

Mais le terme est surtout employé à quatre reprises à propos du « courroux » de Talthybios, héraut d'Agamemnon, à l'encontre des Lacédémoniens : 7.134 Τοῖσι δὲ ὧν Λακεδαιμονίοισι μῆνις κατέσκηψε Ταλθυβίου τοῦ Ἀγαμέμνονος κήρυκος, courroux apaisé par une démarche des Spartiates : 7.137 Οὕτω ἡ Ταλθυβίου μῆνις καὶ ταῦτα ποιησάντων Σπαρτιητέων ἐπαύσατο τὸ παραυτίκα. Ὅτι μὲν γὰρ κατέσκηψε ἐς ἀγγέλους ἡ Ταλθυβίου μῆνις οὐδὲ ἐπαύσατο πρὶν ἢ ἐξῆλθε, τὸ δίκαιον οὕτω ἔφερε · τὸ δὲ συμπεσεῖν ἐς τοὺς παῖδας τῶν ἀνδρῶν τούτων τῶν ἀναβάντων πρὸς βασιλέα διὰ τὴν μῆνιν…, δῆλον ὧν μοι ὅτι θεῖον ἐγένετο τὸ πρῆγμα ἐκ τῆς μήνιος.

Enfin, il est appliqué aux Spartiates, courroucés à l'encontre d'Aristodamos, seul survivant d'un combat pour s'être enfui alors que son compatriote Eurytos est mort au combat. Ce dernier passage atteste d'ailleurs le terme conjointement au verbe μηνίω qui en est dérivé : 7.229 Εἰ μέν νυν ἦν μοῦνον Ἀριστόδημον ἀλγήσαντα ἀπονοστῆσαι ἐς Σπάρτην ἢ καὶ ὁμοῦ σφεων ἀμφοτέρων τὴν κομιδὴν γενέσθαι, δοκέειν ἐμοὶ οὐκ ἄν σφι Σπαρτιήτας μῆνιν οὐδεμίαν προσθέσθαι · νῦν δέ, τοῦ μὲν αὐτῶν ἀπολομένου, τοῦ δὲ τῆς μὲν αὐτῆς ἐχομένου προφάσιος οὐκ ἐθελήσαντος δὲ ἀποθνῄσκειν, ἀναγκαίως σφι ἔχειν μηνίσαι μεγάλως Ἀριστοδήμῳ.

[216] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Apud Atticos verbum certe est poeticum (cf. Aesch. *Sept*. 669, Eur. *I. T*. 655, *I. A*. 1495) : Herodotus si minus poetico usus est, at tamen antiquo. »

Or, μηνίω est tout aussi poétique que μῆνις, ne reparaissant en prose après Hérodote qu'à époque tardive (ainsi dans les *Septante*). Les autres emplois de ce verbe figurent en 5.84, où il est dit des Athéniens : 5.84 πέμψαντες δὲ οἱ Ἀθηναῖοι ἐμήνιον τοῖσι Ἐπιδαυρίοισι, et de nouveau en 9.7 Ἀθηναῖοι ὑμῖν μηνίουσι. Enfin, il est employé pour désigner la colère d'un héros mort : Minos, à l'encontre des Crétois, dans un discours que la Pythie leur adresse : 7.169 Ὦ νήπιοι, ἐπιμέμφεσθε ὅσα ὑμῖν ἐκ τῶν Μενέλεω τιμωρημάτων Μίνως ἔπεμψε μηνίων δακρύματα ; — Dans cet exemple comme dans les précédents, les deux termes attestent bien le sens défini par Chantraine de « colère durable », justifiée par un ressentiment.

Un dernier terme employé par Hérodote et appartenant à la famille de μῆνις est l'adjectif privatif ἀμήνιτος, ici au sens actif de « qui ne tient pas rancune, qui n'a pas de ressentiment ». Il figure dans le passage consacré à Evénios d'Apollonie, condamné à perdre la vue pour avoir dormi pendant les heures où il devait garder les troupeaux, laissant ainsi les loups égorger les bêtes ; suite à ce châtiment, le bétail et la terre deviennent infertiles. Les Apolloniates, sur la foi d'un oracle, proposant donc à Evénios de lui donner réparation, celui-ci réclame divers biens : 9.94 τούτων δὲ ἔφη ἐπήβολος γενόμενος τοῦ λοιποῦ <ἂν> ἀμήνιτος εἶναι, καὶ δίκην οἱ ταύτην ἀποχρᾶν γενομένην « maître de ces biens, il oublierait désormais sa colère et se jugerait satisfait » (trad. Barguet). En ce sens, l'adjectif ne reparaît que dans la prose tardive (Plut. *Mor*. 578a). Il est employé par Eschyle dans deux autres acceptions, qualifiant respectivement, au sens passif et sous la négation, une tempête « causée par le ressentiment des dieux » en *Ag*. 649 χειμῶν' Ἀχαιοῖς οὐκ ἀμήνιτον θεῶν, et dans un passage lyrique, au sens actif, une rumeur « qui ne cause pas de ressentiment » en *Suppl*. 975 Σύν τ' εὐκλείᾳ καὶ ἀμηνίτῳ # βάξει λαῶν <τῶν> ἐγχώρων.

μῆχος « remède (contre le mal) »

Amasis étant incapable de posséder son épouse Ladicé la menace de mort ; celle-ci fait alors vœu à Aphrodite, si la nuit suivante Amasis peut s'unir à elle — « ce qui serait un remède contre son malheur » — d'envoyer à la déesse une statue à Cyrène : 2.181 Ἡ δὲ Λαδίκη, ἐπείτε οἱ ἀρνεομένῃ οὐδὲν ἐγίνετο πρηΰτερος ὁ Ἄμασις, εὔχεται ἐν τῷ νόῳ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἤν οἱ ὑπ' ἐκείνην τὴν νύκτα μιχθῇ ὁ Ἄμασις, τοῦτο γάρ οἱ κακοῦ εἶναι μῆχος, ἄγαλμά οἱ ἀποπέμπειν ἐς Κυρήνην.

Une sécheresse de sept ans s'étant abattue sur Théra, les Théréens consultent l'oracle : la Pythie répond par l'ordre déjà donné de fonder une colonie en Libye. Or : Ἐπείτε δὲ κακοῦ οὐδὲν ἦν σφι μῆχος, πέμπουσι κτλ. « comme ils ne trouvaient aucun remède à leurs maux, ils envoyèrent en Crète des députés pour rechercher si quelqu'un des Crétois ou des étrangers habitant avec eux était allé en Libye » (trad. Legrand) :.

Le substantif μῆχος qui désigne le « moyen d'être sauvé », le « remède », est un terme d'ascendance homérique : il est employé par exemple en *Il*. 2.342, *Od*. 12.392, 14.239, et tout particulièrement en *Il*. 9.249 οὐδέ τι μῆχος # ῥεχθέντος κακοῦ ἔστ᾽ ἄκος εὑρέμεν, parallèle remarquable en ce qu'il atteste la locution μῆχος κακοῦ, employée par Hérodote dans les deux passages. Förstemann, joignant des références à Eur. *Andr*. 537, Théocr. 2.95, Lycophr. 1459, conclut en ces termes : « il faut concéder que là encore, ce terme poétique (s'il est vrai qu'il le soit) n'est pas employé sans raison dans les passages d'Hérodote »[217]. Nous pouvons observer que dans ses deux occurrences, μῆχος, entendu comme « remède à un mal », figure dans des contextes religieux, de prière ou d'oracle.

μιαιφόνος « souillé par le meurtre »

Cet adjectif composé sur le nom de la « souillure » et sur celui du « meurtre » figure à deux reprises dans le discours du Corinthien Soclès, qui par ce mot qualifie d'abord le régime tyrannique que se préparent à rétablir dans les villes les Spartiates, 5.92α τοῦ οὔτε ἀδικώτερόν ἐστι οὐδὲν κατ᾽ ἀνθρώπους οὔτε μιαιφονώτερον « (la tyrannie), la plus injuste, la plus sanglante invention de l'humanité ! » (trad. Barguet), puis la personne de Périandre, tyran de Corinthe, qui au début était plus doux (ἠπιώτερος) que son père, mais qui « devint bientôt plus sanglant encore que Cypsélos » : 5.92ζ πολλῷ ἔτι ἐγένετο Κυψέλου μιαιφονώτερος.

Μιαιφόνος est toujours employé dans l'*Iliade* comme épithète d'Arès : *Il*. 5.31 Ἄρες Ἄρες βροτολοιγέ, μιαιφόνε, τειχεσιπλῆτα, etc. Il est par la suite fréquent chez les tragiques pour désigner l'« homicide » : Eschyle, *Pers*. 868 κλύειν ἄναλκις μᾶλλον ἢ μιαιφόνος, Euripide, *Méd*. 1346 ἔρρ᾽, αἰσχροποιὲ καὶ τέκνων μιαιφόνε, et peut être dit, comme chez Hérodote de la tyrannie, de choses telles que les mains (Eur. *Or*. 1563 ἐκ χερῶν μιαιφόνων) ou le mariage (Soph. *El*. 493 ἄλεκτρ᾽ ἄνυμφα γὰρ ἐπέβα μιαιφόνων # γάμων ἁμιλλήμαθ᾽ οἷσιν οὐ θέμις ; etc.). Les exemples en prose sont rares (Xén. *Cyr*. 8.7.17, où il peut être tenu pour un poétisme). Förstemann écrit : « quoique le verbe n'ait donc pas été seulement homérique ou poétique, je concède qu'il n'était pas courant, de sorte qu'il est employé avec un sens et un art singuliers dans le discours du Corinthien »[218] ; et la réserve initiale de l'auteur n'a pas lieu d'être, dans la mesure où les occurrences en prose sont elles aussi poétiques.

[217] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Concedendum illud quoque vocem poeticam, si modo est poetica, locis Herodoteis haud prorsus inepte esse positam. »
[218] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Quamquam igitur verbum non fuit Homericum tantum aut poeticum, concedo tamen id adeo non fuisse volgare, ut singulari vi et arte id positum esse in oratione hominis Corinthii appareret. »

μιλτηλιφής « teint de vermillon »

Ce composé de création hérodotéenne qualifie des navires en 3.58 τὸ δὲ πάλαιον ἅπασαι αἱ νέες ἦσαν μιλτηλιφέες « dans le passé, tous les navires étaient teints de vermillon ». Selon Förstemann, s'il s'agissait là d'imitation homérique, Hérodote aurait employé tout simplement l'homérique μιλτοπάρῃοι qui figure en *Il*. 2.637 et *Od*. 9.12, tandis que dans le composé forgé par Hérodote, « on ne peut rien trouver d'admirable ni de sublime »[219]. Il est possible en effet que le phénomène de la composition nominale ne soit pas un motif suffisant pour faire de cet adjectif un terme poétique. Cependant, il n'est pas exclu que le parallèle homérique de l'adjectif μιλτοπάρῃος « aux joues d'un rouge vermillon », dont le sens est à coup sûr poétique, puisse jouer, de façon implicite, pour poétiser le plus prosaïque μιλτηλιφής qui y fait sans doute référence, dans un rapport fait à la fois d'imitation et de distanciation poétique.

μιξοπάρθενος « qui est à moitié une jeune fille »

Autre composé sans attestation avant Hérodote, qui qualifie en 4.9 la jeune fille serpent rencontrée par Héraclès à son arrivée en Scythie : μιξοπάρθενον τινα ἔχιδναν διφυέα. Le terme est par la suite employé par Euripide, *Ph*. 1030, où il désigne la Sphinge. Il s'agit peut-être là encore d'un composé de création hérodotéenne.

μνάομαι « convoiter »

Ce verbe dont la signification étymologique est « avoir en tête, songer à », s'est spécialisé au sens de « rechercher une femme en mariage », sens attesté par Homère (*Od*. 6.34, 14.91, etc.). Plus largement, il en est venu par la suite à signifier « solliciter, rechercher ». Dans tous ces emplois le verbe connaît des emplois majoritairement poétiques. Hérodote l'emploie à propos de Cyrus, dont Tomyris, reine des Massagètes, comprend qu'il ne la convoite pas mais recherche plutôt son royaume, occurrence intéressante en ceci que le verbe y revêt la double acception signalée plus haut : 1.205 συνιεῖσα οὐκ αὐτήν μιν μνώμενον ἀλλὰ τὴν Μασσαγετέων βασιληίην « comprenant qu'il ne la convoitait pas, elle, mais la royauté des Massagètes », la première apparaissant comme la métaphore de la seconde. Il apparaissait déjà dans la seconde en 1.96 à propos de Déiocès : 1.96 ὁ δὲ δή, οἷα μνώμενος ἀρχήν, ἰθύς τε καὶ δίκαιος ἦν « lui, donc, en tant que convoitant le pouvoir, était droit et juste », où l'on pourra d'ailleurs noter le dimètre iambique final : ἰθύς τε καὶ δίκαιος ἦν.

[219] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Verbum apud Homerum omnino non legitur, sed naves dicuntur μιλτοπάρῃοι in B 637 et ι 124 (cf. νέας φοινικοπαρήους in λ 124 = ψ 271). Vocabulum igitur est Herodoteum. Quodsi tam studiosus fuisset imitationis Homericae quam volgo putatur fuisse Noster, iure sane admiraremur quod noluit ponere μιλτοπάρῃος. Sed aversatus hoc est, qui vox erat vere poetica et quae in ieiuna narratione esset plane inepta. Itaque licentia Graeca novum, ut videtur, composuit verbum, in quo tamen nihil miri, nihil sublime potest inveniri. »

μνηστήρ « prétendant »

Ce terme essentiellement poétique, appartenant à la famille du verbe μνάομαι vu ci-dessus, est en particulier fréquemment attesté dans l'*Odyssée* pour désigner les « prétendants » de Pénélope (*Od.* 1.91, etc.). On le trouve par la suite chez Pindare, Eschyle, Sophocle, etc. Les exemples en prose sont plus rares, bien que le terme apparaisse ponctuellement chez Thucydide (1.9 : mais il s'agit des prétendants d'Hélène — τοὺς Ἑλένης μνηστῆρας — dans le développement liminaire consacré à la guerre de Troie) ou Xénophon (*Cyr.* 8.4.15).

Hérodote emploie sept fois ce mot dans un même passage du livre VI, celui où Clisthène, tyran de Sicyone, entend marier sa fille Agaristé : 6.126 ἐφοίτων μνηστῆρες, 6.128 Τοσοῦτοι μὲν ἐγένοντο οἱ μνηστῆρες, puis (*ib.*) Καὶ δή κου μάλιστα τῶν μνηστήρων ἠρέσκοντό <οἱ> οἱ ἀπ᾽ Αθηνέων ἀπιγμένοι, 6.129 ὁ Κλεισθένης εὐώχεε αὐτούς τε τοὺς μνηστῆρας καὶ Σικυωνίους πάντας et (*ib.*) Ὡς δὲ ἀπὸ δείπνου ἐγένοντο, οἱ μνηστῆρες ἔριν εἶχον ἀμφί τε μουσικῇ καὶ τῷ λεγομένῳ ἐς τὸ μέσον, 6.130 (dans le discours de Clisthène aux prétendants) : Ἄνδρες παιδὸς τῆς ἐμῆς μνηστῆρες, enfin 6.131 Ἀμφὶ μὲν κρίσι τῶν μνηστήρων τοσαῦτα ἐγένετο, καὶ οὕτω Ἀλκμεωνίδαι ἐβώσθησαν ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα. Ce passage étant parcouru de poétismes divers, d'ordre lexical ou rythmique, et étant donné par ailleurs la prégnance homérique du terme μνηστῆρες (ici constamment employé au pluriel, sur le modèle des prétendants de Pénélope), on est en droit de considérer ses emplois comme des poétismes.

μνῆστις « souvenir »

Dans son discours aux Grecs continentaux venus lui demander d'être leur allié contre les Perses, Gélon de Syracuse répond avec irritation et sur un ton solennel qu'à l'époque où lui-même avait besoin de leur alliance, lors d'un conflit avec Carthage, ils ne lui ont pas porté secours ; « et le pays, en ce qui vous concerne, pourrait bien être encore aux mains des Barbares » (trad. Barguet) : 7.158 Ἀλλὰ εὖ γὰρ ἡμῖν καὶ ἐπὶ τὸ ἄμεινον κατέστη · νῦν δέ, ἐπειδὴ περιελήλυθε ὁ πόλεμος καὶ ἀπῖκται ἐς ὑμέας, οὕτω δὴ Γέλωνος μνῆστις γέγονε, « Mais les choses ont bien tourné pour nous, et vers le meilleur : à présent que la guerre s'est déplacée et est arrivée jusque chez vous, alors, on se souvient de Gélon ! ».

Comme l'observe Förstemann, le terme figure dans un seul passage de l'Odyssée : 13.280 οὐδέ τις ἡμῖν δόρπου μνῆστις ἔην, μάλα περ χατέουσιν ἑλέσθαι, vers où il signifie « fait de penser, de songer à ». Le mot est par la suite employé par Alcman, Fr. 118 Page ἔστι παρέντων μνᾶστιν ἐπιθέσθαι ; par Sophocle, *Aj.* 520 Ἀλλ᾽ ἴσχε κἀμοῦ μνῆστιν · ἀνδρί τοι χρεὼν # μνήμην προσεῖναι, τερπνὸν εἴ τί που πάθῃ (discours de Tecmesse à Ajax) ; *ib.*, 1269 εἰ σοῦ γ᾽ ὅδ᾽ ἀνὴρ οὐδ᾽ ἐπὶ σμικρῶν λόγων, # Αἴας, ἔτ᾽ ἴσχει μνῆστιν (discours de Teucros à Agamemnon, à propos d'Ajax) ; ou encore par Théocrite, 28.23 καί οἱ μνᾶστιν ἀεὶ τὼ φιλαοίδω παρέχῃς ξένω. Les emplois sont donc poétiques ; le terme appartient

d'ailleurs au discours de Gélon qui se caractérise à d'autres égards comme relevant d'une prose d'art.

μόρος « mort violente »

Ce terme qui désigne originellement le « lot assigné aux hommes par le destin », d'où le « destin » lui-même, est attesté chez Homère (*Il*. 1. 34, etc.) et les poètes tragiques. De là, le mot en est venu à désigner la « mort » : ainsi chez Homère, *Il*. 18.465 ὅτι μιν μόρος αἰνὸς ἱκάνοι ; Eschyle, *Sept* 199, Sophocle, *Tr*. 357, Euripide, *Hél*. 1077, etc. En ce sens il est d'ailleurs joint à θάνατος en Od. 9.61 οἱ δ᾽ ἄλλοι φύγομεν θάνατον τε μόρον τε.

Chez Hérodote, qui l'emploie à huit reprises, le terme désigne toujours une « mort violente » : (i) celle d'Atys, fils de Crésus, tué par Adraste lors de la chasse au sanglier de Mysie, en 1.43 ἔθεε δέ τις ἀγγελέων τῷ Κροίσῳ τὸ γεγονός, ἀπικόμενος δὲ ἐς τὰς Σάρδις τήν τε μάχην καὶ τὸν τοῦ παιδὸς μόρον ἐσήμηνέ οἱ « qulqu'un courut annoncer l'incident à Crésus, et à son arrivée à Sardes il lui signifia le combat et la mort de son fils » ; (ii) celle, supposée, du jeune Cyrus que devait tuer Harpage, dans la question d'Astyage en 1.117 Ἅρπαγε, τέῳ δὴ μόρῳ τὸν παῖδα κατεχρήσαο τόν τοι παρέδωκα « Harpage, de quelle mort as-tu donc fait périr l'enfant que je t'avais confié ? » ; et dans la réponse d'Harpage, *ib*., Οὕτως ἔσχε, ὦ βασιλεῦ, περὶ τοῦ πρήγματος τούτου, καὶ τοιούτῳ μόρῳ ἐχρήσατο ὁ παῖς « Voilà comme il en fut, ô Roi, de cette affaire, et c'est d'une telle mort qu'a péri l'enfant » ; (iii) la mort de Phocéens lapidés par les Carthaginois et les Tyrrhéniens en 1.167 Καὶ οὗτοι μὲν Φωκαιέων τοιούτῳ μόρῳ διεχρήσαντο « Et ces Phocéens périrent d'une telle mort » ; (iv) la mort de Smerdis, frère de Cambyse assassiné par Préxaspe sur l'ordre du roi, en 3.65 οὗτος μὲν ἀνοσίῳ μόρῳ τετελεύτηκε ὑπὸ τῶν ἑωυτοῦ οἰκηιοτάτων « celui-ci mourut d'une mort sacrilège, infligée par ses propres parents » ; (v) celle des Perses venus en ambassade en Macédoine, tués par les hommes d'Alexandre, en 5.21 καὶ οὗτοι μὲν τούτῳ τῷ μόρῳ διεφθάρησαν, καὶ αὐτοὶ καὶ ἡ θεραπηίη αὐτῶν « ceux-ci succombèrent donc de cette mort, eux et leur suite » ; (vi) celle de Phrixos que prémédite Athamas fils d'Eole en 7.197 ὡς Ἀθάμας ὁ Αἰόλου ἐμηχανήσατο Φρίξῳ μόρον σὺν Ἰνοῖ βουλεύσας « comme Athamas fils d'Eole avait imaginé la mort de Phrixos, de concert avec Ino » ; (vii) enfin, dans le discours d'Harmocydès, chef des Phocéens, la « mort honteuse » de celui qui ne se défend pas, en 9.17 κρέσσον γὰρ ποιεῦντάς τι καὶ ἀμυνομένους τελευτῆσαι τὸν αἰῶνα ἤ περ παρέχοντας διαφθαρῆναι αἰσχίστῳ μόρῳ « car il vaut mieux achever sa vie en agissant et en se défendant qu'en se prêtant à succomber par une mort des plus honteuses ».

En note à ce dernier passage et à propos de l'expression αἰσχίστῳ μόρῳ, Stein renvoie plus particulièrement à Eschyle, *Pers*. 442 τεθνᾶσιν αἰσχρῶς δυσκλεεστάτῳ μόρῳ, et ajoute que φόνον ἔρραψαν (qui figure dans la phrase suivante) « rappelle aussi le style

poétique »[220]. Förstemann, reconnaissant pour sa part que μόρος est d'un emploi fréquent chez les tragiques (Eschyle, *Sept*. 181, *Prom*. 679 ; Sophocle, *Ant*. 56, 1313, 1329 ; Euripide, *I. A*. 1288) tandis qu'il est absent de la prose ancienne, et remarquant en outre son emploi discursif chez Hérodote, conclut lui aussi à la poéticité du terme[221].

μόρσιμον « marqué par le destin, fatal »

Une mule vient de mettre bas chez Zopyre fils de Mébagyze, accomplissant la prophétie ironique des Babyloniens « Vous ne prendrez notre ville que quand les mules auront mis bas ». Ce prodige conduit Zopyre à penser que la prise de Babylone est désormais « marquée par le destin » : 3.154 Ὡς δέ οἱ ἐδόκεε μόρσιμον εἶναι ἤδη τῇ Βαβυλῶνι ἁλίσκεσθαι, κτλ.

Μόρσιμος, qui appartient à la famille de μόρος, est un adjectif homérique attesté par exemple en *Il*. 5.674 Οὐδ᾽ ἄρ᾽ Ὀδυσσῆι μεγαλήτορι μόρσιμον ἦεν # ἴφθιμον Διὸς υἱὸν ἀκοκτάμεν ὀξέι χαλκῷ ; ou en *Od*. 16.392 ἡ δέ κ᾽ ἔπειτα # γήμαιθ᾽ ὅς κε πλεῖστα πόροι καὶ μόρσιμος ἔλθοι, ainsi que dans la formule μόρσιμον ἦμαρ (*Il*. 15.613, *Od*. 10.175). La locution μόρσιμον εἶναι trouve quant à elle un parallèle dans le vers d'*Il*. 5.674 cité ci-dessus, ou encore en *Il*. 19.417 ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ # μόρσιμόν ἐστι θεῷ τε καὶ ἀνέρι ἶφι δαμῆναι. On observera d'ailleurs dans la phrase d'Hérodote le rythme dactylique de la séquence μόρσιμον εἶναι ἤδη τῇ Βαβυλῶνι, qui confère à ce moment une grande solennité.

μουνόθεν « (seul) de chez seul » (*sic*)

Nous considérons comme digne de mention cet adverbe attesté seulement chez Hérodote, dans l'expression de 1.116 μοῦνος μουνόθεν, qui fournit un équivalent prosaïque de la clausule homérique οἰόθεν οἶος (*Il*. 7.39, etc.).

μουσοποιός « poète, poétesse »

Cet adjectif composé substantivé au féminin désigne la poétesse Sappho en 2.135 Σαπφοῦς τῆς μουσοποιοῦ. Les autres occurrences du mot sont toutes poétiques : Euripide, *Tr*. 1189 Τί καί ποτε # γράψειεν ἄν σε μουσοποιὸς ἐν τάφῳ ; Eur., *Hipp*. 1428 ἀεὶ δὲ μουσοποιὸς ἐς σὲ παρθένων # ἔσται μέριμνα ; et Théocrite, *Ep*. 19.1 Ὁ μουσοποιὸς ἐνθάδ᾽ Ἱππῶναξ κεῖται ; Ainsi, ce nom grec du « poète » ou de la « poétesse » paraît lui-même poétique.

---

[220] STEIN, *ad loc*. : « an poetischen Stil erinnert auch φόνον ἔρραψαν : *Od*. π 376 οὕνεκά οἱ φόνον αἰπὺν ἐράπτομεν, Aeschyl. *Eum*. 26 πενθεῖ καταρράψας μόρον. »

[221] FÖRSTEMANN, *s. v*. : « Apud tragicos poetas vox etiam saepius invenitur, ut in Aeschyl. *Sept*. 181, *Prom*. 679, Soph. *Ant*. 56, 1313, 1329, Eur. *I. A*. 1288 (1287) : apud prosae orationis scriptores vetustiores non legitur. Quare siquidem Herodotus verbum posuit fere in orationibus, modo ne duo obstarent loca, 5.21 et 7.197, poetico hoc vocabulo eum esse usum concedere non dubitarem. »

— N.

νέηλυς « nouveau venu »

Cet adjectif composé sur l'un des thèmes du verbe « venir » connaît de rares occurrences dans la littérature grecque. Il apparaît chez Hérodote en 1.118, dans le discours d'Astyage invitant Harpage à un banquet après la révélation de l'existence du jeune Cyrus, où il qualifie ce dernier : Ὡς ὦν τῆς τύχης εὖ μετεστεώσης, τοῦτο μὲν τὸν σεωυτοῦ παῖδα ἀπόπεμψον παρὰ τὸν παῖδα τὸν νεήλυδα, τοῦτο δὲ […] πάρισθί μοι ἐπὶ δεῖπνον « Donc, puisque la fortune a bien arrangé les choses, envoie d'abord ton fils auprès de cet enfant nouveau venu, et viens chez moi pour dîner ».

Νέηλυς figure deux fois chez Homère, en *Il*. 10.434 Θρήικες οἵδ᾽ ἀπάνευθε νεήλυδες, ἔσχατοι ἄλλων, et 10.558. On ne le trouve ensuite que chez Platon, *Lois* 879d ὡς δ᾽ αὔτως καὶ ξένου ἀπείργοιτο εἴτε πάλαι ἐνοικοῦντος εἴτε νεήλυδος ἀφιγμένου, puis dans la prose tardive (Luc. *V. H.* 1.33). C'est donc un terme rare et un possible poétisme, qui figure d'ailleurs chez Hérodote en contexte discursif, au seuil d'un épisode dramatique.

νεῖκος « querelle ; bataille », νεικέω « quereller »

Le substantif νεῖκος « querelle, litige, bataille » connaît dix occurrences dans l'œuvre d'Hérodote ; le verbe dénominatif νεικέω « quereller » figure pour sa part à deux reprises. Ce sont là des termes d'ascendance homérique[222], dont il convient d'étudier les emplois.

Νεῖκος est attesté dans le sens originel de « dispute, querelle, différend » en 8.87 Εἰ μὲν καί τι νεῖκος πρὸς αὐτὸν <οἱ> ἐγεγόνεε ἔτι περὶ Ἑλλήσποντον ἐόντων, οὐ μέντοι ἔχω γε εἰπεῖν (Artémise, poursuivie par un vaisseau athénien, fonce sur un navire ami) ; en 3.120 Ἐπὶ τῶν βασιλέος θυρέων κατήμενον τόν τε Ὀροίτην καὶ ἄλλον Πέρσην τῷ οὔνομα εἶναι Μιτροβάτην, νομοῦ ἄρχοντα τοῦ ἐν Δασκυλείῳ, τούτους ἐκ λόγων ἐς νείκεα συμπεσεῖν ; et à deux reprises en 9.55 Ὡς δὲ ἀπίκετο ὁ κῆρυξ ἐς τοὺς Λακεδαιμονίους, ὥρα τέ σφεας κατὰ χώρην τεταγμένους καὶ ἐς νείκεα ἀπιγμένους αὐτῶν τοὺς πρώτους · ὡς γὰρ δὴ παρηγορέοντο τὸν Ἀμομφάρετον ὅ τε Εὐρυάναξ καὶ ὁ Παυσανίης μὴ κινδυνεύειν μένοντας μούνους Λακδαιμονίων, οὔ κως ἔπειθον, ἐς ὃ ἐς νείκεά τε συμπεσόντες ἀπίκατο καὶ ὁ κῆρυξ ὁ τῶν Ἀθηναίων παρίστατό σφι ἀπιγμένος.

Le terme se colore de la nuance judiciaire de « litige » dans le passage suivant, relatant un différend entre Démarate et Leutuvhydès : 6.66 Τέλος δὲ ἐόντων περὶ αὐτῶν νεικέων ἔδοξε Σπαριτήτῃσι ἐπειρέσθαι τὸ χρηστήριον τὸ ἐν Δελφοῖσι εἰ Ἀρίστωνος εἴη παῖς ὁ Δημάρητος ; 6.68 Λευτυχίδης μὲν γὰρ ἔφη ἐν τοῖσι νείκεσι λέγων κυέουσάν σε ἐκ τοῦ προτέρου ἀνδρὸς οὕτω ἐλθεῖν παρὰ Ἀρίστωνα, κτλ.

Comme l'indique le *Lexique* de Powell, νεῖκος prend le sens plus général de « trouble » dans le discours de Préxaspe à Cambyse, en 3.62 : Ὦ δέσποτα, οὐκ ἔστι ταῦτα ἀληθέα,

[222] Cf. ci-dessous.

ὅκως κοτέ τοι Σμέρδις ἀδελφεὸς ὁ σὸς ἐπανέστηκε, οὐδὲ ὅκως τι ἐξ ἐκείνου τοῦ ἀνδρὸς νεῖκός τοι ἔσται ἢ μέγα ἢ σμικρόν.

Enfin, νεῖκος apparaît dans le sens de « bataille », spécifiquement homérique[223], en 7.158 Αὐτοὶ δὲ ἐμέο πρότερον δεηθέντος βαρβαρικοῦ στρατοῦ συνεπάψασθαι, ὅτε μοι πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος συνῆπτο, κτλ. ; 7.225 Ὡς δὲ τούτους ἥκειν ἐπύθοντο οἱ Ἕλληνες, ἐνθεῦτεν ἤδη ἑτεροιοῦτο τὸ νεῖκος « mais quand les Grecs furent informés de leur arrivée, le combat dès lors changea d'aspect » ; et 6.42 Καὶ κατὰ τὸ ἔτος τοῦτο ἐκ τῶν Περσέων οὐδὲν ἐπὶ πλέον ἐγένετο τούτων ἐς νεῖκος φέρων Ἴωσι, ἀλλὰ τάδε μὲν χρήσιμα κάρτα τοῖς Ἴωσι ἐγένετο τούτου τοῦ ἔτεος.

Ainsi Förstemann, *s. v.* νεῖκος = « certamen, bellum », cite en ce sens les passages de 3.62, 6.42, 7.158 et 7.225, et renvoie aux nombreux passages homériques qui l'attestent[224], écrivant que ce nom « paraît signifier 'rixe' en 8.87, tout comme en *Il.* 14.205 τοὺς εἶμ᾽ ὀψομένη, καί σφ᾽ ἄκριτα νείκεα λύσω. Enfin, il est employé au sujet du litige lui-même en 6.66, 68, ce en quoi il se l'éloigne pas non plus de l'usage homérique, cf. *Il.* 18.497, *Od.* 12.440. Du reste, νεῖκος dans le sens de 'combat, guerre' est employé aussi par Hésiode, Pindare et les poètes tragiques Platon a également employé le terme dans Soph. 243a […], passage dans lequel il signifie 'rixe' ; ainsi que Xénophon dans Cyn. 1.17 […]. Je reconnais cependant sans hésitation que ces auteurs ont employé un terme poétique » ; mais Förstemann hésite à affirmer sa poéticité chez Hérodote[225]. Pourtant le terme n'est pas attesté par les inscriptions ioniennes.

Quant à νεικέω, dénominatif de νεῖκος, il signifie logiquement « quereller, chercher querelle à », d'où « invectiver, injurier » ; c'est, selon *LSJ*, un « verbe épique » ; il est employé deux fois par Hérodote, ne figure pas dans la prose attique et ne reparaîtra que dans les *Septante* (*Pr.* 10.12, etc.) : (i) 8.125 Ὡς δὲ ἐκ τῆς Λακεδαίμονος ἀπίκετο ἐς τὰς Ἀθήνας, ἐνθαῦτα Τιμόδημος Ἀφιδναῖος, τῶν ἐχθρῶν μὲν τῶν Θεμιστοκλέος ἐών, ἄλλως δὲ οὐ τῶν ἐπιφανέων ἀνδρῶν, φθόνῳ καταμαργέων ἐνείκεε τὸν Θεμιστοκλέα, τὴν ἐς Λακεδαίμονα ἄπιξιν προφέρων, κτλ. Dans cette phrase, le préverbé καταμαργέω « avoir l'esprit complètement égaré », en l'occurrence par le φθόνος [« animé d'une haine qui lui troublait l'esprit », trad. Legrand], est un *hapax* hérodotéen, le simple μαργάω étant

[223] *LSJ*, *s. v.* : « also in Hom. not seldom for battle, fight », *Il.* 4.444, 13.271, *Od.* 18.264, Il. 17.384, 20.140, 12.361, 2.376, 12.348 ; Hes. *Op.* 33, Ar. *Vesp.* 867 (anap.). »

[224] *Il.* 2.376, 4.444, 11.671, 12.348, 361, 13.271, 17.384, 20.140, 21.513 ; *Od.* 18.264, 20.267, etc.

[225] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Rixam nomen videtur significare in 8.87, nec aliter in Ξ 205 τοὺς εἶμ᾽ ὀψομένη, καί σφ᾽ ἄκριτα νείκεα λύσω. Denique de lite ipsa ponitur in 6.66, 68 : ac ne id quidem recedit ab usu Homerico, cf. Σ 497, μ 440. Ceterum νεῖκος ea notione quae est certamen, bellum ponitur etiam ab Hesiodo, Pindaro tragicisque poetis. Plato quoque usus est verbo in Sophista 243a : ἐν μέρει δὲ τότε μὲν ἓν εἶναι φασὶ τὸ πᾶν καὶ φίλον ὑπ᾽ Ἀφροδίτης, τότε δὲ πολλὰ καὶ πολέμιον αὐτὸ αὑτῷ διὰ νεῖκός τι, quo tamen loco est = rixa : quin etiam Xenophon scripsit in Cyn. 1.17 εἰ δὲ πρὸς τοὺς βαρβάρους πάντας πάσῃ τῇ Ἑλλάδι νεῖκος ἢ πόλεμος, διὰ τούτους οἱ Ἕλληνες ἐκράτουν. […] Hos tamen sine dubitatione concedo poeticum usurpasse vocabulum : de scriptore Ionico vereor ut tam certe iudicare liceat. »

employé par les tragiques (Eschl. *Sept*. 380, etc. ; Eur. *Hec*. 1128, etc.). Barguet traduit ἐνείκεε par « attaqua violemment » ; (ii) Νεικέω est par ailleurs employé de façon absolue dans le passage (cité ci-dessus) qui relate le différend opposant Amompharétos à Euryanax et Pausanias : 9.55 Νεικέων δὲ ὁ ᾿Αμομφάρετος λαμβάνει πέτρον κτλ. Powell traduit ici par « wrangle », c'est-à-dire « se quereller ».

νέκυς « cadavre »

Selon le dictionnaire étymologique de Chantraine, *s. v.* νεκρός, « la forme la plus archaïque est νέκυς, -υος également employé comme adj. 'mort', désigne le corps d'un mort, cf. Hdt. 1.140 : ἀνδρὸς Πέρσεω ὁ νέκυς et chez Hom. νέκυες τεθνηῶτες, κτάμενοι, καταφθίμενοι ; dans le chant XI de l'*Od*., cf. aussi *Il*. 15.251, peut se dire des morts chez Hadès ; mot poétique (Hom., S., E.) attesté aussi chez Hdt. et à Gortyne ; Hsch. fournit la glose νέκυρ · νεκρός. Λάκωνες. […] — Le terme usuel est νεκρός 'cadavre, mort', toujours dit dans les écrivains anciens d'êtres humains, surtout de soldats tués au combat ; avec complément au génitif νεκρὸς γυναικός, ἀνθρώπου, cf. Hdt. 2.89, 90 ; au pl. 'les morts qui sont chez Hadès' ; le mot est usuel depuis Hom. en prose et en poésie […] »[226]. Νέκυς fait donc figure, *a priori*, de synonyme et de doublet poétique de νεκρός. Hérodote atteste les deux termes, mais dans des proportions différentes — et de façon tout à fait remarquable, tandis que νεκρός figure au long de l'œuvre, pour un total de 69 occurrences, νέκυς n'apparaît que dans les quatre premiers livres, soit la première moitié de l'œuvre, représentant dix-neuf occurrences rassemblées en neuf passages distincts. Or, dans un certain nombre de ces passages, les deux termes sont attestés conjointement, sans qu'il soit possible d'opérer entre eux une distinction sémantique, mais tout au plus de niveau de langue.

Νέκυς figure d'abord dans quatre passages narratifs :

(i) l'épisode du bouvier d'Harpage en 1.113 Κάρτα τε ἔδοξε τῷ βουκόλῳ πρὸς τὰ παρεόντα λέγειν ἡ γυνή, καὶ αὐτίκα ἐποίεε ταῦτα · τὸν μὲν ἔφερε θανατώσων παῖδα, τοῦτον μὲν παραδιδοῖ τῇ ἑωυτοῦ γυναικί, <u>τὸν δὲ ἑωυτοῦ ἐόντα νεκρὸν</u> λαβὼν ἔθηκε ἐς τὸ ἄγγος ἐν τῷ ἔφερε τὸν ἕτερον · κοσμήσας δὲ τῷ κόσμῳ παντὶ τοῦ ἑτέρου παιδός, φέρων ἐς τὸ ἐρημότατον τῶν ὀρέων τιθεῖ. Ὡς δὲ τρίτη ἡμέρη τῷ παιδίῳ ἐκκειμένῳ ἐγένετο, ἤιε ἐς πόλιν ὁ βούκολος, τῶν τινα προβοσκῶν φύλακον αὐτοῦ καταλιπών, ἐλθὼν δὲ ἐς τοῦ Ἁρπάγου ἀποδεικνύναι ἔφη ἕτοιμος εἶναι <u>τοῦ παιδίου τὸν νέκυν</u> ;

(ii) Tomyris, reine des Massagètes, outrageant le cadavre de Cyrus : 1.214 ᾿Ασκὸν δὲ πλήσασα αἵματος ἀνθρωπηίου Τόμυρις ἐδίζητο ἐν τοῖσι τεθνεῶσι τῶν Περσέων <u>τὸν Κύρου νέκυν</u>, ὡς δὲ εὗρε, ἐναπῆκε αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν ἐς τὸν ἀσκόν · <u>λυμαινομένη δὲ τῷ νεκρῷ</u> ἐπέλεγε τάδε ;

[226] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

(iii) parallèlement, Cambyse outrageant le cadavre d'Amasis : 3.16 Ἐπείτε γὰρ ἐσῆλθε ἐς τὰ τοῦ Αμάσιος οἰκία, αὐτίκα ἐκέλευε ἐκ τῆς ταφῆς τὸν Ἀμάσιος νέκυν ἐκφέρειν ἔξω · ὡς δὲ ταῦτά οἱ ἐπιτελέα ἐγένετο, μαστιγοῦν τὸν νέκυν (DRSV, om. ABCP) ἐκέλευε καὶ τὰς τρίχας ἀποτίλλειν καὶ κεντροῦν τε καὶ τἆλλα πάντα λυμαίνεσθαι ;

(iv) enfin, dans le conte de Rhampsinite et des voleurs : 2.121γ τοῦ φωρὸς τὸν νέκυν κατὰ τοῦ τείχεος κατακρεμάσαι ; 2.121γ Ἀνακρεμαμένου δὲ τοῦ νέκυος τὴν μητέρα δεινῶς φέρειν ; 2.121δ Ὡς δὲ κατὰ τοὺς φυλάσσοντας ἦν τὸν κρεμάμενον νέκυν ; 2.121δ ἐπιθέντα δὲ τὸν νέκυν ἐπὶ τοὺς ὄνους ἀπελαύνειν ἐπ᾽ οἴκου ; 2.121ε Τὸν δὲ βασιλέα, ὡς αὐτῷ ἀπηγγέλθη τοῦ φωρὸς ὁ νέκυς ἐκκεκλεμμένος, δεινὰ ποιέειν […] Νεκροῦ προσφάτου ἀποταμόντα ἐν τῷ ὤμῳ τὴν χεῖρα ἰέναι […] σοφώτατον δὲ ὅτε τοὺς φυλάκους καταμεθύσας καταλύσειε τοῦ ἀδελφεοῦ κρεμάμενον τὸν νέκυν. Τὸν δέ, ὡς ἤκουσε, ἅπτεσθαι αὐτοῦ, τὸν δὲ φῶρα ἐν τῷ σκότεϊ προτεῖναι αὐτῇ τοῦ νεκροῦ τὴν χεῖρα.

D'autre part, νέκυς se rencontre dans des passages ethnographiques traitant :

(i) des coutumes funéraires des Perses en 1.140 Τάδε μέντοι ὡς κρυπτόμενα λέγεται καὶ οὐ σαφηνέως περὶ τοῦ ἀποθανόντος, ὡς οὐ πρότερον θάπτεται ἀνδρὸς Πέρσεω ὁ νέκυς πρὶν ἂν ὑπ᾽ ὄρνιθος ἢ κυνὸς ἑλκυσθῇ […]. Κατακηρώσαντες δὲ ὦν τὸν νέκυν Πέρσαι γῇ κρύπτουσι ;

(ii) d'une loi instituée sous le règne d'Asychis : 2.136 Ἐπὶ τούτου βασιλεύοντος ἔλεγον ἀμιξίης ἐούσης πολλῆς χρημάτων γενέσθαι νόμον Αἰγυπτίοισι, ἀποδεικνύντα ἐνέχυρον τοῦ πατρὸς τὸν νέκυν οὕτω λαμβάνειν τὸ χρέος ;

(iii) du fait de brûler les cadavres, qui est contraire à l'usage du peuple perse comme à celui du peuple égyptien : 3.16 Τὸ ὦν κατακαίειν τοὺς νεκροὺς οὐδαμῶς ἐν νόμῳ οὐδετέροισί ἐστι, Πέρσῃσι μὲν δι᾽ ὅ περ εἴρηται, θεῷ οὐ δίκαιον εἶναι λέγοντες νέμειν νεκρὸν ἀνθρώπου · Αἰγυπτίοισι δὲ νενόμισται τὸ πῦρ θηρίον εἶναι ἔμψυχον, πάντα δὲ [αὐτὸ] κατεσθίειν τά περ ἂν λάβῃ, πλησθὲν δὲ αὐτὸ τῆς βορῆς συναποθνῄσκειν τῷ κατεσθιομένῳ · οὐκ ὦν θηρίοισι νόμος οὐδαμῶς σφί ἐστι τὸν νέκυν διδόναι · κτλ.

(iv) des sépultures des Egyptiens : 3.24 Ἐπεὰν τὸν νεκρὸν ἰσχνήσωσι, εἴτε δὴ κατά περ Αἰγύπτιοι εἴτε ἄλλως κως, γυψώσαντες ἅπαντα αὐτὸν γραφῇ κοσμέουσι, ἐξομοιοῦντες τὸ εἶδος ἐς τὸ δυνατόν, ἔπειτα δὲ οἱ περιιστᾶσι στήλην ἐξ ὑάλου πεποιημένην κοίλην […]. Ἐν μέσῃ δὲ τῇ στήλῃ ἐνεὼν διαφαίνεται ὁ νέκυς, οὔτε ὀδμὴν οὐδεμίαν ἄχαριν παρεχόμενος οὔτε ἄλλο ἀεικὲς οὐδέν · καὶ ἔχει πάντα φανερὰ ὁμοίως αὐτῷ τῷ νέκυϊ ;

(v) et pour finir, des funérailles des rois chez les Gerrhiens : 4.71 Ἐνθαῦτα, ἐπεάν σφι ἀποθάνῃ ὁ βασιλεύς, ὄρυγμα γῆς μέγα ὀρύσσουσι τετράγωνον, ἕτοιμον δὲ τοῦτο ποιήσαντες ἀναλαμβάνουσι τὸν νεκρόν, κτλ. […]. Οἳ δὲ ἂν παραδέξωνται κομισθέντα τὸν νεκρόν, ποιεῦσι τά περ οἱ βασιλήιοι Σκύθαι […]. 4.71 Ἐνθεῦτεν δὲ κομίζουσι ἐν

τῇ ἁμάξῃ τοῦ βασιλέος τὸν νέκυν ἐκ ἄλλο ἔθνος τῶν ἄρχουσι · οἱ δέ σφι ἕπονται ἐς τοὺς πρότερον ἦλθον. Ἐπεὰν δὲ πάντας περιέλθωσι τὸν νέκυν κομίζοντες, ἐν Γέρροισι ἔσχατα κατοικημένοισί εἰσι τῶν ἐθνέων τῶν ἄρχουσι καὶ ἐν τῇσι ταφῇσι. Καὶ ἔπειτα, ἐπεὰν θέωσι τὸν νέκυν ἐν τῇσι θήκῃσι, κτλ.

A la lumière de cet inventaire, on voit comment νέκυς, terme poétiquement marqué, alterne librement avec son doublet neutre νεκρός. Cependant, Förstemann pense déceler une différence d'usage entre Hérodote et Homère : « chez Homère, écrit-il, νέκυες désigne plus souvent les morts, comme en *Od*. 11.29, 491, 569, 12.583, et νέκυς est employé pour l'adjectif 'mort' en *Il*. 17.240, 18.152, usage que ne connaît guère Hérodote » ; il en conclut pour Hérodote à un possible usage de la langue ionienne selon lequel le terme νέκυς, qui chez Homère avait toutes les significations dévolues à νεκρός, se restreindrait à celle de « cadavre humain »[227] ; du moins confirme-t-il que le terme est employé chez les Attiques par les seuls poètes[228]. Cette hypothèse de distinction sémantique est reprise par S. Lilja qui la croit illustrée par des passages tels que 1.214, 2.121, 3.16, 3.24 et 5.92[229]. Or, l'examen des passages hérodotéens invoqués, où νέκυς et νεκρός sont employés de façon concomitante, ne semble guère confirmer une telle distinction qui, si elle est commode pour le traducteur, risque fort en définitive d'être une vue de l'esprit. Ainsi, Powell donne aussi bien pour νέκυς que pour νεκρός la traduction « human corpse ». Qui plus est, le passage de 5.92 η présente, à côté de νεκρός, non le simple νέκυς mais le terme composé νεκυομάντηιον qui signifie « oracle des morts » : ici donc, νέκυς signifie bien « mort ». Dans tous les autres emplois, il semble bien qu'il faille tenir νέκυς et νεκρός pour des synonymes signifiant « cadavre humain », la différence entre les deux termes n'étant pas d'ordre sémantique, mais plutôt poétique. On retiendra enfin que νέκυς caractérise en propre la première moitié de l'œuvre, à l'exclusion de la seconde dans laquelle seul figure νεκρός.

[227] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Sed apud Homerum νέκυες saepius sunt etiam mortui, ut in λ 29, 491, 569, μ 583, et νέκυς ponitur pro adiectivo = *mortuus* in Ρ 240, Σ 152, quem usum fere non novit Herodotus. Fortasse igitur apud Nostrum agnoscenda est consuetudo sermonis Ionici recentioris ea, ut vox illa qua Homerus expressit omnes notiones quae sunt in νεκρός usurpata sit tantummodo paene ad significandum cadaver hominis mortui »

[228] « In litteris Atticis legitur solum apud poetas aut apud scriptores recentiores. Cf. Soph. *Ant*. 26, 467, 515, Eur. *Or*. 1585, 1745, *Suppl*. 70, Herod. 4.8.12. »

[229] S. LILJA, *op. cit*., p. 27 : « After νέκυς (fr. 96), Haberle remarks « Homer oft », but it should be added that νεκρός (fr. 63) is used by Homer equally often. When he speaks of the dead, Heraclitus writes ζώντων καὶ νεκρῶν, and when he means corpses he writes νέκυες κοπρίων ἐκβλητότεροι. In Homer, each of these words has both senses, but Herodotus seems to make a distinction between the two meanings » ; l'auteur précise en note : « Illustrative passages where both words are used are in 1.214, 2.121, 3.16 and 24, and 5.92. The distinction in Heraclitus might be due to chance, for each word is used by him only once. »

Νεοάλωτος, νεόγαμος, νεογνός, νεόκτιστος, νεόπλυτος

Hérodote atteste plusieurs composés à premier membre νεο- signifiant « récemment ». Ce sont soit des composés de détermination verbale à sens passif (νεοάλωτος, νεογνός, νεόκτιστος, νεόπλυτος), soit des composés possessifs de type *bahuvrīhi* (νεόγαμος).

Νεοάλωτος[230] « nouvellement pris » qualifie des poissons dans la comparaison de 9.120 οἱ τάριχοι ἐπὶ τῷ πυρὶ κείμενοι ἐπάλλοντό τε καὶ ἤσπαιρον ὅκως περ ἰχθύες νεοάλωτοι « les poissons mis sur le feu sautaient et frétillaient tout comme des poissons nouvellement pris ». Ce terme étant un *hapax* de la littérature grecque, il est impossible de savoir s'il connaît des emplois poétiques. Du moins peut-on penser, s'agissant d'un prodige, que ce composé de création peut-être personnelle a une résonance poétique.

Νεόκτιστος « nouvellement fondé » qualifie une cité de Thrace en 5.24, dans un discours de Darius à Histiée : Μίλητον μὲν ἔα καὶ τὴν νεόκτιστον ἐν Θρηίκῃ πόλιν, σὺ δέ μοι ἑπόμενος ἐς Σοῦσα ἔχε τά περ ἂν ἐγὼ ἔχω, ἐμός τε σύσσιτος ἐὼν καὶ σύμβουλος « Laisse donc Milet et la cité de Thrace nouvellement fondée, et suis-moi à Suse pour jouir de ce dont je jouis, en étant mon compagnon de table et mon conseiller ». Ce composé est employé par Pindare, *Ném*. 9.2, pour qualifier la ville d'Etna, ainsi que *P*. 4.206, où il qualifie θέναρ, la « partie creuse de l'autel » où sont déposées les offrandes. Thucydide l'emploie également en 3.100 ἐξ Ἡρακλείας τῆς ἐν Τραχῖνι πόλεως τότε νεοκτίστου οὔσης ; le terme n'est donc pas exclusivement poétique. Cependant, on remarquera que l'occurrence hérodotéenne prend place dans une phrase à la syntaxe un tant soit peu poétique (expression du pronom personnel sans changement de sujet dans le second membre de la parataxe) et présentant des rythmes dactyliques : Μίλητον μὲν ἔα…, σὺ δέ μοι… Pour peu que l'on retranche le circonstant adnominal ἐν Θρηίκῃ, le syntagme se lit pour sa part comme un dimètre iambique : καὶ τὴν νεόκτιστον πόλιν. Il semble donc que l'on puisse considérer le composé νεόκτιστος comme poétiquement marqué.

Νεόπλυτος « lavé de frais » qualifie les vêtements des prêtres égyptiens en 2.37 : Εἵματα δὲ λίνεα φορέουσι αἰεὶ νεόπλυτα. Le composé, et même le syntagme εἵματα νεόπλυτα, sont déjà homériques : *Od*. 6.64 οἱ δ᾽ αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ᾽ ἔχοντες. Si le terme reparaît dans une inscription athénienne du IIème siècle après J.-C, il n'en est pas moins plausiblement poétique dans la phrase d'Hérodote, où l'on peut lire avec gémination métrique du λ initial de λίνεα une séquence de quatres dactyles : Εἵματα δὲ (λ)λίνεα

[230] La forme retenue par les éditeurs est celle des manuscrits ABCP², les autres manuscrits donnant νεαλ-.

φορέουσι[231], tandis que αἰεὶ νεόπλυτα lu avec synizèse compose une autre séquence dactylique.

Νεογνός « nouveau-né » est employé au début du *logos* égyptien, dans l'expérience de Psammétique : 2.2 Παιδία δύο νεογνὰ ἀνθρώπων τῶν ἐπιτυχόντων δίδωσι ποιμένι τρέφειν ἐς τὰ ποίμνια τροφήν τινα τοιήνδε, κτλ. Cet adjectif est attesté aussi bien en poésie (depuis l'*Hymne à Cérès*, 141) qu'en prose (Xén., *Œc*. 7.21), et il n'y aurait pas lieu de le considérer comme poétique dans la phrase d'Hérodote si la suite de la phrase ne présentait pas à la fois une double figure étymologique et un rythme iambico-trochaïque très probablement intentionnel (δίδωσι ποιμένι τρέφειν : dimètre iambique[232] ; ἐς τὰ ποίμνια τροφήν : dimètre trochaïque catalectique).

Νεόγαμος « jeune marié(e) » connaît pour sa part trois occurrences, toutes trois dans le *logos* lydien. La première ouvre la réponse de Crésus aux députés mysiens venus lui demander l'aide de son fils dans leur chasse au sanglier : 1.36 Παιδὸς μὲν πέρι τοῦ ἐμοῦ μὴ μνησθῆτε ἔτι · οὐ γὰρ ἂν ὑμῖν συμπέμψαιμι · νεόγαμός τε γάρ ἐστι καὶ ταῦτά οἱ νῦν μέλει. La deuxième figure dans les propos adressés par le fils lui-même à son père : 1.37 Νῦν τε τέοισί με χρὴ ὄμμασι ἔς τε ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς φοιτῶντα φαίνεσθαι ; κοῖος μέν τις τοῖσι πολιήτῃσι δόξω εἶναι, κοῖος δέ τις τῇ νεογάμῳ γυναικί ; Ces deux passages ont déjà été relevés à divers titres au cours de notre étude. La troisième enfin qualifie la jeune épouse de Pisitrate, dans le cadre de leurs relations contre nature : 1.61 Οἷα δὲ παίδων τέ οἱ ὑπαρχόντων νεηνιέων καὶ λεγομένων ἐναγέων εἶναι τῶν Ἀλκμεωνιδέων, οὐ βουλόμενός οἱ γενέσθαι ἐκ τῆς νεογάμου γυναικὸς τέκνα ἐμίσγετό οἱ οὐ κατὰ νόμον.

Faut-il considérer que l'on a là affaire à un composé poétique ? Le fait est que νεόγαμος connaît trois occurrences chez les tragiques : Eschl. *Ag*. 1179 νεογάμου νύμφης δίκην ; Eur. *Méd*. 324 τῆς τε νεογάμου κόρης, 1348 λέκτρων νεογάμων. Lu avec synizèse, ce mot s'intègre en effet dans la forme du trimètre iambique. Par ailleurs, νεόγαμος est aussi employé par Xénophon, *Cyr*. 3.1.36 : Ὁ δὲ ἐτύγχανε νεόγαμός τε ὢν καὶ ὑπερφιλῶν τὴν γυναῖκα, où la présence du préverbé hyperbolique ὑπερφιλέω « aimer passionnément » pourrait être un indice pour une interprétation poétique du composé.

Si l'on en revient aux occurrences hérodotéennes, on remarquera que la deuxième (1.37) trouve place dans un contexte d'interrogations inquiètes et pressantes ; plus précisément, la phrase κοῖος δέ τις τῇ νεογάμῳ γυναικί ; suit un rythme iambique appuyé qui la rapproche formellement des passages tragiques cités. Dans le premier exemple (1.36), νεόγαμος est mis en valeur par sa place liminaire après ponctuation forte ; or, la longue séquence est d'une

[231] Cette scansion est rendue probable par la présence, à l'ouverture du chapitre 37, d'une séquence dactylique inaugurale : Θεοσεβέες δὲ περισσῶς (ἐόντες) ; voir sur ce point le chapitre III.
[232] Nous adoptons, sur la foi des meilleurs manuscrits (ABCP) confortée par le critère rythmique, la leçon δίδωσι retenue par STEIN, face à διδοῖ (*cett*.).

grande solennité, du fait de l'anastrophe de la préposition περί et d'un rythme entièrement dactylique[233] ; enfin, la fin de phrase καὶ ταῦτά οἱ νῦν μέλει, avec son démonstratif, est fortement expressive. Il semble donc là encore que νεόγαμος connaisse un emploi marqué. Enfin, en 1.61, le syntagme τῆς νεογάμου γυναικός est précédé du verbe γενέσθαι avec lequel il compose une séquence allitérante en ν et γ. Divers critères convergent donc pour nous faire penser que νεόγαμος a, dans ses trois emplois hérodotéens, une valeur poétique.

νήπιος « enfant ; idiot »

L'adjectif νήπιος « enfant », au sens étymologique de latin « *in-fans* », se rencontre au sens propre en 4.147 ἐόντων δ᾽ ἔτι τῶν παίδων τούτων νηπίων, et en 5.16 τὰ δὲ νήπια παῖδα. De même, Homère emploie νήπια τέκνα en *Il*. 2.136, 311, etc. Cependant, comme l'observe Förstemann, dans ce sens propre, « le terme ne semble jamais avoir été obsolète, même chez les prosateurs »[234], comme en témoignent les exemples de Platon, *Ax*. 366c, 367a, Théophraste, *H. P*. 8.1.7, Polybe, 4.20.8, 5.29.2, Diodore 1.74, Plutarque, *Mor*. 162b ; etc.

Le sens métaphorique de l'adjectif pour qualifier chez Homère un « imbécile » ou un « idiot » est pour sa part bien connu (Cf. *Il*. 2.38, 5.406, 7.401 ; *Od*. 1.8, etc.). Or ce sens ne figure chez Hérodote que dans deux oracles de la Pythie, le premier cité sous forme littérale et hexamétrique : 1.85 Λυδὲ γένος, πολλῶν βασιλεῦ, μέγα νήπιε Κροῖσε ; le second, reformulé sous forme prosaïque : 7.169 Ἡ δὲ Πυθίη ὑπεκρίνατο · Ὦ νήπιοι, ἐπιμέμφεσθε ὅσα ὑμῖν ἐκ τῶν Μενέλεῳ τιμωρημάτων Μίνως ἔπεμψε μηνίων δακρύματα ; (reproche de la Pythie aux Crétois venus demander s'il leur serait avantageux de secourir la Grèce). Νήπιος figure donc ici comme un vestige poétique du discours oraculaire.

νοήμων « sensé »

Cet adjectif dérivé de νόος est employé par Cambyse dans un discours où il rapporte le jugement des Perses à son égard : 3.34 Νῦν ἄρα μέ φασι Πέρσαι οἴνῳ προσκείμενον παραφρονέειν καὶ οὐκ εἶναι νοήμονα « A présent donc, les Perses affirment que je suis porté sur le vin, que je délire et ne suis pas sensé ! ». Il est par ailleurs fort rare, mais précisément attesté dans une formule homérique ἐπεὶ οὔ τι νοήμονες οὐδὲ δικαιοί (Hom. *Od*. 2.282, 3.133), ainsi que dans une épigramme grecque de Sinope (907.5) Νοήμονα τέκτονα χαλκοῦ. Il ne reparaît en prose que chez Lucien, *Philops*. 34. Le verbe παραφρονέω aux côtés duquel il figure est lui-même employé par les tragiques (Eschyle, *Sept*. 806 ; Sophocle, *Ph*. 815, etc.), ainsi, il est vrai, que par Hippocrate (*Progn*. 39) : mais on peut remarquer que la coordination de ces deux termes, et la présence de l'adjectif en fin de phrase, représentent une possible réminiscence homérique.

[233] Sur l'interprétation dactylique de cette ouverture du discours de Crésus, voir chap. III, II.
[234] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « vox nunquam, ne apud scriptores quidem, videtur prorsus obsoluisse. »

νόστος « retour », νοστέω « retourner »

Νόστος, terme poétique dérivé du verbe νέομαι « retourner », désigne notamment dans l'*Odyssée* le « retour chez soi, dans sa patrie », après la guerre de Troie. On sait d'ailleurs qu'il existait plusieurs épopées, nommées Νόστοι, qui relataient, sur le modèle de l'*Odyssée*, le retour des héros des grecs après la guerre de Troie. On peut ainsi évoquer *Od*. 23.68 ὤλεσε τηλοῦ νόστον ᾽Αχαιίδος, ou encore 22.323 νόστοιο τέλος γλυκεροῖο, etc. Le terme est également employé par les tragiques, souvent dans des passages lyriques : Eschyle, *Pers*. 861 νόστοι ἐκ πολέμων ; Sophocle, *Aj*. 900 ᾽Ὦμοι ἐμῶν νόστων.

Hérodote emploie une fois νόστος, à propos du retour par voie de mer de Xerxès revenant d'Athènes, retour au cours duquel éclate une violente tempête. La seule chance de salut pour le roi consistant à alléger le navire, les passagers se seraient jetés à la mer, et Xerxès aurait gratifié le pilote d'une couronne d'or pour lui avoir sauvé la vie, mais lui aurait fait trancher la tête pour avoir causé la mort de nombreux Perses. « Voilà ce que l'on raconte au sujet du retour de Xerxès » : 8.119 Οὗτος δὲ ἄλλος λόγος λέγεται περὶ τοῦ Ξέρξεω νόστου, οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός, οὔτε ἄλλως οὔτε τὸ Περσέων τοῦτο πάθος. On notera dans cette phrase la présence du dimètre trochaïque « formulaire » οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός[235], et le rythme dactylico-spondaïque de la séquence finale : οὔτ(ε) ἄλλως οὔτε τὸ Περσέων τοῦτο πάθος. Le terme νόστος apparente quant à lui explicitement le retour difficile de Xerxès aux mésaventures de l'Ulysse épique.

Si νόστος ne connaît qu'une seule occurrence, le verbe dénominatif νοστέω « rentrer (sain et sauf), retourner » se rencontre pour sa part à seize reprises dans l'œuvre d'Hérodote. Or, il s'agit là encore d'un terme homérique et poétique, qui en tant que verbe simple ne figure dans la prose classique qu'une fois chez Platon, *Ep*. 335c ὑπὸ γῆς νοστήσαντι πορείαν, et qui pas plus que νόστος, n'est attesté dans les inscriptions ioniennes (tandis que les préverbés ἀπονοστέω et ὑπονοστέω, employés respectivement vingt-neuf et trois fois par Hérodote, sont également attestés par Thucydide, Xénophon, Aristote, etc., et doivent en conséquence être tenus pour usuels).

Le verbe simple est ainsi dit :

(i) du retour de Milet du héraut d'Alyatte, rapportant des nouvelles contraires aux espoirs du roi ; 1.22 ᾽Ελπίζων γὰρ ὁ ᾽Αλυάττης σιτοδείην τε εἶναι ἰσχυρὴν ἐν τῇ Μιλήτῳ καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον κακοῦ, ἥκουε τοῦ κήρυκος νοστήσαντος ἐκ τῆς Μιλήτου τοὺς ἐναντίους λόγους ἢ ὡς αὐτὸς κατεδόκεε : dans cette phrase s'observe le remarquable trimètre iambique καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον, sur lequel voir notre troisième partie ;

(ii) des Scythes réfugiés sur le territoire de Cyaxare avec lequel ils vivent en bonne entente, mais qui un jour rentrent bredouilles de leur chasse : 1.73 Χρόνου δὲ γενομένου καὶ αἰεὶ φοιτώντων τῶν Σκυθέων ἐπ᾽ ἄγρην καὶ αἰεί τι φερόντων, καί κοτε συνήνεικε

[235] Sur lequel cf. chap. III, III. A.

ἑλεῖν σφεας μηδέν· νοστήσαντας δὲ αὐτοὺς κεινῇσι χερσὶ ὁ Κυαξάρης (ἦν γὰρ, ὡς διέδεξε, ὀργὴν [οὐκ] ἄκρος) τρηχέως κάρτα περιέσπε ἀεικείῃ : on note ici l'emploi d'une locution métaphorique ὀργὴν ἀκρός et du substantif ἀεικείη sur lequel voir ci-dessus, *s. v.* ἀεικής ;

(iii) du retour du jeune Cyrus chez ses véritables parents en 1.122 Νοστήσαντα δέ μιν ἐς τοῦ Καμβύσεω τὰ οἰκία ἐδέξαντο οἱ γεινάμενοι, καὶ δεξάμενοι ὡς ἐπύθοντο, μεγάλως ἀσπάζοντο οἷα δὴ ἐπιστάμενοι αὐτίκα τότε τελευτῆσαι, κτλ., phrase dans laquelle on note la locution hyperbolique μεγάλως ἀσπάζοντο ;

(iv) du retour de Sésostris en Egypte au terme de ses conquêtes et après sa vengeance sur son frère : 2.108 Νοστήσας δὲ ὁ Σέσωστρις ἐς τὴν Αἴγυπτον καὶ τεισάμενος τὸν ἀδελφεὸν κτλ. : cette phrase peut se découper en deux séquences composées de trois (Νοστήσας δ(ὲ) ὁ Σέσωστρις), puis de six dactyles (ἐς τὴν Αἴγυπτον καὶ τεισάμενος τὸν ἀδελφεὸν) ;

(v) de la disparition des Perses en marche contre les Ammoniens en 3.26 Ἐς μὲν δὴ τοῦτον τὸν χῶρον λέγεται ἀπικέσθαι τὸν στρατόν· τὸ ἐνθεῦτεν δέ, ὅτι μὴ αὐτοὶ Ἀμμώνιοι καὶ οἱ τούτων ἀκούσαντες, ἄλλοι οὐδένες οὐδὲν ἔχουσι εἰπεῖν περὶ αὐτῶν· οὔτε γὰρ ἐς τοὺς Ἀμμωνίους ἀπίκοντο οὔτε ὀπίσω ἐνόστησαν : on note encore dans cette phrase la séquence dactylique ἄλλοι οὐδένες οὐδὲν ἔχουσι εἰπεῖν περὶ αὐτῶν ;

(vi) du retour de Scythie de Darius, dans un discours qu'il tient à Histiée : 5.24 Ἐπείτε τάχιστα ἐνόστησα ἀπὸ Σκυθέων καὶ σύ μοι ἐγένεο ἐξ ὀφαλμῶν, οὐδέν κω ἄλλο χρῆμα οὕτω ἐν βράχεϊ ἐπεζήτησα ὡς σὲ ἰδεῖν τε καὶ ἐς λόγους μοι ἀπικέσθαι, ἐγνωκὼς ὅτι κτημάτων πάντων ἐστὶ τιμιώτατον ἀνὴρ φίλος συνετός τε καὶ εὔνοος, τά τοι ἐγὼ καὶ ἀμφότερα συνειδὼς ἔχω μαρτυρέειν ἐς πρήγματα τὰ ἐμά, discours dont les séquences συνετός τε καὶ εὔνοος et πρήγματα τὰ ἐμά révèlent la composition ;

(vii) du retour à Corinthe du héraut de Périandre en 5.92 ζ Νοστήσαντος δὲ τοῦ κήρυκος ἐς τὴν Κόρινθον ἦν πρόθυμος πυνθάνεσθαι τὴν ὑποθήκην ὁ Περίανδρος, passage à rapprocher de (i) ;

(viii) du retour d'Egine de Cléomène, résolu à détrôner Démarate, roi de Sparte : 6.61 Κλεομένης δὲ νοστήσας ἀπ᾽ Αἰγίνης ἐβούλευε τὸν Δημάρητον παῦσαι τῆς βασιληίης ;

(ix) du retour d'Argos du même Cléomène, cette fois-ci traduit devant les éphores par les ennemis qui l'accusent de s'être laissé corrompre pour ne pas prendre Argos : 6.82 Νοστήσαντα δέ μιν ὑπῆγον οἱ ἐχθροὶ ὑπὸ τοὺς ἐφόρους, κτλ. ;

(x) du retour heureux que souhaite à Xerxès le Lydien Pythios venu le prier d'exempter de l'expéedition l'un de ses fils : 7.38 Σὺ δέ, ὦ βασιλεῦ, ἐμέ ἐς τόδε ἡλικίης ἥκοντα οἰκτίρας τῶν μοι παίδων ἕνα παράλυσον τῆς στρατιῆς τὸν πρεσβύτατον, ἵνα αὐτοῦ τε ἐμέο καὶ τῶν χρημάτων ᾖ μελεδωνός· τοὺς δὲ τέσσερας ἄγεο ἅμα σεωυτῷ, καὶ πρήξας τὰ νοέεις νοστήσειας ὀπίσω, phrase dans laquelle on relève la clausule dactylique

ᾗ μελεδωνός et, précédant le verbe à l'optatif, la séquence dactylique καὶ πρήξας τὰ νοέεις ;

(xi) du retour triomphal que prévoit Xerxès se comparant à ses prédécesseurs et s'imaginant maître de toute l'Europe : 7.50 Ἡμεῖς τοίνυν ὁμοιούμενοι ἐκείνοισι ὥρην τε τοῦ ἔτεος καλλίστην πορευόμεθα καὶ καταστρεψάμενοι πᾶσαν τὴν Εὐρώπην νοστήσομεν ὀπίσω, οὔτε λιμῷ ἐντυχόντες οὐδαμόθι οὔτε ἄλλο ἄχαρι οὐδὲν παθόντες, phrase au registre épique appuyé ;

(xii) du retour paisible en Asie qu'aurait pu connaître Bogès s'il n'avait pas préféré résister aux Athéniens jusqu'à la dernière extrémité : 7.107 ὅς, ἐπειδὴ ἐπολιορκέετο ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ Κίμωνος τοῦ Μιλτιάδεω, παρεὸν αὐτῷ ὑπόσπονδον ἐξελθεῖν καὶ νοστῆσαι ἐς τὴν Ἀσίην, οὐκ ἠθέλησε, μὴ δειλίῃ δόξειε περιεῖναι βασιλέϊ, ἀλλὰ διεκαρτέρεε ἐς τὸ ἔσχατον ;

(xii) du retour dans leur patrie que souhaite Xerxès pour des espions grecs capturés par les Perses, Xerxès tenant le raisonnement suivant : νοστησάντων δέ τούτων ἐς τὴν Ἑλλάδα δοκέειν ἔφη ἀκούσαντας τοὺς Ἕλληνας τὰ ἑωυτοῦ πρήγματα πρὸ τοῦ στόλου τοῦ γινομένου παραδώσειν σφέας τὴν ἰδίην ἐλευθερίην, κτλ., et de leur retour effectif : 7.148 Οἱ μέν νυν κατάσκοποι οὕτω θεησάμενοί τε καὶ ἀποπεμφθέντες ἐνόστησαν ἐς τὴν Εὐρώπην, ce double exemple illustrant, avec d'autres, le sens de « rentrer sain et sauf » défini par Chantraine, *DELG, s. v.* ;

(xiii) de la possibilité du retour à Sparte qui s'offre à deux des « trois cents », Eurytos et Aristodamos, s'ils refusent d'affronter les Perses, en 7.229 παρεὸν αὐτοῖσι ἀμφοτέροισι κοινῷ λόγῳ χρησαμένοισι ἢ ἀποσωθῆναι ὁμοῦ ἐς Σπάρτην […], ἢ εἴ γε μὴ ἐβούλοντο νοστῆσαι, ἀποθανεῖν ἅμα τοῖσι ἄλλοισι, παρεόν σφι τούτων τὰ ἕτερα ποιέειν, οὐκ ἐθελῆσαι ὁμοφρονέειν, κτλ., Eurytos décidant de se battre et Aristodamos de s'enfuir ;

(xiv) enfin, du retour tragique à Sparte de Pantitès, un autre des « trois cents », qui se voyant déshonoré, se pend à son retour : 7.232 νοστήσαντα δὲ τοῦτον ἐς Σπάρτην, ὡς ἠτίμωτο, ἀπάγξασθαι, la syntaxe de cette phrase d'où se détache après la circonstanciation causale l'infinitif final ἀπάγξασθαι étant fortement expressive.

En conclusion, on observe que dans de nombreux exemples, l'emploi du verbe νοστέω entendu au sens de « revenir d'un voyage », parfois dans celui plus précis de « rentrer sain et sauf » qu'il a aussi chez Homère, s'accompagne de poétismes divers. Le verbe simple est donc employé par Hérodote, à la différence du préverbé ἀπονοστέω, de façon poétiquement marquée.

νωμάω-ῶ « épier, guetter »

Le verbe νωμάω, qui en tant qu'intensif itératif de νέμω signifie originellement « distribuer », selon l'usage ou rituellement, sens dans lequel il est dit dans l'*Iliade* par

exemple du vin (*Il*. 1.471, etc.), a connu un développement sémantique au sens de « manier comme il faut » (des armes, *Il*. 5.594, un sceptre, *ib*., 3.218), « mouvoir » (une partie du corps : les yeux, *Il*. 10.358, le gouvernail d'un navire, *ib*., 12.218), d'où « diriger ». Il connaît aussi un sens figuré de « mouvoir comme il faut des idées dans son esprit », attesté dans *Od*. 18.216 παῖς δ᾽ ἔτ᾽ ἐὼν καὶ μᾶλλον ἐνὶ φρεσὶ κέρδε᾽ ἐνώμας (discours de Pénélope à Télémaque), etc.

C'est finalement au sens d'« observer » qu'il subsiste à époque classique : ainsi, Platon affirme dans *Crat*. 411d : τὸ νωμᾶν καὶ τὸ σκοπεῖν ταὐτόν. Ce sens, probablement déjà présent dans l'*Hymne homérique à Cérès*, 373 ἀμφὶ ἓ νωμήσας traduit « peering round him » par LSJ, est documenté ensuite par les tragiques qui emploient le verbe χρηστηρίους ὄρνιθας ἀψευδεῖ τέχνῃ ; Sophocle, *O. R*. 300 Ὦ πάντα νωμῶν Τειρεσία, etc. Notons qu'il s'agit ici d'une observation méditative. Aussi le cas d'Hérodote est-il un peu particulier, qui emploie au livre IV le verbe au sens d'une observation purement oculaire et dans le sens d'« épier, guetter » à propos des Scythes : ceux-ci, suivant la stratégie mise en place dans leur combat contre les Perses, 4.128 Νωμῶντες ὦν σῖτα ἀναιρεομένους τοὺς Δαρείου ἐποίευν τὰ βεβουλευμένα « guettant donc les hommes de Darius en train de prendre leur nourriture, appliquaient leur tactique ». On peut noter que la phrase précédente, qui ouvre le paragraphe, commence par une longue séquence dactylique (Τὴν μὲν δὴ μετὰ Σαυροματέων μοῖραν ταχθεῖσαν), et que la phrase suivante contient la forme itérative τρέπεσκε : poétismes rythmique et morphologique qui semblent désigner ici l'emploi du verbe νωμάω comme marqué ; ce verbe est absent des inscriptions ioniennes.

— Ξ.

Aucun terme poétique relevé.

— Ο.

ὁδόω « mettre dans le bon chemin »

En dehors de l'occurrence hérodotéenne de 4.139, où Histiée s'adresse aux Scythes en leur déclarant : Καὶ τά τε ἀπ᾽ ὑμέων ἡμῖν χρηστῶς ὁδοῦται καὶ τὰ ἀπ᾽ ἡμέων ἐς ὑμέας ἐπιτηδέως ὑπηρετέεται « si, de votre côté, vous nous montrez la bonne voie, nous, du nôtre, sommes à votre service comme il se doit » (trad. Legrand), ce verbe ne figure que chez les tragiques : ainsi Eschyle, *Pr*. 813 Οὗτός σ᾽ ὀδώσει τὴν τρίγωνον ἐς χθόνα # Νείλωτιν ; ou au sens figuré, *Pr*. 498 δυστέκμαρτον εἰς τέχνην # ὥδωσα θνητούς (de même, Euripide, *Ion* 1050). Chez Eschyle, *Ag*. 175, le verbe est construit avec un infinitif : τὸν φρονεῖν βροτοὺς ὁδώ-#σαντα (passage lyrique). L'emploi hérodotéen atteste ὁδόω dans son sens propre ; s'agit-il ici d'un poétisme ? On remarquera que la phrase dans laquelle il figure suit

une structure binaire avec un rigoureux parallélisme syntaxique source d'homéotéleutes (adverbe en -ως + passif impersonnel en -ται). En outre, le syntagme χρηστῶς ὁδοῦται et le verbe ὑπηρετέεται, placés à la fin de leur proposition respective, se superposent du point de vue métrique, sur un rythme iambique (x — υ — x).

ὀϊζυρός « misérable »

L'adjectif ὀϊζυρός, dérivé du terme épique ὀϊζύς « lamentation », d'où « souffrance », est lui aussi employé par Homère. Il figure chez Hérodote au livre IX, dans le discours de Pausanias aux généraux grecs : 9.82 Ἄνδρες Ἕλληνες, τῶνδε εἵνεκα ἐγὼ ὑμέας συνήγαγον, βουλόμενος ὑμῖν τοῦ Μήδων ἡγεμόνος τὴν ἀφροσύνην δεῖξαι, ὃς τοιήνδε δίαιταν ἔχων ἦλθε ἐς ἡμέας οὕτω ὀϊζυρὴν ἔχοντας ἀπαιρησόμενος « Hommes grecs, voici pourquoi je vous ai rassemblés : je veux vous montrer la folie du commandant des Mèdes, qui, ayant un tel moyen de vivre, est venu chez nous pour nous ravir ce que nous le nôtre, qui est si misérable ! ».

Ce terme est relevé par Hofer et commenté par Förstemann au titre des homérismes lexicaux d'Hérodote, Förstemann renvoyant à des passages homériques tels que *Il*. 1.417 νῦν δ᾽ ἅμα τ᾽ ὠκύμορος καὶ ὀϊζυρὸς περὶ πάντων # ἔπλεο, 3.112, 13.569, 17.446 ; *Od*. 3.95, 4.197, 5.105, 8.540, 12.182 = 13.337 », avant de préciser : « chez les Attiques il est certain que le verbe était poétique ; de l'usage ionien il peut être permis de douter »[236]. Comme l'indique *LSJ*, le verbe n'est « pas employé par les tragiques, ni dans la prose attique ancienne » ; il n'est pas attesté non plus dans les inscriptions ioniennes : aussi l'homérisme est-il probable. On notera que les éditeurs d'Hérodote écrivent ici ὀϊζυρήν quadrisyllabique, qui est la forme homérique, le trisyllabe étant la forme attique récente : cette spécificité morphoprosodique est vraisemblablement à considérer comme un poétisme.

οἰκτρός « pitoyable, lamentable »

Ayant contemplé sa flotte depuis la rive du Pont-Euxin, Xerxès commence par se féliciter de son bonheur ; puis il se met à pleurer, affirmant à Artabane qu'il est « pris de pitié pour la brièveté de la vie humaine, puisque, de tous ces hommes si nombreux, aucun ne survivra dans cent ans ». Artabane répond alors : 7.46 Ἕτερα τούτου παρὰ τὴν ζόην πεπόνθαμεν οἰκτρότερα « Nous subissons d'autres peines au long de la vie, plus pitoyables que cela » (puis : Ἐν γὰρ οὕτω βραχέϊ βίῳ οὐδεὶς οὕτω ἄνθρωπος ἐὼν εὐδαίμων πέφυκε, οὔτε τούτων οὔτε τῶν ἄλλων, τῷ οὐ παραστήσεται πολλάκις τε καὶ οὐκὶ ἅπαξ τεθνάναι βούλεσθαι μᾶλλον ἢ ζώειν).

L'adjectif οἰκτρός est employé par les poètes, dès Homère (*Il*. 11.242, etc.) et chez les tragiques où il apparaît souvent dans des passages lyriques : ainsi Eschyle, *Suppl*. 61, *Pr*. 240,

[236] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Apud Atticos certum est verbum fuisse poeticum, de usu Ionico licet fortasse dubitare. »

435 ; Sophocle, *El*. 1067, etc. Il trouve place chez Hérodote dans un passage éminemment poétique, de registre à la fois gnomique et élégiaque.

οἶστρος « désir violent »

Le substantif οἶστρος désigne proprement le « taon, insecte dont la piqûre rend les animaux furieux » (Bailly). Il est attesté en ce sens chez Homère, *Od*. 22.300, chez Eschyle, *Pr*. 568, ou chez Plutarque, *Mor*. 55e, etc. Mais ce terme connaît par ailleurs un emploi métaphorique au sens de « désir violent, passion folle », qui est une acception poétique attestée chez Euripide, *Hipp*. 1300 καὶ σῆς γυναικὸς οἶστρον, ou dans l'*Anthologie*, 11.389, généralisée au sens de « folie » chez Sophocle, *Ant*. 1002, ou Euripide, *Or*. 791.

C'est en ce sens de « désir violent » qu'Hérodote emploie le terme dans une phrase du livre II consacrée à l'accouplement des poissons : 2.93 Οἱ δὲ ἰχθύες οἱ ἀγελαῖοι ἐν μὲν τοῖσι ποταμοῖσι οὐ μάλα γίνονται, τρεφόμενοι δὲ ἐν τῇσι λίμνῃσι τοιάδε ποιεῦσι · ἐπεάν σφεας ἐσίῃ οἶστρος κυΐσκεσθαι, ἀγεληδὸν ἐκπλέουσι ἐς θάλασαν « Les poissons grégaires ne naissent pas en général dans les fleuves, ils croissent dans les étangs et font ceci : quand le désir leur vient de se reproduire, ils descendent en bandes vers la mer ». Comme le note Stein, οἶστρος est ici « poétique pour ἐπιθυμίη ». Cet emploi est peut-être d'autant plus remarquable que le terme est ici dit d'animaux, ainsi doués de sentiments.

ὄλβος « bonheur, prospérité », ὄλβιος « heureux, prospère »

Selon Chantraine, ὄλβος désigne le « 'bonheur matériel, prospérité accordée par les dieux aux hommes' (Hom., poètes, parfois chez Hdt., X.), se distingue en principe de ἄφενος, ou πλοῦτος (cf. *Il*. 16.596) qui s'appliquent particulièrement à la richesse, et de εὐδαιμονία qui souligne la notion de 'faveur des dieux'. De même, l'adjectif dérivé ὄλβιος signifie « 'heureux, prospère' dit de personnes, cf. *Od*. 17.420 : οἶκον ἔναιον ὄλβιος ἀφνειόν ; chez Hom. et Hdt. aussi pl. n. ὄλβια 'richesse, prospérité' (*Il*. 24.543, *Od*., poètes) ; ὄλβιος se dit des hommes à qui les dieux accordent la prospérité, μάκαρ des dieux qui mènent une vie sans soucis »[237]. Ce sont là, comme l'indique *LSJ*, des termes poétiques, rares en prose attique.

Hérodote les emploie, d'abord à plusieurs reprises à propos de Crésus, qui se croit le plus heureux des mortels, dans son dialogue avec Solon. Ainsi en 1.30 νῦν ὦν ἵμερος ἐπειρέσθαι μοι ἐπῆλθέ σε εἴ τινα ἤδη πάντων εἶδες ὀλβιώτατον. Solon lui répondant qu'il s'agit de Tellos d'Athènes, Crésus s'étonne et lui demande : Κοίῃ δὲ κρίνεις Τέλλον εἶναι ὀλβιώτατον ; On constate que dans cette double occurrence, l'adjectif ὄλβιος figure au superlatif et en fin de phrase dans un syntagme qui revêt la forme d'un dimètre trochaïque : εἶδες ὀλβιώτατον et εἶναι ὀλβιώτατον. La réponse de Solon est alors la suivante, qui présente précisément l'intérêt de définir la notion d'ὄλβος en la distinguant de celle de

[237] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ὄλβος.

πλοῦτος : 1.32 Οὐ γάρ τι ὁ μέγα πλούσιος μᾶλλον τοῦ ἐπ᾽ ἡμέρην ἔχοντος ὀλβιώτερός ἐστι, εἰ μή οἱ τύχη ἐπίσποιτο πάντα καλὰ ἔχοντα εὖ τελευτῆσαι τὸν βίον. Πολλοὶ μὲν γὰρ ζάπλουτοι ἀνθρώπων ἀνόλβιοί εἰσι, πολλοὶ δὲ μετρίως ἔχοντες βίου εὐτυχέες. Ὁ μὲν δὴ μέγα πλούσιος, ἀνόλβιος δέ, δυοῖσι προέχει τοῦ εὐτυχέος μοῦνον, οὗτος δὲ τοῦ πλουσίου καὶ ἀνολβίου πολλοῖσι […] « Car l'homme très riche n'est pas plus heureux que celui qui vit au jour le jour, si la fortune ne veille pas pour qu'il achève sa vie en n'ayant que du bonheur. En effet, bien des hommes fort riches sont sans bonheur, et beaucoup qui vivent modestement sont heureux. Donc, le très riche, mais sans bonheur, n'a que deux avantages sur l'homme fortuné, tandis que celui-ci en a plusieurs sur le riche sans bonheur […] » · εἰ δὲ πρὸς τούτοισι ἔτι τελευτήσει τὸν βίον εὖ, οὗτος ἐκεῖνος τὸν σὺ ζητέεις, <ὁ> ὄλβιος κεκλῆσθαι ἄξιός ἐστι · πρὶν δ᾽ ἂν τελευτήσῃ, ἐπισχεῖν μηδὲ καλέειν κω ὄλβιον, ἀλλ᾽ εὐτυχέα […] « si en outre il achève bien sa vie, voilà celui que tu cherches, qui mérite d'être appelé heureux ; mais avant qu'il ne meure, il faut s'abstenir de l'appeler encore heureux, mais seulement chanceux […] ». Σκοπέειν δὲ χρὴ παντὸς χρήματος τὴν τελευτὴν κῇ ἀποβήσεται · πολλοῖσι γὰρ δὴ ὑποδέξας ὄλβον ὁ θεὸς προρρίζους ἀνέτρεψε « Il faut examiner en toute chose la fin à laquelle elle aboutira ; car à de nombreux hommes le dieu a montré le bonheur, avant de les renverser depuis la racine ».

Enfin, après le départ de Solon, la vengeance divine frappe Crésus, parce que, semble-t-il, il se croyait le plus heureux : 1.34 Μετὰ δὲ Σόλωνα οἰχόμενον ἔλαβε ἐκ θεοῦ νέμεσις μεγάλη Κροῖσον, ὡς εἰκάσαι, ὅτι ἐνόμισε ἑωυτὸν εἶναι ὀλβιώτατον. C'est ainsi que défait par Cyrus et condamné au bûcher, Crésus se rappelle les paroles de Solon : 1.86 τὸ τοῦ Σόλωνος, ὥς οἱ εἴη σὺν θεῷ εἰρημένον, τὸ μηδένα εἶναι τῶν ζωόντων ὄλβιον. Aux demandes d'explication qu'on lui fait alors, Crésus évoque cet Athénien Solon, qui θεησάμενος πάντα τὸν ἑωυτοῦ ὄλβον ἀποφλαυρίσειε οἷα δὴ εἴπας, κτλ.

Ὄλβιος qualifie par ailleurs les parents de la jeune fille de Sparte qui, de très laide, deviendra très belle par les soins de sa nourrice et par la grâce d'Hélène, en 6.61 οἷα ἀνθρώπων τε ὀλβίων θυγατέρα καὶ δυσειδέα ἐοῦσαν ; Skythès, prince des Zancléens, achèvera de même sa vie dans un état d'ὄλβος en 6.24 ἐς ὃ γήραϊ μέγα ὄλβιος ἐὼν ἐτελεύτησε ἐν Πέρσῃσι ; enfin, le messager Sikinnos de Thémistocle deviendra lui aussi « opulent » : 8.75 τὸν δὴ ὕστερον τούτων τῶν πρηγμάτων Θεμιστοκλέης Θεσπιέα τε ἐποίησε, ὡς ἐπεδέκοντο οἱ Θεσπιέες πολιήτας, καὶ χρήμασι ὄλβιον.

Ὄλβιος peut aussi être dit de choses : ainsi encore dans le *logos* de Crésus, 1.30 μετὰ δέ, ἡμέρῃ τρίτῃ ἢ τετάρτῃ, κελεύσαντος Κροίσου τὸν Σόλωνα θεράποντες περιῆγον κατὰ τοὺς θησαυροὺς καὶ ἐπεδείκνυσαν πάντα ἐόντα μεγάλα τε καὶ ὄλβια « Après quoi, le troisième ou quatrième jour, sur ordre de Crésus ses serviteurs promenèrent Solon par

les trésors et lui montrèrent toutes ses grandes et opulentes richesses » ; et 1.31 Ὡς δὲ τὰ κατὰ τὸν Τέλλον προετρέψατο ὁ Σόλων τὸν Κροῖσον εἴπας πολλά τε καὶ ὄλβια « Lorsque Solon eut excité la curiosité de Crésus en mentionnant les nombreux éléments du bonheur de Tellos », etc. De même, dans un développement ethnographique consacré aux Massagètes : 1.216 ἐπεὰν δὲ γέρων γένηται κάρτα, οἱ προσήκοντές οἱ πάντες συνελθόντες θύουσί μιν καὶ ἄλλα πρόβατα ἅμα αὐτῷ, ἑψήσαντες δὲ τὰ κρέα κατευωχέονται. Ταῦτα μὲν τὰ ὀλβιώτατά σφι νενόμισται, κτλ. « quand un homme est devenu très vieux, ses proches se rassemblent tous, l'immolent ainsi que du bétail avec lui, font cuire les chairs et s'en régalent. C'est là à leurs yeux (la fin) la plus heureuse ».

ὀλέθριος « funeste, fatal »

Cet adjectif dérivé de ὄλεθρος « destruction, mort » qui est attesté chez Homère, Hésiode mais aussi en ionien-attique, est pour sa part majoritairement poétique[238] ; il est cependant assez largement attesté par le *Corpus hippocratique*. Chez Hérodote, il qualifie une « folie » en 6.112 Οἱ δὲ Πέρσαι ὁρῶντες δρόμῳ ἐπιόντας παρεσκευάζοντο ὡς δεξόμενοι, μανίην τε τοῖσι Ἀθηναίοισι ἐπέφερον καὶ πάγχυ ὀλεθρίην, ὁρῶντες αὐτοὺς ἐόντας ὀλίγους, καὶ τούτους δρόμῳ ἐπειγομένους οὔτε ἵππου ὑπαρχούσης σφι οὔτε τοξευμάτων « Les Perses, les voyant attaquer en courant, se préparèrent à les recevoir, et ils attribuaient aux Athéniens une folie funeste, en les voyant si peu nombreux, qui se pressaient au pas de course, sans cavalerie et sans archers ». Peut-on considérer cet emploi comme poétique ? Il semble que la syntaxe de la phrase permette de répondre par l'affirmative : fortement expressive, elle disjoint le syntagme μανίην … ὀλεθρίην en en plaçant les deux constituants aux deux extrémités de la proposition, l'adjectif faisant partie d'un nouveau syntagme καὶ πάγχυ ὀλεθρίην proprement épitactique, destiné à mettre le terme en relief. Ὀλέθριος paraît donc connaître ici un emploi marqué.

ὀλιγοχρόνιος « qui a une vie brève »

Cet adjectif composé apparaît dans le discours de Crésus à son fils Atys en 1.38 Ὦ παῖ, οὔτε δειλίην οὔτε ἄλλο οὐδὲν ἄχαρι παριδών τοι ποιέω ταῦτα, ἀλλά μοι ὄψις ὀνείρου ἐν τῷ ὕπνῳ ἐπιστᾶσα ἔφη σε ὀλιγοχρόνιον ἔσεσθαι, ὑπὸ γὰρ αἰχμῆς σιδηρέης ἀπολέεσθαι « Mon fils, ce n'est pas pour avoir perçu en toi lâcheté ni rien d'infamant que je fais cela, mais une vision de songe qui s'est présentée dans mon sommeil m'a dit que tu aurais une vie brève, car tu mourrais sous le coup d'une lance de fer ». Hérodote n'est pas le premier auteur à attester ὀλιγόχρονιος, qui connaît une double occurrence poétique chez Théognis 1020 = Mimnerme 5.4 : ἀλλ᾽ ὀλιγοχρόνιον γίνεται ὥσπερ ὄναρ # ἥβη τιμήεσσα. Le terme est par la suite attesté en prose, chez Xénophon, *Cyr*. 4.2.24, et au comparatif chez Platon,

[238] Cf. *LSJ*, *s. v.* : « rare in prose, as Pl. *R*. 389d, Gal. 16.522. »

Phèdre 87c et d. On pourrait, à la rigueur, considérer ces emplois comme poétiques ; mais le fait est qu'ὀλιγόχρονιος figure également dans le *Corpus hippocratique* et chez Galien. Cependant, le contexte de l'occurrence hérodotéenne, qui est celui d'un songe prémonitoire, amène à rapprocher cet emploi des occurrences poétiques qui le précèdent, ou qui le suivent : ainsi *Anth*. 7.167, 7.648.

ὀλολυγή « cri rituel »

Ὀλολυγή est employé dans un passage ethnographique du *logos* libyen, au livre IV : 4.189 Δοκέει δ᾽ ἔμοιγε καὶ ἡ ὀλολυγὴ ἐπὶ ἱροῖσι ἐνθαῦτα πρῶτον γενέσθαι · κάρτα γὰρ ταύτῃ χρέωνται αἱ Λίβυσσαι καὶ χρέωνται καλῶς « Pour moi, les hurlements rituels qui accompagnent les cérémonies religieuses ont aussi la même origine, car les Libyennes en usent fort, et d'une façon remarquable » (trad. Barguet). Stein observe ici qu'ὀλολυγή est "le terme habituel pour des chants à voix haute ou dans des invocations … d'offrandres de femmes lors de sacrifices et autres actions sacrales »[239], et mentionne des passages telq qu'*Od*. 3.450 (lors du sacrifice que fait Nestor) αἱ δ᾽ ὀλόλυξαν # Θυγατέρες τε νυοί τε καὶ αἰδοίη παράκοιτις; Eschyle, *Sept*. 250 (Etéocle au choeur des jeunes femmes) κἀμῶν ἀκούσασ᾽ εὐγμάτων, ἔπειτα σὺ # Ὀλολυγμὸν ἱερὸν εὐμενῆ παιάνισον; ou Xénophon *An*. 4.3.19 ἐπεὶ δὲ καλὰ ἦν τὰ σφάγια, ἐπαιάνιζον πάντες οἱ στρατιῶται καὶ ἀνηλάλαζον, συνώλυζον δὲ καὶ αἱ γυναῖκες ἅπασαι.

Le terme est ainsi relevé par Hofer au titre des homérismes d'Hérodote, et commenté par Förstemann, qui relevant l'occurrence ponctuelle du substantif en *Il*. 6.301 αἱ δ᾽ ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον (et celle de l'Hymne à Vénus, 19, où il signifie « chant de joie »), en confirme le caractère rituel, qui n'apparaît guère que chez les poètes, tandis que les prosateurs l'emploient avec d'autres significations[240]. Ὀλολυγή désigne ainsi selon Chantraine le « 'cri rituel, cri de joie' (Hom., Hdt., poètes, cf. E. Méd. 1176) mais Th. 2.4 cri des femmes lors de l'attaque de Platées ; avec ὀλολυγαία épithète de la chouette (IG XIV, 1934, épigramme funéraire) ; ὀλολυγμός 'cri de joie', en général poussé par des femmes (trag.) ; -μα (E.) ». Le sens attesté par Hérodote est donc bien le sens poétique, dont la prégnance homérique doit être forte.

ὅμαιμος, ὁμαίμων « de même sang »

En dehors d'Hérodote, ces deux adjectifs connaissent des emplois presque exclusivement tragiques (outre quelques emplois chez Cratinos et Platon le Comique). Le premier, ὅμαιμος,

[239] STEIN, *ad loc.* : « ὀλολυγή (ὀλολυγμός, ὀλολύζειν), das gewöhnliche Wort vom lauten singenden oder in einzelnen Ausrufen bestehenden Gebete der Weiber bei Opfern und anderen sakralen Handlungen. »
[240] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Vocem fuisse de ritu sollemne recte, ut puto, monuit Steinius (ad locum Herodoteum) : quamquam sic eam apud poetas tantum usurpatam fere invenimus, ut in Eur. *Med*. 1176, *Troad*. 1073, Ar. *Lys*. 240. Nam apud Thuc. 2.4 ὀλολυγή est merus clamor uxorum, neque aliter in Appian. Pun. 77.92, Synes. Ep. 57, 67 : clamorem laetum ostendit apud Luc. Bacch. 4, strepitum apud Plut. Luc. 27. »

est ainsi attesté en 1.151 : Αἱ δὲ τὰς νήσους ἔχουσαι πέντε μὲν πόλιες τὴν Λέσβον νέμονται (τὴν γὰρ ἕκτην ἐν τῇ Λέσβῳ οἰκεομένην Ἀρίσβαν ἠνδραπόδισαν Μηθυμναῖοι, ἐόντας ὁμαίμους), κτλ., ainsi qu'en 8.144 αὖτις δὲ τὸ Ἑλληνικόν, ἐὸν ὅμαιμόν τε καὶ ὁμόγλωσσον, καὶ θεῶν ἱδρύματά τε κοινὰ καὶ θυσίαι ἤθεά τε ὁμότροπα, τῶν προδότας γενέσθαι Ἀθηναίους οὐκ ἂν εὖ ἔχοι. Dans ces deux passages, il est vrai, le contexte ne semble pas particulièrement poétique.

En revanche, le contexte de l'occurrence hérodotéenne de ὁμαίμων nous paraît poétiquement plus signifiant. Le mot prend place en effet dans le discours d'Aristagoras à Cléomène, roi de Sparte, et plus précisément dans une phrase où il l'adjure de venir au secours des Ioniens : 5.49 Νῦν ὦν πρὸς θεῶν τῶν Ἑλληνίων ῥύσασθε Ἴωνας ἐκ δουλοσύνης, ἄνδρας ὁμαίμονας « A présent donc, au nom des dieux des Grecs, délivrez les Ioniens de la servitude, eux qui vous sont liés par le sang ». On relève, un peu plus haut dans son discours, la locution Ἰώνων παῖδας qui relève selon toute vraisemblance d'une phraséologie poétique[241] ; et dans la phrase même, le verbe ῥύομαι, tandis que le syntagme ἄνδρας ὁμαίμονας, qui clôt la phrase, suit un rythme dactylique (— υυ — υυ).

L'emploi de ὁμαίμων, attesté par ailleurs chez les seuls tragiques, paraît ainsi poétiquement plus marqué que celui de ὅμαιμος.

ὁμῆλιξ « compagnon (du même âge) »

Cet adjectif composé est employé par Adraste répondant à Crésus qui lui demande d'accompagner, pour le protéger, son fils à la chasse au sanglier de Mysie : 1.42 Ὦ βασιλεῦ, ἄλλως μὲν ἔγωγε ἂν οὐκ ἥια ἐς ἄεθλον τοιόνδε · οὔτε γὰρ συμφορῇ τοιῇδε κεχρημένον οἰκός ἐστι ἐς ὁμήλικας εὖ πρήσσοντας ἰέναι, οὔτε τὸ βούλεσθαι πάρα, πολλαχῇ τε ἂν ἶσχον ἐμεωυτόν, phrase déjà étudiée au chapitre III pour son ouverture sur une longue séquence dactylique. Il apparaît de nouveau, cette fois dans le *logos* perse, à propos des mesures prises par Déiokès devenu roi : 1.99 Ταῦτα δὲ περὶ ἑωυτὸν ἐσέμνυνε τῶνδε εἵνεκεν, ὅκως ἂν μὴ ὁρῶντες οἱ ὁμήλικες, ἐόντες σύντροφοί τε ἐκείνῳ καὶ οἰκίης οὐ φλαυροτέρης οὐδὲ ἐς ἀνδραγαθίην λειπόμενοι, λυπεοίατο καὶ ἐπιβουλεύοιεν, ἀλλ᾽ ἑτεροῖός σφι δοκέοι εἶναι μὴ ὁρῶσι, dans une phrase qui atteste le jeu paronymique λειπόμενοι – λυπεοίατο[242].

Ὁμῆλιξ, qui signifie littéralement « du même âge », est un adjectif d'origine homérique et hésiodique : ainsi *Od*. 15.197, 16.419 ; Hés. *Op*. 444, 447. Employé substantivement, comme c'est le cas chez Hérodote, il en vient à désigner le « compagnon », le « camarade » : ainsi *Od*. 19.358. Les seules occurrences du terme au Vème siècle sont euripidéennes : *Alc*. 953 λεύσσων δάμαρτος τῆς ἐμῆς ὁμήλικας ; *Bacch*. 201 πατρίους παραδοχάς, ἅς θ᾽

[241] Voir la note de STEIN, *ad loc.*, renvoyant à 1.27 Λυδῶν παῖδας « altertümliche, wahrscheinlich dem Oriente entlehnte Ausdrucksweise ; bei H. noch 3.21, 5.49, 5.77, um eine glorreiche Abkunft rühmend anzudeuten. »
[242] Cf. chap. I, I. C. 1.

ὁμήλικας χρόνῳ # κεκτήμεθ(α) ; *Hipp*. 1098 ἴτ᾽, ὦ νέοι μοι τῆσδε γῆς ὁμήλικες, *Tr*. 1183 πρὸς τάφον θ᾽ ὁμηλίκων ; ou chez Aristophane, *Ach*. 336 ᾽Απολεῖς ἄρ᾽ ὁμήλικα τόνδε φιλανθρακέα ; On relève enfin un exemple chez Ctésias, Fr. 45, α : τὰ ὁμήλικα ζῶια. Hormis ce dernier cas d'attestation en prose, on peut constater que l'adjectif (substantivé) ὁμῆλιξ relève de la langue poétique. Ainsi son apparition dans le *logos* de Crésus, et plus particulièrement dans la tragédie d'Adraste et d'Atys, ne surprend guère. Quant aux « camarades » de Déiocès, on notera que la séquence ὅκως ἂν μὴ ὁρῶντες οἱ ὁμήλικες compose à peu de chose près un trimètre iambique qui n'est sans doute pas fortuit (à quoi s'ajoute une chaîne assonante en o à l'initiale).

ὄνομαι, κατόνομαι « blâmer, mépriser »

Le verbe simple ὄνομαι, d'origine homérique, comme son préverbé κατόνομαι qui paraît propre à Hérodote, figurent tous deux au livre II. Ainsi, pour ὄνομαι, en 2.167 ἥκιστα δὲ Κορίνθιοι ὄνονται τοὺς χειροτέχνας « ce sont les Corinthiens qui réprouvent le moins les artisans » ; pour κατόνομαι, l'inscription que fait graver Asychis sur sa pyramide de brique : 2.136 Μή με κατονοσθῇς πρὸς τὰς λιθίνας πυραμίδας · προέχω γὰρ αὐτέων τοσοῦτο ὅσον ὁ Ζεὺς τῶν ἄλλων θεῶν, ainsi que le « mépris » dans lequel les Egyptiens tenaient à l'origine Amasis : 2.172 Τὰ μὲν δὴ πρῶτα κατώνοντο τὸν ᾽Αμασιν Αἰγύπτιοι καὶ ἐν οὐδεμιῇ μοίρῃ μεγάλῃ ἦγον, κτλ. Bien qu'il s'agisse là du préverbé, la première de ces deux occurrences nous paraît, en vertu du caractère épigrammatique de la phrase et de la comparaison avec les dieux, pouvoir être tenue pour poétique. Quant au verbe simple, il est, comme on l'a dit et comme le souligne *LSJ*, *s. v.*, proprement « épique ». On le trouve par exemple en *Il*. 24.241 ἦ ὀνόσασθ᾽ ὅτι μοι Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε᾽ ἔδωκε ; ou en *Od*. 17.378 ἦ᾽ ὄνοσαι ὅτι τοι βίοτον κατέδουσι ἄνακτος # ἐνθάδ᾽ ἀγειρόμενοι, deux passages dont le rapprochement nous renseignent sur le caractère formulaire de ce verbe homérique.

ὀπέων « compagnon, camarade »

Ce terme figure dans deux passages de l'œuvre d'Hérodote, la première fois pour désigner l'écuyer carien d'Onésilos, homme « très réputé dans l'art de la guerre, et d'ailleurs plein de courage » (trad. Legrand). Onésilos l'ayant invité à choisir de frapper le cheval de l'ennemi Artybios ou Artybios lui-même, son « suivant » lui répond qu'il est prêt à faire les deux, mais qu'il lui paraît de sa condition de s'occuper du cheval, tandis qu'Onésilos s'attaquera au général. La phrase introductive du discours est la suivante : 5.111 Εἶπε πρὸς ταῦτα ὁ ὀπέων αὐτοῦ · κτλ. Or, les manuscrits attestent ici non la forme ionienne ὀπέων, mais la forme épique ὀπάων, à propos de laquelle Förstemann affirme cependant, *s. v.* : « Cette forme ὀπάων est manifestement poétique, mais il ne fait pas de doute qu'elle doive être amendée en ὀπέων ; et de fait, on ne peut affirmer d'après les passages d'Hérodote qu'elle n'ait pas été courant chez les Ioniens. En revanche, chez les Attiques, la forme comme

le terme ὀπάων apparaissent comme poétiques : cf. Eschyle, *Cho*., *Suppl*. 475, 921 ; Sophocle, *Ant*. 1095, *O. C*. 1105 »[243]. Si Legrand et Rosén retiennent également la forme ionienne, l'absence de poétisme morphologique ne nous interdit pourtant pas de considérer ce terme comme potentiellement marqué. Les inscriptions ioniennes ne confirment pas en effet le jugement de Förstemann. En outre, cet écuyer qui est qualifié de λήματος πλέος (cf. *supra, s. v.* λῆμα) tient des propos qui ne détonneraient guère dans la bouche d'un ὀπάων homérique.

Le second passage attestant ὀπέων concerne la délibération des généraux grecs réunis auprès de Pausaniaxs en 9.50 οὔτε γὰρ σιτία εἶχον ἔτι, οἵ τε σφεων ὀπέωνες ἀποπεμφθέντες ἐς Πελοπόννησον ὡς ἐπισιτευόμενοι ἀπεκεκληίατο ὑπὸ τῆς ἵππου, οὐ δυνάμενοι ἀπικέσθαι ἐς τὸ στρατόπεδον, et qui prennent leur décision en 9.51 : …, ὑπὸ τὴν νύκτα ταύτην ἐδόκεε τοὺς ἡμίσεας ἀποστέλλειν τοῦ στρατοπέδου πρὸς τὸν Κιθαιρῶνα, ὡς ἀναλάβοιεν τοὺς ὀπέωνας τοὺς ἐπὶ τὰ σιτία οἰχομένους · ἦσαν γὰρ ἐν τῷ Κιθαιρῶνι ἀπολελαμμένοι. Ici, dans sa double occurrence, ὀπέων paraît connaître un emploi non marqué, peut-être celui de l'ionien courant évoqué ci-dessus par Förstemann.

On peut dès lors se demander s'il ne conviendrait pas de retenir, en 5.111, la leçon ὀπάων comme morphologiquement signifiante eu égard à ce qui nous paraît être un emploi relativement poétique.

ὄπις « respect »

Comme l'indique Chantraine, ce mot, « qui se rattache à la notion de 'voir', s'emploie avec deux éclairages différents : 1. S'appliquant aux dieux par rapport aux hommes, il signifie la vigilance vengeresse des dieux pour toute faute commise, cf. *Il*. 16.388 θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες ; c'est le sens chez Hom. et Hés. ; avec un sens en définitive identique mais pris favorablement 'protection des dieux' (Pi. P. 8.71). 2. S'appliquant aux hommes 'souci des dieux, respect qui leur est porté', cf. οὔτε δαιμόνων οὔτε θεῶν ὄπιν ἔχοντας (Hdt. 9.76), en général 'respect pour des hôtes', p. ex. (Pi.) »[244]. Le passage d'Hérodote évoqué est extrait du discours que tient à Pausanias une femme transfuge en 9.76 : Ὦ βασιλεῦ Σπάρτης, ῥῦσαί με τὴν ἱκέτιν αἰχμαλώτου δουλοσύνης ἀπολέσας τοὺς οὔτε δαιμόνων οὔτε θεῶν ὄπιν ἔχοντας « O Roi de Sparte, délivre-moi, ta suppliante, d'un esclavage de prisonnière, en faisant périr ceux qui n'ont respect ni des divinités ni des dieux ! ». Dans le même sens, une seconde occurrence apparaît dans la réponse des Athéniens à Alexandre, au sujet de Xerxès, en 8.143 : ἀλλὰ θεοῖσί τε συμμάχοισι πίσυνοί μιν ἐπέξιμεν ἀμυνόμενοι καὶ τοῖσι ἥρωσι, τῶν ἐκεῖνος οὐδεμίαν ὄπιν ἔχων ἐνέπρησε τούς τε οἴκους καὶ τὰ ἀγάλματα « mais confiants dans les dieux nos alliés, nous marcherons contre lui, avec eux et avec les

[243] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Forma illa quidem ὀπάων aperte est poetica, sed sine dubio mutanda in ὀπέων : neque enim e locis Herodoti confirmari potest vocem apud Iones non fuisse volgarem. Contra apud Atticos et formam et vocabulum ὀπάων apparet esse poetica. Cf. Aeschyl. *Cho*. *Suppl*. 475, 921. Soph. *Ant*. 1095, *O. C*. 1105. »
[244] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

héros dont cet homme n'a eu aucun respect lorsqu'il a incendié leurs demeures et leurs statues ! »

Hérodote apparaît comme le seul représentant en prose de ce terme par ailleurs exclusivement poétique ; les deux occurrences du terme figurent d'ailleurs dans des discours au ton solennel qui justifient l'emploi d'un poétisme.

οὐδός « seuil »

S. Lilja, commentant l'emploi de ce terme chez Phérécyde, pose le problème qu'il suscite en affirmant qu'« il est souvent difficile de distinguer ce qui est ionien de ce qui est poétique » [245]. Οὐδός fait en effet partie de ces termes que les dictionnaires donnent à la fois pour « homérique » et pour « ionien »[246]. Le terme est attesté par les inscriptions ioniennes : à Samos ($5702_{30.\ 36}$) τοῦτο ἐπὶ τοῦ ὀδοῦ ; à Ephèse (5601 a) Σαρδιηνὴ Αρτ[έμι]δι τ[ὸν] οὐδὸ[ν ἀνέθηκεν. Pourtant, Favre fait figurer le mot dans la liste des « vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention : « ὁ οὐδός Hom. Hesiod. Hymn. Hom. Hdt. Plat. »[247].

Un examen contextuel des deux occurrences s'impose donc. La première apparaît après la chute de Crésus, lorsque celui-ci décide d'envoyer ses chaînes au dieu de Delphes pour lui demander raison de sa défaite : 1.90 Ὡς δὲ ταῦτα ἤκουσε ὁ Κροῖσος, πέμπων τῶν Λυδῶν ἐς Δελφοὺς ἐνετέλλετο τιθέντας τὰς πέδας ἐπὶ τοῦ νηοῦ τὸν οὐδόν εἰρωτᾶν εἰ οὔ τι ἐπαισχύνεται τοῖσι μαντηίοισι ἐπάρας Κροῖσον στρατεύεσθαι ἐπὶ Πέρσας ὡς καταπαύσοντα τὴν Κύρου δύναμιν, ἀπ᾽ ἧς οἱ ἀκροθίνια τοιαῦτα γενέσθαι, δεικνύντας τὰς πέδας · ταῦτά τε ἐπειρωτᾶν καὶ εἰ ἀχαρίστοισι νόμος εἶναι τοῖσι Ἑλληνικοῖσι θεοῖσι. On observe dans cette phrase le jeu subtil des répétitions et reprises anaphoriques (τιθέντας τὰς πέδας ~ δεικνύντας τὰς πέδας ; εἰρωτᾶν εἰ… ~ ταῦτά τε ἐπειρωτᾶν καὶ εἰ…). On remarque aussi l'emploi du terme poétique ἐπαίρω, déjà étudié plus haut. Enfin, il s'agit là du seuil d'un temple (le motif étant d'ailleurs repris par Phérécyde ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεῶ). La conjonction de ces phénomènes peut nous amener à voir dans cet emploi de οὐδός un emploi poétiquement marqué.

Οὐδός apparaît par ailleurs en 3.14 dans la réponse fameuse de Psamménite à Cambyse qui, l'ayant vaincu, veut éprouver sa force d'âme en faisant passer sous ses yeux sa fille vêtue en esclave, son fils marchant à la mort, enfin un compagnon de table devenu mendiant : Ὦ παῖ Κύρου, τὰ μὲν οἰκήια ἦν μέζω κακὰ ἢ ὥστε ἀνακλαίειν, τὸ δὲ τοῦ ἑταίρου πένθος

[245] S. LILJA, *op. cit.*, p. 21: « Another Ionic form which was felt to be poetic is οὐδός (fr. 64) ; when he uses the Homeric phrase ἐπὶ γήραος οὐδῷ, Plato remarks φασὶν … οἱ ποιηταί (*Rep.* I 328e), though this probably means the metaphor. In addition to this metaphorical use (3.14), there is just one further instance of this noun in Herodotus : ἐπὶ τοῦ νηοῦ τὸν οὐδόν (1.90). It is interesting to find in Fr. 64 of Pherecydes the very words ὑπὸ τὸν οὐδὸν τοῦ νεῶ », l'auteur ajoutant en note : « It must be added, though, that οὐδός occurs four times in Hippocrates in technical instructions (*Art.* 4.312.4 ; 314.4.8 ; *Mochl.* 4.384.16). It is usually difficult to decide what is Ionic and what is poetic. »

[246] Ainsi *DELG* et *LSJ*, *s. v.*

[247] FAVRE, *Appendix VI.*

ἄξιον ἦν δακρύων, ὃς ἐκ πολλῶν τε καὶ εὐδαιμόνων ἐκπεσὼν ἐς πτωχηίην ἀπῖκται ἐπὶ γήραος οὐδῷ. On reconnaît ici la locution homérique évoquée par S. Lilja, et à propos de laquelle Stein observe qu'il s'agit d'un « trope homérique, passé cependant dans l'usage courant »[248]. Il s'agit donc là d'un emploi doublement poétique en ceci que métaphorique et littéralement homérique (le syntagme fournissant d'ailleurs au discours de Psamménite une clausule dactylique). Nous reviendrons sur cette réminiscence dans le chapitre V[249].

οὐρανομήκης « aussi haut que le ciel »

Cet adjectif composé d'ascendance homérique figure au livre II où il qualifie les arbres qui bordent la voie menant du sanctuaire de Boubastis au sanctuaire d'Hermès : 2.138 τῇ δὲ καὶ τῇ τῆς ὁδοῦ δένδρεα οὐρανομήκεα πέφυκε « de part et d'autre de la route, se dressent des arbres aussi hauts que le ciel ». On trouve de même chez Homère, *Od.* 5.238-239 : … ὅτι δένδρεα μακρὰ πεφύκει # κλήθρη τ᾽ αἴγειρός τ᾽ ἐλάτη τ᾽ ἦν οὐρανομήκης, où l'adjectif est également dit d'un arbre. Il figure également chez Eschyle, *Ag.* 92ἄλλη δ᾽ ἀλλόθεν οὐρανομήκης # λαμπὰς ἀνίσχει ; Aristophane, *Nuées* 460-461 ταῦτα μαθὼν παρ᾽ ἐμοῦ κλέος οὐρανομήκης # ἐν βροτοῖσιν ἕξεις, soit dans un hexamètre dactylique ; *ib.*, 357 οὐρανομήκη ῥήξατε φωνήν, ὦ παμβασίλειαι (passage lyrique) ; ainsi que dans la prose d'Isocrate, dont on sait le caractère artistique : *Antid.* 134.5 καὶ τὰ μὲν ἁμαρτανόμενα παρόψονται, τὸ δὲ κατορθωθν οὐρανόμηκης ποιήσουσιν. Enfin, chez Aristote, *Rhet.* 1408b συγγνώμη γὰρ ὀργιζομένῳ κακὸν φάναι οὐρανόμηκες, ἢ πελώριον εἰπεῖν, κτλ. l'épitaxe πελώριον εἰπεῖν qui glose οὐρανόμηκες prouve que celui-ci est un terme non usuel. On est donc en mesure d'affirmer la poéticité de cet adjectif composé, dont on remarquera aussi qu'il compose chez Hérodote un syntagme δένδρεα οὐρανομήκεα suit un rythme dactylique (trois dactyles).

ὀψίγονος « né le plus jeune »

Cet adjectif composé est employé par Hérodote dans la description des coutumes réglant la succession des souverains perses, à l'ouverture du livre VII : 7.3 ἢν οἱ μὲν προγεγονότες ἔωσι πρὶν ἢ τὸν πατέρα σφέων βασιλεῦσαι, ὁ δὲ βασιλεύοντι ὀψίγονος ἐπιγένηται, τοῦ ἐπιγενομένου τὴν ἔκδεξιν τῆς βασιληίης γίνεσθαι « s'il y a des enfants nés avant que leur père n'accède au trône, et qu'un autre naisse plus tard, alors qu'il est roi, la succession au trône revient au dernier-né ». Stein observe que « pour le sens, ἐπιγένηται aurait suffi »[250] ;

[248] STEIN, *ad loc.* « homerischer Tropus, der aber in allgemeinen Gebrauch übergegangen ist. *Il.* χ 60 nennt sich Priamas δύσμορον ὅν ῥα πατὴρ Κρονίδης ἐπὶ γήραος οὐδῷ # αἴσῃ ἐν ἀργαλέῃ φθίσει. »
[249] Cf. chap. V, I. A. 2. a) (x).
[250] STEIN, *ad loc.* : « für den Sinn hätte schon ἐπιγένηται genügt. »

quant à Förstemann, qui pense déceler une distinction sémantique, il affirme que ce sens de « né plus tard » peut avoir été « courant, et même technique »[251].

Reste qu'ὀψίγονος figure déjà en ce sens chez Eschyle, *Suppl*. 361 σὺ δὲ παρ᾽ ὀψιγόνου μάθε γεραρὰ φρονῶν (le chœur au Roi, dans un passage lyrique), tandis que chez Homère, il est le plus souvent employé au pluriel pour désigner la « postérité » : *Il*. 3.353 ὀψιγόνων ἀνθρώπων, *Od*. 1.302, etc. Ces parallèles poétiques, et l'absence du terme en prose ailleurs que dans ce passage d'Hérodote, conduisent à le tenir plutôt pour poétique.

— Π.

παιδοποιός « qui engendre des enfants, procréateur »

Ce terme est employé en 6.68 pour qualifier la « semence reproductrice » d'un homme : Ὅ τε λόγος πολλὸς ἐν Σπάρτῃ ὡς ᾽Αρίστωνι σπέρμα παιδοποιὸν οὐκ ἐνῆν. Ailleurs que chez Hérodote, on en trouve trois occurrences chez Euripide : *Andr*. 4 : δάμαρ δοθεῖσα παιδοποιὸς Ἕκτορι ; *Rh*. 980 : ὦ παιδοποιοὶ συμφοραί, πόνοι βροτῶν ; *Ph*. 338 : σὲ δ᾽, ὦ τέκνον, γάμοισιν ἤ-# δη κλύω ζυγέντα # παιδοποιὸν ἁδονὰν # ξένοισιν ἐν δόμοις ἔχειν. Si les occurrences de παιδοποιός sont toutes euripidéennes, le verbe παιδοποιέω et les substantifs παιδοποιία et παιδοποίησις sont en revanche attestés par les prosateurs classiques. La poéticité du terme n'est donc pas assurée.

παιδοφόνος « infanticide »

Suite à un naufrage de la flotte perse, Aminoclès de Magnésie ramasse de nombreux objets d'or et s'assure ainsi la richesse, sans pour autant trouver le bonheur : 7.190 ᾽Αλλ᾽ ὁ μὲν τἆλλα οὐκ εὐτυχέων εὑρήμασι μέγα πλούσιος ἐγένετο · ἦν γάρ τις καὶ τοῦτον ἄχαρις συμφορὴ λυπέουσα παιδοφόνος « car un accident bien cruel fit le malheur de sa vie : le meurtre d'un fils » (trad. Barguet). L'adjectif composé παιδοφόνος apparaît dans un passage de l'*Iliade* où Priam parle d'Achille, meurtrier de son fils Hector : *Il*. 24.505-506 ἔτλην δ᾽ οἷ᾽ οὔ πώ τις ἐπιχθόνιος βροτὸς ἄλλος, # ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ᾽ ὀρέγεσθαι. Il reparaît ensuite chez Euripide, *Méd*. 1407 οἷά τε πάσχομεν ἐκ τῆς μυσαρᾶς # καὶ παιδοφόνου τῆσδε λεαίνης « comment me traite cette infâme lionne, meurtrière de

[251] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « sed tamen animadvertendum est ὀψίγονος non idem esse quod ἐπιγενόμενος. Cum enim liceret loqui de altero filio maiore, altero minore, Herodoto — respicienti ad Darei progeniem — placuit ponere complures filios maiores natu, quibus unus tum demum agnatus esset, cum pater regnum teneret et *grandior iam esset natu*. Nam hanc esse vim vocabuli apparet cum e loco Herodoteo tum ex *Hymn. Cer*. 219 seq. [Παῖδα δέ μοι τρέφε τόνδε, τὸν ὀψίγονον καὶ ἄελπτον # ὅπασαν ἀθάνατοι, πολυάρητος δέ μοί ἐστιν]. […] In *Iliade* et *Odyssea* ὀψίγονος semper unum quem e posteris, plerumque in plurali posteros, significat, cf. Γ 353, Η 87, Π 31, α 302 : quem usum etiam recentiores poetae sunt secuti (ut Ap. Rhod. 1.1062). Apud alios poetas verbum ostendit vel infantem (Theocr. 24.31) vel adulescentem (Aesch. *Suppl*. 347). Itaque his notionibus id esse poeticum facile concesserim : illa autem vi quae est = spätgeboren (postumus) potest fuisse volgare et quidam technicus, ut aiunt, terminus. »

ses petits » (trad. Delcourt-Curvers), ou, dans le sens de « qui provient d'un meurtre d'enfants », *H. f.* 1201 αἷμα παιδοφόνον (à propos d'Héraclès, meurtrier de ses enfants).

παλιγκότως « avec ressentiment »

Cet adverbe formé sur l'adjectif composé παλίγκοτος « qui a des retours de haine ou de colère, vindicatif, rancunier », est employé par Hérodote à propos de Battos, parti pour Théra alors que la Pythie l'invite à fonder une colonie en Libye : 4.156 Μετὰ δὲ αὐτῷ τε τούτῳ καὶ τοῖσι ἄλλοισι Θηραίοισι συνέφερετο παλιγκότως « Mais ensuite le ressentiment du dieu le poursuivit, et tous les Théréens avec lui » (trad. Barguet). Il est attesté également chez Euripide, Fr. 572 : ἕν ἐστι πάντων πρῶτον εἰδέναι τουτὶ # φέρειν τὰ συμπίπτοντα μὴ παλιγκότως.

L'adjectif connaît lui-même des emplois poétiques : ainsi, en parlant de personnes, Aristophane, *Paix* 390 Μὴ γένε παλίγκοτος # ἀντιβολοῦσιν ἡμῖν (dans un passage lyrique) ; ou Théocrite, 22.58 ἄγριος εἶ, πρὸς πάντα παλίγκοτος ἠδ᾽ ὑπερόπτης ; le terme étant substantivé chez Pindare, *Ném.* 4.156, ou Eschyle, *Suppl.* 376, pour désigner l'« ennemi » ; en parlant de choses, au sens d'« hostile », Eschyle, *Ag.* 571 τὸν ζῶντα δ᾽ ἀλγεῖν χρὴ τύχης παλιγκότου ;

Cependant παλίγκοτος est aussi un terme de la langue médicale, où il est employé pour qualifier des maladies ou des blessures « qui se réveillent, s'exacerbent » : ainsi Hippocrate, *Art.* 796 ; Galien, 12.204, etc. De lui dérivent d'ailleurs les verbes παλιγκοτέω et παλιγκοταίνω « s'exacerber (d'une maladie), se rouvrir (d'une blessure) », ainsi que les noms d'action παλιγκότησις et παλιγκοτία « recrudescence d'un mal ». La poéticité de l'adverbe παλιγκότως chez Hérodote n'est donc pas assurée.

παννύχιος, πάννυχος « qui dure toute la nuit »

Hérodote emploie l'adjectif παννύχιος dans le passage du *logos* égyptien consacré à la fête des lampes à Saïs : 2.62 Τὰ δὲ λύχνα ἐστι ἐμβάφια ἔμπλεα ἁλὸς καὶ ἐλαίου, ἐπιπολῆς δὲ ἔπεστι αὐτὸ τὸ ἐλλύχνιον, καὶ τοῦτο καίεται παννυχίον. Le terme est d'ascendance homérique, figurant à l'ouverture du chant II de l'*Iliade* : *Il.* 2.1-2 Ἄλλοι μέν ῥα θεοί τε καὶ ἄνερες ἱπποκορυσταὶ # εὗδον παννύχιοι, et sous forme de neutre adverbial, 2.24 οὐ χρὴ παννύχιον εὕδειν βουλήφορον ἄνδρα ; il figure également chez les tragiques. Chez Hérodote, sa poéticité semble signalée par une chaîne phonopoétique étudiée dans notre première partie.

Le doublet πάννυχος, également poétique depuis Homère (*Il.* 10.159 τί πάννυχον ὕπνον ἀωτεῖς ; *Od.* 14.458 ὗε δ᾽ ἄρα Ζεὺς πάννυχος) et attesté dans les passages lyriques des tragiques (Sophocle, *Ant.* 1152 ; Euripide, *Alc.* 451), apparaît chez Hérodote dans un contexte semblable en 2.130 θυμιήματα δὲ παρ᾽ αὐτῇ παντοῖα καταγίζουσι ἀνὰ πᾶσαν

ἡμέρην, νύκτα δὲ ἑκάστην πάννυχος λύχνος παρακαίεται. On relèvera là encore les allitérations en dorsale et en ν ainsi que l'assonance en υ.

πανώλεθρος « complètement détruit » / « qui détruit complètement »

Les deux interprétations passive et active de cet adjectif composé sont illustrées dans deux passages proches du livre VI : au sens passif de « complètement détruit » (« utterly destroyed », Powell), 6.37 Πλανωμένων δὲ τῶν Λαμψακηνῶν ἐν τοῖσι λόγοισι τί θέλει τὸ ἔπος εἶπαι τό σφι ἀπείλησε ὁ Κροῖσος, πίτυος τρόπον ἐκτρίψειν, μόγις κοτὲ μαθὼν τῶν τις πρεσβυτέρων εἶπε τὸ ἐόν, ὅτι πίτυς μούνη πάντων δενδρέων ἐκκοπεῖσα βλαστὸν οὐδένα μετίει, ἀλλὰ πανώλεθρος ἐξαπόλλυται « Les Lampsacéniens se demandaient avec perplexité ce que voulait dire Crésus quand il les avait menacés de « les anéantir comme des pins » ; enfin, après bien des recherches, l'un des anciens déclare ce qu'il en était, en disant que le pin, seul entre tous les arbres, quand il est rasé ne redonne aucun bourgeon, mais périt tout entier » ; au sens actif de « qui détruit complètement » (« utterly destroying », Powell), 6.85 Εἰ νῦν ὀργῇ χρεώμενοι ἔγνωσαν οὕτω Σπαρτιῆται, ὅκως ἐξ ὑστέρης μή τι ὑμῖν, ἢν ταῦτα ποιήσητε, πανώλεθρον κακὸν ἐς τὴν χώρην ἐσβάλωσι « Si aujourd'hui dans un accès de colère les Spartiates ont décidé ainsi, prenez garde à ce qu'à l'avenir, si vous faites cela, ils n'infligent à votre terre un malheur totalement destructeurs ! », cette phrase étant extraite du discours d'un Spartiate aux Eginètes.

Ces deux acceptions figurent également chez les tragiques, qui sont les seuls autres représentants du terme. Ainsi, au sens passif, Sophocle, *El*. 1009 πρὶν πανωλέθρους τὸ πᾶν # ἡμᾶς τ᾽ ὀλέσθαι ; Eschyle, *Ch*. 934 ὀφθαλμὸν οἴκων μὴ πανώλεθρον πεσεῖν ; *Eum*. 552 πανώλεθρος <δ᾽> οὔποτ᾽ ἂν γένοιτο ; etc. La locution hérodotéenne πανώλεθρος ἐξαπόλλυται est plus précisément à rapprocher du passage d'*Electre* signifiant « avant que nous soyons totalement écrasées, d'un écrasement total (qui exterminerait notre lignée) ». Dans une acception figurée, l'adjectif signifie « complètement abandonné » chez Sophocle, *Ph*. 322 ἦ γάρ τι καὶ σὺ τοῖς πανωλέθροις ἔχεις # ἔγκλημ᾽ Ἀτρείδαις. D'autre part, au sens actif, Eschyle, *Pers*. 562 νᾶες μὲν ἄγαγον, ποποῖ, # νᾶες δ᾽ ἀπώλεσαν, τοτοῖ, # νᾶες πανωλέθροισιν ἐμβολαῖς (dans un passage lyrique), etc. ; ou Euripide, *El*. 85-86 ὅς μου κατέκτα πατέρα χἠ πανώλεθρος # μήτηρ « lui qui a assassiné mon père, avec mon abominable mère ».

Etant donné la nature des occurrences de cet adjectif composé à valeur fortement intensive, on le considérera chez Hérodote comme un poétisme.

παρηίς « joue »

Le terme usuel en grec pour désigner la « joue » est παρειά, attesté en 1.134 τὰς παρειὰς φιλέονται ; il figure déjà chez Homère (*Il*. 3.35), est employé chez les tragiques (Eschl. *Pr*. 400, Soph. *Ant*. 783, 1239, etc.), mais se trouve aussi en prose, ainsi Xénophon,

Cyr. 6.4.3, etc. En revanche, παρηίς est un terme poétique qui connaît deux occurrences eschyléennes et 31 occurrences chez Euripide, et que l'on trouve également chez Bacchylde, *Dith*. 3.13. Hérodote l'emploie dans le conte de Rhampsinite et des voleurs, en 2.121δ : Τὸν δέ, ὡς πρόσω ἦν τῆς νυκτός, τό τε σῶμα τοῦ ἀδελφεοῦ καταλῦσαι καὶ τῶν φυλάκων ἐπὶ λύμῃ πάντων ξυρῶσαι τὰς δεξιὰς παρηίδας « Et lui, comme on était à une heure avancée de la nuit, détacha le corps de son frère et, en guise d'outrage, rasa la joue droite des gardes », où le syntagme τὰς δεξιὰς παρηίδας compose d'ailleurs l'un de ces nombreux dimètres iambiques que nous avons pu relever dans ce conte.

πάταγος « fracas »

Ce substantif homérique et poétique figure à trois reprises chez Hérodote, deux fois au sein d'un syntagme où il est coordonné à βοή pour désigner l'association du « cri » de la voix humaine et du « fracas » des armes : 3.79 βοῇ τε καὶ πατάγῳ χρεώμενοι ; 7.211 οἱ δὲ βάρβαροι ὁρῶντες φεύγοντας βοῇ τε καὶ πατάγῳ ἐπήισαν, « à grands cris et grand fracas » (trad. Barguet). Sa troisième occurrence apparaît en 8.37 δύο κορυφαὶ ἐφέροντο πολλῷ πατάγῳ ἐς αὐτούς « avec un bruit terrible », où l'on relève l'allitération intensive en π.

Πάταγος se dit chez Homère aussi bien du claquement des dents (*Il*. *13*.282-283 : ἐν δέ τέ οἱ κραδίη μεγάλα στέρνοισι πατάσσει # κῆρας ὀιομένῳ, πάταγος δέ τε γίνετ᾽ ὀδόντων) que du clapotement de l'eau, par suite de la chute d'un corps pesant (*Il*. 11.29 : ἐν δ᾽ ἔπεσον μεγάλῳ πατάγῳ, βράχε δ᾽ αἰπὰ ῥέεθρα) ou du bruit des arbres qui se brisent : (*Il*. 16.767-769 : φηγόν τε μελίην τε τανύφλοιόν τε κράνειαν, # αἵ τε πρὸς ἀλλήλας ἔβαλον τανυήκεας ὄζους # ἠχῇ θεσπεσίῃ, πάταγος δέ τε ἀγνυμενάων). Aristophane, *Nuées* 382, l'emploie en parlant du tonnerre. Mais c'est de certaines occurrences tragiques qu'Hérodote est le plus proche, le terme étant employé chez Eschyle, *Sept* 103, en parlant du bruit d'une lance : πάταγος δορός ; chez Sophocle, *Tr*. 517, en parlant du bruit de flèches : τόξων πάταγος ; chez Euripide, *Her*. 832, en parlant du bruit des boucliers : πάταγον ἀσπίδων.

Comme on le voit, ce terme expressif d'origine probablement onomatopéique[252] est employé, ailleurs que chez Hérodote, par les poètes. On identifie donc dans le syntagme βοῇ τε καὶ πατάγῳ un stylème déjà observé, qui consiste à coordonner deux termes dont le premier est usuel et le second, poétiquement marqué.

πατέομαι « se repaître de »

Ce verbe est employé, d'une part, dans un passage narratif relatant l'épisode des Scythes qui, outragés par Cyaxare, lui servent en guise de repas l'un de sens enfants : 1.73 καὶ γὰρ

[252] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

Κυαξάρης καὶ οἱ παρεόντες δαιτυμόνες τῶν κρεῶν τούτων ἐπάσαντο « de fait, Cyaxare et les convives présents se repurent de ces chairs » ; d'autre part, dans des passages ethnographiques des livres II et IV : ainsi des coutumes égyptiennes en 2.37 ἰχθύων δὲ οὔ σφι ἔξεστι πάσασθαι. Κυάμους δὲ οὔτε τι μάλα σπείρουσι Αἰγύπτιοι ἐν τῇ χώρῃ, τούς τε γενομένους οὔτε τρώγουσι οὔτε ἕψοντες πατέονται « Il ne leur est pas permis de manger de poisson. Quant aux fèves, les Egyptiens n'en sèment dans leur terre, ni ne rongent celles qui ont poussé ni ne les font cuire pour s'en repaître » ; en 2.47 Τοῖσι μέν νυν ἄλλοισι θεοῖσι θύειν ὗς οὐ δικαιοῦσι Αἰγύπτιοι, Σελήνῃ δὲ καὶ Διονύσῳ μούνοισι, τοῦ αὐτοῦ χρόνου, τῇ αὐτῇ πανσελήνῳ, [τοὺς] ὗς θύσαντες πατέονται τῶν κρεῶν « Aux autres dieux, les Egyptiens ne jugent pas bon de sacrifier des porcs, mais seulement à Séléné et Dionysos, à la même époque — à la même pleine lune : ils leur sacrifient des porcs pour se repaître ensuite de leur chair » ; et à propos des chats égyptiens en 2.66 ἁρπάζοντες ἀπὸ τῶν θηλέων καὶ ὑπαιρεόμενοι τὰ τέκνα κτείνουσι, κτείναντες μέντοι οὐ πατέονται « (les mâles), sosustrayant aux femelles les petits, les emportent pour les tuer, mais après les avoir tués ils ne s'en repaissent pas », où le verbe placé en fin de la phrase et précédé par la négation compose une clausule dactylique ; enfin, s'agissant des femmes cyrénéennes en 4.186 Βοῶν μέν νυν θηλέων οὐδ᾽ αἱ Κυρηναίων γυναῖκες δικαιοῦσι πατέεσθαι διὰ τὴν ἐν Αἰγύπτῳ Ἶσιν, ἀλλὰ καὶ νηστηίας αὐτῇ καὶ ὁρτὰς ἐπιτελέουσι « Pour les vaches donc, les femmes de Cyrène ne jugent pas bon non plus de s'en repaître à cause de l'Isis égyptienne, en l'honneur de laquelle elles font des jeûnes et des fêtes » »[253].

Ces exemples montrent que le verbe πατέομαι (dont Hérodote est, avec Callimaque, le seul représentant pour le thème de présent, et de manière générale le seul représentant en prose) peut se dire de chair animale ou humaine, consommée par des hommes ou des animaux. Ce terme est d'ascendance homérique : cf. *Il*. 1.464 αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ᾽ ἐκάη καὶ σπλάγχν᾽ ἐπάσαντο.

πεπρωμένος « marqué par le destin »

Ce participe du parfait médiopassif πέπρωται « il est marqué par le destin » figure dans deux passages à caractère oraculaire : le premier est extrait de la réponse de la Pythie aux Lydiens venus lui demander, de la part de Crésus, des explications sur la chute de son empire : 1.91 Τὴν πεπρωμένην μοῖραν ἀδύνατά ἐστι ἀποφυγεῖν καὶ θεῷ […] καὶ τοῦτο ἐπιστάσθω Κροῖσος, ὡς ὕστερον τοῖσι ἔτεσι τούτοισι ἁλοὺς τῆς πεπρωμένης « La part fixée par le destin, il est impossible d'y échapper, même pour un dieu […] ; et que Crésus sache aussi qu'il a été pris ces quelques années après la date fixée par le destin ». Le second est la phrase prononcée par Cambyse blessé à la cuisse à Ecbatane de Syrie, l'oracle de Bouto lui ayant prédit qu'il finirait ses jours à Ecbatane : 3.64 Ἐνθαῦτα Καμβύσεα τὸν Κύρου

[253] Πατέεσθαι est ici la leçon des manuscrits PDRSV, retenue par les éditeurs, en face de ἅπτεσθαι ABCTM.

ἐστὶ πεπρωμένον τελευτᾶν « C'est là qu'il est fixé par le destin que Cambyse fils de Cyrus meure ».

Le verbe impersonnel πέπρωται « il est marqué par le destin » est homérique et hésiodique (*Il*. 18.329 ; Hés. *Th*. 464). Le parfait périphrastique πεπρωμένον ἐστί figure lui aussi chez Homère : *Il*. 3.309 ὁπποτέρῳ θανάτοιο τέλος πεπρωμένον ἐστί, dont le second exemple d'Hérodote est particulièrement proche. Le terme est par la suite attesté chez Pindare et les tragiques (Eschyle, *Pr*. 573 ὅτῳ θανεῖν μέν ἐστιν οὐ πεπρωμένον). C'est de toute évidence un terme poétique, comme le montre aussi chez Hérodote le contexte oraculaire.

περικαλλής « de toute beauté »

A l'ouverture du livre VII, Mardonios pousse Xerxès à marcher contre la Grèce en lui tenant un discours vengeur ; il ajoute que l'Europe est une contrée magnifique et digne de lui seul, dans un discours indirect selon lequel : 7.5 ὡς ἡ Εὐρώπη περικαλλὴς [εἴη] χώρη καὶ δένδρεα παντοῖα φέρουσα ἥμερα ἀρετήν τε ἄκρη, βασιλέϊ τε μούνῳ θνητῶν ἀξίη ἐκτῆσθαι « l'Europe était une contrée de toute beauté et qui portait des arbres fruitiers de toute sorte, qu'elle était de la plus haute qualité, et n'était digne d'être possédée que par le Roi ».

L'adjectif περικαλλής, composé à valeur intensive, est attesté chez Homère où il qualifie une femme (*Il*. 5.389), le cou d'une déesse (*Il*. 3.396) ou une cithare (*Il*. 1.603, *Od*. 1.153) ; il est dit de divinités dans les Hymnes homériques (*H. Merc*. 323, etc.) ; de la voix des Muses chez Hésiode, *Th*. 10. Tous ces emplois sont poétiques, comme l'est aussi son emploi par Hérodote dans un de ces discours du livre VII qui sont le fruit d'une composition littéraire étudiée.

πημαίνω « endommager, détruire »

Ce verbe est employé au début du livre IX pour décrire l'attitude de Mardonios, qui, restant en Attique, ne se livre pas à des ravages du territoire, espérant que les Athéniens arriveront à composition : 9.13 καὶ οὔτε ἐπήμαινε οὔτε ἐσίνετο γῆν τὴν Ἀττικήν, ἐλπίζων διὰ παντὸς τοῦ χρόνου ὁμολογήσειν σφεας « et il n'endommageait ni ne ravageait la terre de l'Attique, dans l'espoir qu'au bout de tout ce temps, ils tomberaient d'accord ». Selon Förstemann, « ce terme est assez rare et ancien, mais non poétique […]. Hérodote peut aussi l'avoir employé dans une sorte de formule solennelle »[254]. Mais *LSJ* et Chantraine constatent pour leur part, au-delà des quatre occurrences platoniciennes (*Rép*. 364c, *Lois* 862a, 932e, 933e), que tous les emplois de πημαίνω sont poétiques, et ce dès Homère (*Iliade*). Le verbe est, il est vrai, attesté épigraphiquement (*IG* 12.18.7), mais non par les inscriptions ioniennes. Il est donc probable que l'occurrence hérodotéenne se définisse par

[254] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « rarius est verbum et antiquum, poeticum non est. […] Potest etiam quadam solemni formula usus esse Herodotus. Cf. ἐπὶ πημονῇ in literis pactionum ap. Thuc. 5.18.47. »

référence à Homère ; et rappelons aussi qu'Hérodote emploie avec l'adjectif ἀπήμων « indemne » un autre terme de la même famille dans lequel nous avons reconnu un poétisme.

πῖδαξ « source vive »

Ce terme est attesté dans une description géographique du territoire libyen, en 4.198 Αὕτη δὲ (*sc.* ἡ Κίνυψ) ὁμοίη τῇ ἀρίστῃ γέων Δήμητρος καρπὸν ἐκφέρειν οὐδὲ ἔοικε οὐδὲν τῇ ἄλλῃ Λιβύῃ · μελάγγεός τε γάρ ἐστι καὶ ἔπυδρος πίδαξι, κτλ. Ce terme figure une fois chez Homère, en Il. 16.825, ainsi que chez Euripide, *Andr*. 284 (ainsi que l'adjectif dérivé poétique πιδακόεις, *ib*. 116 = πιδήεις K 183). Le terme ne connaît d'ailleurs, hormis Hérodote, que des emplois poétiques (outre Homère et Euripide, Théocrite et Callimaque). Förstemann préfère cependant y voir un archaïsme, plutôt qu'un poétisme strict[255].

ποδηνεκής « qui tombe jusqu'aux pieds »

Cet adjectif composé est dit chez Homère d'une peau de lion, δέρμα λέοντος, en 10.24 (d'où A. Rh. 1.324, 4.180) ; et d'un bouclier en *Il*. 15.646. On le trouve aussi appliqué dans l'*Anthologie*, 2.151, à un péplos. Le terme est sans autre attestation, à l'exception d'Hérodote qui l'emploie pour décrire la tenue vestimentaire des Babyloniens en 1.195 : Ἐσθῆτι δὲ τοιῇδε χρέωνται · κιθῶνι ποδηνεκέϊ λινέῳ, κτλ. A la perplexité de Förstemann, se demandant dans quel dessein Hérodote a pu employer ici un terme poétique[256], on pourra répondre que ποδηνεκέϊ s'intègre dans une séquence dactylique — le syntagme κιθῶνι ποδηνεκέϊ (λ)λινέῳ, lu avec gémination usuelle du lambda initial — qui ne surprendra pas dans un motif de description ethnographique.

πολύκαρπος « riche en fruits »

Aristagoras, tyran de Milet, venu à Sparte demander l'appui de Cléomène, lui fait l'éloge de l'Ionie en lui présentant sa carte du monde : 5.49 Λυδῶν δέ, ἔφη λέγων ὁ Ἀρισταγόρης, οἵδε ἔχονται Φρύγες οἱ πρὸς τὴν ἠῶ, πολυπροβατώτατοι τε ἐόντες πάντων τῶν ἐγὼ οἶδα καὶ πολυκαρπότατοι « voisins des Lydiens, déclara Aristagoras, ceux-ci sont les Phryfiens orientaux, qui sont les plus riches en bétail de tous ceux que je connaisse et les plus riches en fruits ». Cette phrase contient trois adjectifs composés superlatifs à premier membre πολυ-, signifiant respectivement la « très grande richesse » en « argent » (πολυαργυρώτατοι, dit plus haut des Lydiens), en « troupeaux » (πολυπροβατώτατοι) et en « fruits » (πολυκαρπότατοι, placé en fin de phrase de façon épitactique).

Hérodote est le premier représentant de πολυάργυρος, qui reparaîtra dans la prose tardive ; πολυπρόβατος est pour sa part sans autre attestation. Quant à πολύκαρπος, il est

[255] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Obsoletum magis quam poeticum dixerim esse vocabulum. Quod poetae scriptoresque recentiores id nonnusquam posuerunt, antiquitatis agnosces studium vel imitationis. »
[256] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « quodsi poeticum fuit, nescio quo consilio Herodotus id l. l. posuit. »

employé par Homère au sens de « qui produit beaucoup de fruits » en *Od.* 7.122 πολύκαρπος ἀλωή, 24.221 πολυκάρπου ἀλωῆς ; le terme est ensuite attesté chez Pindare, *P.* 9.12, Euripide, *Ph.* 230, et Aristophane, *Gren.* 301. Ainsi, tandis que les deux premiers composés paraissent de création hérodotéenne, le troisième, qui se signale aussi du point de vue syntactique, appartient à la langue poétique

πολυπλάνητος « qui erre beaucoup »

Cet adjectif est employé par Hérodote dans la présentation qu'il donne des peuples athénien et lacédémonien en 1.56 : Καὶ τὸ μὲν οὐδαμῇ κω ἐξεχώρησε, τὸ δὲ πολυπλάνητον κάρτα « L'un n'a jamais encore quitté son pays, tandis que l'autre a beaucoup erré ». Πολυπλάνητος, doublet de πολυπλανής qui est attesté en poésie comme en prose, connaît pour sa part des occurrences rares et exclusivement poétiques, étant attesté chez Euripide, *Hipp.* 110 αἰὼν πολυπλάνητος αἰεί (dans un passage lyrique) ; *Hél.* 1319 πολυπλάνητος πόνος « the pains of wandering » selon LSJ (dans un passage également lyrique) ; au sens figuré enfin, il peut qualifier des coups « qui tombent de tous côtés » chez Eschyle, *Ch.* 425. Mais c'est ici au sens propre que l'emploie Hérodote. Or, la convergence de cet emploi avec des passages lyriques de tragédies est particulièrement révélateur de la poéticité du terme.

πολύφημος « aux nombreuses voix »

Les Thébains, voulant se venger des Athéniens, consultent l'oracle de la Pythie : 5.79 Ἡ δὲ Πυθίη ἀπὸ σφέων μὲν αὐτῶν οὐκ ἔφη αὐτοῖσι εἶναι τίσιν, ἐς πολύφημον δὲ ἐξενείκαντας ἐκέλευε τῶν ἄγχιστα δέεσθαι « la Pythie déclara qu'ils ne pourraient se venger à eux seuls, et leur conseilla, après rapport fait 'là où beaucoup de voix se font entendre', de demander le secours 'des plus proches' » (trad. Legrand). Comme le remarque Legrand en note, ἐς πολύφημον est une « expression poétique pour désigner l'assemblée (cf. *Od.* 2.150), empruntée sans doute au texte de l'oracle, comme plus loin le mot rare τιμωρητήρ et peut-être le groupe ἄγχιστα δέεσθαι, finale d'hexamètre ». C'est effet le même sens de « où l'on échange beaucoup de discours » qu'illustre *Od.* 2.150 ἀλλ᾽ ὅτε δὴ μέσσην ἀγορὴν πολύφημον ἱκέσθην. L'adjectif est par ailleurs susceptible d'une interprétation active « abondant en récits » en *Od.* 22.376 πολύφημος ἀοιδός, ou « qui se répand en paroles » en parlant d'un chant de deuil chez Pindare, *I.* 8.128 ; sans oublier le nom du Cyclope Polyphème, lui-même justiciable d'une double analyse « dont on parle beaucoup, célèbre » / « qui parle beaucoup, ou fort ». Dans tous les cas, il s'agit probablement chez Hérodote d'un poétisme citationnel intégré à sa prose.

πορσύνω « accomplir »

Ce verbe connaît une seule occurrence chez Hérodote, dans le passage du livre IX rapportant l'impossibilité des Spartiates de se rendre au secours des Athéniens en raison de leurs obligations religieuses : 9.7 Οἱ γὰρ δὴ Λακεδαιμόνιοι ὅρταζόν τε τοῦτον τὸν χρόνον καί σφι ἦν Ὑακίνθια, περὶ πλείστου δ᾽ ἦγον τὰ τοῦ θεοῦ πορσύνειν « car les Lacédémoniens célébraient à cette époque des fêtes — c'était leurs fêtes en l'honneur d'Hyacinthe — et ils attachaient le plus grand prix à accomplir leurs devoirs religieux ».

Πορσύνω, qui signifie proprement « préparer », est employé notamment chez Homère en parlant du « lit et de la couche » : λέχος καὶ εὐνήν, *Od*. 7.347. Il se dit également d'un repas : ainsi Pindare, *I*. 4.105 ; ou chez les tragiques, Sophocle, *O.C.* 341, etc. ; Euripide, *Méd*. 1020, etc. Le verbe en vient à signifier « exécuter, accomplir », étant souvent employé en ce sens par les tragiques : Eschyle, *Suppl*. 522, Sophocle, *Aj*. 1398 ; il est complété par πόνον προκείμενον chez Euripide, *Alc*. 1150, au sens d' « accomplir une action dont on a été chargé, s'acquitter d'une tâche » : c'est le sens de l'occurrence hérodotéenne (d'où aussi « prendre soin »), mais dans un contexte particulièrement religieux et à ce titre, propice à un poétisme lexical qui s'accompagne en outre d'une allitération en π : περὶ πλείστου… πορσύνειν, elle aussi motivée par le contexte.

πρόκροσσος « qui forme une frange, une bordure = bien aligné »

Cet adjectif rare est employé deux fois par Hérodote, la première en parlant de têtes de griffons qui ornent un cratère : 4.152 Οἱ δὲ Σάμιοι τὴν δεκάτην τῶν ἐπικερδίων ἐξελόντες ἓξ τάλαντα ἐποιήσαντο χαλκήιον κρητῆρος Ἀργολικοῦ τρόπον · πέριξ δὲ αὐτοῦ γρυπῶν κεφαλαὶ πρόκροσσοί εἰσι « Les Samiens prélevèrent la dîme de leur gain, six talents dont ils firent un vase de bronze à la façon d'un cratère d'Argos ; et tout autour, il y des têtes de griffon formant la bordure » ; la seconde à propos de rangées de vaisseaux : 7.188 αἱ μὲν δὴ πρῶται τῶν νεῶν ὅρμεον πρὸς γῇ, ἄλλαι δ᾽ ἐπ᾽ ἐκείνῃσι ἐπ᾽ ἀγκυρέων · ἅτε γὰρ τοῦ αἰγιαλοῦ ἐόντος οὐ μεγάλου πρόκροσσαι ὅρμεον τὸ ἐς πόντον καὶ ἐπὶ ὀκτὼ νέας « les premiers navires mouillèrent à terre, d'autres restèrent à l'ancre à côté d'eux ; car comme la plage n'était pas grande, ils mouillèrent bien alignés sur huit rangs, tournés vers la haute mer » ; Legrand indique en note que « le sens de πρόκροσσαι fait l'objet de beaucoup de discussions. Ici, πρόκροσσαι τὸ ἐς πόντον me paraît signifier que les vaisseaux, rangés en lignes parallèles, 'projetaient' leurs proues vers la haute mer, comme les têtes de griffons du livre IV, 152 faisaient saillie par rapport à la surface du vase qu'elles décoraient ».

Πρόκροσσος ne figure par ailleurs que dans un seul passage homérique (*Il*. 14.30 sq) qui, comme l'observe Förstemann, présente des similitudes avec le second passage d'Hérodote :

πολλὸν γὰρ ἀπάνευθε μάχης εἰρύατο νῆες
θῖν᾽ ἐφ᾽ ἁλὸς πολιῆς · τὰς γὰρ πρώτας πεδίονδε
εἴρυσαν, αὐτὰρ τεῖχος ἐπὶ πρύμνῃσιν ἔδειμαν.

Οὐδὲ γὰρ οὐδ᾽ εὐρύς περ ἐὼν ἐδυνήσατο πάσας
Αἰγιαλὸς νῆας χαδέειν, στείνοντο δὲ λαοί.
Τῷ ῥα προκρόσσας ἔρυσαν, καὶ πλῆσαν ἁπάσης
ἠιόνος στόμα μακρόν, ὅσον συνεέργαθον ἄκραι.

Förstemann considère malgré tout le terme comme usuel, sur le témoignage de Démocrite συνδέσεις οὐ περιφερεῖς ἀλλὰ πρόκροσσαι […] « où πρόκροσσος semble ne rien signifier d'autre qu''anguleux' »[257]. Et il est vrai que le contexte des occurrences hérodotéennes ne se signale pas comme des plus poétiques.

πρόρριζος « arraché avec la racine, extirpé »

Cet adjectif apparaît dans trois discours de l'œuvre d'Hérodote où il est employé métaphoriquement à propos de personnes. Le premier est le discours gnomique de Solon à Crésus : 1.32 πολλοῖσι γὰρ δὴ ὑποδέξας ὄλβον ὁ θεὸς προρρίζους ἀνέτρεψε, phrase déjà considérée plus haut pour la présence du substantif ὄλβος ; le deuxième, relevant du même registre, est la lettre d'Amasis à Polycrate, tyran de Samos : 3.40 οὐδένα γάρ κω λόγῳ οἶδα ἀκούσας ὅστις ἐς τέλος οὐ κακῶς ἐτελεύτησε πρόρριζος, εὐτυχέων τὰ πάντα « je n'ai encore entendu parler de personne qui ne fût pas, à la fin, mort misérablement, arraché jusqu'à la racine, à être chanceux en tout » ; le troisième enfin est le discours de Leutichydès rapportant aux Athéniens le sort malheureux de Glaucos, puni par le dieu de Delphes pour une requête injuste : 6.86δ Γλαύκου νῦν οὔτε τι ἀπόγονον ἔστι οὐδὲν οὔτ᾽ ἱστίη οὐδεμία νομιζομένη εἶναι Γλαύκου, ἐκτέτριπταί τε πρόρριζος ἐκ Σπάρτης « De Glaucos aujourd'hui il n'est aucun descendant, ni aucun foyer qui se réclame de Glaucos ; il a disparu de Sparte, arraché jusqu'à la racine ».

Πρόρριζος est employé chez Homère au sens propre en parlant d'arbres : *Il.* 11.155-157 Ὡς δ᾽ ὅτε πῦρ ἀίδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ, # πάντῃ τ᾽ εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, οἱ δέ τε θάμνοι # πρόρριζοι πίπτουσιν ἐπειγόμενοι πυρὸς ὁρμῇ, cf. 14.415 ; au sens figuré, chez Eschyle, *Pers.* 812 en parlant d'autels : δαιμόνων θ᾽ ἱδρύματα # πρόρριζα φύρδην ἐξανέστραπται βάθρων ; et comme dans les exemples d'Hérodote, au sens figuré chez Sophocle, *El.* 512 en parlant d'une personne : παγχρύσων δίφρων # δυστάνοις αἰκίαις # πρόρριζος ἐκριφθείς ; de même chez Euripide, *Hipp.* 684, etc. C'est donc plus précisément des emplois tragiques qu'Hérodote est le plus proche dans l'emploi de ce terme, qui exprime bien la notion d'une fatalité imposée par les dieux.

πρόφαντος « indiqué d'avance, prédit »

Cet adjectif verbal tiré de προφαίνω connaît deux acceptions. La première, « qu'on voit au loin », d'où « à la renommée lointaine », est illustrée par Pindare, *Ol.* 1.116 ἐμέ τε

[257] FÖRSTEMANN, *s. v.* : Vocabulum, ut fuit haud dubie volgare, etiam Democritus usurpavit in verbis συνδέσεις οὐ περιφερεῖς ἀλλὰ πρόκροσσαι […] ubi πρόκροσσος nihil aliud videtur esse nisi angulatus […]. »

τοσσάδε νικαφόροις # ὁμιλεῖν πρόφαντον σοφίᾳ καθ᾽ Ἕλ-# λανας ἐόντα πάντᾳ. La seconde, « indiqué d'avance, prédit », concerne chez Hérodote des prédictions oraculaires en 5.63 Λακεδαιμόνιοι δέ, ὥς σφι αἰεὶ τὠυτὸ πρόφαντον ἐγίνετο, κτλ. « Les Lacédémoniens, comme la même prédiction leur était faite sans cesse », etc. ; et en 9.93 Πρόφαντα δέ σφι ἔν τε Δωδώνῃ καὶ ἐν Δελφοῖσι ἐγένετο, κτλ. « Il leur avait été prédit à Dodone et à Delphes », etc. Ces exemples sont parallèles aux occurrences sophocléennes de *Tr*. 1159 ἐμοὶ γὰρ ἦν πρόφαντον ἐκ πατρὸς πάλαι, # πρὸς τῶν πνεόντων μηδενὸς θανεῖν ποτε, et 1163 ὡς τὸ θεῖον ἦν # πρόφαντον. L'adjectif connaît donc des emplois poétiques (il est absent de la prose) et est motivé chez Hérodote par le contexte dans lequel il se définit.

πυθιονίκης « vainqueur aux jeux Pythiques »

« Des peuples qui habitent en dehors de ces limites, les Crotoniates étaient les seuls à porter du secours à la Grèce en danger, avec une trière que commandait un homme trois fois vainqueur aux Jeux pythiques, Phayllos » : 8.47 Τῶν δὲ ἐκτὸς τούτων οἰκημένων Κροτωνιῆται μοῦνοι ἦσαν οἳ ἐβοήθησαν τῇ Ἑλλάδι κινδυνευούσῃ νηὶ μιῇ, τῆς ἦρχε ἀνὴρ τρὶς πυθιονίκης Θάϋλλος (trad. Legrand). Πυθιονίκης est logiquement attesté dans une *Ode Pythique* de Pindare : (*P*. 9.1), de même que son doublet thématique πυθιόνικος (*P*. 6.4). Ce sont les seuls exemples du terme dans la littérature grecque. On en remarquera le rythme dactylique (deux dactyles), et son renforcement chez Hérodote par le multiplicatif τρίς qui apporte à cette évocation une dimension hyperbolique.

πυρόω-ῶ « incendier »

Le verbe πυρόω est employé dans deux discours qui se font écho et qui sont tous deux relatifs à la volonté de Xerxès d'incendier Athènes : la première occurrence figure à l'ouverture du livre VII, dans le discours de Xexès proclamant sa résolution de marcher contre la Grèce : 7.8 οὐ πρότερον παύσομαι, πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς Ἀθήνας « je n'aurai de cesse avant d'avoir pris et incendié Athènes » ; la seconde clôture le discours d'Artémise au même Xerxès : 8.102 σὺ δέ, τῶν εἵνεκα στόλον ἐποιήσαο, πυρώσας τὰς Ἀθήνας ἀπελᾷς « et toi — raison pour laquelle tu as accompli cette expédition — tu quitteras une Athènes réduite en cendres ».

Ce verbe est étudié par Ch. C. Chiasson, qui y décèle un terme de la langue tragique. Πυρόω apparaît en effet dix-huit fois chez les tragiques, une fois chez Pindare (Pyth. 11.33), et une autre dans un fragment lyrique de date et d'attribution inconnue ; il est sans autre exemple dans la prose du Vème siècle et ne reparaît après Hérodote que le traité hippocratique Περὶ διαίτης (souvent, précise Chiasson, avec un sens légèrement différent), chez Platon et Aristote. Or, non seulement Hérodote lui-même emploie bien plus souvent dans le sens d'« incendier » le verbe ἐπίπρημι (36 occurrences) ou ὑποπίπρημι (4 occ.), mais les deux

seules occurrences de πυρόω figurent dans des discours qui « marquent des étapes cruciales dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce »[258]

En outre, ces deux passages recèlent d'autres indices de diction poétique ; Chiasson remarque ainsi que « le rythme iambique soutenu de πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς ᾽Αθήνας est remarquable, et peut faire écho au rythme d'un dialogue tragique »[259]. Quant à la seconde occurrence, prenant place après l'échec de Xerxès et figurant dans le discours d'Artémise qui encourage les Roi, l'expression πυρώσας τὰς ᾽Αθήνας fournit un écho à ce premier passage, de telle sorte qu'Hérodote « marque le début et la fin de l'implication personnelle de Xerxès dans l'invasion de la Grèce en employant un verbe qui pourrait bien avoir des liens étroits avec la tragédie pour son auditoire originel »[260].

Cette fonction de marqueur narratif dévolue au double emploi hérodotéen de πυρόω dans un jeu d'échos internes à l'œuvre, comme dans son rapport avec la langue tragique, que confirme d'ailleurs le rythme iambique mis en lumière dans sa première occurrence, autorise à voir dans ce terme un poétisme d'ascendance tragique.

— P.

ῥύομαι « sauver ; défendre, protéger »

Comme l'indique Chantraine, le verbe ῥύομαι, signifiant « protéger, sauver, libérer », est attesté chez Homère, « où le sens est parfois difficile à fixer », chez les poètes, et « rare en prose, mais parfois chez Hérodote et cf. Thucydide 5.63 »[261]. De fait, ce verbe effectivement homérique et sans attestation épigraphique connaît 25 occurrences chez Hérodote, ces occurrences pouvant être distinguées suivant le *Lexique* de Powell en deux acceptions : d'une part, « sauver » d'un danger, d'un malheur, de la mort, en parlant de personnes ; d'autre part, « défendre, protéger », en parlant d'un lieu.

Le premier sens regroupe une quinzaine d'exemples. Le verbe est ainsi employé à propos de Crésus sur le bûcher, dont Cyrus se demande « si quelque dieu lui épargnera d'être brûlé

---

[258] Ch. CHIASSON, « Tragic Diction in Herodotus : Some Possibilities », 1982, p. 158 : « Outside Herodotus, πυρόω occurs 18 times in the tragedians, once in Pindar (*Pythian* 11.33), and once in a lyric fragment of unknown date and authorship (PMG frag. adesp. 989). The verb is otherwise unexampled in fifth-century prose, and after Herodotus is next attested (often with a slightly different meaning : see *LSJ s. v.*) in the Hippocratic περὶ διαίτης, Plato, and Aristotle. Herodotus' apparently self-conscious use of the verb strengthens the impression that πυρόω is not standard prose usage. Herodotus usually expresses the idea 'to set on fire, to burn' with a compound of πίμπρημι ; Powell records 36 instances of ἐπιπίμπρημι and 4 of ὑποπίμπρημι (see also ἀντεμπίμπρημι at 5.102.1). Only twice does Herodotus resort to πυρόω ; both instances are found in speeches that mark crucial stages in Xerxes' expedition against Greece. »

[259] Ch. CHIASSON, *loc. cit.* : « Πυρόω first appears in Xerxes' first speech to the Persian nobles, an address distinguished by frequent use of poetic diction […]. The sustained iambic rhythm of πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς ᾽Αθήνας is remarkable, and may echo the rhythm of tragic dialogue. »

[260] Ch. CHIASSON, *loc. cit.* : « Thus, Herodotus marks the beginning and the end of Xerxes' personal involvement in the invasion of Greece by using a verb that may well have had strong associations with tragedy for the historian's original audience. »

[261] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ἔρυμαι.

vif » en 1.86[262], puis qui supplie lui-même Apollon « de le sauver du présent malheur » en 1.87[263]. Il figure dans l'épisode célèbre de la femme d'Intaphernès, à qui Darius accorde de « sauver un seul de ses proches enchaînés — celui qu'elle veut entre tous », en 3.119[264] ; dans le récit de la manière dont Démocédès sauve de la mort les médecins égyptiens de Darius, en 3.132[265] ; et de celle dont le Tarentin Gillos sauve des Perses réduits en esclavage par les habitants d'Iapygie, en 3.138[266]. Au livre IV, les Cnidiens apparaissent comme les sauveurs de Cyrénéens destinés à la mort par Arcésilas (4.164)[267] ; et par ailleurs, les Libyens ont une coutume pour prémunir les enfants de convulsions (4.187)[268]. Le verbe est aussi employé deux fois par Aristagoras, tyran de Milet, venu solliciter l'appui des Grecs dans la révolte de l'Ionie : d'abord dans son discours à Cléomène, roi de Sparte, en 5.49[269] ; puis, une fois qu'il a été chassé par celui-ci, dans son discours aux Athéniens en 5.97[270]. Au livre VII, Xerxès l'emploie dans sa réponse à Artabane, réticent à l'égard de l'expédition contre la Grèce[271], puis dans sa réponse au Lydien Pythios venu lui demander d'exempter de l'expédition l'un de ses enfants[272]. Dans des passages narratifs, il nous est dit comment Syracuse est sauvée de l'asservissement par Corinthe et Corcyre en 7.154[273] ; et Kytissoros fils de Phrixos est présenté comme le sauveur d'Athamas fils d'Eole, que les Achéens s'apprêtaient à sacrifier en victime expiatoire, en 7.197[274]. Ῥύομαι réapparaît enfin dans le discours de Démarate à

---

[262] 1.86 Ὁ δὲ συννήσας πυρὴν μεγάλην ἀνεβίβασε ἐπ᾽ αὐτὴν τὸν Κροῖσόν ἐν πέδῃσι δεδεμένον καὶ δὶς ἑπτὰ Λυδῶν παρ᾽ αὐτὸν παῖδας, ἐν νόῳ ἔχων εἴτε δὴ ἀκροθίνια ταῦτα καταγιεῖν θεῶν ὅτεῳ δή, εἴτε καὶ εὐχὴν ἐπιτελέσαι θέλων, εἴτε καὶ πυθόμενος τὸν Κροῖσον εἶναι θεοσεβέα τοῦδε εἵνεκεν ἀνεβίβασε ἐπὶ τὴν πυρήν, βουλόμενος εἰδέναι εἴ τίς μιν δαιμόνων ῥύσεται τοῦ μὴ ζώοντα κατακαυθῆναι

[263] 1.87 Ἐνθαῦτα λέγεται ὑπὸ Λυδῶν Κροῖσον μαθόντα τὴν Κύρου μετάγνωσιν, ὡς ὥρα πάντα μὲν ἄνδρα σβεννύντα τὸ πῦρ, δυναμένους δὲ οὐκέτι καταλαβεῖν, ἐπιβώσασθαι τὸν Ἀπόλλωνα ἐπικαλεόμενον, εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη, παραστῆναι καὶ ῥύσασθαί μιν ἐκ τοῦ παρεόντος κακοῦ.

[264] 3.119 Ὦ γύναι, βασιλεύς τοι Δαρεῖος διδοῖ ἕνα τῶν δεδεμένων οἰκηίων ῥύσασθαι τὸν βούλεαι ἐκ πάντων.

[265] 3.132 Καὶ τοῦτο μὲν τοὺς Αἰγυπτίους ἰητρούς, οἳ βασιλέα πρότερον ἰῶντο, μέλλοντας ἀνασκολοπιεῖσθαι ὅτι ὑπὸ Ἕλληνος ἰητροῦ ἐσσώθησαν, τούτους βασιλέα παραιτησάμενος ἐρρύσατο.

[266] 3.138 Ἀναχθέντες δὲ ἐκ τῆς Κρότωνος οἱ Πέρσαι ἐκπίπτουσι τῇσι νηυσὶ ἐς Ἰηπυγίην, καί σφεας δουλεύοντας ἐνθαῦτα Γίλλος ἀνὴρ Ταραντῖνος φυγὰς ῥυσάμενος ἀπήγαγε παρὰ βασιλέα Δαρεῖον.

[267] 4.164 Τῶν δὲ οἱ μὲν τὸ παράπαν ἐκ τῆς χώρης ἀπαλλάσσοντο, τοὺς δέ τινας χειρωσάμενος ὁ Ἀρκεσίλεως ἐς Κύπρον ἀπέστειλε ἐπὶ διθαφθορῇ· τούτους μέν νυν Κνίδιοι ἀπενειχθέντας πρὸς τὴν σφετέρην ἐρρύσαντο καὶ ἐς Θήρην ἀπέστειλαν.

[268] 4.187 Ἢν δὲ καίουσι τὰ παιδία σπασμὸς ἐπιγένηται, ἐξεύρηταί σφι ἄκος· τράγου γὰρ οὖρον ἐπισπείσαντες ῥύονταί σφεα.

[269] 5.49 Νῦν ὦν πρὸς θεῶν τῶν Ἑλληνίων ῥύσασθε Ἴωνας ἐκ δουλοσύνης, ἄνδρας ὁμαίμονας.

[270] 5.97 Ταῦτά τε δὴ ἔλεγε καὶ πρὸς τούτοισι τάδε, ὡς οἱ Μιλήσιοι τῶν Ἀθηναίων εἰσὶ ἄποικοι, καὶ οἰκός σφεας εἴη ῥύεσθαι δυναμένους μέγα.

[271] 7.11 Ἀρτάβανε, πατρὸς εἷς τοῦ ἐμοῦ ἀδελφεός· τοῦτό σε ῥύσεται μηδένα ἄξιον μισθὸν λαβεῖν ἐπέων ματαίων.

[272] 7.39 Σὲ μὲν γὰρ καὶ τοὺς τέσσερας τῶν παίδων ῥύεται τὰ ξείνια· τοῦ δὲ ἑνός, τοῦ περιέχεαι μάλιστα, τῇ ψυχῇ ζημιώσεαι.

[273] 7.154 Συρηκοσίους δὲ Κορίνθιοί τε καὶ Κερκυραῖοι ἐρρύσαντο μάχῃ ἐσσωθέντας ἐπὶ ποταμῷ Ἐλώρῳ· ἐρρύσαντο δὲ οὗτοι ἐπὶ τοῖσδε καταλλάξαντες, ἐπ᾽ ᾧ τε Ἱπποκράτεϊ Καμάριναν Συρηκοσίους παραδοῦναι.

[274] 7.197 Ταῦτα δὲ πάσχουσι οἱ Κυτισσώρου τοῦ Φρίξου παιδὸς ἀπόγονοι διότι καθαρμὸν τῆς χώρης ποιευμένων Ἀχαιῶν ἐκ θεοπροπίου Ἀθάμαντα τὸν Αἰόλου καὶ μελλόντων μιν θύειν ἀπικόμενος οὗτος

l'Athénien Dikaios en 8.65[275], et dans deux discours du livre IX : celui d'une femme perse à Pausanias en 9.76[276] ; et le discours indirect d'Hégésistratos fils d'Aristagoras en 9.90[277]. On peut ainsi noter la forte dominante discursive de l'emploi du verbe ῥύομαι au sens de « sauver, protéger » une personne, ce qui n'étonnera pas s'agissant d'un terme poétique.

Au sens de « défendre, protéger » un lieu, ῥύομαι est employé dans des passages narratifs en 4.135[278], 5.100[279], 6.7[280], 7.217[281] et 8.90[282] — ainsi que dans le discours d'un héraut spartiate à Xerxès en 8.114[283], et dans celui de l'Eginète Lampon à Pausanias en 9.78[284].

Le grand nombre de ces occurrences pourrait faire penser que ῥύομαι est un verbe usuel en grec, ou du moins en ionien ; or il n'en est rien, les autres occurrences du terme étant comme on l'a dit exclusivement poétiques. Ce verbe est d'ailleurs absent des inscriptions ioniennes, seul figurant le nom d'agent ῥυτήρ « custos, defensor » dans une inscription de Milet οὗτος ὁ δήμου ῥυτήρ : mais Favre rapproche ici Hom., Od. 17.187, 223 σταθμῶν ῥυτῆρα et Eschyle, Sept. 300 πόλεως ῥυτῆρες, et classe le terme dans la liste des « vocabula poetica, quae insunt in titulis nostris », avec la mention : « Hom., tragici, scriptores posteriores ». C'est donc toute la famille lexicale, au premier rang de laquelle le verbe ῥύομαι, qui doit être considérée comme poétique.

ὁ Κυτίσσωρος ἐξ Αἴης τῆς Κολχίδος ἐρρύσατο, ποιήσας δὲ τοῦτο τοῖσι ἐπιγενομένοισι ἐξ ἑωυτοῦ μῆνιν τοῦ θεοῦ ἐνέβαλε.

[275] 8.65 Ἢν γάρ τοι ἐς βασιλέα ἀνενειχθῇ τὰ ἔπεα ταῦτα, ἀποβαλέεις τὴν κεφαλήν, καί σε οὔτε ἐγὼ δυνήσομαι ῥύσασθαι οὔτ᾽ ἄλλος ἀνθρώπων οὐδὲ εἷς.

[276] 9.76 Ὦ βασιλεῦ Σπάρτης, ῥῦσαί με τὴν ἱκέτιν αἰχμαλώτου δουλοσύνης · σὺ γὰρ καὶ ἐς τόδε ὤνησας τούσδε ἀπολέσας τοὺς οὔτε δαιμόνων οὔτε θεῶν ὄπιν ἔχοντας (ῥῦσαί DRSV λῦσαι ABCP).

[277] 9.90 Θεούς τε κοινοὺς ἀνακαλέων προέτρεπε αὐτοὺς ῥύσασθαι ἄνδρας Ἕλληνας ἐκ δουλοσύνης καὶ ἀπαμῦναι τὸν βάρβαρον.

[278] 4.135 Κατέλιπε δὲ τούς τε ὄνους καὶ τοὺς ἀσθενέας τῆς στρατιῆς τῶνδε εἵνεκεν, ἵνα οἱ μὲν ὄνοι βοὴν παρέχωνται · οἱ δὲ ἄνθρωποι ἀσθενείης μὲν εἵνεκεν κατελείποντο, προφάσιος δ᾽ ἐπὶ τῆσδε δηλαδή, <ὡς> αὐτὸς μὲν σὺν τῷ καθαρῷ τοῦ στρατοῦ ἐπιθήσεσθαι μέλλοι τοῖσι Σκύθῃσι, οὗτοι δὲ τὸ στρατόπεδον τοῦτον τὸν χρόνον ῥυοίατο.

[279] 5.100 Πορευόμενοι δὲ παρὰ ποταμὸν Καΰστριον, ἐνθεῦτεν ἐπείτε ὑπερβάντες τὸν Τμῶλον ἀπίκοντο, αἱρέουσι Σάρδις οὐδενός σφι ἀντιωθέντος, αἱρέουσι δὲ χωρὶς τῆς ἀκροπόλιος τἆλλα πάντα · τὴν δὲ ἀκρόπολιν ἐρρύετο αὐτὸς Ἀρταφρένης ἔχων ἀνδρῶν δύναμιν οὐκ ὀλίγην.

[280] 6.7 Ἀπικομένοισι δὲ τούτοισι ἐς τοῦτον τὸν χῶρον καὶ βουλευομένοισι ἔδοξε πεζὸν μὲν στρατὸν μηδένα συλλέγειν ἀντίξοον Πέρσῃσι, ἀλλὰ τὰ τείχεα ῥύεσθαι αὐτοὺς Μιλησίους, κτλ.

[281] 7.217 Κατὰ δὲ τοῦτο τοῦ ὄρεος ἐφύλασσον, ὡς καὶ πρότερόν μοι δεδήλωται, Φωκέων χίλιοι ὁπλῖται, ῥυόμενοί τε τὴν σφετέρην χώρην καὶ φρουρέοντες τὴν ἀτραπόν.

[282] 8.90 Ταῦτα γενόμενα τοὺς Ἴωνας ἐρρύσατο · ὡς γὰρ εἶδε σφεας Ξέρξης ἔργον μέγα ἐργασαμένους, ἐτράπετο πρὸς τοὺς Φοίνικας οἷα ὑπερφλυόμενός τε καὶ πάντας αἰτιώμενος, καί σφεων ἐκέλευσε τὰς κεφαλὰς ἀποταμεῖν, ἵνα μὴ αὐτοὶ κακοὶ γενόμενοι τοὺς ἀμείνονας διαβάλλωσι.

[283] 8.114 Ὦ βασιλεῦ Μήδων, Λακεδαιμόνιοί τε σε καὶ Ἡρακλεῖδαι οἱ ἀπὸ Σπάρτης αἰτέουσι φόνου δίκας, ὅτι σφέων τὸν βασιλέα ἀπέκτεινας ῥυόμενον τὴν Ἑλλάδα.

[284] 9.78 Ὦ παῖ Κλεομβρότου, ἔργον ἔργασταί τοι ὑπερφυὲς μέγαθός τε καὶ κάλλος, καί τοι θεὸς παρέδωκε ῥυσάμενον τὴν Ἑλλάδα κλέος καταθέσθαι μέγιστον Ἑλλήνων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν.

— Σ.

σημάντωρ « officier »

Le nom d'agent σημάντωρ, dérivé du verbe σημαίνω, désigne chez Homère « celui qui donne les ordres », étant « dit d'un chef, d'un gardien de troupeaux, d'un cocher » [285] : ainsi *Il*. 4.431, 8.127, 15.325, 17.21 ; *Od*. 19.314 ; *H. Ap*. 542, *H. Cer*. 131 ; Hés. *Sc*. 56. C'est dans le sens plus précis d'« officier » (ou « commander », selon Powell) qu'Hérodote l'emploie au terme de l'inventaire des troupes terrestres qui composent l'armée barbare en 7.81 Τούτου ὧν τοῦ στρατοῦ ἦρχον μὲν οὗτοι οἵ περ εἰρέαται καὶ οἱ διατάξαντες καὶ ἐξαριθμήσαντες οὗτοι ἦσαν καὶ χιλιάρχας τε καὶ μυριάρχας ἀποδέξαντες · ἑκατοντάρχας δὲ καὶ δεκάρχας οἱ μυριάρχαι. Τελέων δὲ καὶ ἐθνέων ἦσαν ἄλλοι σημάντορες « Il y avait encore d'autres officiers subalternes dans les différentes unités et les différents groupes ethniques », selon la traduction de Barguet. Förstemann tire cependant argument d'un contexte qui ne lui paraît aucunement propice à l'emploi d'un terme poétique, pour affirmer qu'il s'agit là plutôt d'un archaïsme que d'un poétisme[286]. On pourrait aussi considérer que la spécialisation sémantique du terme pour désigner l'« officier » relève d'un vocabulaire plus technique que poétique — mais une telle spécialisation est-elle véritablement lexicalisée ?

Si l'on songe en effet que le catalogue des troupes de Xerxès représente un motif éminemment homérique, comme nous le verrons plus loin[287], n'est-il pas naturel que cette phrase qui clôt précisément le catalogue avant la mention des « Immortels » fournisse, en son terme même (ἄλλοι σήμαντορες figure à l'extrême fin de la phrase et par conséquent du catalogue), un écho lexical à Homère ?

σπέρχομαι « s'emporter, s'irriter »

Le verbe σπέρχομαι est attesté trois fois chez Hérodote, au sens figuré de « s'emporter, s'irriter ». Il est d'abord appliqué à Crésus, irrité par les réponses de Solon qui refuse de le considérer comme l'homme le plus heureux du monde : 1.32 Κροῖσος δὲ σπερχθεὶς εἶπε, κτλ. ; puis au roi Darius en 3.72 : Λέγει πρὸς ταῦτα ὁ Ὀτάνης, ἐπειδὴ ὥρα σπερχόμενον Δαρεῖον ; enfin, au Perse Mégabate irrité contre Aristagoras en 5.33 : Πυθόμενος δὲ κάρτα δεινὸν ἐποιήσατο ὁ Μεγαβάτης καὶ ἐσπέρχετο τῷ Ἀρισταγόρῃ.

Σπέρχομαι signifie au sens propre « s'élancer avec vivacité, se hâter », ainsi *Il*. 19.317-318 : … ὁπότε σπερχοίατ' Ἀχαιοὶ # Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα, ou *Od*. 13.22 : … ὁπότε σπερχοίατ' ἐρέτμοις. On passe alors de cette notion d'« élan vivace, fougueux », à celle d'« emportement, irritation », également attestée chez Homère : *Il*. 24.248

[285] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*
[286] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Quoniam non video, qui loco Herodoteo ulla apta sit stili sublimitas, poetico minus quam antiquo putaverim hoc verbo usum esse scriptorem ».
[287] Cf. chap. V, I. A. 3. c).

σπερχομένοιο γέροντος · ὁ δ᾽ υἱάσιν οἶσιν ὁμόκλα (il s'agit de Priam), ainsi que chez Pindare, *N.* 1.39-40 : ἀλλὰ θεῶν βασιλέα # σπερχθεῖσα θυμῷ πέμπε δράκοντας ἄφαρ (Slater, *s. v.* : « be stung, irritated »).

Comme en témoignent les occurrences citées, confirmées du reste par *LSJ*, le simple σπέρχομαι est un verbe poétique — mais, ajoutent les auteurs, « également employé en prose ionienne ; en attique, seulement dans les composés ἐπι-, κατασπέρχω) »[288]. En vérité, Hérodote est le seul représentant en prose du verbe simple, qui n'est pas attesté non plus par les inscriptions ioniennes : aussi convient-il de considérer que l'on a affaire ici à l'emploi d'un terme poétique[289].

στυγέω « haïr, avoir en horreur », ἀποστυγέω « repousser avec horreur, abhorrer »

Le verbe στυγέω est employé dans le discours d'Achéménès à Xerxès en 7.236 : Ὦ βασιλεῦ, ὁρέω σε ἀνδρὸς ἐνδεκόμενον λόγους ὃς φθονέει τοι εὖ πρήσσοντι ἢ καὶ προδιδοῖ πρήγματα τὰ σά · καὶ γὰρ δὴ καὶ τρόποισι τοιούτοισι χρεώμενοι Ἕλληνες χαίρουσι · τοῦ τε εὐτυχέειν φθονέουσι καὶ τὸ κρέσσον στυγέουσι « O Roi, je te vois accueillir les paroles d'un hommes qui jalouse ton bonheur qui trahit ta cause ; et de fait, les Grecs prennent plaisir à ce genre de façons : ils jalousent le succès et haïssent la supériorité ». Ce verbe est défini par *LSJ* comme « poétique, [figurant] aussi chez Hérodote et en prose tardive » ; de même Chantraine, le définissant dans le sens de « avoir horreur de, abhorrer, éprouver de la répulsion pour », et précisant que « le sens est plus physique, donc plus fort que celui de μισέω », le reconnaît comme un terme homérique et poétique, également employé par Hérodote et en prose tardive[290]. Le verbe est employé par les tragiques et, chez les comiques, « seulement dans des passages paratragiques et lyriques » (LSJ) : ainsi Aristophane, *Ach.* 33 στυγῶν μὲν ἄστυ, τὸν δ᾽ ἐμὸν δημὸν ποθῶν, où une scholie précise : ὁ στίχος ἐκ τραγῳδίας ; *ib.*, 472 Καὶ γάρ εἰμ᾽ ἄγαν ὀχληρός, οὐ δοκῶν με κοιράνους στυγεῖν, avec la scholie : τοῦτο πεπαρῴδηται ἀσήμως ἐξ Οἰνέως Εὐριπίδου ; enfin, le vers de *Th.* 1144 ὦ τυράννους στυγοῦσ᾽, ὥσπερ εἰκός est extrait d'un passage lyrique.

On remarquera chez Hérodote que le verbe, placé en fin de phrase, compose avec les mots qui le précèdent une séquence dactylico-anapestique : καὶ τὸ κρέσσον στυγέουσι.

Le préverbé ἀποστυγέω figure pour sa part dans le *logos* égyptien en 2.47 Δι᾽ ὅ τι δὲ τοὺς ὗς ἐν μὲν τῇσι ἄλλῃσι ὁρτῇσι ἀπεστυγήκασι, ἐν δὲ ταύτῃ θύουσι, κτλ. « Pour quelle raison ils repoussent avec horreur les porcs dans les autres fêtes, et les sacrifient dans

[288] *LSJ, s. v.*

[289] Hérodote emploie également le préverbé περισπέρχω en 7.207 Φωκέων καὶ Λοκρῶν περισπερχθέντων τῇ γνώμῃ ταύτῃ « comme Phocéens et Locriens étaient indignés de cette proposition » (trad. Legrand), où περισπερχθέντων est une correction pour περισπερχεόντων. Ce préverbé est attesté à l'actif chez Oppien, *Hal.* 3.449 au sens de « être très agité », ainsi que transitivement en *Hal.* 2, 334 au sens de « faire se hâter de tous côtés, presser, harceler » (Bailly).

[290] *LSJ* et CHANTRAINE, *DELG, s. v.*

celle-ci », etc. ; ainsi qu'en 6.129 Κλεισθένης δὲ τὰ μὲν πρῶτα καὶ τὰ δεύτερα ὀρχεομένου ἀποστυγέων γαμβρὸν ἄν οἱ ἔτι γενέσθαι Ἱπποκλείδην « Clisthène, à la première et à la deuxième danse [d'Hippoclidès], repoussa avec horreur l'idée qu'il devînt son gendre ». Il est lui aussi employé par les tragiques, dans des passages lyriques qui témoignent d'un niveau de langue élevé : ainsi Sophocle, *O. C.* 186 ὅ τι καὶ πόλις # τέτροφεν ἄφιλον ἀποστυγεῖν # καὶ τὸ φίλον σέβεσθαι ; *ib.*, 692 οὐδ□Μου-# σᾶν χοροί νιν ἀπεστύγησαν, οὐδ᾽ αὖθ᾽ # ἁ χρασύνιος ᾽Αφροδίτα ; Euripide, *Ion* 488 τὸν ἄπαιδα δ᾽ ἀποστυγῶ # βίον. On en relève en outre une occurrence chez le poète lyrique Mélanippide, Fr. 4 : πάντες δ᾽ ἀπεστύγεον ὕδωρ, # τὸ πρὶν ἐόντες ἀίδριες οἴνου.

— T.

τέθηπα « être saisi de stupeur, d'admiration »

Dans un passage du *logos* égyptien, Hérodote évoque l'île de Chemmis, que les Egyptiens disent flottante, ce qui suscite son étonnement : aussi déclare-t-il (2.156) : τέθηπα δὲ ἀκούων εἰ νῆσος ἀληθέως ἐστὶ πλωτή.

Le verbe τέθηπα est un parfait archaïque appartenant à la famille du substantif θάμβος « stupeur, étonnement »[291] ; il n'est attesté que chez Homère — ainsi *Il.* 4.243 τίφθ᾽ οὕτως ἔστητε τεθηπότες ἠύτε νεβροί ou 21.29 τοὺς ἐξῆγε θύραζε τεθηπότας ἠύτε νεβρούς ; 21.64 … ὁ δέ οἱ σχεδὸν ἦλθε τεθηπώς ; *Od.* 6.166 ὣς δ᾽ αὔτως καὶ κεῖνο ἰδὼν ἐτεθήπεα θυμῷ ; 23.105 Τέκνον ἐμόν, θυμός μοι ἐνὶ στήθεσσι τέθηπεν. On remarquera qu'Hérodote, à la différence d'Homère, construit τέθηπα avec une proposition introduite par εἰ « thétique », sur le modèle de θαυμάζω[292].

τεκνοποιός « qui fait des enfants, procréatrice »

L'adjectif composé τεκνοποιός est sans attestation avant Hérodote ; il qualifie dans ses deux occurrences hérodotéennes une femme « procréatrice », une « child-bearing woman » selon *LSJ* : d'abord dans le discours de Chilon de Lacédémone, à l'occasion du prodige qui se produit lors du sacrifice offert par Hippocrate, tyran d'Athènes : 1.59 Χίλων δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος παρατυχὼν καὶ θεησάμενος τὸ τέρας συνεβούλευε Ἱπποκράτεϊ πρῶτα μὲν γυναῖκα μὴ ἄγεσθαι τεκνοποιὸν ἐς τὰ οἰκία, εἰ δὲ□τυγχάνει ἔχων, δεύτερα τὴν

[291] Cf. CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* θάμβος : « A côté de θάμβος existe un vieux pf. τέθηπα, surtout au participe, également pl.-q.-pf. ἐτεθήπεα 'être stupéfait, effaré '(Hom., Hdt., Parm., Emp.). A ce pf. répond un aoriste thématique attesté seulement au participe ταφών pour exprimer la 'stupeur, la surprise 'dans des formules du type d'*Il.* 9.193 ou 23.101 : ταφὼν δ᾽ ἀνόρουσεν ᾽Αχιλλεύς ; les attestations de l'indicatif sont rares et postérieures (Pi., *P.* 4.95, Aesch., *Pers.* 999, etc.). Il existe enfin, tiré de cet aoriste, un subst. rare et secondaire, apparemment neutre, τάφος 'étonnement, stupeur' (*Od.* 21.12 ; 23.93 ; 24.441 ; Ibyc.). Enfin, sur le pf. τέθηπα a été créé secondairement un présent θηπέω attesté chez Hipponax (12 Masson) et dans diverses gloses d'Hsch. qui donne aussi θηπητής · ἀπατεών ; θηπαλέος · βωμολόχος ; θηπόν · καταθύμιον, θαυμαστόν. »

[292] Voir déjà FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Animadvertendum vero numquam apud Homerum τέθηπα ut apud Nostrum cum enuntiatione hypothetica coninungi e similitudine verbi θαυμάζω. »

γυναῖκα ἐκπέμπειν, καὶ εἴ τις οἱ τυγχάνει ἐὼν παῖς, τοῦτον ἀπείπασθαι « Chilon de Lacédémone, qui se trouvait là par hasard et avait contemplé le prodige, conseilla à Hippocrate, premièrement de ne pas introduire dans sa maison de femme procréatrice, et si par hasard il en avait une, deuxièmement de renvoyer sa femme, et si par hasard il avait un fils, de le répudier » ; puis dans le discours que tiennent les éphores de Sparte au roi Anaxandride, l'invitant eux aussi à répudier sa femme dont il n'a pas d'enfants, afin d'en prendre une autre : devant son refus, ils lui déclarent : 5.40 Γυναικὸς μὲν τῆς ἔχεις οὐ προσδεόμεθά σεο τῆς ἐξέσιος, σὺ δὲ ταύτῃ τε πάντα ὅσα νῦν παρέχεις πάρεχε καὶ ἄλλην πρὸς ταύτῃ ἐσάγαγε γυναῖκα τεκνοποιόν « La femme que tu possèdes, nous ne te demandons plus de la renvoyer : procure-lui tout ce que tu lui procures aujourd'hui, et prends en outre une autre femme qui soit procréatrice ».

Les deux seules autres occurrences de cet adjectif composé apparaissent d'une part chez Euripide, *Tr*. 853, mais cette fois pour qualifier Tithon, époux de l'Aurore : τεκνοποιὸν ἔχουσα τᾶσδε # γᾶς πόσιν ἐν θαλάμοις « child-betting husband » selon *LSJ* ; or il s'agit d'un passage lyrique. ; d'autre part chez Xénophon, Hiér. 1.29 pour qualifier les « plaisirs sexuels procréateurs » — τὰ τεκνοποιὰ ἀφροδίσια — par opposition aux plaisirs contre nature. On remarquera chez Hérodote qu'en 1.59, la proposition πρῶτα μὲν γυναῖκα μὴ ἄγεσθαι τεκνοποιὸν ἐς τὰ οἰκία suit un rythme trochaïque soutenu, de même qu'en 5.40 le syntagme γυναῖκα τεκνοποιόν suit un rythme iambique. On peut en conclure à la poéticité de l'emploi, sinon du terme lui-même (cf. plus haut παιδοποιός).

τέθριππον « quadrige »

Le nom du « quadrige », employé par Hérodote en 1.179, 4.183, 5.77, 6.36, 6.70, 6.103, 6.126, est la substantivation de l'adjectif composé τεθρίππος « attelé de quatre chevaux », attesté chez Pindare, *I*. 1.18, Eschyle, Fr. 368, Euripide *Hipp*. 1212. Le nom connaît lui aussi par ailleurs des occurrences poétiques : ainsi Pindare, *O*. 2.91, Euripide, *Alc*. 428. — On relève également chez Hérodote en 6.35 le composé τεθριπποτρόφος « qui entretient des attelages de quatre chevaux pour les quadriges », et le verbe τεθριπποτροφέω qui en dérive en 6.125 ; enfin, on lit en 4.170 Τεθριπποβάται δὲ οὐκ ἥκιστα ἀλλὰ μάλιστα Λιβύων εἰσί « Ils se servent de chars à quatre chevaux encore plus que les autres Libyens » (trad. Barguet).

τετράκυκλος « à quatre roues »

On sait que cet adjectif qualifie chez Homère des chars ou des chariots, ainsi en *Il*. 24.324 Πρόσθε μὲν ἡμίονοι ἕλκον τετράκυκλον ἀπήνην, ou en *Od*. 9.241-242 … οὐκ ἂν τόν γε δύω καὶ εἴκοσ᾽ ἅμαξαι # <ὑψη>λαὶ τετράκυκλοι ἀπ᾽ οὔδεος ὀχλίσσειαν. — De même, Hérodote l'emploie en 1.188 en parlant des « chariots à quatre roues » qui servent à transporter l'eau du Choaspès dont boit le Grand Roi au cours de ses expéditions : Τούτου δὲ τοῦ Χοάσπεω τοῦ ὕδατος ἀπεψημένου πολλαὶ κάρτα ἅμαξαι τετράκυκλοι ἡμιόνεαι

κομίζουσαι ἐν ἀγγείοισι ἀργυρέοισι ἕπονται ὅκῃ ἂν ἐλαύνῃ ἑκάστοτε, phrase déjà considérée pour la présence de l'adjectif ἡμιόνεαι, et dans laquelle on observe en outre le rythme dactylique de la séquence πολλαὶ κάρτα ἅμαξαι, et de l'adjectif τετράκυκλοι lui-même. D'autre part, l'adjectif est employé dans le contexte riruel de la bataille de Paprémis au livre II : 2.63 Οἱ μὲν δὴ ὀλίγοι οἱ περὶ τὤγαλμα λελειμμένοι ἕλκουσι τετράκυκλον ἅμαξαν ἄγουσαν τὸν νηόν τε καὶ τὸ ἐν τῷ νηῷ ἐνεὸν ἄγαλμα, où l'on relève là encore un rythme essentiellement dactylique, assorti de la double paronomase τὸν νηόν τε καὶ τὸ ἐν τῷ νηῷ ἐνεὸν et ἅμαξαν – ἄγαλμα, la seconde encadrant la première.

τίνυμαι, ἀποτίνυμαι « se venger, tirer vengeance »

Le verbe τίνυμαι est essentiellement homérique ; c'est, selon *LSJ*, un verbe « poétique pour τίνομαι ». Construit avec un acc. de personne, il signifie « châtier, punir » ; ainsi : *Il*. 3.279 ἀνθρώπους τινύσθον, ὅτις κ᾽ ἐπίορκον ὀμόσσῃ (cf. Il. 19.260), *Od*. 13.214 ἀνθρώπους ἐφορᾷ καὶ τίνυται ὅς τις ἁμάρτῃ. Construit avec un acc. de chose, il signifie « venger un crime, faire expier une faute » : *Od*. 24.326 λωβὴν τινύμενος θυμαλγέα καὶ κακὰ ἔργα, sens que l'on retrouve chez Euripide, *Or*. 323, dans un passage lyrique : αἵματος # τινύμενοι δίκαν, τινύμενοι φόνου. — Hérodote l'emploie absolument, dans le sens de « se venger », en 5.77 Διαλυθέντος ὦν τοῦ στόλου τούτου ἀκλέως, ἐνθαῦτα ᾽Αθηναῖοι τίνυσθαι βουλόμενοι πρῶτα στρατιὴν ποιεῦνται ἐπὶ Χαλκιδέας « Cette expédition s'étant dissoute sans gloire, les Athéniens, voulant alors se venger, marchèrent d'abord contre les Chalcidiens ».

De même, le préverbé ἀποτίνυμαι, présent en 6.65 : ῾Ορμηθεὶς ὦν ἀποτίνυσθαι ὁ Κλεομένης κτλ. « Cléomène, brûlant de se venger », et 6.101 : Οἱ δὲ ἐσελθόντες ἐς τὴν πόλιν τοῦτο μὲν τὰ ἱρὰ συλήσαντες ἐνέπρησαν, ἀποτινύμενοι τῶν ἐν Σάρδισι κατακαυθέντων ἱρῶν « Ceux-ci (*sc*. les Perses), entrés dans la ville, pillèrent et incendièrent les temples, pour venger les temples de Sardes ravagés par le feu » — est d'ascendance homérique : ainsi, *Il*. 16.398 … πολέων δ᾽ ἀπετίνυτο ποινήν, et *Od*. 2.73 : τῶν μ᾽ ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε δυσμενέοντες.

Τίνυμαι ne reparaît en prose après Hérodote que chez des prosateurs tardifs (Plut., *Crass*. 21 ; App., *Samn*. 12.1). Ce verbe n'est pas attesté non plus par les inscriptions ioniennes ; il semble donc bien qu'il faille le tenir pour poétique. A noter dans le premier passage la présence de l'adverbe ἀκλέως, sur lequel voir supra, *s. v.* κλέος ; dans les deux autres, le caractère particulièrement intense du désir de vengeance dénoté par le préverbé.

τραγοσκελής « aux jambes de bouc »

Pour ce composé sans attestation avant Hérodote et qui ne reparaît après lui que dans la prose tardive, cf. supra, *s. v.* αἰγοπρόσωπος.

τύπτω « frapper » au sens figuré

Ce verbe est employé au sens figuré en parlant d'une pensée qui « frappe » l'esprit, au moment où Cambyse a la révélation de l'identité véritable de l'usurpateur Smerdis, qu'il croyait être son frère : 3.64 Ἐνθαῦτα ἀκούσαντα Καμβύσεα τὸ Σμέρδιος οὔνομα ἔτυψε ἡ ἀληθείη τῶν τε λόγων καὶ τοῦ ἐνυπνίου « Alors, en entendant le nom de Smerdis, Cambyse fut frappé par la véracité des propos et du songe ». Cet emploi métaphorique est probablement poétique, n'étant guère attesté que chez Homère, *Il*. 19.125 τὸν δ᾽ ἄχος ὀξὺ κατὰ φρένα τύψε βαθεῖαν, et Pindare, *N*. 1.53 ὀξείαις ἀνίαισι τυπείς.

— Y.

ὑπέγγυος « passible de »

Le citoyen athénien Cylon, vainqueur aux Jeux Olympiques, convoitant la tyrannie, tente de prendre l'Acropole mais échoue dans son entreprise et se réfugie en suppliant auprès de la statue d'Athéna. 5.71 Τούτους ἀνιστᾶσι μὲν οἱ πρυτάνιες τῶν ναυκράρων, οἵ περ ἔνεμον τότε τὰς Ἀθήνας, ὑπεγγύους πλὴν θανάτου· φονεῦσαι δὲ αὐτοὺς αἰτίη ἔχει Ἀλκμεωνίδας. « Les prytanes des Naucrares, qui gouvernaient Athènes à cette époque, le décidèrent, lui et les siens, à se lever de ce lieu pour répondre de leur conduite, avec promesse de vie sauve ; ils furent cependant massacrés, et on accusa du massacre les Alcméonides » (trad. Legrand).

L'adjectif ὑπέγγυος est un composé hypostatique formé sur ἐγγύη « garantie », originellement « gage remis dans la main » (*Od*. 8.351, Esch., ion.-att.). Il signifie « soumis à garantie », c'est-à-dire en parlant de personnes, « exposé à châtiment ». Il ne figure dans la littérature du Vème siècle que chez Hérodote, Eschyle et Euripide : Eschl., *Ch*. 38-42 : κριταί <τε> τῶνδ᾽ ὀνειράτων # θεόθεν ἔλακον ὑπέγγυοι # μέμφεσθαι τοὺς # γᾶς νέρθεν περιθύμως # τοῖς κτανοῦσί τ᾽ ἐγκοτεῖν « des hommes dont la voix a les dieux pour garants » (trad. Mazon) ; Eur., *Hec*. 1028-30 : τὸ γὰρ ὑπέγγυον # Δίκα καὶ θεοῖσιν οὗ ξυμπίτνει, # ὀλέθριον ὀλέθριον κακόν « Qu'en même temps la justice et les dieux / viennent exiger paiement d'une dette, / le désastre est inévitable » (trad. Delcourt-Curvers)

ὑπέκ « de dessous, du fond de »

Cette préposition homérique est attestée dans le passage consacré par Hérodote à la légende des Arimaspes : 3.116 Πρὸς δὲ ἄρκτου τῆς Εὐρώπης πολλῷ τι πλεῖστος χρυσὸς φαίνεται ἐών. Ὅκως μὲν γινόμενος, οὐκ ἔχω οὐδὲ τοῦτο ἀτρεκέως εἶπαι, λέγεται δὲ ὑπὲκ τῶν γρυπῶν ἁρπάζειν Ἀριμασποὺς ἄνδρας μουνοφθάλμους. Stein observe en note au passage : « ὑπέκ, homerisch » ; de même, *LSJ* la définit comme une « préposition poétique ». Enfin, Chantraine, *GH*, II, § 216, écrit : « Ὑπέκ (ὑπέξ) signifie proprement 'en

s'échappant par en dessous, en se dérobant' et s'associe au génitif : Θ 504 λύσατ᾽ ὑπὲξ ὀχέων 'dételez de dessous le char' ; Π 353 ὑπὲκ μηλέων αἱρεύμενοι 'les enlevant de dessous les brebis' ; λ 37 ὑπὲξ Ἐρέβευς 'montant de l'Erèbe' ; Χ 146 τείχεος ὑπέκ 'en s'écartant de dessous le rempart' ; Δ 465 (cf. Σ 232) ἕλκε δ᾽ ὑπὲκ βελέων 'il le tirait de dessous les traits'. La préposition se trouve volontiers avec les verbes 'tirer de, protéger de, échapper à' (cf. μ 107, Ο 628, Ρ 581, 589, etc.). » — L'emploi de cette préposition nous paraît ici motivé par le thème mythique des Arimaspes. En effet, comme l'écrit D. Asheri : « La légende des luttes entre les griffons et les Arimaspes fut l'un des thèmes des Arimaspées d'Aristée de Proconnèse ; cf. 4.13, 27 […]. Le thème est présent dans la littérature classique à partir d'Eschyle, *Prom.* 802-6 »[293].

ὑπέροχος « qui se tient au-dessus, supérieur »

Cet adjectif figure chez Homère avec allongement métrique sous la forme ὑπείροχος dans la formule d'*Il.* 6.208, 11.784 ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων. Outre Homère, il est attesté chez Pindare et les tragiques. Hérodote l'emploie pour sa part en 5.92η Περίναδρος δὲ συνεὶς τὸ ποιηθὲν καὶ νόῳ σχὼν ὥς οἱ ὑπετίθετο Θρασύβουλος τοὺς ὑπερόχους τῶν ἀστῶν φονεύειν, ἐνθαῦτα δὴ πᾶσαν κακότητα ἐξέφαινε ἐς τοὺς πολιήτας, οὐ ὑπερόχους, retenu par les éditeurs, est la leçon des manuscrits SV, les manuscrits ABCTMPD attestant ὑπειρόχους[294].

ὑπόβρυχα « sous l'eau »

Ce terme figure chez Homère, *Od.* 5.319, dans l'épisode du naufrage d'Ulysse : Τὸν δ᾽ ἄρ᾽ ὑπόβρυχα θῆκε πολὺν χρόνον. On le retrouve ensuite chez les Alexandrins : Arat. 426 ; Q. Sm. 13.485 ; 14.618 ; et chez Oppien, *H.* 1.145 ; 3.599 ; 4.59. C'est donc un terme essentiellement poétique, tandis que le terme dérivé ὑποβρύχιος « enfoncé sous l'eau » est plus usuel : employé par Hérodote, 1.189, il figure dans *Hh.* 33.12 ; Platon, *Phèdre* 248a ; etc.

Hérodote emploie ὑπόβρυχα en 7.130, dans une phrase extraite d'un discours de Xerxès : Τὸν γὰρ ποταμὸν πρῆγμα ἂν ἦν μοῦνον ἐπεῖναί σφεων ἐπὶ τὴν χώρην, χώματι ἐκ τοῦ αὐλῶνος ἐκβιβάσαντα καὶ παρατρέψαντα δι᾽ ὧν νῦν ῥέει ῥεέθρων, ὥστε Θεσσαλίην πᾶσαν ἔσω τῶν ὀρέων ὑπόβρυχα γενέσθαι « Il suffirait seulement de rejeter le fleuve sur leur terre, par une digue qui lui barrerait le passage et le détournerait de son lit actuel, de sorte que la Thessalie entière en dedans des montagnes fût sous l'eau ».

---

[293] D. ASHERI, *ad loc.* : « La leggenda delle lotte tra i grifoni e gli Arimaspi fu uno dei temi degli *Arimaspeia* di Aristea di Proconneso ; ved. IV 13.1, 27 […]. Il tema è presente nella letteratura classica a partire da Eschilo, *Prom.* 802-6. »

[294] Cf. chap. I, II, A, et FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Quod forma ὑπερόχος apud poetam non invenitur, nemo est qui admiretur (υυυυ). Sed apud Herodotum eam exspectes, praesertim cum idem scribat Ὑπερόχη 4.33, 35 et saepius ponat vi transitiva ὑπερέχειν, ut 5.92ζ, 7.10ε. Audaciae autem est nimiae affirmare ipsum vocabulum, quippe quod semel legatur in oratione apud Nostrum, esse poeticum : quare si quis scribere malet τοὺς ὑπερόχους (id quod ipse olim fecit Stein.), probabilis haec videbitur emendatio ».

Faut-il ici analyser ὑπόβρυχα comme une forme adverbiale ? C'est ce que fait *LSJ* ; mais selon Chantraine, « la forme la plus anciennement attestée, en même temps que la plus archaïque, est ὑπόβρυχα 'sous l'eau' à l'acc. sg. (*Od*. 5.319, Hdt. 7.130), mais le mot est certainement adverbial chez les Alexandrins (Arat., Q. S.) »[295].

La forme hérodotéenne est donc susceptible d'une analyse comme nom à l'accusatif singulier, parallèlement à son occurrence homérique, avant que cette forme ne se lexicalise comme adverbe : on aurait donc affaire à un terme archaïque. Mais qu'il s'agisse d'un acc. sg. nominal ou d'une forme adverbiale, le terme connaît des occurrences essentiellement poétiques et doit vraisemblablement être tenu, dans ce discours de Xerxès extrait du livre VII, comme un poétisme.

ὑψοῦ « en hauteur, haut »

Cet adverbe poétique est employé au sens propre par Homère, *Il*. 1.486, *Od*. 4.785, etc., Hésiode, *Th*. 549, Pindare, *Ol*. 1.184. De même, et poétiquement, Hérodote l'emploie deux fois au livre II : 2.95 οἱ γὰρ κώνωπες ὑπὸ τῶν ἀνέμων οὐκ οἷοί τέ εἰσι ὑψοῦ πέτεσθαι « les moustiques, du fait des vents, ne peuvent voler haut », et 2.138 Ἐὸν δ᾽ ἐν μέσῃ τῇ πόλι τὸ ἱρὸν κατορᾶται πάντοθεν περιιόντι · ἅτε γὰρ τῆς πόλιος μὲν ἐκκεχωσμένης ὑψοῦ, τοῦ δ᾽ ἱροῦ οὐ κεκινημένου ὡς ἀρχῆθεν ἐποιήθη, ἔσοπτόν ἐστι « Se trouvant au milieu de la ville, le sanctuaire se voit en contrebas de tout côté quand on en fait le tour ; car si le sol de la ville a été exhaussé, le sanctuaire n'a pas changé de niveau par rapport à sa construction originelle, et il est bien visible ». Mais l'occurrence la plus remarquable est sans doute l'emploi métaphorique du discours de Pausanias à l'Eginète Lampon fils de Pythès : 9.79 Ὦ ξεῖνε Αἰγινῆτα, τὸ μὲν εὐνοέειν τε καὶ προορᾶν ἄγαμαί σεο, γνώμης μέντοι ἡμάρτηκας χρηστῆς · ἐξάρας γάρ με ὑψοῦ καὶ τὴν πάτρην καὶ τὸ ἔργον, ἐς τὸ μηδ□ν κατέβαλες παραινέων νεκρῷ λυμαίνεσθαι, καὶ ἢν ταῦτα ποιέω, φὰς ἄμεινόν με ἀκούσεσθαι « Etranger d'Egine, j'apprécie ta sollicitude et ta prévoyance ; toutefois ton idée n'est pas heureuse : après avoir tant exalté ma personne, mon pays et mes actions, tu m'as rejeté plus que terre, toi qui me proposes d'outrager un mort et qui prétends que, si je l'écoute, mon nom en sera plus glorieux » (trad. Barguet). On rapprochera Sophocle, *O. R*. 914 ὑψοῦ γὰρ αἴρει θυμὸν Οἰδίπους ἄγαν.

— Φ.

φάτις « rumeur »

Ce nom appartient à la famille du verbe φημί ; sa morphologie même, avec le maintien du suffixe -τι- non assibilé, le désigne, sinon comme poétique, du moins comme « un

[295] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* βρύχιος.

archaïsme de l'épopée »[296]. Son sens est celui de « rumeur » ou de « parole divine, oracle ». Benveniste, dans son *Vocabulaire*, le rapproche de latin *fama* : « *fama* c'est la parole en tant que manifestation humaine, impersonnelle, collective, le bruit, la renommée : 'le bruit court que…', c'est un 'bruit' fait de voix, la parole comme pure manifestation sonore, parce qu'elle est dépersonnalisée. C'est ce que signifie aussi le grec φάτις 'renommée, rumeur', non discours, ni parole liée »[297]. Φάτις est, en dehors d'Hérodote, un terme exclusivement poétique, attesté chez Homère (*Odyssée*) et dans les passages lyriques des poètes tragiques. Or, Hérodote l'emploie pas moins de huit fois dans son œuvre, les deux premières au livre I, les autres dans les trois derniers livres, sans oublier un emploi légèrement différent au livre II :

(i) à propos du stratagème utilisé par Pisistrate pour reconquérir Athènes dont il a été chassé, en 1.60 Οἱ μὲν δὴ ταῦτα διαφοιτῶντες ἔλεγον, αὐτίκα δὲ ἔς τε τοὺς δήμους φάτις ἀπίκετο ὡς ᾿Αθηναίη Πεισίστρατον κατάγει « Eux donc allaient et venaient tenant ces propos, et aussitôt la rumeur se répandit dans les dèmes que Pisistrate conduisait Athéna » ;

(ii) à propos de la rumeur que répandent les parents de Cyrus qu'il aurait été nourri par une chienne (double occurrence) : 1.122 Οἱ δὲ τοκέες παραλαβόντες τὸ οὔνομα τοῦτο, ἵνα θειοτέρως δοκέῃ τοῖσι Πέρσῃσι περιεῖναί σφι ὁ παῖς, κατέβαλον φάτιν ὡς ἐκκείμενον Κῦρον κύων ἐξέθρεψε. ᾿Ενθεῦτεν μὲν ἡ φάτις αὕτη κεχώρηκε « Ses parents recueillirent ce nom, et pour que la survie de l'enfant parût plus divine aux Perses, ils répandirent la rumeur qu'une chienne avait nourri Cyrus quand on l'avait exposé » ;

(iii) au sujet de Démaratre, dans la locution ὡς ἡ φάτις μιν ἔχει, en 7.3 : Οὗτος ὡνὴρ πυθόμενος τῶν Δαρείου παίδων τὴν διαφορήν, ἐλθών, ὡς ἡ φάτις μιν ἔχει, Ξέρξῃ συνεβούλευε λέγειν πρὸς τοῖσι ἔλεγε ἔπεσι ὡς αὐτὸς μὲν γένοιτο Δαρείῳ ἤδη βασιλεύοντι καὶ ἔχοντι τὸ Περσέων κράτος, ᾿Αρτοβαζάνης δὲ ἔτι ἰδιώτῃ ἐόντι Δαρείῳ « Cet homme, ayant appris le différend qui opposait les fils de Darius, d'après la rumeur qui le concerne, conseilla à Xerxès d'ajouter à ses paroles qu'il était né lui-même à Darius quand celui-ci était déjà roi et avait le pouvoir sur les Perses, tandis qu'Artabane était né quand Darius était encore un simple particulier » ;

(iv) à propos du mythe d'Orithye en 7.189 Βορέης δὲ κατὰ τὸν ῾Ελλήνων λόγον ἔχει γυναῖκα ᾿Αττικήν, ᾿Ωρείθυιαν τὴν ᾿Ερεχθέος · κατὰ δὴ τὸ κῆδος τοῦτο οἱ ᾿Αθηναῖοι, ὡς φάτις ὅρμηται, συμβαλλόμενοί σφι τὸν Βορέην γαμβρὸν εἶναι, κτλ. « Le Borée, selon le discours des Grecs, possède une femme de l'Attique, Orithye fille d'Erechthée ; en vertu de cette alliance les Athéniens, d'après ce que dit la rumeur, supposant que Borée était ce gendre », etc.

[296] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* φημί.
[297] BENVENISTE, *Vocabulaire*, II, p. 136 sq.

(v) il qualifie encore une rumeur athénienne en 8.94 Τούτους μὲν τοιαύτη φάτις ἔχει ὑπὸ Ἀθηναίων « Telle est la rumeur qui a cours a leur sujet de la part des Athéniens » ;

(vi) enfin, au sujet de la disparition du corps de Mardonios en 9.84 : Ἐπείτε δὲ Μαρδονίου δευτέρῃ ἡμέρῃ ὁ νεκρὸς ἠφάνιστο, ὑπ᾽ ὅτεο μὲν ἀνθρώπων, τὸ ἀτρεκὲς οὐκ ἔχω εἰπεῖν, πολλοὺς δέ τινιας ἤδη καὶ παντοδαποὺς ἤκουσα θάψαι Μαρδόνιον, καὶ δῶρα μεγάλα οἶδα λαβόντας πολλοὺς παρὰ Ἀρτόντεω, τοῦ Μαρδονίου παιδὸς διὰ τοῦτο τὸ ἔργον · ὅστις μέντοι ἦν αὐτῶν ὁ ὑπελόμενός τε καὶ θάψας τὸν νεκρὸν τὸν Μαρδονίου, οὐ δύναμαι ἀτρεκέως πυθέσθαι · ἔχει δέ τινα φάτιν καὶ Διονυσοφάνης ἀνὴρ Ἐφέσιος θάψαι Μαρδόνιον « … je ne puis l'apprendre avec exactitude ; mais Dionysophanèse, un Ephésien, passe pour avoir enseveli Mardonios ».

Dans tous ces exemples, φάτις a bien le sens de « rumeur, renommée » défini par Benveniste — et s'opposant explicitement dans le dernier exemple avec une autre modalité épistémique du « savoir exact ». — La dernière occurrence, qui figure au livre II, se distingue quelque peu dans la mesure où φάτις y qualifie le discours des prêtres égyptiens, discours d'autorité religieuse dans lequel affleure le sens de « parole divine, oraculaire » : 2.102 κατὰ τῶν τε ἱρέων τὴν φάτιν « selon la parole des prêtres ».

φερέοικοι « qui emporte sa maison avec soi »

Cet adjectif composé est employé par Hérodote pour qualifier le peuple nomade des Scythes en 4.46 : Τοῖσι γὰρ μήτε ἄστεα μήτε τείχεα ᾖ ἐκτισμένα, ἀλλὰ φερέοικοι ἐόντες πάντες ἔωσι ἱπποτοξόται, ζώοντες μὴ ἀπ᾽ ἀρότου ἀλλ᾽ ἀπὸ κτηνέων, οἰκήματά τέ σφι ᾖ ἐπὶ ζευγέων, κῶς οὐκ ἂν εἴησαν οὗτοι ἄμαχοί τε καὶ ἄποροι προσμίσγειν ; « Car ceux qui n'ont ni villes ni remparts fondés, mais qui, portant leurs maisons avec eux, sont des archers à cheval, vivant non de labour mais de troupeaux, et dont les maisons sont sur leurs chariots, — comment ces hommes ne seraient-ils pas invincibles et impossibles à approcher ? » Stein observe en note à ce passage que φερέοικος est un « terme épique », figurant chez Hésiode, *Op*. 571 en tant que dénomination de l'escargot, l'explication suivant imméditament dans la proposition οἰκήματα… ζευγέων[298]. En effet, comme l'indique A. Corcella, « cette expression colorée était employée par Hésiode pour désigner l'escargot, tandis que chez des auteurs postérieurs elle désigne d'autres animaux […]. Elle fait ici allusion au fait que les Scythes portent leur maisons (des tentes) sur les chariots, comme il est dit tout de suite après »[299].

On peut noter que le même motif des Scythes portant leurs maisons est illustré par Eschyle, *Prom*. 709 sq. : Σκύθας δ᾽ ἀφίξῃ νομάδας, οἳ πλεκτὰς στέγας # πεδάρσιοι

[298] STEIN, *ad loc.* : « φερέοικος, episches Wort ; bei Hesiodos Ἔργ. 571 Bezeichnung der Schnecke. Die Erklärung flogt gleich (οἰκήματα – ζευγέων). »

[299] A. CORCELLA, *ad loc.* : « la colorita espressione era stata usata da Esiodo (*Op*. 571) per indicare la chiocciola, mentre in autori successivi designa altri animali […]. Qui allude al fatto che gli Sciti portano le loro case (tende) sui carri, come è detto subito dopo ».

ναίουσ᾽ ἐπ᾽ εὐκύκλοις ὄχοις, # ἑκηβόλοις τόξοισιν ἐξηρτημένοι, ainsi que par Pindare, Fr. 105 : νομάδεσσι γὰρ ἐν Σκύθαις ἀλᾶται στρατῶν, # ὃς ἀμαξοφόρητον οἶκον οὐ πέπαται, # ἀκλεὴς <δ᾽> ἔβα.

φιλοπότης « porté sur la boisson », φιλοσκώμμων « enclin à la raillerie »

Nous signalons comme étant de première attestation hérodotéenne ces deux adjectifs composés qui qualifient Amasis en 2.174 : Λέγεται δὲ ὁ Ἄμασις, καὶ ὅτε ἦν ἰδιώτης, ὡς φιλοπότης ἦν καὶ φιλοσκώμμων καὶ οὐδαμῶς κατεσπουδασμένος ἀνήρ.

Les composés à premier terme φιλο- se comptent par centaines, le procédé de formation étant productif à l'époque classique : il semble que l'on puisse créer librement des adjectifs composés dénotant l'amour ou le goût de quelque chose. Ainsi, φιλοπότης et φιλοσκώμμων ne peuvent être dits poétiques que dans la mesure où ils connaissent chez Hérodote leur première occurrence. Φιλοπότης n'est d'ailleurs pas absent de la prose, comme en témoigne son attestation chez Hippocrate, *Aer*. 1.19 καὶ τὴν δίαιταν τῶν ἀνθρώπων, ὁκοίῃ ἥδονται, πότερον φιλοπόται καὶ ἀριστηταὶ καὶ ἀταλαίπωροι, ἢ φιλογυμνασταί τε καὶ φιλόπονοι, καὶ ἐδωδοὶ καὶ ἄποτοι ; chez Antiphon, *Soph*. 76 ; ainsi que ses quatre occurrences chez Aristote (*Probl*. et *H. A*.) et ses trente-quatre occurrences chez Athénée. Mais φιλοπότης figure aussi chez Aristophane, *Guêpes* 79 : Ὁδὶ δέ φησι Σωσίας πρὸς Δερκύλον # εἶναι φιλοπότην αὐτόν, dans un passage qui illustre précisément, sur le mode ludique, la productivité de φιλο- comme premier membre de composé, puisqu'on y trouve également φιλόκυβος, φιλοθύτης, φιλόξενος, enfin φιληλιαστής ; ainsi que chez Eupolis, Fr. 208 κακὸς μὲν οὐκ ἦν, φιλοπότης δὲ κἀμελής. Quant à φιλοσκώμμων, plus rare, il reparaît dans la prose tardive : Plut. *Syll*. 2, *Cato maj*. 7 ; App. *Sam*. 7.2 ; Luc. *Tim*. 46.

En définitive, il conviendra de considérer ces deux adjectifs composés comme relativement poétiques, quoique attestés dans des mesures différentes par les prosateurs, tout se passant pour nous comme s'ils étaient de création hérodotéenne.

φόβος « fuite »

Le substantif φόβος connaît dix occurrences chez Hérodote. Neuf d'entre elles comportent le sens classique de « peur », qui selon Chantraine est le « seul sens vivant et usuel après Homère ». Pourtant, la dixième paraît bien offrir le sens originel de « fuite », attesté chez Homère et les poètes épiques en accord avec le sens du verbe φέβομαι « 'fuir', spécialement en parlant d'une troupe saisie par la panique, 'fuir dans la précipitation et le désordre' »[300] : il s'agit de la déroute des Perses à la bataille de Platées, au sujet de laquelle il est dit (9.68-69) : Οὕτω τε πάντες ἔφευγον πλὴν τῆς ἵππου τῆς τε ἄλλης καὶ τῆς Βοιωτίης · αὕτη δὲ τοσαῦτα προσωφέλεε τοὺς φεύγοντας, αἰεί τε πρὸς τῶν πολεμίων

[300] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* φέβομαι.

ἄγχιστα ἐοῦσα ἀπέργουσά τε τοὺς φιλίους φεύγοντας ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων. Οἱ μὲν δὴ νικῶντες εἵποντο τοὺς Ξέρξεω διώκοντές τε και φονεύοντες. Ἐν δὲ τούτῳ τῷ γινομένῳ φόβῳ κτλ. « C'est ainsi que tous s'enfuirent, sauf la cavalerie, en particulier celle des Béotiens : tant celle-ci rendait de services aux fuyards en restant toujours au plus près des ennemis et en s'interposant entre les alliés qui fuyaient et les Grecs. Ceux-ci donc, victorieux, suivaient les soldats de Xerxès en les pourchassant et en les massacrant. — Dans cette fuite… », etc. Stein observe en note que φόβος est ici le synonyme homérique de φυγή[301] ; de même, Powell indique le sens de « flight, rout ». Enfin, Flower-Marincola traduisent par « and during the flight that took place », et commentent : « φόβος ici = 'fuite' ou 'déroute', son sens originel chez Homère : cf. par exemple *Il*. 12.144 »[302], le passage homérique étant le suivant : Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ τεῖχος ἐπεσσυμένους ἐνόησαν # Τρῶας, ἀτὰρ Δαναῶν γένετο ἰαχή τε φόβος τε.

Il convient donc de maintenir ici, au titre d'un homérisme remarquable, la leçon φόβῳ, comme ne le fait pas Legrand qui adopte pour sa part la leçon φόνῳ du manuscrit A², en justifiant ainsi son choix : « Les manuscrits donnent φόβῳ. Ce serait le seul cas où Hérodote aurait employé le mot φόβος dans le sens de 'fuite', sens ordinaire chez Homère ; φόνῳ, donné par un reviseur du manuscrit A, paraît convenable à la suite de φονεύοντες ». On retiendra au contraire que nous avons affaire ici à l'emploi remarquable d'un homérisme lexical qui apparente la déroute des Perses à une authentique scène de l'*Iliade*.

φοιβόλαμπτος « possédé par Phébus »

Au début du livre IV, Hérodote rapporte le témoignage du poète épique Aristée de Proconnèse, « possédé par Phébus », sur son voyage chez les Issédons : 4.13 Ἔφη δὲ Ἀριστέης ὁ Καϋστροβίου ἀνὴρ Προκοννήσιος, ποιέων ἔπεα, ἀπικέσθαι ἐς Ἰσσηδόνας φοιβόλαμπτος γενόμενος, Ἰσσηδόνων δὲ ὑπεροικέειν Ἀριμασποὺς ἄνδρας μουνοφθάλμους, ὑπὲρ δὲ τούτων τοὺς χρυσοφύλακας γρῦπας, τούτων δὲ τοὺς Ὑπερβορέους κατήκοντας ἐπὶ θάλασσαν, phrase qui atteste plusieurs termes poétiques et motifs mythiques : ainsi des hommes « qui n'ont qu'un œil », des « griffons gardiens d'or » ou des Hyperboréens. Le composé φοιβόλαμπτος n'est pour sa part attesté que chez le tragique Lycophron, *Alexandra* 1460, sous la forme φοιβόληπτος (τὴν φοιβόληπτον αἰνέσει χελίδονα) pour ne reparaître ensuite que dans la prose tardive (Plut. *Pomp*. 48, Plot. 5.8.10). Or il est difficile en vertu de sa structure rythmique (— υ — υ) qu'il provienne en tant que tel de l'œuvre d'Aristée ; il faudra donc considérer ici qu'Hérodote reformule le discours du poète. Ainsi, selon A. Corcella, « dans son poème (ποιέων ἔπεα) Aristée aurait affirmé être

[301] STEIN, *ad loc.* : « φόβος wie bei Homer = φυγή. »
[302] FLOWER-MARINCOLA, *ad loc.* : « φόβος here = 'flight' or 'rout', its primary sense in Homer : see e. g. *Il.* 12.144. »

allé jusqu'aux Issédones 'par un envahissement apollinien' : l'expression hérodotéenne peut synthétiser la description proémiale d'un vol chamanique »[303].

φρενοβλαβής « dérangé, fou »

Cet adjectif composé qui signifie littéralement « qui a l'esprit atteint » figure dans le passage du *logos* égyptien portant sur le rapt d'Hélène, et dans lequel Hérodote affirme : Οὐ γὰρ δὴ οὕτω γε φρενοβλαβὴς ἦν ὁ Πρίαμος οὐδὲ οἱ ἄλλοι <οἱ> προσήκοντες αὐτῷ, ὥστε τοῖσι σφετέροισι σώμασι καὶ τοῖσι τέκνοισι καὶ τῇ πόλι κινδυνεύειν [ἐβούλοντο], ὅκως ᾿Αλέξανδρος Ἑλένῃ συνοικέῃ « Car Priam n'avait pas la raison assez troublée, ni ses proches non plus, pour mettre en danger leur propre corps, leurs enfants et leur ville afin qu'Alexandre vécût avec Hélène ». S'agit-il là d'un composé poétique ? La présence d'une occurrence de ce terme dans la langue médicale d'Hippocrate, *Ep*. 17.186, tendrait à infirmer cette hypothèse : Νῦν δ᾿ ὡς ἐπαρηρόσι τοῖσιν ἐν τῷ βίῳ φρενοβλαβέες τετύφωνται ἀσυλλογίστῳ διανοίῃ τῆς ἀτάκτου φορῆς, δυσίδακτοι. Φρενοβλαβής serait alors un terme du vocabulaire scientifique pour désigner le « malade mental ». Cependant, ce terme est susceptible d'emplois poétiques et plus précisément comiques, comme en témoigne son attestation chez Eupolis, Fr. 181.7 : ὑμεῖς γάρ, ὦ φρενοβλαβεῖς # λάβοιτ᾿ ἂν ἄνδρ᾿ ἄριστον ἐν κακῷ τινι ;

Enfin, φρενοβλαβής figure aussi chez Lucien, *Syr*. 43 : γυναῖκες ἐπιμανέες τε καὶ φρενοβλαβέες (et le substantif qui en dérive, ib., 18 : ἔρως δέ μιν καὶ φρενοβλαβείη ἔχει), sans que cet emploi apporte d'indication sur la poéticité du terme. Que penser alors de l'occurrence hérodotéenne ?

Le passage est une critique de la tradition homérique relative à la présence d'Hélène à Troie, critique fondée « sur des arguments de vraisemblance » (note de Christian Jacob, *ad loc*.). Le terme est dès lors susceptible de deux analyses. D'une part, le contexte homérique est propice à l'emploi d'un composé poétique ; le passage se signale d'ailleurs, dans la phrase suivante, par une longue séquence dactylique qui contribue à sa poéticité : αὐτοῦ δὲ Πριάμου οὐκ ἔστ(ι) ὅτε οὐ δύο ἢ τρεῖς ἢ καὶ ἔτι πλείους τῶν παίδων | μάχης γινομένης ἀπέθνῃσκον, soit 10 dactyles ou spondées de αὐτοῦ à παίδων. Φρενοβλάβης, composé rare qui connaît chez Hérodote sa première attestation, serait alors un terme poétique. D'autre part, dans sa dimension critique, le passage paraît requérir un terme analytique dont le caractère médical est assurée par sa présence dans le corpus hippocratique. Φρενοβλαβής se situe donc ici aux confins du discours poétique et de l'investigation scientifique, sans que soit exclue enfin la possibilité d'un ton légèrement amusé dont

[303] A. CORCELLA, *ad loc.* : « Nel suo poema (ποιέων ἔπεα) Aristea avrebbe detto di essere giunto fino agli Issedoni 'per un invasamento apollineo' : l'espressione erodotea può sintetizzare la descrizione proemiale di un volo sciamanico […]. »

témoigne le fragment d'Eupolis, comme les emplois du mot « malade » en français faisant allusion à la maladie mentale.

φρενήρης « sensé »

A φρενοβλαβής s'oppose φρενήρης « sensé », littéralement « qui a l'esprit bien ajusté », toujours employé chez Hérodote sous forme négative : οὐ φρενήρης « qui n'a pas l'esprit bien ajusté ». Ainsi notamment de Cambyse en 3.30 αὐτίκα διὰ τοῦτο τὸ ἀδίκημα ἐμάνη, ἐὼν οὐδὲ πρότερον φρενήρης « aussitôt après cette faute et à cause d'elle il devint fou, lui qu'il n'était déjà pas dans son bon sens » ; 3.25 οἷα δὲ ἐμμανής τε ἐὼν καὶ οὐ φρενήρης « en fou qu'il était, privé de bon sens » ; et 3.35 ὁρῶντα ἄνδρα οὐ φρενήρεα « (Préxaspe), voyant un homme qui n'était pas dans son bon sens ». La locution est aussi dite de Cléomène, dans un syntagme déjà considéré plus haut : 5.42 ἦν τε οὐ φρενήρης ἀκρομανής τε « il n'était pas dans son bon sens et était un peu fou ». Enfin, au cours d'une altercation entre Amompharétos et Pausanias : 9.55 ὁ δὲ μαινόμενον καὶ οὐ φρενήρεα καλέων ἐκεῖνον « l'autre (*sc.* Pausanias) le traita de furieux et d'extravagant » (trad. Barguet).

Comme on le voit, φρενήρης figure donc toujours dans des tours négatifs qui fonctionnent comme synonymes de φρενοβλαβής. Il est du reste probable que φρενήρης soit lui aussi un poétisme, employé comme il l'est par Euripide, *Hér.* 150 : οὐ γὰρ φρενήρη γ' ὄντα σ' ἐλπίζουσί που # μόνον τοσαύτης ἦν ἐπῆλθον Ἑλλάδος # τὰς τῶνδ' ἀβούλως συμφορὰς κατοικτιεῖν, ainsi qu'*El.* 1053 : γυναῖκα γὰρ χρὴ πάντα συγχωρεῖν πόσει # ἥτις φρενήρης, puis seulement par des prosateurs tardifs (Plut. *Mor.* 323c, joint à συνετός ; Luc. *Cal.* 3).

— X.

χηρόω « rendre vide, désert »

Ce verbe est employé par Hérodote à propos de la ville d'Argos, au passif, en 6.83 : Ἄργος δὲ ἀνδρῶν ἐχηρώθη. Au sens originel, χηρόω signifie « rendre veuve » (sens attesté dans *Il.* 17.36), puis par extension « rendre vide », en parlant d'un lieu : ainsi *Il.* 5.642 Ἰλίου ἐξάλαπαξε πόλιν, χήρωσε δ' ἀγυιάς ; avec un complément au génitif, comme chez Hérodote, Solon, Fr. 37 : πολλῶν ἂν ἀνδρῶν ἥδ' ἐχηρώθη πόλις, ou encore Euripide, *Cycl.* 304 : ἅλις δὲ Πριάμου γαῖ' ἐχήρωσ' Ἑλλάδα. On constate que le terme est essentiellement poétique, et que l'emploi hérodotéen est métaphorique, métaphore sur la poéticité de laquelle Förstemann s'interroge cependant[304]. Pourtant, le passage d'Hérodote ne se définit-il pas

[304] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Primitus vocis usus metaphoricus haud dubitarim quin fuerit poeticus : num vero etiam Herodoti aetate talis fuerit, potest fortasse ambigi, quoniam loco l. nihil praeterea sublimitatis aut stili poetici reperio. »

intertextuellement par rapport aux passages poétiques cités ci-dessus, auxquels il fait écho ? Il est ainsi probable que χηρόω doive être tenu pour un poétisme.

χήτεϊ « par manque de »

Ce datif lexicalisé du substantif *χῆτος « besoin », non attesté, est à rattacher au verbe χατέω « avoir envie, besoin de ». Hérodote est, avec Platon, *Phèdre* 239d, le seul représentant de ce terme à époque classique, les autres occurrences étant exclusivement homériques : *Il*. 6.463 χήτεϊ τοιοῦδ᾽ ἀνδρὸς ἀμύνειν δούλιον ἦμαρ ; 19.324 χήτεϊ τοιοῦδ᾽ υἱός, etc. L'occurrence hérodotéenne est la suivante : 9.11 ᾽Αθηναῖοι δὲ ὡς ἀδικεόμενοι ὑπὸ ὑμέων χήτεϊ τε συμμάχων καταλύσονται τῷ Πέρσῃ οὕτω ὅκως ἂν δύνωνται « les Athéniens, à cause de votre injustice à leur égard et faute d'alliés, vont traiter avec le Perse, à telles conditions qu'ils pourront » (trad. Legrand).

Förstemann commente ainsi son emploi chez Hérodote : « Le terme n'était peut-être pas davantage d'un usage courant en ionien à l'époque de notre auteur que chez les Attiques ; car on ne s'étonnera pas qu'Hérodote ait pu employer un mot d'un registre plus élevé dans un discours »[305]. Le terme figure en effet dans le discours des députés athéniens aux Spartiates, où il semble contribuer à solenniser la formulation de l'éventualité d'un pacte avec le Perse.

χοαί « libations »

Le nom des « libations » est attesté chez Homère, notamment dans la figure étymologique χοὴν χεῖσθαι en *Od*. 10.518 χοὴν χεῖσθαι πᾶσιν νεκύεσσι, cf. 11.26. C'est aussi cette figure étymologique qu'emploie Hérodote en 7.43, cette fois avec un nom au pluriel : 7.43 χοὰς δὲ οἱ μάγοι τοῖσι ἥρωσι ἐχέαντο « les mages versèrent des libations en l'honneur des héros ». Ce nom est poétique, fréquent chez les tragiques où il est, comme chez Hérodote, toujours employé au pluriel. La figure clôt chez Hérodote une ample phrase décrivant l'arrivée de Xerxès sur les bords du Scamandre et sa montée à la Pergame de Priam, motif homérique s'il en est.

χόλος « colère, ressentiment »

Ce terme est courant chez Homère et les poètes, « employé en prose seulement par Hérodote et les auteurs tardifs » selon *LSJ*. C'est donc un terme essentiellement poétique. La première occurrence hérodotéenne figure dans l'épisode du bouvier d'Harpage pour qualifier la colère rentrée d'Astyage apprenant que le jeune Cyrus n'a pas été tué : 1.118 ᾽Αστυάγης δὲ κρύπτων τόν οἱ ἐνεῖχε χόλον « Astyage, cachant la colère qu'il nourrissait contre lui (*sc.* Harpage) ». On notera que, pour peu que l'on adopte une scansion homérique avec souvenir

[305] FÖRSTEMANN, *s. v.* : « Fortasse apud Iones vocabulum iam non fuit usitatius Nostri temporibus quam post apud Atticos : nam in oratione si posuit Herodotus vocem paullo exquisitiorem, haud sane mirabimur ».

du digamma initial dans l'anaphorique οἱ, les mots τόν οἱ ἐνεῖχε χόλον composent une séquence dactylique.

Les deux autres occurrences attestent également χόλος aux côtés du verbe ἐνέχω : ce sont 6.119 Βασιλεὺς δὲ Δαρεῖος, πρὶν μὲν αἰχμαλώτους γενέσθαι τοὺς Ἐρετριέας, ἐνεῖχέ σφι δεινὸν χόλον, οἷα ἀρξάντων ἀδικίης προτέρων τῶν Ἐρετριέων « Le roi Darius, avant la capture des Erétriens, nourrissait contre eux une terrible colère », etc. ; et 8.27 ἐπείτε τὸ ἐν Θερμοπύλῃσι τρῶμα ἐγεγόνεε, αὐτίκα Θεσσαλοὶ πέμπουσι κήρυκα ἐς Φωκέας, ἅτε σφι ἐνέχοντες χόλον « lorsque le désastre des Thermopyles eut eu lieu, aussitôt les Thessaliens envoyèrent un héraut chez les Phocéens, nourrissant de la colère contre eux ».

On joindra le verbe dérivé χολόομαι-οῦμαι, également employé pour désigner le ressentiment des Thessaliens vis-à-vis des Phocéens en 8.31 οἱ Θεσσαλοὶ κεχολωμένοι τοῖσι Φωκεῦσι. Comme le substantif, le verbe est essentiellement homérique (*Il*. et *Od*.), et ponctuellement tragique : χολώσεται E. *Tr*. 735 ; χολωθείς S. *Ph*. 374 ; αὐτῷ χ. id. *Ant*. 1235 ; οὗ δὴ χ. E. *Alc*. 5.

χρυσόκομος « au plumage d'or »

Cet adjectif est employé par Hérodote pour décrire le phénix en 2.73 : Ἔστι δέ, εἰ τῇ γραφῇ παρόμοιος, τοσόσδε καὶ τοιόσδε · τὰ μὲν αὐτοῦ χρυσόκομα τῶν πτερῶν, τὰ δ' ἐρυθρά, κτλ. « Il est, s'il correspond à sa représentation, de la dimension et de l'aspect suivants : ses ailes ont en partie un plumage d'or, et en partie sont rouges ». Sans attestation avant Hérodote, ce composé poétique reparaît dans l'*Anthologie Palatine*, 6.264, comme épithète d'un nom de personne et dans le sens littéral de « à la chevelure d'or ». Le terme est un doublet de l'adjectif χρυσοκόμης, employé comme épithète de Dionysos par Hésiode, *Th*. 947 ; comme épithète d'Apollon par Pindare, *Ol*. 6.71, 7.58, Euripide, *Suppl*. 975, etc. Le sens « au plumage d'or », pour qualifier un oiseau, est donc propre à Hérodote.

— Ψ.

ψευδόμαντις « faux devin », ψευδοπάρθενος « fausse vierge », ψευδόρκιος « parjure »

Comme l'indique Chantraine, ψεύδω « se trouve au premier terme de plus de cent vingt composés en ψευδο- et ψευδ- de toutes les époques »[306]. Les formations de composés à premier membre ψευδ(ο)- sont donc productives en grec. Nous commenterons ici trois composés d'attestation hérodotéenne :

[306] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.* ψεύδομαι.

ψευδόμαντις « faux devin, faux prophète »

Ce composé figure dans le *logos* scythe, en 4.69 : Κατακαίουσι δὲ τρόπῳ τῷ εἰρημένῳ καὶ δι᾽ ἄλλας αἰτίας τοὺς μάντις, ψευδομάντις καλέοντες « On brûle de la façon que j'ai dite et pour d'autres raisons les devins, en les appelant de faux devins ». Le terme connaît plusieurs occurrences chez les tragiques : Eschyle, *Ag.* 1195 : ἢ ψευδόμαντίς εἰμι θυροκόπος φλέδων ; Sophocle, *O. C.* 1097 : Ὦ ξεῖν᾽ ἀλῆτα, τῷ σκοπῷ μὲν οὐκ ἐρεῖς # ὡς ψευδόμαντις ; Euripide, *Or.* 1667 : Ὦ Λοξία μαντεῖε, τῶν θεσπισμάτων # οὐ ψευδόμαντις ἦσθ᾽ ἄρ᾽ ἀλλ᾽ ἐτήτυμος. Il est par la suite employé dans la prose tardive (Plut. *Mor*. 860d, au féminin en parlant de la Pythie ; Lucien, *Dial. des morts* 14.5).

ψευδοπάρθενος « fausse vierge »

Ce composé sans attestation avant Hérodote ne reparaît après lui que chez Achille Tatius, 8.3, comme adjectif épithète de ἑταίρα. Il est employé par Hérodote dans le contexte d'un combat rituel entre jeunes filles chez le peuple des Auses : 4.180 Ὁρτῇ δὲ ἐνιαυσίῃ Ἀθηναίης αἱ παρθένοι αὐτῶν δίχα διαστᾶσαι μάχονται πρὸς ἀλλήλας λίθοισί τε καὶ ξύλοισι, τῇ αὐθιγενέϊ θεῷ λέγουσαι τὰ πάτρια ἀποτελέειν, τὴν Ἀθηναίην καλέομεν · τὰς δὲ ἀποθνῃσκούσας τῶν παρθένων ἐκ τῶν τρωμάτων ψευδοπαρθένους καλέουσι « Lors de la fête annuelle d'Athéna, les jeunes vierges réparties en deux camps s'affrontent à coups de pierres et de bâtons, affirmant accomplir un rite ancestral en l'honneur de la déesse indigère, celle que nous appelons Athéna ; et celles des jeunes vierges qui meurent de leurs blessures sont traitées de fausses vierges ».

ψευδόρκιος « parjure »

Ce terme n'est attesté que chez Hérodote, 1.165 ψευδόρκιοι δὲ γενόμενοι ; on trouve cependant, dans le même sens, le composé ψεύδορκος chez Euripide, Méd. 1392, dans un passage anapestique : Τίς δὲ κλύει σοῦ θεὸς ἢ δαίμων, # Τοῦ ψευδόρκου καὶ ξειναπάτου ; Mais ψεύδορκος est également attesté chez le prosateur Ps.-Phocylide, 17. Le caractère poétique du mot n'est donc pas assuré, d'autant que chez Hérodote le contexte ne fournit aucun signe probant de poéticité.

— Ω.

ὠκύτοκον « accouchement prompt et facile »

Deux vierges hyperboréennes, Opis et Argé, viennent à Délos avant même Hyperoché et Laodicé : 4.35 ταύτας μέν νυν τῇ Εἰλειθυίῃ ἀποφερούσας ἀντὶ τοῦ ὠκυτόκου τὸν ἐτάξαντο φόρον ἀπικέσθαι, « elles apportaient à Ilythie le tribut décidé par les Hyperboréens pour obtenir de la déesse la prompte délivrance (*sc*. de Léto) » (trad. Barguet).

L'adjectif composé ὠκυτόκος signifie « qui procure un accouchement prompt et facile » (Bailly), « causing quick and easy birth » (*LSJ*). Il est employé par le poète lyrique Timothée, dans le fragment 27 : διὰ κυάνεον πόλον ἄστρων # διά τ᾽ ὠκυτόκοιο σελάνας, la lune étant ici la déesse Artémis. En parlant d'un fleuve « qui engraisse le sol » (Bailly), qui « fertilise les plaines » (trad. Mazon), il figure chez Sophocle, dans un passage lyrique d'*Œdipe à Colone*, 689 : οὐδ᾽ ἄυ-#πνοι κρῆναι μινύθουσιν # Κηφισοῦ νομάδες ῥεέ-#θρων, ἀλλ᾽ αἰὲν ἐπ᾽ ἤματι # ὠκυτόκος πεδίων ἐπινίσεται # ἀκηράτῳ σὺν ὄμβρῳ # στερνούχου χθονός. Les deux occurrences du terme sont donc poétiques, et le rythme est dactylico-anapestique, la structure du terme s'y prêtant (— υυ —) ; de même, chez Hérodote, ἀντὶ τοῦ ὠκυτόκου forme un hémiépès. Le terme est ici substantivé au neutre, pour désigner non plus l'agent, mais l'action elle-même : un « accouchement prompt et facile » (Bailly), une « prompte délivrance » (trad. Barguet), dans un passage qui se signale par son caractère mythique.

ὥρη « soin, souci, sollicitude »

Si le composé ὀλίγωρος « qui n'accorde qu'une mince considération, dédaigneux », et les termes dérivés ὀλιγωρέω « faire peu de cas de, négliger » et ὀλιγωρία « dédain » sont usuels en ionien-attique, le terme simple ὥρη n'est attesté que chez les poètes : Hésiode, Sophocle, Platon le Comique, Théocrite, et dans la prose tardive. Il est « employé d'ordinaire dans des tours négatifs qui expriment le dédain ou le manque de considération »[307]. Ainsi Hésiode, *Op*. 30 : ὥρη γάρ τ᾽ ὀλίγη πέλεται νεικέων τ᾽ ἀγορέων τε # ᾧτινι μὴ βίος ἔνδον ἐπηετανὸς κατάκειται # ὡραῖος, τὸν γαῖα φέρει, Δημήτερος ἀκτήν « car il a peu souci des querelles et des assemblées, / celui qui ne possède pas chez lui d'abondantes provisions / de la saison que la terre apporte, le fruit de Déméter » ; Tyrt., Fr. 10.11 West εἶθ᾽ οὕτως ἀνδρός τοι ἀλωμένου οὐδεμί᾽ ὥρη # γίνεται οὔτ᾽ αἰδὼς οὔτ᾽ ὀπίσω γένεος « ainsi l'on n'a assurément nul souci de l'homme errant / ni respect, pas plus que de sa descendance » ; Pl. Com. περὶ τῶν δὲ πλευρῶν οὐδεμίαν ὥραν ἔχεις ; Théocr. 9.20 : … ἔχω δέ τοι οὐδ᾽ ὅσον ὥραν # χείματος ἢ νωδὸς καρύων ἀμύλοιο παρόντος « And I respect not winter more than old Toothless cares for nuts with cream cheese by him » (trad. Cholmeley). Chez Sophocle, *O. C.* 385 : ἤδη γὰρ ἔσχες ἐλπίδ᾽ ὡς ἐμοῦ θεοὺς # ὥραν τιν᾽ ἕξειν, ὥστε σωθῆναί ποτε ; « Tu as donc espoir à cette heure que les dieux de moi / auront quelque souci, au point que je sois jamais sauf ? », le terme est affecté par un indéfini et figure dans un contexte interrogatif à valeur illocutoire négative.

Or, ὥρη connaît trois occurrences chez Hérodote, ce qui amène *LSJ* à le définir comme un « terme poétique, employé en ionien et en prose tardive » ; il est cependant absent des inscriptions ioniennes. Ces occurrences sont les suivantes : dans le proème, au sujet des rapts de femmes et de l'opinion que portent les Perses : 1.4 Τὸ μέν νυν ἁρπάζειν γυναῖκας

[307] CHANTRAINE, *DELG*, *s. v.*

ἀνδρῶν ἀδίκων νομίζειν ἔργον εἶναι, τὸ δὲ ἁρπασθεισέων σπουδὴν ποιήσασθαι τιμωρέειν ἀνοήτων, τὸ δὲ μηδεμίαν ὥρην ἔχειν ἁρπασθεισέων σωφρόνων « (selon eux), ravir des femmes est donc le fait d'hommes injustes, mais vouloir à tout prix tirer vengeance de ces rapts est le fait de gens insensés, et n'en tenir aucun compte, celui de gens sages » ; dans le discours de Zopyre à Darius, en 3.155 : Σὺ δέ, ἀπ᾽ ἧς ἂν ἡμέρης ἐγὼ ἐσέλθω ἐς τὸ τεῖχος, ἀπὸ ταύτης ἐς δεκάτην ἡμέρην τῆς σεωυτοῦ στρατιῆς, τῆς οὐδεμία ἔσται ὥρη ἀπολλυμένης, ταύτης χιλίους τάξον κατὰ τὰς Σεμιράμιος καλεομένας πύλας « Toi, le dixième jour à partir de celui où je me serai introduit dans l'enceinte, place, parmi les soldats de ton armée dont la mort te sera totalement indifférente, mille homme en face des portes dites de Sémiramis » ; enfin en 9.8 τότε δὲ ὥρην ἐποιήσαντο οὐδεμίαν « ils montrèrent alors une indifférence totale ». Dans ces trois passages, ὥρη est bien accompagné d'un indéfini négatif à valeur absolue : « nulle considération ». On sera sensible au rythme des locutions ainsi constituées : μηδεμίαν ὥρην, οὐδεμία ἔσται ὥρη et ὥρην ἐπο(ι)ήσαντ(ο) οὐδεμίαν suivent toutes trois un rythme dactylico-anapestique qui apporte à l'expression un caractère catégorique et solennel.

ὠρύομαι « hurler »

Ce verbe qui signifie « hurler » est employé proprement à propos des chiens et des loups, ainsi chez Théocrite, 1.71 τῆνον μὰν θῶες, τῆνον λύκοι ὠρύσαντο « sur lui gémirent les chacals, sur lui les loups » ; 2.35 Θεστυλί, ταὶ κύνες ἄμμιν ἀνὰ πτόλιν ὠρύονται « Thestylis, les chiennes pour nous hurlent par la ville » ; et par extension, à propos d'animaux en général.

Hérodote l'applique à des peuples dans ses deux occurrences, avec deux acceptions différentes, la première étant définie par Powell comme « howl with grief » et par Bailly comme « pousser des hurlements de douleur » : il s'agit des Chorasmiens, dont il est dit en 3.117 : Ἐπεὰν ὦν μηδέν σφι παραδίδωται τοῦ ὕδατος, ἐλθόντες ἐς τοὺς Πέρσας αὐτοί τε καὶ γυναῖκες, στάντες κατὰ τὰς θύρας τοῦ βασιλέος βοῶσι ὠρυόμενοι « Lors donc qu'il ne leur est pas donné d'eau, ils vont chez les Perses, eux et leurs femmes, et, se tenant près des portes du roi, ils se lamentent à grands cris » ; la seconde, comme « howl with joy » et « pousser des cris de joie véhéments » : il s'agit des Scythes, en 4.75 : οἱ δὲ Σκύθαι ἀγάμενοι τῇ πυρίῃ ὠρύονται « ce bain de vapeur fait pousser aux Scythes des hurlements de joie » (trad. Barguet).

Ce second exemple pose d'ailleurs problème à Legrand, selon lequel « ces mots s'accordent mal : ἀγάμενοι exprime une vive satisfaction ; ὠρύονται ne peut guère être dit de clameurs de béatitude. Aussi a-t-on proposé de corriger ce dernier mot de diverses façons, dont aucune n'est satisfaisante. Mais une correction est inutile, si l'on admet qu'Hérodote a confondu ici deux choses : la pratique des bains de vapeur et une scène finale de funérailles, qui n'était pas une purification, mais un acte de sorcellerie, destiné à conduire l'âme du défunt

dans le royaume des morts, d'où il n'inquiéterait plus les vivants. Les vapeurs que dégageait le chanvre ne provoquaient pas seulement la transpiration ; elles mettaient l'assistance dans un état d'ivresse et de délire (cf. I 202). Ce qu'Hérodote appelle des « hurlements » pouvait être des incantations, des vociférations, auxquelles on attribuait une vertu magique »[308]. — De même, A. Corcella écrit que « ces 'hurlements' sont un peu singuliers comme effet de la joie […]. Il y a en tout cas dans ce verbe une métaphore animale qui souligne l'aspect sauvage de tout le rite funéraire »[309].

La phrase hérodotéenne est en effet extraite du passage (4.73-75) consacré à la cérémonie funèbre chez les Scythes, et au rituel de la purification qui s'ensuit. Etudiant ce passage, F. Hartog écrit : « Un dernier trait enfin marque le caractère étrange de cette cérémonie : lorsque les Scythes sont dans cette espèce d''étuve ', il est dit qu''ils se réjouissent et qu'ils poussent des hurlements' ; il y a là une sorte d'alliance de mots. Hérodote n'emploie qu'une fois ὠρύονται, à propos de gens, habitant le centre de la Perse et qui, pour se plaindre au Grand Roi, 'poussent de grands cris'. Mais, généralement, le verbe s'applique aux animaux (le chien, le loup), et plutôt aux animaux sauvages. Les commentateurs ont souvent proposé de le corriger, notamment à cause de la présence de ἀγάμενοι ; et Meuli y voit un indice de plus du caractère envoûtant de la cérémonie. En tout cas, ce mot échappe au vocabulaire normal de la purification et il doit donc surprendre, sans oublier toutefois qu'Hérodote a écrit à plusieurs reprises que les Scythes vivaient sur des ἤθεα, avaient un 'gîte' »[310].

En conclusion, le verbe ὠρύομαι, attesté pour la première fois chez Pindare, *O.* 9.109, où il a le sens de « crier, clamer », signifie plus précisément « hurler » ou « rugir », et est employé pour le cri d'animaux féroces et par analogie, comme chez Hérodote, pour des cris de peuples primitifs — cris de douleur ou cris de joie. Le terme n'est peut-être pas exclusivement poétique, mais son emploi pour un cri humain, à plus forte raison pour un cri de joie dans un contexte rituel, est à coup sûr poétiquement marqué, et l'on peut en conséquence considérer ses deux occurrences hérodotéennes comme des poétismes.

C. Conclusion : essai de typologie des poétismes lexicaux

Les analyses effectuées au cours de l'étude qui précède nous amènent à proposer un essai de typologie des poétismes lexicaux, selon qu'ils sont d'ascendance homérique (1), hésiodique (2), lyrique (3), tragique (4) ou encore non spécifique (5). On y joindra des termes, souvent composés, qui peuvent être des créations verbales d'Hérodote et qui sont en tout cas

[308] LEGRAND, *ad loc.*
[309] A. CORCELLA, *ad loc.* : « l''ululare' è un po' singolare come effetto della gioia : K. Meuli, *Hermes* 70, 1935, pp. 122 e 125 pensa piuttosto a urla per allontanare l'anima del defunto. Nel verbo c'è comunque una metafora animale, che sottolinea l'aspetto selvaggio di tutto il rito funerario. »
[310] F. HARTOG, *op. cit.*, p. 252.

inédits avant lui (6). Nous indiquons entre parenthèses le nombre de termes relevant de chaque catégorie.

1. <u>Termes homériques</u> (77)

ἄγη / ἀγαίομαι, ἀγοράομαι, ἀδαήμων, ἀείδω, ἀϊδρείη, αἰνῶς, ἄλκιμος / ἄναλκις, ἀλεωρή, ἀναμάσσω, ἀνάπυστος, ἀνήρ, ἀπονίναμαι, ἀρίδηλος, ἀρτίπους, ἄρουρα, ἀρτύω, ἆσσον, ἀτάσθαλος, αὐδάω, δαιτυμών, δάπεδον, δατέομαι, *δάω, δηλήμων, διακριδόν, δώματα, δωτίνη, εἴδομαι, ἔπος, ἔργα, ἔρδω, ἐρύκω, εὐαής, ἠΐθεος, ἡμιόνειος, θαμβέω, θεσπέσιος, θοίνη / θοινάω, θυμαλγής, (ε)ἴκελος, καταθύμιος, κεραϊζω, (ἐπι)κερτομέω, κλέος, κῦδος, λυγρός, μαχλοσύνη, μέμονα, μῆχος, μνῆστις, μόρσιμος, νέηλυς, νέκυς, νεόπλυτος, νήπιος, νοήμων, νωμάω, ὀϊζυρός, ὀλολυγή, ὄνομαι, ὀπέων, οὐρανομήκης, ὀψίγονος, πατέομαι, πεπρωμένος, περικαλλής, ποδηνεκής, πολύφημος, πρόκροσσος, τέθηπα, τετράκυκλος, (ἀπο)τίνυμαι, ὑπέκ, ὑπέροχος, ὑπόβρυχα, φόβος, χήτει.

2. <u>Termes hésiodiques</u> (2)

ἀγαυρός, φερέοικος.

3. <u>Termes lyriques</u> (4)

ἀδαής, ὀλιγοχρόνιος, πυθιονίκης, ὠκύτοκον.

4. <u>Termes tragiques</u> (16)

ἄβυσσος, ἀγηλατέω, αἰών, βορή, δειματόω, ἐμμανής, ἐπαίρω, θεήλατος, νεόγαμος, κυρέω, ὁδόω, ὅμαιμος / ὁμαίμων, παιδοποιός, πανώλεθρος, πυρόω, ὑπέγγυος.

5. <u>Termes poétiques non spécifiques</u> (134)

ἁβρός, ἀγκάλη, ἄγκος, ἄγνυμι, ἀγχοῦ, ἀεθλεύω, ἄεθλος, ἀεικής, ἀείναος, ἄελπτον, ἀέξω, αἰθήρ, αἴθομαι, αἶνος, αἰνέω, ἀϊστόω, ἄκος, ἀλαλαγμός, ἀλγήδων, ἄλγος, ἀλγέω, ἀλήτης, ἀλλόθρρος, ἀμφίπολος, ἄμωμος, ἀνάρσιος, ἀνοιδέω, ἀντάω, ἀνώγω, ἀοιδός, ἀοιδή, ἀπαμβλύνομαι, ἀπανδάνω, ἀπήμων, ἀπόρθητος, ἀράσσω, ἀρή, ἀράομαι, ἀρήγω, ἄρθμιος, ἄρρητος, ἄτη, ἄτρυτος, αὐδάζομαι, ἄφραστος, ἄχος, βιοτή, βιώσιμον, ἀναβλαστάνω, βούκερως, γαλαθηνός, γεραίρω, γόνος, δαίνυμι, ἑκάς, ἔμφυλος, ἐναργής, ἔνερθε, ἐμφύω, ἐξανύω, ἐπιζέω, ἔραμαι, ἔργατις, ἐρεθίζω, ἑτεραλκής, εὔμορφος, εὔστομα (κείσθω), εὔτυκ(τ)ος, ἠϊών, εὐφρόνη, ζάπλουτος, θάλαμος, θαλίη, θεοπρόπιον / θεοπρόπος, θρῴσκω, ἰθύω, ἵμερος, κασίγνητος, κατάσκιος, κατήρης, κερτόμ(ι)ος, κλεινός, κλεήδων, κόμπος, κόρυμβος, κουρίδιος, κῦμα, κυματίης, λῆμα, λίσσομαι, λιταί, μῆνις, μιαίφονος, μνάομαι, μνηστήρ, μόρος, μουσοποιός, νεῖκος /

νεικέω, νεόκτιστος, νεοχμός, νόστος / νοστέω, οἰκτρός, οἶστρος, ὄλβος, ὀλέθριος, ὁμῆλιξ, ὄπις, οὐδός, παιδοφόνος, παλιγκότως, πάννυχος, παννύχιος, παρηίς, πάταγος, πημαίνω, πῖδαξ, πολύκαρπος, πολυπλάνητος, πορσύνω, πρόρριζος, πρόφαντος, ῥύομαι, σημάντωρ, σπέρχομαι, στυγέω, τέθριππον, τύπτω, ὑψοῦ, φάτις, χηρόω, χόαι, χόλος, ὥρη, ὠρύομαι.

6. <u>Créations verbales d'Hérodote ou termes inédits</u> (32)

ἄδρηστος, αἰγίπους, αἰγοπρόσωπος, αἴνη, ἀκρητοπότης, ἀκρομανής, ἀνδρόσφιγξ, αὐτοκελής, βαρυσύμφορος, γαλακτοπότης, ἔλλεσχος, εὐεπής, θεοβλαβής, κρεόφαγος, κριοπρόσωπος, λαμπροφωνίη, λειογένειος, λεωσφέτερος, μιλτηλιφής, μιξοπαρθένος, μουνόθεν, νεοάλωτος, πολυάργυρος, πολυπρόβατος, τεκνοποιός, τραγοσκελής, φιλοπότης, φιλοσκώμμων, φοιβόλαμπτος, φρενοβλαβής, φρενήρης, χρυσόκομος.

Soit au total, 233 termes poétiques et 32 créations verbales ou termes inédits qui ont chance d'être des poétismes.

II. ELEMENTS DE POETIQUE LEXICALE

Cette seconde partie se donne pour objet de mettre en lumière des éléments de poétique lexicale dont certains ont déjà été étudiés par J. E. Powell dans un article intitulé « Puns in Herodotus » : il s'agit de calembours reposant essentiellement sur la polysémie des mots, et plus particulièrement sur la figure de l'antanaclase, qui « consiste en la reprise d'un mot avec un sens différent, comme dans *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* (Pascal) »[311], témoignant souvent d'une intention ludique dont nous avons pu voir une autre manifestation dans les nombreux cas de jeux paronymiques, dont ils se rapprochent quelque peu[312]. Le second objet d'étude concernera le traitement hérodotéen des mots de langues étrangères, assez nombreux au cours de l'*Enquête*, et qui définissent une relative polyglossie du *logos* hérodotéen, en même temps qu'ils nous acheminent sur la voie d'un authentique cratylisme.

A. <u>Polysémie et calembours</u>

Nous annexons donc à l'étude du lexique poétique, plutôt qu'à une étude phonétique entreprise au chapitre I, les nombreux cas d'antanaclase présents dans l'œuvre d'Hérodote. Comme l'indique Fontanier, « l'*Antanaclase* ne diffère de la *Paronomase*, qu'en ce que la

[311] J. DUBOIS, *op. cit.*, *s. v.* antanaclase.
[312] Cf. chap. I, I. C.

forme et les sons se trouvent exactement les mêmes dans les mots de significations différentes rapprochés l'un de l'autre. On peut donc la définir : *La répétition d'un même mot pris en différents sens, propres ou censés tels* ; ou encore, *Le rapprochement de deux mots homonymes et univoques avec des significations toutes différentes* ». Or ce phénomène de répétition lexicale s'accompagnant d'une différenciation sémantique n'est pas rare chez Hérodote, comme l'a bien montré J. E. Powell à partir d'une série d'exemples empruntés aux diverses parties de l'œuvre.

Selon Powell, « l'intention est souvent indubitablement humoristique »[313], comme dans les exemples suivants : à propos des conquêtes de Cyrus, 1.177 … Κῦρος, πᾶν ἔθνος καταστρεφόμενος καὶ οὐδὲν παριείς. Τὰ μέν νυν αὐτῶν πλέω παρήσομεν « Cyrus, soumettant tous les peuples et n'en *laissant* aucun *de côté*. Nous *passerons sous silence* le plus grand nombre… », avec jeu sur le verbe παρίημι ; dans le développement consacré à Babylone : 1.193 τοῖσι μὴ ἀπιγμένοισι ἐς τὴν Βαβυλωνίην χώρην καὶ τὰ εἰρημένα… ἐς ἀπιστίην πολλὴν ἀπῖκται « car pour ceux qui *ne sont pas allés* en terre babylonienne, ce que j'ai dit *a rencontré* une grande incrédulité », avec jeu sur le parfait ἀπῖγμαι ; dans le discours d'Otanès extrait des Dialogues perses : 3.80 Καὶ γὰρ ἂν τὸν ἄριστον ἀνδρῶν πάντων στάντα ἐς ταύτην τὴν ἀρχὴν ἐκτὸς τῶν ἐωθότων νοημάτων στήσειε « En *établissant* en effet le meilleur des hommes à la tête de ce régime (*sc.* la monarchie), on le *ferait sortir* de ses pensées habituelles », avec jeu sur le verbe ἵστημι ; dans le passage consacré aux Chorasmiens : 3.117 Οὗτοι ὧν οἵ περ ἔμπροσθε ἐώθεσαν χρᾶσθαι τῷ ὕδατι, οὐκ ἔχοντες αὐτῷ χρᾶσθαι, συμφορῇ μεγάλῃ διαχρέωνται « Ces hommes qui auparavant avaient l'habitude de *jouir* de l'eau, ne pouvant plus en *jouir, sont en proie* à la pire détresse », avec jeu sur le verbe (δια)χρέωμαι ; dans l'épisode de la prise de Babylone : 3.159 Ὡς δ᾽ ἔξουσι γυναῖκας οἱ Βαβυλώνιοι… τάδε Δαρεῖος προϊδὼν ἐποίησε (τὰς γὰρ ἑωυτῶν… ἀπέπνιξαν οἱ Βαβυλώνιοι τοῦ σίτου προορῶντες) « Afin que les Babyloniens aient des femmes, Darius *prit les précautions* suivantes (car les Babyloniens avaient étranglé les leurs pour *ménager* leurs vivres), avec jeu sur le verbe προοράω ; au sujet des hommes de la tribu des Egéides à Sparte : 4.149 Τοῖσι δὲ ἐν τῇ φυλῇ ταύτῃ ἀνδράσι οὐ γὰρ ὑπέμειναν τὰ τέκνα, ἱδρύσαντο ἐκ θεοπροπίου Ἐρινύων… ἱρόν · καὶ μετὰ τοῦτο ὑπέμεινε τωὐτὸ τοῦτο « Comme les enfants des hommes de cette tribu *ne restaient pas en vie*, ils fondèrent sur la foi d'un oracle un sanctuaire des Erinyes ; et la même chose *se produisit* ensuite… », avec jeu sur le verbe ὑπομένω[314] ; dans l'épisode du conflit entre Athènes et Egine : 5.85 τὰ ἀγάλματα ταῦτα… ἐπειρῶντο ἐκ τῶν βάθρων ἐξανασπᾶν, ἵνα σφέα ἀνακομίσωνται… κτείνειν ἀλλήλους ἅτε πολεμίους, ἐς ὃ ἐκ πάντων ἕνα λειφθέντα ἀνακομισθῆναι αὐτὸν ἐς Φάληρον « ils (*sc.* les Athéniens) essayèrent d'enlever ces statues de leurs socles, afin de les *ramener* chez eux […]. Ils s'entretuèrent en

[313] J. E. POWELL, *art. cit.* : « Often the intention is unmistakably humourous »

[314] Si l'on retient comme Rosén le texte des manuscrits ; mais Legrand, suivant une conjecture de Reiske, écrit : καὶ μετὰ τοῦτο ὑπέμειναν. <Συνέβη δὲ> τὠυτὸ τοῦτο.

croyant frapper des ennemis, si bien qu'un seul d'entre eux tous survécut et *regagna* Phalère », avec jeu sur le verbe ἀνακομίζω ; concernant la réaction des Eubéens à l'oracle de Bacis : 8.20 Τούτοισι δὴ οὐδὲν τοῖσι ἔπεσι χρησαμένοισι… παρῆν σφι συμφορῇ χρᾶσθαι « Comme ils *n'avaient tenu aucun compte* de ces paroles, ils pouvaient s'attendre à *subir* des malheurs », avec jeu sur le verbe χρέωμαι ; dans le dialogue entre l'Athénien Dicéos et Démarate, alors qu'une manifestation surnaturelle arrive d'Eleusis : 8.65 Dicéos: τὸν ναυτικὸν στράτον κινδυνεύσει βασιλεὺς ἀποβαλεῖν […]. — Démarate: Ἢν ἐς βασιλέα ἀνενειχθῇ τὰ ἔπεα ταῦτα, ἀποβαλέεις τὴν κεφαλήν « le roi court le risque de *perdre sa flotte* […]. — Si les propos que tu tiens sont rapportés au Roi, tu *perdras ta tête* », avec jeu sur le verbe ἀποβάλλω ; au sujet de Décélos qui conduit les Tyndarides à Aphidna : 9.73 λέγουσι… Δέκελον… ἐξηγησάμενόν σφι τὸ πᾶν πρῆγμα κατηγήσασθαι ἐπὶ τὰς Ἀφίδνας « on raconte […] que Décélos […] leur *donnant toutes les indications*, les *conduisit* à Aphidna », avec jeu sur les préverbés du verbe ἡγέομαι ; ou encore, après la bataille de Platées, au sujet des Mantinéens voulant poursuivre Artabaze et ses hommes qui ont pris la fuite : 9.77 τούτους ἐδίωκον μέχρι Θεσσαλίης · Λακεδαιμόνιοι δὲ οὐκ ἔων φεύγοντας διώκειν. Οἱ δε ἀναχωρήσαντες ἐς τὴν ἑωυτῶν τοὺς ἡγεμόνας τῆς στρατιῆς ἐδίωξαν ἐκ τῆς γῆς « ils *voulurent les poursuivre* jusqu'en Thessalie ; mais les Lacédémoniens ne les laissèrent pas *poursuivre* les fuyards. Alors, de retour chez eux, les Mantinéens *exilèrent* les chefs de leur armée », avec jeu sur le verbe διώκω.

Powell remarque par ailleurs qu'Hérodote aime aussi jouer sur les noms propres, comme en témoignent 2.118 πιστεύσαντες τῷ λόγῳ τῷ πρώτῳ οἱ Ἕλληνες αὐτὸν Μενέλεων ἀποστέλλουσι παρὰ Πρωτέα, où le nom de « Protée » est mis en relation avec l'ordinal πρῶτος, ou ces deux autres exemples déjà relevés dans notre étude des jeux paronymiques : 3.62 Πρήξασπες, οὕτω μοι διέπρηξας τό τοι προσέθηκα πρῆγμα, et 7.223 ἐπέσταλτο ἐξ Ἐπιάλτεω οὕτω.

A côté d'autres cas pour lesquels « Hérodote semble avoir été attiré par un calembour sans motif conscient de prédilection », tels que 2.52 Ἐπεὶ ὦν ἐχρηστηριάζοντο… οἱ Πελασγοὶ εἰ ἀνέλωνται τὰ οὐνόματα…, ἀνεῖλε τὸ μαντήιον χρᾶσθαι « Lorsque les Pélasges consultèrent l'oracle pour savoir s'ils devaient *adopter* ces noms, l'oracle leur *répondit* de le faire », ou 1.136 Ἀνδραγαθίη δὲ αὕτη ἀποδέδεκται, …, ὃς ἂν πολλοὺς ἀποδέξῃ παῖδας « La valeur d'un homme est *jugée* comme suit […], selon le nombre d'enfants que l'on peut *montrer* », — Powell observe encore qu'une « anaphore fallacieuse est une autre variété de calembour » ; dans ces derniers cas, on se situe en vérité à mi-chemin de la paronomase et de l'antanaclase, dans la mesure où il ne s'agit plus de la reprise littérale du terme par ce terme lui-même, mais plutôt par un terme paronymique qui n'est pas sans affinités sémantiques avec le premier. Ainsi en 6.43 τοῖσι μὴ ἀποδεκομένοισι Ἑλλήνων Περσέων τοῖσι ἑπτὰ Ὀτάνεα γνώμην ἀποδέξασθαι « pour ceux des Grecs qui *n'admettent pas* qu'Otanès ait *donné* pour avis aux Sept… », ou en 4.97 γνώμην

ἀποδέκεσθαι παρὰ τοῦ βουλομένου ἀποδείκνυσθαι « de *recevoir* un avis de qui voudrait l'*exprimer* » (deux exemples jouant sur le couple ἀποδέκομαι / ἀποδείκνυμαι) ; 6.81 τὴν στρατιὴν ἀπῆκε ἀπιέναι « il laissa partir l'armée » (jouant sur le couple ἀπίημι / ἄπειμι). Dans certains cas, observe Powell, « une telle anaphore assouplit la transition » : ainsi après la bataille de Platées, 9.83-84 πενταπήχεος ἀνδρὸς ὀστέα ἐφάνη. Ἐπείτε δὲ Μαρδονίου δευτέρῃ ἡμέρῃ ὁ νεκρὸς ἠφάνιστο « on *vit* les os d'un homme de cinq coudées. — Puis, le lendemain, le cadavre de Mardonios *disparut* », avec jeu sur le couple φαίνω / ἀφανίζω.

Parfois encore, « une légère ironie est produite par la répétition d'un même thème avec différents préfixes », comme c'est le cas au sujet du Samien Maiandrios en 3.142: τῷ δικαιοτάτῳ ἀνδρῶν βουλομένῳ γενέσθαι οὐκ ἐξεγένετο « qui voulant *être* le plus juste des hommes, n'y *réussit* pas », ou au sujet de Pisistrate en 1.61 καταλλάσσετο τὴν ἔχθρην τοῖσι στασιώτῃσι. Μαθὼν δὲ ὁ Πεισίστρατος τὰ ποιεύμενα ἐπ' ἑωυτῷ ἀπαλλάσσετο ἐκ τῆς χώρης τὸ παράπαν « (Mégaclès) *oublia* son inimitié vis-à-vis des gens de sa faction. Pisistrate, ayant appris ces agissements contre lui, *abandonna* complètement le pays » ; de même, avec l'actif et le moyen d'un même verbe : 3.138 Πειθόμενοι δὲ Δαρείῳ Κνίδιοι Ταραντίνους οὐκ ὦν ἔπειθον « *Obéissant* à Darius, les Cnidiens ne purent *se faire écouter* des Tarentins ». Sans ironie : 3.31 καλέσας δὲ τοὺς βασιληίους καλεομένους δικαστάς « *appelant* les juges *appelés* royaux », et 3.38 καλέσας τοὺς καλεομένους Καλλατίας « *appelant* ceux qu'on *appelle* Calaties ».

L'article de Powell s'achève enfin sur « une série de répétitions du même mot quasiment dans le même sens, pour lesquelles on ne peut déceler d'autre cause que le pur plaisir peut-être inconscient de la répétition » : dans la réponse de Gygès à Candaule, 1.8 σέο δέομαι μὴ δέεσθαι ἀνόμων « je te *prie* de ne pas *demander* de choses illicites » ; dans la requête de Polycrate à Cambyse : 3.44 ἐδεήθη ὅκως ἂν καὶ παρ' ἑωυτὸν πέμψας ἐς Σάμον δέοιτο στρατοῦ « il l'avait *prié* d'envoyer aussi chez lui à Samos pour *demander* un contingent » ; dans l'incendie du temple d'Athéna en Lydie : 1.19 ὡς ἅφθη τάχιστα τὸ λήιον, ἀνέμῳ βιώμενον ἅψατο νηοῦ Ἀθηναίης ἐπίκλησιν Ἀσσησίης, ἁφθεὶς δὲ ὁ νηὸς κατεκαύθη « dès que les moissons *furent incendiées*, le feu, poussé par le vent, *prit* au temple d'Athéna dite d'Assésos, et le temple, *incendié*, brûla tout entier » ; au sujet du privilège accordé par les Sept à Otanès : 3.84 Τοῦδε δὲ εἵνεκεν ἐβούλευσαν οἱ δίδοσθαι ταῦτα, ὅτι ἐβούλευσέ τε πρῶτος τὸ πρῆγμα « S'ils *résolurent* de lui accorder ce privilège, c'est parce qu'il avait *conçu* le premier le complot » ; 8.22 νέας τὰς ἄριστα πλεούσας ἐπιλεξάμενος Θεμιστοκλέης ἐπορεύετο…, ἐντάμνων ἐν τοῖσι λίθοισι γράμματα, τὰ Ἴωνες ἐπελθόντες… ἐπελέξαντο « Thémistocle *choisit* les meilleurs navires et se mit en route […], faisant graver sur les pierres des inscriptions que les Ioniens *purent lire* à leur arrivée ». Remarquons toutefois que dans ce dernier exemple, comme dans quelques autres, on se trouve

face à un véritable cas d'antanaclase, reposant sur la distinction sémantique entre « recueillir = choisir » et « recueillir = lire » attachée au verbe ἐπιλέγω.

Cet inventaire des calembours reposant essentiellement sur la figure stylistique de l'antanaclase offre un échantillon représentatif de la manière dont Hérodote exploite en profondeur les ressources polysémiques de divers lexèmes, pour un effet que l'on pourra dire de prolifération sémantique dans lequel on peut reconnaître un élément poétique de modalité parfois ludique, en même temps que pour un effet remarquable de continuité discursive, la phrase progressant ainsi au rythme de reprises lexicales assorties toutefois de variations — selon une esthétique de la *poikilia* dont nous avons déjà pu voir qu'elle se manifestait dans les divers champs d'étude de l'*Enquête*, et qui affecte ici le domaine de la sémantique.

B. Polyglossie et cratylisme

Cette *poikilia* trouve confirmation dans un second phénomène, qui concerne la présence au sein de l'œuvre, et tout particulièrement dans ses passages ethnographiques, de termes empruntés à des langues étrangères, suscitant par là l'émergence d'une véritable *polyglossie* du *logos* hérodotéen ; mais un examen plus attentif du traitement qu'Hérodote réserve à ces termes amène aussi à reconnaître, comme nous allons le voir, une perspective proprement cratyléenne.

1. La polyglossie du *logos* hérodotéen

S'il est probable qu'Hérodote n'était pas polyglotte, et qu'il avait recours à des interprètes des diverses langues avec lesquelles ses recherches ethnographiques le mettaient en contact[315], il manifeste néanmoins une curiosité linguistique dont son œuvre porte trace : on pourra donc parler, concernant l'homme lui-même, de *glossophilie* ; concernant son *logos*, d'une véritable *polyglossie*, dont il conviendra d'étudier ici les modalités.

Cette polyglossie se compose de trois éléments : premièrement, les citations et gloses de termes étrangers ; deuxièmement, la traduction de noms propres ; enfin, le recours à l'étymologie et à l'étiologie linguistique.

a) Citations et gloses de termes étrangers

Les différents *logoi* égyptien (livre II), arabe (livre III), scythe et libyen (livre IV), thrace (livre V) ou encore perse (livres I et VI-IX), attestent en effet de nombreux termes étrangers dont l'étude montre qu'il s'agit le plus souvent de noms de *realia* exotiques ou de termes

[315] Voir sur ce point les observations formulées par Th. HARRISON, « Herodotus' Conception of Foreign Languages », *Histos* 2, 1998.

techniques, sans équivalent exact en langue grecque et qui suscitent à ce titre des gloses analytiques — ainsi dans le *logos* égyptien de *kullêstis* « pain *d'épeautre* » (2.77), de *kalasiris* « tunique *de lin garnie de franges* » (2.81) ou de *kiki* « huile *de ricin* » (2.94) — et plus ponctuellement des traductions analogiques — ainsi de *khampsai* « crocodiles » (2.69) ou de *pirômis*, transposé par le concept grec de *kalos kagathos* (2.143). Le souci d'exactitude linguistique dont témoignent dans l'ensemble les données hérodotéennes[316] compose un premier degré de la glossophilie d'Hérodote. Voici, au fil de ces *logoi* à dominante ethnographique, la liste des occurrences

— dans le *logos* égyptien :

2.69 Καλέονται δὲ οὐ κροκόδειλοι ἀλλὰ χάμψαι· κροκοδείλους δὲ Ἴωνες ὠνόμασαν, εἰκάζοντες αὐτῶν τὰ εἴδεα τοῖσι παρὰ σφίσι γινομένοισι κροκοδείλοισι τοῖσι ἐν τῇσι αἱμασιῇσι « On les appelle, non 'crocodiles', mais *khampsai* ; *et ce sont les Ioniens qui les ont nommés crocodiles, par analogie* avec l'aspect des 'crocodiles' (i. e. des lézards) qui se trouvent chez eux dans les murs de pierre sèche ».

2.77 Ἀρτοφαγέουσι δὲ ἐκ τῶν ὀλυρέων ποιεῦντες ἄρτους, τοὺς ἐκεῖνοι κύλληστις ὀνομάζουσι « Ils mangent un pain fait d'épeautre, qu'ils nomment *kullestis* ».

2.81 Ἐνδεδυκάσι δὲ κιθῶνας λινέους περὶ τὰ σκέλεα θυσανωτούς, τοὺς καλέουσι καλασίρις· ἐπὶ τούτοισι δὲ εἰρίνεα εἵματα λευκὰ ἐπαναβληδὸν φορέουσι « Ils sont vêtus de tuniques de lin garnies de franges, qu'ils appellent *kalasiris* ; et rejetés par-dessus, ils portent des manteaux de laine blanche ».

2.92 Ἐπεὰν πλήρης γένηται ὁ ποταμὸς καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ, φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλά, τὰ Αἰγύπτιοι καλέουσι λωτόν « Lorsque le fleuve est devenu plein et a envahi la plaine, il pousse dans l'eau de nombreux lis, que les Egyptiens appellent *lôtos* ».

2.94 Ἀλείφατι δὲ χρέωνται Αἰγυπτίων οἱ περὶ τὰ ἕλεα οἰκέοντες ἀπὸ τῶν σιλλικυπρίων τοῦ καρποῦ, τὸ καλέουσι μὲν Αἰγύπτιοι κίκι, ποιεῦσι δὲ ὧδε « Les Egyptiens qui habitent dans les régions marécageuses utilisent une huile tirée du fruit des ricins, que les Egyptiens appellent *kiki*, et voici comme ils font ».

2.143 Ἀντεγενεηλόγησαν δὲ ὧδε, φάμενοι ἕκαστον τῶν κολοσσῶν πίρωμιν ἐκ πιρώμιος γεγονέναι, ἐς ὃ τοὺς πέντε καὶ τεσσεράκοντα καὶ τριηκοσίους ἀπέδεξαν κολοσσοὺς πίρωμιν ἐκ πιρώμιος γενόμενον, καὶ οὔτε ἐς θεὸν οὔτε ἐς ἥρωα ἀνέδησαν αὐτούς. Πίρωμις δέ ἐστι κατ' Ἑλλάδα γλῶσσαν καλὸς κἀγαθός « Ils opposèrent cette généalogie de la façon suivante, en disant que chaque colosse était un *pirômis* né d'un *pirômis*, jusqu'à ce qu'ils eussent montré que les trois cent quarante-cinq colosses étaient chacun *pirômis* né de *pirômis*, sans le rattacher ni à un dieu ni à un héros. *Pirômis*, c'est, en langue grecque, 'homme de bien' »

[316] Voir les observations d'A. B. LLOYD, *Erodoto. Le Storie. Libro II*, Milan, 1989, en note aux divers passages, ainsi que CHANTRAINE, *DELG*, *ss. vv.*

— dans le *logos* arabe :

3.112 Τὸ δὲ δὴ λήδανον, τὸ καλέουσι Ἀράβιοι λάδανον, ἔτι τούτου θωυμασιώτερον γίνεται « Quant au lédanon, que les Arabes appellent *ladanon*, il a une origine encore plus prodigieuse »

— dans le *logos* scythe :

4.23 Ποντικὸν μὲν οὔνομα τῷ δενδρέῳ ἀπ᾽ οὗ ζώουσι, μέγαθος δὲ κατὰ συκέην μάλιστά κῃ · καρπὸν δὲ φορέει κυάμῳ ἴσον, πυρῆνα δὲ ἔχει. Τοῦτο ἐπεὰν γένηται πέπον, σακκέουσι ἱματίοισι, ἀπορρέει δὲ ἀπ᾽ αὐτοῦ παχὺ καὶ μέλαν, οὔνομα δὲ τῷ ἀπορρέοντί ἐστι ἄσχυ « Pontique est le nom de l'arbre dont ils vivent, et sa taille est à peu près celle d'un figuier ; il porte un fruit semblable à une fève, et qui possède un noyau. Lorsque ce fruit est devenu mûr, ils le pressent dans des étoffes, et il en coule une substance épaisse et noire : le nom de ce jus qui s'écoule est *askhu* ».

— dans le *logos* libyen :

4.192 Μυῶν δὲ γένεα τριξὰ αὐτόθι ἐστί · οἱ μὲν δίποδες καλέονται, οἱ δὲ ζεγέριες (τὸ δὲ οὔνομα τοῦτό ἐστι Λιβυστικόν, δύναται δὲ κατ᾽ Ἑλλάδα γλῶσσαν βοῦνοι), οἱ δὲ ἐχινέες « Il y a là trois espèces de rats : les uns sont appelés dipodes, les autres *zégéries* (ce nom est libyen, et signifie en langue grecque 'collines'), les derniers hérissons ».

— dans le *logos* thrace :

5.9 Σιγύννας δ᾽ ὧν καλέουσι Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες τοὺς καπήλους, Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα « Les Ligures qui habitent au-dessus de Marseille appellent *sigynnes* les marchands de détail, et les Cypriens, les lances.

— dans le *logos* perse :

1.192 Καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς χώρης ταύτης, τὴν οἱ Πέρσαι σατραπηίην καλέουσι, ἐστὶ ἁπασέων τῶν ἀρχέων πολλόν τι κρατίστη « Et le gouvernement de cette province — que les Perses appellent *satrapie* — est de tous les gouvernements le plus puissant ».

6.42 Ταῦτά τε ἠνάγκασε ποιέειν καὶ τὰς χώρας σφέων μετρήσας κατὰ παρασάγγας, τοὺς καλέουσι οἱ Πέρσαι τὰ τριήκοντα στάδια, κτλ. « Voilà ce qu'il leur fit faire, en mesurant aussi leurs terres en *parasanges* — ainsi les Perses appellent la longueur de trente stades ».

6.119 Καὶ γὰρ ἄσφαλτον καὶ ἅλας καὶ ἔλαιον ἀρύσσονται ἐξ αὐτοῦ τρόπῳ τοιῷδε · […] καὶ ἡ μὲν ἄσφαλτος καὶ οἱ ἅλες πήγνυνται παραυτίκα, τὸ δὲ ἔλαιον… οἱ Πέρσαι καλέουσι τοῦτο ῥαδινάκην · ἔστι δὲ μέλαν καὶ ὀδμὴν παρεχόμενον βαρέαν « On tire en effet de ce puits de l'asphalte, du sel et de l'huile, et ce de la manière suivante […] ; l'asphalte et le sel se coagulent aussitôt ; quant à l'huile…, les Perses l'appellent *rhadinakê* ; elle est noire et exhale une odeur lourde ».

7.54 Εὐξάμενος δὲ ἐσέβαλε τὴν φιάλην ἐς τὸν Ἑλλήσποντον καὶ χρύσεον κρητῆρα καὶ Περσικὸν ξίφος τὸν ἀκινάκην καλέουσι « Après sa prière, il jeta dans l'Hellespont une coupe, un cratère d'or et une épée perse qu'ils appellent *akinakês*. »

8.85 Οἱ δ᾽ εὐεργέται βασιλέος ὀροσάγγαι καλέονται Περσιστί « Les bienfaiteurs du Roi s'appellent en perse *orosanges* ».

8.98 Τοῦτο τὸ δράμημα τῶν ἵππων καλέουσι Πέρσαι ἀγγαρήιον « Ce service de relais à cheval, les Perses l'appellent *angarêion* ».

On peut voir, au terme de cet inventaire, comment Hérodote utilise le plus souvent une glose analytique pour expliciter le sens de ces termes étrangers. Dans quelques cas cependant, comme nous l'avons dit, Hérodote transpose le terme par un terme grec analogique : il s'agit notamment dans le *logos* égyptien des « crocodiles » (*khampsai*) et de l'« honnête homme » (*pirômis*). Mais dans le premier cas, Hérodote précise lui-même que « ce sont les Ioniens qui les ont nommés ainsi, par analogie… » ; et si l'on songe que la description hérodotéenne des crocodiles égyptiens est très vraisemblablement tributaire d'Hécatée, il est fort probable que le terme général d'Ioniens soit ici utilisé pour le prédécesseur ethnographe d'Hérodote. Quant au terme de *pirômis*, il apparaît dans un passage qui évoque lui aussi, explicitement cette fois et en la mettant en scène, la figure d'Hécatée. Il est donc probable que ces traductions analogiques ne soient pas le fait d'Hérodote, mais qu'elles aient pour elles une certaine antiquité — tandis que les gloses analytiques, dont nous avons dit le souci de justesse, peuvent être tenues pour le fruit d'une enquête originale.

b) Anthroponymes, ethnonymes, toponymes

A de multiples reprises dans son œuvre, Hérodote mentionne les noms que revêtent des hommes, des peuples ou des lieux, dans deux langues différentes, ou les traduit en grec : ainsi par exemple en 1.7 Ἦν Κανδαύλης, τὸν οἱ Ἕλληνες Μυρσίλον ὀνομάζουσι, τύραννος Σαρδίων, ἀπόγονος δὲ Ἀλκαίου τοῦ Ἡρακλέος « *Candaule*, que les Grecs nomment *Myrsilos*, était tyran de Sardes, et descendant d'Alcée fils d'Héraklès » ; en 1.110 Συνοίκεε δὲ ἑωυτοῦ συνδούλῃ, οὔνομα δὲ τῇ γυναικὶ ἦν τῇ συνοίκεε Κυνὼ κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν, κατὰ δὲ τὴν Μηδικὴν Σπακώ · τὴν γὰρ κύνα καλέουσι σπάκα Μῆδοι « Il vivait avec une compagne d'esclavage, et le nom de la femme avec qui il vivait était *Kunô* en langue grecque, en langue mède *Spakô* ; *car les Mèdes appellent la chienne* spaka » ; en 2.30 Τοῖσι δὲ αὐτομόλοισι τούτοισι οὔνομά ἐστι Ἀσμάχ, δύναται δὲ τοῦτο τὸ ἔπος κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν οἱ ἐξ ἀριστερῆς χειρὸς παριστάμενοι βασιλέϊ « Ces transfuges ont nom *Asmakh*, et ce terme signifie en langue grecque 'ceux qui se tiennent à la gauche du roi' » ; en 3.26 ἐς Ὄασιν πόλιν, […] ὀνομάζεται δὲ ὁ χῶρος οὗτος κατὰ Ἑλλήνων γλῶσσαν Μακάρων νῆσος « dans la ville d'Oasis, […] et ce lieu s'appelle en langue

grecque *Ile des Bienheureux* », et 3.27 ᾿Απιγμένου δὲ Καμβύσεω ἐς Μέμφιν ἐφάνη Αἰγυπτίοισι ὁ ᾿Απις, τὸν Ἕλληνες Ἔπαφον καλέουσι « A l'arrivée de Cambyse à Memphis, apparut aux Egyptiens *Apis*, que les Grecs appellent *Epaphos* » ; en 4.52 Ἔστι δὲ ἡ κρήνη αὕτη ἐν οὔροισι χώρης τῆς τε ἀροτήρων Σκυθέων καὶ ᾿Αλαζώνων · οὔνομα δὲ τῇ κρήνῃ καὶ ὅθεν ῥέει τῷ χώρῳ Σκυθιστὶ μὲν ᾿Εξαμπαῖος, κατὰ δὲ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν Ἱραὶ Ὁδοί « Cette source se trouve à la frontière du territoire des Scythes laboureurs et de celui des Alazones ; et le nom de cette source et du lieu d'où elle coule est en scythe *Exampée*, en langue grecque 'Voies Sacrées' (*Hirai Hodoi*) » ; en 7.63 Οὗτοι δὲ ὑπὸ μὲν Ἑλλήνων ἐκαλέοντο Σύριοι, ὑπὸ δὲ τῶν βαρβάρων ᾿Ασσύριοι ἐκλήθησαν « Ceux-là étaient appelés *Syriens* par les Grecs, et les Barbares les avaient appelés *Assyriens* » ; etc.
On prêtera tout particulièrement attention à deux cas remarquables : celui d'abord du nom des Scythes, tel qu'il est donné d'une part en 4.6 Σύμπασι δὲ εἶναι οὔνομα Σκολότους · Σκύθας δὲ Ἕλληνες ὠνόμασαν, τοῦ βασιλέος ἐπωνυμίην « Leur nom à tous ensemble est *Scolotes* ; et ce sont les Grecs qui les ont nommés *Scythes*, du nom de leur roi » (où *Scolotes* est l'autoethnonyme, et *Scythes*, le nom grec) et d'autre part en 7.64 Τούτους δὲ ἐόντας Σκύθας ᾿Αμυργίους Σάκας ἐκάλεον · οἱ γὰρ Πέρσαι πάντας τοὺς Σκύθας καλέουσι Σάκας « Ces gens, qui étaient des Scythes Amyrgiens, ils les appelaient *Saces* ; car les Perses appellent Saces tous les *Scythes* » (où *Saces* est le nom perse) — le second passage introduisant, à la faveur du changement de sphère référentielle, une troisième donnée dans l'équation posée précédemment ; — celui ensuite des Syriens de Cappadoce, dans le couple constitué par 1.72 Οἱ δὲ Καππαδόκαι ὑπὸ Ἑλλήνων Σύριοι ὀνομάζονται « Les Cappadociens sont nommés Syriens par les Grecs » et 7.72 Οἱ δὲ Σύριοι οὗτοι ὑπὸ Περσέων Καππαδόκαι καλέονται « Ces Syriens sont appelés Cappadociens par les Perses » — la seconde proposition affirmant la réversibilité de l'équation posée plus haut.

On notera aussi que d'un point de vue proprement poétique, la polyglossie hérodotéenne n'est pas sans faire songer à la diglossie homérique qui distinguait la langue des dieux de la langue des hommes — avec cette différence importante, qu'Hérodote substitue à une diglossie « verticale » (langue des dieux / langue des hommes), une polyglossie « horizontale » (les diverses langues des hommes), sans que se trouve introduit d'élément hiérarchique, comme en témoigne le dernier exemple.

c) Etymologie et étiologie linguistique

Le troisième point concerne le phénomène de la traduction étymologique, dont nous avons déjà pu déceler une trace dans le nom de la Mède Σπακώ, en grec Κυνώ d'après le nom de la « chienne » ; ainsi que celui de la traduction à valeur proprement étiologique. Les

deux phénomènes sont clairement attestés au livre IV, respectivement dans les *logoi* scythe et libyen.

Concernant la traduction étymologique, il est d'abord question dans le *logos* scythe des Arimaspes, dont Hérodote affirme, suivant la tradition des Issédones : 4.27 Τὸ δὲ ἀπὸ τούτων τὸ κατύπερθε Ἰσσηδόνες εἰσὶ οἱ λέγοντες τοὺς μουνοφθάλμους ἀνθρώπους καὶ τοὺς χρυσοφύλακας γρῦπας εἶναι, παρὰ δὲ τούτων Σκύθαι παραλαβόντες λέγουσι, παρὰ δὲ Σκυθέων ἡμεῖς οἱ ἄλλοι νενομίκαμεν, καὶ ὀνομάζομεν αὐτοὺς σκυθιστὶ Ἀριμασπούς · ἄριμα γὰρ ἓν καλέουσι Σκύθαι, σποῦ δὲ ὀφθαλμόν « En partant d'eux, plus au nord, ce sont les Issédons qui disent que se trouvent les hommes *qui-n'ont-qu'un-œil* et les griffons qui-gardent-l'or ; c'est d'eux que les Scythes répètent les affirmations, et des Scythes que nous les tenons nous aussi, en leur donnant d'ailleurs le nom scythe d'*Arimaspes* ; car les Scythes appellent '*arima*', le 'un', et '*spou*', l'œil ». Comme le souligne ici Legrand après avoir rappelé que « d'après Eustathe (*ad Dion*. 31), c'est *ari* qui signifiait 'un', et *maspos* 'œil' », « l'interprétation semble fantaisiste. Pour M. Benveniste, les Arimaspes étaient des gens 'qui aiment les chevaux' (iran. *aryama* + *aspa* = grec φίλιππος) »[317]. De même, au sujet des Amazones, dont Hérodote traduit le nom par « homicides » : 4.110 Τὰς δὲ Ἀμαζόνας καλέουσι [οἱ] Σκύθαι Οἰόρπατα, δύναται δὲ τὸ οὔνομα τοῦτο κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν ἀνδροκτόνοι · οἰὸρ γὰρ καλέουσι ἄνδρα, τὸ δὲ πατὰ κτείνειν « Les Scythes appellent les Amazones *Oiorpata*, et ce nom signifie en langue grecque 'tueuses d'hommes' ; car ils appellent '*oior*' l'homme, et '*pata*', le meurtre », on peut considérer que l'on a affaire à une « traduction fantaisiste. M. Benveniste verrait dans *Oior-pata* une transcription approximative de *baevar-pati* ('chef de dix mille'), dénomination qui est, dans l'Avesta, appliquée à une tribu scythe »[318]. A. Corcella écrit pour sa part que « dans la premier terme, on peut reconnaître l'iranien *vīra-* = 'mâle, homme', mais le second terme rappelle plutôt *pati-* = 'seigneur' »[319].

On observera cependant que si les traductions de ces deux termes d'Arimaspes et d'Amazones ne sont pas exactes pour le sens, elles respectent cependant le principe de la composition nominale : ce sont, en quelque sorte, des calques microsyntaxiques — dont le sémantisme déviant est vraisemblablement induit par la référence au caractère mythique de ces peuples. Pour le premier cas en outre, on songera à la possibilité, suggérée par A. Corcella, qu'une controverse avec le poète Aristée de Proconnèse, ait entraîné Hérodote à un « mensonge délibéré »[320].

Quant au phénomène de l'étiologie linguistique, il se fait pleinement jour dans le récit du Libyen « Battos », dont le nom signifie « bègue » en grec, mais « roi » en libyen, et dont

[317] LEGRAND, *ad loc.*
[318] LEGRAND, *ad loc.*
[319] A. CORCELLA, *ad loc.*
[320] Cf. A. CORCELLA, *ad loc.*

Hérodote rapporte l'histoire et la réponse oraculaire qu'il reçut de la Pythie, en 4.155 : Χρόνου δὲ περιιόντος ἐξεγένετό οἱ παῖς ἰσχόφωνος καὶ τραυλός, τῷ οὔνομα ἐτέθη Βάττος, ὡς Θηραῖοί τε καὶ Κυρηναῖοι λέγουσι, ὡς μέντοι ἐγὼ δοκέω, ἄλλο τι · Βάττος δὲ μετωνομάσθη, ἐπείτε ἐς Λιβύην ἀπίκετο, ἀπό τε τοῦ χρηστηρίου τοῦ γενομένου ἐν Δελφοῖσι αὐτῷ καὶ ἀπὸ τῆς τιμῆς τὴν ἔσχε τὴν ἐπωνυμίην ποιεύμενος. Λίβυες γὰρ βασιλέα βάττον καλέουσι, καὶ τούτου εἵνεκα δοκέω θεσπίζουσαν τὴν Πυθίην καλέσαι μιν Λιβυκῇ γλώσσῃ, εἰδυῖαν ὡς βασιλεὺς ἔσται ἐν Λιβύῃ. Ἐπείτε γὰρ ἠνδρώθη οὗτος, ἦλθε ἐς Δελφοὺς περὶ τῆς φωνῆς · ἐπειρωτῶντι δέ οἱ χρᾷ ἡ Πυθίη τάδε ·

Βάττ', ἐπὶ φωνὴν ἦλθες · ἄναξ δέ σε Φοῖβος Ἀπόλλων
ἐς Λιβύην πέμπει μηλοτρόφον οἰκιστῆρα,

ὥσπερ εἰ εἴποι Ἑλλάδι γλώσσῃ χρεωμένη · Ὦ βασιλεῦ, ἐπὶ φωνὴν ἦλθες.

« Au bout d'un certain temps, il lui naquit *un fils bègue et balbutiant, auquel on donna le nom de Battos*, d'après les gens de Théra et de Cyrène, mais un autre à mon avis personnel ; et il prit plus tard le nom de Battos, quand il arriva en Libye, ce nom lui venant de l'oracle qui lui avait été rendu à Delphes et de l'honneur qu'il avait reçu. *Car les Libyens appellent* battos *le roi*, et c'est pour cela, je crois, que la Pythie prophétisant l'apostropha en langue libyenne, sachant qu'il serait roi de Libye. En effet, quand il eut atteint l'âge d'homme, il vint à Delphes au sujet de sa voix ; et voici ce qu'à sa question répondit la Pythie :

Battos, tu es venu pour ta voix ; mais le seigneur Phébus Apollon
t'envoie coloniser la Libye riche en troupeaux »,

comme si elle avait dit en employant la langue grecque : « O roi, tu es venu pour ta voix. »

Dans ce passage déjà évoqué dans notre étude de phonétique poétique au titre d'une rare allitération initiale en β qu'occasionne la mise en correspondance des termes βάττος et βασιλεύς, on a donc aussi affaire à l'homonymie des termes grec et libyen βάττος « (gr.) bègue / (lib.) roi », homonymie qui du point de vue du sens équivaut à une polysémie croisée, fondatrice du *logos* étiologique.

2. Le cratylisme d'Hérodote

Les observations formulées par Hérodote d'une part sur les noms des dieux égyptiens (et de façon plus générale les équations théonymiques qu'il propose), d'autre part sur les noms perses, nous conduiront quant à elles à l'affirmation d'un authentique cratylisme hérodotéen.

On relève en effet dans l'*Enquête* des équations théonymiques telles que 1.131 … καλέουσι δὲ Ἀσσύριοι τὴν Ἀφροδίτην Μύλιττα, Ἀράβιοι δὲ Ἀλιλάτ, Πέρσαι δὲ Μίτραν « Les Assyriens appellent *Aphrodite Mylitta*, les Arabes *Alilat*, et les Perses *Mitra* » ; 3.8 Ὀνομάζουσι δὲ (*sc.* οἱ Ἀράβιοι) τὸν μὲν Διόνυσον Ὀροτάλτ, τὴν δὲ Οὐρανίην Ἀλιλάτ « Les Arabes appellent *Dionysos Orotalt*, et *(Aphrodite) Céleste, Alilat* » ; ou encore 4.59 Ὀνομάζεται δὲ σκυθιστὶ Ἱστίῃ μὲν Ταβιτί, Ζεύς δέ, ὀρθότατα κατὰ γνώμην γε τὴν ἐμὴν καλεόμενος, Παπαῖος, Γῇ δὲ Ἀπί, Ἀπόλλων δὲ Γοιτόσυρος, Οὐρανίῃ δὲ

᾿Αφροδίτη ᾿Αργίμπασα, Ποσειδέων δὲ Θαγιμασάδας « En scythe, *Histia* se nomme *Tabiti* ; *Zeus*, ainsi appelé très correctement à mon avis, *Papaios* ; *Gè*, *Api* ; *Apollon*, *Goitosuros* ; *Aphrodite Céleste*, *Argimpasa* ; et *Poséidon*, *Thagimasadas* ». En quoi ces équations sont-elles différentes des traductions déjà mentionnées d'anthroponymes, d'ethnonymes ou de toponymes ? C'est, d'une part, que l'on touche ici à la frontière entre langue et croyance religieuse, la même entité religieuse se trouvant révérée sous des noms différents ; d'autre part, qu'il s'agit littéralement pour Hérodote des mêmes noms, comme semblent le prouver les affirmations du *logos* égyptien sur l'origine du nom des dieux (2.50-52)[321]. Nous devons en effet à R. Lattimore une étude de ce passage problématique quant à la traduction du terme οὔνομα qui y figure : s'agit-il de « nom », de « désignation », voire de « personne » ? L'auteur déploie ici une argumentation qui finit par conforter le sens littéral de « nom » : ce sont selon lui, littéralement, les noms mêmes des dieux grecs qui doivent être considérés comme étant de provenance égyptienne[322].

Quant aux observations portant sur les noms perses, il s'agit d'abord de la traduction des noms de trois rois perses dans la phrase suivante : Δύναται δὲ κατὰ ᾿Ελλάδα γλῶσσαν

---

[321] 2.50 Σχεδὸν δὲ καὶ πάντων τὰ οὐνόματα τῶν θεῶν ἐξ Αἰγύπτου ἐλήλυθε ἐς τὴν ᾿Ελλάδα. Διότι μὲν γὰρ ἐκ τῶν βαρβάρων ἥκει, πυνθανόμενος οὕτω εὑρίσκω ἐόν · δοκέω δ᾿ ὧν μάλιστα ἀπ᾿ Αἰγύπτου ἀπῖχθαι. ῞Οτι γὰρ δὴ μὴ Ποσειδέωνος καὶ Διοσκούρων, ὡς καὶ πρότερόν μοι ταῦτα εἴρηται, καὶ ῞Ηρης καὶ ᾿Ιστίης καὶ Θέμιος καὶ Χαρίτων καὶ Νηρηίδων, τῶν ἄλλων θεῶν Αἰγυπτίοισι αἰεί κοτε τὰ οὐνόματά ἐστι ἐν τῇ χώρῃ. Λέγω δὲ τὰ λέγουσι αὐτοὶ Αἰγύπτιοι. Τῶν δὲ οὔ φασι θεῶν γινώσκειν τὰ οὐνόματα, οὗτοι δέ μοι δοκέουσι ὑπὸ Πελασγῶν ὀνομασθῆναι, πλὴν Ποσειδέωνος. Τοῦτον δὲ τὸν θεὸν παρὰ Λιβύων ἐπύθοντο · οὐδαμοὶ γὰρ ἀπ᾿ ἀρχῆς Ποσειδέωνος οὔνομα ἔκτηνται εἰ μὴ Λίβυες, καὶ τιμῶσι τὸν θεὸν τοῦτον αἰεί « *Les noms de presque tous les dieux sont venus d'Egypte en Grèce.* Qu'ils sont en effet arrivés des barbares, je découvre par mes recherches qu'il en est ainsi ; et je crois qu'ils sont surtout venus d'Egypte. En effet, hormis Poséidon et les Dioscures, comme je l'ai déjà dit, ainsi que d'Héra, d'Histia, de Thémis, des Charites et des Néréides, *les noms des autres dieux existent en terre égyptienne depuis toujours*. Je répéte là ce qu'affirment les Egyptiens eux-mêmes. *Quant à ceux dont ils affirment ne pas connaître le nom, je pense que ces dieux ont été nommés par les Pélasges*, hormis Poséidon : les Grecs ont appris ce dieu des Libyens ; car aucun peuple ne possédait depuis le début le nom de Poséidon, excepté les Libyens, qui honorent toujours ce dieu ». — 2.52 ῞Εθυον δὲ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ θεοῖσι ἐπευχόμενοι, ὡς ἐγὼ ἐν Δωδώνῃ οἶδα ἀκούσας, ἐπωνυμίην δὲ οὐδ᾿ οὔνομα ἐποιεῦντο οὐδενὶ αὐτῶν · οὐ γὰρ ἀκηκόεσάν κω. Θεοὺς δὲ προσωνόμασάν σφεας ἀπὸ τοῦ τοιούτου ὅτι κόσμῳ θέντες τὰ πάντα πρήγματα καὶ πάσας νομὰς εἶχον. ῞Επειτα δὲ χρόνου πολλοῦ διεξελθόντος ἐπύθοντο ἐκ τῆς Αἰγύπτου ἀπικόμενα τὰ οὐνόματα τῶν θεῶν τῶν ἄλλων, Διονύσου δὲ ὕστερον πολλῷ ἐπύθοντο · καὶ μετὰ χρόνον ἐχρηστηριάζοντο περὶ τῶν οὐνομάτων ἐν Δωδώνῃ · τὸ γὰρ δὴ μαντήιον τοῦτο νενόμισται ἀρχαιότατον τῶν ἐν ῞Ελλησι χρηστηρίων εἶναι, καὶ ἦν τὸν χρόνον τοῦτον μοῦνον. ᾿Επεὶ ὧν ἐχρηστηριάζοντο ἐν τῇ Δωδώνῃ οἱ Πελασγοὶ εἰ ἀνέλωνται τὰ οὐνόματα τὰ ἀπὸ τῶν βαρβάρων ἥκοντα, ἀνεῖλε τὸ μαντήιον χρᾶσθαι. ᾿Από μὲν δὴ τούτου τοῦ χρόνου ἔθυον τοῖσι οὐνόμασι τῶν θεῶν χρεώμενοι · παρὰ δὲ Πελασγῶν ῞Ελληνες ἐδέξαντο ὕστερον « *Les Pélasges sacrifiaient auparavant en invoquant tous les dieux, comme je l'ai appris à Dodone, sans en désigner un seul par son nom ; car ils ne les avaient pas encore entendu nommer. Ils leur appliquaient le nom de 'dieux' (*théoi*) parce qu'ils avaient institué (*thentes*) pour l'univers tout son contenu et toute son agencement et qu'ils les maintenaient*. Ensuite, longtemps après, ils apprirent les noms des autres dieux venus d'Egypte, mais ils apprirent (le nom de) Dionysos beaucoup plus tard. Quelque temps plus tard, ils consultèrent l'oracle de Dodone au sujet des noms ; car cet oracle est réputé le plus ancien oracle de la Grèce, et à cette époque c'était le seul. Lors donc que les Pélasges demandèrent à Dodone s'ils devaient adopter les noms venus des barbares, l'oracle leur répondit de le faire. *Dès lors ils sacrifièrent en utilisant les noms des dieux ; et des Pélasges, les Grecs les reçurent plus tard*. »

[322] Cf. R. LATTIMORE, « Herodotus and the Names of Egyptian Gods », 1939.

ταῦτα τὰ οὐνόματα, Δαρεῖος ἐρξίης, Ξέρξης ἀρήιος, Ἀρτοξέρξης μέγας ἀρήιος (6.98). Ce passage a suscité la controverse, certains commentateurs allant jusqu'à y voir une interpolation, ce qu'il semble inutile de faire. Nous retiendrons au contraire, à la suite de G. Nenci[323], l'intervention heureuse d'A. B. Cook, qui suggère que l'ordre des traductions a subi une altération dans la tradition manuscrite, et que l'ordre originel était le suivant : Δαρεῖος ἀρήιος, Ξέρξης ἐρξίης, Ἀρτοξέρξης μέγας ἐρξίης[324]. L'article de Cook s'intitule « Nomen Omen » ; et c'est, de fait, à une traduction cratyléenne que nous avons affaire ici.

Le deuxième objet d'étude est le nom du banquet royal offert en l'honneur de l'anniversaire du Roi, et qui se nomme *tukta* en perse, ce qui signifie τέλειον en grec : 9.110 Φυλάξασα δὲ τὸν ἄνδρα τὸν ἑωυτῆς Ξέρξην βασιλήιον δεῖπνον προτιθέμενον (τοῦτο δὲ τὸ δεῖπνον παρασκευάζεται ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ, ἐν ἡμέρῃ τῇ ἐγένετο βασιλεύς · οὔνομα δὲ τῷ δείπνῳ τούτῳ Περσιστὶ μὲν τυκτά, κατὰ δὲ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν τέλειον), κτλ. « Elle attendit le moment où son époux Xerxès offrirait un banquet royal (ce banquet est servi une fois par an, le jour anniversaire de la naissance du roi ; et le nom de ce banquet est, en perse, *tukta*, en langue grecque, *téleios* (i. e. 'parfait')) ». De fait, comme l'écrit ici D. Asheri, « en vieux-perse, *θakata-* est un participe adjectivé qui signifie 'complet', également au sens temporel. […] Un fait remarquable est que τυκτός est aussi en grec le participe adjectivé du verbe τεύχω, qui a exactement le même sens de 'complet', 'fini', 'parfait' *et sim.* (cf. Hom., *Il.* 5.831 ; *Od.* 17.205-6). Le terme grec est rare et poétique, et peut-être était-il déjà obsolète au Vème siècle […] »[325]. On a donc affaire ici à l'emploi d'un terme perse dont l'homonyme grec serait aussi le synonyme rare et poétique, et qu'il conviendrait de traduire au moyen d'un terme courant : nouvel exemple d'une approche cratyléenne.

La troisième observation formulée est plus générale : elle concerne l'ensemble des anthroponymes perses, dont Hérodote affirme qu'ils se terminent tous par la lettre qui est en

---

[323] G. NENCI, *ad loc.* : « l'intero passo è stato espunto da Wesseling, van Herwerden, Schaefer, Matthiae, Hude (non seguito qui da Legrand), Powell. Per la Izzo d'Accinni (*ad loc.*) 'l'aggiunta così staccata dal testo è forse di un commentatore o, se di Erodoto, risale a un secondo periodo'. Considerato il gusto erodoteo per le etimologie, ritengo il passo autentico (con Macan, Creuzer-Baehr, Colonna) : ovviamente a prescindere dall'esattezza delle etimologie stesse, tutte considerate errate dalla critica moderna. Quanto all'ordine dei tre nomi e all'accostamento etimologico ai nomi propri, seguo A. B. Cook (*CR* 21, 1907, 169), e non condivido Legrand (*ad loc.*) nel considerarne la propposta troppo ardita. Non c'è motivo per espungere il passo, perché i tria nomina si collegano bene con quanto precede sulle sciagure venute ai Greci dai tre sovrani. Erodoto cerca facili assonanze greche per i tre nomi e pertanto l'ordine, verosimilmente invertito nella tradizione manoscritta, è da restituire così : Δαρεῖος ἀρήιος, Ξέρξης ἐρξίης e infine Ἀρτοξέρξης μέγας ἐρξίης. Siamo di fronte a una confusione nella tradizione manoscritta, che gli editori (Hude, Legrand, Colonna) continuano a ignorare, nonostante la felice correzione di Cook. »

[324] A. B. COOK, « Nomen Omen », *CR* 21, 1907, p. 169.

[325] D. ASHERI, *ad loc* : « in persiano antico, *θakata-* è un participio aggettivato che significa 'compiuto', anche in senso temporale (= 'passato', 'trascorso'). Ricorre ripetutamente nell'iscrizione di Dario a Behistun in formule di datazione (p. es. DB I, ll. 37-38 Kent). Le nozioni di 'tempo compiuto' e di 'compleanno' rientrebbero perfettamente nel campo semantico di questo participio. […] Un fatto sorprendente è che τυκτός è anche un participio aggettivato greco del verbo τεύχω, che ha esattamente lo stesso senso di 'compiuto', 'finito', 'perfetto' e sim. (ved. p. es. Omero, *Il.* 5.831 ; *Od.* 17.205-6). Il vocabolo greco è raro e poetico, e forse era già obsoleto nel V sec., a tal punto che sfuggì persino all''omericissimo' Erodoto. »

dorien le *san*, en ionien le *sigma* (1.139) : Καὶ τόδε ἄλλο σφι ὧδε συμπέπτωκε γίνεσθαι, τὸ Πέρσας μὲν αὐτοὺς λέληθε, ἡμέας μέντοι οὔ · τὰ οὐνόματά σφι ἐόντα ὅμοια τοῖσι σώμασι καὶ τῇ μεγαλοπρεπείῃ τελευτῶσι πάντα ἐς τὠυτὸ γράμμα, τὸ Δωριέες μὲν σὰν καλέουσι, Ἴωνες δὲ σίγμα. Ἐς τοῦτο διζήμενος εὑρήσεις τελευτῶντα τῶν Περσέων τὰ οὐνόματα, οὐ τὰ μέν, τὰ δὲ οὔ, ἀλλὰ πάντα ὁμοίως « Voici encore une particularité qui les caractérise, passée inaperçue des Perses eux-mêmes, mais non de nous : *leurs noms, qui sont semblables à leurs personnes et à leur magnificence, se terminent tous par la même lettre, que les Doriens appellent* san, *et les Ioniens* sigma. Si vous cherchez, vous trouverez que les noms des Perses se terminent par cette lettre — non pas certains et pas d'autres, mais tous pareillement ». — On notera d'abord que l'observation d'Hérodote vaut pour la transcription grecque des noms perses, ce qui signifie qu'Hérodote appréhende les noms perses à travers le prisme grec. On notera aussi que ses affirmations relèvent à double titre d'une approche phonosymbolique : premièrement, en ceci que ces noms évoquent selon lui la magnificence ; deuxièmement, en ceci que leur commune terminaison en *-s* signifie en profondeur l'unité perse[326].

C. Conclusion

Cette étude des éléments de poétique lexicale permet en définitive d'affirmer que la prose d'Hérodote ne recèle pas seulement des *termes* poétiques de divers horizons : elle révèle également le traitement conscient qu'Hérodote fait subir à deux catégories de termes, les uns sur le principe d'une essentielle *polysémie*, les autres sur celui d'une *polyglossie* fondatrice à son tour d'un véritable cratylisme, dans une dialectique propre entre le même et l'autre linguistiques[327]. Ces deux principes participent eux aussi, et de concert avec la diversité des poétismes lexicaux, d'une esthétique de la *poikilia* qui se manifeste ici dans le domaine lexical, comme déjà dans celui de la morphologie, de la syntaxe ou des rythmes ; ils apparaissent en dernière analyse comme principes constitutifs de la *Kunstsprache* hérodotéenne.

[326] Nous reprenons ici les analyses de H. IMMERWAHR, *Form and Thought in Herodotus*, Cleveland, 1966, p. 186 : « All this is based on the idea that the sound of a word is somehow connected with its meaning » ; analyses confirmées par D. ASHERI, *ad loc.*

[327] Voir, pour les détails de la problématique de l'altérité linguistique, notre article « Hérodote, le grec et les langues étrangères ».

CHAPITRE V

RÉMINISCENCES, MOTIFS ET COMPOSITION POÉTIQUES

CHAPITRE V : RÉMINISCENCES, MOTIFS ET COMPOSITION POÉTIQUES

Ce dernier chapitre est consacré à l'étude des réminiscences et motifs poétiques, ainsi que des techniques de composition de l'œuvre d'Hérodote. Dans la mesure en effet où l'*Enquête* constitue la première grande œuvre en prose de la littérature grecque, il est naturel qu'elle se nourrisse de références provenant d'un héritage poétique antérieur, et tout particulièrement des poèmes homériques, dans le prolongement desquels elle se situe à maints égards en vertu d'affinités thématiques — l'histoire des guerres médiques représentant une nouvelle *Iliade*, tandis que les voyages d'Hérodote composent une seconde *Odyssée*[1]. L'homérisme d'Hérodote s'illustre notamment dans un nombre important de réminiscences verbales dont la majorité a été relevée dès la fin du XIXème siècle par H. Stein dans son édition commentée et par C. Hofer dans sa monographie *Über die Verwandtschaft des herodotischen Stiles mit dem Homerischen* (1878), donnant ensuite lieu à des études plus approfondies (G. Steinger) ; ainsi que de motifs célèbres dont nous n'étudierons que les plus larges — qualifiés de « macrostructurels » — à la suite de la contribution de D. Boedeker au *Brill's Companion to Herodotus* et des travaux philologiques d'O. K. Armayor.

Mais il apparaît aussi qu'Homère et la poésie épique ne sont pas la seule source d'Hérodote : c'est ainsi que plusieurs études modernes et contemporaines, sur lesquelles nous nous appuierons, ont pu mettre en lumière ce qu'Hérodote devait à d'autres poètes, lyriques antérieurs ou tragiques du Vème siècle qui peuvent être tenus pour ses proches devanciers (Eschyle) ou ses contemporains (Sophocle) : nous étudierons donc aussi ces types de motifs et de réminiscences.

Quant à l'étude des structures et des techniques de composition narrative de l'œuvre d'Hérodote, elle représente sans doute l'un des champs d'investigation les plus dynamiques des études hérodotéennes modernes et contemporaines. A la suite de nombreux travaux de référence, nous tâcherons de voir en quoi, sur ce point encore, Hérodote est redevable à des modèles poétiques, et tout particulièrement à Homère.

---

[1] J. MARINCOLA, « Herodotus and the Poetry of the Past », 2006, p. 13: « Although it can hardly be denied that prose sought to distance itself from poetry, it is also the case that the first great prose writer of the Greek tradition, Herodotus, is deeply indebted to his poetic predecessors both for the presentation of his work and for the themes to be found in it. That he knew the work of the major poets is beyond doubt, and he cites or quotes more than a dozen of them in the course of the *Histories*. It is clear, however, that Herodotus was not equally influenced by all poetic genres. Given his own topic and interests, narrative epic was the predominant influence, especially Homer, as the ancients recognized in calling him 'most like Homer'. But Herodotus was almost certainly also influenced by the numerous poems recording early events such as foundations of cities or more recent events, especially the Persian Wars ». — Parmi ces récits épiques aujourd'hui perdus, ou qui ne subsistent qu'à l'état fragmentaire, citons Sémonide d'Amorgos, *Archéologie des Samiens* ; Mimnerme de Colophon, *Smyrneis* ; Xénophane de Colophon, *Fondation de Colophon et Colonisation d'Elée* ; Panyassis d'Halicarnasse, *Iônika* ; Simonide de Céos, *Bataille de l'Artémision*, *Bataille de Salamis*, *Bataille de Platées* ; Ion de Chios, *Fondation de Chios*.

I. REMINISCENCES ET MOTIFS POETIQUES

Nous envisagerons successivement dans cette première partie les réminiscences et motifs homériques, ainsi que les quelques cas de réminiscences hésiodiques ; celles d'entre les réminiscences lyriques et élégiaques que la survivance fragmentaire des textes poétiques permet d'identifier sûrement ; enfin les réminiscences et motifs tragiques.

A. Réminiscences et motifs homériques et hésiodiques

1. Présence et traitement d'Homère (et d'Hésiode) chez Hérodote

Nous commencerons par le constat suivant : Homère et Hésiode sont explicitement nommés à plusieurs reprises par Hérodote au cours de l'œuvre, et tout particulièrement dans ses *logoi* égyptien et scythe. Or ces mentions, loin d'être toutes neutres et purement informatives, permettent parfois de jauger le rapport tantôt éminemment critique, tantôt de filiation et de prolongement qu'entretient Hérodote vis-à-vis de la tradition épique. Selon D. Boedeker en effet, « quoiqu'il l'utilise parfois comme source, Hérodote est critique vis-à-vis du récit épique, en le voyant comme potentiellement fictionnel. Cette idée apparaît explicitement dans un certain nombre de contextes (tous extraits de sections ethnographiques des *Histoires*) : Homère ou un poète antérieur a 'inventé' le nom d'Océan et l'a introduit dans sa poésie (2.23) ; Homère et Hésiode ont 'composé' la théogonie grecque (2.53.2) ; un poète a 'créé' le nom (grec) du fleuve Eridanos — faisant ainsi douter Hérodote de l'existence même de ce fleuve (3.115.2). A cet égard, il est significatif que les termes *poiêsis* 'chose créée' / poésie' et *poiêtês* 'compositeur / poète' soient attestées pour la première fois dans les *Histoires*, et y soient employés, de concert avec le verbe *poieô* qui leur est lié, pour souligner la nature 'fabriquée' du récit poétique »[2]. On lit de fait en 2.23, au sujet de l'Océan : Ὁ δὲ περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ λέξας ἐς ἀφανὲς τὸν μῦθον ἀνενείκας οὐκ ἔχει ἔλεγχον · οὐ γάρ τινα ἔγωγε οἶδα ποταμὸν Ὠκεανὸν ἐόντα, Ὅμηρον δὲ ἤ τινα τῶν πρότερον γενομένων ποιητέων δοκέω τοὔνομα εὑρόντα ἐς ποίησιν ἐσενείκασθαι ; en 2.53, au sujet d'une théogonie grecque dont Hérodote dit explicitement le caractère poétique et par conséquent fictionnel : Ἡσίοδον γὰρ καὶ Ὅμηρον ἡλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μέο πρεσβυτέρους γενέσθαι καὶ οὐ πλέοσι · οὗτοι δέ εἰσι οἱ ποιήσαντες θεογονίην Ἕλλησι

[2] D. BOEDEKER, « Herodotus's Genre(s) », 2000, p. 103 : « Even though he sometimes uses it as a source, Herodotus is critical of epic narrative, seeing it as potentially fictional. This idea appears explicitly in a number of contexts (all in ethnographic sections of the *Histories*) : Homer or an older poet 'invented' the name of Okeanos and introduced it into his poetry (2.23) ; Homer and Hesiod 'made' the Greek theogony (2.53.2) ; some poet 'made' the (Greek) name of the Eridanus River — thus causing Herodotus to doubt the river's very existence (3.115.2). In this light, it is significant that the words *poiêsis* 'something made / poetry' and *poiêtês* 'maker / poet' are first attested in the *Histories*, and are used there, together with the related verb *poieô*, to emphasize the 'fabricated' nature of poetic narrative. »

καὶ τοῖσι θεοῖσι τὰς ἐπωνυμίας δόντες καὶ τιμάς τε καὶ τέχνας διελόντες καὶ εἴδεα αὐτῶν σημήναντες · οἱ δὲ πρότερον ποιηταὶ λεγόμενοι τούτων τῶν ἀνδρῶν γενέσθαι ὕστερον, ἔμοιγε δοκέειν, ἐγένοντο. Τούτων τὰ μὲν πρῶτα αἱ Δωδωνίδες ἱρήιαι λέγουσι, τὰ δὲ ὕστερα τὰ ἐς Ἡσίοδόν τε καὶ Ὅμηρον ἔχοντα ἐγὼ λέγω ; ou encore en 4.32, au sujet des Hyperboréens : Ἀλλ᾽ Ἡσιόδῳ μέν ἐστι περὶ Ὑπερβορέων εἰρημένα, ἔστι δὲ καὶ Ὁμήρῳ ἐν Ἐπιγόνοισι, εἰ δὴ τῷ ἐόντι γε Ὅμηρος ταῦτα τὰ ἔπεα ἐποίησε.

Mais le développement le plus important est à cet égard celui qu'Hérodote consacre aux modalités du rapt d'Hélène, en 2.116. Après avoir en effet livré sa version personnelle des faits, qu'il tient des prêtres égyptiens eux-mêmes et selon laquelle Hélène fut menée en Egypte auprès du roi Protée, il affirme : Ἑλένης μὲν ταύτην ἄπιξιν παρὰ Πρωτέα ἔλεγον οἱ ἱρέες γενέσθαι. Δοκέει δέ μοι καὶ Ὅμηρος τὸν λόγον τοῦτον πυθέσθαι · ἀλλ᾽, οὐ γὰρ ὁμοίως ἐς τὴν ἐποποιίην εὐπρεπὴς ἦν τῷ ἑτέρῳ τῷ περ ἐχρήσατο, [ἐς ὃ] μετῆκε αὐτόν, δηλώσας ὡς καὶ τοῦτον ἐπίσταιτο τὸν λόγον. Δῆλον δέ, κατά περ ἐποίησε ἐν Ἰλιάδι (καὶ οὐδαμῇ ἄλλῃ ἀνεπόδισε ἑωυτόν) πλάνην τὴν Ἀλεξάνδρου, ὡς ἀπηνείχθη ἄγων Ἑλένην τῇ τε δὴ ἄλλῃ πλαζόμενος καὶ ὡς ἐς Σιδῶνα τῆς Φοινίκης ἀπίκετο. Ἐπιμέμνηται δὲ αὐτοῦ ἐν Διομήδεος Ἀριστείῃ · λέγει δὲ τὰ ἔπεα ὧδε ·

> ἔνθ᾽ ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
> Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
> ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον,
> τὴν ὁδὸν ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν εὐπατέρειαν[3]

tandis que deux autres citations qui suivent, extraites quant à elles de l'*Odyssée,* doivent être tenues pour des interpolations[4]. — Ce passage de nature véritablement philologique a fait l'objet de plusieurs commentaires, le dernier en date étant celui de D. Bouvier, qui fait le point sur l'histoire de ses interprétations[5]. Il écrit ainsi que « dans une étude récente, John Marincola fait ce commentaire : 'La remarque d'Hérodote selon laquelle Homère connaissait cette version mais l'a rejetée parce qu'elle était moins attrayante (*euprepês*) que celle qu'il a utilisée, répond à la conviction que la poésie est régie par des critères qui se distinguent de ceux des autres genres, et nous pouvons discerner là le germe d'une critique de la poésie qui allait jouer un si grand rôle dans la critique littéraire ancienne.' Dans le même sens, Herman

[3] « Telles furent, selon les prêtres, les circonstances qui amenèrent Hélène auprès de Protée. Il me semble d'ailleurs qu'Homère a connu ce récit ; mais il lui convenait moins, pour son poème, que l'autre qu'il a utilisé ; aussi l'a-t-il rejeté, non sans indiquer qu'il en avait également connaissance : la chose est claire dans le passage de l'Iliade (qu'il n'a nulle part contredit) où il parle des courses errantes d'Alexandre et signale qu'entre autres aventures il dut avec Hélène aborder à Sidon en Phénicie. Il y fait allusion dans les Exploits de Diomède, où se trouvent les vers suivants : '[la chambre]… où sont rangés les voiles, ouvrages bien brodés des femmes de Sidon ; ces femmes, c'est Pâris, beau comme un Immortel, qui les a fait venir de leur pays sur la mer infinie, en même temps qu'Hélène aux illustres ancêtres'. »

[4] Ch. JACOB, *ad loc.* : « Ces deux extraits de l'*Odyssée*, qui se glissent entre la citation de l'*Iliade* et son commentaire, sont probablement une interpolation. Les v. 351-352 concernent le retour de Ménélas après la Guerre de Troie, et ne sont donc pas pertinents ici. »

[5] D. BOUVIER, « L'*Iliade* d'Hérodote », 2008, p. 74-86.

Verdin parle des 'lois intrinsèques' de l'épopée ; en historien critique, Hérodote irait jusqu'à comprendre la spécificité d'un genre poétique soumis à ses contraintes propres. Mais ici, il faut reprendre les critiques essentielles qu'a formulées Marie-Laurence Desclos à l'encontre de telles thèses : 'En quoi la version choisie par Homère *convient*-elle mieux au genre épique ? Quelle est la nature des *contraintes* qui pèsent sur ses choix ?' Et il faut expliquer avec Marie-Laure Desclos que la conception de l'histoire et de l'épopée comme genres littéraires constitués, dotés de lois propres, n'est ici qu'une simple projection des théories modernes. Bien sûr, Hérodote se démarque de la tradition de la poésie épique, mais on ne saurait trouver chez lui l'amorce d'une théorie du genre épique qui serait discrédité en raison d'une affinité naturelle de la poésie et de la fiction. Du reste, s'il pouvait discréditer la poésie épique en tant que telle, Hérodote n'aurait pas à entrer dans le débat qu'il ouvre. Mais alors qu'a-t-il voulu dire ? A la traduction de Philippe Legrand, je préférerai nettement celle d'Andrée Barguet qui, avec raison, donne une valeur possessive à l'article *tên* devant le substantif *epopoiiên* et traduit ainsi : 'Il me semble d'ailleurs qu'Homère a connu ce récit ; mais il lui convenait moins, pour *son poème*, que l'autre qu'il a utilisé.' On pourrait aller jusqu'à dire : 'pour la composition de son poème'. Le séjour d'Hélène en Egypte n'est pas un argument impropre, en tant que tel, au genre épique, mais seulement contraire au projet narratif de l'*Iliade*. Homère dépendrait ici, non des lois du genre, mais d'une version qui constituerait sa *thèse* des faits. Hérodote lui-même avait employé plus haut l'adjectif *euprepês* à propos d'une explication sur un cas à part de sacrifice des porcs en Egypte qu'il connaît mais qu'il ne juge pas très 'convenable' (*euprepesteros*) à rapporter : un choix d'ordre éthique ; une version qu'il ne veut pas accréditer »[6]. En conclusion donc, « l'essentiel est pour Hérodote de réduire la version homérique de la guerre de Troie à un 'vain récit' (*mataios logos*). Mais cette mise en cause de l'*Iliade* n'implique rien qui ressemble à un partage entre le *mythe* et l'*histoire*, rien non plus qui sépare une matière qui serait constitutive de la *poésie épique* et une autre de l'*histoire*. Bien au contraire, si une frontière nette avait distingué *poésie* et *histoire*, Hérodote n'aurait pas eu besoin de se démarquer des poètes qui l'ont précédé. L'existence de deux versions (au moins) de la guerre de Troie remonte à la tradition épique elle-même. Hérodote ne fait donc que récupérer des informations et un savoir *traditionnels*. Entre Homère et Hérodote, la différence essentielle ne touche pas une spécificité générique liée à l'argument narratif, mais elle porte sur le choix des critères d'autorité de l'information »[7].

Nous partageons ces analyses pénétrantes qui invitent à voir en Hérodote, non pas un pur révocateur de la tradition épique, mais bien plutôt un écrivain qui se situe dans le prolongement même de cette tradition, sans y être pourtant inféodé, mais de manière à prendre parti vis-à-vis d'elle, à la lumière de ses propres recherches et de son *logos* critique —

[6] D. BOUVIER, *art. cit.*, p. 79.
[7] D. BOUVIER, *art. cit.*, p. 86.

en l'occurrence, contre la version orthodoxe de l'*Iliade* et en faveur de la variante attestée dans les Exploits de Diomède, ainsi que pour ces *Chants cypriens* que connaît aussi Hérodote et dont il refuse à Homère la paternité (2.117 Ἐν τούτοισι τοῖσι ἔπεσι δηλοῖ ὅτι ἠπίστατο τὴν ἐς Αἴγυπτον Ἀλεξάνδρου πλάνην · ὁμουρέει γὰρ ἡ Συρίη Αἰγύπτῳ, οἱ δὲ Φοίνικες, τῶν ἐστι ἡ Σιδών, ἐν τῇ Συρίῃ οἰκέουσι. Κατὰ ταῦτα δὲ τὰ ἔπεα καὶ τόδε [τὸ χωρίον] οὐκ ἥκιστα ἀλλὰ μάλιστα δηλοῖ ὅτι οὐκ Ὁμήρου τὰ Κύπρια ἔπεά ἐστι ἀλλ᾽ ἄλλου τινός · ἐν μὲν γὰρ τοῖσι Κυπρίοισι εἴρηται ὡς τριταῖος ἐκ Σπάρτης Ἀλέξανδρος ἀπίκετο ἐς τὸ Ἴλιον ἄγων Ἑλένην, εὐαέϊ τε πνεύματι χρησάμενος καὶ θαλάσσῃ λείῃ · ἐν δὲ Ἰλιάδι λέγει ὡς ἐπλάζετο ἄγων αὐτήν. Ὅμηρος μέν νυν καὶ τὰ Κύπρια ἔπεα χαιρέτω).

Il arrive d'ailleurs, inversement, qu'Hérodote prenne Homère pour appui de son *logos*, comme c'est le cas dans le passage du livre IV expliquant par le froid qui règne dans les contrées scythes l'existence d'une race de bœufs sans cornes : 4.29 Μαρτυρέει δέ μοι τῇ γνώμῃ καὶ Ὁμήρου ἔπος ἐν Ὀδυσσηίῃ ἔχον ὧδε ·

καὶ Λιβύην, ὅθι τ᾽ ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι ·

ὀρθῶς εἰρημένον, ἐν τοῖσι θερμοῖσι ταχὺ παραγίνεσθαι τὰ κέρεα · ἐν δὲ τοῖσι ἰσχυροῖσι ψύχεσι ἢ οὐ φύει κέρεα τὰ κτήνεα ἀρχὴν ἢ φύοντα φύει μόγις. Ce recours à un vers homérique servant d'argument au *logos* d'Hérodote prouve, s'il en était besoin, que le rapport d'Hérodote à l'égard de l'épopée n'est pas univoquement critique, mais plutôt ambigu, fait à la fois de scepticisme vis-à-vis du mythe et d'appui sur un texte éminemment paradigmatique.

Deux autres mentions des poèmes homériques figurent quant à elles dans la seconde partie de l'œuvre. La première est simplement informative ; il s'agit de la mesure instituée par Clisthène et proscrivant la récitation des poèmes homériques : 5.67 Ταῦτα δέ, δοκέειν ἐμοί, ἐμιμέετο ὁ Κλεισθένης οὗτος τὸν ἑωυτοῦ μητροπάτορα Κλεισθένεα τὸν Σικυῶνος τύραννον. Κλεισθένης γὰρ Ἀργείοισι πολεμήσας τοῦτο μὲν ῥαψῳδοὺς ἔπαυσε ἐν Σικυῶνι ἀγωνίζεσθαι τῶν Ὁμηρείων ἐπέων εἵνεκα, ὅτι Ἀργεῖοί τε καὶ Ἄργος τὰ πολλὰ πάντα ὑμνέαται ; τοῦτο δὲ κτλ. La seconde invoque le témoignage d'Homère comme une autorité — mais ce n'est plus ici Hérodote qui parle : il s'agit de la réponse du député athénien à Gélon de Syracuse, en 7.161 : Μάτην γὰρ ἂν ὧδε πάραλον Ἑλλήνων στρατὸν πλεῖστον εἴημεν ἐκτημένοι, εἰ Συρηκοσίοισι ἐόντες Ἀθηναῖοι συγχωρήσομεν τῆς ἡγεμονίης, ἀρχαιότατον μὲν ἔθνος παρεχόμενοι, μοῦνοι δὲ ἐόντες οὐ μετανάσται Ἑλλήνων · τῶν καὶ Ὅμηρος ὁ ἐποποιὸς ἄνδρα ἄριστον ἔφησε ἐς Ἴλιον ἀπικέσθαι τάξαι τε καὶ διακοσμῆσαι στρατόν. Cette mention s'accompagne en réalité d'une citation reformulée des vers homériques d'*Il*. 2.553-554 :

τῷ δ᾽ οὔ πώ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ᾽ ἀνήρ
κοσμῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας,

et le passage est étudié par G. Steinger au titre des réminiscences homériques d'Hérodote, dont il représente en effet un premier exemple.

Car au-delà de ces mentions qui aident à comprendre le rapport épistémologique qu'entretient Hérodote vis-à-vis de la poésie épique, le texte même de l'*Enquête* atteste dans toute son ampleur une présence implicite d'Homère, que le Pseudo-Longin reconnaissait déjà en qualifiant Hérodote d'*homêrikôtatos*, et à laquelle ont été consacrées chez les modernes plusieurs études importantes : ainsi au XIXème siècle de la monographie déjà citée de C. Hofer, et au XXème de celle de G. Steinger, intitulée *Epische Elemente im Redenstil des Herodot* (Kiel, 1957), sans compter les articles d'E. Poghirc, « Homer şi opera sa în istoriile lui Herodot » (1980) ou de M. Giraudeau, « L'héritage épique chez Hérodote » (1984). Auparavant, W. Aly consacrait déjà un chapitre de son ouvrage à l'élément homérique, et Schmid-Stählin faisaient de même. La dernière contribution de poids est présentée par le chapitre du *Brill's Companion to Herodotus* dû à D. Boedeker et intitulé « Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus ».

C'est sur la base de ces diverses études que nous pourrons mener notre enquête sur les réminiscences verbales essentiellement homériques et ponctuellement hésiodiques, ainsi que sur les motifs macrostructurels hérités de la poésie épique.

2. Réminiscences homériques

Nous distinguerons ici les réminiscences figurant dans des discours de personnages de celles qui figurent dans le discours du narrateur hérodotéen, typologie dans le cadre de laquelle nous présenterons notre étude au fil des occurrences de l'œuvre.

a) Réminiscences dans les discours de personnages

(i) Ὦνθρωπε, τίς τε ἐὼν καὶ κόθεν τῆς Φρυγίης ἥκων ἐπίστιός μοι ἐγένεο ; (1.35) ; … τίς εἴη καὶ ὁκόθεν πλέοι (2.115), … τίς τε εἴη καὶ ὅτεο δεόμενος ἥκοι (3.156), … τίνες τε καὶ ὁκόθεν εἰσί (4.145)

Ces quatre passages présentent, sous la forme d'un discours direct pour le premier, indirect pour les trois autres, une double question adressée à l'interlocuteur et portant sur son identité (τίς) et sa provenance ((ὁ)κόθεν), ou à titre de variante sa motivation (ὅτεο δεόμενος). C'est là un motif homérique, comme l'indique le rapprochement opéré par C. Hofer à propos du premier passage : « Dans Hdt. 1.35, Crésus demande à l'étranger Adraste, en abandonnant cependant la fusion artistique de deux interrogations : ὤνθρωπε, τίς τε ἐὼν καὶ κόθεν τῆς Φρυγίης ἥκων ἐπίστιός μοι ἐγένεο ; de même que Télémaque demande au

Taphien Mentès dans Hom., *Od.* 1.170 : τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν ; πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες »[8]. Si l'interrogation binucléaire homérique τίς πόθεν a en effet cédé la place chez Hérodote au tour coordonnant τίς τε ἐὼν καὶ κόθεν, les deux questions posées sont en substance bien les mêmes : chez Homère, « 'Qui es-tu d'où' parmi les hommes ? Où (sont) ta ville et tes parents ? » ; chez Hérodote, « *Homme, qui es-tu et de quel endroit de Phrygie arrives-tu,* toi qui es venu à mon foyer ? »

Or il faudra noter ici que le vers homérique d'*Od.* 1.170 n'est qu'un exemple entre maints autres de cette question qu'un personnage pose à l'étranger qu'il accueille : τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν ; πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες ; est en effet chez Homère un vers formulaire que l'on retrouve en *Od.* 10.325 (Circé à Ulysse) = 14.187 (Eumée à Ulysse) = 15.264 (Théoclymène à Télémaque) = 19.105 (Pénélope à Ulysse) = 24.298 (Laërte à Ulysse) ; on lit aussi en *Od.* 7.238, avec un second hémistiche différent : Τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν ; τίς τοι τάδε εἵματ᾽ ἔδωκεν ; (Aréte à Ulysse). Enfin, le vers connaît une autre variante, attestée celle-ci dans l'*Iliade* et dans un contexte guerrier : *Il.* 21.150 Τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν ὅ μευ ἔτλης ἀντίος ἐλθεῖν ;

La question de Crésus au Phrygien Adraste transpose donc en prose un vers formulaire homérique. Or ce discours direct se double en amont d'un discours indirect présentant la même teneur, la phrase d'Hérodote étant la suivante (1.35) : Ἐπείτε δὲ τὰ νομιζόμενα ἐποίησε ὁ Κροῖσος, ἐπυνθάνετο ὁκόθεν τε καὶ τίς εἴη, λέγων τάδε, κτλ. « Lorsque Crésus eut accompli les usages, *il s'informa de son origine et de son identité*, en disant ceci », etc. — où l'on remarquera la présence du syntagme ὁκόθεν τε καὶ τίς εἴη, avec des « termes interrogatifs indirect et direct placés côte à côte, mais habituellement dans l'ordre inverse » selon Stein[9]. Et de fait, on relève au moins trois autres passages présentant ainsi la même question, avec un ordre inverse des termes interrogatifs, mais toujours dans le cadre d'un discours indirect.

Le premier rapporte, au livre II, la question posée à Alexandre, débarqué en Egypte, par le roi Protée (2.115) : Ἀνακομισθέντων δὲ πάντων, εἰρώτα τὸν Ἀλέξανδρον ὁ Πρωτεὺς τίς εἴη καὶ ὁκόθεν πλέοι « Quand tous y eurent été transportés, Protée demanda à Alexandre *qui il était et d'où il arrivait* (par voie de mer) ». La réponse à cette question se fait d'ailleurs sous la forme d'un discours narrativisé : Ὁ δέ οἱ καὶ τὸ γένος κατέλεξε καὶ τῆς πάτρης εἶπε τὸ οὔνομα καὶ δὴ καὶ τὸν πλόον ἀπηγήσατο ὁκόθεν πλέοι « Celui-ci lui déclina sa généalogie, lui dit le nom de sa patrie, et lui raconta tout particulièrement *d'où il arrivait* (par voie de mer) », où l'on rappellera, allant de pair avec le motif homérique de l'exposé généalogique, l'abondance des rythmes dactyliques[10].

---

[8] C. HOFER, *Über die Verwandtschaft des herodotischen Stiles mit dem Homerischen*, Prog. Meran, 1878 : « In Her. I, 35 frägt Kroisos den Fremdling Adrastos, jedoch mit Aufgebung der kunstvollen Verschmelzung zweier Fragen […], ähnlich wie Telemachos den Taphier Mentes Hom. α 170 […]. »

[9] H. STEIN, *ad loc.* : « indirektes und direktes Fragewort nebeneinander, aber gewöhnlich in umgekehrter Folge », mentionnant les passages qui suivent.

[10] Voir sur ce point le chapitre III.

Le deuxième, au livre III, concerne la question posée par les Assyriens au transfuge Zopyre (3.156) : Ὁρῶντες δὲ ἀπὸ τῶν πύργων οἱ κατὰ τοῦτο τεταγμένοι κατέτρεχον κάτω καὶ ὀλίγον τι παρακλίναντες τὴν ἑτέρην πύλην εἰρώτων τίς τε εἴη καὶ ὅτεο δεόμενος ἥκοι. Ὁ δέ σφι ἠγόρευε ὡς εἴη τε Ζώπυρος καὶ αὐτομολέοι ἐς ἐκείνους « Le voyant du haut des tours, ceux qui étaient préposés à cette tâche accoururent et, entrebâillant un battant de la porte, *lui demandèrent qui il était et dans quel besoin il venait* », la réponse se terminant là encore sur une séquence dactylique (αὐτομολέοι ἐς ἐκείνους, lu avec synizèse).

Le troisième enfin, au livre IV, relate la question posée par les Lacédémoniens aux descendants des Argonautes : 4.145 Λακεδαιμόνιοι δὲ ἰδόντες ἄγγελον ἔπεμπον πευσόμενοι τίνες τε καὶ ὁκόθεν εἰσί « Les Lacédémoniens, à leur vue, envoyèrent un messager *s'informer de leur identité et de leur provenance* » ; la réponse — οἱ δέ τῷ ἀγγέλῳ εἰρωτῶντι ἔλεγον ὡς εἴησαν μὲν Μίνυαι, παῖδες δὲ εἶεν τῶν ἐν τῇ Ἀργοῖ πλέοντων ἡρώων « eux, répondirent aux questions de l'étranger qu'ils étaient Minyens, enfants de ceux qui naviguaient sur l'Argô » se compose elle aussi d'un ample rythme dactylico-spondaïque dont la solennité est en accord avec l'ascendance des étrangers.

Les similitudes contextuelles et structurelles de ces trois passages sont accrues par la récurrence de l'expression binaire τίς τε καὶ ὁκόθεν (*vel sim.*), qui représente ainsi le versant indirect du τίς τε… καὶ κόθεν du discours direct de Crésus. Or nous avons pu voir que cette expression avait elle-même pour source un vers formulaire homérique. Nous pouvons en conclure qu'Hérodote, empruntant un motif homérique dont il transpose en prose la formulation, en recrée aussi au sein de son œuvre la dimension proprement formulaire. Mais il paraît jouer aussi de la liberté que lui permet la prose, affranchie des contraintes du mètre, pour présenter dans un ordre libre les deux termes interrogatifs portant sur l'identité et la provenance du destinataire.

(ii) … μή τινες κατ᾽ ὁδὸν κλῶπες κακοῦργοι ἐπὶ δηλήσει φανέωσι ὑμῖν (1.41)

Crésus demande au Phrygien Adraste, qu'il a accueilli et purifié du meurtre de son frère, de lui témoigner sa reconnaissance en veillant sur son fils Atys — menacé par un oracle de mourir sous le coup d'une pointe de fer — au cours de la chasse au sanglier de Mysie (1.41) : Ἄδρηστε, ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον ἀχάρι, τήν τοι οὐκ ὀνειδίζω, ἐκάθηρα καὶ οἰκίοισι ὑποδεξάμενος ἔχω παρέχων πᾶσαν δαπάνην· νῦν ὦν, ὀφείλεις γὰρ ἐμέο προποιήσαντος χρηστὰ ἐς σὲ χρηστοῖσί με ἀμείβεσθαι, φύλακον παιδός σε τοῦ ἐμοῦ χρηίζω γενέσθαι ἐς ἄγρην ὁρμωμένου, μή τινες κατ᾽ ὁδὸν κλῶπες κακοῦργοι ἐπὶ δηλήσι φανέωσι ὑμῖν « Adraste, alors que tu étais sous le coup d'une infortune déshonorante — que je ne te reproche pas, — je t'ai purifié et, te recevant dans mon palais, je te garde en pourvoyant à toute dépense ; maintenant donc, comme tu dois à celui que je suis, et qui t'a témoigné une faveur, de répondre par une faveur, je te demande d'être le garde de

mon fils qui part pour la chasse, *de peur que sur la route des brigands malfaiteurs ne vous apparaissent pour vous nuire* ». Cette dernière proposition est rapprochée par C. Hofer d'un passage du chant VIII de l'*Odyssée* dans lequel la reine phéacienne Arété avertit de même Ulysse en ces termes : μή τίς τοι καθ᾽ ὁδὸν δηλήσεται, l'auteur précisant que « l'on peut reconnaître cependant la suppression de l'euphémisme homérique »[11].

Ce parallèle est étudié plus en détail par G. Steinger, qui écrit en effet[12] : « Dans *Od.* 8.443 sq. Arété prie Ulysse de prendre les mesures nécessaires pour éviter d'être dépouillé des présents … ». Le discours d'Arété est le suivant : Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ᾽ ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον, # μή τίς τοι καθ᾽ ὁδὸν δηλήσεται, ὁππότ᾽ ἂν αὖτε # εὕδῃσθα γλυκὺν ὕπνον ἰὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ « Prends soin toi-même du couvercle, et fais un nœud dessus, / qu'on n'aille pas te le voler en route, / lorsque tu dormiras d'un doux sommeil dans le navire » (trad. Ph. Jaccottet).

Steinger remarque que « les coïncidences verbales sont particulièrement frappantes »[13]. Et de fait, on observe entre les deux passages les correspondances suivantes : (1) Hdt. μή τινες … ὑμῖν ~ Hom. μή τίς τοι ; (2) Hdt. κατ᾽ ὁδόν ~ Hom. καθ᾽ ὁδόν ; (3) Hdt. ἐπὶ δηλήσι φανέωσι ~ Hom. δηλήσεται. Ainsi, « qu'il s'agisse dans ἐπὶ δηλήσι φανέωσι d'une transposition de δηλήσεται, est à conclure de la rareté d'emploi de δήλησις et du fait que δηλεῖσθαι est presque totalement limité à l'épopée »[14] — de telle sorte qu'« une réception d'Homère apparaît assurée ; pourtant, la transposition verbale va si loin que le motif homérique ne peut être qu'à peine visible et que, par conséquent, un effet stylistique en tant que citation n'a pu être qu'accessoirement intentionnel. Le traitement s'adresse bien plutôt au motif lui-même »[15].

Car l'occurrence homérique n'est pas isolée, et Steinger invoque un autre passage exposant le même motif de la crainte de vagabonds : il s'agit d'*Od.* 13.122-124 καὶ τὰ μὲν οὖν παρὰ πυθμέν᾽ ἐλαίης ἁθρόα θῆκαν # ἐκτὸς ὁδοῦ, μή πώ τις ὁδιτάων ἀνθρώπων # πρὶν Ὀδυσῆ᾽ ἔγρεσθαι ἐπελθὼν δηλήσαιτο, où l'on retrouve en effet la structure syntaxique μή τις … et le verbe δηλήσαιτο final de proposition, ainsi que la mention de la « route ». Or ici, « ce sont des ὁδῖται ἄνδρες (des 'vagabonds') qui pourraient voler les présents ; chez Hérodote au contraire des κλῶπες, dans lesquels le δηλεῖσθαι homérique semble s'être déplacé. Il en découle une spécification des ὁδῖται ἄνδρες. Néanmoins, la

[11] C. HOFER : « zugleich ist auch die Beseitigung des homerischen Euphemismus erkennbar ».
[12] G. STEINGER, p. 31-33 : « *Od.* 8.443 ff. bittet Arete den Odysseus, die nötigen Vorkehrungen zu treffen, um zu vermeiden, daß er während der Fahrt der wertrollend Geschenke beraubt wird. »
[13] G. STEINGER, *ib.* : « Besonders frappierend sind die sprachlichen Übereinstimmungen »
[14] « daß es sich bei ἐπὶ δηλήσι φανέωσι um eine Umsetzung von δηλήσεται […] handelt, ist aus dem seltenen Gebrauch von δήλησις und dem fast gänzlich auf das Epos beschränkte δηλεῖσθαι zu erkennen »
[15] G. STEINGER, *ib.* : « Eine Rezeption aus Homer liegt also sicher vor — poursuit l'auteur, — doch die sprachliche Umsetzung geht so weit, daß das epische Motiv nur noch durchschimmert und infolgedessen eine stilistische Wirkung als Zitat nur nebenbei beabsichtigt gewesen sein kann. Die eigentliche Verarbeitung richtet sich vielmehr auf das Motiv selbst. »

notation qui se trouve dans ὁδῖται reste conservée par le fait qu'en *Od*. 8.444 l'on relève καθ' ὁδόν »[16].

Il semble donc bien, comme l'écrit Steinger, que dans le passage d'Hérodote se conjugue l'influence de deux passages homériques — sans que l'on puisse cependant parler de contamination proprement dite, « dans la mesure où ces deux occurrences sont immédiatement liées l'une à l'autre et où il s'agit de représentations très similaires »[17]. Il convient d'ailleurs d'observer que d'autres passages homériques expriment, quoique dans des contextes différents, la même notion de crainte d'une δήλησις : ainsi *Il*. 3.107 μή τις ὑπερβασίῃ Διὸς ὅρκια δηλήσεται ; 23.428 μή πως ἀμφοτέρους δηλήσεαι ἅρματι κύρσας ; *Od*. 22.368 μή με περισθενέων δηλήσεται ὀξέ χαλκῷ. Les deux passages rapprochés pour leur remarquable ressemblance avec l'occurrence hérodotéenne apparaissent donc en définitive comme une spécialisation contextuelle d'un élément du formulaire homérique. Or, si nous avons vu l'étroite correspondance qui unit la phrase de Crésus à l'un d'entre eux, nous pouvons ajouter que la transformation des ὁδιτάων ἀνθρώπων du second en κλῶπες κακοῦργοι, syntagme dont on notera l'allitération expressive en κ, est proprement un élément de reformulation poétique.

(iii) Εἷς δὲ οὐ σύ μοι τοῦδε τοῦ κακοῦ αἴτιος, εἰ μὴ ὅσον ἀέκων ἐξεργάσαο, ἀλλὰ θεῶν κού τις, ὅς μοι καὶ πάλαι προεσήμαινε τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι κτλ. (1.45)

C'est en ces termes que Crésus disculpe Adraste de la mort de son fils en rejetant la responsabilité sur les dieux, « de même que Priam [disculpe] Hélène dans Hom., *Il*. 3.164 sq. : οὔ τί μοι αἰτίη ἐσσί, θεοί νύ μοι αἴτιοί εἰσιν, # οἵ μοι ἐφώρμησαν πόλεμον πολύδακρυν Ἀχαιῶν »[18]. Steinger, étudiant ce passage, écrit pour sa part que « l'épopée offre une série de parallèles, qui des points de vue de la forme (verbale) et du contenu présentent des données semblables, mais qui dans les détails sont très différenciés »[19] : Les passant en revue, il affirme que « tous ces passages n'offrent que de (parfois légères) ressemblances formelles et thématiques avec le passage hérodotéen. Il ne se détache plus que deux passages qui se laissent comparer également du point de vue du rapport 'gedanklich-

[16] G. STEINGER, *ib*. : « … sind es ὁδῖται ἄνδρες ('Wanderer'), die die Geschenke stehlen könnten ; bei Herodot dagegen κλῶπες, in denen das homerische δηλεῖσθαι aufgegangen zu sein scheint. Daraus ergibt sich eine Spezifizierung der ὁδῖται ἄνδρες. Trotzdem bleibt das Moment, das in ὁδῖται steckt, dadurch erhalten, daß am *Od*. 8.444 καθ' ὁδόν aufgenommen wird. »

[17] G. STEINGER, *ib*.

[18] C. HOFER : « ähnlich wie Priamos die Helena Hom. Γ 164 f. » ; ce passage homérique est églement rapproché par H. STEIN, *ad loc*.

[19] G. STEINGER, p. 43-54 : « Das Epos bietet eine Reihe von vergleichsstellen, die formal (sprachlich) und inhaltlich Ähnliches aufzuweisen haben, aber in einzelnen sehr differenziert sind : *Il*. 1.152-158 ; 21.369 ff. ; *Od*. 8.311 f. ; *Il*. 21.275 f. ; *Od*. 11.558 f. ; *Od*. 22.154 ff. ; *Il*. 19.409 f. ; *Od*. 1.347 ff. ; *Od*. 2.87 f. ; *Il*. 1.335 f. ; *Il*. 3.164 f. »

dramatisch' »[20]. Ces deux passages sont *Il*. 1.335 et *Il*. 3.164, sur lesquels nous recentrerons donc l'analyse.

En *Il*. 1.335, Achille s'adresse ainsi aux hérauts d'Agamemnon venus lui enlever Briséis : ἄσσον ἴτ᾽ · οὔ τί μοι ὔμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ᾽ ᾽Αγαμέμνων, # ὃ σφῶι προΐει Βρισηίδος εἵνεκα κουρῆς. — L'occurrence d'*Il*. 3.164 apparaît pour sa part au moment où Priam, du haut des remparts de Troie, s'adresse à Hélène dans les termes déjà cités.

Le parallèle qualifié par Steinger de « gedanklich-dramatisch » qui existe entre ces deux passages homériques et l'occurrence hérodotéenne réside, selon Steinger, en ce que « dans chacun des deux discours, la même intention est amenée à expression par la tournure du discours que chez Hérodote dans le discours de Crésus »[21], de telle sorte que « la similitude des situations, donc une association réminiscente, semble avoir donné matière immédiate à une réception d'origine homérique »[22].

On observera en effet, d'une part, la même situation d'énonciation d'un locuteur niant la responsabilité de son interlocuteur et l'attribuant à un tiers ; d'autre part, une structure syntaxique rigoureusement identique, en ceci que, binaire et antithétique (οὐκ A ἀλλὰ B — ou chez Homère οὐκ A, B νυ), elle voit sa seconde proposition développée par une relative explicative. On précisera pour finir que si la conjonction ἀλλά employée par Hérodote figure en *Il*. 1.335, d'un point de vue sémantico-référentiel en revanche, le passage homérique le plus proche est bien *Il*. 3.164, où Priam rejette la faute sur les dieux, tout comme Crésus chez Hérodote. On note ainsi les correspondances suivantes : (1) Hdt. εἷς δὲ οὐ σύ μοι τοῦδε τοῦ κακοῦ αἴτιος ~ Hom. οὔ τί μοι αἰτίη ἐσσί ; (2) ἀλλὰ θεῶν κού τις ~ Hom. θεοί νύ μοι αἴτιοί εἰσιν ; (3) Hdt. ὅς μοι καὶ πάλαι… ~ Hom. οἵ μοι… Ces correspondances nous amènent donc à confirmer le rapprochement singulier opéré par Stein et Hofer, non sans préciser toutefois que la présence d'un second passage fort ressemblant, et de nombreux autres (mentionnés par Steinger) qui présentent également des ressemblances structurelles, tend à prouver le caractère formulaire du motif ici imité par Hérodote.

(iv) τὸν ᾽Απόλλωνα ἐπικαλεόμενον, εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη, κτλ. (1.87)

Cette phrase rapporte sous forme indirecte la prière que Crésus sur le bûcher adresse à Apollon. Elle est rapprochée par C. Hofer de la prière de Chrysès à l'ouverture du chant I de l'*Iliade* : « Quand on lit dans Hdt. 1.87, à propos de Crésus sur le bûcher : τὸν ᾽Απόλλωνα

[20] G. STEINGER, p. 49 : « Alle diese Stellen bieten aber nur (z. T. schwache) formale und inhaltliche Ähnlichkeiten mit der Herodotstelle. Es heben sich nunmehr zwei Stellen heraus, die sich auch hinsichtlich des gedanklich-dramatischen Zusammenhangs vergleichen lassen. »

[21] G. STEINGER, p. 51 : « in jeder der beiden Reden wird mit der Redewendung die gleiche Absicht zum Ausdruck gebracht wie bei Herodot in der Rede des Kroisos ».

[22] G. STEINGER, p. 54, au terme de son analyse : « den unmittelbaren Anlaß für die Rezeption aus Homer scheint die Ähnlichkeit der Situationen, also eine reminiszierende Assoziation, gegeben zu haben ».

ἐπικαλεόμενον, εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη, παραστῆναι καὶ ῥύσασθαί μιν ἐκ τοῦ παρεόντος κακοῦ, telle est la prière du prêtre Chrysès dans *Hom. Il.* 1.39-41 : Σμινθεῦ, εἴ ποτέ τοι χαριέντ᾽ ἐπὶ νηὸν ἔρεψα, # ἢ εἰ δή ποτέ τοι κατὰ πίονα μηρί᾽ ἔκηα # ταύρων ἠδ᾽ αἰγῶν, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ »[23]. Les deux passages présentent, au-delà des similitudes contextuelles, d'étroites coïncidences verbales, notamment dans l'emploi de la proposition conditionnelle, où apparaît dans les deux cas la notion de χάρις : Hom. εἴ ποτέ τοι χαριέντ᾽ ἐπὶ νηὸν ἔρεψα, κτλ. « Si jamais je t'ai fait construire un temple qui t'agrée » (trad. F. Mugler) ~ Hdt. εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη « s'il avait reçu de lui quelque présent qui lui agréât ». Le rapprochement des deux discours semble donc pertinent.

(v) ᾽Αλλὰ ταῦτα δαίμοσί κου φίλον ἦν οὕτω γενέσθαι (1.87)

Après sa défaite, Crésus répond en ces termes à Cyrus lui demandant qui l'a poussé à marcher contre lui (1.87) : ᾿Ω βασιλεῦ, ἐγὼ ταῦτα ἔπρηξα τῇ σῇ μὲν εὐδαιμονίῃ, τῇ ἐμεωυτοῦ δὲ κακοδαιμονίῃ · αἴτιος δὲ τούτων ἐγένετο ὁ Ἑλλήνων θεὸς ἐπάρας ἐμὲ στρατεύεσθαι. Οὐδεὶς γὰρ οὕτω ἀνόητος ἐστὶ ὅστις πόλεμον πρὸ εἰρήνης αἱρέεται · ἐν μὲν γὰρ τῇ οἱ παῖδες τοὺς πατέρας θάπτουσι, ἐν δὲ τῷ οἱ πατέρες τοὺς παῖδας. ᾽Αλλὰ ταῦτα δαίμοσί κου φίλον ἦν οὕτω γενέσθαι « O Roi, j'ai accompli cette entreprise pour ton bonheur à toi, et pour mon propre malheur ; mais le responsable en a été le dieu des Grecs, qui m'a incité à partir en guerre. Car nul n'est assez fou pour préférer la guerre à la paix : dans l'une, ce sont les enfants qui enterrent leur père, dans l'autre, les pères leurs enfants. *Mais sans doute plaisait-il aux dieux qu'il en fût ainsi*. » Cette dernière phrase, qui fait suite à une *gnômè* considérée dans notre première partie au titre de l'allitération antithétique qu'elle recèle, clôt de façon résomptive le discours de Crésus. Or elle fait écho à un vers homérique : H. Stein remarque ainsi : « φίλον ἦν, *libuit, placuit* » et renvoie à Hdt. 1.108, 2.65, 4.97, 5.20, 7.8α, avant d'affirmer : « Ainsi se console aussi Agamemnon dans *Il.* 2.116 οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενέϊ□φίλον εἶναι »[24].

De l'une à l'autre phrase, on observe en effet d'étroites correspondances lexicales, concernant : (1) le résomptif : Hdt. ταῦτα ~ Hom. οὕτω ; (2) le modalisateur : Hdt. κου ~ Hom. που ; (3) la locution verbale : Hdt. φίλον ἦν ~ Hom. μέλλει… φίλον εἶναι ; (4) enfin, mais avec une transposition, le siège du procès : Hdt. δαίμοσι ~ Hom. Διὶ… ὑπερμενέϊ. On passe ainsi du seul « Zeus très-puissant » dont Agamemnon feint d'avoir reçu l'ordre de rentrer en Grèce, à l'ensemble des « dieux » qui ont, semble-t-il, donné leur assentiment à l'expédition malheureuse de Crésus. — Or, après une ouverture en mètre trochaïque : ἀλλὰ ταῦτα, et avant une clausule iambique : οὕτω γενέσθαι, le syntagme δαίμοσί κου φίλον ἦν

[23] C. HOFER : « Wenn es von Krösos auf dem Scheiterhaufen Her. I, 87 heisst : […], so ist das Gebet des Priesters Chryses Hom. A 39-41 : […]. »
[24] H. STEIN, *ad loc.* : « So tröstet sich auch Agamemnon *Il.* B 116 […]. »

compose un parfait hémiépès qui signe en quelque sorte l'écho homérique, s'il n'est pas lui-même une réminiscence littérale d'un vers épique inconnu.

(vi) ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ὧς Κῦρός γε χαιρήσει (1.128)

Cyrus ayant pris le commandement de la révolte des Perses contre le joug des Mèdes, une première bataille a lieu, au cours de laquelle « l'armée des Mèdes est dispersée honteusement » (διαλυθέντος δὲ τοῦ Μηδικοῦ στρατεύματος αἰσχρῶς), suscitant les paroles suivantes d'Astyage : ᾽Αλλ᾽ οὐδ᾽ ὧς Κῦρός γε χαιρήσει « *Mais même ainsi, Cyrus n'aura pas lieu de se réjouir* ». Cette phrase emphatique apparaît, ainsi que l'a remarqué W. Aly[25], comme la contamination d'un stylème et d'un motif homériques : d'une part, la locution spondaïque ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὧς « mais même ainsi », étudiée dans notre syntaxe poétique comme étant un emprunt, par exemple à *Od.* 1.6 ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὧς ἑτάρους ἐρρύσατο ἱέμενός περ « sans en pouvoir pourtant sauver un seul, quoi qu'il en eût » (trad. Ph. Jaccottet) ; d'autre part, *Il.* 20.362, présentant la fin du discours d'Achille de retour au combat : … οὐδέ τιν᾽ οἴω # Τρώων χαιρήσειν, ὅς τις σχεδὸν ἔγχεος ἔλθῃ « … et nul Troyen, / je crois, ne se réjouira de rencontrer ma lance » (trad. F. Mugler). C'est bien sûr avec ce second passage que le discours de Cyrus présente de fortes affinités sémantiques et référentielles ; mais un surcroît d'emphase est ici apporté par l'emprunt de la locution liminaire, et le discours d'Astyage relève ainsi à double titre du registre épique.

(vii) … ὡς εἴ τις πατέρα ἀποκτείνας παίδων αὐτοῦ φείσαιτο (1.155)

Cyrus ayant quitté Sardes, Pactyès soulève les Lydiens contre lui. Cyrus déclare alors à Crésus (1.155) : Κροῖσε, τί ἔσται τέλος τῶν γινομένων τούτων ἐμοί ; Οὐ παύσονται Λυδοί, ὡς οἴκασι, πρήγματα παρέχοντες καὶ αὐτοὶ ἔχοντες. Φροντίζω μὴ ἄριστον ᾖ ἐξανδραποδίσασθαι σφεας. Ὁμοίως γάρ μοι νῦν φαίνομαι πεποιηκέναι ὡς εἴ τις πατέρα ἀποκτείνας παίδων αὐτοῦ φείσαιτο « Crésus, quel sera le terme de ce qui m'arrive ? Les Lydiens ne cesseront pas, semble-t-il, de me causer des ennuis et d'en avoir eux-mêmes. Je me demande si le mieux ne serait pas de les réduire en esclavage. Car il me semble à présent avoir fait *comme quelqu'un qui aurait tué un père et épargné ses enfants* ». Cette comparaison est, comme l'indique déjà H. Stein[26], une référence littérale à un vers des *Chants cypriens*.

G. Steinger, étudiant ce passage, affirme ainsi : « L'idée est effectivement attestée aussi dans le domaine de l'épopée ; un vers transmis des *Cypria* (fr. 22 Kinkel) donne à lire : νήπιος ὃς πατέρα κτείνας παῖδας καταλείπει. Eu égard à l'emploi largement répandu de

[25] W. ALY, p. 267 : « nach *Od.* 1.6 + *Il.* 20.362. »
[26] H. STEIN, *ad loc.* : « Nach dem zum Sprichwort gewordenen Verse des alten Epikers Stasinos : νήπιος ὃς πατέρα κτείνας παῖδας καταλείπει (Arist. *Rhet.* III 21). »

la citation, il n'est pas assuré de pouvoir décider si Hérodote le connaissait directement des *Cypria* ou s'il l'a empruntée à la langue populaire. En outre, le caractère fragmentaire de la tradition rend impossible de juger quelles ressemblances le rapport 'de pensée' et 'dramatique-compositionnel' atteste entre les deux auteurs, c'est-à-dire dans quelle mesure Hérodote se rattache au modèle *littéraire* »[27].

On ne peut manquer de remarquer en tout cas l'étroitesse des coïncidences verbales entre la phrase d'Hérodote et ce vers que l'on pourra traduire par : « Insensé qui tue le père et laisse des enfants derrière ». Ainsi : Hdt. πατέρα ἀποκτείνας ~ *Cypr*. πατέρα κτείνας ; (2) Hdt. παίδων αὐτοῦ φείσαιτο ~ *Cypr*. παῖδας καταλείπει, au sein d'une structure syntaxique rigoureusement identique (antithèse reposant sur une construction participiale). C'est en effet ce qu'observe Steinger, avant de plaider en faveur d'une certaine autonomie hérodotéenne dans le rapport à son modèle[28]. — Il est d'ailleurs à noter que cette réminiscence épique, avec son allitération en π dans le cadre d'un couple antonymique πατέρα / παίδων, s'intègre harmonieusement dans la langue poétique d'Hérodote[29].

(viii) … καὶ ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω (1.155)

Répondant à la plainte exprimée par Cyrus dans la citation précédente, Crésus disculpe auprès de lui le peuple lydien et s'attribue en personne la responsabilité des événements passés, en déclarant : Τὰ μὲν γὰρ πρότερον ἐγώ τε ἔπρηξα καὶ ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω « Les fautes précédentes ont été les miennes, *et la peine en est retombée sur ma tête* » (trad. Barguet). Comme le note Stein, *ad loc*., le syntagme métaphorique κεφαλῇ ἀναμάξας fournit un écho littéral à *Od*. 19.92, « où Pénélope réprimande en ces termes sa servante Mélantho pour un propos impertinent à l'égard d'Ulysse »[30]. Le parallèle est également relevé

[27] G. STEINGER, p. 19-20 : « Der Gedanke ist tatsächlich auch im Bereich des Epos belegt ; ein aus den *Kyprien* überlieferter Vers (frg. 22 Kinkel) lautet : νήπιος ὃς πατέρα κτείνας παῖδας καταλείπει. Angesichts des offensichtlich verbreiteten sprichwörtlichen Gebrauchs des Zitats ist nicht mehr sicher zur entscheiden, ob Herodot es direkt aus den Kyprien kannte oder ob er es der volkstümlichen Sprache entlehnt hat. Ferner ist es wegen der fragmentarischen Überlieferung nicht möglich zu beurteilen, welche Ähnlichkeiten der gedankliche und der dramatisch-kompositionelle Zusammenhang bei beiden Autoren aufweist, d. h. wie weit sich H. an das *literarische* Vorbild anschließt. »

[28] G. STEINGER, p. 20 : « Es ist aber immerhin auffällig, daß in der partizipialen Konstruktion (πατέρα ἀποκτείνας) eine wichtige syntaktische Übereinstimmung mit den *Kyprien* vorliegt. Ferner entsprechen sich die Wörter trotz sprachlichen Unterschiede in ihrer Reihenfolge. Diese Beobachtungen lassen zumindest die Vermutung zu, daß Herodot entweder direkt auf das Zitat in den *Kyprien* zurückgegriffen hat oder daß, wenn er sich an den volkstümlichen Sprachgebrauch gehalten hat, dieser der literarischen Fassung sehr ähnlich war. Formal gesehen ist es wahrscheinlicher, daß sich die Sprache des Volkes an die feste Form des Hexameters angeschlossen als selbständig eine eigene freie Fassung geprägt hat. Insofern scheint Herodot sowohl von den *Kyprien* als auch von dem volkstümlichen Sprachgebrauch formal unabhängig zu sein, denn es erinnert nichts mehr an die ursprüngliche hexametrische Form. Das kann als ein Zeichen seiner künstlerischer Eigenständigkeit angesehen werden. »

[29] Voir sur ce point l'étude de phonétique poétique du chapitre premier.

[30] H. STEIN : « … « wo Penelope ihre Magd Melantho wegen einer frechen Äusserung gegen Odysseus mit den Worten straft. »

par Hofer[31]. Les paroles de Pénélope sont les suivantes : Πάντως, θαρσαλέη, κύον ἀδεές, οὔ τί με λήθεις # ἔρδουσα μέγα ἔργον, ὃ σῇ κεφαλῇ ἀναμάξεις « Effrontée, ne crois pas, chienne impudente, que j'ignore / ce que tu viens de faire : crains de le payer de ta tête ! » (trad. Ph. Jaccottet).

H. Stein explique ainsi le sens du participe ἀναμάξας : « L'interprétation ancienne et récente dérive le mot de ἀναμάσσω, 'ce que tu essuieras de (ou sur) ta tête, c'est-à-dire : que tu expieras de ta tête'. Mais une telle image n'est pas recevable ici, puisqu'il ne s'agit pas d'un homicide, et ce n'est pas la peine capitale qui est entendue dans les deux passages. En outre, μάσσειν ne signifie pas 'essuyer, enduire', mais 'comprimer, pétrir'. En ajoutant φέρω, Hérodote met sur la voie de l'interprétation correcte. En effet, il faut supposer pour les termes isolés ἀναμάξεις, ἀναμάξας un présent ἀν-αμάγειν (ἁμ-άγειν 'cogere, coacervare', d'où ἅμαξα 'chariot'). Cf. Photius, *Lex.* σάξας ἀντὶ τοῦ ἅμαξας. Οὕτως Εὔπολις. Ainsi Pénélope, qui rejette à tout le moins d'elle-même sur la servante effrontée la faute de l'hospitalité lésée, dit : 'une méchante action, que tu chargeras sur ta tête, c'est-à-dire : dont tu auras à porter la faute et les conséquences'. Et Crésus : 'ce qui s'est passé auparavant était mon œuvre, et j'en porte la faute et les conséquences' »[32]. Stein évoque alors des tours synonymiques employés par Démosthène, 294 : τίνες ὡς ἀληθῶς εἰσιν οἷς ἂν εἰκότως καὶ δικαίως τὴν τῶν γεγενημένων αἰτίαν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν ἀναθεῖεν ἅπαντες ; Aristophane, *Nuées* 40 τὰ δὲ χρέα ταῦτ᾽ ἴσθ᾽ ὅτι Εἰς τὴν κεφαλὴν ἅπαντα τὴν σὴν τρέψεται ; ou Thucydide, 2.64 εἰ μὴ καὶ ὅταν παρὰ λόγον τι εὖ πράξητε ἐμοὶ ἀναθήσετε ». On constatera cependant que ces passages n'attestent pas proprement le verbe en question.

Le problème est qu'un verbe * ἁμάγειν n'est pas attesté en grec. Au terme de son examen de la question, G. Steinger plaide pour sa part en faveur de l'interprétation traditionnelle. Pour résoudre le paradoxe apparent soulevé par H. Stein, on se rangera plutôt à l'analyse de J. Russo, qui écrit en note au passage homérique : « cette métaphore semble faire allusion à une coutume rituelle par laquelle essuyer le sang d'un couteau sacrificiel sur la victime était un moyen de transférer la faute sur la victime (ainsi Stanford, citant Hdt. 1.155 et Soph., *El.* 445-446). Une telle coutume ferait partie de la *Unschuldskomödie*, la 'comédie de l'innocence', représentée dans un meurtre rituel comme un moyen d'écarter les sentiments de

[31] C. HOFER : « In Her. I, 155 legt Krösos bei seinem Gebieter Kyros Fürbitte für die Lyder ein durch folgende Selbstanklage : τὰ μὲν γὰρ πρότερον ἐγώ τε ἔπρηξα, καὶ ἐγὼ ἐμῇ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω. Verwandt damit ist die Drohung der Penelopeia an die Dienerin Melantho τ 92 : μέγα ἔργον, ἃ σῇ κεφαλῇ ἀναμάξεις »

[32] H. STEIN, *ad loc.* : « Alte und neue Erklärung leiten das Wort von ἀναμάσσειν ab, 'welches du mit (oder an) deinem Kopfe aufwischen, d. i. mit deinem Kopfe büssen wirst'. Aber weder ist ein solches Bild hier zulässig, da es sich nicht um eine Blutschuld handelt, noch ist an beiden Stellen Todesstrafe gemeint. Auch bed. μάσσειν nicht 'wischen, schmieren' sondern 'zusammendrücken, kneten'. Indem Herodot φέρω zusetzt, leitet er auf die richtige Erklärung. Nämlich zu den vereinzelten ἀναμάξεις, ἀναμάξας ist ein Präsens ἀν-αμάγειν (ἁμ-άγειν cogere, coacervare, davon ἅμαξα 'Lastwagen') anzunehmen. Vgl. Photios lex. σάξας ἀντὶ τοῦ ἅμαξας. οὕτως Εὔπολις. Demnach sagt Penelope, die der kecken Magd gegenüber ohnmächtig von sich selber wenigstens die Schuld der verletzten Gastfreundschaft ablehnt : 'ein arges Werk, das du auf dein Haupt laden, d. i. dessen Schuld und Folgen du zu tragen haben wirst'. Und Kroisos : 'was früher vorgefallen war mein Werk, und ich trage davon die Schuld und die Folgen'. »

culpabilité qui doivent inévitablement s'attacher au 'meurtrier' […]. Ainsi utilisé ici par Pénélope, il signifie que le blâme ne sera *pas* transféré mais placé sur la tête de l'auteur de l'acte, Mélantho. La métaphore reçoit sa force d'une *inversion* de la coutume rituelle »[33]. — On retiendra donc ici que le participe ἀναμάξας dérive bien du verbe ἀναμάσσω, dans le sens retenu par la tradition.

Or, comme l'indique en effet G. Steinger : « le verbe ἀναμάσσειν n'est que très rarement attesté ; aussi bien chez Hérodote que chez Homère, c'est un *hapax legomenon*, qui lié chez les deux auteurs à κεφαλή, compose une signification identique. Cette observation linguistique rend très vraisemblable qu'Hérodote dépende d'Homère »[34]. Citant le passage homérique, Steinger écrit ensuite : « Ici aussi [figure] un puissant *pathos* au début du discours, donc aussi un même rôle compositionnel et une même fonction dramatique que chez Hérodote »[35], avant d'examiner les différences « de pensée » entre les deux passages. Ces différences n'empêchent pas, en tout cas, qu'Hérodote opère ici une réminiscence consciente au passage homérique.

(ix) οὐ γὰρ ἄμεινον (1.187, 3.71, 3.82)

Trois passages discursifs de l'œuvre d'Hérodote attestent en leur fin la phrase nominale οὐ γὰρ ἄμεινον, que l'on peut traduire avec A. Barguet par « *il n'y aurait point avantage* ». Il s'agit d'abord du texte de l'inscription gravée sur le tombeau de la reine Nitocris de Babylone (1.187) : Τῶν τις ἐμέο ὕστερον γινομένων Βαβυλῶνος βασιλέων ἢν σπανίσῃ χρημάτων, ἀνοίξας τὸν τάφον λαβέτω ὁκόσα βούλεται χρήματα · μὴ μέντοι γε μὴ σπανίσας γε ἄλλως ἀνοίξῃ · οὐ γὰρ ἄμεινον ; — puis du discours de Darius aux conjurés perses (3.71) : Ἐπείτε δὲ συνήνεικε ὥστε καὶ ὑμέας εἰδέναι καὶ μὴ μοῦνον ἐμέ, ποιέειν αὐτίκα μοι δοκέει καὶ μὴ ὑπερβάλλεσθαι · οὐ γὰρ ἄμεινον ; — enfin, quelques pages plus loin et au cours des Dialogues perses sur la meilleure forme de gouvernement, le discours du même Darius, partisan de la monarchie, s'achève ainsi (3.82) : Ἔχω τοίνυν γνώμην ἡμέας ἐλευθερωθέντας διὰ ἕνα ἄνδρα τὸ τοιοῦτο περιστέλλειν, χωρίς τε τούτου παγτρίους νόμους μὴ λύειν ἔχοντας εὖ · οὐ γὰρ ἄμεινον. Si, dans ces trois cas, la phrase

[33] J. RUSSO, *A Commentary on Homer's Odyssey, vol. III*, Oxford, 1992, *ad Od.* 19.92 : « this metaphor seems to allude to a ritual custom by which wiping blood from a sacrificial knife on to the victim was a means of transferring the guilt to the victim (so Stanford, citing Hdt. 1.155 and S. *El.* 445-6). Such a custom would form part of the Unschuldskomödie, the 'comedy of innocence', performed in ritual slaughter as a device for warding off the guilt-feelings that must inevitably attach to the 'murderer' […]. As used here by Penelope, it means that the blame will *not* be transferred but placed on the head of the doer of the deed, Melantho. The metaphor gets its strength from a *reversal* of the ritual habit. »

[34] G. STEINGER, p. 21-23 : « das Verbum ἀναμάσσειν ist nur sehr selten belegt ; sowohl bei Herodot als auch bei Homer ist es ἅπαξ λεγόμενον und bildet bei beiden Autoren mit κεφαλή verbunden eine bedeutungsgleiche Bedeutung. diese sprachliche Beobachtung macht es sehr wahrscheinlich, daß Herodot von Homer abhängig ist. »

[35] G. STEINGER, p. 22-23 : « Auch hier starkes Pathos am Anfang der Rede, also auch gleiche Kompositionelle Stellung und dramatische Funktion wie bei Herodot. »

οὐ γὰρ ἄμεινον constitue la clausule du discours, on ajoutera que dans le troisième elle clôt non seulement le discours de Darius, mais — dans la mesure où celui-ci est le dernier à prendre la parole — le dialogue lui-même. Or, cette clausule discursive se signale aussi comme une séquence dactylique : οὐ γὰρ ἄμεινον (— υυ | — —), donc comme un stylème potentiellement homérique.

De fait, l'origine de cette expression que sa récurrence hérodotéenne invite à qualifier de formule paraît bien homérique. Ainsi C. Hofer, relevant le deuxième passage d'Hérodote, écrit : « la clôture de phrase dissuasive d'Hdt. 3.82 : οὐ γὰρ ἄμεινον a pour fondement la clôture de phrase homérique d'*Il*. 1.217 : ὣς γὰρ ἄμεινον, même si la même dissuasion se trouve déjà chez Hésiode »[36]. Le passage invoqué du chant I de l'*Iliade* ouvre la réponse d'Achille courroucé à la déesse Athéna venue calmer sa fureur : Χρὴ μὲν σφωίτερόν γε, θεά, ἔπος εἰρύσσασθαι # καὶ μάλα περ θυμῷ κεχολωμένον · ὣς γὰρ ἄμεινον « Un ordre de vous deux, déesse, est de ceux qu'on observe. / Si courroucé que soit mon cœur, c'est là le bon parti » (trad. F. Mugler). — H. Stein, rapprochant également ce passage en note à 1.187, ajoute que « des demandes aux oracles contiennent la formule εἰ λῷον καὶ ἄμεινον (cf. 7.169.5) […]. Les Anciens disaient de la même manière en guise de dissuasion : οὐ γὰρ ἄμεινον. Hés., *Op*. 750 μηδ᾽ ἐπ᾽ ἀκινήτοισι καθίζειν · οὐ γὰρ ἄμεινον. Héraclite, Fr. 104 Byw. ἀνθρώποισι γίνεσθαι ὁκόσα θέλουσι οὐκ ἄμεινον »[37].

Ainsi, si l'expression d'Hérodote connaît dans l'occurrence ponctuelle d'*Il*. 1.217 ὣς γὰρ ἄμεινον une origine homérique, c'est à un vers d'Hésiode dont elle représente aussi la clausule qu'elle fournit un écho littéral. Il semble dès lors qu'en dépit de l'unicité de l'exemple homérique, et en vertu du parallèle hésiodique et des formules oraculaires mentionnées par Stein, on puisse ici parler d'élément formulaire. Or cette dimension formulaire est non seulement conservée chez Hérodote par le rythme dactylique et le statut clausulaire de l'expression, mais accentuée par sa récurrence même au sein de l'œuvre.

(x) ἐπὶ γήραος οὐδῷ (3.14)

Hérodote rapporte au début du livre III que, s'étant emparé de la citadelle de Memphis et ayant fait prisonnier le roi égyptien Psamménite, Cambyse soumet celui-ci à l'épreuve en faisant passer sous ses yeux, d'abord sa fille habillée en tenue d'esclave et allant chercher de l'eau ; puis son fils accompagné de deux mille Egyptiens de son âge, « la corde au cou et un frein à la bouche : on les menait expier le meurtre des Mytiléniens qui avaient péri à Memphis avec leur vaisseau ». Enfin, un vieillard, simple compagnon de table de Psamménite et devenu

[36] C. HOFER : « dem abrathenden Sentenzenschlusse Her. III, 82 : οὐ γὰρ ἄμεινον liegt der anrathende homerische Sentenzenschluss Hom. A 217 : ὣς γὰρ ἄμεινον zu Grunde, wenngleich dieselbe Abrathung bereits bei Hesiod sich findet »

[37] H. STEIN, *ad loc.* : « Anfragen aus Orakel enthalten die Formel εἰ λῷον καὶ ἄμεινον (vgl. 7.169.5) […]. Dem entsprechend sagten die Älterer zur Abmahnung οὐ γὰρ ἄμεινον. Hesiod Ἔργ. 750 μηδ᾽ ἐπ᾽ ἀκινήτοισι καθίζειν · οὐ γὰρ ἄμεινον. Heraklit Fr. 104 Byw. ἀνθρώποισι γίνεσθαι ὁκόσα θέλουσι οὐκ ἄμεινον. »

mendiant, passe auprès de lui. Psamménite, qui s'était contenu devant le spectacle tragique de ses enfants, éclate alors en sanglots. Vivement étonné de cette réaction, Cambyse s'en enquiert auprès de lui, suscitant cette réponse (3.14) : Ὦ παῖ Κύρου, τὰ μὲν οἰκήια ἦν μέζω κακὰ ἢ ὥστε ἀνακλαίειν, τὸ δὲ τοῦ ἑταίρου πένθος ἄξιον ἦν δακρύων, ὃς ἐκ πολλῶν τε καὶ εὐδαιμόνων ἐκπεσὼν ἐς πτωχηίην ἀπῖκται ἐπὶ γήραος οὐδῷ « O fils de Cyrus, les malheurs de ma famille étaient trop grands pour que je pleure, mais le deuil d'un compagnon était digne de larmes, lui qui tombé d'un grand bonheur dans un état de mendiant est arrivé *au seuil de la vieillesse* ».

Le syntagme final de ce discours : ἐπὶ γήραος οὐδῷ « sur le seuil de la vieillesse », est une citation homérique littérale, un véritable « trope homérique, qui est passé cependant dans l'usage courant » selon H. Stein[38], qui rapproche *Il*. 22.60, où Priam, dans un discours pathétique à son fils Hector qui prélude au combat funeste de ce dernier contre Achille, se qualifie de δύσμορον ὅν ῥα πατὴρ Κρονίδης ἐπὶ γήραος οὐδῷ # αἴσῃ ἐν ἀργαλέῃ φθίσει « malheureux, que Zeus fera mourir de male mort / dans un âge avancé, après avoir vu tant de mots » (trad. F. Mugler). — Cependant, selon Hofer, « le parallèle homérique le plus approprié est Hom. *Il*. 24.487, où Priam emploie devant Achille, dans sa déploration de la perte d'Hector, la même clôture de phrase et de vers »[39], le texte homérique étant ici le suivant : Μνῆσαι πατρὸς σοῖο, θεοῖς ἐπιείκελ᾽ Αχιλλεῦ, # τηλίκου ὥς περ ἐγών, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ « Souviens-toi de ton propre père, Achille égal aux dieux. / Il a mon âge et touche au seuil maudit de la vieillesse » (trad. F. Mugler).

Ce syntagme connaît donc deux occurrences, proches l'une de l'autre, à la fin de l'*Iliade*, de part et d'autre de la mort d'Hector, et sa formulation revient dans les deux cas à Priam. Les deux discours sont par ailleurs investis d'un très puissant pathos que l'on retrouve chez Hérodote ; le discours de Psamménite suscite en effet la pitié de son auditoire, comme le souligne la phrase narrative qui lui fait suite[40]. Ainsi, la coïncidence verbale et référentielle se double d'une identité de registre littéraire : l'emprunt est à la fois certain, intentionnel, et proprement intertextuel. Un élément de poids le souligne d'ailleurs : sa fonction de clausule, à la fin du discours de Psamménite comme à la fin du vers homérique.

Or, comme l'indique G. Steinger, outre les deux occurrences mentionnées de l'*Iliade*, ce stylème apparaît trois fois dans l'*Odyssée* : *Od*. 15.244-247 (au sujet d'Amphiaraos, mort à la

---

[38] H. STEIN, *ad loc.* : « homerischer Tropus, der aber in allgemeinen Gebrauch übergegangen ist. »

[39] C. HOFER : « die passendste homerische Parallelstelle ist Hom. Ω 487, wo Priamos vor Achilleus in seiner Klage über den Verlust Hektors desselben Satz- und Verschlusses sich bedient. »

[40] Hdt. 3.14 : Καὶ ταῦτα ὡς ἀπενειχθέντα ἤκουσαν εὖ δοκέειν σφι εἰρῆσθαι · ὡς δὲ λέγεται ὑπ᾽ Αἰγυπτίων, δακρύειν μὲν Κροῖσον (ἐτετεύχεε γὰρ καὶ οὗτος ἐπισπόμενος Καμβύσῃ ἐπ᾽ Αἴγυπτον), δακρύειν δὲ Περσέων τοὺς παρεόντας, αὐτῷ τε Καμβύσῃ ἐσελθεῖν οἶκτόν τινα καὶ αὐτίκα κελεύειν τόν τέ οἱ παῖδα ἐκ τῶν ἀπολλυμένων σώζειν καὶ αὐτὸν ἐκ τοῦ προαστείου ἀναστήσαντας ἄγειν παρ᾽ ἑωυτόν « Et lorsque ces propos leur eurent été rapportés, ils les trouvèrent bien dits. A ce que disent les Egyptiens, Crésus pleura (car il se trouvait lui aussi avoir accompagné Cambyse en Egypte), et les Perses qui étaient là pleurèrent, et Cambyse lui-même fut touché d'un sentiment de pitié qui lui fit aussitôt ordonner de sauver le fils de Psamménite de ceux qui allaient mourir et de … pour le conduire auprès de lui. »

guerre) ; 15.347-350 (où Ulysse demande à Eumée des nouvelles de ses parents) ; 23.209-212 (où Pénélope demande pardon à Ulysse de l'avoir soumis à l'épreuve). On est donc en droit de tenir ce syntagme métaphorique pour un élément du style formulaire homérique.

Concernant le rapport entre Homère et Hérodote, G. Steinger écrit : « La place compositionnelle à la fin du discours ne montre pas seulement qu'il s'agit d'un emprunt conscient à l'épopée, mais aussi que dans une certaine mesure une transformation compositionnelle a eu lieu. Chez Homère l'expression se trouve certes, à une exception près (*Od*. 15.246), dans des discours, mais 'compositionnellement' rarement (*Il*. 22.60, 24.487, *Od*. 23.212) et alors seulement légèrement mise en relief, d'ailleurs comme dans la même position finale que chez Hérodote. La conclusion appuyée du discours de Psamménite est de sa part artistiquement intentionnelle : il veut attirer les regards encore une fois immédiatement sur le noyau dramatique, le destin qui est advenu au vieillard. L'impulsion à cela pourrait avoir été fournie par la place chez Homère à la fin du vers. En résumé, il faut remarquer qu'Hérodote en 3.14.10 a effectué une transformation des seuls points de vue de la situation et de la place compositionnelle, mais non du point de vue verbal et de pensée »[41].

(xi) μὴ πάντα ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε, ἀλλ᾽ ἴσχε καὶ καταλάμβανε σεωυτόν (3.36)

Devant les actes de folie dont Cambyse est l'auteur après son accession au trône et plus précisément une fois l'Egypte conquise, Crésus, qui remplit auprès du roi perse la fonction de conseiller dont il était déjà investi auprès de Cyrus, l'invite à se réfréner. Si la figure du « wise adviser » peut aussi être considérée comme un motif tragique, comme on le verra plus loin[42], les termes employés par Cyrus dans cet avertissement sont cependant empreints de réminiscences homériques. Son discours s'ouvre en effet ainsi : Ὦ βασιλεῦ, μὴ πάντα ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε, ἀλλ᾽ ἴσχε καὶ καταλάμβανε σεωυτόν « Seigneur, *ne te laisse pas toujours entraîner par ta jeunesse et ton impétuosité, domine-toi, sois maître de toi* » (trad. Barguet). Or, comme le constate C. Hofer, « deux idées homériques se trouvent ici réunies, […] à savoir un éloge du poète à l'égard de Nestor dans Hom. *Il*. 10.79 : οὐ μὲν ἐπέτρεπε γήραϊ λυγρῷ, et un avertissement d'Athéna à Achille dans Hom. *Il*. 1.214 : σὺ δ᾽

[41] G. STEINGER, p. 24-31 : « Die kompositionelle Stellung am Schluß der Rede zeigt nicht nur, daß es sich um eine bewußte Entlehnung aus dem Epos handelt, sondern auch, daß bis zu einem gewissen Grade auch eine kompositionelle Verarbeitung stattgefunden hat. Bei Homer findet sich der Ausdruck zwar auch bis auf eine Ausnahme (*Od*. 15.246) in Reden, aber kompositionell selten (*Il*. 22.60, 24.487, *Od*. 23.212) und dann nur schwach herausgehoben, außerdem wie in derselben (End-)Stellung wie bei Herodot. Der betonte Abschluß der Rede des Psammenitos ist von ihm künstlerisch beabsichtigt : er will den Blick noch einmal unmittelbar auf den dramatischen Kern, das Schicksal, das dem Greis widerfahren ist, lenken. Die Anregung dazu könnte die Stellung bei Homer am Ende des Verses gegeben haben. Zusammendfassen muß festgestellt werden, daß Herodot in 3.14.10 nur hinsichtlich der Situation und der kompositionellen Stellung, nicht aber sprachlich und gedanklich verarbeitet hat. »

[42] Cf. *infra*, C. 2. a) (v).

ἴσχεο, πείθεο δ᾽ ἡμῖν »[43]. La première citation homérique est extraite d'une description de Nestor se reposant auprès de ses armes, donc d'un Nestor qui malgré son âge est encore vaillant à la guerre : c'est le sens des mots ἐπεὶ οὐ μὲν ἐπέτρεπε γήραϊ λυγρῷ « car il ne voulait rien céder à la triste vieillesse » (trad. F. Mugler). *Mutatis mutandis* — c'est-à-dire en suppléant à la triste vieillesse (γήραϊ λυγρῷ) de Nestor, la jeunesse fougueuse (ἡλικίῃ καὶ θυμῷ) de Cambyse, — la coïncidence verbale est réelle : Hdt. μὴ πάντα ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε ~ Hom. οὐ μὲν ἐπέτρεπε γήραϊ λυγρῷ. La situation d'énonciation est cependant différente, il est vrai, entre une description assumée par le narrateur homérique et un discours direct de type injonctif : à cet égard, c'est le second passage homérique qu'il convient d'invoquer ici, dans lequel Athéna s'adresse à Achille courroucé, pour l'inviter à contenir sa colère : *Il.* 1. 214 σὺ δ᾽ ἴσχεο, πείθεο δ᾽ ἡμῖν « retiens ton bras, obéis-nous » (trad. F. Mugler). Si la seule coïncidence verbale stricte concerne ici l'impératif homérique ἴσχεο, repris et développé par Hérodote en ἴσχε καὶ καταλάμβανε σεωυτόν, la volonté de persuasion dénotée chez Homère par πείθεο δ᾽ ἡμῖν affleure chez Hérodote dans une phrase suivante du discours : Ἐμοὶ δὲ πατὴρ σὸς Κῦρος ἐνετέλλετο πολλὰ κελεύων σε νουθετέειν καὶ ὑποτίθεσθαι ὅ τι ἂν εὑρίσκω ἀγαθόν ; la différence de formulation est probablement due aux positions respectives des deux personnages en présence : dans le premier cas, c'est une déesse qui, s'adressant à un héros, lui déclare « obéis-nous » ; dans le second, un sage conseiller s'adresse à un roi en faisant valoir auprès de lui, avec déférence, la légitimité de son reproche. Mais la reprise du verbe phare témoigne du lien qui unit les deux contextes.

Ces analyses nous amènent donc à confirmer le jugement porté par Hofer sur l'influence conjointe qu'exercent ici deux passages homériques, fondus dans la phraséologie du discours de Crésus. Mais il nous paraît possible d'invoquer un troisième passage, extrait pour sa part du discours de Phénix à Achille au chant IX de l'*Iliade* : 9.496-497 ἀλλ᾽, ἀχιλεῦ, δάμασον θυμὸν μέγαν · οὐδέ τί σε χρὴ # νηλεὲς ἦτορ ἔχειν « Allons ! dépose ta fierté, Achille, et ne sois pas / intransigeant » (trad. F. Mugler). Ici figure en effet la mention explicite du « cœur fougueux » à laquelle fait également écho le discours de Cyrus. Celui-ci n'aurait donc plus seulement deux, mais bien trois sources différentes — les deux dernières présentant d'ailleurs entre elles de fortes ressemblances contextuelles, et nous acheminant vers l'hypothèse d'un véritable motif homérique.

(xii) Ἐνθαῦτα Καμβύσην τὸν Κύρου ἐστὶ πεπρωμένον τελευτᾶν (3.64)

Tels sont les termes employés par Cambyse lui-même lorsque, s'étant mortellement blessé à la cuisse dans la ville d'Ecbatane, en Syrie, il reconnaît la justesse d'un oracle qui lui

[43] C. HOFER : « zwei homerische Gedanken zu einem vereinigt kommen, […] nämlich ein Lob des Dichters auf Nestor Hom. K 79 […] und eine Warnung der Athene an Achilleus Hom. A 214 […]. »

avait prédit sa mort dans une ville de ce nom, dont il ignorait qu'elle fût celle-ci. Si le participe πεπρωμένον a été considéré dans notre lexique poétique[44], il semble que l'on puisse aller plus loin et rapprocher ici, avec C. Hofer, une expression homérique précise, par laquelle Priam évoque la mort, fixée par le destin, d'Alexandre ou de Ménélas au cours de leur combat singulier : *Il*. 3.308 Ζεὺς μέν που τό γε οἶδε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι, # ὁπποτέρω θανάτοιο τέλος πεπρωμένον ἐστι « Zeus est seul à savoir, avec les autres Immortels, / à qui des deux est destiné le terme de la mort » (trad. F. Mugler). Les deux passages expriment en effet l'idée — en vérité tragique — d'une mort fatale, et ce dans une phraséologie remarquablement proche : (1) Hdt. ἐστὶ πεπρωμένον ~ Hom. πεπρωμένον ἐστι ; (2) Hdt. τελευτᾶν ~ Hom. θανάτοιο τέλος, le verbe hérodotéen paraissant seulement transposer en prose l'expression homérique, plus proprement poétique.

(xiii) χειμάρρῳ ποταμῷ (ε)ἴκελος (3.81)

Ce syntagme est extrait du discours que tient Mébabyze, partisan de l'oligarchie, au cours des Dialogues perses (3.81) ; il figure en fin de phrase : Κῶς γὰρ ἂν γινώσκοι, ὃς οὔτ' ἐδιδάχθη οὔτε εἶδε καλὸν οὐδὲν [οὐδ'] οἰκήιον, ὠθέει τε ἐμπεσὼν τὰ πρήγματα ἄνευ νόου, χειμάρρῳ ποταμῷ ἴκελος ; C'est là une expression d'origine homérique, comme l'indique H. Stein, rapprochant[45] *Il*. 13.138 (ὀλοοίτροχος) ὅν τε κατὰ στεφάνης ποταμὸς χειμάρροος ὤσῃ ; W. Aly renvoie pour sa part à *Il*. 5.87 θῦνε γὰρ ἂμ πεδίον ποταμῷ πλήθοντι ἐοικὼς # χειμάρρῳ. Ces parallèles sont confirmés et complétés par D. Asheri, qui définit cette expression comme une « métaphore homérique pour l'élan irrésistible des héros, employée par Théognis, 347-8, au sens politique pour la masse débordante du peuple »[46]. — Si la provenance du syntagme est homérique et d'ailleurs formulaire, c'est donc plus précisément du vers de Théognis que le contexte invite à rapprocher l'emploi hérodotéen : voir sur ce point *infra*, B. 2. Réminiscences lyriques.

(xiv) οὔτε ἄλλος ὅστις τοιαῦτα ποιέει (3.142)

A Samos, après la mort de Polycrate, le pouvoir échoit à Maiandrios qui, dans un discours à l'assemblée de tous les citoyens, désapprouve la tyrannie de son prédécesseur et propose de remettre le pouvoir entre les mains du peuple (3.142). La phrase dans laquelle il exprime ses critiques — οὔτε γάρ μοι Πολυκράτης ἤρεσκε δεσπόζων ἀνδρῶν ὁμοίων ἑωυτῷ οὔτε ἄλλος ὅστις τοιαῦτα ποιέει « Polycrate régnant en maître sur des hommes qui étaient ses semblables n'était pas pour me plaire, *pas plus que n'importe quel autre qui agit ainsi* » —

[44] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[45] H. STEIN, *ad loc.*
[46] D. ASHERI, *ad loc.* : « metafora omerica per l'impeto irresistible degli eroi, usata da Teognide, 347-8, in senso politico per la massa straripante del popolo ; cfr. Sofocle, *Ant*. 712 sg. ; Isocrate, 15.172 […]. »

est relevée par C. Hofer, qui reconnaît dans ses derniers mots un écho homérique, écrivant : « Ainsi Athéna prononce le jugement positif de son père Zeus, pour obtenir la bienveillance de ce dernier à l'égard d'Ulysse, lorsqu'elle dit d'Egisthe dans Hom. *Od.* 1.47 : ὣς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι »[47] — c'est-à-dire : « et que quiconque en voudrait faire autant périsse ainsi ! » (trad. Ph. Jaccottet).

S'il est vrai que l'expression οὔτε ἄλλος ὅστις τοιαῦτα ποιέει ne se signale par aucun trait de poéticité, en ceci que, relevant d'un niveau de langue courant, elle pourrait être usuelle, on ne peut manquer cependant de constater la ressemblance qu'elle entretient, dans le sens de « ni quelque autre qui agit de même », avec l'expression homérique d'Athéna « tout autre qui agirait de même », d'ailleurs placée elle aussi en fin de phrase (ainsi qu'en fin de vers). Les deux expressions, exprimant une même critique, se superposent d'ailleurs exactement, avec la triple correspondance : (1) Hdt. οὔτε ἄλλος ~ Hom. καὶ ἄλλος ; (2) Hdt. ὅστις ~ Hom. ὅτις ; (3) Hdt. τοιαῦτα ~ Hom. τοιαῦτά γε. La seule différence réside dans la substitution à l'épique ῥέζοι du plus courant et prosaïque ποιέει : phénomène de transposition en prose déjà observé ci-dessus.

Mais il convient en outre d'observer que l'expression homérique n'est pas isolée. On lit ainsi en *Il.* 23.494 καὶ δ᾽ ἄλλῳ νεμεσᾶτον ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι ; en *Od.* 6.286 καὶ δ᾽ ἄλλῃ νεμεσῶ ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι ; en *Od.* 22.315 ἀλλὰ καὶ ἄλλους # παύεσκον μνηστῆρας, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι. On constate dans les deux premiers passages que la formulation du blâme est explicitée par le verbe νεμεσᾶτον / νεμεσῶ, auquel fait écho chez Hérodote οὔτε γάρ μοι… ἤρεσκε. Ainsi, si le passage rapproché par Hofer se signale par une plus ample coïncidence verbale, incluant l'indéfini ἄλλος, la phrase d'Hérodote paraît se définir moins par rapport à ce passage particulier que comme la reformulation d'un motif homérique récurrent. Elle apparaît donc en définitive comme la transposition en prose d'un élément du formulaire homérique.

(xv) οὐδέ σφι πείσεσθαι (5.39)

Le roi Anaxandride de Sparte n'ayant pas d'enfants de sa femme, les éphores l'invitent à la répudier et à en prendre une autre, ce qu'Anaxandride refuse de faire (5.39) : Ὁ δ᾽ ἀμείβετο φὰς τούτων οὐδέτερα ποιήσειν, ἐκείνους τε οὐ καλῶς συμβουλεύειν παραινέοντας τὴν ἔχει γυναῖκα, ἐοῦσαν ἀναμάρτητον ἑωυτῷ, ταύτην ἀπέντα ἄλλην ἐσαγαγέσθαι · οὐδέ σφι πείσεσθαι « Il répondit en disant qu'il ne ferait ni l'un ni l'autre, et qu'ils ne donnaient pas de bons conseils en l'invitant à répudier la femme qu'il avait, et qui était sans faute, pour en prendre une autre ; — *et qu'il ne leur obéirait pas* ». Ce discours indirect recèle dans sa proposition finale un écho homérique relevé par C. Hofer : dans *Il.*

[47] C. HOFER : « Ähnlich heißt Athene das Urtheil ihres Vaters Zeus gut, um dessen Wohlwollen für Odysseus zu erlangen, wenn sie von Aigisthos Hom. α 47 sagt : ὣς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι. »

9.344-345, en réponse à l'ambassade déléguée auprès de lui pour le fléchir, Achille déclare à propos d'Agamemnon : Νῦν δ᾽ ἐπεὶ ἐκ χειρῶν γέρας τε εἵλετο καί μ᾽ ἀπάτησε, # μή μευ πειράτω εὖ εἰδότος · οὐδέ με πείσει « Maitenant qu'il me l'a ravie en se jouant de moi, / Qu'il ne me tente plus : j'en sais trop pour qu'il me convainque ! » (trad. F. Mugler). Le statut clausulaire de cette proposition, placée en fin de vers comme de phrase, offre un argument de poids pour confirmer le parallèle. On remarquera alors l'inversion de diathèse qu'Hérodote fait subir au tour homérique : Hom. οὐδέ με πείσει (actif) « il ne me persuadera pas » ~ Hdt. οὐδέ σφι πείσεσθαι (passif) « il ne leur obéirait pas ».

Mais là encore, il nous paraît insuffisant d'esquisser un rapprochement singulier entre l'occurrence hérodotéenne et ce passage homérique, dans la mesure où l'expression οὐδέ με πείσει représente chez Homère une variante d'une authentique formule clausulaire : οὐδέ με πείσεις #, attestée en *Il*. 1.132, 6.360, 11.648, 18.126, 24.219, 24.433, et *Od*. 14.363. La proposition hérodotéenne οὐδέ σφι πείσεσθαι, qui s'en distingue par sa discursivité indirecte, par l'inversion diathétique déjà mentionnée et par l'abolition du rythme dactylique, conserve cependant de la formule homérique le statut clausulaire et le sémantisme essentiel de « non-persuasion ».

(xvi) ἤδη τῷ Διὶ πλούτου πέρι ἐρίζετε (5.49)

Aristagoras de Milet, venu trouver le roi Cléomène de Sparte pour solliciter l'appui des Lacédémoniens dans la révolte ionienne, lui tient un langage persuasif en lui présentant, muni de sa carte du monde, les diverses contrées et cités qui pourraient passer sous son empire — notamment la ville de Suse, dont il affirme ceci : Ἔχεται δὲ τούτων γῆ ἥδε Κισσίη, ἐν τῇ δὴ παρὰ ποταμὸν τόνδε Χοάσπην κείμενά ἐστι τὰ Σοῦσα ταῦτα, ἔνθα βασιλεύς τε μέγας δίαιταν ποιέεται, καὶ τῶν χρημάτων οἱ θησαυροὶ ἐνθαῦτά εἰσι · ἑλόντες δὲ ταύτην τὴν πόλιν θαρσέοντες ἤδη τῷ Διὶ πλούτου πέρι ἐρίζετε : « si vous vous emparez de cette ville, vous pouvez dès lors en toute confiance *rivaliser de richesse avec Zeus* ». Cette expression paraît bien être, comme l'indique H. Stein, *ad loc*., une réminiscence homérique : on lit ainsi en *Il*. 9.388-390, dans le discours d'Achille au cours de l'ambassade : Κούρην δ᾽ οὐ γαμέω ᾽Αγάμενονος ᾽Ατρεΐδαο, # οὐδ᾽ εἰ χρυσείῃ ᾽Αφροδίτῃ κάλλος ἐρίζοι, # ἔργα δ᾽ ᾽Αθηναίῃ γλαυκώπιδι ἰσοφαρίζοι, « le disputât-elle pour la beauté à Aphrodite d'or, pour les travaux à Athéné aux yeux pers » (trad. P. Mazon). — S'il nous paraît moins pertinent de rapprocher, comme le fait H. Stein, *Od*. 8.225 οἵ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἐρίζεσκον περὶ τόξων, d'autres passages offrent en revanche une forte ressemblance : ainsi *Od*. 4.78 Τέκνα φίλ᾽, ἦ τοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι (discours de Ménélas à Télémaque, également relevé par Stein), ou encore *Od*. 5-212-213 … ἐπεὶ οὔ πως οὐδὲ ἔοικε # θνητὰς ἀθανάτῃσι δέμας καὶ εἶδος ἐρίζειν (discours de Calypso à Ulysse). Dans tous ces exemples en effet, le verbe ἐρίζειν figure en fin de vers, comme chez Hérodote en fin de phrase. Par ailleurs, s'il

est vrai qu'*Od*. 4.78 ne présente pas, comme *Il*. 9.389-390 κάλλος… ἔργα δέ, ou *Od*. 5.213 δέμας καὶ εἶδος, d'accusatif de relation comparable au πλούτου πέρι d'Hérodote (où l'on remarquera l'anastrophe), c'est pourtant avec ce passage que le parallèle semble le plus étroit : d'une part, parce que le terme comparant est Zeus dans les deux cas ; d'autre part, parce que le discours de Ménélas se poursuit ainsi : ἀθάνατοι γὰρ τοῦ γε δόμοι καὶ κτήματ᾽ ἔασιν « chez lui, rien n'est mortel, ni les maisons ni les richesses » (trad. Mugler), l'objet de la comparaison étant lui aussi le même.

Faut-il dès lors considérer que le discours de Cléomène se définit étroitement par référence à celui de Ménélas au chant IV de l'*Odyssée*, ou plutôt qu'il s'agit là d'une expression formulaire dont témoigne la récurrence et la place finale du verbe, imitée par Hérodote ? Les deux interprétations ne nous paraissent pas incompatibles : Hérodote, conscient d'employer ici un motif homérique, fait peut-être plus particulièrement allusion à ce passage, dans la suite duquel Ménélas se présente en ces termes : « J'ai visité / Chypre, la Phénicie et tous les peuples de l'Egypte, / Les gens de Sidon, d'Arabie, et ceux d'Ethiopie, / Et le Libye, où les agneaux naissent avec des cornes / Et où les brebis mettent bas trois fois au cours de l'an » (trad. Mugler), présentant ainsi les diverses contrées parcourues, tout comme Aristagoras, muni de la carte d'Anaximandre, présente à Cléomène les contrées d'Asie mineure. En définitive, l'occurrence d'Hérodote se dessinerait donc dans une double dimension — l'une, de composition formulaire et l'autre, proprement intertextuelle.

(xvii) Ἴστε ὑμῖν Κορινθίους γε οὐ συναινέοντας (5.92 θ)

Le très long discours dans lequel Soclès de Corinthe prononce le blâme des régimes tyranniques s'achève par ces mots (5.92θ : Οὔκων παύσεσθε ἀλλὰ πειρήσεσθε παρὰ τὸ δίκαιον κατάγοντες Ἱππίην ; Ἴστε ὑμῖν Κορινθίους γε οὐ συναινέοντας « Ne cesserez-vous donc pas, et entreprendrez-vous, contre la justice, de ramener Hippias ? *Sachez que les Corinthiens en tout cas ne vous approuvent pas* ». — Cette dernière phrase est rapprochée par Schmid-Stählin d'un vers formulaire homérique : *Il*. 4.29 = 16.443 Ἔρδ᾽ · ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι « A ta guise ! mais nous, les autres dieux, nous ne sommes pas tous d'accord pour t'approuver ».

(xviii) ἦ μὲν Κορινθίους μάλιστα πάντων ἐπιποθήσειν Πεισιστρατίδας (5.93)

En réponse au discours accusateur de Soclès (clos par les mots Σωκλέης μὲν ἀπὸ Κορίνθου πρεσβεύων ἔλεξε τάδε), Hippias répond immédiatement en invoquant les mêmes dieux que lui (Ἱππίης δὲ αὐτὸν ἀμείβετο τοὺς αὐτοὺς ἐπικαλέσας θεούς ἐκείνῳ) ; son discours, rapporté sous forme indirecte, s'ouvre ainsi : ἦ μὲν Κορινθίους μάλιστα πάντων ἐπιποθήσειν Πεισιστρατίδας, ὅταν σφι ἥκωσι ἡμέραι αἱ κύριαι ἀνιᾶσθαι ὑπ᾽

᾿Αθηναίων « *que certes, les Corinthiens regretteraient plus que tous les Pisistratides*, lorsque les jours inévitables arriveraient où ils auraient à se plaindre des Athéniens ». Comme le note Stein, *ad loc*., cette phrase fournit un écho au vers homérique d'*Il*. 1.240, prononcé par Achille à Agamemnon : ἦ ποτ᾿ ᾿Αχιλλῆος ποθὴ ἵξεται υἷας ᾿Αχαιῶν « Un jour viendra où tous les Achéens regretteront Achille » (trad. F. Mugler), dans le même contexte d'une violente altercation entre deux personnages. De fait, outre le contexte, les coïncidences sémantico-syntaxiques entre les deux phrases sont étroites : on relève ainsi (1) la particule sacramentelle Hdt. ἦ μέν ~ Hom. ἦ ; (2) la personne siège du regret : Hdt. Κορινθίους ~ Hom. υἷας ᾿Αχαιῶν ; (3) le regret lui-même, exprimé au futur : Hdt. ἐπιποθήσειν ~ Hom. ποθὴ ἵξεται ; (4) la personne objet du regret : Hdt. Πεισιστρατίδας ~ Hom. ᾿Αχιλλῆος. Il ne fait donc pas de doute que la phrase d'Hérodote transpose le vers homérique sous forme indirecte, en substituant seulement les noms des personnages en présence et en suppléant à la périphrase ποθὴ ἵξεται le verbe propre ἐπιποθήσειν, préverbé dont on trouve ici le seul exemple hérodotéen, mais qui figure également dans Platon, *Prot*. 329d ou *Lois* 855e.

(xix) κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος (5.106), οἷον ἐφθέγξαο ἔπος (7.103) ; τίνα μοι λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα (1.8), τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον (9.111)

Comme l'indique C. Hofer : « l'apostrophe introductive d'Histiée à Darius dans Hdt. 5.106 : βασιλεῦ, κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος ; ou de Xerxès à Démarate dans Hdt. 7.103 : Δημάρητε, οἷον ἐφθέγξαο ἔπος ; sont de nouveau authentiquement homériques. Ainsi, dans Hom. *Il*. 1.552, Héra déclare à Zeus : αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες ; et Athéna à Télémaque dans Hom. *Od*. 3.230 : Τηλέμαχε, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων »[48]. Les occurrences hérodotéennes sont les suivantes — pour Histiée à Darius (5.106) : Εἶπε πρὸς ταῦτα Ἱστιαῖος · Βασιλεῦ, κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος, ἐμὲ βουλεῦσαι πρῆγμα ἐκ τοῦ σοί τι μέγα ἢ σμικρὸν ἔμελλε λυπηρὸν ἀνασχήσειν ; « Histiée répondit à cela : O roi, *quelle parole as-tu prononcée*, que je projette une action qui pourrait te causer peu ou prou du chagrin ? » ; — pour Xerxès à Démarate (7.103) : Ταῦτα ἀκούσας Ξέρξης γελάσας ἔφη · Δημάρητε, οἷον ἐφθέγξαο ἔπος, ἄνδρας χιλίους στρατιῇ τοσῇδε μαχήσεσθαι ; « A ces mots, Xerxès dit en riant : Démarate, *quelle parole as-tu prononcée*, que mille hommes puissent combattre une si grande armée que la mienne ? »

G. Steinger, étudiant ces deux occurrences, en confirme d'abord l'origine homérique en rapprochant les expressions déjà mentionnées — en tant cependant qu'elles sont formulaires : ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες ; ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων ; οἷον ἔειπες ; ainsi que οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεῦσαι (Calypso à Ulysse), et conclut ainsi ses

[48] C. HOFER : « die einleitende Anrede des Histiaios an Dareios Her. V, 106 : βασιλεῦ, κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος ; oder des Xerxes an Demaratos Her. VII, 103 : Δημάρητε, οἷον ἐφθέγξαο ἔπος ; sind wiederum ächt homerisch. So sagt Hom. A 552 Here zu Zeus : αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες, und Athene zu Telemachos Hom. γ 230 : Τηλέμαχε, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων. »

analyses : « Il est par là rendu hautement vraisemblable que la réapparition du tour discursif chez Hérodote est à imputer à une influence directe d'Homère, laquelle ne se manifeste cependant pas toujours dans une même mesure. Certes, Hérodote emploie tout comme Homère la question rhétorique formelle en début de discours pour accroître l'expression du *pathos*, mais la version verbale s'éloigne en proportion de son modèle. De toutes les versions homériques, c'est ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες qui se tient le plus près de la version hérodotéenne ; celle-ci atteste pourtant un autre ordre syntaxique (Prédicat – Onjet) qu'Homère (Objet – Prédicat). Cette inversion ne semble pas avoir de motif particulier (que l'on puisse reconnaître). En outre figure ἐφθέγξαο pour ἔειπες. Φθέγγεσθαι est certes très courant chez Homère, mais il n'apparaît jamais en liaison avec ἔπος ou μῦθος, de telle sorte qu'Hérodote n'est manifestement influencé que par l'usage linguistique épique en général, et non par l'usage de l'un des passages déterminés en question. Ce constat se trouve confirmé par le fait qu'Hérodote emploie dans sa version ἔπος, qu'il n'a pu prendre dans l'expression homérique qui lui est le plus proche. Pour l'explication de cet écart s'offrent deux possibilités ; il faut supposer qu'Hérodote, indépendamment de son modèle, a introduit ἔπος, ou qu'il l'a imité d'après une autre expression homérique tout aussi fréquente et typique (ποῖόν σε ἔπος φύγεν…), qui lui était simultanément présente, et qu'il a ainsi fusionné deux versions distinctes en une sorte de contamination. Une résolution univoque de cette alternative n'est guère probable et n'a d'ailleurs nul besoin d'être entreprise, car il suffit de constater qu'Hérodote, dans le traitement verbal de son modèle, a en tout cas procédé de manière autonome. En revanche, du point de vue compositionnel, il se rattache immédiatement à l'épopée »[49].

On notera par ailleurs que dans les deux exemples hérodotéens, la phrase exclamative-interrogative (κ)οῖον ἐφθέγξαο ἔπος s'ouvre sur une apostrophe à particule zéro. Or, du

[49] G. STEINGER, p. 13-19 : « Damit ist hinreichend wahrscheinlich gemacht, daß das Wiedererscheinen der Rederwendung bei Herodot auf einen direkten Einfluß Homers zurückzuführen, der jedoch nicht immer in gleichen Maße in Erscheinung tritt. Zwar wendet Herodot genauso wie Homer die formelhafte rhetorische Frage am Anfang von Reden an, um ein gesteigertes Pathos auszudrücken, aber die sprachliche Fassung entfernt sich verhältnismäßig weit von der Vorlage. Von allen homerischen Fassungen steht ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες der herodoteischen am nächsten ; diese zeigt jedoch eine andere syntaktische Reihenfolge (Prädikat-Objekt) als Homer (Objekt-Prädikat). Diese Umkehrung scheint keinen besonderen (erkennbaren) Anlaß zu haben. Außerdem steht ἐφθέγξαο für ἔειπες. Φθέγγεσθαι ist zwar bei Homer sehr häufig, kommt aber in Verbindung mit ἔπος oder μῦθος nicht vor, so daß Herodot offensichtlich nur vom epischen Sprachgebrauch im allgemeinen, nicht aber vom Sprachgebrauch einer bestimmten unter den in Frage kommenden Stellen beeinflußt ist. Diese Feststellung wird dadurch bestätigt, daß Herodot in seiner Fassung ἔπος verwendet, das er der ihm sprachlich am nächsten stehenden homerischen Wendung nicht entnommen haben kann. Für die Erklärung dieser Abweichung ergeben sich zwei Möglichkeiten ; es muß angenommen werden, daß Herodot vor sich aus, unabhängig von einer Vorlage, ἔπος setzte oder es einer anderen ebenso häufigen und typischen homerischen Wendung (ποῖόν σε ἔπος φύγεν…), die ihm gleichzeitig gegenwärtig war, nachbildete und auf diese Weise zwei verschiedene Fassungen zu einer Art Kontamination verschmolz. Eine eindeutige Entscheidung dieser Alternative ist kaum möglich und braucht außerdem gar nicht unternommen zu werden, denn es genügt festzustellen, daß Herodot bei der sprachlichen Behandlung seiner Vorlage jedenfalls selbständig verfahren ist. Kompositionell dagegen schließt er sich unmittelbar an das Epos an. »

point de vue de l'emploi de l'interjection ὦ, Hérodote semble se situer à mi-chemin de l'usage homérique et de celui de la prose classique. Ainsi, tandis que chez Homère, « le poète n'use jamais de ὦ quand un homme parle à un Dieu, ou un inférieur à un supérieur »[50], « la situation est déjà tout autre chez Hérodote, dans l'œuvre de qui la proportion de ὦ au simple vocatif est de 60 % »[51], de telle sorte que l'absence d'interjection peut donc être interprétée ici comme un indice supplémentaire d'homéricité.

Nous renvoyons enfin à l'hypothèse proposée dans le chapitre IV au sujet d'un rythme possiblement dactylique de cette expression que nous avons pu qualifier de « formule »[52].

Or, cette double expression hérodotéenne qui puise sa source dans un jeu d'expressions homériques qu'elle transpose par le jeu de la synonymie, recrée aussi au sein de l'œuvre une dimension proprement formulaire — qui s'illustre également, mais selon une formulation différente, plus lointaine de l'original et notamment plus prosaïque, dans un second couple d'occurrences rapprochées par Steinger : il s'agit respectivement de la réponse de Gygès à Candaule, à l'ouverture du *logos* lydien (1.8) : Δέσποτα, τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελεύων με δέσποιναν τὴν ἐμὴν θεήσθασθαι γυμνήν ; « Maître, *quel discours malsain tiens-tu*, en m'ordonnant de contempler ma maîtresse nue ? », et de celle de Masistès à Xerxès, à la fin de l'œuvre (9.111) : Ὦ δέσποτα, τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον, κελεύων με γυναῖκα, ἐκ τῆς μοι παῖδές τε νενηνίαι εἰσὶ καὶ θυγατέρες, τῶν καὶ σὺ μίαν τῷ παιδὶ τῷ σεωυτοῦ ἠγάγεο γυναῖκα, αὐτή τε μοι κατὰ νόον τυγχάνει κάρτα ἐοῦσα, ταύτην με κελεύεις μετέντα θυγατέρα τὴν σὴν γῆμαι ; « Maître, *quel discours funeste me tiens-tu*, en m'ordonnant de répudier la femme dont j'ai des enfants, jeunes gens et jeunes filles dont tu as d'ailleurs donné l'une à ton fils pour épouse, et qui se trouve en parfait accord avec moi, — de la répudier pour épouser ta fille ? » Les deux passages dont ces discours sont extraits présentent d'ailleurs entre eux de très frappantes et importantes ressemblances thématiques dont nous reparlerons au terme de notre présente étude[53] ; rappelons aussi leurs remarquables particularités rythmiques, analysées au chapitre III. Quant au rapport qu'entretiennent ces deux occurrences vis-à-vis du modèle homérique, il est ainsi analysé par Steinger : « Τίνα λέγεις λόγον… ; n'a d'ailleurs plus la couleur épique que l'on décelait encore dans κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος ; mais bien que cette version sonne plus 'prosaïque' que 5.106 et 7.103, elle a cependant en commun avec eux qu'elle réfère aussi, intrinsèquement, à la tradition épique, quoique dans une forme verbale plus libre »[54].

---

[50] J. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 499.
[51] J. HUMBERT, *ib.*, § 500.
[52] Cf. Chapitre IV, I. B. Formules dactyliques.
[53] Cf. ci-dessous, II. C. La composition annulaire et le « poème » d'Hérodote.
[54] G. STEINGER, *ib.* : « Τίνα λέγεις λόγον… ; hat auch äußerlich nicht mehr des epischen Klang, wie er bei κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος noch zu spüren war ; aber obwohl diese Fassung 'prosaischer' klingt als 5.106.3 und 7.103.1, hat sie mit diesen doch gemeinsam, daß sie innerlich ebenfalls auf epische Tradition zurückgeht, wenn auch in freierer sprachlichen Form. »

Nous nous trouvons donc, en définitive, en présence de deux couples d'expressions : d'une part, 5.106 κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος ~ 7.103 οἷον ἐφθέγξαο ἔπος ; d'autre part, 1.8 τίνα μοι λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα ~ 9.111 τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον, représentant en quelque sorte un jalon plus avancé dans le processus de transposition en prose de la formule homérique, mais avec un souci du rythme qui amène dans le premier cas à la composition d'un distique élégiaque particulier, dans le second à un mélange général des rythmes.

(xx) Ἄνδρες Ἴωνες, νῦν τις ὑμέων φανήτω (6.9) ; Ἄνδρες Πέρσαι, νῦν τις διαδεξάτω ὑμέων κτλ. (8.118)

Selon C. Hofer, « les mises en garde formulées de façon universelle, et dans lesquelles figurent aussi bien τις qu'ἕκαστος, dans Hdt. 6.9 : Ἄνδρες Ἴωνες, νῦν τις ὑμέων εὖ ποιήσας φανήτω τὸν βασιλέος οἶκον · τοὺς γὰρ ἑωυτοῦ ἕκαστος ὑμέων πολιήτας πειράσθω ἀποσχίζειν ἀπὸ τοῦ λοιποῦ συμμαχικοῦ, et Hdt. 8.118 : Ἄνδρες Πέρσαι, νῦν τις διαδεξάτω ὑμέων βασιλέος κηδόμενος · ἐν ὑμῖν γὰρ ἔοικε εἶναι ἐμοὶ ἡ σωτηρίη, trouvent leur parallèle encore plus majestueux dans Hom. *Il*. 2.382-387 et 16.200-209 »[55]. W. Aly mentionne de même ces deux passages et précise lui aussi que « de tels débuts avec un impératif incitatif […] sont probablement composés d'après Il. 16.200 »[56]. On lit en effet chez Homère, à l'ouverture d'un discours d'Achille : Μυρμιδόνες, μή τίς μοι ἀπειλάων λελαθέσθω # ἃς ἐπὶ νηυσὶ θοῇσιν ἀπειλεῖτε Τρώεσσι # πάντ᾽ ὑπὸ μηνιθμόν, καί μ᾽ ᾐτιάασθε ἕκαστος, où l'on note la présence d'une séquence [apostrophe] + μή τις + [impératif 3ème s. g.] à quoi l'on peut superposer la séquence [apostrophe] + νῦν τις + [impératif 3ème s. g.] telle qu'elle se présente dans les deux passages cités ; quant à l'indéfini ἕκαστος référant à chaque membre de la collectivité réceptrice du discours, il figure en Hdt. 6.9 τοὺς γὰρ ἑωυτοῦ ἕκαστος ὑμέων πολιήτας πειράσθω, comme en *Il*. 16.202 καὶ μ᾽ ᾐτιάασθε ἕκαστος. — Si ce passage homérique apparaît donc comme la référence la plus proche des formulations hérodotéennes, le second rapprochement proposé par Hofer n'est pas non plus sans pertinence : le discours d'Agamemnon au chant II de l'*Iliade* contient en effet cette adresse aux Achéens (*Il*. 2.381-384) : Νῦν δ᾽ ἔρχεσθ᾽ ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωγεν Ἄρηα · # εὖ μέν τις δόρυ θηξάσθω, εὖ δ᾽ ἀσπίδα θέσθω, # εὖ δέ τις ἵπποισιν δεῖπνον δότω ὠκπόδεσσιν, # εὖ δέ τις ἅρματος ἀμφὶς ἰδὼν πολέμοιο Ἄρηι, κτλ., qui se signale elle aussi par l'emploi liminaire de la particule νῦν et celui, anaphorique, de l'indéfini τις sujet d'un impératif.

Il semble donc bien qu'Hérodote emploie ici encore une construction traditionnelle, caractéristique du discours épique de type injonctif adressé à une collectivité.

---

[55] C. HOFER : « die ganz allgemein ausgesprochenen Mahnungen, in denen τις soviel als ἕκαστος ist, Her. VI, 9 […] und Her. VIII, 118[…] haben ihre noch grossartigeren Parallelen in Hom. Β 382-387 und Π 200-209. »

[56] W. ALY, p. 267 : « solche Anfänge mit ermunterndem Imperativ […] sind möglicherweise nach *Il*. 16.200 gemacht. »

(xxi) ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς - ᾽Αλλ᾽ ἐμοί τε πείθεσθε κτλ. (6.11)

Lors des assemblées que les Ioniens tiennent à Ladé au début du livre VI, divers orateurs prennent la parole, et notamment le commandant phocéen Dionysos, qui tient le discours suivant : 6.11 : ᾽Επὶ ξυροῦ γὰρ ἀκμῆς ἔχεται ἡμῖν τὰ πρήγματα, ἄνδρες ᾽Ιωνες, ἢ εἶναι ἐλευθέροισι ἢ δούλοισι, καὶ τούτοισι ὡς δρηπέτῃσι. Νῦν ὦν ὑμεῖς ἢν μὲν βούλησθε ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, τὸ παραχρῆμα μὲν πόνος ὑμῖν ἔσται, οἷοί τε δὲ ἔσεσθε ὑπερβαλόμενοι τοὺς ἐναντίους εἶναι ἐλεύθεροι · εἰ δὲ μαλακίῃ τε καὶ ἀταξίῃ διαχρήσησθε, οὐδεμίαν ὑμέων ἔχω ἐλπίδα μὴ οὐ δώσειν ὑμέας δίκην βασιλέϊ τῆς ἀποστάσιος. ᾽Αλλ᾽ ἐμοί τε πείθεσθε καὶ ἐμοὶ ὑμέας αὐτοὺς ἐπιτρέψατε · καὶ ὑμῖν ἐγώ, θεῶν τὰ ἴσα νεμόντων, ὑποδέκομαι ἢ οὐ συμμείξειν τοὺς πολεμίους ἢ συμμίσγοντας πολλὸν ἐλασσωθήσεσθαι « *Sur le tranchant du rasoir* se trouvent nos affaires, Ioniens : [il s'agit] d'être libres ou esclaves, et ce comme fugitifs. A présent donc, vous, si vous voulez accepter de la souffrance, sur le coup vous aurez de la peine, mais vous serez en mesure en repoussant les ennemis d'être libres ; si par contre vous faites preuve de mollesse et d'indiscipline, je n'ai aucun espoir que vous puissiez échapper au châtiment de votre révolte de la part du Roi. *Allons, croyez-moi* et remettez-vous-en à moi ; et je vous promets que si les dieux tiennent la balance égale, soit les ennemis n'engageront pas la bataille, soit, en l'engageant, ils subiront une lourde défaite ».

Or, comme l'indique C. Hofer : « Nestor conseille de même Diomède dans Hom. *Il*. 10.173-176 : νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς # ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος ᾽Αχαιοῖς, ἠὲ βιῶναι. # ᾽Αλλ᾽ ἴθι νῦν Αἴαντα ταχὺν καὶ Φυλέος υἱὸν # ἄνστησον. Chez Homère, comme on le voit dans le texte, aucune phrase ne s'interpose avant l'invitation directe ; pourtant, le passage hérodotéen relève selon le jugement de Longin, *Du Sublime*, 22, de l'imitation la plus réussie »[57].

Le premier fait à noter est que l'on observe en effet une double coïncidence entre le passage d'Homère et celui d'Hérodote : d'une part, une similitude de situation dénotée par l'expression ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς « sur le tranchant du rasoir », qu'Hérodote reprend littéralement, et qui se trouve suivie dans les deux cas d'une alternative explicite ; d'autre part, la conclusion de ce constat sur une exhortation (Hdt. ἀλλ᾽ ἐμοί τε πείθεσθε ~ Hom. ἀλλ᾽ ἴθι νῦν ; mais on songera aussi à hom. ἀλλὰ πίθεσθ(ε), cf. ci-dessous, § xxvi).

[57] C. HOFER : « ähnlich ermahnt Nestor den Diomedes Hom. K 173-176 […]. Bei Homer geht der direkten Aufforderung, wie der Text ersichtlich macht, kein Zwischensatz vorauf ; gleichwohl gehört die herodotische Stelle nach dem Urtheile des Longinos Περὶ ὕψους XXII zu den gelungensten Nachahmungen ». — Cf. aussi STEIN, *ad loc.* : « nach *Il*. K 173 […] Zum Gedanken vgl. 9.60 ἀγῶνος μεγίστου προκειμένου ἐλευθέρων εἶναι ἢ δεδουλωμένων τὴν ᾽Ελλάδα. »

G. Steinger, étudiant ce passage, écrit : « la métaphore ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς est chez Homère un *hapax* et n'apparaît dans la littérature, en dehors d'Hérodote, que chez Théognis, 557 »[58] — le vers de Théognis étant le suivant : κίνδυνός τοι ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς. — Les coïncidences verbales sont étroites : « les verbes (Hom. ἵσταται ~ Hdt. ἔχεται), leur construction (impersonnelle ~ avec pour sujet τὰ πρήγματα) et leur position ne s'écartent que très légèrement. On observe également des coïncidences purement formelles : datif πάντεσσιν … Ἀχαιοῖς ~ ἡμῖν ; disjonction ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος … ἢὲ βιῶναι ~ ἢ εἶναι ἐλευθέροισι ἢ δούλοισι »[59]. Mais on notera en outre que ces coïncidences discursives semblent annoncées dans la phrase d'introduction du discours par une forme verbale remarquable considérée dans notre étude de morphologie poétique : … καὶ δή κού σφι καὶ ἄλλοι ἠγορόωντο, ἐν δὲ δὴ κτλ., forme à *diektasis* qui, si elle est bien due à Hérodote, est un signe manifeste d'homéricité[60].

On en vient pour finir au jugement littéraire formulé sur ce passage par le Pseudo-Longin, qui écrit dans le Περὶ Ὕψους, 22 : Ἐνταῦθ᾽ ἦν τὸ κατὰ τάξιν · « Ὦ ἄνδρες Ἴωνες, νῦν καιρός ἐστιν ὑμῖν τὰ πρήγματα. » Ὁ δὲ τὸ μὲν « ἄνδρες Ἴωνες » ὑπερεβίβασεν · προεισέβαλεν οὖν εὐθὺς ἀπὸ τοῦ φόβου, ὡς μηδ᾽ ἀρχὴν φθάνων πρὸς τὸ ἐφεστὼς δέος προσαγορεῦσαι τοὺς ἀκούοντας · ἔπειτα δὲ τὴν τῶν νοημάτων ἀπέστρεψε τάξιν · πρὸ γὰρ τοῦ φῆσαι ὅτι αὐτοὺς δεῖ πονεῖν (τοῦτο γάρ ἐστιν ὃ παρακελεύεται), ἔμπροσθεν ἀποδίδωσι τὴν αἰτίαν δι᾽ ἣν πονεῖν δεῖ, « ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς » φήσας « ἔχεται ἡμῖν τὰ πρήγματα », ὡς μὴ δοκεῖν ἐσκεμμένα λέγειν, ἀλλ᾽ ἠναγκασμένα[61]. — Nous ajouterons qu'ainsi placée à l'ouverture même du discours, l'expression ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς se voit évidemment conférer une position de relief qui place (de concert avec la forme à *diektasis* mentionnée ci-dessus) l'ensemble du discours de Dionysos sous le signe d'Homère.

---

[58] G. STEINGER, p. 56 : « die Metapher ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς ist bei Homer ein ἅπαξ εἰρημένον und kommt außer bei Herodot in der Litteratur nur noch bei Theognis 557 vor. »

[59] G. STEINGER, p. 57 : « die Verben (Homer ἵσταται ~ Herodot ἔχεται), ihre Konstruktion (unpersönlich ~ mit Subjekt τὰ πρήγματα) und ihre Stellung weichen geringfügig voneinander ab. Rein formale Übereinstimmungen sind ebenfalls vorhanden : Dativ πάντεσσιν … Ἀχαιοῖς ~ ἡμῖν ; Disjunktion ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος … ἢ□βιῶναι ~ ἢ εἶναι ἐλευθέροισι ἢ δούλοισι. »

[60] Voir chap. I, II.

[61] « L'ordre de la proposition était ici celui-ci : 'Ioniens, c'est maintenant le moment de supporter la souffrance ; car nos affaires sont sur le fil du rasoir.' Mais l'orateur a transporté l'expression : 'Ioniens !' Il a donc commencé aussitôt par la peur, sans prendre le temps, face à la terreur présente, de s'adresser nommément à ses auditeurs ; et ensuite, il a bouleversé l'ordre des pensées ; car avant de dire qu'il leur faut souffrir (car c'est bien là le but de son exhortation), tout d'abord il leur donne la raison pour laquelle il faut souffrir. 'Sur le fil du rasoir', dit-il, 'voilà où en sont nos affaires' ; de sorte qu'il ne paraît pas prononcer des paroles issues de la réflexion mais imposées par la nécessité » (trad. J. Pigeaud).

(xxii) … ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθός, καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι (7.5) ; … ὅκως λόγος τέ σε ἔχῃ ἔτι μέζων, καί τις ὕστερον φυλάσσηται τῶν βαρβάρων μὴ ὑπάρχειν ἔργα ἀτάσθαλα ποιέων ἐς τοὺς Ἕλληνας (9.78) ; … ἵνα καί τις μάθῃ ἐπὶ γῆν τὴν σὴν μὴ στρατεύεσθαι (9.116)

H. Stein[62], puis C. Hofer[63], enfin G. Steinger mentionnent ou étudient tout ou partie de ces trois passages comme étant des réminiscences homériques. On notera pour commencer les similitudes qui se font jour entre cette phrase extraite du discours de Mardonios à Xerxès, à l'ouverture du livre VII (7.5) : … ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθός, καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι « *afin que tu jouisses d'un bon renom parmi les hommes, et que l'on se garde à l'avenir de marcher contre ta terre* », à telle autre extraite pour sa part du discours de l'Eginète Lampon à Pausanias (9.78) : … ὅκως λόγος τέ σε ἔχῃ ἔτι μέζων, καί τις ὕστερον φυλάσσηται τῶν βαρβάρων μὴ ὑπάρχειν ἔργα ἀτάσθαλα ποιέων ἐς τοὺς Ἕλληνας « *pour que tu jouisses d'un renom encore plus grand, et que l'on se garde à l'avenir chez les Barbares d'entreprendre des actes impies contre les Grecs* ». On y observe en effet une même structure coordinative au sein d'une hypotaxe à valeur finale où l'on retrouve littéralement les expressions : (1) ἵνα / ὅκως λόγος τέ σε ἔχῃ, κτλ. et (2) καί τις ὕστερον φυλάσσηται, κτλ. Le troisième passage, extrait quant à lui d'un discours d'Artayctès à Xerxès, qui était aussi le destinataire de 7.5, coïncide avec cette première occurrence par la teneur du groupe complétif à l'infinitif : ἐπὶ γὴν τὴν σὴν στρατεύεσθαι « à marcher contre ta terre » ; avec la première et la deuxième : (1) par sa structure conjonctive à valeur finale ἵνα… « afin que », et (2) par l'emploi de l'expression καί τις (où καί est ici adverbial). Ainsi, les trois passages entretiennent entre eux des liens très étroits.

Or, comme le remarque C. Hofer à propos de 9.78, « le passage atteste un mélange très frappant ; car la première partie sont des mots d'Athéna à Télémaque dans *Hom*. Od. 1.95 : ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν, et la seconde, des mots de Pénélope à Eumée dans Hom. *Od*. 17.587 sq. : οὐ γάρ πού τινες ὧδε καταθνητῶν ἀνδρῶν ἀνέρες ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανόωνται »[64]. H. Stein, en note à 7.5, rapproche lui aussi Hdt. ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθός d'*Od*. 1.95 ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν (tou en précisant : « comme ici, 9.78 ») ; et Hdt. καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι, d'*Il*. 8.515 ἵνα τις στυγέῃσι καὶ ἄλλος # Τρωσὶν ἐφ᾽ ἱπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα (tout en mentionnant, au sein d'Hérodote, les passages de 9.17 et 9.116).

[62] H. STEIN, note à 7.5.
[63] C. HOFER, au sujet de 9.78.
[64] C. HOFER : « die Stelle weist eine sehr treffende Mischung auf : denn der erste Theil sind Worte der Athene für Telemachos Hom. α 95 […], der zweite Theil sind Worte der Penelopeia zu Eumaios Hom. ρ 587 f. […]. »

Il semble donc bien qu'Hdt. 7.5 et 9.78 puissent s'interpréter tous deux comme le fruit de la contamination de deux passages homériques — l'un extrait de l'*Iliade*, l'autre de l'*Odyssée*, — qu'ils reformulent au moyen des équivalences synonymiques suivantes : Hdt. λόγος … ἀγαθός ~ Hom. κλέος ἐσθλόν ; Hdt. (ἵνα) τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι ~ Hom. ἵνα τις στυγέῃσι καὶ ἄλλος Τρωσὶν ἐφ᾽ ἱπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα. La troisième occurrence (9.116) présente quant à elle un seul des deux termes homériques, mais dessine ce faisant avec la première un nouvel écho proprement formulaire au sein de l'œuvre d'Hérodote. On notera d'ailleurs que l'expression commune ἐπὶ γὴν τὴν σὴν στρατεύεσθαι suit un rythme dactylico-anapestique : υυ — — — υυ — —, qui fait d'elle un possible second hémistiche d'hexamètre dactylique[65].

(xxiii) ἀλλὰ ποιέειν ἢ παθεῖν προκέεται ἀγών (7.11) ; ἀγῶνος μεγίστου προκειμένου ἐλευθέρην εἶναι ἢ δεδουλωμένην τὴν Ἑλλάδα (9.60)

La première phrase, extraite d'un discours de Xerxès à Artabane, est considérée comme étant d'inspiration homérique par C. Hofer, qui écrit : « Dans Hdt. 7.11, Xerxès publie, contre Artabane, sa résolution dans une langue homérique, lorsqu'il dit : οὐκ ὦν ἐξαναχωρέειν οὐδετέροισι δυνατῶς ἔχει, ἀλλὰ ποιέειν ἢ παθεῖν προκέεται ἀγών, ἵνα ἢ τάδε πάντα ὑπὸ Ἕλλησι, ἢ ἐκεῖνα πάντα ὑπὸ Πέρσῃσι γένηται · τὸ γὰρ μέσον οὐδὲν τῆς ἔχθρης ἐστί. Que l'on compare la résolution d'Ulysse contre Eurymaque dans Hom. *Od*. 22.65 : νῦν ὕμιν παράκειται ἐναντίον ἠὲ μάχεσθαι ἢ φεύγειν »[66]. Ce rapprochement est déjà opéré par Stein, qui évoque également le passage d'Hdt. 9.60 Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀγῶνος μεγίστου προκειμένου ἐλευθέρην εἶναι ἢ δεδουλωμένην τὴν Ἑλλάδα, κτλ., et qui en trouve aussi un équivalent chez Euripide, *Méd*. 235 : κἀν τῷδ᾽ ἀγὼν μέγιστος ἢ κακὸν λαβεῖν # ἢ χρηστόν, ainsi que, plus tard, dans la prose de Thucydide, 2.89 : ὁ δὲ ἀγὼν μέγας ὑμῖν ἢ καταλῦσαι Πελοποννησίων τὴν ἐλπίδα τοῦ ναυτικοῦ ἢ ἐγγυτέρω στῆσαι Ἀθηναίοις τὸν φόβον περὶ τῆς θαλάσσης. C. Hofer, pour sa part, ajoute relativement à la référence homérique : « Sans nul doute Hérodote faisait déjà recours au passage mentionné d'Homère en 1.11, où il fait parler ainsi l'épouse de Candaule à Gygès : νῦν τοι δυῶν κτλ. »[67] : il s'agit du célèbre épisode où Gygès se voit proposer l'alternative de tuer Candaule pour devenir lui-même roi, ou de périr lui-même sous le coup d'autrui. Il nous semble cependant que ce dilemme, lui aussi formulé au moyen d'une structure disjonctive, est plus proprement tragique que ne l'est l'alternative des autres passages, dont le rapprochement singulier avec le paradigme homérique se justifie d'ailleurs plus explicitement par l'emploi du

[65] Voir chap. III, II. B.

[66] C. HOFER : « In Her. VII, 11 giebt Xerxes dem Artabanos gegenüber seine Entschiedenheit in homerischer Sprache kund, wenn er sagt […]. Man vergleiche die Entschiedenheit des Odysseus dem Eurymachos gegenüber Hom. χ 65 […]. »

[67] C. HOFER : « Ohne Zweifel benützte Herodot die zuletzt angeführte Stelle aus Homer schon I, 11, wo er die Gemahlin des Kandaules zu Gyges also sprechen lässt : νῦν τοι δυῶν κτλ. »

verbe Hdt. προκέεται, προκειμένου ~ Hom. παράκειται. Nous retiendrons donc que seuls les deux passages d'Hdt. 7.11 et 9.60 peuvent avoir subi l'influence homérique.

(xxiv) Ὦ βασιλεῦ, οὔτε σε ἀποκρύψω οὔτε σκήψομαι τὸ μὴ εἰδέναι τὴν ἐμεωυτοῦ οὐσίην, ἀλλ᾽ ἐπιστάμενός τοι ἀτρεκέως καταλέξω (7.28)

Cette phrase qui ouvre la réponse du Lydien Pythios à Xerxès l'interrogeant sur ses richesses : « *O Roi, je ne te cacherai ni ne feindrai d'ignorer ma fortune, mais la sachant, je te l'exposerai avec exactitude* », offre un nouvel exemple de contamination, comme l'indique C. Hofer qui écrit : « ainsi sont convoquées deux expressions homériques, à savoir le propos adressé par Ménélas à Télémaque dans Hom. *Od*. 4.350 : τῶν οὐδέν τοι ἐγὼ κρύψω ἔπος οὐδ᾽ ἐπικεύσω, et celui de Dolon devant Ulysse dans Hom. *Il*. 10.413 : τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μάλ᾽ ἀτρεκέως καταλέξω »[68]. W. Aly indique pour sa part une triple origine[69], en ajoutant *Od*. 11.368 ἐπισταμένως κατέλεξας. G. Steinger enfin étudie lui aussi le discours d'Hérodote, pour y déceler les mêmes influences[70].

Mais il faut observer que les vers homériques invoqués relèvent une fois de plus du style formulaire. Ainsi le vers τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μάλ᾽ ἀτρεκέως καταλέξω, qui figure en *Il*. 10.413, reparaît dans le même passage en 10.427, ainsi qu'en *Od*. 24.123 et 24.303. De même, le vers τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μάλ᾽ ἀτρεκέως καταλέξω figure non seulement en *Od*. 4.350, mais également en 17.141. Quant au stylème consistant à formuler deux fois la même idée, d'abord par négation de son contraire (Hdt. οὔτε σε ἀποκρύψω οὔτε σκήψομαι…), puis sous forme affirmative (Hdt. ἀλλ᾽ ἐπιστάμενός τοι ἀτρεκέως καταλέξω), il est lui aussi d'origine homérique : il convient de citer ici le vers *Od*. 17.154 ἀτρεκέως γάρ τοι μαντεύσομαι οὐδ᾽ ἐπικεύσω (qui procède dans l'ordre inverse).

On peut en conclure qu'Hérodote contamine ici diverses formules homériques de dévoilement, tout en recourant à un stylème spécifiquement homérique. On notera pour finir que la phrase s'ouvre et se clôt sur des séquences dactyliques, avec, après l'apostrophe ὦ βασιλεῦ (— υυ —), l'expression οὔτε σ(ε) ἀποκρύψω (— υυ | — — | —), et dans la seconde proposition, ἐπιστάμενός τοι ἀτρεκέως καταλέξω (υ | — υυ | — — | — υυ | — υυ | — —), qui reprend d'ailleurs littéralement l'expression formulaire homérique.

(xxv) Ἐς θυμὸν ὧν βάλεο (7.51) ; καὶ τόδε ἐς θυμὸν βάλεο (8.68)

Cette expression injonctive signifiant « mets-toi dans le cœur » (une pensée, une parole) apparaît dans deux discours : celui d'Artabane à Xerxès en 7.51 : Ἐς θυμὸν ὧν βάλεο καὶ

[68] C. HOFER : « so sind zwei homerische Wendungen herangezogen, nämlich die Äusserung des Menelaos dem Telemachos gegenüber Hom. δ 350 […] und des Dolon vor Odysseus Hom. K 413 […]. ».
[69] W. ALY, p. 267: « nach *Od*. 4.350 + 11.368 + *Il*. 10.413. »
[70] G. STEINGER, p. 79-84.

τὸ παλαιὸν ἔπος ὡς εὖ εἴρηται, τὸ μὴ ἅμα ἀρχῇ πᾶν τέλος καταφαίνεσθαι « *Mets-toi donc dans le cœur aussi* l'ancienne parole, comme elle est juste — qu'au commencement toute la fin n'apparaît pas » ; et celui d'Artémise au même Xerxès en 8.68 : Πρὸς δέ, ὦ βασιλεῦ, καὶ τόδε ἐς θυμὸν βάλεο, ὡς τοῖσι μὲν χρηστοῖσι τῶν ἀνθρώπων κακοὶ δοῦλοι φιλέουσι γίνεσθαι, τοῖσι δὲ κακοῖσι χρηστοί « En outre, ô Roi, *mets-toi aussi ceci dans le cœur*, que les hommes bons ont bien souvent des esclaves méchants, et les méchants des bons ». On constate que dans les deux cas, l'expression ἐς θυμὸν βάλεο introduit une proposition de registre gnomique.

Or on ne peut manquer de songer ici au vers formulaire homérique ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ᾽ ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν, qui apparaît dans sept passages de l'*Iliade* (1.297, 4.39, 5.259, 9.611, 16.444, 16.851, 21.94) et autant de l'*Odyssée* (11.454, 16.281, 16.299, 17.548, 19.236, 19.495, 19.570). L'expression hérodotéenne reformule celle d'Homère au moyen de la synonymie (Hom. ἐνὶ φρεσί ~ Hdt. ἐς θυμόν), et recompose au sein de l'œuvre en vertu de sa récurrence une dimension formulaire, — tout en rapprochant l'un de l'autre les deux passages dans lesquels elle figure, adressée comme elle l'est dans les deux cas au souverain Xerxès par un proche conseiller qui fait fonction d'instance morale. La récurrence interne de l'expression dans l'œuvre d'Hérodote compose ainsi un effet de sens d'ordre intratextuel qui transcende la simple dimension formulaire.

(xxvi) Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων (7.159)

L'origine homérique de cette phrase prononcée par le Spartiate Syagros en réponse au discours de Gélon est manifeste, et relevée comme il se doit par tous les commentateurs. La phrase intégrale est la suivante : Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων πυθόμενος Σπαρτιήτας τὴν ἡγεμονίην ἀπαραιρῆσθαι ὑπὸ Γέλωνός τε καὶ Συρηκοσίων « *Certes, il se lamenterait fort, Agamemnon fils de Pélops*, en apprenant que les Spartiates se voient retirer l'hégémonie par Gélon et les Syracusains ! » La référence homérique est pour sa part en *Il*. 7.125 la phrase de Nestor : Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς, κτλ. « Certes, il se lamenterait fort, le vieux Pélée conducteur de chars ! », etc.

Comme le remarque G. Steinger : « Hérodote se tient ici, du point de vue verbal, extraordinairement près de son modèle. Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε est pris littéralement à Homère. La seconde moitié de la citation a subi des modifications significatives, bien que d'une manière tout à fait étonnante, le rythme dactylique — excepté la longueur de Πηλοπίδης qui fait défaut — ait été conservé »[71].

[71] G. STEINGER, p. 34 : « Herodot hält sich sprachlich außerordentlich eng an die Vorlage. Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ist wörtlich aus Homer genommen. Die zweite Hälfte des Zeitats hat bedeutende Veränderungen erfahren, obwohl im ganzen erstaunlicherweise der daktylische Rhythmus – bis auf die fehlende Länge in Πελοπίδης – beibehalten worden ist. »

Si la proximité des deux phrases est effectivement remarquable, due comme elle l'est à la reprise littérale du premier hémistiche homérique et à la conservation quasi intégrale du rythme dactylique, il faut ajouter que le lieu amétrique — Πελοπίδης — fournit lui aussi, sous forme paronymique, un écho lexical au Πηλεύς homérique, tout se passant comme si cette nouvelle coïncidence compensait en quelque sorte l'amétrisme. Il est d'ailleurs probable que la conjonction de ces phénomènes soit intentionnellement destinée à créer un effet de surprise qui résiderait dans la superposition *presque* parfaite des deux phrases, laissant émerger sur le mode de l'écart prosodique la spécificité de la reformulation hérodotéenne[72].

(xxvii) ᾽Αλλ᾽ ἐμοὶ πείθεο (8.62), ᾽Αλλὰ πείθεσθε · πολλοῦ γὰρ ὑμῖν ἄξια ταῦτα (8.140)

Dans ces deux phrases, un locuteur conclut son discours par une exhortation adressée au destinataire, l'invitant à se laisser persuader par ses propos. Or, c'est là un motif d'origine homérique. Ainsi, en note au discours de Thémistocle à Eurybiade (8.62) : Σὺ εἰ μενέεις αὐτοῦ, καὶ μένων ἔσεαι ἀνὴρ ἀγαθός · εἰ δὲ μή, ἀνατρέψεις τὴν Ἑλλάδα · τὸ πᾶν γὰρ ἡμῖν τοῦ πολέμου φέρουσι αἱ νέες. ᾽Αλλ᾽ ἐμοὶ πείθεο. Εἰ δὲ ταῦτα μὴ ποιήσῃς, κτλ. « Toi, si tu restes ici, tu seras en restant un homme brave ; sinon, tu ruineras la Grèce ; car toutes nos chances à la guerre reposent sur nos vaisseaux. *Allons, crois-moi*. Si tu ne fais pas cela », etc., H. Stein écrit : « ἀλλά conduit en raccourci interruptif la décision de son exécution et de sa motivation à son objectif, par-dessus la demande immédiate. En liaison explicite avec πείθεσθαι (6.11, 8.140β, 9.9, 9.46) courant particulièrement chez Homère : Il. 1.259 ἀλλὰ πίθεσθ᾽, 2.139 ἀλλ᾽ ἄγετ᾽ ὡς ἂν ἐγὼ εἰπώ, πειθώμεθα πάντες »[73].

Quant à la fin du discours d'Alexandre de Macédoine aux Athéniens (8.140) ᾽Αλλὰ πείθεσθε · πολλοῦ γὰρ ὑμῖν ἄξια ταῦτα, εἰ βασιλεύς γε ὁ μέγας μούνοισι ὑμῖν Ἑλλήνων τὰς ἁμαρτάδας ἀπιεὶς ἐθέλει φίλος γενέσθαι « *Allons, croyez-moi : c'est pour vous très méritoire* que le Grand Roi vous pardonne, seuls entre les Grecs, vos fautes, et consente à devenir votre ami », elle est également rapprochée d'Homère par C. Hofer : « Nestor tient un discours semblable devant Achille et Agamemnon, lorsqu'il dit dans Hom. Il. 1.259 : ἀλλὰ πίθεσθ᾽. ἀμφὼ δὲ νεωτέρω ἐστὸν ἐμεῖο ou en 1.274 : ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὔμμες · ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον. Hérodote a seulement abandonné l'ouverture dactylique par un changement de temps, quoiqu'il semble plutôt accorder sa préférence à l'aoriste lorsqu'il conduit en raccourci interruptif par une expression vivante le discours de son exécution et de sa motivation à son objectif […] ; *il se maintient ainsi, ici encore, comme un*

[72] Cf. G. STEINGER, p. 34, note : « Möglicherweise ist der daktylische Rhythmus absichtlich unterbrochen, wofür immerhin sprechen könnte, daß später die Prosarhythmen ja gerade *nicht metrisch* sein dürfen ».

[73] H. STEIN, *ad* 8.62 : « ἀλλά führt abkürzend und abbrechend mit lebhafter Wendung die Reck von der bisherigen Ausführung und Begründung zu ihrem Zeile, der unmittelbaren Forderung hinüber. Namentlich in Verbindung mit πείθεσθαι (6.11.13, 8.140β13 und 9.9.11, 46.12) besonders bei Homer häufig : *Il.* A 259 ἀλλὰ πίθεσθ᾽, B 139 ἀλλ᾽ ἄγετ᾽ ὡς ἂν ἐγὼ εἰπώ, πειθώμεθα πάντες. »

imitateur autonome »[74]. — Nous ajouterons à ces exemples ἀλλ᾽ ἐμοί τε πείθεσθε qui figure en 6.11 aux côtés de l'expression ἐπὶ γήραος οὐδῷ (cf. ci-dessus, § xxi).

(xxvii) Εἰπεῖν μοι πρὸς βασιλέα, Μαρδόνιε, ὡς ἐγὼ τάδε λέγω (8.68α)

L'infinitif injonctif qui ouvre ce discours d'Artémise à Mardonios (8.68α) : Εἰπεῖν μοι πρὸς βασιλέα, Μαρδόνιε, ὡς ἐγὼ τάδε λέγω, οὔτε κακίστη γενομένη ἐν τῇσι ναυμαχίῃσι τῇσι πρὸς Εὐβοίῃ οὔτε ἐλάχιστα ἀποδεξαμένη « *Dis pour moi au Roi,* Mardonios, ce que je te dis moi-même, qui n'ai pas été la plus lâche dans les combats navals livrés près de l'Eubée ni n'ai accompli les moindres exploits », est mis en relation par H. Stein et C. Hofer avec un parallèle homérique. Ainsi, écrit Hofer, « la fière Artémise s'adresse ainsi à Mardonios dans Hdt. 8.68 : εἰπεῖν μοι, Pénéléos dans Hom. *Il*. 14.501 ouvre tout de même sa grande allocution devant les Troyens, lorsqu'il dit : εἰπέμεναί μοι, bien que la différence dialectale entre les deux passages ne soit pas insignifiante, mais offre une preuve qu'Hérodote tend là encore à l'autonomie »[75]. Le vers homérique, cité par H. Stein, est le suivant (*Il*. 14.501) : Εἰπέμεναί μοι, Τρῶες, ἀγαυοῦ Ἰλιονῆος # πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ γοήμεναι ἐν μεγάροισιν « Troyens, allez dire aux parents du noble Ilionée / de remplir tous deux leur palais de longs gémissements » (trad. F. Mugler). On pourrait ne voir là qu'une coïncidence fortuite, si ce parallèle n'était confirmé par la phrase d'introduction du discours d'Artémise, qui présente également un motif homérique[76]. — On retiendra ici de l'analyse de C. Hofer, comme représentative du traitement d'ensemble des réminiscences homériques, la relation particulière d'Hérodote à son modèle, à la fois suffisamment proche pour lui fournir des échos indubitables, mais engagée cependant sur la voie d'une autonomie personnelle qui démarque le texte hérodotéen de son intertexte et constitue la condition d'une authentique création littéraire.

b) <u>Réminiscences dans le discours du narrateur hérodotéen</u>

(i) ἄστεα ἀνθρώπων (1.5)

[74] C. HOFER : « Eine ähnliche Sprache führt Nestor vor Achilleus und Agamemnon, wenn er Hom. A 259 sagt […], oder A 274 […]. Herodot mied nur den hexametrischen Eingang durch Änderung des Tempus, wiewohl er sonst, wenn er abkürzend und abbrechend mit lebhafter Wendung die Rede von der bisherigen Ausführung und Begründung zu ihrem Ziele, der unmittelbaren Forderung, hinüberführt, dem Aorist den Vorzug zu geben scheint ; *er bewährt sich also auch hier als selbständigen Nachahmer* » (nous soulignons).

[75] C. HOFER : « die stolze Artemisia spricht den Mardonios in Her. VIII, 68, 1 also an : εἰπεῖν μοι, Peneleos Hom. Ξ 501 eröffnet seine Grosssprecherei vor den Troern ganz so, wenn er sagt, εἰπέμεναί μοι, obwohl der dialektische Unterschied zwischen beiden Stellen nicht bedeutungslos ist, sondern einen Beweis bietet, dass Herodot auch nach Selbständigkeit strebt. »

[76] Voir ci-dessous, § c) (iii).

Comme le note C. Hofer, « lorsqu'Hérodote dit de lui-même en 1.5 : ὁμοίως σμικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξιών, il a alors à l'esprit le souvenir d'Hom. *Od.* 1.3 : πολλῶν δ᾽ ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω et laisse clairement comprendre qu'il compte travailler d'après des principes homériques »[77]. Nous n'en dirons pas davantage pour l'instant, réservant pour plus tard l'examen détaillé de cette réminiscence effectivement très signifiante[78].

(ii) πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς (1.201 ; 3.98 ; 4.44 ; 7.58), πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (1.204 ; 4.40) ; etc.

Cette formule de circonstanciation spatiale est relevée par C. Hofer, avec la redondance qui la caractérise, comme étant d'inspiration homérique : « Pour la définition de la circonstance spatiale, Hdt. dit en 1.201 : πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς, Homère en *Il.* 12.239 : πρὸς ἠῶ τ᾽ ἠέλιόν τε. C'est ainsi qu'Hérodote a explicité le second membre »[79]. H. Stein observe de même, en note à Hdt. 1.201 : « πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς, expression formée sur l'homérique πρὸς ἠῶ τ᾽ ἠέλιόν τε (Il. 12.239, Od. 13.240) ; de même en 3.98, 4.44, 7.58). Semblablement πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (1.204.3, 4.40.4) »[80], renseignant ainsi sur le caractère formulaire de l'expression homérique, et sur sa récurrence au sein de l'œuvre d'Hérodote.

La désignation homérique du point cardinal de l'« est » revêt en effet chez Homère la forme du syntagme πρὸς ἠῶ τ᾽ ἠέλιόν τε #, en *Il.* 12.239, *Od.* 9.26, 13.240. Il s'agit donc d'un élément du formulaire homérique, — qu'Hérodote reformule de deux façons : — (1) πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς « vers l'aurore et le lever du soleil », dans quatre passages dont le premier est consacré aux Massagètes[81], le deuxième aux Indiens[82], le troisième au périple de Scylax de Caryanda, envoyé par Darius pour explorer l'Asie[83], le quatrième enfin, à

---

[77] C. HOFER : « Wenn Herodot I, 5 von sich selbst sagt […], so hat er Hom. α 3 […] in Erinnerung und gibt klar genug zu erkennen, daß er nach homerischen Grundsätzen arbeiten wolle. » La coïncidence est déjà relevée par H. Stein, *ad loc.* : « ἄστεα ἀνθρώπων 'Wohnsitze der Menschen' erinnert an *Od.* α 3 πολλῶν ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα ».

[78] Cf. ci-dessous, II. A.

[79] C. HOFER : « Zur Bestimmung örtlicher Verhältnisse sagt Her. I, 201[…], Hom. M 239 […]. Somit hat Herodot das zweite Glied erklärt. »

[80] H. STEIN, *ad loc.* : « πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς, ein dem Homerischen πρὸς ἠῶ τ᾽ ἠέλιόν τε πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (1.204.3, 4.40.4) » (*Il.* M 239, *Od.* ν 240) nachgebildeter Ausdruck ; ebenso noch 3.98.5, 4.44.8, 7.58.7. Ähnlich πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (1.204.3, 4.40.4) »

[81] 1.201 Τὸ δὲ ἔθνος τοῦτο καὶ μέγα λέγεται εἶναι καὶ ἄλκιμον, οἰκημένον δὲ πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς, πέρην τοῦ Ἀράξεω ποταμοῦ, ἀντίον δὲ Ἰσσηδόνων ἀνδρῶν.

[82] 3.98 Ἔστι τῆς Ἰνδικῆς χώρης τὸ πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα ψάμμος · τῶν γὰρ ἡμεῖς ἴδμεν, τῶν καὶ πέρι ἀτρεκές τι λέγεται, πρῶτοι πρὸς ἠῶ καὶ ἡλίου ἀνατολὰς οἰκέουσι ἀνθρώπων τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ Ἰνδοί · Ἰνδῶν γὰρ τὸ πρὸς τὴν ἠῶ ἐρημίη ἐστὶ διὰ τὴν ψάμμον.

[83] 4.44 Οἱ δὲ ὁρμηθέντες ἐκ Κασπατύρου τε πόλιος καὶ τῆς Πακτυϊκῆς γῆς ἔπλεον κατὰ ποταμὸν πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς ἐς θάλασσαν, διὰ θαλάσσης δὲ πρὸς ἑσπέρην πλέοντες τριηκοστῷ μηνὶ ἀπικνέονται ἐς τοῦτον τὸν χῶρον ὅθεν ὁ Αἰγυπτίων βασιλεὺς τοὺς Φοίνικας τοὺς πρότερον εἶπα ἀπέστειλε περιπλέειν Λιβύην.

l'itinéraire de la flotte de Xerxès[84] ; — (2) πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα « vers l'aurore et le soleil levant », dans deux autres développements géographiques consacrés respectivement aux parages de la mer Caspienne[85] et aux régions qui se trouvent à l'est de la Perse[86]. — La phraséologie redondante des deux expressions, imitée d'Homère, ainsi que leur récurrence au sein de l'œuvre, leur assure le statut de formule originel.

Mais Hérodote dépasse en l'occurrence la seule dimension transpositive ou « mimétique » en créant lui-même un jeu de formules similaires pour les trois autres points cardinaux. On note ainsi, pour le « sud » : πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον (ἄνεμον) « vers le sud et le (vent du) notos » en 2.8[87], 2.158[88], 4.99[89] et 7.129[90] ; pour l'« ouest » : ἀπ' ἑσπέρης τε καὶ ἡλίου δυσμέων « depuis l'ouest et le coucher du soleil » en 2.31[91] ; pour le « nord », πρὸς ἄρκτου τε καὶ βορέω ἀνέμου « vers le nord et le vent du borée » en 3.102[92]. Ces expressions alternent librement dans l'œuvre avec la désignation simple ; aussi, lorsqu'elles apparaissent, est-ce pour poétiser le contexte, sur le modèle d'une formule homérique dont elles constituent les prolongements proprement hérodotéens : exemple remarquable d'enrichissement du formulaire homérique, affranchi cependant comme il l'est par la prose des contraintes du mètre.

(iii) … γέρανοι δὲ φεύγουσαι τὸν χειμῶνα τὸν ἐν τῇ Σκυθικῇ χώρῃ (2.22)

Dans le développement qu'il consacre aux crues singulières du Nil, Hérodote réfute entre autres l'hypothèse selon laquelle le fleuve proviendrait de la fonte des neiges. Cette réfutation s'appuie sur divers arguments : premièrement, les vents chauds qui soufflent des pays où il

---

[84] 7.58 Ὁ μὲν γὰρ πρὸς ἑσπέρην ἔπλεε, ἐπὶ Σαρπηδονίης ἄκρης ποιεύμενος τὴν ἄπιξιν, ἐς τὴν αὐτῷ προείρητο ἀπικομένῳ περιμένειν · ὁ δὲὲ κατ' ἤπειρον στρατὸς πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολὰς ἐποιέετο τὴν ὁδὸν διὰ τῆς Χερσονήσου, ἐν δεξιῇ μὲν ἔχων τὸν Ἕλλης τάφον τῆς Ἀθάμαντος, ἐν ἀριστερῇ δὲ Καρδίην πόλιν, διὰ μέσης δὲ πορευόμενος πόλιος τῇ οὔνομα τυχξάνει ἐὸν Ἀγορή.

[85] 1.204 Τὰ μὲν δὴ πρὸς ἑσπέρην τῆς θαλάσσης ταύτης τῆς Κασπίης καλεομένης ὁ Καύκασις ἀπέργει, τὰ δὲ πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα πεδίον ἐκδέκεται πλῆθος ἄπειρον ἐς ἄποψιν.

[86] 4.40 Ταῦτα μὲν ἀπὸ Περσέων τὰ πρὸς ἑσπέρης τῆς Ἀσίης ἔχοντά ἐστι. Τὰ δὲ κατύπερθε Περσέων καὶ Μήδων καὶ Σασπείρων καὶ Κόλχων, τὰ πρὸς ἠῶ καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα, ἔνθεν μὲν ἡ Ἐρυθρὴ παρήκει θάλασσα, πρὸς βόρεω δὲ ἡ Κασπίη τε θάλασσα καὶ ὁ Ἀράξης ποταμός, ῥέων πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα.

[87] 2.8 Τῇ μὲν γὰρ τῆς Ἀραβίης ὄρος παρατέταται, φέρον ἀπ' ἄρκτου πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον, αἰεὶ ἄνω τεῖνον ἐς τὴν Ἐρυθρὴν καλεομένην θάλασσαν, κτλ.

[88] 2.158 Τοῦ ὦν δὴ ὄρεος τούτου παρὰ τὴν ὑπωρείην ἧκται ἡ διῶρυξ ἀπ' ἑσπέρης μακρὴ πρὸς τὴν ἠῶ, καὶ ἔπειτα τείνει ἐς διασφάγας, φέρουσα ἀπὸ τοῦ ὄρεος πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον ἐς τὸν κόλπον τὸν Ἀράβιον.

[89] 4.99 Ἀπὸ Ἴστρου αὕτη ἤδη <ἡ> ἀκταίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον κειμένη, μέχρι πόλιος Καρκινίτιδος καλεομένης.

[90] 7.129 Τὴν δὲ Θεσσαλίην λόγος ἐστὶ τὸ παλαιὸν εἶναι λίμνην, ὥστε γε συγκεκλημένην πάντοθεν ὑπερμήκεσι ὄρεσι · τὰ μ□ν γὰρ αὐτῆς πρὸς τὴν ἠῶ ἔχοντα τό τε Πήλιον ὄρος καὶ ἡ Ὄσσα ἀποκλήιει συμμίσγοντα τὰς ὑπωρείας ἀλλήλοισι, τὰ δὲ πρὸς βορέω ἀνέμου Ὄλυμπος, τὰ δὲ πρὸς ἑσπέρην Πίνδος, τὰ δὲ πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ ἄνεμον νότον ἡ Ὄθρυς.

[91] 2.31 Ῥέει δὲ ἀπὸ ἑσπέρης τε καὶ ἡλίου δυσμέων.

[92] 3.102 Ἄλλοι δὲ τῶν Ἰνδῶν Κασπατύρῳ τε πόλι καὶ τῇ Πακτυϊκῇ χώρῃ εἰσὶ πρόσοικοι, πρὸς ἄρκτου τε καὶ βόρεω ἀνέμου κατοικημένοι τῶν ἄλλων Ἰνδῶν, οἳ Βακτρίοισι παραπλησίην ἔχουσι δίαιταν.

vient ; deuxièmement, le fait qu'il n'y a jamais ni pluie ni glace dans la contrée en question ; troisièmement, le teint noir des hommes qui y habitent, dû selon lui à la chaleur. Enfin (2.22) : Ἰκτῖνοι δὲ καὶ χελιδόνες δι᾽ ἔτεος ἐόντες οὐκ ἀπολείπουσι, γέρανοι δὲ φεύγουσαι τὸν χειμῶνα τὸν ἐν τῇ Σκυθικῇ χώρῃ γινόμενον φοιτῶσι ἐς χειμασίην ἐς τοὺς τόπους τούτους « Les milans et les hirondelles ne cessent d'y demeurer toute l'année, *et les grues, fuyant l'hiver qui affecte la contrée scythe, se rendent dans ces lieux pour hiverner* ». Or, le motif des grues fuyant l'hiver figure déjà chez Homère, comme le rappelle H. Stein, renvoyant en note à Hom. *Il*. 3.3 sq. : ἠύτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρό, # αἵ τ᾽ ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον # κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπ᾽ Ὠκεανοῖο ῥοάων « On eût dit de ces cris que poussent vers le ciel les grues, / Lorsque, fuyant l'hiver et ses averses de déluge, / Elles s'envolent en criant jusqu'au fleuve Océan » (trad. F. Mugler). S'agit-il là d'une coïncidence fortuite ? Deux éléments permettent d'infirmer cette hypothèse : d'une part, le fait que le passage homérique est l'une de ces fameuses comparaisons caractéristiques du style formulaire ; d'autre part, le fait qu'Hérodote, à la fin de ce développement, nomme explicitement Homère au nombre des poètes qui ont pu inventer précisément le nom de l'Océan, par lequel certains autres expliquent le phénomène des crues inverses du Nil (οὔ γάρ τινα ἔγωγε οἶδα ποταμὸν Ὠκεανὸν ἐόντα, Ὅμηρον δὲ ἤ τινα τῶν πρότερον γενομένων ποιητέων δοκέω τοὔνομα εὑρόντα ἐς ποίησιν ἐσενείκασθαι « pour ma part, je ne sache pas qu'existe un fleuve Océan, et je pense que c'est Homère ou un autre des poètes qui ont existé dans le passé qui a inventé ce nom et l'a introduit en poésie ») : cette mention des poètes et notamment d'Homère à quelques lignes de la présence d'un motif déjà homérique dont elle mentionne d'ailleurs un élément de poids confirme bien le caractère conscient de la réminiscence.

(iv) Τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισι νόμος ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλάς (2.36)

C'est du passage consacré à l'inversion des mœurs égyptiennes qu'est extraite cette phrase décrivant les coutumes capillaires en cas de deuil (2.36) : Τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισι νόμος ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλάς τοὺς μάλιστα ἱκνέεται, Αἰγύπτιοι δὲ ὑπὸ τοὺς θανάτους ἀνιεῖσι τὰς τρίχας αὔξεσθαι τάς τε ἐν τῇ κεφαλῇ καὶ τῷ γενείῳ, τέως ἐξυρωμένοι « Chez les autres hommes, *la coutume en cas de deuil est que les personnes les plus proches se rasent la tête* ; les Egyptiens, lors des décès, laissent au contraire pousser leurs cheveux — ceux de la tête comme les poils du menton — qu'ils portaient jusque-là rasés ». L'expression ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλάς a été considérée dans notre première partie pour l'allitération en κ qui la caractérise[93] ; mais elle fournit aussi un écho à un motif homérique. H. Stein rapproche ainsi, *ad loc*., les vers d'*Od*. 4.197-198 τοῦτό νυ καὶ γέρας οἷον ὀϊζυροῖσι βροτοῖσι # κείρασθαί τε κόμην βαλέειν τ᾽ ἀπὸ δάκρυ παρειῶν

[93] Cf. chap. I, I.

« Aussi n'est-il pas d'autre hommage pour ces malheureux / que de couper sa chevelure et de mouiller ses joues de larmes » (trad. Ph. Jaccottet), ainsi que dans *Il*. 23.141 la description d'Achille portant le deuil de Patrocle : στὰς ἀπάνευθε πυρῆς ξανθὴν ἀπεκείρατο χαίτην « S'éloignant du bûcher, il coupa ses beaux cheveux blonds ». Dans ces deux passages où le rasage de la chevelure est en effet synonyme de deuil, les syntagmes κείρασθαί τε κόμην et ἀπεκείρατο χαίτην préfigurent en effet l'expression hérodotéenne. On constate alors que le phonopoétisme est lui aussi inscrit en germe chez Homère, mais savamment reformulé et accentué par Hérodote.

(v) οὐκ εἶναι ἀδαὴς ἀλλ᾽ ἔμπειρος (2.49)

Nous avons déjà vu plus haut[94] comme étant d'ascendance homérique un exemple d'affirmation intensive par négation du contraire. En 2.43, la locution οὐκ ἥκιστα ἀλλὰ μάλιστα « non le moins, mais le plus » en offre un nouvel exemple. Quelques paragraphes plus loin, la mention du culte rendu à Dionysos par les Egyptiens en fournit un troisième, avec la phrase (2.49) : Ἤδη ὦν δοκέει μοι Μελάμπους ὁ Ἀμυθέωνος τῆς θυσίης ταύτης οὐκ εἶναι ἀδαὴς ἀλλ᾽ ἔμπειρος « Il me semble que déjà Mélampous, fils d'Amythéon, *n'était pas ignorant, mais bien au fait* de ce sacrifice ». Si l'adjectif ἀδαής a été étudié dans notre lexique poétique comme un possible poétisme lyrique[95], le stylème en question rappelle de près pour le sens le vers d'*Od*. 2.170 οὐ γὰρ ἀπείρητος μαντεύομαι ἀλλ᾽ ἔϋ εἰδώς « Et je ne prédis pas comme un novice, mais en sage » (trad. Ph. Jaccottet).

(vi) Φέρε νυν καὶ ἄλλο εἴπω (2.105)

C. Hofer écrit au sujet de cette phrase du livre II : « Pour l'expression de son sentiment personnel […], Hérodote affirme en 2.105 : φέρε νυν καὶ ἄλλο εἴπω, et enchaîne l'idée suivante de façon asyndétique, comme Homère, lorsqu'il fait parler par exemple en *Od*. 16.299 Ulysse à son fils Télémaque : ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ᾽ ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν »[96]. Le vers homérique cité — « J'ajouterai ceci, et mets-toi bien la chose en tête » (trad. F. Mugler) — est en réalité un vers formulaire, qui apparaît dans d'aussi nombreux passages qu'*Il*. 1.297, 4.39, 5.259, 9.611, 15.212, 16.444, 16.851, 21.94, 23.82, ou encore *Od*. 11.454, 16.281, 16.299, 17.548, 19.236, 19.495, 19.570, sans en compter d'autres où le second hémistiche connaît quelques variantes. Hérodote a-t-il donc ce vers à l'esprit lorsqu'il déclare : Φέρε νυν καὶ ἄλλο εἴπω περὶ τῶν Κόλχων, ὡς Αἰγυπτίοισι προσφερέες εἰσί · λίνον μοῦνοι οὗτοί τε καὶ Αἰγύπτιοι ἐργάζονται κατὰ ταὐτά « *Allons, que je dise encore*

[94] Cf. ci-dessus, a) (xxiv).
[95] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[96] C. HOFER : « Zum Ausdruck seines eigenen Selbstgefühls, welches mitunter zur Skurrilität und Muthwilligkeit ausartete, sagt Her. II, 105 […], und schliesst den folgenden Gedanken asyndetisch an, wie Homer, wenn er z. B. π 299 den Odysseus zu seinem Sohne Telemachos sagen lässt […]. »

autre chose au sujet des Colchidiens, comme ils sont proches des Egyptiens : eux seuls avec les Egyptiens travaillent le lin de la même manière », etc. ? Dans la mesure où, comme on a pu le voir plus haut (cf. a_1) xxiv), le second hémistiche du vers homérique a été la source d'une autre réminiscence[97], il est fort possible que le premier soit ici effectivement sous-jacent ; on notera toutefois que la formulation d'Hérodote prend quelque distance avec l'original, en suppléant au futur accompagné de la particule confirmative τοι, un subjonctif exhortatif soutenu par la locution φέρε νυν.

(vii) ἵστασαν χοροὺς παρθένων τε καὶ ἡϊθέων (3.48)

Le terme ἡΐθεος a été considéré dans notre lexique poétique comme étant un homérisme[98]. Il apparaît en 3.48, au sujet de la fête instituée par les Samiens, dans la phrase ἵστασαν χοροὺς παρθένων τε καὶ ἡϊθέων « ils instituèrent *des chœurs de jeunes filles et de jeunes gens* ». Or, cette occurrence est rapprochée par C. Hofer du vers homérique d'*Il.* 18.593 ἔνθα μὲν ἡΐθεοι καὶ παρθένοι ἀλφεσίβοιαι # ὠρχεῦντ(ο) « et où garçons et jeunes filles des plus recherchées / dansaient » (trad. F. Mugler), représentant une scène du bouclier d'Achille. L'identité du syntagme « jeunes gens et jeunes filles », seulement inversé chez Hérodote par rapport à Homère, ainsi que du motif de la danse invite en effet à rapprocher ces deux passages.

(viii) ἡ Αἰθιοπίη χώρη ἐσχάτη τῶν οἰκεομένων (3.114) ; τῶν μὲν δὴ ὑπὲρ Αἰγύπτου Αἰθιόπων…, οἱ δὲ ἀπὸ ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες (διξοὶ γὰρ δὴ ἐστρτεύοντο) (7.70)

Hérodote présente au livre III l'Ethiopie comme une contrée se trouvant aux « confins du monde » (3.114) : Ἀποκλινομένης δὲ μεσαμβρίης παρήκει πρὸς δύνοντα ἥλιον ἡ Αἰθιοπίη χώρη ἐσχάτη τῶν οἰκεομένων « Au déclin du midi se trouve, en face du soleil couchant, la terre éthiopienne, *aux confins de la terre habitée* ». Par ailleurs, au livre VII, lors du catalogue des troupes de Xerxès, il observe que les Ethiopiens se divisent en deux peuples (7.70) Τῶν μὲν δὴ ὑπὲρ Αἰγύπτου Αἰθιόπων καὶ Ἀραβίων ἦρχε Ἀρσάμης, οἱ δὲ ἀπὸ ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες (διξοὶ γὰρ δὴ ἐστρατεύοντο) προσετετάχατο τοῖσι Ἰνδοῖσι, διαλλάσσοντες εἶδος μὲν οὐδὲν τοῖσι ἑτέροισι, φωνὴν δὲ καὶ τρίχωμα μοῦνον · οἱ μὲν γὰρ ἀπὸ ἡλίου Αἰθίοπες ἰθύτριχές εἰσι, οἱ δ᾽ ἐκ τῆς Λιβύης οὐλότατον τρίχωμα ἔχουσι πάντων ἀνθρώπων « Donc, les Ethiopiens d'au-dessus de l'Egypte et les Arabes étaient sous le commandement d'Arsamès, et les Ethiopiens du côté du lever du soleil (*car ils étaient de deux sortes à participer à l'expédition*) étaient rangés auprès des Indiens, ne différant en rien des autres par l'apparence, mais seulement par la langue et la chevelure : en effet, les

[97] Cf. Ci-dessus, a) § xxv.
[98] Cf. chapitre III, II. B. Lexique poétique, *s. v.*

Ethiopiens orientaux ont les cheveux raides, et ceux de la Libye ont la chevelure la plus bouclée de tous les hommes ».

Ces deux motifs, comme l'observe H. Stein en note aux passages, rappellent les vers du chant premier de l'*Odyssée* présentant le voyage de Poséidon chez les Ethiopiens (1.22-24) : ᾽Αλλ᾽ ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ᾽ ἐόντας, # Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν, # οἱ μὲν δυσομένου ῾Υπερίονος, οἱ δ᾽ ἀνιόντος « Mais Poséidon était parti chez les Visages-noirs / peuple coupé en deux, au bout du monde, / une part au Couchant, l'autre au Levant ». La coïncidence des motifs est également relevée par Schmid-Stählin. On observe ainsi les coïncidences suivantes : Hom. *Od*. 1.23 διχθά ~ Hdt. 7.70 διξοί (développé dans les deux passages) ; et Hom. *Od*. 1.23 ἔσχατοι ἀνδρῶν ~ Hdt. 3.114 ἐσχάτη τῶν οἰκεομένων. Le même passage homérique donne donc lieu chez Hérodote à deux réminiscences, portant, l'une sur le motif des « confins du monde », l'autre sur le celui des « doubles » Ethiopiens.

(ix) Ταῦτα μέν νυν ἐπὶ τοσοῦτο εἰρήσθω (4.45, 4.199) *vel sim*.

Selon C. Hofer, « Hérodote emploie souvent, par exemple en 4.199 la formule de conclusion noble : ταῦτα μέν νυν ἐπὶ τοσοῦτο εἰρήσθω. Un parallèle probant est offert par le discours d'Hector dans Hom. *Il*. 8.524, où il est dit : μῦθος δ᾽ ὃς μὲν νῦν ὑγιής, εἰρημένος ἔστω »[99]. Le rapprochement suggéré peut en effet se justifier par la double coïncidence : (1) d'un complexe particulaire : Hom. μὲν νῦν ~ Hdt. μέν νυν ; (2) de l'impératif verbal : Hom. εἰρημένος ἔστω ~ Hdt. εἰρήσθω. Or, tandis qu'en l'occurrence le vers homérique d'*Il*. 8.524 ne connaît qu'une occurrence ponctuelle, et que l'on ne trouve pas ailleurs la fin de vers … εἰρημένος ἔστω #, la phrase hérodotéenne reparaît telle quelle en 4.199. De plus, d'autres passages hérodotéens attestent une phrase similaire : ainsi 1.92 Καὶ περὶ μὲν ἀναθημάτων τοσαῦτα εἰρήσθω ; 2.34 Νείλου μέν νυν πέρι τοσαῦτα εἰρήσθω ; 2.76 Τοσαῦτα μὲν θηρίων πέρι εἰρήσθω ; 3.113 Τοσαῦτα μὲν θυωμάτων πέρι εἰρήσθω ; 4.15 ᾽Αριστέω μέν νυν πέρι τοσαῦτα εἰρήσθω ; 4.36 Καὶ ταῦτα μὲν ῾Υπερβορέων πέρι εἰρήσθω ; 4.127 ᾽Αμφὶ μὲν μάχῃ τοσαῦτα εἰρήσθω ; et 6.55 Καὶ ταῦτα μέν νυν περὶ τούτων εἰρήσθω. Tout se passe donc ici comme si Hérodote conférait à un motif ponctuel chez Homère une dimension formulaire, d'une part par reprise littérale (4.45 et 4.199), d'autre part en introduisant une variation phraséologique (autres exemples) qui témoigne de la liberté qu'il prend par rapport à son modèle.

[99] C. HOFER : « Herodot gebraucht oft, z. B. IV, 199 die vornehme Abschlussformel […]. Eine passende Parallele bietet die Rede Hektors Hom. Θ 524, wo es heisst […] ».

(x) ἐνιαυτοῦ δὲ περιφερομένου (4.72)

Cette formule de circonstance temporelle connaît une occurrence ponctuelle en 4.72, dans le passage consacré aux funérailles des rois scythes. Ἐνιαυτοῦ περιφερομένου signifie « *au bout d'un an révolu* », c'est-à-dire « quand l'année accomplit son cours, au terme d'une année » selon la traduction de H. Stein[100] qui invite à considérer le syntagme comme une transposition de l'homérique περιπλομένου ἐνιαυτοῦ, suivi en cela par C. Hofer[101]. Stein renvoie par ailleurs à trois autres passages d'Hérodote dénotant, le premier, le cycle des saisons (2.4) : καί σφι ὁ κύκλος τῶν ὡρέων ἐς τωὐτὸ περιιὼν παραγίνεται, les deux autres, dans les mêmes termes, le passage du temps (2.121α et 4.155) : χρόνου δὲ περιιόντος.

Le syntagme homérique de référence apparaît en vérité à trois reprises dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* : *Il*. 23.833 ἕξει μιν καὶ πέντε περιπλομένους ἐνιαυτοὺς # χρεώμενος « il pourra user de ce fer pendant plus de cinq ans » (trad. F. Mugler) ; *Od*. 1.16 ἀλλ᾽ ὅτε δὴ ἔτος ἦλθε περιπλομένων ἐνιαυτῶν « et lorsque dans le cercle des années vint le moment », et *Od*. 11.248 Χαῖρε, γύναι, φιλότητι · περιπλομένου δ᾽ ἐνιαυτοῦ # τέξεαι ἀγλαὰ τέκνα « Femme, réjouis-toi de notre union, car dans l'année / tu produiras de splendides enfants » (tradd. Ph. Jaccottet). Il s'agit donc d'une formule homérique, composant un second hémistiche. Nous pouvons dès lors observer que le syntagme hérodotéen, placé pour sa part en début de phrase, se trouve d'ailleurs en relation chiasmatique avec le syntagme homérique formulaire : Hom. περιπλομένου δ᾽ ἐνιαυτοῦ ~ Hdt. Ἐνιαυτοῦ δὲ περιφερομένου. Une fois de plus, la réminiscence homérique relève donc du style formulaire, et l'écho d'Hérodote s'accompagne d'un travail de reformulation synonymique.

(xi) πόδας τάχιστοι ; — ἀλλὰ τετρίγασι κατά περ αἱ νυκτερίδες (4.183)

Hérodote, passant en revue au livre IV les divers peuples libyens, consacre un passage aux Garamantes et mentionne alors les Troglodytes éthiopiens, auxquels les premiers « donnent la chasse » : Οἱ Γαράμαντες δὴ οὗτοι τοὺς Τρωγλοδύτας Αἰθίοπας θηρεύουσι τοῖσι τεθρίπποισι · οἱ γὰρ Τρωγλοδύται Αἰθίοπες πόδας τάχιστοι ἀνθρώπων πάντων εἰσὶ τῶν ἡμεῖς πέρι λόγους ἀποφερομένους ἀκούομεν. Σιτέονται δὲ οἱ Τρωγλοδύται ὄφις καὶ σαύρας καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν ἑρπετῶν · γλῶσσαν δὲ οὐδεμιῇ ἄλλῃ παρομοίην νενομίκασι, ἀλλὰ τετρίγασι κατά περ αἱ νυκτερίδες « Donc, ces Garamantes donnent la chasse aux Troglodytes éthiopiens, sur des quadriges : car les Troglodytes éthiopiens sont les hommes *aux pieds les plus rapides* de tous ceux dont nous avons connaissance transmise. Les Troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards et de ce genre de reptiles ; ils emploient une

[100] H. STEIN, *ad loc.* : « wenn das Jahr seinen Umlauf vollendet, beim Ablauf eines Jahres. »
[101] C. HOFER : « Ein bedeutenderes Ereigniss wird in Her. IV, 72 mit der Wendung […] eingeleitet, in Hom. λ 248 mit […]. »

langue qui ne ressemble à aucune autre : *ils poussent des cris aigus comme les chauves-souris* ».

Or, on relèvera ici deux réminiscences homériques : d'une part, la qualification des Troglodytes comme πόδας τάχιστοι ἀνθρώπων « les hommes aux pieds les plus rapides », qui fait évidemment songer au πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς ; d'autre part, la comparaison de leur langage aux cris aigus (τετρίγασι) des chauves-souris (νυκτερίδες), qui est en vérité inspirée de la comparaison homérique d'*Od*. 24.6 ὡς δ' ὅτε νυκτερίδες μυχῷ ἄντρου θεσπεσίοιο # τρίζουσαι ποτέονται « Comme les chauves-souris, dans un antre divin, / s'envolent en piaulant… » (trad. Ph. Jaccottet), l'élément comparé étant ici les âmes des prétendants morts, au cours de la seconde Catabase de l'*Odyssée*. — Les deux expressions homériques que sont l'épithète traditionnelle πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς et la comparaison dite homérique relèvent à ce titre du style formulaire.

(xii) καὶ θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες (5.49)

Hérodote relate ainsi, au livre V, l'arrivée chez Cléomène, roi de Sparte, d'Aristagoras de Milet, muni de sa carte du monde (5.49) : Τῷ δὴ ἐς λόγους ἤιε, ὡς Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, ἔχων χάλκεον πίνακα ἐν τῷ γῆς ἁπάσης περίοδος ἐνετέτμητο καὶ θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες « [Aristagoras] alla donc s'entretenir avec [Cléomène], d'après ce que disent les Lacédémoniens, muni d'une tablette sur laquelle était gravée le contour de la terre entière, *ainsi que toute la mer et tous les fleuves* ». La description ainsi faite de cette tablette n'est pas sans faire songer à *Il*. 21.195-196 οὐδὲ βαθυρρείταο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο # ἐξ οὗ γὰρ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα « et l'Océan impétueux avec ses vastes ondes, / d'où sont pourtant issus toute la mer et tous les fleuves » (trad. F. Mugler), passage d'ailleurs rapproché par H. Stein, *ad loc*.

(xiii) ὅσα δὲ ἐλευθερωθέντες ἔρξαν ἢ ἔπαθον (5.65)

Après avoir relaté la manière dont les Athéniens se sont délivrés des tyrans, Hérodote se propose en 5.65 d'exposer « tout ce qu'ils ont fait ou subi de mémorable depuis leur affranchissement et avant que l'Ionie ne se sépare de Darius et qu'Aristagoras n'arrive à Athènes pour y demander du secours » : Ὅσα δὲ ἐλευθερωθέντες ἔρξαν ἢ ἔπαθον ἀξιόχρεα ἀπηγήσιος πρὶν ἢ Ἰωνίην τε ἀποστῆναι ἀπὸ Δαρείου καὶ Ἀρισταγόρην τὸν Μιλήσιον ἀπικόμενον ἐς Ἀθήνας χρήσαι σφέων βοηθέειν, ταῦτα πρῶτα φράσω. — Comme le remarque C. Hofer, l'expression ὅσα… ἔρξαν ἢ ἔπαθον fournit un écho littéral au discours que tient Ulysse au sujet des Achéens en *Od*. 8.490 : ὅσσ' ἔρξαν τ' ἔπαθόν τε καὶ ὅσσ' ἐμόγησαν Ἀχαιοί « tout ce qu'ont fait, subi et souffert les Argiens » (trad. Ph. Jaccottet). S'il est vrai que cette structure binaire correspond avant tout à l'expression d'un

couple diathétique actif (ἔρξαν) / passif (ἔπαθον) ancré dans la langue et sans doute courant, l'emploi, au lieu de l'usuel ποιέω, du verbe ἔρδω, considéré dans notre lexique poétique[102], motive le rapprochement du texte d'Hérodote avec la référence homérique. L'objet commun des deux verbes est d'ailleurs chez Hérodote qualifié par l'adjectif ἀξιόχρεα « digne de mention, mémorable » : or, le verbe ἔρδω appartient à la même famille que ces ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά qu'Hérodote se propose, dans son proème, de fixer pour la postérité. Le verbe ἔρδω, signifiant donc plus précisément « accomplir (de hauts faits) », dessine donc ici au travail historique d'Hérodote une dimension épique dont l'objectif est le κλέος explicitement mentionné dans la phrase-titre.

(xiv) Αὗται δὲ αἱ νέες ἀρχὴ κακῶν ἐγένοντο Ἕλλησί τε καὶ βαρβάροισι (5.97)

Venu à Athènes, Aristagoras de Milet persuade les Athéniens de prêter assistance aux Ioniens dans leur rébellion contre le joug perse : et « persuadés par lui, les Athéniens votèrent l'envoi de vingt vaisseaux au secours des Ioniens ; et ils désignèrent pour les commander Mélanthios, citoyen estimé de tout point ». Or : Αὗται δὲ αἱ νέες ἀρχὴ κακῶν ἐγένοντο Ἕλλησί τε καὶ βαρβάροισι « *L'envoi de cette flotte fut la source de calamités* pour les Grecs et pour les Barbares » (trad. Legrand). — Le motif d'une flotte source de malheurs, et l'expression littérale ἀρχὴ κακῶν, sont d'origine homérique, comme en témoigne *Il*. 5.62-64 ὃς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας ἐίσας # ἀρχεκάκους, αἳ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γένοντο # οἵ τ' αὐτῷ « C'est lui qui pour Pâris avait construit ces belles nefs, / cause de tant de maux pour tout le peuple des Troyens / et pour lui-même » — où l'on notera que la proposition relative glose le composé poétique ἀρχεκάκους. On pourra mentionner aussi *Il*. 11.604 κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή « c'est ce qui lui porta malheur » (tradd. F. Mugler). — La phrase d'Hérodote conclut le passage ; elle se trouve ainsi mise en relief, et ce dans sa dimension intertextuelle.

(xv) Ἐνθᾶυτα Περσέων οἱ στρατηγοὶ οὐκ ἐψεύσαντο τὰς ἀπειλὰς τὰς ἐπηπείλησαν τοῖσι Ἴωσι στρατοπεδευομένοισι ἐναντία σφίσι (6.32)

Rapportant la répression par l'armée perse de la révolte ionienne, Hérodote écrit au livre VI (6.32) : Ἐνθᾶυτα Περσέων οἱ στρατηγοὶ οὐκ ἐψεύσαντο τὰς ἀπειλὰς τὰς ἐπηπείλησαν τοῖσι Ἴωσι στρατοπεδευομένοισι ἐναντία σφίσι « Alors les généraux perses ne laissèrent pas être mensongères les menaces qu'ils avaient adressées aux Ioniens quand ceux-ci campaient en face d'eux ». Comme le note Stein, *ad loc*., toute l'expression est inspirée du passage homérique d'*Od*. 13.125-127 décrivant la rancune de Poséidon à l'égard d'Ulysse : … οὐδ' Ἐνοσίχθων # λήθετ' ἀπειλάων τὰς ἀντιθέῳ Ὀδυσῆι # πρῶτον

[102] Cf. chapitre IV, I., *s. v.*

ἐπηπείλησε « Mais Poséidon / n'oublia pas qu'il avait menacé jadis / Ulysse égal aux dieux » (trad. Ph. Jaccottet). On relève en effet d'étroites coïncidences structurelles et verbales : d'une part, une structure syntaxique sujet – verbe – objet – proposition relative ; d'autre part, la figure étymologique : Hom. ἀπειλάων τὰς… ἐπηπείλησε ~ Hdt. τὰς ἀπειλὰς τὰς ἐπηπείλησαν, et la synonymie : Hom. οὐδ(ὲ)… λήθετ(ο) ~ Hdt. οὐκ ἐψεύσαντο. C'est donc ici un nouveau motif homérique, celui de l'accomplissement des menaces, qui se trouve repris par Hérodote et formulé dans des termes analogues.

(xvi) ὥς σφι ἀσμένοισι ἡμέρη ἐπέλαμψε (8.14)

Lors de la bataille de l'Artémision, une tempête nocturne provoque la perte d'un contingent de la flotte perse dans les parages des Creux de l'Eubée (8.14) : Οὗτοι μέν νυν περὶ τὰ Κοῖλα τῆς Εὐβοίης διεφθείροντο· οἱ δὲ ἐν Ἀφέτῃσι βάρβαροι, ὥς σφι ἀσμένοισι ἡμέρη ἐπέλαμψε, ἀτρέμας τε εἶχον τὰς νέας καί σφι ἀπεχρᾶτο κακῶς πρήσσουσι ἡσυχίην ἄγειν ἐν τῷ παρεόντι. La mention du « plaisir » (ἀσμένοισι) que les Barbares éprouvent à voir « le jour paraître » (ὥς σφι… ἡμέρη ἐπέλαμψε), fait écho — mais, comme le remarque Aly, « de manière inversée », c'est-à-dire à l'autre extrémité du jour — au vers homérique d'*Od.* 13.33, qui figure en vérité au sein d'une comparaison homérique s'étendant sur cinq vers (13.31-35) : ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἀνὴρ δόρποιο λιλαίεται, ᾧ τε πανῆμαρ # νειὸν ἀν᾽ ἕλκητον βόε οἴνοπε πηκτὸν ἄροτρον· # ἀσπασίως δ᾽ ἄρα τῷ κατέδυ φάος ἠελίοιο # δόρπον ἐποίχεσθαι, βλάβεται δέ τε γούνατ᾽ ἰόντι· # ὣς Ὀδυσῆ᾽ ἀσπαστὸν ἔδυ φάος ἠέλιοιο « Comme un homme qui rêve à son souper, car tout le jour / ses bœufs vineux dans la jachère ont traîné la charrue, / voit avec joie s'éteindre la lumière du soleil / et le souper venir, ses genoux cassés par la marche, / ainsi Ulysse eut joie à voir se coucher le soleil » (trad. Ph. Jaccottet). Bien que le vers homérique parle du plaisir éprouvé à voir le coucher du soleil, les deux passages évoquent le même soulagement ressenti au terme d'une période éprouvante : le labeur et la fatigue de la journée chez Homère, une nuit périlleuse et troublée chez Hérodote. Ajoutons à cela que la comparaison dans laquelle prend place le vers homérique, du côté du terme comparant (ὡς… ἀσπασίως…) comme du comparé (ὣς… ἀσπαστόν...), est un élément du style formulaire.

(xvii) … ἐπιστάμενοι τὰ Λακεδαιμονίων φρονήματα, ὡς ἄλλα φρονεόντων καὶ ἄλλα λεγόντων (9.54)

Dans un passage du livre IX, Hérodote explique l'attitude des Athéniens au combat par la connaissance qu'ils ont de la mentalité lacédémonienne (9.54) : εἶχον ἀτρέμας σφέας αὐτοὺς ἵνα ἐτάχθησαν, ἐπιστάμενοι τὰ Λακεδαιμονίων φρονήματα ὡς ἄλλα φρονεόντων καὶ ἄλλα λεγόντων « ils se tenaient sans bouger où ils avaient été affectés,

connaissant les pensées des Lacédémoniens *qui, s'ils pensaient une chose, en disaient une autre* ». H. Stein, puis C. Hofer rapprochent cette notation des vers homériques d'*Il*. 9.312-313, adressés par Achille à Ulysse lors de l'ambassade : ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς ᾽Αίδαο πύλῃσιν, # ὅς χ᾽ ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ εἴπῃ « Je hais autant que les portes de l'Hadès celui qui cache / sa pensée au fond de lui-même et qui dit autre chose » (trad. F. Mugler), où l'on relève en effet la même mention d'une duplicité entre les pensées (Hom. ἕτερον… ἐνὶ φρεσίν ~ Hdt. ἄλλα φρονεόντων) et les paroles (Hom. ἄλλο δὲ εἴπῃ ~ Hdt. ἄλλα λεγόντων). On ajoutera à ce parallèle sémantique le remarquable rythme dactylique des deux syntagmes hérodotéens ὡς ἄλλα φρονεόντων (trois dactyles) et ἄλλα λεγόντων (dactyle et spondée en fin de phrase, soit une clausule dactylique).

(xviii) … ἐλθὼν ἀνὴρ κάλλιστος ἐς τὸ στρατόπεδον τῶν τότε Ἑλλήνων, κτλ. (9.72)

L'ultime réminiscence homérique apparaissant dans le discours du narrateur hérodotéen concerne la mention du « plus beau Grec de la guerre » : relevée par C. Hofer[103], H. Stein[104] et Schmid-Stählin[105], elle figure lors de la bataille de Platées (9.72) : Καλλικράτης γὰρ ἔξω τῆς μάχης ἀπέθανε, ἐλθὼν ἀνὴρ κάλλιστος ἐς τὸ στρατόπεδον τῶν τότε Ἑλλήνων, οὐ μοῦνον αὐτῶν Λακεδαιμονίων ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων « Callicrate mourut en effet hors du champ de bataille, lui qui était *le plus bel homme des Grecs de l'époque* à être venu à la guerre, non seulement des Lacédémoniens eux-mêmes, mais de l'ensemble des Grecs ». Hérodote fait ainsi écho à la présentation homérique de Nirée, faite au chant II de l'*Iliade* (*Il*. 2.671-675) : Νιρεὺς αὖ Σύμηθεν ἄγε τρεῖς νῆας ἐίσας, # Νιρεὺς ᾽Αγλαίης υἱὸς Χαρόποιό τ᾽ ἄνακτος, # Νιρεύς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθε # τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ᾽ ἀμύμονα Πηλε□ωνα · # ἀλλ᾽ ἀλαπαδνὸς ἔην, παῦρος δέ οἱ εἵπετο λαός « Nirée arrivait de Symé avec trois belles nefs, / Nirée, issu de sire Charopos et d'Aglaia, / Nirée, à coup sûr le plus beau de tous les Danaens / venus sous Ilion, après le noble Péléide. / Mais il ne comptait guère, et peu de monde le suivait » (trad. F. Mugler).

[103] C. HOFER : « Von Kallikrates sagt Her. IX, 72 : ἐλθὼν ἀνὴρ κάλλιστος ἐς τὸ στρατόπεδον τῶν τότε Ἑλλήνων, οὐ μόνον αὐτῶν Λακεδαιμονίων, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, ähnlich wie Hom. Β 673 f. von Nireus : ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθε τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ᾽ ἀμύμονα Πηλείωνα. »
[104] STEIN, *ad loc.* : « Καλλικράτης γὰρ ἔξω τῆς μάχης ἀπέθανε, ἐλθὼν κάλλιστος ἀνὴρ κτλ. Vgl. *Il*. Β 673 Νιρεὺς ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν # τῶν ἄλλων Δαναῶν. »
[105] SCHMID-STÄHLIN, p. : « der schönste Grieche bei Plataia IX 72 ~ Hom. Β 673. »

c) <u>Réminiscences à la frontière du discours et du récit</u>

c_1) <u>Ouverture de discours</u>

(i) ἀνενεικάμενόν τε καὶ ἀναστενάξαντα ἐκ πολλῆς ἡσυχίης ἐς τρὶς ὀνόμασαι « Σόλων » (1.86)

Crésus sur le bûcher, se remémorant les propos de Solon selon qui nul mortel ne peut être dit heureux avant d'avoir atteint le terme de sa vie, soupire et gémit, après un long silence, et par trois fois prononce le nom de « Solon » (1.86) : Ὡς δ(ὲ) ἄρα μιν προσστῆναι τοῦτο, ἀνενεικάμενόν τε καὶ ἀναστενάξαντα ἐκ πολλῆς ἡσυχίης ἐς τρὶς ὀνόμασαι « Σόλων » « Lors donc que cette pensée se présenta à lui, *il soupira et gémit après un long silence* et par trois prononça le nom de 'Solon' ». C. Hofer relève cette phrase comme étant une réminiscence homérique, en écrivant : « Hérodote fournit ici en quelque sorte une scholie à Hom. *Il*. 19.314, où il est dit d'Achille déplorant la mort de Patrocle : ἀδινῶς ἀνενείκατο φώνησέν τε »[106] Le début du vers homérique, non cité par Hofer, est constitué par le participe μνησάμενος δ(έ), le vers dans son ensemble signifiant donc : « Il se souvient, longuement soupire et dit » (trad. P. Mazon), introduisant de même le discours d'Achille. On peut ainsi relever, d'une part, l'équation : Hom. μνησάμενος δ(έ) ~ Hdt. Ὡς δ(ὲ) ἄρα μιν προσστῆναι τοῦτο ; d'autre part, le commun emploi du verbe : Hom. ἀνενεικάμενος ~ Hdt. ἀνενείκατο, rapprochant sémantiquement les deux passages.

(ii) πατρόθεν ὀνομάζων (3.1)

Amasis, sommé par Cambyse de lui offrir sa fille et ne pouvant s'y résoudre, lui envoie une jeune femme de grande beauté qu'il fait passer pour sa fille. Au bout de quelque temps, comme Cambyse la salue « *en l'appelant du nom de son père* », la jeune fille lui révèle la vérité — ce qui amènera Cambyse à décider l'attaque de l'Egypte. — Le motif qui introduit la réponse de le jeune fille est celui de « l'appel par le nom du père » : Μετὰ δὲ χρόνον ὥς μιν ἠσπάζετο <Καμβύσης> πατρόθεν ὀνομάζων, λέγει πρὸς αὐτὸν ἡ παῖς κτλ. Or, ce motif et la locution qui l'expriment trouvent en *Il*. 10.68 un précédent homérique : πατρόθεν ἐκ γενεῆς ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον « et appelle chacun d'entre eux par le nom de son père » (trad. F. Mugler), vers extrait d'un discours dans lequel Agamemnon « invite Ménélas à flatter les guerriers, en déclinant leur nom et leur généalogie, ce qui est, dans le monde héroïque, une façon de les honorer. Toute adresse commence par un vers qui énumère les titres de celui à qui l'on parle »[107]. On a donc bien affaire ici à une réminiscence épique.

---

[106] C. HOFER : « [Herodot] gibt hiermit gleichsam ein Scholion zu Hom. T 314, wo es von Achilleus, als er über den Tod des Patroklos trauerte, heisst : ἀδινῶς ἀνενείκατο φώνησέν τε. »
[107] Note de H. MONSACRÉ, *ad loc.*

(iii) καί τις αὐτῶν εἶπε τοῦτο τὸ ἔπος (3.151)

Lors du siège de Babylone par Darius, les Babyloniens, nullement inquiets pour leur sort, se moquent de Darius et de son armée ; et l'un d'eux prononce ces paroles (3.151) : Τί κάτησθε, ὦ Πέρσαι, ἐνθαῦτα, ἀλλ᾽ οὐκ ἀπαλλάσσεσθε ; Τότε γὰρ αἱρήσετε ἡμέας, ἐπεὰν ἡμίονοι τέκωσι. On sait que par la suite une mule mettra bas chez Zopyre, et que celui-ci, par une ruse criminelle, viendra à bout de la résistance babylonienne. Pour l'heure, la phrase introduisant le discours du Babylonien : καί τις αὐτῶν εἶπε τοῦτο τὸ ἔπος « *et l'un d'eux prononça cette parole* », avec son indéfini complété par un partitif référant à la communauté, n'est peut-être pas sans faire songer à un vers tel que *Od*. 21.396 : Ὧδε δέ τις εἴπεσκε ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον « et ils allaient disant, se regardant les uns les autres » (trad. Ph. Jaccottet), introduisant les propos prononcés par l'un des prétendants au cours de l'épisode du tir à l'arc.

(iii) Σιωπώντων δὲ τῶν ἄλλων καὶ οὐ τολμώντων γνώμην ἀποδείκνυσθαι ἀντίην τῇ προκειμένῃ, ᾽Αρτάβανος ὁ Ὑστάσπεος, πάτρως ἐὼν Ξέρξῃ, τῷ δὴ καὶ πίσυνος ἐών, ἔλεγε τάδε (7.10) ; — οἱ μὲν ἄλλοι κατὰ τωὐτὸ γνώμην ἐξεφέροντο, κελεύοντες ναυμαχίην ποιέεσθαι, ᾽Αρτεμισίη δὲ τάδε ἔφη (8.68α)

Nous rapprochons ces deux passages d'Hérodote qui présentent, quoique sous des modalités différentes, le motif d'un individu se détachant de la collectivité pour exprimer un avis personnel. Dans le premier cas — le discours d'Artabane succédant à celui de Xerxès publiant son intention d'envahir la Grèce, et de Mardonios qui abonde dans son sens (7.10) — le personnage d'Artabane ose exprimer tout haut la pensée tacite de l'ensemble de l'auditoire, comme en témoigne la proposition participiale Σιωπώντων δὲ τῶν ἄλλων καὶ οὐ τολμώντων γνώμην ἀποδείκνυσθαι ἀντίην τῇ προκειμένῃ « *alors que les autres se taisaient et n'osaient pas exposer un avis contraire à celui qui était proposé* ». Dans le second — le discours d'Artémise, invitant Xerxès, à contre-courant des autres Perses, à ne pas livrer de combat naval (8.68α) — c'est la teneur même du discours qui se singularise. Ainsi, tandis que dans le premier cas l'on se tait, un seul prenant la parole, on émet dans le second un avis unanime, une seule opinant en sens contraire ; dans les deux cas cet individu se singularise, respectivement en qualité de porte-parole ou de contradicteur.

Ces deux situations ne sont pas sans faire songer au motif homérique exposé dès le premier chant de l'*Iliade* (1.22-25), au sujet de la requête du prêtre Chrysès : Ἔνθ᾽ ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν ᾽Αχαιοὶ # αἰδεῖσθαί θ᾽ ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα · # ἀλλ᾽ οὐκ ᾽Ατρεϊδῃ ᾽Αγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ, # ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερὸν δ᾽ ἐπὶ μῦθον ἔτελλε, κτλ. « A ces mots, chez les Achéens, ce ne fut qu'un seul cri : / 'Qu'on honore le

prêtre et qu'on accepte la rançon !' / Mais cela n'était point du goût d'Agamemnon l'Atride. / Il le renvoya rudement et d'un ton sans réplique » (trad. F. Mugler). On relève en effet la même structure binaire composée d'un premier membre dénotant la collectivité (Hom. ἔνθ᾽ ἄλλοι μὲν πάντες ~ Hdt. 7.10 σιωπώντων δὲ τῶν ἄλλων ~ Hdt. 8.68α οἱ μὲν ἄλλοι) et d'un second membre présentant l'individu qui se singularisera, soit par la teneur de son discours (Hom., Hdt. 8.68α), soit par le fait même de parler (Hdt. 7.10) : Hom. ἀλλ᾽ οὐκ ᾽Ατρεϊδῃ ᾽Αγαμέμνονι ~ Hdt. 7.10 ᾽Αρτάβανος ὁ ῾Υστάσπεος ~ Hdt. 8.68α ᾽Αρτεμισίη δέ.

Or, ce motif homérique est récurrent dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* : on peut ainsi citer, outre *Il*. 1.376 sq. répétant littéralement *Il*. 1.22 sq., les passages d'*Il*. 12.108 sq., 24.25 sq., et d'*Od*. 1.11 sq., 2.82 sq., 4.285 sq., 5.110 sq., 5.133 sq., 7.251 sq., 11.526 sq., 14.478 sq., et 17.503 sq., commençant tous par la locution ἔνθ᾽ ἄλλοι désignant une collectivité de laquelle émergera, en s'en démarquant, un individu. S'il est vrai que le contexte n'est pas toujours verbal (ainsi de la première occurrence odysséenne, présentant Ulysse comme le seul héros de la guerre de Troie à ne pas être encore rentré chez lui), il l'est cependant en 4.285 ἔνθ᾽ ἄλλοι μὲν ἔσαν πάντες ἀκὴν ἔσαν υἷες ᾽Αχαιῶν, # ᾽Αντίκλος δέ σέ γ᾽ οἷος ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν # ἤθελεν, qui constitue une référence particulièrement proche d'Hdt. 7.10. On peut dès lors établir une double équivalence, d'une part entre Hom. 4.285 sq. et Hdt. 7.10 (une collectivité silencieuse, un individu qui prend la parole) ; d'autre part entre Hom. 1.22 sq. et Hdt. 8.68α.

On conclut de là qu'une fois de plus, Hérodote imite ici, jusque dans ses diverses modalités, un motif typiquement homérique (imitation dont témoigne la phraséologie employée), tout en lui conférant au sein de son œuvre propre le statut formulaire originel, non sans y joindre un élément significatif de variation personnelle.

c$_2$) <u>Clôture de discours</u>

Ταῦτα εἶπε καὶ ἅμα ἔπος τε καὶ ἔργον ἐποίεε (3.135) ; ταῦτά τε ἅμα ἠγόρευε καὶ τὸ ἔργον προσῆγε (9.92)

La première de ces deux phrases clôt, au livre III, la réponse de Darius à Atossa l'invitant à délaisser l'expédition contre les Scythes pour attaquer la Grèce. La teneur de la réponse est la suivante (3.134) : ᾿Ὦ γύναι, ἐπεὶ τοίνυν τοι δοκέει τῆς ῾Ελλάδος ἡμέας πρῶτα ἀποπειρᾶσθαι, κατασκόπους μοι δοκέει Περσέων πρῶτον ἄμεινον εἶναι ὁμοῦ τούτῳ τῷ σὺ λέγεις πέμψαι ἐς αὐτούς, οἳ μαθόντες καὶ ἰδόντες ἐξαγγελέουσι ἕκαστα αὐτῶν ἡμῖν · καὶ ἔπειτα ἐξεπιστάμενος ἐπ᾽ αὐτοὺς τρέψομαι « Eh bien, femme, puisque tu es d'avis qui nous éprouvions d'abord la Grèce, je pense préférable d'envoyer d'abord des émissaires perses en compagnie de celui dont tu parles, qui nous rapporteront dans le détail ce qu'ils auront appris et vu ; après quoi, en connaissance de cause, je me tournerai contre [les

Grecs] ». Après la phrase de clôture — 3.135 : Ταῦτα εἶπε καὶ ἅμα ἔπος τε καὶ ἔργον ἐποίεε « *Il déclara cela et il joignit le geste à la parole* » — le récit se situe en effet dans le prolongement des propos de Darius.

De même, la seconde phrase, qui clôt la réponse de Leutychidès au Samien Hégésistratos venant de se présenter en la valeur symbolique de son nom — 9.92 : Δέκομαι τὸν οἰωνόν, ὦ ξεῖνε Σάμιε. Σὺ δὲ ἡμῖν ποίεε ὅκως αὐτός τε δοὺς πίστιν ἀποπλεύσεαι καὶ οἱ σὺν σοὶ ἐόντες οἵδε, ἢ μὲν Σαμίους ἡμῖν προθύμους ἔσεσθαι συμμάχους « J'accepte le présage, étranger de Samos. A toi maintenant de faire en sorte que, t'engageant par serment, tu reprennes la mer avec ces gens qui t'accompagnent, et que les Samiens seront pour nous des alliés dévoués », indique que Leutychidès également « joignit le geste à la parole » : et de fait, les Samiens concluent alliance sur-le-champ avec les Grecs.

Nous suivrons ici encore le rapprochement opéré par C. Hofer de ces deux passages avec le vers homérique d'*Il*. 19.242 αὐτίκ᾽ ἔπειθ᾽ ἅμα μῦθος ἔην, τετέλεστο δὲ ἔργον « alors, aussitôt dit, aussitôt fait » (trad. P. Mazon) ; « Ils firent aussitôt ce qu'on leur avait ordonné » (trad. F. Mugler), qui figure après un discours d'Ulysse. S'il est vrai que la phrase homérique n'apparaît que quelques vers après la clôture proprement dite du discours, tandis que les deux occurrences hérodotéennes se situent précisément à la frontière entre discours et récit, on notera du moins les coïncidences structurelles et lexicales : (1) Hom. αὐτίκ᾽ ἔπειθ᾽ ἅμα…, … δὲ ~ Hdt. καὶ ἅμα… τε καὶ… ; (2a) Hom. μῦθος ~ Hdt. ἔπος / ἠγόρευε, (2b) Hom. ἔργον ~ Hdt. ἔργον. On notera pour finir, concernant le nom de la « parole », la reformulation synonymique qu'Hérodote fait subir à son modèle.

2 bis. <u>Réminiscences hésiodiques</u>

Les réminiscences hésiodiques d'Hérodote ne sont pas aussi nombreuses ; nous en avons relevé deux qui paraissent assurées, l'une dans le discours d'un personnage, l'autre dans le discours du narrateur hérodotéen.

a) <u>Réminiscence dans le discours d'un personnage</u>

Ἴσον ἐκεῖνο, ὦ βασιλεῦ, παρ᾽ ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι (7.16a)

Cette phrase ouvre la réponse d'Artabane à Xerxès l'invitant à prendre sa place pour recevoir la visite du songe. On en constate le registre gnomique : « *O Roi, ce sont, à mon sens, des mérites égaux, d'avoir de sages pensées et de bien vouloir se laisser persuader par les paroles judicieuses d'autrui* ». Or, c'est là une pensée qu'exprime déjà Hésiode dans les *Travaux*, 293-295 : οὗτος μὲν πανάριστος ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ # φρασσάμενος τά κ᾽

ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ᾖσιν ἀμείνω · # ἐσθλὸς δ᾽ αὖ κἀκεῖνος ὃς εὖ εἰπόντα πίθηται « Celui-là est l'homme complet qui, toujours, de lui-même, après réflexion, voit ce qui, plus tard et jusqu'au bout, sera le mieux. Celui-là a son prix encore qui se rend aux bons avis » (trad. P. Mazon).

b) <u>Réminiscence dans le discours du narrateur hérodotéen</u>

Λέγεται μέν νυν καὶ ἄλλα ψευδέσι ἴκελα περὶ τοῦ ἀνδρὸς τούτου, τὰ δὲ μετεξέτερα ἀληθέα (8.8)

Hérodote parle ici de Skyllias de Skioné, le meilleur plongeur de l'époque, sur lequel circulaient de nombreuses rumeurs (8.8) : Λέγεται μέν νυν καὶ ἄλλα ψευδέσι ἴκελα περὶ τοῦ ἀνδρὸς τούτου, τὰ δὲ μετεξέτερα ἀληθέα « On raconte encore *d'autres propos semblables à des mensonges* au sujet de cet homme, mais d'autres au contraire véridiques ». Le syntagme καὶ ἄλλα ψεύδεσι ἴκελα constitue une réminiscence du début de la *Théogonie*, où les Muses se présentent ainsi (*Théog*. 27-28) : ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὅμοια, # ἴδμεν δ᾽ εὖτ᾽ ἐθέλωμεν ἀληθέα γηρύσασθαι « nous savons dire bien des mensonges semblables à la vérité, / mais nous savons quand nous le voulons proférer des chants véridiques ».

Cependant, comme le note D. Asheri, *ad loc*., l'expression hésiodique a elle-même pour antécédent un vers homérique où l'aède évoque en ces termes les mensonges d'Ulysse à Pénélope (*Od*. 19.203) : Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα « Tous ces mensonges, il leur donnait l'aspect de vérités » (trad. Ph. Jaccottet).

3. <u>Motifs macrostructurels</u>

Comme l'indique D. Boedeker dans sa contribution du *Brill's Companion to Herodotus*[108], l'influence d'Homère sur Hérodote ne se fait pas sentir seulement dans des réminiscences verbales ponctuelles ; elle concerne également des passages plus longs et s'illustre ainsi dans des motifs que nous qualifierons de macrostructurels : « A plus large échelle également, des sections étendues des *Histoires* rappellent à l'esprit des passages homériques. Le long 'catalogue des vaisseaux' de l'*Iliade*, décrivant tous les contingents grecs qui combattirent à Troie (2.494-760), trouve un écho chez Hérodote dans le catalogue tout aussi élaboré des unités de l'armade de Xerxès — infanterie, cavaleire et flotte — contre la Grèce continentale (7.61-99). Tout aussi réminiscente d'un passage homérique (et, qui plus est, extrait du même livre de l'*Iliade* !) est la description élaborée du Songe qui ordonne désastreusement à Xerxès d'envahir la Grèce continentale ou de souffrir de funestes

[108] D. BOEDEKER, « Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus », 2002.

conséquences (7.12-18) ; bien sûr les conséquences de l'expédition de Xerxès se révéleront désastreuses pour les Perses […]. Dans les deux cas, Hérodote semble avoir fondé le schéma de son récit sur l'*Iliade* »[109].

Nous traiterons ainsi dans ces pages des trois principaux motifs macrostructurels homériques imités par Hérodote : celui du Songe funeste qui ouvre chez Hérodote le livre VII ; celui des combats autour des corps de Léonidas, puis de Masistios ; enfin, celui du catalogue des troupes de l'armée. Dans le prolongement des analyses d'O. K. Armayor, nous serons également conduit à étudier un autre motif d'inspiration probablement homérique et figurant pour sa part dans une partie différente de l'œuvre : celui du labyrinthe de Minos, au livre II.

a) <u>Le motif du songe funeste (7.12-18)</u>

Avant même l'article synthétique de D. Boedeker consacré à l'héritage épique chez Hérodote, la critique roumaine E. Poghirc écrivait déjà : « Le songe envoyé par Zeus à Xerxès le détermine à marcher contre les Grecs (7.12, 14-19), ce qui serait la décision de son destin : l'analogie avec le songe d'Agamemnon dans le livre II de l'*Iliade* a été souvent relevée »[110].

On sait en effet qu'au début du chant II de l'*Iliade*, Zeus envoie à Agamemnon un « songe funeste » — οὖλος Ὄνειρος — chargé d'enjoindre au roi des Grecs d'appeler aux armes les Achéens, sous prétexte que l'heure est venue où Troie peut être prise. Le Songe porte le message à Agamemnon, puis s'en va (*Il*., 2.35-40) :

> Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπεβήσετο, τὸν δὲ λίπ᾽ αὐτοῦ
> τὰ φρονέοντ᾽ ἀνὰ θυμὸν ἅ ῥ᾽ οὐ τελέεσθαι ἔμελλον ·
> φῇ γὰρ ὅ γ᾽ αἱρήσειν Πριάμου πόλιν ἤματι κείνῳ,
> νήπιος, οὐδὲ τὰ ᾔδη ἅ ῥα Ζεὺς μήδετο ἔργα ·
> θήσειν γὰρ ἔτ᾽ ἔμελλεν ἐπ᾽ ἄλγεά τε στοναχάς τε
> Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας[111].

---

[109] D. BOEDEKER, *art. cit.*, p. 103 : « On a larger scale too, extended sections of the *Histories* bring to mind Homeric passages. The long 'catalogue of ships' in the *Iliad*, describing all the Greek contingents that fought at Troy (2.494-760), finds an echo in Herodotus' equally elaborate catalogue of the units in Xerxes' armada – infantry, cavalry, and fleet – against mainland Greece (7.61-99). Equally reminiscent of a Homeric passage (and one from the same book of the *Iliad* !) is Herodotus' elaborate description of the Dream that disastrously orders Xerxes to invade mainland Greece or suffer dire consequences (7.12-18) ; of course the consequences of Xerxes' expedition will turn out to be disastrous for the Persians. […] In both these cases, Herodotus seems clearly to have based the pattern of his narrative on the *Iliad* ».

[110] E. POGHIRC, *art. cit.*, p. 9 : « Visul trimis de zei lui Xerxes il determină să pornească asupra grecilor (7.12, 14-19), aceasta fiind hotărirea destinului : analogia cu visul lui Agamemnon din cartea a doua a *Iliadei* a fost de multe ori relevată »

[111] « A ces mots, il se retira et le laissa tout seul / réfléchir en lui-même à ce qui jamais ne serait. / Il croyait bien prendre en ce jour la ville de Priam. / Le pauvre fou ! il ignorait les vrais desseins de Zeus / et le surcroît de peines et de maux qu'il réservait / aux Troyens et aux Danaens dans leurs rudes mêlées » (trad. F. Mugler).

On sait aussi qu'Agamemnon, se croyant désormais dépositaire d'une confidence divine, prétendra lui-même abuser les Danaens en les invitant d'abord à rebrousser chemin, avant qu'Ulysse ne les persuade du contraire. Bien sûr, c'est Agamemnon qui restera la dupe du Songe funeste, jusqu'à devoir présenter des excuses à Achille que ce dernier refusera, ne rejoignant la bataille qu'après la mort de son ami Patrocle. On peut dès lors saisir l'importance du motif du Songe funeste comme principe structurel de l'*Iliade* entière.

Chez Hérodote, le Songe enjoint une première fois à Xerxès — qui, finalement sensible aux réserves exprimées par son oncle Artabane, s'est ravisé « à la faveur de la nuit » et ne compte plus marcher contre la Grèce — de conduire son expédition (7.12) : Μετὰ δὲ εὐφρόνη τε ἐγίνετο καὶ Ξέρξην ἔκνιζε ἡ Ἀρταβάνου γνώμη · νυκτὶ δὲ βουλὴν διδοὺς πάγχυ εὕρισκέ οἱ οὐ πρῆγμα εἶναι στρατεύεσθαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα. Δεδογμένων δὲ οἱ αὖτις τούτων κατύπνωσε. Καὶ δή κου ἐν τῇ νυκτὶ εἶδε ὄψιν τοιήνδε, ὡς λέγεται ὑπὸ Περσέων · ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἄνδρα οἱ ἐπιστάντα μέγαν τε καὶ εὐειδέα εἰπεῖν · Μετὰ δὲ βουλεύεαι, ὦ Πέρσα, στράτευμα μὴ ἄγειν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, προείπας ἁλίζειν Πέρσῃσι στρατόν ; Οὔτε ὢν μεταβουλευόμενος ποιέεις εὖ, οὔτε ὁ συγγνωσόμενός τοι πάρα · ἀλλ᾽ ὥσπερ τῆς ἡμέρης ἐβουλεύσαο ποιέειν, ταύτην ἴθι τῶν ὁδῶν. Τὸν μὲν ταῦτα εἴπαντα ἐδόκεε ὁ Ξέρξης ἀποπτάσθαι « Mais ensuite, advint la nuit (litt. 'la bienveillante'), et l'opinion d'Artabane rongeait Xerxès ; confiant son conseil à la nuit, il trouva que ce n'était décidément pas son affaire que de marcher contre la Grèce. Et, ayant pris cette nouvelle décision, il s'endormit. Or, il arriva sans doute que cette nuit-là, il vît un songe de nature suivante, d'après ce que disent les Perses : Xerxès eut l'impression qu'un homme grand et beau se tenait au-dessus de lui, qui déclara : 'Tu changes d'avis, Xerxès, et tu ne comptes plus mener ton armée contre la Grèce, après avoir donné ordre aux Perses de rassembler une armée ? Eh bien, tu ne fais pas bien de changer d'avis, et tu n'as pas auprès de toi quelqu'un pour t'approuver ; allons, comme tu as décidé de faire quand il faisait jour, suis cette voie-là'. Et sur ces paroles, Xerxès eut l'impression qu'il s'envolait ».

On pourra relever dans ce premier passage plusieurs procédés poétiques de divers ordres. On notera ainsi, sur le plan lexical, l'emploi du terme εὐφρόνη, considéré dans notre lexique poétique et qui assume sans doute ici un sens marqué de « bienveillante », dans la mesure où la nuit est censée porter conseil à Xerxès[112]. On observera aussi l'emploi de πάρα pour πάρεστι, en fin de phrase, ce poétisme étant à la fois lexical et syntaxique, dans la mesure où il induit une phrase nominale. — Sur le plan morphosyntaxique, il faudra noter la tmèse qui ouvre le discours du Songe : Μετὰ δὲ βουλεύεαι, étudiée dans notre chapitre premier et qui constitue un autre trait poétique[113]. — Du point de vue de la phraséologie, l'expression μέγαν τε καὶ εὐειδέα compose ce que nous avons pu nommer, en vertu de sa

[112] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[113] Cf. chap. I, II.

récurrence à travers l'œuvre, une formule dactylico-anapestique[114]. — Enfin, la phrase de clôture du discours suit elle-même un rythme essentiellement dactylique : Τὸν μὲν ταῦτ(α) εἴπαντ(α) ἐδόκεε (ὁ Ξέρξης) ἀποπτάσθαι, soit cinq dactyles, rythme qui apporte à l'intervention du Songe un surcroît d'homéricité.

Mais Hérodote va ici modifier et enrichir à dessein la trame du motif homérique, en ceci que chez lui le Songe viendra visiter Xerxès une seconde fois, après que le roi, négligeant la première admonition, aura publié devant les Perses son intention de renoncer à l'expédition (7.14) : Νυκτὸς δὲ γενομένης αὖτις τὠυτὸ ὄνειρον τῷ Ξέρξῃ κατυπνωμένῳ ἔλεγε ἐπιστάν· Ὦ παῖ Δαρείου, καὶ δὴ φαίνεαι ἐν Πέρσῃσί τε ἀπειπάμενος τὴν στρατηλασίην καὶ τὰ ἐμὰ ἔπεα ἐν οὐδενὶ ποιεύμενος λόγῳ ὡς παρ᾽ οὐδενὸς ἀκούσας ; Εὖ νῦν τόδ᾽ ἴσθι, ἤν περ μὴ αὐτίκα στρατηλατέῃς, τάδε τοι ἐξ αὐτῶν ἀνασχήσει· ὡς καὶ μέγας καὶ πολλὸς ἐγένεο ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ, οὕτω καὶ ταπεινὸς ὀπίσω κατὰ τάχος ἔσεαι. Ξέρξης μὲν περιδεὴς γενόμενος τῇ ὄψι ἀνά τε ἔδραμε ἐκ τῆς κοίτης καὶ πέμπει ἄγγελον [ἐπὶ] Ἀρτάβανον καλέοντα « La nuit étant arrivée, ce même songe vint de nouveau se tenir au-dessus de Xerxès, en lui disant : 'Fils de Darius, c'est donc ouvertement que tu as révoqué devant les Perses l'expédition, et que tu ne tiens aucun compte de mes paroles, comme si tu les avais entendues de personne ? Maintenant, sache bien ceci : si tu ne conduis pas tout de suite d'expédition, voici ce qui s'ensuivra : de même que tu es devenu grand et puissant en peu de temps, de même tu seras bien vite de nouveau humble'. Xerxès, effrayé de la vision, se leva de sa couche en courant, et il envoie un messager appeler Artabane ».

Ici encore, les procédés poétiques ne manquent pas : ainsi, sur le plan lexical, le syntagme τὰ ἐμὰ ἔπεα, dénotant une parole d'autorité[115], ou encore le composé poétique περιδεής[116] ; du point de vue phraséologique, peut-être le syntagme καὶ μέγας καὶ πολλός ; sur le plan morphosyntaxique enfin, une nouvelle tmèse, cette fois dans la phrase qui opère la transition entre le discours et la reprise du récit dans son prolongement : ἀνά τε ἔδραμε[117].

Hérodote cependant persiste et signe, se faisant en quelque sorte plus homérique qu'Homère même : Xerxès ayant demandé à son oncle Artabane, le principal opposant à l'expédition, de se faire passer pour lui de manière à recevoir la visite du Songe, Artabane lui répond d'abord qu'il sera impossible de duper si aisément le Songe sur l'identité de son hôte ; il accepte cependant, plus par politesse que par conviction. C'est alors que le Songe se manifeste à Artabane — en tant même qu'il est Artabane (7.17-18) : Τοσαῦτα εἴπας Ἀρτάβανος, ἐλπίζων Ξέρξην ἀποδέξειν λέγοντα οὐδέν, ἐποίεε τὸ κελευόμενον· ἐνδὺς

[114] Cf. chap. III, II. B.
[115] Cf. chap. IV, I., *s. v.*
[116] Cf. chap. IV., I, *s. v.*
[117] Cf. chap. I, II. A. 4. c).

δὲ τὴν Ξέρξεω ἐσθῆτα καὶ ἱζόμενος ἐς τὸν βασιλήιον θρόνον ὡς μετὰ ταῦτα κοῖτον ἐποιέετο, ἦλθέ οἱ κατυπνωμένῳ τὠυτὸ ὄνειρον τὸ καὶ παρὰ Ξέρξην ἐφοίτα, ὑπερστὰν δὲ τοῦ Ἀρταβάνου εἶπε ἄρα τάδε· Σὺ δὴ κεῖνος εἶς ὁ ἀποσπεύδων Ξέρξην στρατεύεσθαι ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ὡς δὴ κηδόμενος αὐτοῦ ; Ἀλλ᾽ οὔτε ἐς τὸ μετέπειτα οὔτε ἐς τὸ παραυτίκα νῦν καταπροΐξεαι ἀποτρέπων τὸ χρεὸν γενέσθαι · Ξέρξην δὲ τὰ δεῖ ἀνηκουστέοντα παθεῖν, αὐτῷ ἐκείνῳ δεδήλωται. Ταῦτά τε δὴ ἐδόκεε Ἀρτάβανος τὸ ὄνειρον ἀπειλέειν καὶ θερμοῖσι σιδηρίοισι ἐκκαίειν αὐτοῦ μέλλειν τοὺς ὀφθαλμούς. Καὶ ὃς ἀμβώσας μέγα ἀναθρῴσκει, καὶ παριζόμενος Ξέρξῃ ὡς τὴν ὄψιν οἱ τοῦ ἐνυπνίου διεξῆλθε ἀπηγεόμενος, δεύτερά οἱ λέγει τάδε « Artabane n'en dit pas plus, espérant que Xerxès n'exposerait aucun discours, et il se mit à faire ce qu'on lui ordonnait ; revêtant la tenue de Xerxès et s'asseyant sur le trône royal, il alla ensuite se coucher ; vint à lui dans son sommeil ce même songe qui avait visité Xerxès, et se tenant au-dessus de lui, il lui dit alors : 'C'est donc toi, celui qui cherches à dissuader Xerxès de marcher contre la Grèce, en prétendant veiller sur lui ? Mais non, ni à l'avenir, ni sur-le-champ, tu n'échapperas à ce qui doit arriver ; quant à Xerxès, ce qu'il doit subir s'il n'écoute pas, cela lui a été montré en personne'. Voilà donc les menaces qu'Artabane crut proférées par le songe, qui allait, lui sembla-t-il, lui brûler les yeux avec des fers rouges. Et lui, bondit hors de son lit en poussant de grands cris et alla trouver Xerxès pour lui rapporter tout ce qu'il avait vu dans son rêve, puis il lui dit ceci ».

Dans ce dernier passage, on pourra relever d'abord plusieurs poétismes morphologiques : la forme κεῖνος du démonstratif et les apocopes préverbales des formes ἀμβώσας (assurée par l'ensemble de la tradition manuscrite) et ἀν(α)θρῴσκει (manuscrits A^1BCT)[118]. Sur le plan lexical, on relèvera le verbe καταπροΐξομαι ; et, du point de vue phraséologique, le syntagme τὴν ὄψιν… τοῦ ἐνυπνίου « la vision… du rêve », peut-être poétique. Enfin, parallèlement à la première visite faite à Xerxès, la phrase de clôture du discours obéit à un rythme essentiellement dactylique : Ταῦτά τε δὴ ἐδόκεε (Ἀρτάβανος) τὸ ὄνειρον ἀπειλέειν, soit cinq dactyles, confirmant une fois de plus la teneur homérique du motif du songe funeste.

Artabane, étant allé trouver Xerxès, lui confie alors que la visite terrifiante du Songe l'a fait changer d'avis. Dès lors, Xerxès n'a plus qu'à prendre la décision de marcher contre la Grèce : au terme de ses trois visites, le Songe a produit son effet pernicieux.

Du point de vue macrostructurel, on pourra ainsi apprécier les modifications qu'Hérodote fait subir à ce motif. Chez Homère, la réception du discours du Songe, émanant de la volonté de Zeus, est directe et non problématique ; en revanche, une sorte de mise en abyme du caractère pernicieux du songe s'opère dans l'attitude d'Agamemnon, qui prétend d'abord abuser les Grecs alors même qu'il est dupé par le Songe. Chez Hérodote, c'est la

[118] Cf. chap. I, II. A. 5. a).

réception même du songe qui se fait problématique, obligeant ce dernier à visiter deux fois Xerxès, puis pour finir Artabane, avant de produire l'effet escompté. Il conviendra peut-être ici, pour expliquer cette différence de traitement, de prêter attention au discours rationaliste d'Artabane sur la valeur des songes (7.16) : ᾽Αλλ᾽ οὐδὲ ταῦτά ἐστι, ὦ παῖ, θεῖα. Ἐνύπνια γὰρ τὰ ἐς ἀνθρώπους πεπλανημένα τοιαῦτά ἐστι οἷά σε ἐγὼ διδάξω, ἔτεσι σέο πολλοῖσι πρεσβύτερος ἐών · πεπλανῆσθαι αὗται μάλιστα ἐώθασι [αἱ] ὄψιες [τῶν] ὀνειράτων, τά τις ἡμέρης φροντίζει · ἡμεῖς δὲ τὰς πρὸ τοῦ ἡμέρας ταύτην τὴν στρατηλατίην καὶ τὸ κάρτα εἴχομεν μετὰ χεῖρας « Mais il n'y a rien là, mon enfant, qui vienne du ciel ! Les rêves qui hantent les hommes, je vais te dire ce qu'ils sont, moi qui ai tant d'années de plus que toi : ce que l'on voit en rêve, c'est d'ordinaire ce qui nous préoccupe dans la journée. Or, les jours précédents, nous nous sommes occupés, nous, de cette expédition, et nous n'avions pas autre chose en tête ». Artabane finit cependant par concéder que le songe puisse être d'inspiration divine, mais si c'est le cas, précise-t-il, il se montrera alors à lui sans que l'on ait recours à un subterfuge. Or, c'est bien ce qui advient : alors même qu'Artabane a usurpé l'identité de Xerxès, le Songe le reconnaît, prouvant par là sa supériorité divine. On peut en tout cas reconnaître dans cette réitération de la visite du songe un écho d'autant plus appuyé à l'origine homérique d'un motif qui, dans les deux cas, se révèle effectivement funeste.

b) <u>Les combats pour les corps de Léonidas et de Masistios</u>

Ces deux scènes de combat, mentionnées respectivement par D. Boedeker et par Schmid-Stählin, font écho au fameux combat homérique qui se livre autour du cadavre de Patrocle, rapporté comme il l'est au chant XVII de l'*Iliade* : rappelons ici le jugement porté par D. Boedeker sur « le combat autour du corps de Léonidas aux Thermopyles (7.225), avec son écho infaillible au long combat autour de Patrocle (*Iliade*, XVII) »[119].

(i) Le combat pour le corps de Léonidas (7.225)

Ce passage est en effet l'un de ceux qui présentent une forte saveur homérique. Ainsi, note E. Poghirc : « On a remarqué des similitudes de situations, de personnages. Ainsi, la lutte des Spartiates pour le corps de Léonidas (7.224 sq.) a été comparée avec la célèbre lutte homérique autour du cadavre de Patrocle (Il. 17.274 sq. »[120]. Nous citerons ici le passage hérodotéen dans sa partie la plus significative, avant d'en donner une traduction :

---

[119] D. BOEDEKER, *art. cit.*, p. 108 : « the battle over the corpse of Leonidas at Thermopylae (7.225) with its unmistakable echo of the long fight over Patroclus (*Iliad* 17). »

[120] E. POGHIRC, *art. cit.*, p. 9 : « s-au remarcat similitudini de situaţii, de personaje. Astfel, lupta spartanilor pentru trupul lui Leonidas (7.224 sq.) a fost comparată cu celebra încleştare homerică in jurul cadavrului lui Patrocle (*Il*. 17.274 sqq.) »

Ξέρξεώ τε δὴ δύο ἀδελφεοὶ ἐνθαῦτα πίπτουσι μαχόμενοι, <καὶ> ὑπὲρ τοῦ νεκροῦ τοῦ Λεωνίδεω Περσέων τε καὶ Λακεδαιμονίων ὠθισμὸς ἐγίνετο πολλός, ἐς ὃ τοῦτόν τε ἀρετῇ οἱ Ἕλληνες ὑπεξείρυσαν καὶ ἐτρέψαντο τοὺς ἐναντίους τετράκις. Τοῦτο δὲ συνεστήκεε μέχρι οὗ οἱ σὺν Ἐπιάλτῃ παρεγένοντο. Ὡς δὲ τούτους ἥκειν ἐπύθοντο οἱ Ἕλληνες, ἐνθεῦτεν ἤδη ἑτεροιοῦτο τὸ νεῖκος · ἔς τε γὰρ τὸ στεινὸν τῆς ὁδοῦ ἀνεχώρεον ὀπίσω, καὶ παραμειψάμενοι τὸ τεῖχος ἐλθόντες ἵζοντο ἐπὶ τὸν κολωνὸν πάντες ἁλέες οἱ ἄλλοι πλὴν Θηβαίων · ὁ δὲ κόλωνός ἐστι ἐν τῇ ἐσόδῳ, ὅκου νῦν ὁ λίθινος λέων ἕστηκε ἐπὶ Λεωνίδῃ. Ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι, τοῖσι αὐτῶν ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες, οἱ μὲν ἐξ ἐναντίης ἐπισπόμενοι καὶ τὸ ἔρυμα τοῦ τείχεος συγχώσαντες, οἱ δὲ περιελθόντες, πάντοθεν περισταδόν.

« De Xerxès, donc, deux frères tombent alors en combattant, et pour le cadavre de Léonidas advint, entre les Perses et les Lacédémoniens, une violente mêlée, jusqu'à ce que, par leur vaillance, les Grecs retirent ce corps et mettent les ennemis en déroute, — par quatre fois. Cela dura jusqu'à l'arrivée d'Ephialte et de ses compagnons. Mais dès lors que les Grecs apprirent que ceux-ci étaient arrivés, le combat prit désormais un autre tour. Ils reculèrent en effet vers la partie étroite de la route, franchirent le rempart et allèrent s'installer sur la colline, tous en foule, à l'exception des seuls Thébains ; cette colline se trouve à l'endroit de la route où se tient aujourd'hui le lion de pierre en l'honneur de Léonidas. Comme ils se défendaient en ce lieu avec leurs épées (ceux d'entre eux qui en avaient encore), avec leurs mains, avec leurs bouches, les barbares les accablèrent de traits, les uns en les poursuivant et en abattant la barrière formée par le rempart, les autres en les entourant de tout côté, en cercle. »

(ii) Le combat pour le corps de Masistios (9.23)

Ce passage est pour sa part évoqué par Schmid-Stählin[121], toujours dans sa relation intertextuelle avec le chant XVII de l'*Iliade* :

Ἐν ᾧ δὲ ὁ πεζὸς ἅπας ἐπεβοήθεε, ἐν τούτῳ μάχη ὀξέα περὶ τοῦ νεκροῦ ἐγίνετο · ἕως μέν νυν μοῦνοι ἦσαν οἱ τριηκόσιοι, ἐσσοῦντό τε πολλὸν καὶ τὸν νεκρὸν ἀπέλειπον · ὡς δέ σφι τὸ πλῆθος ἐπεβοήθησε, οὕτω δὴ οὐκέτι οἱ ἱππόται ὑπέμενον, οὐδέ σφι ἐξεγένετο τὸν νεκρὸν ἀνελέσθαι, ἀλλὰ πρὸς ἐκείνῳ ἄλλους προσαπώλεσαν τῶν ἱππέων. Ἀποστάντες ὦν ὅσον τε δύο στάδια ἐβουλεύοντο ὅ τι χρεὸν εἴη ποιέειν · ἐδόκεε δέ σφι ἀναρχίης ἐούσης ἀπελαύνειν παρὰ Μαρδόνιον.

« Tandis que l'infanterie tout entière venait à leur secours, un combat violent advint pour le cadavre ; c'est ainsi que, tant que les trois cents furent seuls, ils avaient de beaucoup le dessous et abandonnaient le corps ; mais lorsque le gros des troupes vint à leur secours, alors

[121] SCHMID-STÄHLIN, p. 553, n. 3.

les cavaliers ne résistèrent plus, et loin qu'il leur fût désormais possible de relever le cadavre, ils perdirent en outre d'autres cavaliers. S'étant donc retirés à deux stades environ, ils délibérèrent sur ce qu'il fallait faire ; et, en l'absence de commandement, ils décidèrent de retourner auprès de Mardonios. »

c) Le catalogue des troupes de Xerxès (7.61-99)

Dans le paragraphe qu'il consacrait dans son article à l'influence d'Homère sur Hérodote, F. Jacoby évoquait déjà en 1913, au titre des motifs homériques, le catalogue des troupes de Xerxès qui figure dans le livre VII[122]. Près d'un siècle plus tard, D. Boedeker confirme, comme on l'a vu, le lien étroit qui unit le catalogue hérodotéen au catalogue homérique.

Le catalogue des vaisseaux du chant II de l'*Iliade* se développe sur plus de deux cent soixante vers (soit, après le prologue adressé aux Muses aux vers 484-493, des vers 494 à 760). Homère y présente et y dénombre les contingents fournis par les diverses cités grecques, non sans nommer leurs chefs respectifs. — De la même manière, Hérodote énumère au livre VII (7.61-99) les contingents des divers peuples enrôlés dans l'armée de Xerxès ; s'il ne donne pas le détail des effectifs, il mentionne également leurs commandants. Dans leur mouvement d'ensemble, les deux passages présentent donc des analogies et méritent sans doute d'être rapprochés. Encore cela pourrait-il n'être dû qu'à une coïncidence thématique induite par la communauté de sujet de l'*Iliade* et d'une Histoire des guerres médiques que compose plus particulièrement la seconde partie de l'œuvre d'Hérodote. Aussi paraît-il nécessaire de voir en quoi le rapprochement peut être plus profondément motivé ; ce que permettent, d'une part, l'observation formulée par Schmid-Stählin sur la similitude de clôture des deux passages ; d'autre part, une étude comparée des données homériques et hérodotéennes, entreprise par O. K. Armayor et qu'il nous reviendra de confirmer.

En premier lieu donc, Schmid-Stählin relève chez Homère et Hérodote une commune « insistance portée dans les deux cas sur les combattants d'exception à la fin du dénombrement »[123]. Le passage homérique en question, qui clôt en effet le catalogue, est le suivant (*Il*. 2.761-770) :

> Τίς ταρ τῶν ὄχ᾽ ἄριστος ἔην, σύ μοι ἔννεπε, Μοῦσα,
> αὐτῶν ἠδ᾽ ἵππων, οἳ ἅμ᾽ Ἀτρεΐδῃσιν ἕποντο.
> Ἵπποι μὲν μέγ᾽ ἄρισται ἔσαν Φηρητιάδαο,
> τὰς Εὔμηλος ἔλαυνε ποδώκεας ὄρνιθας ὥς,
> ὄτριχας οἰέτεας, σταφύλῃ ἐπὶ νῶτον ἐίσας ·

[122] F. JACOBY, *RE Suppl*. II, 1913, col. 491 : « Dagegen stellt man die Heerschau nicht mit Unrecht mit dem Schiffskatalog zusammen ».
[123] SCHMID-STÄHLIN, *loc. cit*. : « Hervorhebung des Hervorragendsten am Schluß der Aufzählung VII 83. 96 ~ B 761 ff. »

τὰς ἐν Πιερίῃ θρέψ᾽ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ἄμφω θηλείας, φόβον Ἄρηος φορεούσας.
Ἀνδρῶν αὖ μέγ᾽ ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας,
ὄφρ᾽ Ἀχιλεὺς μήνιεν · ὁ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν,
ἵπποί θ᾽, οἳ φορέεσκον ἀμύμονα Πηλεΐωνα[124].

Hérodote mentionne de même, à la fin du catalogue des troupes terrestres, puis navales de l'armée perse, les contingents d'élite. Parmi l'infanterie, il s'agit du contingent dit des « Dix Mille », ainsi présenté en 7.83 : Οὗτοι ἦσαν στρατηγοὶ τοῦ σύμπαντος πεζοῦ χωρὶς τῶν Μυρίων. Τῶν δὲ μυρίων τούτων Περσέων τῶν ἀπολελεγμένων ἐστρατήγεε μὲν Ὑδάρνης ὁ Ὑδάρνεος. Ἐκαλέοντο δὲ Ἀθάνατοι οἱ Πέρσαι οὗτοι ἐπὶ τοῦδε · εἴ τις αὐτῶν ἐξέλειπε τὸν ἀριθμὸν ἢ θανάτῳ βιηθεὶς ἢ νούσῳ, ἄλλος ἀνὴρ ἀραίρητο, καὶ ἐγίνοντο οὐδαμὰ οὔτε πλέονες μυρίων οὔτε ἐλάσσονες. Κόσμον δὲ πλεῖστον παρείχοντο διὰ πάντων Πέρσαι καὶ αὐτοὶ ἄριστοι ἦσαν « Ceux-là commandaient toute l'infanterie sauf les Dix Mille ; ces dix mille Perses d'élite avaient pour chef Hydarnès fils d'Hydarnès. On appelait ces Perses 'Immortels' pour la raison que voici : si l'un d'eux venait à manquer à ce nombre, vaincu par la mort ou par la maladie, un autre homme était choisi, en sorte qu'ils n'étaient jamais ni plus ni moins de dix mille. C'étaient les Perses qui, entre tous, étalaient le plus de luxe et étaient les plus braves », etc. — Parmi la flotte, c'est la mention des Phéniciens en 7.96 : Τούτων δὲ ἄριστα πλεούσας παρείχοντο νέας Φοίνικες καὶ Φοινίκων Σιδώνιοι. « Des peuples précités, ceux qui fournissaient les vaisseaux naviguant le mieux étaient les Phéniciens, et, parmi les Phéniciens, ceux de Sidon ».

Si les deux catalogues s'achèvent donc sur la mention des contingents d'élite, il est une autre caractéristique plus générale qui permet de voir dans le catalogue d'Hérodote une réécriture consciente du modèle homérique. Cette dimension a été mise en lumière par O. K. Armayor dans une étude visant précisément à montrer que les données hérodotéennes doivent être considérées à travers le prisme littéraire et intertextuel qui a présidé à leur composition[125]. Après avoir observé que les informations données par Hérodote n'étaient pas, ou trop partiellement, confortées par les témoignages épigraphiques, l'auteur s'en remet ainsi à un examen littéraire et observe par exemple que « de nombreuses parties des grands catalogues hérodotéens semblent prédéterminées. Par exemple, il y a 67 nations dans la version hérodotéenne de l'Empire de Darius. Il y a 67 contingents dans l'armée perse, flotte et

[124] « Et maintenant dis-moi, ô Muse, entre eux et leurs coursiers, / quels étaient les meilleurs de cuex qui suivaient les Atrides. / Les coursiers les meilleurs étaient ceux du fils de Phérès, / qu'Eumèle conduisait : rapides comme des oiseaux, / même robe, même âge et même hauteur pour le dos, / deux juments que le dieu à l'arc d'argent avait dressées / en Piérie et qui semaient la déroute en passant. / Pour les hommes, c'était Ajax, le fils de Télamon, / tant qu'Achille bouda : car le vaillant fils de Pélée / le surpassait de loin, avec le char qui le portait » (trad. F. Mugler).
[125] O. K. ARMAYOR, « Herodotus' Catalogue of the Persian Empire in the Light of the Monuments and the Greek Literary Tradition », 1978.

cavalerie. Et il y a 67 commandants dans les armées grecques et troyennes réunies dans l'*Iliade*. Ce à quoi nous avons affaire ici n'est pas une coïncidence, mais des Catalogues, des Catalogues grecs avec leurs thèmes et leurs règles propres que nous n'avons pas encore commencé à comprendre »[126]. — Livrons-nous ici, afin de vérifier les affirmations de l'auteur, à un examen respectif des données homériques et hérodotéennes concernant les chiffres avancés.

1) Les données homériques sont les suivantes (contingent, noms des chefs, nombre de vaisseaux) :

a) Du côté des Grecs :

- Les Béotiens : Pénéléôs, Léite, Arcésilas, Prothénôr et Clonios (5 chefs) : 150 vaisseaux
- Les habitants d'Asplédon et d'Orchomène : Ascalaphe et Ialmène (2 chefs) : 30 vaisseaux
- Les Phocidiens : Schédios et Epistrophe (2 chefs) : 40 vaisseaux
- Les Locriens : Ajax fils d'Oïlée (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les gens d'Eubée = Abantes : Eléphénor (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les Athéniens : Ménesthée (1 chef) : 50 vaisseaux
- Les gens de Salamine : Ajax (1 chef) : 12 vaisseaux
- Les gens d'Argos et de Tirynthe, etc. : Diomède et Sthénélos (2 chefs) : 87 vaisseaux
- Les gens de Mycènes, Corinthe, etc. : Agamemnon (1 chef) : 100 vaisseaux
- Les gens de Lacédémone : Ménélas (1 chef) : 60 vaisseaux
- Les gens de Pylos : Nestor (1 chef) : 90 vaisseaux
- Les gens d'Arcadie : Agapénor : 60 vaisseaux
- Les gens de Bouprasion et ceux de l'Elide : Amphimaque et Thalpios (2 chefs) : 40 vaisseaux
- Les gens de Doulichion et des Echines : Mégès (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les Céphallènes et gens d'Ithaque, etc. : Ulysse (1 chef) : 12 vaisseaux
- Les Etoliens : Thoas (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les Crétois : Idoménée et Mérion (1 chef) : 80 vaisseaux
- Les Rhodiens : Tlépolème (1 chef) : 9 vaisseaux
- Les gens de Symé : Nirée (1 chef) : 3 vaisseaux
- Les gens de Nisyre, de Crapathe et de Case : Phidippe et Antiphe (2 chefs) : 30 vaisseaux
- Les gens de l'Argos Pélasgique : Achille (1 chef) : 50 vaisseaux
- Les gens de Phylaque et Pyrase : (Protésilas) Podarcès (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les gens de Phères : Eumèle (1 chef) : 11 vaisseaux

[126] O. K. ARMAYOR, *art. cit.*, p. 7 : « many parts of Herodotus' great catalogues seem pre-determined. For example, there are 67 nations in Herodotus' account of Darius' Empire. There are 67 contingents in Xerxes' army, navy, and cavalry. And there are 67 commanders in the combined Greek and Trojan armies in the *Iliad*. What we have to contend with here is not coincidence but Catalogues, Greek Catalogues with themes and rules of their own which we have not yet begun to understand. »

- Les gens de Méthone et de Thaumacie : (Philoctète) Médon (1chef) : 7 vaisseaux
- Les gens de Trikké, etc. : Podalire et Machaon (2 chefs) : 30 vaisseaux
- Les gens d'Orménion : Eurypyle (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les gens d'Argisse et de Gyrtone : Polypoetès (1 chef) : 40 vaisseaux
- Les gens de Cyphe : Gounée (1chef) : 22 vaisseaux
- Les Magnètes : Prothoos (1 chef) : 40 vaisseaux

— Soit au sous-total, 42 chefs pour 29 contingents grecs, et 1293 vaisseaux.

b) Du côté des Troyens :

- Les Troyens : Hector (1 chef)
- Les Dardaniens : Enée, Archéloque, Acamas (3 chefs)
- Les gens de Zélée : Pandare (1 chef)
- Les gens d'Adrastée et du pays de d'Apèse : Adreste et Amphios (2 chefs)
- Les gens de la région de Percote et Practie : Asios (1 chef)
- Les Pélasges : Hippothoos et Pylée (2 chefs)
- Les Thraces : Acamas et Piroos (2 chefs)
- Les Cicônes : Euphème (1 chef)
- Les Péoniens : Pyraechmès (1 chef)
- Les Paphlagoniens : Pylémène (1 chef)
- Les Alizones : Odios et Epistrophe (2 chefs)
- Les Mysiens : Chromis et Ennome (2 chefs)
- Les Méoniens : Mesthlès et Antiphe (2 chefs)
- Les Cariens : Amphimaque et Nastès (2 chefs)
- Les Lyciens : Sarpédon et Glaucos (2 chefs)

— Soit au sous-total, 25 chefs pour 15 contingents.

Le total du nombre de chefs est donc de 42 + 25 = 67 chez Homère, pour 44 contingents.

2) Chez Hérodote, les données sont les suivantes :

a) Pour l'infanterie : 1. Les Perses (Otanès) ; 2. Les Mèdes (Tigrane) ; 3. Les Kissiens (Anaphès) ; 4. Les Hyrcaniens (Mégapanos) ; 5. Les Assyriens (Otaspès) ; 6. Les Bactriens et 7. Les Saces (Hystaspès) ; 8. Les Indiens (Pharnazathrès) ; 9. Les Ariens (Sisamnès) ; 10. Les Parthes et 11. Les Chorasmiens (Artabaze) ; 12. Les Gandariens et 13. Les Dadiques (Artyphios) ; 14. Les Caspiens (Ariomardos) ; 15. Les Sarangéens (Phérendatès) ; 16. Les Pactyes (Artayntès) ; 17. Les Outiens et 18. Les Myques (Arsaménès) ; 19. Les Paricaniens (Siromitrès) ; 20. Les Arabes et 21. Les Ethiopiens (Arsamès) ; 22. Les Libyens (Massagès) ; 23. Les Paphlagoniens et 24. Les Matiènes (Datos) ; 25. Les Mariandyniens, 26. Les Ligyens et 27. Les Syriens (Gobryas) ; 28. Les Phrygiens et 29. Les Arméniens (Artochmès), 30. Les

Lydiens et 31. Les Mysiens (Artaphernès) ; 32. Les Thraces (Bassakès) ; 33. [les Pisidiens] ; 34. Les Cabaléens-Méoniens et 35. Les Milyens (Badrès) ; 36. Les Mosques et 37. Les Tibaréniens (Ariomardos) ; 38. Les Macrons et 39. Les Mossynèques (Artayctès) ; 40. Les Mares et 41. Les Colchidiens (Pharandatès) ; 42. Les Alarodiens et 43. Les Saspires (Masistios) ; 44. Les insulaires de la mer Erythrée (Mardontès). — Soit 44 contingents d'infanterie.

b) Pour la cavalerie : 1. Les Perses, 2. Les Sagartiens, 3. Les Mèdes, 4. Les Kissiens, 5. Les Indiens, 6. Les Bactriens, 7. Les Caspiens, 8. Les Libyens, 9. Les Paricaniens, 10. Les Arabes. — Soit 10 contingents de cavalerie.

c) Pour la flotte : 1. Les Phéniciens et 2. Les Syriens de Palestine ; 3. Les Egyptiens ; 4. Les Cypriotes ; 5. Les Ciliciens ; 6. Les Pamphyliens ; 7. Les Lyciens ; 8. Les Doriens d'Asie ; 9. Les Cariens ; 10. Les Ioniens ; 11. Les insulaires ; 12. Les Eoliens ; 13. Les Hellespontins. — Soit 13 contingents de flotte.

Tous corps confondus, le nombre de contingents total de l'armée perse est donc de 44 + 10 + 13 = 67 contingents.

Quelles données faut-il alors comparer ? Selon O. K. Armayor, c'est le nombre 67 qui mérite notre attention. Il est vrai que l'on peut observer une certaine dissymétrie dans cette équation, puisqu'il s'agit dans le cas d'Homère du nombre de chefs (Grecs et Troyens réunis), dans celui d'Hérodote, du nombre de contingents. Mais l'examen comparé révèle en revanche une seconde équation : le nombre total de contingents grecs et troyens chez Homère est de 44, ce qui correspond aussi au nombre de contingents de l'infanterie perse chez Hérodote. Enfin, on notera que si le nombre de vaisseaux de la flotte grecque homérique est de 1293, Hérodote dénombre pour sa part 1207 vaisseaux, ce qui constitue un ordre de grandeur relativement comparable, sans être toutefois rigoureusement identique.

Nous nous trouvons donc face à trois équations, exactes ou approximatives, qui semblent bien confirmer les assertions d'O. K. Armayor sur le caractère « prédéterminé » des chiffres hérodotéens[127] — ce qui, conjugué à d'autres éléments, pousse l'auteur à conclure ainsi, dans une perspective résolument littéraire et intertextuelle : « Pour rendre compte des grands catalogues hérodotéens de l'Empire perse, par conséquent, nous ne devons pas du tout regarder du côté des monuments, mais plutôt du côté de la tradition grecque d'Hérodote lui-même : la géographie, la logographie, et la poésie épique et lyrique ioniennes. […] Les

[127] Et dont on trouvera un autre exemple dans les tributs versés par les différentes satrapies perses (Hdt. 3.89-94), avec notamment la récurrence du nombre de 360 talents, où 'la cifra ha naturalmente valore simbolico' (D. Asheri, *ad loc.*), ainsi que le total de 7600 talents dans lequel O. K. Armayor voit également un « total […] prédéterminé » (*art. cit.*, p. 7).

costumes et armements exotiques d'Hérodote ne sont pas ceux de Persépolis mais plutôt ceux d'Homère, d'Hésiode et des poètes lyriques, où nous trouvons des casques d'airain, des lances à pointe de fer, et des plastrons de lin, ainsi que les peaux d'animaux de Pâris, Ménélas, Hector, Patrocle, Agamemnon et Dolon, pour ne pas mentionner les noms, les chiffres et l'imagerie d'Hérodote […]. Les Catalogues hérodotéens de l'Empire perse sont, comme on peut le démontrer, ceux d'une tradition au moins aussi ancienne que le Catalogue homérique des Grecs et des Troyens […]. Hérodote n'est pas en réalité 'notre meilleure autorité pour l'ethnographie de l'Orient ancien' […]. Au mieux, Hérodote peut tout juste refléter un tableau grec de l'Empire *qui doit être vu à la lumière des catalogues antérieurs de sa propre tradition grecque* »[128].

En vertu de la confirmation des analyses numériques à laquelle nous nous sommes livré ici et la révélation de nouvelles correspondances, nous serons enclin à partager ce jugement qui promeut une interprétation proprement philologique des données hérodotéennes.

d) <u>Le labyrinthe de Minos (2.148)</u>

De la même manière, la composition du labyrinthe de Minos décrit par Hérodote au livre II présente selon O. K. Armayor une origine homérique. Etudiant ce passage (2.148), O. K. Armayor affirme tout d'abord son intention de travailler sur le texte même, sans le secours des données archéologiques égyptiennes. Or, selon lui, « Hérodote tout seul nous rappelle, en premier lieu, les grands palais d'Homère »[129]. Ainsi, le labyrinthe d'Hérodote a douze cours couvertes (Τοῦ γὰρ δυώδεκα μέν εἰσι αὐλαὶ κατάστεγοι) ; or, au chant VI de l'*Iliade*, les douze gendres de Priam vivent eux aussi dans des chambres qui sont douze cours couvertes (*Il*. 6.248) : δώδεκ᾽ ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο. — De plus, les cours du Labyrinthe sont placées en enfilade, et entourées d'un mur d'enceinte extérieur (ἀντίπυλοι ἀλλήλῃσι, ἓξ μὲν πρὸς βόρεω, ἓξ δὲ πρὸς νότον τετραμμέναι συνεχέες · τοῖχος δὲ ἔξωθεν ὁ αὐτός σφεας περιέργει) : de même, les chambres des gendres de Priam sont rangées en enfilade et donnent sur les chambres de ses fils, à l'intérieur d'un mur (*Il*. 6.247 sqq.) : κουράων δ᾽ ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς.

---

[128] O. K. ARMAYOR, *art. cit.*, p. 8 : « To account for Herodotus' great catalogues of the Persian Empire, therefore, we must not look to the monuments at all, but rather to Herodotus' own Greek tradition, Ionian geography, logography, and epic and lyric poetry. […] Herodotus' exotic costumes and weaponry are not those of Persepolis but rather of Homer, Hesiod, and the lyric poets, where we find brazen helmets, iron-stubbed clubs, and linen breast-plates, and the animal-skins of Paris and Menelaus and Hector and Patroclus and Agamemnon and Dolon, not to mention Herodotus' names and numbers and imagery. […] Herodotus' Catalogues of the Persian Empire are demonstrably those of a tradition at least as old as Homer's Catalogue of Greeks and Trojans. […] Herodotus is not in fact 'our best authority for the ethnography of the Ancient East'. […] At best, Herodotus can only reflect a Greek picture of the Empire *to be viewed in the light of earlier catalogues from his own Greek tradition* » ; nous soulignons.

[129] O. K. ARMAYOR, « The Homeric Influence on Herodotus' Story of the Labyrinth », 1977-78, p. 68 : « Herodotus alone reminds us, in the first instance, of the great palaces in Homer. »

Le Labyrinthe, poursuit O. K. Armayor, est construit en pierre polie, avec des colonnades également de pierre (Ὀρόφὴ δὲ πάντων τούτων λιθίνη κατά περ οἱ τοῖχοι, οἱ δὲ τοῖχοι τύπων ἐγγεγλυμμένων πλέοι, αὐλὴ δὲ ἑκάστη περίστυλος λίθου λευκοῦ ἁρμοσμένου τὰ μάλιστα) : de la même manière que le palais de Priam — le passage homérique dans son ensemble étant le suivant (*Il*. 6.242-250) :

> Ἀλλ᾽ ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ᾽ ἵκανε,
> ξεστῆς αἰθούσῃσι τετυγμένον — αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
> πεντήκοντ᾽ ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθε δὲ παῖδες
> κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῆς ἀλόχοισι ·
> κουράων δ᾽ ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς
> δώδεκ᾽ ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
> πλησίον ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ γαμβροὶ
> κοιμῶντο Πριάμοιο παρ᾽ αἰδοίῃς ἀλόχοισιν, κτλ.

Ces analogies poussent ainsi l'auteur à conclure : « Il est clair que les premiers et mystérieux dodécarques non grecs dans les lettres occidentales ne sont pas les rois d'Egypte d'Hérodote : ce sont les gendres de Priam »[130], avant d'ajouter : « Notons maintenant à quel point dans les deux cas l'absence de brique est frappante. […] Mais si la pierre blanche polie permet une meilleure épopée, elle permet aussi une meilleure logographie épique »[131].

Pour finir, le labyrinthe d'Hérodote a deux étages, dont l'un est souterrain et mystérieux : en cela encore, il suit le modèle des palais homériques et notamment du palais de Priam, également composé de chambres souterraines — Hérodote citant même en 2.116 un épisode qui en témoigne : la descente d'Hécube dans la salle du trésor (*Il*. 6.288).

La description du labyrinthe de Minos semble donc s'inspirer étroitement d'un modèle homérique dont elle reprend plusieurs motifs précis. Sa composition présente ainsi une forte dimension intertextuelle : on peut parler d'un authentique motif macrostructurel d'origine homérique.

4. Conclusion

La présence dans l'œuvre d'Hérodote d'une cinquantaine de réminiscences verbales homériques, ainsi que de plusieurs motifs macrostructurels importants, aide à comprendre le jugement porté par l'auteur du traité *Du Sublime* sur un Hérodote *Homêrikôtatos*. Nous nous sommes notamment attaché à montrer qu'Hérodote jouait souvent sur le style formulaire, l'adaptant à sa prose, l'enrichissant de potentialités originales, parfois même recréant sa

[130] O. K. ARMAYOR, *art. cit.* : « Clearly the first mysterious, non-Greek Dodecarchs in western letters are not Herodotus' kings of Egypt — they are Priam's sons-in-law »

[131] O. K. ARMAYOR : « Let us note how striking in both cases is the absence of brick. […] But if polished white stone makes for better epic, it also makes for better epic logography. »

dimension à partir d'une occurrence homérique ponctuelle. Cela suppose de la part d'Hérodote une connaissance parfaite des poèmes homériques — qui, comme nous avons pu le voir avec l'exemple inspiré des *Cypria* (Νήπιος, ὃς πατέρα κτείνας παῖδας καταλείπει), ne se limite pas seulement à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Aussi est-il possible qu'existent encore d'autres réminiscences en provenance d'œuvres épiques qui ne nous sont point parvenues ; il convient ici de rappeler qu'Hérodote avait pour oncle probable Panyassis, dernier grand représentant de la tradition épique.

Ces réminiscences verbales composant autant de micro-motifs, il nous restait à dégager des motifs plus larges dont on peut mesurer l'importance structurelle ou thématique, s'agissant du songe funeste comme des combats autour d'un corps ou du catalogue des troupes de l'armée — tous en provenance de l'*Iliade*, ce qui n'est pas pour étonner étant donné la similitude thématique de cette œuvre et d'une histoire des guerres médiques. Le dernier motif, mis au jour par O. K. Armayor, puise lui aussi sa source la plus directe dans un motif de l'*Iliade* qu'est le palais du roi Priam, non sans évoquer de façon plus générale l'ensemble des palais homériques. Quoi qu'il en soit, les études qu'O. K. Armayor a consacrées à ces passages invitent à les considérer comme étant composés à travers le prisme proprement littéraire de l'intertextualité grecque et tout particulièrement homérique.

B. Réminiscences lyrico-élégiaques

Comme l'indiquait déjà F. Jacoby dans son article fondateur des études hérodotéennes modernes, Hérodote ne manifeste pas seulement une connaissance des poèmes homériques ; son œuvre témoigne aussi d'autres influences, au nombre desquelles on peut compter la source lyrique[132], dont il connaît à coup sûr les plus grand représentants.

1. Mentions, citations et mises en scène de poètes lyriques et élégiaques

La connaissance par Hérodote des poètes et de la poésie lyriques est en effet attestée par une série de passages dans lesquels il est fait mention explicite de plusieurs d'entre eux. Hérodote nomme ainsi Arion de Méthymne au livre I, dont il fait l'inventeur du dithyrambe[133] ; Sappho de Mytilène au livre II, qu'il qualifie de μουσοποιός[134] ; Anacréon de

[132] F. JACOBY, *RE Suppl*. II, 1913, col. 503 : « Auch hat Herodots reiche Kenntnis der poetischen Literatur ihn Anleihen dieser Art nicht nur bei Homer machen lassen. Wir finden ähnliche Benützung Hesiods (freilich selten) […] ; ferner der Lyrik, für die hier ein Verweis auf die von Diels festgestellte amüsante Verwendung eines Alkäischen Liedes (frg. 33 ~ H. 7.117.1) genügen mag. Doch ist Herodots Kenntnis gerade der Lyrik überhaupt sehr umfassend. Die Elegie fehlt nicht ganz ; wenigstens die Kenntnis von Solons Gedichten, die 5.113.2 erwähnt werden, scheint 1.29, 7.16 α 1 u. ö. durchzuleuchten ; und eine Reihe von Übereinstimmungen mit Stücken des *Corpus Theognideum* notiert Stein » — toutes réminiscences que nous considérerons ci-après, aux côtés d'autres encore.

[133] 1.23 Τῷ δὲ λέγουσι Κορίνθιοι (ὁμολογέουσι δέ σφι Λέσβιοι) ἐν τῷ βίῳ θωῦμα μέγιστον παραστῆναι, ᾿Αρίονα τὸν Μηθυμναῖον ἐπὶ δελφῖνος ἐξενειχθέντα ἐπὶ Ταίναρον, ἐόντα κιθαρῳδὸν τῶν τότε ἐόντων

Téos au livre III[135] ; le « poète mélique » Alcée de Mytilène, à un poème duquel il fait allusion au livre V[136] ; Simonide de Céos à deux reprises, la première fois au livre V[137], tandis que la seconde mention, au livre VII, s'accompagne de citations de certains de ses vers — il s'agit des épitaphes pour les morts des Thermopyles[138]. De même, Hérodote cite explicitement Pindare au livre III (3.38), comme nous le verrons ci-après.

οὐδενὸς δεύτερον, καὶ διθύραμβον πρῶτον ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ποιήσαντά τε καὶ ὀνομάσαντα καὶ διδάξαντα ἐν Κορίνθῳ « C'est de son vivant [*sc.* Périandre], dit-on à Corinthe (et à Lesbos également), qu'un prodige eut lieu, des plus extraordinaires : Arion de Méthymne aborda au cap Ténare sur le dos d'un dauphin ; citharède sans égal en son temps, il fut, à notre connaissance, le premier à composer des dithyrambes, le premier à les nommer ainsi et à en faire exécuter à Corinthe ». — Il ne nous reste rien d'Arion de Méthymne, dont on sait pourtant qu'il fut un fameux citharède et dont la tradition fait un πρῶτος εὑρέτης dans le domaine musical ; son acmè est fixée aux alentours de 628-625, ou 617 av. J.-C. : voir D. ASHERI, *ad loc.*

[134] 2.135 Ῥόδωπις δὲ ἐς Αἴγυπτον ἀπίκετο Ξάνθεω τοῦ Σαμίου κομίσαντός [μιν], ἀπικομένη δὲ κατ᾽ ἐργασίην ἐλύθη χρημάτων μεγάλων ὑπὸ ἀνδρὸς Μυτιληναίου Χαράξου τοῦ Σκαμανδρωνύμου παιδός, ἀδελφεοῦ δὲ Σαπφοῦς τῆς μουσοποιοῦ « Rhodopis vint en Egypte en compagnie du Samien Xanthès ; elle vint y exercer le métier de courtisane et fut affranchie pour une somme considérable par un Mytilénien, Charaxos, fils de Scamandronymos et frère de la poétesse Sappho ». — Sappho, qui vécut entre 612 et 550 av. J-C. environ, « se réfère à l'épisode, mais donne à la courtisane le nom de Doricha (F5 et 15b) » (Ch. JACOB, *ad loc.* ; cf. A. B. LLOYD, *ad loc.*).

[135] 3.121 Οἱ δὲ ἐλάσσονες λέγουσι πέμψαι Ὀροίτην ἐς Σάμον κήρυκα ὅτεο δὴ χρήματος δεησόμενον (οὐ γὰρ ὦν δὴ τοῦτό γε λέγεται), καὶ τὸν Πολυκράτεα τυχεῖν κατακείμενον ἐν ἀνδρεῶνι, παρεῖναι δέ οἱ καὶ Ἀνακρέοντα τὸν Τήιον « Selon d'autres, moins nombreux toutefois, Oroitès avait envoyé un héraut à Samos pour quelque affaire (qu'on ne précise pas) ; or Polycrate se trouvait à ce moment couché dans l'appartement des hommes, avec Anacréon de Téos près de lui. » — Il s'agit bien du fameux poète lyrique, dont l'acmè est fixée sur celle de Polycrate (532 av. J-C.), à la cour duquel il séjourna avant de passer à celle d'Hipparque d'Athènes ; cf. D. ASHERI, *ad loc.*

[136] 5.95 Πολεμεόντων δέ σφεων παντοῖα καὶ ἄλλα ἐγένετο ἐν τῇσι μάχῃσι, ἐν δὲ δὴ καὶ Ἀλκαῖος ὁ ποιητὴς συμβολῆς γενομένης καὶ νικώντων Ἀθηναίων αὐτὸς μὲν ἐκφεύγει, τὰ δέ οἱ ὅπλα ἴσχουσι Ἀθηναῖοι καί σφεα ἀνεκρέμασαν πρὸς τὸ Ἀθηναῖον τὸ ἐν Σιγείῳ. Ταῦτα δὲ Ἀλκαῖος ἐν μέλεϊ ποιήσας ἐπιτιθεῖ ἐς Μυτιλήνην ἐξαγγελλόμενος τὸ ἑωυτοῦ πάθος Μελανίππῳ ἀνδρὶ ἑταίρῳ ; « De nombreux incidents se produisirent au cours de cette lutte ; en particulier, dans un engagement où les Athéniens avaient le dessus, le poète Alcée prit la fuite et sauva sa personne, mais en abandonnant ses armes aux mains des Athéniens qui les suspendirent au mur du temple d'Athéna dans Sigéion. Alcée raconta la chose dans un poème qu'il fit parvenir à Mytilène pour informer de son aventure un ami, Mélanippos » (trad. Barguet). — Comme l'observe STEIN, *ad loc.*, « un fragment du poème nous est conservé chez Strabon p. 600. Archiloque et (par imitation plaisante) Horace, Carm. II.7.9 ont fait de semblables aveux » (« Ein entstelltes Fragment des Gedichtes bei Strab. p. 600. Archilochos Fr. 6 und (in scherzender Nachahmung) Horatius carm. II 7 9 haben ähnliche Geständnisse gemacht ». Quant à la chronologie hérodotéenne qui fait de Pisistrate, de Périandre et d'Alcée trois contemporains, elle est aujourd'hui communément admise : cf. G. NENCI, *ad loc.*

[137] 5.102 (bataille d'Ephèse) Καὶ ἀντετάχθησαν μὲν οἱ Ἴωνες, συμβαλόντες δὲ πολλὸν ἐσσώθησαν. Καὶ πολλοὺς αὐτῶν οἱ Πέρσαι φονεύουσι, ἄλλους τε ὀνομαστούς, ἐν δὲ δὴ καὶ Εὐαλκίδην στρατηγέοντα Ἐρετριέων, στεφανηφόρους τε ἀγῶνας ἀναραιρηκότα καὶ ὑπὸ Σιμωνίδεω τοῦ Κηίου πολλὰ αἰνεθέντα. « Les Ioniens firent volte-face et leur livrèrent bataille, mais leur défaite fut complète. Les Perses les taillèrent en pièces, et là périt, entre autres Grecs de renom, le chef des Erétriens, Eualcidès, qui avait remporté plusieurs couronnes dans les Grands Jeux et dont Simonide de Céos avait souvent célébré le nom ». Selon BARGUET, *ad loc.* : « Simonide de Céos (de 556 à 467) vécut à Athènes du temps d'Hipparque, puis du temps de Thémistocle » ; cf. G. NENCI, *ad loc.*

[138] Θαφθεῖσι δέ σφι αὐτοῦ ταύτῃ τῇ περ ἔπεσον καὶ τοῖσι πρότερον τελευτήσασι ἢ <τοὺς> ὑπὸ Λεωνίδεω ἀποπεμφθέντας οἴχεσθαι ἐπιγέγραπται γράμματα λέγοντα τάδε ·

Μυριάσιν ποτὲ τᾷδε τριακοσίαις ἐμάχοντο
ἐκ Πελοποννάσου χιλιάδες τέτορες.

Ταῦτα μὲν δὴ τοῖσι πᾶσι ἐπιγέγραπται, τοῖσι δὲ Σπαρτιήτῃσι ἰδίῃ ·

Ὦ ξεῖν᾽, ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε
κείμεθα, τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι.

Mais il arrive aussi à Hérodote de mettre en scène des poètes lyriques : ainsi d'Arion de Méthymne, dans l'épisode du dauphin déjà mentionné du livre I ; mais surtout de Solon, qu'Hérodote nomme à plusieurs reprises, dans sa double dimension de poète[139] et de législateur[140], et qu'il met également en scène au livre I, dans le *logos* de Crésus (1.29-34) ; de la figure solonienne ainsi composée, qu'étudie en détail un article de Ch. Chiasson, nous parlerons plus loin.

Enfin, il est probable qu'Hérodote mentionne à l'ouverture de l'œuvre le poète Archiloque, bien que cette mention soit considérée par certains comme une interpolation. Il s'agit, à la fin de la tragédie de Candaule aboutissant à l'avènement de Gygès, de la phrase suivante (1.12) : τοῦ καὶ ᾿Αρχίλοχος ὁ Πάριος, κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον γενόμενος, ἐν ἰάμβῳ τριμέτρῳ ἐπεμνήσθη « de lui (*sc.* Gygès), Archiloque de Paros, qui vécut à peu près à la même époque, a également fait mention dans un trimètre iambique » ; le vers en question étant celui qui ouvre le fragment 19 West : Οὔ μοι τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει, κτλ. « Je ne me soucie pas des trésors de Gygès », etc. C'est ici la notation du « trimètre iambique » qui a pu paraître anachronique à de nombreux commentateurs, en tant qu'« expression technique d'époque postérieure à Hérodote »[141]. Cependant Rosén édite le

---

Λακεδαιμονίοισι μὲν δὴ τοῦτο, τῷ δὲ μάντι τόδε ·
Μνῆμα τόδε κλεινοῖο Μεγιστία, ὅν ποτε Μῆδοι
Σπερχειὸν ποταμὸν κτεῖναν ἀμειψάμενοι,
μάντιος, ὃς τότε Κῆρας ἐπερχομένας σάφα εἰδὼς
οὐκ ἔτλη Σπάρτης ἡγεμόνα προλιπεῖν.

᾿Επιγράμμασι μέν νυν καὶ στήλῃσι, ἔξω ἢ τὸ τοῦ μάντιος ἐπίγραμμα, ᾿Αμφικτύονές εἰσί σφεας οἱ ἐπικοσμήσαντες · τὸ δὲ τοῦ μάντιος Μεγιστίεω Σιμωνίδης ὁ Λεωπρέπεός ἐστι κατὰ ξεινίην ὁ ἐπιγράψας « Les morts furent ensevelis à l'endroit même où ils avaient péri, avec les soldats tombés avant le départ des alliés renvoyés par Léonidas ; sur leur tombe une inscription porte ces mots : Ici, contre trois millions d'hommes ont lutté jadis / Quatre mille hommes venus du Péloponnèse. Cette inscription célèbre tous les morts, mais les Spartiates ont une épitaphe spéciale : Etranger, va dire à Sparte qu'ici / Nous gisons, dociles à ses ordres. Voilà l'épitaphe des Lacédémoniens, et voici celle du devin Mégistias : Ici repose l'illustre Mégistias, que les Mèdes / Ont tué lorsqu'ils franchirent le Sperchios ; / Devin, il savait bien que la Mort était là, / Mais il n'accepta pas de quitter le chef de Sparte. Les stèles et les épitaphes, sauf celle de Mégistias, sont le tribut aux morts des Amphictyons ; celle du devin Mégistias fut faite par Simonide fils de Léoprépès, qui avait avec lui des relations d'hospitalité » (trad. Barguet). Selon BALASCH, *ad loc.* : « Los textos poéticos siguientes son atribuidos a Simónides de Ceos por la *Antología Palatina* ; la atribución del segundo es segura ».

[139] 5.113 Τετραμμένου δὲ τοῦ στρατοπέδου ἄλλοι τε ἔπεσον πολλοὶ δὴ καὶ δὴ καὶ ᾿Ονήσιλός τε ὁ Χέρσιος, ὅς περ τὴν Κυπρίων ἀπόστασιν ἔπρηξε, καὶ ὁ Σολίων βασιλεὺς ᾿Αριστόκυπρος ὁ Φιλοκύπρου, Φιλοκύπρου δὲ τούτου τὸν Σόλων ὁ ᾿Αθηναῖος ἀπικόμενος ἐς Κύπρον ἐν ἔπεσι αἴνεσε τυράννων μάλιστα « Là périt entre autres Onésilos fils de Chersis, l'homme qui avait poussé Chypre à la révolte, ainsi que le roi de Soles, Aristocypros fils de Philocypros, — le Philocypros que Solon d'Athènes, quand il passa par Chypre, loua dans ses vers plus que tout autre tyran ». — BARGUET, *ad loc.* : « Solon passa par Chypre vers 580, et Soles, sur la côte nord-ouest de Chypre, avait été fondée sur son avis et nommée d'après lui par Philocypros » ; cf. G. NENCI, *ad loc.*

[140] 2.177 Σόλων δὲ ὁ ᾿Αθηναῖος λαβὼν ἐξ Αἰγύπτου τοῦτον τὸν νόμον ᾿Αθηναίοισι ἔθετο · τῷ ἐκεῖνοι ἐς αἰεὶ χρέωνται, ἐόντι ἀμώμῳ νόμῳ « Solon l'Athénien a pris cette mesure à l'Egypte et l'a imposée à ses concitoyens : elle est toujours en vigueur chez eux, car elle est excellente. »

[141] Ainsi D. ASHERI, *ad loc.* : « Archiloco sarebbe il primo poeta greco citato da Erodoto ; ma la frase deve essere interpolata (glossa di lettore piuttosto che nota in margine di autore) ; ἐν ἰάμβῳ τριμέτρῳ è un'espressione tecnica di età posteriore ad Erodoto (al 174.19 usa τριμέτρῳ τόνῳ). Inoltre, al tempo di Erodoto, non doveva sembrare necessario citare Archiloco a proposito di un re ben noto » ; — C. SCHRADER, trad. « Precisamente Arquíloco de Paros, que vivió por esa misma época, mencionó a Giges en un trímetro yámbico »,

texte comme authentique ; et Ch. C. Chiasson (2003) considère aussi la phrase comme un bien hérodotéen, en souscrivant à la caution apportée par D. Boedeker à ce passage sur la base d'une interprétation proprement philologique[142]. Selon Boedeker en effet, dont l'article en question porte sur le traitement des genres littéraires chez Hérodote, notamment d'un point de vue épistémologique, la notation technique du « trimètre iambique » concourt, de concert avec l'indication de contemporanéité d'Archiloque à l'égard de Gygès, à assurer la crédibilité du témoignage, ce genre de poème étant « associé avec des sujets 'réalistes' plutôt que 'mythiques' »[143] ; interprétation des plus intéressantes et qui nous paraît motiver l'attribution de cette mention à Hérodote lui-même.

Cet éventail de noms cités, d'allusions ou de citations textuelles, de figures familières introduites dans l'œuvre d'Hérodote, témoigne bien d'une connaissance profonde des poètes et de la poésie lyriques, autorisant à supposer la présence de véritables réminiscences.

2. Réminiscences lyrico-élégiaques

Or, si fragmentaire que soit notre connaissance de la poésie lyrique et élégiaque grecque, dont de vastes pans ne nous sont point parvenus, nous sommes cependant en mesure de relever dans l'œuvre d'Hérodote des allusions aux œuvres ou aux vers de cinq poètes au moins : à savoir d'Alcée, de Théognis et de Solon, de Bacchylide et de Pindare ; encore est-il probable que l'œuvre d'Hérodote recèle d'autres échos à des poèmes lyriques aujourd'hui perdus.

a) Réminiscences d'Alcée

(i) La mort du géant Artachaiès (7.117)

---

en note à « precisamente » : « Traduzco así *kaí*, considerando la noticia como une nota marginal del historiador. No obstante, cabe pensar también en una interpolación posterior ('también' — además de Heródoto — Arquíloco…), pues 'en un trímetro yámbico' es un tecnicismo inusual en el historiador » ; — ainsi encore Legrand, et Barguet, *ad loc.*

[142] Ch. C. CHIASSON, « Herodotus' Use of Attic Tragedy in the Lydian Logos », 2003, p. 6, n. 3 : « As for the particular Archilochean poem cited (frag. 19 West), Herodotus' specification of its meter as iambic may indicate that it is relatively trustworthy as historical documentation (Boedeker 105-106). »

[143] D. BOEDEKER, « Herodotus' s Genres », 2000, p. 105-106 : « In addition to what we have just discussed for epic narrative, it is possible that the *Histories* may similarly attribute different levels of credibility to other poetic genres. Herodotus sometimes identifies poetic works by their meter as well as their composer ; it is possible that such references incorporate generic assumptions, including the level of truth claim, for the works mentioned. When Herodotus concludes the dramatic story of how Gyges became king of the Lydians, for example, he adds, 'Archilochus commemorated his contemporary Gyges in iambic trimeters' (1.12.2). Here the designation 'contemporary' (κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον γενόμενος) suggests the basic reliability of Archilochus's account. This impression is reinforced by the meter cited (which ranks high in credibility in Bowie's list) : Archilochus mentioned Gyges in a kind of poem associated with more 'realistic' rather than 'mythical' subjects. »

La première réminiscence est celle, déjà mentionnée par Jacoby et relevée avant lui par Diels, d'un poème d'Alcée dans la phrase constituée par : 7.117 Ἐν Ἀκάνθῳ δὲ ἐόντος Ξέρξεω συνήνεικε ὑπὸ νούσου ἀποθανεῖν τὸν ἐπεστεῶτα τῆς διώρυχος Ἀρταχαίην, δόκιμον ἐόντα παρὰ Ξέρξῃ καὶ γένος Ἀχαιμενίδην, μεγάθει τε μέγιστον ἐόντα Περσέων (ἀπὸ γὰρ πέντε πηχέων βασιληίων ἀπέλειπε τέσσερας δακτύλους) φωνέοντά τε μέγιστον ἀνθρώπων « Alors que Xerxès se trouvait à Acanthos, il arriva que mourut de maladie l'ingénieur en chef des travaux du canal, Artachaiès, qui était en estime auprès du roi et qui appartenait à la famille des Achéménides ; par sa taille, il était le plus grand des Perses (il mesurait en effet cinq coudées royales moins quatre doigts), et sa voix était la plus forte de tous les hommes ». Ces « cinq coudées royales moins quatre doigts » représentent une taille immense, puisqu'elles équivalent environ à 2.55 mètres[144]. Or cette indication numérique coïncide exactement avec celle qu'atteste un poème d'Alcée, au sujet du frère du poète, vainqueur d'un guerrier babylonien qui mesurait précisément « cinq coudées moins une palaste ». Ce fragment d'Alcée nous est conservé par Strabon, 13.2.3 : Ἄνδρας δ' ἔσχεν ἐνδόξους τὸ παλαιὸν μὲν Πιττακόν, ἕνα τῶν ἑπτὰ σοφῶν, καὶ τὸν ποιητὴν Ἀλκαῖον καὶ τὸν ἀδελφὸν Ἀντιμενίδαν, ὅν φησιν Ἀλκαῖος Βαβυλωνίοις συμμαχοῦντα τελέσαι μέγαν ἆθλον καὶ ἐκ πόνων αὐτοὺς ῥύσασθαι κτείναντα « ἄνδρα μαχαίταν βασιληίων παλάσταν (ὥς φησιν) ἀπολείποντα μόνον μίαν παχέων ἀπὺ πέμπων ».

On se trouve donc ici en présence d'un écho assuré au poème d'Alcée en question, sans que la teneur même de cette réminiscence paraisse au premier abord essentiellement lyrique : l'immensité des deux personnages relèverait plutôt d'un registre épique. Pourtant, le thème est dans les deux cas celui de la mort d'un personnage, et le prolongement de l'occurrence hérodotéenne paraît bien relever, en vertu des sentiments de peine éprouvés par Xerxès, d'un registre authentiquement lyrique savamment entrelacé avec la dimension épique du passage : … ὥστε Ξέρξην συμφορὴν ποιησάμενον μεγάλην ἐξενεῖκαί τε αὐτὸν κάλλιστα καὶ θάψαι · ἐτυμβοχόεε δὲ πᾶσα ἡ στρατιή. Τούτῳ δὲ τῷ Ἀρταχαίῃ θύουσι Ἀκάνθιοι ἐκ θεοπροπίου ὡς ἥρωϊ, ἐπονομάζοντες τὸ οὔνομα. Βασιλεὺς μὲν δὴ Ξέρξης ἀπολομένου Ἀρταχαίεω ἐποιέετο συμφορήν « Sa mort affligea beaucoup Xerxès qui lui fit faire des funérailles et un tombeau splendides. L'armée entière travailla au tertre élevé sur sa tombe. Les Acanthiens lui rendirent, en vertu d'un oracle, le culte qu'on rend aux héros, sous son nom d'Artachaiès. Le roi Xerxès, donc, regretta vivement la mort de ce personnage » (trad. Barguet). On notera ici, en effet, à côté de la dimension collective des funérailles et de l'héroïsation du personnage, qui constituent des traits proprement épiques, l'emploi récurrent de la locution συμφορὴν ποιησάμενον μεγάλην — ἐποιέετο συμφορήν, la seconde occurrence composant d'ailleurs la clôture du passage consacré à la mort d'Artachaiès.

[144] Voir les notes de LEGRAND et de BARGUET, *ad loc.*

(ii) Πενίη τε καὶ ᾽Αμηχανίη (8.111)

La seconde réminiscence que les textes conservés amènent à qualifier d'alcéenne, mais qui dépasse en réalité cette simple filiation pour relever plus largement du mythe, figure dans le passage de 8.111 : Πρῶτοι γὰρ ᾽Ανδριοι νησιωτέων αἰτηθέντες πρὸς Θεμιστοκλέος χρήματα οὐκ ἔδοσαν, ἀλλὰ προϊσχομένου Θεμιστοκλέος λόγον τόνδε, ὡς ἥκοιεν ᾽Αθηναῖοι περὶ ἑωυτοὺς ἔχοντες δύο θεοὺς μεγάλους, Πειθώ τε καὶ ᾽Αναγκαίην, οὕτω τέ σφι κάρτα δοτέα εἶναι χρήματα, ὑπεκρίναντο πρὸς ταῦτα λέγοντες ὡς κατὰ λόγον ἦσαν ἄρα αἱ ᾽Αθῆναι μεγάλαι τε καὶ εὐδαίμονες, <εἰ> καὶ θεῶν χρηστῶν ἥλοιεν εὖ · ἐπεὶ ᾽Ανδρίους γε εἶναι γεωπείνας ἐς τὰ μέγιστα ἀνήκοντας, καὶ θεοὺς δύο ἀχρήστους οὐκ ἐκλείπειν σφέων τὴν νῆσον ἀλλ᾽ αἰεὶ φιλοχωρέειν, Πενίην τε καὶ ᾽Αμηχανίην, καὶ τούτων τῶν θεῶν ἐπηβόλους ἐόντας ᾽Ανδρίους οὐ δώσειν χρήματα · οὐδέκοτε γὰρ <ἂν> τῆς ἑωυτῶν ἀδυναμίης τὴν ᾽Αθηναίων δύναμιν εἶναι κρέσσω « En effet, les Andriens furent les premiers des Insulaires à refuser à Thémistocle l'argent qu'il leur demandait ; Thémistocle avait eu recours à cet argument : les Athéniens, disait-il, avaient à leurs côtés deux grandes déesses, Persuasion et Nécessité ; donc, il fallait absolument payer. Mais ils avaient répliqué qu'Athènes pouvait bien être puissante et riche, si elle avait pour elle, en plus du reste, des divinités si serviables ; eux, les Andriens, manquaient de terre au dernier point et logeaient chez eux deux déesses non moins serviables, qui avaient adopté leur cité et n'en bougeaient pas, Gêne et Pauvreté ; puisque ces deux déesses leur tenaient compagnie, ils ne verseraient rien ; car toutes les ressources des Athéniens ne pourraient jamais rien sur leur manque de ressources » (trad. Barguet).

Les deux couples Πειθώ τε καὶ ᾽Αναγκαίην « Persuasion et Nécessité » et Πενίην τε καὶ ᾽Αμηχανίην « Pauvreté et Impuissance », constituent des personnifications allégoriques dont le second couple est attesté en premier lieu par un fragment d'Alcée dans lequel ces deux allégories sont sœurs : Fr. 364 Lobel-Page ἀργάλεον Πενία κάκον ἄσχετον, ἀ μέγαν # δάμναι λᾶον ᾽Αμαχανίαι σὺν ἀδελφέαι[145]. Mais Alcée, s'il est le premier, n'est pourtant pas le seul représentant de ce couple, qui figure aussi chez Théognis, 384-385 : … πενίην # μητέρ᾽ ἀμηχανίης où « Pauvreté » est « mère d'Impuissance ». Ce couple semble donc avoir connu une certaine fortune poétique[146], et il n'est pas certain qu'Alcée en soit le créateur absolu ; du moins peut-on remarquer que ses occurrences appartiennent à la langue lyrique.

b) <u>Réminiscences de Théognis et Solon</u>

Hérodote présente par ailleurs, dans deux parties très remarquables de son œuvre, des réminiscences théognidéennes : d'une part, dans les Dialogues perses du livre III ; d'autre

[145] Echo déjà relevé par STEIN, *ad loc.*
[146] Voir encore D. ASHERI, *ad loc.*

part, dans certains discours du livre VII — dont un autre atteste aussi une réminiscence solonienne.

(i) Théognis (3.80-82, 7.9, 7.38)

Les échos théognidéens présents dans les Dialogues perses, autrement nommés *tripolitikos* (3.80-82) ont été étudiés récemment par C. Elena, qui décèle dans chacun des trois discours prononcés par Otanès (partisan de la démocratie), Mégabyze (partisan de l'oligarchie) et Darius (partisan de la monarchie), une influence de la pensée théognidéenne qui se reflète dans leur registre profondément gnomique et dans la phraséologie employée[147].

C'est ainsi que le discours d'Otanès (3.80), l'affirmation selon laquelle : Ἐγγίνεται μὲν γάρ οἱ ὕβρις ὑπὸ τῶν παρεόντων ἀγαθῶν, φθόνος δὲ ἀρχῆθεν ἐμφύεται ἀνθρώπῳ. Δύο δ᾽ ἔχων ταῦτα ἔχει πᾶσαν κακότητα · τὰ μὲν γὰρ ὕβρι κεκορημένος ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα, τὰ δὲ φθόνῳ « Sa fortune nouvelle engendre en lui un orgueil sans mesure, et l'envie est innée dans l'homme : avec ces deux vices, il n'y a plus en lui que perversité ; il commet follement des crimes sans nombre, saoul tantôt d'orgueil tantôt d'envie » (trad. Barguet), exprime les mêmes concepts, et souvent avec les mêmes mots, que les vers de Théognis ; « en particulier, écrit C. Elena, cette dernière expression — ὕβρι κεκορημένος — conserve vraisemblablement l'écho des vers 731-752 du recueil dans lesquels le poète, examinant le problème de la retombée sur les fils des fautes paternelles, se demande comment il pourra respecter les dieux, celui qui voit le juste ne pas recevoir le prix de sa rectitude et, inversement, échapper au châtiment un homme injuste et scélérat (ἀτάσθαλος) qui, « gorgé de richesse, se livre à l'outrage » (ὑβρίζῃ πλούτῳ κεκορημένος) »[148] ; d'autres passages de Théognis encore expriment la même idée, et en particulier, à propos du rapport entre le κόρος et l'ὕβρις, le distique des vers 153-154 : τίκτει τοι κόρος ὕβριν, ὅταν κακῷ ὄλβος ἕπηται # ἀνθρώπῳ καὶ ὅτῳ μὴ νόος ἄρτιος ᾖ « la satiété engendre la démesure, quand la prospérité accompagne un homme vil et qui n'a pas l'esprit bien ajusté ».

Mébabyze, souscrivant au blâme de la monarchie prononcé par Otanès, ne partage pas en revanche son éloge de la démocratie ; il assigne en vérité au δῆμος tout l'éventail de vices que lui attribuent les sources d'obédience oligarchique (3.81) : le manque d'intelligence et la

---

[147] C. ELENA, « Echi teognidei nel *tripolitikos* di Erodoto », 2004. Voir par ailleurs sur ces dialogues, mais selon une autre perspective, E. LÉVY (1999), « Les Dialogues perses (Hérodote, III, 80-83) et les débuts de la science politique », 1999. — Notons que plusieurs réminiscences étaient déjà relevées par Stein, *ad loc.*

[148] C. ELENA, *art. cit.*, p. 116 : « I medesimi concetti si trovano espressi, spesso anche con le stesse parole, nei versi di Teognide : in particolare quest'ultima espressione — ὕβρι κεκορημένος — conserva verosimilmente l'eco dei vv. 731-752 della silloge in cui il poeta, esaminando il problema della ricaduta sui figli delle colpe dei padri, si chiede come potrà rispettare gli dei chi veda il giusto non ricevere il premio della sua rettitudine e, viceversa, sfuggire al castigo un uomo ingiusto e scellerato (ἀτάσθαλος) che, 'traboccante di ricchezza, indulge a tracotanza (ὑβρίζῃ πλούτῳ κεκορημένος). »

démesure (ὁμίλου γὰρ ἀχρηίου οὐδέν ἐστι ἀξυνετώτερον οὐδὲ ὑβριστότερον) ; le déchaînement (δήμου ἀκολάστου) ; l'incapacité à élaborer ce jugement conscient qu'est la γνώμη (ὁ μὲν γὰρ εἴ τι ποιέει, γινώσκων ποιέει, τῷ δὲ οὐδὲ γινώσκειν ἔνι) — tous thèmes qui parcourent l'œuvre de Théognis, comme en témoigne pour le cas éminemment représentatif de la γνώμη, vue comme le bien le plus précieux, le distique composé par les vers 895-896 : γνώμης δ᾽ οὐδὲν ἄμεινον ἀνὴρ ἔχει αὐτὸς ἐν αὐτῷ, # οὐδ᾽ ἀγνωμοσύνης Κύρν᾽ ὀδυνηρότερον. Mais la réminiscence la plus littérale consiste sans doute dans la comparaison du peuple opérée par Mégabyze avec un « fleuve torrentueux » — χειμάρρῳ ποταμῷ (ε)ἴκελος — déjà considérée plus haut[149] comme étant d'ascendance homérique, mais qui présente ici un sens plus proprement théognidéen, comme le montre son emploi aux vers 347-8 : ἐγὼ δὲ κύων ἐπέρησα χαράδρην # χειμάρρῳ ποταμῷ, πάντ᾽ ἀποσεισάμενος. Comme l'écrit en effet C. Elena, « ce qui rapproche le texte théognidéen du texte d'Hérodote, et en même temps les éloigne du modèle homérique, est le changement de valeur sémantique de la métaphore : dans l'*Iliade*, le référent est toujours un guerrier ou une armée, qui se lance contre l'ennemi, et l'image sert à mettre en évidence sa force et sa puissance destructrice ; au contraire, chez Théognis et Hérodote, l'image véhicule la condamnation aristocratique de la furie irrationnelle du peuple qui, une fois arrivé au pouvoir, bouleverse et détruit tout, sans que l'on puisse reconnaître dans ses actions aucun critère de rationalité »[150]. — Enfin, le discours de Mégabyze s'achève sur ces mots : ἐν γὰρ δὴ τούτοισι καὶ αὐτοὶ ἐνεσόμεθα, ἀρίστων δὲ ἀνδρῶν οἰκὸς ἄριστα βουλεύματα γίνεσθαι « Nous serons de ce nombre, nous aussi, et il est normal d'attendre, des meilleurs citoyens, les décisions les meilleures » (trad. Barguet), qui fournissent un écho de sens à un autre passage de Théognis : 1025-26 δειλοί τοι κακότητι ματαιότεροι νόον εἰσίν, # τῶν δ᾽ ἀγαθῶν αἰεὶ πρήξιες ἰθύτεραι.

Le troisième discours, celui de Darius, partisan du régime monarchique (3.82), contient pour sa part la phrase suivante, décrivant le cercle vicieux qui mène de l'oligarchie à la monarchie : Ἐν δὲ ὀλιγαρχίῃ πολλοῖσι ἀρετὴν ἐπασκέουσι ἐς τὸ κοινὸν ἔχθεα ἴδια ἰσχυρὰ φιλέει ἐγγίνεσθαι · αὐτὸς γὰρ ἕκαστος βουλόμενος κορυφαῖος εἶναι γνώμῃσί τε νικᾶν ἐς ἔχθεα μεγάλα ἀλλήλοισι ἀπικνέονται, ἐξ ὧν στάσιες ἐγγίνονται, ἐκ δὲ τῶν στασίων φόνος, ἐκ δὲ τοῦ φόνου ἀπέβη ἐς μουναρχίην, καὶ ἐν τούτῳ διέδεξε ὅσῳ ἐστὶ τοῦτο ἄριστον « En régime oligarchique, quand plusieurs personnes mettent leurs talents au service de l'Etat, on voit toujours arrivent à se haïr tous ; des haines naissent les dissensions, des dissensions les meurtres, et par les meurtres on en vient au maître unique, —

[149] Cf. I. A. 1. a_1) (xiii).

[150] C. ELENA, *art. cit.*, p. 122 : « La peculiarità che acomuna il testo teognideo e quello erodoteo, e, al contempo, li allontana dal modello omerico, come è già stato rilevato, è la mutata valenza semantica della metafora : nell'*Iliade* infatti il referente è sempre un guerriero, o un esercito, che si lancia contro il nemico, e la similitudine serve ad evidenziarne la forza ed il potere distruttivo ; in Teognide ed in Erodoto, invece, l'immagine veicola la condanna aristocratica della furia irrazionale del popolo che, una volta giunto al potere, tutto sconvolge e distrugge senza che nelle sue azioni sia ravvisabile alcun criterio di razionalità » ; cf. déjà F. ADRADOS, 1965, p. 7-14, et D. ASHERI, *ad loc.*

ce qui prouve bien la supériorité de ce régime-là » (trad. Barguet). Or là encore, l'influence de la pensée de Théognis est sensible ; on rapprochera en effet les vers 47-52 du poète : ἔλπεο μὴ δηρὸν κείνην πόλιν ἀτρεμίεσθαι, # μηδ᾽ εἰ νῦν κεῖται πολλῆι ἐν ἡσυχίῃ, # εὖτ᾽ ἂν τοῖσι κακοῖσι φίλ᾽ ἀνδράσι ταῦτα γένηται, # κέρδεα δημοσίῳ σὺν κακῷ ἐρχόμενα. # Ἐκ τῶν γὰρ στάσιές τε καὶ ἔμφυλοι φόνοι ἀνδρῶν # μούναρχοί τε · πόλει μήποτε τῇδε ἄδοι, la fin de la phrase hérodotéenne présentant plus particulièrement d'étroites coïncidences verbales avec le troisième distique : Hdt. ἐκ δὲ τῶν στασίων φόνος, ἐκ δὲ τοῦ φόνου ἀπέβη ἐς μουναρχίην ~ Théog. 51-52 ἐκ τῶν γὰρ στάσιές τε καὶ ἔμφυλοι φόνοι ἀνδρῶν # μούναρχοί τε. « car des dissensions découlent les homicides intestins / et les monarques ».

L'ensemble des Dialogues perses témoigne donc d'une profonde influence théognidéenne, qui se manifeste également dans plusieurs de ces discours gnomiques du livre VII qui témoignent d'une composition extrêmement étudiée et poétique. C'est ainsi que le discours par lequel Mardonios, à l'ouverture du livre, pousse Xerxès à marcher contre la Grèce (7.9), s'achève par ces mots : Ἔστω δ᾽ ὧν μηδὲν ἀπείρητον · αὐτόματον γὰρ οὐδέν, ἀλλ᾽ ἀπὸ πείρης πάντα ἀνθρώποισι φιλέει γίνεσθαι « Donc ne renonçons à rien, car rien ne se fait tout seul et l'homme doit entreprendre pour obtenir » (trad. Barguet). Cette γνώμη rappelle le vers 571 de Théognis, qui présente également l'« expérience » comme « le meilleur bien » : δόξα μὲν ἀνθρώποισι κακὸν μέγα, πεῖρα δ᾽ ἄριστον — une pensée que l'on retrouvera d'ailleurs plus tard chez Théocrite, 15.62 πείρᾳ θην πάντα τελεῖται.

Un autre écho est décelable dans la requête adressée par le Lydien Pythios, naguère bienfaiteur du roi perse, à Xerxès, lorsqu'il lui demande d'exempter de la guerre un de ses fils (7.38) : Ὦ δέσποτα, χρήισας ἄν τι σεῦ βουλοίμην τυχεῖν, τὸ σοὶ μὲν ἐλαφρὸν τυγχάνει ἐὸν ὑπουργῆσαι, ἐμοὶ δὲ μέγα γενόμενον « Maître, je voudrais que tu m'accordes une faveur : la donner n'est rien pour toi, la recevoir est pour moi sans prix » (trad. Barguet) : cette requête rappelle la prière formulée par Théognis au v. 13 : εὐχομένῳ μοι κλῦθι, κακὰς δ᾽ ἀπὸ κῆρας ἄλαλκε · # σοὶ μὲν τοῦτο, θεά, σμικρόν, ἐμοὶ δὲ μέγα[151].

C'est là un jeu de réminiscences ponctuelles mais étroites, et représentatives de l'influence de Théognis sur la composition de ces discours. Mais de façon plus générale, on peut affirmer que le registre souvent gnomique des dialogues du livre VII entre Xerxès et Artabane ou Démarate leur confère une saveur proprement théognidéenne, sinon plus largement « élégiaque », en entendant ce terme dans sa définition historique. Du reste, le *registre* spécifiquement élégiaque apparaît lui aussi, notamment dans un passage où il s'unit étroitement au discours gnomique des personnages : nous songeons ici à l'épisode relaté en 7.45-46, au cours duquel Xerxès, contemplant son armée depuis les rives de l'Hellespont, se félicite d'abord de son bonheur, avant de fondre en larmes — et à la conversation qui s'ensuit avec son oncle Artabane, dont le discours s'achève par ces mots : ὁ δὲ θεὸς γλυκὺν γεύσας

[151] Ces deux échos sont déjà relevés par STEIN en note aux passages.

τὸν αἰῶνα φθονερὸς ἐν αὐτῷ εὑρίσκεται ἐόν. Un tel passage mêle en effet une tonalité élégiaque à un registre gnomique[152], ces deux composantes permettant de le rapprocher de l'esthétique d'un Théognis, ou d'un autre poète élégiaque et gnomique tel, par exemple, que Solon[153].

(ii) Solon (1.30-32, 7.16)

La figure du poète Solon présente, comme on l'a dit, cette particularité d'être explicitement mise en scène au sein du *logos* de Crésus. Comme l'écrit à ce sujet D. Asheri, « le dialogue entre Crésus est Solon sur le problème du bonheur humain est l'un des passages les plus célèbres du premier livre, nœud crucial du *logos* de Crésus et de l'œuvre entière ; elle constitue en même temps l'un des documents les plus importants pour l'étude des idées éthico-religieuses et historico-philosophiques d'Hérodote »[154]. Or, « qu'une telle conception du bonheur humain, certes partagée par Hérodote, ait été vraiment celle de Solon, les fragments poétiques du législateur l'indiquent — sur lesquels devait se fonder en dernière analyse la caractérisation hérodotéenne »[155]. Ch. Chiasson a consacré à la figure du Solon hérodotéen une étude qui confirme en grande partie cette adéquation des discours prononcés à l'œuvre du poète[156] ; il conclut ainsi que « les affinités conceptuelles entre eux sont suffisamment frappantes pour suggérer qu'Hérodote connaissait bien la poésie de Solon et qu'il tenta, avec une conscience historique remarquable, d'en incorporer les thèmes les plus proéminents dans les discours qu'il composa pour l'Athénien. Dans la poésie comme dans les conseils à Crésus, on observe la fascination de Solon pour la richesse, et notamment pour ses limites. Les histoires de Tellos et de Cléobis et Biton incarnent la vue de Solon (Frr. 23, 24 West) que la richesse n'est qu'un élément parmi d'autres qui constituent la vraie prospérité ; les autres traits hérodotéens à précédent solonien incluent le résultat et la contribution au bien-être de sa cité (essentielle au concept solonien d'ἀρετή). L'analyse théorique que fait Solon du bonheur dans les *Histoires* (1.32) trahit l'influence de la conviction qu'a le poète qu'une

---

[152] Sans être exempt non plus de réminiscences tragiques, comme nous le verrons plus loin.

[153] Voir également, ci-après, l'analyse de J. HERINGTON, « The Poem of Herodotus », 1991.

[154] A noter que le personnage et la pensée de Solon reparaissent à la fin du *logos* de Crésus, lorsque celui-ci se trouve sur le bûcher (1.86 Τῷ δὲ Κροίσῳ ἑστεῶτι ἐπὶ τῆς πυρῆς ἐσελθεῖν, καίπερ ἐν κακῷ ἐόντι τοσούτῳ, τὸ τοῦ Σόλωνος, ὥς οἱ εἴη σὺν θεῷ εἰρημένον, τὸ μηδένα εἶναι τῶν ζωόντων ὄλβιον), encadrant ainsi l'ensemble du *logos*.

[155] D. ASHERI, *ad loc.* : « Il dialogo tra Creso e Solone sul problema della felicità umana è uno dei brani più famosi del primo libro, nodo cruciale del *logos* di Creso e di tutta l'opera ; costituisce allo stesso tempo anche uno dei documenti più importanti per lo studio delle idee etico-religiose e storico-filosofiche di Erodoto. […] Che una tale concezione della felicità, certo condivisa da Erodoto, fosse veramente quella di Solone, lo indicano i frammenti poetici del legislatore, sui quali doveva fondarsi in ultima analisi la caratterizzazione erodotea (ved. soprattutto i frr. 17-8 Gentili-Prato, con la traduzione e il commento di A. Masaracchia, Solone, Firenze 1958, 201 sgg., 306 sgg., 309 sgg. […]). Asheri ajoute : Le stesse idee ricorrono nelle ultime parole del coro dell'*Edipo re* di Sofocle (se autentiche) ; che queste idee non fossero estranee alla civiltà greca lo dimostra la famosa trattazione del problema della felicità in Arisotele (Eth. Nic. 1099 b 8, 1169 b 3, 1178 b 33). »

[156] Ch. C. CHIASSON, « The Herodotean Solon », 2000.

richesse modérée donne aux mortels autant de satisfaction que l'opulence ostentatoire des monarques. De plus, l'admonition insistante mais ignorée de l'Athénien à Crésus d''observer l'issue' reflète le manque de perspicacité humaine qui est un thème récurrent du plus long poème conservé de Solon (Fr. 13 West) »[157]. A côté de ces étroites similitudes, Chiasson observe aussi quelques différences qui font du Solon hérodotéen le porte-parole singulier d'Hérodote, selon un remarquable processus de dépassement et d'intégration à sa conception personnelle[158] ; mais le plus important pour nous réside dans cette essentielle adéquation du Solon d'Hérodote au poète Solon, témoignant d'une profonde connaissance de l'œuvre.

Du point de vue le plus littéral, dans la phrase par laquelle il déclare fixer « le terme de la vie humaine à soixante-dix ans » — 1.32 ἐς γὰρ ἑβδομήκοντα ἔτεα οὖρον τῆς ζόης ἀνθρώπῳ προτίθημι — le Solon d'Hérodote « se réfère clairement au poème dans lequel le Solon historique expose les activités propres à chacune des dix périodes de sept ans d'une vie humaine, finissant par le distique » (27.17-18) : τὴν δεκάτην δ᾽ εἴ τις τελέσας κατὰ μέτρον ἵκοιτο,# οὐκ ἂν ἄωρος ἐὼν μοῖρον ἔχοι θάνατον « celui qui atteint en mesure le terme de la dixième / serait à l'heure pour obtenir la mort en partage ».

Par ailleurs, en dehors de ce passage, les vers de Solon sont également convoqués par une allusion présente au livre VII, dans le discours d'Artabane à Xerxès lors de l'épisode du songe, qui présente lui aussi le registre gnomique. Il s'agit plus précisément de la première phrase du discours, à l'ouverture de laquelle nous avions déjà perçu une réminiscence hésiodique[159] (7.16) : Ἴσον ἐκεῖνο, ὦ βασιλεῦ, παρ᾽ ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι · τὰ σὲ καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὁμίλιαι σφάλλουσι, κατά περ τὴν πάντων χρησιμωτάτην ἀνθρώποισι θάλασσαν πνεύματα φασὶ ἀνέμων ἐμπίπτοντα οὐ περιορᾶν φύσι τῇ ἑωυτῆς χρᾶσθαι. C'est ici la comparaison maritime, présentant la mer comme « la plus utile aux hommes »,

[157] Ch. C. CHIASSON, *art. cit.*, p. 261-2 : « Although Solon's speeches contain no compelling verbal echoes of the poetry, the conceptual affinities between them are sufficiently striking to suggest that Herodotus knew Solon's poetry well and attempted, with remarkable historical conscientousness, to incorporate its most prominent themes into the speeches he composed for the Athenian. In both the poetry and the advice to Croesus we observe Solon's fascination with wealth, especially its limitations. The stories of Tellus and Cleobis and Biton embody Solon's view (23, 24) that wealth is only one of several elements that comprise true prosperity ; the other Herodotean factors with Solonian precedent include offspring and contribution to the welfare of one's *polis* (essential to Solon's concept of ἀρετή […]. Solon's theoretical analysis happiness in the *Histories* (1.32) betrays the influence of the poet's conviction (24) that moderate wealth gives mortals as much satisfaction as the ostentatious opulence of monarchs. Moreover, the Athenian's insistent but unheeded admonition that Croesus 'observe the outcome' reflects the human short-sightedness that is a recurrent theme of Solon's longest surviving poem (13). »

[158] Ch. C. CHIASSON, *loc. cit.* : « Among the discrepancies between Solon's poetry and Solon's Herodotean wisdom, the dour perception of human existence underlying the story of Cleobis and Biton bears a strong Delphic imprint ; but the suggestion that extraordinary wealth, however acquired, is inherently dangerous for mortals indicates a distinctly Herodotean conception of deity. In the world of Solon's poetry Zeus the god of righteousness punishes only those who have amassed great wealth unjustly ; for Herodotus' jealous divinity the very acquisition of riches by mortals represents a kind of injustice : an encroachment upon divinie prerogatives and a threat to the universal order that the deity is bound to maintain. »

[159] Cf. *supra*, I. A. 2 bis.

mais à qui « le souffle des vents qui l'agite ne permet pas, dit-on, de garder son vrai caractère », qui mérite d'être rapproché textuellement du Fr. 12 West de Solon : ἐξ ἀνέμων δὲ θάλασσα ταράσσεται · ἢν δέ τις αὐτὴν # μὴ κινῇ, πάντων ἐστὶ δικαιοτάτη « C'est par les vents que la mer est troublée : mais si l'on ne l'émeut pas, elle est de toutes choses la plus juste ».

c) Réminiscences de Bacchylide et Pindare

(i) Bacchylide (1.86-91)

De même qu'Hérodote au terme de son premier *logos*, le poète Bacchylide évoque dans sa troisième *Ode* la façon dont le Lydien Crésus, monté sur le bûcher, en fut sauvé par l'intervention du dieu Apollon. Si les deux versions présentent entre elle des différences essentielles du point de vue notamment des stratégies narratives, différences qui permettent de mesurer l'écart entre l'art archaïque et l'art classique, il existe cependant « un certain nombre de parallèles verbaux […] qui rendent possible le fait qu'Hérodote ait connu le traitement de Bacchylide et le 'corrige' de façon délibérée », selon les indications données par Ch. Segal en ouverture d'un article consacré à cette différence de traitement[160]. Les objectifs des deux auteurs diffèrent en effet : pour Bacchylide, il s'agit « de louer la prospérité de Hiéron, sa piété et sa générosité envers les Delphiens. Son Crésus sert comme paradigme adéquat pour ces vertus et pour la récompense que Hiéron peut en attendre » ; au contraire, chez Hérodote, « l'histoire de Crésus est une partie de l'essor et du déclin des monarchies orientales ; et le destin propre de Crésus illustre la fragilité du bonheur humain dont le conquérant, Crésus, doit lui aussi faire l'expérience » — de sorte que « si le récit de Bacchylide est tourné vers le passé d'un monde archaïque, celui d'Hérodote est tourné vers l'avenir du monde classique et […] vers une conception essentiellement tragique de la vie humaine », en présentant en vérité d'étroites affinités avec l'esprit du drame sophocléen[161]. De cette parenté du récit d'Hérodote avec la tragédie et plus particulièrement avec Sophocle, nous parlerons plus loin plus en détail, recentrant pour l'heure notre étude sur ces parallèles verbaux qui semblent prouver qu'Hérodote connaissait le poème de Bacchylide — et qu'il fournit sciemment une version différente des faits.

Chez Hérodote, c'est Cyrus qui « fait amonceler un grand bûcher » sur lequel il « fait monter Crésus, chargé de chaînes, et avec lui deux fois sept jeunes Lydiens » : 1.86 Ὁ δὲ συννήσας πυρὴν μεγάλην ἀνεβίβασε ἐπ᾽ αὐτὴν τὸν Κροῖσόν τε ἐν πέδῃσι δεδεμένον καὶ δὶς ἑπτὰ Λυδῶν παρ᾽ αὐτὸν παῖδας. Or le participe συννήσας fournit un écho verbal au poème de Bacchylide, dans lequel figure également ce motif — à ceci près que c'est ici

[160] Ch. SEGAL, « Croesus on the Pyre : Herodotus and Bacchylides », 1971.
[161] Ch. SEGAL, *art. cit.*, p. 39-40.

Crésus lui-même qui « amoncelle le bûcher », sur lequel il monte « en compagnie de son épouse aimée et de ses filles aux belles boucles, en pleurs (vers 29-35) :

[Ὁ δ᾽ ἐς] ἄελπτον ἅμαρ
μ[ο]λὼν πολυδ[άκρυο]ν οὐκ ἔμελλε
μίμνειν ἔτι δ[ουλοδύ]ναν, πυρὰν δὲ
χαλκ[ο]τειχέος π[ροπάροι]θεν αὐ[λᾶς]
ναήσατ᾽, ἔνθα σὺ[ν ἀλόχῳ] τε κεδ[νᾷ]
σὺν εὐπλοκάμοι[ς τ᾽] ἐπέβαιν᾽ ἄλαστον]
[θ]υ[γ]ατράσι δυρομέναις.

Cette différence n'est pas innocente ; elle implique, selon Ch. Segal, une conception différente de la figure de Crésus — chez Bacchylide, non seulement « monarque fier », mais « coulé dans le moule d'un héros homérique » (le poème de Bacchylide atteste d'ailleurs plusieurs échos à Homère) ; chez Hérodote, « homme en détresse qui a perdu tous ses biens extérieurs, tous ses attributs de roi », ce qui représente un « préalable nécessaire à la perte de ses illusions et à l'acquisition d'une sagesse plus permanente et intérieure »[162].

Après l'invocation à Solon, qui pousse Cyrus à réfléchir sur la condition humaine et le persuade d'épargner Crésus, sans que ses gens parviennent à éteindre les flammes, Crésus adresse chez Hérodote une supplique à Apollon (1.87) : Ἐνθαῦτα λέγεται ὑπὸ Λυδῶν Κροῖσον μαθόντα τὴν Κύρου μετάγνωσιν, ὡς ὥρα πάντα μὲν ἄνδρα σβεννύντα τὸ πῦρ, δυναμένους δὲ οὐκέτι παραλαβεῖν, ἐπιβώσασθαι τὸν Ἀπόλλωνα ἐπικαλεόμενον, εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη, παραστῆναι καὶ ῥύσασθαι μιν ἐκ τοῦ παρεόντος κακοῦ. Cette prière où l'on relève l'expression εἴ τί οἱ κεχαρισμένον… peut faire écho aux mots du Crésus de Bacchylide, rapportés pour leur part au discours direct (vv. 37-39) :

γέγωνεν · Ὑπέρ[βι]ε δαῖ-
μον, [πο]ῦ θεῶν ἐστι[ν] χάρις ;
[πο]ῦ δὲ Λατοίδ[ας] ἄναξ ;

(cf. Hdt. κεχαρισμένον ~ Bacch. χάρις), mais comme l'indique Segal, ce peut être aussi une expression traditionnelle : à côté de Pindare, *Ol*. 1.75-76 Φίλια δῶρα Κυπρίας ἄγ᾽ εἴ τι, Ποσείδαον, ἐς χάριν # τέλλεται, mentionné par l'auteur, nous rappellerons le précédent homérique constitué par la prière de Chrysès en *Il*. 1.39 : Σμινθεῦ, εἴ ποτέ τοι χαριέντ᾽ ἐπὶ νηὸν ἔρεψα[163]. Mais surtout, « l'insistance est portée par Hérodote, à la différence de Bacchylide, non sur l'intervention du dieu, quelque importante qu'elle puisse être, mais sur les émotions et la compréhension de Crésus »[164].

[162] Ch. SEGAL, *art. cit*., p. 40-42.
[163] Cf. I. A. 2. a) (iv).
[164] Ch. SEGAL, *art. cit*., p. 46.

Un dernier écho possible du récit d'Hérodote au poème de Bacchylide est constitué, dans l'épilogue, par la réponse de la Pythie à Crésus, qui s'ouvre sur ces mots (1.91) : Τὴν πεπρωμένην μοῖραν ἀδύνατά ἐστι ἀποφυγεῖν καὶ θεῷ. Le participe poétique πεπρωμένην « fixée par le destin », qui qualifie la « part », c'est-à-dire le sort de Crésus, est en effet employé par Bacchylide, mais cette fois en ouverture de son récit (vv. 25-27) :

εὖτε τὰν πε[πρωμέναν] Ζη-
νὸς τελέ[σσαντος κρίσιν
Σάρδιες Περσᾶ[ν ἁλίσκοντο στρ]ατῷ.

Telles sont les trois réminiscences littérales possibles du poème de Bacchylide dans le récit d'Hérodote, dont deux au moins permettent de mesurer l'écart qui se fait jour entre les deux versions, parmi d'autres différences qu'étudie aussi Ch. Segal. Du moins ces réminiscences rendent-elles probable la connaissance de l'ode bacchylidéenne par Hérodote, qui fait dès lors subir à ce récit, en toute connaissance de cause, un traitement bien différent : de sorte qu'il ne s'agit plus ici de simple imitation, mais bien d'une émulation poétique, mise au service d'une esthétique propre.

(ii) Pindare (3.38 et 4.8, 1.32, *passim*)

Comme nous l'avons évoqué plus haut, Pindare est explicitement cité par Hérodote dans le célèbre passage du livre III présentant la « coutume » comme la « reine du monde » : 3.38 Οὕτω μέν νυν ταῦτα νενόμισται, καὶ ὀρθῶς μοι δοκέει Πίνδαρος ποιῆσαι, νόμον πάντων βασιλέα φήσας εἶναι. Le poème pindarique auquel il est fait allusion ne nous est conservé qu'à l'état fragmentaire ; c'est notamment Platon qui en offre le témoignage dans *Gorgias* 484b, où Calliclès affirme : Δοκεῖ δέ μοι καὶ Πίνδαρος ἅπερ ἐγὼ λέγω ἐνδείκνυσθαι ἐν τῷ ᾄσματι ἐν ᾧ λέγει ὅτι

νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς
θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων ·

οὗτος δὲ δή, φησίν,

ἄγειν δικαιοῖ τὸ βιαιότατον
ὑπερτάτᾳ χειρί · τεκμαίρομαι
ἶργοισιν Ἡρακλέος, ἐπεὶ — ἀπριάτας[165]...

Selon D. Asheri, « Pindare voulait probablement dire qu'au-dessus des mortels et des dieux eux-mêmes, domine une 'loi', irrationnelle et arbitraire, à laquelle on ne peut s'opposer, même quand celle-ci détermine des actes de violence qui répugnent au sens moral commun :

[165] « Il me semble que Pindare a exprimé la même pensée que moi dans l'ode où il dit : *La loi, reine du monde, / des hommes et des dieux*. Qu'en dit-il ? Cette loi *justifie la force qui mène tout / de sa main souveraine ; j'en juge ainsi / par les œuvres d'Héraclès, puisque, sans payer…* » (trad. A. Croiset).

par exemple, la violence d'Héraclès envers Géryon et Diomède. Toutefois, Hérodote ne s'intéresse pas ici à la signification originelle du texte de Pindare : il isole le vers de son contexte et le cite comme devise pour ses objectifs propres de rapport ethnologique et moral »[166]. — Or, ce contexte détermine très probablement une seconde citation, celle-ci allusive, au début du *logos* scythe, lorsqu'Hérodote évoque selon la version des Grecs du Pont-Euxin l'arrivée d'Héraclès, « poussant les bœufs de Géryon », en terre scythe (4.8) : Ἡρακλέα 'ἐλαύνοντα τὰς Γηρυόναο βόας' ἀπικέσθαι γῆν ταύτην ἐοῦσαν ἐρήμην, ἥντινα νῦν Σκύθαι νέμονται — suivant le texte de l'édition Rosén qui retient la leçon Γηρυόναο βόας des manuscrits DRSV, en invoquant précisément, d'une part, le Fr. 169 de Pindare lui-même, d'autre part la citation qu'en fait Hérodote dans le passage précédent, pour donner à lire le texte même de Pindare, avec ses formes spécifiques et non ioniennes, au sein du texte d'Hérodote[167]. Le même poème de Pindare donne donc lieu de la part d'Hérodote à deux citations différentes, l'une explicite au livre III, la seconde qui se laisse entendre au début du livre IV.

Outre cette double citation, le texte d'Hérodote paraît faire écho par endroits à des vers pindariques. On notera ainsi que la phrase du Solon hérodotéen de 1.32 Τὰ πάντα μέν νυν συλλαβεῖν ἄνθρωπον ἐόντα ἀδύνατόν ἐστι « Réunir tous ces avantages quand on est un homme est impossible », rappelle de très près Pind., *Ném.* 7.55 τυχεῖν δ᾽ ἕν᾽ ἀδύνατον εὐδαιμονίαν ἅπασαν ἀνελόμενον. Par ailleurs, l'expression ὡς ἡ φάτις μιν ἔχει « selon la rumeur qui le concerne » qui est appliquée à Démarate en 7.3, n'est pas sans faire songer à Pind., *Pyth.* 1.96 ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις, ou *Ol.* 7.10 ὃν φᾶμαι κατέχοιτ᾽ ἀγαθαί.

Enfin, à côté de ces réminiscences verbales et sur un plan plus largement esthétique, nous devons à J. Herington d'avoir perçu les affinités qui se font jour entre le « poème d'Hérodote » et la forme de l'ode pindarique[168]. Car tout comme celle-ci — dont Herington présente d'abord les caractéristiques en prenant l'exemple de la première *Olympique* — « l'œuvre d'Hérodote […] doit son existence à une grande victoire. Hérodote, lui aussi, se propose de rendre compte de cet événement historique et de sa gloire en revenant le premier dans le passé lointain, aussi loin que la tradition l'amènera. Et Hérodote, lui aussi, se sent libre de choisir des traditions et de les modeler de telle manière qu'elles expriment une philosophie non seulement de l'histoire, mais de la vie elle-même. Les *Histoires*, comme une

[166] D. ASHERI, *ad loc.* : Pindaro probabilmente intendeva dire che al di sopra dei mortali e degli stessi dèi domina une 'legge' (νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν καὶ ἀθανάτων), irrazionale e arbitraria, alla quale non giova opporsi, anche quando essa determina atti di violenza che ripugnano al senso morale comune : p. es., la violenza di Eracle verso Gerione e Diomede. Erodoto tuttavia non è interessato qui al significato originale del testo di Pindaro : isola il verso dal suo contesto e lo cita come motto per i suoi scopi di confronto etnologico e morale. »
[167] H. B. ROSÉN, *ad loc.*, in *app. crit.*, renvoyant également à sa préface, p. XXI. Ce point a déjà été évoqué dans l'étude de morphologie poétique de notre chapitre premier.
[168] J. HERINGTON, « The Poem of Herodotus », 1991.

ode pindarique, sont en fin de compte une méditation sur notre condition humaine, et sur les conditions du bonheur »[169].

Pour mesurer plus précisément l'étroitesse des liens qui unissent selon lui Hérodote à Pindare — et qui ne supposent pas nécessairement une imitation consciente, mais plutôt l'existence d'un même mode et d'une même tradition poétiques dont la source doit être tenue pour très archaïque[170], J. Herington s'appuie d'abord sur le *logos* de Crésus, puis sur un passage extrait du livre VII et que nous avons aussi évoqué : celui dans lequel Xerxès, après avoir contemplé l'Hellespont couvert de sa flotte, commence par se féliciter de son bonheur, puis éclate en sanglots — et du dialogue qui s'ensuit avec son oncle Artabane : « Artabane répond en un discours (7.46.3-4) sur les hasards qui nous échoient en cette brève vie, sur la fragilité du bonheur (nul n'est si εὐδαίμων, dit-il, qu'il ne préfère plus d'une fois la mort à la vie), et sur la jalousie de Dieu ; le passage est en fait saturé de réminiscences verbales et thématiques de la conversation de Solon avec Crésus aux chapitres 31 et 32 du livre I »[171]. Or, comme nous avons pu le voir, l'une des pensées maîtresses exprimées par Solon au cours de son dialogue avec Crésus (1.32) peut bien en substance être rapprochée d'un vers pindarique. Cette pensée récurrente au fil de l'œuvre définit donc un triple Solon : fidèle d'abord à la pensée qu'exprime le poète dans ses vers, mais vu cependant à travers le prisme d'Hérodote[172] — et qui présente pour finir des affinités avec la pensée pindarique. Cette coexistence d'influences diverses en une même figure éminente amène à formuler l'hypothèse d'une véritable idiosyncrasie poétique hérodotéenne.

d) <u>Un fragment lyrique inconnu : Archiloque ?</u> (7.10)

Dans un article intitulé « A Hidden Lyric Fragment in Herodotus », L. A. McKay étudie un autre passage du livre VII, extrait lui aussi d'un discours d'Artabane à Xerxès, prononcé alors que le roi perse vient d'annoncer sa décision de marcher contre la Grèce (7.10). Le passage considéré est le suivant : Ὁρᾷς τὰ ὑπερέχοντα ζῷα ὡς κεραυνοῖ ὁ θεὸς οὐδὲ ἐᾷ

[169] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 12 : « But on any hypothesis, the similarities that we have observed so far seem very striking. Herodotus' work, also, owes its existence to a great victory. Herodotus, also, sets out to account for that historical event and the glory of it by first ranging backward into the past and the distant as far as tradition will carry him. And Herodotus, also, feels free to select traditions and to shape them in such a way that they will express a philosophy not just of history, but of life itself. The *Histories*, like a Pindaric ode, is ultimately a meditation on our human state, and on the conditions of happiness. »

[170] J. HERINGTON, *loc. cit.* : « Again it should be emphasized that we are not to suppose that the one composer was consciously imitating the other ; the suggestion is only that both were essentially composing in the same mode and in the same poetic tradition, a tradition that stretched back behind them to Homer and — as we have begun to see more and more clearly over the past few years — beyond Homer into, at least, the late Bronze Age. »

[171] J. HERINGTON, p. 13-14 : « To this Artabanos responds with a speech (7.46.3-4) on the chances that befall us in this brief life, on the fragility of happiness (no one is so εὐδαίμων, he says, as not many times to prefer death to life), and on the jealousy of God ; the passage is, in fact, saturated with verbal and thematic reminiscences of Solon's conversations with Croesus in chapters 31 and 32 of book I. »

[172] Cf. ci-dessus mention de l'article de Ch. CHIASSON.

φαντάζεσθαι, τὰ δὲ σμικρὰ οὐδέν μιν κνίζει · ὁρᾷς δὲ ὡς ἐς οἰκήματα τὰ μέγιστα αἰεὶ καὶ δένδρεα τὰ τοιαῦτα ἀποσκήπτει τὰ βέλεα. Φιλέει γὰρ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν. Οὕτω δὲ καὶ στρατὸς πολλὸς ὑπὸ ὀλίγου διαφθείρεται κατὰ τοιόνδε · ἐπεάν σφι ὁ θεὸς φθονήσας φόβον ἐμβάλῃ ἢ βροντήν, δι᾽ ὧν ἐφθάρησαν ἀναξίως ἑωυτῶν. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν μέγα ὁ θεὸς ἄλλον ἢ ἑωυτόν « Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité ; mais les petits n'excitent point sa jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. C'est ainsi qu'une grande armée succombe devant peu d'hommes parfois, quand le ciel, jaloux, par la panique ou par son tonnerre la fait indignement périr ; car il ne permet l'orgueil à personne d'autre que lui » (trad. Barguet).

Dans ce passage dont on reconnaîtra le registre gnomique, L. A. McKay observe tout d'abord que la phrase conclusive pourrait convenir, avec une modification minimale, au mètre archiloquien : Οὐ γὰρ ἐᾷς, ὦ Ζεῦ, φρονέειν μέγα ἄλλον ἢ σεωυτόν[173]. Il relève aussi l'emploi d'un vocabulaire poétique : ainsi, le verbe κεραυνοῦν n'est employé nulle part ailleurs chez Hérodote et semble être principalement un terme poétique, tandis que φαντάζεσθαι, employé ailleurs par Hérodote ainsi que par de nombreux autres auteurs dans le sens de « se montrer, apparaître à », est sans autre occurrence dans le sens « être prétentieux » qui convient ici. Le verbe κνίζειν, pour sa part, dans son emploi métaphorique, se révèle être principalement poétique, le *Lexique* de Powell répertoriant cet emploi comme une nuance de sens à part des autres emplois hérodotéens. De même, ἀποσκήπτειν, généralement considéré comme transitif ici, n'est pas répertorié comme transitif jusqu'à Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile et Flavius Josèphe, qui l'emploient de façon métaphorique ; ailleurs chez Hérodote et d'autres auteurs il est intransitif. De même encore, κολούειν n'est pas courant en prose sauf dans son sens littéral. La plupart des emplois métaphoriques en prose répertoriés par *LSJ* semblent dériver plus ou moins directement de l'anecdote de Thrasybule dans Hérodote 5. 92, où le terme est employé littéralement. Enfin, βροντή est sans exemple ailleurs dans le sens soit de « thunderbolt » (coup de foudre), la vieille traduction, soit de « the state of one struck with thunder », i.e. « astonishment », comme le préfèrent les lexicographes récents.

Par ailleurs, et toujours selon les analyses de McKay, « la destruction d'un armement par l'envie divine quand un dieu y lance la panique ou le tonnerre peut être, comme le suggèrent How et Wells dans leur note au passage, une anticipation de l'Artémision, ou du raid sur Delphes ; cependant l'une était une opération mineure, et l'autre au pire ne fit qu'entraver l'avancée perse, sans la faire échouer. Une référence plus satisfaisante serait un désastre mémorable par un grand armement par l'orage et la panique, un désastre subi pas

[173] Le schéma du mètre archiloquien est le suivant : x — υυ — υυ — x | — υ — υ — x (cf. A. Dain, *Traité de métrique grecque*, § 103).

nécessairement par les Grecs, mais dont on peut supposer que les Grecs en étaient informés. » Or, « la chronique babylonienne nous dit qu'en 675, sous Assarhaddon, 'les troupes d'Assyrie allèrent en Egypte ; elles fuirent devant un grand orage' ». L'auteur suggère donc que ce soit à ce désastre que le passage d'Hérodote fasse référence, et que βροντή signifie ici « thunder-storm », une extension bien plus aisée de son sens ordinaire que l'une ou l'autre des interprétations qui ont cours pour ce passage.

McKay conclut en écrivant : « La somme de ces indications justifie, je pense, la conjecture qu'Hérodote paraphrase ici un lyrique du septième siècle moralisant le désastre de l'armée d'Assarhaddon. Qui était ce poète ? On ne peut que le deviner ; mais la date, le mètre et la morale conviennent à ce que nous savons d'Archiloque ».

Concernant la poéticité du passage, on pourra ajouter aux analyses lexicales de McKay l'observation de la tmèse δι᾽ ὧν ἐφθάρησαν[174] ; à la mention du mètre archiloquien, celle de la clausule dactylique πάντα κολούειν ; à la reconnaissance enfin de termes et de procédés poétiques, la teneur fondamentalement élégiaque du passage. Nous pourrons donc reprendre à notre compte les analyses de McKay concernant l'origine poétique du passage hérodotéen, et la possible attribution de ce fragment de référence à Archiloque.

3. Conclusion

Les diverses influences que nous avons relevées, et qui s'exercent parfois conjointement sur plusieurs passages remarquables de l'œuvre d'Hérodote, composent dans l'ensemble une esthétique relativement homogène. Si l'on excepte en effet le cas de l'ode de Bacchylide, par rapport à laquelle Hérodote imprime au récit de Crésus sur le bûcher un traitement différent — proche, comme nous le verrons plus loin, d'une esthétique sophocléenne dont participe d'ailleurs l'ensemble du *logos* de Crésus, — les réminiscences lyriques et élégiaques figurent essentiellement dans des discours de personnages, extraits : (1) du livre I, dans le discours de Solon à Crésus ; (2) du livre III, dans les Dialogues perses ; (3) du livre VII, en ses divers discours — tous passages attestant un registre gnomique et une réflexion d'ordre politique (pour les dialogues perses) ou philosophique (pour les discours des *logoi* de Crésus et de Xerxès). On note par ailleurs des allusions incidentes aux vers d'Alcée ou de Pindare dans le récit même d'Hérodote (ainsi de l'allusion à la mort d'Artachaiès), ou dans le discours du narrateur hérodotéen (ainsi du fragment de Pindare, aux livres III et IV).

Ces diverses réminiscences dont les premières, qui sont les plus nombreuses, donnent à entendre à la fois la voix d'un personnage, celle, sous-jacente, d'un poète, enfin celle d'Hérodote qui sous-tend ou subsume les deux premières, se fondent ainsi en un discours poétique de la prose qui est un bien propre à Hérodote, amenant à formuler l'hypothèse d'un authentique syncrétisme lyrico-élégiaque, que rend possible — plutôt que l'imitation

[174] Sur la tmèse chez Hérodote, voir le chap. I, II. A. 4. c).

particulière de telle individualité poétique — l'existence d'une communauté de pensée, reposant en dernière analyse sur le legs de la tradition poétique.

C. Réminiscences et motifs tragiques

De même qu'il mentionne Homère, Hésiode, ainsi que des poètes lyriques, Hérodote nomme au cours de son œuvre deux poètes tragiques : Eschyle en 2.156, sur une tragédie perdue duquel il livre une information inédite[175] ; et Phrynichos en 6.21, au sujet de la représentation malheureuse de la *Prise de Milet*[176].

A côté de ces mentions explicites, on s'accorde, depuis l'ouvrage fondateur de H. Fohl intitulé *Tragische Kunst bei Herodot* (1913), à reconnaître au sein de l'œuvre d'Hérodote la présence d'un authentique élément tragique qu'il revient, parmi les auteurs contemporains, à David Asheri d'avoir reformulé dans un passage de son *Introduction* à l'édition de la Fondation Lorenzo Valla, en termes de grands principes de causalité mêlant l'historique au tragique[177]. Sur le plan plus technique — et moins philosophique — qui nous intéressera ici, l'ouvrage de H. Fohl faisait apparaître une série de motifs et de procédés tragiques récurrents dont l'étude a été approfondie notamment par les travaux de Ch. C. Chiasson[178], tandis que dans le même temps W. Aly consacrait aussi un chapitre de son ouvrage aux réminiscences tragiques d'Hérodote. Dernièrement enfin, dans le *Brill's Companion to Herodotus*, un article de S. Saïd intitulé « Herodotus and Tragedy » (2002), et dans le *Cambridge Companion to Herodotus*, un article homonyme de J. Griffin (2006), fournissent une synthèse sur le dossier du tragique chez Hérodote. C'est sur les bases posées par ces contributions que nous

[175] Ἐκ τούτου δὲ τοῦ λόγου καὶ οὐδενὸς ἄλλου Αἰσχύλος ὁ Εὐφορίωνος ἥρπασε τὸ ἐγὼ φράσω, μοῦνος δὴ ποιητέων τῶν προγενομένων · ἐποίησε γὰρ Ἄρτεμιν εἶναι θυγατέρα Δήμητρος « C'est de cette histoire et d'elle seule que le poète Eschyle fils d'Euphorion a tiré une opinion que je rappelle ici et qu'on ne trouve chez aucun de ses prédécesseurs : il a imaginé de faire d'Artémis la fille de Déméter ». — STEIN, *ad loc.* : « in einer jetzt verlorenen Tragödie » ; Barguet : « dans une pièce qui ne nous est pas parvenue » ; A. B. LLOYD : « la fonte diretta di Eschilo potrebbe essere stato Ecateo (Powell, Notes on Herodotus, CQ 29, 1935, 82).

[176] Ἀθηναῖοι μὲν γὰρ δῆλον ἐποίησαν ὑπεραχθεσθέντες τῇ Μιλήτου ἁλώσι τῇ τε ἄλλῃ πολλαχῇ καὶ δὴ καὶ ποιήσαντι Φρυνίχῳ δρᾶμα Μιλήτου ἅλωσιν καὶ διδάξαντι ἐς δάκρυά τε ἔπεσε τὸ θέητρον καὶ ἐζημίωσάν μιν ὡς ἀναμνήσαντα οἰκήια κακὰ χιλίῃσι δραχμῇσι, καὶ ἐπέταξαν μηκέτι μηδένα χρᾶσθαι τούτῳ τῷ δράματι « [les Athéniens] montrèrent clairement et de bien des façons la peine extrême qu'ils ressentaient de la chute de Milet ; en particulier, lorsque Phrynichos fit jouer son drame, la Prise de Milet, l'auditoire tout entier fondit en larmes et le peuple frappa le poète d'une amende de mille drachmes pour avoir évoqué un malheur national, et défendit à l'avenir toute représentation de cette pièce » ; BARGUET, *ad loc.* : « Phrynichos, poète tragique, passe pour l'un des créateurs, avec Thespis, de la tragédie. *La Prise de Milet*, qui lui valut l'amende de 1000 drachmes, dut être représentée en 493. »

[177] D. ASHERI, *Introduzione*, p. 21 sq. ; dans son prolongement, M. OSTWALD, « Tragedians and Historians », 2002.

[178] Ch. C. CHIASSON, « Tragic Diction in Herodotus: Some Possibilities », 1982, et « Herodotus' Use of Attic Tragedy in the Lydian *Logos* », 2003.

mènerons notre étude des réminiscences verbales et des motifs tragiques dans l'œuvre d'Hérodote.

1. Réminiscences verbales

Concernant les réminiscences verbales, on est d'abord en droit de penser que plusieurs des mètres iambico-trochaïques relevés dans le chapitre III sont susceptibles de provenir d'œuvres tragiques qui ne nous sont point parvenues. Il en est ainsi, par exemple, de ce trimètre iambique qui connaît une première occurrence en 1.22 καὶ τὸν λεὼν τετρῦσθαι ἐς τὸ ἔσχατον # κακοῦ, et qui reparaît en 2.129 καὶ τὸν λεὼν τετρυμένον ἐς τὸ ἔσχατον # κακοῦ[179]. Mais on songera aussi, dans le *logos* de Crésus, à l'ouverture du discours que le Lydien adresse à Adraste : 1.41 Ἄδρηστ(ε), ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον # ἄχαρι. De fait, comme nous le verrons, le *logos* de Crésus s'apparente à maints égards à une tragédie, de sorte que l'on a toute chance d'y déceler des réminiscences tragiques. Mais comme l'a montré W. Aly, le *logos* de Xerxès au livre VII atteste lui aussi un nombre important de réminiscences. Enfin, il conviendra de rapprocher, sur la base de leurs affinités thématiques, l'ensemble des livres VII à IX d'Hérodote de la tragédie des *Perses* composée par Eschyle et représentée en 472.

a) Les discours du *logos* de Crésus

La première réminiscence tragique littérale d'Hérodote que l'on peut identifier de façon certaine figure dans le dialogue entre Crésus et Solon. Il s'agit de la maxime selon laquelle « aucun homme ne doit être dit heureux avant sa mort » — 1.32 ἐκεῖνο δὲ τὸ εἴρεό με οὔκω σε λέγω, πρὶν τελευτήσαντα καλῶς τὸν αἰῶνα πύθωμαι [ἱ] πρὶν δ᾽ ἂν τελευτήσῃ, ἐπισχεῖν, μηδὲ καλέειν κω ὄλβιον ἀλλ᾽ εὐτυχέα. Or cette maxime apparaît dans trois passages issus des trois grands poètes tragiques du Vème siècle : l'*Agamemnon* d'Eschyle, vv. 928-929 : … Ὀλβίσαι δὲ χρὴ # βίον τελεύτησαντ᾽ ἐν εὐεστοῖ φίλῃ « Celui-là seul doit être estimé heureux dont la vie s'est achevée dans la douce prospérité » (trad. Mazon) ; les derniers vers de l'*Œdipe Roi* de Sophocle (1528-1530) : Ὥστε θνητὸν ὄντ᾽ ἐκείνην τὴν τελευταίαν ἰδεῖν # ἡμέραν ἐπισκοποῦντα μηδέν᾽ ὀλβίζειν, πρὶν ἂν # τέρμα τοῦ βίου περάσῃ μηδὲν ἀλγεινὸν παθών « Gardons-nous d'appeler jamais un homme heureux, avant qu'il ait franchi le terme de sa vie sans avoir subi un chagrin » (trad. Mazon) ; et l'*Andromaque* d'Euripide, vv. 100-102 : Χρὴ δ᾽ οὔποτ᾽ εἰπεῖν οὐδέν᾽ ὄλβιον βροτῶν # πρὶν

[179] Rappelons ici le jugement de STEIN, en note à 1.22 : « ein wahrscheinlich einem Tragiker entlehnter Ausdruck. »

ἂν θανόντος τὴν τελευταίαν ἴδῃς # ὅπως περάσας ἡμέραν ἥξει κάτω « Jamais on ne doit dire qu'un homme fut heureux / avant que d'avoir vu au moment de sa mort / comment il franchit son heure dernière pour descendre aux Enfers » (trad. Delcourt). L'idée semble notamment coutumière à Sophocle, comme en témoigne le Fr. 662 Radt : μήπω μέγ᾽ εἴπῃς πρὶν τελευτήσαντ᾽ ἴδῃς. Ces passages convergents invitent dès lors à formuler l'hypothèse d'un véritable lieu commun tragique emprunté en l'occurrence par Hérodote — postérieur en effet à Eschyle dont l'*Orestie* fut représentée en 458, et contemporain de Sophocle[180]. Le Solon d'Hérodote revêt dès lors, en plus de celles mentionnées précédemment, une nouvelle facette qui l'ancre dans le courant de pensée de la tragédie du Vème siècle, en tant cependant qu'elle remonte à une origine plus lointaine.

L'épisode d'Atys et Adraste semble lui aussi présenter des parallèles verbaux d'ascendance tragique, dont le premier pourrait paraître fortuit : il s'agit de la désignation du sanglier de Mysie par la proposition συὸς χρῆμα γίνεται μέγα (1.36), repris dans le discours des ambassadeurs mysiens par : Ὦ βασιλεῦ, ὑὸς χρῆμα μέγιστον ἀνεφάνη ἡμῖν ἐν τῇ χώρῃ, et dont on rapprochera Soph., Fr. 739 συὸς μέγιστον χρῆμ᾽ ἐπ᾽ Οἰνέως γύαις # ἀνῆκε Λητοῦς παῖς ἑκήβολος θεά « la fille de Léto, la déesse qui frappe de loin, a lâché un énorme sanglier dans les champs d'Œnée ». Notons, à l'appui de ce rapprochement : (i) que le stylème συὸς χρῆμα définit un niveau de langue particulier, qui pourrait bien être familier ; (ii) que la forme συός employée ici exceptionnellement (dans sa première occurrence) par Hérodote trouverait une motivation d'ordre proprement intertextuel ; (iii) que le contexte du fragment sophocléen est très similaire au contexte hérodotéen.

Les deux autres échos sont sans aucun doute conscients, bien qu'il paraisse en vérité difficile de savoir quel auteur a emprunté à l'autre, d'Hérodote ou de Sophocle. Extraits tous deux du discours d'Atys à Crésus (1.37), il s'agit respectivement de la phrase : νῦν δὲ ἀμφοτέρων με τούτων ἀποκληίσας ἔχεις, οὔτε τινὰ δειλίην μοι παριδὼν οὔτε ἀθυμίην « à présent tu me tiens enfermé, éloigné de ces deux activités (*sc.* la guerre et la chasse), sans avoir vu en mou ni lâcheté ni mollesse », dont on rapprochera Sophocle, *O. R.* 536-537 φέρ᾽ εἰπὲ πρὸς θεῶν, δειλίαν ἢ μωρίαν # ἰδών τιν᾽ ἔν μοι ταῦτ᾽ ἐβουλεύσω ποιεῖν « Mais, voyons, parle, au nom des dieux ! qu'as-tu saisi en moi — lâcheté ou sottise ? — pour que tu te sois décidé à me traiter de cette sorte ? » (trad. Mazon) ; et de cette autre, interrogative : Νῦν τε τέοισί με χρὴ ὄμμασι ἔς τε ἀγορὴν καὶ ἐξ ἀγορῆς φοιτέοντα φαίνεσθαι ; « A présent, quels regards vais-je affronter, quand je vais sur la place publique et en reviens ? », qui présente des affinités avec deux passages de Sophocle : *Ajax*, 462 καὶ ποῖον ὄμμα πατρὶ δηλώσω φανεὶς Τελαμῶνι ; « Quel spectacle offrirai-je ainsi, le jour où je paraîtrai devant mon père Télamon ? » ; et *Philoctète*, 110 πῶς οὖν βλέπων τις ταῦτα τολμήσει λαλεῖν ;

[180] Sur la datation relative des œuvres d'Hérodote et de Sophocle et sur le problème connexe du sens dans lequel ont pu s'opérer certains emprunts, voir ci-dessous.

« De quel front cependant oser parler ainsi ? ». S'il est certain que *Philoctète*, représentée en 409, est postérieure à Hérodote, *Ajax* en revanche, dont la datation est incertaine, peut avoir été l'une des premières pièces de Sophocle, et avoir par conséquent précédé la composition des *Histoires*. Quant à *Œdipe-Roi*, qui est peut-être légèrement postérieure à 430, elle est sans doute à peu de chose près contemporaine des *Histoires* ; l'emprunt peut donc s'être opéré dans un sens comme dans l'autre.

Rappelons enfin que l'ouverture du discours de Crésus à Adraste, qui se fait sous la forme d'un trimètre iambique : 1.41 Ἄδρηστ(ε), ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον # ἄχαρι, est peut-être elle aussi une réminiscence tragique issue d'une œuvre inconnue de nous.

b) <u>Les discours du *logos* de Xerxès</u>

Le *logos* de Xerxès, et tout particulièrement le livre VII, ont été étudiés en détail dans leurs rapports avec la tragédie par W. Aly, qui tient cette partie de l'œuvre d'Hérodote pour son sommet poétique, comme il l'affirme à plusieurs reprises[181]. Nous avons déjà pu relever dans le chapitre III des signes de poéticité tragique dans plusieurs séquences iambico-trochaïques, dont la moindre n'est peut-être pas cette proposition qui figure dans le discours inaugural de Xerxès : πρὶν ἢ ἕλω τε καὶ πυρώσω τὰς Ἀθήνας « avant que je n'aie pris et incendié Athènes ». Il convient donc de reprendre ici, au fil du *logos* de Xerxès et sous une forme synthétique, les analyses effectuées par W. Aly.

(i) L'ouverture du *logos*

Dans le premier discours du jeune souverain perse, en 7.8, le syntagme δούλιον ζυγόν qui figure dans la phrase Οὕτω οἵ τε ἡμῖν αἴτιοι ἔξουσι δούλιον ζυγὸν οἵ τε ἀναίτιοι, elle aussi considérée dans notre chapitre III pour le rythme iambico-trochaïque qu'elle atteste, fait écho à divers passages eschyléens issus non seulement des *Perses*, 49-50 στεῦνται δ' ἱεροῦ Τμώλου πελάται # ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δούλιον Ἑλλάδι, mais aussi des *Sept*, 74-75 ἐλευθέραν δὲ γῆν τε καὶ Κάδμου πόλιν # ζυγοῖσι δουλίοισι μὴ δῶτε σχεθεῖν ; *ib.*, 470-471 Καὶ τῶιδε φωτὶ πέμπε τὸν φερέγγυον # πόλεως ἀπείργειν τῆσδε δούλιον ζυγόν ; *ib.*, 792-793 : Θαρσεῖτε, παῖδες μητέρων τεθραμμέναι · # πόλις πέφευγεν ἥδε δούλιον ζυγόν, ou encore d'*Ag.*, 953 : Ἑκὼν γὰρ οὐδεὶς δουλίωι χρῆται ζυγῶι ; *ib.*, 1226 (dans le discours de Cassandre) φέρειν γὰρ χρὴ τὸ δούλιον ζυγόν. Mais Sophocle atteste aussi, dans le Fr. 531.5-6, un syntagme fort proche : τοὺς δ' ὄλβος ἡμῶν, τοὺς δὲ δουλείας ζυγόν ἔσχεν ἀναγκας.

En amont de cette occurrence, une autre est constituée par la phrase ἀλλὰ θεός τε οὕτω ἄγει καὶ αὐτοῖσι ἡμῖν ἐπέπουσι συμφέρεται ἐπὶ τὸ ἄμεινον. On trouve de même chez

[181] Ainsi, p. 281 : « Ich wiederhole, es liegt kein alter Logos vor, dessen Stil den Erzähler irgendwie in eine gegebene Bahn lenkte. »

Sophocle, *O. C.*, 998 τοιαῦτα μέντοι καὐτὸς εἰσέβην κακὰ # θεῶν ἀγόντων ; *ib.*, 252 Οὐ γὰρ ἴδοις ἂν ἀθρῶν βροτόν, ὅστις ἄν, εἰ θεὸς ἄγοι, ἐκφυγεῖν δύναιτο ; mais il est vrai qu'*Œdipe à Colone*, pièce posthume datée de 401, est postérieure à Hérodote. Cependant, comme l'observe Aly, Eschyle emploie fréquemment les expressions εὖ ῥέπει θεός, εὖ τελεῖ θεός[182] : ainsi dans *Sept.*, 21 καὶ νῦν μὲν ἐς τόδ' ἦμαρ εὖ ῥέπει θεός ; ou *ib.*, 35 Εὖ τελεῖ θεός.

Enfin, ce premier discours de Xerxès présente aussi, dans la phrase … γῆν τὴν Περσίδα ἀποδέξομεν τῷ Διὸς αἰθέρι ὁμουρέουσαν, un syntagme d'ascendance possiblement tragique. S'il est vrai en effet qu'Homère dit déjà Ζεὺς αἰθέρι ναίων, on trouve aussi chez Eschyle, *Prom.* 88 δῖος Αἰθήρ. Nous renvoyons sur ce point au lexique poétique du chapitre IV, *s. v.* αἰθήρ, qui peut être donc être tenu pour un poétisme non spécifique, connaissant notamment des emplois tragiques dont Hérodote se rapproche peut-être plus particulièrement.

Après l'intervention belliciste de Mardonios, Artabane prend la parole pour émettre d'abord ses réserves ; puis, s'adressant à Mardonios lui-même, il s'écrie (7.10) : Σὺ δέ, ὦ παῖ Γωβρύεω Μαρδόνιε, παῦσαι λέγων λόγους ματαίους. Or, selon W. Aly, « une expression telle que παῦσαι λέγων λόγους ματαίους sonne comme un centon composé de Soph., *Ant.* 280 παῦσαι πρὶν ὀργῆς κἀμὲ μεστῶσαι λέγων + Eur. Frg. 334.3 λόγων ματαίων, et montre en outre un rythme iambique »[183].

S'étant ravisé à la faveur d'une nuit où il reçoit pourtant la visite du Songe, Xerxès prend de nouveau la parole le lendemain pour publier sa μετάνοια ; il déclare notamment (7.12) : Ἀκούσαντι μέντοι μοι τῆς Ἀρταβάνου γνώμης παραυτίκα μὲν ἡ νεότης ἐπέζεσε, ὥστε ἀεικέστερα ἀπορρῖψαι ἔπεα ἐς ἄνδρα πρεσβύτερον ἢ χρεόν. Cette phrase présente deux syntagmes d'ascendance possiblement tragique : tout d'abord, l'expression ἡ νεότης ἐπέζεσε peut être d'ascendance eschyléenne, cf. *Sept.* 708 (ὁ δαίμων) ζεῖ, mais plus proche encore apparaît Soph. *O. C.* 434 ἕζει θυμός ; puis l'expression ἀπορρῖψαι ἔπεα peut être rapprochée d'Esch., *Prom.* 312 λόγους ῥίψεις[184].

Au lendemain de la seconde visite du Songe, et au cours du dialogue entre Xerxès et Artabane, celui-ci déclare (7.16) : Ἐμὲ δὲ ἀκούσαντα πρὸς σέο κακῶς οὐ τοσοῦτο ἔδακε λύπη, ὅσον γνωμέων δύο προκειμένων Πέρσῃσι, κτλ. On peut déceler ici la double ascendance possible de l'expression ἔδακε λύπη, qui apparaît déjà chez Homère, *Il.* 5.493 δάκε… φρένας μῦθος, mais pour laquelle Sophocle offre aussi des formulations telles que

[182] W. ALY, p. 279 sq. : « auf die Tragödie aufmerksam gemacht bietet nun für θεός οὕτω ἄγει (ähnlich Soph. *Oid. auf Kol.* 252, 998) die besten Beispiele wieder Aischylos in dem oft belegten Typ εὖ ῥέπει θεός, εὖ τελεῖ θεός. »

[183] W. ALY, *loc. cit.* : « ein Wort wie παῦσαι λέγων λόγους ματαίους klingt wie ein Cento aus [Soph.], *Ant.* 280 παῦσαι πρὶν ὀργῆς κἀμὲ μεστῶσαι λέγων + Eurip. *Frg.* 334.3 λόγων ματαίων und zeigt iambischen Rhythmus. »

[184] W. ALY, *loc. cit.* : « ἡ νεότης ἐπέζεσε ist möglich wohl seit Aischylos, *Sieb.* 708 (ὁ δαίμων) ζεῖ ; näher noch kommt das spätere ἕζει θυμός *Oid. auf Kol.* 434. Bald darauf ἀπορρῖψαι ἔπεα, wie VI 69 in dem oben besprochenen Gespräch Demarats mit seiner Mutter ; das ist zuerst im *Prom.* 312 λόγους ῥίψεις zu belegen. »

Aj. 1119 τὰ σκληρὰ… δάκνει, de même *Phil*. 1358, et surtout *Rhésos* 596 λύπῃ καρδίαν δεδηγμένοι[185].

Enfin Artabane encore, ayant reçu à son tour la visite du songe, conclut en ces termes à la volonté divine d'une guerre contre la Grèce (7.18) : Ἐπεὶ δὲ δαιμονίη τις γίνεται ὁρμή, καὶ Ἕλληνας, ὡς ἔοικε, φθορή τις καταλαμβάνει θεήλατος, ἐγὼ μὲν καὶ αὐτὸς τρέπομαι καὶ τὴν γνώμην μετατίθεμαι, phrase dans laquelle Aly prête attention au rythme essentiellement iambique de la séquence Ἕλληνας… φθορή τις καταλαμβάνει θεήλατος, ainsi qu'à la présence de l'adjectif composé θεήλατος, qui n'apparaît en prose que dans cette occurrence hérodotéenne et dont nous avons étudié dans notre lexique poétique l'ascendance tragique (Eschyle, Sophocle, Euripide).

(ii) Les discours d'Artabane et de Démarate dans la suite du *logos*

Deux autres dialogues célèbres du *logos* de Xerxès attestent également des réminiscences tragiques. Ils mettent en présence Xerxès et, dans le premier cas, de nouveau son oncle Artabane, dans le second son conseiller Démarate.

Trois passages du premier discours peuvent être invoqués à ce titre. Il s'agit de (7.46) : Ἐν γὰρ οὕτω βραχέϊ βίῳ οὐδεὶς οὕτω ἄνθρωπος εὼν εὐδαίμων πέφυκε, οὔτε τούτων οὔτε τῶν ἄλλων, τῷ οὐ παραστήσεται πολλάκις καὶ οὐκὶ ἅπαξ τεθνάναι βούλεσθαι μᾶλλον ἢ ζώειν. Αἵ τε γὰρ συμφοραὶ προσπίπτουσαι καὶ αἱ νοῦσοι συνταράσσουσι καὶ βραχὺν ἐόντα μακρὸν δοκέειν εἶναι ποιεῦσι τὸν βίον ; de (7.49) : εὐπρηξίης γὰρ οὐκ ἔστι ἀνθρώποισι οὐδεμία πληθώρη. Καὶ δή τοι, ὡς οὐδενὸς ἐναντιουμένου, λέγω τὴν χώρην πλέονα ἐν πλέονι χρόνῳ γινομένην λιμὸν τέξεσθαι ; enfin de (7.51) : Ἐς θυμὸν ὦν βάλεο καὶ τὸ παλαιὸν ἔπος ὡς εὖ εἴρηται, τὸ μὴ ἅμα ἀρχῇ πᾶν τέλος καταφαίνεσθαι. La première phrase, qui porte sur les συμφοραί qui gouvernent les hommes, nous rappelle clairement le passage de 1.32 selon lequel πᾶν ἐστι ἄνθρωπος συμφορή, pensée éminemment tragique ; la seconde, εὐπρηξίης δὲ οὐκ ἔστι ἀνθρώποισι οὐδεμία πληθώρη, correspond assez exactement au vers d'Esch., *Ag*. 1331 τὸ μὲν εὖ πράσσειν ἀκόρεστον ἔφυ… βροτοῖσι, et le rythme en est essentiellement iambqiue ; quant au mot de clôture selon lequel τὸ μὴ ἅμα ἀρχῇ πᾶν τέλος καταφαίνεσθαι, on pourra en rapprocher *Ag*. 750 sq. παλαίφατος δ᾽ ἐν βροτοῖς γέρων λόγος τέτυκται… ἐκ δ᾽ ἀγαθᾶς τύχας γένει βλαστάνειν ἀκόρεστον οἰζύν. L'ensemble du discours reçoit de ces réminiscences une couleur tragique.

[185] W. ALY, *loc. cit.* : « ἔδακε λύπη klingt zwar an *Il.* 5.493 an : δάκε… φρένας μῦθος, doch bietet auch Sophokles wieder vermittelnde Formulisierung wie *Ai*. 1119 τὰ σκληρὰ… δάκνει ; ähnlich *Phil*. 1358. Genau entspricht *Rhesos* 596 : λύπη καρδίαν δεδηγμένοι. Danach ist es nicht zweifelhaft, welche Erinnerungen dem Hörer lauter mitklangen, wenn er das bei Herodot vernahm. »

Concernant le discours de Démarate, un rapprochement ponctuel peut être opéré entre 7.102 : Βασιλεῦ, ἐπειδὴ ἀληθείῃ διαχρήσασθαι πάντως κελεύεις ταῦτα λέγοντα τὰ μὴ ψευδόμενός τις ὕστερον ὑπὸ σέο ἁλώσεται, τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν αἰεί κοτε σύντροφός ἐστι, ἀρετὴ δὲ ἔπακτός ἐστι, κτλ., et Soph., Fr. 858 : πενία… συγκραθεῖσα… τρόπῳ ; cependant que σύντροφος est fréquent chez Sophocle, qui dit aussi dans *Tr.* 491 νόσον γ᾽ ἐπακτόν.

W. Aly relève encore dans la suite du passage d'autres parallèles tragiques possibles, et poursuit ses analyses au-delà du livre VII. Il nous semble toutefois avoir réuni ici les échos les plus frappants et sans doute les plus éloquents concernant les affinités verbales d'Hérodote vis-à-vis des poètes tragiques Eschyle et Sophocle, dont le rapprochement ne pose pour le premier aucun problème chronologique, tandis que les exemples du second peuvent, à tout le moins, être considérés au-delà des problèmes de datation relative comme caractéristiques de la langue tragique. Mais si le *logos* de Xerxès présente ainsi diverses réminiscences tragiques, on n'oubliera pas que les livres VII à IX peuvent être mis plus précisément en parallèle avec la première tragédie grecque conservée : les *Perses*, d'Eschyle, antérieure de quelques décennies à la composition de l'œuvre d'Hérodote (472).

c) <u>Hérodote, VII-IX et les *Perses* d'Eschyle</u>

Nous nous proposons donc de relever ici les échos explicites du *logos* de Xerxès aux *Perses* d'Eschyle, en adoptant une progression linéaire, à partir du commencement du livre VII et jusqu'à la fin de l'œuvre. Nous nous appuierons pour ce faire, d'une part, sur l'édition commentée d'H. Stein, d'autre part, sur l'article de S. Saïd qui considère elle aussi, tout en les problématisant, les relations entre les deux œuvres ; nous aurons également recours à l'édition critique et commentée des *Perses* due à Broadhead.

La première réminiscence se situe à l'ouverture du discours de Mardonios, lorsque celui-ci déclare (7.5) : Δέσποτα, οὐκ οἰκός ἐστι Ἀθηναίους ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας μὴ οὐ δοῦναι δίκην τῶν ἐποίησαν « Maître, il n'est pas normal que les Athéniens, qui ont causé tant de malheurs aux Perses, ne soient pas punis pour ce qu'ils ont fait ». Stein renvoie ici à Esch., *Pers.* 236 (πάρεστιν) στρατὸς τοιοῦτος ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακά « (ils ont) une armée telle qu'elle a causé bien des malheurs aux Mèdes ». En réalité, le texte de l'édition Page est le suivant :

235 Βα. Ὧδέ τις πάρεστιν αὐτοῖς ἀνδροπλήθεια στρατοῦ ;
< Χο. * * * >
< Βα. * * * >
236 Χο. Καὶ στρατὸς τοιοῦτος, ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακά.

D. Page commente en effet dans l'apparat critique, en note au vers 235 : « post h. v. lacunam statuit Robertson (ἀνδροπλήθεια Graecis adscribi nequit ; suppleas e. g. 235[a] 'naves habent satis validas', 235[b] 'de militibus quae fama ?') ». Quoi qu'il en soit, on observe en effet entre les propos de Mardonios et le v. 236 des Perses une étroite coïncidence verbale : Hdt. ἐργασαμένους πολλὰ δὴ κακὰ Πέρσας ~ Esch. ἔρξας πολλὰ δὴ Μήδους κακά.

Dans le dialogue entre Xerxès et Artabane apparaît une deuxième réminiscence. S. Saïd écrit en effet : « comme Broadhead et How-Wells l'ont noté dans leurs commentaires, Artabane dans les *Histoires*, tout comme Atossa dans les *Perses*, font le tableau d'un roi (dévoyé) par sa 'fréquentation de méchants hommes' »[186]. — Il s'agit chez Hérodote de la phrase suivante, prononcée par Artabane (7.16α) : Ἴσον ἐκεῖνο, ὦ βασιλεῦ, παρ᾽ ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι · τὰ σὲ καὶ ἀμφότερα περιήκοντα ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι, κατά περ, κτλ. « Il y a mérite égal à mes yeux, ô Roi, à avoir de bonnes pensées et à consentir à écouter celui qui donne de bons conseils ; ces deux qualités t'appartiennet, mais la compagnie de méchants hommes te fait chanceler, tout comme… », etc. Or la reine Atossa prononce au v. 753 les mots suivants : Ταῦτά τοι κακοῖς ὁμιλῶν ἀνδράσιν διδάσκεται # θούριος Ξέρξης « C'est auprès de méchants hommes qu'il prend conseil, l'ardent Xerxès ! » (trad. D. Sonnier). Broadhead, en note à ce vers, écrit à juste titre : « il semble qu'ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι (Hdt. 7.16α) puisse être une réminiscence du ce passage des *Perses* »[187]. Un fait remarquable est que nous avons déjà évoqué cette phrase pour l'écho à Hésiode qu'elle recèle en son début[188], ainsi que pour celui qu'elle apporte à Solon en sa fin[189] : et voici qu'elle atteste en son centre une réminiscence verbale d'Eschyle — prouvant, s'il en était besoin, que les discours du livre VII présentent un très haut degré d'élaboration littéraire, mais aussi que les influences poétiques d'Hérodote sont bien de trois sortes : épique, lyrico-élégiaque et tragique, et qu'elles peuvent se fondre comme ici en un même discours.

Cependant, au-delà de ces réminiscences qui paraissent être de véritables décalques du texte de la tragédie eschyléenne, S. Saïd se montre tout aussi sensible à la distance que prend Hérodote par rapport à son « modèle », à la différence de traitement d'un matériau qui serait sensiblement le même entre les deux œuvres. Elle écrit en effet qu'« un examen précis de ces correspondances suggère qu'Hérodote a plus d'une fois déplacé, adapté ou même altéré de façon signifiante le sens des expressions qu'il a employées »[190]. Ainsi, « dans les *Histoires*,

[186] S. SAÏD, « Herodotus and Tragedy », 2002, p. 137 : « as Broadhead, and How and Wells have pointed out in their commentaries, Artabanus in the *Histories*, as well as Atossa in the *Persians*, portrays a king led astray by his 'consort with bad men'. »

[187] BROADHEAD, *ad loc.* : « it looks as if ἀνθρώπων κακῶν ὁμιλίαι σφάλλουσι (Hdt. 7.16α) may be a reminiscence of this passage of the *Persae* »

[188] Cf. *supra*, A. 2 bis. a).

[189] Cf. *supra*, B. 2. b) (ii).

[190] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 138 : « a close examination of these correspondences suggests that Herodotus more often than not displaced, adapted or even significantly altered the meaning of the phrases he borrowed »

c'est Xerxès qui raconte aux dirigeants perses qu'il a réfléchi au moyen de ne pas être inférieur ses prédécesseurs et d'ajouter autant de puissance qu'ils l'ont fait à l'Empire perse, tandis que dans les *Perses* il était blâmé pour n'avoir pas accru les possessions héritées de son père »[191]. Que l'on compare en effet Hdt, 7.8 : Ἐγὼ δὲ ἐπείτε παρέλαβον τὸν θρόνον τοῦτον, ἐφρόντιζον ὅκως μὴ λείψομαι τῶν πρότερον γενομένων ἐν τιμῇ τῇδε μηδὲ ἐλάσσω προσκτήσομαι δύναμιν Πέρσῃσι « Pour moi, du jour où je suis montré sur ce trône, j'ai songé à ne pas être inférieur aux rois qui m'ont précédé, à ne pas étendre moins qu'eux la puissance des Perses » (trad. Barguet), à Eschyle, *Pers.* 754-6 (discours d'Atossa à Darius) : … Λέγουσι δ᾽ ὡς σὺ μὲν μέγαν τέκνοις # πλοῦτον ἐκτήσω σὺν αἰχμῆι, τὸν δ᾽ ἀνανδρίας ὕπο # ἔνδον αἰχμάζειν, πατρῷιον δ᾽ ὄλβον οὐδὲν αὐξάνειν « Ils répètent que toi, la richesse immense de tes enfants, / tu l'as conquise à la pointe de tes armes : mais que lui, le lâche (*sc.* Xerxès), / il reste à se battre chez soi, sans accroître cette richesse » (trad. Sonnier).

De même, « lorsque Artabane, désormais en faveur de l'expédition, dit à Xerxès de faire de son mieux pour aider le dieu qui lui offre une telle opportunité, il fournit un écho ironique à la leçon tirée par Darius de l'échec de Xerxès : quand un homme se bat, Dieu l'assiste »[192]. En effet, ces propos d'Hdt. 7.18 : Σὺ δὲ σήμηνον μὲν Πέρσῃσι τὰ ἐκ τοῦ θεοῦ πεμπόμενα, χρᾶσθαι δὲ κέλευε τοῖσι ἐκ σέο πρώτοισι προειρημένοισι ἐς τὴν παρασκευήν, ποίεε δὲ οὕτω ὅκως, τοῦ θεοῦ παραδιδόντος, τῶν σῶν ἐνδεήσει μηδέν « A toi maintenant : informe les Perses du message que le dieu t'envoie, ordonne-leur de se préparer à la guerre selon tes premières proclamations, et fais en sorte qu'avec la permission du ciel rien de ton côté ne demeure négligé » (trad. Barguet), peuvent faire écho à Esch., *Pers.* 742 ἀλλ᾽, ὅταν σπεύδηι τις αὐτός, χὠ θεὸς συνάπτεται « Mais qui se hâte vers sa perte, il trouve un dieu pour l'assister ! ».

Saïd poursuit en examinant cette fois la convergence, d'Eschyle à Hérodote, des signes prémonitoires de l'issue funeste de la guerre : ainsi chez Eschyle du songe d'Atossa, du présage de l'aigle et de l'épervier, et de l'oracle jadis rendu à Darius ; chez Hérodote, des paroles d'Artabane, mais aussi des rêves, oracles et prodiges. « Mais — précise-t-elle, — ces signes sont parfois employés par Hérodote en un sens plus proche de Sophocle que d'Eschyle ». Ainsi, « alors que dans les Perses la reine et le chœur ont bien conscience de leur caractère menaçant (v. 211), dans les *Histoires* ils sont soit mal interprétés par les Mages

[191] S. SAÏD, *loc. cit.* : « in the *Histories*, it is Xerxes who tells the leading Persians that he has been thinking how not to fall short of his predecessors and how to add as much power as they did to the Persian empire, while in the *Persians* he was blamed for not increasing the possessions inherited from his father. »

[192] S. SAÏD, *loc. cit.* : « when Artabanus, now in favour of the expedition, tells Xerxes to do his best to help the god who offers him such an opportunity, he ironically echoes the lesson drawn by Darius from the failure of Xerxes : 'when a man is striving, god assists him' (Hdt. 7.18 ; *Pers.* 742). »

comme prémonitoires d'une catastrophe pour les Grecs, soit négligés par Xerxès (7.58.1) »[193]. Que l'on compare ici les deux textes : *Pers.*, 210-11 : … ταῦτ᾽ ἔμοιγε δείματ᾽ ἔστ᾽ ἰδεῖν, # ὑμῖν δ᾽ ἀκούειν « cela est pour moi terrible à voir, / et pour vous à entendre » ; et Hdt. 7.58 Τῶν ἀμφοτέρων λόγον οὐδένα ποιησάμενος τὸ πρόσω ἐπορεύετο, σὺν δέ οἱ ὁ πεζὸς στρατός « De ces deux prodiges (*sc.* la cavale mettant bas un lièvre et la mule mettant bas un mulet hermaphrodite), Xerxès ne tint aucun compte et il continue d'avancer, et avec lui l'armée de terre ».

Il semble donc en vérité qu'Hérodote évolue entre reprise quasi littérale du texte eschyléen et réexploitation de ses données dans une autre perspective. Une nouvelle illustration de sa fidélité ponctuelle à son modèle est en effet fournie, au livre VIII, par la prophétie de Bacis (8.77) et le discours de Thémistocle après la bataille de Salamine (8.109), qui, selon S. Saïd, « interprètent la défaite de Xerxès dans le même sens qu'Eschyle. Comme Darius dans les Perses, l'oracle, après avoir porté l'accent sur la 'folie' de l'agresseur, attribue le reflux perse à la 'Dikè divine', qui réprime Koros, le fils d'Hubris »[194]. Les propos de Thémistocle (8.109) : Τάδε γὰρ οὐκ ἡμεῖς κατεργασάμεθα, ἀλλὰ θεοί τε καὶ ἥρωες, οἳ ἐφθόνησαν ἄνδρα ἕνα τε τῆς τε ᾽Ασίης καὶ τῆς Εὐρώπης βασιλεῦσαι, ἐόντα ἀνόσιόν τε καὶ ἀτάσθαλον · ὃς τά τε ἱρὰ καὶ τὰ ἴδια ἐν ὁμοίῳ ἐποιέετο, ἐμπιπράς τε καὶ καταβάλλων τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα · ὃς καὶ τὴν θάλασσαν ἀπεμαστίγωσε πέδας τε κατῆκε « Cette victoire n'est pas la nôtre : les Dieux et les Héros nous l'ont donnée, ils n'ont pas toléré qu'un homme régnât seul sur l'Asie et sur l'Europe, un sacrilège ivre d'orgueil, un homme pour qui rien n'était sacré, qui brûlait et renversait les images des dieux, qui a fait battre de verges la mer, qui a lancé dans ses flots des entraves » (trad. Barguet), fournissent en effet un écho précis aux mots du Darius eschyléen, dans *Pers*. 745-748 :

> Παῖς δ᾽ ἐμὸς τάδ᾽ οὐ κατειδὼς ἤνυσεν νέωι θράσει,
> ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν δοῦλον ὡς δεσμώμασιν
> ἤλπισε σχήσειν ῥέοντα, Βόσπορον ῥόον θεοῦ, κτλ.,

« Mon fils, cet inconscient, aura agi en jeune téméraire : / il s'est flatté de contenir le cours de l'Hellespont sacré, / de ce Bosphore où coule un dieu, comme un esclave dans des liens ! » — et de nouveau en 809-812 :

> οἳ γῆν μολόντες Ἑλλάδ᾽ οὐ θεῶν βρέτη

[193] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 139 : « But these divine signs are sometimes used by Herodotus in a way which is more like Sophocles than like Aeschylus. Whereas in the *Persians* the queen and the chorus were well aware of their threatening character (v. 211), in the *Histories* they are either misintrerpreted by the Magi as foreshadowing a catastrophe for the Greeks or neglected by Xerxes (7.58.1). »

[194] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 137 : « the prophecy of Bacis quoted approvingly by Herodotus (8.77) and the speech delivered by Themistocles after Salamis (8.109.2-5) interpret Xerxes' defeat in the same way as Aeschylus. Like Darius in the *Persians*, the oracle, after emphasizing the 'madness' of the agressor, attributes the Persian setback to 'divine Dike', which quenches Koros, the son of Hubris ».

ἠιδοῦντο συλᾶν οὐδ□πιμράναι νεώς ·
βωμοὶ δ᾽ ἄιστοι δαιμόνων θ᾽ ἱδρύματα
πρόρριζα φύρδην ἐξανέωστραπται βάθρων

« Car les soldats, en terre grecque, sans srupule, / ont pillé les statues des dieux, brûlé les temples, / fait dispraître les autels ; les sanctuaires / des daïmons sont épars, renversés de leurs socles… » (trad. Sonnier)[195]. — Toutefois, « ce qui était dans les *Perses* le message ultime de la pièce est devenu un simple argument dans les *Histoires* »[196].

Enfin, un dernier exemple de cette posture qui conjugue fidélité et affranchissement vis-à-vis d'Eschyle figure au livre IX, dans lequel « la description du deuil des Perses déchirant leurs vêtements, pleurant et gémissant (9.99 ?), qui est clairement dérivée de la fin des *Perses*, ne prend pas place après l'arrivée du roi, mais avant elle »[197].

S. Saïd conclut ainsi son examen des réminiscences eschyléennes en affirmant que de telles différences doivent inviter à ne pas surestimer l'influence des *Perses* sur le récit d'Hérodote. D'autres analyses encore, à teneur cette fois idéologique, tendent à montrer elles aussi l'infléchissement sensible qu'Hérodote fait subir à la pièce eschyléenne. En définitive, s'il existe donc naturellement d'étroites ressemblances verbales entre les deux œuvres, leur interprétation met cependant en lumière un certain décalage, témoin de la distance qui sépare la pensée d'Hérodote de celle du premier tragique.

2. Motifs tragiques et tragédies hérodotéennes

A côté des ces réminiscences littérales, l'ouvrage de H. Fohl mettait surtout en lumière un certain nombre de *motifs* tragiques récurrents dans l'œuvre d'Hérodote et souvent agencés de telle manière qu'ils composeraient de véritables tragédies. Les contributions de S. Saïd et de J. Griffins offrent une synthèse actualisée de l'ensemble de ce dossier, la première présentant notamment la question du tragique hérodotéen sous un angle problématique : peut-on vraiment parler de tragédie ?

a) Motifs tragiques

Il est clair que plusieurs motifs typiquement tragiques apparaissent de façon récurrente :

[195] Cf. déjà BROADHEAD, en note à *Pers.* 809 : « Themistocles (Hdt. 8.109) expresses the Greek point of view when he condemns Xerxes as ἀνόσιόν τε καὶ ἀτάσθαλον · ὃς τά τε ἱρὰ καὶ τὰ ἴδια ἐν ὁμοίῳ ἐποιέετο, ἐμπιπράς τε καὶ κατραβάλλων τῶν θεῶν τὰ ἀγάλματα », ainsi que la note de Stein en note à Hdt. 8.109, et les rapprochements qu'il opère en 8.48, 8.70, 8.76, 8.84, 8.86 et 8.95.

[196] S. SAÏD, *loc. cit.* : « But what in the *Persians* was the final message of the play has become a mere argument in the *Histories.* »

[197] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 138 : « [Herodotus'] description of the grief of the Persians tearing their clothes, weeping and wailing (9.99.2), which is clearly derived from the end of the *Persians*, does not take place after the king's arrival, but before it. »

ainsi du dilemme tragique ; du châtiment tragique ; de la vengeance tragique ; de la négligence ou de l'incompréhension tragique des oracles ; des « avertisseurs tragiques » ; de l'ironie tragique enfin — qui sont autant de grands principes étudiés par S. Saïd, et auxquels on peut ajouter à la suite de J. Griffin une série de motifs plus particuliers mais non moins dramatiques.

(i) Le dilemme tragique

Comme l'écrit S. Saïd, « dans les *Histoires*, il y a des personnages confrontés à un 'choix tragique' comme celui de Pélasgos dans les *Suppliantes* ou d'Agamemnon ou Oreste dans l'*Orestie*. Le meilleur exemple en est sans nul doute la femme d'Intaphrénès (3.119), qui doit chosir entre ses plus proches parents celui qu'elle veut épargner, et qui se décide en faveur de son frère avec un argument auquel fait écho plus tard l'*Antigone* de Sophocle »[198]. Ce motif reparaît en effet presque littéralement chez Sophocle, *Antigone* (905-912), où il représente l'un des emprunts les plus manifestes du tragédien à l'historien[199].

S'il s'agit là du dilemme peut-être le plus célèbre de l'œuvre d'Hérodote, d'autres situations attestent également un dilemme tragique. Il en est ainsi, au commencement du *logos* de Crésus, du dilemme imposé à Gygès par la reine épouse de Candaule (1.11)[200], ou encore du dilemme qui s'impose au poète et citharède Arion de Méthymne en 1.24[201]. Cependant, comme on sait, Arion parviendra à retourner à son avantage cette situation tragique en chantant avant de se jeter à la mer, pour être finalement recueilli par un dauphin. Cette heureuse issue apporte une confirmation à la réserve formulée par S. Saïd, selon laquelle « dans certains cas, l'issue tragique peut être évitée avec succès, un fait qui empêche les *Histoires* d'être tragiques dans leur ensemble, comme l'illustre l'histoire de Pactyès (1.157.2-160.1) »[202].

(ii) Le châtiment tragique

Le deuxième motif tragique mis en lumière consiste dans le châtiment tragique. En effet, « comme Eschyle, Hérodote a parfois peint des hommes qui devaient payer pour les crimes de

---

[198] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 120 : « In the *Histories*, there are characters faced with a '*tragic choice*' like that of Pelasgus in the *Suppliants* or Agamemnon or Orestes in the *Oresteia.* No doubt the best example is the wife of Intaphrenes (3.119), who has to choose among her closest kin the one she wants to spare, and decides in favor of her brother with an argument later echoed by Sophocles' *Antigone.* »

[199] Voir sur ce parallèle *infra*, 4.

[200] Nous renvoyons pour la formulation de l'alternative, dans le début du discours, aux analyses rythmiques effectuées dans le chapitre III, et qui mettent en lumière l'emploi sans doute conscient d'un rythme iambique en effet motivé par le contexte tragique du passage.

[201] La fin de la phrase attestant également deux séquences iambiques signifiantes : cf. chap. III.

[202] S. SAÏD, *loc. cit.* : « in some cases the tragic issue may be successfully evaded, a fact which prevents the *Histories* as a whole from being tragic, as is illustrated by the story of Pactyes (1.157.2-160.1). »

leurs ancêtres, comme en témoigne l'histoire du meurtre brutal des envoyés de Darius (7.133.1-137.1)[203] — dans l'épisode évoquant le courroux de Talthybios. Or, comme le signale déjà Ph.-E. Legrand en note à ce passage : « C'était encore une croyance répandue au Vème siècle que les fils héritaient des fautes de leurs pères ; Sperthias et Boulis avaient pris sur eux la faute des Lacédémoniens et, ne l'ayant pas expiée, l'avaient léguée à leurs fils. Ce qui, dans le cas de ceux-ci, prouvait une intervention divine, c'est qu'ils avaient été frappés longtemps après les événements, alors qu'ils ne devaient plus se sentir menacés et que personne ne songeait plus à leur faire expier une faute qui datait de plus d'un demi-siècle ; leur malheur offrait donc un exemple certain de la '*sera numinum vindicta*'. » — « Cependant, note S. Saïd, Hérodote souligne aussi que les Athéniens, qui étaient aussi coupables que les Spartiates, ne subirent apparemment aucun préjudice (7.133.2), démontrant ainsi qu'il ne partage que partiellement la croyance eschyléenne »[204].

Mais on songera aussi, naturellement, au cas archétypal de Crésus, qui, cinq générations après son aïeul, expie le crime commis par Gygès. Celui-ci avait en effet reçu un avertissement de l'oracle qui le confirmait dans son pouvoir (1.13). Or, après sa défaite face à Cyrus, Crésus apprend de la part des oracles que « Le sort fixé par le destin, il est impossible d'y échapper, même pour un dieu. Crésus a comblé la faute de son cinquième aïeul, qui n'étant que porte-lance des Héraclides et suivant une ruse de femme, tue son maître et obtint ainsi un honneur qui ne lui revenait nullement » (1.91). L'ensemble du *logos* de Crésus est donc construit sur le motif du châtiment tragique, d'ailleurs formulé selon le procédé de la composition annulaire[205].

En un sens un peu différent, le cas du roi égyptien Mykérinos peut aussi être représentatif d'un type de châtiment tragique — non pas directement en ceci qu'il expie un crime commis par un aïeul, mais parce que « désapprouvant les actes paternels », il restaure la prospérité en Egypte, contre la volonté divine que ses prédécesseurs avaient reconnue, s'attirant par là même un double malheur — la mort de sa fille et le raccourcissement de sa propre vie (2.133) : « Lui, supportant mal [ces malheurs], envoya à l'oracle faire au dieu le reproche suivant : alors que son père et son oncle, qui avaient fermé les temples, négligé les dieux et même opprimé les hommes, avaient vécu longtemps, lui, qui était pieux, devait mourir si vite. De l'oracle lui vint alors une deuxième réponse lui disant la raison pour laquelle il hâtait le cours de sa vie : c'est qu'il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire ; car l'Egypte devait être misérable pendant cent cinquante ans, ce que les deux rois qui l'avaient précédé avaient bien compris, contrairement à lui ». On rappellera ici le dimètre trochaïque constitué par la proposition δεῖν γὰρ Αἴγυπτον κακοῦσθαι « car il fallait que l'Egypte fût malheureuse ».

[203] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 121 : « Like Aeschylus, Herodotus sometimes pictured *men who had to pay for the crimes of their ancestors*, as exemplified by the story of the brutal murder of Darius' envoys (7.133.1-137.1). »
[204] S. SAÏD, *loc. cit.* : « Yet Herodotus also stresses that the Athenians, who were as guilty as the Spartans, apparently did not suffer any harm (7.133.2), thus demonstrating that he only partially shares the Aeschylean belief. »
[205] Sur lequel voir *infra*, II.

Les maux de Mykérinos procèdent donc d'une piété qui se révèle sacrilège : châtiment tragique en son ironie même[206].

(iii) La vengeance tragique

Les cas de vengeance représentent un troisième motif tragique. En effet, « il y a aussi chez Hérodote des traces de la conception tragique de la vengeance : la rétribution exigée rétablit l'équilibre en reflétant le crime jusque dans ses plus légers détails, comme dans l'*Orestie*. Les enlèvements du prologue en sont un cas représentatif, tout comme la vengeance d'Hermotimos, qui força l'homme qui l'avait castré à castrer tous ceux de ses quatre enfants, avant de les contraindre à castrer leur père (8.105-6) »[207]. Hermotimos est en effet présenté par Hérodote comme celui qui, « de tous ceux que nous connaissons, tira d'une injure la vengeance la plus cruelle » (8.105) — τῷ μεγίστη τίσις ἤδη ἀδικηθέντι ἐγένετο πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν. Esclave de guerre, il est acheté par Panionios de Chios qui en fait un eunuque ; devenu par la suite à Sardes le favori de Xerxès à qui il avait échu, il rencontre un jour son ancien maître et, l'invitant chez lui en compagnie de ses enfants et de sa femme, il lui tient ce discours (8.106) : « 'O toi qui de tous les hommes a acquis ta vie par les actes les plus sacrilèges qui aient jamais été, que t'avais-je fait, ou l'un de mes ancêtres, à toi ou à l'un des tiens, que tu fasses de moi un rien en lieu d'un homme ? Pensais-tu échapper aux dieux lorsque tu as machinas ce forfait ? Ces dieux qui, selon l'usage de la justice, ont remis entre mes mains l'auteur que tu es d'actes sacrilèges, de telle sorte que tu ne puisses me reprocher la justice qui te sera faite par moi-même'. Lorsqu'il lui eut adressé ces menaces, et qu'on eut amené les enfants à sa vue, il força Panionios à couper les parties de ses propres fils, qui étaient quatre, ce qu'il fit sous la contrainte ; puis, comme il l'avait lui-même, ses fils furent forcés de lui couper les siennes. Ainsi donc s'abattirent sur Panionios le châtiment et Hermotimos ».

Outre cet exemple très remarquable, de nombreux passages hérodotéens attestent des cas de vengeance tragique, dont le tout premier figure en effet dans le proème, s'agissant des rapts de femmes entre Grecs et Orientaux : à celui de l'Argienne Io enlevée par les Phéniciens (1.1), répond celui de la Tyrienne Europe, enlevée par des Grecs, « peut-être des Crétois » (1.2) ; après quoi, « ce sont les Grecs qui se rendent coupables de la seconde injustice » en enlevant Médée de Colchide (1.2), suscitant à la génération suivante le rapt d'Hélène par Alexandre fils de Priam (1.3). Or, comme l'écrit Hérodote (1.4) : « Jusque là, il ne s'était agi que d'enlèvements réciproques ; mais à partir de là, ce sont les Grecs qui se rendirent

[206] Sur laquelle voir ci-dessous.

[207] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 121 : « There are also traces of the *tragic conception of revenge* in Herodotus : the retribution exacted restores the balance by mirroring the crime even in the slightest details, as in the *Oresteia* (*Ag*. 1318-19 ; *Ch*. 556-7, 888, 930). The abductions in the prologue are a case in point, as is the vengeance of Hermotimus (he forced the man who castrated him to castrate all four of his sons before compelling (them ?) to castrate their father, Hdt. 8.105-6). »

grandement coupables ; car ils lancèrent une expédition contre l'Asie, avant que les Orientaux n'en lancent une contre l'Europe ». La guerre de Troie résulte donc aux yeux des λόγιοι perses, dont Hérodote rapporte ici les informations, d'un cas de vengeance tragique.

Le *logos* de Crésus atteste lui aussi, avec l'exemple déjà évoqué de la reine épouse de Candaule, une illustration d'une telle vengeance. Mais on songera aussi, un peu plus loin, à la vengeance des Scythes qui, se considérant maltraités par le roi perse Cyaxare, lui servent à manger les chairs de l'un des enfants qu'ils étaient chargés d'instruire (1.73). Ce passage trouve d'ailleurs un écho dans le *logos* de Cyrus, au cours de l'épisode du festin d'Harpage, auquel Astyage sert les chairs de son propre fils (1.119). Enfin, toujours au livre I et concluant cette fois le *logos* de Cyrus, se manifeste violemment la vengeance de Tomyris, reine des Massagètes, à l'éagrd de Cyrus qu'elle tient pour coupable de la mort de son fils (1.214).

De même, dans le *logos* égyptien est relatée la vengeance par ruse de la reine Nitocris, done le frère, roi avant elle, avait été tué (2.100). On ne saurait enfin passer sous silence la vengeance de Phérétimé, mère d'Arcésilas, « mort parce qu'il était ami des Mèdes » (4.165), telle qu'elle est relatée à la fin du livre IV (4.202): « elle fit couper les seins de leurs femmes pour les fixer tout autour du rempart ». Or, comme le signale Ph.-E. Legrand en note à ce passage, la « même atrocité » est « ordonnée aussi par une femme » en 9.112 : il s'agit là du fameux épisode de la femme de Masistès, qu'Amestris, épouse de Xerxès, fait horriblement mutiler : « Dans le temps intermédiaire où Xerxès s'entretenait avec son frère, Amestris envoya chercher les porte-lances de Xerxès et outragea la femme de Masistès : lui coupant les seins, elle les jeta aux chiens, et lui coupant aussi le nez, les oreilles et les lèvres, elle la renvoya chez elle ainsi outragée ».

Ces divers exemples prouvent à quel point le motif de la vengeance tragique est un motif récurrent de l'œuvre d'Hérodote, au point que l'on a pu y voir un véritable « principe de composition » de l'œuvre[208]. On pourra noter toutefois avec S. Saïd que dans un cas où moins, un personnage refuse précisément de tirer vengeance d'un crime : il s'agit de l'histoire de Pausanias, « qui est loué pour son refus de 'rendre la pareille' (τὴν ὁμοίην ἀποδιδούς, 9.78.3) en coupant la tête de Mardonios qui, de concert avec Xerxès, avait coupé la tête de Léonidas aux Thermopyles »[209].

(iv) La négligence ou l'incompréhension tragique des oracles

Voilà encore un autre motif tragique employé par Hérodote. En effet, « comme dans les tragédies de Sophocle, il n'y pas seulement dans les *Histoires* des occurrences isolées

[208] Cf. J. DE ROMILLY, « La vengeance comme principe de composition dans les *Histoires* d'Hérodote ».
[209] S. SAÏD, *loc. cit.* : « But one may also point out the story of Pausanias, who is praised for his refusal to 'repay the like for the like' (*tên homoiên apodidous*, 9.78.3) by cutting off the head of Mardonius who, together with Xerxes, had cut off the head of Leonidas at Thermopylae. »

d'oracles négligés ou incompris, mais aussi des récits qui les combinent de façon tragique, comme l'histoire de la chute d'Arcésilas de Cyrène et celle des douze rois d'Egypte »[210], respectivement en 4.163-4 et en 2.147. Mais on songera aussi naturellement aux oracles adressés à Crésus et qui l'induisent en erreur, ou qu'il interprète mal lui-même quant à l'issue d'une guerre contre Cyrus : le premier l'informant que « s'il marchait contre les Perses, il détruirait un grand empire » (1.53), le second le mettant en garde contre l'avènement d'un « mulet » en Perse (1.55), les deux oracles suscitant la joie illusoire de Crésus. Or on sait que Crésus finalement vaincu, s'estimant trahi par le dieu, reprochera aux oracles de l'avoir sciemment trompé — s'attirant par là cette réponse à la fois éclairante et implacable (1.91) : « Concernant l'oracle advenu, Crésus n'a pas raison de faire des reproches. Car Loxias lui avait prédit que, s'il marchait contre les Perses, il détruirait un grand empire. Or, n'ayant pas compris le propos ni posé d'autres questions, qu'il se reconnaisse responsable. Quant à ce que Loxias lui a dit au sujet du mulet la dernière fois qu'il consultait l'oracle, il n'a pas compris cela non plus. Car c'était Cyrus que ce mulet — né de deux parents qui n'appartenaient pas au même peuple, d'une mère noble et d'un père inférieur : l'une était Mède et fille d'Astyage roi des Mèdes, l'autre était perse et sujet des premiers, et quoique inférieur en tout point il vivait avec sa maîtresse ». La fin du *logos* de Crésus mêle ainsi le motif du châtiment tragique, étudié précédemment, à celui de l'incompréhension tragique des oracles et de leur trop tardive reconnaissance.

Au sein même de ce *logos*, et dans le passage connu sous le nom de « tragédie d'Atys »[211], c'est aussi la méconnaissance du sens, non précisément d'un oracle, mais d'un songe qui pousse Crésus à permettre à son fils, sur l'insistance de ce dernier, de participer à la chasse au sanglier : le songe avait en effet signifié à Crésus que ce fils « mourrait frappé d'une lance de fer ». Ayant d'abord pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher cette mort, et notamment refusé qu'Atys participe à cette chasse, Crésus cède finalement devant l'argumentation de son fils (1.40). On sait qu'Atys mourra finalement frappé par la lance d'Adraste, hôte de Cyrus qui devait précisément veiller à la protection du prince — l'incompréhension tragique de l'oracle s'unissant ici à une autre forme d'ironie tragique.

De même, au livre III, c'est pour s'être mépris sur l'identité du Smerdis dont un songe l'avait informé qu'il prendrait sa place, que Cambyse fait mettre à mort son propre frère (3.30). Mais plus tard, alors que Cambyse a connaissance de la révolte des Mages, il comprend le sens ultime de l'avertissement, et l'erreur d'interprétation qui a été la sienne (3.63-64).

Cependant, là encore, comme l'écrit S. Saïd, « les oracles trompeurs n'ont pas toujours dans les *Histoires* une issue tragique, comme en témoigne l'histoire du dernier souverain

[210] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 121-122 : « As in the tragedies of Sophocles, there are not only isolated *instances of neglected or misunderstood oracles* in the *Histories*, but also *narratives combining them in a tragic way*, like the story of the fall of Arcesilaus of Cyrene and that of the twelve kings of Egypt (4.163-4 et 2.147). […] »
[211] Tragédie sur laquelle voir *infra*, b).

éthiopien de l'Egypte, Sabakos (2.139) »[212]. En effet, l'Ethiopien satisfait de lui-même aux oracles en quittant l'Egypte volontairement après les cinquante ans de règne impartis.

(v) Les avertisseurs tragiques

A ce cinquième motif évoqué par S. Saïd — selon qui « les *Histoires* mettent également en scène des 'avertisseurs tragiques' et de 'sages conseillers' tels que Calchas dans *Ajax* ou Tirésias dans *Antigone* et *Œdipe Roi*, qui ne réussissent jamais à empêcher le désastre, Solon, Crésus, Amasis et Artabane. Leur seul rôle dans le récit d'Hérodote, comme dans les tragédies de Sophocle, est d'anticiper ce qui va se passer et d'aider le lecteur à remarquer l'aveuglement des souverains qui n'y ont pas prêté attention. Comme dans la tragédie grecque (par exemple, *Ag*. 468-470, *Ajax* 758-761), ils donnent aussi l'expression aux vérités majeures de l'expérience humaine »[213] — R. Lattimore avait déjà consacré une étude ; il distinguait en effet dans la figure du « wise adviser » deux types dont le premier est celui qui nous intéresse ici, s'agissant précisément du « tragic warner », ou « avertisseur tragique », dont les trois caractéristiques sont d'être à la fois pessimiste et négatif, ignoré, et véridique[214]. De l'inventaire constitué par Lattimore de ces avertisseurs tragiques — et dont il reconnaît lui-même qu'il peut être dans le détail sujet à caution — nous retiendrons comme cas authentiques, en ceci que satisfaisants les différents critères, ceux de :

— Gygès (1.8), qui « avertit le roi Candaule de ne pas lui montrer sa femme. La négligence de ce conseil mène à la mort de Candaule »[215] ;

— Solon (1.32), qui « avertit le roi Candaule qu'étant mortel, il est sujet à un accident et ne peut être appelé heureux avant que l'on ne voie le terme. Crésus considère cela comme

[212] S. SAÏD, *loc. cit.* : « deceptive oracles do not always have a tragic outcome in the *Histories*, as is exemplified by the story of the last Ethiopian ruler of Egypt, Sabacus (2.139). »

[213] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 122 : « The *Histories* also feature '*tragic warners*' and '*wise advisers*' such as Calchas in *Ajax* or Teiresias in *Antigone* and *Oedipus Rex*, who never succeed in preventing the disaster, Solon, Croesus, Amasis, and Artabanus. Their only role in the narrative of Herodotus, as in Sophocles' tragedies, is to foreshadow what is going to happen and help the reader notice the blindness of the rulers who did not pay attention to them. As in Greek tragedy (e.g., *Ag*. 468-70, *Ajax* 758-61), they also give expression to major truths of human experience […]. »

[214] R. LATTIMORE, « The Wise Adviser in Herodotus », 1939, p. 24 sq. : « There are, in the main, two kinds of wise adviser. Of these, the more familiar may be called, for convenience, the tragic warner. This type is perhaps as strictly represented by Artabanus as by anyone else. Artabanus advises Darius not to invade Scythia (4.83) ; Darius disregards his advice and, though he escapes, it is only after a futile expedition and a bad fright. Again, he strongly counsels Xerxes not to attack Greece (7.10) ; dissuaded by a dream, he is compelled to let his nephew go (7.18), but at the height of Xerxes' apparent power he is still full of foreboding (7.46-49) and urges (7.51) that the Ionians be left behind. Xerxes disobeys, and the Ionians at Mycale, and after, add the final blows to the wreck of his power. This type of adviser, then, is the sage elder who tries to halt headstrong action in a chief ; he is in general pessimistic, negative, unheeded, and right. »

[215] R. LATTIMORE, *art. cit.* : « Gyges (1.8) warns King Candaules not to exhibit his wife to him. Disregard of this advice leads to Candaules' death. »

stupide »[216] ; la suite de son histoire lui prouvera pourtant, à ses dépens, que Solon avait raison ;

— Chilon de Sparte (1.59), qui, « interprétant un oracle, conseille à Hippocrate d'Athènes de ne pas … un fils à lui. La négligence de ce conseil permet la naissance de Pisistrate et l'asservissement d'Athènes »[217] ;

— Sandanis, un sage Lydien (1.71), qui « conseille à Crésus de ne pas attaquer les Perses. Crésus néglige ce conseil et perd son trône »[218] ;

— Crésus (1.207), qui « prévient Cyrus contre les périls de la mortalité »[219] : la figure de Crésus ayant subi une transformation radicale, depuis le monarque qui refusait les conseils d'un sage jusqu'au sage dont les conseils ne sont pas entendus ;

— Crésus encore (3.36), qui « admoneste Cambyse sur ses pratiques folles. Cambyse l'attaque, et Crésus doit courir et se cacher pour sa vie. Cambyse en vient à une fin précoce et misérable »[220] ;

— la fille de Polycrate, ses amis et ses devins (3.124), qui « sur la foi d'un songe prophétique de la fille, l'avertissent tous de ne pas se rendre auprès d'Oroitès. Il y va néanmoins et est crucifié »[221] ;

— Artabane (4.83), qui « avertit son frère Darius de ne pas envahir la Scythie. Darius le fait, et doit prendre la fuite »[222] ;

— Hécatée de Milet (5.36), qui « avertit les Ioniens de ne pas se révolter. Ils le font et se voient de nouveau asservis »[223] ;

— Artabane (7.10), qui « conseille à Xerxès, contre le mauvais avis de Mardonios (7.5, 9), de ne pas envahir la Grèce. Xerxès finit par acquiescer (7.13-14), mais Artabane est forcé de (se dédire ?) par un songe menaçant (7.17-18) »[224]. On a pu voir dans la partie précédente en quoi l'épisode du songe constituait une réminiscence homérique, enrichie et compliquée chez Hérodote par la réitération même du songe. Quant à l'avis formulé par Artabane, il s'agit bien d'un avertissement tragique, qui présente cependant cette particularité de se trouver lui-

---

[216] « Solon (1.32) warns King Croesus that, being mortal, he is subject to accident and cannot be called blessed until the end is seen. Croesus considers this stupid. »

[217] « Chilon of Sparta (1.59), interpreting an oracle, advises Hippocrates of Athens not to rear a son of his own. Disregard of this advice permits the birth of Pisistratus and the enslavement of Athens. »

[218] « Sandanis, a wise Lydian (1.71), advises Croesus not to attack the Persians. Croesus disregards this counsel and loses his throne. »

[219] « Croesus (1.207) warns Cyrus against the perils of mortality. »

[220] « Croesus (3.36) admonishes Cambyses on his insane practices. Cambyses attacks him, and Croesus has to run and hide for his life. Cambyses comes to an early and wretched end. »

[221] « Polycrates' daughter, his friends, and his seers, supported by the daughter's ominous dream (3.124), all warn him not to go near Oroetes. He goes nevertheless and is crucified. »

[222] « Artabanus (4.83) warns his brother Darius not to invade Scythia. Darius does so, and barely makes his escape. »

[223] « Hecataeus of Miletus (5.36) warns the Ionians not to revolt. They do so and are enslaved again. »

[224] « Artabanus (7.10) advises Xerxes, against the bad advice of Mardonius (7.5, 9), not to invade Greece. Xerxes ultimately heeds him (7.13-14), but Artabanus is forced to recant by a threatening dream (7.17-18). »

même contredit par l'intrusion du songe, contraignant Artabane à se dédire (7.18), comme Hérodote y insiste lui-même à la fin de l'épisode ;

— Artabane encore (7.46-49) qui « est empli d'un mauvais pressentiment au sujet de l'expédition »[225], et (7.51) qui « conseille à Xerxès de laisser les Ioniens en arrière. Xerxès refuse. Les Ioniens ne rendent aucun service particulier à Xerxès, et se retournent contre lui à Mycalé »[226] ;

— Démarate (7.102-104), qui « met en garde Xerxès contre le courage des Spartiates », sans que ses paroles le persuadent (cf. 7.105 : Ὁ μὲν δὴ ταῦτα ἀμείψατο, Ξέρξης δὲ ἐς γέλωτά τε ἔτρεψε καὶ οὐκ ἐποιήσατο ὀργὴν οὐδεμίαν, ἀλλ᾽ ἠπίως αὐτὸν ἀπεπέμψατο) ;

— les dirigeants thébains (9.2), qui « conseillent à Mardonios de diviser les Grecs par … plutôt que de les combattre »[227]. Or ce conseil ne trouve pas d'écho dans le personnage de Mardonios, qui manifeste ici comme ailleurs une violente *hubris* (cf. 8.3 : Οἱ μὲν ταῦτα συνεβούλευον, ὁ δὲ οὐκ ἐπείθετο, ἀλλά οἱ δεινός τις ἐνέστακτο ἵμερος τὰς ᾽Αθήνας δεύτερα ἑλεῖν, ἅμα μὲν ὑπ᾽ ἀγνωμοσύνης, ἅμα δὲ κτλ.) ;

— Artabaze (9.41), qui « juste avant Platées, donne essentiellement le même avis. Mardonios rejette cet avis, ainsi que les avertissements de son devin »[228].

Ce sont au total quatorze cas qui correspondent exactement aux trois critères définis de pessimisme, de véracité et de non-persuasion, aboutissant dans tous les cas à une situation tragique ou du moins négative, le plus souvent pour le destinataire lui-même. Quant aux autres exemples donnés par Lattimore, ils s'en distinguent dans la mesure où le conseil donné, de nature effectivement pessimiste et véridique, est cependant suivi par son destinataire ; il en est ainsi : (i) du discours de Bias ou Pittacos dissuadant Crésus de marcher contre les insulaires en 1.27 (Κάρτα τε ἡσθῆναι Κροῖσον τῷ ἐπιλόγῳ καί οἱ, προσφυέως γὰρ δόξαι λέγειν, πειθόμενον παύσασθαι τῆς ναυπηγίης) ; (ii) du conseil d'Amasis à Polycrate en 3.40, puisque Polycrate se montre sensible aux avertissements que lui donne Amasis (3.41 : Ταῦτα ἐπιλεξάμενος ὁ Πολυκράτης καὶ νόῳ λαβὼν ὥς οἱ εὖ ὑπετίθετο [ὁ] ᾽Αμασις, ἐδίζητο ἐπ᾽ ᾧ ἂν μάλιστα τὴν ψυχὴν ἀσηθείη ἀπολομένῳ τῶν κειμηλίων, διζήμενος δ᾽ εὕρισκε τόδε), de telle sorte que si ces recommandations se révèlent inefficaces, ce n'est pas faute de persuasion, mais en vertu d'un phénomène d'ironie tragique par lequel Polycrate, s'étant débarrassé de l'anneau d'or qu'il chérissait en le jetant à la mer, le retrouve à l'intérieur d'un poisson extraordinaire que lui apporte un pêcheur ; (iii) du conseil de Gorgo, jeune fille de Cléomène, à son père en 5.51, qui le persuade de congédier Aristagoras ; (iv) du

[225] « Artabanus (7.46-49) is full of foreboding over the expedition. »
[226] « Artabanus (7.51) advises Xerxes to leave the Ionians behind. Xerxes refuses. The Ionians do Xerxes no particular service, and turn against him at Mycale. »
[227] « The Theban leaders (9.2) advise Mardonius to divide the Greeks by bribery rather than fight them. »
[228] « Artabazus (9.41), just before Plataea, gives essentially the same advice. Mardonius rejects this advice, also the warnings of his seer. »

discours de Soclès de Corinthe (5.92), qui parvient à dissuader les Péloponnésiens de soutenir Hippias ; (v) du conseil que donne Artémise à Xerxès avant la bataille de Salamine (8.68) de ne pas combattre les Grecs sur mer (cf. 8.69 Ἐπειδὴ δὲ ἀνηνείχθησαν αἱ γνῶμαι ἐς Ξέρξην, κάρτα τε ἥσθη τῇ γνώμῃ τῇ Ἀρτεμισίῃ, καὶ νομίζων ἔτι πρότερον σπουδαίην εἶναι τότε πολλῷ μᾶλλον αἴνεε) ; (vi) enfin, de l'avertissement jadis formulé par Cyrus et illustrant sa sagesse, dans l'épilogue (9.122), dans la mesure où les Perses acquiescent à son jugement (ὥστε συγγνόντες Πέρσαι κτλ.). — Ces six exemples ne présentent donc que deux des critères qui permettent de parler d'un avertisseur tragique : celui du pessimisme et celui de la véracité ; ils ne vérifient pas le critère de la non-persuasion. Nous proposons donc de les rassembler sous l'appellation de « sage avertisseur » (« wise warner »), troisième catégorie dont il faut supposer l'existence entre celles, définies par Lattimore, de « sage conseiller » (« wise adviser ») et d'« avertisseur tragique » (« tragic warner »).

Concernant à présent le statut relatif des véritables « avertisseurs tragiques » d'Hérodote par rapport aux avertisseurs de la tragédie, S. Saïd observe une différence qu'il convient en effet de noter, en précisant qu'Hérodote « introduit des changements significatifs : son sage conseiller n'est plus un devin. Il n'est 'plus défini par une information surnaturelle et une prédication inspirée […] mais par modeste présomption de probabilité, établie par la connaissance empirique de la condition humaine' (Stahl) »[229].

(vi) L'ironie tragique

Enfin, « dans les *Histoires*, comme dans la tragédie, les personnages sont aussi pris *ironiquement* au mot. Le Babylonien qui raillait les tentatives perses infructueuses de prendre Babylone en leur disant 'vous prendrez notre cité quand les mules auront des petits' (3.151), le présentait comme quelque chose d'invraisemblable. Mais cela arriva […]. De la même façon, quand les Spartiates, pressés par un oracle, demandèrent réparation à Xerxès pour le meurtre de Léonidas, le roi se moqua d'eux, et dit : 'alors' — en pointant Mardonios, qui se trouvait à ses côtés — 'ils auront de Mardonios ici présent toute la satisfaction qu'ils méritent' (8.114). La mort de Mardonios à Platées (9.64) rend manifeste que Xerxès a involontairement prononcé une vérité prophétique »[230].

---

[229] S. SAÏD, *loc. cit.* : « [Herodotus] introduces significant changes : his wise adviser is no longer a seer. He is 'not defined any longer by supernatural information and inspired predication […] but by a modest assumption of probability, which is established by empirical knowledge of man's condition' (Stahl) ».

[230] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 123 : « In the *Histories*, as in tragedy, characters are also *ironically* taken at their word. The Babylonian who jeered at the Persians' unsuccessful attempt to capture Babylon and said 'you will capture our city when mules have foals' (3.151.2), offered it as something quite implausible. But it happened […]. In the same way, when the Spartans, urged by an oracle, demanded reparation from Xerxes for the killing of Leonidas, the king laughed at them, 'then, pointing to Mardonius, who happened to be standing by him, 'they will get', he said, 'all the satisfaction they deserve from Mardonius here' (8.114.2). The death of Mardonius at Plataea (9.64) makes clear that Xerxes had unknowingly pronounced a prophetic truth. »

L'épisode du siège de Babylone constitue en effet un exemple remarquable d'ironie tragique. Dans un premier temps, Hérodote rapporte les railleries adressées aux Perses par les Babyloniens (3.151) Mais quelques mois plus tars, un prodige se produit chez Zopyre (3.153). Ces deux passages ont déjà été étudiés, le premier pour la réminiscence homérique qu'il renferme dans l'introduction du discours du Babylonien, le second pour la séquence dactylique qu'il renferme (εἶναι ἁλώσιμος ἤδη ἡ Βαβυλών), signe à la fois d'une dramatisation du récit et de la manifestation du divin confirmant le caractère ironiquement prophétique de ce discours. Quant au discours de Xerxès en réponse aux Spartiates, il est lui aussi relevé par divers commentateurs comme empreint d'ironie tragique[231].

Si ces deux passages attestent une ironie tragique en prise directe sur les propos formulés par des personnages, il en est également d'autres qui, à des titres divers, participent de cette ironie. Ainsi, comme nous avons pu le voir, les propos d'Adraste, l'hôte de Crésus, chargé de veiller à la protection du prince Atys (1.42) subiront un démenti tragique à l'épreuve des faits, Adraste touchant mortellement Atys (1.43). La mort d'Atys représente ainsi une double illustration de l'incompréhension tragique des oracles et de l'ironie tragique. De même, l'histoire de Polycrate, considérée plus haut au titre des « avertissements » plutôt sages que tragiques, repose fondamentalement sur l'ironie, en ceci que l'anneau d'or dont s'est débarrassé le tyran suite aux conseils d'Amasis lui revient dans les entrailles d'un poisson. Or le caractère tragique d'un tel prodige n'échappe pas à Amasis (3-42-43).

Ce ne sont là que les exemples les plus frappants d'une ironie tragique hérodotéenne qui, comme l'écrit pour finir S. Saïd, « peut aussi se développer à partir d'un dialogue tacite avec l'auditoire. Comme Sophocle, l'historien, prenant pour acquise une familiarité avec son matériau et jouant sur la connaissance de l'auditoire par opposition au manque de prévoyance des personnages, construit sur ce contraste »[232].

(vii) Autres motifs tragiques

A ces divers motifs qui constituent, comme nous l'avons dit, de grands principes compositionnels, il conviendra d'ajouter, à la suite de J. Griffin, une série de motifs que nous pourrions dire « microstructurels », tels que ceux :

---

[231] Voir les notes des commentateurs, *ad loc.* : LEGRAND, trad. « et resta longtemps sans dire un mot », note : « en attendant qu'un dieu lui inspirât les paroles prophétiques qu'il allait prononcer » ; D. ASHERI, *ad loc.* : « Sarà Mardonio, che non smette mai di esigere retribuzioni dai Greci (Erodoto, 7.5.2 ; 8.100.2-3 ; 9.58.4) a pagare il fio sul campo di Platea (9.64.1) » ; M. BALASCH : « En toda su profundidad, pues el doble sentido es evidente. Y el oráculo se cumplió : Mardonio murió en Platea (9.63-64), compensando así la muerte de Leónidas. »

[232] S. SAÏD, *loc. cit.* : « Herodotus' irony may also develop from a tacit dialogue with the audience. Like Sophocles, the historian, taking for granted a familiarity with his material and playing on the audience's knowledge as opposed to his characters' lack of foresight, builds upon this contrast.

— de **suppliants priant pour leur vie**, qui « n'est pas saillant dans la lyrique ou l'épopée ancienne », mais qui est « cependant central dans la tragédie attique » : ainsi chez Hérodote de l'histoire de Pactyès (1.157-61)[233], de celles des jeunes gens de Corcyre à Samos (3.48), d'Aristagoras (5.51), de Cylon (5.71), des Platéens (6.108), des Athéniens à Delphes (7.141) et sur l'Acropole (8.53) ; — dans la tragédie, bien sûr les *Suppliantes* d'Eschyle et d'Euripide, mais aussi Oreste dans les *Euménides*, la famille d'Héraclès dans *Héraclès* et dans les *Héraclides* ; Polynice dans *Œdipe à Colone* ; etc.

— du **sacrifice de soi-même à la mort** : chez Hérodote, le meurtre mutuel des habitants de Xanthos (1.176), l'auto-immolation d'Hamilcar dans les flammes sacrificielles (7.166), Thémistocle persuadant Eurybiade de demeurer pour se battre à Salamine (8.60-63), et par-dessus tout, la décision héroïque de Léonidas (7.219, 221) de mourir aux Thermopyles ; — dans la tragédie, Evadné dans les Suppliantes d'Euripide, Iphigénie dans Iph. à Aulis, de nobles princesses dans les Héraclides et Erechthée ; etc.[234].

— du **sacrilège, de l'*hubris* et de la folie** : ainsi chez Hérodote de Xerxès fustigeant l'Hellespont, préfiguré en cela par l'Egyptien Phéros (2.111) ; de la folie de Cambyse (3.30, etc.) et de Cléomène (5.72, 6.66, 6.75, 6.79-81) ; — nombreux exemples chez les tragiques ;

— de **l'exposition d'un bébé et de son retour final**, accompagné de conséquences désastrseuses : Cyrus chez Hérodote, Œdipe chez Sophocle — avec notamment cet écho remarquable de l'un à l'autre, relevé par J. Griffin : Hdt. 1.126 Αὐτός τε γὰρ δοκέω θείῃ τύχῃ γεγονὼς « Je considère que je suis né par une fortune divine » ~ Soph. *O. R.* 1080 ἐγὼ δ' ἐμαυτὸν παῖδα τῆς Τύχης νέμων # τῆς εὖ διδούσης οὐκ ἀτιμασθήσομαι « Je me considère comme un enfant de la Fortune qui donne de bonnes choses »[235].

---

[233] J. GRIFFIN, « Herodotus and Tragedy », 2006, p. 48 : « The motif of suppliants begging for their lives is not prominent in early lyric or in epic. It is, however, central to Attic tragedy. We may compare the plea of the chorus in Aeschylus' *Supplices* ('If you do not defend us — at the risk of war — we will hang ourselves at the images of your gods !' 455-67), with Herodotus' extensive treatment of the story of Pactyes (1.157-61) : the god apparently agrees that the people of Cyme should surrender the suppliant — but only so that by this wicked act they may bring on themselves destruction. Homer does not depict suppliants taking refuge at altars. The scene had strong visual appeal, which suited it particularly for the theatre. »

[234] J. GRIFFIN, *loc. cit.* : « The historian shares with the tragedians a liking for other scenes that involve fearful moral choices. One is self-sacrifice to death : Evadne in Euripides' *Supplices*, Iphigenia in *Iphigenia in Aulis*, Menoeceus in *Phoenissae*, noble princesses in *Heracleidae* and *Erechtheus* ; and in Herodotus the mutual killing of the people of Xanthus (1.176), the self-immolation of Hamilcar in the sacrificial flames (7.166), Themistocles persuading Eurybiades to stand and fight at Salamis (8.60-3), and, above all, the heroic decision of Leonidas (7.205) and of the seer Megistias (7.219, 221) to die at Thermopylae. »

[235] J. GRIFFIN, *art. cit.*, p. 49 : « The exposure of a baby and his eventual return, not without disastrous consequences, is a regular myhtical motif, in tragedy meeting us in *Oedipus Tyrannus*, in the *Alexandros* of Euripides and Sophocles (the exposure and return of Paris), and in *Ion*. Herodotus gives the ancient motif extended treatment in the rise of Cyrus the Persian, who comes from nowhere to overthrow the kingdom of Lydia (1.95-1.130). His Cyrus sounds like Sophocles' Oedipus when he says 'I consider that I was born by

Ce sont là en effet des motifs d'ascendance clairement tragique, dont la liste n'est d'ailleurs peut-être pas exhaustive, et qui prouvent en tout cas les affinités du récit d'Hérodote avec le genre de la tragédie. Aux côtés du dilemme, du châtiment, de la vengeance, de l'incompréhension ou de la négligence, de l'avertissement et de l'ironie tragiques, ils confirment en effet l'importance de l'élément tragique chez un auteur réputé avoir été l'ami de Sophocle, comme nous y reviendrons. Certes, il importe sans doute de préciser que l'argumentation de S. Saïd, dont nous avons repris les analyses, tend aussi à montrer que ces motifs « sont souvent transformés et n'impliquent pas une vision tragique de la vie humaine pour les *Histoires* dans leur ensemble »[236]. Il n'en reste pas moins que ces motifs existent, et s'associent parfois pour composer des passages profondément tragiques : peut-on dès lors parler de « tragédies hérodotéennes » ?

b) <u>Tragédies hérodotéennes</u>

(i) Des « histoires tragiques »…

En 1913 déjà H. Fohl, dans son ouvrage intitulé *Tragische Kunst bei Herodot*, identifiait dans l'œuvre d'Hérodote une série de sept récits dont il mettait en lumière les caractéristiques tragiques, et à chacune desquelles il consacrait un chapitre de son ouvrage. Il s'agissait respectivement des « tragédies » : 1. de Gygès et Candaule (1.8-12)[237] ; — 2. de Crésus (1.28-91)[238] ; — 3. d'Atys et Adraste (1.34-45)[239] ; — 4. de Cyrus (1.107-122 ; 205-214)[240] ; — 5. de Périandre et Lycophron (3.50-53)[241] ; — 6. de Polycrate (3.40-43 ; 120-125)[242] ; — 7. enfin, de Xerxès (VII-IX)[243].

S. Saïd examine pour sa part, successivement, les « tragédies » de Polycrate, de Démarate et Cléomène, de Cypsélos et Périandre, d'Astyage et Cyrus, enfin de Cambyse[244]. Dans la perspective générale de son article, elle se montre ici à la fois attentive à ce que ces histoires ont de proprement tragique, mais aussi aux écarts qui les distinguent parfois de tragédies au sens plein du terme. Ainsi par exemple, s'agissant de Polycrate : « la chute du

---

divine chance…' (1.126.6) : compare *Oedipus Tyrannus* 1080, 'I regard myself as the son of Chance which gives good things'. »

[236] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 124 : « To conclude, there are obviously motives borrowed from tragedy in Herodotus. Yet our examination demonstrates that they are often transformed and do not imply a tragic vision of human life for the *Histories* as a whole. »

[237] H. FOHL, *op. cit.*, p. 5-21.

[238] H. FOHL, p. 21-36.

[239] H. FOHL, p. 37-49.

[240] H. FOHL, p. 49-62.

[241] H. FOHL, p. 62-66.

[242] H. FOHL, p. 66-68.

[243] H. FOHL, p. 68-79.

[244] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 124-131.

tyran, qui est annoncée par 'les avertissements de ses devins et le songe prophétique de sa fille' (3.124.1), n'a pas de lien avec ses crimes »[245], élément rédhibitoire pour la parfaite définition de son histoire comme une tragédie. A la lumière d'analyses que nous ne reprendrons pas ici dans leur détail, mais auxquelles nous nous contenterons de renvoyer, on parlera donc peut-être plus justement dans ces cas d'« histoires tragiques » que de « tragédies » entendues au sens strict du terme.

(ii) … au *logos* de Crésus

Il conviendra en revanche de concentrer notre attention sur le *logos* de Crésus, qui est, « de l'avis de la plupart des critiques, le *logos* le plus 'dramatique, tragique et théâtral' et celui qui démontre le mieux l'influence de la tragédie sur les *Histoires* d'Hérodote. De fait, beaucoup des motifs tragiques qui sont épars dans les autres récits sont ici rassemblés »[246]. Nous avons en effet relevé plus haut les divers motifs tragiques qu'atteste ce *logos*, comme un véritable concentré de poétismes compositionnels tragiques.

Le *logos* de Crésus a ainsi donné lieu à plusieurs études visant à mettre en lumière son caractère éminemment tragique : ainsi, outre celles déjà mentionnées, les articles de H. P. Stahl[247], de R. Rieks[248], et en dernier lieu de Ch. C. Chiasson[249]. Il semble que le *logos* de Crésus se compose en vérité de deux, sinon de trois tragédies successives : on distinguera don ici l'histoire de Gygès et Candaule, celle d'Atys et Adraste, enfin celle de Crésus lui-même.

Gygès et Candaule (1.8-12)

H. P. Stahl a donc consacré une étude à l'histoire de Gygès et Candaule qui ouvre le *logos* lydien : il s'agit en effet de « la première 'nouvelle' de l'œuvre d'Hérodote, que l'on aura peine à se retenir de nommer plutôt un 'drame à trois personnages en cinq tableaux' »[250] — les trois personnages étant bien sûr Candaule, son épouse la reine, et Gygès ; et les cinq tableaux étant constitués par : 1. la présentation de Candaule et des éloges qu'il fait de son épouse auprès de Gygès (8.1)[251] ; 2. le dialogue entre Candaule et Gygès (8.2 – 9.3)[252] ; 3. La

[245] S. SAÏD, *loc. cit.* : « the fall of the tyrant, which is announced by 'the warnings of his seers and the ominous dream of his daughter' (3.124.1), has no link with his crimes. »
[246] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 132. : « The Croesus-*logos* […] is, according to most scholars, the most 'dramatic, tragic and theatrical' *logos* and best demonstrates the influence of tragedy on the *Histories* (Stahl). In fact, many of the tragic motifs that are scattered in other narratives are here put together. »
[247] H. P. STAHL, « Herodots Gyges-Tragödie », 1968.
[248] R. RIEKS, « Eine tragische Erzählung bei Herodot (*Hist.* 1.34-45) », 1975.
[249] Ch. C. CHIASSON, « Herodotus' Use of Attic Tragedy in the Lydian *Logos* », 2003.
[250] H. P. STAHL, *art. cit.*, p. 397 : « Soweit die erste 'Novelle' im Werk Herodots, welche eher ein 'Drei-Personen-Drama in fünf Bildern' zu nennen man sich kaum erhalten mag. » — Le terme de « Novelle » fait ici référence à l'ouvrage important de W. Aly (1913).
[251] H. P. STAHL, p. 389.
[252] H. P. STAHL, p. 389-390.

scène de l'espionnage nocturne (10.1-3)[253] ; 4. le dialogue entre la reine et Gygès (11.1-5)[254] ; 5. enfin, le meurtre de Candaule (12.1-2)[255].

Outre cette adéquation structurelle, l'histoire de Gygès satisfait également aux principes situationnels et esthétiques d'une authentique tragédie, comme l'écrit plus tard S. Saïd en prenant appui sur le principe de causalité surnaturelle, sur le dilemme tragique, sur les circonstances même du meurtre, enfin sur la dimension objective et collective de la responsabilité qui rapprochent plus particulièrement le récit hérodotéen d'une tragédie eschyléenne[256].

S. Saïd écrit cependant que « la transformation de Gygès en héros tragique semble due à Hérodote »[257], avant de rappeler que « la publication par Lobel d'un fragment de papyrus préservant des parties du discours dans lequel l'épouse de Candaule parle de la visite qu'a faite Gygès dans sa chambre a ouvert de nouvelles possibilités pour l'interprétation de la version hérodotéenne »[258]. — Il s'agit là de la question souvent débattue des très probables rapports d'interdépendance entre le récit hérodotéen et ce fragment dramatique, rapports qui ne sauraient être envisagés sans une datation du second qui a précisément suscité la controverse. Comme l'écrit à ce propos Ch. Chiasson, « Page et Snell sont parmi ceux qui tiennent la pièce pour archaïque et pour une source de l'épisode hérodotéen ; au contraire, Latte, Lesky et d'autres ont daté la pièce de la période hellénistique, en concluant que c'est Hérodote qui a influencé le tragédien plutôt que l'inverse. Mon avis personnel, fondé sur des traits métriques frappants du drame de Gygès, est que, pour maigre qu'il soit, le témoignage que nous possédons rend une datation hellénistique de la pièce un peu plus probable qu'une

---

[253] H. P. STAHL, p. 390-392.
[254] H. P. STAHL, p. 392-396.
[255] H. P. STAHL, p. 396-397.
[256] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 132-133 : « Like an Aeschylean tragedy, the story of Gyges involves, alongside human motivation, a supernatural strand of causation, since 'disaster had to befall Candaules' (1.8.2). The hero, Gyges, is placed twice in a 'truly tragic situation'. […] The similarities between this tragic choice and that of Aeschylean heroes faced with two equally grievous alternatives, such as Pelasgus in the *Suppliants*, Agamemnon at Aulis in the *Agamemnon*, or Orestes in the *Choephoroi*, are obvious. The circumstances of the murder also deserve attention. Gyges is supposed to attack Candaules 'starting from the very place from where he has been shown the queen naked' (1.11.5). In the same way, Sophocles made clear in his *Electra* that Aegisthus would die at the place where he killed Agamemnon (*El.* 1495-6). — According to a definition of responsibility which is objective and collective, as in the tragedy of Aeschylus (see Saïd), this murder, though committed under compulsion, by a man who 'followed a woman's treacherous instructions' (1.9.1), as acknowledged by Apollo himself, is nevertheless a crime […]. It calls for a revenge, which will come in the fifth generation : Croesus will pay for the crime of Gyges (1.13.2, 91.1). Similarly in the *Seven against Thebes* (743-52), the third generation, that is, the two sons of Oedipus, had to atone for the sin of Laius, who, overcome in the same way by the will of a woman, disobeyed the order of Apollo and begot a son. »
[257] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 133 : « « the transformation of Gyges into a tragic hero seems to be due to Herodotus, as demonstrated by a comparison with the two other extant versions of Gyges' usurpation, handed down by Plato (*Rep*. 359c6 – 360b2) and Xanthus (*FGrHist* 90.44.11-47). »
[258] S. SAÏD, *loc. cit.* : « The publication by Lobel of a papyrus fragment preserving parts of the speech in which the wife of Candaules tells of Gyges' visit to her bedroom has opened new possibilities for the interpretation of the Herdotean account. »

datation archaïque »[259]. Le point de vue majoritaire est en effet, actuellement, de considérer la pièce comme étant de date hellénistique, ainsi que le confirme J. Griffin[260] — ce qui, prend-il soin de préciser, n'exclut en rien la possibilité que le récit hérodotéen soit lui-même inspiré d'une tragédie du Vème siècle[261].

Quoi qu'il en soit de ces problèmes génétiques, les analyses de Stahl, de Saïd et de Chiasson prouvent en tout cas le caractère éminemment tragique du récit hérodotéen[262]. Ainsi, Chiasson rappelle d'abord que « le récit d'Hérodote ressemble à l'épisode d'Atys et Adraste dans sa construction épisodique clairement articulée et dans la dramatisation d'une histoire fatalement ironique au moyen de conversations à double sens conduites dans sa distribution de trois personnages principaux »[263]. Un détail signifiant relevé par Chiasson rejoint ensuite les analyses rythmiques que nous avons faites au chapitre IV, en même temps que celle des motifs tragiques : « Avec ses premiers mots adressés à un Gygès qui ne soupçonne rien, la reine annonce ses options embarrassantes : Νῦν τοι δυῶν ὁδῶν παρεουσέων, Γύγη, δίδωμι αἵρεσιν […] (11.2). Le rythme iambique persistant de cet ultimatum est frappant, et possiblement signifiant »[264]. Enfin, et cette fois de manière plus générale, « il est également remarquable que dans ce contexte, tout comme dans l'épisode d'Atys et Adraste, Hérodote ne

[259] Ch. C. CHIASSON, *art. cit.*, p. 20-21 : « Page and Snell are among those who consider the play archaic and a source for the Herodotean episode ; meanwhile, Latte, Lesky, and others have dated the play to the Hellenistic period, concluding that Herodotus influenced the tragedian rather than *vice versa*. My own view, based on striking metrical features of the Gyges drama, is that such little evidence as we possess makes a Hellenistic dating of the play appear somewhat more likely than an archaic dating ». — Voir également S. Saïd, *art. cit.*, 134 pour une liste détaillée des contributions faites à ce sujet.

[260] J. GRIFFIN, *art. cit.*, p. 50 : « But most scholars now think the piece was composed much later, under the influence of — and largely paraphrasing — Herodotus ». — S. Saïd adopte pour sa part la position sceptique de certains critiques : « As far as I am concerned, I would rather share the scepticism of Raubitschek (1955) and Holzberg (1973), who, after a careful examination of all the arguments *pro* and *contra*, leave open the question of date. »

[261] J. GRIFFIN, *loc. cit.* : « That, however, does not dispose of the kinship between the Herodotean narrative and fifth-century tragedy : the concentration in Herodotus on the choice of Gyges, the interplay of free will and compulsion, is surely itself influenced by tragedy. »

[262] Ch. C. CHIASSON, *art. cit.*, p. 19-20, commence en vérité son étude en rappelant que le tragique du récit ne fait pas l'unanimité : « While scholars generally acknowledge the distinctively tragic features of the Atys / Adrastus story, there is no such agreement concerning the story of Gyges and Candaule ; recent assessments include David Asheri's recognition of 'chiari elementi tragici' in Herodotus' account and Bernard Laurot's outright denial of such features. » — Les analyses qu'il opère ensuite, et dont nous reprenons ici les plus éloquentes, semblent au contraire confirmer la présence du tragique.

[263] Ch. C. CHIASSON, p. 20 : « Herodotus' narrative (1.8-12) resembles the Atys / Adrastus episode in its clearly articulated episodic construction and dramatization of a fatally ironic story by means of two-way conversations conducted among its cast of three main characters. » — Sur l'épisode d'Atys et Adraste, que Chiasson étudie avant celui de Gygès et Candaule, voir ci-dessous. Notons aussi cette réserve de l'auteur, née de la comparaison des deux épisodes : « By comparison with the Atys / Adrastus story, it is more difficult to assess to what extent the episodic structure of this narrative reflects tragic influence » (*art. cit.*, 21).

[264] Ch. C. CHIASSON, p. 22 : « « With her first words to an unsuspecting Gyges the queen announces his unenviable options : Νῦν τοι δυῶν ὁδῶν παρεουσέων, Γύγη, δίδωμι αἵρεσιν […] (11.2). The persistent iambic rhythm of this ultimatum is striking, and possibly significant. »

cherche nullement à définir sa différence par rapport à la tragédie en termes de fait historique par opposition à la fiction poétique »[265].

Atys et Adraste (1.34-45)

Selon S. Saïd, qui avait précédemment mis en lumière le caractère eschyléen de la tragédie de Candaule, « la deuxième tragédie (1.34-45) est beaucoup plus proche de Sophocle. Dès le commencement, Hérodote fait allusion à un destin prédéterminé : 'la juste colère du dieu (*nemesis*) s'empara de Crésus parce qu'il se considérait comme le plus heureux des hommes »[266]. — Par ailleurs, « la façon dont ces deux récits sont organisés est également réminiscente de la tragédie, comme beaucoup de critiques, de Myres à Laurot, l'ont noté. Plus précisément, ils ont souligné 'l'entrelacement magistral des discours direct et indirect' dans ces deux épisodes, qui tous deux, comme une tragédie attique, mettent en scène trois personnages : Candaule, son épouse et Gygès ; Crésus, Atys et Adraste »[267].

Ch. Chiasson affirme pour sa part que « l'histoire d'Atys et Adraste ressemble de beaucoup plus près [que celle de Gygès et Candaule] à une tragédie, dans sa complexité structurelle, son degré de dramatisation, et ses nombreux détails thématiques, linguistiques, et même rythmiques »[268]. — Nous reprenons ici l'essentiel de ses analyses :

1. « Comme les critiques précédents l'ont reconnu, l'articulation distinctive des scènes, marquées par l'arrivée et le départ de personnages principaux, n'est qu'un des plusieurs traits formels et thématiques qui évoquent à la fois la substance et le style de la tragédie attique »[269].

2. « L'arrivée de l'ambassade mysienne, avec son appel à l'aide pour chasser le sanglier, a été comparée à l'entrée d'un chœur tragique ; nous sommes peut-être plus fondés à comparer l'ironique *agôn* central entre Crésus et Atys, qui se révélera un désastre pour tous deux, à l'*agôn* tout aussi désastreux entre Créon et son fils Hémon dans le troisième épisode

[265] Ch. C. CHIASSON, p. 24 : « It is also noteworthy that in this context, just as in the Atys / Adrastus episode, Herodotus makes no attempt to define his difference from tragedy in terms of historical fact versus poetic fiction. »

[266] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 134 : « The second tragedy (1.34-45) is much closer to Sophocles. Right from the beginning, Herodotus alludes to a predetermined fate : 'the righteous anger of a god (*nemesis*) took hold of Croesus because he thought himself the most blessed of men' (1.34.1). »

[267] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 135 : « The way in which these two narratives are organized is also reminiscent of tragedy, as many scholars from Myres to Laurot have pointed out. More precisely, they have underlined 'the masterly interweaving of direct and indirect speech' in these two episodes, which both, like an Attic tragedy, stage three characters – Candaules, his wife, and Gyges, and Croesus, Atys, and Adrastus. »

[268] Ch. C. CHIASSON, *art. cit.*, p. 8 : « The Atys / Adrastus story resembles tragedy far more closely, however, in its structural complexity, its degree of dramatization, and numerous thematic, linguistic, and even rhythmic details. »

[269] Ch. C. CHIASSON, p. 9 : « As previous scholars have recognized, this distinctive articulation of scenes, marked by the arrival and departure of main characters, is only one of several formal and thematic features that evoke both the substance and style of Attic tragedy. »

de l'Antigone de Sophocle. (H. Stein a détecté une influence sophocléenne dans divers détails verbaux des discours de cette scène.) »[270]

3. « Pour autant que je sache, il n'a jamais été remarqué que le dialogue, également désastreux et ironique, entre Crésus et Adraste (chapitres 41-42), s'ouvre sur un remarquable témoignage rythmique de la présence tragique — un trimètre iambique complet et parfait au début du discours du roi à son suppliant : ᾎδρηστ[ε], ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον « Adraste, je t'[ai purifié], frappé que tu étais par l'infortune, 41.1) »[271].

4. « Comme Legrand l'a souligné, les traits tragiques sont particulièrement nombreux et frappants dans la représentation hérodotéenne de la chasse et de ses conséquences »[272].

5. Enfin, dans le récit du suicide d'Adraste, « le majestueux superlatif βαρυσυμφορώτατος a attiré l'attention des critiques, et ce avec raison : sa longueur, sa position (différée pour accroître l'impact émotionnel), et sa rareté chez Hérodote comme dans la littérature grecque dans son ensemble se combine pour produire un effet véritablement puissant »[273].

Avant Chiasson, R. Rieks avait lui aussi consacré une analyse pénétrante à la tragédie d'Atys et Adraste. La synthèse qu'il opérait de tous les éléments que le récit hérodotéen doit à la tragédie est des plus éloquentes : « Les moyens de réalisation formels de la tragédie mis en place par Hérodote sont : prologue ; épisodes ; monologues ; ambassade ; stichomythie ; *rhêseis* ; déploration et ensevelissement d'un mort. Le récit est consciemment et clairement divisé en cinq actes et limité à trois personnages agissants ; l'unité de temps et de lieu est conséquemment garantie. Mais en outre, Hérodote a intégré à l'histoire d'Adraste un nombre impressionnant de représentations mentales, de moments d'action et de tension : la prédiction

---

[270] Ch. C. CHIASSON, p. 10 : « The arrival of the Mysian embassy, with its request for help in disposing of the boar, has been compared to the entry of a tragic chorus ; we stand on firmer ground, perhaps, in comparing the ironic central *agon* between Croesus and Atys, which issues in disaster for both, to the similarly disastrous *agon* between Creon and his son Haemon in the third episode of Sophocles' *Antigone*. (Heinrich Stein detected Sophoclean influence in various verbal details of the speeches in this scene.) » — Sur les réminiscences verbales, voir ci-dessous, « 3. Réminiscences tragiques. »

[271] Ch. C. CHIASSON, p. 10-11 : « To the best of my knowledge, if has gone previously unnoticed that the equally disastrous and ironic dialogue between Croesus and Adrastus (chapters 41-42) begins with remarkable rhythmic evidence of tragic presence — a complete and flawless iambic trimeter at the beginning of the king's speech to his suppliant : ᾎδρηστ[ε], ἐγώ σε συμφορῇ πεπληγμένον (Adrastus, I [*sc.* purified] you, stricken by misfortune, 41.1)

[272] Ch. C. CHIASSON, p. 11 : « As Legrand has emphasized, tragic features are especially numerous and striking in Herodotus' representation of the hunt and its aftermath. » — Ph.-E. LEGRAND écrit en effet dans la *Notice* à l'*Histoire de Crésus* (p. 28) : « Il est toutefois digne de remarque qu'en lisant le récit d'Hérodote, surtout la dernière partie de ce récit (43-45), on puisse croire qu'on a sous les yeux l'analyse d'une tragédie ; arrivée du messager qui annonce le trépas d'Atys, lamentations de Crésus, entrée de la troupe des chasseurs — j'allais dire : du chœur — apportant le cadavre du jeune homme, ῥῆσις d'Adraste qui demande à Crésus de l'immoler, réplique magnanime de Crésus, autant d'éléments dont un scénario tragique eût très bien comporté la succession. »

[273] Ch. C. CHIASSON, p. 14 : « The majestic superlative βαρυσυμφορώτατος has attracted scholarly attention, and with good reason : its length, position (deferred to heighten emotional impact), and rarity both in Herodotus and Greek literature as a whole combine to produce a truly powerful effect. »

divine du songe ; *hikesiê* et *catharsis* ; *anagnôrisis* et péripétie ; l'ironie tragique ; les concepts d'*atê* et de *nemesis* ; épiclèse divine et théodicée ; la malédiction de la lignée ; l'assujettissement par le destin de l'existence humaine ; la culpabilité involontaire ; le suicide. Comme aucune autre partie des *Histoires*, l'histoire d'Adraste est empreinte des affects fondamentaux d'ἔλεος et de φόβος ; elle pourrait aussi être particulièrement pensée [en ce sens], si d'après le témoignage de Théodorète (Vème siècle ap. J.-C.) déjà les auditeurs antiques concevaient parfois l'œuvre d'Hérodote comme une poésie tragique »[274].

L'histoire d'Atys et Adraste apparaît donc à tous égards comme une authentique tragédie classique. Encore les analyses ultimes de Chiasson permettent-elles de voir comment Hérodote, tout en respectant ici les canons de la tragédie, intègre ce genre à son projet personnel, le transcende en quelque sorte dans un remarquable phénomène d'idiosyncrasie poétique. Ayant en effet rappelé l'impact de l'adjectif composé superlatif βαρυσυμφορώτατος, Chiasson précise qu'Adraste « est décrit, plus précisément et plus curieusement, comme le plus infortuné des hommes 'parmi ceux qu'il connaissait lui-même' (τῶν αὐτὸς ᾔδεε) » : or cette expression « doit être reconnue comme un exemple de l'idiome hérodotéen courant qui combine un adjectif au superlatif, un génitif partitif et une forme du verbe οἶδα ayant pour sujet un pronom emphatique ». En cela, poursuit-il, « Hérodote intensifie la profondeur de la souffrance du héros en suggérant que le suppliant exilé Adraste a traversé un monde d'infortune humaine et n'a trouvé chez personne une misère égale à la sienne. Ainsi, l'évocation hérodotéenne du paradigme tragique culmine en un geste narratif final qui refond le héros tragique en une sorte d'*histôr* ; en ce sens, le nouveau genre d'*historiê* qu'est celui d'Hérodote s'approprie et subsume la voix de la tragédie en tant que telle »[275] — de la même manière qu'il intégrait à son projet personnel, en les transcendant, les influences lyrico-élégiaques que nous avons reconnues plus haut.

---

[274] R. RIEKS, *art. cit.*, p. 37 : « Die von Herodot eingesetzten formalen Gestaltungsmittel der Tragödie sind : Prolog ; Epeisodien ; Monolog ; Botenricht ; Stichomythie ; Rheseis ; Beweinung und Aufbahrung eines Toten. Das Geschehen ist bewußt und klar in 5 Akte gegliedert und auf 3 handelnde Personen beschränkt ; die Einheit der Zeit und des Ortes wird konsequent gewahrt. Außerdem aber hat Herodot in die Adrasterzählung überraschend viele ausgesprochen tragische Denkformen, Handlungs- und Spannungsmomente integriert : die göttliche Traumweissagung ; Hikesie und Katharsis ; Anagnorisis und Peripetie ; die tragische Ironie ; die Begriffe Ate und Nemesis ; Götterepiklese und Theodizee ; den Geschlechterfluch ; die Schicksalsgebundenheit menschlicher Existenz ; die unfreiwillige Schuld ; den Selbstmord. Wie keine andere Partie der *Historien* ist die Adrasterzählung von den tragischen Grundaffekten des ἔλεος und φόβος geprägt ; sie könnte auch besonders gemeint sein, wenn nach einem Zeugnis des Theodoret (5. Jh. n. Chr.) schon antike Hörer das Werk Herodots bisweilen als eine tragische Dichtung auffaßten. »

[275] Ch. C. CHIASSON, p. 15-16 : « It is not only the superlative that is remarkable here, however ; for Adrastus is not simply described as βαρυσυμφορώτατος […]. He is described, more precisely and more curiously, as the most unfortunate of men 'among those he himself knew' (τῶν αὐτὸς ᾔδεε) — a qualification unnoticed by commentators known to me. [...] For the phrase τῶν αὐτὸς ᾔδεε βαρυσυμφορώτατος should be recognized as an example of the common Herodotean idiom that combines a superlative adjective, a partitive-genitive, and a form of the verb οἶδα with an emphatic pronoun as subject. […] Herodotus intensifies the depth of the hero' suffering by suggesting that the exiled suppliant Adrastus has traversed a world of human misfortune and found

Crésus sur le bûcher (1.86-91)

Poursuivant son étude du *logos* de Crésus, S. Saïd écrit que « dans sa majeure partie (1.46-92), les similitudes formelles avec la tragédie sont moins évidentes. […] Pourtant, on peut trouver ici la même combinaison tragique de causalité surnaturelle et de motivation humaine. […] Mais il y a au moins un détail qui est peut-être un emprunt direct à la tragédie. Dans sa réponse à la plainte de Crésus, la Pythie fait allusion à la négociation partiellement fructueuse d'Apollon : 'incapable de détourner les Moires de leur cours' (1.91), le dieu a néanmoins obtenu pour Crésus trois années supplémentaires de prospérité »[276]. L'épisode de la chute de Crésus, mais plus précisément encore de l'épreuve du bûcher, constitue en effet la troisième tragédie possible du *logos* lydien, d'ailleurs étudiée elle aussi par Ch. C. Chiasson.

Celui-ci, rappelant d'abord les phénomènes d'intertextualité à la fois lyrique et épique mis au jour par les critiques précédents[277], entreprend ensuite — « au risque, écrit-il, de surcharger le bûcher de Crésus de précédents poétiques », mais en accord du moins avec Ch. Segal — de déceler des éléments tragiques dans la composition de cet épisode[278]. C'est ainsi par exemple que la dramatisation de la scène du bûcher participe de l'esthétique tragique ; plus précisément, à travers le motif des flammes déjà allumées lorsque Cyrus se ravise et décide de sauver Crésus, le temps se trouve investi d'une fonction dramatique qu'il a dans *Ajax* (756-57, 778-79) ou *Antigone*, tout comme la réminiscence tardive des paroles de Solon fait songer aux passages des *Sept contre Thèbes* (653-655), des *Choéphores* (928-929), ou encore des *Trachiniennes* (1143-1145, 1159-1163). Chiasson approfondit en outre le parallèle entre la révélation à Crésus de la sagesse de Solon et la scène de Cassandre dans l'*Agamemnon*[279]. Enfin, « comme on l'a déjà noté, le thème spécifique de la compréhension mutuelle et de la pitié enfin advenue entre des ennemis rappelle la scène de réconciliation

---

no one's misery to equal his own. Thus Herodotus' evocation of the tragic paradigm culminates in a final narrative gesture that recasts the tragic hero as a kind of *histor* ; in this way Herodotus' new genre of *historie* appropriates and subsumes the voice of tragedy as its own. » — Voir, sur le motif du πρῶτος τῶν ἴδμεν, l'article de B. Shimron (1973).

[276] S. SAÏD, *art. cit.* : « In the major part of the Croesus *logos* (1.46-92), the formal similarities with tragedy are less obvious. […] Yet, the same tragic combination of supernatural causation and human motivation is to be found there. […] But there is at least one detail which may be a direct borrowing from tragedy. In her answer to the complaint of Croesus, the Pythia alludes to a partially successful bargaining of Apollo : 'unable to divert the Moirai from their course' (1.91), the god nevertheless gained for Croesus three extra years of prosperity. […]

[277] Ch. C. CHIASSON, p. 26 : « Recent scholarly discussions of the climactic pyre scene and its aftermath (1.86-91) have emphasized Herodotus' response either to Bacchylides' poem in particular or to the general representation of Croesus in epinician as a stock praise figure. For his part Ludwig Huber has emphasized the Homeric associations of the scene, and there can be no denying the importance of the reconciliation between Achilles and Priam in *Iliad* 24 as a model for the insight gained by Cyrus into the human vulnerability thet he shares as victor with his defeated foe. »

[278] Ch. C. CHIASSON, *loc. cit.* : « Nonetheless, at the risk of overloading Croesus' pyre with poetic precedents, I concur with Charles Segal in discerning distinctively tragic elements as well in Herodotus' elaboration of this scene » ; sur l'article de Ch. Segal, voir ci-dessus, B. 2. c) (i).

[279] Ch. C. CHIASSON, p. 26-27.

entre Achille et Priam dans le chant XXIV de l'*Iliade*, mais il existe aussi un parallèle sophocléen frappant dans la sympathie qu'exprime Ulysse pour la vulnérabilité humaine de son vieil ennemi Ajax lorsqu'il est victime de la déesse Athéna (*Aj*. 124-126) »[280]. Il reprend notamment ici, à l'appui de son argumentation, l'analyse du terme ἐπα(ε)ίρω effectuée par H. Avery[281], et sur laquelle nous renvoyons à notre lexique poétique, pour conclure en affirmant que « cette avalanche de traits aux parallèles tragiques suggère que le drame tragique était le modèle poétique primaire d'Hérodote dans sa représentation du *climax* dramatique du règne de Crésus »[282] — avant de revenir, peut-être plus justement, à la définition plus généralement poétique de cet épisode comme étant « caractérisé par diverses réminiscences épiques, épiniciennes et tragiques »[283]. On pourrait d'ailleurs observer avec S. Saïd que « la conclusion de l'histoire, telle qu'Hérodote choisit de la raconter, n'est pas tragique, puisque Crésus échappe à la mort (il est miraculeusement sauvé par Apollon), et [qu']après avoir appris la sagesse en souffrant, il assume envers Cyrus et, plus tard, envers son fils Cambyse, le rôle joué par Solon dans sa propre vie »[284] : mais à cette dernière vue, on pourrait de nouveau objecter que la transformation du statut de Crésus fera précisément de lui, au long des *logoi* de Cyrus et de Cambyse, un « wise adviser », sinon un « tragic warner » digne des tragédies classiques, comme nous avons pu le voir précédemment, — tout se passant comme si l'évitement de la tragédie totale était, à travers la figure d'un Crésus presque rené à lui-même, la condition même du recommencement et de la pérennité du fait tragique au fil de l'œuvre d'Hérodote.

3. Hérodote et Sophocle

L'épisode de Crésus sur le bûcher nourrit en particulier, comme l'a bien montré Ch. Segal dans l'étude qu'il lui consacre, de profondes affinités intellectuelles avec le drame sophocléen : à la différence du Crésus de Bacchylide, qui participe encore d'une pensée archaïque, le Crésus d'Hérodote s'intègre dans des problématiques proprement sophocléennes. Or nous avons aussi relevé, au sein du *logos* de Crésus et notamment dans la

[280] Ch. C. CHIASSON, p. 27 : « As already noted, the specific theme of mutual understanding and pity achieved at last between enemies recalls the scene of reconciliation between Achilles and Priam in Iliad 24, but there is also a striking Sophoclean parallel in the sympathy that Odysseus expresses for the human vulnerability of his long-time enemy Ajax when victimized by the goddess Athena (*Aj*. 124-6).

[281] H. AVERY, « A Poetic Word in Herodotus », 1979, d'où CHIASSON, p. 28 : The participle ἐπάραις is of special interest for our purposes, since Harry Avery has argued that Herodotus' use of ἐπα(ε)ίρω ('urge, incite') to indicate elation that precedes catastrophe is a tragic borrowing intended to give poetic depth and resonance to Herodotus' narrative. »

[282] Ch. C. CHIASSON, *loc. cit.* : « This flurry of features with parallels in tragedy suggests that tragic drama was Herodotus' primary poetic model in representing the dramatic climax of Croesus' rule. »

[283] Ch. C. CHIASSON, p. 29 : « Which brings us to a final point of interest, and a more radical departure from the poetic tradition as a whole, in this episode characterized by various epic, epinician, and tragic reminiscences. »

[284] S. SAÏD, *art. cit.*, p. 136 : « But the conclusion of the story, as Herodotus chooses to tell it, is not tragic, since Croesus escapes death (he is miraculously rescued by Apollo) and, after learning wisdom through suffering, assumes towards Cyrus and later towards his son Cambyses the role played by Solon in his own life. »

« tragédie d'Atys », plusieurs expressions qui semblent faire écho à des vers de Sophocle — à moins peut-être que ce ne soit Sophocle qui les ait empruntées à Hérodote, les deux auteurs ayant été, comme nous l'avons dits, contemporains — et plus encore que contemporains, amis l'un de l'autre, comme en témoigne l'Ode à Hérodote composée par Sophocle et dont un fragment liminaire nous est conservé (fr. 5 West) : ᾠδὴν Ἡροδότῳ τεῦξεν Σοφοκλῆς ἐτέων ὢν # πέντ᾽ ἐπὶ πεντήκοντα « Sophocle a composé une ode à Hérodote, à l'âge / de cinquante-cinq ans ».

On sait d'ailleurs que Sophocle fournit dans plusieurs passages des allusions à l'œuvre d'Hérodote, dont la moindre n'est sans doute pas celle d'*Antigone*, 905-912, faisant écho à l'épisode de la femme d'Intaphernès (Hdt. 3.119), comme nous l'avons déjà mentionné au titre du même dilemme tragique auxquels sont confrontés les deux personnages féminins (sommés de choisir un seul de leurs parents à qui sauver la vie), et qu'elles résolvent de la même manière — la femme d'Intaphernès déclarant à Xerxès : Ὦ βασιλεῦ, ἀνὴρ μέν μοι ἂν ἄλλος γένοιτο, εἰ δαίμων ἐθέλοι, καὶ τέκνα ἄλλα, εἰ ταῦτα ἀποβάλοιμι · πατρὸς δὲ καὶ μητρὸς οὐκέτι μοι ζωόντων ἀδελφεὸς ἂν ἄλλος οὐδενὶ τρόπῳ γένοιτο « O Roi, un mari, je pourrais en avoir un autre, si la divinité le voulait bien, ainsi que d'autres enfants, si je perdais ceux-là ; mais mon père et ma mère n'étant plus en vie, je ne pourrais en aucune manière avoir un autre frère » ; — et Antigone déclarant de même :

Οὐ γάρ ποτ᾽ οὔτ᾽ ἂν εἰ τέκνων μήτηρ ἔφυν
οὔτ᾽ εἰ πόσις μοι κατθανὼν ἐτήκετο,
βίᾳ πολιτῶν τόνδ᾽ ἂν ᾑρόμην πόνον.
Τίνος νόμου δὴ ταῦτα πρὸς χάριν λέγω ;
πόσις μὲν ἄν μοι κατθανόντος ἄλλος ἦν,
καὶ παῖς ἀπ᾽ ἄλλου φωτός, εἰ τοῦδ᾽ ἤμπλακον ·
μητρὸς δ᾽ ἐν Ἅιδου καὶ πατρὸς κεκευθότοιν
οὐκ ἔστ᾽ ἀδελφὸς ὅστις ἂν βλάστοι ποτέ.

A ce parallèle frappant, C. Dewald et R. Kitzinger ont consacré récemment une étude intitulée précisément « Herodotus, Sophocles and the Woman who Wanted her Brother Saved », en conclusion de laquelle elles affirment que les affinités dès longtemps reconnues entre les deux auteurs se manifestent notamment en ceci que « chacun explore dans son œuvre l'intersection du langage et du pouvoir : Sophocle, de façon adéquate aux ressources du drame, dans la relation difficile et complexe entre les mots et les actes ; Hérodote, en tant qu'historien en prose, dans une exploration plus tranquille et à plus long terme des moyens par lesquels le *logos* corrompt l'exercice du pouvoir, utilisé à la fois par ceux qui sont au pouvoir et par ceux qui les servent »[285]. C'est ainsi, dirons-nous, qu'au-delà même des questions de chronologie

[285] C. DEWALD – R. KITZINGER, *art. cit.*, 2006, p. 127 : « And in their work each explores the intersection of language and power : Sophocles, appropriately to the medium of drama, in the uneasy and complex relationship between words and actions ; Herodotus, as a prose historian, in a more leisured and long-term exploration of the

relative censées régler le sens dans lequel se sont opérés les emprunts de l'un à l'autre[286], mais rendues difficiles par la fragilité des données qui permettent de dater la publication de l'œuvre d'Hérodote[287], ces coïncidences révèlent surtout une profonde communauté de pensée que l'on peut tenir pour essentiellement synchronique sur le plan de l'histoire des idées et des formes littéraires.

Nous avons en effet eu l'occasion de constater à plusieurs reprises au cours de cette étude qu'Hérodote s'éloignait d'un Eschyle et de sa conception archaïque de la vengeance, qu'il s'écartait sensiblement de lui dans le traitement d'un matériau narratif identique que représente la confrontation entre Grecs et Perses, en sorte que le *logos* de Xerxès ne décalque pas, malgré ses réminiscences verbale, la tragédie des *Perses* qui lui est sans doute antérieure de quelque quarante ans. Inversement, nous avons pu voir combien la tragédie d'Atys, et peut-être le *logos* de Crésus dans son ensemble, était imprégné d'« influences » ou à tout le moins de « correspondances » sophocléennes. C'est aussi la raison pour laquelle le scepticisme général que manifeste S. Saïd en conclusion de son étude quant à la présence du tragique chez Hérodote nous paraît devoir être nuancé : nous dirons pour notre part qu'il existe bien un tragique hérodotéen — et ce tragique est celui de Sophocle, fait comme il l'est essentiellement d'incompréhension et d'ironie tragiques.

C'est en ce sens que s'orientent aussi les analyses de M. Ostwald dans son article intitulé « Tragedians and Historians » : Chez Hérodote comme chez Sophocle, écrit-il, « l'histoire est jouée par des personnages que leur caractère, leur famille, et leurs mœurs et traditions sociales et politiques ont placées dans des situations auxquelles ils font face aussi raisonnablement qu'ils le peuvent en vertu de leurs lumières, mais ils ne peuvent contrôler l'issue de leurs actions. La décision une fois prise est sujette aux lois inexorables de la nécessité externe, une force qui, quoique transcendante, peut être communiquée aux hommes par les dieux, en particulier par Apollon et son oracle, mais qui n'est apparemment pas déterminée par eux ». Chez Hérodote comme chez Sophocle, « l'histoire est jouée par de grands individus. Rejetant les récits mythiques, Hérodote commence en nommant Crésus 'l'individu que je sais avoir été le premier à perpétrer des actes d'injustice contre les Grecs', et le destin de Crésus est le destin de la Lydie, tout comme le destin des Mèdes et la croissance de la Perse qui s'ensuit est

---

ways *logos* corrupts the exercise of power, both as it is used by those in power and by those serving under them. »

[286] D'autres emprunts probables de Sophocle à Hérodote (et non l'inverse) sont constitués par *O. C.* 337, *El.* 62, *O. R.* 981, *Phil.* 1207, etc.

[287] Plusieurs études ont été consacrées aux problèmes de cette datation : ainsi Ch. FORNARA, « Evidence for the Date of Herodotus' Publication », 1971 ; J. A. S. EVANS, « Herodotus' Publication Date », 1979, et « Herodotus 9.73.3 and the Publication Date of the *Histories* », 1987 ; J.COBET, « Philologische Stringenz und die Evidenz für Herodots Publikations-datum », 1987 — tous commentateurs voulant tirant argument de données internes à l'œuvre ou de faits de chronologie relative (ainsi de l'allusion possible d'Aristophane, dans les vers 68 à 92 de la pièce des *Acharniens*, représentée en 425, à plusieurs passages d'Hérodote ; cf. la critique de FORNARA, *art. cit.*, tenant d'une datation tardive). — Pour EVANS, 1987, en accord avec F. JACOBY, *art. cit.*, 1913, col. 233 sq., le *terminus ante quem* doit être fixé à 424 ; mais les données demeurent fragiles.

le destin de Cyrus, et tout comme le destin de la Perse s'identifie au destin de Xerxès. Crésus, quoique averti par Solon que la richesse et le pouvoir ne constituent pas le bonheur, apprend la leçon à ses dépens quand il attaque la Perse ; Cyrus apprend de son attaque contre les Massagètes qu'il s'est fourvoyé dans 'sa croyance en sa naissance plus qu'humaine et en sa bonne fortune à la guerre', malgré la tentative de Crésus de faire profiter son vainqueur de sa propre expérience ; le désir d'expansion insensé de Cambyse est contré par les Ethiopiens, celui de Darius par les Scythes, et celui de Xerxès par les Grecs »[288]. Reconnaissant ensuite dans l'ironie tragique un véritable principe structurel de l'œuvre, Ostwald conclut en affirmant que « dans la narration détaillée des événements comme à l'échelle plus large du canevas de l'histoire, Hérodote montre des agents humains placés dans des situations dans lesquelles ils sont contraints d'agir selon des voies destinées à mener à l'échec, parce qu'ils ne reconnaissent que trop tard les limites que l'humanité leur a fixées »[289].

Nous faisons nôtres ces vues qui confirment l'étroite parenté intellectuelle du premier historien grec, mais aussi philosophe de l'histoire et penseur de la condition humaine, et du plus grand poète tragique, dont l'œuvre entière est aussi une méditation sur les conditions possibles de l'existence et du bonheur humains.

D. Conclusion : le syncrétisme poétique d'Hérodote

Hérodote n'est donc pas seulement cet historien « épique » que l'on pourrait commodément opposer au « tragique » Thucydide. Son œuvre témoigne au contraire, non seulement de réminiscences verbales, mais encore de motifs et d'influences de diverses provenances. S'il est bien le poète « extrêmement homérique » évoqué par le Pseudo-Longin, homérisme dont témoignent les nombreux échos littéraux ou reformulés et — puisqu'il est question de formulation — le rapport, fait à la fois d'imitation et d'émulation créatrice, qu'il entretient vis-à-vis du style homérique, son œuvre est tout aussi perméable à un héritage

[288] M. OSTWALD, « Tragedians and Historians », 2002, p. 16 sq. : « History is enacted by persons whom character, family, and social and political mores and traditions have placed into situations with which they cope as reasonably as they can according to their lights, but they cannot control the outcome of their actions. A decision once made is subject to the inexorable laws of an external necessity, a force which, though transcendent, can be communicated to men by gods, especially by Apollo and his oracle, but is apparently not determined by them […]. As in Sophoclean tragedy, history is enacted by great individuals. Rejecting mythical accounts, Herodotus starts out by naming Croesus as 'the individual I know to have been the first to perpetrate acts of injustice against the Greeks', and the fate of Croesus is the fate of Lydia, just as the fate of Media and subsequent rise of Persia is the fate of Cyrus, and just as the fate of Persia becomes identical with the fate of Xerxes. Croesus, though warned by Solon that wealth and power do not constitute happiness, learns his lesson the hard way when he attacks Persia ; Cyrus is taught by his attack on the Massagetae that he was misguided in 'his belief in his more-than-human birth and good fortune in war', despite Croesus' attempt to make his captor profit from his experience ; Cambyses' mad lust for expansion is checked by the Ethiopians, Darius' by the Scythians, and Xerxes' by the Greeks. »

[289] M. OSTWALD, *loc. cit.* : « In the detailed narration of events as well as on the larger canvas of history, Herodotus shows human agents placed in situations in which they are constrained to act in ways which are bound to lead to failure, because they do not recognize until it is too late the limits their humanity has set for them. »

lyrico-élégiaque dont nous avons pu étudier les manifestations, ainsi qu'à la présence, celle-ci plus contemporaine, de la poésie tragique, illustrée dans son versant sophocléen.

Or, de cette diversité de tendances et d'influences poétiques, l'œuvre d'Hérodote ne pâtit jamais comme elle le ferait d'une trop grande disparate, d'un assemblage hétéroclite. Il s'agit au contraire d'un savant entrelacs de mots, d'idées et de formes, « cousus » ensemble en quelque sorte en vertu d'un principe proprement rhapsodique et de manière à composer un « poème » original, dont l'esthétique est à la confluence du monde archaïque d'Homère, de celui des lyriques grecs et du monde classique de la tragédie sophocléenne — le tout se trouvant réuni et subsumé dans la prose et la pensée unique d'Hérodote. On assiste ainsi à un remarquable phénomène de syncrétisme, voire d'idiosyncrasie poétique, d'où émerge finalement le *logos* d'Hérodote, comme une prose historique imbue de poésie des divers genres et des divers âges : c'est-à-dire au versant littéraire de cette esthétique de la *poikilia* dont nous avons constaté la présence à tous les niveaux de l'œuvre ; mais en même temps, tout se passe comme si l'enquête historique d'Hérodote ne pouvait advenir pleinement à l'être que par le recours interne, et actualisé dans sa prose même, à une histoire des formes et des genres littéraires.

II. COMPOSITION POETIQUE

Il s'agira dans cette seconde partie d'examiner en quoi la composition littéraire d'Hérodote, et les techniques qui la sous-tendent, sont elles aussi poétiques, au double sens où elles peuvent s'inspirer des techniques déjà employées par les poètes — et tout particulièrement d'Homère, — mais aussi où elles se révèlent parfois novatrices. Nous traiterons ainsi dans un premier temps de la structure générale de l'œuvre qui se présente à nous au premier abord comme un vaste diptyque dont les deux parties feraient écho aux deux grands poèmes homériques — et que l'on peut appréhender en profondeur et peut-être plus justement selon une perspective génétique. Nous verrons ensuite en quoi les techniques de composition proprement dites sont héritées pour une large part des techniques homériques, par rapport auxquelles elles apportent cependant plusieurs innovations. Enfin, nous verrons comment le procédé omniprésent de la composition annulaire assure la cohésion structurelle des entités narratives de l'œuvre, et fonde de l'œuvre elle-même l'unité poématique.

A. Une *Odyssée* suivie d'une *Iliade* ?

1. Perspectives, structure et genèse de l'œuvre

L'*Enquête* présente tout d'abord avec l'*Iliade* et l'*Odyssée* des affinités thématiques certaines, que soulignent les contributions récentes de D. Boedeker pour le *Brill's Companion*

et de J. Marincola pour le *Cambridge Companion to Herodotus*. Ainsi, selon Boedeker, « au niveau le plus large, les parallèles sont très signifiants. Les *Histoires* partagent à la fois la concentration de l'*Iliade* sur une grande guerre livrée par une coalition de Grecs et l'intérêt de l'*Odyssée* pour les lieux lointains et les coutumes étrangères ; comme plus d'un critique l'a découvert, Hérodote ressemble à plusieurs égards à l'Ulysse curieux et aux nombreux voyages. En outre, l'épopée comme les *Histoires* s'intéressent à préserver la mémoire et à conférer la gloire (*kleos*) »[290]. De même, pour J. Marincola, « les deux épopées homériques donnaient aussi à Hérodote le sens d'un sujet digne d'intérêt. L'*Iliade*, en tant qu'épopée de guerre, établit les bases de l'historiographie postérieure, non seulement pour Hérodote, mais aussi pour Thucydide et presque tous les historiens qui suivirent. Les exploits de bravoure, la conquête, le courage face à la mort — tous ces éléments sont à la fois des sujets de l'épopée et de l'histoire. L'influence de l'*Odyssée* est plus indirecte, mais elle peut être perçue, chez Hérodote du moins, dans l'intérêt de l'historien pour le voyage et l'exploration, pour l'itinérance, pour la ruse, et pour la découverte des merveilles de toute sorte. Comme Ulysse, Hérodote parcourt les 'cités des hommes' en les examinant et en les éprouvant, et en racontant leurs histoires »[291]. Auparavant déjà, dans un article intitulé « La prose d'Hérodote : discours historique ou récit poétique ? », C. Calame écrivait : « Hérodote est peut-être le père de l'histoire, mais il est en tout cas également un poète, au sens étymologique du terme, un *poiêtês*. Son *Enquête* ne remplit-elle d'ailleurs pas, dans sa partie 'historique', le dessein épique de l'*Iliade* et, dans ses développements 'ethnographiques', la visée exploratrice des marges de l'*oikoumenê* propre à l'*Odyssée* ? »[292].

De ce double objectif que s'assigne Hérodote, ainsi que du souci du κλέος qu'évoquent les divers auteurs et sur lequel nous reviendrons plus loin, témoigne le proème en sa première et sa dernière phrases. Nous lisons en effet, ici — après la mention autographe et la définition de l'œuvre comme *historiês apodexis* : … μήτ᾽ ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλεᾶ γένηται, τά τε ἄλλα καὶ δι᾽ ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι « afin que les actes grands et admirables, accomplis les uns par les Grecs, les autres par les Barbares, ne deviennent privés de κλέος — et en particulier la raison pour laquelle ils se firent la guerre », la proposition finale annonçant, en sa relative autonomie

[290] D. BOEDEKER, « Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus », 2002, p. 103 : « On the broadest level, the parallels are very significant. The *Histories* shares both the *Iliad*'s focus on a great war fought by a coalition of Hellenes and the *Odyssey*'s interest in distant places and foreign customs ; as more than one critic has discovered, Herodotus in some ways resembles the curious and well-travelled Odysseus. Moreover, both epic and the *Histories* are concerned with preserving memory and conferring glory (*kleos*). »

[291] J. MARINCOLA, « Herodotus and the Poetry of the Past », 2006, p. 14 : « Both Homeric epics also gave Herodotus some sense of worthy subject matter. The *Iliad*, as an epic of war, set the terms for later historiography, not only for Herodotus, but also for Thucydides and nearly all the historians who followed. Brave deeds, conquest, courage in the face of death — all these are the subjects of epic and history alike. The influence of the *Odyssey* is more indirect, but can be perceived, in Herodotus at least, in the historian's interest in travel and exploration, in wandering, in craftiness, and in the discovery of marvels of all kinds. Like Odysseus, Herodotus goes through the 'cities of men' examining and testing them, and telling their stories. »

[292] C. CALAME, *art. cit.*, in *Le Récit en Grèce ancienne*, Paris, 1986, p. 131.

syntaxique, une perspective proprement iliadique ; et là — au terme du proème (1.5) : … ὁμοίως μικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξιών · τὰ γὰρ τὸ πάλαι μεγάλα ἦν, τὰ πολλὰ σμικρὰ αὐτῶν γέγονε, τὰ δὲ ἐπ᾽ ἐμεῦ ἦν μεγάλα, πρότερον ἦν σμικρά « … en passant en revue semblablement les petites et les grandes cités des hommes ; car celle qui jadis étaient grandes, sont devenues petites pour la plupart ; et celles qui étaient grandes de mon temps, étaient auparavant petites », où l'expression ἄστεα ἀνθρώπων, empruntée au proème de l'*Odyssée* (*Od.* 1.3 πολλῶν δ᾽ ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω), implique par définition une perspective odysséenne.

Or, l'œuvre telle que nous la connaissons depuis l'époque alexandrine se présente assez clairement en deux grandes parties bien différenciées, dont la première est constituée d'une forte dominante ethnographique, décrivant en effet les peuples lydien, perse, babylonien et massagète (livre I), égyptien (livre II), scythe et libyen (livre IV), thrace (début du livre V), tandis que la seconde se recentre plus précisément sur le noyau historique constitué par les guerres médiques (du livre V à la fin). La tentation est dès lors assez forte de considérer la première comme une nouvelle *Odyssée*, et la seconde, comme une seconde *Iliade* ; et, du point de vue synchronique, il semble que cette interprétation analogique puisse être tenue dans l'ensemble, sinon dans le détail[293]. La parution en deux volumes regroupant pour le premier les livres I à IV, pour le second les livres V à IX, de l'édition de Rosén ou de la traduction de Barguet y invitent d'ailleurs, de façon peut-être subliminale. Mais on pourra être sensible aussi à l'intéressante partition qu'opère M. Balasch dans sa traduction espagnole (en un seul volume), où les entités narratives constituant la première moitié de l'œuvre reçoivent le nom de *logoi* afférents aux divers peuples décrits, tandis que les suivantes portent pour titres les grandes étapes historiques de la confrontation gréco-perse[294].

En vérité, pour se prononcer de façon plus précise sur cette question, il faut sans doute délaisser l'appréhension de « l'œuvre » comme un tout synchronique — le *textus receptus* — pour adopter une perspective génétique. Si chez Hérodote une *Iliade* peut suivre une *Odyssée*, c'est d'abord et fondamentalement au sens où Hérodote lui-même a évolué, de l'ethnographe et logographe qu'il était à ses débuts, en l'historien des guerres médiques — selon l'hypothèse

[293] Rappelons en effet les réserves de F. JACOBY, *art. cit.*, col. 491, selon lequel « auch die Gesamtkomposition der ersten vier Bücher kann man trotz des beabsichtigten Anklanges von I 5, 28 ἄστεα ἀνθρώπων an *Od.* I 3 nicht mit der absolut andersartigen Komposition der Odysseus-fahrten zusammenbringen ».

[294] On trouve ainsi, d'après la Table des matières : le *logos* lydien (1.6-94) ; le *logos* perse, 1re partie (1.95-177) ; le *logos* babylonien (1.178-200) ; le *logos* perse, 2ème partie (1.201-2.1) ; le *logos* égyptien (2.2-182) ; le *logos* perse, 3ème partie (3.1-4.4) ; le *logos* scythe, 1re partie (4.5-82) ; le *logos perse*, 4ème partie (4.83-98) ; le *logos* scythe, 2nde partie (4.99-117) ; le *logos* perse, 5ème partie (4.118-144) ; le *logos* libyen (4.145-199) ; le *logos* perse, 6ème partie (4.200-5.2) ; le *logos* thrace (5.3-10) ; le *logos* perse, 7ème partie (5.11-début 28) [soit une *Odyssée*] ; — puis : le soulèvement ionien (5.28-6.32) ; la 1re campagne des Perses sous le commandement de Mardonios (6.33-47) ; la 2nde campagne des Perses commandés par Datis et Artaphrénès : bataille de Marathon (6.48-140) ; la 3ème campagne perse (7.1-9.113) ; début de la contre-offensive des Grecs : conquête de Sestos (9.114-122) [soit une *Iliade*] — les deux grandes parties recoupant ainsi la distinction analogique mentionnée.

développementale postulée en 1913 par F. Jacoby[295], et reprise avec des nuances intéressantes par Ch. Fornara qui en trouve un reflet dans l'évolution des techniques hérodotéennes au fil de l'œuvre. La pierre angulaire de son argumentation est représentée par le livre II, qui présente en effet cette particularité de faire entendre en sa pureté la voix du logographe originel exposant directement les traditions et coutumes d'un peuple étranger : c'est là le tout premier jalon du parcours hérodotéen, par rapport auquel l'introduction de nouvelles techniques discursives (par exemple celle de l'« adviser ») représente une modification radicale, de sorte que par ces innovations, « Hérodote devint un artiste créatif, pourvu de l'intention de [work on] les esprits et les émotions de son auditoire. Il introduisit dans le compte rendu de l'histoire perse, lydienne et grecque une importance qui transcende les faits en eux-mêmes. L'histoire devint morale et Hérodote, didactique » [296].

Or, ces changements sont déjà acquis dans le *logos* de Crésus, ce qui implique nécessairement que l'ordre dans lequel nous lisons l'œuvre aujourd'hui ne coïncide pas avec l'ordre de composition ; ou pour le dire plus précisément, qu'Hérodote intégra les développements ethnographiques relevant de son premier style à un projet de plus grande envergure, dont il eut conscience de façon progressive — et sans doute lors de son séjour à Athènes, — fondant ainsi la figure odysséenne qu'il composait lui-même en la mettant en scène, au sein d'une nouvelle *Iliade*.

---

[295] F. JACOBY, col. 341 sq, et notamment 353 sq. ; ainsi résumé par F. HARTOG, *op. cit.*, p. 49 : « Avant d'être historien, Hérodote a été géographe et ethnographe. Il y a donc bien le voyageur et l'historien des guerres médiques, il est devenu historien et l'œuvre témoigne de ces deux étapes, mais aussi du passage de l'une à l'autre ».

[296] Ch. FORNARA, *op. cit.*, p. 23-25 : « The change in Herodotus' technique from such a book as II to the immeasurably more complex portions of his history as, especially, I and VII-IX, is the mark of an increasingly mature and practised style. More especially, however, it denotes also a shift in intentions and a new conception of his role. In Book II Herodotus presented the record as he saw or heard it. He was careful to indicate his sources and to make it clear when he spoke in his own right. His purpose was to reproduce whatever he could find of interest, his chief responsibility being fidelity to the record. There is no principle of exclusion on the grounds of unlikelihood ; the march of the narrative is subordinate to the tales that can be told. Omnipresent as Herodotus is as the reporter, his art is, in comparison to what it will become, essentially journalistic : he adopts or reproduces his sources in immediate dependence upon them without that *Vertieferung* which elsewhere is his hallmark. Though that fidelity to the tradition remains with him throughout his career, other devices of a very different order have become superimposed upon it and Herodotus becomes more than the faithful reporter of fact and tradition. That change is signaled by his resort to the 'adviser motif' and to a new type of speech permitting him to clarify and point the issues. The latter, especially, was a momentous invention and it is not the less startling because speeches already served a similar purpose in epic poetry. In taking these expedients for granted as we seem to have done, being rather more concerned with analysing their use and hunting for earlier parallels, we perhaps forget that they were neither normal nor predictable developments. For there is a wide gulf between even the imaginative expounder of the traditions and habits of foreign peoples and the author of devices of this nature. They are fictional. With their introduction by Herodotus, 'history' acquired a poetic and philosophical dimension that, transmuting its character, raised it to the higher imaginative level we associate with the drama. […] Herodotus, in adopting these devices, was moved with new purpose transcending that of 'traditional' logography and that initial stage of his own as exemplified in II. Herodotus became a creative artist with the intention of working on the minds and emotions of his audience. He injected into the record of Persian, Lydian, and Greek history an importance reaching beyond the facts in themselves. History became moral and Herodotus didactic. »

2. Le souci du *kléos*

Du souci hérodotéen du κλέος, témoigne comme nous l'avons vu la première phrase de son œuvre. Or on sait que le κλέος — « renom » ou « gloire » — est le but de l'épopée homérique (cf. Il. 9.189, Od. 1.338, etc.) : « en cela, écrit D. Asheri, l'historien est l'héritier de l'aède »[297]. Encore convient-il de remarquer, au-delà de ce souci commun, les différences qui se font jour dans les modalités du κλέος et dans sa formulation hérodotéenne. Ainsi, tandis que l'aède homérique « célébrait les hauts faits et les dits fameux des héros d'autrefois », le narrateur hérodotéen « s'attache aux traces de l'activité des hommes, aux 'monuments' (au sens le plus large) qui en témoignent ; à toutes ces marques, celles du moins que l'on reconnaît comme grandes et admirables, mais périssables, éphémères si on les rapporte à l'immutabilité de la nature et à l'immortalité des dieux ». Par ailleurs, « alors que l'aède, avec l'assurance d'un maître du *kléos* que la Muse inspire, promet une gloire 'qui ne se consume pas', l'historien, circonscrit dans un temps qui est celui des hommes, parlant d'affaires humaines, avec son savoir et en son nom, entend seulement lutter contre l'oubli. Par le déploiement de son *histoire*, il voudrait que toutes ces marques du faire des hommes ne soient pas 'privées de *kléos*' (*a-kléa*), ne 'passent' pas (*exítêla*), comme une peinture que peu à peu le temps efface. Dans ce jeu d'écho entre *kléos* et *a-kléa*, dans la distance instaurée entre les deux, il semble que d'Homère à Hérodote la promesse d'immortalité ne puisse plus s'énoncer que sur le mode négatif : sans illusion en somme ». C'est sous cet éclairage que F. Hartog interprète la mention odysséenne « des cités des hommes », dont les grandes sont devenues petites et les petites grandes, signe d'une instabilité des choses humaines qui nous paraît précisément être le lieu par où peut s'introduire une autre forme de pensée — d'ascendance lyrico-élégiaque, voire de provenance tragique — dont nous avons constaté la présence au cours des pages qui précèdent.

3. L'*historiês apodexis*

Une autre mention cardinale pour la compréhension du projet hérodotéen est constituée par la notion liminaire de l'*historiês apodexis* : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε, que l'on pourra traduire dans un premier temps par : « D'Hérodote d'Halicarnasse, voici l'exposition de l'enquête ». Plusieurs critiques contemporains ont cherché à précisé le sens de cette notion, d'où découle effectivement une vision d'ensemble du projet hérodotéen, sinon du statut même d'Hérodote. La pierre de touche de ces analyses est en réalité représentée par le concept d'ἀπόδεξις.

Comme l'indique d'abord G. Nagy, ce nom d'action signifie « public display », tout comme le verbe ἀποδείκνυμαι dont il dérive peut signifier, en parlant par exemple d'un

[297] D. ASHERI, *ad loc.*

« avis » (γνώμην), « make a public display of ». Mais prêtant également attention à la suite de la phrase, qui évoque ces ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, Nagy indique qu'il s'agit ici des « 'great deeds' that have been 'performed' by Hellenes and barbarians alike ». Or, « lorsque quelqu'un accomplit un exploit (ou exécute un monument, comme chez Hérodote 1.84, etc.), l''accomplissement' (ou 'exécution') est équivalent à une 'exposition publique', aussi longtemps qu'il peut être soutenu par un moyen d'exposition publique »[298]. Or, ces exploits sont déjà en cours d''exposition publique' dans la mesure où ils sont répétés par le moyen propre à Hérodote — tout comme ils l'avaient été plus tôt par le moyen propre à ses prédécesseurs — qu'Hérodote désigne du nom de λόγιοι. Comme le prouve ensuite l'analyse par Nagy de la langue pindarique, la fonction du λόγιος est, tout comme celle de l'aède, de conférer le κλέος : en cela, les deux catégories sont parallèles, et leur activité commune est une affaire d'ἀπόδειξις, c'est-à-dire d'« exposition publique »[299]. Au terme de son analyse, G. Nagy fait donc d'Hérodote lui-même un λόγιος, représentant d'une tradition orale en prose[300] parallèle aux traditions orales poétiques que représentent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et qui s'assigne le même objectif : la pérennité du κλέος. Il ne s'agit pas là de simple imitation homérique, mais d'une tradition autonome, « liée à, mais non dérivée de » la tradition orale des poèmes épiques[301] — de telle sorte que « l'histoire d'Hérodote le λόγιος subsume en réalité, plutôt qu'elle ne le continue seulement, l'épopée d'Homère l'ἀοιδός »[302].

R. Thomas, pour sa part, intègre la mention de l'*historiês apodexis* dans sa vision globale d'un Hérodote ancré plutôt dans les courants intellectuels et scientifiques contemporains du Vème siècle — perspective d'approche qui se fonde notamment sur le rapprochement de l'ἀπόδεξις hérodotéenne avec l'ἐπίδειξις hippocratique. Si un point de convergence demeure dans la reconnaissance d'une essentielle oralité de cette « publication », on voit que la même expression sert ici à une vue bien différente, tournée non plus vers le passé d'une tradition orale, mais vers le présent d'exhibitions publiques.

Il revient en définitive à E. J. Bakker d'avoir, dans le chapitre inaugural du *Brill's Companion to Herodotus*, opéré la synthèse de ces deux points de vue en dépassant leur contradiction. Comme le rappelle en effet Bakker au terme de l'examen des deux

---

[298] G. NAGY, « Herodotus the *Logios* », 1987, p. 179 : « When someone performs a deed (or executes a monument, as in Herodotus 1.84, etc.), the 'performance' (or 'execution') is tantamount to a 'public display' so long as it can be sustained by a medium of public display. »

[299] G. NAGY, *art. cit.*, p. 181 : « In short, the language of Pindar makes it explicit that *logioi* are parallel to *aoidoi* 'poets' in their function of maintaining the *kleos* 'glory' of men even after death, and it implies that this activity of both *logioi* and *aoidoi* is a matter of *apodeixis* 'public display'. »

[300] Oralité supposée par le concept même d'*apodeixis*.

[301] G. NAGY, *art. cit.*, p. 175.

[302] G. NAGY, p. 184 : « The history of Herodotus the *logios* is in effect subsuming, not just continuing, the epic of Homer the *aoidos*. »

interprétations, « contre le scientifique moderne qu'est l'Hérodote de Thomas, fermement enraciné comme il est dans le débat intellectuel contemporain, nous avons la conception de Nagy d'un conteur en prose qui subsume la tradition épique qui le précède ». Dès lors, à partir d'une enquête minutieuse des termes de l'expression en question, Bakker parvient à mettre en lumière la singularité de l'*apodexis* hérodotéenne, concluant d'abord qu'« il est manifeste qu'aucun accomplissement ou achèvement quel qu'il soit ne *précède* l'*apodexis*. L'*apodexis* des grands faits est leur accomplissement, leur actualisation, et non leur publication ou monstration ['display or showing'] ». En définitive, « il semble qu'Hérodote, au fil de la progression de notre argumentation, devienne de plus en plus dépendant de la conception homérique de l'achèvement héroïque. Pourtant, malgré la réminiscence, demeure une différence essentielle […] : dans la conception hérodotéenne, l'*historiê*, avec ses résultats positifs et les questions qu'elle délaisse ou suscite, s'est affranchie de l'autorité de la mémoire poétique et des Muses ». — Et Bakker de conclure sur le débat entre les deux points de vue contradictoires soutenus : « L'Hérodote qui émerge de la discussion qui précède portant sur l'*historiê* et l'*apodexis* n'est ni un conteur oral ni un scientifique moderne accompli. Ou plutôt il est les deux, utilisant le vocabulaire du second pour révolutionner la pratique du premier […]. Hérodote partage avec le poète épique le fait de ne pas avoir été sur le lieu des événements et de ne pas les avoir vus, mais il compense cela, allant même jusqu'à s'approprier une autorité qui est déniée au poète épique, en adoptant la position intellectuelle de son temps ».

Par la démonstration lumineuse de Bakker se trouve ainsi à la fois confirmée et précisée la situation singulière d'Hérodote, à mi-distance en effet d'une tradition orale et d'une oralité contemporaine, ou plutôt à cheval sur elles deux — ou encore, d'un Hérodote entre *epos* et *logos*.

B. Narratologie et techniques poétiques

Cette vue est confirmée par les analyses narratologiques menées par I. de Jong, et qui mettent en lumière ce que doit Hérodote à Homère du point de vue des techniques narratives, mais aussi ce en quoi il se distingue de lui, par des innovations qui lui sont propres — de sorte que le *poétique* est à la fois ce qui relève de la *tradition* poétique et ce qui, au-delà d'elle, *crée* quelque chose de nouveau.

1. « Hérodote, narrateur entre *epos* et *logos* » (I. de Jong)

Dans un article important, I. de Jong fait en effet le point sur les liens qu'entretient Hérodote vis-à-vis du modèle homérique du point de vue des techniques narratives : rapports

faits, comme nous l'avons dit, d'imitation, mais aussi d'enrichissement ainsi que de distanciation créatrice[303].

I. de Jong examine pour commencer le statut du narrateur, qui s'apparente à maints égards à celui du narrateur homérique. Le narrateur hérodotéen est en effet *hétérodiégétique*[304], « c'est-à-dire qu'il ne joue pas lui-même un rôle dans les événements qu'il raconte ». Il est aussi « à récit ultérieur », c'est-à-dire qu'il « raconte après que les événements se sont produits », comme l'indique en effet la première phrase du proème avec τὰ γενόμενα — non sans qu'il puisse renvoyer parfois au moment de la narration, selon une technique déjà homérique (cf. *Il*. 5.302-304). Il se présente par ailleurs le plus souvent comme un narrateur oral[305]. Enfin, le statut externe et ultérieur du narrateur hérodotéen fait aussi de lui un narrateur « omniprésent et omniscient » : « il est omniprésent, parce qu'il est présent dans tous les lieux de son récit : de l'intimité de la chambre à coucher à l'étendue du champ de bataille, de Sardes à Sparte. Il est omniscient non seulement parce qu'il connaît la fin des événements, mais aussi parce qu'il peut citer exactement tous les discours de ses personnages, y compris les discours strictement privés, et parce qu'il peut lire leurs pensées, qui par définition sont privées ». Mais il est aussi « conscient de soi », « c'est-à-dire qu'il sait qu'il est un narrateur, contrairement aux narrateurs qui sont seulement des réflecteurs des événements. Dès la préface il se pose en historien, comme le narrateur homérique se présente en *aoidos* ». Malgré la différence de statut que fonde cette dernière indication, I. de Jong conclut donc cette étude en affirmant que « dans tous ces aspects (extérieur, ultérieur, omniprésent, omniscient, et conscient de soi) le narrateur hérodotéen suit les traces du narrateur homérique ».

Cette assimilation du narrateur hérodotéen au narrateur homérique n'est cependant que la première étape de l'analyse menée par I. de Jong, qui se montre ensuite attentive aux différences qui se font jour entre les deux narrateurs, et « qui sont peut-être plus importantes et intéressantes que les ressemblances ». Il en est ainsi, précisément, de la première phrase du proème, où « le narrateur donne son nom et parle de ses recherches au lieu d'invoquer les Muses », ce qui constitue en vérité une limite à l'omniscience précédemment définie, comme le font aussi par exemple les diverses versions qu'il rapporte sur un même sujet[306]. — Mais la modification la plus importante concerne le phénomène de « dramatisation » du narrateur qui

---

[303] I. DE JONG, « Aspects narratologiques des *Histoires* d'Hérodote », 1999.
[304] Terme emprunté à la terminologie de G. Genette.
[305] Sur ce point, I. DE JONG semble rejoindre la thèse de S. SLINGS, en faveur de l'oralité du style d'Hérodote, non sans préciser toutefois qu'« avant que nous puissions décider si le style d'Hérodote est oral ou écrit — ou peut-être un mélange des deux, — beaucoup plus de travail doit être fait », mais en ajoutant qu'il « reste qu'on est intrigué par le fait que le narrateur dit 'je dirai' plutôt que j'écrirai' », pour conclure, sous l'autorité de plusieurs critiques, qu'il « serait donc possible que le narrateur hérodotéen se présente comme un narrateur oral, parce que cela convient mieux à l'idéologie de son temps ». — Depuis l'article d'I. de Jong, plusieurs études ont été faites qui convergent à établir l'oralité du texte d'Hérodote.
[306] Pour l'analyse des singularités énonciatives de cette première phrase, voir déjà F. HARTOG, p. 41-53, et C. CALAME, *art. cit.*

a lieu chez Hérodote[307]. Ainsi, écrit I. de Jong, « le narrateur se manifeste de trois manières : premièrement, comme personne qui fait des voyages et parle avec des informateurs ; deuxièmement, comme critique qui porte des jugements sur les événements ; troisièmement, comme organisateur de son récit. Dans la terminologie de l'introduction des *Histoires*, les deux premières manifestations concernent l'*historîè*, la troisième l'*apodexis* ». Or, « le narrateur dramatisé n'est pas un héritage homérique ». Comment résoudre dès lors la question de son origine ? Dans le prolongement des travaux de D. Lateiner et de R. Thomas, I. de Jong répond par le concept de narrateur « épidéictique », opérant ainsi un rapprochement avec le discours hippocratique, sur la foi d'une commune *epi-* ou *apode(i)xis* ; elle conclut alors : « Nous comprenons maintenant ce qui sépare au fond le narrateur homérique modeste et invisible du narrateur hérodotéen dominant et visible : le narrateur hérodotéen n'est pas seulement un narrateur épique, il est aussi un narrateur épidéictique — bref, il est un narrateur entre *epos* et *logos* ».

Nous pourrons en toute justice reprendre ces analyses éclairantes, non sans les enrichir du point de vue plus récent d'E. J. Bakker, que nous venons de mentionner quant à l'expression d'*historiês apodexis*.

De la même manière, poursuit I. de Jong, l'étude de la structure des *Histoires*, qualifiée d'« anachronistique »[308], est à la fois similaire à celle des poèmes homériques par le recours à des prolepses et analepses externes, et différente par la présence d'analepses et de prolepses internes assumées par le narrateur lui-même, qui se distinguent aussi par un statut non plus seulement « répétitif » mais « complétif », et dont certaines enfin peuvent d'ailleurs être d'une très grande ampleur, à la différence du modèle homérique. Ainsi, conclut I. de Jong, « il est évident que le statut complétif et la longueur des analepses hérodotéennes sont encore deux facteurs qui contribuent à donner une impression de complexité et de chaos ». Mais en profondeur, le principe structurel le plus important semble bien être le temps lui-même, chez Hérodote comme chez Homère — assurant à son œuvre une unité dont nous reparlerons. Il apparaît donc qu'Hérodote use ici d'un modèle qu'il ne se contente pas de décalquer, mais qu'il enrichit et complexifie à son gré de créateur[309].

Après un développement consacré aux techniques de « foreshadowing and suspense » dans le récit d'Adraste, techniques dont elle affirme le peu de commentaires qu'elles ont suscité dans le domaine de la littérature narrative[310], I. de Jong étudie ensuite les relations

---

[307] Phénomène que mettent également en lumière les analyses de F. HARTOG, J. MARINCOLA, C. DEWALD, et autres critiques — et que confirment bien les analyses rythmiques que nous avons effectuées au chapitre III.

[308] I. DE JONG, *art. cit.*, p. 234-5 : Genette « définit comme des anachronies 'les formes différentes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit'. La structure est donc 'anachronistique', parce que l'ordre principal, qui est chronologique (la succession de monarques orientaux), est interrompu de nombreuses fois par des anachronies, par des analepses et prolepses. »)

[309] Ainsi p. 241, sur un exemple précis : « Nous voyons qu'encore une fois Hérodote a adopté avec bonheur, et en même temps adapté à ses fins propres, une technique narrative de son prédécesseur vénérable, Homère. »

[310] I. DE JONG, *art. cit.*, p. 242-251 ; voir ci-dessous (2.) les analyses d'A. RENGAKOS.

qu'entretiennent chez Hérodote « les discours des personnages et le récit du narrateur. En effet, rappelle-t-elle, « l'insertion fréquente de discours est un héritage de l'épopée, et le narrateur hérodotéen n'hésite pas à avoir recours à cette tradition si les objectifs de son récit le demandent ». S'agissant des frontières entre discours et récit, on sait que « chez Homère ces frontières sont nettement marquées : tous les discours sont introduits et clos par des formules ». Or l'examen des occurrences hérodotéennes montre que chez Hérodote, « les discours sont toujours introduits, mais pas toujours clos. Et s'ils sont clos, la formule de clôture n'est presque jamais indépendante (comme chez Homère), mais elle a la forme d'un participe et fait donc partie d'une nouvelle action ». Concernant les liens entre le discours des personnages et le texte du narrateur, alors que « le narrateur homérique peut préparer un discours » (par ex. Andromaque dans *Il*. VI) ou qu'il « peut aussi réagir à un discours, ce qu'il fait très rarement » (exemple XVIII. 310-3) — « chez Hérodote les liens entre les discours et le texte du narrateur sont beaucoup plus étroits et complexes », comme en le montre l'analyse d'un passage particulier (3.34-35). Ici encore donc, Hérodote, prenant Homère pour modèle, tire un parti original de certaines techniques narratives qu'il développe, élargit, ou adapte à sa prose d'historien.

Le même rapport enfin se fait jour dans l'analyse de l'épisode de la bataille de Salamine, où l'on observe, au-delà des ressemblances habituellement relevées par les commentateurs, des différences importantes qui confèrent au passage hérodotéen un sens radicalement différent de celui des scènes de bataille homériques. Ainsi, le recours aux techniques narratives homériques n'est, dans son ensemble, pas strictement mimétique, mais proprement poétique en ceci qu'il participe d'un projet littéraire personnel, au-delà de l'épopée et sur la voie de l'histoire.

2. Technique épique d'Hérodote

Outre Irène de Jong, deux critiques au moins ont appliqué leur examen aux rapports entre les techniques narratives hérodotéennes et celles d'Homère. Il s'agit respectivement d'A. Rengakos, analysant le réseau des « cross-references » — ou « associations intratextuelles » — ainsi que le principe du « suspense épique » dans les *Histoires*, et de T. Pearce étudiant le procédé de la « régression épique ».

Le propos d'A. Rengakos dans son article intitulé « Epic Narrative Technique in Herodotus' *Histories* » est d'abord de démontrer en quoi l'œuvre d'Hérodote est structurellement redevable aux poèmes homériques, par le moyen de ces « cross-references » ou, selon la terminologie allemande de M. Reichel, « Fernbeziehungen », qui consistent en « l'association d'un passage avec un autre passage, considérablement éloigné du premier, ou avec une autre section du poème », assurant ainsi des « liens compositionnels dans la structure

de l'intrigue »[311]. Commençant par distinguer les associations explicites et implicites — « les associations implicites sont générées le plus souvent par la répétition de termes, d'un certain motif, d'un schéma, d'une scène typique ou par la réapparition de certains caractères »[312] — et en relevant des exemples homériques, Rengakos écrit ensuite : « La technique homérique de l''anticipation', l'emploi du 'doublet anticipatoire' à large échelle, sont apparents dans un grand nombre de motifs communs aux récits hérodotéens de l'expédition scythe de Darius et de l'expédition grecque de Xerxès. La plupart de ces motifs apparaissent brièvement au livre IV, puis de façon bien plus étendue aux livres VII à IX. Ainsi, le *logos* scythe fonctionne dans une très large mesure comme une anticipation de l'attaque perse contre la Grèce. — Sur un plan factuel, l'expédition scythe de Darius est le premier acte d'une agression perse contre l'Europe qui culminera après plusieurs étapes dans l'expédition de Xerxès. Sur un plan narratif, les chapitres 1 à 4 et 83 à 144 du livre IV, qui traitent de l'expédition de Darius, anticipent implicitement les trois derniers livres des *Histoires*, car le récit de l'expédition de Darius est dans une mesure considérable façonné sur le récit de l'expédition de Xerxès contre la Grèce »[313].

A l'appui de cette thèse, Rengakos invoque d'abord la récurrence de plusieurs motifs d'une partie à l'autre : ainsi le motif du « wise adviser », incarné dans les deux cas par Artabane[314] ; le motif de « la requête d'un homme proche du Roi d'exempter l'un de ses fils du service militaire » (Oiobaze / Pythios) ; le motif aussi de la construction d'un pont. En outre, les situations et représentations sont similaires, dans la mesure par exemple où les Scythes comme les Grecs tiennent les Perses en échec, et où ils sont décrits de façon convergente (cf. déjà Hartog). Enfin, les motivations et objectifs, ainsi que les résultats, sont eux aussi comparables.

Rengakos conclut qu'« il est dès lors évident que l'expédition scythe de Darius est modelée sur l'expédition de Xerxès en Grèce, en d'autres termes que la plupart des motifs du livre IV doivent être vus à la lumière des livres VII à IX » ; ce qui suscite de sa part cette observation complémentaire : « Lorsqu'on prend en compte le fait que de nombreux détails de

---

[311] A. RENGAKOS, « Epic Narrative Technique in Herodotus' *Histories* », 2001, p. 254-255 : « M. Reichel defines a 'Fernbeziehung', a cross-reference, as 'the association of one passage with another passage, considerably far from the first, or with another section of the poem with the purpose of demonstrating the compositional links in the structure of the plot'. »

[312] A. RENGAKOS, *loc. cit.* : « Implicit cross-references are generated mainly through the repetition of words, of a certain motif, of a pattern, of a type-scene or through the reappearance of some characters. »

[313] A. RENGAKOS, *art. cit.*, p. 256 : « The Homeric technique of 'anticipation', the use of the 'anticipatory doublet' in a large scale, is apparent in the great number of common motifs in the Herodotean accounts of Dareius' Scythian expedition and Xerxes' Greek expedition. Most of these motifs appear briefly in Book IV and then much more expansively in Books VII-IX. Thus the entire Scythian *logos* functions to a great extent as an anticipation of the Persian attack against Greece. – On a factual level, Dareius' Scythian expedition is the first act of Persian aggression against Europe which will culminate after several stages in Xerxes' expedition. On a narrative level, chapters 1-4 and 83-144 of Book IV, which deal with Dareius' expedition, implicitly foreshadow the last three books of the *Histories*, for the account of Dareius' expedition is to a considerable extent modeled upon the account of Xerxes' expedition against Greece. »

[314] Et sur lequel voir déjà *supra*, I. C.

l'expédition scythe sont d'une historicité douteuse, on ne peut que parvenir à la conclusion qu'est ici à l'œuvre une stylisation intentionnelle d'un matériau historique usé, ayant pour objctif ultime de suggérer indirectement au lecteur certains jugements historiques aussi bien que des liens causaux. De fait, les associations intratextuelles implicites entre l'expédition scythe de Darius et l'expédition grecque de Xerxès se révèlent particulièrement signifiantes »[315].

Le second objet d'étude de Rengakos concerne le « suspense épique » à l'œuvre dans le *logos* de Xerxès, fondé comme il l'est sur des effets de « retardement » — ainsi du rythme lent des premiers livres et « en particulier du récit de la longue marche de l'armée perse depuis l'Asie Mineure jusqu'aux frontières de la Thessalie », mais aussi, au livre VII, des « nombreuses scènes, catalogues et autres digressions qui interrompent l'action », le plus important des ces « points stationnaires » étant à ses yeux la session du conseil royal qui ouvre le livre (pp. 261-263) — ainsi que sur ce que Rengakos nomme la « misdirection » de l'auditoire, c'est-à-dire « l'ensemble des techniques narratives qui amènent le lecteur à se poser la question du *comment* avec une insistance croissante ». Il s'agit en vérité des procédés par lesquels Hérodote induit son public en erreur, comme le montre l'affirmation selon laquelle « au cours de son récit, Hérodote place systématiquement au premier plan une foule d'éléments qui à première vue laissent entendre une victoire perse — qui, en d'autres termes, suggèrent une issue de la guerre contraire à l'issue réelle »[316]. Il en est ainsi des préparatifs militaires des Perses, décrits dans leur plus grand détail, ou encore de la réaction grecque au plan d'attaque perse, à savoir un plan de défense accompagné souvent du motif de la crainte (présent à seize reprises), motif qui « révèle clairement l'intention du narrateur d'induire le lecteur en erreur, car il apparaît toujours avant les victoires grecques qui doivent, en conséquence, se révéler totalement inattendues »[317].

---

[315] A. RENGAKOS, *art. cit.*, p. 260-261 : « It is thus evident that Dareius' Scythian expedition is patterned on Xerxes' expedition in Greece, in other words that most motifs in Book IV should be viewed in the light of Books VII-IX. […] When one takes into account the fact that most details of the Scythian expedition are of a doubtful historicity, one cannot but reach the conclusion that at work here is an intentional stylization of a threadbare historical material with the ultimate goal to indirectly suggest to the reader certain historical judgements as well as hidden causal links. As it is, the implicit intra-textual associations between the Scythian expedition of Dareius and the Greek expedition of Xerxes turn out being particularly meaningful. […] — The Scythian *logos* is unique in Herodotus' historical work on account of its many intra-textual associations with the last third of the *Histories* and has been thus aptly characterized as 'the main link that safeguards the unity of the work'. »

[316] A. RENGAKOS, *art. cit.*, p. 263 : « Retardation, however, is not the only means which Herodotus relies on in his Xerxes *logos* so as to build up suspense. The interest in the narrative of the *Histories* is also enhanced by the misdirection of the audience. – By 'misdirection' […], I mean all those narrative techniques which make the reader wonder 'how' with increasing urgency. That is, in the course of his narrative of Xerxes' expedition Herodotus brings systematically to the fore a host of elements which at first seem to hint at a Persian victory – in other words, they suggest an outcome of the war contrary to the actual one. »

[317] A. RENGAKOS, *art. cit.*, p. 265 : « In the last three books of the *Histories* the Greek fear of the advancing Persians appears in many passages and is another striking means for effecting misdirection with regard to the reactions of the Greeks. A recurrent and conspicuous motif of the Herodotean narrative (it appears in a total of

Or, les effets de « retardement » comme l'« induction en erreur intentionnelle » comptent précisément au nombre des techniques employées dans les poèmes homériques pour « générer et maintenir le suspense ». Sur ce point donc encore, comme sur d'autres évoqués par Rengakos en conclusion de son article, tels que les excursus du narrateur, ou son ubiquité qui participe d'une omniscience déjà définie plus haut, Hérodote se révèle fortement redevable à Homère.

Quant à la technique dite de la « régression épique », et à son emploi hérodotéen dont traite brièvement T. Pearce, la définissant en ces termes : « le poète mentionne d'abord une circonstance et un événement, puis, dans l'ordre chronologique inverse, les événements qui y conduisent. En un certain point ('Wendepunkt [*sc.* 'point tournant']), il change sa présentation, et commence proprement le récit, en avançant dans le temps »[318], — elle est en vérité indissociable d'un autre procédé, lui aussi d'origine homérique : celui de la composition annulaire, à laquelle nous consacrerons ces dernières pages.

C. La composition annulaire et le « poème » d'Hérodote

1. La composition annulaire

Le principe de la composition annulaire chez Hérodote a été étudié en détail et d'un point de vue technique par I. Beck dans sa monographie *Die Ringkomposition bei Herodot und ihre Bedeutung für die Beweistechnik* (1971), dans le prolongement des travaux antérieurs de Van Otterlo. Quelques années plus tôt, H. Immerwahr, dans les chapitres « Style and Structure » et « The Units of the Work » de son ouvrage *Form and Thought in Herodotus* — dans lequel son propos est d'appréhender l'œuvre d'Hérodote comme un « tout organique » — consacrait à l'emploi de ce procédé des pages éclairantes. Enfin, une étude récente de G. Martin intitulée *Ring Composition and Related Phenomena in Herodotus* (2004) présente l'intérêt d'appréhender les faits sur un plan stratégique et fonctionnel.

On sait que le principe de la composition annulaire consiste dans le retour à la fin d'une entité narrative qui peut être micro- (phrase, paragraphe) ou macrostructurelle (chapitre, partie, œuvre), d'un élément ou d'un motif qui figurait aussi à son ouverture. Encore les modalités de cette récurrence méritent-elles d'être examinées. Ainsi, selon Immerwahr, « il existe de nombreux exemples montrant que dans la composition dite annulaire, la correspondance entre les assertions initiale et finale n'est pas exacte, mais intentionnellement

16 passages), the fear motif clearly reveals the intention on the narrator's part to mislead, for it always occurs before major Greek victories which must, therefore, appear to the reader totally unexpected.

[318] T. PEARCE, « 'Epic Regression' in Herodotus », 1981, p. 87 : « the poet mentions first a circumstance or event, and then, in reverse chronological order, the events leading up to it. At a certain point ('Wendepunkt') he changes his presentation, and begins the narrative proper, moving forward in time ».

variée. La stricte répétition verbale est plus proche du style de l'épopée, où la composition annulaire se développa tout d'abord. Elle est consciemment évitée par Hérodote, qui élude même parfois la répétition du trait principal d'une histoire en faveur de quelque détail. Par conséquent, le terme de 'composition annulaire' (qui implique l'idée de perfection) induit en erreur lorsqu'il est utilisé pour la correspondance approximative des marges du récit sans référence au centre de ce récit. Toutefois, je ne connais pas de meilleur terme »[319].

C'est ainsi que « dans un bon nombre de cas, les assertions du début et de la fin, quoique se référant aux mêmes événements, n'adoptent pas la même formulation, si bien qu'elles sont assez difficiles à reconnaître »[320], comme le montre par exemple le *logos* des origines des Perses et de Cyrus, dans les rapports entre 1.95 — Ἐπιδιζήται δὲ δὴ τὸ ἐνθεῦτεν ἡμῖν ὁ λόγος τόν τε Κῦρον ὅστις ἐὼν τὴν Κροίσου ἀρχὴν κατεῖλε, καὶ τοὺς Πέρσας ὅτεῳ τρόπῳ ἡγήσαντο τῆς Ἀσίης — et 1.130 — Τότε δὲ ἐπὶ Ἀστυάγεος οἱ Πέρσαι τε καὶ ὁ Κῦρος ἐπαναστάντες τοῖσι Μήδοισι ἦρχον τὸ ἀπὸ τούτου τῆς Ἀσίης. Dans d'autres cas, « les assertions de début et de fin renvoient à des aspects différents du récit » : ainsi pour la mort de Polycrate (3.120 Οὗτος (*sc.* ὁ Ὀροίτης) ἐπεθύμησε πρήγματος οὐκ ὁσίου · οὔτε γάρ τι παθὼν οὔτε ἀκούσας μάταιον ἔπος πρὸς Πολυκράτεος τοῦ Σαμίου οὐδὲ ἰδὼν πρότερον ἐπεθύμησε λαβὼν αὐτὸν ἀπολέσαι, ὡς μὲν οἱ πλέονες λέγουσι, διὰ τοιήνδε τὴν αἰτίην ~ 3.125 Πολυκράτεος μὲν δὴ αἱ πολλαὶ εὐτυχίαι ἐς τοῦτο ἐτελεύτησαν τῇ οἱ Ἄμασις ὁ Αἰγύπτου βασιλεὺς προεμαντεύσατο. 3.126 Χρόνῳ δὲ οὐ πολλῷ ὕστερον καὶ Ὀροίτην Πολυκράτεος τίσιες μετῆλθον).

Immerwahr revient ensuite sur la distinction opérée par Van Otterlo entre « deux types de composition annulaire, l'un dans lequel les phrases qui encadrent un *logos* renvoient à un récit qu'elles contiennent, et l'autre dans lequel les phrases-cadres reprennent le fil brisé d'un récit interrompu par une digression sur des sujets sans rapports avec lui. Le second type (l'anaphore d'une idée ou d'un récit interrompus) peut trouver une illustration dans les assertions répétées que Cyrus vainquit Crésus […]. Ces assertions, répétées par trois fois, sont désignées pour connecter l'histoire des origines de Cyrus avec ses première et dernière campagnes. Dans sa première occurrence l'assertion résume le récit précédent ; à travers la répétition supplémentaire, il en vient être anaphorique »[321]. Les analyses d'Immerwahr

[319] H. IMMERWAHR, *Form and Thought in Herodotus*, Cleveland, 1966, p. 55 : « There are many examples to show that in so-called ring composition the correspondence between initial and final statements is not exact, but purposely varied. Exact verbal repetition is more germane to the style of epic, where ring composition was first developed. It is consciously avoided by Herodotus, who at times even shuns the repetition of the main feature of a story in favor of some detail. Hence the term ring composition (which implies the idea of perfection) is misleading when used for the approximate correspondence of the margins of narrative without reference to the center of that narrative. However, I know of no better term. »

[320] H. IMMERWAHR, *loc. cit.* : « In a good many cases, the statements at the beginning and the end, while referring to the same events, do not use the same phrasing, so that they are somewhat hard to recognize. »

[321] H. IMMERWAHR, p. 57 : « Van Otterlo distinguishes two types of ring composition, one in which the sentences that frame a *logos* refer to the narrative which they contain, and the other in which the framing sentences take up the broken thread of a narrative interrupted by a digression on matters unrelated to it. The second type (the anaphora of an interrupted idea, or narrative) can be exemplified by the repeated statements that

l'amènent ensuite à mettre en question la nécessité de distinguer entre deux types, dans la mesure où « la composition annulaire anaphorique est simplement un exemple de répétition opérée plus d'une fois ». Or, une telle « répétition continue, nommée 'composition en refrain' par Van Otterlo, permet à Hérodote de diffuser certains thèmes ou idées-clefs à travers une large part de son œuvre »[322].

Mettant en lumière dans le chapitre suivant la structure de plusieurs entités narratives de l'œuvre d'Hérodote, Immerwahr démontre notamment le caractère annulaire du *logos* spartiate du livre I, entité « semi-indépendante » au sein du *logos* de Crésus, et dont la structure est la suivante :

1.65.1 Du temps de Crésus, Sparte a échappé à de grands maux et est maintenant supérieure à Tégée à la guerre.

65.1 : Sous les rois précédents Léon et Hégésiclès, Sparte n'arrivait pas à battre Tégée.

65.2 : A l'origine, Sparte était l'Etat le plus mal très gouverné.

65.2-5 : L'*eunomia* de Lycrugue.

66.1-4 : La guerre malheureuse.

(Histoire des chaînes).

67.1 Sous Anaxandridas et Ariston, du temps de Crésus, les Spartiates sont supérieurs à la guerre aux Tégéates.

67.2-68.6 : Les os d'Oreste.

68.6 : Les Spartiates bien supérieurs dans cette guerre ; la plus grande part du Péloponnèse conquise.

« Ainsi, la supériorité dans la guerre de Tégée prouve la puissance spartiate », écrit Immerwahr, qui précise que ce *logos* a la structure d'une « composition en refrain ».

Il s'agit là d'un exemple probant de ce principe de composition annulaire pour les détails techniques duquel nous renvoyons aux analyses d'Ingrid Beck mentionnées précédemment.

Mais plus récemment encore, en s'appuyant sur les études précédentes et sur d'autres contemporaines, Gary Martin a lui aussi fourni à ce dossier une contribution qui met en lumière les fonctions à la fois structurelles, mnémotechniques et sémantiques de la composition annulaire. Parmi les premières, il peut s'agir :

- de déclencher un excursus proleptique et de lier un excursus avec un autre ;
- d'introduire et de démarquer un élément nouveau ;
- de placer des éléments spécifiques d'une assertion générale en position centrale du récit.

Cyrus defeated Croesus, one example of which we have just cited. These statements, repeated thrice over, are designed to connect the story of Cyrus' origins with his first and later campaigns. In its first occurrence the statement summarizes the preceding account ; through further repetition it comes to be anaphoric. »

[322] H. IMMERWAHR, *loc. cit.* : « Hence the distinction between the two types is unnecessary. Anaphoric ring composition is merely an example of repetition carried out more than once. Such continuous repetition, termed 'refrain composition' by van Otterlo, enables Herodotus to carry certain key themes or ideas through a large part of the work. »

La deuxième fonction est d'« aider la mémoire » par le principe même de la répétition. On reconnaît là une caractéristique stratégique des œuvres de style oral, auxquelles l'auteur, sur les pas notamment de S. Slings, rattache l'œuvre d'Hérodote.

Du point de vue sémantique enfin, la composition annulaire permet :

- de refléter une réalité historique ;
- de mettre en lumière un principe de comportement humain ;
- de mettre en lumière quelque chose de particulièrement étrange ou bizarre ;
- de mettre en lumière une nécessité éthique dans une chaîne d'événements humains.

Nous avons différé en dernier lieu l'ultime fonction structurelle citée par G. Martin, et qui consiste à « encadrer l'ensemble de l'œuvre d'Hérodote » : c'est à ce phénomène de clôture annulaire que nous nous intéresserons en cet ultime développement.

2. La clôture de l'œuvre

La question de l'inachèvement éventuel des *Histoires* s'est en effet posée de façon récurrente chez les commentateurs d'Hérodote. On s'est ainsi demandé pourquoi ne figurait pas de conclusion explicite à l'œuvre, ou encore pourquoi Hérodote arrêtait son récit au lendemain de la prise de Sestos, sur une phrase ouverte et suspensive — « Et au cours de cette année-là, il ne se passa rien de plus » (9.121) — seulement suivie d'une anecdote relative aux propos de Cyrus. Or, sur ce problème, l'article de J. Herington intitulé « The Closure of Herodotus' *Histories* » apporte des réponses lumineuses. L'auteur rappelle d'abord « l'observation de H. Fränkel selon laquelle cette fin des *Histoires* est conforme à la pratique littéraire archaïque largement répandue (et dont l'épopée homérique et hésiodique fournit les meilleurs exemples) consistant à laisser le récit ouvert en sa fin, pour qu'un continuateur puisse le reprendre ultérieurement. Dans ce cas, les derniers mots de 9.121 ne sont pas une preuve de l'inachèvement de l'œuvre ; il se peut qu'ils soient plutôt une invitation lancée à un autre de reprendre l'histoire à partir de ce point »[323]. Mais il affirme ensuite que « d'autre part, au cours des cinq ou six décennies passées, se sont accumulées un certain nombre d'observations suggérant que la fin des *Histoires* présente un paradoxe : *Alors que le livre est ouvert en sa fin en tant que récit strictement historique, il est, en tant qu'œuvre d'art archaïque, parfaitement et univoquement clos* »[324]. Or, ce caractère d'achèvement est précisément induit par le principe de la composition annulaire.

[323] J. HERINGTON, « The Closure of Herodotus' *Histories* », 1991, p. 150 : « the observation of H. Fränkel that this ending of the *Histories* conformed to the widespread archaic literary practice (exemplified above all in the Homeric and Hesiodic epic) of leaving the narrative open-ended, for a continuator to pick up on at some future time. In that case the last words in 9.121 are no proof that the work is unfinished ; rather they may be a deliberate invitation to someone else … to carry on the story from that point. »

[324] J. HERINGTON, *loc. cit.* : « On the other hand, during the past five or six decades a number of observations have accumulated to suggest that the ending of the *Histories* presents a paradox : *While the book is open-ended as a strictly historical narrative, as a work of archaic art it is perfectly and unambiguously closed*. »

Il s'agit d'abord de faits qui apportent une clôture à l'ensemble de l'œuvre d'Hérodote — et plus précisément de « trois épisodes frappants, et à première vue assez étranges, qui ont tous ceci en commun : chacun rappelle un passage crucial, et à travers lui un thème crucial, des trois mouvement d'ouverture majeurs des *Histoires*. Ces épisodes sont l'infatuation sexuelle de Xerxès, la crucifixion d'Artayctès, et le conseil de Cyrus le Grand aux Perses »[325].

Concernant le premier point en effet, « l'épisode de Xerxès (9.108-113) est clairement désigné comme un pendant et un écho à l'épisode qui ouvre le *logos* lydien : Gygès et Candaule (1.8-13). Les correspondances sur les plans du lieu, de la caractérisation et, par-dessus tout, de la phraséologie sont infaillibles. Hérodote prend soin de noter que l'infatuation de Xerxès commença à Sardes, c'est-à-dire la scène de l'épisode de Gygès et Candaule, et en vérité de la majeure partie du *logos* lydien ; ce point de mire initial est d'autant plus frappant que les développement les plus importants de l'histoire adviennent en réalité après le transfert de la cour à Suse. Les deux épisodes concernent la conduite sexuelle immodérée d'un monarque oriental et ses funestes conséquences ; et tous deux sont racontés avec un humour teinté d'ironie. Enfin, comme si Hérodote voulait rendre le parallèle clair au-delà de tout doute, ils ont en commun un certain nombre de similitudes verbales »[326]. — On relève en effet :

(1) l'ouverture de chaque épisode : 1.8.1 οὗτος δὴ ὦν ὁ Κανδαύλης ἠράσθη τῆς ἑωυτοῦ γυναικός ~ 9.108.1 τότε δὴ ἐν τῇσι Σάρδισι ἐων ἤρα τῆς Μασίστεω γυναικός ;

(2) la mention d'une fatalité du Malheur : 1.8.2 χρὴν γὰρ Κανδαύλῃ γενέσθαι κακῶς ~ 9.109.2 τῇ δέ, κακῶς γὰρ ἔδεε πανοικίῃ γενέσθαι, κτλ. ;

(3) les discours adressés respectivement par Gygès à Candaule et par Masistès à Xerxès: 1.8.3 Δέσποτα, τίνα λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα, κελεύων με δέσποιναν τὴν ἐμὴν θεήσασθαι γυμνήν ~ 9.111.3 Ὦ δέσποτα, τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον, κελεύων με

[325] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 152 : « three striking, and at first sight rather bizarre, episodes that have this in common : Each recalls a crucial passage, and with it a crucial theme, from the three major opening movements of the *Histories*. These episodes are the sexual infatuation of Xerxes, the crucifixion of Artayktes, and the advice of Cyrus the Great to the Persians. »

[326] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 152-153 : « The Xerxes episode (9.108-13) is clearly designed as a pendant to, and a reminder of, the episode that opens the Lydian *logos* : Gyges and Kandaules (1.8-13). The correspondences in location, characterization and, not least, phraseology seem unmistakable. Herodotus takes care to point out that Xerxes' infatuation began at Sardis, that is at the scene of the Gyges – Kandaules episode and indeed of most of the Lydian *logos* ; this initial focus is all the more striking since the major developments in the story actually occur after the court has moved on to Sousa. Both episodes concern the immoderate sexual conduct of an Eastern monarch and its fearsome consequences ; and both are narrated with a certain ironic humor. Finally, as if Herodotus wished to make the parallelism clear beyond any doubt, they have in common a number of verbal similarities. »

γυναῖκα ... μετέντα θυγατέρα τὴν σὴν γῆμαι ; — Nous renvoyons sur ce point aux analyses de ces deux phrases effectuées dans notre étude des réminiscences homériques ;

(4) au sujet des deux reines qui subissent l'outrage ou éprouvent de la colère : 1.10.2 μαθοῦσα δὲ τὸ ποιηθὲν ἐκ τοῦ ἀνδρός κτλ. ~ 9.110.1 μαθοῦσα δὲ τὸ ποιεύμενον κτλ. ;

(5) enfin, la réaction commune de Gygès et de Masistès : 1.11.3 ὁ δὲ Γύγης τέως μὲν ἀπεθώμαζε τὰ λεγόμενα κτλ. ~ 9.111.3 ὁ δὲ Μασίστης ἀποθωμάσας τὰ λεγόμενα κτλ. — J. Herington remarque ici que ce sont les deux seules occurrences hérodotéennes de la locution ἀποθωμάζειν τὰ λεγόμενα.

Ces coïncidences remarquables désignent ainsi l'épisode final de la femme de Masistès[327] de l'épisode inaugural de la femme de Candaule.

Le deuxième épisode, à savoir la crucifixion d'Artayktès (9.116-120), « nous ramène au Prologue mythique de 1.1.1-5.2, et notamment au rapport qu'Hérodote fait de la guerre de Troie et de l'éternelle division entre l'Europe et l'Asie. […] Cet épisode de Sestos clôt en effet à la fois un grand et un petit cercle. Le plus petit, qui embrasse le récit de l'expédition de Xerxès en Europe aux livres 7 à 9, sera traité brièvement ; pour l'heure nous nous concentrerons sur le plus grand, qui couvre l'ensemble des *Histoires*. L'anecdote d'Artayctes et de Protésilas rappelle, aussi bien verbalement que thématiquement, le passage de 1.4-1.5.1 dans lequel Hérodote parle de la guerre de Troie et de ses conséquences avec lesquelles, en un certain sens, les … doit encore vivre. […] L'épisode d'Artayctès ne rappelle pas seulement ce passage entier, et les issues critiques qu'il évoque ; il nous ramène aussi au tout premier acte d'hostilité de la guerre de Troie, au moment où un guerrier grec posa pour la première fois en terre d'Asie »[328].

Ainsi, « l'épisode de Xerxès et la crucifixion d'Artayctès rappellent respectivement le *logos* lydien et le Prologue mythique, qui tous deux, bien que leur importance thématique soit incalculable, ne sont que lointainement connectés avec le thème qui gouverne toutes les *Histoires* : l'ascension et la disgrâce de la puissance perse. Le dernier de nos trois épisodes, la

[327] Voir également, et dans une même perspective, E. WOLFF, « Das Weib des Masistès », 1964.

[328] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 153-154 : « The second episode that concerns us, the crucifixion of Artayktes (9.116-20), carries us back to the Mythical Prologue of 1.1.1-5.2, and specifically to Herodotus' account of the Trojan War and of the eternal division between Europe and Asia. (…) – This episode at Sestos effectively closes both a greater and a lesser circle. The lesser, which embraces the story of Xerxes' expedition into Europe in Books 7-9, will be discussed shortly ; for the present we shall concentrate on the greater, which spans the entire *Histories*. The anecdote of Artayktes and Protesilaos recalls, verbally as well as thematically, the passage in 1.4-1.5.1 in which Herodotus speaks of the Trojan War and of its consequences with which, in some sense, the world still has to live. (…) – The Artayktes episode not merely recalls this entire passage, and the momentous issues that it evokes ; it also brings us back to the very first hostile act of the Trojan War, when a Greek warrior first set foot on Asian earth. »

Sagesse de Cyrus (9.122), nous ramène à l'ouverture de cette grande histoire. […] 9.122 rappelle en fait quelle sorte d'homme était Cyrus — le sage dirigeant, le fondateur et le … de la liberté perse — et le révèle à la hauteur de son succès, alors qu'il est devenu le maître de l'Asie. […] La fonction première de 9.122 semble ainsi de faire écho à l'ouverture du *logos* perse, et de rappeler la splendeur de l'Empire perse dans ses premières années. En même temps, toutefois, il récapitule deux thèmes majeurs qui parcourent les *Histoires* du début à la fin. […] Avec une insistance extraordinaire, la clôture de l'épisode de Cyrus rappelle l'antithèse entre la liberté et l'esclavage qui est un leitmotiv de l'ensemble des *Histoires*. Simultanément, il refonde l'association de la liberté et de la valeur avec une vie difficile dans un paysage …, un thème que l'on trouve tôt dans les *Histoires* […], mais qui atteint sa plus pleine signification au cours de l'expédition de Xerxès ; par-dessus tout dans les remarques de Démarate au Roi sur la pauvreté et l'*aretê* en Grèce (7.121) »[329].

Et J. Herington de conclure : « A partir même de ce que nous avons dit jusqu'ici, il apparaît que [ces trois épisodes] constituent une sorte de triple composition annulaire, rappelant comme ils le font trois passages critiques extraits du commencement de l'ensemble des *Histoires*. Par des conventions de composition archaïque, Hérodote ne pouvait envoyer un message plus clair pour signifier que l'œuvre avait là atteint sa fin désignée. Et un point supplémentaire vaut d'être souligné dans ce contexte : des trois éléments de cette clôture à composition annulaire, deux sont ouvertement et inséparablement liés à la prise de Sestos […]. En d'autres termes, la clôture artistique des *Histoires* et le choix du point d'arrêt du récit historique des guerres gréco-perses, sont mutuellement dépendants »[330].

Par ailleurs, plusieurs éléments significatifs apportent aussi une clôture au *logos* de Xerxès qui s'étend sur les livres VII à IX. Il en est ainsi de la rupture des câbles de

[329] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 154-155 : « The Xerxes episode and the crucifixion of Artayktes recall respectively the Lydian *logos* and the Mythical Prologue, both of which, though their thematic importance is incalculable, are still only distantly connected with the overriding theme of the *Histories* : the rise and disgrace of the Persian power. The last of our three episodes, the Wisdom of Cyrus (9.122), brings us back to the opening of that great story. (…) 9.122 in fact recalls what manner of man Cyrus was – the wise leader, the founder and upholder of Persian freedom – and reveals him at the height of his success, when he has become the ruler of Asia. (…) – The prime function of 9.122 thus seems to be to echo the opening of the Persian *logos*, and to recall the splendor of the Persian empire in its early years. At the same time, however, it recapitulates two major themes that pervade the *Histories* from beginning to end. (…) with quite extraordinary emphasis, the close of the Cyrus episode recalls the antithesis between freedom and slavery that is a leitmotiv of the entire *Histories*. Simultaneously it re-states the association of freedom and valor with hard-living in a rugged landscape, a theme that is found early in the *Histories* (…), but reaches its fullest significance in the course of Xerxes' expedition ; above all in Demaratos' remarks to the King on the poverty and *arete* of Greece (7.121). »

[330] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 155-156 : « At this point we may pause to consider the combined effect of the three episodes in 9.108-22 that we have been discussing. Even from what has been said so far, it may appear that they constitute a kind of triple ring-composition, recalling as they do three momentous passages from the outset of the entire *Histories*. By archaic compositional conventions, Herodotus could hardly have sent a clearer signal that the work had now reached its designed end. And one further point is worth stressing in this context : *Of the three elements in that ring-compositional closure, two are overtly and inseparably linked to the capture of Sestos*. (..) In other words, the artistic closure of the *Histories*, and the choice of stopping-point for the historical narrative of the Graeco-Persian wars, are mutually dependent. »

l'Hellespont, faisant écho au passage de 7.33, et de la réapparition de la figure de Xerxès dans l'épisode d'Artayctès, — d'un Xerxès qui contraste violemment avec celui qui ouvrait le livre VII, tout comme le Xerxès qui ouvre et clôt respectivement de la pièce des *Perses*, d'Eschyle. — H. Immerwahr, plaidant lui aussi en faveur de l'achèvement et, plus largement, de l'unité de l'œuvre, ajoutait à ce relevé la mention de Protésilas, qui fournit une allusion à cette guerre de Troie explicitement évoquée dans le proème, comme le fait la répétition de l'assertion selon laquelle l'Asie est considérée par les Perses comme étant leur bien propre (9.116.3, cf. 1.4.4)[331]. Enfin, A. Lesky a identifié dans l'épisode final de la sagesse de Cyrus un ultime écho à l'ouverture de l'expédition de Xerxès, en rapprochant 7.8α : ὡς γὰρ ἐγὼ πυνθάνομαι τῶν πρεσβυτέρων, οὐδαμά κω ἠτρεμίσαμεν ἐπείτε παρελάβομεν τὴν ἡγεμονίην τήνδε παρὰ Μήδων, κτλ., de 9.122 Ἐπεὶ Ζεὺς … Πέρσῃσι ἡγεμονίην διδοῖ, ἀνδρῶν δὲ σοί, Κύρῳ, κτλ., et en « notant que dans les deux passages, le terme *hêgemoniê* (que Lesky considère comme un 'mot-clef') apparaît de façon proéminente »[332].

Au terme de cet examen des nombreux éléments de composition annulaire, nous conclurons avec J. Herington, déjà précédé en ce sens par H. Immerwahr, que « ce système élaboré d'échos et de répétitions doit être conçu pour clore simultanément la grande histoire contenue dans les *Histoires* en tant qu'ensemble, et le récit plus bref, mais culminant des livres VII à IX »[333].

Mais en achevant ainsi son œuvre, Hérodote imite aussi de près la composition des poèmes homériques et tout particulièrement de l'*Iliade*, dont le chant XXIV rappelle à la fois l'ouverture de l'œuvre et l'ambassade du chant IX, comme en témoignent des ressemblances structurelles, sémantiques et phraséologiques relevées par Herington[334], et qui referment ainsi la grande boucle de l'œuvre en son plus large contour, et celle, interne, qu'elle compose en un épisode critique. L'œuvre d'Hérodote est donc formellement « parfaite », mais aussi parfaitement homérique.

3. Conclusion : le « poème » d'Hérodote

Ce caractère de perfection formelle et de complétude de l'œuvre ne contredit d'ailleurs pas l'hypothèse génétique que nous développions plus haut. Il n'y a en effet rien de

[331] H. IMMERWAHR, *op. cit.*, p. 144-145.
[332] J. HERINGTON, *loc. cit.* : « It is also possible to discern an echo of the opening of Xerxes' expedition in the episode of the Wisdom of Cyrus. Lesky has seen a direct link between 7.8α1 (Xerxes' speech proposing the expedition) and 9.122.2, noting that in both passages the word *hêgemoniê* (which Lesky takes to be a 'Stichwort') occurs prominently. »
[333] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 157-158 : « In sum, it seems fairly clear that this elaborate system of echoes and repetitions must be designed to close simultaneously the greater story contained in the *Histories* as a whole, and the lesser, but culminating, narrative of Books 7-9. » Cf. H. Immerwahr, 148 : « In view of these correspondences, and for reasons stated earlier, I may record here once more my opinion (it cannot be more than an opinion) that we have in the last chapters of the work the original ending as Herodotus conceived it. »
[334] J. HERINGTON, *art. cit.*, p. 159.

contradictoire à ce que l'œuvre d'Hérodote ait évolué au fil de sa composition, procédant de *logoi* originellement autonomes, mais cousus ensemble et intégrés selon un principe unifiant en une œuvre de plus grande ampleur, dont les réseaux d'associations intratextuelles et les procédés de composition annulaire assurent la cohésion structurelle — ou pour le dire autrement, l'unité poématique. C'est en ce sens que l'on peut, semble-t-il, résoudre le débat traditionnel entre « analystes » et « unitariens », déjà dépassé à certains égards par Ch. Fornara dans son essai interprétatif. Ainsi se trouvent simplement réunies la perspective diachronique d'une œuvre en devenir qui recèle des indices internes de son évolution, et la perspective synchronique de l'œuvre telle que nous la connaissons, fruit de ce cheminement continu ; ainsi se trouvent réunis, comme en un véritable poème, l'*Enquête* et les *Histoires* d'Hérodote.

CONCLUSION

Du ***poétique et de la ποικιλία***

De l'enquête plurielle que nous avons menée sur l'élément poétique dans la prose d'Hérodote se dégagent plusieurs conclusions importantes, qu'il convient de rassembler ici. Nous avons pu tout d'abord vérifier les jugements portés par les Anciens sur la nature effectivement très poétique de cette prose fondatrice de la littérature en prose grecque, depuis les poétismes élémentaires et littéraux, ou pour mieux dire phonématiques, que représentent les phénomènes de l'allitération et de l'assonance, jusqu'aux grands motifs et principes de composition stylistique, narrative et structurelle, hérités notamment de la poésie homérique, en passant par l'emploi de poétismes morphologiques, syntaxiques et rythmiques, ainsi que d'un lexique poétique. Tous les niveaux linguistiques et toutes les échelles d'analyse se trouvent ainsi affectés, à un titre ou un autre, par le phénomène poétique, et présentent en particulier — quoique non seulement — un caractère d'homérisme qui apporte une confirmation d'ordre linguistique et philologique au jugement du Pseudo-Longin sur un Hérodote Ὁμηρικώτατος.

Non seulement, disons-nous cependant : car il est tout aussi vrai que plusieurs des faits relevés ne constituent pas l'apanage de la poésie homérique, et qu'ils sont plutôt le signe du *poétique* même, s'il peut exister par-delà la diversité des formes et des genres une essence du poétique. Ainsi, les phonopoétismes ou certains poétismes syntaxiques — les premiers lorsqu'ils se font adéquation parfaite et profondément symbolique du signifiant au signifié (cratylisme phonétique), les seconds lorsqu'ils dessinent une altérité de la prose que l'on pourra dire simplement poétique — apparaissent comme des manifestations du poétique en tant que tel, sans qu'il soit toujours possible, ni même pertinent, de leur assigner une ascendance précise qui rendrait d'ailleurs leur portée relative. Or c'est peut-être aussi en ce sens que les Anciens disaient Homère, pour nommer une sorte d'absolu poétique ou de modèle idéal, et non pas seulement le plus grand représentant d'une forme de poésie particulière.

S'il n'en reste pas moins qu'Hérodote partage avec Homère un nombre important de traits qu'expliquent pour partie les affinités thématiques de leurs œuvres respectives, nous avons reconnu également, au cours de notre étude des réminiscences et des motifs poétiques, d'autres influences : celle, concentrée sur certains passages, de la poésie lyrique et élégiaque ; celle, plus diffuse au long de l'œuvre, de la poésie et de la pensée tragiques contemporaines d'Hérodote. C'est à ce titre que l'on peut parler d'un véritable syncrétisme, fournissant sur le

plan de l'intertextualité littéraire l'équivalent d'une esthétique de la « bigarrure » dont nous avons décelé la présence dans les divers champs de notre étude. C'est bien la ποικιλία qui constitue l'esthétique d'une morphologie hérodotéenne fondée essentiellement sur un dialecte ionien lui-même bigarré — et qui représentait déjà, aux côtés d'autres dialectes, la composante majoritaire de la langue homérique — et enrichi de plusieurs atticismes, comme il est naturel pour un auteur ayant vécu quelque temps au moins à Athènes, ainsi que de formes spécifiquement poétiques dont les manuscrits nous conservent sans doute quelques traces, il est vrai contingentes. C'est encore la ποικιλία qui se manifeste dans l'emploi très fréquent que fait Hérodote de rythmes poétiques, qu'il mêle les uns aux autres au long de son œuvre et jusque dans un même passage, voire au sein d'une même phrase. C'est la ποικιλία enfin qui gouverne la présence de poétismes lexicaux tantôt homériques, tantôt lyriques et tantôt tragiques, même si les premiers sont de loin les plus nombreux ; tandis que plus nombreux encore apparaissent les termes poétiques non spécifiques à un genre particulier.

Tout se passe donc comme si, en composant la première grande œuvre de prose grecque, — selon le motif du πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν qui lui est cher, — Hérodote, sur la base toute poétique de la bigarrure ionienne et de son idiolecte personnel, convoquait aussi l'ensemble d'un héritage poétique dont il manifeste du reste une profonde connaissance, et par rapport auquel il positionnerait son propre discours, selon des modalités qui restent à préciser.

Mimêsis *et* poiêsis

Nous avons pu voir qu'Hérodote emprunte aux poètes, et notamment à Homère, formes, termes et techniques de composition, ou encore que sa bigarrure morphologique peut refléter celle de la langue homérique — langue poétique et artificielle faisant se côtoyer formes dialectales de diverses origines, formes archaïques et formes spécifiquement poétiques (songeons à la *diektasis*) : mais on rappellera ici que celle d'Hérodote compose une telle esthétique sur les bases essentielles du seul dialecte ionien, ponctuellement enrichi d'autres formes ; il s'agit dans l'ensemble d'une langue certes littéraire, mais proche cependant du dialecte ionien tel que l'attestent les inscriptions, en une époque où la langue n'était pas encore normée, et présentait une réalité mouvante. On peut en conclure que l'esthétique hérodotéenne s'opère sans doute « à moindres frais » que celle de la langue homérique, dans la mesure où l'idiolecte d'Hérodote s'appuie sur une réalité monodialectale. Il y a donc là, non pas stricte imitation (*mimêsis*), mais plutôt transposition (*metathesis*), comme l'indique d'un point de vue plus général le témoignage de Démétrios de Phalère cité en introduction.

Par ailleurs, les analyses que nous avons effectuées sur les divers rythmes hérodotéens, et qui nous ont conduit à la notion de formule, révèlent aussi une dimension proprement

créatrice (*poiêsis*). Nous avons pu voir en particulier comment, tout en présentant des marques d'un style formulaire hérité, en son versant dactylique, de la poésie homérique, Hérodote composait aussi, sans doute de son propre cru, de nouvelles formules — ou recréait, à partir d'une expression empruntée à Homère, cette même dimension formulaire ; cependant que l'emploi de la prose, affranchie des nécessités du mètre, altère parfois par une prédominance du critère morphosyntaxique l'intégrité rythmique de ces formules qui ne cessent pas pour autant de relever typologiquement d'un archétype dactylique. Enfin, nous avons constaté l'existence de formules non plus dactyliques, mais iambico-trochaïques, composées à la faveur du plus grand éventail de ressources rythmiques offertes par la prose grecque.

Nous avons pu voir également, à travers l'étude des phénomènes de polysémie des mots et de polyglossie du *logos* hérodotéen, amenant tous deux à une plénitude sémantique et lexicale et dont le second revêt aussi une perspective authentiquement cratyléenne, en quoi le traitement lexical relevait d'une poétique de la langue propre à Hérodote et constitutive de sa « langue d'art » — *Kunstsprache*.

De même encore, les techniques de composition héritées des poèmes homériques subissent chez Hérodote certains infléchissements qui lui sont propres, et qui représentent en définitive le point de départ entre la tradition épique et poétique, et le projet novateur qu'il s'assigne en composant son historiographie, à mi-chemin de l'*epos* et du *logos*. Quant aux réminiscences et motifs poétiques, elles sont réunies et fondues, parfois dans le discours d'un même personnage — que l'on songe au Solon d'Hérodote, — et plus profondément encore dans l'instance discursive et auctoriale d'Hérodote lui-même, qui les transcende et les subsume en un processus d'idiosyncrasie poétique qui caractérise sa « prose d'art » — *Kunstprosa*.

Composition et oralité

Le troisième faisceau de conclusions majeur porte sur la question de la composition de l'œuvre, c'est-à-dire à la fois de ses structures et de sa genèse, ainsi que sur la possibilité d'une caractérisation relative des diverses parties de l'*Enquête*. Au cours de notre étude sont en effet apparus et réapparus à plusieurs reprises certains passages spécifiques de l'œuvre qui se signalent par une poéticité accrue. Les deux premiers livres ont ainsi suscité, à des titres parfois divers, un grand nombre d'analyses poétiques — et notamment, dans le premier, le *logos* de Crésus dans son ensemble et le récit de l'enfance de Cyrus ; dans le second, le développement géo- et ethnographique consacré à l'Egypte et aux Egyptiens. Par ailleurs, les Dialogues perses du livre III, certains passages du livre IV (et en particulier du *logos* scythe), et à partir du livre V un grand nombre de discours de personnages ainsi que des passages narratifs particulièrement dramatiques, peuvent être considérés comme des « sommets »

poétiques de l'œuvre ; le prix revenant peut-être aux discours du livre VII (*logos* de Xerxès), qui paraissent concentrer l'ensemble des éléments et procédés poétiques étudiés. Enfin, nous avons vu que la fin de l'œuvre composait une petite et une grande boucle en faisant écho d'une part au commencement absolu de l'œuvre, de l'autre à l'ouverture du *logos* de Xerxès. On se trouve ainsi confronté à un tout poétique qui présente une véritable unité organique, mais d'où émergent cependant plusieurs entités particulièrement remarquables.

Un critère supplémentaire de distinction relative est constitué par nos analyses syntaxiques, qui présentent en outre l'intérêt de permettre une explication proprement génétique des faits. Rappelons en effet que la syntaxe et le style d'Hérodote semblent évoluer au fil de l'œuvre, du style essentiellement paratactique de la λέξις εἰρομένη à la présence croissante de l'hypotaxe dans la seconde partie de l'œuvre. Plus précisément, certains phénomènes syntaxiques marqués dans lesquels nous avons reconnu des poétismes ou des archaïsmes caractérisent en propre la syntaxe des quatre premiers livres, illustrés dans leur composante logographique. Or ces phénomènes disparaissent ou s'estompent dans la dominante historique de la seconde moitié de l'œuvre ; et lorsqu'ils y sont présents, c'est le plus souvent en vertu d'une intention poétique particulière — tout se passant comme si Hérodote reprenait ici au titre d'un authentique stylème poétique (ou poétisme stylistique) ce qui n'était auparavant qu'un trait caractéristique de sa prose. Cette évolution coïncide du reste exactement avec le phénomène morphosyntaxique de la « tmèse » hérodotéenne, d'abord caractéristique d'un niveau de langue probablement populaire et réservée à des passages ethnographiques, mais employée ponctuellement ensuite avec d'autres effets — gnomiques dans les Dialogues perses du livre III ou dans le discours d'Artabane au livre VII ; dramatiques dans plusieurs passages narratifs (tmèse avec aoriste ponctuel, tmèse anaphorique) et dans les deux discours comminatoires d'Amasis à Ladicé et du Songe à Xerxès (livres II et VII).

En vertu de ces phénomènes et en accord avec les vues de F. Jacoby, nuancées par Ch. Fornara et que notre enquête personnelle permet à son tour de préciser et de développer, il nous paraît pertinent de conclure à une évolution globale depuis un style essentiellement logographique et, dirons-nous, *apodictique* illustré en sa pureté par la première partie du *logos* égyptien (2.1-98), mais aussi par les autres développements géo- et ethnographiques des livres I à IV, jusqu'au style plus classique et plus architectural adopté par l'historien des guerres médiques dans la seconde moitié de l'œuvre. Mais il est nécessaire aussi de préciser que cette évolution ne se manifeste pas de façon purement linéaire au fil de l'œuvre constituée et que l'on ne saurait distinguer deux parties dont la première serait aussi la plus ancienne (et la plus archaïque) et la seconde, la plus récente (et la plus classique) — tant il est vrai que la

composition du livre I révèle une complexité structurelle, ainsi que des influences tragiques, qui ne peuvent avoir été le fait du « premier » Hérodote.

Il faudra donc en définitive reconnaître un « premier style » qui caractérise les *logoi* originels, un « second style » qui correspond pour sa part à l'histoire des guerres médiques, et par-dessus tout *un grand principe de synthèse et de composition d'ensemble* en vertu duquel non seulement les éléments caractéristiques du premier style se trouvent transfigurés pour signifier autre chose — quelque chose de plus poétique — dans les parties les plus récentes, mais encore selon lequel les diverses entités discursives et narratives de l'œuvre se trouvent cousues en un tout qui présente une forte unité poématique. C'est ainsi que s'éclairent à la fois la genèse et la structure globale de l'œuvre.

Qu'en est-il alors de l'oralité du texte ?

Si l'on ne peut accorder grand crédit historique au témoignage de Lucien par lequel nous ouvrions une étude qui touche ici à sa fin, et s'il paraît en effet peu probable qu'Hérodote ait « chanté » ou même récité l'intégralité de son œuvre, il faut surtout reconnaître que cette œuvre n'était pas encore constituée au début de la carrière d'Hérodote. Par ailleurs, le principe de synthèse et de composition d'ensemble que nous venons d'évoquer supposait, pour l'œuvre inédite et personnelle qu'est l'*Enquête*, le recours au moyen de l'écriture, de sorte que l'on ne pourra parler proprement de composition orale.

En revanche, un phénomène remarquable est représenté dans cette œuvre par l'abondance des rythmes poétiques, dont nous avons étudié les plus significatifs, ainsi que par la grande fréquence des phonopoétismes — deux traits qui plaident nettement en faveur d'une oralité du texte. Or plusieurs passages attestent notamment une concentration véritablement impressionnante de ces poétismes rythmiques ou phonétiques. Il en est ainsi, ponctuellement, de passages narratifs à teneur dramatique, ou de discours de personnages au ton solennel. Mais il en est surtout ainsi, et ce de façon essentielle, de pans entiers de *logoi* ethnographiques — au premier rang desquels figure le *logos* égyptien, le plus rythmé de tous et notamment le plus trochaïque.

Il est en conséquence extrêmement probable que la composition des *logoi* originels, visant comme elle le fait à la plus grande expressivité possible sur la base de ressources phonétiques, syntaxiques, rythmiques d'une part, de l'autre sur la mise en scène *apodictique* du narrateur hérodotéen, ait été conçue en vue de prestations orales qui pourraient bien avoir révélé Hérodote. Quant à la présence de ces phénomènes dans les autres parties de l'œuvre, si elle participe sans doute d'une esthétique définie par ces premiers *logoi* et représente en elles une marque caractéristique du style hérodotéen, elle s'intègre cependant dans des problématiques historiques et littéraires différentes ; elle relève, dirons-nous, d'une oralité virtuelle de l'écrit.

On peut suivre alors le chemin qui mène des silences sonores du livre II, dictés par le secret et la sacralité des choses égyptiennes et formulés sur un majestueux rythme dactylique, à l'oralité silencieuse et non moins solennelle des discours gnomiques du livre VII, tout empreints de pensée poétique.

Bibliographie

I. Editions, traductions et commentaires

A. Hérodote

ASHERI, D., *Erodoto, Le Storie.* Introduzione generale di David Asheri. *Libro I : la Lidia e la Persia*, testo e commento a cura di David Asheri, traduzione di Virginio Antelami, Milan, 1988.

ASHERI, D. – MEDAGLIA, S. M., *Erodoto, Le Storie. Libro III : la Persia*, introduzione e commento di David Asheri, testo critico di Silvio M. Medaglia, traduzione di Augusto Fraschetti, Milan, 1990.

ASHERI, D. – CORCELLA, A., *Erodoto, Le Storie. Libro VIII : la vittoria di Temistocle*, a cura di David Asheri e Aldo Corcella, traduzione di Augusto Fraschetti ; commento aggiornato da Pietro Vannicelli, Milan, 2003.

—, *Erodoto, Le Storie. Libro IX : la battaglia di Platea*, a cura di David Asheri e Aldo Corcella, traduzione di Augusto Fraschetti ; commento aggiornato da Pietro Vannicelli, Milan, 2006.

BÄHR, J. Ch. F. – HOFFMANN, L., *Herodot. Neun Bücher zur Geschichte*, Berlin, 1898 / 2007.

BALASCH, M., éd. et trad., *Heródoto, Historia*, Madrid, 1999, 4ème éd. 2006.

BARGUET, A., éd. et trad., *Hérodote, L'Enquête*, 2 vol., 1964, rééd. 1985 / 1990.

BROADHEAD, H. D., éd., *The* Persae *of Aeschylus*, Cambridge, 1960.

CORCELLA, A. – MEDAGLIA, S. M., *Erodoto, Le Storie. Libro IV : la Scizia e la Libia*, introduzione e commento di Aldo Corcella, testo critico di Slivio M. Medaglia, traduzione di Augusto Fraschetti, Milan, 1993.

DE SELINCOURT, A. – MARINCOLA, J., *Herodotus. The Histories*, Londres, 1996.

FLOWER, M. A. – MARINCOLA, J., éd., *Herodotus Histories, Book IX*, Cambridge, 2002.

HOW, W. W. – WELLS, J., *A Commentary on Herodotus*, 2 vol., Oxford, 1912.

HUDE, C., *Herodoti Historiae*, 2 vol., Oxford, 1926.

IZZO D'ACCINNI, A. – CASSOLA, F. – FAUSTI, D., *Erodoto. Storie*, 4 vol., Milan, 1924.

JACOB, Ch. – LEGRAND, Ph.-E., *Hérodote. L'Egypte. Histoires, II*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, introduction et notes par Ch. Jacob, 1997.

LEGRAND, Ph.-E., *Hérodote. Histoires*, 11 vol. (introduction, livres I à IX, index), Paris, 1932-1954.

LLOYD, A. B., *Erodoto, Le Storie*. *Libro II : l'Egitto*, introduzione, testo e commento a cura di Alan B. Lloyd, traduzione di Augusto Fraschetti, Milan, 1989.

NENCI, G., *Erodoto, Le Storie. Libro V : la rivolta della Ionia*, a cura di Giuseppe Nenci, Milan, 1994.

—, *Erodoto, Le Storie. Libro VI : la battaglia di Maratona*, a cura di Giuseppe Nenci, Milan, 1998.

ROSEN, H. B., *Herodoti Historiae, vol. I, libros I-IV continens*, Stuttgart-Leipzig, 1987 ; *vol. II, libros V-IX continens, indicibus criticis adiectis*, Stuttgart-Leipzig, 1997.

SCHRADER, C., éd. et trad., *Heródoto, Historia, libros I-II*, Madrid, 1977.

STEIN, H., *Herodoti Historiae*, 2 vol., Berlin, 1869-71.

— *Herodotos*, 5 vol., Berlin, 1893-1902, rééd. 1962-63.

VAN GRONINGEN, B. A., *Herodotus' Historiën met inleiding en commentaar*, 5 vol., Leyde, 1949-1959.

B. Corpus secondaire

1. Poésie épique

ALLEN, Th. W., *Homeri Opera. Tomus V*, Oxford, 1912.

EDWARDS, M. W., *The Iliad : A Commentary. Volume V : Books XVII-XX*, Cambridge, 1991.

HAINSWORTH, B., *The Iliad : A Commentary. Volume III : Books IX-XII*, Cambridge, 1993.

HESIODE, *Théogonie. Les Travaux et les Jours. Le Bouclier*, éd. et trad. de P. MAZON, PARIS, 1928, rééd. 2002.

HEUBECK, A. – WEST, S. – HAINSWORTH, J. B., *A Commentary on Homer's Odyssey. Volume I : Introduction and Books I-VIII*, Oxford, 1988.

HEUBECK, A. – HOEKSTRA, A., *A Commentary on Homer's Odyssey. Volume II : Books IX-XVI*, Oxford, 1989.

HOMERE, *Iliade*, éd. et trad. de P. MAZON, Paris, 4 vol., 1937-38 ; rééd., avec préface de J.-P. Vernant et notes d'H. Monsacré, Paris, 3 vol., 1998.

HOMERE, *Odyssée*. *« Poésie homérique »*, éd. et trad. de V. BÉRARD, Paris, 3 vol., 1924 ; rééd., avec introduction d'E. Cantarella et notes de S. Milanezi, Paris, 3 vol., 2001-02.

HOMERE, *L'Iliade*, trad. F. Mugler, Paris, 1995.

HOMERE, *L'Odyssée*, trad. Ph. Jaccottet, Paris, 1955, rééd. 1982, 2004.

JANKO, R., *The Iliad : A Commentary. Volume IV : Books XIII-XVI*, Cambridge, 1994.

KINKEL, G., *Epicorum Graecorum fragmenta*, Leipzig, 1877.

KIRK, G. S. (éd.), *The Iliad : A Commentary*. *Volume I : Books I-IV*, Cambridge, 1985 ; *Volume II : Books V-VIII*, Cambridge, 1990.

MERKELBACH, R. – WEST, M. L., *Fragmenta Hesiodea*, Oxford, 1967.

RICHARDSON, N. J., *The Iliad : A Commentary. Volume VI : Books XXI-XXIV*, Cambridge, 1993.

RUSSO, J. – FERNANDEZ-GALLANO, M. – HEUBECK, A., *A Commentary on Homer's Odyssey. Volume III : Books XVII-XXIV*, Oxford, 1992.

2. Poésie iambique, lyrique et élégiaque

BACCHYLIDE, *Dithyrambes, épinicies, fragments*, éd. et trad. de J. IRIGOIN, Paris, 1993.

PINDARE, *Olympiques. Pythiques. Néméennes. Isthmiques et fragments*, éd. et trad. d'A. Puech, Paris, 4 vol., 1922-23, rééd. 2003.

—, *Œuvres complètes*, trad. et présentation de J.-P. SAVIGNAC, Paris, 2004.

WEST, M. L., *Iambi et Elegi Graeci ante Alexandrum cantati*, Oxford, 1971, rééd. 1998.

3. Poésie tragique

BROADHEAD, H. D., éd., *The Persae of Aeschylus*, Cambridge, 1960.

ESCHYLE, *Tragédies*, éd. et trad. de P. MAZON, Paris, 2 vol., 1925.

—, *Les Perses*, présentation par D. SONNIER, trad. par D. Sonnier et B. Donné, Paris, 2000.

EURIPIDE, *Tragédies*, éd. et trad. de L. MÉRIDIER, H. GRÉGOIRE, L. PARMENTIER et F. JOUAN, Paris, 7 vol., 1927-2000.

—, *Tragédies complètes*, trad. de M. DELCOURT-CURVERS, Paris, 2 vol., 1962.

NAUCK, A., *Tragicorum Graecorum fragmenta*, Leipzig, 1889, rééd. Hildesheim, 1964.

PAGE, D., éd., *Aeschyli septem quae supersunt tragoedias*, Oxford, 1972.

RADT, S., *Tragicorum Graecorum fragmenta*, Göttingen, vol. 3 et 4, 1977-1985.

SNELL, B., *Tragicorum Graecorum fragmenta*, Göttingen, vol. 1, 1971.

SOPHOCLE, *Tragédies*, éd. d'A. DAIN et trad. de P. MAZON, Paris, 3 vol., 1955-1960, rééd. 2002.

4. Prose grecque

BURNET, J., éd., *Platonis Opera*, Oxford, 5 vol., 1901-1903, rééd. 1961-62.

DIELS, H. – KRANZ, W., *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 6ème éd., Berlin, 1951.

DUKE, E. A., éd., *et al*., *Platonis Opera. Tomus I*, Oxford, 1995.

JACOBY, F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Leyde, 1923-1958.

MARCHANT, E. C., *Xenophontis opera omnia*, 5 vol., 2ème éd., Oxford, 1921.

KILBURN, K., *Lucian*, vol. 6, Cambridge, 1959.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, éd. et trad. de J. DE ROMILLY, Paris, 4 vol., 1953, rééd. 2009, avec introductions et notes de C. MOSSÉ.

5. Critique littéraire

ARISTOTE, *Poétique*, éd., trad., introduction et notes de B. GERNEZ, Paris, 1997.

—, *Poétique*, trad., introduction et notes de M. MAGNIEN, Paris, 1990.

—, *Rhétorique*, éd. et trad. de M. DUFOUR et A. WARTELLE, Paris, 3 vol., 1960-1973.

DEMETRIOS DE PHALERE, *Du Style*, éd. et trad. de P. CHIRON, Paris, 1993.

HERMOGENE DE TARSE, *Corpus Rhetoricum*, éd. et trad. de M. PATILLON, Paris, 2008.

[LONGIN], *Du Sublime*, éd. et trad. de H. LEBÈGUE, Paris, 1939, rééd. 2003.

LONGIN, *Du Sublime*, trad., présentation et notes de J. PIGEAUD, Paris, 1991, rééd. 1993.

II. Instruments

ADRADOS, F. R., *Historia de la lengua griega*, Madrid, 1999.

BAILLY, A., *Dictionnaire grec-français*, édition revue par L. Séchan et P. Chantraine, Paris, 1950.

BECHTEL, F., *Die Griechischen Dialekte, vol. III. Der ionische Dialekt*, Berlin, 1921, rééd. 1963.

BENVENISTE, E., *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, 2 vol., Paris, 1969.

BIZOS, M., *Syntaxe grecque*, Paris, 1961, rééd. 1981.

BUCK, C. D., *The Greek Dialects*, Chicago, 1955.

CANFORA, L., *Histoire de la littérature grecque d'Homère à Aristote*, traduit de l'italien par D. Fourgoux, Paris, 1994.

CARRIERE, J., *Stylistique grecque. L'usage de la prose attique*, Paris, 3ème éd. 1983.

CHANTRAINE, P., *Morphologie historique du grec*, Paris, 2ème éd. 1964.

—, *Grammaire homérique. Tome I, Phonétique et morphologie*, Paris, 1958, rééd. 1973.

—, *Grammaire homérique. Tome II, Syntaxe*, Paris, 1953, rééd. 1986.

—, *DELG = Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968 ; nouvelle édition mise à jour, avec un *Supplément*, sous la direction d'Alain Blanc, Charles de Lamberterie, Jean-Louis Perpillou, 1999.

COOPER, G. L., *Early Greek Poetic and Herodotean Syntax*, vol. 3 et 4, Ann Arbor 2002.

DAIN, A., *Traité de métrique grecque*, Paris, 1965.

DENNISTON, J. D., *Greek Prose Style*, Oxford, 1952.

—, *The Greek Particles*, Oxford, 1954.

DINDORF, W., *Lexicon Aeschyleum*, Leipzig, 1876.

DUBOIS, J. *et al*., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, 1994.

DUCROT, O. – TODOROV, T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, 1972.

DUCROT, O. – SCHAEFFER, J.-M., *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, 1995.

EBELING, H., *Lexicon Homericum*, Hildesheim, 1880-1885.

ELLENDT, F. Th., *Lexicon Sophocleum*, Hildesheim, 1872.

FAVRE, Ch., *Thesaurus verborum quae in titulis ionicis leguntur cum Herodoteo sermone comparatus*, Heidelberg, 1914.

FONTANIER, P., *Les Figures du discours*, Paris, 1821-1830, rééd. avec une introduction de G. Genette, 1977.

HOFINGER, M., *Lexicon Hesiodeum index inversus*, Leyde, 1973.

HOFFMANN, O., *Die Griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen dargestellt. III. Der Ionische Dialek*, Göttingen, 1891.

HOFFMANN, O. – DEBRUNNER, A. – SCHERER, A., *Geschichte der griechischen Sprache*, Berlin, 1969.

HUMBERT, J., *Syntaxe grecque*, Paris, 3ème éd. 1960.

KÜHNER, R. – GERTH, F., *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. II. Satzlehre*, Hanovre-Leipzig, 1898-1904.

LEJEUNE, M., *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972, rééd. 1987.

LSJ = LIDDELL, H. G. – SCOTT, R., *A Greek-English Lexicon*, revised and augmented throughout by H. S. Jones, with the assistance of R. McKenzie, Oxford, 9th ed., with a supplement, 1968.

MEILLET, A., *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1913, 8ème éd. 1965.

PALMER, L. R., *The Greek Language*, Oxford, 1980.

POWELL, J. E., *A Lexicon to Herodotus*, Cambridge, 1938.

SCHMID., W. – STÄHLIN, O., *Geschichte der griechischen Literatur*, 550-673, Munich, 1934.

SCHRADER, C., *Concordantia Herodotea*, 5 vol., Hildesheim, 1996.

SCHWYZER, E., *Dialectorum graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig, 1923.

SCHWYZER, E. – DEBRUNNER, A., *Griechische Grammatik. II. Syntax und syntaktische Stilistik*, Munich, 1950.

SLATER, W. J., *Lexicon to Pindar*, Berlin, 1969.

SNELL, B., éd., *Lexikon des frühgriechischen Epos*, Göttingen, 1955-.

WEST, M. L., *Greek Metre*, Oxford, 1984.

III. Ouvrages

ALY, W., *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen. Eine Untersuchung über die volkstümlichen Elemente der altgriechischen Prosaerzählung*, Göttingen, 1921 ; 2., durchgesehene Auflage besorgt und mit einem Nachwort versehen von Ludwig Huber, 1969.

BADER, F., *Anagrammes et allitérations*, Paris-Louvain, 1993.

—, *Aspects de l'hermétisme d'Homère. Phonologie poétique (allitérations, inventaires phonologiques et prosodiques) et liages en composition discontinue*, Paris, 1997-98.

BAKKER, E. J. – DE JONG, I. J. F. – VAN WEES, H., éd., *Brill's Companion to Herodotus*, Leyde-Boston-Cologne, 2002.

BECK, I., *Die Ringkomposition bei Herodot und ihre Bedeutung für die Beweistechnik*, Hildesheim, 1971.

BLANC, A. – DUPRAZ, E., éd., *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin. Langues et cultures anciennes* 9, 2007.

BOEDEKER, D., éd., *Herodotus and the Invention of History*, *Arethusa* 20, 1987.

BREDOW, F. J. C., *Quaestionum criticarum de dialecto herodotea libri quattuor*, Leipzig, 1846.

COHEN, J., *Structure du langage poétique*, Paris, 1966.

DE QUINCEY, Th., « Philosophy of Herodotus », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, 1842 ; traduction française de F. Théron : *Philosophie d'Hérodote*, Lagrasse, 2009.

DEWALD, C. – MARINCOLA, J., éd., *The Cambridge Companion to Herodotus*, Cambridge, 2006.

DIK, H. J. M., *Word order in ancient Greek : a pragmatic account of word order variation in Herodotus*, Amsterdam, 1995.

DUMEZIL, G., *Mythe et épopée I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, 1968, rééd. 1986.

DUMORTIER, J., *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Paris, 1935, rééd. 1975.

ERBSE, H., *Studien zum Verständnis Herodots*, Berlin – New York, 1992.

EVANS, J. A. S., *Herodotus, Explorer of the Past. Three Essays*, Princeton, 1991.

FOHL, H., *Tragische Kunst bei Herodot*, Leipzig, 1913.

FORNARA, Ch. W., *Herodotus. An Interpretative Essay*, Oxford, 1971.

FÖRSTEMANN, A. G., *De vocabulis quae videntur esse apud Herodotum poeticis*, Parthenopoli, 1892.

FOWLER, R., éd., *The Cambridge Companion to Homer*, Cambrige, 2004.

GENETTE, G., *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, 1976.

— 1982, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982.

GOULD, J. 1989, *Herodotus*, Londres, 1989.

HABERLE, J. 1938, *Untersuchungen über den ionischen Prosastil*, Munich, 1938.

HARTOG, F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980, rééd. 2001.

HELLMANN, F., *Herodots Kroisos-Logos*, Berlin, 1934.

HEMMERDINGER, B., *Les manuscrits d'Hérodote et la critique verbale*, Gênes, 1981.

HOFER, C., « Über die Verwandtschaft des herodotischen Stiles mit dem homerischen », Prog. Meran, 1878.

IMMERWAHR, H. R., *Form and Thought in Herodotus*, Cleveland, 1966.

LANG, M. L., *Herodotean Narrative and Discourse*, Cambridge, 1984.

LILJA, S., *On the Style of the Earliest Greek Prose*, Helsinki, 1968.

MARTIN, G., *Ring Composition and Related Phenomena in Herodotus*, http://faculty.washington.edu/garmar/RingCompositionHerodotus.pdf, 2004.

MORRIS, I. – POWELL, B., éd., *A New Companion to Homer*, Leyde – New York – Cologne, 1997.

MÜLLER, D., *Satzbau, Satzgliederung und Satzverbindung in der Prosa Herodots*, Meisenheim, 1980.

MYRES, J. L., *Herodotus, Father of History*, Oxford, 1953.

NORDEN, E., *Die Antike Kunstsprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig, 1898 = *La prosa d'arte antica, dal VI secolo A.C. all'età della rinascenza*. Edizione italiana a cura di B. H. Campana, Rome, 1986.

PARRY, M., *L'épithète traditionnelle dans Homère. Essai sur un problème de style homérique*, Paris, 1928.

PINAULT, G.-J. – PETIT, D., éd., *La langue poétique indo-européenne. Actes du Colloque de travail de la Société des Etudes indo-européennes (Indogermanische Gesellschaft / Society for Indo-European Studies). Paris, 22-24 octobre 2003*, Louvain-Paris, 2006.

POWELL, J. E., *The History of Herodotus*, Cambridge, 1939 ; rééd. Amsterdam, 1967.

ROMM, J., *Herodotus*, New Haven-Londres, 1998.

ROSEN, H. B., *Eine Laut- und Formenlehre der herodotischen Sprachform*, Heidelberg, 1962.

STEINGER, G., *Epische Elemente im Redenstil des Herodot*, Diss. Kiel, 1957.

THOMAS, R., *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge, 2000.

UNTERSTEINER, M., *La lingua di Erodoto*, Bari, 1948.

WATKINS, C., *How To Kill A Dragon. Aspects of Indo-European Poetics*, Oxford, 1995.

IV. Articles et chapitres d'ouvrages

ADRADOS, F. R., « Introducción », in C. Schrader, *Heródoto, Historia, libros I-II*, Madrid, 1977.

ALBERTI, G. B., « Note ad alcuni manoscritti di Erodoto », *Maia* 12, 1960, 331-345.

—, « I papiri e l' 'archetipo' di Erodoto », *Prometheus* 9, 1983, 193-196.

—, « Ancora sulla tradizione manoscritta erodotea », *BollClass* s. 3, 19, 1998, 3-8.

—, « Alcuni *recentiores* di Erodoto », *BollClass* s. 3, 20, 1999, 3-9.

ALY, W., « Ein Beitrag zur Textgeschichte Herodots », *RhM* 64, 1909, 591-600.

—, « Herodots Sprache », *Glotta* 15, 1927, 84-117.

—, « Formprobleme der frühen griechischen Prosa », *Philologus, Suppl*. 21, 1929.

ARMAYOR, O. K., « The Homeric Influence on Herodotus' Story of the Labyrinth », *CB* 54, 1977-78, 68-72.

—, « Herodotus' Catalogue of the Persian Empire in the Light of the Monuments and the Greek Literary Tradition », *TAPhA* 108, 1978, 1-9.

ASSMANN, M. M., « De vocabulis quibus Herodotus in singulis operis sui partibus mentem animumque significat », *Mnem*. 54, 1926, 118-129.

AVERY, H., « A Poetic Word in Herodotus », *Hermes* 107, 1979, 1-9.

BAKKER, E. J., « The Study of Homeric Discourse », in Morris – Powell, 1997, 284-304.

—, « The Making of History : Herodotus' *Historiês Apodexis* », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 3-32.

—, « The Syntax of *Historiê* : How Herodotus Writes », in Dewald – Marincola, 2006, 92-102.

BAKKER, W. F., « A Remark on the Use of the Imperfect and the Aorist in Herodotus », *Mnem*. 21, 1968, 22-28.

BANNIER, W., « Wiederholungen bei älteren griechischen und lateinischen autoren », *RhM* 69, 1914, 491-514.

BARBELENET, D., « Sur la place de γίνομαι dans la phrase d'Hérodote », *MSL* 19, 1916, 105-114.

BLÜMNER, H., « Die Metapher bei Herodotos », *Neue Jahrb. f. Phil*. 143, 1891, 9-52.

BODELLI, T., « Interpretazione di ἀρά / ἀράομαι », *ASNP* 15, 1946, 75-93.

BOEDEKER, D., « Herodotus's Genre(s) », in M. Depew – D. Obbink (éd.), *Matrices of Genre : Authors, Canons and Society*, 2000, 97-114.

—, « Epic Heritage and Mythical Patterns in Herodotus », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 97-116.

BOUVIER, D., « L'*Iliade* d'Hérodote », Europe n° 945-946, 2008, 74-86.

BOWIE, E. L., « Ancestors of Historiography in Early Greek Elegiac and Iambic Poetry ? », in Luraghi, N., *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, 2001, 45-66.

CAGNAZZI, S., « Tavola dei 28 logoi di Erodoto », *Hermes* 103 (4), 1975, 385-423.

CALAME, C., « La prose d'Hérodote : discours historique ou récit poétique ? », in id., *Le Récit en Grèce ancienne*, Paris, 1986, 111-137.

CARNOY, A., « Procédés rythmiques dans la prose d'Hérodote », *MB* 19-24, 1920, 90-103.

CASKEY, J. L., « Herodotus and Homer », *CW* 35, 1941/42, 267.

CHIASSON, Ch. C., « Tragic Diction in Herodotus : Some Possibilities », *Phoenix* 36, 1982, 156-161.

—, « The Herodotean Solon », *GRBS* 27, 1986, 249-262.

—, « An Ominous Word in Herodotus », *Hermes* 111, 1983, 115-118.

—, « Herodotus' Use of Attic Tragedy in the Lydian *Logos* », *ClAnt* 22, 2003, 5-35.

CLARK, M. W., « Formulas, Metre and Type-scenes », in R. Fowler, éd., 2004.

COBET, C. G., « Herodotea », *Mnem*. s. 2, 10, 1882, 400-413.

COBET, J., « Philologische Stringenz und die Evidenz für Herodots Publikations-datum », *Athenaeum* n. s. 65, 1987, 508-511.

COLONNA, A., « De Herodoti memoria », *BollClass* n.s. 1, 1945, 41-83.

—, « Erodoto », *Paideia* 1, 1946, 341-353.

—, « Per una edizione di Erodoto », *Paideia* 43, 1988, 189-195.

COOPER, G. L., « Intrusive Oblique Infinitives in Herodotus », *TAPhA* 104, 1974, 23-76.

DAVIDSON, M., « Object Position in Herodotus », *Glotta* 74, 1997-98, 146-158.

DE JONG, I. J. F., « Homer and Narratology », in Morris – Powell, 1997, 305-325.

—, « Aspects narratologiques des *Histoires* d'Hérodote », *Lalies* 19, 1999, 217-275.

—, « Narrative Unity and Units », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 245-266.

DELCROIX, K. – GIANNATTASIO ANDRIA, R., « Herodotos Recited in the Alexandrian Theatre ? A Puzzling Page on Hellenistic Performance (Athen. XIV 620D) », *AncSoc* 28, 1997, 121-147.

DE SANCTIS, G., « La composizione della storia di Erodoto », *RFIC* 54, 289-309.

DEWALD, C., « Narrative Surface and Authorial Voice in Herodotus' *Histories* », *Arethusa* 20, 1987, 147-170.

DEWALD, C. – KITZINGER, R., « Herodotus, Sophocles and the Woman who Wanted her Brother Saved », in Dewald – Marincola, 2006, 122-129.

DILLERY, J., « Herodotus' Proem and Aristotle, *Rhetorica* 1409a », *CQ* 42, 1992, 525-528.

DOWDEN, K., « The Epic Tradition in Greece », in R. Fowler, 2004, 188-205.

DREWS, R., « Herodotus' Other Logoi », *AJPh* 91, 1970, 181-191.

DUNN, G., « Syntactic Word Order in Herodotean Greek », *Glotta* 66, 1988, 63-79.

EDWARDS, M. W., « Homeric Style and Oral Poetics », in Morris – Powell, 1997, 261-283.

ELENA, C., « Echi teognidei nel *tripolitikos* di Erodoto », in *Poleis e Politeai*, Turin, 2004, 105-131.

ERBSE, H., « Anmerkungen zu Herodot », *Glotta* 39, 1961, 215-230.

EVANS, J. A. S., « Herodotus' Publication Date », *Athenaeum* 57, 1979, 145-149.

—, « Herodotus 9.73.3 and the Publication Date of the *Histories* », *CPh* 82, 1987, 226-228.

FISCHER, P., « Zur Stellung des Verbums im Griechischen », *Glotta* 13, 1924, 1-11 & 189-205.

FLORY, S., « Who Read Herodotus' *Histories* ? », *AJPh* 101, 1980, 12-28.

FOLEY, J. M., « Epic as Genre », in R. Fowler, éd., 2004.

FORD, A., « Epic as Genre », in Morris – Powell, 1997, 396-414.

FORNARA, Ch. W., « Evidence for the Date of Herodotus' Publication », *JHS* 91, 1971, 25-34.

FOWLER, R., « Herodotus and his Prose Predecessors », in Dewald – Marincola, 2006, 29-45.

GENETTE, G., « Langage poétique, poétique du langage », in *Figures II*, Paris, 1969, 123-153.

GIRAUDEAU, M., « L'héritage épique chez Hérodote », *BAGB*, 1984, 4-13.

GONDA, J., « A Remark on 'Periphrastic' Constructions in Greek », *Mnem*. 12, 1959, 97-112.

GRAY, V., « Short Stories in Herodotus' *Histories* », in Bakker – De Jong – van Wees, 2002, 291-317.

GRIFFIN, J., « The Speeches », in R. Fowler, éd., 2004.

—, « Herodotus and Tragedy », in Dewald – Marincola, 2006, 46-59.

GRIFFITHS, A., « Stories and Storytelling in the *Histories* », in Dewald – Marincola, 2006, 130-144.

GUZIE, T. W., « Poetic Element in Herodotus' Speeches », *CJ* 50, 1954/55, 326-328.

HARTOG, F., « Hérodote », in J. Brunschwig – G. Lloyd, *Le Savoir grec*, Paris, 1996, 702-707.

— « The Invention of History : the Pre-History of a Concept from Homer to Herodotus », *History and Theory* 39, 2000, 384-395.

HARRISON, Th., « Herodotus' Conception of Foreign Languages », *Histos* 2, 1998 : www.dur.ac.uk/Classics/histos.

HARTMANN, F., « Über die Grundlagen für die Beurteilung von Herodots Dialekt », *ZVS* 60, 1933, 89-113.

HEMMERDINGER, B., « Note sur les manuscrits d'Hérodote », *CQ* n. s. 4, 1954, 185-186.

—, « L'ecdotique d'Hérodote », *Maia* 13, 1961, 124-125.

HERINGTON, J., « The Poem of Herodotus », *Arion* s. 3, 1, 1991, 5-16.

—, « The Closure of Herodotus' *Histories* », *ICS* 16, 1991, 149-160.

HOLLMANN, A., « *Epos* as Authoritative Speech in Herodotos' *Histories* », *HSPh* 100, 2000, 207-225.

—, « The Manipulation of Signs in Herodotos' *Histories* », *TAPhA* 135 (2), 2005, 279-327.

HORNBLOWER, S., « Herodotus' Influence in Antiquity », in Dewald – Marincola, 2006, 306-318.

HORROCKS, G., « Homers's Dialect », in Morris – Powell, 1997, 193-217.

HUNZINGER, Ch., « La notion de θῶμα chez Hérodote », *Ktèma* 20, 1995, 47-70.

JAKOBSON, R., « Qu'est-ce que la poésie ? », in *Huit questions de poétique*, Paris, 1977.

—, « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie », *ib*., Paris, 1977.

—, « Structures linguistiques subliminales en poésie », *ib*., Paris, 1977.

JACOBY, F., « Herodotos », *RE* Suppl. II, 1913, 205-520.

JOHNSON, W. A., « Oral Performance and the Composition of Herodotus' Histories », *GRBS* 35, 1994, 229-254.

KAHANE, A., « Quantifying Epic », in Morris – Powell, 1997, 326-342.

KEIL, F., « Untersuchungen zum Perfektgebrauch Herodots », *Glotta* 41, 1963, 10-51.

KERSCHENSTEINER, J., « Zum Gebrauch der Parenthese bei Herodot », *MSS* 17, 1964, 29-50.

KRISCHER, T., « Herodots Prooimion », *Hermes* 93, 1965, 159-167.

KUCH, H., « Narrative Strategie bei Herodot », *Eikasmos* 6, 1995, 57-65.

LANG, M. L., « Participial Motivation in Thucydides », *Mnem*. s. 4, 48, 1995, 48-65.

LATEINER, D., « Nonverbal Communication in the *Histories* of Herodotus », *Arethusa* 20, 1987, 83-119.

—, « The Style of Herodotus : A Case Study », *CW* 95, 2001-02, 363-371.

— « The *Iliad* : An Unpredictable Classic », in R. Fowler, éd., 2004.

LATTIMORE, R., « The Wise Adviser in Herodotus », *CPh* 34, 1939, 24-35.

—, « The Composition of the *History* of Herodotus », *CPh* 53, 1958, 9-21.

LEY, G. K. H., « Ὑποκρίνεσθαι in Homer and Herodotus, and the Function of the Athenian Actor », *Philologus* 127, 1983, 13-29.

LOPEZ EIRE, A., « En torno a la lengua del *Corpus Hippocraticum* », *Emérita* 52, 1984, 325-354.

MACQUEEN, J. G., « The Ἀσσύριοι Λόγοι and their Position in the *Histories* », *CQ* n. s. 28, 1978, 284-291.

MACURDY, G. H., « A Note on the Vocative in Herodotus and in Homer », *CPh* 7, 1912, 77-78.

MANSOUR, K., « Séquences dactyliques dans la prose d'Hérodote. Hexamètres, homérismes, formules », in Blanc – Dupraz, 2007, 151-162.

—, « Hérodote, le grec et les langues étrangères », à paraître.

MARINCOLA, J., « Herodotean Narrative and the Narrator's Presence », *Arethusa* 20, 1987, 121-137.

—, « Herodotus and the Poetry of the Past », in Dewald – Marincola, 2006, 13-28.

Mc KAY, L. A., « A Hidden Lyric Fragment in Herodotus », *CJ* 36, 1940, 102-104.

McNEAL, R. A., « On Editing Herodotus », *AC* 52, 1983, 110-129.

MOLES, J., « Herodotus and Athens », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 33-52.

MORIN, P., « Preferential Treatments of Words in the Greek Clause », *TAPhA* 92, 1961, 358-371.

MUNSON, R. V., « Herodotus' Use of Prospective Sentences and the Story of Rhampsinitus and the Thief in the *Histories* », *AJPh* 114, 1993, 27-44.

—, « *Anankê* in Herodotus », *JHS* 121, 2001, 30-50.

NAGY, G., « Herodotus the Logios », *Arethusa* 20, 1987, 175-184.

NAIDEN, F. S., « The Prospective Imperfect in Herodotus », *HSCPh* 99, 1999, 135-149.

OSTWALD, M., « Herodotus and Athens », *ICS* 16, 1991, 137-148.

—, « Tragedians and Historians », *SCI* 21, 2002, 9-25.

PARKE, H. W., « Citation and Recitation : A Convention in Early Greek Historians », *Hermathena* 67, 1946, 80-92.

PEARCE, T. E. W., « 'Epic Regression' in Herodotus », *Eranos* 79, 1981, 87-90.

PELLICCIA, H., « Sappho 16, Gorgias' *Helen*, and the preface to Herodotus' *Histories* », *YCS* 29, 1992, 63-82.

PELLING, C., « Speech and Narrative in the *Histories* », in Dewald – Marincola, 2006, 103-121.

PEREZ-CANIZARES, P., « El sintagma ἕως ἐς con acusativo en Heródoto 4.42.2 », *Silenio* 21, 1995, 227-231.

PERNOT, L., « Le plus panégyrique des historiens », *Ktèma* 20, 1995, 125-136.

PISANI, V., « Storia della lingua greca », in *Enciclopedia Classica*, Sezione II, volume V, tomo I, cap. V : « La prosa, dalle origini a Demostene », 1968, 93-112.

POGHIRC, E., « Homer şi opera sa în istoriile lui Herodot », *StudClas* 19, 1980, 7-18.

POWELL, J. E., « Studies on the Greek Reflexive – Herodotus », *CQ* 27, 1933, 208-221.

—, « Studies on the Greek Reflexive – Thucydides », *CQ* 28, 1934, 159-174.

—, « Notes on Herodotus », *CQ* 29, 1935, 72-82.

—, « Notes on Herodotus – II. », *CQ* 29, 1935, 150-163.

—, « A Peculiarity of Syntax in Herodotus », *CR* 49, 1935, 171.

—, « Puns in Herodotus », *CR* 51, 1937, 103-105.

—, « Notes on Herodotus – III. », *CQ* 32, 1938, 211-219.

—, « A Matter of Accent », *CR* 52, 1938, 163-164.

RAAFLAUB, K. A., « Philosophy, Science, Politics : Herodotus and the Intellectual Trends of his Time », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 149-186.

RAUBITSCHEK, A., « Ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά », *REA* 41, 1939, 217-222.

REDONDO, J., « Observacions sobre la riquesa estilística de les *Històries* d'Heròdot », *Itaca* 3, 1987, 37-46.

RENGAKOS, A., « Epic Narrative Technique in Herodotus' *Histories* », *Sem. Rom.* 4, 2001, 253-270.

RICHARDS, J. F. C., « Final Nu in Herodotus and Ionic Inscriptions », *HSCPh* 46, 1935, 37-41.

RIEKS, R., « Eine tragische Erzählung bei Herodot (*Hist*. 1.34-45) », *Poetica* 7, 1975, 23-44.

RIJKSBARON, A., « Sur quelques différences entre οὗτος ὁ + substantif, οὗτος δὲ ὁ + substantif, ὁ δὲ + substantif + οὗτος chez Hérodote », *Lalies* 12, 1992, 119-130.

ROSENMEYER, H. G., « History or Poetry ? The Example of Herodotus », *Clio* 11, 1982, 239-259.

RÖSLER, W., « The *Histories* and Writing », in Bakker – De Jong – van Wees, 2002, 79-94.

RUSSO, J., « The Formula », in Morris – Powell, 1997, 238-260.

SAERENS, C., « Le pronom relatif chez Hérodote : forme et emploi », *MSS* 36, 1977, 73-96.

SAID, S., « Herodotus and Tragedy », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 117-147.

SANSONE, D., « The Date of Herodotus' Publication », *ICS* 10, 1985, 1-9.

SCHEIN, S. L., « The *Iliad* : Structure and Interpretation », in Morris – Powell, 1997, 345-359.

SCHICK, C., « Studi sui primordi della prosa greca », *AGI* 40, 1955, 89-135.

—, « Appunti per una storia della prosa greca. 3. La lingua di Erodoto », *Atti dei Lincei. Memorie*, s. 8, 7, 1956, 345-395.

SCHWARTZ, M. « The Gathas and Other Old Avestan Poetry », in Pinault – Petit, 2006, 459-498.

SCODEL, R., « The Story-teller and his Audience », in R. Fowler, éd., 2004.

SEDGWICK, W. B., « The Use of the Imperfect in Herodotus », *CQ* n.s. 7, 1957, 113-117.

SEGAL, Ch., « Croesus on the Pyre : Herodotus and Bacchylides », *Wiener Studien* n. f. 5, 1971, 39-51.

SHAPIRO, S. O., « Herodotus and Solon », *ClAnt* 15, 1996, 348-364.

—, « Proverbial Wisdom in Herodotus », *TAPhA* 130, 2000, 89-118.

SHIMRON, B., « Πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν », *Eranos* 71, 1973, 45-51.

SILK, M., « The *Odyssey* and its Explorations », in R. Fowler, éd., 2004.

SLINGS, S. R., « Oral strategies in the Language of Herodotus », in Bakker – de Jong – van Wees, 2002, 53-77.

STADTER, Ph., « Herodotus and the North Carolina Oral Narrative Tradition », *Histos* 1, 1997 : www.dur.ac.uk/Classics/histos.

STAHL, H. P., « Herodots Gyges-Tragödie », *Hermes* 96, 1968, 385-400.

—, « The Intellectual Milieu of Herodotus », in Dewald – Marincola, 2006, 60-75.

TICHY, E., « Zu Herodot 8.112.3 ἐκτέατο / ἐκτέετο / *ἐκτᾶτο », *Glotta* 56, 1978, 237-245.

TODOROV, T., « Le récit primitif : l'*Odyssée* », in id., *Poétique de la prose*, Paris, 1971, 21-32.

TRACY, S. V., « The Structures of the *Odyssey* », in Morris – Powell, 1997, 360-379.

TREWEEK, A. P., « The Demonstrative Adjectives in Herodotus », *Antichthon* 15, 1981, 26-35.

VENENCIE, J., « L'évolution de l'emploi du style indirect d'Homère à Hérodote », *BSTEC* 173-174, 1976, 23-27.

WATERS, K. H., « The Structure of Herodotos' Narrative », *Antichthon* 8, 1974, 1-10.

WEBER, L., « De vocabulo quodam Herodoteo ignoto », *PhW* 54, 1934, 1068-1071.

—, « Lectiones Herodoteae », *PhW* 57, 1937, 219-224.

—, « Nugae Herodoteae », *RFIC* 65, 1937, 377-381.

—, « Lectiones Herodoteae II », *PhW* 58, 1938, 445-448.

—, « Zwei Herodotvokabeln », *ZVS* 66, 1939, 226-232.

—, « Nugae Herodoteae II », *RFIC* 68, 1940, 272-276.

—, « Lectiones Herodoteae III », *PhW* 61, 1941, 235-238 & 285-288.

WEBSTER, T. B. L., « A Study of Greek Sentence Construction », *AJPh* 62, 1941, 385-415.

WEST, M., « Homer's Meter », in Morris – Powell, 1997, 218-237.

WOLFF, E., « Das Weib des Masistes », *Hermes* 92, 1964, 51-58.

V. Comptes rendus et bibliographies

ALONSO-NUÑEZ, J. M., Compte rendu de Flower – Marincola (2002), *JHS* 124, 2004, 183-184.

ALSINA, J. – VAQUE, J., « Ensayo de una bibliografía crítica de Heródoto », *EClás* 6, 1961, 99-127.

BERGSON, L., « Herodot 1937-1960 », *Lustrum* 11, 1966, 71-138.

BRIXHE, C., « Herodotus, *Historiae* I, éd. par H. B. Rosén, Leipzig 1987 (Bibliotheca Teubneriana), LXXXVIII + 458 p. », *BSL* 85, 1990, 115-116.

CATAUDELLA, M. R., « Herodotus, *Historiae*, vol. II libros V-IX continens, indicibus criticis adiectis, edidit H. B. Rosén, Stutgardiae et Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, 1997, pgg. XIV, 509 », *Sileno* 25, 1999, 387-390.

CORCELLA, A., « Su di una nuova edizione di Erodoto », *RFIC* 117, 1989, 235-251.

—, « *Herodotea*. In margine a *Herodoti Historiae. Vol. I libros I-IV continens. Edidit* Haiim B. Rosén, Leipzig 1987 », *ASNP* s. 3, 21, 1991, 491-536.

—, « Herodotus, *Historiae*, vol. II libros V-IX continens, indicibus criticis adiectis edidit Haiim B. Rosén (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana). Stutgardiae et Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri 1997, pp. XIV + 510 », *RFIC* 126, 1998, 76-85.

DEWALD, C. – MARINCOLA, J., « A Selective Introduction to Herodotean Studies », *Arethusa* 20, 1987, 9-40.

FEHLING, D., « A New Teubner of Herodotus », *CR* n. s. 39, 1989, 187-188.

FREUNDLICH, R., « *Herodoti Historiae*, Vol. I libri I-IV, ed. Haiim B. Rosén, Teubner Leipzig, 1987 », *SCI* 10, 1989-90, 134-140.

GEORGOUNTZOS, P. K., « *Herodoti Historiae*, Vol. I libri I-IV, ed. Haiim B. Rosén, Teubner Leipzig 1987, σελ. LXXXVIII + 458 », *Platon* 40, 1988, 141-145.

IRWIN, E., Compte rendu de Bakker – de Jong – van Wees (2002), *JHS* 123, 2003, 220-221.

McNEAL, R. A., « Rosén's Herodotus », *Klio* 71, 1989, 555-570.

PISANI, V., « Un nuovo libro sulla lingua erodotea », *Paideia* 19, 1964, 165-172.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE **7**

INTRODUCTION **9**

CHAPITRE I : PHONÉTIQUE ET MORPHOLOGIE POÉTIQUES **19**

I. POÉTISMES PHONÉTIQUES **19**
A. Allitérations 22
1. Allitérations en labiales 22
a) Allitérations en π 22
(i) Περὶ πολλοῦ / πλείστου ποιεῦμαι 23
(ii) Πληθεϊ πολλοί ; πλῆθος πολλόν 26
(iii) Πολὺ / πολλῷ + πλέων / πλεῖστος 30
(iv) Autres séquences allitérantes impliquant πολλός (ou des mots de la même famille) 34
(v) Πολλὸν / πολλῷ (τῶν) πάντων 38
(vi) Τὰ πολλὰ πάντα 39
(vii) Autres associations de πᾶς et πολλός ou mots de la même famille 40
(viii) Πᾶς et πρῶτος 41
(ix) Πάντων ποταμῶν / ποταμῶν πάντων 41
(x) Autres séquences allitérantes impliquant πᾶς 42
(xi) Πᾶν τὸ πρῆγμα / πᾶσαν τὴν πρῆξιν / πᾶσαν τὴν πάθην 43
(xii) Τὰ πάντα πρῆγματα / πάντα τὰ πρήγματα / τὰ πρήγματα πάντα 45
(xiii) Τὰ Περσέων πρῆγματα 46
(xiv) (Πάντα) τὰ παρεόντα πρήγματα / τὸ παρεὸν πρῆγμα 46
(xv) Πρήγματα πρήσσω 48
(xv bis) Πρῆγμα ποιῶ 49
(xvi) Πρήγματα παρέχω 49
(xvii) Autres séquences impliquant πρῆγμα 49
(xviii) Πᾶσαν προθυμίην / προθυμίην πλείστην (παρέχομαι) 50
(xviii bis) Πᾶσαν δαπάνην παρέχω 51
(xix) Πάθος πέπονθα 51
(xx) Πάσχω / ποιέω 52
(xxi) Παῖς et termes de la même famille 52
(xxii) Παῖς / πατήρ 53
(xxiii) Πόλις πεπόλισται / πόλιν πολιορκέομαι 54
(xxiv) Πένθος ποιεῦμαι 56
(xxv) Ποιέω 56
(xxv bis) Πάσχω 57
(xxvi) Πλέω, πλοῖον 57
(xxvii) Πόλις 58
(xxviii) Πόλεμος 59
(xxix) ὁ ποταμὸς … πελαγίζει 60
(xxx) Autres séquences allitérantes en π 61
(xxxi) Conclusion 62
b) Allitérations en φ 63

c) Allitérations en β 64
d) Allitérations multiples en labiales 65
2. Allitérations en dentales 67
a) Allitérations en τ 68
(i) Τρόπῳ τοιῷδε / τρόπῳ τοιούτῳ, τοιούτῳ τρόπῳ 68
(ii) Τρόπῳ τοιούτῳ τελευτᾷ / ἐτελεύτησε, τελευτήσαντος … τρόπῳ τοιῷδε 69
(iii) Autres allitérations en τ 70
b) Allitérations en θ 71
c) Allitérations en δ 72
(i) Δῶρον δίδωμι ; δωτίνην δίδωμι 72
(ii) Δίκην δίδωμι 74
(iii) Ἄδικον δίκην δικάζω 74
(iv) Δέομαι / δίδωμι ; δίδωμι / δέκομαι 75
(v) Δοῦλος / δεσπότης 76
(vi) Autres allitérations en δ 76
d) Allitération multiple en dentales 77
3. Allitérations en dorsales 77
a) Allitérations en κ 77
(i) Κεκάρθαι τὰς κεφαλάς / τὰς κεφαλὰς δὲ κομῶσαι 77
(ii) Τὴν κουρὴν κείρεσθαι / κείρονται καὶ αἱ κόραι 78
(iii) Κοσμέων καλῶς / καλλιστεύουσαν κοσμήσαντες / κόσμῳ τῷ καλλίστῳ 79
(iv) Termes de la famille de κακός 80
(v) Κεφαλή et κράνος / κυνέη 81
(vi) Termes à initiale κ en contexte religieux 81
(vii) Autres allitérations en κ 82
b) Allitérations en χ 83
(i) Χώματα χόω 83
(ii) Autres allitérations en χ 84
c) Allitérations en γ 84
(i) Γάμον γαμέω 84
(ii) Γυναῖκα γαμέω 85
(iii) Γενέσθαι γυναῖκα / γεγόνασι … γυναῖκες 85
(iv) Autres allitérations en γ 85
d) Allitérations multiples en dorsales 86
4. Allitérations en nasales 87
a) Allitérations en μ 87
b) Allitérations en ν 89
5. Allitérations en liquides 90
6. Allitérations en sifflantes 91
7. Allitérations multiples 91
B. Assonances 94
1. Assonances en α, αι, αυ 95
2. Assonances en ε, ει, ευ 97
3. Assonances en ο, οι, ου 98
4. Autres assonances 99
5. Assonances multiples 99
C. Jeux paronymiques 100
1. Livre I 100
2. Livre II 103

3. Livre III 104
4. Livre IV 105
5. Livre V 106
6. Livre VI 107
7. Livre VII 107
8. Livre VIII 108
9. Conclusion sur les jeux paronymiques 108
D. Conclusion 108

II. MORPHOLOGIE POÉTIQUE 110
A. Poétismes morphologiques 112
1. Morphologie lexicale 112
a) Ἄεθλον, ἄεθλος 112
b) Ἀέξω 114
c) Νοῦσος et οὔνομα 115
d) Οὖρος « montagne » 119
e) Ἐπιδευής 121
f) Κλεηδών 121
g) Ἠέλιος ? 121
2. Morphologie nominale 122
a) Poétismes de formation nominale 122
(i) Adjectifs et toponymes en -όεις, -όεσσα, -όεν 122
(ii) Dérivés en -ήϊο- 123
(iii) Πολιήτης 123
b) Poétismes de flexion nominale 124
(i) Datif éolien δαιτυμόνεσσι (ou dorien δαιτυμόνεσι ?) 124
(ii) τὰς Γηρυόναο βόας 125
(iii) Dat. sg. Ἄρηι 125
3. Morphologie pronominale : σφε ? 126
4. Morphologie verbale 127
a) Formes à *diektasis* 127
b) Formes d'itératifs 128
c) Tmèse 131
(i) Tmèse avec particule ὧν 132
(ii) Tmèse avec anaphore du préverbe 134
(iii) Autres cas 135
d) Absence d'augment 136
(i) Absence d'augment syllabique 136
(ii) Absence d'augment temporel 137
e) Traces de subjonctif à voyelle brève, et subjonctif 3ème sg. en -ῃσι ? 150
5. Morphologie préverbale et préfixale 151
a) Apocope du préverbe ἀνα- 151
b) Préfixe ζα- 152
c) Ὑπειρόχους ? 152
B. Une esthétique de la bigarrure 153
1. Morphologie lexicale 153
a) δεικ- / δεκ- 153
b) τρεπ- / τραπ- (et τεμ- / ταμ- ?) 156
c) θάρσος / θράσος ; κράτος / κάρτος 158
d) μέγαθος / μέγεθος ; τέσσαρες / τέσσερες, etc. 158

e) ἱερ- / ἱρ- 160
f) αἰεί / ἀεί 160
h) ἔαρ / ἦρ 161
i) ἡῶ / ἕω 162
j) ὁρτή / ἑορτή 163
k) ξεῖνος / ξένος ; μοῦνος / μόνος 163
l) δόρατα / δούρατα 164
m) μαζοί / μαστοί 164
n) ὗς / σῦς 166
o) θῶμα / θῶυμα 167
p) ἐργ- / εἰργ- 167
q) ἐθέλω / θέλω 168
r) ἵκελος / (προσ)είκελος 168
s) δέρμα / ἀπόδαρμα 169
t) ἀμφισβασίη / ἀμφισβητέω 170
u) προάστιον / προάστειον 170
2. Morphologie nominale 170
a) Bigarrure de formation nominale 171
(i) Noms d'abstraits : -είη / -ίη (et -ίη / -ηίη ?) 171
(ii) Flottement -έη- / -ῆ- 171
(iii) ἵλεος / ἵλεως ; πλέος / πλέως 173
(iv) Ζωός / ζώς et ζω- / ζο- ; σῶ- / σό- 173
(v) Adjectifs en -ειος / -εος 174
(vi) Formation des adjectifs en -γεος / -γαιος 175
(vii) Formation des féminins des adjectifs en -ύς : -έα / -εῖα / -έη / -είη 176
(viii) Comparatifs et superlatifs 177
b) Bigarrure de flexion nominale 178
(i) Accusatif singulier des masculins en -ης (thèmes en -*a*-) 178
(ii) Accusatif pluriel des thèmes en -ι- et -υ- 180
(iii) Datif singulier des thèmes en -ι- 180
(iv) Flexions hétéroclitiques 181
3. Morphologie pronominale 183
a) Bigarrure de formation pronominale 183
(i) Personnel : datif 2ème sg. τοι 183
(ii) Relatif : ὅ- / τό- 183
(iii) Démonstratif : ἐκεῖνος / κεῖνος 184
b) Bigarrure de flexion pronominale 185
(i) Dat. pl. τοισίδε / τοῖσδε 185
(ii) τοσοῦτο / τοσοῦτον 186
4. Morphologie verbale 186
a) L'augment 186
(i) Simple ou double augment 186
(ii) Augment (ou prothèse) syllabique ou temporel 187
(iii) Augment bref ou long 187
(iv) Prothèse ou redoublement de parfait 188
b) Verbes athématiques 188
(i) Thème de présent 189
(ii) Thème d'aoriste 191
(iii) Thème de parfait 192
b') Κέεται / κεῖται 192

c) Présents contractes / non contractes 193
d) Ζήω / ζώω ; πλέω / πλώω 193
d) Doublets à l'optatif 194
(i) Optatif des verbes athématiques 194
(ii) Optatif des verbes contractes 195
e) Autres doublets morphologiques 196
(i) ἴδμεν / ἴσμεν ? / οἴδαμεν 196
(ii) εἶπα / εἶπον, etc. 196
(iii) ἕξω / σχήσω 197
(iv) Formes de parfait 197
(v) Inf. aor. et aor. pass. des préverbés de φέρω 198
(vi) Participe présent χρεόν / χρεών ? 198
5. Morphologie préverbale, préfixale et prépositionnelle 198
a) Flottement ἐς / εἰς 198
(i) ἐς / ἐπεισ- 198
(ii) ἔσω / εἴσω 199
b) Préfixe συν- / ξυν- 199
c) Traitement du préfixe privatif 200
d) εἵνεκα / εἵνεκεν 201
e) μέχρι / μέχρις 201
f) Flottement psilose / aspiration dans les préverbes et prépositions 201
(i) Dans les préverbes 201
(ii) Dans les prépositions 202
C. Conclusion 202

CHAPITRE II : POÉTISMES SYNTAXIQUES ET POÉTIQUE DE LA SYNTAXE 207

I. POÉTISMES SYNTAXIQUES DE LA PHRASE SIMPLE 209
A. Syntaxe poétique de l'article : article à valeur de pronom démonstratif 209
1. Καὶ τόν *et sim.* 210
2. Ὅ γε, ὁ γάρ 213
a) Ὅ γε 213
b) Ὁ γάρ 213
3. Ἅμα τοῖσι, πρὸς τοῖσι 214
4. Τῶν ὅσα 215
B. Syntaxe poétique des verbes : constructions anomales 216
1. Verbes construits avec un accusatif anomal 216
a) Ἁμαρτάνω + accusatif 216
b) Ἀμείβομαι + double accusatif 217
c) Ἀμελέω + accusatif 218
d) Ἀντιόομαι + accusatif 218
e) Ἀπορέω + accusatif 219
f) Παραχρῶμαι + accusatif 220
g) Ὑπερθρῴσκω + accusatif direct 220
2. Verbe construit avec un génitif anomal 221
Πείθομαι + génitif 221
3. Verbes construits avec un datif anomal 222
a) Ἀνηκουστέω, ἐπακούω, ἐσακούω, κατακούω + datif 222
(i) Ἀνηκουστέω + datif 222

(ii) Ἐπακούω + datif 223
(iii) Ἐσακούω + datif 224
(iv) Κατακούω + datif 224
b) Διαλλάσσω, οὐρίζω, χωρίζω + datif 225
(i) Διαλλάσσω + datif 225
(ii) Οὐρίζω + datif 225
(iii) Χωρίζω + datif 226
c) Verbes préverbés en κατα- construits avec le datif 226
(i) Καταγελάω + datif 227
(ii) Καταδοκέω + datif 228
(iv) Κατακρίνω + datif 229
(v) Κατασκήπτω + datif 230
(vi) Κατηγορέω + datif 230
(vii) Κατόμνυμαι + datif 231
(viii) Κατυβρίζω + datif 232
d) Νομίζω + datif 233
C. Syntaxe poétique des prépositions 234
1. Ἀμφί + datif 234
a) dans le discours du narrateur hérodotéen 235
b) dans le discours d'un personnage 236
c) dans des passages narratifs 237
2. Ἐκ + génitif complément d'agent 238
3. Σύν + datif 240
4. Anastrophe de prépositions 241
D. Syntaxe poétique des particules 243
1. Particules adverbiales 243
a) Ἦ, ἦ δή, ἦ κου 243
(i) Ἦ 243
(ii) Ἦ δή 244
(iii) Ἦ κου 245
b) Κε ; αἴ γάρ 245
(i) Κε 245
(ii) Αἲ γάρ 246
2. Particules connectives 246
a) Ἀλλ' οὐδ' ὥς 246
b) Οὐδὲ γὰρ οὐδέ, etc. 247
(i) Οὐδὲ γὰρ οὐδέ 247
(ii) Οὐδ(ὲ) ὧν οὐδέ 248
(iii) Οὐ γὰρ ὧν οὐδέ 249
(iv) Οὐ μὲν οὐδέ 249
(v) Οὐκ ἂν οὐδέ 251
c) Μέν νυν 252
3. Asyndète interphrastique 253
a) Asyndète de nomination 254
b) Asyndète parenthétique 255
c) Asyndète de focalisation contrastive 258

II. POÉTISMES SYNTAXIQUES DE LA PHRASE COMPLEXE 261

A. Syntaxe poétique des adverbes, conjonctions et particules de la phrase complexe 261
1. Négation οὐ dans une subordonnée conditionnelle 261
2. Absence de la particule ἄν avec le subjonctif éventuel 264
a) dans des conditionnelles 265
b) dans des relatives 267
c) dans des temporelles 268
(i) avec ὡς 268
(ii) avec ἐπείτε 268
(iii) avec ἄχρι οὗ, μέχρι, ἐς ὅ, ἐς οὗ 269
(iv) avec οὐ πρότερον ἤ, οὐ πρὶν (ἤ) 270
3. Emploi des conjonctions temporelles εὖτε et ἧμος 273
a) Εὖτε 273
b) Ἧμος 274
4. Présence de la particule δέ à l'ouverture de la principale 275
a) après temporelle ou causale 276
b) après conditionnelle 277
c) après relative 278
B. Syntaxe poétique des pronoms en phrase complexe 278
1. Amphibologie syntaxique 279
2. Répétition du pronom après coordination ou en 2nd membre de parataxe 279
a) Répétition du pronom après coordination 280
b) Répétition du pronom dans le second membre d'une parataxe 281
(i) avec le pronom démonstratif 282
(ii) avec le pronom personnel 284
C. Syllepses, ellipses, asyndètes, anacoluthes 286
1. Anaphore sylleptique 286
a) avec un pronom démonstratif ou anaphorique 286
b) avec un pronom relatif 288
c) dans des appositions participiales 289
2. Ellipse de l'antécédent postposé 289
3. Structure Οὔκων… + asyndète 290
4. Attraction casuelle et anacoluthe 292

III. CONCLUSION 295

CHAPITRE III : RYTHMES ET FORMULES POÉTIQUES 299

I. INTRODUCTION 299
A. Intérêt d'une étude des rythmes d'Hérodote 299
B. Questions de méthode 301
1. Elision, synizèse et ν éphelcystique 301
2. Champ d'étude et typologies 303
C. L'émergence de formules et le mélange des rythmes 304

II. RYTHMES DACTYLICO-ANAPESTIQUES 304
A. Typologie des rythmes dactylico-anapestiques 304
1. Rythmes dactylico-anapestiques dans le discours du narrateur hérodotéen 304
a) La première phrase de l'*Enquête* 304
b) Les annonces et rappels de *logoi* 306
c) La mention des *logoi* des autres et la dimension épistémo-polémique 307
d) La mention des ἄρρητοι λόγοι dans le *logos* égyptien 308

e) L'exposé d'un avis ou d'un souvenir personnel 309
f) La mise en scène d'Hérodote 311
g) Les « intrusions d'auteur » dans les parties narratives 312
2. Rythmes dactylico-anapestiques dans les passages géo- et ethnographiques 313
a) Géographie : les fleuves 313
(i) Mention dactylico-anapestique de divers fleuves 314
(ii) Les fleuves de Scythie (4.47-58) 315
(iii) Le Nil (2.10 ; 2.17) 317
b) Ethnographie : les peuples et leurs coutumes 319
(i) La présentation des peuples 319
(ii) La description de leurs coutumes 320
(iii) Le λόγος égyptien 322
c) Autres rythmes dactylico-anapestiques dans le *logos* égyptien 327
d) Rythmes dactylico-anapestiques dans d'autres passages géo- ou ethnographiques 329
3. Rythmes dactylico-anapestiques dans les discours des personnages 330
a) Discours directs 330
a_1) *Logos* de Crésus 330
(i) Gygès et Candaule (1.8-11) 330
(ii) Crésus et Bias / Pittacos (1.27) 332
(iii) Crésus et Solon (1.30-32) 332
(iv) Crésus, Atys et Adraste (1.36-42) 334
(v) Crésus et Cyrus (1.87-88) 335
$a_{1'}$) *Logos* de Cyrus 336
(i) Astyage, Harpage et le bouvier (1.108-111) 336
(ii) Cyrus et Hystaspe (1.210) 337
a_2) *Logos* égyptien 337
Les proches d'Amasis (2.173) 337
a_3) *Logos* de Cambyse 338
(i) Crésus et Cambyse (3.36) 338
(ii) La fille de Polycrate à son frère Lycophron (3.53) 338
(iii) Cambyse à Préxaspe (3.63) 338
$a_{3'}$) *Logos* de Darius 339
(i) Dialogues perses (3.80-82) 339
(ii) Darius et Syloson (3.140) 340
(iii) Maiandrios et Télésarchos de Samos (3.142) 341
(iv) Darius et Zopyre (3.155-156) 341
a_4) *Logoi* scythe et libyen 342
(i) L'un des Scythes dans leur guerre contre les enfants de leurs femmes (4.3) 342
(ii) Discours d'un Borysthénite aux Scythes à propos de Scylès (4.79) 343
(iii) Réponse aux Scythes des rois voisins (4.119) 343
(iv) La Pythie à Arcésilas (4.163) 343
$a_{5\text{-}6}$) *Logos* de la révolte de l'Ionie 344
(i) Alexandre et Amyntas (5.19-20) 344
(ii) Mégabaze et Darius (5.23) 345
(iii) Aristagoras et Artaphernès (5.31) 345
(iv) Soclès de Corinthe (5.92) 346
(v) Darius et Histiée (5.105-106) 346
(vi) Les Pélasges aux Athéniens (6.139) 347
$a_{7\text{-}9}$) *Logos* de Xerxès 348

(i) Mardonios, Artabane et Xerxès (7.9-11) 348
(ii) Le fantôme à Xerxès (7.14) 351
(iii) Artabane et Xerxès (7.16-18) 351
(iv) Pythios et Xerxès (7.28) 352
(v) Xerxès à l'Hellespont (7.35) 352
(vi) Xerxès et Artabane (7.47-52) 352
(vii) Un habitant de l'Hellespont (7.56) 353
(viii) Réponse des espions de Xerxès (7.147) 354
(ix) Syagros (Gélon et les ambassadeurs grecs, 7.159-161) 354
(x) Xerxès, Démarate et Achéménès (7.234-236) 355
(xi) Thémistocle et Eurybiade (8.60) 355
(xii) Un fantôme de femme à l'armée des Grecs (8.84) 356
(xiii) Mardonios et Xerxès (8.100) 356
(xiv) Thémistocle aux Athéniens (8.109) 356
(xv) Chiléos de Tégée aux éphores de Lacédémone (9.9) 357
(xvi) Un héraut de Mardonios aux Lacédémoniens (9.48) 357
(xvii) Mardonios et Thorax de Larisa (9.58) 357
(xviii) Artabaze aux Thessaliens (9.89) 358
(xix) Masistès et Xerxès (9.111) 358
Epilogue : Artembarès à Cyrus (9.122) 359
b) Discours indirects 359
(i) *Logoi* de Crésus et de Cyrus (livre I) 360
(ii) *Logos* égyptien (livre II) 360
(iii) *Logos* de Darius (livre III) 361
(iv) *Logos* scythe (livre IV) 361
(v) *Logos* de la révolte de l'Ionie (livres V et VI) 362
(vi) *Logos* de Xerxès (livres VII à IX) 362
4. Rythmes dactylico-anapestiques à la frontière du discours et du récit 363
a) Phrases d'ouverture 363
b) Phrases de réponse 364
c) Phrases de clôture 364
5. Rythmes dactylico-anapestiques dans les passages narratifs 365
a) Anaphore résomptive 365
b) *Deixis* et nomination emphatique 368
c) Dramatisation du récit 371
d) Valeur intensive 374
(i) Echos homériques explicites 374
(ii) Les hauts faits des rois 375
(iii) La puissance des Perses 376
(iv) Les prodiges et θώυματα 376
(v) Le tragique d'une scène 378
(vi) Autres cas de valeur intensive 379
e) Autres cas de rythmes dactylico-anapestiques 381
(i) Dans les *logoi* de Crésus et de Cyrus (livre I) 381
(ii) Dans les *logoi* de Cambyse et de Darius (livre III) 381
(iii) Dans les *logoi* scythe et libyen (livre IV) 382
(iv) Dans le *logos* de la révolte de l'Ionie (livres V et VI) 382
(v) Dans le *logos* de Xerxès (livres V à IX) 383
B. Formules dactylico-anapestiques 384
1. Dans le discours du narrateur hérodotéen 384

a) Formules de nomination 384
b) Formule de présentation Ἔστι δὲ καὶ (ἄλλος), Εἰσὶ δὲ καὶ (ἄλλοι) 386
c) Formule ethnographique νόμοισι τοιοῖσδε χρέωνται 388
d) Formule épistémique οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν, διακρῖναι *vel sim.* 388
e) Formule axiologique ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες 389
f) Formule rituelle εὔστομα κείσθω 391
g) Formule de mesure ou de dénombrement οὐ πολλῷ τεῳ ἐλάσσων *vel sim.* 391
2. Dans les discours des personnages 392
a) Formule οὐ γὰρ ἄμεινον 392
b) Formule Νῦν ὦν μοι δοκέει 393
c) Formule (κ)οῖον ἐφθέγξαο ἔπος 393
d) Formule ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι 394
3. Formules narratives 394
a) Formule de réponse … καὶ ἀμείβετο τοῖσδε 394
b) Formules d'agrément et de désagrément d'un discours 395
c) Formule μεγάλη τε καὶ εὐειδής *vel sim.* 396
4. Formules mixtes 397
a) Formule intensive οὕτω ἐργάτιδες / οὕτως ἐργατικοῦ 397
b) Formule temporelle Ὡς ἐπύθοντο τάχιστα / ἐπείτε τάχιστ(α) ἐπύθοντο 397
c) Formule axiologique οὐδενὶ κόσμῳ # *vel sim.* 398
d) Formules « thaumatiques » θῶυμα μέγιστον *et sim.* 399

III. RYTHMES IAMBICO-TROCHAÏQUES 400
A. Rythmes trochaïques 400
1. Typologie des rythmes trochaïques 400
a) Occurrences discursives 400
(i) Discours directs des personnages 400
(ii) Discours indirects 404
(iii) Discours du narrateur hérodotéen 405
b) Occurrences narratives 413
2. Formules trochaïques 423
a) Formules temporelles 423
(i) Ἐν δὲ τούτῳ τῷ χρόνῳ, ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου, ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ 423
(ii) Πολλὰκις μὲν…, πολλάκις δὲ… 424
b) Formules locatives 425
c) Formule hypothétique « Si tu ne fais pas cela » 425
d) Formule résomptive-limitative Ταῦτα μέν νυν ἐς τοσοῦτο 425
e) Formule épistémique οὐκ ἔχω φράσαι *vel sim.* 425
e) Formule axiologique οὐδαμῶς ἔμοιγε πιστός 426
f) Formule axiologique οὔτε κόσμῳ οὐδενί 426
g) Stylème ἐν δὲ δὴ καί 426
B. Rythmes iambiques 429
1. Typologie des rythmes iambiques 429
a) Occurrences discursives 429
(i) Discours directs des personnages 429
(ii) Discours indirects 435
(iii) Discours du narrateur hérodotéen 436
b) Occurrences narratives 440

2. Formules iambiques 446
a) Formule épistémique Οὐδεὶς ἔχει σαφέως φράσαι *vel sim.* 446
b) Formules épistémiques δοκέει(ν) δέ μοι et ὀρθῷ λόγῳ 447
c) Formule θείῃ τύχῃ 447

IV. CONCLUSION : LE MÉLANGE DES RYTHMES ET L'ESTHÉTIQUE D'HÉRODOTE 447

CHAPITRE IV : POÉTISMES LEXICAUX ET POÉTIQUE LEXICALE 453

I. POETISMES LEXICAUX 453
A. Introduction 453
B. Lexique poétique 457
— Α. 457
— Β. 512
— Γ. 515
— Δ. 517
— Ε. 532
— Ζ. 555
— Η. 556
— Θ. 557
— Ι. 564
— Κ. 567
— Λ. 579
— Μ. 583
— Ν. 591
— Ξ. 602
— Ο. 602
— Π. 613
— Ρ. 624
— Σ. 627
— Τ. 629
— Υ. 632
— Φ. 634
— Χ. 640
— Ψ. 642
— Ω. 643
C. Conclusion : essai de typologie des poétismes lexicaux 646
1. Termes homériques (77) 647
2. Termes hésiodiques (2) 647
3. Termes lyriques (4) 647
4. Termes tragiques (16) 647
5. Termes poétiques non spécifiques (134) 647
6. Créations verbales d'Hérodote ou termes inédits (32) 648

II. ELEMENTS DE POETIQUE LEXICALE 648
A. Polysémie et calembours 648
B. Polyglossie et cratylisme 652
1. La polyglossie du *logos* hérodotéen 652
a) Citations et gloses de termes étrangers 652
b) Anthroponymes, ethnonymes, toponymes 655

c) Etymologie et étiologie linguistique 656
2. Le cratylisme d'Hérodote 658
C. Conclusion 661

CHAPITRE V : RÉMINISCENCES, MOTIFS ET COMPOSITION POÉTIQUES 665

I. REMINISCENCES ET MOTIFS POETIQUES 666
A. Réminiscences et motifs homériques et hésiodiques 666
1. Présence et traitement d'Homère (et d'Hésiode) chez Hérodote 666
2. Réminiscences homériques 670
a) Réminiscences dans les discours de personnages 670
(i) Ὦνθρωπε, τίς τε ἐὼν καὶ κόθεν τῆς Φρυγίης ἥκων ἐπίστιός μοι ἐγένεο ; (1.35) ; … τίς εἴη καὶ ὁκόθεν πλέοι (2.115), … τίς τε εἴη καὶ ὅτεο δεόμενος ἥκοι (3.156), … τίνες τε καὶ ὁκόθεν εἰσί (4.145) 670
(ii) … μή τινες κατ᾽ ὁδὸν κλῶπες κακοῦργοι ἐπὶ δηλήσει φανέωσι ὑμῖν (1.41) 672
(iii) Εἷς δὲ οὐ σύ μοι τοῦδε τοῦ κακοῦ αἴτιος, εἰ μὴ ὅσον ἀέκων ἐξεργάσαο, ἀλλὰ θεῶν κού τις, ὅς μοι καὶ πάλαι προεσήμαινε τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι κτλ. (1.45) 674
(iv) τὸν Ἀπόλλωνα ἐπικαλεόμενον, εἴ τί οἱ κεχαρισμένον ἐξ αὐτοῦ ἐδωρήθη, κτλ. (1.87) 675
(v) Ἀλλὰ ταῦτα δαίμοσί κου φίλον ἦν οὕτω γενέσθαι (1.87) 676
(vi) Ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὣς Κῦρός γε χαιρήσει (1.128) 677
(vii) … ὡς εἴ τις πατέρα ἀποκτείνας παίδων αὐτοῦ φείσαιτο (1.155) 677
(viii) … καὶ ἐγὼ κεφαλῇ ἀναμάξας φέρω (1.155) 678
(ix) οὐ γὰρ ἄμεινον (1.187, 3.71, 3.82) 680
(x) ἐπὶ γήραος οὐδῷ (3.14) 681
(xi) μὴ πάντα ἡλικίῃ καὶ θυμῷ ἐπίτρεπε, ἀλλ᾽ ἴσχε καὶ καταλάμβανε σεωυτόν (3.36) 683
(xii) Ἐνθαῦτα Καμβύσην τὸν Κύρου ἐστὶ πεπρωμένον τελευτᾶν (3.64) 684
(xiii) χειμάρρῳ ποταμῷ (ε)ἴκελος (3.81) 685
(xiv) οὔτε ἄλλος ὅστις τοιαῦτα ποιέει (3.142) 685
(xv) οὐδέ σφι πείσεσθαι (5.39) 686
(xvi) ἤδη τῷ Διὶ πλούτου πέρι ἐρίζετε (5.49) 687
(xvii) Ἴστε ὑμῖν Κορινθίους γε οὐ συναινέοντας (5.92 θ) 688
(xviii) ἦ μὲν Κορινθίους μάλιστα πάντων ἐπιποθήσειν Πεισιστρατίδας (5.93) 688
(xix) κοῖον ἐφθέγξαο ἔπος (5.106), οἷον ἐφθέγξαο ἔπος (7.103) ; τίνα μοι λέγεις λόγον οὐκ ὑγιέα (1.8), τίνα μοι λόγον λέγεις ἄχρηστον (9.111) 689
(xx) Ἄνδρες Ἴωνες, νῦν τις ὑμέων φανήτω (6.9) ; Ἄνδρες Πέρσαι, νῦν τις διαδεξάτω ὑμέων κτλ. (8.118) 692
(xxi) ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς - Ἀλλ᾽ ἐμοί τε πείθεσθε κτλ. (6.11) 693
(xxii) … ἵνα λόγος τέ σε ἔχῃ πρὸς ἀνθρώπων ἀγαθός, καί τις ὕστερον φυλάσσηται ἐπὶ γῆν τὴν σὴν στρατεύεσθαι (7.5) ; … ὅκως λόγος τέ σε ἔχῃ ἔτι μέζων, καί τις ὕστερον φυλάσσηται τῶν βαρβάρων μὴ ὑπάρχειν ἔργα ἀτάσθαλα ποιέων ἐς τοὺς Ἕλληνας (9.78) ; … ἵνα καί τις μάθῃ ἐπὶ γῆν τὴν σὴν μὴ στρατεύεσθαι (9.116) 695

(xxiii) ἀλλὰ ποιέειν ἢ παθεῖν προκέεται ἀγών (7.11) ; ἀγῶνος μεγίστου προκειμένου ἐλευθέρην εἶναι ἢ δεδουλωμένην τὴν Ἑλλάδα (9.60) 696
(xxiv) Ὦ βασιλεῦ, οὔτε σε ἀποκρύψω οὔτε σκήψομαι τὸ μὴ εἰδέναι τὴν ἐμεωυτοῦ οὐσίην, ἀλλ᾽ ἐπιστάμενός τοι ἀτρεκέως καταλέξω (7.28) 697
(xxv) Ἐς θυμὸν ὧν βάλεο (7.51) ; καὶ τόδε ἐς θυμὸν βάλεο (8.68) 697
(xxvi) Ἦ κε μέγ᾽ οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων (7.159) 698
(xxvii) Ἀλλ᾽ ἐμοὶ πείθεο (8.62), Ἀλλὰ πείθεσθε · πολλοῦ γὰρ ὑμῖν ἄξια ταῦτα (8.140) 699
(xxvii) Εἰπεῖν μοι πρὸς βασιλέα, Μαρδόνιε, ὡς ἐγὼ τάδε λέγω (8.68α) 700
b) Réminiscences dans le discours du narrateur hérodotéen 700
(i) ἄστεα ἀνθρώπων (1.5) 700
(ii) πρὸς ἠῶ τε καὶ ἡλίου ἀνατολάς (1.201 ; 3.98 ; 4.44 ; 7.58), πρὸς ἠῶ τε καὶ ἥλιον ἀνατέλλοντα (1.204 ; 4.40) ; etc. 701
(iii) … γέρανοι δὲ φεύγουσαι τὸν χειμῶνα τὸν ἐν τῇ Σκυθικῇ χώρῃ (2.22) 702
(iv) Τοῖσι ἄλλοισι ἀνθρώποισι νόμος ἅμα κήδεϊ κεκάρθαι τὰς κεφαλάς (2.36) 703
(v) οὐκ εἶναι ἀδαὴς ἀλλ᾽ ἔμπειρος (2.49) 704
(vi) Φέρε νυν καὶ ἄλλο εἴπω (2.105) 704
(vii) ἵστασαν χοροὺς παρθένων τε καὶ ἡϊθέων (3.48) 705
(viii) ἡ Αἰθιοπίη χώρη ἐσχάτη τῶν οἰκεομένων (3.114) ; τῶν μὲν δὴ ὑπὲρ Αἰγύπτου Αἰθιόπων…, οἱ δὲ ἀπὸ ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες (διξοὶ γὰρ δὴ ἐστρτεύοντο) (7.70) 705
(ix) Ταῦτα μέν νυν ἐπὶ τοσοῦτο εἰρήσθω (4.45, 4.199) *vel sim.* 706
(x) ἐνιαυτοῦ δὲ περιφερομένου (4.72) 707
(xi) πόδας τάχιστοι ; — ἀλλὰ τετρίγασι κατά περ αἱ νυκτερίδες (4.183) 707
(xii) καὶ θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες (5.49) 708
(xiii) ὅσα δὲ ἐλευθερωθέντες ἔρξαν ἢ ἔπαθον (5.65) 708
(xiv) Αὗται δὲ αἱ νέες ἀρχὴ κακῶν ἐγένοντο Ἕλλησί τε καὶ βαρβάροισι (5.97) 709
(xv) Ἐνθᾶυτα Περσέων οἱ στρατηγοὶ οὐκ ἐψεύσαντο τὰς ἀπειλὰς τὰς ἐπηπείλησαν τοῖσι Ἴωσι στρατοπεδευομένοισι ἐναντία σφίσι (6.32) 709
(xvi) ὥς σφι ἀσμένοισι ἡμέρη ἐπέλαμψε (8.14) 710
(xvii) … ἐπιστάμενοι τὰ Λακεδαιμονίων φρονήματα, ὡς ἄλλα φρονεόντων καὶ ἄλλα λεγόντων (9.54) 710
(xviii) … ἐλθὼν ἀνὴρ κάλλιστος ἐς τὸ στρατόπεδον τῶν τότε Ἑλλήνων, κτλ. (9.72) 711
c) Réminiscences à la frontière du discours et du récit 712
c_1) Ouverture de discours 712
(i) ἀνενεικάμενόν τε καὶ ἀναστενάξαντα ἐκ πολλῆς ἡσυχίης ἐς τρὶς ὀνόμασαι « Σόλων » (1.86) 712
(ii) πατρόθεν ὀνομάζων (3.1) 712
(iii) καί τις αὐτῶν εἶπε τοῦτο τὸ ἔπος (3.151) 713
(iii) Σιωπώντων δὲ τῶν ἄλλων καὶ οὐ τολμώντων γνώμην ἀποδείκνυσθαι ἀντίην τῇ προκειμένῃ, Ἀρτάβανος ὁ Ὑστάσπεος, πάτρως ἐὼν Ξέρξῃ, τῷ δὴ

καὶ πίσυνος ἐών, ἔλεγε τάδε (7.10) ; — οἱ μὲν ἄλλοι κατὰ τωὐτὸ γνώμην ἐξεφέροντο, κελεύοντες ναυμαχίην ποιέεσθαι, ᾿Αρτεμισίη δὲ τάδε ἔφη (8.68α) 713
c_2) Clôture de discours 714
Ταῦτα εἶπε καὶ ἅμα ἔπος τε καὶ ἔργον ἐποίεε (3.135) ; ταῦτά τε ἅμα ἠγόρευε καὶ τὸ ἔργον προσῆγε (9.92) 714
2 bis. Réminiscences hésiodiques 715
a) Réminiscence dans le discours d'un personnage 715
᾿Ισον ἐκεῖνο, ὦ βασιλεῦ, παρ᾿ ἐμοὶ κέκριται, φρονέειν τε εὖ καὶ τῷ λέγοντι χρηστὰ ἐθέλειν πείθεσθαι (7.16a) 715
b) Réminiscence dans le discours du narrateur hérodotéen 716
Λέγεται μέν νυν καὶ ἄλλα ψευδέσι ἴκελα περὶ τοῦ ἀνδρὸς τούτου, τὰ δὲ μετεξέτερα ἀληθέα (8.8) 716
3. Motifs macrostructurels 716
a) Le motif du songe funeste (7.12-18) 717
b) Les combats pour les corps de Léonidas et de Masistios 721
(i) Le combat pour le corps de Léonidas (7.225) 721
(ii) Le combat pour le corps de Masistios (9.23) 722
c) Le catalogue des troupes de Xerxès (7.61-99) 723
d) Le labyrinthe de Minos (2.148) 728
4. Conclusion 729
B. Réminiscences lyrico-élégiaques 730
1. Mentions, citations et mises en scène de poètes lyriques et élégiaques 730
2. Réminiscences lyrico-élégiaques 733
a) Réminiscences d'Alcée 733
(i) La mort du géant Artachaiès (7.117) 733
(ii) Πενίη τε καὶ ᾿Αμηχανίη (8.111) 735
b) Réminiscences de Théognis et Solon 735
(i) Théognis (3.80-82, 7.9, 7.38) 736
(ii) Solon (1.30-32, 7.16) 739
c) Réminiscences de Bacchylide et Pindare 741
(i) Bacchylide (1.86-91) 741
(ii) Pindare (3.38 et 4.8, 1.32, *passim*) 743
d) Un fragment lyrique inconnu : Archiloque ? (7.10) 745
3. Conclusion 747
C. Réminiscences et motifs tragiques 748
1. Réminiscences verbales 749
a) Les discours du *logos* de Crésus 749
b) Les discours du *logos* de Xerxès 751
(i) L'ouverture du *logos* 751
(ii) Les discours d'Artabane et de Démarate dans la suite du *logos* 753
c) Hérodote, VII-IX et les *Perses* d'Eschyle 754
2. Motifs tragiques et tragédies hérodotéennes 758
a) Motifs tragiques 758
(i) Le dilemme tragique 759
(ii) Le châtiment tragique 759
(iii) La vengeance tragique 761
(iv) La négligence ou l'incompréhension tragique des oracles 762

(v) Les avertisseurs tragiques 764
(vi) L'ironie tragique 767
(vii) Autres motifs tragiques 768
b) Tragédies hérodotéennes 770
(i) Des « histoires tragiques »… 770
(ii) … au *logos* de Crésus 771
3. Hérodote et Sophocle 778
D. Conclusion : le syncrétisme poétique d'Hérodote 781

II. COMPOSITION POETIQUE 782
A. Une *Odyssée* suivie d'une *Iliade* ? 782
1. Perspectives, structure et genèse de l'œuvre 782
2. Le souci du *kléos* 786
3. L'*historiês apodexis* 786
B. Narratologie et techniques poétiques 788
1. « Hérodote, narrateur entre *epos* et *logos* » (I. de Jong) 788
2. Technique épique d'Hérodote 791
C. La composition annulaire et le « poème » d'Hérodote 794
1. La composition annulaire 794
2. La clôture de l'œuvre 797
3. Conclusion : le « poème » d'Hérodote 801

CONCLUSION 805

BIBLIOGRAPHIE 813
I. Editions, traductions et commentaires 813
II. Instruments 817
III. Ouvrages 819
IV. Articles et chapitres d'ouvrages 821
V. Comptes rendus et bibliographies 829

TABLE DES MATIÈRES 831

En composant avec l'*Enquête* la première grande œuvre en prose de la littérature grecque, Hérodote marque un moment crucial de l'histoire des formes littéraires : il donne à la prose grecque ses lettres de noblesse, tout en se situant dans un rapport de filiation, sinon d'émulation, vis-à-vis de l'héritage poétique. L'auteur du traité *Du Sublime* ne le qualifie-t-il pas d'*homêrikôtatos*, tandis qu'Hermogène de Tarse évoque sa langue et son style comme étant des plus poétiques ? Il s'agit alors de comprendre comment cette prose, reconnue dès longtemps comme une *prose d'art*, se nourrit des éléments et procédés qui caractérisent la langue d'Homère et celle des poètes grecs : éléments phonétiques, morphologiques, syntaxiques, rythmiques, formulaires, lexicaux et compositionnels, convergeant en une esthétique de la *poikilia* et assurant à l'œuvre d'Hérodote, du point de vue des techniques d'écriture, une dimension proprement poétique.

Hérodote	Dialecte ionien	Rythme
Homère	Langue poétique	Lexique
Tragiques et lyriques grecs	Phonétique	Réminiscences
Prose grecque	Morphologie	Motifs
Poésie grecque	Syntaxe	Composition poétique

POETISMS AND POETICS OF HERODOTUS' PROSE. A LINGUISTIC AND PHILOLOGICAL STUDY

Having created the first great work of prose in Greek literature, Herodotus stands at a momentous point in the history of literary forms : he ennobles Greek prose, not only as a continuator, but also as an emulator of the poetic heritage. Indeed the author of the *Peri Hupsous* calls him *homêrikôtatos*, and the rhetor Hermogenes describes his language and style as most poetic. We shall try to understand how such a prose, long acknowledged as *Kunstprosa*, is imbued with features and processes that characterize the language of Homer as well as Greek poetry, in the fields of phonetics, morphology, syntax, rhythms, formulae, lexicon and composition, converging towards an aesthetics of *poikilia* and endowing Herodotus' work, as regards writing techniques, with a proper poetical dimension.

Discipline : Etudes grecques

Ecole doctorale I – Mondes anciens et médiévaux – ED 0022

En Sorbonne

1, rue Victor-Cousin

75230 PARIS CEDEX 05